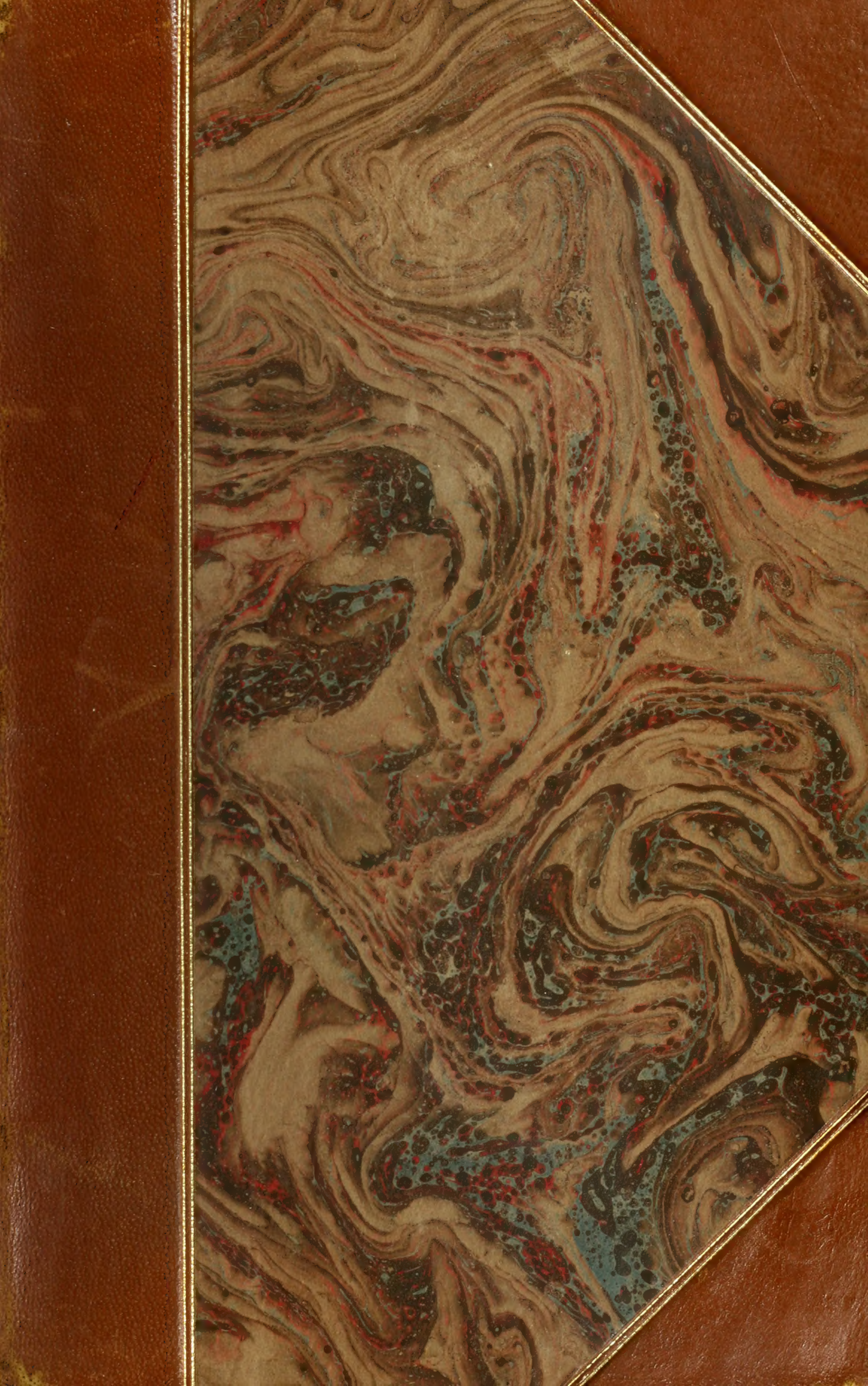
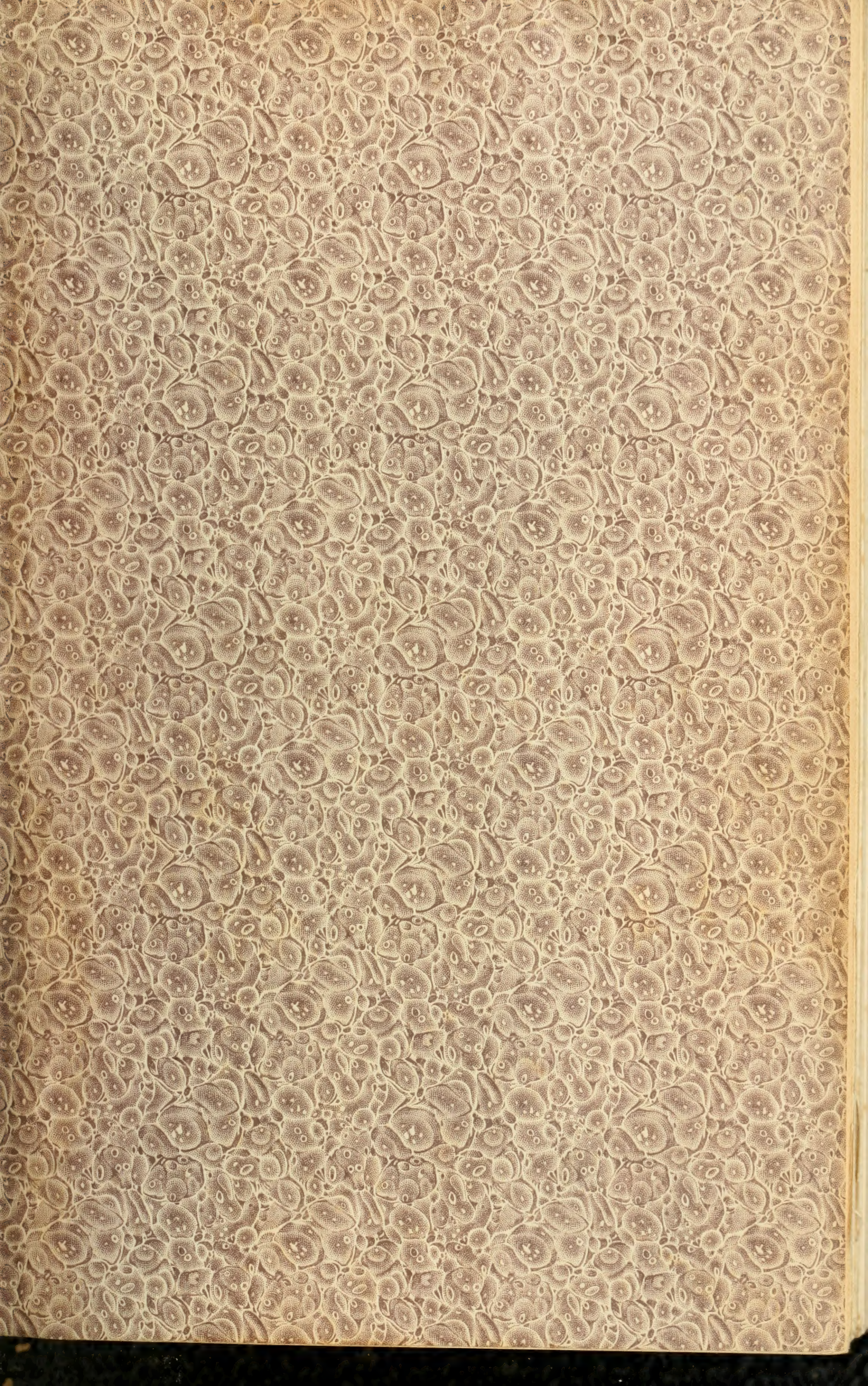






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

TOME XI

LA COMÉDIE HUMAINE

ILLUSTRATIONS DE
TONY JOHANNOT, MEISSONIER, GAVARNI,
H. DAUMIER, HENRY MONNIER, BERTALL,
CÉLESTIN NANTEUIL, ETC.



ALEXANDRE HOUSSIAUX
ÉDITEUR
FRANCIS GUILLOT, Succr
7, RUE PERRONET. — PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

ONZIÈME VOLUME

LA

COMÉDIE HUMAINE

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDES DE MŒURS

TROISIÈME LIVRE

SCÈNES

DE LA

VIE PARISIENNE

TOME IV

Un Homme d'affaires. — Un Prince de la bohème. — Gaudissart II.
Les Employés. — Les Comédiens sans le savoir.
Les Petits bourgeois.



ALEXANDRE HOUSSIAUX
ÉDITEUR
FRANCIS GUILLOT, Succr
7, RUE PERRONET. — PARIS

LA COMÉDIE HUMAINE

SCÈNES

DE

LA VIE PARISIENNE

UN HOMME D'AFFAIRES

A MONSIEUR LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD

CONSUL GÉNÉRAL D'AUTRICHE A PARIS, BANQUIER

Lorette est un mot décent inventé pour exprimer l'état d'une fille ou la fille d'un état difficile à nommer, et que, dans sa pudeur, l'Académie française a négligé de définir, vu l'âge de ses quarante membres. Quand un nom nouveau répond à un cas social qu'on ne pouvait pas dire sans périphrase, la fortune de ce mot est faite. Aussi *la lorette* passa-t-elle dans toutes les classes de la société, même dans celles où ne passera jamais une lorette. Le mot ne fut fait qu'en 1840, sans doute à cause de l'agglomération de ces nids d'hirondelles autour de l'église dédiée à Notre-Dame de Lorette. Ceci n'est écrit que pour les étymologistes. Ces messieurs ne seraient pas tant embarrassés si les écrivains du moyen âge avaient pris le soin de détailler les mœurs, comme nous le faisons dans ce temps d'analyse et de description. Mademoiselle Turquet, ou Malaga, car elle est beaucoup plus connue sous son nom de guerre (voir *la Fausse Maîtresse*), est l'une des premières paroissiennes de

cette charmante église. Cette joyeuse et spirituelle fille, ne possédant que sa beauté pour fortune, faisait, au moment où cette histoire se conta, le bonheur d'un notaire qui avait dans sa notaresse une femme un peu trop dévote, un peu trop raide, un peu trop sèche pour trouver le bonheur au logis. Or, par une soirée de carnaval, maître Cardot avait régalé, chez mademoiselle Turquet, Desroches l'avoué, Bixiou le caricaturiste, Lousteau le feuilletoniste, Nathan, dont les noms illustrés dans LA COMÉDIE HUMAINE rendent superflu toute espèce de portrait. Le jeune la Palférine, malgré son titre de comte de vieille roche, roche sans aucun filon de métal, hélas! avait honoré de sa présence le domicile illégal du notaire. Si l'on ne dîne pas chez une lorette pour y manger le bœuf patriarcal, le maigre poulet de la table conjugale et la salade de famille, on n'y tient pas non plus les discours hypocrites qui ont cours dans un salon meublé de vertueuses bourgeoises. Ah! quand les bonnes mœurs seront-elles attrayantes? quand les femmes du grand monde montreront-elles un peu moins leurs épaules et un peu plus de bonhomie ou d'esprit? Marguerite Turquet, l'Aspasie du Cirque-Olympique, est une de ces natures franches et vives à qui l'on pardonne tout à cause de leur naïveté dans la faute et de leur esprit dans le repentir, à qui l'on dit, comme Cardot, assez spirituel, quoique notaire, pour le dire : « Trompe-moi bien! » Ne croyez pas néanmoins à des énormités. Desroches et Cardot étaient deux trop bons enfants et trop vieillis dans le métier pour ne pas être de plain-pied avec Bixiou, Lousteau, Nathan et le jeune comte. Et ces messieurs, ayant eu souvent recours aux deux officiers ministériels, les connaissaient trop pour, en style lorette, les *faire poser*. La conversation, parfumée des odeurs de sept cigares, fantasque d'abord comme une chèvre en liberté, s'arrêta sur la stratégie que crée à Paris la bataille incessante qui s'y livre entre les créanciers et les débiteurs. Or, si vous daignez vous souvenir de la vie et des antécédents des convives, vous eussiez difficilement trouvé dans Paris des gens plus instruits en cette matière : les uns émérites, les autres artistes, ils ressemblaient à des magistrats riant avec des justiciables. Une suite de dessins faits par Bixiou sur Clichy avaient été la cause de la tournure que prenait le discours. Il était minuit. Ces personnages, diversement groupés dans

le salon, autour d'une table et devant le feu, se livraient à ces charges qui non-seulement ne sont compréhensibles et possibles qu'à Paris, mais encore qui ne se font et ne peuvent être comprises que dans la zone décrite par le faubourg Montmartre et par la rue de la Chaussée-d'Antin, entre les hauteurs de la rue de Navarin et la ligne des boulevards.

En dix minutes, les réflexions profondes, la grande et la petite morale, tous les quolibets furent épuisés sur ce sujet, épuisé déjà vers 1500 par Rabelais. Ce n'est pas un petit mérite que de renoncer à ce feu d'artifice terminé par cette dernière fusée due à Malaga :

— Tout ça tourne au profit des bottiers, dit-elle. J'ai quitté une modiste qui m'avait manqué deux chapeaux. La rageuse est venue vingt-sept fois me demander vingt francs. Elle ne savait pas que nous n'avons jamais vingt francs. On a mille francs, on envoie chercher cinq cents francs chez son notaire; mais vingt francs, je ne les ai jamais eus. Ma cuisinière ou ma femme de chambre ont peut-être vingt francs à elles deux. Moi, je n'ai que du crédit, et je le perdrais en empruntant vingt francs. Si je demandais vingt francs, rien ne me distinguerait plus de mes *confrères* qui se promènent sur le boulevard.

— La modiste est-elle payée? dit la Palférine.

— Ah çà! deviens-tu bête, toi? dit-elle à la Palférine en clignant; elle est venue ce matin pour la vingt-septième fois, voilà pourquoi je vous en parle.

— Comment avez-vous fait? dit Desroches.

— J'ai eu pitié d'elle, et... je lui ai commandé le petit chapeau que j'ai fini par inventer pour sortir des formes connues. Si mademoiselle Amanda réussit, elle ne me demandera plus rien, sa fortune est faite.

— Ce que j'ai vu de plus beau dans ce genre de lutte, dit maître Desroches, peint, selon moi, Paris, pour des gens qui le pratiquent, beaucoup mieux que tous les tableaux où l'on peint toujours un Paris fantastique. Vous croyez être bien forts, vous autres, dit-il en regardant Nathan et Lousteau, Bixiou et la Palférine; mais le roi, sur ce terrain, est un certain comte qui maintenant s'occupe de faire une fin, et qui, dans son temps, a passé pour le plus habile, le plus adroit, le plus renaré, le plus instruit, le plus hardi, le plus

subtil, le plus ferme, le plus prévoyant de tous les corsaires à gants jaunes, à cabriolet, à belles manières, qui naviguèrent, naviguent et navigueront sur la mer orageuse de Paris. Sans foi ni loi, sa politique privée a été dirigée par les principes qui dirigent celle du cabinet anglais. Jusqu'à son mariage, sa vie fut une guerre continuelle comme celle de... Lousteau, dit-il. J'étais et je suis encore son avoué.

— Et la première lettre de son nom est Maxime de Trailles, dit la Palférine.

— Il a d'ailleurs tout payé, n'a fait de tort à personne, reprit Desroches; mais, comme le disait tout à l'heure notre ami Bixiou, payer en mars ce qu'on ne veut payer qu'en octobre est un attentat à la liberté individuelle. En vertu d'un article de son code particulier, Maxime considérait comme une escroquerie la ruse qu'un de ses créanciers employait pour se faire payer immédiatement. Depuis longtemps, la lettre de change avait été comprise par lui dans toutes ses conséquences, immédiates et médiates. Un jeune homme appelait, chez moi, devant lui, la lettre de change : *le pont aux ânes!* « Non, dit-il, c'est le pont des Soupirs, on n'en revient pas. » Aussi sa science en fait de jurisprudence commerciale était-elle si complète, qu'un agréé ne lui aurait rien appris. Vous savez qu'alors il ne possédait rien; sa voiture, ses chevaux étaient loués; il demeurait chez son valet de chambre, pour qui, dit-on, il sera toujours un grand homme, même après le mariage qu'il veut faire! Membre de trois clubs, il y dînait quand il n'avait aucune invitation en ville. Généralement, il usait peu de son domicile...

— Il m'a dit, à moi, s'écria la Palférine en interrompant Desroches : « Ma seule fatuité, c'est de prétendre que je demeure rue Pigalle. »

— Voilà l'un des deux combattants, reprit Desroches; maintenant, voici l'autre. Vous avez entendu plus ou moins parler d'un certain Claparon.

— Il avait les cheveux comme ça, s'écria Bixiou en ébouriffant sa chevelure.

Et, doué du même talent que Chopin le pianiste possède à un si haut degré pour contrefaire les gens, il représenta le personnage à l'instant avec une effrayante vérité.

— Il roule ainsi sa tête en parlant, il a été commis voyageur, il a fait tous les métiers...

— Eh bien, il est né pour voyager, car il est, à l'heure où je parle, en route pour l'Amérique, dit Desroches. Il n'y a plus de chance que là pour lui, car il sera probablement condamné par contumace pour banqueroute frauduleuse à la prochaine session.

— Un homme à la mer! cria Malaga.

— Ce Claparon, reprit Desroches, fut pendant six à sept ans le paravent, l'homme de paille, le bouc émissaire de deux de nos amis, du Tillet et Nucingen; mais, en 1829, son rôle fut si connu, que...

— Nos amis l'ont lâché, dit Bixiou.

— Enfin ils l'abandonnèrent à sa destinée; et, reprit Desroches, il roula dans la fange. En 1833, il s'était associé pour faire des affaires avec un nommé Cérizet...

— Comment! celui qui, lors des entreprises en commandite, en fit une si gentiment combinée, que la sixième chambre l'a foudroyé par deux ans de prison? demanda la lorette.

— Le même, répondit Desroches. Sous la Restauration, le métier de ce Cérizet consista, de 1823 à 1827, à signer intrépidement des articles poursuivis avec acharnement par le ministère public, et d'aller en prison. Un homme s'illustrait alors à bon marché. Le parti libéral appela son champion départemental LE COURAGEUX CÉRIZET. Ce zèle fut récompensé, vers 1828, par *l'intérêt général*. L'intérêt général était une espèce de couronne civique décernée par les journaux. Cérizet voulut escompter l'intérêt général; il vint à Paris, où, sous le patronage des banquiers de la gauche, il débuta par une agence d'affaires, entremêlée d'opérations de banque, de fonds prêtés par un homme qui s'était banni lui-même, un joueur trop habile, dont les fonds, en juillet 1830, ont sombré de compagnie avec le vaisseau de l'État...

— Eh! c'est celui que nous avions surnommé la Méthode des cartes!... s'écria Bixiou.

— Ne dites pas de mal de ce pauvre garçon, s'écria Malaga. D'Estourny était un bon enfant!

— Vous comprenez le rôle que devait jouer en 1830 un homme ruiné qui se nommait, politiquement parlant, le courageux Cérizet!

Il fut envoyé dans une très-jolie sous-préfecture, reprit Desroches. Malheureusement pour Cérizet, le pouvoir n'a pas autant d'ingénuité qu'en ont les partis, qui, pendant la lutte, font projectile de tout. Cérizet fut obligé de donner sa démission après trois mois d'exercice. Ne s'était-il pas avisé de vouloir être populaire! Comme il n'avait encore rien fait pour perdre son titre de noblesse (le courageux Cérizet!), le gouvernement lui proposa, comme indemnité, de devenir gérant d'un journal d'opposition qui serait ministériel *in petto*. Ainsi ce fut le gouvernement qui dénatura ce beau caractère. Cérizet, se trouvant un peu trop, dans sa gérance, comme un oiseau sur une branche pourrie, se lança dans cette gentille commandite où le malheureux a, comme vous venez de le dire, attrapé deux ans de prison, là où de plus habiles ont attrapé le public.

— Nous connaissons les plus habiles, dit Bixiou; ne médisons pas de ce pauvre garçon, il est pipé! Couture se laisser pincer sa caisse, qui l'aurait jamais cru!

— Cérizet est d'ailleurs un homme ignoble, et que les malheurs d'une débauche de bas étage ont défiguré, reprit Desroches. Revenons au duel promis! Donc, jamais deux industriels de plus mauvais genre, de plus mauvaises mœurs, plus ignobles de tournure, ne s'associèrent pour faire un plus sale commerce. Comme fonds de roulement, ils comptaient cette espèce d'argot que donne la connaissance de Paris, la hardiesse que donne la misère, la ruse que donne l'habitude des affaires, la science que donne la mémoire des fortunes parisiennes, de leur origine, des parentés, des accointances et des valeurs intrinsèques de chacun. Cette association de deux *carotteurs*, passez-moi ce mot, le seul qui puisse, dans l'argot de la Bourse, vous les définir, fut de peu de durée. Comme deux chiens affamés, ils se battirent à chaque charogne. Les premières spéculations de la maison Cérizet et Claparon furent cependant assez bien entendues. Ces deux drôles s'abouchèrent avec les Barbet, les Chaboisseau, les Samanon et autres usuriers auxquels ils achetèrent des créances désespérées. L'agence Claparon siégeait alors dans un petit entre-sol de la rue Chabannais, composé de cinq pièces et dont le loyer ne coûtait pas plus de sept cents francs. Chaque associé couchait dans une chambrette qui, par prudence,

était si soigneusement close, que mon maître clerc n'y put jamais pénétrer. Les bureaux se composaient d'une antichambre, d'un salon et d'un cabinet dont les meubles n'auraient pas rendu trois cents francs à l'hôtel des commissaires-priseurs. Vous connaissez assez Paris pour voir la tournure des deux pièces officielles : des chaises foncées de crin, une table à tapis de drap vert, une pendule de pacotille entre deux flambeaux sous verre qui s'ennuyaient, devant une petite glace à bordure dorée, sur une cheminée dont les tisons étaient, selon un mot de mon maître clerc, âgés de deux hivers! Quant au cabinet, vous le devinez : beaucoup plus de cartons que d'affaires!... un cartonnier vulgaire pour chaque associé; puis, au milieu, le secrétaire à cylindre, vide comme la caisse! deux fauteuils de travail de chaque côté d'une cheminée à feu de charbon de terre. Sur le carreau s'étalait un tapis d'occasion, comme les créances. Enfin, on voyait ce meuble meublant en acajou qui se vend dans nos études depuis cinquante ans de prédécesseur à successeur. Vous connaissez maintenant chacun des deux adversaires. Or, dans les trois premiers mois de leur association, qui se liquida par des coups de poing au bout de sept mois, Cérizet et Claparon achetèrent deux mille francs d'effets signés Maxime (puisque Maxime il y a), et rembourrés de deux dossiers (jugement, appel, arrêt, exécution, référé), bref une créance de trois mille deux cents francs et des centimes qu'ils eurent pour cinq cents francs par un transport sous signature privée, avec procuration spéciale pour agir, afin d'éviter les frais... Dans ce temps-là, Maxime, déjà mûr, eut l'un de ces caprices particuliers aux quinquagénaires...

— Antonia! s'écria la Palférine, cette Antonia dont la fortune a été faite par une lettre où je lui réclamais une brosse à dents!

— Son vrai nom est Chocardelle, dit Malaga, que ce nom prétentieux importunait.

— C'est cela, reprit Desroches.

— Maxime n'a commis que cette faute-là dans toute sa vie; mais, que voulez-vous, le vice n'est pas parfait! dit Bixiou.

— Maxime ignorait encore la vie qu'on mène avec une petite fille de dix-huit ans qui veut se jeter, la tête la première, par son honnête mansarde pour tomber dans un somptueux équipage,

reprit Desroches, et les hommes d'État doivent tout savoir. A cette époque, de Marsay venait d'employer son ami, notre ami, dans la haute comédie de la politique. Homme à grandes conquêtes, Maxime n'avait connu que des femmes titrées; et, à cinquante ans, il avait bien le droit de mordre à un petit fruit soi-disant sauvage, comme un chasseur qui fait une halte dans le champ d'un paysan sous un pommier. Le comte trouva pour mademoiselle Chocardelle un cabinet littéraire assez élégant, une occasion, comme toujours...

— Bah! elle n'y est pas restée six mois, dit Nathan, elle était trop belle pour tenir un cabinet littéraire.

— Serais-tu le père de son enfant?... demanda la lorette à Nathan.

— Un matin, reprit Desroches, Cérizet, qui, depuis l'achat de la créance sur Maxime, était arrivé par degrés à une tenue de premier clerc d'huissier, fut introduit, après sept tentatives inutiles, chez le comte. Suzon, le vieux valet de chambre, quoique profès, avait fini par prendre Cérizet pour un solliciteur qui venait proposer mille écus à Maxime s'il voulait faire obtenir à une jeune dame un bureau de papier timbré. Suzon, sans aucune défiance sur ce petit drôle, un vrai gamin de Paris frotté de prudence par ses condamnations en police correctionnelle, engagea son maître à le recevoir. Voyez-vous cet homme d'affaires, au regard trouble, aux cheveux rares, au front dégarni, à petit habit sec et noir, en bottes crottées...

— Quelle image de la Créance! s'écria Lousteau.

— ... Devant le comte, reprit Desroches (l'image de la Dette insolente), en robe de chambre de flanelle bleue, en pantoufles brodées par quelque marquise, en pantalon de lainage blanc, ayant sur ses cheveux teints en noir une magnifique calotte, montrant une chemise éblouissante, et jouant avec les glands de sa ceinture?...

— C'est un tableau de genre, dit Nathan, pour qui connaît le joli petit salon d'attente où Maxime déjeune, plein de tableaux d'une grande valeur, tendu de soie, où l'on marche sur un tapis de Smyrne, en admirant des étagères pleines de curiosités, de raretés à faire envie à un roi de Saxe...

— Voici la scène, dit Desroches.

Sur ce mot, le conteur obtint le plus profond silence.

« — Monsieur le comte, dit Cérizet, je suis envoyé par un M. Charles Claparon, ancien banquier.

» — Ah! que me veut-il, le pauvre diable?...

» — Mais il est devenu votre créancier pour une somme de trois mille deux cents francs soixante-quinze centimes, en capital, intérêts et frais...

» — La créance Coutelier, dit Maxime, qui savait ses affaires comme un pilote connaît sa côte.

» — Oui, monsieur le comte, répond Cérizet en s'inclinant. Je viens savoir quelles sont vos intentions?

» — Je ne payerai cette créance qu'à ma fantaisie, répondit Maxime en sonnant pour faire venir Suzon. Claparon est bien osé d'acheter une créance sur moi sans me consulter! J'en suis fâché pour lui, qui, pendant si longtemps, s'est si bien comporté comme l'*homme de paille* de mes amis. Je disais de lui : « Vraiment, il faut être imbécile pour servir, avec si peu de gages et tant de fidélité, des hommes qui se bourrent de millions. » Eh bien, il me donne là une preuve de sa bêtise... Oui, les hommes méritent leur sort! on chausse une couronne ou un boulet! on est millionnaire ou portier, et tout est juste. Que voulez-vous, mon cher! moi, je ne suis pas un roi, je tiens à mes principes. Je suis sans pitié pour ceux qui me font des frais ou qui ne savent pas leur métier de créanciers. — Suzon, mon thé!... Tu vois monsieur? dit-il au valet de chambre. Eh bien, tu t'es laissé attraper, mon pauvre vieux. Monsieur est un créancier, tu aurais dû le reconnaître à ses bottes. Ni mes amis, ni des indifférents qui ont besoin de moi, ni mes ennemis, ne viennent me voir à pied. — Mon cher monsieur Cérizet, vous comprenez? Vous n'essuierez plus vos bottes sur mon tapis, dit-il en regardant la crotte qui blanchissait les semelles de son adversaire. Vous ferez mes compliments de condoléance à ce pauvre boniface de Claparon, car je mettrai cette affaire-là dans le Z.

» Tout cela se disait d'un ton de bonhomie à donner la colique à de vertueux bourgeois.

» — Vous avez tort, monsieur le comte, répondit Cérizet en prenant un petit ton péremptoire; nous serons payés intégralement, et

d'une façon qui pourra vous contrarier. Aussi venais-je amicalement à vous, comme cela se doit entre gens bien élevés...

» — Ah! vous l'entendez ainsi?... reprit Maxime, que cette dernière prétention du Cérizet mit en colère.

» Dans cette insolence, il y avait de l'esprit à la Talleyrand, si vous avez bien saisi le contraste des deux costumes et des deux hommes. Maxime fronça les sourcils et arrêta son regard sur le Cérizet, qui non-seulement soutint ce jet de rage froide, mais encore qui y répondit par cette malice glaciale que distillent les yeux fixes d'une chatte.

» — Eh bien, monsieur, sortez...

» — Eh bien, adieu, monsieur le comte. Avant six mois, nous serons quittes.

» — Si vous pouvez me *voler* le montant de votre créance, qui, je le reconnais, est légitime, je serai votre obligé, monsieur, répondit Maxime; vous m'aurez appris quelque précaution nouvelle à prendre... Bien votre serviteur.

» — Monsieur le comte, dit Cérizet, c'est moi qui suis le vôtre.

» Ce fut net, plein de force et de sécurité de part et d'autre. Deux tigres qui se consultent avant de se battre, devant une proie, ne seraient pas plus beaux ni plus rusés que ne le furent alors ces deux natures aussi rouées l'une que l'autre, l'une dans son impertinente élégance, l'autre sous son harnais de fange. — Pour qui pariez-vous?... dit Desroches, qui regarda son auditoire surpris d'être si profondément intéressé.

— En voilà une, d'histoire!... dit Malaga. Oh! je vous en prie, allez, mon cher, ça me prend au cœur.

— Entre deux *chiens* de cette force, il ne doit se passer rien de vulgaire, dit la Palférine.

— Bah! je parie le mémoire de mon menuisier, qui me scie, que le petit crapaud a enfoncé Maxime, s'écria Malaga.

— Je parie pour Maxime, dit Cardot, on ne l'a jamais pris sans vert.

Desroches fit une pause en avalant un petit verre que lui présenta la lorette.

— Le cabinet de lecture de mademoiselle Chocardelle, reprit Desroches, était situé rue Coquenard, à deux pas de la rue Pigalle,

où demeurait Maxime. Ladite demoiselle Chocardelle occupait un petit appartement donnant sur un jardin, et séparé de sa boutique par une grande pièce obscure où se trouvaient les livres. Antonia faisait tenir le cabinet par sa tante...

— Elle avait déjà sa tante?... s'écria Malaga. Diable! Maxime faisait bien les choses.

— C'était, hélas! sa vraie tante, reprit Desroches, nommée..., attendez...

— Ida Bonamy..., dit Bixiou.

— Donc, Antonia, débarrassée de beaucoup de soins par cette tante, se levait tard, se couchait tard, et ne paraissait à son comptoir que de deux à quatre heures, reprit Desroches. Dès les premiers jours, sa présence avait suffi pour achalander son salon de lecture; il y vint plusieurs vieillards du quartier, entre autres un ancien carrossier nommé Croizeau. Après avoir vu ce miracle de beauté féminine à travers les vitres, l'ancien carrossier s'avisa de lire les journaux tous les jours dans ce salon, et fut imité par un ancien directeur des douanes, nommé Denisart, homme décoré, dans qui le Croizeau voulut voir un rival et à qui plus tard il dit :

» — Môsieur, *vous m'avez donné bien de la tablature!*

» Ce mot doit vous faire entrevoir le personnage. Le sieur Croizeau se trouve appartenir à ce genre de petits vieillards que, depuis Henry Monnier, on devrait appeler l'espèce Coquerel, tant il en a bien rendu la petite voix, les petites manières, la petite queue, le petit œil de poudre, la petite démarche, les petits airs de tête, le petit ton sec dans son rôle de Coquerel de *la Famille improvisée*. Ce Croizeau disait : « Voici, belle dame! » en remettant ses deux sous à Antonia par un geste prétentieux. Madame Ida Bonamy, tante de mademoiselle Chocardelle, sut bientôt par la cuisinière que l'ancien carrossier, homme d'une ladrerie excessive, était taxé à quarante mille francs de rente dans le quartier où il demeurait, rue de Buffault. Huit jours après l'installation de la belle loueuse de romans, il accoucha de ce calembour :

» — Vous me prêtez des livres, mais je vous rendrais bien des francs...

» Quelques jours plus tard, il prit un petit air entendu pour dire :

» — Je sais que vous êtes occupée, mais mon jour viendra : je suis veuf.

» Croizeau se montrait toujours avec de beau linge, avec un habit bleu-barbeau, gilet de pou-de-soie, pantalon noir, souliers à double semelle noués avec des rubans de soie noire et craquant comme ceux d'un abbé. Il tenait toujours à la main son chapeau de soie de quatorze francs.

» — Je suis vieux et sans enfants, disait-il à la jeune personne quelques jours après la visite de Cérizet chez Maxime. J'ai mes collatéraux en horreur. C'est tous paysans faits pour labourer la terre! Figurez-vous que je suis venu de mon village avec six francs, et que j'ai fait ma fortune ici. Je ne suis pas fier... Une jolie femme est mon égale. Ne vaut-il pas mieux être madame Croizeau pendant quelque temps que la servante d'un comte pendant un an?... Vous serez quittée, un jour ou l'autre. Et vous penserez alors à moi... Votre serviteur, belle dame!

» Tout cela mitonnait sourdement. La plus légère galanterie se disait en cachette. Personne au monde ne savait que ce petit vieillard propret aimait Antonia, car la prudente contenance de cet amoureux au salon de lecture n'aurait rien appris à un rival. Croizeau se défia pendant deux mois du directeur des douanes en retraite. Mais, vers le milieu du troisième mois, il eut lieu de reconnaître combien ses soupçons étaient mal fondés. Croizeau s'ingénia de côtoyer Denisart en s'en allant de conserve avec lui, puis, en prenant sa bisque, il lui dit :

» — Il fait beau, môsieur!...

» A quoi l'ancien fonctionnaire répondit :

» — Le temps d'Austerlitz, monsieur : j'y fus..., j'y fus même blessé, ma croix me vient de ma conduite dans cette belle journée...

» Et, de fil en aiguille, de roue en bataille, de femme en carrosse, une liaison se fit entre ces deux débris de l'Empire. Le petit Croizeau tenait à l'Empire par ses liaisons avec les sœurs de Napoléon : il était leur carrossier, et il les avait souvent tourmentées pour ses factures. Il se donnait donc *pour avoir eu des relations avec la famille impériale*. Maxime, instruit par Antonia des propositions que se permettait l'*agréable vieillard*, tel fut le surnom

donné par la tante au rentier, voulut le voir. La déclaration de guerre de Cérizet avait eu la propriété de faire étudier à ce grand gant-jaune sa position sur son échiquier en en observant les moindres pièces. Or, à propos de cet agréable vieillard, il reçut dans l'entendement ce coup de cloche qui vous annonce un malheur. Un soir, Maxime se mit dans le second salon obscur, autour duquel étaient placés les rayons de la bibliothèque. Après avoir examiné par une fente entre deux rideaux verts les sept ou huit habitués du salon, il jaugea d'un regard l'âme du petit carrossier; il en évalua la passion, et fut très-satisfait de savoir qu'au moment où sa fantaisie serait passée, un avenir assez somptueux ouvrirait à commandement ses portières vernies à Antonia.

» — Et celui-là, dit-il en désignant le gros et beau vieillard décoré de la Légion d'honneur, qui est-ce?

» — Un ancien directeur des douanes.

» — Il est d'un galbe inquiétant! dit Maxime en admirant la tenue du sieur Denisart.

» En effet, cet ancien militaire se tenait droit comme un clocher; sa tête se recommandait à l'attention par une chevelure poudrée et pommadée, presque semblable à celle des *postillons* au bal masqué. Sous cette espèce de feutre moulé sur une tête oblongue se dessinait une vieille figure, administrative et militaire à la fois, mimée par un air rogue, assez semblable à celle que la caricature a prêtée au *Constitutionnel*. Cet ancien administrateur, d'un âge, d'une poudre, d'une voussure de dos à ne rien lire sans lunettes, tendait son respectable abdomen avec tout l'orgueil d'un vieillard à maîtresse, et portait à ses oreilles des boucles d'or qui rappelaient celles du vieux général Montcornet, l'habitué du Vaudeville. Denisart affectionnait le bleu : son pantalon et sa vieille redingote, très-amples, étaient de drap bleu.

» — Depuis quand vient ce vieux-là? demanda Maxime, à qui les lunettes parurent d'un port suspect.

» — Oh! dès le commencement, répondit Antonia, voici bientôt deux mois...

» — Bon, Cérizet n'est venu que depuis un mois, se dit Maxime en lui-même... — Fais-le donc parler, dit-il à l'oreille d'Antonia, je veux entendre sa voix.

» — Bah! répondit-elle, ce sera difficile, il ne me dit jamais rien.

» — Pourquoi vient-il alors?... demanda Maxime.

» — Par une drôle de raison, répliqua la belle Antonia. D'abord, il a une passion, malgré ses soixante-neuf ans; mais, à cause de ses soixante-neuf ans, il est réglé comme un cadran. Ce bonhomme-là va dîner chez sa passion, rue de la Victoire, à cinq heures, tous les jours... En voilà une malheureuse! Il sort de chez elle à six heures, vient lire pendant quatre heures tous les journaux, et il y retourne à dix heures. Le papa Croizeau dit qu'il connaît les motifs de la conduite de M. Denisart, il l'approuve; et, à sa place, il agira de même. Ainsi, je connais mon avenir! Si jamais je deviens madame Croizeau, de six à dix heures, je serai libre.

» Maxime examina l'*Almanach des 25,000 adresses*, il y trouva cette ligne rassurante :

« DENISART ✻, ancien directeur des douanes, rue de la Victoire. »

» Il n'eut plus aucune inquiétude. Insensiblement, il se fit entre le sieur Denisart et le sieur Croizeau quelques confidences. Rien ne lie plus les hommes qu'une certaine conformité de vues en fait de femmes. Le papa Croizeau dîna chez celle qu'il nommait *la belle de M. Denisart*. Ici, je dois placer une observation assez importante. Le cabinet de lecture avait été payé par le comte moitié comptant, moitié en billets souscrits par ladite demoiselle Chocardelle. Le quart d'heure de Rabelais arrivé, le comte se trouva sans monnaie. Or, le premier des trois billets de mille francs fut payé intégralement par l'agréable carrossier, à qui le vieux scélérat de Denisart conseilla de constater son prêt en se faisant privilégier sur le cabinet de lecture.

» — Moi, dit Denisart, j'en ai vu de belles avec les belles!... Aussi, dans tous les cas, même quand je n'ai plus la tête à moi, je prends toujours mes précautions avec les femmes. Cette créature de qui je suis fou, eh bien, elle n'est pas dans ses meubles, elle est dans les miens. Le bail de l'appartement est en mon nom...

» Vous connaissez Maxime, il trouva le carrossier très-jeune! Le Croizeau pouvait payer les trois mille francs sans rien toucher

de longtemps, car Maxime se sentait plus fou que jamais d'Antonia...

— Je le crois bien! dit la Palférine, c'est la belle Impéria du moyen âge.

— Une femme qui a la peau rude! s'écria la lorette, et si rude, qu'elle se ruine en bains de son.

— Croizeau parlait avec une admiration de carrossier du mobilier somptueux que l'amoureux Denisart avait donné pour cadre à sa belle, il le décrivait avec une complaisance satanique à l'ambitieuse Antonia, reprit Desroches. C'était des bahuts d'ébène incrustés de nacre et de filets d'or, des tapis de Belgique, un lit moyen âge d'une valeur de mille écus, une horloge de Boulle; puis, dans la salle à manger, des torchères aux quatre coins, des rideaux de soie de la Chine sur laquelle la patience chinoise avait peint des oiseaux, et des portières montées sur des traverses valant plus que des portières à deux pieds.

» — Voilà ce qu'il vous faudrait, belle dame..., et ce que je voudrais vous offrir..., disait-il en concluant. Je sais bien que vous m'aimeriez à peu près; mais, à mon âge, on se fait une raison. Jugez combien je vous aime, puisque je vous ai prêté mille francs. Je puis vous l'avouer : de ma vie ni de mes jours, je n'ai prêté ça!

» Et il tendit les deux sous de sa séance avec l'importance qu'un savant met à une démonstration.

» Le soir, Antonia dit au comte, aux Variétés :

» — C'est bien ennuyeux tout de même, un cabinet de lecture. Je ne me sens point de goût pour cet état-là, je n'y vois aucune chance de fortune. C'est le lot d'une veuve qui veut vivoter, ou d'une fille atrocement laide qui croit pouvoir attraper un homme par un peu de toilette.

» — C'est ce que vous m'avez demandé, répondit le comte.

» En ce moment, Nucingen, à qui, la veille, le roi des lions, car les gants-jaunes étaient alors devenus des lions, avait gagné mille écus, entra les lui donner, et, en voyant l'étonnement de Maxime, il lui dit :

» — *Ch'ai ressi eine obbozission à la reguêde te ce tiaple te Glabaron...*

» — Ah! voilà leurs moyens! s'écria Maxime, ils ne sont pas forts, ceux-là...

» — *C'esde ècal,* répondit le banquier, *bayez-les, gar ils bourraient s'atresser à t'audres gue moi et fus vaire tu dord... Cheu brends à dèmoin cedde cholie phâmme que cheu fus ai bayè ce madin, pien afant l'obbozission...*

— Reine du tremplin, dit la Palférine en souriant, tu perdras...

— Il y avait longtemps, reprit Desroches, que, dans un cas semblable, mais où le trop honnête débiteur, effrayé d'une affirmation à faire en justice, ne voulut pas payer Maxime, nous avions rudement mené le créancier opposant en faisant frapper des oppositions en masse, afin d'absorber la somme en frais de contribution...

— Qué qu'c'est qu'ça?... s'écria Malaga, voilà des mots qui sonnent à mon oreille comme du patois. Puisque vous avez trouvé l'esturgeon excellent, payez-moi la valeur de la sauce en leçons de chicane.

— Eh bien, dit Desroches, la somme qu'un de vos créanciers frappe d'opposition chez un de vos débiteurs peut devenir l'objet d'une semblable opposition de la part de tous vos autres créanciers. Que fait le tribunal à qui tous les créanciers demandent l'autorisation de se payer?... Il partage légalement entre tous la somme saisie. Ce partage, fait sous l'œil de la justice, se nomme une contribution. Si vous devez dix mille francs, et que vos créanciers saisissent par opposition mille francs, ils ont chacun tant pour cent de leur créance, en vertu d'une répartition *au marc le franc,* en termes de Palais, c'est-à-dire au prorata de leurs sommes; mais ils ne touchent que sur une pièce légale appelée *extrait du bordereau de collocation,* que délivre le greffier du tribunal. Devinez-vous ce travail fait par un juge et préparé par des avoués? il implique beaucoup de papier timbré plein de lignes lâches, diffuses, où les chiffres sont noyés dans des colonnes d'une entière blancheur. On commence par déduire les frais. Or, les frais étant les mêmes pour une somme de mille francs saisis que pour une somme d'un million, il n'est pas difficile de manger mille écus, par exemple, en frais, surtout si l'on réussit à élever des contestations.

— Un avoué réussit toujours, dit Cardot. Combien de fois un des vôtres ne m'a-t-il pas demandé : « Qu'y a-t-il à manger ? »

— On y réussit surtout, reprit Desroches, quand le débiteur vous provoque à manger la somme en frais. Aussi les créanciers du comte n'eurent-ils rien, ils en furent pour leurs courses chez les avoués et pour leurs démarches. Pour se faire payer d'un débiteur aussi fort que le comte, un créancier doit se mettre dans une situation légale excessivement difficile à établir : il s'agit d'être à la fois son débiteur et son créancier, car alors on a le droit, aux termes de la loi, d'opérer la confusion...

— Du débiteur ? dit la lorette, qui prêtait une oreille attentive à ce discours.

— Non, des deux qualités de créancier et de débiteur, et de se payer par ses mains, reprit Desroches. L'innocence de Claparon, qui n'inventait que des oppositions, eut donc pour effet de tranquilliser le comte. En ramenant Antonia des Variétés, il abonda d'autant plus dans l'idée de vendre le cabinet littéraire pour pouvoir payer les deux derniers mille francs du prix, qu'il craignit le ridicule d'avoir été le bailleur de fonds d'une semblable entreprise. Il adopta donc le plan d'Antonia, qui voulait aborder la haute sphère de sa profession, avoir un magnifique appartement, femme de chambre, voiture, et lutter avec notre belle amphitryonne, par exemple...

— Elle n'est pas assez bien faite pour cela, s'écria l'illustre beauté du Cirque ; mais elle a bien rincé le petit d'Esgrignon, tout de même !

— Dix jours après, le petit Croizeau, perché sur sa dignité, tenait à peu près ce langage à la belle Antonia, reprit Desroches :

» — Mon enfant, votre cabinet littéraire est un trou, vous y deviendrez jaune, le gaz vous abîmera la vue ; il faut en sortir, et tenez ! profitons de l'occasion. J'ai trouvé pour vous une jeune dame qui ne demande pas mieux que de vous acheter votre cabinet de lecture. C'est une petite femme ruinée qui n'a plus qu'à s'aller jeter à l'eau ; mais elle a quatre mille francs comptant, et il vaut mieux en tirer un bon parti pour pouvoir nourrir et élever deux enfants...

» — Eh bien, vous êtes gentil, papa Croizeau, dit Antonia.

» — Oh ! je serai bien plus gentil tout à l'heure, reprit le vieux carrossier. Figurez-vous que ce pauvre M. Denisart est dans un chagrin qui lui a donné la jaunisse... Oui, cela lui a frappé sur le foie comme chez les vieillards sensibles. Il a tort d'être si sensible. Je le lui ai dit : « Soyez passionné, bien ! mais sensible..., halte-là ! » on se tue... » Je ne me serais pas attendu, vraiment, à un pareil chagrin chez un homme assez fort, assez instruit pour s'absenter pendant sa digestion de chez...

» — Mais qu'y a-t-il?... demanda mademoiselle Chocardelle.

» — Cette petite créature, chez qui j'ai dîné, l'a planté là, net... Oui, elle l'a lâché sans le prévenir autrement que par une lettre sans aucune orthographe.

» — Voilà ce que c'est, papa Croizeau, que d'ennuyer les femmes!...

» — C'est une leçon! belle dame, reprit le doucereux Croizeau. *En attendant,* je n'ai jamais vu d'homme dans un désespoir pareil, dit-il. Notre ami Denisart ne distingue plus sa main droite de sa main gauche, il ne veut plus voir ce qu'il appelle le théâtre de son bonheur... Il a si bien perdu le sens, qu'il m'a proposé d'acheter pour quatre mille francs tout le mobilier d'Hortense... Elle se nomme Hortense!

» — Un joli nom, dit Antonia.

» — Oui, c'est celui de la belle-fille de Napoléon. Je lui ai fourni ses équipages, comme vous savez.

» — Eh bien, je verrai, dit la fine Antonia; commencez par m'envoyer votre jeune femme...

» Antonia courut voir le mobilier, revint fascinée, et fascina Maxime par un enthousiasme d'antiquaire. Le soir même, le comte consentit à la vente du cabinet de lecture. L'établissement, vous comprenez, était au nom de mademoiselle Chocardelle. Maxime se mit à rire du petit Croizeau, qui lui fournissait un acquéreur. La société Maxime et Chocardelle perdait deux mille francs, il est vrai; mais qu'était-ce que cette perte en présence de quatre beaux billets de mille francs?... Comme me le disait le comte :

» — Quatre mille francs d'argent vivant!... il y a des moments où l'on souscrit huit mille francs de billets pour les avoir!

» Le comte va voir lui-même, le surlendemain, le mobilier,

ayant les quatre mille francs sur lui. La vente avait été réalisée à la diligence du petit Croizeau qui poussait à la roue; il avait *enclaudé,* disait-il, la veuve. Se souciant peu de cet agréable vieillard, qui allait perdre ses mille francs, Maxime voulut faire porter immédiatement tout le mobilier dans un appartement loué au nom de madame Ida Bonamy, rue Tronchet, dans une maison neuve. Aussi s'était-il précautionné de plusieurs grandes voitures de déménagement. » Maxime, refasciné par la beauté du mobilier, qui pour un tapissier aurait valu six mille francs, trouva le malheureux vieillard, jaune de sa jaunisse, au coin du feu, la tête enveloppée dans deux madras, et un bonnet de coton par-dessus, emmitouflé comme un lustre; abattu, ne pouvant pas parler, enfin si délabré, que le comte fut forcé de s'entendre avec un valet de chambre. Après avoir remis les quatre mille francs au valet de chambre qui les portait à son maître pour qu'il en donnât un reçu, Maxime voulut aller dire à ses commissionnaires de faire avancer les voitures; mais il entendit alors une voix qui résonna comme une crécelle à son oreille, et qui lui cria :

» — C'est inutile, monsieur le comte; nous sommes quittes, j'ai six cent trente francs quinze centimes à vous remettre!

» Et il fut tout effrayé de voir Cérizet sorti de ses enveloppes, comme un papillon de sa larve, qui lui tendit ses sacrés dossiers en ajoutant :

» — Dans mes malheurs, j'ai appris à jouer la comédie, et je vaux Bouffé dans les vieillards.

» — Je suis dans la forêt de Bondy! s'écria Maxime.

» — Non, monsieur le comte, vous êtes chez mademoiselle Hortense, l'amie du vieux lord Dudley, qui la cache à tous les regards; mais elle a le mauvais goût d'aimer votre serviteur.

» — Si jamais, me disait le comte, j'ai eu envie de tuer un homme, ce fut dans ce moment; mais, que voulez-vous! Hortense me montrait sa jolie tête, il fallut rire, et, pour conserver ma supériorité, je lui dis en lui jetant les six cents francs : « Voilà » pour la fille. »

— C'est tout Maxime! s'écria la Palférine.

— D'autant plus que c'était l'argent du petit Croizeau, dit le profond Cardot.

— Maxime eut un triomphe, reprit Desroches, car Hortense s'écria : « Ah! si j'avais su que ce fût toi!... »

— En voilà une, *de* confusion! s'écria la lorette. — Tu as perdu, milord, dit-elle au notaire.

Et c'est ainsi que le menuisier à qui Malaga devait cent écus fut payé.

Paris, 1845.

UN PRINCE DE LA BOHÈME

A HENRI HEINE

Mon cher Heine, à vous cette Étude, à vous, qui représentez à Paris l'esprit et la poésie de l'Allemagne, comme en Allemagne vous représentez la vive et spirituelle critique française; à vous, qui savez mieux que personne ce qu'il peut y avoir ici de critique, de plaisanterie, d'amour et de vérité.

DE BALZAC.

— Mon cher ami, dit madame de la Baudraye en tirant un manuscrit de dessous l'oreiller de sa causeuse, me pardonnerez-vous, dans la détresse où nous sommes, d'avoir fait une nouvelle de ce que vous nous avez dit, il y a quelques jours?

— Tout est de bonne prise par le temps qui court; n'avez-vous pas vu des auteurs qui, faute d'inventions, servent leur propre cœur et souvent celui de leurs maîtresses au public? On en viendra, ma chère, à chercher des aventures moins pour le plaisir d'en être les héros, que pour les raconter.

— Enfin, vous et la marquise de Rochefide aurez payé notre loyer, et je ne crois pas, à la manière dont vont ici les choses, que je vous paye jamais le vôtre.

— Qui sait! peut-être vous arrivera-t-il la même bonne fortune qu'à madame de Rochefide.

— Croyez-vous que ce soit une bonne fortune que de rentrer chez son mari?

— Non, c'est seulement une grande fortune... Allez! j'écoute.

Madame de la Baudraye lut ce qui suit :

La scène est rue de Chartres-du-Roule, dans un magnifique salon. Un des auteurs les plus célèbres de ce temps est assis sur une causeuse auprès d'une très-illustre marquise, avec laquelle il est intime comme doit l'être un homme distingué par une femme qui le garde près d'elle, moins comme un pis aller que comme un complaisant *patito*.

— Eh bien, dit-elle, avez-vous trouvé ces lettres dont vous me parliez hier, et sans lesquelles vous ne pouviez pas me raconter tout ce qui *le* concerne?

— Je les ai.

— Vous avez la parole, je vous écoute comme un enfant à qui sa mère raconterait *le Grand Serpentin vert*.

— Entre toutes ces personnes de connaissance que nous avons l'habitude de nommer nos amis, je compte le jeune homme dont il est question. C'est un gentilhomme d'un esprit et d'un malheur infinis, plein d'excellentes intentions, d'une conversation ravissante, ayant beaucoup vu déjà, quoique jeune, et qui fait partie, en attendant mieux, de la *bohème*. La bohème, qu'il faudrait appeler la doctrine du boulevard des Italiens, se compose de jeunes gens tous âgés de plus de vingt ans, mais qui n'en ont pas trente, tous hommes de génie dans leur genre, peu connus encore, mais qui se feront connaître, et qui seront alors des gens fort distingués; on les distingue déjà dans les jours de carnaval, pendant lesquels ils déchargent le trop-plein de leur esprit, à l'étroit durant le reste de l'année, en des inventions plus ou moins drolatiques. A quelle époque vivons-nous! Quel absurde pouvoir laisse ainsi se perdre des forces immenses! Il se trouve dans la bohème des diplomates capables de renverser les projets de la Russie, s'ils se sentaient appuyés par la puissance de la France. On y rencontre des écrivains, des administrateurs, des militaires, des journalistes, des artistes! Enfin tous les genres de capacité, d'esprit y sont représentés. C'est un microcosme. Si l'empereur de Russie achetait la bohème moyennant une vingtaine de millions, en admettant qu'elle voulût quitter l'asphalte des boulevards, et qu'il la déportât à Odessa, dans un an Odessa serait Paris. Là se trouve la fleur inutile, et qui se dessèche, de cette admirable jeunesse française que Napoléon et Louis XIV recherchaient, que néglige depuis trente ans la

gérontocratie sous laquelle tout se flétrit en France, belle jeunesse dont hier encore le professeur Tissot, homme peu suspect, disait : « Cette jeunesse, vraiment digne de lui, l'empereur l'employait partout, dans ses conseils, dans l'administration générale, dans des négociations hérissées de difficultés ou pleines de périls, dans le gouvernement des pays conquis, et partout elle répondait à son attente! Les jeunes gens étaient pour lui les *missi dominici* de Charlemagne. » Ce mot de bohème vous dit tout. La bohème n'a rien et vit de ce qu'elle a. L'espérance est sa religion, la foi en soi-même est son code, la charité passe pour être son budget. Tous ces jeunes gens sont plus grands que leur malheur, au-dessous de la fortune, mais au-dessus du destin. Toujours à cheval sur un *si*, spirituels comme des feuilletons, gais comme des gens qui doivent, oh! ils doivent autant qu'ils boivent! enfin, c'est là que j'en veux venir, ils sont tous amoureux, mais amoureux!... figurez-vous Lovelace, Henri IV, le régent, Werther, Saint-Preux, René, le maréchal de Richelieu, réunis dans un seul homme, et vous aurez une idée de leur amour! Et quels amoureux! Éclectiques par excellence en amour, ils vous servent une passion comme une femme peut la vouloir; leur cœur ressemble à une carte de restaurant, ils ont mis en pratique, sans le savoir et sans l'avoir lu peut-être, le livre de *l'Amour* par Stendhal; ils ont la section de l'amour-goût, celle de l'amour-passion, l'amour-caprice, l'amour cristallisé, et surtout l'amour passager. Tout leur est bon, ils ont créé ce burlesque axiome : *Toutes les femmes sont égales devant l'homme.* Le texte de cet article est plus vigoureux; mais, comme, selon moi, l'esprit en est faux, je ne tiens pas à la lettre. Madame, mon ami se nomme Gabriel-Jean-Anne-Victor-Benjamin-Georges-Ferdinand-Charles-Édouard Rusticoli, comte de la Palférine. Les Rusticoli, arrivés en France avec Catherine de Médicis, venaient alors d'être dépossédés d'une souveraineté minime en Toscane. Un peu parents des d'Este, ils se sont alliés aux Guise. Ils ont tué beaucoup de protestants à la Saint-Barthélemy, et Charles IX leur a donné l'héritière du comté de la Palférine, confisqué sur le duc de Savoie, et que Henri IV leur a racheté, tout en leur en laissant le titre. Ce grand roi fit la sottise de rendre ce fief au duc de Savoie. En échange, les comtes de la Palférine, qui portaient, avant que les Médicis

eussent des armes, *d'argent à la croix fleurdelysée d'azur* (la croix fut fleurdelysée par lettres patentes de Charles IX), *sommé d'une couronne de comte et deux paysans pour supports,* avec IN HOC SIGNO VINCIMUS pour devise, ont eu deux charges de la couronne et un gouvernement. Ils ont joué le plus beau rôle sous les Valois, et jusqu'au quasi-règne de Richelieu; puis ils se sont amoindris sous Louis XIV et ruinés sous Louis XV. Le grand-père de mon ami dévora les restes de cette brillante maison avec mademoiselle Laguerre, qu'il mit à la mode, lui, le premier, avant Bouret. Officier sans aucune fortune en 1789, le père de Charles-Édouard eut le bon esprit, la Révolution aidant, de s'appeler Rusticoli. Ce père, qui d'ailleurs épousa, durant les guerres d'Italie, une filleule de la comtesse Albani, une Capponi, de là le dernier prénom de la Palférine, fut l'un des meilleurs colonels de l'armée; aussi l'empereur le nomma-t-il commandant de la Légion d'honneur, et le fit-il comte. Le colonel avait une légère déviation de la colonne vertébrale, et son fils dit en riant à ce sujet : « Ce fut un *comte refait.* » Le général comte Rusticoli, car il devint général de brigade à Ratisbonne, mourut à Vienne après la bataille de Wagram, où il fut nommé général de division sur le champ de bataille. Son nom, son illustration italienne et son mérite lui auraient valu tôt ou tard le bâton de maréchal. Sous la Restauration, il aurait reconstitué cette grande et belle maison des la Palférine, si brillante déjà en 1100 comme Rusticoli, car les Rusticoli avaient dejà fourni un pape et révolutionné deux fois le royaume de Naples; enfin si splendide sous les Valois et si habile, que les la Palférine, quoique Frondeurs déterminés, existaient encore sous Louis XIV; Mazarin les aimait, il avait reconnu chez eux un reste de Toscan. Aujourd'hui, quand on nomme Charles-Édouard de la Palférine, sur cent personnes il n'y en a pas trois qui sachent ce qu'est la maison de la Palférine; mais les Bourbons ont bien laissé un Foix-Grailly vivant de son pinceau! Ah! si vous saviez avec quel esprit Édouard de la Palférine a pris cette position obscure! comme il se moque des bourgeois de 1830! quel sel, quel atticisme! Si la bohème pouvait souffrir un roi, il serait roi de la bohème. Sa verve est inépuisable. On lui doit la carte de la bohème et les noms des sept châteaux que n'a pu trouver Nodier.

— C'est, dit la marquise, la seule chose qui manque à l'une des plus spirituelles railleries de notre époque.

— Quelques traits de mon ami la Palférine vous mettront à même de le juger, reprit Nathan. La Palférine trouve un de ses amis, l'ami était de la bohème, en discussion sur le boulevard avec un bourgeois qui se croyait offensé. La bohème est très-insolente avec le pouvoir moderne. Il s'agissait de se battre.

» — Un instant, dit la Palférine en devenant aussi Lauzun que Lauzun a jamais pu l'être, un instant! monsieur est-il né?

» — Comment, monsieur? dit le bourgeois.

» — Oui, êtes-vous né? Comment vous nommez-vous?

» — Godin.

» — Hein? Godin! dit l'ami de la Palférine.

» — Un instant, mon cher, dit la Palférine en arrêtant son ami, il y a les Trigaudin. En êtes-vous?

» Étonnement du bourgeois.

» — Non. Vous êtes alors des nouveaux ducs de Gaëte, façon impériale? Non. Eh bien, comment voulez-vous que mon ami, *qui sera* secrétaire d'ambassade et ambassadeur, et à qui vous devrez un jour du respect, se batte!... Godin! cela n'existe pas; vous n'êtes rien, Godin! Mon ami ne peut pas se battre en l'air. Quand on est quelque chose, on ne se bat qu'avec quelqu'un. Allons, mon cher, adieu!

» — Mes respects à madame, ajouta l'ami.

» Un jour, la Palférine se promenait avec un de ses amis, qui jeta le bout de son cigare au nez d'un passant. Ce passant eut le mauvais goût de se fâcher.

» — Vous avez essuyé le feu de votre adversaire, dit le jeune comte, les témoins déclarent que l'honneur est satisfait.

» Il devait mille francs à son tailleur, qui, au lieu de venir lui-même, envoya un matin son premier commis chez la Palférine. Ce garçon trouve le débiteur malheureux au sixième étage, au fond d'une cour, en haut du faubourg du Roule. Il n'y avait pas de mobilier dans la chambre, mais un lit, et quel lit! une table, et quelle table! La Palférine entend la demande saugrenue, et que je qualifierais, nous dit-il, d'illicite, faite à sept heures du matin.

» — Allez dire à votre maître, répondit-il avec le geste et la

pose de Mirabeau, l'état dans lequel vous m'avez trouvé!

» Le commis recule en faisant des excuses. La Palférine voit le jeune homme sur le palier, il se lève dans l'appareil illustré par les vers de *Britannicus,* et lui dit :

» — Faites attention à l'escalier! Remarquez bien l'escalier, afin de ne pas oublier de lui parler de l'escalier.

» En quelque situation que l'ait jeté le hasard, la Palférine ne s'est jamais trouvé ni au-dessous de la crise, ni sans esprit, ni de mauvais goût. Il déploie toujours et en tout le génie de Rivarol et la finesse du grand seigneur français. C'est lui qui a trouvé la délicieuse histoire sur l'ami du banquier Laffitte venant au bureau de *la souscription nationale* proposée pour conserver à ce banquier son hôtel, où se brassa la révolution de 1830, et disant : « Voici cinq francs, rendez-moi cent sous. » On en a fait une caricature. Il eut le malheur, en style d'acte d'accusation, de rendre une jeune fille mère. L'enfant, peu ingénue, avoue sa faute à sa mère, bonne bourgeoise, qui accourt chez la Palférine et lui demande ce qu'il compte faire.

» — Mais, madame, je ne suis ni chirurgien ni sage-femme.

» Elle fut foudroyée; mais elle revint à la charge trois ou quatre ans après, en insistant et demandant toujours à la Palférine ce qu'il comptait faire.

» — Oh! madame, répondit-il, quand cet enfant aura sept ans, âge auquel les enfants passent des mains des femmes entre celles des hommes... (Mouvement d'assentiment chez la mère.), si l'enfant est bien de moi (Geste de la mère.), s'il me ressemble d'une manière frappante, s'il promet d'être un gentilhomme, si je reconnais en lui mon genre d'esprit, et surtout l'air Rusticoli, oh! alors (Nouveau mouvement.), par ma foi de gentilhomme, je lui donnerai... un bâton de sucre d'orge!

» Tout cela, si vous me permettez d'user du style employé par M. Sainte-Beuve pour ses biographies d'inconnus, est le côté enjoué, badin, mais déjà gâté, d'une race forte. Cela sent son Parc-aux-Cerfs plus que son hôtel de Rambouillet. Ce n'est pas la race *des doux,* j'incline à conclure pour un peu de débauche et plus que je n'en voudrais chez des natures brillantes et généreuses; mais c'est galant dans le genre de Richelieu, folâtre et peut-être trop dans la

drôlerie; c'est peut-être les *outrances* du XVIIIe siècle; cela rejoint en arrière les mousquetaires, et cela fait tort à Champcenetz; mais *ce volage* tient aux arabesques et aux enjolivements de la vieille cour des Valois. On doit sévir, dans une époque aussi morale que la nôtre, à l'encontre de ces audaces; mais ce bâton de sucre d'orge peut aussi montrer aux jeunes filles le danger de ces fréquentations d'abord pleines de rêveries, plus charmantes que sévères, roses et fleuries, mais dont les pentes ne sont pas surveillées et qui aboutissent à des excès mûrissants, à des fautes pleines de bouillonnements ambigus, à des résultats trop vibrants. Cette anecdote peint l'esprit vif et complet de la Palférine, car il a l'*entre-deux* que voulait Pascal, il est tendre et impitoyable; il est comme Épaminondas, également grand aux extrémités. Ce mot précise d'ailleurs l'époque; autrefois, il n'y avait pas d'accoucheurs. Ainsi les raffinements de notre civilisation s'expliquent par ce trait, qui restera.

— Ah çà! mon cher Nathan, quel galimatias me faites-vous là? demanda la marquise étonnée.

— Madame la marquise, répondit Nathan, vous ignorez la valeur de ces phrases précieuses, je parle en ce moment le sainte-beuve, une nouvelle langue française. Je continue. Un jour, se promenant sur le boulevard, bras dessus, bras dessous, avec des amis, la Palférine voit venir à lui le plus féroce de ses créanciers, qui lui dit :

» — Pensez-vous à moi, monsieur?

» — Pas le moins du monde! lui répondit le comte.

» Remarquez combien sa position était difficile. Déjà Talleyrand, en semblable circonstance, avait dit : « Vous êtes bien curieux, » mon cher! » Il s'agissait de ne pas imiter cet homme inimitable. Généreux comme Buckingham, et ne pouvant supporter d'être pris au dépourvu, un jour, n'ayant rien à donner à un ramoneur, le jeune comte puise dans un tonneau de raisins à la porte d'un épicier, et en emplit le bonnet du petit Savoyard, qui mange très-bien le raisin. L'épicier commença par rire et finit par tendre la main à la Palférine.

» — Oh! fi! monsieur, dit-il, votre main gauche doit ignorer ce que vient de donner ma droite.

» D'un courage aventureux, Charles-Édouard ne cherche ni ne refuse aucune partie; mais il a la bravoure spirituelle. En voyant, dans le passage de l'Opéra, un homme qui s'était exprimé sur son compte en termes légers, il lui donne un coup de coude en passant, puis il revient sur ses pas et lui en donne un second.

» — Vous êtes bien maladroit! dit-on.

» — Au contraire, je l'ai fait exprès.

» Le jeune homme lui présente sa carte.

» — Elle est bien sale, reprit-il, elle est par trop pochetée! veuillez m'en donner une autre, ajouta-t-il en la jetant.

» Sur le terrain, il reçoit un coup d'épée, l'adversaire voit partir le sang et veut finir en s'écriant :

» — Vous êtes blessé, monsieur.

» — Je nie la botte! répondit-il avec autant de sang-froid que s'il eût été dans une salle d'armes.

» Et il riposta par une botte pareille, mais plus à fond, en ajoutant :

» — Voilà le vrai coup, monsieur!

» L'adversaire resta six mois au lit. Ceci, toujours en se tenant dans les eaux de M. Sainte-Beuve, rappelle les raffinés et la fine raillerie des beaux jours de la monarchie. On y voit une vie dégagée, mais sans point d'arrêt, une imagination riante qui ne nous est donnée qu'à l'origine de la jeunesse. Ce n'est plus le velouté de la fleur, mais il y a du grain desséché, plein, fécond qui assure la saison d'hiver. Ne trouvez-vous pas que ces choses annoncent quelque chose d'inassouvi, d'inquiet, ne s'analysant pas, ne se décrivant point, mais se comprenant, et qui s'embraserait en flammes éparses et hautes si l'occasion de se déployer arrivait? C'est l'*acedia* du cloître, quelque chose d'aigri, de fermenté dans l'inoccupation croupissante des forces juvéniles, une tristesse vague et obscure.

— Assez! dit la marquise, vous me donnez des douches à la cervelle.

— C'est l'ennui des après-midi. On est sans emploi, on fait mal plutôt que de ne rien faire, et c'est ce qui arrivera toujours en France. La jeunesse en ce moment a deux côtés : le côté studieux des *méconnus*, le côté ardent des *passionnés*.

— Assez! répéta madame de Rochefide avec un geste d'autorité, vous m'agacez les nerfs.

— Je me hâte, pour achever de vous peindre la Palférine, de me jeter dans ses régions galantes, afin de vous faire comprendre le génie particulier de ce jeune homme, qui représente admirablement une portion de la jeunesse malicieuse, de cette jeunesse assez forte pour rire de la situation où la met l'ineptie des gouvernants, assez calculatrice pour ne rien faire en voyant l'inutilité du travail, assez vive encore pour s'accrocher au plaisir, la seule chose qu'on n'ait pu lui ôter. Mais une politique à la fois bourgeoise, mercantile et bigote, va supprimant tous les déversoirs où se répandraient tant d'aptitudes et de talents. Rien pour ces poëtes, rien pour ces jeunes savants! Pour vous faire comprendre la stupidité de la nouvelle cour, voici ce qui est arrivé à la Palférine. Il existe à la liste civile un *employé aux malheurs*. Cet employé apprit un jour que la Palférine était dans une horrible détresse, il fit sans doute un rapport, et il apporta cinquante francs à l'héritier des Rusticoli. La Palférine reçut ce monsieur avec une grâce parfaite, et il l'entretint des personnages de la cour.

» — Est-il vrai, demanda-t-il, que mademoiselle d'Orléans contribue pour telle somme à ce beau service entrepris pour son neveu? Ce sera fort beau.

» La Palférine avait donné le mot à un petit Savoyard de dix ans, appelé par lui le *père Anchise,* lequel le sert pour rien, et duquel il dit :

» — Je n'ai jamais vu tant de niaiserie unie à tant d'intelligence; il passerait dans le feu pour moi, il comprend tout et ne comprend pas que je ne puis rien pour lui.

» Anchise ramena de chez un loueur de carrosses un magnifique coupé derrière lequel il y avait un laquais. Au moment où la Palférine entendit le bruit du carrosse, il avait habilement amené la conversation sur les fonctions de ce monsieur, qu'il appelle depuis *l'homme aux misères sans écart,* il s'était informé de sa besogne et de son traitement.

» — Vous donne-t-on une voiture pour courir ainsi la ville?

» — Oh non! répondit-il.

» Sur ce mot, la Palférine et l'ami qui se trouvait chez lui ac-

compagnent le pauvre homme, descendent et le forcent à monter en voiture, car il pleuvait à torrents. La Palférine avait tout calculé. Il offrit de conduire l'employé là où l'employé allait. Quand le distributeur des aumônes eut fini sa nouvelle visite, il retrouva l'équipage à la porte. Le laquais lui remit ce mot écrit au crayon :

« La voiture est payée pour trois jours par le comte Rusticoli de » la Palférine, trop heureux de s'unir aux charités de la cour en » donnant des ailes à ses bienfaits. »

» La Palférine appelle maintenant la liste civile une liste incivile. Il fut passionnément aimé d'une femme dont la conduite était un peu légère. Antonia demeurait rue du Helder, et y était remarquée. Mais, dans le temps où elle connut le comte, elle n'avait pas encore *été à pied*. Elle ne manquait pas de cette impertinence d'autrefois que les femmes d'aujourd'hui ont ravalée jusqu'à l'insolence. Après quinze jours d'un bonheur sans mélange, cette femme fut obligée de revenir, dans les intérêts de sa liste civile, à un système de passion moins exclusive. En s'apercevant qu'on manquait de franchise avec lui, la Palférine écrivit à madame Antonia cette lettre, qui la rendit célèbre :

« Madame,

» Votre conduite m'étonne autant qu'elle m'afflige. Non contente » de me déchirer le cœur par vos dédains, vous avez l'indélicatesse » de me retenir une brosse à dents, que mes moyens ne me per» mettent pas de remplacer, mes propriétés étant grevées d'hypo» thèques au delà de leur valeur.

» Adieu, trop belle et trop ingrate amie ! Puissions-nous nous » revoir dans un monde meilleur !

» CHARLES-ÉDOUARD. »

Assurément (toujours en nous servant du style macaronique de M. Sainte-Beuve), ceci surpasse de beaucoup la raillerie de Sterne dans le *Voyage sentimental* ; ce serait Scarron, sans sa grossièreté. Je ne sais même si Molière, dans ses bonnes, n'aurait pas dit,

comme du meilleur de Cyrano : « Ceci est à moi ! » Richelieu n'a pas été plus complet en écrivant à la princesse qui l'attendait dans la cour des cuisines, au Palais-Royal : *Restez-y, ma reine, pour charmer les marmitons.* Encore, la plaisanterie de Charles-Édouard est-elle moins âcre. Je ne sais si les Romains, si les Grecs ont connu ce genre d'esprit. Peut-être Platon, en y regardant bien, en a-t-il approché, mais du côté sévère et musical...

— Laissez ce jargon, dit la marquise, cela peut s'imprimer, mais m'en écorcher les oreilles est une punition que je ne mérite point.

— Voici comment il fit la rencontre de Claudine, reprit Nathan. Un jour, un de ces jours inoccupés où la jeunesse se trouve à charge à elle-même, et, comme Blondet sous la Restauration, ne sort de son énergie et de l'abattement auquel la condamnent d'outrecuidants vieillards que pour mal faire, pour entreprendre de ces énormes bouffonneries qui ont leur excuse dans l'audace même de leur conception, la Palférine errait le long de sa canne, sur le même trottoir, entre la rue de Grammont et la rue de Richelieu. De loin, il voit une femme, une femme mise trop élégamment, et, comme il le dit, garnie d'effets trop coûteux et portés trop négligemment pour n'être pas une princesse de la cour ou de l'Opéra ; mais, après juillet 1830, selon lui, l'équivoque est impossible, la princesse devait être de l'Opéra. Le jeune comte se met aux côtés de cette femme, comme s'il lui avait donné un rendez-vous ; il la suit avec une opiniâtreté polie, avec une persistance de bon goût, en lui lançant des regards pleins d'autorité, mais à propos, et qui forcèrent cette femme à se laisser escorter. Un autre eût été glacé par l'accueil, déconcerté par les premiers chassés croisés de la femme, par le froid piquant de son air, par des mots sévères ; mais la Palférine lui dit de ces mots plaisants contre lesquels ne tiennent aucun sérieux, aucune résolution. Pour se débarrasser de lui, l'inconnue entre chez sa marchande de modes, Charles-Édouard y entre, il s'assied, il donne son avis, il la conseille en homme prêt à payer. Ce sang-froid inquiète la femme, elle sort. Sur l'escalier, l'inconnue dit à la Palférine, son persécuteur :

» — Monsieur, je vais chez une parente de mon mari, une vieille dame, madame de Bonfalot...

» — Oh! madame de Bonfalot? répond le comte, mais je suis charmé, j'y vais...

» Le couple y va Charles-Édouard entre avec cette femme, on le croit amené par elle, il se mêle à la conversation, il y prodigue son esprit fin et distingué. La visite traînait en longueur; ce n'était pas son compte.

» — Madame, dit-il à l'inconnue, n'oubliez pas que votre mari nous attend, il ne nous a donné qu'un quart d'heure.

» Confondue par cette audace, qui, vous le savez, vous plaît toujours, entraînée par ce regard vainqueur, par cet air profond et candide à la fois que sait prendre Charles-Édouard, elle se lève, accepte le bras de son cavalier forcé, descend et lui dit sur le seuil de la porte :

» — Monsieur, j'aime la plaisanterie...

» — Et moi donc! dit-il.

» Elle rit.

» — Mais il ne tient qu'à vous que cela ne devienne sérieux, reprit-il. Je suis le comte de la Palférine, et je suis enchanté de pouvoir mettre à vos pieds et mon cœur et ma fortune!

» La Palférine avait alors vingt-deux ans. Ceci se passait en 1834. Par bonheur, ce jour-là, le comte était mis avec élégance. Je vais vous le peindre en deux mots. C'est le vivant portrait de Louis XIII, il en a le front pâle, gracieux aux tempes, le teint olivâtre, ce teint italien qui devient blanc aux lumières, les cheveux bruns, portés longs, et la royale noire ; il en a l'air sérieux et mélancolique, car sa personne et son caractère forment un contraste étonnant. En entendant le nom et voyant le personnage, Claudine éprouve comme un frémissement. La Palférine s'en aperçoit; il lui lance un regard de ses yeux noirs profonds, fendus en amande, aux paupières légèrement ridées et bistrées qui révèlent des joies égales à d'horribles fatigues. Sous ce coup d'œil elle lui dit :

» — Votre adresse!

» — Quelle maladresse! répondit-il.

» — Ah! bah! fit-elle en souriant. Oiseau sur la branche?

» — Adieu, madame; vous êtes une femme comme il m'en faut mais ma fortune est loin de ressembler à mon désir...

» Il salue et la quitte net, sans se retourner. Le surlendemain,

par une de ces fatalités qui ne sont possibles que dans Paris, il alla chez un de ces marchands d'habits qui prêtent sur gages lui vendre le superflu de sa garde-robe, il recevait d'un air inquiet le prix, après l'avoir longtemps débattu, quand l'inconnue passe et le reconnaît.

» — Décidément, crie-t-il au marchand stupéfait, je ne prends pas votre trompe!

» Et il indiquait une énorme trompe bosselée, accrochée en dehors et qui se dessinait sur des habits de chasseurs d'ambassade et de généraux de l'Empire. Puis, fier et impétueux, il resuivit la jeune femme. Depuis cette grande journée de la trompe, ils s'entendirent à merveille. Charles-Édouard a sur l'amour les idées les plus justes. Il n'y a pas, selon lui, deux amours dans la vie de l'homme; il n'y en a qu'un seul, profond comme la mer, mais sans rivage. A tout âge, cet amour fond sur vous comme la grâce fondit sur saint Paul. Un homme peut vivre jusqu'à soixante ans sans l'avoir ressenti. Cet amour, selon une superbe expression de Heine, est peut-être la *maladie secrète du cœur,* une combinaison du sentiment de l'infini qui est en nous et du beau idéal, qui se révèle sous une forme visible. Enfin, cet amour embrasse à la fois la créature et la création. Tant qu'il ne s'agit pas de ce grand poëme, on ne peut traiter qu'en plaisantant des amours qui doivent finir, en faire ce que sont en littérature les poésies légères comparées au poëme épique. Charles-Édouard n'éprouva dans cette liaison ni ce coup de foudre qui annonce ce véritable amour, ni la lente révélation des attraits, la reconnaissance des qualités secrètes qui attachent deux êtres par une puissance croissante. L'amour vrai n'a que ces deux modes. Ou la première vue, qui sans doute est un effet de la seconde vue écossaise, ou la graduelle fusion des deux natures, qui réalise l'androgyne platonique. Mais Charles-Édouard fut aimé follement. Cette femme éprouvait l'amour complet, idéal et physique, enfin la Palférine fut sa vraie passion à elle. Pour lui, Claudine n'était qu'une délicieuse maîtresse. Le diable avec son enfer, qui certes est un puissant magicien, n'aurait jamais pu changer le système de ces deux caloriques inégaux. J'ose affirmer que Claudine ennuyait souvent Charles-Édouard.

» — Au bout de trois jours, la femme qu'on n'aime pas et la

poisson gardé sont bons à jeter par la fenêtre, nous disait-il.

» En bohème, le secret s'observe peu sur les amours légères. La Palférine nous parla souvent de Claudine; néanmoins, personne de nous ne la vit et jamais son nom de femme ne fut prononcé. Claudine était presque un personnage mythique. Nous en usions tous de même, conciliant ainsi les exigences de notre vie en commun et les lois du bon goût. Claudine, Hortense, la Baronne, la Bourgeoise, l'Impératrice, la Lionne, l'Espagnole, étaient des rubriques qui permettaient à chacun d'épancher ses joies, ses soucis, ses chagrins, ses espérances, et de communiquer ses découvertes. On n'allait pas au delà. Il y a exemple, en bohème, d'une révélation faite par hasard de la personne dont il était question; aussitôt, par un accord unanime, aucun de nous ne parla plus d'elle. Ce fait peut indiquer combien la jeunesse a le sens des vraies délicatesses. Quelle admirable connaissance ont les gens de choix des limites où doivent s'arrêter la raillerie et ce monde de choses françaises désigné sous le mot soldatesque de *blague,* mot qui sera repoussé de la langue, espérons-le, mais qui seul peut faire comprendre l'esprit de la bohème! Nous plaisantions donc souvent sur Claudine et sur le comte. C'était des « Que fais-tu de Claudine? — Et ta Claudine? — Toujours Claudine? » chantés sur l'air de *Toujours Gessler!* de Rossini; etc.

» — Je vous souhaite, pour le mal que je vous veux, nous dit un jour la Palférine, une semblable maîtresse. Il n'y a pas de lévrier, de basset, de caniche qui lui soient comparables pour la douceur, la soumission, la tendresse absolue. Il y a des moments où je me fais des reproches, où je me demande compte à moi-même de ma dureté. Claudine obéit avec une douceur de sainte. Elle vient, je la renvoie, elle s'en va, elle ne pleure que dans la cour. Je ne veux pas d'elle pendant une semaine, je lui assigne le mardi suivant, à certaine heure, fût-ce minuit ou six heures du matin, dix heures ou cinq heures, les moments les plus incommodes, celui du déjeuner, du dîner, du lever, du coucher... Oh! elle viendra, belle, parée, ravissante, à cette heure, exactement! Et elle est mariée! entortillée dans les obligations et les devoirs d'une maison. Les ruses qu'elle doit inventer, les raisons à trouver pour se conformer à mes caprices nous embarrasseraient, nous autres!...

Rien ne la lasse, elle tient bon! Je le lui dis, ce n'est pas de l'amour, c'est de l'entêtement. Elle m'écrit tous les jours, je ne lis pas ses lettres, elle s'en est aperçue, elle écrit toujours! Tenez, voilà deux cents lettres dans ce coffre. Elle me prie de prendre chaque jour une de ses lettres pour essuyer mes rasoirs, et je n'y manque pas! Elle croit, avec raison, que la vue de son écriture me fait penser à elle.

» La Palférine s'habillait en nous disant cela; je pris la lettre dont il allait se servir, je la lus et la gardai sans qu'il la réclamât; la voici, car, selon ma promesse, je l'ai retrouvée :

« Lundi, minuit.

» Eh bien, mon ami, êtes-vous content de moi? Je ne vous ai » pas demandé cette main, qu'il vous eût été facile de me donner » et que je désirais tant de presser sur mon cœur, sur mes lèvres. » Non, je ne vous l'ai pas demandée, je crains trop de vous déplaire. » Savez-vous une chose! Bien que je sache cruellement que mes » actions vous sont parfaitement indifférentes, je n'en deviens pas » moins d'une extrême timidité dans ma conduite. La femme qui » vous appartient, à quelque titre que ce soit et bien que très- » secrètement, doit éviter d'encourir le plus léger blâme. En ce qui » est des anges du ciel, pour lesquels il n'y a pas de secret, mon » amour est égal aux plus purs amours; mais, partout où je me » trouve, il me semble que je suis toujours en votre présence, et » je veux vous faire honneur.

» Tout ce que vous m'avez dit sur ma manière de me mettre m'a » frappée et m'a fait comprendre combien les gens de race noble » sont supérieurs aux autres! Il me restait quelque chose de la » fille d'Opéra dans la coupe de mes robes, dans mes coiffures. En » un moment, j'ai reconnu la distance qui me séparait du bon » goût. La première fois, vous recevrez une duchesse, vous ne me » reconnaîtrez pas. Oh! combien tu as été bon pour ta Claudine, » combien de fois je t'ai remercié de m'avoir dit tout cela! Quel » intérêt dans ce peu de paroles! Tu t'es donc occupé de cette » chose à toi qui se nomme Claudine? Ce n'est pas cet imbécile qui » m'aurait éclairée, *il* trouve bien tout ce que je fais, *il* est d'ailleurs » bien trop *pot-au-feu*, trop prosaïque pour avoir le sens du beau

» Mardi va bien tarder à mon impatience! Mardi, près de vous pen-
» dant plusieurs heures! Ah! je m'efforcerai mardi de penser que
» ces heures sont des mois, et que je suis ainsi toujours. Je vis en
» espoir dans cette matinée, comme je vivrai plus tard, quand elle
» sera passée, par le souvenir. L'espoir est une mémoire qui désire,
» le souvenir est une mémoire qui a joui. Quelle belle vie dans la
» vie nous fait ainsi la pensée! Je songe à inventer des tendresses
» qui ne seront qu'à moi, dont le secret ne sera deviné par aucune
» femme. Il me prend des sueurs froides qu'il n'arrive un empêche-
» ment. Oh! je briserais net avec *lui*, s'il le fallait; mais ce n'est
» pas d'ici que jamais viendra l'empêchement, c'est de toi, tu pour-
» ras vouloir aller dans le monde, chez une autre femme peut-être.
» Oh! grâce pour ce mardi! Si tu me l'enlevais, Charles, tu ne sais
» pas tout ce que tu *lui* vaudrais, je *le* rendrais fou. Si tu ne vou-
» lais pas de moi, si tu allais dans le monde, laisse-moi venir tout
» de même, te voir t'habiller, rien que te voir, je n'en demande
» pas davantage, laisse-moi te prouver ainsi combien je t'aime
» purement! Depuis que tu m'as permis de t'aimer, car tu me l'as
» permis puisque je suis à toi, depuis ce jour, je t'aime de toute
» la puissance de mon âme, et je t'aimerai toujours: car, après
» t'avoir aimé, on ne peut plus, on ne doit plus aimer personne.
» Et, vois-tu, quand tu te verras sous un regard qui ne veut que
» te voir, tu sentiras qu'il y a chez ta Claudine quelque chose de
» divin que tu y as éveillé. Hélas! je ne suis point coquette avec
» toi; je suis comme une mère avec son enfant: je souffre tout de
» toi; moi si impérieuse, si fière ailleurs, moi qui faisais trotter
» des ducs, des princes, des aides de camp de Charles X qui
» valaient plus que toute la cour actuelle, je te traite en enfant
» gâté! Mais à quoi bon des coquetteries? ce serait en pure perte.
» Et cependant, faute de coquetterie, je ne vous inspirerai jamais
» d'amour, monsieur! Je le sais, je le sens, et je continue en éprou-
» vant l'action d'un pouvoir irrésistible, mais je pense que cet
» entier abandon me vaudra de vous ce sentiment qu'*il* dit être
» chez tous les hommes pour ce qui est leur propriété. »

« **Mercredi.**

» Oh! comme la tristesse est entrée noire dans mon cœur lorsque
» j'ai su qu'il fallait renoncer au bonheur de te voir hier! Une

» seule idée m'a empêchée de me laisser aller dans les bras de la
» mort : tu le voulais! Ne pas venir, c'était exécuter ta volonté,
» obéir à l'un de tes ordres. Ah! Charles, j'étais si jolie! tu aurais
» eu en moi mieux que cette belle princesse allemande que tu
» m'avais donnée en exemple, et que j'avais étudiée à l'Opéra.
» Mais tu m'aurais peut-être trouvée hors de ma nature. Tiens, tu
» m'as ôté toute confiance en moi, je suis peut-être laide. Oh! je
» me fais horreur, je deviens imbécile en songeant à mon radieux
» Charles-Édouard. Je deviendrai folle, c'est sûr. Ne ris pas, ne me
» parle pas de la mobilité des femmes. Si nous sommes mobiles,
» vous êtes bien bizarres, vous! Oter à une pauvre créature les
» heures d'amour qui la faisaient heureuse depuis dix jours, qui
» la rendaient bonne et charmante pour tous ceux qui la venaient
» voir! Enfin tu étais cause de ma douceur avec *lui,* tu ne sais pas
» le mal que tu *lui* fais. Je me suis demandé ce que je dois inventer
» pour te conserver, ou pour avoir seulement le droit d'être quel-
» quefois à toi .. Quand je pense que tu n'as jamais voulu venir
» ici! Avec quelle délicieuse émotion je te servirais! Il y en a de
» plus favorisées que moi. Il y a des femmes à qui tu dis : *Je vous*
» *aime.* A moi, tu n'as jamais dit que : *Tu es une bonne fille.* Sans
» que tu le saches, il est certains mots de toi qui me rongent le
» cœur. Il y a des gens d'esprit qui me demandent quelquefois à
» quoi je pense : je pense à mon abjection, qui est celle de la plus
» pauvre pécheresse en présence du Sauveur. »

— Il y a, vous le voyez, encore trois pages. La Palférine me laissa prendre cette lettre, où je vis des traces de larmes qui me semblèrent encore chaudes! Cette lettre me prouva que la Palférine nous disait vrai. Marcas, assez timide avec les femmes, s'extasiait sur une lettre semblable qu'il venait de lire dans son coin avant d'en allumer son cigare.

» — Mais toutes les femmes qui aiment écrivent de ces choses-là! s'écria la Palférine, l'amour leur donne à toutes de l'esprit et du style, ce qui prouve qu'en France le style vient des idées et non des mots. Voyez comme cela est bien pensé, comme un sentiment est logique!...

» Et il nous lut une autre lettre, qui était bien supérieure aux

lettres factices tant étudiées que nous tâchons de faire, nous autres auteurs de romans. Un jour, la pauvre Claudine ayant su la Palférine dans un danger excessif, à cause d'une lettre de change, eut la fatale idée de lui apporter dans une bourse ravissamment brodée une somme assez considérable en or.

» — Qui t'a faite si hardie de te mêler des affaires de ma maison? lui cria la Palférine en colère. Raccommode mes chaussettes, brode-moi des pantoufles, si ça t'amuse. Mais... Ah! tu veux faire la duchesse, et tu retournes la fable de Danaé contre l'aristocratie!

» En disant ces mots, il vida la bourse dans sa main, et fit le geste de jeter la somme à la figure de Claudine. Claudine, épouvantée et ne devinant pas la plaisanterie, se recula, heurta une chaise et alla tomber la tête la première sur l'angle aigu de la cheminée. Elle se crut morte. La pauvre femme ne dit qu'un mot, quand, mise sur le lit, elle put parler :

» — Je l'ai mérité, Charles!

» La Palférine eut un moment de désespoir. Ce désespoir rendit la vie à Claudine; elle fut heureuse de ce malheur, elle en profita pour faire accepter la somme à la Palférine, et le tirer d'embarras. Puis ce fut le contre-pied de la fable de la Fontaine où un mari rend grâces aux voleurs de lui faire connaître un mouvement de tendresse chez sa femme. A ce propos, un mot vous expliquera la Palférine tout entier. Claudine revint chez elle, elle arrangea comme elle le put un roman pour justifier sa blessure, et fut dangereusement malade. Il se fit un abcès à la tête. Le médecin... Bianchon, je crois,... oui, ce fut lui!... voulut un jour faire couper les cheveux de Claudine, qui a des cheveux aussi beaux que ceux de la duchesse de Berri; mais elle s'y refusa, et dit en confidence à Bianchon qu'elle ne pouvait pas les laisser couper sans la permission du comte de la Palférine. Bianchon vint chez Charles-Édouard. Charles-Édouard l'écouta gravement, et, quand Bianchon lui eut longuement expliqué le cas et démontré qu'il fallait absolument couper les cheveux pour faire sûrement l'opération :

» — Couper les cheveux de Claudine! s'écria-t-il d'une voix péremptoire; non, j'aime mieux la perdre!

» Bianchon, après quatre ans, parle encore du mot de la Pal-

férine, et nous en avons ri pendant une demi-heure. Claudine, instruite de cet arrêt, y vit une preuve d'affection, elle se crut aimée. En face de sa famille en larmes, de son mari à genoux, elle fut inébranlable, elle garda ses cheveux. L'opération, secondée par cette force intérieure que lui donnait la croyance d'être aimée, réussit parfaitement. Il y a de ces mouvements d'âme qui mettent en désordre toutes les bricoles de la chirurgie et les lois de la science médicale. Claudine écrivit, sans orthographe, sans ponctuation, une délicieuse lettre à la Palférine pour lui apprendre l'heureux résultat de l'opération, en lui disant que l'amour en savait plus que toutes les sciences.

» — Maintenant, nous disait un jour la Palférine, comment faire pour me débarrasser de Claudine?

» — Mais elle n'est pas gênante, elle te laisse maître de tes actions.

» — C'est vrai, dit la Palférine, mais je ne veux pas qu'il y ait dans ma vie quelque chose qui s'y glisse sans mon consentement.

» Dès ce jour, il se mit à tourmenter Claudine : il avait dans la plus profonde horreur une bourgeoise, une femme sans nom, il lui fallait absolument une femme titrée; elle avait fait des progrès, c'est vrai, Claudine était mise comme les femmes les plus élégantes du faubourg Saint-Germain, elle avait su sanctifier sa démarche, elle marchait avec une grâce chaste, inimitable; mais ce n'était pas assez!... Ces éloges faisaient tout avaler à Claudine.

» — Eh bien, lui dit un jour la Palférine, si tu veux rester la maîtresse d'un la Palférine pauvre, sans le sou, sans avenir, au moins dois-tu le représenter dignement. Tu dois avoir un équipage, des laquais, une livrée, un titre. Donne-moi toutes les jouissances de vanité que je ne puis pas avoir par moi-même. La femme que j'honore de mes bontés ne doit jamais aller à pied ; si elle est éclaboussée, j'en souffre! Je suis fait comme cela, moi! Ma femme doit être admirée de tout Paris. Je veux que tout Paris m'envie mon bonheur! Qu'un petit jeune homme, voyant passer dans un brillant équipage une brillante comtesse, se dise : « A qui sont de pareilles divinités? » et reste pensif..., cela doublera mes plaisirs.

» La Palférine nous avoua qu'après avoir lancé ce programme à

la tête de Claudine pour s'en débarrasser, il fut étourdi pour la première et sans doute pour la seule fois de sa vie.

» — Mon ami, dit-elle avec un son de voix qui trahissait un tremblement intérieur et universel, c'est bien ! Tout cela sera fait, ou je mourrai...

» Elle lui baisa la main et y mit quelques larmes de bonheur.

» — Je suis heureuse, ajouta-t-elle, que tu m'aies expliqué ce que je dois être pour rester ta maîtresse.

» — Et, nous disait la Palférine, elle est sortie en me faisant un petit geste coquet de femme contente. Elle était sur le seuil de ma mansarde, grande, fière, à la hauteur d'une sibylle antique.

» Tout ceci doit vous expliquer assez les mœurs de la bohème, dont une des plus brillantes figures est ce jeune *condottiere,* reprit Nathan après une pause. Maintenant, voici comme je découvris qui était Claudine, et comment je pus comprendre tout ce qu'il y avait d'épouvantablement vrai dans un mot de la lettre de Claudine auquel vous n'avez peut-être pas pris garde.

La marquise, trop pensive pour rire, dit à Nathan un « Continuez ! » qui lui prouva combien elle était frappée de ces étrangetés, combien surtout la Palférine la préoccupait.

— Parmi tous les auteurs dramatiques de Paris, un des mieux posés, des plus rangés, des plus entendus, était, en 1829, du Bruel, dont le nom est inconnu du public; il s'appelle de Cursy sur les affiches. Sous la Restauration, il avait une place de chef de bureau dans un ministère. Attaché de cœur à la branche aînée, il donna bravement sa démission, et fit depuis ce temps deux fois plus de pièces de théâtre pour compenser le déficit que sa belle conduite occasionnait dans son budget des recettes. Du Bruel avait alors quarante ans, sa vie vous est connue. A l'exemple de quelques auteurs, il portait à une femme de théâtre une de ces affections qui ne s'expliquent pas, et qui cependant existent au vu et au su du monde littéraire. Cette femme, vous le savez, est Tullia, l'un des anciens premiers sujets de l'Académie royale de musique. Tullia n'est pour elle qu'un surnom, comme celui de Cursy pour du Bruel. Pendant dix ans, de 1817 à 1827, cette fille a brillé sur les illustres planches de l'Opéra. Plus belle que savante, médiocre sujet, mais un peu plus spirituelle que ne le sont les danseuses,

elle ne donna pas dans la réforme vertueuse qui perdit le corps de ballet, elle continua la dynastie des Guimard. Aussi dut-elle son ascendant à plusieurs protecteurs connus, au duc de Rhétoré, fils du duc de Chaulieu, à l'influence d'un célèbre directeur des beaux-arts, à des diplomates, à de riches étrangers. Elle eut, durant son apogée, un petit hôtel rue Chauchat, et vécut comme vivaient les anciennes nymphes de l'Opéra. Du Bruel s'amouracha d'elle au déclin de la passion du duc de Rhétoré, vers 1823. Simple sous-chef, du Bruel souffrit le directeur des beaux-arts, il se croyait le préféré! Cette liaison devint, au bout de six ans, un quasi-mariage. Tullia cache soigneusement sa famille, on sait vaguement qu'elle est de Nanterre. Un de ses oncles, jadis simple charpentier ou maçon, grâce à ses recommandations et à de généreux prêts, est devenu, dit-on, un riche entrepreneur de bâtiments. Cette indiscrétion a été commise par du Bruel; il dit un jour que Tullia recueillerait tôt ou tard une belle succession. L'entrepreneur, qui n'est pas marié, se sent un faible pour sa nièce, à laquelle il a des obligations.

» — C'est un homme qui n'a pas assez d'esprit pour être ingrat, disait-elle.

» En 1829, Tullia se mit d'elle-même à la retraite. A trente ans, elle se voyait un peu grasse, elle avait essayé vainement la pantomime, elle ne savait rien que se donner *assez de ballon* pour bien enlever sa jupe en pirouettant, à la manière des Noblet, et se montrer quasi nue au parterre. Le vieux Vestris lui dit, dès l'abord, que ce *temps* bien exécuté, quand une danseuse était d'une belle nudité, valait tous les talents imaginables. C'est l'*ut* de poitrine de la danse. Aussi, disait-il, les illustres danseuses, Camargo, Guimard, Taglioni, toutes maigres, brunes et laides, ne peuvent s'en tirer que par du génie. Devant de plus jeunes sujets plus habiles qu'elle, Tullia se retira dans toute sa gloire, et fit bien. Danseuse aristocratique, ayant peu dérogé dans ses liaisons, elle ne voulut pas tremper ses chevilles dans le gâchis de Juillet. Insolente et belle, Claudine avait de beaux souvenirs et peu d'argent, mais les plus magnifiques bijoux et l'un des plus beaux mobiliers de Paris. En quittant l'Opéra, la fille célèbre, aujourd'hui presque oubliée, n'eut plus qu'une idée, elle voulut se faire épouser par du Bruel,

et vous comprenez qu'elle est aujourd'hui madame du Bruel, mais sans que ce mariage ait été déclaré. Comment ces sortes de femmes se font épouser après sept ou huit ans d'intimité? quels ressorts elles poussent? quelles machines elles mettent en mouvement? si comique que puisse être ce drame intérieur, ce n'est pas notre sujet. Du Bruel est marié secrètement, le fait est accompli. Avant son mariage, Cursy passait pour un joyeux compagnon; il ne rentrait pas toujours chez lui, sa vie était quelque peu bohémienne, il se laissait aller à une partie, à un souper; il sortait très-bien pour se rendre à une répétition de l'Opéra-Comique, et se trouvait, sans savoir comment, à Dieppe, à Baden, à Saint-Germain; il donnait à dîner, il menait la vie puissante et dépensière des auteurs, des journalistes et des artistes; il levait très-bien ses droits d'auteur dans toutes les coulisses de Paris, il faisait partie de notre société. Finot, Lousteau, du Tillet, Desroches, Bixiou, Blondet, Couture, des Lupeaulx, le supportaient malgré son air pédant et sa lourde attitude de bureaucrate. Mais, une fois mariée, Tullia rendit du Bruel esclave. Que voulez-vous! le pauvre diable aimait Tullia. Tullia venait, disait-elle, de quitter le théâtre pour être toute à lui, pour devenir une bonne et charmante femme. Tullia sut se faire adopter par les femmes les plus jansénistes de la famille du Bruel. Sans qu'on eût jamais compris ses intentions d'abord, elle allait s'ennuyer chez madame de Bonfalot; elle faisait de riches cadeaux à la vieille et avare madame de Chissé, sa grand'tante; elle passa chez cette dame un été, ne manquant pas une seule messe. La danseuse se confessa, reçut l'absolution, communia, mais à la campagne, sous les yeux de la tante. Elle nous disait, l'hiver suivant :

» — Comprenez-vous? j'aurai de vraies tantes!

» Elle était si heureuse de devenir une bourgeoise, si heureuse d'abdiquer son indépendance, qu'elle trouva les moyens qui pouvaient la mener au but. Elle flattait ces vieilles gens. Elle a été tous les jours, à pied, tenir compagnie pendant deux heures à la mère de du Bruel pendant une maladie. Du Bruel était étourdi du déploiement de cette ruse à la Maintenon, et il admirait cette femme sans faire un seul retour sur lui-même, il était déjà si bien ficelé, qu'il ne sentait plus la ficelle. Claudine fit comprendre à du Bruel que le système élastique du gouvernement bourgeois, de la

royauté bourgeoise, de la cour bourgeoise, était le seul qui pût permettre à une Tullia, devenue madame du Bruel, de faire partie du monde où elle eut le bon sens de ne pas vouloir pénétrer. Elle se contenta d'être reçue chez mesdames de Bonfalot, de Chissé, chez madame du Bruel, où elle posait, sans jamais se démentir, en femme sage, simple, vertueuse. Elle fut, trois ans plus tard, reçue chez leurs amies.

» — Je ne peux pourtant pas me persuader que madame du Bruel, la jeune, ait montré ses jambes et le reste à tout Paris, à la lueur de cent becs de lumières ! disait naïvement madame Anselme Popinot.

» Juillet 1830 ressemble, sous ce rapport, à l'empire de Napoléon, qui reçut à sa cour une ancienne femme de chambre dans la personne de madame Garat, *épouse* du grand juge. L'ancienne danseuse avait rompu net, vous le devinez, avec toutes ses camarades : elle ne reconnaissait parmi ses anciennes connaissances personne qui pût la compromettre. En se mariant, elle avait loué, rue de la Victoire, un tout petit charmant hôtel entre cour et jardin, où elle fit des dépenses folles, et où s'engouffrèrent les plus belles choses de son mobilier et de celui de du Bruel. Tout ce qui parut ordinaire ou commun fut vendu. Pour trouver des analogies au luxe qui scintillait chez elle, on doit remonter jusqu'aux beaux jours des Guimard, des Sophie Arnould, des Duthé, qui dévorèrent des fortunes princières. Jusqu'à quel point cette riche existence intérieure agissait-elle sur du Bruel ? La question, délicate à poser, est plus délicate à résoudre. Pour donner une idée des fantaisies de Tullia, qu'il me suffise de vous parler d'un détail. Le couvre-pied de son lit est en dentelle de point d'Angleterre, il vaut dix mille francs. Une actrice célèbre en eut un pareil, Claudine le sut ; dès lors, elle fit monter sur son lit un magnifique angora. Cette anecdote peint la femme. Du Bruel n'osa pas dire un mot ; il eut ordre de propager ce défi de luxe porté à l'*autre*. Tullia tenait à ce présent du duc de Rhétoré ; mais, un jour, cinq ans après son mariage, elle joua si bien avec son chat, qu'elle déchira le couvre-pied, en tira des voiles, des volants, des garnitures, et le remplaça par un couvre-pied de bon sens, par un couvre-pied qui était un couvre-pied et non une preuve de la démence particulière à ces

femmes qui se vengent par un luxe insensé, comme a dit un journaliste, d'avoir vécu de pommes crues dans leur enfance. La journée où le couvre-pied fut mis en lambeaux marqua, dans le ménage, une ère nouvelle. Cursy se distingua par une féroce activité. Personne ne soupçonne à quoi Paris a dû le vaudeville XVIIIe siècle, à poudre, à mouches, qui se rua sur les théâtres. L'auteur de ces mille et un vaudevilles, desquels se sont tant plaints les feuilletonistes, est un vouloir formel de madame du Bruel : elle exigea de son mari l'acquisition de l'hôtel où elle avait fait tant de dépenses, où elle avait casé un mobilier de cinq cent mille francs. Pourquoi? Jamais Tullia ne s'explique, elle entend admirablement le souverain *parce que* des femmes.

» — On s'est beaucoup moqué de Cursy, dit-elle; mais, en définitive, il a trouvé cette maison dans la boîte de rouge, dans la houppe à poudrer et les habits pailletés du XVIIIe siècle. Sans moi, jamais il n'y aurait pensé, reprit-elle en s'enfonçant dans ses coussins au coin de son feu.

» Elle nous disait cette parole au retour d'une première représentation d'une pièce de du Bruel, qui avait réussi et contre laquelle elle prévoyait une avalanche de feuilletons. Tullia recevait. Tous les lundis, elle donnait un thé; sa société était aussi bien choisie qu'elle le pouvait, elle ne négligeait rien pour rendre sa maison agréable. On y jouait la bouillotte dans un salon, on causait dans un autre; quelquefois dans le plus grand, dans un troisième salon, elle donnait des concerts, toujours courts, et auxquels elle n'admettait jamais que les plus éminents artistes. Elle avait tant de bon sens, qu'elle arrivait au tact le plus exquis, qualité qui lui donna sans doute un grand ascendant sur du Bruel; le vaudevilliste, d'ailleurs, l'aimait de cet amour que l'habitude finit par rendre indispensable à l'existence. Chaque jour met un fil de plus à cette trame forte, irrésistible, fine, dont le réseau tient les plus délicates velléités, enserre les plus fugitives passions, les réunit, et garde un homme lié, pieds et poings, cœur et tête. Tullia connaissait bien Cursy, elle savait où le blesser, elle savait comment le guérir. Pour tout observateur, même pour un homme qui se pique autant que moi d'un certain usage, tout est abîme dans ces sortes de passions, les profondeurs sont là plus ténébreuses que partout

ailleurs; enfin les endroits les plus éclairés ont aussi des teintes brouillées. Cursy, vieil auteur usé par la vie des coulisses, aimait ses aises, il aimait la vie luxueuse, abondante, facile; il était heureux d'être roi chez lui, de recevoir une partie des hommes littéraires dans un hôtel où éclatait un luxe royal, où brillaient les œuvres choisies de l'art moderne. Tullia laissait trôner du Bruel parmi cette gent où se trouvaient des journalistes assez faciles à prendre et à embucquer. Grâce à ses soirées, à des prêts bien placés, Cursy n'était pas trop attaqué, ses pièces réussissaient. Aussi ne se serait-il pas séparé de Tullia pour un empire. Il eût fait bon marché d'une infidélité, peut-être, à la condition de n'éprouver aucun retranchement dans ses jouissances accoutumées; mais, chose étrange! Tullia ne lui causait aucune crainte en ce genre. On ne connaissait pas de fantaisie à l'ancien premier sujet; et, si elle en avait eu, certes elle aurait gardé toutes les apparences.

» — Mon cher, nous disait doctoralement sur le boulevard du Bruel, il n'y a rien de tel que de vivre avec une de ces femmes qui, par l'abus, sont revenues des passions. Les femmes comme Claudine ont mené leur vie de garçon, elles ont des plaisirs par-dessus la tête, et font les femmes les plus adorables qui se puissent désirer : sachant tout, formées et point bégueules, faites à tout, indulgentes. Aussi, prêché-je à tout le monde d'épouser *un reste de cheval anglais*. Je suis l'homme le plus heureux de la terre!

» Voilà ce que me disait du Bruel à moi-même, en présence de Bixiou.

» — Mon cher, me répondit le dessinateur, il a peut-être raison d'avoir tort!

» Huit jours après, du Bruel nous avait priés de venir dîner avec lui, un mardi. Le matin, j'allai le voir pour une affaire de théâtre, un arbitrage qui nous était confié par la commission des auteurs dramatiques; nous étions forcés de sortir; mais, auparavant, il entra dans la chambre de Claudine, où il n'entre pas sans frapper, il demanda la permission.

» — Nous vivons en grands seigneurs, dit-il en souriant, nous sommes libres. Chacun chez nous!

» Nous fûmes admis. Du Bruel dit à Claudine :

» — J'ai invité quelques personnes aujourd'hui...

» — Vous voilà! s'écria-t-elle, vous invitez du monde sans me consulter, je ne suis rien ici. — Tenez, me dit-elle en me prenant pour juge par un regard, je vous le demande à vous-même, quand on a fait la folie de vivre avec une femme de ma sorte, car enfin, j'étais une danseuse de l'Opéra..., oui, pour qu'on l'oublie, je ne dois jamais l'oublier moi-même..., eh bien, un homme d'esprit, pour relever sa femme dans l'opinion publique, s'efforcerait de lui supposer une supériorité, de justifier sa détermination par la reconnaissance de qualités éminentes chez cette femme! Le meilleur moyen pour la faire respecter par les autres est de la respecter chez elle, de l'y laisser maîtresse absolue. Ah bien, il me donnerait de l'amour-propre à voir combien il craint d'avoir l'air de m'écouter. Il faut que j'aie dix fois raison pour qu'il me fasse une concession.

» Chaque phrase ne passait pas sans une dénégation faite par gestes de la part de du Bruel.

» — Oh! non, non, reprit-elle vivement en voyant les gestes de son mari, du Bruel, mon cher, moi qui toute ma vie, avant de vous épouser, ai joué chez moi le rôle de reine, je m'y connais! Mes désirs étaient épiés, satisfaits, comblés... Après tout, j'ai trente-cinq ans, et les femmes de trente-cinq ans ne peuvent pas être aimées. Oh! si j'avais seize ans, et ce qui se vend si cher à l'Opéra, quelles attentions vous auriez pour moi, monsieur du Bruel! Je méprise souverainement les hommes qui se vantent d'aimer une femme et qui ne sont pas toujours auprès d'elle aux petits soins. Voyez-vous, du Bruel, vous êtes petit et chafouin, vous aimez à tourmenter une femme, vous n'avez qu'elle sur qui déployer votre force. Un Napoléon se subordonne à sa maîtresse, il n'y perd rien; mais vous autres! vous ne vous croyez plus rien alors, vous ne voulez pas être dominés. — Trente-cinq ans, mon cher, me dit-elle, le mot de l'énigme est là... Allons, il dit encore non. — Vous savez bien que j'en ai trente-sept. Je suis bien fâchée, mais allez dire à vos amis que vous les mènerez au *Rocher de Cancale*. Je pourrais leur donner à dîner; mais je ne le veux pas, ils ne viendront pas! Mon pauvre petit monologue vous gravera dans la mémoire le précepte salutaire du *chacun chez soi*, qui est notre charte,

ajouta-t-elle en riant et revenant à la nature folle et capricieuse de la fille d'Opéra.

» — Eh bien, oui, ma chère petite minette, dit du Bruel, la la, ne vous fâchez pas. Nous savons vivre.

» Il lui baisa les mains et sortit avec moi, mais furieux. De la rue de la Victoire au boulevard, voici ce qu'il me dit, si toutefois les phrases que souffre la typographie parmi les plus violentes injures peuvent représenter les atroces paroles, les venimeuses pensées qui ruisselèrent de sa bouche comme une cascade échappée de côté dans un grand torrent :

» — Mon cher, je quitterai cette infâme danseuse ignoble, cette vieille toupie qui a tourné sous le fouet de tous les airs d'opéra, cette guenipe, cette guenon de Savoyard! Oh! toi qui t'es attaché aussi à une actrice, mon cher, que jamais l'idée d'épouser ta maîtresse ne te poursuive! Vois-tu, c'est un supplice oublié dans l'enfer de Dante! Tiens, maintenant, je la battrais, je la cognerais, je lui dirais son fait. Poison de ma vie, elle m'a fait aller comme un valet de volet!

» Il était sur le boulevard, et dans un tel état de fureur, que les mots ne sortaient pas de sa gorge.

» — Je chausserai mes pieds dans son ventre!

» — A propos de quoi? lui dis-je.

» — Mon cher, tu ne sauras jamais les mille myriades de fantaisies de cette gaupe! Quand je veux rester, elle veut sortir; quand je veux sortir, elle veut que je reste. Ça vous débagoule des raisons, des accusations, des syllogismes, des calomnies, des paroles à rendre fou. Le bien, c'est leur fantaisie! le mal, c'est la nôtre! Foudroyez-les par un mot qui coupe leurs raisonnements, elles se taisent et vous regardent comme si vous étiez un chien mort. Mon bonheur?.. il s'explique par une servilité absolue, par la vassalité du chien de basse-cour. Elle me vend trop cher le peu qu'elle me donne. Au diable! Je lui laisse tout et je m'enfuirai dans une mansarde. Oh! la mansarde et la liberté! Voici cinq ans que je n'ose faire ma volonté!

» Au lieu d'aller prévenir ses amis, Cursy resta sur le boulevard, arpentant l'asphalte depuis la rue de Richelieu jusqu'à la rue du Mont-Blanc, en se livrant aux plus furieuses imprécations et aux

exagérations les plus comiques. Il était dans la rue en proie à un paroxysme de colère qui contrastait avec son calme à la maison. Sa promenade servit à user la trépidation de ses nerfs et la tempête de son âme. Vers deux heures, dans un de ses mouvements désordonnés, il s'écria :

» — Ces damnées femelles ne savent ce qu'elles veulent. Je parie ma tête à couper que, si je retourne chez moi lui dire que j'ai prévenu mes amis et que nous dînons au *Rocher de Cancale*, cet arrangement demandé par elle ne lui conviendra plus. Mais, me dit-il, elle aura décampé. Peut-être y a-t-il là-dessous un rendez-vous avec quelque barbe de bouc! Non, car elle m'aime au fond!

» Ah! madame, dit Nathan en regardant d'un air fin la marquise, qui ne put s'empêcher de sourire, il n'y a que les femmes et les prophètes qui sachent faire usage de la foi.

» Du Bruel, reprit-il, me ramena chez lui, nous y allâmes lentement. Il était trois heures. Avant de monter, il vit du mouvement dans la cuisine : il y entre, voit des apprêts et me regarde en interrogeant sa cuisinière.

» — Madame a commandé un dîner, répondit-elle; madame est habillée, elle a fait venir une voiture, puis elle a changé d'avis, elle a renvoyé la voiture en la redemandant pour l'heure du spectacle.

» — Eh bien, s'écria du Bruel, que te disais-je!

» Nous entrâmes à pas de loup dans l'appartement. Personne. De salon en salon, nous arrivâmes jusqu'à un boudoir où nous surprîmes Tullia pleurant. Elle essuya ses larmes sans affectation et dit à du Bruel :

» — Envoyez au *Rocher de Cancale* un petit mot pour prévenir vos invités que le dîner a lieu ici.

» Elle avait fait une de ces toilettes que les femmes de théâtre ne savent pas composer : élégante, harmonieuse de ton et de formes, des coupes simples, des étoffes de bon goût, ni trop chères ni trop communes, rien de voyant, rien d'exagéré, mot que l'on efface sous le mot *artiste* avec lequel se payent les sots. Enfin, elle avait l'air comme il faut. A trente-sept ans, Tullia se trouve à la plus belle phase de la beauté chez les Françaises. Le célèbre ovale

de son visage était, en ce moment, d'une pâleur divine; elle avait ôté son chapeau; je voyais le léger duvet, cette fleur des fruits, adoucissant les contours moelleux déjà si fins de sa joue. Sa figure, accompagnée de deux grappes de cheveux blonds, avait une grâce triste. Ses yeux gris étincelants étaient noyés dans la vapeur des larmes. Son nez mince, digne du plus beau camée romain, et dont les ailes battaient, sa petite bouche enfantine encore, son long cou de reine à veines un peu gonflées, son menton rougi pour un moment par quelque désespoir secret, ses oreilles bordées de rouge, ses mains tremblantes sous le gant, tout accusait des émotions violentes. Ses sourcils, agités par des mouvements fébriles, trahissaient une douleur. Elle était sublime. Son mot écrasa du Bruel. Elle nous jeta ce regard de chatte, pénétrant et impénétrable, qui n'appartient qu'aux femmes du grand monde et aux femmes du théâtre; puis elle tendit la main à du Bruel.

» — Mon pauvre ami, dès que tu as été parti, je me suis fait mille reproches. Je me suis accusée d'une effroyable ingratitude et je me suis dit que j'avais été mauvaise. — Ai-je été bien mauvaise me demanda-t-elle. — Pourquoi ne pas recevoir tes amis? n'es-tu pas chez toi? Veux-tu savoir le mot de tout cela? Eh bien, j'ai peur de ne pas être aimée. Enfin j'étais entre le repentir et la honte de revenir. Quand j'ai lu les journaux, j'ai vu une première représentation aux Variétés, j'ai cru que tu voulais traiter un collaborateur. Seule, j'ai été faible, je me suis habillée pour courir après toi,... pauvre chat!

» Du Bruel me regarda d'un air victorieux, il ne se souvenait pas de la moindre de ses oraisons *contra Tullia*.

» — Eh bien, cher ange, je ne suis allé chez personne, lui dit-il.

» — Comme nous nous entendons! s'écria-t-elle.

» Au moment où elle disait cette ravissante parole, je vis à sa ceinture un petit billet passé en travers, mais je n'avais pas besoin de cet indice pour deviner que les fantaisies de Tullia se rapportaient à des causes occultes. La femme est, selon moi, l'être le plus logique, après l'enfant. Tous deux, ils offrent le sublime phénomène du triomphe constant de la pensée unique. Chez l'enfant, la pensée change à tout moment, mais il ne s'agite que pour cette pensée et avec une telle ardeur, que chacun lui cède, fasciné par

l'ingénuité, par la persistance du désir. La femme change moins souvent; mais l'appeler fantasque est une injure d'ignorant. En agissant, elle est toujours sous l'empire d'une passion, et c'est merveille de voir comme elle fait de cette passion le centre de la nature et de la société. Tullia fut chatte, elle entortilla du Bruel, la journée redevint bleue et le soir fut magnifique. Ce spirituel vaudevilliste ne s'apercevait pas de la douleur enterrée dans le cœur de sa femme.

» — Mon cher, me dit-il, voilà la vie : des oppositions, des contrastes!

» — Surtout quand ce n'est pas joué! répondis-je.

» — Je l'entends bien ainsi, reprit-il. Mais, sans ces violentes émotions, on mourrait d'ennui! Ah! cette femme a le don de m'émouvoir!

» Après le dîner, nous allâmes aux Variétés; mais, avant le départ, je me glissai dans l'appartement de du Bruel, j'y pris sur une planche, parmi des papiers sacrifiés, le numéro des *Petites Affiches* où se trouvait la notification du contrat de l'hôtel acheté par du Bruel, exigée pour la purge légale. En lisant ces mots, qui me sautèrent aux yeux comme une lueur : *A la requête de Jean-François du Bruel et de Claudine Chaffaroux, son épouse,* tout fut expliqué pour moi. Je pris le bras de Claudine et j'affectai de laisser descendre tout le monde avant nous. Quand nous fûmes seuls :

» — Si j'étais la Palférine, lui dis-je, je ne ferais jamais manquer de rendez-vous!

» Elle se posa gravement un doigt sur les lèvres, et descendit en me pressant le bras; elle me regardait avec une sorte de plaisir en pensant que je connaissais la Palférine. Savez-vous quelle fut sa première idée? Elle voulut faire de moi son espion; mais elle rencontra le badinage de la bohème. Un mois après, au sortir d'une première représentation d'une pièce de du Bruel, il pleuvait, nous étions ensemble, j'allai chercher un fiacre. Nous étions restés pendant quelques instants sur le théâtre, et il ne se trouvait plus de voitures à l'entrée. Claudine gronda fort du Bruel; et, quand nous roulâmes, car elle me reconduisit chez Florine, elle continua la querelle en lui disant les choses les plus mortifiantes.

» — Eh bien, qu'y a-t-il ? demandai-je.

» — Mon cher, elle me reproche de vous avoir laissé courir après le fiacre, et part de là pour vouloir désormais un équipage.

» — Je n'ai jamais, étant premier sujet, fait usage de mes pieds que sur les planches, dit-elle. Si vous avez du cœur, vous inventerez quatre pièces de plus par an, vous songerez qu'elles doivent réussir en songeant à la destination de leur produit, et votre femme n'ira pas dans la crotte. C'est une honte que j'aie à le demander. Vous auriez dû deviner mes perpétuelles souffrances depuis cinq ans que me voici mariée !

» — Je le veux bien, répondit du Bruel, mais nous nous ruinerons.

» — Si vous faites des dettes, répondit-elle, la succession de mon oncle les payera.

» — Vous êtes bien capable de me laisser les dettes et de garder la succession.

» — Ah ! vous le prenez ainsi, répondit-elle. Je ne vous dis plus rien ; un pareil mot me ferme la bouche.

» Aussitôt du Bruel se répandit en excuses et en protestations d'amour, elle ne répondit pas ; il lui prit les mains, elle les lui laissa prendre, elles étaient comme glacées, comme des mains de morte. Tullia, vous comprenez, jouait admirablement ce rôle de cadavre que jouent les femmes, afin de vous prouver qu'elles vous refusent leur consentement à tout, qu'elles vous suppriment leur âme, leur esprit, leur vie, et se regardent elles-mêmes comme une bête de somme. Il n'y a rien qui pique plus les gens de cœur que ce manége. Elles ne peuvent cependant employer ce moyen qu'avec ceux qui les adorent.

» — Croyez-vous, me dit-elle de l'air le plus méprisant, qu'un comte aurait proféré pareille injure, quand même il l'aurait pensée ? Pour mon malheur, j'ai vécu avec des ducs, avec des ambassadeurs, avec des grands seigneurs, et je connais leurs manières. Comme cela rend la vie bourgeoise insupportable ! Après tout, un vaudevilliste n'est ni un Rastignac, ni un Rhétoré...

» Du Bruel était blême. Deux jours après, du Bruel et moi, nous nous rencontrâmes au foyer de l'Opéra ; nous fîmes quelques tours ensemble, et la conversation tomba sur Tullia.

» — Ne prenez pas au sérieux, me dit-il, mes folies sur le boulevard, je suis violent.

» Pendant deux hivers, je fus assez assidu chez du Bruel, et je suivis attentivement les manéges de Claudine. Elle eut un brillant équipage, et du Bruel se lança dans la politique, elle lui fit abjurer ses opinions royalistes. Il se rallia, fut replacé dans l'administration de laquelle il faisait autrefois partie; elle lui fit briguer les suffrages de la garde nationale, il y fut élu chef de bataillon; il se montra si valeureusement dans une émeute, qu'il eut la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il fut nommé maître des requêtes et chef de division. L'oncle Chaffaroux mourut, laissant quarante mille livres de rente à sa nièce, les trois quarts de sa fortune environ. Du Bruel fut nommé député; mais, auparavant, pour n'être pas soumis à la réélection, il se fit nommer conseiller d'État et directeur. Il réimprima des traités d'archéologie, des œuvres de statistique, et deux brochures politiques qui devinrent le prétexte de sa nomination à l'une des complaisantes académies de l'Institut. En ce moment, il est commandeur de la Légion, et s'est tant remué dans les intrigues de la Chambre, qu'il vient d'être nommé pair de France et comte. Notre ami n'ose pas encore porter ce titre, sa femme seule met sur ses cartes : *la comtesse du Bruel*. L'ancien vaudevilliste a l'ordre de Léopold, l'ordre d'Isabelle, la croix de Saint-Wladimir, deuxième classe, l'ordre du Mérite civil de Bavière, l'ordre papal de l'Éperon d'or; enfin, il porte toutes les petites croix, outre sa grande. Il y a trois mois, Claudine est venue à la porte de la Palférine, dans son brillant équipage armorié. Du Bruel est petit-fils d'un traitant anobli sur la fin du règne de Louis XIV, ses armes ont été composées par Chérin, et la couronne comtale ne messied pas à ce blason, qui n'offre aucune des ridiculités impériales. Ainsi Claudine avait exécuté, dans l'espace de trois années, les conditions du programme que lui avait imposé le charmant, le joyeux la Palférine. Un jour, il y a de cela un mois, elle monte l'escalier du méchant hôtel où loge son amant, et grimpe dans sa gloire, mise comme une vraie comtesse du faubourg Saint-Germain, à la mansarde de notre ami. La Palférine voit Claudine et lui dit :

» — Je sais que tu t'es fait nommer pair. Mais il est trop tard,

Claudine; tout le monde me parle de la croix du Sud, je veux *la voir.*

» — Je te l'aurai, dit-elle.

» Là-dessus, la Palférine partit d'un rire homérique.

» — Décidément, reprit-il, je ne veux pas, pour maîtresse, d'une femme ignorante comme un brochet, et qui fait de tels sauts de carpe, qu'elle va des coulisses de l'Opéra à la cour, car je te veux voir à la cour citoyenne.

» — Qu'est-ce que la croix du Sud? me dit-elle d'une voix triste et humiliée.

» Saisi d'admiration pour cette intrépidité de l'amour vrai qui, dans la vie réelle comme dans les fables les plus ingénues de la féerie, s'élance dans des précipices pour y conquérir la fleur qui chante ou l'œuf du rok, je lui expliquai que la croix du Sud était un amas de nébuleuses, disposé en forme de croix, plus brillant que la voie lactée, et qui ne se voyait que dans les mers du Sud.

» — Eh bien, lui dit-elle, Charles, allons-y.

» Malgré la férocité de son esprit, la Palférine eut une larme aux yeux; mais quel regard et quel accent chez Claudine! je n'ai rien vu de comparable, dans ce que les efforts des grands acteurs ont eu de plus extraordinaire, au mouvement par lequel, en voyant ces yeux, si durs pour elle, mouillés de larmes, Claudine tomba sur ses deux genoux et baisa la main de cet impitoyable la Palférine; il la releva, prit son grand air, ce qu'il nomme l'air *Rusticoli,* et lui dit :

» — Allons, mon enfant, je ferai quelque chose pour toi. Je te mettrai dans... mon testament!

» Eh bien, dit en finissant Nathan à madame de Rochefide, je me demande si du Bruel est joué. Certes, il n'y a rien de plus comique, de plus étrange que de voir les plaisanteries d'un jeune homme insouciant faisant la loi d'un ménage, d'une famille, ses moindres caprices, y commandant, y contremandant les résolutions les plus graves. Le fait du dîner s'est, vous comprenez, renouvelé dans mille occasions et dans un ordre de choses importantes! Mais, sans les fantaisies de sa femme, du Bruel serait encore de Cursy, un vaudevilliste parmi cinq cents vaudevillistes; tandis qu'il est à la Chambre des pairs...

— Vous changerez les noms, j'espère! dit Nathan à madame de la Baudraye.

— Je le crois bien! je n'ai mis que pour vous les noms aux masques. Mon cher Nathan, dit-elle à l'oreille du poëte, je sais un autre ménage où c'est la femme qui est du Bruel.

— Et le dénoûment? demanda Lousteau, qui revint au moment où madame de la Baudraye achevait la lecture de sa nouvelle.

— Je ne crois pas aux dénoûments, dit madame de la Baudraye; il faut en faire quelques-uns de beaux pour montrer que l'art est aussi fort que le hasard; mais, mon cher, on ne relit une œuvre que pour ses détails.

— Mais il y a un dénoûment, dit Nathan.

— Et lequel? demanda madame de la Baudraye.

— La marquise de Rochefide est folle de Charles-Édouard. Mon récit avait piqué sa curiosité.

— Oh! la malheureuse! s'écria madame de la Baudraye.

— Pas si malheureuse! dit Nathan, car Maxime de Trailles et la Palférine ont brouillé le marquis avec madame Schontz et vont raccommoder Arthur et Béatrix. (Voir *Béatrix.*)

1839-1845.

GAUDISSART II

A MADAME LA PRINCESSE CRISTINA DE BELGIOJOSO
NÉE TRIVULCE

Savoir vendre, pouvoir vendre, et vendre! Le public ne se doute pas de tout ce que Paris doit de grandeurs à ces trois faces du même problème. L'éclat de magasins aussi riches que les salons de la noblesse avant 1789, la splendeur des cafés qui souvent efface, et très-facilement, celle du néo-Versailles, le poëme des étalages détruit tous les soirs, reconstruit tous les matins; l'élégance et la grâce des jeunes gens en communication avec les acheteuses, les piquantes physionomies et les toilettes des jeunes filles qui doivent attirer les acheteurs; et enfin, récemment, les profondeurs, les espaces immenses et le luxe babylonien des galeries où les marchands monopolisent les spécialités en les réunissant, tout ceci n'est rien!... Il ne s'agit encore que de plaire à l'organe le plus avide et le plus blasé qui se soit développé chez l'homme depuis la société romaine, et dont l'exigence est devenue sans bornes, grâce aux efforts de la civilisation la plus raffinée. Cet organe, c'est *l'œil des Parisiens!...* Cet œil consomme des feux d'artifice de cent mille francs, des palais de deux kilomètres de longueur sur soixante pieds de hauteur en verres multicolores, des féeries à quatorze théâtres tous les soirs, des panoramas renaissants, de continuelles expositions de chefs-d'œuvre, des mondes de douleurs et des univers de joie en promenade sur les boulevards ou errant par les rues; des encyclopédies de guenilles au carna-

val, vingt ouvrages illustrés par an, mille caricatures, dix mille vignettes, lithographies et gravures. Cet œil lampe pour quinze mille francs de gaz tous les soirs; enfin, pour le satisfaire, la ville de Paris dépense annuellement quelques millions en points de vue et en plantations. Et ceci n'est rien encore!... ce n'est que le côté matériel de la question. Oui, c'est, selon nous, peu de chose en comparaison des efforts de l'intelligence, des ruses dignes de Molière, employées par les soixante mille commis et les quarante mille demoiselles qui s'acharnent à la bourse des acheteurs, comme les milliers d'ablettes aux morceaux de pain qui flottent sur les eaux de la Seine.

Le Gaudissart sur place est au moins égal en capacités, en esprit, en raillerie, en philosophie, à l'illustre commis voyageur devenu le type de cette tribu. Sorti de son magasin, de sa partie, il est comme un ballon sans son gaz; il ne doit ses facultés qu'à son milieu de marchandises, comme l'acteur n'est sublime que sur son théâtre. Quoique, relativement aux autres commis marchands de l'Europe, le commis français ait plus d'instruction qu'eux, qu'il puisse au besoin parler asphalte, bal Mabille, polka, littérature, livres illustrés, chemins de fer, politique, Chambre et révolution, il est excessivement sot quand il quitte son tremplin, son aune et ses grâces de commande; mais, là, sur la corde raide du comptoir, la parole aux lèvres, l'œil à la pratique, le châle à la main, il éclipse le grand Talleyrand; il a plus d'esprit que Désaugiers, il a plus de finesse que Cléopâtre, il vaut Monrose doublé de Molière. Chez lui, Talleyrand eût joué Gaudissart; mais, dans son magasin, Gaudissart aurait joué Talleyrand.

Expliquons ce paradoxe par un fait.

Deux jolies duchesses babillaient aux côtés de cet illustre prince, elles voulaient un bracelet. On attendait de chez le plus célèbre bijoutier de Paris un commis et des bracelets. Un Gaudissart arrive muni de trois bracelets, trois merveilles, entre lesquelles les deux femmes hésitent. Choisir! c'est l'éclair de l'intelligence. Hésitez-vous,... tout est dit, vous vous trompez. Le goût n'a pas deux inspirations. Enfin, après dix minutes, le prince est consulté; il voit les deux duchesses aux prises avec les mille facettes de l'incertitude entre les deux plus distingués de ces bijoux; car, de prime

abord, il y en eut un d'écarté. Le prince ne quitte pas sa lecture, il ne regarde pas les bracelets, il examine le commis.

— Lequel choisiriez-vous pour votre bonne amie? lui demande-t-il.

Le jeune homme montre un des deux bijoux.

— En ce cas, prenez l'autre, vous ferez le bonheur de deux emnes, dit le plus fin des diplomates modernes; et vous, jeune homme, rendez en mon nom votre bonne amie heureuse.

Les deux jolies femmes sourient, et le commis se retire, aussi flatté du présent que le prince vient de lui faire que de la bonne opinion qu'il a de lui.

Une femme descend de son brillant équipage, arrêté rue Vivienne, devant un de ces somptueux magasins où l'on vend des châles; elle est accompagnée d'une autre femme. Les femmes sont presque toujours deux pour ces sortes d'expéditions. Toutes, en semblableoc currence, se promènent dans dix magasins avant de es décider; et, dans l'intervalle de l'un à l'autre, elles se moquent de la petite comédie que leur jouent les commis. Examinons qui fait le mieux son personnage, ou de l'acheteuse ou du vendeur? qui des deux l'emporte dans ce petit vaudeville?

Quand il s'agit de peindre le plus grand fait du commerce parisien, la vente! on doit produire un type en y résumant la question. Or, en ceci, le châle ou la châtelaine de mille écus causeront plus d'émotions que la pièce de batiste, que la robe de trois cents francs. Mais, ô étrangers des deux mondes! si toutefois vous lisez cette physiologie de la facture, sachez que cette scène se joue dans les magasins de nouveautés pour du barége à deux francs ou pour de la mousseline imprimée à quatre francs le mètre!

Comment vous défierez-vous, princesses ou bourgeoises, de ce joli tout jeune homme, à la joue veloutée et colorée comme une pêche, aux yeux candides, vêtu presque aussi bien que votre..., votre... cousin, et doué d'une voix douce comme la toison qu'il vous déplie? Il y en a trois ou quatre ainsi. L'un, à l'œil noir, à la mine décidée, qui vous dit : « Voilà! » d'un air impérial. L'autre, aux yeux bleus, aux formes timides, aux phrases soumises, et dont on dit : « Pauvre enfant! il n'est pas né pour le commerce!... » Celui-ci, châtain clair, l'œil jaune et rieur, à la phrase plaisante, et

doué d'une activité, d'une gaieté méridionales. Celui-là, rouge fauve, à barbe en éventail, raide comme un communiste, sévère, imposant, à cravate fatale, à discours brefs.

Ces différentes espèces de commis, qui répondent aux principaux caractères de femmes, sont les bras de leur maître, un gros bonhomme à figure épanouie, à front demi-chauve, à ventre de député ministériel, quelquefois décoré de la Légion d'honneur pour avoir maintenu la supériorité du métier français, offrant des lignes d'une rondeur satisfaisante, ayant femme, enfants, maison de campagne, et son compte à la Banque. Ce personnage descend dans l'arène à la façon du *Deus ex machina,* quand l'intrigue trop embrouillée exige un dénoûment subit. Ainsi les femmes sont environnées de bonhomie, de jeunesse, de gracieusetés, de sourires, de plaisanteries, de ce que l'humanité civilisée offre de plus simple, de plus décevant, le tout arrangé par nuances pour tous les goûts.

Un mot sur les effets naturels d'optique, d'architecture, de décor; un mot court, décisif, terrible; un mot qui est de l'histoire faite sur place. Le livre où vous lisez cette page instructive se vend rue de Richelieu, 76, dans une élégante boutique, blanc et or, vêtue de velours rouge, qui possédait une pièce en entre-sol où le jour vient en plein de la rue de Ménars, et vient, comme chez un peintre, franc, pur, net, toujours égal à lui-même. Quel flâneur n'a pas admiré *le Persan,* ce roi d'Asie qui se carre à l'angle de la rue de la Bourse et de la rue de Richelieu, chargé de dire *urbi et orbi :* « Je règne plus tranquillement ici qu'à Lahore. » Dans cinq cents ans, cette sculpture au coin de deux rues pourrait, sans cette immortelle analyse, occuper les archéologues, faire écrire des volumes in-quarto avec figures, comme celui de M. Quatremère sur le Jupiter Olympien, et où l'on démontrerait que Napoléon a été un peu sofi dans quelque contrée d'Orient avant d'être empereur des Français. Eh bien, ce riche magasin a fait le siége de ce pauvre petit entre-sol; et, à coups de billets de banque, il s'en est emparé. LA COMÉDIE HUMAINE a cédé la place à la comédie des cachemires. *Le Persan* a sacrifié quelques diamants de sa couronne pour obtenir ce jour si nécessaire. Ce rayon de soleil augmente la vente de cent pour cent, à cause de son influence sur le jeu des couleurs; il met en relief toutes les séductions des châles, c'est une lumière irré-

sistible, c'est un rayon d'or! Sur ce fait, jugez de la mise en scène de tous les magasins de Paris!...

Revenons à ces jeunes gens, à ce quadragénaire décoré, reçu par le roi des Français à sa table, à ce premier commis à barbe rousse, à l'air autocratique. Ces Gaudissarts émérites se sont mesurés avec mille caprices par semaine, ils connaissent toutes les vibrations de la corde-cachemire dans le cœur des femmes. Quand une lorette, une dame respectable, une jeune mère de famille, une lionne, une duchesse, une bonne bourgeoise, une danseuse effrontée, une innocente demoiselle, une trop innocente étrangère, se présentent, chacune d'elles est aussitôt analysée par ces sept ou huit hommes qui l'ont étudiée au moment où elle a mis la main sur le bec-de-cane de la boutique, et qui stationnent aux fenêtres, au comptoir, à la porte, à un angle, au milieu du magasin, en ayant l'air de penser aux joies d'un dimanche échevelé; en les examinant, on se demande même : « A quoi peuvent-ils penser? » La bourse d'une femme, ses désirs, ses intentions, sa fantaisie, sont mieux fouillés alors en un moment que les douaniers ne fouillent une voiture suspecte à la frontière en sept quarts d'heure. Ces intelligents gaillards, sérieux comme des pères nobles, ont tout vu : les détails de la mise, une invisible empreinte de boue à la bottine, une passe arriérée, un ruban de chapeau sale ou mal choisi, la coupe et la façon de la robe, le neuf des gants, la robe coupée par les intelligents ciseaux de Victorine IV, le bijou de Froment-Meurice, la babiole à la mode, enfin tout ce qui peut dans une femme trahir sa qualité, sa fortune, son caractère. Frémissez! Jamais ce sanhédrin de Gaudissarts, présidé par le patron, ne se trompe. Puis les idées de chacun sont transmises de l'un à l'autre avec une rapidité télégraphique par des regards, par des tics nerveux, des sourires, des mouvements de lèvres, que, les observant, vous diriez de l'éclairage soudain de la grande avenue des Champs-Élysées, où le gaz vole de candélabre en candélabre comme cette idée allume les prunelles de commis en commis.

Et aussitôt, si c'est une Anglaise, le Gaudissart sombre, mystérieux et fatal s'avance, comme un personnage romanesque de lord Byron.

Si c'est une bourgeoise, on lui détache le plus âgé des commis;

il lui montre cent châles en un quart d'heure, il la grise de couleurs, de dessins ; il lui déplie autant de châles que le milan décrit de tours sur un lapin ; et, au bout d'une demi-heure, étourdie et ne sachant que choisir, la digne bourgeoise, flattée dans toutes ses idées, s'en remet au commis, qui la place entre les deux marteaux de ce dilemme et les égales séductions de deux châles :

— Celui-ci, madame, est très-avantageux, il est vert-pomme, la couleur à la mode, mais la mode change· tandis que celui-ci (le noir ou le blanc dont la vente est urgente), vous n'en verrez pas la fin, et il peut aller avec toutes les toilettes.

Ceci est l'*A b c* du métier.

— Vous ne sauriez croire combien il faut d'éloquence dans cette chienne de partie, disait dernièrement le premier Gaudissart de l'établissement en parlant à deux de ses amis Duronceret et Bixiou, venus pour acheter un châle en se fiant à lui. Tenez, vous êtes des artistes discrets, on peut vous parler des ruses de notre patron, qui certainement est l'homme le plus fort que j'aie vu. Je ne parle pas comme fabricant, M. Fritot est le premier, mais, comme vendeur, il a inventé le châle-Sélim, *un châle impossible à vendre,* et que nous vendons toujours. Nous gardons dans une boîte de bois de cèdre, très-simple, mais doublée de satin, un châle de cinq à six cents francs, un des châles envoyés par Sélim à l'empereur Napoléon. Ce châle, c'est notre garde impériale, on le fait avancer en désespoir de cause : *il se vend et ne meurt pas.*

En ce moment, une Anglaise débouchait de sa voiture de louage et se montra dans le beau idéal de ce flegme particulier à l'Angleterre et à tous ses produits prétendus animés. Vous eussiez dit la statue du Commandeur marchant par certains soubresauts d'une disgrâce fabriquée à Londres dans toutes les familles avec un soin national.

— L'Anglaise, dit-il à l'oreille de Bixiou, c'est notre bataille de Waterloo. Nous avons des femmes qui nous glissent des mains comme des anguilles, on les rattrape sur l'escalier; des lorettes qui nous *blaguent,* on rit avec elles, on les tient par le crédit; des étrangères indéchiffrables chez qui l'on porte plusieurs châles et avec lesquelles on s'entend en leur débitant des flatteries; mais l'Anglaise, c'est s'attaquer au bronze de la statue de Louis XIV...

Ces femmes-là se font une occupation, un plaisir de marchander... Elles nous font *poser,* quoi!

Le commis romanesque s'était avancé.

— Madame souhaite-t-elle son châle des Indes ou de France, dans les hauts prix, ou...?

— Je verrai (*vèraie*).

— Quelle somme madame y consacre-t-elle?

— Je verrai (*vèraie*).

En se retournant pour prendre les châles et les étaler sur un portemanteau, le commis jeta sur ses collègues un regard significatif : «Quelle scie!» accompagné d'un imperceptible mouvement d'épaules.

— Voici nos plus belles qualités en rouge des Indes, en bleu, en jaune-orange; tous sont de dix mille francs... Voici ceux de cinq mille et ceux de trois mille.

L'Anglaise, d'une indifférence morne, lorgna d'abord tout autour d'elle avant de lorgner les trois exhibitions, sans donner signe d'approbation ou d'improbation.

— Avez-vous d'autres (*havai-vo d'hôte*)? demanda-t-elle.

— Oui, madame. Mais madame n'est peut-être pas bien décidée à prendre un châle?

— Oh (*hâu*)! très-décidée (*trei-deycidai*).

Et le commis alla chercher des châles d'un prix inférieur; mais il les étala solennellement, comme des choses dont on semble dire ainsi : « Attention à ces magnificences! »

— Ceux-ci sont beaucoup plus chers, dit-il; ils n'ont pas été portés, ils sont venus par courriers et sont achetés directement aux fabricants de Lahore.

— Oh! je comprends, dit-elle, ils me conviennent beaucoup mieux (*mièuïe*).

Le commis resta sérieux, malgré son irritation intérieure, qui gagnait Duronceret et Bixiou. L'Anglaise, toujours froide comme du cresson, semblait heureuse de son flegme.

— Quel prix? dit-elle en montrant un châle bleu céleste couvert d'oiseaux nichés dans des pagodes.

— Sept mille francs.

Elle prit le châle, s'en enveloppa, se regarda dans la glace, et dit en le rendant :

— Non, je n'aime point (*no, jè n'ame pouint*).

Un grand quart d'heure passa dans des essais infructueux.

— Nous n'avons plus rien, madame, dit le commis en regardant son patron.

— Madame est difficile comme toutes les personnes de goût, dit le chef de l'établissement en s'avançant avec des grâces boutiquières où le prétentieux et le patelin se mélangeaient agréablement.

L'Anglaise prit son lorgnon et toisa le fabricant de la tête aux pieds, sans vouloir comprendre que cet homme était éligible et dînait aux Tuileries.

— Il ne me reste qu'un seul châle, mais je ne le montre jamais, reprit-il, personne ne l'a trouvé de son goût, il est très-bizarre; et, ce matin, je me proposais de le donner à ma femme : nous l'avons depuis 1805, il vient de l'impératrice Joséphine.

— Voyons, monsieur.

— Allez le chercher! dit le patron à un commis, il est chez moi...

— Je serais beaucoup (*bocop*) très-satisfaite de le voir, répondit l'Anglaise.

Cette réponse fut comme un triomphe, car cette femme spleenétique paraissait sur le point de s'en aller. Elle faisait semblant de ne voir que les châles, tandis qu'elle regardait les commis et les deux acheteurs avec hypocrisie, en abritant sa prunelle par la monture de son lorgnon.

— Il a coûté soixante mille francs en Turquie, madame.

— Oh (*hâu*)!

— C'est un des sept châles envoyés par Sélim, avant sa catastrophe, à l'empereur Napoléon... L'impératrice Joséphine, une créole, comme milady le sait, très-capricieuse, le céda contre un de ceux apportés par l'ambassadeur turc et que mon prédécesseur avait achetés : mais je n'en ai jamais trouvé le prix; car, en France, *nos dames* ne sont pas assez riches, ce n'est pas comme en Angleterre... Ce châle vaut sept mille francs, qui, certes, en représentent quatorze ou quinze par les intérêts composés...

— Composés de quoi (*komppôsai dè quoâ*)? dit l'Anglaise.

— Voici, madame.

Et le patron, en prenant des précautions que les démonstrateurs du *Grüne-gewœlbe* de Dresde eussent admirées, ouvrit avec une clef

minime une boîte carrée de bois de cèdre dont la forme et la simplicité firent une profonde impression sur l'Anglaise. De cette boîte, doublée de satin noir, il sortit un châle d'environ quinze cents francs, d'un jaune d'or, à dessins noirs, dont l'éclat n'était surpassé que par la bizarrerie des inventions indiennes.

— *Splendid!* dit l'Anglaise, il est vraiment beau... Voilà mon idéal (*idéol*) de châle : *it is very magnificent...*

Le reste fut perdu dans la pose de madone qu'elle prit pour montrer ses yeux sans chaleur, qu'elle croyait beaux.

— L'empereur Napoléon l'aimait beaucoup, il s'en est servi...

— *Bocop,* répéta-t-elle.

Elle prit le châle, le drapa sur elle, s'examina. Le patron reprit le châle, vint au jour le chiffonner, le mania, le fit reluire; il en joua comme Liszt joue du piano.

— C'est *very fine, beautiful, sweet!* dit l'Anglaise de l'air le plus tranquille.

Duronceret, Bixiou, les commis échangèrent des regards de plaisir qui signifiaient : « Le châle est vendu. »

— Eh bien, madame? demanda le négociant en voyant l'Anglaise absorbée dans une sorte de contemplation infiniment trop prolongée.

— Décidément, dit-elle, j'aime mieux une *vôteure!...*

Un même soubresaut anima les commis silencieux et attentifs, comme si quelque fluide électrique les eût touchés.

— J'en ai une bien belle, madame, répondit tranquillement le patron, elle me vient d'une princesse russe, la princesse Narzicof, qui me l'a laissée en payement de fournitures; si madame voulait la voir, elle en serait émerveillée : elle est neuve, elle n'a pas roulé dix jours, il n'y en a pas de pareille à Paris.

La stupéfaction des commis fut contenue par leur profonde admiration.

— Je veux bien, répondit-elle.

— Que madame garde sur elle le châle, dit le négociant, elle en verra l'effet en voiture.

Le négociant alla prendre ses gants et son chapeau.

— Comment cela va-t-il finir?... dit le premier commis en voyant son patron offrant sa main à l'Anglaise et s'en allant avec elle dans la calèche de louage.

Ceci, pour Duronceret et Bixiou, prit l'attrait d'une fin de roman, outre l'intérêt particulier de toutes les luttes, même minimes, entre l'Angleterre et la France.

Vingt minutes après, le patron revint.

— Allez hôtel Lawson, voici la carte : « Mistress Noswell. » Portez la facture que je vais vous donner, il y a six mille francs à recevoir.

— Et comment avez-vous fait? dit Duronceret en saluant ce roi de la facture.

— Eh! monsieur, j'ai reconnu cette nature de femme excentrique, elle aime à être remarquée : quand elle a vu que tout le monde regardait son châle, elle m'a dit : « Décidément, gardez votre voiture, monsieur, je prends le châle. » Pendant que M. Bigorneau, dit-il en montrant le commis romanesque, lui dépliait des châles, j'examinais ma femme, elle vous lorgnait pour savoir quelle idée vous aviez d'elle, elle s'occupait beaucoup plus de vous que des châles. Les Anglaises ont un dégoût particulier (car on ne peut pas dire un goût), elles ne savent pas ce qu'elles veulent, et se déterminent à prendre une chose marchandée plutôt par une circonstance fortuite que par vouloir. J'ai reconnu l'une de ces femmes ennuyées de leur mari, de leurs marmots, vertueuses à regret, quêtant des émotions, et toujours posées en saule pleureur...

Voilà littéralement ce que dit le chef de l'établissement.

Ceci prouve que dans un négociant de tout autre pays il n'y a qu'un négociant; tandis qu'en France, et surtout à Paris, il y a un homme sorti d'un collége royal, instruit, aimant ou les arts, ou la pêche, ou le théâtre, ou dévoré du désir d'être le successeur de M. Cunin-Gridaine, ou colonel de la garde nationale, ou membre du conseil général de la Seine, ou juge au tribunal de commerce.

— Monsieur Adolphe, dit la femme du fabricant à son petit commis blond, allez commander une boîte de cèdre chez le tabletier.

— Et, dit le commis en reconduisant Duronceret et Bixiou, qui avaient choisi un châle pour madame Schontz, nous allons voir parmi nos vieux châles celui qui peut jouer le rôle du châle-Sélim.

Paris, novembre 1844.

LES EMPLOYÉS

A LA COMTESSE SERAFINA SAN SEVERINO
NÉE PORCIA

Obligé de tout lire pour tâcher de ne rien répéter, je feuilletais, il y a quelques jours, les trois cents contes plus ou moins drolatiques de *il Bandello,* écrivain du XVI[e] siècle, peu connu en France, et publiés dernièrement en entier à Florence dans l'édition compacte des *Conteurs italiens :* votre nom, de même que celui du comte, a aussi vivement frappé mes yeux que si c'était vous-même, madame. Je parcourais pour la première fois *il Bandello* dans le texte original, et j'ai trouvé, non sans surprise, chaque conte, ne fût-il que de cinq pages, dédié par une lettre familière aux rois, aux reines, aux plus illustres personnages du temps, parmi lesquels se remarquent les nobles du Milanais, du Piémont, patrie de *il Bandello,* de Florence et de Gênes. C'est les Dolcini de Mantoue, les San Severini de Créma, les Visconti de Milan, les Guidoboni de Tortone, les Sforza, les Doria, les Frégose, les Dante Alighieri (il en existait encore un), les Frascator, la reine Marguerite de France, l'empereur d'Allemagne, le roi de Bohême, Maximilien, archiduc d'Autriche, les Medici, les Sauli, Pallavicini, Bentivoglio de Bologne, Soderini, Colonna, Scaliger, les Cardone d'Espagne. En France : les Marigny, Anne de Polignac, princesse de Marsillac et comtesse de la Rochefoucauld, le cardinal d'Armagnac, l'évêque de Cahors, enfin toute la grande compagnie du temps, heureuse et flattée de sa correspondance avec le successeur de Boccace. J'ai vu aussi combien *il Bandello* avait de noblesse dans le caractère : s'il a orné son œuvre de ces noms illustres, il n'a pas trahi la cause de ses amitiés privées. Après la signora Gallerana, comtesse de Bergame, vient le médecin à qui il a dédié son conte de *Roméo et Juliette :* après la *signora molto magnifica* Hipolita Visconti ed Atellana, vient le simple capitaine de cavalerie légère, Livio Liviano ; après le duc d'Orléans, un prédicateur ; après une Riario, vient *messer magnifico* Girolamo Ungaro, *mercante lucchese,* un homme vertueux auquel il raconte comment *un gentiluomo navarese sposa una che era sua sorella e figliuola, non lo sapendo,* sujet qui lui avait été envoyé par la reine de Navarre. J'ai pensé que je pouvais, comme *il Bandello,* mettre un de mes récits sous la protection d'*una virtuosa, gentillissima, illustrissima contessa* Serafina San Severino, et lui adresser des vérités que l'on prendra pour des flatteries. Pourquoi ne pas avouer combien je suis fier d'attester, ici et ailleurs, qu'aujourd'hui, comme au XVI[e] siècle, s écrivains, à quelque étage que les mette pour un momen la mode, sont

consolés des calomnies, des injures, des critiques amères, par de belles et nobles amitiés dont les suffrages aident à vaincre les ennuis de la vie littéraire? Paris, cette cervelle du monde, vous a tant plu par l'agitation continuelle de ses esprits, il a été si bien compris par la délicatesse vénitienne de votre intelligence; vous avez tant aimé ce riche salon de Gérard que nous avons perdu, et où se voyaient, comme dans l'œuvre de *il Bandello,* les illustrations européennes de ce quart de siècle; puis les fêtes brillantes, les inaugurations enchantées que fait cette grande et dangereuse sirène, vous ont tant émerveillée, vous avez si naïvement dit vos impressions, que vous prendrez sans doute sous votre protection la peinture d'un monde que vous n'avez pas dû connaître, mais qui ne manque pas d'originalité. J'aurais voulu avoir quelque belle poésie à vous offrir, à vous qui avez autant de poésie dans l'âme et au cœur que votre personne en exprime; mais, si un pauvre prosateur ne peut donner que ce qu'il a, peut-être rachètera-t-il à vos yeux la modicité du présent par les hommages respectueux d'une de ces profondes et sincères admirations que vous inspirez.

DE BALZAC.

A Paris, où les hommes d'étude et de pensée ont quelques analogies en vivant dans le même milieu, vous avez dû rencontrer plusieurs figures semblables à celle de M. Rabourdin, que ce récit prend au moment où il est chef de bureau à l'un des plus importants ministères : quarante ans, des cheveux gris d'une si jolie nuance, que les femmes peuvent à la rigueur les aimer ainsi, et qui adoucissent une physionomie mélancolique; des yeux bleus pleins de feu, un teint encore blanc, mais chaud et parsemé de quelques rougeurs violentes : un front et un nez à la Louis XV, une bouche sérieuse, une taille élevée, maigre ou plutôt maigrie comme celle d'un homme qui relève de maladie, enfin une démarche entre l'indolence du promeneur et la méditation de l'homme occupé. Si ce portrait fait préjuger un caractère, la mise de l'homme contribuait peut-être à le mettre en relief. Rabourdin portait habituellement une grande redingote bleue, une cravate blanche, un gilet croisé à la Robespierre, un pantalon noir sans sous-pieds, des bas de soie grise et des souliers découverts. Rasé, lesté de sa tasse de café dès huit heures du matin, il sortait avec une exactitude d'horloge, et passait par les mêmes rues en se rendant au ministère; mais si propre, si compassé, que vous l'eussiez pris pour un Anglais allant à son ambassade. A ces traits principaux, vous devinez le père de famille harassé par des contrariétés au sein du ménage, tourmenté par des ennuis au ministère, mais assez philosophe

pour prendre la vie comme elle est; un honnête homme aimant son pays et le servant, sans se dissimuler les obstacles que l'on rencontre à vouloir le bien; prudent, parce qu'il connaît les hommes; d'une exquise politesse avec les femmes, parce qu'il n'en attend rien; enfin, un homme plein d'acquis, affable avec ses inférieurs, tenant à une grande distance ses égaux, et d'une haute dignité avec ses chefs. A l'époque où le prend cette étude, vous eussiez remarqué chez lui l'air froidement résigné de l'homme qui avait enterré les illusions de la jeunesse, qui avait renoncé à de secrètes ambitions; vous eussiez reconnu l'homme découragé, mais encore sans dégoût, et qui persiste dans ses premiers projets, plus pour employer ses facultés que dans l'espoir d'un douteux triomphe. Il n'était décoré d'aucun ordre, et s'accusait comme d'une faiblesse d'avoir porté celui du Lys aux premiers jours de la Restauration.

La vie de cet homme offrait des particularités mystérieuses : il n'avait jamais connu son père; sa mère, femme chez qui le luxe éclatait, toujours parée, toujours en fête, ayant un riche équipage, dont la beauté lui parut merveilleuse par souvenir, et qu'il voyait rarement, lui laissa peu de chose; mais elle lui avait donné l'éducation vulgaire et incomplète qui produit tant d'ambitions et si peu de capacités. A seize ans, quelques jours avant la mort de sa mère, il était sorti du lycée Napoléon pour entrer comme surnuméraire dans les bureaux, où quelque protecteur inconnu l'avait promptement fait appointer. A vingt-deux ans, Rabourdin était sous-chef, et chef à vingt-cinq. Depuis ce jour, la main qui soutenait ce garçon dans la vie n'avait plus fait sentir son pouvoir que dans une seule circonstance; elle l'avait amené, lui pauvre, dans la maison de M. Leprince, ancien commissaire-priseur, homme veuf, passant pour très-riche et père d'une fille unique. Xavier Rabourdin devint éperdument amoureux de mademoiselle Célestine Leprince, alors âgée de dix-sept ans et qui avait les prétentions de deux cent mille francs de dot. Soigneusement élevée par une mère artiste qui lui transmit tous ses talents, cette jeune personne devait attirer les regards des hommes les plus haut placés. Grande, belle et admirablement bien faite, elle parlait plusieurs langues et elle avait reçu quelque teinture de science, dangereux avantage qui oblige une femme à beaucoup de précautions, si elle veut éviter

toute pédanterie. Aveuglée par une tendresse mal entendue, la mère avait donné de fausses espérances à sa fille sur son avenir : à l'entendre, un duc ou un ambassadeur, un maréchal de France ou un ministre pouvait seul mettre sa Célestine à la place qui lui convenait dans la société. Cette fille avait d'ailleurs les manières, le langage et les façons du grand monde. Sa toilette était plus riche et plus élégante que ne doit l'être celle d'une fille à marier : un mari ne pouvait plus lui donner que le bonheur. Et, encore, les *gâteries* continuelles de la mère, qui mourut un an après le mariage de sa fille, rendaient-elles assez difficile la tâche d'un amant. Combien de sang-froid ne fallait-il pas pour gouverner une pareille femme! Les bourgeois effrayés se retirèrent. Orphelin, sans autre fortune que sa place de chef de bureau, Xavier fut proposé par M. Leprince à Célestine, qui résista longtemps. Mademoiselle Leprince n'avait aucune objection contre son prétendu : il était jeune, amoureux et beau; mais elle ne voulait pas se nommer madame Rabourdin. Le père dit à sa fille que Rabourdin était du bois dont on faisait les ministres. Célestine répondit que jamais homme nommé Rabourdin n'arriverait sous le gouvernement des Bourbons, etc., etc. Forcé dans ses retranchements, le père commit une grave indiscrétion en déclarant à sa fille que son futur serait Rabourdin *de quelque chose* avant l'âge requis pour entrer à la Chambre. Xavier devait être bientôt maître des requêtes et secrétaire général de son ministère. De ces deux échelons, ce jeune homme s'élancerait dans les régions supérieures de l'administration, riche d'une fortune et d'un nom transmis par certain testament à lui connu. Le mariage se fit.

Rabourdin et sa femme crurent à la mystérieuse puissance indiquée par le vieux commissaire-priseur. Emportés par l'espérance et par le laisser aller que les premières amours conseillent aux jeunes mariés, M. et madame Rabourdin dévorèrent en cinq ans près de cent mille francs sur leur capital. Justement effrayée de ne pas voir avancer son mari, Célestine voulut employer en terres les cent mille francs restant de sa dot, placement qui donna peu de revenu; mais, un jour, la succession de M. Leprince récompenserait de sages privations par les fruits d'une belle aisance. Quand l'ancien commissaire-priseur vit son gendre déshérité de ses pro-

tections, il tenta, par amour pour sa fille, de réparer ce secret échec en risquant une partie de sa fortune dans une spéculation pleine de chances favorables; mais le pauvre homme, atteint par une des liquidations de la maison Nucingen, mourut de chagrin, ne laissant qu'une dizaine de beaux tableaux qui ornèrent le salon de sa fille, et quelques meubles antiques qu'elle mit au grenier. Huit années de vaine attente firent enfin comprendre à madame Rabourdin que le paternel protecteur de son mari devait avoir été surpris par la mort, que le testament avait été supprimé ou perdu. Deux ans avant la mort de Leprince, la place de chef de division, devenue vacante, avait été donnée à un M. de la Billardière, parent d'un député de la droite, fait ministre en 1823. C'était à quitter le métier. Mais Rabourdin pouvait-il abandonner huit mille francs de traitement avec gratifications, quand son ménage s'était accoutumé à les dépenser, et qu'ils formaient les trois quarts du revenu? D'ailleurs, au bout de quelques années de patience, n'avait-il pas droit à une pension? Quelle chute pour une femme dont les hautes prétentions au début de la vie furent presque légitimes, et qui passait pour être une femme supérieure!

Madame Rabourdin justifia les espérances que donnait mademoiselle Leprince : elle possédait les éléments de l'apparente supériorité qui plaît au monde, sa vaste instruction lui permettait de parler à chacun son langage, ses talents étaient réels, elle montrait un esprit indépendant et élevé, sa conversation captivait autant par sa variété que par l'étrangeté des idées. Ces qualités, utiles et bien placées chez une souveraine, chez une ambassadrice, servent à peu de chose dans un ménage, où tout doit aller terre à terre. Les personnes qui parlent bien veulent un public, aiment à parler longtemps et fatiguent quelquefois. Pour satisfaire aux besoins de son esprit, madame Rabourdin prit un jour de réception par semaine, et alla beaucoup dans le monde afin d'y goûter les jouissances auxquelles son amour-propre l'avait habituée. Ceux qui connaissent la vie de Paris sauront ce que souffrait une femme de cette trempe, assassinée dans son intérieur par l'exiguïté de ses moyens pécuniaires. Malgré tant de niaises déclamations sur l'argent, il faut toujours, quand on habite Paris, être acculé au pied des additions, rendre hommage aux chiffres et baiser la patte fourchue du

veau d'or. Quel problème ! douze mille livres de rente pour défrayer un ménage composé du père, de la mère, de deux enfants, d'une femme de chambre et d'une cuisinière, le tout logé rue Duphot, au second, dans un appartement de cent louis! Prélevez la toilette et les voitures de madame avant d'évaluer les grosses dépenses de maison, car la toilette passait avant tout; voyez ce qui reste pour l'éducation des enfants (une fille de sept ans, un garçon de neuf ans, dont l'entretien, malgré une bourse entière, coûtait déjà deux mille francs), vous trouverez que madame Rabourdin pouvait à peine donner trente francs par mois à son mari. Presque tous les maris parisiens en sont là, sous peine d'être des monstres. Cette femme qui s'était crue destinée à briller dans le monde, à le dominer, se vit enfin forcée d'user son intelligence et ses facultés dans une lutte ignoble, inattendue, en se mesurant corps à corps avec son livre de dépense. Déjà, grande souffrance d'amour-propre ! elle avait congédié son domestique mâle, lors de la mort de son père. La plupart des femmes se fatiguent dans cette lutte journalière, elles se plaignent, et finissent par se plier à leur sort; mais, au lieu de déchoir, l'ambition de Célestine grandit avec les difficultés; et, ne pouvant pas les vaincre, elle voulut les enlever. A ses yeux, cette complication dans les ressorts de la vie était comme le nœud gordien qui ne se dénoue pas et que le génie tranche. Loin de consentir à la mesquinerie d'une destinée bourgeoise, elle s'impatienta des retards qu'éprouvaient les grandes choses de son avenir, en accusant le sort de tromperie. Célestine se crut de bonne foi une femme supérieure. Peut-être avait-elle raison, peut-être eût-elle été grande dans de grandes circonstances, peut-être n'était-elle pas à sa place. Reconnaissons-le : il existe des variétés dans la femme comme dans l'homme que se façonnent les sociétés pour leurs besoins. Or, dans l'ordre social comme dans l'ordre naturel, il se trouve plus de jeunes pousses qu'il n'y a d'arbres, plus de frai que de poissons arrivés à tout leur développement : beaucoup de capacités, des Athanase Granson, doivent donc mourir étouffées comme les graines qui tombent sur une roche nue. Certes, il y a des femmes de ménage, des femmes d'agrément, des femmes de luxe, des femmes exclusivement épouses, ou mères, ou amantes, des femmes pure-

ment spirituelles ou purement matérielles; comme il y a des artistes, des soldats, des artisans, des mathématiciens, des poëtes, des négociants, des gens qui entendent uniquement l'argent, l'agriculture ou l'administration. Puis la bizarrerie des événements amène des contre-sens : beaucoup d'appelés et peu d'élus est une loi de la cité aussi bien que du ciel. Madame Rabourdin se jugeait très-capable d'éclairer un homme d'État, d'échauffer l'âme d'un artiste, de servir les intérêts d'un inventeur et de l'assister dans ses luttes, de se dévouer à la politique financière d'un Nucingen, de représenter avec éclat une haute fortune. Peut-être voulait-elle ainsi s'expliquer à elle-même son horreur pour le livre du blanchisseur, pour les contrôles journaliers de la cuisine, les supputations économiques et les soins d'un petit ménage. Elle se faisait supérieure là où elle avait plaisir à l'être. En sentant si vivement les épines d'une position qui peut se comparer à celle de saint Laurent sur son gril, ne devait-elle pas laisser échapper des cris? Aussi, dans ses paroxysmes d'ambition contrariée, dans les moments où sa vanité blessée lui causait de lancinantes douleurs, Célestine s'attaqua-t-elle à Xavier Rabourdin. N'était-ce pas à son mari de la placer convenablement? Si elle eût été un homme, elle aurait bien eu l'énergie de faire une prompte fortune pour rendre heureuse une femme aimée! Elle lui reprocha d'être trop honnête homme. Dans la bouche de certaines femmes, cette accusation est un brevet d'imbécillité. Elle lui dessina de superbes plans, dans lesquels elle négligeait les obstacles qu'y apportent les hommes et les choses; puis, comme toutes les femmes animées par un sentiment violent, elle devint, en pensée, plus machiavélique qu'un Gondreville, plus rouée que Maxime de Trailles. L'esprit de Célestine concevait alors tout, et elle se contemplait elle-même dans l'étendue de ses idées. Au débouché de ces belles imaginations, Rabourdin, à qui la pratique était connue, resta froid. Célestine, attristée, jugea son mari étroit de cervelle, timide, peu compréhensif, et prit insensiblement la plus fausse opinion sur le compagnon de sa vie : d'abord, elle l'éteignait constamment par le brillant de sa discussion; puis, comme ses idées, à elle, lui venaient par éclairs, elle l'arrêtait court quand il commençait à donner une explication, afin de ne pas perdre une étincelle de son esprit. Dès les premiers jours de

leur mariage, en se sentant aimée et admirée par Rabourdin, Célestine fut sans façon avec lui; elle se mit au-dessus de toutes les lois conjugales et de politesse intime, en demandant au nom de l'amour le pardon de ses petits méfaits; et, comme elle ne se corrigea point, elle domina constamment. Dans cette situation, un homme se trouve vis-à-vis de sa femme comme un enfant devant son précepteur, quand il ne peut on ne veut pas croire que l'enfant qu'il a régenté petit soit devenu grand. Semblable à madame de Staël, qui criait en plein salon à un plus *grand homme* qu'elle : « Savez-vous que vous venez de dire quelque chose de bien profond! » madame Rabourdin disait de son mari : « Il a quelquefois de l'esprit. » Insensiblement, la dépendance dans laquelle elle continuait à tenir Xavier se manifesta sur sa physionomie par d'imperceptibles mouvements. Son attitude et ses manières exprimèrent son manque de respect. Sans le savoir, elle nuisit donc à son mari; car, en tout pays, avant de juger un homme, le monde écoute ce qu'en pense sa femme, et demande ainsi ce que les Genevois appellent *un préavis* (en genevois, on prononce *préavisse*). Quand Rabourdin s'aperçut des fautes que l'amour lui avait fait commettre, le pli était pris; il se tut et souffrit. Semblable à quelques hommes chez lesquels le sentiment et les idées sont en force égale, chez lesquels il se rencontre tout à la fois une belle âme et une cervelle bien organisée, il fut l'avocat de sa femme au tribunal de son jugement; il se dit que la nature l'avait destinée à un rôle manqué par sa faute, à lui; elle était comme un cheval anglais de pur sang, un coureur attelé à une charrette pleine de moellons, elle souffrait; enfin il se condamna. Puis, à force de les répéter, sa femme lui avait inoculé ses croyances en elle-même. Les idées sont contagieuses en ménage : le 9 thermidor est, comme tant d'événements immenses, le résultat d'une influence féminine. Aussi, poussé par l'ambition de Célestine, Rabourdin avait-il songé depuis longtemps au moyen de la satisfaire; mais il lui cachait ses espérances pour ne pas lui en infliger les tourments. Cet homme de bien était résolu à se faire jour dans l'administration en y pratiquant une forte trouée. Il voulait y produire une de ces révolutions qui placent un homme à la tête d'une partie quelconque de la société; mais, incapable de la bouleverser à son profit, il roulait

des pensées utiles et rêvait un triomphe obtenu par de nobles moyens. Cette idée à la fois ambitieuse et généreuse, il est peu d'employés qui ne l'aient conçue; mais, chez les employés comme chez les artistes, il y a beaucoup plus d'avortements que d'enfantements, ce qui revient au mot de Buffon : « Le génie, c'est la patience. »

Mis à portée d'étudier l'administration française et d'en observer le mécanisme, Rabourdin opéra dans le milieu où le hasard avait fait mouvoir sa pensée, ce qui, par parenthèse, est le secret de beaucoup d'œuvres humaines, et il finit par inventer un nouveau système d'administration. Connaissant les gens auxquels il aurait affaire, il avait respecté la machine qui fonctionnait alors, qui fonctionne encore et qui fonctionnera longtemps, car tout le monde sera toujours effrayé à l'idée de la refaire; mais personne ne devait, selon Rabourdin, se refuser à la simplifier. Le problème à résoudre gisait, à son sens, dans un meilleur emploi des mêmes forces. A sa plus simple expression, ce plan consistait à remanier les impôts de manière à les diminuer sans que l'État perdît ses revenus, et à obtenir, avec un budget égal au budget qui soulevait alors tant de folles discussions, des résultats deux fois plus considérables que les résultats actuels. Une longue pratique avait démontré à Rabourdin qu'en toute chose la perfection est produite par de simples revirements. Économiser, c'est simplifier. Simplifier, c'est supprimer un rouage inutile : il y a donc déplacement. Aussi, son système reposait-il sur un déclassement, il se traduisait par une nouvelle nomenclature administrative. De là vient peut-être la raison de la haine que s'attirent les novateurs. Les suppressions exigées par le perfectionnement, et d'abord mal comprises, menacent des existences qui ne se résolvent pas facilement à changer de condition. Ce qui rend Rabourdin vraiment grand est d'avoir su contenir l'enthousiasme qui saisit tous les inventeurs, d'avoir cherché patiemment un engrenage à chaque mesure, afin d'éviter les chocs, en laissant au temps et à l'expérience le soin de démontrer l'excellence de chaque changement. La grandeur du résultat ferait croire à son impossibilité, si l'on perdait de vue cette pensée au milieu de la rapide analyse de ce système. Il n'est donc pas indifférent d'indiquer, d'après ses confidences, quelque incom-

plètes qu'elles furent, le point d'où il partit pour embrasser l'horizon administratif. Ce récit, qui tient d'ailleurs au cœur de l'intrigue, expliquera peut-être aussi quelques malheurs des mœurs présentes.

Profondément ému par les misères qu'il avait reconnues dans l'existence des employés, Xavier s'était demandé d'où venait leur croissante déconsidération ; il en avait recherché les causes, et les avait trouvées dans ces petites révolutions partielles qui furent comme le remous de la tempête de 1789 et que les historiens des grands mouvements sociaux négligent d'examiner, quoique, en définitive, elles aient fait nos mœurs ce qu'elles sont.

Autrefois, sous la monarchie, les armées bureaucratiques n'existaient point. Peu nombreux, les employés obéissaient à un premier ministre toujours en communication avec le souverain, et servaient ainsi presque directement le roi. Les chefs de ces serviteurs zélés étaient simplement nommés des *premiers commis*. Dans les parties d'administration que le roi ne régissait pas lui-même, comme les fermes, les employés étaient à leurs chefs ce que les commis d'une maison de commerce sont à leurs patrons : ils apprenaient une science qui devait leur servir à se faire une fortune. Ainsi, le moindre point de la circonférence se rattachait au centre et en recevait la vie. Il y avait donc dévouement et foi. Depuis 1789, l'État, la *patrie*, si l'on veut, a remplacé le prince. Au lieu de relever directement d'un premier magistrat politique, les commis sont devenus, malgré nos belles idées sur la patrie, *des employés du gouvernement*, et leurs chefs flottent à tous les vents d'un pouvoir appelé *le ministère*, qui ne sait pas la veille s'il existera le lendemain. Le courant des affaires devant toujours s'expédier, il surnage une certaine quantité de commis indispensables, quoique congéables à merci, et qui veulent rester en place. La bureaucratie, pouvoir gigantesque mis en mouvement par des nains, est née ainsi. Si, en subordonnant toute chose et tout homme à sa volonté, Napoléon avait retardé pour un moment l'influence de la bureaucratie, ce rideau pesant placé entre le bien à faire et celui qui peut l'ordonner, elle s'était définitivement organisée sous le gouvernement constitutionnel, inévitablement ami des médiocrités, grand amateur de pièces probantes et de comptes, enfin tracassier

comme une petite bourgeoise. Heureux de voir les ministres en lutte constante avec quatre cents petits esprits, avec dix ou douze têtes ambitieuses et de mauvaise foi, les bureaux se hâtèrent de se rendre nécessaires en se substituant à l'action vivante par l'action écrite, et ils créèrent une puissance d'inertie appelée le rapport. Expliquons le rapport.

Quand les rois eurent des ministres, ce qui n'a commencé que sous Louis XV, ils se firent faire des rapports sur les questions importantes, au lieu de tenir, comme autrefois, conseil avec les grands de l'État. Insensiblement, les ministres furent amenés par leurs bureaux à imiter les rois. Occupés de se défendre devant les deux Chambres et devant la cour, ils se laissèrent mener par les lisières du rapport. Il ne se présenta rien d'important dans l'administration, que le ministre, à la chose la plus urgente, ne répondît : « J'ai demandé un rapport. » Le rapport devint ainsi, pour l'affaire et pour le ministre, ce qu'est le rapport à la Chambre des députés pour les lois : une consultation où sont traitées les raisons contre et pour, avec plus ou moins de partialité. Le ministre, de même que la Chambre, se trouve tout aussi avancé avant qu'après le rapport. Toute espèce de parti se prend en un instant. Quoi qu'on fasse, il faut arriver au moment où l'on se décide. Plus on met en bataille de raisons pour et de raisons contre, moins le jugement est sain. Les plus belles choses de la France se sont accomplies quand il n'existait pas de rapport, et que les décisions étaient spontanées. La loi suprême de l'homme d'État est d'appliquer des formules précises à tous les cas, à la manière des juges et des médecins. Rabourdin, qui se disait : « On est ministre pour avoir de la décision, connaître les affaires et les faire marcher, » vit le rapport régnant en France depuis le colonel jusqu'au maréchal, depuis le commissaire de police jusqu'au roi, depuis les préfets jusqu'aux ministres, depuis la Chambre jusqu'à la loi. Dès 1808, tout commençait à se discuter, se balancer et se contre-balancer de vive voix et par écrit, tout prenait la forme littéraire. La France allait se ruiner malgré de si beaux rapports, et disserter au lieu d'agir. Il se faisait alors en France un million de rapports écrits par année! Aussi la bureaucratie régnait-elle! Les dossiers, les cartons, les paperasses à l'appui des pièces sans lesquelles la France serait

perdue, la circulaire sans laquelle elle n'irait pas, s'accrurent, grandirent et embellirent. La bureaucratie entretint dès lors à son profit la méfiance entre la recette et la dépense, elle calomnia l'administration pour le salut de l'administrateur. Enfin elle inventa les fils lilliputiens qui enchaînent la France à la centralisation parisienne, comme si, de 1500 à 1800, la France n'avait rien pu entreprendre sans trente mille commis. En s'attachant à la chose publique, comme le gui au poirier, l'employé s'en désintéressa complétement, et voici comme :

Obligés d'obéir aux princes ou aux Chambres, qui leur imposent des parties prenantes au budget, et forcés de garder des travailleurs, les ministres diminuaient les salaires et augmentaient les emplois, en pensant que plus il y aurait de monde employé par le gouvernement, plus le gouvernement serait fort. La loi contraire est un axiome écrit dans l'univers : il n'y a d'énergie que par la rareté des principes agissants. Aussi l'événement a-t-il prouvé, vers juillet 1830, l'erreur du ministérialisme de la Restauration. Pour implanter un gouvernement au cœur d'une nation, il faut savoir y rattacher *des intérêts* et non *des hommes.* Conduit à mépriser le gouvernement qui lui retirait à la fois considération et salaire, l'employé se comportait en ce moment avec lui comme une courtisane avec un vieil amant. Il lui donnait du travail pour son argent : situation aussi peu tolérable pour l'administration que pour l'employé, si tous deux osaient se tâter le pouls, et si les gros salaires n'étouffaient pas la voix des petits. Seulement occupé de se maintenir, de toucher ses appointements et d'arriver à sa pension, l'employé se croyait tout permis pour obtenir ce grand résultat. Cet état de choses amenait le servilisme du commis, il engendrait de perpétuelles intrigues au sein des ministères, où les employés pauvres luttaient contre une aristocratie dégénérée qui venait pâturer sur les communaux de la bourgeoisie, en exigeant des places pour ses enfants ruinés. Un homme supérieur pouvait difficilement marcher le long de ces haies tortueuses, plier, ramper, se couler dans la fange de ces sentines où les têtes remarquables effrayaient tout le monde. Un génie ambitieux se vieillit pour obtenir la triple couronne, il n'imite pas Sixte-Quint pour devenir chef de bureau. Il ne restait ou ne venait que des paresseux, des incapables ou des

niais. Ainsi s'établissait lentement la médiocrité de l'administration française. Entièrement composée de petits esprits, la bureaucratie mettait un obstacle à la prospérité du pays, retardait sept ans dans ses cartons le projet d'un canal qui eût stimulé la production d'une province, s'épouvantait de tout, perpétuait les lenteurs, éternisait les abus qui la perpétuaient et l'éternisaient elle-même; elle tenait tout et le ministre même en lisière; enfin elle étouffait les hommes de talent assez hardis pour vouloir aller sans elle ou l'éclairer sur ses sottises. Le livre des pensions venait d'être publié, Rabourdin y vit un garçon de bureau inscrit pour une retraite supérieure à celle des vieux colonels criblés de blessures. L'histoire de la bureaucratie se lisait là tout entière. Autre plaie engendrée par les mœurs modernes, et qu'il comptait parmi les causes de cette secrète démoralisation: l'administration, à Paris, n'a point de subordination réelle, il y règne une égalité complète entre le chef d'une division importante et le dernier expéditionnaire : l'un est aussi grand que l'autre dans une arène d'où l'on sort pour aller trôner ailleurs, car on y faisait un simple employé d'un poëte, d'un artiste, d'un commerçant. Les employés se jugeaient entre eux sans aucun respect. L'instruction, également dispensée sans mesure aux masses, n'amène-t-elle pas aujourd'hui le fils d'un concierge de ministère à prononcer sur le sort d'un homme de mérite ou d'un grand propriétaire chez qui son père a tiré le cordon de la porte? Le dernier venu peut donc lutter avec le plus ancien. Un riche surnuméraire éclabousse son chef en allant à Longchamp dans un tilbury qui porte une jolie femme à laquelle il indique, par un mouvement de son fouet, le pauvre père de famille à pied, en disant : « Voilà mon chef. » Les libéraux nommaient cet état de choses le PROGRÈS, Rabourdin y voyait l'ANARCHIE au cœur du pouvoir. Ne voyait-il pas en résultat des intrigues agitées, comme celles du sérail, entre des eunuques, des femmes et des sultans imbéciles, des petitesses de religieuses, des vexations sourdes, des tyrannies de collége, des travaux diplomatiques à effrayer un ambassadeur entrepris pour une gratification ou pour une augmentation, des sauts de puces attelées à un char de carton; des malices de nègre faites au ministre lui-même; puis les gens réellement utiles, les travailleurs, victimes des parasites; les gens dévoués à leur pays qui tranchent vigoureusement sur la

masse des incapacités, succombant sous d'ignobles trahisons. Toutes les hautes places dévolues à l'influence parlementaire et non plus à la royauté, les employés devaient, tôt ou tard, se trouver dans la condition de rouages vissés à une machine : il ne s'agirait plus pour eux que d'être plus ou moins graissés. Cette fatale conviction, déjà venue à de bons esprits, étouffait bien des mémoires écrits en conscience sur les plaies secrètes du pays, désarmait bien des courages, corrodait les probités les plus sévères, fatiguées de l'injustice et conviées à l'insouciance par de dissolvants ennuis. Un commis des frères Rothschild correspond avec toute l'Angleterre ; un seul employé pourrait correspondre avec tous les préfets; mais, là où l'un vient apprendre les éléments de sa fortune, l'autre perd inutilement son temps, sa vie et sa santé. De là sourdait le mal. Certes, un pays ne semble pas immédiatement menacé de mort parce qu'un employé de talent se retire et qu'un homme médiocre le remplace. Malheureusement pour les nations, aucun homme ne paraît indispensable à leur existence. Mais, quand tout s'est à la longue amoindri, les nations disparaissent. Chacun peut, par instruction, aller voir à Venise, à Madrid, à Amsterdam, à Stockholm et à Rome les places où brillèrent d'immenses pouvoirs, aujourd'hui détruits par la petitesse qui s'y est infiltrée en gagnant les sommités. Au jour d'une lutte, tout s'étant trouvé débile, l'État succomba devant une faible attaque. Adorer le sot qui réussit, ne pas s'attrister à la chute d'un homme de talent est le résultat de notre triste éducation et de nos mœurs, qui poussent les gens d'esprit à la raillerie et le génie au désespoir. Mais quel problème difficile à résoudre que celui de la réhabilitation des employés, au moment où le libéralisme criait par ses journaux dans toutes les boutiques industrielles que les traitements des employés constituaient un vol perpétuel, quand il configurait les chapitres du budget en forme de sangsues, et demandait chaque année à quoi bon un milliard d'impôts ! Aux yeux de M. Rabourdin, l'employé, relativement au budget, était ce que le joueur est au jeu ; tout ce qu'il en emporte, il le lui restitue. Tout gros traitement impliquait une production. Payer mille francs par an à un homme pour lui demander toutes ses journées, n'était-ce pas organiser le vol et la misère? Un forçat coûte presque autant et travaille moins. Mais

vouloir qu'un homme auquel l'État donnerait douze mille francs par an se vouât à son pays était un contrat profitable à tous deux, et qui pouvait tenter les capacités.

Ces réflexions avaient donc conduit Rabourdin à une refonte du personnel. Employer peu de monde, tripler ou doubler les traitements et supprimer les pensions; prendre des employés jeunes, comme faisaient Napoléon, Louis XIV, Richelieu et Ximénès, mais les garder longtemps en leur réservant les hauts emplois et de grands honneurs, furent les points capitaux d'une réforme aussi utile à l'État qu'à l'employé. Il est difficile de raconter en détail, chapitre par chapitre, un plan qui embrassa le budget et qui descendit dans les infiniment petits de l'administration pour les synthétiser; mais peut-être une indication des principales réformes suffira-t-elle à ceux qui connaissent comme à ceux qui ignorent la constitution administrative. Quoique la position d'un historien soit dangereuse en racontant un plan qui ressemble à de la politique faite au coin du feu, encore est-il nécessaire de le crayonner, afin d'expliquer l'homme par l'œuvre. Supprimez le récit de ses travaux, vous ne voudrez plus croire le narrateur sur parole, s'il se contentait d'affirmer le talent ou l'audace d'un chef de bureau.

Rabourdin divisait la haute administration en trois ministères. Il avait pensé que, si jadis il se trouvait des têtes assez fortes pour embrasser l'ensemble des affaires intérieures et extérieures, la France d'aujourd'hui ne manquerait jamais de Mazarin, de Suger, de Sully, de Choiseul, de Colbert pour diriger des ministères plus vastes que les ministères actuels. D'ailleurs, constitutionnellement parlant, trois ministres s'accordent plus facilement que sept. Puis, il est moins difficile aussi de se tromper quant au choix. Enfin, peut-être la royauté éviterait-elle ainsi ces perpétuelles oscillations ministérielles qui ne permettent de suivre aucun plan de politique extérieure, ni d'accomplir aucune amélioration intérieure. En Autriche, où des nations diverses réunies offrent des intérêts différents à concilier et à conduire sous une même couronne, deux hommes d'État supportaient le poids des affaires publiques, sans en être accablés. La France était-elle plus pauvre que l'Allemagne en capacités politiques? Le jeu, assez niais, de ce qu'on nomme les *institutions constitutionnelles*, développé outre mesure, a fini, comme on sait,

par exiger beaucoup de ministres pour satisfaire les ambitions multipliées de la bourgeoisie. D'abord, il parut alors naturel à Rabourdin de réunir le ministère de la marine au ministère de la guerre. Pour lui, la marine était un des comptes courants du ministère de la guerre, comme l'artillerie, la cavalerie, l'infanterie et l'intendance. N'était-ce pas un contre-sens de donner aux amiraux et aux maréchaux une administration séparée, quand ils marchaient vers un but commun : la défense du pays, l'attaque de l'ennemi, la protection des possessions nationales? Le ministère de l'intérieur devait réunir le commerce, la police et les finances, sous peine de mentir à son nom. Au ministère des affaires étrangères appartenaient la justice, la maison du roi, et tout ce qui, dans le ministère de l'intérieur, concerne les arts, les lettres et les grâces. Toute protection doit découler immédiatement du souverain. Ce ministère impliquait la présidence du conseil. Chacun de ces trois ministères ne comportait pas plus de deux cents employés à son administration centrale, où Rabourdin les logeait tous, comme jadis sous la monarchie. En prenant pour moyenne une somme de douze mille francs par tête, il ne comptait que sept millions pour des chapitres qui en coûtent plus de vingt dans le budget actuel. En réduisant ainsi les ministères à trois têtes, il supprimait des administrations entières, devenues inutiles, et les énormes frais de leurs établissements dans Paris. Il prouvait qu'un arrondissement devait être administré par dix hommes, une préfecture par douze au plus, ce qui ne supposait que cinq mille employés pour toute la France (justice et armée à part), nombre que dépassait alors le chiffre seul des employés aux ministères. Mais, dans ce plan, les greffiers des tribunaux étaient chargés du régime hypothécaire; mais le ministère public était chargé de l'enregistrement et des domaines. Rabourdin réunissait dans un même centre les parties similaires. Ainsi l'hypothèque, la succession, l'enregistrement, ne sortaient pas de leur cercle d'action, et ne nécessitaient que trois surnuméraires par tribunal, et trois par cour royale. L'application constante de ce principe avait conduit Rabourdin à la réforme des finances. Il avait confondu toutes les perceptions d'impôts en une seule, en taxant la consommation en masse au lieu de taxer la propriété. Selon lui, la consommation était l'unique matière imposable en temps de

paix. La contribution foncière devait être réservée pour les cas de guerre. Alors seulement, l'État pouvait demander des sacrifices au sol, car alors il s'agissait de le défendre; mais, en temps de paix, c'était une lourde faute politique que de l'inquiéter au delà d'une certaine limite; on ne le trouvait plus dans les grandes crises. Ainsi l'*emprunt* pendant la paix, parce qu'il se faisait au pair et non à cinquante pour cent de perte, comme dans les temps mauvais; puis, pendant la guerre, la *contribution foncière.*

— L'invasion de 1814 et de 1815, disait Rabourdin à ses amis, a fondé en France et démontré une institution que ni Law ni Napoléon n'ont pu établir : le *crédit.*

Malheureusement, Xavier considérait les vrais principes de cette admirable machine comme encore peu compris, à l'époque de son travail commencé en 1820. Rabourdin imposait la consommation par le mode des contributions directes, en supprimant tout l'attirail des contributions indirectes. La recette de l'impôt se résolvait par un rôle unique composé de divers articles. Il abattait ainsi les gênantes barrières qui barricadent les villes, auxquelles il procurait de plus gros revenus en simplifiant leurs modes actuels de perception, énormément coûteux. Diminuer la lourdeur de l'impôt n'est pas, en matière de finances, diminuer l'impôt, c'est le mieux répartir; l'alléger, c'est augmenter la masse des transactions en leur laissant plus de jeu; l'individu paye moins et l'État reçoit davantage. Cette réforme, qui peut sembler immense, reposait sur un mécanisme fort simple. Rabourdin avait pris l'impôt personnel et mobilier comme la représentation la plus fidèle de la consommation générale. Les fortunes individuelles s'expriment admirablement en France par le loyer, par le nombre des domestiques, par les chevaux et les voitures de luxe qui se prêtent à la fiscalité. Les habitations et ce qu'elles contiennent varient peu, et disparaissent difficilement. Après avoir indiqué les moyens de confectionner un rôle de contributions mobilières plus sincère que ne l'était le rôle actuel, il répartissait les sommes que produisaient au Trésor les impôts dits *indirects* en *un tant pour cent* de chaque cote individuelle. L'impôt est un prélèvement d'argent fait sur les choses ou sur les personnes, sous des déguisements plus ou moins spécieux; ces déguisements, bons quand il fallait extorquer l'argent, ne sont-

ils pas ridicules dans une époque où la classe sur laquelle pèsent les impôts sait pourquoi l'État les prend et par quel mécanisme il les lui rend? En effet, le budget n'est pas un coffre-fort, mais un arrosoir; plus il puise et répand d'eau, plus un pays prospère. Ainsi, supposez six millions de *cotes aisées* (Rabourdin en prouvait l'existence, en y comprenant les *cotes riches*), ne valait-il pas mieux leur demander directement *un droit de vin* qui ne serait pas plus odieux que l'impôt *des portes et fenêtres* et produirait cent millions, plutôt que de les tourmenter en imposant la chose même? Par cette régularisation de l'impôt, chaque particulier payerait moins en réalité, l'État recevrait davantage, et les consommateurs jouiraient d'une immense réduction dans le prix des choses que l'État ne soumettrait plus à des tortures infinies. Rabourdin conservait un droit de culture sur les vignobles, afin de protéger cette industrie contre la trop grande abondance de ses produits. Puis, pour atteindre les consommations des cotes pauvres, les patentes des débitants étaient taxées d'après la population des lieux qu'ils habitaient. Ainsi, sous trois formes : droit de vin, droit de culture et patente, le Trésor levait une recette énorme sans frais ni vexations, là où pesait un impôt vexatoire partagé entre ses employés et lui. L'impôt frappait sur le riche au lieu de tourmenter le pauvre. Un autre exemple. Supposez par cote un franc ou deux de droits de sel, vous obtenez dix ou douze millions, la gabelle moderne disparaît, la population pauvre respire, l'agriculture est soulagée, l'État reçoit tout autant, et nulle cote ne se plaint. Toute cote, plus ou moins industrielle ou propriétaire, peut reconnaître immédiatement les bénéfices d'un impôt ainsi réparti en voyant au fond des campagnes la vie s'améliorant, et le commerce agrandi. Enfin, d'année en année, l'État verrait le nombre des *cotes aisées* s'accroissant. En supprimant l'administration des contributions indirectes, machine extrêmement coûteuse, et qui est un État dans l'État, le Trésor et les particuliers y gagnaient donc énormément, à ne considérer que l'économie des frais de perception. Le tabac et la poudre s'affermaient en régie, sous une surveillance. Le système sur ces deux régies, développé par d'autres que Rabourdin lors du renouvellement de la loi sur les tabacs, fut si convaincant, que cette loi n'eût point passé dans une Chambre à qui l'on n'aurait

pas mis le marché à la main, comme le fit alors le ministère. Ce fut alors moins une question de finance qu'une question de gouvernement. L'État ne possédait plus rien en propre, ni forêts, ni mines, ni exploitations. Aux yeux de Rabourdin, l'État, possesseur de domaines, constituait un contre-sens administratif. L'État ne sait pas faire valoir et se prive de contributions, il perd deux produits à la fois. Quant aux fabriques du gouvernement, c'était le même non-sens reporté dans la sphère de l'industrie. L'État obtient des produits plus coûteux que ceux du commerce, plus lentement confectionnés, et manque à percevoir ses droits sur les mouvements de l'industrie, à laquelle il retranche des alimentations. Est-ce administrer un pays que d'y fabriquer au lieu d'y faire fabriquer, d'y posséder au lieu de créer le plus de possessions diverses? Dans ce système, l'État n'exigeait plus un seul cautionnement en argent. Rabourdin n'admettait que des cautionnements hypothécaires. Voici pourquoi. Ou l'État garde le cautionnement en nature, et c'est gêner le mouvement de l'argent; ou il l'emploie à un taux supérieur à l'intérêt qu'il en donne, et c'est un vol ignoble; où il y perd, et c'est une sottise; enfin, s'il dispose un jour de la masse des cautionnements, il prépare dans certains cas une banqueroute horrible. L'impôt territorial ne disparaissait donc pas entièrement, Rabourdin en conservait une faible portion, comme point de départ en cas de guerre; mais évidemment les productions du sol devenaient libres, et l'industrie, en trouvant les matières premières à bas prix, pouvait lutter avec l'étranger sans le secours trompeur des douanes. Les riches administraient gratuitement les départements, en ayant pour récompense la pairie sous certaines conditions. Les magistrats, les corps savants, les officiers inférieurs voyaient leurs services honorablement récompensés. Il n'y avait pas d'employé qui n'obtînt une immense considération, méritée par l'étendue de ses travaux et l'importance de ses appointements; chacun d'eux pensait lui-même à son avenir, et la France n'avait plus sur le corps le cancer des pensions. En résultat, Rabourdin trouvait sept cents millions de dépenses seulement et douze cents millions de recettes. Un remboursement de cinq cents millions annuels jouait alors avec un peu plus de force que le maigre amortissement dont le vice était démontré. Là, selon lui, l'État se fai-

sait encore rentier, comme l'État s'entêtait d'ailleurs à posséder et à fabriquer. Enfin, pour exécuter sans secousses sa réforme et pour éviter une Saint-Barthélemy d'employés, Rabourdin demandait vingt années.

Telles étaient les pensées mûries par cet homme depuis le jour où sa place fut donnée à M. de la Billardière, homme incapable. Ce plan, si vaste en apparence, si simple en réalité, qui supprimait tant de gros états-majors et tant de petites places également inutiles, exigeait de continuels calculs, des statistiques exactes, des preuves évidentes. Rabourdin avait pendant longtemps étudié le budget sur sa double face, celle des voies et moyens, celle des dépenses. Aussi avait-il passé bien des nuits à l'insu de sa femme. Ce n'était rien encore que d'avoir osé concevoir ce plan et de l'avoir superposé sur le cadavre administratif, il fallait s'adresser à un ministre capable de l'apprécier. Le succès de Rabourdin tenait donc à la tranquillité d'une politique encore agitée. Il ne considéra le gouvernement comme définitivement assis qu'au moment où trois cents députés eurent le courage de former une majorité compacte, systématiquement ministérielle. Une administration fondée sur cette base s'était établie depuis que Rabourdin avait achevé ses travaux. A cette époque, le luxe de la paix due aux Bourbons faisait oublier le luxe guerrier du temps où la France brillait comme un vaste camp, prodigue et magnifique parce qu'il était victorieux. Après sa campagne en Espagne, le ministère paraissait devoir entrer dans une de ces paisibles carrières où le bien peut s'accomplir, et depuis trois mois un nouveau règne avait commencé sans éprouver aucune entrave, car le libéralisme de la gauche avait salué Charles X avec autant d'enthousiasme que la droite. C'était à tromper les gens les plus clairvoyants. Le moment sembla donc propice à Rabourdin. N'était-ce pas un gage de durée pour une administration que de proposer et de mettre à fin une réforme dont les résultats étaient si grands?

Jamais donc cet homme ne se montra plus qu'alors soucieux, préoccupé le matin quand il allait par les rues au ministère, et le soir à quatre heures et demie quand il en revenait. De son côté, madame Rabourdin, désolée de sa vie manquée, ennuyée de travailler en secret pour se procurer quelques jouissances de toilette,

ne s'était jamais montrée plus aigrement mécontente, mais, en femme attachée à son mari, elle regardait comme indignes d'une femme supérieure les honteux commerces par lesquels certaines femmes d'employés suppléaient à l'insuffisance des appointements. Cette raison lui fit refuser toute relation avec madame Colleville, alors liée avec François Keller, et dont les soirées effaçaient souvent celles de la rue Duphot. Elle prit l'immobilité du penseur politique et la préoccupation du travailleur intrépide pour l'apathique abattement de l'employé dompté par l'ennui des bureaux, vaincu par la plus détestable de toutes les misères, par une médiocrité qui permet de vivre, et elle gémit d'être mariée à un homme sans énergie. Aussi, vers cette époque, résolut-elle de faire à elle seule la fortune de son mari, de le jeter à tout prix dans la sphère supérieure, et de lui cacher les ressorts qu'elle ferait jouer. Elle porta dans ses conceptions cette indépendance d'idées qui la distinguait, et se complut à s'élever au-dessus des femmes en n'obéissant point à leurs petits préjugés, en ne s'embarrassant point des entraves que la société leur impose. Dans sa rage, elle se promit de battre les sots avec leurs armes, et de se jouer elle-même s'il le fallait. Elle vit enfin les choses de haut. L'occasion était favorable. M. de la Billardière, attaqué d'une maladie mortelle, allait succomber sous peu de jours. Si Rabourdin lui succédait, ses talents, car Célestine lui accordait des talents administratifs, seraient si bien appréciés, que la place de maître des requêtes, autrefois promise, lui serait donnée ; elle le voyait commissaire du roi, défendant des projets de loi aux Chambres : elle l'aiderait alors ! elle deviendrait, s'il était besoin, son secrétaire ; elle passerait des nuits. Tout cela pour aller au bois de Boulogne dans une charmante calèche, pour marcher de pair avec madame Delphine de Nucingen, pour élever son salon à la hauteur de celui d'une madame Colleville, pour être invitée aux grandes solennités ministérielles, pour conquérir des auditeurs, pour faire dire d'elle : « Madame Rabourdin *de quelque chose* » (elle ne connaissait pas encore sa terre), comme on disait madame d'Espard, madame d'Aiglemont, madame de Carigliano ; enfin pour effacer surtout l'odieux nom de Rabourdin.

Ces secrètes conceptions engendrèrent quelques changements dans l'intérieur du ménage. Madame Rabourdin commença par mar-

cher d'un pas ferme dans la voie de la *dette*. Elle reprit un domestique mâle, lui fit porter une livrée insignifiante, drap brun à lisérés rouges. Elle rafraîchit quelques parties de son mobilier, tendit à nouveau son appartement, l'embellit de fleurs souvent renouvelées, l'encombra des futilités qui devinrent alors à la mode; puis elle, qui jadis avait quelques scrupules sur ses dépenses, n'hésita plus à remettre sa toilette en harmonie avec le rang auquel elle aspirait, et dont les bénéfices furent escomptés dans quelques magasins où elle fit ses provisions pour la guerre. Pour mettre à la mode ses mercredis, elle donna régulièrement un dîner le vendredi, les convives furent tenus à faire une visite en prenant une tasse de thé, le mercredi suivant. Elle choisit habilement ses convives parmi les députés influents, parmi les gens qui, de loin ou de près, pouvaient servir ses intérêts. Enfin elle se fit un entourage fort convenable. On s'amusait beaucoup chez elle; on le disait, du moins, ce qui suffit à Paris pour attirer le monde. Rabourdin était si profondément occupé d'achever son grave et grand travail, qu'il ne remarqua pas cette recrudescence de luxe au sein de son ménage.

Ainsi la femme et le mari assiégèrent la même place, en opérant sur des lignes parallèles, à l'insu l'un de l'autre.

Au ministère florissait alors, comme secrétaire général, certain M. Clément Chardin des Lupeaulx, un de ces personnages que le flot des événements politiques met en saillie pendant quelques années, qu'il emporte en un jour d'orage, et que vous retrouvez sur la rive, à je ne sais quelle distance, échoués comme la carcasse d'une embarcation, mais qui semblent être encore quelque chose. Le voyageur se demande si ce débris n'a pas contenu des marchandises précieuses, servi dans de grandes circonstances, coopéré à quelque résistance, supporté le velours d'un trône ou transporté le cadavre d'une royauté. En ce moment, Clément des Lupeaulx (les Lupeaulx absorbaient le Chardin) atteignait à son apogée. Dans les existences les plus illustres comme dans les plus obscures, n'y a-t-il pas, pour l'animal comme pour les secrétaires généraux, un zénith et un nadir, une période où le pelage est magnifique, où la fortune rayonne de tout son éclat. Dans la nomenclature créée par les fabulistes, des Lupeaulx appartenait au genre des Bertrands et ne s'occupait qu'à trouver des Ratons, et comme il fut un des prin-

cipaux acteurs du drame, il mérite une description d'autant plus étendue, que la révolution de Juillet a supprimé ce poste, éminemment utile à des ministres constitutionnels.

Les moralistes déploient ordinairement leur verve sur les abominations transcendantes. Pour eux, les crimes sont à la cour d'assises ou à la police correctionnelle, mais les finesses sociales leur échappent; l'habileté qui triomphe sous les armes du Code est au-dessus ou au-dessous d'eux, ils n'ont ni loupe ni longue-vue; il leur faut de bonnes grosses horreurs bien visibles. Toujours occupés des carnassiers, ils négligent les reptiles; et, heureusement pour les poëtes comiques, ils leur laissent les nuances qui colorent le Chardin des Lupeaulx. Égoïste et vain, souple et fier, libertin et gourmand, avide à cause de ses dettes, discret comme une tombe d'où rien ne sort pour démentir l'inscription destinée aux passants, intrépide et sans peur quand il sollicitait, aimable et spirituel dans toute l'acception du mot, moqueur à propos, plein de tact, sachant vous compromettre par une caresse comme par un coup de coude, ne reculant devant aucune largeur de ruisseau et sautant avec grâce, effronté voltairien et allant à la messe à Saint-Thomas d'Aquin quand il s'y trouvait une belle assemblée, ce secrétaire général ressemblait à toutes les médiocrités qui forment le noyau du monde politique. Savant de la science des autres, il avait pris la position d'écouteur, et il n'en existait point alors de plus attentif. Aussi, pour ne pas éveiller le soupçon, était-il flatteur jusqu'à la nausée, insinuant comme un parfum et caressant comme une femme. Il allait accomplir sa quarantième année. Sa jeunesse l'avait désespéré pendant longtemps, car il sentait que l'assiette de sa fortune politique dépendait de la députation. Comment était-il parvenu? se dira-t-on. Par un moyen bien simple : Bonneau politique, des Lupeaulx se chargeait des missions délicates que l'on ne peut donner ni à un homme qui se respecte, ni à un homme qui ne se respecte pas, mais qui se confient à des êtres sérieux et apocryphes tout ensemble, que l'on peut avouer ou désavouer à volonté. Son état était d'être toujours compromis; mais il avançait autant par la défaite que par le succès. Il avait compris que, sous la Restauration, temps de transactions continuelles entre les hommes, entre les choses, entre les faits accomplis et ceux qui se massaient

à l'horizon, le pouvoir aurait besoin d'une femme de ménage. Une fois que dans une maison il s'introduit une vieille qui sait comment se fait et se défait le lit, où se balayent les ordures, où se jette et d'où se tire le linge sale, où se serre l'argenterie, comment s'apaise un créancier, quelles gens doivent être reçus ou mis à la porte; cette créature eût-elle des vices, fût-elle sale, bancroche ou édentée, mît-elle à la loterie et prît-elle trente sous par jour pour se faire une mise, les maîtres l'aiment par habitude, tiennent devant elle conseil dans les circonstances les plus critiques : elle est là, rappelle les ressources et flaire les mystères, apporte à propos le pot de rouge et le châle, se laisse gronder, rouler par l'escalier, et le lendemain, au réveil, présente gaiement un excellent consommé. Quelque grand que soit un homme d'État, il a besoin d'une femme de ménage avec laquelle il puisse être faible, indécis, disputailleur avec son propre destin, s'interroger, se répondre et s'enhardir au combat. N'est-ce pas comme le bois mou des sauvages, qui, frotté contre du bois dur, donne le feu? Beaucoup de génies s'allument ainsi. Napoléon faisait ménage avec Berthier, et Richelieu avec le père Joseph. Des Lupeaulx faisait ménage avec tout le monde. Il restait l'ami des ministres déchus en se constituant leur intermédiaire auprès de ceux qui arrivaient, embaumant ainsi la dernière flatterie et parfumant le premier compliment. Il entendait d'ailleurs admirablement les petites choses auxquelles un homme d'État n'a pas le loisir de songer : il comprenait une nécessité, il obéissait bien; il relevait sa bassesse en en plaisantant le premier afin d'en relever tout le prix, et choisissait toujours dans les services à rendre celui que l'on n'oublierait pas. Ainsi, quand il fallut franchir le fossé qui sépara l'Empire de la Restauration, quand chacun cherchait une planche pour le passer, au moment où les roquets de l'Empire se ruaient dans un dévouement de paroles, des Lupeaulx passait la frontière après avoir emprunté de fortes sommes à des usuriers. Jouant le tout pour le tout, il racheta les créances les plus criardes sur le roi Louis XVIII, et liquida par ce moyen, lui le premier, près de trois millions à vingt pour cent; car il eut le bonheur d'opérer à cheval sur 1814 et 1815. Les bénéfices furent dévorés par les sieurs Gobseck, Werbrust et Gigonnet, croupiers de l'entreprise; mais des Lupeaulx les

leur avait promis, il ne jouait pas une mise, il jouait toute la banque, en sachant bien que Louis XVIII n'était pas homme à oublier cette lessive. Des Lupeaulx fut nommé maître des requêtes, chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'honneur. Une fois grimpé, l'homme habile chercha les moyens de se maintenir sur son échelon ; car, dans la place forte où il s'était introduit, les généraux ne conservent pas longtemps les bouches inutiles. Aussi, à son métier de ménagère et d'entremetteur avait-il joint la consultation gratuite dans les maladies secrètes du pouvoir. Après avoir reconnu chez les prétendues supériorités de la Restauration une profonde infériorité relativement aux événements qui les dominaient, il imposa leur médiocrité politique en leur apportant, leur vendant, au milieu d'une crise, ce mot d'ordre que les gens de talent écoutent dans l'avenir. Ne croyez point que ceci vînt de lui-même; autrement, des Lupeaulx eût été un homme de génie, et ce n'était qu'un homme d'esprit. Ce Bertrand allait partout, recueillait les avis, sondait les consciences et saisissait les sons qu'elles rendent. Il récoltait la science en véritable et infatigable abeille politique. Ce Dictionnaire de Bayle vivant ne faisait pas comme le fameux Dictionnaire, il ne rapportait pas toutes les opinions sans conclure, il avait le talent de la mouche et tombait droit sur la chair la plus exquise, au milieu de la cuisine. Aussi passa-t-il pour un homme indispensable à des hommes d'État. Cette croyance avait pris de si profondes racines dans les esprits, que les ambitieux arrivés jugeaient nécessaire de compromettre des Lupeaulx afin de l'empêcher de monter plus haut; ils le dédommageaient par un crédit secret de son peu d'importance publique. Néanmoins, en se sentant appuyé par tout le monde, ce pêcheur d'idées avait exigé des arrhes. Rétribué par l'état-major dans la garde nationale, où il avait une sinécure payée par la ville de Paris, commissaire du gouvernement près d'une société anonyme, il avait encore une inspection dans la maison du roi. Ses deux places officielles inscrites au budget étaient celles de secrétaire général et de maître des requêtes. Pour le moment, il voulait être commandeur de la Légion d'honneur, gentilhomme de la chambre, comte et député. Pour être député, il fallait payer mille francs d'impôt, et la misérable bicoque de des Lupeaulx valait à peine cinq cents francs de rente. Où prendre l'argent pour

y bâtir un château, pour l'entourer de plusieurs domaines respectables, et venir y jeter de la poudre aux yeux de tout un arrondissement? Quoique dînant tous les jours en ville, quoique logé depuis neuf ans aux frais de l'État, quoique voituré par le ministère, des Lupeaulx ne possédait guère, au moment où cette Scène commence, que trente mille francs de dettes franches et liquides sur lesquelles personne n'élevait de contestation. Un mariage pouvait mettre à flot cet ambitieux en écopant sa barque pleine des eaux de la dette; mais le bon mariage dépendait de son avancement, et son avancement voulait la députation. En cherchant les moyens de briser ce cercle vicieux, il ne voyait qu'un immense service à rendre ou quelque bonne affaire à combiner. Mais, hélas! les conspirations étaient usées, et les Bourbons avaient, en apparence, vaincu les partis. Enfin, malheureusement, depuis quelques années, le gouvernement était si bien mis à jour par les sottes discussions de la gauche, qui s'étudiait à rendre tout gouvernement impossible en France, qu'on ne pouvait plus y faire d'affaires : les dernières s'étaient accomplies en Espagne, et combien n'avait-on pas crié! Puis des Lupeaulx multiplia les difficultés en croyant à l'amitié de son ministre, auquel il eut l'imprudence d'exprimer le désir d'être assis sur les bancs ministériels. Les ministres devinèrent d'où venait ce désir : des Lupeaulx voulait consolider une position précaire et ne plus être dans leur dépendance. Le lévrier se révoltait contre le chasseur; les ministres lui donnèrent quelques coups de fouet et le caressèrent tour à tour, ils lui suscitèrent des rivaux; mais des Lupeaulx se conduisit avec eux comme une habile courtisane avec des nouvelles venues : il leur tendit des piéges, ils y tombèrent, il en fit promptement justice. Plus il se sentit menacé, plus il désira conquérir un poste inamovible; mais il fallait jouer serré! En un instant, il pouvait tout perdre. Un coup de plume abattrait ses épaulettes de colonel civil, son inspection, sa sinécure à la société anonyme, ses deux places et leurs avantages : en tout, six traitements conservés sous le feu de la loi sur le cumul. Souvent, il menaçait son ministre comme une maîtresse menace son amant, il se disait sur le point d'épouser une riche veuve : le ministre cajolait alors le cher des Lupeaulx. Dans un de ces raccommodements, il reçut la promesse formelle d'une place à l'Académie des inscriptions

et belles-lettres, lors de la première vacance. C'était, disait-il, le pain d'un cheval. Dans son admirable position, Clément Chardin des Lupeaulx était comme un arbre planté dans un terrain favorable. Il pouvait satisfaire ses vices, ses fantaisies, ses vertus et ses défauts.

Voici les fatigues de sa vie : entre cinq ou six invitations journalières, il avait à choisir la maison où se trouvait le meilleur dîner. Il allait faire rire le matin le ministre et sa femme au petit lever, caressait les enfants et jouait avec eux. Puis il travaillait une heure ou deux, c'est-à-dire il s'étendait dans un bon fauteuil pour lire les journaux, dicter le sens d'une lettre, recevoir quand le ministre n'y était pas, expliquer en gros la besogne, attraper ou distribuer quelques gouttes d'eau bénite de cour, parcourir des pétitions d'un coup de lorgnon ou les apostiller par une signature qui signifiait : *Je m'en moque, faites comme vous voudrez !* Chacun savait que, quand des Lupeaulx s'intéressait à quelqu'un ou à quelque chose, il s'en mêlait personnellement. Il permettait aux employés supérieurs quelques causeries intimes sur les affaires délicates, et il écoutait leurs cancans. De temps en temps, il allait au château prendre le mot d'ordre. Enfin, il attendait le ministre au retour de la Chambre quand il y avait session, pour savoir s'il fallait inventer et diriger quelque manœuvre. Le sybarite ministériel s'habillait, dînait et visitait douze ou quinze salons de huit heures à trois heures du matin. A l'Opéra, il causait avec les journalistes, car il était avec eux du dernier bien; il y avait entre eux un continuel échange de petits services, il leur entonnait ses fausses nouvelles et gobait les leurs; il les empêchait d'attaquer tel ou tel ministre sur telle ou telle chose qui ferait, disait-il, une vraie peine à leurs femmes ou à leurs maîtresses.

— Dites que le projet de loi ne vaut rien, et démontrez-le, si vous pouvez; mais ne dites pas que Mariette a mal dansé. Calomniez notre affection pour nos proches en jupons, mais ne révélez pas nos farces de jeune homme. Diantre! nous avons tous fait nos vaudevilles, et nous ne savons pas ce que nous pouvons devenir par le temps qui court. Vous serez peut-être ministre, vous qui salez aujourd'hui les tartines du *Constitutionnel*...

En revanche, dans l'occasion il servait les rédacteurs, il levait

tout obstacle à la représentation d'une pièce, il lâchait à propos des gratifications ou quelque bon dîner, il promettait de faciliter la conclusion d'une affaire. D'ailleurs, il aimait la littérature et protégeait les arts : il avait des autographes, de magnifiques albums *gratis,* des esquisses, des tableaux. Il faisait beaucoup de bien aux artistes en ne leur nuisant pas, en les soutenant dans certaines occasions où leur amour-propre voulait une satisfaction peu coûteuse. Aussi était-il aimé par tout ce monde de coulisses, de journalistes et d'artistes. D'abord, tous avaient les mêmes vices et la même paresse; puis ils se moquaient si bien de tout entre deux vins ou entre deux danseuses! le moyen de ne pas être amis? Si des Lupeaulx n'eût pas été secrétaire général, il aurait été journaliste. Aussi, dans la lutte des quinze années où la batte de l'épigramme ouvrit la brèche par où passa l'insurrection, des Lupeaulx ne reçut-il jamais le moindre coup.

En voyant cet homme jouant à la boule dans le jardin du ministère avec les enfants de monseigneur, le fretin des employés se creusait la cervelle pour deviner le secret de son influence et la nature de son travail, tandis que les talons rouges de tous les ministères le regardaient comme le plus dangereux Méphistophélès, l'adoraient et lui rendaient avec usure les flatteries qu'il débitait dans la sphère supérieure. Indéchiffrable comme une énigme hiéroglyphique pour les petits, l'utilité du secrétaire général était claire comme une règle de trois pour les intéressés. Chargé de trier les conseils, les idées, de faire des rapports verbaux, ce petit prince de Wagram du Napoléon ministériel connaissait tous les secrets de la politique parlementaire, raccrochait les tièdes, portait, rapportait et enterrait les propositions, disait les *non* ou les *oui* que le ministre n'osait prononcer. Fait à recevoir les premiers feux et les premiers coups du désespoir ou de la colère, il se lamentait ou riait avec le ministre. Anneau mystérieux par lequel bien des intérêts se rattachaient au château et discret comme un confesseur, tantôt il savait tout et tantôt il ne savait rien; puis, il disait du ministre ce qu'un ministre ne pouvait pas dire de soi-même. Enfin, avec cet Éphestion politique, le ministre osait être lui : ôter sa perruque et son râtelier, poser ses scrupules et se mettre en pantoufles, déboutonner ses roueries et déchausser sa conscience.

Tout, d'ailleurs, n'était pas roses pour des Lupeaulx : il flattait et conseillait son ministre, obligé de flatter pour conseiller, de conseiller en flattant et de déguiser la flatterie sous le conseil. Aussi presque tous les hommes politiques qui firent ce métier eurent-ils une figure assez jaune. Leur constante habitude de toujours faire un mouvement de tête affirmatif pour approuver ce qui se dit, ou pour s'en donner l'air, communiqua quelque chose d'étrange à leur tête. Ils approuvaient indifféremment tout ce qui se disait devant eux. Leur langage fut plein de *mais,* de *cependant,* de *néanmoins,* de *moi, je ferais, moi, à votre place* (ils disaient souvent *à votre place*), toutes phrases qui préparent la contradiction.

Au physique, Clément des Lupeaulx était le reste d'un joli homme : taille de cinq pieds quatre pouces, embonpoint tolérable, le teint échauffé par la bonne chère, un air usé, une titus poudrée, de petites lunettes fines; au moins blond, couleur indiquée par une main potelée comme celle d'une vieille femme, un peu trop carrée, les ongles courts, une main de satrape. Le pied ne manquait pas de distinction. Passé cinq heures, des Lupeaulx était toujours en bas de soie à jour, en souliers, pantalon noir, gilet de cachemire, mouchoir de batiste sans parfums, chaîne d'or, habit bleu de roi à boutons ciselés, et sa brochette d'ordres. Le matin, des bottes craquant sous un pantalon gris et la petite redingote courte et serrée des intrigants. Sa tenue ressemblait alors beaucoup plus à celle d'un avoué madré qu'à la contenance d'un ministre. Son œil, miroité par l'usage des lunettes, le rendait plus laid qu'il ne l'était réellement quand par malheur il les ôtait. Pour les juges habiles, pour les gens droits que le vrai seul met à l'aise, des Lupeaulx était insupportable. Ses façons gracieuses frisaient le mensonge, ses protestations aimables, ses vieilles gentillesses, toujours neuves pour les imbéciles, montraient trop la corde. Tout homme perspicace voyait en lui une planche pourrie sur laquelle il fallait bien se garder de poser le pied. Dès que la belle madame Rabourdin daigna s'occuper de la fortune administrative de son mari, elle devina Clément des Lupeaulx et l'étudia pour savoir si dans cette volige il y avait encore quelques fibres ligneuses assez solides pour lestement passer dessus du bureau à la division, de huit mille à douze mille francs. La femme supérieure crut pouvoir jouer ce roué poli-

tique. M. des Lupeaulx fut donc un peu cause des dépenses extraordinaires qui se firent et qui se continuaient dans le ménage de Rabourdin.

La rue Duphot, bâtie sous l'Empire, est remarquable par quelques maisons élégantes au dehors et dont les appartements ont été généralement bien entendus. Celui de madame Rabourdin avait d'excellentes dispositions, avantage qui entre pour beaucoup dans la noblesse de la vie intérieure. Une jolie antichambre assez vaste, éclairée sur la cour, menait à un grand salon dont les fenêtres voyaient sur la rue. A droite de ce salon se trouvaient le cabinet et la chambre de Rabourdin, en retour desquels était la salle à manger, où l'on entrait par l'antichambre; à gauche, la chambre à coucher de madame et son cabinet de toilette, en retour desquels était le petit appartement de sa fille. Aux jours de réception, la porte du cabinet de Rabourdin et celle de la chambre de madame restaient ouvertes. L'espace permettait de recevoir une assemblée choisie sans se donner le ridicule qui pèse sur certaines soirées bourgeoises, où le luxe s'improvise aux dépens des habitudes journalières et paraît alors une exception. Le salon venait d'être retendu en soie jaune avec des agréments de couleur carmélite. La chambre de madame était vêtue en étoffe *vraie perse* et meublée dans le genre *rococo*. Le cabinet de Rabourdin hérita de la tenture de l'ancien salon, nettoyée, et fut orné des beaux tableaux laissés par Leprince. La fille du commissaire-priseur utilisa dans sa salle à manger de ravissants tapis turcs, bonne occasion saisie par son père, en les y encadrant dans de vieux ébènes, d'un prix devenu exorbitant. D'admirables buffets de Boulle, achetés également par le feu commissaire-priseur, meublèrent le pourtour de cette pièce, au milieu de laquelle scintillèrent les arabesques en cuivre incrustées dans l'écaille de la première horloge à socle qui reparut pour remettre en honneur les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle. Des fleurs embaumaient cet appartement, plein de goût et de belles choses, où chaque détail était une œuvre d'art bien placée et bien accompagnée; où madame Rabourdin, mise avec cette originale simplicité que trouvent les artistes, se montrait comme une femme accoutumée à ces jouissances, n'en parlait pas et laissait aux grâces de son esprit à compléter l'effet produit sur ses hôtes par cet ensemble.

Grâce à son père, dès que le *rococo* fut à la mode, Célestine fit parler d'elle.

Quelque habitué qu'il fût aux fausses et aux réelles magnificences de tout étage, des Lupeaulx fut surpris chez madame Rabourdin. Le charme qui saisit cet Asmodée parisien peut s'expliquer par une comparaison. Imaginez un voyageur fatigué des mille aspects si riches de l'Italie, du Brésil, des Indes, qui revient dans sa patrie et trouve sur son chemin un délicieux petit lac, comme est le lac d'Orta, au pied du mont Rose; une île bien jetée dans des eaux calmes, coquette et simple, naïve et cependant parée, solitaire et bien accompagnée : élégants bouquets d'arbres, statues d'un bel effet. Alentour, des rives à la fois sauvages et cultivées; le grandiose et ses tumultes au dehors, au dedans les proportions humaines. Le monde que le voyageur a vu se retrouve en petit, modeste et pur; son âme reposée le convie à rester là, car un charme poétique et mélodieux l'entoure de toutes les harmonies et réveille toutes les idées. C'est à la fois une chartreuse et la vie! Quelques jours auparavant, la belle madame Firmiani, l'une des plus ravissantes femmes du faubourg Saint-Germain, qui aimait et recevait madame Rabourdin, avait dit à des Lupeaulx, invité tout exprès pour entendre cette phrase : « Pourquoi n'allez-vous donc pas chez madame? » Et elle avait montré Célestine. « Madame a des soirées délicieuses, et surtout on y dîne... mieux que chez moi. » Des Lupeaulx s'était laissé surprendre une promesse par la belle madame Rabourdin, qui, pour la première fois, avait levé les yeux sur lui en parlant. Et il était allé rue Duphot, n'est-ce pas tout dire? La femme n'a qu'une ruse, s'écrie Figaro, mais elle est infaillible. En dînant chez ce simple chef de bureau, des Lupeaulx se promit d'y dîner quelquefois. Grâce au jeu décent et convenable de la charmante femme que sa rivale, madame Colleville, surnomma *la Célimène de la rue Duphot,* il y dînait tous les vendredis depuis un mois, et revenait de son propre mouvement prendre une tasse de thé le mercredi. Depuis quelques jours, après de savantes et fines perquisitions, madame Rabourdin croyait avoir trouvé dans cette planche ministérielle la place d'y mettre une fois le pied. Elle ne doutait plus du succès. Sa joie intérieure ne peut être comprise que dans ces ménages d'employés où l'on a, trois ou

quatre ans durant, calculé le bien-être résultant d'une nomination espérée, caressée, choyée. Combien de souffrances apaisées! combien de vœux élancés vers les divinités ministérielles! combien de visites intéressées! Enfin, grâce à sa hardiesse, madame Rabourdin entendait tinter l'heure où elle allait avoir vingt mille francs par an au lieu de huit mille.

— Et je me serai bien conduite, se disait-elle. J'ai fait un peu de dépense; mais nous ne sommes pas dans une époque où l'on va chercher les mérites qui se cachent, tandis qu'en se mettant en vue, en restant dans le monde, en cultivant ses relations, en s'en faisant de nouvelles, un homme arrive. Après tout, les ministres et leurs amis ne s'intéressent qu'aux gens qu'ils voient, et Rabourdin ne se doute pas du monde! Si je n'avais pas entortillé ces trois députés, ils auraient peut-être voulu la place de la Billardière; tandis que, reçus chez moi, la vergogne les prend, ils deviennent nos appuis au lieu d'être nos rivaux. J'ai fait un peu la coquette, mais je suis heureuse que les premières niaiseries avec lesquelles on amuse les hommes aient suffi...

Le jour où commença réellement une lutte inattendue à propos de cette place, après le dîner ministériel qui précédait une de ces soirées que les ministres considèrent comme publiques, des Lupeaulx se trouvait à la cheminée auprès de la femme du ministre. En prenant sa tasse de café, il lui arriva de comprendre encore une fois madame Rabourdin parmi les sept ou huit femmes véritablement supérieures de Paris. A plusieurs reprises, il avait déjà mis au jeu madame Rabourdin comme le caporal Trim y mettait son bonnet.

— Ne le dites pas trop, cher ami, vous lui feriez du tort, lui dit la femme du ministre en riant à demi.

Aucune femme n'aime à entendre faire devant elle l'éloge d'une autre femme; toutes se réservent en ce cas la parole, afin de vinaigrer la louange.

— Ce pauvre la Billardière est en train de mourir, reprit Son Excellence, sa succession administrative revient à Rabourdin, qui est un de nos plus habiles employés, et envers qui nos prédécesseurs ne se sont pas bien conduits, quoique l'un d'eux ait dû sa préfecture de police sous l'Empire à certain personnage payé pour

s'intéresser à Rabourdin. Franchement, cher ami, vous êtes encore assez jeune pour être aimé pour vous-même...

— Si la place de la Billardière est acquise à Rabourdin, je puis être cru quand je vante la supériorité de sa femme, répliqua des Lupeaulx en sentant l'ironie du ministre; mais, si madame la comtesse veut en juger par elle-même...

— Je l'inviterai à mon premier bal, n'est-ce pas? Votre femme supérieure arriverait quand j'aurai de ces dames qui viennent ici pour se moquer de nous, elles entendraient annoncer *madame Rabourdin*.

— Mais n'annonce-t-on pas madame Firmiani chez le ministre des affaires étrangères?

— Une femme née Cadignan!... dit vivement le nouveau comte en lançant un coup d'œil foudroyant à son secrétaire général, car ni lui ni sa femme n'étaient nobles.

Beaucoup de personnes crurent qu'il s'agissait d'affaires importantes, les solliciteurs demeurèrent au fond du salon. Quand des Lupeaulx sortit, la comtesse nouvelle dit à son mari :

— Je crois des Lupeaulx amoureux!

— Ce serait donc la première fois de sa vie! répondit-il en haussant les épaules, comme pour dire à sa femme que des Lupeaulx ne s'occupait point de bagatelles.

Le ministre vit entrer un député du centre droit et laissa sa femme pour aller caresser une voix indécise. Mais, sous le coup d'un désastre imprévu qui l'accablait, ce député voulait s'assurer une protection et venait annoncer en secret qu'il serait sous peu de jours obligé de donner sa démission. Ainsi prévenu, le ministre pouvait faire jouer ses batteries avant l'opposition.

Le ministre, c'est-à-dire des Lupeaulx, avait invité à dîner un personnage inamovible dans tous les ministères, assez embarrassé de sa personne, et qui, dans son désir de prendre une contenance digne, restait planté sur ses deux jambes réunies à la façon d'une gaîne égyptienne. Ce fonctionnaire attendait près de la cheminée le moment de remercier le secrétaire général, dont la retraite brusque et imprévue le surprit au moment où il allait phraser un compliment. C'était purement et simplement le caissier du ministère, le seul employé qui ne tremblât jamais lors d'un changement.

Dans ce temps, la Chambre ne tripotait pas mesquinement le budget comme dans le temps déplorable où nous vivons, elle ne réduisait pas ignoblement les émoluments ministériels, elle ne faisait pas ce qu'en style de cuisine on nomme des économies de bouts de chandelle, elle accordait à chaque ministre qui prenait les affaires une indemnité dite de *déplacement*. Il en coûte, hélas! autant pour entrer au ministère que pour en sortir, et l'arrivée entraîne des frais de toute nature qu'il est peu convenable d'inventorier. Cette indemnité consistait en vingt-cinq jolis petits mille francs. L'ordonnance apparaissait-elle au *Moniteur*, pendant que grands et petits, attroupés autour des poêles ou devant les cheminées, secoués par l'orage dans leurs places, se disaient : « Que va faire celui-là? va-t-il augmenter le nombre des employés? va-t-il en renvoyer deux pour en faire rentrer trois? » le paisible caissier prenait vingt-cinq beaux billets de banque, les attachait avec une épingle, et gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une expression joyeuse. Il enfilait l'escalier des appartements et se faisait introduire chez monseigneur, à son lever, par les gens, qui tous confondent en un seul et même pouvoir l'argent et le gardien de l'argent, le contenant et le contenu, l'idée et la forme. Le caissier saisissait le couple ministériel à l'aurore du ravissement pendant laquelle un homme d'État est bénin et bon prince. Au *Que voulez-vous?* du ministre, il répondait par l'exhibition des chiffons, en disant qu'il s'empressait d'apporter à Son Excellence l'indemnité d'usage; il en expliquait les motifs à madame étonnée mais heureuse, et qui ne manquait jamais de prélever quelque chose, souvent le tout. Un déplacement est une affaire de ménage. Le caissier tournait son compliment, et glissait à monseigneur quelques phrases : « Si Son Excellence daignait lui conserver sa place, si elle était contente d'un service purement mécanique, si, etc. » Comme un homme qui apporte vingt-cinq mille francs est toujours un digne employé, le caissier ne sortait pas sans entendre sa confirmation au poste d'où il voyait passer, repasser et trépasser les ministres depuis vingt-cinq ans. Puis il se mettait aux ordres de madame, il apportait les treize mille francs du mois en temps utile, il les avançait ou les retardait à commandement, et se ménageait ainsi, suivant une vieille expression monastique, une voix au chapitre.

Ancien teneur de livres au Trésor, quand le Trésor avait des livres tenus en partie double, le sieur Saillard fut indemnisé par sa place actuelle quand on y renonça. C'était un gros et gras bonhomme, très-fort sur la tenue des livres et très-faible en toute autre chose, rond comme un zéro, simple comme bonjour, qui venait à pas comptés comme un éléphant, et s'en allait de même à la place Royale, où il demeurait dans le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel à lui. Il avait pour compagnon de route M. Isidore Baudoyer, chef de bureau dans la division de M. de la Billardière et partant collègue de Rabourdin, lequel avait épousé Élisabeth Saillard, sa fille unique, et avait naturellement pris un appartement au-dessus du sien. Personne ne doutait au ministère que le père Saillard ne fût une bête, mais personne n'avait jamais pu savoir jusqu'où allait sa bêtise; elle était trop compacte pour être interrogée, elle ne sonnait pas le creux, elle absorbait tout sans rien rendre. Bixiou (un employé dont il sera bientôt question) avait fait la charge du caissier en mettant une tête à perruque sur le haut d'un œuf et deux petites jambes dessous, avec cette inscription : « Né pour payer et recevoir sans jamais commettre d'erreurs. Un peu moins de bonheur, il eût été garçon de la Banque de France; un peu plus d'ambition, il était remercié. »

En ce moment, le ministre regardait son caissier comme on regarde une patère ou la corniche, sans imaginer que l'ornement puisse entendre le discours, ni comprendre une pensée secrète.

— Je tiens d'autant plus à ce que nous arrangions tout avec le préfet dans le plus profond mystère, que des Lupeaulx a des prétentions, disait le ministre au député démissionnaire, sa bicoque est dans votre arrondissement et nous ne voulons pas de lui.

— Il n'a ni le cens ni l'âge, dit le député.

— Oui, mais vous savez ce qui a été décidé pour Casimir Perier, relativement à l'âge. Quant à la possession annale, des Lupeaulx possède quelque chose qui ne vaut pas grand'chose; mais la loi n'a pas prévu les agrandissements, et il peut acquérir. — Les commissions ont la marche large pour les députés du centre, et nous ne pourrions pas nous opposer ostensiblement à la bonne volonté que l'on aurait pour ce cher ami.

— Mais où prendrait-il l'argent pour des acquisitions?

— Et comment Manuel a-t-il été possesseur d'une maison à Paris? s'écria le ministre.

La patère écoutait, mais bien à son corps défendant. Ces vives interlocutions, quoique murmurées, aboutissaient à l'oreille de Saillard par des caprices d'acoustique encore mal observés. Savez-vous quel sentiment s'empara du bonhomme en entendant ces confidences politiques? une terreur cuisante. Il était de ces gens naïfs qui se désespèrent de paraître écouter ce qu'ils ne doivent pas entendre, d'entrer là où ils ne sont pas appelés, de paraître hardis quand ils sont timides, curieux quand ils sont discrets. Le caissier se glissa sur le tapis de manière à se reculer, en sorte que le ministre le trouva fort loin quand il l'aperçut. Saillard était un séide ministériel incapable de la moindre indiscrétion; si le ministre l'avait cru dans son secret, il n'aurait eu qu'à lui dire : *Motus!* Le caissier profita de l'affluence des courtisans, regagna un fiacre de son quartier pris à l'heure lors de ces coûteuses invitations, et revint à la place Royale.

A l'heure où le père Saillard voyageait dans Paris, son gendre et sa chère Élisabeth étaient occupés, avec l'abbé Gaudron, leur directeur, à faire un vertueux boston en compagnie de quelques voisins, et d'un certain Martin Falleix, fondeur en cuivre au faubourg Saint-Antoine, à qui Saillard avait prêté les fonds nécessaires pour créer un-bénéficieux établissement. Ce Falleix, honnête Auvergnat venu le chaudron sur le dos, avait été promptement employé chez les Brézac, grands dépeceurs de châteaux. Vers vingt-sept ans, altéré de bien-être tout comme un autre, Martin Falleix eut le bonheur d'être commandité par M. Saillard pour l'exploitation d'une découverte en fonderie (brevet d'invention et médaille d'or à l'Exposition de 1825). Madame Baudoyer, dont la fille unique marchait, suivant un mot du père Saillard, sur la queue de ses douze ans, avait jeté son dévolu sur Falleix, garçon trapu, noiraud, actif, de probité dégourdie, dont elle faisait l'éducation. Suivant ses idées, cette éducation consistait à apprendre au brave Auvergnat à jouer au boston, à bien tenir ses cartes, à ne pas laisser voir dans son jeu, à venir chez eux rasé, les mains savonnées au gros savon ordinaire; à ne pas jurer, à parler leur français, à porter des bottes au

lieu de souliers, des chemises en calicot au lieu de chemise en toile à sacs, à relever ses cheveux au lieu de les tenir plats. Depuis huit jours, Élisabeth avait décidé Falleix à ôter de ses oreilles deux énormes anneaux plats qui ressemblaient à des cerceaux.

— Vous allez trop loin, madame Baudoyer, dit-il en la voyant heureuse de ce sacrifice, vous prenez sur moi trop d'empire : vous me faites nettoyer mes dents, ce qui les ébranle; vous me ferez bientôt brosser mes ongles et friser mes cheveux, ce qui ne va pas dans notre commerce : on n'y aime pas les muscadins.

Élisabeth Baudoyer, *née Saillard,* est une de ces figures qui se dérobent au pinceau pas leur vulgarité même, et qui néanmoins doivent être esquissées; car elles offrent une expression de cette petite bourgeoisie parisienne, placée au-dessus des riches artisans et au-dessous de la haute classe, dont les qualités sont presque des vices, dont les défauts n'ont rien d'aimable, mais dont les mœurs, quoique plates, ne manquent pas d'originalité. Élisabeth avait en elle quelque chose de chétif qui faisait mal à voir. Sa taille, qui dépassait à peine quatre pieds, était si mince, que sa ceinture comportait à peine une demi-aune. Ses traits fins, ramassés vers le nez, donnaient à sa figure une vague ressemblance avec le museau d'une belette. A trente ans passés, elle paraissait n'en avoir que seize ou dix-sept. Ses yeux d'un bleu de faïence, opprimés par de grosses paupières unies à l'arcade des sourcils, jetaient peu d'éclat. Tout en elle était mesquin : et ses cheveux d'un blond qui tirait sur le blanc, et son front plat éclairé par des plans où le jour semblait s'arrêter, et son teint plein de tons gris presque plombés. Le bas du visage, plus triangulaire qu'ovale, terminait irrégulièrement des contours assez généralement tourmentés. Enfin la voix offrait une assez jolie suite d'intonations aigres-douces. Élisabeth était bien la petite bourgeoisie conseillant son mari le soir, sur l'oreiller, sans le moindre mérite dans ses vertus, ambitieuse sans arrière-pensée et par le seul développement de l'égoïsme domestique; à la campagne, elle aurait voulu arrondir ses propriétés; dans l'administration, elle voulait avancer. Dire la vie de son père et de sa mère, dira toute la femme en peignant l'enfance de la jeune fille.

M. Saillard avait épousé la fille d'un marchand de meubles, établi sous les piliers des Halles. L'exiguïté de leur fortune avait pri-

mitivement obligé M. et madame Saillard à de constantes privations. Après trente-trois ans de mariage et vingt-neuf ans de travail dans les bureaux, la fortune des Saillard (leur société les nommait ainsi) consistait en soixante mille francs confiés à Falleix, l'hôtel de la place Royale acheté quarante mille francs en 1804, et trente-six mille francs de dot donnés à leur fille. Dans ce capital, la succession de la veuve Bidault, mère de madame Saillard, représentait une somme de cinquante mille francs environ. Les appointements de Saillard avaient toujours été de quatre mille cinq cents francs, car sa place était un vrai cul-de-sac administratif qui pendant longtemps ne tenta personne. Ces quatre-vingt-dix mille francs, amassés sou à sou, provenaient donc d'économies sordides et fort inintelligemment employées. En effet, les Saillard ne connaissaient pas d'autre manière de placer leur argent que de le porter, par somme de cinq mille francs, chez leur notaire, M. Sorbier, prédécesseur de Cardot, et de le prêter à cinq pour cent par première hypothèque, avec subrogation dans les droits de la femme quand l'emprunteur était marié! Madame Saillard obtint en 1804 un bureau de papier timbré dont le détail détermina l'entrée d'une servante au logis. En ce moment, l'hôtel, qui valait plus de cent mille francs, en rapportait huit mille. Falleix donnait sept pour cent de ses soixante mille francs, outre un partage égal des bénéfices. Ainsi les Saillard jouissaient d'au moins dix-sept mille livres de rente. Toute l'ambition du bonhomme était d'avoir la croix en prenant sa retraite.

La jeunesse d'Élisabeth fut un travail constant dans une famille dont les mœurs étaient si pénibles et les idées si simples. On y délibérait sur l'acquisition d'un chapeau pour Saillard, on comptait combien d'années avait duré un habit, les parapluies étaient accrochés par en haut au moyen d'une boucle en cuivre. Depuis 1804, il ne s'était pas fait une réparation à la maison. Les Saillard gardaient leur rez-de-chaussée dans l'état où le précédent propriétaire le leur avait livré : les trumeaux étaient dédorés, les peintures des dessus de porte se voyaient à peine sous la couche de poussière mise par le temps. Ils conservaient, dans ces grandes et belles pièces à cheminées en marbre sculpté, à plafonds dignes de ceux de Versailles, les meubles trouvés chez la veuve Bidault. C'était des fauteuils en



MADAME SAILLARD ET SA FILLE.

Quoiqu'elle eût cinquante-sept ans et que ses travaux obstinés au sein du ménage lui permissent bien de se reposer, elle tricotait les bas de son mari...

LES EMPLOYÉS.

bois de noyer disjoints et couverts en tapisserie, des commodes en bois de rose, des guéridons à galerie en cuivre et à marbres blancs fendus, un superbe secrétaire de Boulle auquel la mode n'avait pas encore rendu sa valeur, enfin le tohu-bohu des bonnes occasions saisies par la marchande des piliers des Halles : tableaux achetés à cause de la beauté des cadres; vaisselle d'ordre composite, c'est-à-dire un dessert en magnifiques assiettes du Japon, et le reste en porcelaine de toutes les fabriques; argenterie dépareillée, vieux cristaux, beau linge damassé, lit en tombeau garni de perse et à plumes.

Au milieu de toutes ces reliques, madame Saillard habitait une bergère d'acajou moderne, les pieds sur une chaufferette brûlée à chaque trou, près d'une cheminée pleine de cendres et sans feu sur laquelle se voyaient un cartel, des bronzes antiques, des candélabres à fleurs, mais sans bougies, car elle s'éclairait avec un martinet en cuivre d'où s'élevait une haute chandelle cannelée par différents coulages. Madame Saillard montrait un visage où, malgré ses rides, se peignaient l'entêtement et la sévérité, l'étroitesse de ses idées, une probité quadrangulaire, une religion sans pitié, une avarice naïve et la paix d'une conscience nette. Dans certains tableaux flamands, vous voyez des femmes de bourgmestres ainsi composées par la nature et bien reproduites par le pinceau; mais elles ont de belles robes en velours ou d'étoffes précieuses, tandis que madame Saillard n'avait pas de robes, mais ce vêtement antique nommé, dans la Touraine et dans la Picardie, des cottes, ou plus généralement, en France, des cotillons, espèce de jupes plissées derrière et sur les côtés, mises les unes sur les autres. Son corsage était serré dans un casaquin, autre mode d'un autre âge! Elle conservait le bonnet à papillon et les souliers à talons hauts. Quoiqu'elle eût cinquante-sept ans et que ses travaux obstinés au sein du ménage lui permissent bien de se reposer, elle tricotait les bas de son mari, les siens et ceux d'un oncle, comme tricotent les femmes de la campagne, en marchant, en parlant, en se promenant dans le jardin, en allant voir ce qui se passait à sa cuisine.

D'abord infligée par la nécessité, l'avarice des Saillard était devenue une habitude. Au retour du bureau, le caissier mettait habit bas, il faisait lui-même le beau jardin fermé sur la cour par une

grille, et qu'il s'était réservé. Pendant longtemps, Élisabeth était allée le matin au marché avec sa mère, et toutes deux suffisaient aux soins du ménage. La mère cuisait admirablement un canard aux navets; mais, selon le père Saillard, Élisabeth n'avait pas sa pareille pour savoir accommoder aux oignons les restes d'un gigot. « C'était à manger son oncle sans s'en apercevoir. » Aussitôt qu'Élisabeth avait su tenir une aiguille, sa mère lui avait fait raccommoder le linge de la maison et les habits de son père. Sans cesse occupée comme une servante, elle ne sortait jamais seule. Quoique demeurant à deux pas du boulevard du Temple, où se trouvent Franconi, la Gaieté, l'Ambigu-Comique, et plus loin la Porte-Saint-Martin, Élisabeth n'était jamais allée à la *comédie*. Quand elle eut la fantaisie de *voir ce que c'était*, avec la permission de M. Gaudron, bien entendu, M. Baudoyer la mena, par magnificence et afin de lui montrer le plus beau de tous les spectacles, à l'Opéra, où se donnait alors *le Laboureur chinois*. Élisabeth trouva la *comédie* ennuyeuse comme les mouches, et n'y voulut plus retourner. Le dimanche, après avoir cheminé quatre fois de la place Royale à l'église Saint-Paul, car sa mère lui faisait pratiquer strictement les préceptes et les devoirs de la religion, son père et sa mère la conduisaient devant le café Turc, où ils s'asseyaient sur les chaises placées alors entre une barrière et le mur. Les Saillard se dépêchaient d'arriver les premiers afin d'être au bon endroit, et se divertissaient à voir passer le monde. A cette époque, le jardin Turc fut le rendez-vous des élégants et élégantes du Marais, du faubourg Saint-Antoine et lieux circonvoisins. Élisabeth n'avait jamais porté que des robes d'indienne en été, de mérinos en hiver, et les faisait elle-même; sa mère ne lui donnait que vingt francs par mois pour son entretien; mais son père, qui l'aimait beaucoup, tempérait cette rigueur par quelques présents. Elle n'avait jamais lu ce que l'abbé Gaudron, vicaire de Saint-Paul et le conseil de la maison, appelait des livres profanes. Ce régime avait porté ses fruits. Obligée d'employer ses sentiments à une passion quelconque, Élisabeth devint âpre au gain, quoiqu'elle ne manquât ni de sens ni de perspicacité; mais les idées religieuses et son ignorance ayant enveloppé ses qualités dans un cercle d'airain, elles ne s'exercèrent que sur les choses les plus vulgaires de la vie; puis, disséminées sur peu de



M. BIDAULT-GIGONNET.

Ce petit vieillard, à figure d'un teint verdâtre... laissait
flotter ses cheveux gris sous son tricorne...

LES EMPLOYÉS.

points, elles se portaient tout entières dans l'affaire en train. Réprimé par la dévotion, son esprit naturel dut se déployer entre les limites posées par les cas de conscience, qui sont un magasin de subtilités où l'intérêt choisit ses échappatoires. Semblable à ces saints personnages chez qui la religion n'a pas étouffé l'ambition, elle était capable de demander au prochain des actions blâmables pour en recueillir tout le fruit; dans l'occasion, elle eût été, comme eux, implacable pour son dû, sournoise dans les moyens. Offensée, elle eût observé ses adversaires avec la perfide patience des chats, et se serait ménagé quelque froide et complète vengeance mise sur le compte du bon Dieu. Jusqu'au mariage d'Élisabeth, les Saillard vécurent sans autre société que celle de l'abbé Gaudron, prêtre auvergnat, nommé vicaire de Saint-Paul lors de la restauration du culte catholique. A cet ecclésiastique, ami de feu madame Bidault, se joignait l'oncle paternel de madame Saillard, vieux marchand de papier retiré depuis l'an II de la République, alors âgé de soixante-neuf ans, et qui venait les voir le dimanche seulement, parce qu'on ne faisait pas d'affaires ce jour-là.

Ce petit vieillard, à figure d'un teint verdâtre, prise presque tout entière par un nez rouge comme celui d'un buveur et percée de deux yeux de vautour, laissait flotter ses cheveux gris sous un tricorne, portait des culottes dont les oreilles dépassaient démesurément les boucles, des bas de coton chinés tricotés par sa nièce, qu'il appelait toujours *la petite Saillard;* de gros souliers à boucles d'argent et une redingote multicolore. Il ressemblait beaucoup à ces petits sacristains-bedeaux-sonneurs-suisses-fossoyeurs-chantres de village, que l'on prend pour des fantaisies de caricaturiste jusqu'à ce qu'on les ait vus fonctionnant. En ce moment, il arrivait encore à pied pour dîner et s'en retournait de même rue Grenétat, où il demeurait à un troisième étage. Son métier consistait à escompter les valeurs de commerce dans le quartier Saint-Martin, où il était connu sous le sobriquet de Gigonnet, à cause du mouvement fébrile et convulsif par lequel il levait la jambe. M. Bidault avait commencé l'escompte dès l'an II, avec un Hollandais, le sieur Werbrust, ami de Gobseck.

Plus tard, dans le banc de la fabrique de Saint-Paul, Saillard fit la connaissance de M. et madame Transon, gros négociants en po-

teries, établis rue de Lesdiguières, qui s'intéressèrent à Élisabeth, et qui, dans l'intention de la marier, produisirent le jeune Isidore Baudoyer chez les Saillard. La liaison de M. et madame Baudoyer avec les Saillard se resserra par l'approbation de Gigonnet, qui, pendant longtemps, avait employé dans ses affaires un sieur Mitral. huissier, frère de madame Baudoyer la mère, lequel voulait alors se retirer dans une jolie maison, à l'Ile-Adam. M. et madame Baudoyer, père et mère d'Isidore, honnêtes mégissiers de la rue Censier, avaient lentement fait une fortune médiocre dans un commerce routinier. Après avoir marié leur fils unique, auquel ils donnèrent cinquante mille francs, ils pensèrent à vivre à la campagne, et choisirent le pays de l'Ile-Adam, où ils attirèrent Mitral; mais ils vinrent fréquemment à Paris, où ils conservaient un pied-à-terre dans la maison de la rue Censier, donnée en dot à Isidore. Les Baudoyer jouissaient encore de mille écus de rente, après avoir doté leur fils.

M. Mitral, homme à perruque sinistre, à visage de la couleur de la Seine et où brillaient deux yeux tabac d'Espagne, froid comme une corde à puits, et sentant la souris, gardait le secret sur sa fortune; mais il devait opérer dans son coin, comme Gigonnet opérait dans le quartier Saint-Martin.

Si le cercle de cette famille s'étendit, ni ses idées ni ses mœurs ne changèrent. On fêtait les saints du père, de la mère, du gendre, de la fille et de la petite-fille, l'anniversaire des naissances et des mariages, Pâques, Noël, le premier jour de l'an et les Rois. Ces fêtes occasionnaient de grands balayages et un nettoiement universel au logis, ce qui ajoutait l'utilité aux douceurs de ces cérémonies domestiques. Puis s'offraient en grande pompe, et avec accompagnement de bouquets, des cadeaux utiles : une paire de bas de soie ou un bonnet à poil pour Saillard, des boucles d'or, un plat d'argent pour Élisabeth ou pour son mari, à qui l'on faisait peu à peu un service de vaisselle plate, des cottes en soie à madame Saillard qui les gardait en pièces. A propos du présent, on asseyait le gratifié dans un fauteuil en lui disant pendant un certain temps :

— Devine ce que nous t'allons donner?

Enfin s'entamait un dîner splendide, de cinq heures de durée,

auquel étaient conviés l'abbé Gaudron, Falleix, Rabourdin, M. Godard, jadis sous-chef de M. Baudoyer; M. Bataille, capitaine de la compagnie à laquelle appartenaient le gendre et le beau-père. M. Cardot, né prié, faisait comme Rabourdin, il acceptait une invitation sur six. On chantait au dessert, on s'embrassait avec enthousiasme en se souhaitant tous les bonheurs possibles, et l'on exposait les cadeaux, en demandant leur avis à tous les invités. Le jour du bonnet à poil, Saillard l'avait gardé sur la tête pendant le dessert, à la satisfaction générale. Le soir, les simples connaissances venaient, et il y avait bal. On dansa longtemps au son d'un unique violon; mais, depuis six ans, M. Godard, grand joueur de flûte, contribuait à la fête par l'addition d'un perçant flageolet. La cuisinière et la bonne de madame Baudoyer, la vieille Catherine, servante de madame Saillard, le portier ou sa femme faisaient galerie à la porte du salon. Les domestiques recevaient un écu de trois livres pour s'acheter du vin et du café. Cette société considérait Baudoyer et Saillard comme des hommes transcendants : ils étaient employés par le gouvernement, ils avaient percé par leur mérite; ils travaillaient, disait-on, avec le ministre, ils devaient leur fortune à leurs talents, ils étaient des hommes politiques; mais Baudoyer passait pour le plus capable, sa place de chef de bureau supposait des travaux beaucoup plus compliqués, plus ardus que ceux de la tenue d'une caisse. Puis, quoique fils d'un mégissier de la rue Censier, Isidore avait eu le génie de faire des études, l'audace de renoncer à l'établissement de son père pour aborder les bureaux, où il était parvenu à un poste éminent. Enfin, peu communicatif, on le regardait comme un profond penseur, et peut-être, disaient les Transon, deviendra-t-il quelque jour le député du huitième arrondissement. En entendant ces propos, il arrivait souvent à Gigonnet de pincer ses lèvres, déjà si pincées, et de jeter un coup d'œil à sa petite-nièce Élisabeth.

Au physique, Isidore était un homme âgé de trente-sept ans. grand et gros, qui transpirait facilement, et dont la tête ressemblait à celle d'un hydrocéphale. Cette tête énorme, couverte de cheveux châtains et coupés ras, se rattachait au cou par un rouleau de chair qui doublait le collet de son habit. Il avait des bras d'hercule, des mains dignes de Domitien, un ventre que sa sobriété

contenait au majestueux, selon le mot de Brillat-Savarin. Sa figure tenait beaucoup de celle de l'empereur Alexandre. Le type tartare se retrouvait dans ses petits yeux, dans son nez aplati relevé du bout, dans sa bouche à lèvres froides et dans son menton court. Le front était bas et étroit. Quoique d'un tempérament lymphatique, le dévot Isidore s'adonnait à une excessive passion conjugale que le temps n'altérait point. Malgré sa ressemblance avec le bel empereur de Russie et le terrible Domitien, Isidore était tout simplement un bureaucrate, peu capable comme chef de bureau, mais routinièrement formé au travail et qui cachait une nullité flasque sous une enveloppe si épaisse, qu'aucun scalpel ne pouvait la mettre à nu. Ses fortes études, pendant lesquelles il déploya la patience et la sagesse d'un bœuf, sa tête carrée, avaient trompé ses parents, qui le crurent un homme extraordinaire. Méticuleux et pédant, diseur et tracassier, l'effroi de ses employés, auxquels il faisait de continuelles observations, il exigeait les points et les virgules, accomplissait avec rigueur les règlements, et se montrait si terriblement exact, que nul à son bureau ne manquait à s'y trouver avant lui. Baudoyer portait un habit bleu-barbeau à boutons jaunes, un gilet chamois, un pantalon gris et une cravate de couleur. Il avait de larges pieds mal chaussés. La chaîne de sa montre était ornée d'un énorme paquet de vieilles breloques parmi lesquelles il conservait en 1824 les graines d'Amérique à la mode en l'an VII.

Au sein de cette famille, qui se maintenait par la force des liens religieux, par la rigueur de ses mœurs, par une pensée unique, celle de l'avarice, qui devient alors comme une boussole, Élisabeth était forcée de se parler à elle-même au lieu de communiquer ses idées, car elle se sentait sans pairs qui la comprissent. Quoique les faits l'eussent contrainte à juger son mari, la dévote soutenait de son mieux l'opinion favorable à M. Baudoyer; elle lui témoignait un profond respect, honorant en lui le père de sa fille, son mari, le pouvoir temporel, disait le vicaire de Saint-Paul. Aussi aurait-elle regardé comme un péché mortel de faire un seul geste, de lancer un seul coup d'œil, de dire une seule parole qui eût pu révéler à un étranger sa véritable opinion sur l'imbécile Baudoyer; elle professait même une obéissance passive pour toutes ses volontés. Tous les bruits de la vie arrivaient à son oreille, elle les

recueillait, les comparait pour elle seule, et jugeait si sainement des choses et des hommes, qu'au moment où cette histoire commence, elle était l'oracle secret des deux fonctionnaires, insensiblement arrivés tous deux à ne rien faire sans la consulter. Le père Saillard disait naïvement : « Est-elle futée, c't' Élisabeth! » Mais Baudoyer, trop sot pour ne pas être gonflé par la fausse réputation dont il jouissait dans le quartier Saint-Antoine, niait l'esprit de sa femme, tout en le mettant à profit. Élisabeth avait deviné que son oncle Bidault, dit Gigonnet, devait être riche et maniait des sommes énormes. Éclairée par l'intérêt, elle connaissait M. des Lupeaulx mieux que ne le connaissait le ministre. En se trouvant mariée à un imbécile, elle pensait bien que la vie aurait pu aller autrement pour elle, mais elle soupçonnait le mieux sans vouloir le connaître. Toutes ses affections douces trouvaient un aliment dans son amour pour sa fille, à qui elle épargnait les peines qu'elle avait supportées dans son enfance, et elle se croyait ainsi quitte envers le monde des sentiments. Pour sa fille seule, elle avait décidé son père à l'acte exorbitant de son association avec Falleix. Falleix avait été présenté chez les Saillard par le vieux Bidault, qui lui prêtait de l'argent sur des marchandises. Falleix trouvait *son vieux pays* trop cher, il s'était plaint avec candeur devant les Saillard de ce que Gigonnet prenait dix-huit pour cent à un Auvergnat. La vieille madame Saillard avait osé blâmer son oncle.

— C'est bien parce qu'il est Auvergnat que je ne lui prends que dix-huit pour cent! répondit Gigonnet.

Falleix, âgé de vingt-huit ans, ayant fait une découverte et la communiquant à Saillard, paraissait avoir le cœur sur la main (expression du vocabulaire Saillard), et semblait promis à une grande fortune; Élisabeth conçut aussitôt de le *mitonner* pour sa fille, et de former elle-même son gendre, en calculant ainsi à sept ans de distance. Martin Falleix rendit d'incroyables respects à madame Baudoyer, à laquelle il reconnut un esprit supérieur. Eût-il plus tard des millions, il devait toujours appartenir à cette maison, où il trouvait une famille. La petite Baudoyer était déjà stylée à lui apporter gentiment à boire et à placer son chapeau.

Au moment où M. Saillard rentra du ministère, le boston allait son train. Élisabeth conseillait Falleix. Madame Saillard tricotait

au coin du feu en regardant le jeu du vicaire de Saint-Paul. M. Baudoyer, immobile comme un terme, employait son intelligence à calculer où étaient les cartes et faisait face à Mitral, venu de l'Ile-Adam pour les fêtes de Noël. Personne ne se dérangea pour le caissier, qui se promena pendant quelques instants dans le salon, en montrant sa grosse face crispée par une méditation insolite.

— Il est toujours comme ça quand il dîne chez le ministre; ce qui n'arrive heureusement que deux fois par an, dit madame Saillard, car ils me l'extermineraient. Saillard n'était point fait pour être dans le gouvernement. — Ah çà! j'espère, Saillard, lui dit-elle à haute voix, que tu ne vas pas garder ici ta culotte de soie et ton habit de drap d'Elbeuf. Va donc quitter tout cela, ne l'use pas ici pour rien, *ma mère.*

— Ton père a quelque chose, dit Baudoyer à sa femme, quand le caissier fut dans sa chambre à se déshabiller sans feu.

— Peut-être M. de la Billardière est-il mort, dit simplement Élisabeth; et, comme il désire que tu le remplaces, ça le tracasse.

— Si je puis vous être utile à quelque chose, dit en s'inclinant le vicaire de Saint-Paul, usez de moi, j'ai l'honneur d'être connu de madame la dauphine. Nous sommes dans un temps où il faut donner les emplois à des gens dévoués et dont les principes religieux soient inébranlables.

— Tiens, dit Falleix, faut donc des protections aux gens de mérite pour arriver, dans vos états? J'ai bien fait de me faire fondeur, la pratique sait dénicher les choses bien fabriquées...

— Monsieur, répondit Baudoyer, le gouvernement est le gouvernement, ne l'attaquez jamais ici.

— En effet, dit le vicaire, vous parlez là comme *le Constitutionnel.*

— *Le Constitutionnel* ne dit pas autre chose, ajouta Baudoyer, qui ne le lisait jamais.

Le caissier croyait son gendre aussi supérieur en talents à Rabourdin qu'il croyait Dieu au-dessus de saint Crépin, disait-il; mais le bonhomme souhaitait cet avancement avec naïveté. Mû par le sentiment qui porte tous les employés à monter en grade, passion violente, irréfléchie, brutale, il voulait le succès, comme il voulait

la croix de la Légion d'honneur, sans rien faire contre sa conscience, et par la seule force du mérite. Selon lui, un homme qui avait eu la patience d'être assis pendant vingt-cinq ans dans un bureau, derrière un grillage, s'était tué pour la patrie et avait bien mérité la croix. Pour servir son gendre, il n'avait pas inventé autre chose que de glisser une phrase à la femme de Son Excellence, en lui apportant le traitement du mois.

— Eh bien, Saillard, tu as l'air d'avoir perdu tous tes parents? Parle-nous donc, mon fils! Dis-nous donc quelque chose, lui cria sa femme quand il rentra.

Saillard tourna sur ses talons, après avoir fait un signe à sa fille, pour se défendre de parler politique devant les étrangers. Quand M. Mitral et le vicaire furent partis, Saillard recula la table, se mit dans un fauteuil et se posa comme il se posait quand il avait un cancan de bureau à répéter, mouvements semblables aux trois coups frappés sur le théâtre à la Comédie-Française. Après avoir recommandé le plus profond secret à sa femme, à son gendre et à sa fille, car, quelque mince que fût le cancan, leurs places, selon lui, dépendaient toujours de leur discrétion, il leur raconta cette incompréhensible énigme de la démission d'un député, de l'envie bien légitime du secrétaire général d'être nommé à sa place, de la secrète opposition du ministre au vœu d'un de ses plus fermes soutiens, d'un de ses zélés serviteurs; puis l'affaire de l'âge et du cens. Ce fut une avalanche de suppositions noyée dans les raisonnements des deux employés, qui se renvoyèrent l'un à l'autre des tartines de bêtises. Élisabeth, elle, fit trois questions :

— Si M. des Lupeaulx est pour nous, M. Baudoyer sera-t-il sûrement nommé?

— *Quien, parbleu!* s'écria le caissier.

— En 1814, mon oncle Bidault et M. Gobseck son ami l'ont obligé, pensa-t-elle. — A-t-il encore des dettes?

— Oui, fit le caissier en appuyant par un sifflement piteux et prolongé sur la dernière voyelle. Il y a eu des oppositions sur le traitement, mais elles ont été levées par ordre supérieur, un mandat à vue.

— Où donc est sa terre des Lupeaulx?

— *Quien, parbleu!* dans le pays de ton grand-père et de ton

grand-oncle Bidault, de Falleix, pas loin de l'arrondissement du député qui descend la garde...

Quand son colosse de mari fut couché, Élisabeth se pencha sur lui et, quoiqu'il eût taxé ses questions de *lubies* :

— Mon ami, dit-elle, peut-être auras-tu la place de M. de la Billardière.

— Te voilà encore, avec tes imaginations ! dit Baudoyer. Laisse donc M. Gaudron parler à la dauphine, et ne te mêle pas des bureaux !

A onze heures, au moment où tout était calme à la place Royale, M. des Lupeaulx quittait l'Opéra pour venir rue Duphot. Ce mercredi fut un des plus brillants de madame Rabourdin. Plusieurs de ses habitués revinrent du théâtre et augmentèrent les groupes formés dans ses salons et où se remarquaient plusieurs célébrités : Canalis, le poëte ; le peintre Schinner, le docteur Bianchon, Lucien de Rubempré, Octave de Camps, le comte de Granville, le vicomte de Fontaine ; du Bruel, le vaudevilliste ; Andoche Finot, le journaliste ; Derville, une des plus fortes têtes du Palais ; le comte du Châtelet, député ; du Tillet, le banquier ; des jeunes gens élégants, comme Paul de Manerville et le jeune vicomte de Portenduère. Célestine servait le thé quand le secrétaire général entra. Sa toilette lui allait bien ce soir-là : elle avait une robe de velours noir sans ornements, une écharpe de gaze noire, les cheveux bien lissés, relevés par une natte ronde, et de chaque côté les boucles tombant à l'anglaise. Ce qui distinguait cette femme était le laisser aller italien de l'artiste, une facile compréhension de toute chose, et la grâce avec laquelle elle souhaitait la bienvenue au moindre désir de ses amis. La nature lui avait donné une taille svelte pour se retourner lestement au premier mot d'interrogation, des yeux noirs fendus à l'orientale et inclinés comme ceux des Chinoises pour voir de côté ; elle savait ménager sa voix insinuante et douce de manière à répandre un charme caressant sur toute parole, même celle jetée au hasard ; elle avait de ces pieds que l'on ne voit que dans les portraits, où les peintres mentent à leur aise en chaussant leur modèle, seule flatterie qui ne compromette pas l'anatomie. Son teint, un peu jaune au jour comme est celui des brunes, jetait un vif éclat aux lumières, qui faisaient briller ses cheveux et ses

yeux noirs. Enfin, ses formes minces et découplées rappelaient à l'artiste celles de la Vénus du moyen âge trouvée par Jean Goujon, l'illustre statuaire de Diane de Poitiers.

Des Lupeaulx s'arrêta sur la porte en s'appuyant l'épaule au chambranle. Cet espion des idées ne se refusa pas au plaisir d'espionner un sentiment, car cette femme l'intéressait beaucoup plus qu'aucune de celles auxquelles il s'était attaché. Des Lupeaulx arrivait à l'âge où les hommes ont des prétentions excessives auprès des femmes. Les premiers cheveux blancs amènent les dernières passions, les plus violentes, parce qu'elles sont à cheval sur une puissance qui finit et sur une faiblesse qui commence. Quarante ans est l'âge des folies, l'âge où l'homme veut être aimé pour lui, car alors son amour ne se soutient plus par lui-même, comme aux premiers jours de la vie, où l'on peut être heureux en aimant à tort et à travers, à la façon de Chérubin. A quarante ans, on veut tout, tant on craint de ne rien obtenir, tandis qu'à vingt-cinq ans on a tant de choses, qu'on ne sait rien vouloir. A vingt-cinq ans, on marche avec tant de forces, qu'on les dissipe impunément; mais, à quarante ans, on prend l'abus pour la puissance. Les pensées qui saisirent en ce moment des Lupeaulx furent sans doute mélancoliques. Les nerfs de ce vieux beau se détendirent, le sourire agréable qui lui servait de physionomie et lui faisait comme un masque en crispant sa figure se dissipa; l'homme vrai parut, il fut horrible; Rabourdin l'aperçut et se dit :

— Que lui est-il arrivé? Est-il en disgrâce?

Le secrétaire général se souvenait seulement d'avoir été trop promptement quitté naguère par la jolie madame Colleville, dont les intentions furent exactement celles de Célestine. Rabourdin surprit ce faux homme d'État les yeux attachés sur sa femme, et il enregistra ce regard dans sa mémoire. Rabourdin était un observateur trop perspicace pour ne pas connaître des Lupeaulx à fond, il le méprisait profondément; mais, comme chez les hommes très-occupés, ses sentiments n'arrivaient pas à la surface. L'emportement que cause un travail aimé équivaut à la plus habile dissimulation, les opinions de Rabourdin étaient donc lettres closes pour des Lupeaulx. Le chef de bureau voyait avec peine ce parvenu politique chez lui, mais il n'avait pas voulu contrarier Célestine.

en ce moment, il causait confidentiellement avec un surnuméraire qui devait jouer un rôle dans l'intrigue engendrée par la mort certaine de la Billardière, il épia donc d'un regard fort distrait Célestine et des Lupeaulx.

Ici, peut-être doit-on expliquer, autant pour les étrangers que pour nos neveux, ce qu'est à Paris un surnuméraire.

Le surnuméraire est à l'administration ce que l'enfant de chœur est à l'église, ce que l'enfant de troupe est au régiment, ce que le rat est au théâtre : quelque chose de naïf, de candide, un être aveuglé par les illusions. Sans l'illusion, où irions-nous? Elle donne la puissance de manger la *vache enragée* des arts, de dévorer les commencements de toute science en nous donnant la croyance. L'illusion est une foi démesurée! Or, il a foi en l'administration, le surnuméraire! il ne la suppose pas froide, atroce, dure comme elle est. Il n'y a que deux genres de surnuméraires : les surnuméraires riches et les surnuméraires pauvres. Le surnuméraire pauvre est riche d'espérance et a besoin d'une place, le surnuméraire riche est pauvre d'esprit et n'a besoin de rien. Une famille riche n'est pas assez niaise pour mettre un homme d'esprit dans l'administration. Le surnuméraire riche est confié à un employé supérieur ou placé près du directeur général, qui l'initie à ce que Bilboquet, ce profond philosophe, appellerait la haute comédie de l'administration : on lui adoucit les horreurs du stage jusqu'à ce qu'il soit nommé à quelque emploi. Le surnuméraire riche n'effraye jamais les bureaux. Les employés savent qu'il ne les menace point, le surnuméraire riche ne vise que les hauts emplois de l'administration. Vers cette époque, bien des familles se disaient : « Que ferons-nous de nos enfants? » L'armée n'offrait point de chances de fortune. Les carrières spéciales, le génie civil, la marine, les mines, le génie militaire, le professorat, étaient barricadés par des règlements ou défendus par des concours; tandis que le mouvement rotatoire qui métamorphose les employés en préfets, sous-préfets, directeurs des contributions, receveurs, etc., en bonshommes de lanterne magique, n'est soumis à aucune loi, à aucun stage. Par cette lacune débouchèrent les surnuméraires à cabriolet, à beaux habits, à moustaches, tous impertinents comme des parvenus. Le journalisme persécutait assez le surnuméraire riche,

toujours cousin, neveu, parent de quelque ministre, de quelque député, d'un pair très-influent; mais les employés, complices de ce surnuméraire, en recherchaient la protection. Le surnuméraire pauvre, le vrai, le seul surnuméraire, est presque toujours le fils de quelque veuve d'employé qui vit sur une maigre pension et se tue à nourrir son fils jusqu'à ce qu'il arrive à la place d'expéditionnaire, et qui meurt le laissant près du bâton de maréchal, quelque place de commis rédacteur, de commis d'ordre, ou peut-être de sous-chef. Toujours logé dans un quartier où les loyers ne sont pas chers, ce surnuméraire part de bonne heure; pour lui, l'état du ciel est la seule question d'Orient! Venir à pied, ne pas se crotter, ménager ses habits, calculer le temps qu'une trop forte averse peut lui prendre s'il est forcé de se mettre à l'abri, combien de préoccupations! Les trottoirs dans les rues, le dallage des boulevards et des quais furent des bienfaits pour lui. Quand, par des causes bizarres, vous êtes dans Paris à sept heures et demie ou huit heures du matin en hiver, que vous voyez, par un froid piquant, par une pluie, par un mauvais temps quelconque, poindre un craintif et pâle jeune homme, sans cigare, faites attention à ses poches!... vous y verrez la configuration d'une flûte que sa mère lui a donnée, afin qu'il puisse, sans danger pour son estomac, franchir les neuf heures qui séparent son déjeuner de son dîner. La candeur des surnuméraires dure peu, d'ailleurs. Un jeune homme, éclairé par les lueurs de la vie parisienne, a bientôt mesuré la distance effroyable qui se trouve entre un sous-chef et lui, cette distance qu'aucun mathématicien, ni Archimède, ni Newton, ni Pascal, ni Leibnitz, ni Kepler, ni Laplace, n'a pu évaluer, et qui existe entre 0 et le chiffre 1, entre une gratification problématique et un traitement! Le surnuméraire aperçoit donc assez promptement les impossibilités de la carrière, il entend parler des passe-droits par des employés qui les expliquent; il découvre les intrigues des bureaux, il voit les moyens exceptionnels par lesquels ses supérieurs sont parvenus : l'un a épousé une jeune personne qui a fait une faute; l'autre, la fille naturelle d'un ministre : celui-ci a endossé une grave responsabilité; celui-là, plein de talent, a risqué sa santé dans des travaux forcés, il avait une persévérance de taupe, et l'on ne se sent pas toujours capable de tels prodiges!

Tout se sait dans les bureaux. L'homme incapable a une femme pleine de tête qui l'a poussé par là, qui l'a fait nommer député ; s'il n'a pas de talent dans les bureaux, il intriguaille à la Chambre. Tel a pour ami intime de sa femme un homme d'État. Tel est le commanditaire d'un journaliste puissant. Dès lors, le surnuméraire dégoûté donne sa démission. Les trois quarts des surnuméraires quittent l'administration sans avoir eté employés, il n'y reste que les jeunes gens entêtés ou les imbéciles qui se disent : « J'y suis depuis trois ans, je finirai par avoir une place ! » ou les jeunes gens qui se sentent une vocation. Évidemment, le surnumérariat est, pour l'administration, ce que le noviciat est dans les ordres religieux, une épreuve. Cette épreuve est rude. L'État y découvre ceux qui peuvent supporter la faim, la soif et l'indigence sans y succomber, le travail sans s'en dégoûter, et dont le tempérament acceptera l'horrible existence, ou, si vous voulez, la maladie des bureaux. De ce point de vue, le surnumérariat, loin d'être une infâme spéculation du gouvernement pour obtenir du travail gratis, serait une institution bienfaisante.

Le jeune homme à qui parlait Rabourdin était un surnuméraire pauvre nommé Sébastien de la Roche, venu sur la pointe de ses bottes de la rue du Roi-Doré, au Marais, sans avoir attrapé la moindre éclaboussure. Il disait « maman » et n'osait lever les yeux sur madame Rabourdin, dont la maison lui faisait l'effet d'un Louvre. Il montrait peu ses gants nettoyés à la gomme élastique. Sa pauvre mère lui avait mis cent sous dans sa poche, au cas où il serait absolument nécessaire de jouer, en lui recommandant de ne rien prendre, de rester debout, et de bien faire attention à ne pas pousser quelque lampe, quelque jolie bagatelle étalée sur une étagère. Sa mise était le noir le plus strict. Sa figure blonde, ses yeux d'une belle teinte verte à reflets dorés étaient en harmonie avec une belle chevelure d'un ton chaud. Le pauvre enfant regardait parfois madame Rabourdin à la dérobée, en se disant : « Quelle belle femme ! » A son retour, il devait penser à cette fée jusqu'au moment où le sommeil lui clorait la paupière. Rabourdin avait vu dans Sébastien une vocation, et, comme il prenait le surnumérariat au sérieux, il s'était intéressé vivement à ce pauvre enfant. Il avait d'ailleurs deviné la misère qui régnait dans le ménage d'une

pauvre veuve pensionnée à sept cents francs, et dont le fils, sorti du collége depuis peu, avait nécessairement absorbé bien des économies. Aussi était-il tout paternel pour ce pauvre surnuméraire; il se battait souvent au conseil afin de lui obtenir une gratification, et quelquefois il la prenait sur la sienne propre, quand la discussion devenait trop ardente entre les distributeurs des grâces et lui. Puis il accablait Sébastien de travail, il le formait; il lui faisait remplir la place de du Bruel, le faiseur de pièces de théâtre, connu dans la littérature dramatique et sur les affiches sous le nom de Cursy, lequel laissait à Sébastien cent écus sur son traitement. Rabourdin, dans l'esprit de madame de la Roche et de son fils, était à la fois un grand homme, un tyran, un ange; à lui se rattachaient toutes leurs espérances. Sébastien avait les yeux toujours fixés sur le moment où il devait passer employé. Ah! le jour où ils émargent est une belle journée pour les surnuméraires! Tous, ils ont longtemps manié l'argent de leur premier mois, et ils ne le donnent pas tout entier à leur mère! Vénus sourit toujours à ces prémices de la caisse ministérielle. Cette espérance ne pouvait être réalisée pour Sébastien que par M. Rabourdin, son seul protecteur; aussi son dévouement à son chef était-il sans bornes. Le surnuméraire dînait deux fois par mois rue Duphot, mais en famille et amené par Rabourdin; madame ne le priait jamais que pour les bals où il lui fallait des danseurs. Le cœur du pauvre surnuméraire battait quand il voyait l'imposant des Lupeaulx qu'une voiture ministérielle emportait souvent à quatre heures et demie, alors qu'il déployait son parapluie sous la porte du ministère pour s'en aller au Marais. Le secrétaire général, de qui son sort dépendait, qui d'un mot pouvait lui donner une place de douze cents francs (oui, douze cents francs étaient toute son ambition; à ce prix, sa mère et lui pouvaient être heureux!), eh bien, ce secrétaire général ne le connaissait pas! A peine des Lupeaulx savait-il qu'il existât un Sébastien de la Roche. Et si le fils de la Billardière, le surnuméraire riche du bureau de Baudoyer, se trouvait aussi sous la porte, des Lupeaulx ne manquait jamais à le saluer par un coup de tête amical. M. Benjamin de la Billardière était fils du cousin d'un ministre.

En ce moment, Rabourdin grondait ce pauvre petit Sébastien, le

seul qui fût dans la confidence entière de ses immenses travaux. Le surnuméraire copiait et recopiait le fameux mémoire composé de cent cinquante feuillets de grand papier Tellière, outre les tableaux à l'appui, les résumés qui tenaient sur une simple feuille, les calculs avec accolades, titres en anglaise et sous-titres en ronde. Animé par sa participation mécanique à cette grande idée, l'enfant de vingt ans refaisait un tableau pour un simple grattage, il mettait sa gloire à peindre les écritures, éléments d'une si noble entreprise. Sébastien avait commis l'imprudence d'emporter au bureau la minute du travail le plus dangereux, afin d'en achever la copie. C'était un état général des employés des administrations centrales de tous les ministères à Paris, avec des indications sur leur fortune présente et à venir, et sur leurs entreprises personnelles en dehors de leur emploi.

A Paris, tout employé qui n'a pas, comme Rabourdin, une patriotique ambition ou quelque capacité supérieure, joint les fruits d'une industrie aux produits de sa place afin de pouvoir exister. Il fait comme M. Saillard, il s'intéresse à un commerce en baillant des fonds, et, le soir, il tient les livres de son associé. Beaucoup d'employés sont mariés à des lingères, à des débitantes de tabac, à des directrices de bureau de loterie ou de cabinets de lecture. Quelques-uns, comme le mari de madame Colleville, l'antagoniste de Célestine, sont placés à l'orchestre d'un théâtre. D'autres, comme du Bruel, fabriquent des vaudevilles, des opéras-comiques, des mélodrames, ou dirigent des spectacles. En ce genre, on peut citer MM. Sewrin, Pixérécourt, Planard, etc. Dans leur temps, Pigault-Lebrun, Piis, Duvicquet, avaient des places. Le premier libraire de M. Scribe fut un employé au Trésor.

Outre ces renseignements, l'état fait par Rabourdin contenait un examen des capacités morales et des facultés physiques nécessaires pour bien connaître les gens chez lesquels se rencontraient l'intelligence, l'aptitude au travail et la santé, trois conditions indispensables dans des hommes qui devaient supporter le fardeau des affaires publiques, qui devaient tout faire vite et bien. Mais ce beau travail, fruit de dix années d'expérience, d'une longue connaissance des hommes et des choses, obtenu par des liaisons avec les principaux fonctionnaires des différents ministères, sentait l'es-

pionnage et la police pour qui ne comprenait pas à quoi il se rattachait. Une seule feuille lue, M. Rabourdin pouvait être perdu. Admirant sans restriction son chef et ignorant encore les méchancetés de la bureaucratie, Sébastien avait les malheurs de la naïveté comme il en avait toutes les grâces. Aussi, quoique déjà grondé pour avoir emporté ce travail, eut-il le courage d'avouer sa faute en entier : il avait serré minute et copie dans un carton où personne ne pouvait les trouver; mais, en devinant l'importance de sa faute, quelques larmes roulèrent dans ses yeux.

— Allons, monsieur, lui dit avec bonté Rabourdin, plus d'imprudences, mais ne vous désolez pas. Rendez-vous demain au bureau de très-bonne heure, voici la clef d'une caisse qui est dans mon secrétaire à cylindre, elle est fermée par une serrure à combinaisons; vous l'ouvrirez en écrivant le mot *ciel*, vous y serrerez copie et minute.

Ce trait de confiance sécha les larmes du gentil surnuméraire, que son chef voulut contraindre à prendre une tasse de thé et des gâteaux.

— Maman me défend de prendre du thé à cause de ma poitrine, dit Sébastien.

— Eh bien, cher enfant, reprit l'imposante madame Rabourdin, qui voulait faire acte public de bonté, voici des sandwiches et de la crème, venez là, près de moi.

Elle força Sébastien à s'asseoir près d'elle à table, et le cœur du pauvre petit lui battit jusque dans la gorge en sentant la robe de cette divinité effleurer son habit. En ce moment, la belle Rabourdin aperçut M. des Lupeaulx, lui sourit, et, au lieu d'attendre qu'il vînt à elle, alla vers lui.

— Pourquoi restez-vous là comme si vous nous boudiez? dit-elle.

— Je ne boudais pas, répondit-il. Mais, en venant vous annoncer une bonne nouvelle, je ne pouvais m'empêcher de penser que vous seriez encore plus sévère pour moi. Je me voyais dans six mois d'ici presque étranger pour vous. Oui, vous avez trop d'esprit, et moi, j'ai trop d'expérience..., de rouerie, si vous voulez! pour que nous nous trompions l'un l'autre. Votre but est atteint sans qu'il vous en coûte autre chose que des sourires et des paroles gracieuses...

— Nous tromper! que voulez-vous dire? s'écria-t-elle d'un air en apparence piqué.

— Oui, M. de la Billardière va ce soir encore plus mal qu'hier; et, d'après ce que m'a dit le ministre, votre mari sera nommé chef de division.

Il lui raconta ce qu'il appelait sa scène chez le ministre, la jalousie de la comtesse, et ce qu'elle avait dit à propos de l'invitation qu'il ménageait à M. Rabourdin.

— Monsieur des Lupeaulx, répondit avec dignité madame Rabourdin, permettez-moi de vous dire que mon mari est le plus ancien chef de bureau et le plus capable, que la nomination de ce vieux la Billardière fut un passe-droit qui a mis les bureaux en rumeur, que mon mari fait l'intérim depuis un an, qu'ainsi nous n'avons ni concurrent ni rival.

— Cela est vrai.

— Eh bien, reprit-elle en souriant et montrant les plus belles dents du monde, l'amitié que j'ai pour vous peut-elle être entachée par une pensée d'intérêt? m'en croyez-vous capable?

Des Lupeaulx fit un geste de dénégation admirative.

— Ah! s'écria-t-elle, le cœur des femmes sera toujours un secret pour les plus habiles d'entre vous. Oui, je vous ai vu venir ici avec le plus grand plaisir, et il y avait au fond de mon plaisir une idée intéressée.

— Ah!

— Vous avez, lui dit-elle à l'oreille, un avenir sans bornes, vous serez député, puis ministre! (Quel plaisir pour un ambitieux d'entendre dérouler ces paroles dans le tuyau de son oreille par la jolie voix d'une jolie femme!) Oh! je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Rabourdin est un homme qui vous sera d'une immense utilité dans votre carrière, il fera le travail quand vous serez à la Chambre! De même que vous rêvez le ministère, moi, je veux pour Rabourdin le conseil d'État et une direction générale. Je me suis donc mis en tête de réunir deux hommes qui ne se nuiront jamais l'un à l'autre, et qui peuvent se servir puissamment. N'est-ce pas là le rôle d'une femme? Amis, vous marcherez plus vite l'un et l'autre, et il est temps pour tous deux de voguer! J'ai brûlé mes vaisseaux, ajouta-t-elle en sou-

riant. Vous n'êtes pas aussi franc avec moi que je le suis avec vous.

— Vous ne voulez pas m'écouter, dit-il d'un air mélancolique, malgré le contentement intérieur et profond que lui causait madame Rabourdin. Que me font vos promotions futures, si vous me destituez ici?

— Avant de vous écouter, dit-elle avec sa vivacité parisienne, il faudrait pouvoir nous entendre.

Et elle laissa le vieux fat pour aller causer avec madame de Chessel, une comtesse de province qui faisait mine de partir.

— Cette femme est extraordinaire, se dit des Lupeaulx, je ne me reconnais plus auprès d'elle.

Et, en effet, ce roué qui, six ans auparavant, entretenait un rat, qui, grâce à sa place, se faisait un sérail avec les jolies femmes des employés, qui vivait dans le monde des journalistes et des actrices, fut charmant pendant toute la soirée pour Célestine, et quitta le salon le dernier.

— Enfin, pensa madame Rabourdin en se déshabillant, nous avons la place! Douze mille francs par an, les gratifications et le revenu de notre ferme des Grajeux, tout cela fera vingt-cinq mille francs. Ce n'est pas l'aisance, mais ce n'est plus la misère.

Célestine s'endormit en pensant à ses dettes, en supputant qu'en trois ans, par une retenue annuelle de six mille francs, elle pourrait les acquitter. Elle était bien loin d'imaginer qu'une femme qui n'avait jamais mis le pied dans un salon, qu'une petite bourgeoise criarde et intéressée, dévote et enterrée au Marais, sans appuis ni connaissances, songeait à emporter d'assaut la place à laquelle elle asseyait son Rabourdin par avance. Madame Rabourdin eût méprisé madame Baudoyer si elle avait su l'avoir pour antagoniste, car elle ignorait la puissance de la petitesse, cette force du ver qui ronge un ormeau en en faisant le tour sous l'écorce.

S'il était possible de se servir en littérature du microscope des Leuwenhoek, des Malpighi, des Raspail, ce qu'a tenté Hoffmann le Berlinois; et, si l'on grossissait et dessinait ces tarets qui ont mis la Hollande à deux doigts de sa perte en rongeant ses digues, peut-être ferait-on voir des figures, à peu de chose près, semblables à

celles des sieurs Gigonnet, Mitral, Baudoyer, Saillard, Gaudron, Falleix, Transon, Godard et compagnie, tarets qui, d'ailleurs, ont montré leur puissance dans la trentième année de ce siècle. Aussi voici le moment de montrer les tarets qui grouillaient dans les bureaux où se sont préparées les principales scènes de cette Étude,

A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur, vous trouverez des corridors obscurs, des dégagements peu éclairés, des portes percées, comme les loges de théâtre, d'une vitre ovale qui ressemble à un œil, et par laquelle on voit des fantaisies dignes de Callot, et sur lesquelles sont des indications incompréhensibles. Quand vous avez trouvé l'objet de vos désirs, vous êtes dans une première pièce où se tient le garçon de bureau, il en est une seconde où sont les employés inférieurs; le cabinet d'un sous-chef vient ensuite, à droite ou à gauche; enfin, plus loin ou plus haut, celui du chef de bureau. Quant au personnage immense nommé chef de division sous l'Empire, parfois directeur sous la Restauration, et maintenant redevenu chef de division, il loge au-dessus ou au-dessous de ses deux ou trois bureaux, quelquefois après celui d'un de ses chefs. Son appartement se distingue toujours par son ampleur, avantage bien prisé dans ces singulières alvéoles de la ruche appelée ministère ou direction générale, si tant est qu'il existe une seule direction générale! Aujourd'hui, presque tous les ministères ont absorbé ces administrations autrefois séparées. A cette agglomération, les directeurs généraux ont perdu tout leur lustre en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons et leur petite cour. Qui reconnaîtrait aujourd'hui, dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, le directeur général des forêts ou des contributions indirectes, jadis logé dans un magnifique hôtel, rue Sainte-Avoye ou rue Saint-Augustin, conseiller, souvent ministre d'État et pair de France? (MM. Pasquier et Molé, entre autres, se sont contentés de directions générales après avoir été ministres, mettant ainsi en pratique le mot du duc d'Antin à Louis XIV : « Sire, quand Jésus-Christ mourait le vendredi, il savait bien qu'il reviendrait le dimanche. ») Si, en perdant son luxe, le directeur général avait gagné en étendue administrative, le mal ne serait pas énorme;

mais, aujourd'hui, ce personnage se trouve à grand'peine maître des requêtes avec quelque malheureux vingt mille francs. Comme symbole de son ancienne puissance, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française, si toutefois l'huissier n'a pas été dernièrement réformé.

En style administratif, un bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires faisant la besogne gratis pendant un certain nombre d'années, de simples expéditionnaires, de commis rédacteurs, de commis d'ordre ou commis principaux, d'un sous-chef et d'un chef. La division, qui comprend ordinairement deux ou trois bureaux, en compte parfois davantage. Les titres dénominatifs varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor et tendue d'un papier mesquin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine, enfin des banquettes sans nattes pour les pieds-de-grue publics; mais le garçon de bureau, assis dans un bon fauteuil, repose les siens sur un paillasson. Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée. Le parquet et la cheminée sont spécialement affectés aux chefs de bureau et de division, ainsi que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les divans, les rideaux de soie et autres objets de luxe administratif. Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a cheminée. Le papier de tenture est uni, vert ou brun. Les tables sont en bois noir. L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser. Le frileux a sous ses pieds une espèce de pupitre en bois, l'homme a tempérament bilieux-sanguin n'a qu'une sparterie; le lymphatique, qui redoute les vents coulis, l'ouverture des portes et autres causes du changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons. Il existe une armoire où chacun met l'habit de travail, les manches en toile, les garde-vue, casquettes, calottes grecques et autres ustensiles du métier. Presque toujours, la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau, de verres et de débris de déjeuners. Dans certains locaux obscurs, il y a des lampes. La porte du cabinet où se tient le sous-

chef est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer avec eux dans de grandes circonstances. Le mobilier des bureaux indiquerait, au besoin, à l'observateur la qualité de ceux qui les habitent. Les rideaux sont blancs ou en étoffe de couleur, en coton ou en soie; les chaises sont en merisier ou en acajou, garnies de paille, de maroquin ou d'étoffe; les papiers sont plus ou moins frais. Mais, à quelque administration que toutes ces choses publiques appartiennent, dès qu'elles sortent du ministère, rien n'est plus étrange que ce monde de meubles qui a vu tant de maîtres et tant de régimes, qui a subi tant de désastres. Aussi, de tous les déménagements, les plus grotesques de Paris sont-ils ceux des administrations. Jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de plus fantastique. On ne se rend pas compte de ce qui passe dans les charrettes. Les cartons bâillent en laissant une traînée de poussière dans les rues. Les tables montrent leurs quatre fers en l'air, les fauteuils rongés, les incroyables ustensiles avec lesquels on administre la France ont des physionomies effrayantes. C'est à la fois quelque chose qui tient aux affaires de théâtre et aux machines des saltimbanques. De même que sur les obélisques, on aperçoit des traces d'intelligence et des ombres d'écriture qui troublent l'imagination, comme tout ce qu'on voit sans en comprendre la fin ! Enfin, tout cela est si vieux, si éreinté, si fané, que la batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréable à voir que les ustensiles de la cuisine administrative.

Peut-être suffira-t-il de peindre la division de M. de la Billardière pour que les étrangers et les gens qui vivent en province aient des idées exactes sur les mœurs intimes des bureaux, car ces traits principaux sont sans doute communs à toutes les administrations européennes.

D'abord, et avant tout, figurez-vous à votre fantaisie un homme ainsi rubriqué dans l'*Annuaire* :

CHEF DE DIVISION.

« M. le baron Flamet de la Billardière (Athanase-Jean-François-Michel), ancien grand prévôt du département de la Corrèze, gentilhomme ordinaire de la chambre, maître des requêtes en service

extraordinaire, président du grand collége du département de la Dordogne, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis et des ordres étrangers du Christ, d'Isabelle, de Saint-Wladimir, etc.; membre de l'académie du Gers et de plusieurs autres sociétés savantes, vice-président de la société des bonnes-lettres, membre de l'association de Saint-Joseph et de la société des prisons, l'un des maires de Paris, etc., etc. »

Ce personnage, qui prenait un si grand développement typographique, occupait alors cinq pieds six pouces sur trente-six lignes de large dans un lit, la tête ornée d'un bonnet de coton serré par des rubans couleur feu, visité par l'illustre Desplein, chirurgien du roi, et par le jeune docteur Bianchon, flanqué de deux vieilles parentes, environné de fioles, linges, remèdes et autres instruments mortuaires, guetté par le curé de Saint-Roch qui lui insinuait de penser à son salut. Son fils, Benjamin de la Billardière, demandait tous les matins aux deux docteurs : « Croyez-vous que j'aie le bonheur de conserver mon père ? » Le matin même, l'héritier avait fait une transposition en mettant le mot malheur à la place du mot bonheur.

Or, la division la Billardière était située par soixante et onze marches de longitude sous la latitude des mansardes dans l'océan ministériel d'un magnifique hôtel, au nord-est d'une cour où jadis étaient des écuries, alors occupées par la division Clergeot. Un palier séparait les deux bureaux, dont les portes étaient étiquetées, le long d'un vaste corridor éclairé par des jours de souffrance. Les cabinets et antichambres de MM. Rabourdin et Baudoyer étaient au-dessous, au deuxième étage. Après celui de Rabourdin se trouvaient l'antichambre, le salon et les deux cabinets de M. de la Billardière.

Au premier étage, coupé en deux par un entre-sol, était le logement et le bureau de M. Ernest de la Brière, personnage occulte et puissant qui sera décrit en quelques phrases, car il mérite bien une parenthèse. Ce jeune homme fut, pendant tout le temps que dura le ministère, secrétaire particulier du ministre. Aussi son appartement communiquait-il par une porte dérobée au cabinet réel de Son Excellence, car, après le cabinet de travail, il y en avait un autre en harmonie avec les grands appartements où Son Excel-

lence recevait, afin de pouvoir travailler tour à tour avec son secrétaire particulier sans témoins, et conférer avec de grands personnages sans son secrétaire. Un secrétaire particulier est au ministre ce que des Lupeaulx était au ministère. Entre le jeune la Brière et des Lupeaulx, il y avait la différence de l'aide de camp au chef d'état-major. Cet apprenti ministre décampe et reparaît en même temps que son protecteur. Si le ministre tombe avec la faveur royale ou avec des espérances parlementaires, il emmène son secrétaire pour le ramener; sinon, il le met au vert en quelque pâturage administratif, à la cour des comptes, par exemple, cette auberge où les secrétaires attendent que l'orage se dissipe. Ce jeune homme n'est pas précisément un homme d'État, mais c'est un homme politique, et quelquefois la politique d'un homme. Quand on pense au nombre infini de lettres qu'il doit décacheter et lire, outre ses occupations, n'est-il pas évident que, dans un État monarchique, on payerait cette utilité bien cher. Une victime de ce genre coûte, à Paris, entre dix et vingt mille francs; mais le jeune homme profite des loges, des invitations et des voitures ministérielles. L'empereur de Russie serait très-heureux d'avoir, pour cinquante mille francs par an, un de ces aimables caniches constitutionnels, si doux, si bien frisés, si caressants, si dociles, si merveilleusement dressés, de bonne garde, et... fidèles! Mais le secrétaire particulier ne vient, ne s'obtient, ne se découvre, ne se développe que dans les serres chaudes d'un gouvernement représentatif. Dans la monarchie, vous n'avez que des courtisans et des serviteurs; tandis qu'avec une Charte vous êtes servi, flatté, caressé par des hommes libres. Les ministres, en France, sont donc plus heureux que les femmes et que les rois : ils ont quelqu'un qui les comprend. Peut-être faut-il plaindre les secrétaires particuliers à l'égal des femmes et du papier blanc : ils souffrent tout. Comme la femme chaste, ils doivent n'avoir de talent qu'en secret, et pour leurs ministres. S'ils ont du talent en public, ils sont perdus. Un secrétaire particulier est donc un ami donné par le gouvernement. Revenons aux bureaux!

Trois garçons vivaient en paix à la division la Billardière, à savoir : un garçon pour les deux bureaux, un autre commun aux deux chefs, et celui du directeur de la division, tous trois chauffés

et habillés par l'État, portant cette livrée si connue, bleu de roi à liserés rouges en petite tenue, et, pour la grande, larges galons bleus, blancs et rouges. Celui de la Billardière avait une tenue d'huissier. Pour flatter l'amour-propre du cousin d'un ministre, le secrétaire général avait toléré cet empiétement, qui d'ailleurs ennoblissait l'administration. Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques, ces garçons, sans besoins, bien chauffés, vêtus aux dépens de l'État, riches de leur sobriété, sondaient jusqu'au vif les employés; ils n'avaient d'autre moyen de se désennuyer que de les observer, d'étudier leurs manies; aussi savaient-ils à quel point ils pouvaient s'avancer avec eux dans le *prêt,* faisant d'ailleurs leurs commissions avec la plus entière discrétion, allant engager ou dégager au mont-de-piété, achetant les reconnaissances, prêtant sans intérêt; mais aucun employé ne prenait d'eux la moindre somme sans rendre une gratification, les sommes étaient légères, et il s'ensuivait des placements dits *à la petite semaine.* Ces serviteurs sans maîtres avaient neuf cents francs d'appointements; les étrennes et gratifications portaient ces émoluments à douze cents francs, et ils étaient en position d'en gagner presque autant avec les employés, car les déjeuners de ceux qui déjeunaient leur passaient par les mains. Dans certains ministères, le concierge apprêtait ces déjeuners. La conciergerie du ministère des finances avait autrefois valu près de quatre mille francs au gros père Thuillier, dont le fils était un des employés de la division la Billardière. Les garçons trouvaient quelquefois dans leur paume droite des pièces de cent sous glissées par des solliciteurs pressés, et reçues avec une rare impassibilité. Les plus anciens ne portent la livrée de l'État qu'au ministère, et sortent en habit bourgeois.

Celui des bureaux, le plus riche d'ailleurs, exploitait la masse des employés. Homme de soixante ans, ayant des cheveux blancs taillés en brosse, trapu, replet, le cou d'un apoplectique, un visage commun et bourgeonné, des yeux gris, une bouche de poêle, tel est le profil d'Antoine, le plus vieux garçon du ministère. Antoine avait fait venir des Échelles en Savoie et placé ses deux neveux, Laurent et Gabriel, l'un auprès des chefs, l'autre auprès du directeur. Taillés en plein drap, comme leur oncle : trente à quarante

ans, physionomie de commissionnaire, receveurs de contre-marques le soir à un théâtre royal, places obtenues par l'influence de la Billardière, ces deux Savoyards étaient mariés à d'habiles blanchisseuses de dentelles, qui reprisaient aussi les cachemires. L'oncle non marié, ses neveux et leurs femmes vivaient tous ensemble, et beaucoup mieux que la plupart des sous-chefs. Gabriel et Laurent, ayant à peine dix ans de place, n'étaient pas arrivés à mépriser le costume du gouvernement; ils sortaient en livrée, fiers comme des auteurs dramatiques après un succès d'argent. Leur oncle, qu'ils servaient avec fanatisme et qui leur paraissait un homme subtil, les initiait lentement aux mystères du métier. Tous trois venaient ouvrir les bureaux, les nettoyaient entre sept et huit heures, lisaient les journaux ou politiquaient à leur manière sur les affaires de la division avec d'autres garçons, échangeant entre eux leurs renseignements respectifs. Aussi, comme les domestiques modernes, qui savent parfaitement bien les affaires de leurs maîtres, étaient-ils dans le ministère comme des araignées au centre de leur toile, ils y sentaient la plus légère commotion.

Le jeudi matin, lendemain de la soirée ministérielle et de la soirée Rabourdin, au moment où l'oncle se faisait la barbe assisté de ses deux neveux dans l'antichambre de la division, au second étage, ils furent surpris par l'arrivée imprévue d'un employé.

— C'est M. Dutocq, dit Antoine, je le reconnais à son pas de filou. Il a toujours l'air de patiner, cet homme-là! Il tombe sur votre dos sans qu'on sache par où il est venu. Hier, contre son habitude, il est resté le dernier dans le bureau de la division, excès qui ne lui est pas arrivé trois fois depuis qu'il est au ministère.

Trente-huit ans, un visage oblong à teint bilieux, des cheveux gris crépus, toujours taillés ras; un front bas, d'épais sourcils qui se rejoignaient, un nez tordu, des lèvres pincées, des yeux vert clair qui fuyaient le regard du prochain, une taille élevée, l'épaule droite légèrement plus forte que l'autre; habit brun, gilet noir, cravate de foulard, pantalon jaunâtre, bas de laine noire, souliers à nœuds barbotants : vous voyez M. Dutocq, commis d'ordre du bureau Rabourdin. Incapable et flâneur, il haïssait son chef. Rien de plus naturel. Rabourdin n'avait aucun vice à flatter, aucun

côté mauvais par où Dutocq aurait pu se rendre utile. Beaucoup trop noble pour nuire à un employé, il était aussi trop perspicace pour se laisser abuser par aucun semblant. Dutocq n'existait donc que par la générosité de Rabourdin et désespérait de tout avancement tant que ce chef mènerait la division. Quoique se sentant sans moyens pour occuper la place supérieure, Dutocq connaissait assez les bureaux pour savoir que l'incapacité n'empêche point d'émarger; il en serait quitte pour chercher un Rabourdin parmi ses rédacteurs, car l'exemple de la Billardière était frappant et funeste. La méchanceté, combinée avec l'intérêt personnel, équivaut à beaucoup d'esprit; très-méchant et très-intéressé, cet employé avait donc tâché de consolider sa position en se faisant l'espion des bureaux. Dès 1816, il prit une couleur religieuse très-foncée en pressentant la faveur dont jouiraient les gens que, dans ce temps, les niais comprenaient tous indistinctement sous le nom de jésuites. Appartenant à la congrégation sans être admis à ses mystères, Dutocq allait d'un bureau à l'autre, explorait les consciences en disant des gaudrioles, et venait paraphraser ses *rapports* à des Lupeaulx, qu'il instruisait des plus petits événements. Aussi le secrétaire général étonnait-il souvent le ministre par sa profonde connaissance des affaires intimes. Bonneau tout de bon de ce Bonneau politique, Dutocq briguait l'honneur des secrets messages de des Lupeaulx, qui tolérait cet homme immonde en pensant que le hasard pouvait le lui rendre utile, ne fût-ce qu'à le tirer de peine, lui ou quelque grand personnage, par un honteux mariage. L'un et l'autre, ils se comprenaient bien. Dutocq comptait sur cette bonne fortune, en y voyant une bonne place, et il restait garçon. Dutocq avait succédé à M. Poiret l'aîné, retiré dans une pension bourgeoise, et mis à la retraite en 1814, époque à laquelle il y eut de grandes réformes parmi les employés. Il demeurait à un cinquième étage, rue Saint-Louis-Saint-Honoré, près du Palais-Royal, dans une maison à allée. Passionné pour les collections de vieilles gravures, il voulait avoir tout Rembrandt et tout Charlet, tout Sylvestre, Audran, Callot, Albert Durer, etc. Comme la plupart des gens à collections et ceux qui font eux-mêmes leur ménage, il prétendait acheter les choses à bon marché. Il vivait dans une pension rue de Beaune, et passait la soirée dans le Palais-Royal, allant parfois au spectacle,

grâce à du Bruel, qui lui donnait un billet d'auteur par semaine. Un mot sur du Bruel.

Quoique suppléé par Sébastien, auquel il abandonnait la pauvre indemnité que vous savez, du Bruel venait cependant au bureau, mais uniquement pour se croire, pour se dire sous-chef et toucher des appointements. Il faisait les petits théâtres dans le feuilleton d'un journal ministériel, où il écrivait aussi les articles demandés par les ministres : position connue, définie et inattaquable. Du Bruel ne manquait d'ailleurs à aucune des petites ruses diplomatiques qui pouvaient lui concilier la bienveillance générale. Il offrait une loge à madame Rabourdin à chaque première représentation, la venait chercher en voiture et la ramenait, attention à laquelle elle se montrait sensible. Aussi, Rabourdin, très-tolérant et très-peu tracassier avec ses employés, le laissait-il aller à ses répétitions, venir à ses heures, et travailler à ses vaudevilles. M. le duc de Chaulieu savait du Bruel occupé d'un roman qui devait lui être dédié. Vêtu avec le laisser aller du vaudevilliste, le sous-chef portait le matin un pantalon à pieds, des souliers-chaussons, un gilet mis à la réforme, une redingote olive et une cravate noire. Le soir, il avait un costume élégant, car il visait au gentleman. Du Bruel demeurait, et pour cause, dans la maison de Florine, une actrice pour laquelle il écrivit des rôles. Florine logeait alors dans la maison de Tullia, danseuse plus remarquable par sa beauté que par son talent. Ce voisinage permettait au sous-chef de voir souvent le duc de Rhétoré, fils aîné du duc de Chaulieu, favori du roi. Le duc de Chaulieu avait fait obtenir à du Bruel la croix de la Légion d'honneur, après une onzième pièce de circonstance. Du Bruel, ou si vous voulez, Cursy travaillait en ce moment à une pièce en cinq actes pour les Français. Sébastien aimait beaucoup du Bruel, il recevait de lui quelques billets de parterre, et applaudissait avec la foi du jeune âge aux endroits que du Bruel lui signalait comme douteux; Sébastien le regardait comme un grand écrivain. Ce fut à Sébastien que du Bruel dit, le lendemain de la première représentation d'un vaudeville produit, comme tous les vaudevilles, par trois collaborateurs, et où l'on avait sifflé dans quelques endroits :

— Le public a reconnu les scènes faites à deux.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas seul? répondit naïvement Sébastien.

Il y avait d'excellentes raisons pour que du Bruel ne travaillât pas seul : il était le tiers d'un auteur. Un auteur dramatique, comme peu de personnes le savent, se compose : d'abord d'un *homme à idées,* chargé de trouver les sujets et de construire la charpente ou scénario du vaudeville; puis d'un *piocheur,* chargé de rédiger la pièce; enfin d'un *homme-mémoire,* chargé de mettre en musique les couplets, d'arranger les chœurs et les morceaux d'ensemble, de les chanter, de les superposer à la situation. L'*homme-mémoire* fait aussi la recette, c'est-à-dire veille à la composition de l'affiche, en ne quittant pas le directeur qu'il n'ait indiqué pour le lendemain une pièce de la société. Du Bruel, vrai piocheur, lisait au bureau les livres nouveaux, en extrayait les mots spirituels et les enregistrait pour en émailler son dialogue. Cursy (son nom de guerre) était estimé par ses collaborateurs, à cause de sa parfaite exactitude; avec lui, sûr d'être compris, l'homme aux sujets pouvait se croiser les bras. Les employés de la division aimaient assez le vaudevilliste pour aller en masse à ses pièces et les soutenir, car il méritait le titre de *bon enfant.* La main leste à la poche, ne se faisant jamais tirer l'oreille pour payer des glaces ou du punch, il prêtait cinquante francs sans jamais les redemander. Possédant une maison de campagne à Aulnay, rangé, plaçant son argent, du Bruel avait, outre les quatre mille cinq cents francs de sa place, douze cents francs de pension sur la liste civile et huit cents sur les cent mille écus d'encouragement aux arts votés par la Chambre. Ajoutez à ces divers produits neuf mille francs gagnés par les *quarts,* les *tiers,* les *moitiés* de vaudevilles à trois théâtres différents, et vous comprendrez qu'au physique il fût gros, gras, rond et montrât une figure de bon propriétaire. Au moral, amant de cœur de Tullia, du Bruel se croyait préféré, comme toujours, au brillant duc de Rhétoré, l'amant en titre.

Dutocq n'avait pas vu sans effroi ce qu'il nommait la liaison de des Lupeaulx avec madame Rabourdin, et sa rage sourde s'en était accrue. D'ailleurs, il avait un œil trop fureteur pour ne pas avoir deviné que Rabourdin s'adonnait à un grand travail en dehors de ses travaux officiels, et il se désespérait de n'en rien savoir, tandis

que le petit Sébastien était, en tout ou en partie, dans le secret. Dutocq avait essayé de se lier avec M. Godard, sous-chef de Baudoyer, collègue de du Bruel, et il y était parvenu. La haute estime dans laquelle Dutocq tenait Baudoyer avait ménagé son accointance avec Godard; non que Dutocq fût sincère, mais, en vantant Baudoyer et ne disant rien de Rabourdin, il satisfaisait sa haine à la manière des petits esprits.

Joseph Godard, cousin de Mitral par sa mère, avait fondé sur cette parenté avec Baudoyer, quoique assez éloignée, des prétentions à la main de mademoiselle Baudoyer; conséquemment, à ses yeux, Baudoyer brillait comme un génie. Il professait une haute estime pour Élisabeth et madame Saillard, sans s'être encore aperçu que madame Baudoyer mitonnait Falleix pour sa fille. Il apportait à mademoiselle Baudoyer de petits cadeaux, des fleurs artificielles, des bonbons au jour de l'an, de jolies boîtes à ses jours de fête. Agé de vingt-six ans, travailleur sans portée, rangé comme une demoiselle, monotone et apathique, ayant les cafés, le cigare et l'équitation en horreur, couché régulièrement à dix heures du soir et levé à sept, doué de plusieurs talents de société, jouant des contredanses sur le flageolet, ce qui l'avait mis en grande faveur chez les Saillard et les Baudoyer, fifre dans la garde nationale pour ne point passer les nuits au corps de garde, Godard cultivait surtout l'histoire naturelle. Ce garçon faisait des collections de minéraux et de coquillages, savait empailler les oiseaux, emmagasinait dans sa chambre un tas de curiosités achetées à bon marché : des pierres à paysages, des modèles de palais en liége, des pétrifications de la fontaine Saint-Allyre à Clermont (Auvergne), etc. Il accaparait tous les flacons de parfumerie pour mettre ses échantillons de baryte, ses sulfates, sels, magnésie, coraux, etc. Il entassait des papillons dans des cadres, et sur les murs des parasols de la Chine, des peaux de poissons séchées. Il demeurait chez sa sœur, fleuriste, rue de Richelieu. Quoique très-admiré par les mères de famille, ce jeune homme modèle était méprisé par les ouvrières de sa sœur, et surtout par la demoiselle du comptoir, qui pendant longtemps avait espéré l'*enganter*. Maigre et fluet, de taille moyenne, les yeux cernés, ayant peu de barbe, tuant, comme disait Bixiou, les mouches au vol, Joseph Godard avait peu de soin de lui-même :

ses habits étaient mal taillés, ses pantalons, larges, formaient le sac ; il portait des bas blancs par toutes les saisons, un chapeau à petits bords et des souliers lacés. Assis au bureau, dans un fauteuil de canne, percé au milieu du siége et garni d'un rond en maroquin vert, il se plaignait beaucoup de ses digestions. Son principal vice était de proposer des parties de campagne, le dimanche, dans la belle saison, à Montmorency, des dîners sur l'herbe, et d'aller prendre du laitage sur le boulevard du Montparnasse. Depuis six mois, Dutocq commençait à aller de loin en loin chez mademoiselle Godard, espérant faire quelques affaires dans cette maison, y découvrir quelque trésor femelle.

Ainsi, dans les bureaux, Baudoyer avait en Dutocq et Godard deux prôneurs. M. Saillard, incapable de juger Dutocq, lui faisait parfois de petites visites au bureau. Le jeune la Billardière, mis surnuméraire chez Baudoyer, était de ce parti. Les têtes fortes riaient beaucoup de cette alliance entre ces incapacités. Baudoyer, Godard et Dutocq avaient été surnommés par Bixiou *la Trinité sans Esprit,* et le petit la Billardière *l'Agneau pascal.*

— Vous vous êtes levé matin, dit Antoine à Dutocq en prenant un air riant.

— Et vous, Antoine, répondit Dutocq, vous voyez bien que les journaux arrivent quelquefois plus tôt que vous ne nous les donnez.

— Aujourd'hui, par hasard, dit Antoine sans se déconcerter; ils ne sont jamais venus deux fois de suite à la même heure.

Les deux neveux se regardèrent à la dérobée comme pour se dire, en admirant leur oncle : « Quel toupet! »

— Quoiqu'il me rapporte deux sous par déjeuner, dit en murmurant Antoine quand il entendit Dutocq fermer la porte, j'y renoncerais bien pour ne plus l'avoir dans notre division.

— Ah! vous n'êtes pas le premier aujourd'hui, monsieur Sébastien, dit un quart d'heure après Antoine au surnuméraire.

— Qui donc est arrivé? demanda le pauvre enfant en pâlissant.

— M. Dutocq, répondit l'huissier Laurent.

Les natures vierges, ont plus que toutes les autres, un inexplicable don de seconde vue dont la cause gît peut-être dans la pureté de leur appareil nerveux, en quelque sorte neuf. Sébastien avait donc deviné la haine de Dutocq contre son vénéré Rabourdin. Aussi, à

peine Laurent eut-il prononcé ce nom, que, saisi par un horrible pressentiment, il s'écria :

— Je m'en doutais!

Et il s'élança dans le corridor avec la rapidité d'une flèche.

— Il y aura du grabuge dans les bureaux! dit Antoine en branlant sa tête blanchie et endossant son costume officiel. On voit bien que M. le baron rend ses comptes à Dieu... Oui, madame Gruget, sa garde, m'a dit qu'il ne passerait pas la journée. Vont-ils se remuer ici! le vont-ils!... Allez voir si tous les poêles ronflent bien, vous autres! Sabre de bois! notre monde va nous tomber sur le dos.

— C'est vrai, dit Laurent, que ce pauvre petit jeune homme a eu un fameux coup de soleil en apprenant que ce jésuite de M. Dutocq l'avait devancé.

— Moi, j'ai beau lui dire, car enfin on doit la vérité à un bon employé, et ce que j'appelle un bon employé, c'est un employé comme ce petit, qui donne *recta* ses dix francs au jour de l'an, reprit Antoine. Je lui dis donc : « Plus vous en ferez, plus on vous en demandera, et l'on vous laissera sans avancement! » Eh bien, il ne m'écoute pas, il se tue à rester jusqu'à cinq heures, une heure de plus que tout le monde (Il hausse les épaules). C'est des bêtises, on n'arrive pas comme ça!... A preuve, qu'il n'est pas encore question d'appointer ce pauvre enfant, qui ferait un excellent employé. Après deux ans! ça scie le dos, parole d'honneur.

— M. Rabourdin aime M. Sébastien, dit Laurent.

— Mais M. Rabourdin n'est pas ministre, reprit Antoine, et il fera chaud quand il le sera, les poules auront des dents; il est bien trop... Suffit! Quand je pense que je porte à émarger l'état des appointements à des farceurs qui restent chez eux, et qui y font ce qu'ils veulent, tandis que ce petit la Roche se crève, je me demande si Dieu pense aux bureaux! Et qu'est-ce qu'ils vous donnent, ces protégés de M. le maréchal, de M. le duc? ils vous remercient (Il fait un signe de tête protecteur.) : « Merci, mon cher Antoine... » Tas de *faignants*, travaillez donc! ou vous serez cause d'une révolution. Fallait voir s'il y avait de ces giries-là sous M. Robert Lindet; car, moi, tel que vous me voyez, je suis entré dans cette baraque sous Robert Lindet. Et, sous lui, l'employé travaillait! Fallait voir tous ces gratte-papier jusqu'à minuit, les poêles éteints, sans

seulement s'en apercevoir; mais c'est qu'aussi la guillotine était là!... et, c'est pas pour dire, mais c'était autre chose que de les pointer, comme aujourd'hui, quand ils arrivent tard.

— Père Antoine, dit Gabriel, puisque vous êtes causeur ce matin, quelle idée, la, vous faites-vous de l'employé?

— C'est, répondit gravement Antoine, un homme qui écrit, assis dans un bureau... Qu'est-ce que je dis donc là? Sans les employés, que serions-nous?... Allez donc voir à vos poêles et ne parlez jamais en mal des employés, vous autres! Gabriel, le poêle du grand bureau tire comme un diable, il faut tourner un peu la clef.

Antoine se plaça sur le palier, à un endroit d'où il pouvait voir déboucher les employés de dessous la porte cochère; il connaissait tous ceux du ministère et les observait dans leur allure, en remarquant les différences que présentaient leurs mises. Avant d'entrer dans le drame, il est nécessaire de peindre ici la silhouette des principaux acteurs de la division la Billardière, qui fourniront d'ailleurs quelques variétés du genre *commis* et justifieront non-seulement les observations de Rabourdin, mais encore le titre de cette Étude, essentiellement parisienne. En effet, ne vous y trompez pas : sous le rapport des misères et de l'originalité, il y a employés et employés, comme il y a fagots et fagots. Distinguez surtout l'employé de Paris de l'employé de province. En province, l'employé se trouve heureux : il est logé spacieusement, il a un jardin, il est généralement à l'aise dans son bureau; il boit de bon vin à bon marché, ne consomme pas de filet de cheval, et connaît le luxe du dessert. Au lieu de faire des dettes, il fait des économies. Sans savoir précisément ce qu'il mange, tout le monde vous dira qu'*il ne mange pas ses appointements!* S'il est garçon, les mères de famille le saluent quand il passe; et, s'il est marié, sa femme et lui vont au bal chez le receveur général, chez le préfet, le sous-préfet, l'intendant. On s'occupe de son caractère, il a des bonnes fortunes, il se fait une renommée d'esprit, il a des chances pour être regretté, toute une ville le connaît, s'intéresse à sa femme, à ses enfants. Il donne des soirées; et, s'il a des moyens, un beau-père dans l'aisance, il peut devenir député. Sa femme est surveillée par le méticuleux espionnage des petites villes, et, s'il est malheureux dans son intérieur, il le sait; tandis qu'à Paris, un employé peut n'en

rien savoir. Enfin, l'employé de province est *quelque chose,* tandis que l'employé de Paris est à peine *quelqu'un.*

Le premier qui vint après Sébastien était un rédacteur du bureau Rabourdin, honorable père de famille, nommé M. Phellion. Il devait à la protection de son chef une demi-bourse au collége Henri IV pour chacun de ses deux garçons : faveur bien placée, car Phellion avait encore une fille élevée gratis dans un pensionnat où sa femme donnait des leçons de piano, où il faisait une classe d'histoire et de géographie pendant la soirée. Homme de quarante cinq ans, sergent-major de sa compagnie dans la garde nationale, très-compatissant en paroles, mais hors d'état de donner un liard, le commis rédacteur demeurait rue du Faubourg-Saint-Jacques, non loin des Sourds-Muets, dans une maison à jardin où son local (style Phellion) ne coûtait que quatre cents francs. Fier de sa place, heureux de son sort, il s'appliquait à servir le gouvernement, se croyait utile à son pays, et se vantait de son insouciance en politique, où il ne voyait jamais que LE POUVOIR. M. Rabourdin faisait plaisir à Phellion en le priant de rester une demi-heure de plus pour achever quelque travail, et il disait alors aux demoiselles La Grave, car il dînait, rue Notre-Dame-des-Champs, dans le pensionnat où sa femme *professait la musique :*

— Mesdemoiselles, les affaires ont exigé que je restasse au bureau. Quand on appartient au gouvernement, on n'est pas son maître!

Il avait composé des livres, par demandes et par réponses, à l'usage des pensionnats de jeunes demoiselles. Ces *petits traités substantiels,* comme il les nommait, se vendaient chez le libraire de l'Université, sous le nom de *Catéchisme historique et géographique.* Se croyant obligé d'offrir à madame Rabourdin un exemplaire papier vélin, relié en maroquin rouge, de chaque nouveau Catéchisme, il les apportait en grande tenue : culotte de soie, bas de soie, souliers à boucles d'or, etc. M. Phellion recevait le jeudi soir, après le coucher des pensionnaires; il donnait de la bière et des gâteaux. On jouait la bouillotte à cinq sous la cave. Malgré cette médiocre mise, par certains jeudis enragés, M. Laudigeois, employé à la mairie, perdait ses dix francs. Tendu de papier vert américain à bordures rouges, ce salon était décoré des portraits du

roi, de la dauphine et de Madame, des deux gravures de *Mazeppa* d'après Horace Vernet, de celle du *Convoi du pauvre* d'après Vigneron, « tableau sublime de pensée, et qui, selon Phellion, devait consoler les dernières classes de la société en leur prouvant qu'elles avaient des amis plus dévoués que les hommes et dont les sentiments allaient plus loin que la tombe! » A ces paroles, vous devinez l'homme qui, tous les ans, conduisait, le jour des Morts, au cimetière de l'Ouest, ses trois enfants, auxquels il montrait les vingt mètres de terre achetés à perpétuité, dans lesquels son père et la mère de sa femme avaient été enterrés. « Nous y viendrons tous, » leur disait-il pour les familiariser avec l'idée de la mort. L'un de ses plus grands plaisirs consistait à explorer les environs de Paris, il s'en était donné la carte. Possédant déjà à fond Antony, Arcueil, Bièvre, Fontenay-aux-Roses, Aulnay, si célèbre par le séjour de plusieurs grands écrivains, il espérait, avec le temps, connaître toute la partie ouest des environs de Paris. Il destinait son fils aîné à l'administration et le second à l'École polytechnique. Il disait souvent à son aîné : « Quand tu auras l'honneur d'être employé par le gouvernement! » mais il lui soupçonnait une vocation pour les sciences exactes qu'il essayait de réprimer, en se réservant de l'abandonner à lui-même, s'il y persistait. Phellion n'avait jamais osé prier M. Rabourdin de lui faire l'honneur de dîner chez lui, quoiqu'il eût regardé ce jour comme un des plus beaux de sa vie. Il disait que, s'il pouvait laisser un de ses fils marchant sur les traces d'un Rabourdin, il mourrait le plus heureux père du monde. Il rebattait si bien l'éloge de ce digne et respectable chef aux oreilles des demoiselles La Grave, qu'elles désiraient voir le grand Rabourdin comme un jeune homme peut souhaiter de voir M. de Chateaubriand. « Elles eussent été bien heureuses, disaient-elles, d'avoir *sa demoiselle* à élever! » Quand, par hasard, la voiture du ministre sortait ou rentrait, qu'il y eût ou non du monde, Phellion se découvrait très-respectueusement, et prétendait que la France en irait bien mieux si tout le monde honorait assez le pouvoir pour l'honorer jusque dans ses insignes. Quand Rabourdin le faisait venir *en bas* pour lui expliquer un travail, Phellion tendait son intelligence, il écoutait les moindres paroles du chef comme un dilettante écoute un air aux Italiens. Silencieux au bureau, les

pieds en l'air sur un pupitre de bois et ne les bougeant point, il étudiait sa besogne en conscience. Il s'exprimait dans sa correspondance administrative avec une gravité religieuse, prenait tout au sérieux, et appuyait sur les ordres transmis par le ministre au moyen de phrases solennelles. Cet homme, si ferré sur les convenances, avait eu un désastre dans sa carrière de rédacteur, et quel désastre! Malgré le soin extrême avec lequel il minutait, il lui était arrivé de laisser échapper une phrase ainsi conçue : « Vous vous rendrez aux lieux indiqués avec les papiers nécessaires. » Heureux de pouvoir rire aux dépens de cette innocente créature, les expéditionnaires étaient allés consulter à son insu Rabourdin, qui, songeant au caractère de son rédacteur, ne put s'empêcher de rire, et modifia la phrase en marge par ces mots : *Vous vous rendrez sur le terrain avec toutes les pièces indiquées*. Phellion, à qui l'on vint montrer la correction, l'étudia, pesa la différence des expressions, ne craignit pas d'avouer qu'il lui aurait fallu deux heures pour trouver ces équivalents, et s'écria : « M. Rabourdin est un homme de génie! » Il pensa toujours que ses collègues avaient manqué de procédés à son égard en recourant si promptement au chef; mais il avait trop de respect dans la hiérarchie pour ne pas reconnaître leur droit d'y recourir, d'autant plus qu'alors il était absent; cependant, à leur place, il aurait attendu, la circulaire ne pressait pas. Cette affaire lui fit perdre le sommeil pendant quelques nuits. Quand on voulait le fâcher, on n'avait qu'à faire allusion à la maudite phrase en lui disant quand il sortait : « Avez-vous les papiers nécessaires? » Le digne rédacteur se retournait, lançait un regard foudroyant aux employés et leur répondait : « Ce que vous dites me semble fort déplacé, messieurs. » Il y eut un jour à ce sujet une querelle si forte, que Rabourdin fut obligé d'intervenir et de défendre aux employés de rappeler cette phrase. M. Phellion avait une figure de bélier pensif, peu colorée, marquée de la petite vérole, de grosses lèvres pendantes, les yeux d'un bleu clair, une taille au-dessus de la moyenne. Propre sur lui comme doit l'être un maître d'histoire et de géographie obligé de paraître devant de jeunes demoiselles, il portait de beau linge, un jabot plissé, gilet de casimir noir ouvert, laissant voir des bretelles brodées par sa fille, un diamant à sa chemise, habit noir, pantalon bleu. Il adoptait



M. PHELLION.

avait une figure de bélier pensif, peu colorée, marquée de la petite vérole...

LES EMPLOYÉS.

l'hiver le carrick noisette à trois collets et avait une canne plombée nécessitée par *la profonde solitude de quelques parties de son quartier*. Il s'était déshabitué de priser et citait cette réforme comme un exemple frappant de l'empire qu'un homme peut prendre sur lui-même. Il montait les escaliers lentement, car il craignait un asthme, ayant ce qu'il appelait *la poitrine grasse*. Il saluait Antoine avec dignité.

Immédiatement après M. Phellion vint un expéditionnaire qui formait un singulier contraste avec ce vertueux bonhomme. Vimeux était un jeune homme de vingt-cinq ans, à quinze cents francs d'appointements, bien fait, cambré, d'une figure élégante et romanesque, ayant les cheveux, la barbe, les yeux, les sourcils noirs comme du jais, de belles dents, des mains charmantes, portant des moustaches si fournies, si bien peignées, qu'il semblait en faire métier et marchandise. Vimeux avait une si grande aptitude à son travail, qu'il l'expédiait plus promptement que personne.

— Ce jeune homme est doué! disait Phellion en le voyant se croiser les jambes et ne savoir à quoi employer le reste de son temps, après avoir fait son ouvrage. — Et voyez! c'est perlé! disait le rédacteur à du Bruel.

Vimeux déjeunait d'une simple flûte et d'un verre d'eau, dînait pour vingt sous chez Katcomb et logeait en garni à douze francs par mois. Son bonheur, son seul plaisir était la toilette. Il se ruinait en gilets mirifiques, en pantalons collants, demi-collants, à plis ou à broderies, en bottes fines, en habits bien faits qui dessinaient sa taille, en cols ravissants, en gants frais, en chapeaux. La main ornée d'une bague à la chevalière, mise par-dessus son gant, armé d'une jolie canne, il tâchait de se donner la tournure et les manières d'un jeune homme riche. Puis il allait, un cure-dent à la bouche, se promener dans la grande allée des Tuileries, absolument comme un millionnaire sortant de table. Dans l'espérance qu'une femme, une Anglaise, une étrangère quelconque, ou une veuve, pourrait s'amouracher de lui, il étudiait l'art de jouer avec sa canne, et de lancer un regard à la manière dite *américaine*, par Bixiou. Il riait pour montrer ses belles dents. Il se passait de chaussettes et se faisait friser tous les jours. Vimeux, en vertu de principes arrêtés, épousait une bossue à six mille livres de rente, à

huit mille une femme de quarante-cinq ans, à mille écus une Anglaise. Ravi de son écriture et pris de compassion pour ce jeune homme, Phellion le sermonnait pour lui persuader de donner des leçons d'écriture, honorable profession qui pouvait améliorer son existence et la rendre même agréable; il lui promettait le pensionnat des demoiselles La Grave. Mais Vimeux avait son idée si fort en tête, que personne ne pouvait l'empêcher de croire à son étoile. Donc, il continuait à s'étaler à jeun comme un esturgeon de Chevet, quoiqu'il eût vainement exposé ses énormes moustaches depuis trois ans. Endetté de trente francs pour ses déjeuners, chaque fois que Vimeux passait devant Antoine, il baissait les yeux pour ne pas rencontrer son regard; et cependant, vers midi, il le priait de lui aller chercher une flûte. Après avoir essayé de faire entrer quelques idées justes dans cette pauvre tête, Rabourdin avait fini par y renoncer. M. Vimeux père était greffier d'une justice de paix dans le département du Nord. Adolphe Vimeux avait dernièrement économisé Katcomb et vécu de petits pains, pour s'acheter des éperons et une cravache. On l'avait appelé le pigeon-Villiaume pour railler ses calculs matrimoniaux. On ne pouvait attribuer les moqueries adressées à cet Amadis à vide qu'au génie malin qui créa le vaudeville, car il était bon camarade, et ne nuisait à personne qu'à lui-même. La grande plaisanterie des bureaux à son égard consistait à parier qu'il portait un corset. Primitivement casé dans le bureau Baudoyer, Vimeux avait intrigué pour passer chez Rabourdin, à cause de la sévérité de Baudoyer relativement aux *anglais*, nom donné par les employés à leurs créanciers. Le jour des anglais est le jour où les bureaux sont publics. Sûrs de trouver là leurs débiteurs, les créanciers affluent, ils viennent les tourmenter en leur demandant quand ils seront payés, et les menacent de mettre opposition sur leur traitement. L'implacable Baudoyer obligeait ses employés à rester. « C'était à eux, disait-il, de ne pas s'endetter. » Il regardait sa sévérité comme une chose nécessaire au bien public. Au contraire, Rabourdin protégeait les employés contre leurs créanciers, qu'il mettait à la porte, disant que les bureaux n'étaient point ouverts pour les affaires privées, mais pour les affaires publiques. On s'était beaucoup moqué de Vimeux dans les deux bureaux, quand il avait fait sonner ses éperons à

travers les corridors et les escaliers. Le mystificateur du ministère, Bixiou, avait fait passer dans les deux divisions Clergeot et la Billardière une feuille en tête de laquelle Vimeux était caricaturé sur un cheval de carton, et où chacun était invité à souscrire pour lui acheter un cheval. M. Baudoyer était marqué pour un quintal de foin, pris sur sa consommation particulière, et chaque employé mit une épigramme sur son voisin. Vimeux, en vrai bon enfant, souscrivit lui-même au nom de miss Fairfax.

Les employés beaux hommes dans le genre Vimeux ont leur place pour vivre, et leur physique pour faire fortune. Fidèles aux bals masqués dans le temps de carnaval, ils y vont chercher les bonnes fortunes qui les fuient souvent encore là. Beaucoup finissent par se marier, soit avec des modistes qu'ils acceptent de guerre lasse, soit avec de vieilles femmes, soit aussi avec de jeunes personnes auxquelles leur *physique* a plu, et avec lesquelles ils ont filé un roman émaillé de lettres stupides, mais qui ont produit leur effet. Ces commis sont quelquefois hardis, ils voient passer une femme en équipage aux Champs-Élysées, ils se procurent son adresse, ils lancent des épîtres passionnées à tout hasard, et rencontrent une occasion qui malheureusement encourage cette ignoble spéculation.

Ce Bixiou (prononcez Bisiou) était un dessinateur qui se moquait de Dutocq aussi bien que de Rabourdin, surnommé par lui *la vertueuse Rabourdin*. Pour exprimer la vulgarité de son chef, il l'appelait *la Place-Baudoyer;* il nommait le vaudevilliste *Flonflon*. Sans contredit l'homme le plus spirituel de la division et du ministère, mais spirituel à la façon du singe, sans portée ni suite, Bixiou était d'une si grande utilité à Baudoyer et à Godard, qu'ils le protégeaient malgré sa malfaisance, il expédiait leur besogne pardessous la jambe. Bixiou désirait la place de Godard ou de du Bruel; mais sa conduite nuisait à son avancement. Tantôt il se moquait des bureaux, et c'est quand il venait de faire une bonne affaire, comme la publication des portraits dans le procès Fualdès pour lesquels il prit des figures au hasard, ou celle des débats du procès de Castaing; tantôt saisi par une envie de parvenir, il s'appliquait au travail; puis il le laissait pour un vaudeville qu'il ne finissait point. D'ailleurs égoïste, avare et dépensier tout ensemble,

c'est-à-dire ne dépensant son argent que pour lui; cassant, agressif et indiscret, il faisait le mal pour le mal : il attaquait surtout les faibles, ne respectait rien, ne croyait ni à la France, ni à Dieu, ni à l'art, ni aux Grecs, ni aux Turcs, ni au Champ-d'Asile, ni à la monarchie, insultant surtout ce qu'il ne comprenait point. Ce fut lui qui, le premier, mit une calotte noire à la tête de Charles X sur les pièces de cent sous. Il contrefaisait le docteur Gall à son cours, de manière à décravater de rire le diplomate le mieux boutonné. La plaisanterie principale de ce terrible inventeur de charges consistait à chauffer les poêles outre mesure, afin de procurer des rhumes à ceux qui sortaient imprudemment de son étuve, et il avait de plus la satisfaction de consommer le bois du gouvernement. Remarquable dans ses mystifications, il les variait avec tant d'habileté, qu'il y prenait toujours quelqu'un. Son grand secret en ce genre était de deviner les désirs de chacun ; il connaissait le chemin de tous les châteaux en Espagne, le rêve où l'homme est mystifiable parce qu'il cherche à s'attraper lui-même, et il vous *faisait poser* pendant des heures entières. Ainsi, ce profond observateur, qui déployait un tact inouï pour une raillerie, ne savait plus user de sa puissance pour employer les hommes à sa fortune ou à son avancement. Celui qu'il aimait le plus à vexer était le jeune la Billardière, sa bête noire, son cauchemar, et que néanmoins il patelinait constamment, afin de le mieux mystifier : il lui adressait des lettres de femme amoureuse signées : « Comtesse de M... » ou « Marquise de B..., » l'attirait ainsi, aux jours gras, dans le foyer de l'Opéra, devant la pendule, et le lâchait à quelque grisette, après l'avoir montré à tout le monde. Allié de Dutocq (il le considérait comme un mystificateur sérieux) dans sa haine contre Rabourdin et dans ses éloges de Baudoyer, il l'appuyait avec amour. Jean-Jacques Bixiou était petit-fils d'un épicier de Paris. Son père, mort colonel, l'avait laissé à la charge de sa grand'mère, qui s'était mariée en secondes noces à son premier garçon, nommé Descoings, et qui mourut en 1822. Se trouvant sans état au sortir du collége, il avait tenté la peinture, et, malgré l'amitié qui le liait à Joseph Bridau, son ami d'enfance, il y avait renoncé pour se livrer à la caricature, aux vignettes, aux dessins de livres, connus, vingt ans plus tard, sous le nom d'*illustrations*. La protec-

tion des ducs de Maufrigneuse, de Rhétoré, qu'il connut par des danseuses, lui procura sa place, en 1819. Au mieux avec des Lupeaulx, avec qui, dans le monde, il se trouvait sur un pied d'égalité, tutoyant du Bruel, il offrait la preuve vivante des observations de Rabourdin relativement à la destruction constante de la hiérarchie administrative à Paris, par la valeur personnelle qu'un homme acquiert en dehors des bureaux. De petite taille, mais bien pris, une figure fine, remarquable par une vague ressemblance avec celle de Napoléon, lèvres minces, menton plat, tombant droit, favoris châtains, vingt-sept ans, blond, voix mordante, regard étincelant, voilà Bixiou. Cet homme, tout sens et tout esprit, se perdait par une fureur pour les plaisirs de tout genre qui le jetait dans une dissipation continuelle. Intrépide chasseur de grisettes, fumeur, amuseur de gens, dîneur et soupeur, se mettant partout au diapason, brillant aussi bien dans les coulisses qu'au bal des grisettes dans l'allée des Veuves, il étonnait autant à table que dans une partie de plaisir, en verve à minuit dans la rue, comme le matin si vous le preniez au saut du lit; mais sombre et triste avec lui-même, comme la plupart des grands comiques. Lancé dans le monde des actrices et des acteurs, des écrivains, des artistes et de certaines femmes dont la fortune est aléatoire, il vivait bien, allait au spectacle sans payer, jouait à Frascati, gagnait souvent. Enfin cet artiste, vraiment profond, mais par éclairs, se balançait dans la vie comme sur une escarpolette, sans s'inquiéter du moment où la corde casserait. Sa vivacité d'esprit, sa prodigalité d'idées, le faisaient rechercher par tous les gens accoutumés aux rayonnements de l'intelligence; mais aucun de ses amis ne l'aimait. Incapable de retenir un bon mot, il immolait ses deux voisins à table avant la fin du premier service. Malgré sa gaieté d'épiderme, il perçait dans ses discours un secret mécontentement de sa position sociale, il aspirait à quelque chose de mieux, et le fatal démon caché dans son esprit l'empêchait d'avoir le sérieux qui impose tant aux sots. Il demeurait rue de Ponthieu, à un second étage où il avait trois chambres livrées à tout le désordre d'un ménage de garçon, un vrai bivac. Il parlait souvent de quitter la France et d'aller violer la fortune en Amérique. Aucune sorcière ne pouvait prévoir l'avenir d'un jeune homme chez

qui tous les talents étaient incomplets, incapable d'assiduité, toujours ivre de plaisir, et croyant que le monde finissait le lendemain. Comme costume, il avait la prétention de n'être pas ridicule, et peut-être était-ce le seul de tout le ministère de qui la tenue ne fît pas dire : « Voilà un employé! » Il portait des bottes élégantes, un pantalon noir à sous-pieds, un gilet de fantaisie et une jolie redingote bleue, un col, éternel présent de la grisette, un chapeau de Bandoni, des gants de chevreau couleur sombre. Sa démarche, cavalière et simple à la fois, ne manquait pas de grâce. Aussi, quand il fut mandé par des Lupeaulx pour une impertinence un peu trop forte dite sur le baron de la Billardière, et menacé de destitution, se contenta-t-il de lui répondre : « Vous me reprendriez à cause du costume. » Des Lupeaulx ne put s'empêcher de rire. La plus jolie plaisanterie, faite par Bixiou dans les bureaux, est celle inventée pour Godard, auquel il offrit un papillon rapporté de la Chine, que le sous-chef garde dans sa collection et montre encore aujourd'hui, sans avoir reconnu qu'il est en papier peint. Bixiou eut la patience de pourlécher un chef-d'œuvre pour jouer un tour à son sous-chef.

Le diable pose toujours une victime auprès d'un Bixiou. Le bureau Baudoyer avait donc sa victime, un pauvre expéditionnaire, âgé de vingt-deux ans, aux appointements de quinze cents francs, nommé Auguste-Jean-François Minard. Minard s'était marié par amour avec une ouvrière fleuriste, fille d'un portier, qui travaillait chez elle pour mademoiselle Godard et que Minard avait vue rue de Richelieu, dans la boutique. Étant fille, Zélie Lorain avait eu bien des fantaisies pour sortir de son état. D'abord élève du Conservatoire, tour à tour danseuse, chanteuse et actrice, elle avait songé à faire comme font beaucoup d'ouvrières, mais la peur de mal tourner et de tomber dans une effroyable misère l'avait préservée du vice. Elle flottait entre mille partis, lorsque Minard s'était dessiné nettement, une proposition de mariage à la main. Zélie gagnait cinq cents francs par an, Minard en avait quinze cents. En croyant pouvoir vivre avec deux mille francs, ils se marièrent sans contrat, avec la plus grande économie. Minard et Zélie étaient allés se loger auprès de la barrière de Courcelles, comme deux tourtereaux, dans un appartement de cent écus, au troisième ; des rideaux de calicot

blanc aux fenêtres, sur les murs un petit papier écossais à quinze sous le rouleau, carreau frotté, meubles en noyer, petite cuisine bien propre; d'abord une première pièce où Zélie faisait ses fleurs, puis un salon meublé de chaises foncées en crin, une table ronde au milieu, une glace, une pendule représentant une fontaine à cristal tournant, des flambeaux dorés enveloppés de gaze; enfin une chambre à coucher blanche et bleue; lit, commode et secrétaire en acajou, petit tapis rayé au bas du lit, six fauteuils et quatre chaises; dans un coin, le berceau en merisier où dormaient un fils et une fille. Zélie nourrissait ses enfants elle-même, faisait sa cuisine, ses fleurs et son ménage. Il y avait quelque chose de touchant dans cette heureuse et laborieuse médiocrité. En se sentant aimée par Minard, Zélie l'aima sincèrement. L'amour attire l'amour, c'est l'*abyssus abyssum* de la Bible. Ce pauvre homme quittait son lit le matin pendant que sa femme dormait, et lui allait chercher ses provisions. Il portait les fleurs terminées en se rendant à son bureau; en revenant, il achetait les matières premières; puis, en attendant le dîner, il taillait ou estampait les feuilles, garnissait les tiges, délayait les couleurs. Petit, maigre, fluet, nerveux, ayant des cheveux rouges et crépus, les yeux d'un jaune clair, un teint d'une éclatante blancheur, mais marqué de rousseurs, il avait un courage sourd et sans apparat. Il possédait la science de l'écriture au même degré que Vimeux. Au bureau, il se tenait coi, faisait sa besogne et gardait l'attitude recueillie d'un homme souffrant et songeur. Ses cils blancs et son peu de sourcils l'avait fait surnommer le *lapin blanc* par l'implacable Bixiou. Minard, ce Rabourdin d'une sphère inférieure, dévoré du désir de mettre sa Zélie dans une heureuse situation, cherchait dans l'océan des besoins du luxe et de l'industrie parisienne une idée, une découverte, un perfectionnement qui lui procurât une prompte fortune. Son apparente bêtise était produite par la tension continuelle de son esprit : il allait de la *double pâte des sultanes* à *l'huile céphalique,* des briquets phosphoriques au gaz portatif, des socques articulés aux lampes hydrostatiques, embrassant ainsi les infiniment petits de la civilisation matérielle. Il supportait les plaisanteries de Bixiou comme un homme occupé supporte les bourdonnements d'un insecte, il ne s'en impatientait même point. Malgré son esprit,

Bixiou ne devinait pas le profond mépris que Minard avait pour lui. Minard se souciait peu d'une querelle, il y voyait une perte de temps. Aussi avait-il fini par lasser son persécuteur. Il venait au bureau habillé fort simplement, gardait le pantalon de coutil jusqu'en octobre, portait des souliers et des guêtres, un gilet en poil de chèvre, un habit de castorine en hiver et de gros mérinos en été, un chapeau de paille ou un chapeau de soie à onze francs, selon les saisons, car sa gloire était sa Zélie : il se serait passé de manger pour lui acheter une robe. Il déjeunait avec sa femme et ne mangeait rien au bureau. Une fois par mois, il menait Zélie au spectacle avec un billet donné par du Bruel ou par Bixiou, car Bixiou faisait de tout, même du bien. La mère de Zélie quittait alors sa loge et venait garder l'enfant. Minard avait remplacé Vimeux dans le bureau de Baudoyer. Madame et M. Minard rendaient en personne leurs visites du jour de l'an. En les voyant, on se demandait comment faisait la femme d'un pauvre employé à quinze cents francs pour maintenir son mari dans un costume noir, et porter des chapeaux de paille d'Italie à fleurs, des robes de mousseline brodée, des pardessous en soie, des souliers de prunelle, des fichus magnifiques, une ombrelle chinoise, et venir en fiacre et rester vertueuse; tandis que madame Colleville ou telle autre *dame* pouvaient à peine joindre les deux bouts, elles qui avaient deux mille quatre cents francs!...

Il se trouvait dans ces bureaux deux employés amis l'un de l'autre jusqu'à rendre leur amitié ridicule, car on rit de tout dans les bureaux. Celui du bureau Baudoyer, nommé Colleville, y était commis principal, et, sans la Restauration, il eût été sous-chef ou même chef depuis longtemps. Il avait en madame Colleville une femme aussi supérieure dans son genre que madame Rabourdin l'était dans le sien. Colleville, fils d'un premier violon de l'Opéra, s'était amouraché de la fille d'une célèbre danseuse. Flavie Minoret, une de ces habiles et charmantes Parisiennes qui savent rendre leurs maris heureux tout en gardant leur liberté, faisait de la maison de Colleville le rendez-vous de nos meilleurs artistes, des orateurs de la Chambre. On ignorait presque chez elle l'humble place occupée par Colleville. La conduite de Flavie, femme un peu trop féconde, offrait tant de prise à la médisance, que madame

Rabourdin avait refusé toutes ses invitations. L'ami de Colleville, nommé Thuillier, occupait dans le bureau Rabourdin une place absolument pareille à celle de Colleville, et s'était vu par les mêmes motifs arrêté dans sa carrière administrative comme Colleville. Qui connaissait Colleville connaissait Thuillier, et réciproquement. Leur amitié, née au bureau, venait de la coïncidence de leurs débuts dans l'administration. La jolie madame Colleville avait, disait-on dans les bureaux, accepté les soins de Thuillier, que sa femme laissait sans enfants. Thuillier, dit le beau Thuillier, ex-homme à bonnes fortunes, menait une vie aussi oisive que celle de Colleville était occupée. Colleville, première clarinette à l'Opéra-Comique, et teneur de livres le matin, se donnait beaucoup de mal pour élever sa famille, quoique les protections ne lui manquassent pas. On le regardait comme un homme très-fin, d'autant plus qu'il cachait son ambition sous une espèce d'indifférence. En apparence content de son sort, aimant le travail, il trouvait tout le monde, même les chefs, disposés à protéger sa courageuse existence. Depuis quelques jours seulement, madame Colleville avait réformé son train de maison, et semblait tourner à la dévotion; aussi disait-on vaguement dans les bureaux qu'elle pensait à prendre dans la congrégation un point d'appui plus sûr que le fameux orateur François Keller, un de ses plus constants adorateurs, dont le crédit n'avait pas jusqu'à présent fait obtenir une place supérieure à Colleville. Flavie s'était adressée, et ce fut une de ses erreurs, à des Lupeaulx. Colleville avait la passion de chercher l'horoscope des hommes célèbres dans l'anagramme de leurs noms. Il passait des mois entiers à décomposer des noms et à les recomposer afin d'y découvrir un sens. *Un Corse la finira* trouvé dans *Révolution française*; — *Vierge de son mari*, dans *Marie de Vigneros*, nièce du cardinal de Richelieu; — *Henrici mei casta dea*, dans *Catharina de Medicis*; — *Eh! c'est large nez*, dans *Charles Genest*, l'abbé de la cour de Louis XIV, si connu par son gros nez qui amusait le duc de Bourgogne; enfin toutes les anagrammes connues avaient émerveillé Colleville. Érigeant l'anagramme en science, il prétendait que le sort de tout homme était écrit dans la phrase que donnait la combinaison des lettres de ses nom, prénoms et qualités. Depuis l'avénement de Charles X, il s'occupait de

l'anagramme du roi. Thuillier, qui lâchait quelques calembours, prétendait que l'anagramme était un calembour en lettres. Colleville, homme plein de cœur, lié presque indissolublement à Thuillier, le modèle de l'égoïste, présentait un problème insoluble et que beaucoup d'employés de la division expliquaient par ces mots : « Thuillier est riche et le ménage Colleville est lourd! » En effet, Thuillier passait pour joindre aux émoluments de sa place les bénéfices de l'escompte; on venait souvent le chercher pour parler à des négociants, avec lesquels il avait des conférences de quelques minutes dans la cour, mais pour le compte de mademoiselle Thuillier, sa sœur. Cette amitié, consolidée par le temps, était basée sur des sentiments, sur des faits assez naturels qui trouveront leur place ailleurs (voir *les Petits Bourgeois*), et qui formeraient ici ce que les critiques appellent des longueurs. Il n'est peut-être pas inutile de faire observer néanmoins que, si l'on connaissait beaucoup madame Colleville dans les bureaux, on ignorait presque l'existence de madame Thuillier. Colleville, l'homme actif, chargé d'enfants, était gros, gras, réjoui; tandis que Thuillier, *le beau de l'Empire,* sans soucis apparents, oisif, d'une taille svelte, offrait aux regards une figure blême et presque mélancolique.

— Nous ne savons pas, disait Rabourdin en parlant de ces deux employés, si nos amitiés naissent plutôt des contrastes que des similitudes.

Au contraire de ces deux frères siamois, Chazelle et Paulmier étaient deux employés toujours en guerre : l'un fumait, l'autre prisait, et ils disputaient sans cesse à qui pratiquait le meilleur mode d'absorber le tabac. Un défaut qui leur était commun, et qui les rendait aussi ennuyeux l'un que l'autre aux employés, consistait à se quereller à propos des valeurs mobilières, du taux des petits pois, du prix des maquereaux, des étoffes, des parapluies, des habits, chapeaux, cannes et gants de leurs collègues. Ils vantaient à l'envi l'un de l'autre les nouvelles découvertes, sans jamais y participer. Chazelle colligeait les prospectus de librairie, les affiches à lithographies et à dessins; mais il ne souscrivait à rien. Paulmier, le collègue de Chazelle en bavardage, passait son temps à dire que, s'il avait telle ou telle fortune, il se donnerait bien telle ou telle chose. Un jour. Paulmier alla chez le fameux Dauriat pour le com-

plimenter d'avoir amené la librairie à produire des livres satinés avec couvertures imprimées, l'engager à persévérer dans sa voie d'améliorations, et Paulmier ne possédait pas un livre! Le ménage de Chazelle, tyrannisé par sa femme et voulant paraître indépendant, fournissait d'éternelles plaisanteries à Paulmier; tandis que Paulmier, garçon, souvent à jeun comme Vimeux, offrait à Chazelle un texte fécond avec ses habits râpés et son indigence déguisée. Chazelle et Paulmier prenaient du ventre : celui de Chazelle, rond, petit, pointu, avait, suivant un mot de Bixiou, l'impertinence de toujours passer le premier; celui de Paulmier flottait de droite à gauche; Bixiou le leur faisait mesurer environ une fois par trimestre. Tous deux ils étaient entre trente et quarante ans; tous deux, assez niais, ne faisant rien en dehors du bureau, présentaient le type de l'employé pur sang, hébété par les paperasses, par l'habitation des bureaux. Chazelle s'endormait souvent en travaillant; et sa plume, qu'il tenait toujours, marquait par de petits points ses aspirations. Paulmier attribuait alors ce sommeil à des exigences conjugales. En réponse à cette plaisanterie, Chazelle accusait Paulmier de boire de la tisane quatre mois de l'année sur les douze, et lui disait qu'il mourrait d'une grisette. Paulmier démontrait alors que Chazelle indiquait sur un almanach les jours où madame Chazelle le trouvait aimable. Ces deux employés, à force de laver leur linge sale en s'apostrophant à propos des plus menus détails de leur vie privée, avaient obtenu la déconsidération qu'ils méritaient. « Me prenez-vous pour un Chazelle? » était un mot qui servait à clore une discussion ennuyeuse.

M. Poiret jeune, pour le distinguer de son frère Poiret l'aîné, retiré dans la maison Vauquer, où Poiret jeune allait parfois dîner se proposant d'y finir également ses jours, avait trente ans de service. La nature n'est pas si invariable dans ses révolutions que le pauvre homme l'était dans les actes de sa vie : il mettait toujours ses effets dans le même endroit, posait sa plume au même fil du bois, s'asseyait à sa place à la même heure, se chauffait au poêle à la même minute, car sa seule vanité consistait à porter une montre infaillible, réglée d'ailleurs tous les jours sur l'hôtel de ville, devant lequel il passait, demeurant rue du Martroi. De six heures à huit heures du matin, il tenait les livres d'une forte maison de nou-

veautés de la rue Saint-Antoine, et, de six heures à huit heures du soir, ceux de la maison Camusot, rue des Bourdonnais. Il gagnait ainsi mille écus, y compris les émoluments de sa place. Atteignant, à quelques mois près, le temps voulu pour avoir sa pension, il montrait une grande indifférence aux intrigues des bureaux. Semblable à son frère, à qui sa retraite avait porté un coup fatal, il baisserait sans doute beaucoup quand il n'aurait plus à venir de la rue du Martroi au ministère, à s'asseoir sur sa chaise et à expédier. Chargé de faire la collection du journal auquel s'abonnait le bureau et celle du *Moniteur,* il avait le fanatisme de cette collection. Si quelque employé perdait un numéro, l'emportait et ne le rapportait pas, Poiret jeune se faisait autoriser à sortir, se rendait immédiatement au bureau du journal, réclamait le numéro manquant et revenait enthousiasmé de la politesse du caissier. Il avait toujours eu affaire à un charmant garçon; et, selon lui, les journalistes étaient décidément des gens aimables et peu connus. Homme de taille médiocre, Poiret avait des yeux à demi éteints, un regard faible et sans chaleur, une peau tannée, ridée, grise de ton, parsemée de petits grains bleuâtres, un nez camard et une bouche rentrée où flânaient quelques dents gâtées. Aussi Thuillier disait-il que Poiret avait beau se regarder dans un miroir, il ne se voyait pas dedans (de dents). Ses bras maigres et longs étaient terminés par d'énormes mains sans aucune blancheur. Ses cheveux gris, collés par la pression de son chapeau, lui donnaient l'air d'un ecclésiastique, ressemblance peu flatteuse pour lui, car il haïssait les prêtres et le clergé, sans pouvoir expliquer ses opinions religieuses. Cette antipathie ne l'empêchait pas d'être extrêmement attaché au gouvernement, quel qu'il fût. Il ne boutonnait jamais sa vieille redingote verdâtre, même par les froids les plus violents; il ne portait que des souliers à cordons, et un pantalon noir. Il se fournissait dans les mêmes maisons depuis trente ans. Quand son tailleur mourut, il demanda un congé pour aller à son enterrement, et serra la main au fils sur la fosse du père en lui assurant sa pratique. Ami de tous ses fournisseurs, il s'informait de leurs affaires, causait avec eux, écoutait leurs doléances, et les payait comptant. S'il écrivait à quelqu'un de *ces messieurs* pour ordonner un changement dans sa commande, il observait les formules les plus polies,

mettait *Monsieur* en vedette, datait et faisait un brouillon de la lettre, qu'il gardait dans un carton étiqueté : *Ma correspondance.* Aucune vie n'était plus en règle. Poiret possédait tous ses mémoires acquittés, toutes ses quittances, même minimes, et ses livres de dépense annuelle enveloppés dans des chemises et par années, depuis son entrée au ministère. Il dînait au même restaurant, à la même place, par abonnement, au *Veau qui tette,* place du Châtelet; les garçons lui gardaient sa place. Ne donnant pas au *Cocon d'or,* la fameuse maison de soierie, cinq minutes au delà du temps dû, à huit heures et demie il arrivait au café David, le plus célèbre du quartier, et y restait jusqu'à onze heures; il y venait, comme au *Veau qui tette,* depuis trente ans, et prenait une bavaroise à dix heures et demie. Il y écoutait les discussions politiques, les bras croisés sur sa canne et le menton dans sa main droite, sans jamais y participer. La dame du comptoir, seule femme à laquelle il parlât avec plaisir, était la confidente des petits accidents de sa vie, car il possédait sa place à la table située près du comptoir. Il jouait au domino, seul jeu qu'il eût compris. Quand ses partenaires ne venaient pas, on le trouvait quelquefois endormi, le dos appuyé sur la boiserie et tenant un journal dont la planchette reposait sur le marbre de sa table. Il s'intéressait à tout ce qui se faisait dans Paris, et consacrait le dimanche à surveiller les constructions nouvelles. Il questionnait l'invalide chargé d'empêcher le public d'entrer dans l'enceinte en planches, et s'inquiétait des retards qu'éprouvaient les bâtisses, du manque de matériaux ou d'argent, des difficultés que rencontrait l'architecte. On lui entendait dire : « J'ai vu sortir le Louvre de ses décombres, j'ai vu naître la place du Châtelet, le quai aux Fleurs, les marchés ! » Lui et son frère, nés à Troyes d'un commis des fermes, avaient été envoyés à Paris étudier dans les bureaux. Leur mère se fit remarquer par une inconduite désastreuse, car les deux frères eurent le chagrin d'apprendre sa mort à l'hôpital de Troyes, nonobstant de nombreux envois de fonds. Non-seulement tous deux jurèrent alors de ne jamais se marier, mais ils prirent les enfants en horreur : mal à leur aise auprès d'eux, ils les craignaient comme on peut craindre les fous, et les examinaient d'un œil hagard. L'un et l'autre, ils avaient été écrasés de besogne sous Robert Lin-

det. L'administration ne fut pas juste alors envers eux, mais ils se regardaient comme heureux d'avoir conservé leur tête, et ne se plaignaient qu'entre eux de cette ingratitude, car ils avaient *organisé le maximum.* Quand on joua le tour à Phellion de faire réformer sa fameuse phrase par Rabourdin, Poiret prit Phellion à part dans le corridor, en sortant, et lui dit :

— Croyez bien, monsieur, que je me suis opposé de tout mon pouvoir à ce qui a eu lieu.

Depuis son arrivée à Paris, il n'était jamais sorti de la ville. Dès ce temps, il avait commencé un journal de sa vie où il marquait les événements saillants de la journée. Du Bruel lui apprit que lord Byron faisait ainsi : cette similitude combla Poiret de joie, et l'engagea à acheter les œuvres de lord Byron, traduction de Chastopalli, à laquelle il ne comprit rien du tout. On le surprenait souvent au bureau dans une pose mélancolique, il avait l'air de penser profondément et ne songeait à rien. Il ne connaissait pas un seul des locataires de sa maison, et gardait sur lui la clef de son domicile. Au jour de l'an, il portait lui-même ses cartes chez tous les employés de la division, et ne faisait jamais de visites. Bixiou s'avisa, par un jour de canicule, de graisser de saindoux l'intérieur d'un vieux chapeau que Poiret jeune (il avait cinquante-deux ans) ménageait depuis neuf années. Bixiou, qui n'avait jamais vu que ce chapeau-là sur la tête de Poiret, en rêvait, il le voyait en mangeant; il avait résolu, dans l'intérêt de ses digestions, de débarrasser les bureaux de cet immonde chapeau. Poiret jeune sortit vers quatre heures. En s'avançant dans les rues de Paris, où les rayons du soleil réfléchis par les pavés et les murailles produisent des chaleurs tropicales, il sentit sa tête inondée, lui qui suait rarement. *S'estimant dès lors malade ou sur le point de le devenir,* au lieu d'aller au *Veau qui tette,* il rentra chez lui, tira de son secrétaire le journal de sa vie et consigna le fait de la manière suivante :

« Aujourd'hui, 3 juillet 1823, surpris par une sueur étrange et annonçant peut-être la suette, maladie particulière à la Champagne, je me dispose à consulter le docteur Haudry. L'invasion du mal a commencé à la hauteur du quai de l'École. »

Tout à coup, étant sans chapeau, il reconnut que la prétendue sueur avait une cause indépendante de sa personne. Il s'essuya la figure, examina le chapeau, ne put rien découvrir, car il n'osa découdre la coiffe. Il nota donc ceci sur son journal :

« Porté le chapeau chez le sieur Tournan, chapelier, rue Saint-Martin, vu que je soupçonne une autre cause à cette sueur, qui ne serait pas alors une sueur, mais bien l'effet d'une addition quelconque nouvellement ou anciennement faite au chapeau. »

M. Tournan notifia sur-le-champ à sa pratique la présence d'un corps gras obtenu par la distillation d'un porc ou d'une truie. Le lendemain, Poiret vint avec un chapeau prêté par M. Tournan en attendant le neuf; mais il ne s'était pas couché sans ajouter cette phrase à son journal : *Il est avéré que mon chapeau contenait du saindoux ou graisse de porc.* Ce fait inexplicable occupa pendant plus de quinze jours l'intelligence de Poiret, qui ne sut jamais comment ce phénomène avait pu se produire. On l'entretint au bureau des pluies de crapauds et autres aventures caniculaires, de la tête de Napoléon trouvée dans une racine d'ormeau, de mille bizarreries d'histoire naturelle. Vimeux lui dit qu'un jour son chapeau, à lui Vimeux, avait déteint en noir sur son visage, et que les chapeliers vendaient des drogues. Poiret alla plusieurs fois chez le sieur Tournan, afin de s'assurer de ses procédés de fabrication.

Il y avait encore chez Rabourdin un employé qui faisait l'homme courageux, professait les opinions du centre gauche et s'insurgeait contre les tyrannies de Baudoyer pour le compte des malheureux esclaves de ce bureau. Ce garçon, nommé Fleury, s'abonnait hardiment à une feuille de l'opposition, portait un chapeau gris à grands bords, des bandes rouges à ses pantalons bleus, un gilet bleu à boutons dorés, et une redingote qui croisait sur la poitrine comme celle d'un maréchal des logis de gendarmerie. Quoique inébranlable dans ses principes, il restait néanmoins employé dans les bureaux; mais il y prédisait un fatal avenir au gouvernement, s'il persistait à donner dans la religion. Il avouait ses sympathies pour Napoléon, depuis que la mort du grand homme faisait tomber en désuétude les lois contre les partisans de l'usurpateur. Fleury, ex-

capitaine dans un régiment de la ligne sous l'empereur, grand, beau brun, était contrôleur au Cirque-Olympique. Bixiou ne s'était jamais permis de charge sur Fleury, car ce rude troupier, qui tirait très-bien le pistolet, fort à l'escrime, paraissait capable dans l'occasion de se livrer à de grandes brutalités. Passionné souscripteur des *Victoires et Conquêtes,* Fleury refusait de payer, tout en gardant les livraisons, se fondant sur ce qu'elles dépassaient le nombre promis par le prospectus. Il adorait M. Rabourdin, qui l'avait empêché d'être destitué. Il lui était échappé de dire que, si jamais il arrivait malheur à M. Rabourdin par le fait de quelqu'un, il tuerait ce quelqu'un. Dutocq caressait bassement Fleury, tant il le redoutait. Fleury, criblé de dettes, jouait mille tours à ses créanciers. Expert en législation, il ne signait point de lettres de change, et avait lui-même mis sur son traitement des oppositions sous le nom de créanciers supposés, en sorte qu'il le touchait presque en entier. Lié très-intimement avec une comparse de la Porte-Saint-Martin, chez laquelle étaient ses meubles, il jouait heureusement l'écarté, faisait le charme des réunions par ses talents, il buvait un verre de vin de Champagne d'un seul coup sans mouiller ses lèvres, et savait par cœur toutes les chansons de Béranger. Il se montrait fier de sa voix pleine et sonore. Ses trois grands hommes étaient Napoléon, Bolivar et Béranger. Foy, Laffitte et Casimir Delavigne n'avaient que son estime. Fleury, vous le devinez, homme du Midi, devait finir par être éditeur responsable de quelque journal libéral.

Desroys, l'homme mystérieux de la division, ne frayait avec personne, causait peu, cachait si bien sa vie, que l'on ignorait son domicile, ses protecteurs et ses moyens d'existence. En cherchant des causes à ce silence, les uns faisaient de Desroys un carbonaro, les autres un orléaniste; ceux-ci un espion, ceux-là un homme profond. Desroys était tout uniment le fils d'un conventionnel qui n'avait pas voté la mort. Froid et discret par tempérament, il avait jugé le monde et ne comptait que sur lui-même. Républicain en secret, admirateur de Paul-Louis Courier, ami de Michel Chrestien, il attendait du temps et de la raison publique le triomphe de ses opinions en Europe. Aussi rêvait-il la jeune Allemagne et la jeune Italie. Son cœur s'enflait de ce stupide amour collectif qu'il

faut nommer l'*humanitarisme,* fils aîné de défunte philanthropie, et qui est à la divine charité catholique ce que le système est à l'art, le raisonnement substitué à l'œuvre. Ce consciencieux puritain de la liberté, cet apôtre d'une impossible égalité regrettait d'être forcé par la misère de servir le gouvernement, et faisait des démarches pour entrer dans quelque administration de messageries. Long, sec, filandreux et grave comme un homme qui se croyait appelé à donner un jour sa tête pour le grand œuvre, il vivait d'une page de Volney, étudiait Saint-Just et s'occupait d'une réhabilitation de Robespierre, considéré comme le continuateur de Jésus-Christ.

Le dernier de ces personnages qui mérite un coup de crayon est le petit la Billardière. Ayant, pour son malheur, perdu sa mère, protégé par le ministre, exempt des rebuffades de *la Place-Baudoyer,* reçu dans tous les salons ministériels, il était haï de tout le monde à cause de son impertinence et de sa fatuité. Les chefs se montraient polis avec lui, mais les employés l'avaient mis en dehors de leur camaraderie par une politesse grotesque inventée pour lui. Bellâtre de vingt-deux ans, long et fluet, ayant les manières d'un Anglais, insultant les bureaux par sa tenue de dandy, frisé, parfumé, colleté, venant en gants jaunes, en chapeaux à coiffes toujours neuves, ayant un lorgnon, allant déjeuner au Palais-Royal, étant d'une bêtise vernissée par des manières qui sentaient l'imitation, Benjamin de la Billardière se croyait joli garçon, et avait tous les vices de la haute société sans en avoir les grâces. Sûr d'être fait *quelque chose,* il pensait à écrire un livre pour avoir la croix comme littérateur et l'imputer à ses talents administratifs. Il cajolait donc Bixiou dans le dessein de l'exploiter, mais sans avoir encore osé s'ouvrir à lui sur ce projet. Ce noble cœur attendait avec impatience la mort de son père pour succéder à un titre de baron accordé récemment ; il mettait sur ses cartes : *Le chevalier de la Billardière,* et avait exposé dans son cabinet ses armes encadrées (*chef d'azur à trois étoiles, et deux épées en sautoir sur un fond de sable, avec cette devise :* A TOUJOURS FIDÈLE !). Ayant la manie de s'entretenir de l'art héraldique, il avait demandé au jeune vicomte de Portenduère pourquoi ses armes étaient si chargées, et s'était attiré cette jolie réponse : « Je ne les ai pas fait faire. » Il parlait de son dévouement à la monarchie, et des bontés que la dauphine avait pour

lui. Très-bien avec des Lupeaulx, il déjeunait souvent avec lui, et le croyait son ami. Bixiou, posé comme son mentor, espérait débarrasser la division et la France de ce jeune fat en le jetant dans la débauche, et il avouait hautement son projet.

Telles étaient les principales physionomies de la division la Billardière, où il se trouvait encore quelques autres employés dont les mœurs ou les figures se rapprochaient ou s'éloignaient plus ou moins de celles-ci. On rencontrait dans le bureau Baudoyer des employés à front chauve, frileux, bardés de flanelle, perchés à des cinquièmes étages, y cultivant des fleurs, ayant des cannes d'épine, de vieux habits râpés, le parapluie en permanence. Ces gens, qui tiennent le milieu entre les portiers heureux et les ouvriers gênés, trop loin des centres administratifs pour songer à un avancement quelconque, représentent les pions de l'échiquier bureaucratique. Heureux d'être de garde pour ne pas aller au bureau, capables de tout pour une gratification, leur existence est un problème pour ceux-là mêmes qui les emploient, et une accusation contre l'État, qui, certes, engendre ces misères en les acceptant. A l'aspect de ces étranges physionomies, il est difficile de décider si ces mammifères à plume se crétinisent à ce métier, ou s'ils ne font pas ce métier parce qu'ils sont un peu crétins de naissance. Peut-être la part est-elle égale entre la nature et le gouvernement. Les villageois, a dit un inconnu, subissent, sans s'en rendre compte, l'action des circonstances atmosphériques et des faits extérieurs. Identifiés en quelque sorte avec la nature au milieu de laquelle ils vivent, ils se pénètrent insensiblement des idées et des sentiments qu'elle éveille, et les reproduisent dans leurs actions et sur leur physionomie, selon leur organisation et leur caractère individuel. Moulés ainsi et façonnés de longue main sur les objets qui les entourent sans cesse, ils sont le livre le plus intéressant et le plus vrai pour quiconque se sent attiré vers cette partie de la physiologie, si peu connue et si féconde, qui explique les rapports de l'être moral avec les agents extérieurs de la nature. » Or, la nature, pour l'employé, c'est les bureaux; son horizon est de toutes parts borné par des cartons verts; pour lui, les circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors, les exhalaisons masculines contenues dans des chambres sans ventilateurs, la senteur des papiers et des plumes;

son terroir est un carreau, ou un parquet émaillé de débris singuliers, humecté par l'arrosoir du garçon de bureau; son ciel est un plafond auquel il adresse ses bâillements, et son élément est la poussière. L'observation sur les villageois tombe à plomb sur les employés *identifiés* avec la nature au milieu de laquelle ils vivent. Si plusieurs médecins distingués redoutent l'influence de cette nature, à la fois sauvage et civilisée, sur l'être moral contenu dans ces affreux compartiments nommés bureaux, où le soleil pénètre peu, où la pensée est bornée en des occupations semblables à celle des chevaux qui tournent un manége, qui bâillent horriblement et meurent promptement; Rabourdin avait donc profondément raison en raréfiant les employés, en demandant pour eux et de forts appointements et d'immenses travaux. On ne s'ennuie jamais à faire de grandes choses. Or, tels qu'ils sont constitués, les bureaux, sur les neuf heures que leurs employés doivent à l'État, en perdent quatre en conversations, comme on va le voir, en narrés, en disputes, et surtout en intrigues. Aussi faut-il avoir hanté les bureaux pour reconnaître à quel point la vie rapetissée y ressemble à celle des colléges; mais, partout où les hommes vivent collectivement, cette similitude est frappante : au régiment, dans les tribunaux, vous retrouvez le collége plus ou moins agrandi. Tous ces employés, réunis pendant leurs séances de huit heures dans les bureaux, y voyaient une espèce de classe où il y avait des devoirs à faire, où les chefs remplaçaient les préfets d'étude, où les gratifications étaient comme des prix de bonne conduite donnés à des protégés, où l'on se moquait les uns des autres, où l'on se haïssait et où il existait néanmoins une sorte de camaraderie, mais déjà plus froide que celle du régiment, qui elle-même est moins forte que celle des colléges. A mesure que l'homme s'avance dans la vie, l'égoïsme se développe et relâche les liens secondaires en affection. Enfin, les bureaux, n'est-ce pas le monde en petit, avec ses bizarreries, ses amitiés, ses haines, son envie et sa cupidité, son mouvement de marche quand même, ses frivoles discours qui font tant de plaies, et son espionnage incessant?

En ce moment, la division de M. le baron de la Billardière était en proie à une agitation extraordinaire, bien justifiée par l'événement qui allait s'y accomplir, car les chefs de division ne meurent

pas tous les jours, et il n'y a pas de tontine où les probabilités de vie et de mort se calculent avec plus de sagacité que dans les bureaux. L'intérêt y étouffe toute pitié, comme chez les enfants; mais les employés ont l'hypocrisie de plus.

Vers huit heures, les employés du bureau Baudoyer arrivaient à leur poste, tandis qu'à neuf heures ceux de Rabourdin commençaient à peine à se montrer, ce qui n'empêchait pas d'expédier la besogne beaucoup plus rapidement chez Rabourdin que chez Baudoyer. Dutocq avait de graves raisons pour être venu de si bonne heure. Entré furtivement la veille dans le cabinet où travaillait Sébastien, il l'avait surpris copiant un travail pour Rabourdin; il s'était caché, et avait vu sortir Sébastien sans papiers. Sûr alors de trouver cette minute assez volumineuse et la copie cachées en un endroit quelconque, en fouillant tous les cartons les uns après les autres, il avait fini par trouver ce terrible état. Il s'était empressé d'aller chez le directeur d'un établissement autographique faire tirer deux exemplaires de ce travail au moyen d'une presse à copier, et possédait ainsi l'écriture même de Rabourdin. Pour ne pas éveiller le soupçon, il s'était hâté de replacer la minute dans le carton, en se rendant le premier au bureau. Retenu jusqu'à minuit rue Duphot, Sébastien fut, malgré sa diligence, devancé par la haine. La haine demeurait rue Saint-Louis-Saint-Honoré, tandis que le dévouement demeurait rue du Roi-Doré, au Marais. Ce simple retard pesa sur toute la vie de Rabourdin. Sébastien, pressé d'ouvrir le carton, y trouva sa copie inachevée, la minute en ordre, et les serra dans la caisse de son chef. Vers la fin de décembre, il fait souvent peu clair le matin dans les bureaux, il en est même plusieurs où l'on gardait des lampes jusqu'à dix heures. Sébastien ne put donc remarquer la pression de la pierre sur le papier. Mais, quand, à neuf heures et demie, Rabourdin examina sa minute, il aperçut d'autant mieux l'effet produit par les procédés de l'autographie, qu'il s'en était beaucoup occupé pour vérifier si les presses autographiques remplaceraient les expéditionnaires.

Le chef de bureau s'assit dans son fauteuil, prit ses pincettes et se mit à arranger méthodiquement son feu, tant il fut absorbé par ses réflexions; puis, curieux de savoir entre les mains de qui se trouvait son secret, il manda Sébastien.

— Quelqu'un est venu avant vous au bureau? lui demanda-t-il.

— Oui, dit Sébastien, M. Dutocq.

— Bien, il est exact. Envoyez-moi Antoine.

Trop grand pour affliger inutilement Sébastien en lui reprochant un malheur consommé, Rabourdin ne lui dit pas autre chose. Antoine vint, Rabourdin lui demanda si, la veille, il n'était pas resté quelques employés après quatre heures; le garçon de bureau lui nomma Dutocq comme ayant travaillé plus tard que M. de la Roche. Rabourdin congédia le garçon par un signe de tête, et reprit le cours de ses réflexions.

— A deux fois j'ai empêché sa destitution, se dit-il, voilà ma récompense!

Cette matinée devait être pour le chef de bureau comme le moment solennel où les grands capitaines décident d'une bataille en pesant toutes les chances. Connaissant mieux que personne l'esprit des bureaux, il savait qu'on n'y pardonne pas plus là, qu'on ne le pardonne au collége, au bagne ou à l'armée, ce qui ressemble à la délation, à l'espionnage. Un homme capable de fournir des notes sur ses camarades est honni, perdu, vilipendé; les ministres abandonnent en ce cas leurs propres instruments. Un employé doit alors donner sa démission et quitter Paris, son honneur est à jamais taché : les explications sont inutiles, personne n'en demande ni n'en veut écouter. A ce jeu, un ministre est un grand homme, il est censé choisir les hommes; mais un simple employé passe pour un espion, quels que soient ses motifs. Tout en mesurant le vide de ces sottises, Rabourdin les savait immenses et s'en voyait accablé. Plus surpris qu'atterré, il chercha la meilleure conduite à tenir dans cette circonstance, et resta donc étranger au mouvement des bureaux mis en émoi par la mort de M. de la Billardière, il ne l'apprit que par le petit de la Brière, qui savait apprécier l'immense valeur du chef de bureau.

Or donc, dans le bureau des Baudoyer (on disait les Baudoyer, les Rabourdin), vers dix heures, Bixiou racontait les derniers moments du directeur de la division à Minard, à Desroys, à M. Godard qu'il avait fait sortir de son cabinet, à Dutocq accouru chez les Baudoyer par un double motif. Colleville et Chazelle manquaient.

BIXIOU, debout devant le poêle, à la bouche duquel il présente alternativement la semelle de chaque botte pour la sécher.

Ce matin, à sept heures et demie, je suis allé savoir des nouvelles de notre digne et respectable directeur, chevalier du Christ, etc., etc. Eh! mon Dieu, oui, messieurs, le baron était encore hier vingt *et cætera;* mais, aujourd'hui, il n'est plus rien, pas même employé. J'ai demandé les détails de sa nuit. Sa garde, qui se rend et ne meurt pas, m'a dit que, le matin dès cinq heures, il s'était inquiété de la famille royale. Il s'était fait lire les noms de ceux d'entre nous qui venaient savoir de ses nouvelles. Enfin, il avait dit : « Emplissez ma tabatière, donnez-moi le journal, apportez-moi mes besicles; changez mon ruban de la Légion d'honneur, il est bien sale. » Vous le savez, il porte ses ordres au lit. Il avait donc toute sa connaissance, toute sa tête, toutes ses idées habituelles. Mais, bah! dix minutes après, l'eau avait gagné, gagne, gagné le cœur, gagné la poitrine; il s'était senti mourir en sentant les kystes crever. En ce moment fatal, il a prouvé combien il avait la tête forte et combien était vaste son intelligence! Ah! nous ne l'avons pas apprécié, nous autres! Nous nous moquions de lui, nous le regardions comme une ganache, tout ce qu'il y a de plus ganache, n'est-ce pas, monsieur Godard?

GODARD.

Moi, j'estimais les talents de M. de la Billardière mieux que qui que ce soit.

BIXIOU.

Vous vous compreniez!

GODARD.

Enfin, ce n'était pas un méchant homme; il n'a jamais fait de mal à personne.

BIXIOU.

Pour faire le mal, il faut faire quelque chose, et il ne faisait rien. Si ce n'est pas vous qui l'aviez jugé tout à fait incapable, c'est donc Minard.

MINARD, en haussant les épaules.

Moi?

BIXIOU.

Eh bien, vous, Dutocq? (Dutocq fait un signe de violente dénégation.)

Bon! allons, personne! Il était donc accepté par tout le monde ici pour une tête herculéenne! Eh bien, vous aviez raison : il a fini en homme d'esprit, de talent, de tête, enfin comme un grand homme qu'il était.

DESROYS, *impatienté.*

Mon Dieu, qu'a-t-il fait de si grand? il s'est confessé!

BIXIOU.

Oui, monsieur, et il a voulu recevoir les saints sacrements. Mais, pour les recevoir, savez-vous comment il s'y est pris? il a mis ses habits de gentilhomme ordinaire de la chambre, tous ses ordres, enfin il s'est fait poudrer; on lui a serré sa queue (pauvre queue!) dans un ruban neuf. Or, je dis qu'il n'y a qu'un homme de beaucoup de caractère qui puisse se faire faire la queue au moment de sa mort; nous voilà huit ici, il n'y en a pas un seul de nous qui se la ferait faire. Ce n'est pas tout, il a dit, car vous savez qu'en mourant tous les hommes célèbres font un dernier *speech* (mot anglais qui signifie *tartine parlementaire*), il a dit... Comment a-t-il dit cela? Ah! « Je dois bien me parer pour recevoir le roi du ciel, moi qui me suis tant de fois mis sur mon *quarante et un* pour aller chez le roi de la terre! » Voilà comment a fini M. de la Billardière; il a pris à tâche de justifier ce mot de Pythagore : « On ne connaît bien les hommes qu'après leur mort. »

COLLEVILLE, *entrant.*

Enfin, messieurs, je vous annonce une fameuse nouvelle...

TOUS.

Nous la savons.

COLLEVILLE.

Je vous en défie bien, de la savoir! J'y suis depuis l'avénement de Sa Majesté aux trônes collectifs de France et de Navarre. Je l'ai achevée cette nuit avec tant de peine, que madame Colleville me demandait ce que j'avais à tant me tracasser.

DUTOCQ.

Croyez-vous qu'on ait le temps de s'occuper de vos anagrammes quand le respectable M. de la Billardière vient d'expirer?...

COLLEVILLE.

Je reconnais mon Bixiou! Je viens de chez M. de la Billardière, il vivait encore; mais on l'attend à passer... (*Godard comprend la charge*

(Il s'en va mécontent dans son cabinet.) Messieurs, vous ne devineriez jamais les événements que suppose l'anagramme de cette phrase sacramentale. (Il montre un papier.) *Charles Dix, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.*

GODARD, revenant.

Dites-le tout de suite, et n'amusez pas ces messieurs.

COLLEVILLE, triomphant et développant la partie cachée de sa feuille de papier.

A H. V il cedera,
De S. C. l. d. partira,
En nauf errera.
Decede à Gorix.

Toutes les lettres y sont. (Il répète.) A Henri Cinq il cédera (sa couronne); de Saint-Cloud partira; en nauf (esquif, vaisseau, felouque, corvette, tout ce que vous voudrez, c'est un vieux mot français) errera...

DUTOCQ.

Quel tissu d'absurdités! Comment voulez-vous que le roi cède la couronne à Henri V, qui, dans votre hypothèse, serait son petit-fils, quand il y a monseigneur le dauphin? Vous prophétisez déjà la mort du dauphin.

BIXIOU.

Qu'est-ce que Gorix? un nom de chat?

COLLEVILLE, piqué.

L'abréviation lapidaire d'un nom de ville, mon cher ami; je l'ai cherché dans Malte-Brun : Goritz, en latin *Gorixia,* située en Bohême ou en Hongrie, enfin en Autriche...

BIXIOU.

Tyrol, provinces basques, ou Amérique du Sud. Vous auriez dû chercher aussi un air pour jouer cela sur la clarinette.

GODARD, levant les épaules et s'en allant.

Quelles bêtises!

COLLEVILLE.

Bêtises! bêtises! Je voudrais bien que vous vous donnassiez la peine d'étudier le fatalisme, religion de l'empereur Napoléon.

GODARD, piqué du ton de Colleville.

Monsieur Colleville, Bonaparte peut être dit *empereur* par les

historiens, mais on ne doit pas le reconnaître en cette qualité dans les bureaux.

BIXIOU, souriant.

Cherchez cette anagramme-là, mon cher ami! Tenez, en fait d'anagrammes, j'aime mieux votre femme, c'est plus facile à retourner. (A voix basse.) Flavie devrait bien vous faire faire, à ses moments perdus, chef de bureau, ne fût-ce que pour vous soustraire aux sottises d'un Godard!...

DUTOCQ, appuyant Godard.

Si ce n'était pas des bêtises vous perdriez votre place, car vous prophétisez des événements peu agréables au roi; tout bon royaliste doit présumer qu'il a eu assez de deux séjours à l'étranger.

COLLEVILLE.

Si l'on m'ôtait ma place, François Keller secouerait drôlement votre ministre. (Silence profond.) Sachez, maître Dutocq, que toutes les anagrammes connues ont été accomplies. Tenez, vous!... Eh bien, ne vous mariez pas : on trouve *coqu* dans votre nom!

BIXIOU.

D, t, reste alors pour *détestable.*

DUTOCQ, sans paraître fâché.

J'aime mieux que ce ne soit que dans mon nom.

PAULMIER, tout bas, à Desroys.

Attrape, mons Colleville.

DUTOCQ, à Colleville.

Avez-vous fait celle de *Xavier Rabourdin, chef de bureau?*

COLLEVILLE.

Parbleu!

BIXIOU, taillant sa plume.

Qu'avez-vous trouvé?

COLLEVILLE.

Elle fait ceci : *D'abord rêva bureaux, E-u*... Saisissez-vous bien?... ET IL EUT! *E-u fin riche.* Ce qui signifie qu'après avoir commencé dans l'administration, il la plantera là pour faire fortune ailleurs. (Il répète.) *D'abord rêva bureaux, E-u fin riche.*

DUTOCQ.

C'est au moins singulier.

BIXIOU.

Et *Isidore Baudoyer?*

COLLEVILLE, avec mystère.

Je ne voudrais pas le dire à d'autres que Thuillier.

BIXIOU.

Gage un déjeuner que je vous le dis!

COLLEVILLE.

Je le paye, si vous le trouvez?

BIXIOU.

Vous me régalerez donc; mais n'en soyez pas fâché : deux artistes comme nous s'amuseront à mort!... *Isidore Baudoyer* donne *Ris d'aboyeur d'oie!*

COLLEVILLE, frappé d'étonnement.

Vous me l'avez volé.

BIXIOU, cérémonieusement.

Monsieur de Colleville, faites-moi l'honneur de me croire assez riche en niaiseries pour ne pas dérober celles de mon prochain.

BAUDOYER, entrant un dossier à la main.

Messieurs, je vous en prie, parlez encore un peu plus haut, vous mettez le bureau en très-bon renom auprès des administrateurs. Le digne M. Clergeot, qui m'a fait l'honneur de venir me demander un renseignement, entendait vos propos. (Il passe chez M. Godard.)

BIXIOU, à voix basse.

L'aboyeur est bien doux ce matin, nous aurons un changement dans l'atmosphère.

DUTOCQ, bas, à Bixiou.

J'ai quelque chose à vous dire.

BIXIOU, tâtant le gilet de Dutocq.

Vous avez un joli gilet qui sans doute ne vous coûte presque rien. Est-ce là le secret?

DUTOCQ.

Comment, presque rien, je n'ai jamais rien payé si cher. Cela vaut six francs l'aune au grand magasin de la rue de la Paix, une belle étoffe mate qui va bien en grand deuil.

BIXIOU.

Vous vous connaissez en gravures, mais vous ignorez les lois de

l'étiquette. On ne peut pas être universel. La soie n'est pas admise dans le grand deuil. Aussi n'ai-je que de la laine. M. Rabourdin, M. Clergeot, le ministre, sont tout laine; le faubourg Saint-Germain, tout laine. Il n'y a que Minard qui ne porte pas de laine, il a peur d'être pris pour un mouton, nommé *laniger* en latin de bucolique; il s'est dispensé, sous ce prétexte, de se mettre en deuil de Louis XVIII, grand législateur, auteur de la Charte et homme d'esprit, un roi qui tiendra bien sa place dans l'histoire, comme il la tenait bien partout; car savez-vous le plus beau trait de sa vie? non. Eh bien, à sa seconde entrée, en recevant tous les souverains alliés, il a passé le premier en allant à table.

PAULMIER, regardant Dutocq.

Je ne vois pas...

DUTOCQ, regardant Paulmier.

Ni moi non plus.

BIXIOU.

Vous ne comprenez pas? Eh bien, il ne se regardait pas comme chez lui. C'était spirituel, grand et épigrammatique. Les souverains n'ont pas plus compris que vous, même en se cotisant pour comprendre; il est vrai qu'ils étaient presque tous étrangers... (Baudoyer, pendant cette conversation, est au coin de la cheminée, dans le cabinet de son sous-chef, et tous deux ils parlent à voix basse.)

BAUDOYER.

Oui, le digne homme expire. Les deux ministres y sont pour recevoir son dernier soupir; mon beau-père vient d'être averti de l'événement. Si vous voulez me rendre un signalé service, vous prendrez un cabriolet et vous irez prévenir madame Baudoyer, car M. Saillard ne peut quitter sa caisse, et, moi, je n'ose laisser le bureau seul. Mettez-vous à sa disposition : elle a, je crois, ses vues, et pourrait vouloir faire faire simultanément quelques démarches. (Les deux fonctionnaires sortent ensemble.)

GODARD.

Monsieur Bixiou, je quitte le bureau pour la journée, ainsi remplacez-moi.

BAUDOYER, à Bixiou d'un air bénin.

Vous me consulteriez, s'il y avait lieu.

BIXIOU.

Pour le coup, la Billardière est mort !

DUTOCQ, à l'oreille de Bixiou.

Venez un peu dehors me reconduire. (Bixiou et Dutocq sortent dans le corridor et se regardent comme deux augures.)

DUTOCQ, parlant dans l'oreille de Bixiou.

Écoutez. Voici le moment de nous entendre pour avancer. Que diriez-vous, si nous devenions, vous chef et moi sous-chef ?

BIXIOU, haussant les épaules.

Allons, pas de farces !

DUTOCQ.

Si Baudoyer était nommé, Rabourdin ne resterait pas, il donnerait sa démission. Entre nous, Baudoyer est si incapable, que, si du Bruel et vous, vous ne voulez pas l'aider, dans deux mois il sera renvoyé. Si je sais compter, nous aurons devant nous trois places vides.

BIXIOU.

Trois places qui nous passeront sous le nez, et qui seront données à des ventrus, à des laquais, à des espions, à des hommes de la congrégation, à Colleville, dont la femme a fini par où finissent les jolies femmes..., par la dévotion...

DUTOCQ.

A vous, mon cher, si vous voulez une fois dans votre vie employer votre esprit logiquement. (Il s'arrête comme pour étudier sur la figure de Bixiou l'effet de son adverbe.) jouons ensemble cartes sur table.

BIXIOU, impassible.

Voyons votre jeu !

DUTOCQ.

Moi, je ne veux pas être autre chose que sous-chef; je me connais, je sais que je n'ai pas, comme vous, les moyens d'être chef. Du Bruel peut devenir directeur, vous serez son chef de bureau ; il vous laissera sa place quand il aura fait sa pelote, et, moi, je boulotterai, protégé par vous, jusqu'à ma retraite.

BIXIOU.

Finaud ! Mais par quels moyens comptez-vous mener à bien une entreprise où il s'agit de forcer la main au ministre, et d'expecto-

rer un homme de talent? Entre nous, Rabourdin est le seul homme capable de la division, et peut-être du ministère, Or, il s'agit de mettre à sa place le carré de la sottise, le cube de la niaiserie, *la Place-Baudoyer !*

DUTOCQ, *se rengorgeant.*

Mon cher, je puis soulever contre Rabourdin tous les bureaux! Vous savez combien Fleury l'aime? eh bien, Fleury le méprisera.

BIXIOU.

Être méprisé par Fleury!

DUTOCQ.

Il ne restera personne au Rabourdin : les employés en masse iront se plaindre de lui au ministre; et ce ne sera pas seulement notre division, mais la division Clergeot, mais la division Bois-Levant, et les autres ministères...

BIXIOU.

C'est cela! cavalerie, infanterie, artillerie et le corps des marins de la garde, en avant! Vous délirez, mon cher! Et moi, qu'ai-je à faire là dedans?

DUTOCQ.

Une caricature mordante, un dessin à tuer un homme.

BIXIOU.

Le payerez-vous?

DUTOCQ.

Cent francs.

BIXIOU, *en lui-même.*

Il y a quelque chose.

DUTOCQ, *continuant.*

Il faudrait représenter Rabourdin habillé en boucher, mais bien ressemblant, chercher des analogies entre un bureau et une cuisine, lui mettre à la main un tranchelard, peindre les principaux employés des ministères en volailles, les encager dans une immense souricière sur laquelle on écrirait : *Exécutions administratives,* et il serait censé leur couper le cou un à un. Il y aurait des oies, des canards à têtes conformées comme les nôtres, des portraits vagues, vous comprenez! Rabourdin tiendrait un volatile à la main, Baudoyer, par exemple, fait en dindon.

BIXIOU.

Ris d'aboyeur d'oie! (Il a regardé pendant longtemps Dutocq.) Vous avez trouvé cela, vous?

DUTOCQ.

Oui, moi.

BIXIOU, se parlant à lui-même.

Les sentiments violents conduiraient-ils donc au même but que le talent? (A Dutocq.) Mon cher, je ferai cela... (Dutocq laisse échapper un mouvement de joie.) quand... (Point d'orgue.) je saurai sur quoi m'appuyer; car, si vous ne réussissez pas, je perds ma place, et il faut que je vive. Vous êtes encore singulièrement *bon enfant,* mon cher collègue!

DUTOCQ.

Eh bien, ne faites la lithographie que quand le succès vous sera démontré...

BIXIOU.

Pourquoi ne videz-vous pas votre sac tout de suite?

DUTOCQ.

Il faut auparavant aller flairer l'air du bureau, nous reparlerons de cela tantôt. (Il s'en va.)

BIXIOU, seul, dans le corridor.

Cette raie au beurre noir, car il ressemble plus à un poisson qu'à un oiseau, ce Dutocq a eu là une bonne idée, je ne sais pas où il l'a prise. Si *la Place-Baudoyer* succède à la Billardière, ce serait drôle, mieux que drôle, nous y gagnerions! (Il rentre dans le bureau.) Messieurs, il va y voir de fameux changements! le papa la Billardière est décidément mort. Sans blague! parole d'honneur! Voilà Godard en course pour notre respectable chef Baudoyer, successeur présumé du défunt. (Minard, Desroys, Colleville, lèvent la tête avec étonnement, tous posent leurs plumes, Colleville se mouche.) Nous allons avancer, nous autres! Colleville sera sous-chef au moins, Minard sera peut-être commis principal, et pourquoi ne le serait-il pas? il est aussi bête que moi. Hein, Minard, si vous étiez à deux mille cinq cents, votre petite femme serait joliment contente, et vous pourriez vous acheter des bottes!

COLLEVILLE.

Mais vous ne les avez pas encore, deux mille cinq cents.

BIXIOU.

M. Dutocq les a chez les Rabourdin, pourquoi ne les aurais-je pas cette année? M. Baudoyer les a eus...

COLLEVILLE.

Par l'influence de M. Saillard. Aucun commis principal ne les a dans la division Clergeot.

PAULMIER.

Par exemple! M. Cochin n'a peut-être pas trois mille? Il a succédé à M. Vavasseur, qui a été dix ans sous l'Empire à quatre mille, il a été remis à trois mille à la première rentrée, et est mort à deux mille cinq cents. Mais, par la protection de son frère, M. Cochin s'est fait augmenter, il a trois mille.

COLLEVILLE.

M. Cochin signe *E. L. L. E. Cochin,* il se nomme Émile-Louis-Lucien-Emmanuel, ce qui, *anagrammé,* donne *Cochenille.* Eh bien, il est associé d'une maison de droguerie, rue des Lombards, la maison Matifat, qui s'est enrichie par des spéculations sur cette denrée coloniale.

BIXIOU.

Pauvre homme, il a fait un an de Florine!

COLLEVILLE.

Cochin assiste quelquefois à nos soirées, car il est de première force sur le violon... (A Bixiou, qui ne s'est pas encore mis au travail.) Vous devriez venir chez nous entendre un concert, mardi prochain. On joue un *quintetto* de Reicha.

BIXIOU.

Merci, je préfère regarder la partition.

COLLEVILLE.

Est-ce pour faire un mot que vous dites cela?... car un artiste de votre force doit aimer la musique.

BIXIOU.

J'irai, mais à cause de madame.

BAUDOYER, revenant.

M. Chazelle n'est pas encore venu, vous lui ferez mes compliments, messieurs.

BIXIOU, qui a mis un chapeau à la place de Chazelle en entendant le pas de Baudoyer.

Pardon, monsieur, il est allé demander un renseignement pour vous chez les Rabourdin.

CHAZELLE, entrant son chapeau sur la tête et sans voir Baudoyer.

Le père la Billardière est enfoncé, messieurs! Rabourdin est chef de division, maître des requêtes! Il n'a pas volé son avancement, celui-là...

BAUDOYER, à Chazelle.

Vous avez trouvé cette nomination dans votre second chapeau, monsieur, n'est-ce pas? (Il lui montre le chapeau qui est à sa place.) Voilà la troisième fois depuis le commencement du mois que vous venez après neuf heures; si vous continuez ainsi, vous ferez du chemin, mais savoir en quel sens! (A Bixiou, qui lit le journal.) Mon cher monsieur Bixiou, de grâce laissez le journal à ces messieurs, qui s'apprêtent à déjeuner, et venez prendre la besogne d'aujourd'hui. Je ne sais pas ce que M. Rabourdin fait de Gabriel; il le garde, je crois, pour son usage particulier, je l'ai sonné trois fois. (Baudoyer et Bixiou rentrent dans le cabinet.)

CHAZELLE.

Damné sort!

PAULMIER, enchanté de tracasser Chazelle.

Ils ne vous ont donc pas dit en bas qu'il était monté? D'ailleurs, ne pouviez-vous regarder en entrant, voir le chapeau à votre place, et l'éléphant...

COLLEVILLE, riant.

Dans la ménagerie!

PAULMIER.

Il est assez gros pour être visible.

CHAZELLE, au désespoir.

Parbleu! pour quatre francs soixante-quinze centimes que nous donne le gouvernement par jour, je ne vois pas que l'on doive être comme des esclaves.

FLEURY, entrant.

A bas Baudoyer! vive Rabourdin! voilà le cri de la division.

CHAZELLE, s'exaspérant.

Baudoyer peut bien me faire destituer s'il le veut, je n'en serai

pas plus triste. A Paris, il existe mille moyens de gagner cinq francs par jour! on les gagne au Palais à faire des copies pour les avoués..

PAULMIER, asticotant toujours Chazelle.

Vous dites cela, mais une place est une place, et le courageux Colleville, qui se donne un mal de galérien en dehors du bureau, qui pourrait gagner, s'il perdait sa place, plus que ses appointements rien qu'en montrant la musique, eh bien, il aime mieux sa place. Que diantre! on n'abandonne pas ses espérances.

CHAZELLE, continuant sa philippique.

Lui, mais pas moi! Nous n'avons plus de chances? Parbleu! il fut un temps où rien n'était plus séduisant que la carrière administrative. Il y avait tant d'hommes aux armées, qu'il en manquait pour l'administration. Les gens édentés, blessés à la main, au pied, de santé mauvaise, comme Paulmier, les myopes obtenaient un rapide avancement. Les familles, dont les enfants grouillaient dans les lycées, se laissaient alors fasciner par la brillante existence d'un jeune homme en lunettes, vêtu d'un habit bleu, dont la boutonnière était allumée par un ruban rouge, et qui touchait un millier de francs par mois, à la charge d'aller quelques heures dans un ministère quelconque, y surveiller quelque chose, y arrivant tard et partant tôt, ayant, comme lord Byron, des heures de loisir et faisant des romances, se promenant aux Tuileries, doué d'un petit air rogue, se faisant voir partout, au spectacle, au bal, *admis dans les meilleures sociétés,* dépensant ses appointements, rendant ainsi à la France tout ce que la France lui donnait, rendant même des services. En effet, les employés étaient alors, comme Thuillier, cajolés par de jolies femmes; ils paraissaient avoir de l'esprit, ils ne se lassaient point trop dans les bureaux. Les impératrices, les reines, les princesses, les maréchales de cette heureuse époque avaient des caprices. Toutes ces belles dames avaient la passion des belles âmes : elles aimaient à protéger. Aussi pouvait-on remplir vingt-cinq ans une place élevée, être auditeur au conseil d'État ou maître des requêtes, et faire des rapports à l'empereur en s'amusant avec son auguste famille. On s'amusait et l'on travaillait tout ensemble. Tout se faisait vite. Mais, aujourd'hui, depuis que la Chambre a inventé la spécialité pour les dépenses,

et les chapitres intitulés : *Personnel!* nous sommes moins que des soldats. Les moindres places sont soumises à mille chances, car il y a mille souverains...

BIXIOU, rentrant.

Chazelle est donc fou. Où voit-il mille souverains?... serait-ce par hasard dans sa poche?...

CHAZELLE.

Comptons! Quatre cents au bout du pont de la Concorde, ainsi nommé parce qu'il mène au spectacle de la perpétuelle discorde entre la gauche et la droite de la Chambre; trois cents autres au bout de la rue de Tournon. La cour, qui doit compter pour trois cents, est donc obligée d'avoir sept cents fois plus de volonté que l'empereur pour nommer un de ses protégés à une place quelconque!...

FLEURY.

Tout cela signifie que, dans un pays où il y a trois pouvoirs, il y a mille à parier contre un qu'un employé qui n'est protégé que par lui-même n'aura point d'avancement.

BIXIOU, regardant tour à tour Chazelle et Fleury.

Ah! mes enfants, vous en êtes encore à savoir qu'aujourd'hui le plus mauvais état, c'est l'état d'être à l'État...

FLEURY.

A cause du gouvernement constitutionnel.

COLLEVILLE.

Messieurs!... ne parlons pas politique.

BIXIOU.

Fleury a raison. Aujourd'hui, messieurs, servir l'État, ce n'est plus servir le prince, qui savait punir et récompenser! Aujourd'hui, l'État, c'est tout le monde. Or, tout le monde ne s'inquiète de personne. Servir tout le monde, c'est ne servir personne. Personne ne s'intéresse à personne. Un employé vit entre ces deux négations! Le monde n'a pas de pitié, n'a pas d'égards, n'a ni cœur ni tête; tout le monde est égoïste, tout le monde oublie demain les services d'hier. Vous avez beau vous trouver, comme M. Baudoyer, dès l'âge le plus tendre, un génie administratif, le Chateaubriand des rapports, le Bossuet des circulaires, le Canalis des mémoires,

l'enfant sublime de la dépêche, il existe une loi désolante contre le génie administratif, la loi sur l'avancement avec sa moyenne. Cette fatale moyenne résulte des tables de la loi sur l'avancement et des tables de mortalité combinées. Il est certain qu'en entrant dans quelque administration que ce soit, à l'âge de dix-huit ans, on n'obtient dix-huit cents francs d'appointements qu'à trente ans; pour en obtenir six mille à cinquante, la vie de Colleville nous prouve que le génie d'une femme, l'appui de plusieurs pairs de France, de plusieurs députés influents, ne servent à rien. Il n'est donc pas de carrière libre et indépendante dans laquelle, en douze années, un jeune homme ayant fait ses humanités, vacciné, libéré du service militaire, jouissant de ses facultés, sans avoir une intelligence transcendante, n'ait amassé un capital de quarante-cinq mille francs de centimes, représentant la rente perpétuelle de notre traitement essentiellement transitoire, car il n'est pas même viager. Dans cette période, un épicier doit avoir gagné dix mille francs de rente, avoir déposé son bilan, ou présidé le tribunal de commerce. Un peintre a badigeonné un kilomètre de toile, il doit être décoré de la Légion d'honneur, ou se poser en grand homme inconnu. Un homme de lettres est professeur de quelque chose, ou journaliste à cent francs pour mille lignes, il écrit des feuilletons, ou se trouve à Sainte-Pélagie après un pamphlet lumineux qui mécontente les jésuites, ce qui constitue une valeur énorme et en fait un homme politique. Enfin, un oisif, qui n'a rien fait, car il y a des oisifs qui font quelque chose, a fait des dettes et une veuve qui les paye. Un prêtre a eu le temps de devenir évêque *in partibus*. Un vaudevilliste est devenu propriétaire, quand il n'aurait jamais fait, comme du Bruel, de vaudevilles entiers. Un garçon intelligent et sobre, qui aurait commencé l'escompte avec un très-petit capital, comme mademoiselle Thuillier, achète alors un quart de charge d'agent de change. Allons plus bas! Un petit clerc est notaire, un chiffonnier a mille écus de rente, les plus malheureux ouvriers ont pu devenir fabricants; tandis que, dans le mouvement rotatoire de cette civilisation qui prend la division infinie pour le progrès, un Chazelle a vécu à vingt-deux sous par tête!... — se débat avec son tailleur et son bottier! — a des dettes! — n'est rien! et s'est *crétinisé!* — Allons, messieurs, un beau mouvement!

Hein! donnons tous nos démissions?... Fleury, Chazelle, jetez-vous dans d'autres parties, et devenez-y deux grands hommes!...

CHAZELLE, calmé par le discours de Bixiou.

Merci. (Rire général.)

BIXIOU.

Vous avez tort; dans votre situation, je prendrais les devants sur le secrétaire général.

CHAZELLE, inquiet.

Et qu'a-t-il donc à me dire?

BIXIOU.

Odry vous dirait, Chazelle, avec plus d'agrément que n'en mettra des Lupeaulx, que pour vous la seule place libre est la place de la Concorde.

PAULMIER, tenant le tuyau du poêle embrassé.

Parbleu! Baudoyer ne vous fera pas grâce, allez!

FLEURY.

Encore une vexation de Baudoyer! Ah! quel singulier pistolet vous avez là! Parlez-moi de M. Rabourdin, voilà un homme. Il m'a mis de la besogne sur ma table, il faudrait trois jours pour l'expédier ici... eh bien, il l'aura pour ce soir, à quatre heures. Mais il n'est pas sur mes talons pour m'empêcher de venir causer avec les amis.

BAUDOYER, se montrant.

Messieurs, vous conviendrez que, si on a le droit de blâmer le système de la Chambre ou la marche de l'administration, ce doit être ailleurs que dans les bureaux! (Il s'adresse à Fleury.) Pourquoi venez-vous ici, monsieur?

FLEURY, insolemment.

Pour avertir ces messieurs qu'il y a du remue-ménage! Du Bruel est mandé au secrétariat général, Dutocq y va! Tout le monde se demande qui sera nommé.

BAUDOYER, rentrant.

Ceci, monsieur, n'est pas votre affaire; retournez à votre bureau, ne troublez pas l'ordre dans le mien...

FLEURY, sur la porte.

Ce serait une fameuse injustice si Rabourdin *la gobait!* Ma foi! je quitterais le ministère. (Il revient.) Avez-vous trouvé votre anagramme, papa Colleville?

COLLEVILLE.

Oui, la voici.

FLEURY, se penchant sur le bureau de Colleville.

Fameux! fameux! Voilà ce qui ne manquera pas d'arriver si le gouvernement continue son métier d'hypocrite. (Il fait signe aux employés que Baudoyer écoute.) Si le gouvernement disait franchement son intention, sans conserver d'arrière-pensée, les libéraux verraient alors ce qu'ils auraient à faire. Un gouvernement qui met contre lui ses meilleurs amis, et des hommes comme ceux des *Débats*, comme Chateaubriand et Royer-Collard! ça fait pitié!

COLLEVILLE, après avoir consulté ses collègues.

Tenez, Fleury, vous êtes un bon enfant; mais ne parlez pas politique ici, vous ne savez pas le tort que vous nous faites.

FLEURY, sèchement.

Adieu, messieurs. Je vais expédier. (Il revient et parle bas à Bixiou.) On dit que madame Colleville est liée avec la congrégation.

BIXIOU.

Par où?...

FLEURY, éclatant de rire.

On ne vous prend jamais sans vert!

COLLEVILLE, inquiet.

Que dites-vous?

FLEURY.

Notre théâtre a fait hier mille écus avec la pièce nouvelle, quoiqu'elle soit à sa quarantième représentation. Vous devriez venir la voir, les décorations sont superbes.

En ce moment, des Lupeaulx recevait au secrétariat du Bruel, à la suite duquel Dutocq s'était mis. Des Lupeaulx avait appris par son valet de chambre la mort de M. de la Billardière, et voulait plaire aux deux ministres en faisant paraître le soir même un article nécrologique.

— Bonjour, mon cher du Bruel, dit le demi-ministre au sous-chef en le voyant entrer et le laissant debout. Vous savez la nouvelle? La Billardière est mort, les deux ministres étaient présents quand il a été administré. Le bonhomme a fortement recommandé Rabourdin, disant qu'il mourrait bien malheureux s'il ne savait pas

avoir pour successeur celui qui constamment avait rempli sa place. Il paraît que l'agonie est une question où l'on avoue tout... Le ministre s'est d'autant plus engagé, que son intention, comme celle du conseil, est de récompenser les nombreux services de M. Rabourdin (Il hoche la tête.), le conseil d'État réclame ses lumières. On dit que M. de la Billardière quitte la division de défunt son père et passe à la commission du sceau, c'est comme si le roi lui faisait un cadeau de cent mille francs, la place est comme une charge de notaire et peut se vendre. Cette nouvelle réjouira votre division, car on pouvait croire que Benjamin y serait placé. Du Bruel, il faudrait brocher dix ou douze lignes en manière de *fait Paris,* sur le bonhomme; Leurs Excellences y jetteront un coup d'œil. (Il lit les journaux.) Savez-vous la vie du papa la Billardière?

Du Bruel fit un geste pour accuser son ignorance.

— Non? reprit des Lupeaulx. Eh bien, il a été mêlé aux affaires de la Vendée, il était l'un des confidents du feu roi. Comme M. le comte de Fontaine, il n'a jamais voulu transiger avec le premier consul. Il a un peu chouanné. C'est né en Bretagne, d'une famille parlementaire si jeune, qu'il a été anobli par Louis XVIII. Quel âge avait-il? N'importe! Arrangez bien ça... *La loyauté qui ne s'est jamais démentie... une religion éclairée...* (le pauvre bonhomme avait pour manie de ne jamais mettre le pied dans une église), donnez-lui du *pieux serviteur...* Amenez gentiment qu'il a pu chanter le cantique de Siméon à l'avénement de Charles X. Le comte d'Artois estimait beaucoup la Billardière, car il a coopéré malheureusement à l'affaire de Quiberon et a tout pris sur lui. Vous savez?... La Billardière a justifié le roi dans une brochure publiée en réponse à une impertinente histoire de la Révolution faite par un journaliste, vous pouvez donc appuyer sur le dévouement. Enfin, pesez bien vos mots, afin que les autres journaux ne se moquent pas de nous, et apportez-moi l'article. Vous étiez hier chez Rabourdin?

— Oui, *monseigneur,* dit du Bruel. Ah! pardon...

— Il n'y a pas de mal, répondit en riant des Lupeaulx.

— Sa femme était délicieusement belle, reprit du Bruel, il n'y a pas deux femmes pareilles dans Paris : il y en a d'aussi spirituelles qu'elle, mais il n'y en a pas de si gracieusement spirituelles; une

femme peut être plus belle que Célestine; mais il est difficile qu'elle soit si variée dans sa beauté. Madame Rabourdin est bien supérieure à madame Colleville! dit le vaudevilliste en se rappelant l'aventure de des Lupeaulx. Flavie doit ce qu'elle est au commerce des hommes, tandis que madame Rabourdin est tout par elle-même, elle sait tout; il ne faudrait pas se dire un secret en latin devant elle. Si j'avais une femme semblable, je croirais pouvoir parvenir à tout.

— Vous avez plus d'esprit qu'il n'est permis à un auteur d'en avoir, répondit des Lupeaulx avec un mouvement de vanité.

Puis il se détourna pour apercevoir Dutocq, et lui dit :

— Ah! bonjour, Dutocq. Je vous ai fait demander pour vous prier de me prêter votre Charlet, s'il est complet; la comtesse ne connaît rien de Charlet.

Du Bruel se retira.

— Pourquoi venez-vous sans être appelé? dit durement des Lupeaulx à Dutocq quand ils furent seuls. L'État est-il en péril, pour venir me trouver à dix heures, au moment où je vais déjeuner avec Son Excellence?

— Peut-être, monsieur, dit Dutocq. Si j'avais eu l'honneur de vous voir ce matin, vous n'auriez sans doute pas fait l'éloge du sieur Rabourdin après avoir lu le vôtre tracé par lui.

Dutocq ouvrit sa redingote, prit un cahier de papier moulé sur ses côtes gauches, et le posa sur le bureau de des Lupeaulx, à un endroit marqué. Puis il alla pousser le verrou, craignant une explosion. Voici ce que lut le secrétaire général, à son article, pendant que Dutocq fermait la porte :

« M. DES LUPEAULX. Un gouvernement se déconsidère en employant ostensiblement un tel homme, qui a sa spécialité dans la police diplomatique. On peut opposer ce personnage avec succès aux flibustiers politiques des autres cabinets, ce serait dommage de l'employer à la police intérieure... Il est au-dessus de l'espion vulgaire, il comprend un plan, il saurait mener à bien une infamie nécessaire, et savamment couvrir sa retraite. »

Des Lupeaulx était succinctement analysé en cinq ou six phrases,

la quintessence du portrait biographique placé au commencement de cette histoire. Aux premiers mots, le secrétaire général se sentit jugé par un homme plus fort que lui; mais il voulut se réserver d'examiner ce travail, qui allait loin et haut, sans livrer ses secrets à un homme comme Dutocq. Des Lupeaulx montra donc à l'espion un visage calme et grave. Le secrétaire général, comme les avoués et les magistrats, comme les diplomates et tous ceux qui sont obligés de fouiller le cœur humain, ne s'étonnait plus de rien. Rompu aux trahisons, aux ruses de la haine, aux piéges, il pouvait recevoir dans le dos une blessure sans que son visage en parlât.

— Comment vous êtes-vous procuré cette pièce?

Dutocq raconta sa bonne fortune; en l'écoutant, la figure de des Lupeaulx ne témoignait aucune approbation. Aussi l'espion finit-il en grande crainte le récit qu'il avait commencé triomphalement.

— Dutocq, vous avez mis le doigt entre l'écorce et l'arbre, répondit sèchement le secrétaire général. Si vous ne voulez pas vous faire de très-puissants ennemis, gardez le plus profond secret sur ceci, qui est un travail de la plus haute importance et à moi connu.

Des Lupeaulx renvoya Dutocq par un de ces regards qui sont plus expressifs que la parole.

— Ah! ce scélérat de Rabourdin s'en mêle aussi! se disait Dutocq, épouvanté de trouver un rival dans son chef. Il est dans l'état-major quand je suis à pied! Je ne l'aurais pas cru!

A tous ses motifs d'aversion contre Rabourdin se joignit la jalousie de l'homme de métier contre un confrère, un des plus violents ingrédients de haine.

Quand des Lupeaulx fut seul, il tomba dans une étrange méditation. De quel pouvoir Rabourdin était-il l'instrument? fallait-il profiter de ce singulier document pour le perdre, ou s'en armer pour réussir auprès de sa femme? Ce mystère fut tout obscur pour des Lupeaulx, qui parcourait avec effroi les pages de cet état où les hommes de sa connaissance étaient jugés avec une profondeur inouïe. Il admirait Rabourdin, tout en se sentant blessé au cœur par lui. L'heure du déjeuner surprit des Lupeaulx dans sa lecture.

— Monseigneur va vous attendre si vous ne descendez pas, vint lui dire le valet de chambre du ministre.

Le ministre déjeunait avec sa femme, ses enfants et des Lupeaulx,

sans domestiques. Le repas du matin est le seul moment d'intimité que les hommes d'État peuvent conquérir sur le mouvement de leurs dévorantes affaires. Mais, malgré les ingénieuses barrières par lesquelles ils défendent cette heure de causerie intime et de laisser aller donnée à leur famille et à leurs affections, beaucoup de grands et de petits savent les franchir. Les affaires viennent souvent, comme en ce moment, se jeter à travers leur joie.

— Je croyais Rabourdin un homme au-dessus des employés ordinaires, et le voilà qui, dix minutes après la mort de la Billardière, invente de me faire parvenir par la Brière un vrai billet de théâtre. Tenez, dit le ministre à des Lupeaulx en lui donnant un papier qu'il roulait entre ses doigts.

Trop noble pour songer au sens honteux que la mort de M. de la Billardière prêtait à sa lettre, Rabourdin ne l'avait pas retirée des mains de la Brière en apprenant par lui la nouvelle. Des Lupeaulx lut ce qui suit :

« Monseigneur,

» Si vingt-trois ans de services irréprochables peuvent mériter une faveur, je supplie Votre Excellence de m'accorder une audience aujourd'hui même, il s'agit d'une affaire où mon honneur se trouve engagé. »

Suivaient les formules de respect.

— Pauvre homme! dit des Lupeaulx avec un ton de compassion qui laissa le ministre dans son erreur, nous sommes entre nous, faites-le venir. Vous avez conseil après la Chambre, et Votre Excellence doit aujourd'hui répondre à l'opposition, il n'y a pas d'autre heure où vous puissiez le recevoir.

Des Lupeaulx se leva, demanda l'huissier, lui dit un mot, et revint s'asseoir à table.

— Je l'ajourne au dessert, dit-il.

Comme tous les ministres de la Restauration, le ministre était un homme sans jeunesse. La Charte concédée par Louis XVIII avait le défaut de lier les mains aux rois en les forçant à livrer les destinées du pays aux quadragénaires de la Chambre des députés et aux septuagénaires de la pairie, de les dépouiller du droit de saisir un

homme de talent politique là où il était, malgré sa jeunesse ou malgré la pauvreté de sa condition. Napoléon seul put employer des jeunes gens à son choix, sans être arrêté par aucune considération. Aussi, depuis la chute de cette grande volonté, l'énergie avait-elle déserté le pouvoir. Or, faire succéder la mollesse à la vigueur est un contraste plus dangereux en France qu'en tout autre pays. En général, les ministres arrivés vieux ont été médiocres, tandis que les ministres pris jeunes ont été l'honneur des monarchies européennes et des républiques où ils dirigèrent les affaires. Le monde retentissait encore de la lutte de Pitt et de Napoléon, deux hommes qui conduisirent la politique à l'âge où les Henri de Navarre, les Richelieu, les Mazarin, les Colbert, les Louvois, les d'Orange, les Guise, les la Rovère, les Machiavel, enfin tous les grands hommes connus, partis d'en bas ou nés aux environs des trônes, commencèrent à gouverner des États. La Convention, modèle d'énergie, fut composée en grande partie de têtes jeunes; aucun souverain ne doit oublier qu'elle sut opposer quatorze armées à l'Europe; sa politique, si fatale aux yeux de ceux qui tiennent pour le pouvoir dit absolu, n'en était pas moins dictée par les vrais principes de la monarchie, car elle se conduisit comme un grand roi. Après dix ou douze années de luttes parlementaires, après avoir ressassé la politique et s'y être harassé, ce ministre avait été véritablement intronisé par un parti qui le considérait comme son homme d'affaires. Heureusement pour lui-même, il était plus près de soixante ans que de cinquante; s'il avait conservé quelque vigueur juvénile, il aurait été promptement brisé. Mais, habitué à rompre, à faire retraite, à revenir à la charge, il pouvait se laisser frapper tour à tour par son parti, par l'opposition, par la cour, par le clergé, en leur opposant la force d'inertie d'une matière à la fois molle et consistante; enfin, il avait les bénéfices de son malheur. Géhenné dans mille questions de gouvernement, comme est le jugement d'un vieil avocat après avoir tout plaidé, son esprit ne possédait plus ce vif que gardent les esprits solitaires, ni cette prompte décision des gens accoutumés de bonne heure à l'action, et qui se distingue chez les jeunes militaires. Pouvait-il en être autrement? il avait constamment chicané au lieu de juger, il avait critiqué les effets sans assister aux causes, il avait surtout

la tête pleine des mille réformes qu'un parti lance à son chef, des programmes que les intérêts privés apportent à un orateur d'avenir, en l'embarrassant de plans et de conseils inexécutables. Loin d'arriver frais, il était arrivé fatigué de ses marches et contre-marches. Puis, en prenant position sur la sommité tant désirée, il s'y était accroché à mille buissons épineux, il y avait trouvé mille volontés contraires à concilier. Si les hommes d'État de la Restauration avaient pu suivre leurs propres idées, leurs capacités seraient sans doute moins exposées à la critique; mais, si leurs vouloirs furent entraînés, leur âge les sauva en ne leur permettant plus de déployer cette résistance qu'on sait opposer, au début de la vie, à ces intrigues à la fois basses et élevées qui vainquirent quelquefois Richelieu, et auxquelles, dans une sphère moins élevée, Rabourdin allait se prendre. Après les tiraillements de leurs premières luttes, ces gens, moins vieux que vieillis, eurent les tiraillements ministériels. Ainsi leurs yeux se troublaient déjà quand il fallait la perspicacité de l'aigle, leur esprit était lassé quand il fallait redoubler de verve.

Le ministre, à qui Rabourdin voulait se confier, entendait journellement des hommes d'une incontestable supériorité lui exposant les théories les plus ingénieuses, applicables ou inapplicables aux affaires de la France. Ces gens, à qui les difficultés de la politique générale étaient cachées, assaillaient ce ministre au retour d'une bataille parlementaire, d'une lutte avec les secrètes imbécillités de la cour, ou à la veille d'un combat avec l'esprit public, ou le lendemain d'une question diplomatique qui avait déchiré le conseil en trois opinions. Dans cette situation, un homme d'État tient naturellement un bâillement tout prêt au service de la première phrase où il s'agit de mieux ordonner la chose publique. Il ne se faisait pas alors de dîner où les plus audacieux spéculateurs, où les hommes des coulisses financières et politiques ne résumassent en un mot profond les opinions de la Bourse et de la banque, celles surprises à la diplomatie, et les plans que comportait la situation de l'Europe. Le ministre avait d'ailleurs en des Lupeaulx et son secrétaire particulier un petit conseil pour ruminer cette nourriture, pour contrôler et analyser les intérêts qui parlaient par tant de voix habiles. En effet, son malheur, qui sera celui de tous

les ministres sexagénaires, était de biaiser avec toutes les difficultés : avec le journalisme, que l'on voulait en ce moment amortir sourdement au lieu de l'abattre franchement; avec la question financière, comme avec les questions d'industrie; avec le clergé, comme avec la question des biens nationaux; avec le libéralisme, comme avec la Chambre. Après avoir tourné le pouvoir en sept ans, le ministre croyait pouvoir tourner ainsi toutes les questions. Il est si naturel de vouloir se maintenir par les moyens qui servirent à s'élever, que nul n'osait blâmer un système inventé par la médiocrité pour plaire à des esprits médiocres. La Restauration, de même que la révolution polonaise, a su démontrer, aux nations comme aux princes, ce que vaut un homme, et ce qui leur arrive quand il leur manque. Le dernier et le plus grand défaut des hommes d'État de la Restauration fut leur honnêteté dans une lutte où leurs adversaires employaient toutes les ressources de la friponnerie politique, le mensonge et les calomnies, en déchaînant contre eux, par les moyens les plus subversifs, les masses inintelligentes, habiles seulement à comprendre le désordre.

Rabourdin s'était dit tout cela. Mais il venait de se décider à jouer le tout pour le tout, comme un homme qui, lassé par le jeu, ne s'accorde plus qu'un coup; or, le hasard lui donnait un tricheur pour adversaire en la personne de des Lupeaulx. Néanmoins, quelle que fût sa sagacité, le chef de bureau, plus savant en administration qu'en optique parlementaire, n'imaginait pas toute la vérité : il ne savait pas que le grand travail qui avait rempli sa vie allait devenir une théorie pour le ministre, et qu'il était impossible à l'homme d'État de ne pas le confondre avec les novateurs du dessert, avec les causeurs du coin du feu.

Au moment où le ministre, debout, au lieu de penser à Rabourdin, songeait à François Keller, et n'était retenu que par sa femme qui lui offrait une grappe de raisin, le chef de bureau fut annoncé par l'huissier. Des Lupeaulx avait bien compté sur la disposition où devait être le ministre, préoccupé de ses improvisations; aussi, voyant l'homme d'État aux prises avec sa femme, alla-t-il au-devant de Rabourdin et le foudroya-t-il par sa première phrase.

— Son Excellence et moi, nous sommes instruits de ce qui vous préoccupe, et vous n'avez rien à craindre. dit des Lupeaulx en bais-

sant la voix, ni de Dutocq, ni de qui que ce soit, ajouta-t-il à haute voix.

— Ne vous tourmentez point, Rabourdin, lui dit Son Excellence avec bonté, mais en faisant un mouvement de retraite.

Rabourdin s'avança respectueusement, et le ministre ne put l'éviter.

— Votre Excellence daignera-t-elle me permettre de lui dire deux mots en particulier? fit Rabourdin en jetant à l'Excellence une œillade mystérieuse.

Le ministre regarda la pendule et se dirigea vers la fenêtre où le suivit le pauvre chef.

— Quand pourrai-je avoir l'honneur de soumettre l'affaire à Votre Excellence, afin de lui expliquer le nouveau plan d'administration auquel se rattache la pièce que l'on doit entacher...

— Un plan d'administration! dit le ministre en fronçant les sourcils et l'interrompant. Si vous avez quelque chose en ce genre à me communiquer, attendez le jour où nous travaillerons ensemble. J'ai conseil aujourd'hui, je dois une réponse à la Chambre sur l'incident que l'opposition a élevé hier, à la fin de la séance. Votre jour est mercredi prochain, nous n'avons pas travaillé hier, car hier je n'ai pu m'occuper des affaires du ministère. Les affaires politiques ont nui aux affaires purement administratives.

— Je remets mon honneur avec confiance entre les mains de Votre Excellence, dit gravement Rabourdin, et je la supplie de ne pas oublier qu'elle ne m'a pas laissé le temps d'une explication immédiate à propos de la pièce soustraite...

— Mais ne craignez donc rien, dit des Lupeaulx en s'avançant entre le ministre et Rabourdin, qu'il interrompit; avant huit jours, vous serez sans doute nommé...

Le ministre se mit à rire en songeant à l'enthousiasme de des Lupeaulx pour madame Rabourdin, et il guigna sa femme, qui sourit. Rabourdin, surpris de ce jeu muet, en chercha la signification, il cessa de tenir sous son regard le ministre un moment, et l'Excellence en profita pour se sauver.

— Nous causerons ensemble de tout cela, dit des Lupeaulx, devant qui le chef de bureau se trouva seul, non sans surprise. Mais n'en voulez pas à Dutocq, je vous réponds de lui.

— Madame Rabourdin est une femme charmante, dit la femme du ministre au chef de bureau, pour lui dire quelque chose.

Les enfants regardaient Rabourdin avec curiosité. Rabourdin s'attendait à quelque chose de solennel, et il était comme un gros poisson pris dans les mailles d'un léger filet, il se débattait avec lui-même.

— Madame la comtesse est bien bonne, dit-il.

— N'aurai-je pas le plaisir de la voir un mercredi? dit la comtesse, amenez-la-nous, vous m'obligerez...

— Madame Rabourdin reçoit le mercredi, répondit des Lupeaulx, qui connaissait la banalité des mercredis officiels; mais, puisque vous montrez tant de bonté pour elle, vous avez bientôt, je crois, une soirée intime...

La femme du ministre se leva contrariée.

— Vous êtes le maître de mes cérémonies, dit-elle à des Lupeaulx.

Paroles ambiguës par lesquelles elle exprima la contrariété que lui causait des Lupeaulx en entreprenant sur ses soirées intimes, où elle n'admettait que des personnes de choix. Elle sortit en saluant Rabourdin. Des Lupeaulx et le chef de bureau furent donc seuls dans le petit salon où le ministre déjeunait en famille. Des Lupeaulx froissait entre ses doigts la lettre confidentielle que la Brière avait remise au ministre, Rabourdin la reconnut.

— Vous ne me connaissez pas bien, dit-il au chef de bureau en lui souriant. Vendredi soir, nous nous entendrons à fond. En ce moment, je dois faire l'audience, le ministre me la laisse aujourd'hui sur le dos, car il se prépare pour la Chambre. Mais je vous le répète, Rabourdin, ne craignez rien.

Rabourdin chemina lentement par les escaliers, confondu de la singulière tournure que prenaient les choses. Il s'était cru dénoncé par Dutocq, et ne se trompait point : des Lupeaulx avait entre les mains l'état où il était jugé si sévèrement, et des Lupeaulx caressait son juge. C'était à s'y perdre! Les gens droits comprennent difficilement les intrigues embrouillées, et Rabourdin se perdait dans ce dédale, sans pouvoir deviner le jeu que jouait le secrétaire général.

— Ou il n'a pas lu son article, ou il aime ma femme!

Telles furent les deux pensées auxquelles s'arrêta le chef en traversant la cour, car le regard qu'il avait saisi la veille entre Célestine et des Lupeaulx lui revint dans la mémoire comme un éclair. Pendant l'absence de Rabourdin, son bureau avait été nécessairement en proie à une agitation violente, car, dans les ministères, les rapports entre les employés et les supérieurs sont si bien réglés, que, quand l'huissier du ministre vient de la part de Son Excellence chez un chef de bureau, surtout à l'heure où le ministre n'est pas visible, il se fait de grands commentaires. La coïncidence de cette communication extraordinaire avec la mort de M. de la Billardière donna d'ailleurs une importance insolite à ce fait, que M. Saillard apprit par M. Clergeot, et il vint en conférer avec son gendre. Bixiou, qui travaillait alors avec son chef, le laissa causer avec son beau-père et se transporta dans le bureau Rabourdin, où les travaux étaient interrompus.

BIXIOU, entrant.

Il ne fait guère chaud chez vous, messieurs! Vous ne savez pas ce qui se passe en bas. *La Vertueuse-Rabourdin* est enfoncé! oui, destitué! Une scène horrible chez le ministre.

DUTOCQ, regardant Bixiou.

Est-ce vrai?

BIXIOU.

A qui cela peut-il faire de la peine? ce n'est pas à vous : vous deviendrez sous-chef, et du Bruel chef. M. Baudoyer passe à la division.

FLEURY.

Je gage cent francs que Baudoyer ne sera jamais chef de division.

VIMEUX.

Je me mets dans le pari. Vous y mettez-vous, monsieur Poiret?

POIRET.

J'ai ma retraite au 1er janvier.

BIXIOU.

Comment, nous ne verrons plus vos souliers à cordons! et que deviendra le ministère sans vous? Qui se met de mon pari?...

DUTOCQ.

Je ne puis en être, je parierais à coup sûr. M. Rabourdin est

nommé : M. de la Billardière l'a recommandé sur son lit de mort aux deux ministres, en s'accusant d'avoir touché les émoluments d'une place dont le travail était fait par Rabourdin; il a eu des scrupules de conscience; et, sauf tout ordre supérieur, ils lui ont promis, pour le calmer, de nommer Rabourdin.

BIXIOU.

Messieurs, mettez-vous tous contre moi : vous voilà sept! car vous en serez, monsieur Phellion. Je parie un dîner de cinq cents francs au *Rocher de Cancale* que Rabourdin n'a pas la place de la Billardière. Ça ne vous coûtera pas cent francs à chacun, et, moi, j'en risque cinq cents. Je vous fais la chouette enfin. Ça va-t-il? En êtes-vous, du Bruel?

PHELLION, posant sa plume.

Môsieur, sur quoi fondez-vous cette proposition aléatoire, car aléatoire est le mot; mais je me trompe en employant le terme de proposition, c'est *contrat* que je voulais dire. Le pari constitue un contrat.

FLEURY.

Non, car on ne peut donner le nom de contrat qu'aux conventions reconnues par le Code, et le Code n'accorde pas d'action pour le pari.

DUTOCQ.

C'est le reconnaître que de le proscrire.

BIXIOU.

Ça, c'est fort, mon petit Dutocq!

POIRET.

Par exemple!

FLEURY.

C'est juste. C'est comme se refuser au payement de ses dettes, on les reconnaît.

THUILLIER.

Vous faites de fameux jurisconsultes!

POIRET.

Je suis aussi curieux que M. Phellion de savoir sur quelles raisons s'appuie M. Bixiou...

BIXIOU, criant à travers le bureau.

En êtes-vous, du Bruel?

DU BRUEL, apparaissant.

Sac-à-papier, messieurs, j'ai quelque chose de difficile à faire, c'est la réclame pour la mort de M. de la Billardière. De grâce! un peu de silence : vous rirez et parierez après.

THUILLIER.

Rirez et pas rirez! vous entreprenez sur mes calembours!

BIXIOU, allant dans le bureau de du Bruel.

C'est vrai, du Bruel, l'éloge du bonhomme est une chose bien difficile, j'aurais plus tôt fait sa charge!

DU BRUEL.

Aide-moi donc, Bixiou?

BIXIOU.

Je veux bien, quoique ces articles-là se fassent mieux en mangeant.

DU BRUEL.

Nous dînerons ensemble. (Lisant.) « La religion et la monarchie perdent tous les jours quelques-uns de ceux qui combattirent pour elles dans les temps révolutionnaires... »

BIXIOU.

Mauvais. Je mettrais : « La mort exerce particulièrement ses ravages parmi les plus vieux défenseurs de la monarchie et les plus fidèles serviteurs du roi, dont le cœur saigne de tous ces coups. (Du Bruel écrit rapidement.) M. le baron Flamet de la Billardière est mort ce matin d'une hydropisie de poitrine, causée par une affection au cœur... » — Vois-tu, il n'est pas indifférent de prouver que l'on a du cœur dans les bureaux. Faut-il couler là une petite tartine sur les émotions des royalistes pendant la Terreur? Hein! ça ne ferait pas mal. Mais non, les petits journaux diraient que les émotions ont plus frappé sur les intestins que sur le cœur. N'en parlons pas. Qu'as-tu mis?

DU BRUEL, lisant.

« Issu d'une vieille souche parlementaire... »

BIXIOU.

Très-bien cela! c'est poétique, et souche est profondément vrai.

DU BRUEL, continuant.

« Où le dévouement pour le trône était héréditaire, aussi bien que l'attachement à la foi de nos pères, M. de la Billardière... »

BIXIOU.

Je mettrais *M. le baron.*

DU BRUEL.

Mais il ne l'était pas en 1793...

BIXIOU.

C'est égal. Tu sais que, sous l'Empire, Fouché, rapportant une anecdote sur la Convention, et dans laquelle Robespierre lui parlait, la contait ainsi : « Robespierre me dit : *Duc d'Otrante, vous irez à l'hôtel de ville!* » Il y a donc un précédent.

DU BRUEL.

Laisse-moi noter ce mot-là! Mais ne mettons pas *le baron,* car j'ai réservé pour la fin les faveurs qui ont plu sur lui.

BIXIOU.

Ah! bien... c'est le coup de théâtre, le tableau d'ensemble de l'article.

DU BRUEL.

Vois-tu!... « En nommant M. de la Billardière baron, gentilhomme ordinaire... »

BIXIOU, à part.

Très-ordinaire.

DU BRUEL, continuant.

« De la chambre, etc., le roi récompensa tout ensemble les services rendus par le prévôt qui sut concilier la rigueur de ses fonctions avec la mansuétude ordinaire aux Bourbons, et le courage du Vendéen qui n'a pas plié le genou devant l'idole impériale. Il laisse un fils, héritier de son dévouement et de ses talents, etc. »

BIXIOU.

N'est-ce pas trop monté de ton, trop riche de couleurs? j'éteindrais un peu cette poésie : l'idole impériale, plier le genou! diable! Le vaudeville gâte la main, et l'on ne sait plus tenir le style de la pédestre prose. Je mettrais : *Il appartenait au petit nombre de ceux qui,* etc. — Simplifie, il s'agit d'un homme simple.

DU BRUEL.

Encore un mot de vaudeville. Tu ferais ta fortune au théâtre, Bixiou!

BIXIOU.

Qu'as-tu mis sur Quiberon? (Il lit.) Ce n'est pas cela! Voici comment je rédigerais : « Il assuma sur lui, dans un ouvrage récemment publié, tous les malheurs de l'expédition de Quiberon, en donnant ainsi la mesure d'un dévouement qui ne reculait devant aucun sacrifice. » C'est fin, spirituel, et tu sauves la Billardière.

DU BRUEL.

Aux dépens de qui?

BIXIOU, sérieux comme un prêtre qui monte en chaire.

De Hoche et de Tallien. Tu ne sais donc pas l'histoire?

DU BRUEL.

Non. J'ai souscrit à la collection des Baudouin, mais je n'ai pas encore eu le temps de l'ouvrir : il n'y a pas de sujet de vaudeville là dedans.

PHELLION, à la porte.

Nous voudrions tous savoir, monsieur Bixiou, qui peut vous inciter à croire que le vertueux et digne M. Rabourdin, qui fait l'intérim de la division depuis neuf mois, qui est le plus ancien chef de bureau du ministère, et que le ministre, au retour de chez M. de la Billardière, a envoyé chercher par son huissier, ne sera pas nommé chef de division.

BIXIOU.

Papa Phellion, vous connaissez la géographie?

PHELLION, se rengorgeant.

Monsieur, je m'en flatte.

BIXIOU.

L'histoire?

PHELLION, d'un air modeste.

Peut-être.

BIXIOU, le regardant.

Votre diamant est mal accroché, il va tomber. Eh bien, vous ne connaissez pas le cœur humain, vous n'êtes pas plus avancé là dedans que dans les environs de Paris.

POIRET, bas, à Vimeux.

Les environs de Paris? Je croyais qu'il s'agissait de M. Rabourdin.

BIXIOU.

Le bureau Rabourdin parie-t-il en masse contre moi?

TOUS.

Oui!

BIXIOU.

Du Bruel, en es-tu?

DU BRUEL.

Je crois bien! Il est dans notre intérêt que notre chef passe, alors chacun dans notre bureau avance d'un cran.

THUILLIER.

D'un crâne! (Bas, à Phellion.) Il est joli, celui-là.

BIXIOU.

Je gagerai. Voici ma raison. Vous la comprendrez difficilement, mais enfin je vous la dirai tout de même. Il est juste que M. Rabourdin soit nommé (Il regarde Dutocq.); car en lui, l'ancienneté, le talent et l'honneur sont reconnus, appréciés et récompensés. La nomination est même dans l'intérêt bien entendu de l'administration. (Phellion, Poiret et Thuillier écoutent sans rien comprendre et sont comme des gens qui cherchent à voir clair dans les ténèbres.) Eh bien, à cause de toutes ces convenances et de ces mérites, en reconnaissant combien la mesure est équitable et sage, je parie qu'elle n'aura pas lieu. Oui! elle manquera comme ont manqué les expéditions de Boulogne et de Russie, où le génie avait rassemblé toutes les chances de succès. Elle manquera comme manque ici-bas tout ce qui semble juste et bon. Je joue le jeu du diable.

DU BRUEL.

Qui donc sera nommé?

BIXIOU.

Plus je considère Baudoyer, plus il me semble réunir toutes les qualités contraires; conséquemment, il sera chef de division.

DUTOCQ, poussé à bout.

Mais M. des Lupeaulx, qui m'a fait venir pour me demander mon Charlet, m'a dit que M. Rabourdin allait être nommé, et que le petit la Billardière passait référendaire au sceau.

BIXIOU.

Nommé! nommé! La nomination ne se signera seulement pas dans dix jours. On nommera pour le jour de l'an. Tenez, regardez votre chef dans la cour, et dites-moi si ma *Vertueuse-Rabourdin* a la mine d'un homme en faveur, on le croirait destitué! (Fleury se précipite à la fenêtre.) Adieu, messieurs; je vais aller annoncer à M. Baudoyer votre nomination de M. Rabourdin, ça le fera toujours enrager, le saint homme! Puis je lui raconterai notre pari, pour lui remettre le cœur. C'est ce que nous nommons au théâtre une péripétie, n'est-ce pas, du Bruel? Qu'est-ce que cela me fait! Si je gagne, il me prendra pour sous-chef. (Il sort.)

POIRET.

Tout le monde accorde de l'esprit à ce monsieur; eh bien, moi, je ne puis jamais rien comprendre à ses discours. (Il expédie toujours.) Je l'écoute, je l'écoute, j'entends des paroles et ne saisis aucun sens : il parle des environs de Paris à propos du cœur humain, et (Il pose sa plume et va au poêle.) dit qu'il joue le jeu du diable, à propos des expéditions de Russie et de Boulogne! Il faudrait d'abord admettre que le diable joue, et savoir quel jeu! Je vois d'abord le jeu de domino... (Il se mouche.)

FLEURY, interrompant.

Il est onze heures, le père Poiret se mouche.

DU BRUEL.

C'est vrai... Déjà! Je cours au secrétariat.

POIRET.

Où en étais-je?

THUILLIER.

Domino, au Seigneur; car il s'agit du diable, et le diable est un suzerain sans charte. Mais ceci vise plus à la pointe qu'au calembour. Ceci est le jeu de mots. Au reste, je ne vois pas de différence entre le jeu de mots et... (Sébastien entre pour prendre des circulaires à signer et à collationner.)

VIMEUX.

Vous voilà, beau jeune homme. Le temps de vos peines est fini, vous serez appointé! M. Rabourdin sera nommé! Vous étiez hier à la soirée de madame Rabourdin. Êtes-vous heureux d'aller là! On dit qu'il y va des femmes superbes.

SÉBASTIEN.

Je ne sais pas.

FLEURY.

Vous êtes aveugle?

SÉBASTIEN.

Je n'aime point à regarder ce que je ne saurais avoir.

PHELLION, enchanté.

Bien dit, jeune homme!

VIMEUX.

Vous faites bien attention à madame Rabourdin, que diable! une femme charmante.

FLEURY.

Bah! des formes maigres. Je l'ai vue aux Tuileries; j'aime bien mieux Percilliée, la maîtresse de Ballet, la victime à Castaing.

PHELLION.

Mais qu'a de commun une actrice avec la femme d'un chef de bureau?

DUTOCQ.

Toutes deux jouent la comédie.

FLEURY, regardant Dutocq de travers.

Le physique n'a rien à faire avec le moral, et, si vous entendez par là que...

DUTOCQ.

Moi, je n'entends rien.

FLEURY.

Celui de tous les employés qui sera fait chef de bureau, voulez-vous le savoir?

TOUS.

Dites?

FLEURY.

C'est Colleville.

THUILLIER.

Pourquoi?

FLEURY.

Madame Colleville a fini par prendre le plus court,... le chemin de la sacristie...

THUILLIER, sèchement.

Je suis trop l'ami de Colleville pour ne pas vous prier, monsieur Fleury, de ne pas parler légèrement de sa femme.

PHELLION.

Jamais les femmes, qui n'ont aucun moyen de défense, ne devraient être le sujet de nos conversations...

VIMEUX.

D'autant plus que la jolie madame Colleville n'a pas voulu recevoir Fleury, et qu'il la dénigre par vengeance.

FLEURY.

Elle n'a pas voulu me recevoir sur le même pied que Thuillier, mais j'y suis allé...

THUILLIER.

Quand?... Où?... Sous ses fenêtres?...

Quoique Fleury fût redouté dans les bureaux pour sa crânerie, il accepta silencieusement le dernier mot de Thuillier. Cette résignation, qui surprit les employés, avait pour cause un billet de deux cents francs, d'une signature assez douteuse, que Thuillier devait présenter à mademoiselle Thuillier, sa sœur. Après cette escarmouche, un profond silence s'établit. Chacun travailla de une heure à trois heures. Du Bruel ne revint pas.

Vers trois heures et demie, les apprêts du départ, le brossage des chapeaux, le changement des habits, s'opérèrent simultanément dans tous les bureaux du ministère. Cette chère demi-heure, employée à de petits soins domestiques, abrége d'autant la séance. En ce moment, les pièces trop chaudes s'attiédissent, l'odeur particulière aux bureaux s'évapore, le silence revient. A quatre heures, il ne reste plus que les véritables employés, ceux qui prennent leur état au sérieux. Un ministre peut connaître les travailleurs de son ministère en faisant une tournée à quatre heures précises, espionnage qu'aucun de ces graves personnages ne se permet.

A cette heure, dans les cours, quelques chefs s'abordèrent pour se communiquer leurs idées sur l'événement de la journée. Généralement, en s'en allant deux à deux, trois à trois, on concluait en faveur de Rabourdin; mais les vieux routiers, comme M. Clergeot, branlaient la tête en disant : *Habent sua sidera lites.* Saillard et

Baudoyer furent poliment évités, car personne ne savait quelle parole leur dire au sujet de la mort de la Billardière, et chacun comprenait que Baudoyer pouvait désirer la place, quoiqu'elle ne lui fût pas due.

Quand le gendre et le beau-père se trouvèrent à une certaine distance du ministère, Saillard rompit le silence en disant :

— Cela va mal pour toi, mon pauvre Baudoyer.

— Je ne comprends pas, répondit le chef, à quoi songe Élisabeth, qui a employé Godard à avoir *dare-dare* un passe-port pour Falleix. Godard m'a dit qu'elle a loué une chaise de poste, d'après l'avis de mon oncle Mitral, et, à cette heure, Falleix est en route pour son pays.

— Sans doute une affaire de notre commerce, dit Saillard.

— Notre commerce le plus pressé, dans ce moment, était de songer à la place de M. de la Billardière.

Ils se trouvaient alors à la hauteur du Palais-Royal dans la rue Saint-Honoré. Dutocq les salua et les aborda.

— Monsieur, dit-il à Baudoyer, si je puis vous être utile en quelque chose dans les circonstances où vous vous trouvez, disposez de moi, car je ne vous suis pas moins dévoué que M. Godard.

— Une semblable démarche est au moins consolante, dit Baudoyer, on a l'estime des honnêtes gens.

— Si vous daigniez employer votre influence pour me placer auprès de vous comme sous-chef, en prenant Bixiou pour votre chef, vous feriez la fortune de deux hommes capables de tout pour votre élévation.

— Vous raillez-vous de nous, monsieur? dit Saillard en faisant de gros yeux bêtes.

— Loin de moi cette pensée, dit Dutocq. Je viens de l'imprimerie du journal y porter, de la part de M. le secrétaire général, le mot sur M. de la Billardière. L'article que j'y ai lu m'a donné la plus haute estime pour vos talents. Quand il faudra achever le Rabourdin, je puis donner un fier coup de hache, daignez vous en souvenir.

Dutocq disparut.

— Je veux être pendu si j'y comprends un mot, dit le caissier en regardant Baudoyer, dont les petits yeux annonçaient une stu-

péfaction singulière. Il faudra faire acheter le journal ce soir.

Quand Saillard et son gendre entrèrent dans le salon du rez-de-chaussée, ils y trouvèrent, devant un grand feu, madame Saillard, Élisabeth, M. Gaudron et le curé de Saint-Paul. Le curé se tourna vers M. Baudoyer, à qui sa femme fit un signe d'intelligence peu compris.

— Monsieur, dit le curé, je n'ai pas voulu tarder à venir vous remercier du magnifique cadeau par lequel vous avez embelli ma pauvre église, je n'osais pas m'endetter pour acheter ce bel ostensoir, digne d'une cathédrale. Vous qui êtes un de nos plus pieux et assidus paroissiens, vous deviez plus que tout autre avoir été frappé du dénûment de notre maître-autel. Je vais voir, dans quelques moments, monseigneur le coadjuteur, et il vous témoignera bientôt sa satisfaction.

— Je n'ai rien fait encore,... dit Baudoyer.

— Monsieur le curé, répondit sa femme en lui coupant la parole, je puis trahir son secret tout entier. M. Baudoyer compte achever son œuvre en vous donnant un dais pour la prochaine Fête-Dieu. Mais cette acquisition tient un peu à l'état de nos finances, et nos finances tiennent à notre avancement.

— Dieu récompense ceux qui l'honorent, dit M. Gaudron en se retirant avec le curé.

— Pourquoi, dit Saillard à M. Gaudron et au curé, ne nous faites-vous pas l'honneur de manger avec nous la fortune du pot?

— Restez, mon cher vicaire, dit le curé à Gaudron. Vous me savez invité par le curé de Saint Roch, qui demain enterre M. de la Billardière.

— M. le curé de Saint-Roch peut-il dire un mot pour nous? demanda Baudoyer, que sa femme tira violemment par le pan de sa redingote.

— Mais tais-toi donc, Baudoyer! lui dit-elle en l'attirant dans un coin pour lui souffler à l'oreille : — Tu as donné à la paroisse un ostensoir de cinq mille francs. Je t'expliquerai tout.

L'avare Baudoyer fit une grimace horrible et resta songeur pendant tout le dîner.

— Pourquoi donc t'es-tu tant remuée à propos du passe-port de Falleix? de quoi te mêles-tu? lui demanda-t-il enfin.

— Il me semble que les affaires de Falleix sont un peu les nôtres, répondit sèchement Élisabeth en jetant un regard à son mari pour lui montrer M. Gaudron, devant lequel il devait se taire.

— Certainement, dit le père Saillard en pensant à sa commandite.

— Vous êtes arrivé, j'espère, à temps au bureau du journal, demanda Élisabeth à M. Gaudron en lui servant le potage.

— Oui, chère madame, répondit le vicaire. Aussitôt que le directeur du journal a vu le mot du secrétaire de la grande aumônerie, il n'a plus fait la moindre difficulté. La petite note a été mise par ses soins à la place la plus convenable, je n'y aurais jamais songé; mais ce jeune homme du journal a l'intelligence éveillée. Les défenseurs de la religion pourront combattre l'impiété sans désavantage, il y a beaucoup de talents dans les journaux royalistes. J'ai tout lieu de penser que le succès couronnera vos espérances. Mais songez, mon cher Baudoyer, à protéger M. Colleville, il est l'objet de l'attention de Son Éminence, on m'a recommandé de vous parler de lui...

— Si je suis chef de division, j'en ferai l'un de mes chefs de bureau, si l'on veut! dit Baudoyer.

Le mot de l'énigme arriva quand le dîner fut fini. La feuille ministérielle, achetée par le portier, contenait aux faits-Paris les deux articles suivants, dits entre-filets :

« M. le baron de la Billardière est mort ce matin, après une longue et douloureuse maladie. Le roi perd un serviteur devoué, l'Église un de ses plus pieux enfants. La fin de M. de la Billardière a dignement couronné sa belle vie, consacrée tout entière dans des temps mauvais à des missions périlleuses, et vouée encore naguère aux fonctions les plus difficiles. M. de la Billardière fut grand prévôt dans un département où son caractère triompha des obstacles que la rébellion y multipliait. Il avait accepté une direction ardue, où ses lumières ne furent pas moins utiles que l'aménité française de ses manières pour concilier les affaires graves qui s'y sont traitées. Nulles récompenses n'ont été mieux méritées que celles par lesquelles le roi Louis XVIII et Sa Majesté se sont plu à couronner une fidélité qui n'avait pas chancelé sous l'usurpateur. Cette vieille

famille revivra dans un rejeton, héritier des talents et du dévouement de l'homme excellent dont la perte afflige tant d'amis. Déjà Sa Majesté a fait savoir, par un mot gracieux, qu'elle comptait M. Benjamin de la Billardière au nombre de ses gentilshommes ordinaires de la chambre.

» Les nombreux amis qui n'auraient pas reçu de billets de faire part, ou chez lesquels ces billets n'arriveraient pas à temps, sont prévenus que les obsèques se feront demain, à quatre heures, à l'église Saint-Roch. Le discours sera prononcé par M. l'abbé Fontanon. »

« M. Isidore Baudoyer, représentant d'une des plus anciennes familles de la bourgeoisie parisienne, et chef de bureau dans la division la Billardière. vient de rappeler les vieilles traditions de piété qui distinguaient ces grandes familles, si jalouses de la splendeur de la religion et si amies de ses monuments. L'église Saint-Paul manquait d'un ostensoir en rapport avec la magnificence de cette basilique, due à la Compagnie de Jésus. Ni la fabrique ni le curé n'étaient assez riches pour en orner l'autel. M. Baudoyer a fait don à cette paroisse de l'ostensoir que plusieurs personnes ont admiré chez M. Gohier, orfévre du roi. Grâce à cet homme pieux, qui n'a pas reculé devant l'énormité du prix, l'église Saint-Paul possède aujourd'hui ce chef-d'œuvre d'orfévrerie, dont les dessins sont dus à M. de Sommervieux. Nous aimons à publier un fait qui prouve combien sont vaines les déclamations du libéralisme sur l'esprit de la bourgeoisie parisienne. De tout temps, la haute bourgeoisie fut royaliste, elle le prouvera toujours dans l'occasion. »

— Le prix était de cinq mille francs, dit l'abbé Gaudron; mais, en faveur de l'argent comptant, l'orfévre de la cour a modéré ses prétentions.

— *Représentant d'une des plus anciennes familles de la bourgeoisie parisienne!* disait Saillard. C'est imprimé, et dans le journal officiel encore!

— Cher monsieur Gaudron, aidez donc mon père à composer une phrase qu'il pourrait glisser dans l'oreille de madame la comtesse en lui portant le traitement du mois, une phrase qui dise bien

tout! Je vais vous laisser. Je dois sortir avec mon oncle Mitral. Croiriez-vous qu'il m'a été impossible de trouver mon oncle Bidault? Et dans quel chenil demeure-t-il! Enfin M. Mitral, qui connaît ses allures, dit qu'il a fini ses affaires entre huit heures et midi; que, passé cette heure, on ne peut le trouver qu'à un café nommé café *Thémis*, un singulier nom...

— Y rend-on la justice? dit en riant l'abbé Gaudron.

— Comment va-t-il dans un café situé au coin de la rue Dauphine et du quai des Augustins? mais on dit qu'il y joue tous les soirs au domino avec son ami M. Gobseck. Je ne veux pas aller là toute seule, mon oncle me conduit et me ramène.

En ce moment, Mitral montra sa figure jaune plaquée de sa perruque, qui semblait faite en chiendent, et fit signe à sa nièce de venir afin de ne pas dissiper un temps payé deux francs l'heure. Madame Baudoyer sortit donc sans rien expliquer à son père ni à son mari.

— Le ciel, dit M. Gaudron à Baudoyer quand Élisabeth fut partie, vous a donné dans cette femme un trésor de prudence et de vertus, un modèle de sagesse, une chrétienne en qui se trouve un entendement divin. La religion seule forme des caractères si complets. Demain, je dirai la messe pour le succès de la bonne cause! Il faut, dans l'intérêt de la monarchie et de la religion, que vous soyez nommé. M. Rabourdin est un libéral, abonné au *Journal des Débats*, journal funeste qui fait la guerre à M. le comte de Villèle pour servir les intérêts froissés de M. de Chateaubriand. Son Éminence lira ce soir le journal, quand ce ne serait qu'à cause de son pauvre ami M. de la Billardière, et monseigneur le coadjuteur lui parlera de vous et de Rabourdin. Je connais M. le curé : quand on pense à sa chère église, il ne vous oublie pas dans son prône; or, il a l'honneur en ce moment de dîner, avec le coadjuteur, chez M. le curé de Saint-Roch.

Ces paroles commençaient à faire comprendre à Saillard et à Baudoyer qu'Élisabeth n'était pas restée oisive depuis le moment où Godard l'avait avertie.

— Est-elle futée, c'te Élisabeth! s'écria Saillard en appréciant avec plus de justesse que ne le faisait l'abbé le rapide chemin de taupe tracé par sa fille.

— Elle a envoyé Godard savoir, à la porte de M. Rabourdin, quel journal il recevait, dit Gaudron, et je l'ai dit au secrétaire de Son Éminence; car nous sommes dans un moment où l'Église et le trône doivent bien connaître quels sont leurs amis, quels sont leurs ennemis.

— Voilà cinq jours que je cherche une phrase à dire à la femme de Son Excellence, dit Saillard.

— Tout Paris lit cela, s'écria Baudoyer, dont les yeux étaient attachés sur le journal.

— Votre éloge nous coûte quatre mille huit cents francs, mon fiston! dit madame Saillard.

— Vous avez embelli la maison de Dieu, répondit l'abbé Gaudron.

— Nous pouvions faire notre salut sans cela, reprit-elle. Mais, si Baudoyer a la place, elle vaut huit mille francs de plus, le sacrifice ne sera pas grand. Et s'il ne l'avait pas?... Hein! ma mère, dit-elle en regardant son mari, quelle saignée!...

— Eh bien, dit Saillard enthousiasmé, nous regagnerions cela chez Falleix, qui va maintenant étendre ses affaires en se servant de son frère, qu'il a mis agent de change exprès. Élisabeth aurait bien dû nous dire pourquoi Falleix s'est envolé. Mais cherchons la phrase. Voilà ce que j'ai déjà trouvé : *Madame, si vous vouliez dire deux mots à Son Excellence...*

— *Vouliez!* dit Gaudron, *daigniez,* pour parler plus respectueusement. D'ailleurs, il faut savoir avant tout si madame la dauphine vous accorde sa protection, car alors vous pourriez lui insinuer l'idée de coopérer aux désirs de Son Altesse royale.

— Il faudrait aussi désigner la place vacante, dit Baudoyer.

— *Madame la comtesse,* reprit Saillard en se levant et regardant sa femme avec un sourire agréable.

— Jésus! Saillard, es-tu drôle comme ça! Mais, mon fils, prends donc garde, tu la feras rire, c'te femme?

— *Madame la comtesse...* Suis-je mieux? dit-il en regardant sa femme.

— Oui, mon poulet.

— *La place de feu le digne M. de la Billardière est vacante; mon gendre, M. Baudoyer...*

— *Homme de talent et de haute piété,* souffla Gaudron.

— Écris, Baudoyer, cria le père Saillard, écris la phrase.

Baudoyer prit naïvement une plume et écrivit sans rougir son propre éloge, absolument comme eussent fait Nathan ou Canalis en rendant compte d'un de leurs livres.

— *Madame la comtesse...* Vois-tu, ma mère, dit Saillard à sa femme, je suppose que tu es la femme du ministre.

— Me prends-tu pour une bête? je le devine bien, répondit-elle.

— *La place de feu le digne M. de la Billardière est vacante; mon gendre, M. Baudoyer, homme d'un talent consommé et d'une haute piété...*

Après avoir regardé M. Gaudron, qui réfléchissait, il ajouta :

— *Serait bien heureux s'il l'avait.* Ah! ce n'est pas mal, c'est bref et ça dit tout.

— Mais, attends donc, Saillard! tu vois bien que M. l'abbé rumine, lui dit sa femme, ne le trouble donc pas.

— ... *Serait bien heureux si vous daigniez vous intéresser a lui,* reprit Gaudron; *et, en disant quelques mots à Son Excellence, vous seriez particulièrement agréable à madame la dauphine, par laquelle il a le bonheur d'être protégé.*

— Ah! monsieur Gaudron, cette phrase vaut l'ostensoir; je regrette moins les quatre mille huit cents... D'ailleurs, dis donc, Baudoyer, tu les payeras, mon garçon!... As-tu écrit?

— Je te ferai répéter cela, ma mère, dit madame Saillard, et tu me le réciteras matin et soir. Oui, elle est bien troussée, cette phrase-là! Êtes-vous heureux d'être si savant, monsieur Gaudron! Voilà ce que c'est que d'étudier dans les séminaires, on apprend à parler à Dieu et à ses saints.

— Il est aussi bon que savant, dit Baudoyer en serrant les mains au prêtre. Est-ce vous qui avez rédigé l'article? demanda-t-il en montrant le journal.

— Non, répondit Gaudron. Cette rédaction est du secrétaire de Son Éminence, un jeune abbé qui m'a de grandes obligations et qui s'intéresse à M. Colleville; autrefois, j'ai payé sa pension au séminaire.

— Un bienfait a toujours sa récompense, dit Baudoyer.

Pendant que ces quatre personnes s'attablaient pour faire leur

boston, Élisabeth et son oncle Mitral atteignaient le café *Thémis*, après s'être entretenus en chemin de l'affaire que le tact d'Élisabeth lui avait indiquée comme le plus puissant levier pour forcer la main au ministre. L'oncle Mitral, l'ancien huissier fort en chicane, en expédients et précautions judiciaires, regarda l'honneur de sa famille comme intéressé au triomphe de son neveu. Son avarice lui faisait sonder le coffre-fort de Gigonnet, et il savait que cette succession revenait à son neveu Baudoyer; il lui voulait donc une position en harmonie avec la fortune des Saillard et de Gigonnet, qui toutes écherraient à la petite Baudoyer. A quoi ne devait pas prétendre une fille dont la fortune irait à plus de cent mille livres de rente! Il avait adopté les idées de sa nièce et les avait entendues. Aussi avait-il accéléré le départ de Falleix en lui expliquant comment on allait vite en poste. Puis il avait réfléchi, pendant son dîner, sur la courbure qu'il convenait d'imprimer au ressort inventé par Élisabeth. En arrivant au café *Thémis*, il dit à sa nièce que lui seul pouvait arranger l'affaire avec Gigonnet, et il la fit rester dans le fiacre, afin qu'elle n'intervînt qu'en temps et lieu. A travers les vitres, Élisabeth aperçut les deux figures de Gobseck et de son oncle Bidault qui se détachaient sur le fond jaune vif des boiseries de ce vieux café, comme deux têtes de camée, froides et impassibles dans l'attitude que le graveur leur a donnée. Ces deux avares Parisiens étaient entourés de vieux visages où le trente pour cent d'escompte semblait écrit dans les rides circulaires qui, partant du nez, retroussaient des pommettes glacées. Ces physionomies s'animèrent à l'aspect de Mitral, et les yeux brillèrent d'une curiosité tigresque.

— Eh! eh! c'est le papa Mitral, s'écria Chaboisseau.

Ce petit vieillard faisait l'escompte de la librairie.

— Oui, ma foi, répondit un marchand de papier nommé Métivier. Ah! c'est un vieux singe qui se connaît en grimaces.

— Et vous, vous êtes un vieux corbeau qui se connaît en cadavres, répondit Mitral.

— Juste, dit le sévère Gobseck.

— Que venez-vous faire ici, mon fils? venez-vous saisir notre ami Métivier? lui demanda Gigonnet en lui montrant le marchand de papier, qui avait une trogne de vieux portier.

— Votre petite-nièce Élisabeth est là, papa Gigonnet, lui dit Mitral à l'oreille.

— Quoi! des malheurs? dit Bidault.

Le vieillard fronça les sourcils et prit un air tendre comme celui du bourreau quand il s'apprête à officier; malgré sa vertu romaine, il dut être ému, car son nez si rouge perdit un peu de sa couleur.

— Eh bien, ce serait des malheurs, n'aideriez-vous pas la fille de Saillard, une petite qui vous tricote des bas depuis trente ans? s'écria Mitral.

— S'il y avait des garanties, je ne dis pas! répondit Gigonnet. Il y a du Falleix là dedans. Votre Falleix établit son frère agent de change, il fait autant d'affaires que les Brézac, avec quoi? avec son intelligence, n'est-ce pas! Enfin Saillard n'est pas un enfant.

— Il connaît la valeur de l'argent, dit Chaboisseau.

Ce mot, dit entre ces vieillards, eût fait frémir un artiste, et tous hochèrent la tête.

— D'ailleurs, ça ne me regarde pas, moi, le malheur de mes proches, reprit Bidault-Gigonnet. J'ai pour principe de ne jamais me laisser aller ni avec mes amis, ni avec mes parents, car on ne peut périr que par les endroits faibles. Adressez-vous à Gobseck, il est doux.

Les escompteurs applaudirent à cette doctrine par un mouvement de leurs têtes métalliques; et qui les eût vus, aurait cru entendre les cris de machines mal graissées.

— Allons, Gigonnet, un peu de tendresse, dit Chaboisseau, on vous a tricoté des bas pendant trente ans.

— Ah! ça vaut quelque chose, dit Gobseck.

— Vous êtes entre vous, on peut parler, dit Mitral après avoir examiné les êtres autour de lui. Je suis amené par une bonne affaire...

— Pourquoi venez-vous donc à nous, si elle est bonne? dit aigrement Gigonnet en interrompant Mitral.

— Un gars qui était gentilhomme de la chambre, un vieux chouan,... son nom?... La Billardière est mort.

— Vrai? dit Gobseck.

— Et le neveu donne des ostensoirs aux églises! dit Gigonnet.

— Il n'est pas si bête que de les donner, il les vend, papa, reprit

Mitral avec orgueil. Il s'agit d'avoir la place de M. de la Billardière, et, pour y arriver, il est nécessaire de saisir...

— *Saisir,* toujours huissier, dit Métivier en frappant amicalement sur l'épaule de Mitral. J'aime cela, moi!

— De saisir le sieur Chardin des Lupeaulx entre nos griffes, reprit Mitral. Or, Élisabeth en a trouvé le moyen, et il est...

— Élisabeth, s'écria Gigonnet en interrompant encore. Chère petite créature, elle tient de son grand-père, de mon pauvre frère! Bidault n'avait pas son pareil! Ah! si vous l'aviez vu aux ventes de vieux meubles! quel tact! quel fil!... Que veut-elle?

— Tiens, tiens, dit Mitral, vous retrouvez bien vite vos entrailles, papa Gigonnet. Ce phénomène doit avoir ses causes.

— Enfant! dit Gobseck à Gigonnet, toujours trop vif!

— Allons, Gobseck et Gigonnet, mes maîtres, vous avez besoin de des Lupeaulx, vous vous souvenez de l'avoir plumé, vous avez peur qu'il ne redemande un peu de son duvet, dit Mitral.

— Peut-on lui dire l'affaire? demanda Gobseck à Gigonnet.

— Mitral est des nôtres, il ne voudrait pas faire un mauvais trait à ses anciennes pratiques, répondit Gigonnet. Eh bien, Mitral, nous venons, entre nous trois, dit-il à l'oreille de l'ancien huissier, d'acheter des créances dont l'admission dépend de la commission de liquidation.

— Que pouvez-vous sacrifier? demanda Mitral.

— Rien, dit Gobseck.

— On ne nous sait pas là, fit Gigonnet; Samanou nous sert de paravent.

— Écoutez-moi, Gigonnet, dit Mitral. Il fait froid et votre petite-nièce attend. Vous me comprendrez en trois mots. Il faut envoyer, entre vous deux, sans intérêt, deux cent cinquante mille francs à Falleix, qui maintenant brûle la route à trente lieues de Paris, avec un courrier en avant.

— Possible? dit Gobseck.

— Où va-t-il? s'écria Gigonnet.

— Mais il se rend à la magnifique terre des Lupeaulx, reprit Mitral. Il connaît le pays, il va acheter autour de la bicoque du secrétaire général pour lesdits deux cent cinquante mille francs d'excellentes terres qui vaudront toujours bien leur prix. On a neuf

jours pour l'enregistrement des actes notariés (ne perdez pas ceci de vue!). Avec cette petite augmentation, la terre des Lupeaulx payera mille francs d'impôts. *Ergo,* des Lupeaulx devient électeur du grand collége, éligible, comte, et tout ce qu'il voudra! Vous savez quel est le député qui s'est coulé?

Les deux avares firent un signe affirmatif.

— Des Lupeaulx se couperait une jambe pour être député, reprit Mitral. Mais il veut avoir en son nom les contrats que nous lui montrerons, en les hypothéquant, bien entendu, de notre prêt avec subrogation dans les droits des vendeurs... (Ah! ah! vous y êtes?) Il nous faut d'abord la place pour Baudoyer; après, nous vous repassons des Lupeaulx! Falleix reste au pays et prépare la matière électorale; ainsi vous couchez des Lupeaulx en joue par Falleix pendant tout le temps de l'élection, une élection d'arrondissement où les amis de Falleix font la majorité. Y a-t-il du Falleix là dedans, papa Gigonnet?

— Il y a aussi du Mitral, reprit Métivier. C'est bien joué.

— C'est fait, dit Gigonnet. Pas vrai, Gobseck? Falleix nous signera des contre-valeurs, et mettra l'hypothèque en son nom; nous irons voir des Lupeaulx en temps utile.

— Et nous, dit Gobseck, nous sommes volés!

— Ah! papa, dit Mitral, je voudrais bien connaître le voleur.

— Eh! nous ne pouvons être volés que par nous-mêmes, répondit Gigonnet. Nous avons cru bien faire en achetant les créances de tous les créanciers de des Lupeaulx à soixante pour cent de remise.

— Vous les hypothéquerez sur sa terre et vous le tiendrez encore par les intérêts! répondit Mitral.

— Possible, dit Gobseck.

Après avoir échangé un fin regard avec Gobseck, Bidault dit Gigonnet vint à la porte du café.

— Élisabeth, va ton train! dit-il à sa nièce. Nous tenons ton homme, mais ne néglige pas les accessoires. C'est bien commencé, rusée! achève, tu as l'estime de ton oncle!...

Et il lui frappa gaiement dans la main.

— Mais, dit Mitral, Métivier et Chaboisseau peuvent nous donner un coup de main en allant ce soir à la boutique de quelque journal de l'opposition y faire saisir la balle au bond, et rempoi-

gner l'article ministériel. Va toute seule, ma petite, je ne veux pas lâcher ces deux cormorans.

Et il rentra dans le café.

— Demain, les fonds partiront à leur destination par un mot au receveur général ; nous trouverons *chez nos amis* pour cent mille écus de son papier, dit Gigonnet à Mitral quand l'huissier vint parler à l'escompteur.

Le lendemain, les nombreux abonnés d'un journal libéral lurent dans les premiers-Paris un article entre filets, inséré d'autorité par Chaboisseau et Métivier, actionnaires dans deux journaux, escompteurs de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, et à qui nul rédacteur ne pouvait rien refuser.

Voici l'article :

« Hier un journal ministériel indiquait évidemment comme successeur du baron de la Billardière M. Baudoyer, un des citoyens les plus recommandables d'un quartier populeux où sa bienfaisance n'est pas moins connue que la piété sur laquelle appuie tant la feuille ministérielle ; elle aurait pu parler de ses talents ! Mais a-t-elle songé qu'en vantant l'antiquité bourgeoise de M. Baudoyer, qui certes est une noblesse tout comme une autre, elle indiquait la cause de l'exclusion vraisemblable de son candidat ? Perfidie gratuite ! La bonne dame caresse celui qu'elle tue, suivant son habitude. Nommer M. Baudoyer, ce serait rendre hommage aux vertus, aux talents des classes moyennes, dont nous serons toujours les avocats, quoique nous voyions notre cause souvent perdue. Cette nomination serait un acte de justice et de bonne politique, le ministère ne se le permettra pas. La feuille religieuse a, cette fois, plus d'esprit que ses patrons ; on la grondera. »

Le lendemain matin, vendredi, jour de dîner chez madame Rabourdin, que des Lupeaulx avait laissée à minuit, éblouissante de beauté, sur l'escalier des Bouffons, donnant le bras à madame de Camps (madame Firmiani venait de se marier), le vieux roué se réveilla, ses idées de vengeance calmées ou plutôt rafraîchies : il était plein du dernier regard échangé avec madame Rabourdin.

— Je m'assurerai Rabourdin en lui pardonnant d'abord et je le

rattraperai plus tard; pour le moment, s'il n'avait pas sa place, il faudrait renoncer à une femme qui peut devenir un des plus précieux instruments d'une haute fortune politique; elle comprend tout, ne recule devant aucune idée; et puis je ne saurais pas avant le ministre quel plan d'administration a conçu Rabourdin! Allons, cher des Lupeaulx, il s'agit de tout vaincre pour votre Célestine. Vous avez eu beau faire la grimace, madame la comtesse, vous inviterez madame Rabourdin à votre première soirée intime.

Des Lupeaulx était un de ces hommes qui, pour satisfaire une passion, savent mettre leur vengeance dans un coin de leur cœur. Ainsi son parti fut pris, il résolut de faire nommer Rabourdin.

— Je vous prouverai, cher chef, que je mérite une belle place dans votre bagne diplomatique, se dit-il en s'asseyant dans son cabinet et décachetant les journaux.

Il savait trop bien, à cinq heures, ce que devait contenir la feuille ministérielle pour s'amuser à la lire; mais il l'ouvrit pour regarder l'article de la Billardière, en pensant à l'embarras dans lequel du Bruel l'avait mis en lui apportant la railleuse rédaction de Bixiou. Il ne put s'empêcher de rire en relisant la biographie de feu le comte de Fontaine, mort quelques mois auparavant, et qu'il avait réimprimée pour la Billardière, quand tout à coup ses yeux furent éblouis par le nom de Baudoyer. Il lut avec fureur le spécieux article qui engageait le ministère. Il sonna vivement et fit demander Dutocq pour l'envoyer au journal. Quel fut son étonnement en lisant la réponse de l'opposition! car, par hasard, ce fut la feuille libérale qui lui vint la première sous la main. La chose était sérieuse. Il connaissait cette partie, et le maître qui brouillait ses cartes lui parut un grec de la première force. Disposer avec cette habileté de deux journaux opposés, à l'instant, dans la même soirée, et commencer le combat en devinant l'intention du ministre! Il crut deviner la plume d'un rédacteur libéral de sa connaissance, et se promit de le questionner le soir à l'Opéra.

Dutocq parut.

— Lisez, lui dit des Lupeaulx en lui tendant les deux journaux et continuant à parcourir les autres feuilles pour savoir si Baudoyer y avait remué quelque nouvelle corde. Allez savoir qui s'est avisé de compromettre ainsi le ministère.

— Ce n'est toujours pas M. Baudoyer, répondit Dutocq, il n'a pas quitté son bureau hier. Je n'ai pas besoin d'aller au journal. En y apportant votre article hier, j'ai vu l'abbé qui s'était présenté muni d'une lettre de la grande aumônerie, et devant laquelle vous eussiez plié vous-même.

— Dutocq, vous en voulez à M. Rabourdin, et ce n'est pas bien, car il a deux fois empêché votre destitution. Mais nous ne sommes pas les maîtres de nos sentiments : on peut haïr son bienfaiteur. Seulement, sachez que, si vous vous permettez contre Rabourdin la moindre traîtrise, avant que je vous aie donné le mot d'ordre, ce sera votre perte, vous me compterez comme votre ennemi. Quant au journal de mon ami, que la grande aumônerie lui prenne notre nombre d'abonnements, si elle veut s'en servir exclusivement. Nous sommes à la fin de l'année, la question de l'abonnement sera bientôt discutée, et nous nous entendrons! Quant à la place de la Billardière, il y a un moyen d'en finir, c'est d'y nommer aujourd'hui même.

— Messieurs, dit Dutocq en rentrant au bureau et en s'adressant à ses collègues, je ne sais pas si Bixiou a le don de lire dans l'avenir, mais, si vous n'avez pas lu le journal ministériel, je vous engage à y étudier l'article Baudoyer; puis, comme M. Fleury a la feuille de l'opposition, vous pourrez y voir la réplique. Certes, M. Rabourdin a du talent, mais un homme qui, par le temps qui court, donne aux églises des ostensoirs de six mille francs a diablement de talent aussi!

BIXIOU, entrant.

Que dites-vous de la *première aux Corinthiens* contenue dans notre journal religieux, et de l'*épître aux ministres* qui est dans le journal libéral?... Comment va M. Rabourdin, du Bruel?

DU BRUEL, arrivant.

Je ne sais pas. (Il emmène Bixiou dans son cabinet et lui dit à voix basse.) Mon cher, votre manière d'aider les gens ressemble aux façons du bourreau, qui vous met les pieds sur les épaules pour vous plus promptement casser le cou. Vous m'avez fait avoir de des Lupeaulx une chasse que ma bêtise m'a méritée. Il était joli, l'article sur la Billardière! Je n'oublierai pas ce trait-là. La première phrase sem-

blait dire au roi : *Il faut mourir.* Celle sur Quiberon signifiait clairement que le roi était un... Enfin tout était ironique.

BIXIOU, se mettant à rire.

Tiens, vous vous fâchez! On ne peut donc plus *blaguer?*

DU BRUEL.

Blaguer! blaguer! Quand vous voudrez être sous-chef, on vous répondra par des blagues, mon cher.

BIXIOU, d'un ton menaçant.

Sommes-nous fâchés?

DU BRUEL.

Oui.

BIXIOU, d'un air sec.

Eh bien, tant pis pour vous.

DU BRUEL, songeur et inquiet.

Pardonneriez-vous cela, vous?

BIXIOU, câlin.

A un ami? je crois bien! (On entend la voix de Fleury.) Voilà Fleury qui maudit Baudoyer. Hein! est-ce bien joué? Baudoyer aura la place. (Confidentiellement.) Après tout, tant mieux. Du Bruel, suivez bien les conséquences. Rabourdin serait un lâche de rester sous Baudoyer, il donnera sa démission, et ça nous fera deux places. Vous serez chef, et vous me prendrez avec vous comme sous-chef. Nous ferons des vaudevilles ensemble, et je vous piocherai la besogne au bureau.

DU BRUEL, souriant.

Tiens, je ne songeais pas à cela. Pauvre Rabourdin! ça me ferait de la peine, cependant.

BIXIOU.

Ah! voilà comment vous l'aimez? (Changeant de ton.) Eh bien, je ne le plains pas non plus. Après tout, il est riche; sa femme donne des soirées, et ne m'invite pas, moi qui vais partout! Allons, mon bon du Bruel, adieu, sans rancune! (Il sort par le bureau.) Adieu, messieurs. Ne vous disais-je pas hier qu'un homme qui n'avait que des vertus et du talent était toujours bien pauvre, même avec une jolie femme?

FLEURY.

Vous êtes riche, vous!

BIXIOU.

Pas mal, cher Cincinnatus! Mais vous me donnerez à dîner au *Rocher de Cancale.*

POIRET.

Il m'est toujours impossible de comprendre M. Bixiou.

PHELLION, d'un air élégiaque.

M. Rabourdin lit si rarement les journaux, qu'il serait peut-être utile de les lui porter en nous en privant momentanément. (Fleury lui tend son journal, Vimeux celui du bureau, il prend les journaux et sort.)

En ce moment, des Lupeaulx, qui descendait pour déjeuner avec le ministre, se demandait si, avant d'employer la fine fleur de sa rouerie pour le mari, la prudence ne commandait pas de sonder le cœur de la femme, afin de savoir s'il serait récompensé de son dévouement. Il se tâtait le peu de cœur qu'il avait, lorsque, sur l'escalier, il rencontra son avoué qui lui dit en souriant : « Deux mots, monseigneur? » avec cette familiarité des gens qui se savent indispensables.

— Quoi, mon cher Desroches? fit l'homme politique. Que m'arrive-t-il? Ils se fâchent, ces messieurs, et ne savent pas faire comme moi : attendre!

— J'accours vous prévenir que toutes vos créances sont entre les mains des sieurs Gobseck et Gigonnet, sous le nom d'un sieur Samanou.

— Des hommes à qui j'ai fait gagner des sommes immenses!

— Écoutez, lui dit l'avoué à l'oreille, Gigonnet s'appelle Bidault, il est l'oncle de Saillard, votre caissier, et Saillard est le beau-père d'un certain Baudoyer qui se croit des droits à la place vacante dans votre ministère. N'ai-je pas eu raison de vous prévenir?

— Merci, fit des Lupeaulx en saluant l'avoué d'un air fin.

— D'un trait de plume vous aurez quittance, dit Desroches en s'en allant.

— Voilà de ces sacrifices immenses! se dit des Lupeaulx; il est impossible d'en parler à une femme, pensa-t-il. Célestine vaut-elle la quittance de toutes mes dettes? J'irai la voir ce matin.

Ainsi, la belle madame Rabourdin allait être dans quelques heures l'arbitre des destinées de son mari, sans qu'aucune puissance pût

la prévenir de l'importance de ses réponses, sans qu'aucun signal l'avertît de composer son maintien et sa voix. Et, par malheur, elle se croyait sûre du succès; elle ne savait pas Rabourdin miné de toutes parts par le travail sourd des tarets.

— Eh bien, monseigneur, dit des Lupeaulx en entrant dans le petit salon où l'on déjeunait, avez-vous lu les articles sur Baudoyer?

— Pour l'amour de Dieu, mon cher, répondit le ministre, laissons les nominations dans ce moment-ci. On m'a cassé la tête, hier, de cet ostensoir. Pour sauver Rabourdin, il faudra faire de sa promotion une affaire de conseil, si je ne veux point avoir la main forcée. C'est à dégoûter des affaires. Pour garder Rabourdin, il nous faut avancer un certain Colleville...

— Voulez-vous me livrer la conduite de ce vaudeville, et ne pas vous en occuper? Je vous égayerai tous les matins par le récit de la partie d'échecs que je jouerai contre la grande aumônerie, dit des Lupeaulx.

— Eh bien, lui dit le ministre, faites le travail avec le chef du personnel. Savez-vous que rien n'est plus propre à frapper l'esprit du roi que les raisons contenues dans le journal de l'opposition? Menez donc un ministère avec des Baudoyer!

— Un imbécile dévot, reprit des Lupeaulx, et incapable comme...

— Comme la Billardière, dit le ministre.

— La Billardière avait au moins les manières du gentilhomme ordinaire de la chambre, reprit des Lupeaulx. — Madame, dit-il en s'adressant à la comtesse, il y a maintenant nécessité d'inviter madame Rabourdin à votre première soirée intime : je vous ferai observer qu'elle a pour amie madame de Camps; elles étaient ensemble hier aux Italiens, et je l'ai connue à l'hôtel Firmiani; d'ailleurs, vous verrez si elle est de nature à compromettre un salon.

— Invitez madame Rabourdin, ma chère, dit le ministre, et parlons d'autre chose.

— Célestine est donc dans mes griffes! dit des Lupeaulx en remontant chez lui pour faire une toilette du matin.

Les ménages parisiens sont dévorés par le besoin de se mettre en harmonie avec le luxe qui les environne de toutes parts, aussi en est-il peu qui aient la sagesse de conformer leur situation exté-

rieure à leur budget intérieur. Mais ce vice tient peut-être à un patriotisme tout français et qui a pour but de conserver à la France sa suprématie en fait de costume. La France règne par le vêtement sur toute l'Europe, chacun y sent la nécessité de garder un sceptre commercial qui fait de la mode en France ce qu'est la marine en Angleterre. Cette patriotique fureur qui porte à tout sacrifier au *paroistre,* comme disait d'Aubigné sous Henri IV, est la cause de travaux secrets et immenses qui prennent toute la matinée des femmes parisiennes, quand elles veulent, ainsi que le voulait madame Rabourdin, tenir avec douze mille livres de rente le train que beaucoup de riches ne se donnent pas avec trente mille. Ainsi, les vendredis, jours de dîner, madame Rabourdin aidait la femme de chambre à faire les appartements; car la cuisinière allait de bonne heure à la Halle, et le domestique nettoyait l'argenterie, façonnait les serviettes, brossait les cristaux. Le malavisé qui, par une distraction de la portière, serait monté vers onze heures ou midi chez madame Rabourdin, l'eût trouvée, au milieu du désordre le moins pittoresque, en robe de chambre, les pieds dans de vieilles pantoufles, mal coiffée, arrangeant elle-même ses lampes, disposant elle-même ses jardinières ou se cuisinant à la hâte un déjeuner peu poétique. Le visiteur à qui les mystères de la vie parisienne auraient été inconnus eût certes appris à ne pas mettre le pied dans les coulisses du théâtre; bientôt signalé comme un homme capable des plus grandes noirceurs, la femme surprise dans ses mystères du matin aurait parlé de sa bêtise et de son indiscrétion de manière à le ruiner. La Parisienne, si indulgente pour les curiosités qui lui profitent, est implacable pour celles qui lui font perdre ses prestiges. Aussi une pareille invasion domiciliaire n'est-elle pas, comme dit la police correctionnelle, une attaque à la pudeur, mais un vol avec effraction, le vol de ce qu'il y a de plus précieux, *le crédit!* Une femme se laisse volontiers surprendre peu vêtue, les cheveux tombants; quand tous ses cheveux sont à elle, elle y gagne; mais elle ne veut pas se laisser voir faisant elle-même son appartement, elle y perd son *paroistre.* Madame Rabourdin était dans tous les apprêts de son vendredi, au milieu des provisions pêchées par sa cuisinière dans l'océan de la Halle, alors que M. des Lupeaulx se rendit sournoisement chez elle. Certes, le secrétaire général était

bien le dernier que la belle Rabourdin attendît; aussi, en entendant craquer des bottes sur le palier, s'écria-t-elle : « Déjà le coiffeur! » Exclamation aussi peu agréable pour des Lupeaulx que la vue de des Lupeaulx le fut pour elle. Elle se sauva donc dans sa chambre à coucher, où régnait un effroyable gâchis de meubles qui ne veulent pas être vus, des choses hétérogènes en fait d'élégance, un vrai mardi gras domestique. L'effronté des Lupeaulx suivit la belle effarée, tant il la trouva piquante dans son déshabillé. Je ne sais quoi d'alléchant tentait le regard : la chair, vue par un hiatus de camisole, semblait mille fois plus attrayante que quand elle se bombait gracieusement depuis la ligne circulaire tracée sur le dos par le surjet de velours, jusqu'aux rondeurs fuyantes du plus joli cou de cygne où jamais un amant ait posé son baiser avant le bal. Quand l'œil se promène sur une femme parée qui montre une magnifique poitrine, ne croit-on pas voir le dessert monté de quelque beau dîner? mais le regard qui se coule entre l'étoffe froissée par le sommeil embrasse des coins friands, et s'en régale comme on dévore un fruit volé qui rougit entre deux feuilles sur l'espalier.

— Attendez, attendez! cria la jolie Parisienne en verrouillant son désordre.

Elle sonna Thérèse, sa fille, la cuisinière, le domestique, implorant un châle et souhaitant le coup de sifflet du machiniste à l'Opéra. Et le coup de sifflet partit. Et en un tour de main, autre phénomène! la chambre prit un air de matin fort piquant en harmonie avec une toilette subitement combinée pour la plus grande gloire de cette femme, évidemment supérieure en ceci.

— Vous! dit-elle, et à cette heure! Que se passe-t-il donc?

— Les choses les plus graves du monde, répondit des Lupeaulx; il s'agit aujourd'hui de bien nous comprendre.

Célestine regarda cet homme à travers ses lunettes et comprit.

— Mon principal vice, répondit-elle, est d'être prodigieusement fantasque, ainsi je ne mêle pas mes affections à la politique; parlons politique, affaires, et nous verrons après. Ce n'est pas, d'ailleurs, une fantaisie, c'est une conséquence de mon goût d'artiste, qui me défend de faire hurler les couleurs, d'allier des choses disparates, et m'ordonne d'éviter les dissonances. Nous avons notre politique aussi, nous autres femmes!

Déjà le son de la voix, la gentillesse des manières, avaient produit leur effet et métamorphosé la brutalité du secrétaire général en courtoisie sentimentale! elle l'avait rappelé à ses obligations d'amant. Une jolie femme habile se fait comme une atmosphère où les nerfs se détendent, où les sentiments s'adoucissent.

— Vous ignorez ce qui se passe, reprit brusquement des Lupeaulx, qui tenait à se montrer brutal. Lisez.

Et il offrit à la gracieuse Rabourdin les deux journaux, où il avait entouré chaque article en encre rouge. En lisant, le châle se décroisa sans que Célestine s'en aperçût ou par l'effet d'une volonté bien déguisée. A l'âge où la force des fantaisies est en raison de leur rapidité, des Lupeaulx ne pouvait pas plus garder son sangfroid que Célestine ne gardait le sien.

— Comment! dit-elle, mais c'est affreux! Qu'est-ce que ce Baudoyer?

— Un baudet, fit des Lupeaulx; mais, vous le voyez! il porte des reliques, et arrivera conduit par la main habile qui tient la bride.

Le souvenir de ses dettes passa devant les yeux de madame Rabourdin et l'éblouit, comme si elle eût vu deux éclairs consécutifs; ses oreilles tintèrent à coups redoublés sous la pression du sang qui battait dans ses artères; elle resta tout hébétée, regardant une patère sans la voir.

— Mais vous nous êtes fidèle! dit-elle à des Lupeaulx en le caressant d'un coup d'œil, de manière à se l'attacher.

— C'est selon, fit-il en répondant à cette œillade par un regard inquisitif qui fit rougir cette pauvre femme.

— S'il vous faut des arrhes, vous perdriez tout le prix, dit-elle en riant. Je vous faisais plus grand que vous ne l'êtes. Et vous, vous me croyez bien petite, bien pensionnaire!

— Vous ne m'avez pas compris, reprit-il d'un air fin. Je voulais dire que je ne pouvais pas servir un homme qui joue contre moi, comme l'Étourdi contre Mascarille.

— Que signifie ceci?

— Voici qui vous prouvera que je suis grand.

Et il présenta à madame Rabourdin l'état volé par Dutocq, en le lui offrant à l'endroit où son mari l'avait analysé si savamment.

— Lisez!

Célestine reconnut l'écriture, lut, et pâlit sous ce coup d'assommoir.

— Toutes les administrations y sont, dit des Lupeaulx.

— Mais, heureusement, dit-elle, vous seul possédez ce travail, que je ne puis m'expliquer.

— Celui qui l'a volé n'est pas si niais que de ne pas en avoir un double, il est trop menteur pour l'avouer et trop intelligent dans son métier pour le livrer, je n'ai même pas tenté d'en parler.

— Qui est-ce?

— Votre commis principal.

— Dutocq. On n'est jamais puni que de ses bienfaits!... Mais, reprit-elle, c'est un chien qui veut un os.

— Savez-vous ce qu'on veut m'offrir à moi, pauvre diable de secrétaire général?

— Quoi?

— Je dois trente et quelques malheureux mille francs, vous allez prendre une bien méchante opinion de moi en sachant que je ne dois pas davantage; mais enfin, en cela, je suis petit! Eh bien, l'oncle de Baudoyer vient d'acheter mes créances et sans doute se dispose à m'en rendre les titres.

— Mais c'est infernal, tout cela.

— Du tout, c'est monarchique et religieux, car la grande aumônerie s'en mêle...

— Que ferez-vous?

— Que m'ordonnez-vous de faire? dit-il avec une grâce adorable en lui tendant la main.

Célestine ne le trouva plus ni laid, ni vieux, ni poudré à frimas, ni secrétaire général, ni quoi que ce soit d'immonde; mais elle ne lui donna pas la main : le soir, dans son salon, elle la lui aurait laissé prendre cent fois; mais, le matin et seule, le geste constituait une promesse un peu trop positive, et pouvait mener loin.

— Et l'on dit que les hommes d'État n'ont pas de cœur! s'écria-t-elle en voulant compenser la dureté du refus par la grâce de la parole. Cela m'effrayait, ajouta-t-elle en prenant l'air le plus innocent du monde.

— Quelle calomnie! répondit des Lupeaulx. Un des plus immobiles diplomates, et qui garde le pouvoir depuis qu'il est né, vient

d'épouser la fille d'une actrice, et de la faire recevoir à la cour la plus ferrée sur les quartiers de noblesse.

— Et vous nous soutiendrez ?

— Je fais le travail des nominations. Mais pas de tricherie!

Elle lui tendit sa main à baiser et lui donna un petit soufflet sur la joue.

— Vous êtes à moi, dit-elle.

Des Lupeaulx admira ce mot. (Le soir, à l'Opéra, le fat le raconta de cette manière : « Une femme, ne voulant pas dire à un homme qu'elle était à lui, aveu qu'une femme comme il faut ne fait jamais, lui a dit : « Vous êtes à moi. » Comment trouvez-vous le détour? »)

— Mais soyez mon alliée, reprit-il. Votre mari a parlé au ministre d'un plan d'administration auquel se rattache l'état dans lequel je suis si bien traité; sachez-le, dites-le-moi ce soir.

— Ce sera fait, dit-elle, sans voir grande importance à ce qui avait amené des Lupeaùlx chez elle de si grand matin.

— Madame, le coiffeur, dit la femme de chambre.

— Il s'est bien fait attendre! je ne sais pas comment je m'en serais tirée s'il avait tardé, pensa Célestine.

— Vous ne savez pas jusqu'où va mon dévouement, lui dit des Lupeaulx en se levant. Vous serez invitée à la première soirée particulière de la femme du ministre...

— Ah! vous êtes un ange, dit-elle. Et je vois maintenant combien vous m'aimez : vous m'aimez avec intelligence.

— Ce soir, chère enfant, reprit-il, j'irai savoir à l'Opéra quels sont les journalistes qui conspirent pour Baudoyer, et nous mesurerons nos bâtons.

— Oui, mais vous dînez ici, n'est-ce pas? j'ai fait chercher et trouver les choses que vous aimez.

— Tout cela cependant ressemble tant à l'amour, qu'il serait doux d'être longtemps trompé ainsi! se dit des Lupeaulx en descendant l'escalier. Mais, si elle se moque de moi, je le saurai : je lui prépare le plus habile de tous les piéges avant la signature, afin de pouvoir lire dans son cœur. Mes petites chattes, nous vous connaissons! car, après tout, les femmes sont tout ce que nous sommes! Vingt-huit ans et vertueuse, et ici, rue Duphot! c'est un bonheur bien rare, qui vaut la peine d'être cultivé.

Le papillon éligible sautillait par les escaliers.

— Mon Dieu, cet homme-là, sans ses lunettes, poudré, doit être bien drôle en robe de chambre ! se disait Célestine. Il a le harpon dans le dos, et me remorque enfin là où je voulais aller : chez le ministre. Il a joué son rôle dans ma comédie.

Quand, à cinq heures, Rabourdin rentra pour s'habiller, sa femme vint assister à sa toilette, et lui rapporta cet état que, comme la pantoufle du conte des *Mille et une Nuits,* le pauvre homme devait rencontrer partout.

— Qui t'a remis cela? dit Rabourdin stupéfait.

— M. des Lupeaulx!

— Il est venu? demanda Rabourdin en jetant à sa femme un regard qui certes aurait fait pâlir une coupable, mais qui trouva un front de marbre et un œil rieur.

— Et il reviendra dîner, répondit-elle. Pourquoi votre air effarouché?

— Ma chère, dit Rabourdin, des Lupeaulx est mortellement offensé par moi, ces gens-là ne pardonnent pas, et il me caresse! Crois-tu que je ne voie pas pourquoi?

— Cet homme, reprit-elle, me paraît avoir un goût très-délicat, je ne puis le blâmer. Enfin, je ne sais rien de plus flatteur pour une femme que de réveiller un palais blasé. Après...

— Trêve de plaisanterie, Célestine! Épargne un homme accablé. Je ne puis rencontrer le ministre, et mon honneur est en jeu.

— Mon Dieu, non. Dutocq aura la promesse d'une place et tu seras nommé chef de division.

— Je te devine, chère enfant, dit Rabourdin; mais le jeu que tu joues est aussi déshonorant que la réalité. Le mensonge est le mensonge, et une honnête femme...

— Laisse-moi donc me servir des armes employées contre nous.

— Célestine, plus cet homme se verra sottement pris au piége, plus il s'acharnera sur moi.

— Et si je le renverse?

Rabourdin regarda sa femme avec étonnement.

— Je ne pense qu'à ton élévation, et il était temps, mon pauvre ami! reprit Célestine. — Mais tu prends le chien de chasse pour le gibier, dit-elle après une pause. Dans quelques jours, des Lupeaulx

aura très-bien accompli sa mission. Pendant que tu cherches à parler au ministre, et avant que tu puisses le voir, moi, je lui aurai parlé. Tu as sué sang et eau pour enfanter un plan que tu me cachais ; et, en trois mois, ta femme aura fait plus d'ouvrage que toi en six ans. Dis-moi ton beau système?

Rabourdin, tout en se faisant la barbe et après avoir obtenu de sa femme de ne pas dire un seul mot de ses travaux, en la prévenant que confier une seule idée à des Lupeaulx, c'était mettre le chat à même la jatte au lait, commença l'explication de ses travaux.

— Comment, Rabourdin, ne m'as-tu pas parlé de cela? dit Célestine en coupant la parole à son mari dès la cinquième phrase. Mais tu te serais épargné des peines inutiles. Que l'on soit aveuglé pendant un moment par une idée, je le conçois; mais pendant six ou sept ans, voilà ce que je ne conçois pas. Tu veux réduire le budget, c'est l'idée vulgaire et bourgeoise! Mais il faudrait arriver à un budget de deux milliards, la France serait deux fois plus grande. Un système neuf, ce serait de tout faire mouvoir par l'emprunt, comme le crie M. de Nucingen. Le trésor le plus pauvre est celui qui se trouve plein d'écus sans emploi ; la mission d'un ministre des finances est de jeter l'argent par les fenêtres, il lui rentre par ses caves, et tu veux lui faire entasser des trésors ! Mais il faut multiplier les emplois au lieu de les réduire. Au lieu de rembourser les rentes, il faudrait multiplier les rentiers. Si les Bourbons veulent régner en paix, ils doivent créer des rentiers dans les dernières bourgades, et surtout ne pas laisser les étrangers toucher des intérêts en France, car ils nous en demanderont un jour le capital; tandis que, si toute la rente est en France, ni la France ni le crédit ne périront. Voilà ce qui a sauvé l'Angleterre. Ton plan est un plan de petite bourgeoisie. Un homme ambitieux n'aurait dû se présenter devant son ministre qu'en recommençant Law sans ses chances mauvaises, en expliquant la puissance du crédit, en démontrant comme quoi nous ne devons pas amortir le capital, mais les intérêts, comme font les Anglais...

— Allons, Célestine, dit Rabourdin, mêle toutes les idées ensemble, contrarie-les; amuse-t'en comme de joujoux! je suis habitué à cela. Mais ne critique pas un travail que tu ne connais pas encore.

— Ai-je besoin, dit-elle, de connaître un plan dont l'esprit est d'administrer la France avec six mille employés au lieu de vingt mille? Mais, mon ami, fût-ce un plan d'homme de génie, un roi de France se ferait détrôner en voulant l'exécuter. On soumet une aristocratie féodale en abattant quelques têtes, mais on ne soumet pas une hydre à mille pattes. Non, l'on n'écrase pas les petits, ils sont trop plats sous le pied. Et c'est avec les ministres actuels, entre nous, de pauvres sires, que tu veux remuer ainsi les hommes! Mais on remue les intérêts, et l'on ne remue pas les hommes : ils crient trop; tandis que les écus sont muets.

— Mais, Célestine, si tu parles toujours, et si tu fais de l'esprit à côté de la question, nous ne nous entendrons jamais...

— Ah! je comprends à quoi mène l'état où tu as classé les capacités administratives, reprit-elle sans avoir écouté son mari. Mon Dieu, mais tu as aiguisé toi-même le couperet pour te faire trancher la tête. Sainte Vierge! pourquoi ne m'as-tu pas consultée? au moins, je t'aurais empêché d'écrire une seule ligne; ou tout au moins, si tu avais voulu faire ce mémoire, je l'aurais copié moi-même, et il ne serait jamais sorti d'ici... Pourquoi, mon Dieu, ne m'avoir rien dit? Voilà les hommes! ils sont capables de dormir auprès d'une femme en gardant un secret pendant sept ans! Se cacher d'une pauvre femme pendant sept années, douter de son dévouement!

— Mais, dit Rabourdin, voici onze ans que je n'ai jamais pu discuter avec toi sans que tu me coupes la parole et sans substituer aussitôt tes idées aux miennes... Tu ne sais rien de mon travail.

— Rien? Je sais tout!

— Dis-le-moi donc! s'écria Rabourdin, impatienté pour la première fois depuis son mariage.

— Tiens, il est six heures et demie, fais ta barbe, habille-toi, répondit-elle comme répondent toutes les femmes quand on les presse sur un point où elles doivent se taire. Je vais achever ma toilette, et nous ajournerons la discussion, car je ne veux pas être agacée le jour où je reçois. — Mon Dieu, le pauvre homme! dit-elle en sortant, travailler sept ans pour accoucher de sa mort! Et se défier de sa femme!

Elle rentra.

— Si tu m'avais écoutée dans le temps, tu n'aurais pas intercédé pour conserver ton commis principal, et il a sans doute une copie autographiée de ce maudit état! Adieu, homme d'esprit!

En voyant son mari dans une tragique attitude de douleur, elle comprit qu'elle était allée trop loin, elle courut à lui, le saisit tout barbouillé de savon, et l'embrassa tendrement.

— Cher Xavier, ne te fâche pas, lui dit-elle; ce soir, nous étudierons ton plan, tu parleras à ton aise, j'écouterai bien et aussi longtemps que tu le voudras!... est-ce gentil? Va, je ne demande pas mieux que d'être la femme de Mahomet.

Elle se mit à rire. Rabourdin ne put s'empêcher de rire aussi, car Célestine avait de la mousse blanche aux lèvres, et sa voix avait déployé les trésors de la plus pure et de la plus solide affection.

— Va t'habiller, mon enfant, et surtout ne dis rien à des Lupeaulx, jure-le-moi! voilà la seule pénitence que je t'impose.

— *Impose?*... dit-elle; alors, je ne jure rien!

— Allons, Célestine, j'ai dit en riant une chose sérieuse.

— Ce soir, répondit-elle, ton secrétaire général saura qui nous avons à combattre, et, moi, je sais qui attaquer.

— Qui? dit Rabourdin.

— Le ministre, répondit-elle en se grandissant de deux pieds.

Malgré la grâce amoureuse de sa chère Célestine, Rabourdin, en s'habillant, ne put empêcher quelques douloureuses pensées d'obscurcir son front.

— Quand saura-t-elle m'apprécier? se disait-il. Elle n'a pas même compris qu'elle seule était la cause de tout ce travail! Quel briseraison, et quelle intelligence! Si je ne m'étais pas marié, je serais déjà bien haut et bien riche! J'aurais économisé cinq mille francs par an sur mes appointements. En les employant bien, j'aurais aujourd'hui dix mille livres de rente en dehors de ma place, je serais garçon et j'aurais la chance de devenir, par un mariage... Oui, reprit-il en s'interrompant, mais j'ai Célestine et mes deux enfants.

Il se rejeta sur son bonheur. Dans le plus heureux ménage, il y a toujours des moments de regret. Il vint au salon et contempla son appartement.

— Il n'y a pas dans Paris deux femmes qui s'entendent à la vie

comme elle. Avec douze mille livres de rente, faire tout cela! dit-il en regardant les jardinières pleines de fleurs, et songeant aux jouissances de vanité que le monde allait lui donner. Elle était faite pour être la femme d'un ministre. Quand je pense que celle du mien ne lui sert à rien; elle a l'air d'une bonne grosse bourgeoise, et, quand elle se trouve au château, dans les salons...

Il se pinça les lèvres. Les hommes très-occupés ont des idées si fausses en ménage, qu'on peut également leur faire croire qu'avec cent mille francs on n'a rien, et qu'avec douze mille francs on a tout.

Quoique très-impatiemment attendu, malgré les flatteries préparées pour ses appétits de gourmet émérite, des Lupeaulx ne vint pas dîner, il ne se montra que très-tard dans la soirée, à minuit, heure à laquelle la causerie devient, dans tous les salons, plus intime et confidentielle. Andoche Finot, le journaliste, était resté.

— Je sais tout, dit des Lupeaulx quand il fut bien assis sur la causeuse au coin du feu, sa tasse de thé à la main, madame Rabourdin debout devant lui, tenant une assiette pleine de sandwiches et de tranches d'un gâteau bien justement nommé *gâteau de plomb*. — Finot, mon cher et spirituel ami, vous pourrez rendre service à notre gracieuse reine en lâchant quelques chiens après des hommes de qui nous causerons. — Vous avez contre vous, dit-il à M. Rabourdin en baissant la voix pour n'être entendu que des trois personnes auxquelles il s'adressait, des usuriers et le clergé, l'argent et l'Église. L'article du journal libéral a été demandé par un vieil escompteur à qui l'on avait des obligations, mais le petit bonhomme qui l'a fait s'en soucie peu. La rédaction en chef de ce journal change dans trois jours, et nous reviendrons là-dessus. L'opposition royaliste, car nous avons, grâce à M. de Chateaubriand, une opposition royaliste, c'est-à-dire qu'il y a des royalistes qui passent aux libéraux, mais ne faisons pas de haute politique; ces assassins de Charles X m'ont promis leur appui en mettant pour prix à votre nomination notre approbation à un de leurs amendements. Toutes mes batteries sont dressées. Si l'on nous impose Baudoyer, nous dirons à la grande aumônerie : « Tel et tel journal et MM. *tels et tels* attaqueront la loi que vous voulez, et toute la presse sera contre (car les journaux ministériels que je tiens seront

sourds et muets, ils n'auront pas de peine à l'être, ils le sont assez, n'est-ce pas, Finot?). Nommez Rabourdin, et vous aurez l'opinion pour vous. » Pauvres bonifaces de gens de province qui se carrent dans leurs fauteuils au coin du feu, très-heureux de l'indépendance des organes de l'opinion, ah! ah!

— Hi! hi! hi! fit Andoche Finot.

— Ainsi, soyez tranquille, dit des Lupeaulx. J'ai tout arrangé ce soir. La grande aumônerie pliera.

— J'aurais mieux aimé perdre tout espoir et vous avoir à dîner, lui dit Célestine à l'oreille en le regardant d'un air fâché qui pouvait passer pour l'expression d'un amour fou.

— Voici qui m'obtiendra ma grâce, reprit-il en lui remettant une invitation pour la soirée de mardi.

Célestine ouvrit la lettre, et le plaisir le plus rouge anima ses traits. Aucune jouissance ne peut se comparer à celle de la vanité triomphante.

— Vous savez ce qu'est la soirée du mardi, reprit des Lupeaulx en prenant un air mystérieux; c'est dans notre ministère comme le petit-château à la cour. Vous serez au cœur du pouvoir! Il y aura la comtesse Féraud, qui est toujours en faveur malgré la mort de Louis XVIII; Delphine de Nucingen, madame de Listomère, la marquise d'Espard, votre chère de Camps, que j'ai priée afin que vous trouviez un appui dans le cas où les femmes vous *blakbolleraient*. Je veux vous voir au milieu de ce monde-là.

Célestine hochait la tête comme un *pur sang* avant la course et relisait l'invitation, comme Baudoyer et Saillard avaient relu leurs articles dans les journaux, sans pouvoir s'en rassasier.

— Là d'abord, et un jour aux Tuileries, dit-elle à des Lupeaulx.

Des Lupeaulx fut effrayé du mot et de l'attitude, tant ils exprimaient d'ambition et de sécurité.

— Ne serais-je qu'un marchepied? se dit-il.

Il se leva, s'en alla dans la chambre à coucher de madame Rabourdin, et y fut suivi par elle, car elle avait compris à un geste du secrétaire général qu'il voulait lui parler en secret.

— Eh bien, le plan? dit-il.

— Bah! des bêtises d'honnête homme! Il veut supprimer quinze mille employés et n'en garder que cinq ou six mille; vous n'avez

pas idée d'une monstruosité pareille, je vous ferai lire son mémoire quand la copie en sera terminée. Il est de bonne foi. Son catalogue analytique des employés a été dicté par la pensée la plus vertueuse. Pauvre cher homme!

Des Lupeaulx fut d'autant plus rassuré par le rire vrai qui accompagnait ces railleuses et méprisantes paroles, qu'il se connaissait en mensonges, et que pour le moment Célestine était sincère.

— Mais enfin, le fond de tout cela? demanda-t-il.

— Eh bien, il veut supprimer la contribution foncière en la remplaçant par des impôts de consommation.

— Mais il y a déjà un an que François Keller et Nucingen ont proposé un plan à près semblable, et le ministre médite de dégrever l'impôt foncier.

— La! quand je lui disais que ce n'était pas neuf? s'écria Célestine en riant.

— Oui; mais, s'il s'est rencontré avec le plus grand financier de l'époque, un homme qui, je vous le dis entre nous, est le Napoléon de la finance, il doit y avoir au moins quelques idées dans ses moyens d'exécution.

— Tout est vulgaire, fit-elle en imprimant à ses lèvres une moue dédaigneuse. Songez donc qu'il veut gouverner et administrer la France avec cinq ou six mille employés, tandis qu'il faudrait au contraire qu'il n'y eût pas en France une seule personne qui ne fût intéressée au maintien de la monarchie.

Des Lupeaulx parut satisfait de trouver un homme médiocre dans l'homme auquel il accordait des talents supérieurs.

— Êtes-vous bien sûr de la nomination? Voulez-vous un conseil de femme? lui dit-elle.

— Vous vous entendez mieux que nous en trahisons élégantes, fit des Lupeaulx en hochant la tête.

— Eh bien, dites *Baudoyer* à la cour et à la grande aumônerie, pour leur ôter tout soupçon et les endormir; mais, au dernier moment, écrivez : *Rabourdin*.

— Il y a des femmes qui disent *oui* tant qu'on a besoin d'un homme, et *non* quand il a joué son rôle, répondit des Lupeaulx.

— J'en connais, lui dit-elle en riant. Mais elles sont bien sottes, car, en politique, on se retrouve toujours; c'est bon avec les niais,

et vous êtes un homme d'esprit. Selon moi, la plus grande faute que l'on puisse commettre dans la vie est de se brouiller avec un homme supérieur.

— Non, dit des Lupeaulx, car il pardonne. Il n'y a de danger qu'avec de petits esprits rancuniers qui n'ont pas autre chose à faire qu'à se venger, et je passe ma vie à cela.

Quand tout le monde fut parti, Rabourdin resta chez sa femme, et, après avoir exigé pour une seule fois son attention, il put lui expliquer son plan, en lui faisant comprendre qu'il ne restreignait point et augmentait au contraire le budget, en lui montrant à quels travaux s'employaient les deniers publics, en lui expliquant comment l'État décuplait le mouvement de l'argent en faisant entrer le sien pour un tiers ou pour un quart dans les dépenses qui seraient supportées par des intérêts privés ou de localité; enfin, il lui prouva que son plan était moins une œuvre de théorie qu'une œuvre fertile en moyens d'exécution. Célestine, enthousiasmée, sauta au cou de son mari et s'assit au coin du feu sur ses genoux.

— Enfin, j'ai donc en toi le mari que je rêvais, dit-elle. L'ignorance où j'étais de ton mérite t'a sauvé des griffes de des Lupeaulx. Je t'ai calomnié merveilleusement et de bon cœur.

Cet homme pleura de bonheur. Il avait donc enfin son jour de triomphe. Après avoir tout entrepris pour plaire à sa femme, il était grand aux yeux de son seul public!

— Et, pour qui te connaît si bon, si doux, si égal de caractère, si aimant, tu es dix fois plus grand. Mais, ajouta-t-elle, un homme de génie est toujours plus ou moins enfant, et tu es un enfant, un enfant bien-aimé.

Elle tira son invitation de l'endroit où les femmes mettent ce qu'elles veulent cacher, et la lui montra.

— Voilà ce que je voulais, dit-elle. Des Lupeaulx m'a mise en présence du ministère, et, fût-elle de bronze, *cette Excellence* sera pendant quelque temps mon serviteur.

Dès le lendemain, Célestine s'occupa de sa présentation au cercle intime du ministre. C'était sa grande journée, à elle! Jamais courtisane ne prit tant de soins d'elle-même que cette honnête femme n'en prit de sa personne. Jamais couturière ne fut plus tourmentée que la sienne, et jamais couturière ne comprit mieux l'importance

de son art. Enfin madame Rabourdin n'oublia rien. Elle alla elle-même chez un loueur de voitures, pour choisir un coupé qui ne fût ni vieux, ni bourgeois, ni insolent. Son domestique, comme les domestiques de bonne maison, fut tenu d'avoir l'air d'un maître. Puis, vers dix heures du soir, le fameux mardi, elle sortit dans une délicieuse toilette de deuil. Elle était coiffée avec des grappes de raisin en jais du plus beau travail, une parure de mille écus, commandée chez Fossin par une Anglaise partie sans la prendre. Les feuilles étaient en lames de fer estampé, légères comme de véritables feuilles de vigne, et l'artiste n'avait pas oublié ces vrilles si gracieuses, destinées à s'entortiller dans les boucles, comme elles s'accrochent à tout rameau. Les bracelets, le collier et les pendants d'oreilles étaient en fer dit de Berlin; mais ces délicates arabesques venaient de Vienne, et semblaient avoir été faites par ces fées qui, dans les contes, sont chargées par quelque Carabosse jalouse d'amasser des yeux de fourmis, ou de filer des pièces de toile contenues dans une noisette. Sa taille, amincie déjà par le noir, avait été mise en relief par une robe d'une coupe étudiée, et qui s'arrêtait à l'épaule dans la courbure, sans épaulettes; à chaque mouvement, il semblait que la femme, comme un papillon, allait sortir de son enveloppe, et néanmoins la robe tenait par une invention de l'habile couturière. La robe était en mousseline de laine, étoffe que le fabricant n'avait pas encore envoyée à Paris, une *divine* étoffe qui plus tard eut un succès fou. Ce succès alla plus loin que ne vont les modes en France. L'économie positive de la mousseline de laine, qui ne coûte pas de blanchissage, a nui plus tard aux étoffes de coton, de manière à révolutionner la fabrique à Rouen. Le pied de Célestine, chaussé d'un bas à mailles fines et d'un soulier de satin turc, car le grand deuil excluait le satin de soie, avait une tournure supérieure. Célestine fut bien belle ainsi. Son teint, ravivé par un bain au son, avait un éclat doux. Ses yeux, baignés par les ondes de l'espoir, étincelants d'esprit, attestaient cette supériorité dont parlait alors l'heureux et fier des Lupeaulx. Elle fit bien son entrée, et les femmes sauront apprécier le sens de cette phrase. Elle salua gracieusement la femme du ministre, en conciliant le respect qu'elle lui devait avec sa propre valeur à elle, et ne la choqua point tout en se posant dans sa ma-

jesté, car chaque belle femme est une reine. Aussi eut-elle avec le ministre cette jolie impertinence que les femmes peuvent se permettre avec les hommes, fussent-ils grands-ducs. Elle examina le terrain en s'asseyant, et se trouva dans une de ces soirées choisies, peu nombreuses, où les femmes peuvent se toiser, se bien apprécier, où la moindre parole retentit dans toutes les oreilles, où chaque regard porte coup, où la conversation est un duel avec témoins, où ce qui est médiocre devient plat, mais où tout mérite est accueilli silencieusement, comme étant au niveau de chaque esprit. Rabourdin était allé se confiner dans un salon voisin où l'on jouait, et il resta planté sur ses pieds à faire galerie, ce qui prouve qu'il ne manquait pas d'esprit.

— Ma chère, dit la marquise d'Espard à la comtesse Féraud, la dernière maîtresse de Louis XVIII, Paris est unique ! il en sort, sans qu'on s'y attende et sans qu'on sache d'où, des femmes comme celle-ci, qui semblent tout pouvoir et tout vouloir...

— Mais elle peut et veut tout, dit des Lupeaulx en se rengorgeant.

En ce moment, la rusée Rabourdin courtisait la femme du ministre. Stylée, la veille, par des Lupeaulx, qui connaissait les endroits faibles de la comtesse, elle la caressait, sans avoir l'air d'y toucher. Puis elle garda le silence à propos, car des Lupeaulx, tout amoureux qu'il était, avait remarqué les défauts de cette femme, et lui avait dit la veille : *Surtout ne parlez pas trop !* Exorbitante preuve d'attachement. Si Bertrand Barrère a laissé ce sublime axiome : *N'interromps-pas une femme qui danse pour lui donner un avis,* on peut y ajouter celui-ci : *Ne reproche pas à une femme de semer ses perles!* afin de rendre ce chapitre du code femelle complet. La conversation devint générale. De temps en temps, madame Rabourdin y mit la langue comme une chatte bien apprise met la patte sur les dentelles de sa maîtresse, en veloutant ses griffes. Comme cœur, le ministre avait peu de fantaisies; la Restauration n'eut pas d'homme d'État plus fini sur l'article de la galanterie, et l'opposition du *Miroir,* de *la Pandore,* du *Figaro* ne trouva pas le plus léger battement d'artère à lui reprocher. Sa maîtresse était *l'Étoile,* et, chose bizarre, elle lui fut fidèle dans le malheur, elle y gagnait sans doute encore! Madame Rabourdni

savait cela; mais elle savait aussi qu'il revient des esprits dans les vieux châteaux, elle s'était donc mis en tête de rendre le ministre jaloux du bonheur, encore sous bénéfice d'inventaire, dont paraissait jouir des Lupeaulx. En ce moment, des Lupeaulx se gargarisait avec le nom de Célestine. Pour lancer sa prétendue maîtresse, il se tuait à faire comprendre à la marquise d'Espard, à madame de Nucingen et à la comtesse, dans une conversation à huit oreilles, qu'elles devaient admettre madame Rabourdin dans leur coalition, et madame de Camps l'appuyait. Au bout d'une heure, le ministre avait été fortement égratigné, l'esprit de madame Rabourdin lui plaisait; elle avait séduit sa femme, qui, tout enchantée de cette sirène, venait de l'inviter à venir quand elle le voudrait.

— Car, ma chère, avait dit la femme du ministre à Célestine, votre mari sera bientôt directeur : l'intention du ministre est de réunir deux divisions et d'en faire une direction, vous serez alors des nôtres.

L'Excellence emmena madame Rabourdin pour lui montrer une pièce de son appartement devenue célèbre par les prétendues profusions que l'opposition lui avait reprochées, et démontrer la niaiserie du journalisme. Il lui donna le bras.

— En vérité, madame, vous devriez bien nous faire la grâce, à la comtesse et à moi, de venir souvent...

Et il lui débita des galanteries de ministre.

— Mais, monseigneur, dit-elle en lui lançant un de ces regards que les femmes tiennent en réserve, il me semble que cela dépend de vous.

— Comment?

— Mais vous pouvez m'en donner le droit.

— Expliquez-vous?

— Non, je me suis dit en venant ici que je n'aurais pas le mauvais goût de faire la solliciteuse.

— Parlez! les *placets* de ce genre ne sont pas *déplacés*, dit le ministre en riant.

Il n'y a rien comme de pareilles niaiseries pour amuser ces hommes graves.

— Eh bien, il est ridicule à la femme d'un chef de bureau de

paraître souvent ici, tandis que la femme d'un directeur n'y serait pas *déplacée*.

— Laissons cela, dit le ministre, votre mari est un homme indispensable, il est nommé.

— Dites-vous votre vraie vérité?

— Voulez-vous venir voir sa nomination dans mon cabinet? le travail est fait.

— Eh bien, dit-elle en restant dans un coin seule avec le ministre, dont l'empressement avait une vivacité suspecte, laissez-moi vous dire que je puis vous en récompenser...

Elle allait dévoiler le plan de son mari, lorsque des Lupeaulx, venu sur la pointe du pied, fit un *broum! broum!* de colère qui annonçait qu'il ne voulait pas paraître avoir entendu ce qu'il avait écouté. Le ministre lança un regard plein de mauvaise humeur au vieux fat pris au piége. Impatient de sa conquête, des Lupeaulx avait pressé outre mesure le travail du personnel, l'avait remis au ministre, et voulait venir apporter le lendemain la nomination à celle qui passait pour sa maîtresse. En ce moment, le valet de chambre du ministre se présenta d'un air mystérieux et dit à des Lupeaulx que son valet de chambre l'avait prié de lui remettre aussitôt cette lettre en le prévenant de sa haute importance.

Le secrétaire général alla près d'une lampe, et lut un mot ainsi conçu :

Contre mon habitude, j'attends dans une antichambre, et il n'y a pas un instant à perdre pour vous arranger avec

Votre serviteur,

Gobseck

Le secrétaire général frémit en reconnaissant cette signature, qu'il eût été dommage de ne pas donner en autographe, elle est rare sur la place, et doit être précieuse pour ceux qui cherchent à

deviner le caractère des gens d'après la physionomie de leur signature. Si jamais image hiéroglyphique exprima quelque animal, assurément c'est ce nom où l'initiale et la finale figurent une vorace gueule de requin, insatiable, toujours ouverte, accrochant et dévorant tout, le fort et le faible. Il a été impossible de typographier l'écriture, elle est trop fine, trop menue et trop serrée, quoique nette; mais on peut l'imaginer, la phrase n'occupait qu'une ligne. L'esprit de l'escompte, seul, pouvait inspirer une phrase si insolemment impérative et si cruellement irréprochable, claire et nuette, qui disait tout et ne trahissait rien. Gobseck vous serait inconnu, qu'à l'aspect de cette ligne qui vous faisait venir sans être un ordre, vous eussiez deviné l'implacable argentier de la rue des Grès. Aussi, comme un chien que le chasseur a rappelé, des Lupeaulx quitta-t-il aussitôt la piste et s'en alla-t-il chez lui, songeant à toute sa position compromise. Figurez-vous un général en chef à qui son aide de camp vient dire : « Il arrive à l'ennemi trente mille hommes de troupes fraîches qui nous prennent en flanc. » Un seul mot expliquera l'arrivée des sieurs Gigonnet et Gobseck sur le champ de bataille, car ils étaient tous deux chez des Lupeaulx. A huit heures du soir, Martin Falleix, venu sur l'aile des vents en vertu de trois francs de guides et d'un postillon en avant, avait apporté les actes d'acquisition à la date de la veille. Aussitôt portés au café *Thèmis* par Mitral, les contrats avaient passé dans les mains des deux usuriers, qui s'étaient empressés de se rendre au ministère, mais à pied. Onze heures sonnaient. Des Lupeaulx tressaillit en voyant les deux sinistres figures émerillonnées par un regard aussi direct que la balle d'un pistolet, et brillant comme la flamme du coup.

— Eh bien, qu'y a-t-il, mes maîtres?

Les usuriers restèrent froids et immobiles. Gigonnet montra tour à tour ses dossiers et le valet de chambre.

— Passons dans mon cabinet, dit des Lupeaulx en renvoyant par un geste son valet de chambre.

— Vous entendez le français à ravir, dit Gigonnet.

— Venez-vous tourmenter un homme qui vous a fait gagner à chacun deux cent mille francs? dit-il en laissant échapper un mouvement de hauteur.

— Et qui nous en fera gagner encore, j'espère, dit Gigonnet.

— Une affaire?... reprit des Lupeaulx. Si vous avez besoin de moi, j'ai de la mémoire.

— Et nous, nous avons vos *mémoires,* riposta Gigonnet.

— On payera mes dettes, dit dédaigneusement des Lupeaulx pour ne pas se laisser entamer.

— Vrai? dit Gobseck.

— Allons au fait, mon fils, dit Gigonnet. Ne vous posez pas comme ça dans votre cravate, avec nous, c'est inutile. Prenez ces actes et lisez-les.

Les deux usuriers inventorièrent le cabinet de des Lupeaulx pendant qu'il lisait avec étonnement et stupéfaction ces contrats, qui lui semblèrent jetés des nues par les anges.

— N'avez-vous pas en nous des hommes d'affaires intelligents ? dit Gigonnet.

— Mais à quoi dois-je une si habile coopération? fit des Lupeaulx inquiet.

— Nous savions, il y a huit jours, ce que, sans nous, vous ne sauriez que demain : le président du tribunal de commerce, député, se voit forcé de donner sa démission.

Les yeux de des Lupeaulx se dilatèrent et devinrent grands comme des marguerites.

— Votre ministre vous jouait ce tour-là, dit le concis Gobseck.

— Vous êtes mes maîtres, dit le secrétaire général en s'inclinant avec un profond respect empreint de moquerie.

— Juste, dit Gobseck.

— Mais vous allez m'étrangler?

— Possible.

— Eh bien, à l'œuvre, bourreaux! reprit en souriant le secrétaire général.

— Vous voyez, reprit Gigonnet, vos créances sont inscrites avec l'argent prêté pour l'acquisition.

— Voici les titres, dit Gobseck en tirant de la poche de sa redingote verdâtre des dossiers d'avoué.

— Vous avez trois ans pour rembourser le tout, dit Gigonnet.

— Mais, dit des Lupeaulx, effrayé de tant de complaisance et d'un arrangement si fantastique, que voulez-vous de moi?

— La place de la Billardière pour Baudoyer, dit vivement Gigonnet.

— C'est bien peu de chose, quoique j'aie l'impossible à faire, répondit des Lupeaulx, je me suis lié les mains.

— Vous rongerez les cordes avec vos dents, dit Gigonnet.

— Elles sont pointues! ajouta Gobseck.

— Est-ce tout? dit des Lupeaulx.

— Nous gardons les pièces jusqu'à l'admission de ces créances-là, dit Gigonnet en mettant un état sous les yeux du secrétaire général; si elles ne sont pas reconnues par la commission dans six jours, vos noms sur cet acte seront remplacés par les miens.

— Vous êtes habile, s'écria le secrétaire général.

— Juste, dit Gobseck.

— Voilà tout? dit des Lupeaulx.

— Vrai, dit Gobseck.

— Est-ce fait? demanda Gigonnet.

Des Lupeaux inclina la tête.

— Eh bien, signez cette procuration, dit Gigonnet. Dans deux jours, la nomination de Baudoyer; dans six, les créances reconnues, et...

— Et quoi? dit des Lupeaulx.

— Nous vous garantissons...

— Quoi? fit des Lupeaulx, de plus en plus étonné.

— Votre nomination, répondit Gigonnet en se grandissant sur ses ergots. Nous faisons la majorité avec cinquante-deux voix de fermiers et d'industriels qui obéiront à votre prêteur.

Des Lupeaulx serra la main de Gigonnet.

— Il n'y a qu'entre nous que les malentendus sont impossibles, dit-il, voilà ce qui s'appelle des affaires! Aussi vous y mettrai-je la réjouissance.

— Juste, dit Gobseck.

— Que sera-ce? demanda Gigonnet.

— La croix pour votre imbécile de neveu.

— Bon! fit Gigonnet, vous le connaissez bien.

Les usuriers saluèrent alors des Lupeaulx, qui les reconduisit jusque sur l'escalier.

— C'est donc les envoyés secrets de quelques puissances étrangères! se dirent les deux valets de chambre.

Dans la rue, les deux usuriers se regardèrent en riant, à la lueur d'un réverbère.

— Il nous devra neuf mille francs d'intérêts par an, et la terre en rapporte à peine cinq net, s'écria Gigonnet.

— Il est dans nos mains pour longtemps, dit Gobseck.

— Il bâtira, il fera des folies, répondit Gigonnet, Falleix achètera la terre.

— Son affaire est d'être député, le loup se moque du reste, dit Gobseck,

— Eh! eh!

— Eh! eh!

Ces petites exclamations sèches servaient de rire aux deux usuriers, qui se rendirent à pied au café *Thémis*.

Des Lupeaulx revint au salon et trouva madame Rabourdin faisant très-bien la roue; elle était charmante, et le ministre, ordinairement si triste, avait une figure déridée et gracieuse.

— Elle opère des miracles, se dit des Lupeaulx. Quelle femme précieuse! il faut la pénétrer jusqu'au fond du cœur.

— Elle est décidément très-bien, votre petite dame, dit la marquise au secrétaire général, il ne lui manque que votre nom.

— Oui, son seul tort est d'être la fille d'un commissaire-priseur, elle périra par le défaut de naissance, répondit des Lupeaulx d'un air froid qui contrastait avec la chaleur qu'il avait mise à parler de madame Rabourdin un instant auparavant.

La marquise regarda fixement des Lupeaulx.

— Vous leur avez jeté un coup d'œil qui ne m'a pas échappé, dit-elle en montrant le ministre et madame Rabourdin, il a percé le nuage de vos lunettes. Vous êtes amusants tous deux, à vous disputer cet os-là.

Comme la marquise passait la porte, le ministre courut à elle et la reconduisit.

— Eh bien, dit des Lupeaulx à madame Rabourdin, que pensez-vous de notre ministre?

— Il est charmant. Vraiment, répondit-elle en élevant la voix pour se faire entendre de la femme de l'Excellence, il faut les connaître pour les apprécier, ces pauvres ministres. Les petits journaux et les calomnies de l'opposition défigurent tant les hommes poli-

tiques, que l'on finit par se laisser influencer ; mais ces préventions tournent à leur avantage quand on les voit.

— Il est très-bien, dit des Lupeaulx.

— Eh bien, je vous assure qu'on peut l'aimer, dit-elle avec bonhomie.

— Chère enfant, dit des Lupeaulx en prenant à son tour un air bonhomme et câlin, vous avez fait la chose impossible.

— Quoi ? dit-elle.

— Vous avez ressuscité un mort, je ne lui croyais pas de cœur ; demandez à sa femme ! il en a juste de quoi défrayer une fantaisie : mais profitez-en, venez par ici, ne soyez pas étonnée.

Il amena madame Rabourdin dans le boudoir et s'assit avec elle sur le divan.

— Vous êtes une rusée, et je vous en aime davantage. Entre nous, vous êtes une femme supérieure. Des Lupeaulx vous a conduite ici, tout est dit pour lui, n'est-ce pas? D'ailleurs, quand on se décide à aimer par intérêt, il vaut mieux prendre un sexagénaire ministre qu'un quadragénaire secrétaire général : il y a plus de profit et moins d'ennuis. Je suis un homme à lunettes, à tête poudrée, usé par les plaisirs, le bel amour que cela ferait ! Oh ! je me suis dit cela ! S'il faut absolument accorder quelque chose à l'utile, je ne serai jamais l'agréable, n'est-ce pas? Il faut être fou pour ne pas savoir raisonner sa position. Vous pouvez m'avouer la vérité, me montrer le fond de votre cœur : nous sommes deux associés et non pas deux amants. Si j'ai quelque caprice, vous êtes trop supérieure pour faire attention à de telles misères, et vous me le passerez ; autrement, vous auriez des idées de petite pensionnaire ou de bourgeoise de la rue Saint-Denis ! Bah ! nous sommes plus élevés que tout cela, vous et moi. Voilà la marquise d'Espard qui s'en va, croyez-vous qu'elle ne pense pas ainsi? Nous nous sommes entendus ensemble il y a deux ans (le fat !), eh bien, elle n'a qu'à m'écrire un mot, et il n'est pas long : *Mon cher des Lupeaulx, vous m'obligerez de faire telle ou telle chose !* c'est exécuté ponctuellement ; nous pensons en ce moment à faire interdire son mari. Vous autres femmes, il ne vous en coûte que du plaisir pour avoir ce que vous voulez. Eh bien donc, enjuponnez le ministre, chère enfant, je vous y aiderai, c'est dans mon intérêt. Oui, je lui vou-

drais une femme qui l'influençât, il ne m'échapperait pas; il m'échappe quelquefois, et cela se conçoit : je ne le tiens que par sa raison; en m'entendant avec une jolie femme, je le tiendrais par sa folie, et c'est plus fort. Ainsi, restons bons amis, et partageons le crédit que vous aurez.

Madame Rabourdin écouta dans le plus profond étonnement cette singulière profession de rouerie. La naïveté du commerçant politique excluait toute idée de surprise.

— Croyez-vous qu'il ait fait attention à moi? lui demanda-t-elle prise au piége.

— Je le connais, j'en suis sûr.

— Est-il vrai que la nomination de Rabourdin soit signée?

— Je lui ai remis le travail, ce matin. Mais ce n'est rien encore que d'être directeur, il faut être maître des requêtes...

— Oui, dit-elle.

— Eh bien, rentrez, coquetez avec l'Excellence.

— Vraiment, dit-elle, ce n'est que de ce soir que j'ai pu bien vous connaître. Vous n'avez rien de vulgaire.

— Ainsi donc, reprit des Lupeaulx, nous sommes deux vieux amis, et nous supprimons les airs tendres, l'amour ennuyeux, pour entendre la question comme sous la Régence, où l'on avait beaucoup d'esprit.

— Vous êtes vraiment fort, et vous avez mon admiration, dit-elle en souriant et lui tendant la main. Vous saurez que l'on fait plus pour son ami que pour son...

Elle n'acheva pas et rentra.

— Chère petite, se dit des Lupeaulx à lui-même en la regardant aborder le ministre, des Lupeaulx n'a plus de remords à se retourner contre toi! Demain soir, en m'offrant une tasse de thé, tu m'offriras ce dont je ne veux plus... Tout est dit! Ah! quand nous avons quarante ans, les femmes nous attrapent toujours, on ne peut plus être aimé.

Il entra dans le salon après s'être toisé dans la glace et s'être reconnu pour un fort joli homme politique, mais pour un parfait invalide de Cythère. En ce moment, madame Rabourdin se résumait. Elle méditait de s'en aller et s'efforçait de laisser dans l'esprit de chacun une dernière et gracieuse impression, elle y réussit.

Contre la coutume des salons, quand elle ne fut plus là, chacun s'écria : « La charmante femme! » et le ministre la reconduisit jusqu'à la dernière porte.

— Je suis bien sûr que demain vous penserez à moi, dit-il au ménage en faisant allusion à la nomination. — Il y a si peu de hauts fonctionnaires dont les femmes soient agréables, que je suis tout content de notre acquisition, dit le ministre en rentrant.

— Ne la trouvez-vous pas un peu envahissante? dit des Lupeaulx d'un air piqué.

Les femmes échangèrent entre elles des regards expressifs, la rivalité du ministre et de son secrétaire général les amusait. Alors eut lieu l'une de ces jolies mystifications auxquelles s'entendent si admirablement les Parisiennes. Les femmes animèrent le ministre et des Lupeaulx en s'occupant de madame Rabourdin : l'une la trouva trop apprêtée et visant à l'esprit; l'autre compara les grâces de la bourgeoisie aux manières de la grande compagnie afin de critiquer Célestine; et des Lupeaulx défendit sa prétendue maîtresse, comme on défend ses ennemis dans les salons.

— Rendez-lui donc justice, mesdames! n'est-il pas extraordinaire que la fille d'un commissaire-priseur soit si bien! Voyez d'où elle est partie, et voyez où elle est : elle ira aux Tuileries, elle en a la prétention, elle me l'a dit.

— Si elle est la fille d'un commissaire, dit madame d'Espard en souriant, en quoi cela peut-il nuire à l'avancement de son mari?

— Par le temps qui court, n'est-ce pas? dit la femme du ministre en se pinçant les lèvres.

— Madame, dit sévèrement le ministre à la marquise, avec des mots pareils, que malheureusement la cour n'épargne à personne, on prépare des révolutions. Vous ne sauriez croire combien la conduite peu mesurée de l'aristocratie déplaît à certains personnages clairvoyants du château. Si j'étais grand seigneur, au lieu d'être un petit gentilhomme de province qui semble être mis où je suis pour faire vos affaires, la monarchie ne serait pas aussi mal assise que je la vois. Que devient un trône qui ne sait pas communiquer son éclat à ceux qui le représentent? Nous sommes loin du temps où le roi faisait grands par sa seule volonté les Louvois, les Colbert, les Richelieu, les Jeannin, les Villeroy et les Sully... Oui,

Sully, à son début, n'était pas plus que je ne suis. Je vous parle ainsi parce que nous sommes entre nous et que je serais, en effet, bien peu de chose si je me choquais d'une pareille misère. C'est à nous et non aux autres de nous rendre grands.

— Tu es nommé, mon cher, dit Célestine en serrant la main de son mari. Sans le des Lupeaulx, j'eusse expliqué ton plan au ministre; mais ce sera pour mardi prochain, et tu pourras ainsi devenir plus promptement maître des requêtes.

Dans la vie de toutes les femmes, il est un jour où elles ont brillé de tout leur éclat, et qui leur donne un éternel souvenir auquel elles reviennent complaisamment. Quand madame Rabourdin défit un à un les artifices de sa parure, elle récapitula sa soirée en la comptant parmi ses jours de gloire et de bonheur : toutes ses beautés avaient été jalousées, elle avait été vantée par la femme du ministre, heureuse de l'opposer à ses amies. Enfin toutes ses vanités avaient rayonné au profit de l'amour conjugal. Rabourdin était nommé!

— N'étais-je pas bien ce soir? dit-elle à son mari, comme si elle avait eu besoin de l'animer.

En ce moment, Mitral, qui attendait au café *Thémis* les deux usuriers, les vit entrer et n'aperçut rien sur ces deux figures impassibles.

— Où en sommes-nous? leur dit-il quand ils furent attablés.

— Eh bien, comme toujours, dit Gigonnet en se frottant les mains, la victoire aux écus.

— Vrai, répondit Gobseck.

Mitral prit un cabriolet, alla trouver les Saillard et les Baudoyer, chez qui le boston s'était prolongé; mais il ne restait plus que l'abbé Gaudron. Falleix, quasi mort de fatigue, était allé se coucher.

— Vous serez nommé, mon neveu, et l'on vous réserve une surprise.

— Quoi? dit Saillard.

— La croix! s'écria Mitral.

— Dieu protége ceux qui songent à ses autels! dit Gaudron.

On chantait ainsi le *Te Deum* dans les deux camps avec un égal bonheur.

Le lendemain, mercredi, M. Rabourdin devait travailler avec le ministre, car il faisait l'intérim depuis la maladie de défunt la Billardière. Ces jours-là, les employés étaient fort exacts, les garçons de bureau très-empressés, car, les jours de signature, tout est en l'air dans les bureaux, et pourquoi? personne ne le sait. Les trois garçons étaient donc à leur poste, et se flattaient d'avoir quelque gratification, car le bruit de la nomination de M. Rabourdin s'était répandu la veille par les soins de des Lupeaulx. L'oncle Antoine et l'huissier Laurent se trouvaient en grande tenue quand, à huit heures moins un quart, le garçon du secrétariat vint prier Antoine de remettre en secret à M. Dutocq une lettre que le secrétaire général lui avait dit d'aller porter chez le commis principal à sept heures.

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, mon vieux, j'ai dormi, dormi, que je ne fais que de me réveiller. Il me chanterait une gamme d'enfer s'il savait qu'elle n'est pas à son adresse; au *lieur* que, comme ça, je lui soutiendrai que je l'ai remise moi-même chez M. Dutocq. Un fameux secret, père Antoine : ne dites rien aux employés; parole! il me renverrait, je perdrais ma place pour un seul mot, a-t-il dit!

— Qu'est-ce qu'il y a donc dedans? dit Antoine.

— Rien. Je l'ai regardée, comme ça, tenez.

Et il fit bâiller la lettre, qui ne laissa voir que du blanc.

— C'est aujourd'hui le grand jour pour vous, Laurent, dit le garçon du secrétariat, vous allez avoir un nouveau directeur. Décidément, on fait des économies, on réunit deux divisions en une direction, gare aux garçons!

— Oui, neuf employés mis à la retraite, dit Dutocq qui arrivait. Comment savez-vous cela, vous autres?

Antoine présenta la lettre à Dutocq, qui dégringola l'escalier et courut au secrétariat après l'avoir ouverte.

Depuis le jour de la mort de M. de la Billardière, après avoir bien bavardé, les deux bureaux Rabourdin et Baudoyer avaient fini par reprendre leur physionomie accoutumée et les habitudes du *dolce far niente* administratif. Cependant, la fin de l'année imprimait dans les bureaux une sorte d'application studieuse, de même qu'elle donne quelque chose de plus onctueusement servile

aux portiers. Chacun venait à l'heure, on remarquait plus de monde après quatre heures, car la distribution des gratifications dépend des dernières impressions qu'on laisse de soi dans l'esprit des chefs. La veille, la nouvelle de la réunion des deux divisions la Billardière et Clergeot en une direction, sous une dénomination nouvelle, avait agité les deux divisions. On savait le nombre des employés mis à la retraite, mais on ignorait leurs noms. On supposait bien que Poiret ne serait pas remplacé, on ferait l'économie de sa place. Le petit la Billardière s'en était allé. Deux nouveaux surnuméraires arrivaient; et, circonstance effrayante! ils étaient fils de députés. La nouvelle jetée la veille dans les bureaux, au moment où les employés partaient, avait imprimé la terreur dans les consciences. Aussi, pendant la demi-heure d'arrivée, y eut-il des causeries autour des poêles. Avant que personne fût arrivé, Dutocq vit des Lupeaulx à sa toilette; et, sans quitter son rasoir, le secrétaire général lui jeta le coup d'œil du général intimant un ordre.

— Sommes-nous seuls? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, marchez sur Rabourdin, en avant et ferme! Vous devez avoir gardé une copie de son état.

— Oui.

— Vous me comprenez : *Inde iræ!* Il nous faut un *tolle* général. Sachez inventer quelque chose pour activer les clameurs...

— Je puis faire faire une caricature, mais je n'ai pas cinq cents francs à donner...

— Qui la fera?

— Bixiou!

— Il aura mille francs, et sera sous-chef sous Colleville, qui s'entendra avec lui.

— Mais il ne me croira pas.

— Voulez-vous me compromettre, par hasard? Allez, ou sinon rien, entendez-vous

— Si M. Baudoyer est directeur, il pourrait prêter la somme...

— Oui, il le sera. Laissez-moi, dépêchez-vous, et n'ayez pas l'air de m'avoir vu, descendez par le petit escalier.

Pendant que Dutocq revenait au bureau le cœur palpitant de joie, en se demandant par quels moyens il exciterait la rumeur

contre son chef sans trop se compromettre, Bixiou était entré chez les Rabourdin pour leur dire un petit bonjour. Croyant avoir perdu, le mystificateur trouva plaisant de se poser comme ayant gagné.

BIXIOU, imitant la voix de Phellion.

Messieurs, je vous salue et vous dépose un bonjour collectif. J'indique dimanche prochain pour un dîner au *Rocher de Cancale*; mais une question grave se présente : les employés supprimés en sont-ils?

POIRET.

Même ceux qui prennent leur retraite.

BIXIOU.

Ça m'est égal, ce n'est pas moi qui paye. (Stupéfaction générale.) Baudoyer est nommé, je voudrais déjà l'entendre appelant Laurent! (Il copie Baudoyer.)

Laurent, serrez ma haire, avec ma discipline.

(Tous pouffent de rire.)

Ris d'aboyeur d'oie! Colleville a raison avec ses anagrammes, car vous savez l'anagramme de *Xavier Rabourdin, chef de bureau,* c'est : *D'abord rêva bureaux, e, u, fin riche.* Si je m'appelais *Charles X, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,* je tremblerais de voir le destin que me prophétise mon anagramme s'accomplir ainsi.

THUILLIER.

Ah çà! vous voulez rire!

BIXIOU, lui riant au nez.

Ris au laid (riz au lait)! Il est joli, celui-là, papa Thuillier, car vous n'êtes pas beau. Rabourdin donne sa démission, de rage de savoir Baudoyer directeur.

VIMEUX, entrant.

Quelle farce! Antoine, à qui je rendais trente ou quarante francs, m'a dit que M. et madame Rabourdin avaient été reçus hier à la soirée particulière du ministre et y étaient restés jusqu'à minuit moins un quart. Son Excellence a reconduit madame Rabourdin jusque sur l'escalier; il paraît qu'elle était divinement mise.

Enfin, il est certainement directeur. Riffé, l'expéditionnaire du personnel, a passé la nuit pour achever plus promptement le travail : ce n'est plus un mystère. M. Clergeot a sa retraite. Après trente ans de service, ce n'est pas une disgrâce. M. Cochin, qui est riche...

BIXIOU.

Selon Colleville, il fait *cochenille.*

VIMEUX.

Mais il est dans la cochenille, car il est associé de la maison Matifat, rue des Lombards. Eh bien, il a sa retraite. Poiret a sa retraite. Tous deux, ils ne sont pas remplacés. Voilà le positif, le reste n'est pas connu. La nomination de M. Rabourdin vient ce matin, on craint des intrigues.

BIXIOU.

Quelles intrigues?

FLEURY.

Baudoyer, parbleu! Le parti prêtre l'appuie, et voilà un nouvel article du journal libéral : il n'a que deux lignes, mais il est drôle. (Il lit.) « Quelques personnes parlaient hier au foyer des Italiens de la rentrée de M. de Chateaubriand au ministère, et se fondaient sur le choix que l'on a fait de M. Rabourdin, le protégé des amis du noble vicomte, pour remplir la place primitivement destinée à M. Baudoyer. Le parti prêtre n'aura pu reculer que devant une transaction avec le grand écrivain. » Canailles!

DUTOCQ, entrant après avoir entendu.

Qui, canaille? Rabourdin. Vous savez donc la nouvelle?

FLEURY, roulant des yeux féroces.

Rabourdin!... une canaille? Êtes-vous fou, Dutocq, et voulez-vous une balle pour vous mettre du plomb dans la cervelle?

DUTOCQ.

Je n'ai rien dit contre M. Rabourdin; seulement, on vient de me confier sous le secret, dans la cour, qu'il avait dénoncé beaucoup d'employés, donné des notes, enfin que sa faveur avait pour cause un travail sur les ministères, où chacun de nous est enfoncé...

PHELLION, d'une voix forte.

M. Rabourdin est incapable...

BIXIOU.

C'est du propre! Dites donc, Dutocq? (Ils se disent un mot à l'oreille et sortent dans le corridor.)

BIXIOU.

Qu'est-ce qu'il arrive donc?

DUTOCQ.

Vous souvenez-vous de la caricature?

BIXIOU.

Oui, eh bien?

DUTOCQ.

Faites-la, vous êtes sous-chef, et vous aurez une fameuse gratification. Voyez-vous, mon cher, il y a zizanie dans les régions supérieures. Le ministre est engagé envers Rabourdin; mais, s'il ne nomme pas Baudoyer, il se brouille avec le clergé. Vous ne savez pas? le roi, le dauphin et la dauphine, la grande aumônerie, enfin la cour veut Baudoyer; le ministre veut Rabourdin.

BIXIOU.

Bon!...

DUTOCQ.

Pour pouvoir se rapprocher, car le ministre a vu la nécessité de céder, il veut tuer la difficulté. Il faut une cause pour se défaire de Rabourdin. On a donc déniché un ancien travail fait par lui sur les administrations pour les épurer, et il en circule quelque chose. Du moins, voilà comment j'essaye de m'expliquer la chose. Faites le dessin, vous entrez dans le jeu des sommités, vous servez à la fois le ministre, la cour, tout le monde, et vous êtes nommé. Comprenez-vous?

BIXIOU.

Je ne comprends pas comment vous pouvez savoir tout cela, ou bien vous l'inventez.

DUTOCQ.

Voulez-vous que je vous montre votre article?

BIXIOU.

Oui.

DUTOCQ.

Eh bien, venez chez moi, car je veux remettre ce travail en des mains sûres.

BIXIOU.

Allez-y tout seul. (Il rentre dans le bureau des Rabourdin.) Il n'est question que de ce que vous a dit Dutocq, parole d'honneur. M. Rabourdin aurait donné des notes peu flatteuses sur les employés à réformer. Le secret de son élévation est là. Nous vivons dans un temps où rien n'étonne. (Il se drape comme Talma.)

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous vous étonnez, insensés que vous êtes!

de trouver une cause de ce genre à la faveur d'un homme? Mon Baudoyer est trop bête pour réussir par des moyens semblables! Agréez mon compliment, messieurs, vous êtes sous un illustre chef. (Il sort.)

POIRET.

Je quitterai le ministère sans avoir jamais pu comprendre une seule phrase de ce monsieur-là. Qu'est-ce qu'il veut dire avec ses têtes tombées?

FLEURY.

Parbleu! les quatre sergents de la Rochelle, Berton, Ney, Caron, les frères Faucher, tous les massacres!

PHELLION.

Il avance légèrement des choses hasardées.

FLEURY.

Dites donc qu'il ment, qu'il blague! et que, dans sa gueule, le vrai prend la tournure du vert-de-gris.

PHELLION.

Vos paroles sont hors la loi de la politesse et des égards que l'on se doit entre collègues.

VIMEUX.

Il me semble que, si ce qu'il dit est faux, on nomme cela des calomnies, des diffamations, et qu'un diffamateur mérite des coups de cravache.

FLEURY, s'animant.

Et, si les bureaux sont un endroit public, cela va droit en police correctionnelle.

PHELLION, voulant éviter une querelle, essaye de détourner la conversation.

Messieurs, du calme. Je travaille à un nouveau petit traité sur la morale, et j'en suis à l'âme...

FLEURY, l'interrompant.

Qu'en dites-vous, monsieur Phellion?

PHELLION, lisant.

D. *Qu'est-ce que l'âme de l'homme?*

R. *C'est une substance spirituelle qui pense et qui raisonne.*

THUILLIER.

Une substance spirituelle, c'est comme si on disait un moellon immatériel.

POIRET.

Laissez donc dire...

PHELLION, reprenant.

D. *D'où vient l'âme?*

R. *Elle vient de Dieu, qui l'a créée d'une nature simple et indivisible, et dont, par conséquent, on ne peut concevoir la destructibilité, et il a dit...*

POIRET, stupéfait.

Dieu?

PHELLION.

Oui, môsieur. La tradition est là.

FLEURY, à Poiret.

N'interrompez donc pas, vous-même!

PHELLION, reprenant.

... *Et il a dit qu'il l'avait créée immortelle, c'est-à-dire qu'elle ne mourra jamais.*

D. *A quoi sert l'âme?*

R. *A comprendre, vouloir et se souvenir; ce qui constitue l'entendement, la volonté, la mémoire.*

D. *A quoi sert l'entendement?*

R. *A connaître. C'est l'œil de l'âme.*

FLEURY.

Et l'âme est l'œil de quoi?

PHELLION, continuant.

D. *Que doit connaître l'entendement?*

R. *La vérité.*

D. *Pourquoi l'homme a-t-il une volonté?*

R. *Pour aimer le bien et haïr le mal.*

D. *Qu'est-ce que le bien?*

R. *Ce qui rend heureux.*

VIMEUX.

Et vous écrivez cela pour des demoiselles?

PHELLION.

Oui. (Continuant.)

D. *Combien y a-t-il de sortes de biens?*

FLEURY.

C'est prodigieusement leste!

PHELLION, indigné.

Oh! môsieur! (Se calmant.) Voici, d'ailleurs, la réponse. J'en suis là. (Il lit.)

R. *Il y a deux sortes de biens, le bien éternel et le bien temporel.*

POIRET, il fait une mine de mépris.

Et cela se vendra beaucoup?

PHELLION.

J'ose l'espérer. Il faut une grande contention d'esprit pour établir le système des demandes et des réponses, voilà pourquoi je vous priais de me laisser penser, car les réponses...

THUILLIER, interrompant.

Au reste, les réponses pourront se vendre à part.

POIRET.

Est-ce un calembour?

THUILLIER.

Oui, on en fera de la salade (de raiponces).

PHELLION.

J'ai eu le tort grave de vous interrompre. (Il se replonge la tête dans ses cartons; puis, en lui-même.) Mais ils ne pensent plus à M. Rabourdin.

En ce moment, il se passait entre des Lupeaulx et le ministre une scène qui décida du sort de Rabourdin. Avant le déjeuner, le secrétaire général était venu trouver l'Excellence dans son cabinet, en s'assurant que la Brière ne pouvait rien entendre.

— Votre Excellence ne joue pas franchement avec moi...

— Nous voilà brouillés, pensa le ministre, parce que sa maîtresse m'a fait des coquetteries hier. — Je vous croyais moins enfant, mon cher ami, reprit-il à haute voix.

— Ami, reprit le secrétaire général, je vais bien le savoir.

Le ministre regarda fièrement des Lupeaulx.

— Nous sommes entre nous, et nous pouvons nous expliquer. Le député de l'arrondissement où se trouve *ma terre* des Lupeaulx...

— C'est donc bien décidément une terre? dit en riant le ministre pour cacher sa surprise.

— Augmentée de deux cent mille francs d'acquisitions, répondit négligemment des Lupeaulx. Vous connaissiez la démission de ce député depuis dix jours, et vous ne m'avez point prévenu, vous ne le deviez pas; mais vous saviez très-bien que je désire m'asseoir en plein centre. Avez-vous songé que je puis me jeter dans la doctrine, qui vous dévorerera, vous et la monarchie, si l'on continue à laisser ce parti recruter les hommes d'un certain talent méconnus? Savez-vous qu'il n'y a pas dans une nation plus de cinquante ou soixante têtes dangereuses, et où l'esprit soit en rapport avec l'ambition? Savoir gouverner, c'est connaître ces têtes-là pour les couper ou pour les acheter. Je ne sais pas si j'ai du talent, mais j'ai de l'ambition, et vous commettez la faute de ne pas vous entendre avec un homme qui ne vous veut que du bien! Le sacre a ébloui pour un moment, mais après?... Après, la guerre des mots et des discussions recommencera, s'envenimera. Eh bien, pour ce qui vous concerne, ne me trouvez pas dans le centre gauche, croyez-moi! Malgré les manœuvres de votre préfet, à qui, sans doute, il est parvenu des instructions confidentielles contre moi, j'aurai la majorité. Le moment est venu de nous bien comprendre. Après un petit coup de jarnac, on devient quelquefois bons amis, Je serai nommé comte, et l'on ne refusera pas à mes services le grand cordon de la Légion. Mais je tiens moins à ces deux points qu'à une chose où votre intérêt seul se trouve engagé... Vous n'avez pas encore nommé Rabourdin, j'ai eu des nouvelles ce matin, vous satisferez bien du monde en lui préférant Baudoyer...

— Nommer Baudoyer! s'écria le ministre, vous le connaissez!

— Oui, dit des Lupeaulx; mais, quand son incapacité sera prou-

vée, vous le destituerez en priant ses protecteurs de l'employer chez eux. Vous aurez ainsi pour vos amis une direction importante à donner, ce qui facilitera quelque transaction pour vous défaire de quelque ambitieux.

— J'ai promis à Rabourdin!

— Oui, mais je ne vous demande pas de changer aujourd'hui même. Je sais le danger de dire oui et non dans la même journée. Remettez les nominations, vous pourrez les signer après-demain. Eh bien, après-demain, vous reconnaîtrez qu'il est impossible de conserver Rabourdin, de qui, d'ailleurs, vous aurez reçu une belle et bonne démission.

— Sa démission?

— Oui.

— Pourquoi?

— Il est l'homme d'un pouvoir inconnu pour lequel il a fait l'espionnage en grand dans tous les ministères, et la chose a été découverte par une inadvertance; on en parle, les employés sont furieux. De grâce, ne travaillez pas aujourd'hui avec lui, laissez-moi trouver un biais pour vous en dispenser. Allez chez le roi, je suis sûr que vous trouverez des personnes contentes de votre concession à propos de Baudoyer, vous obtiendrez quelque chose en échange. Puis vous serez bien fort plus tard en destituant ce sot, puisqu'on vous l'aura pour ainsi dire imposé.

— Qui vous a fait changer ainsi sur le compte de Rabourdin?

— Aideriez-vous M. de Chateaubriand à faire un article contre le ministère? Eh bien, voici comment Rabourdin me traite dans son état, dit-il en donnant sa note au ministre. Il organise un gouvernement tout entier, sans doute au profit d'une société que nous ne connaissons pas. Je vais rester son ami pour le surveiller : je crois que je rendrai quelque grand service qui me mènera à la pairie, car la pairie est le seul objet de mes désirs. Sachez-le bien, je ne veux ni ministère ni quoi que ce soit qui puisse vous contrarier; je vise à la pairie, qui me permettra d'épouser la fille de quelque maison de banque avec deux cent mille livres de rente. Ainsi, laissez-moi vous rendre quelque grand service qui fasse dire au roi que j'ai sauvé le trône. Il y a longtemps que je le dis : le libéralisme ne nous livrera plus de bataille rangée; il a renoncé

aux conspirations, au carbonarisme, aux prises d'armes, il mine en dessous et se prépare à un complet *Ote-toi de là que je m'y mette!* Croyez-vous que je me sois fait le courtisan de la femme d'un Rabourdin pour mon plaisir? non, j'avais des renseignements! Ainsi deux choses aujourd'hui : l'ajournement des nominations, et votre coopération *sincère* à mon élection. Vous verrez si, vers la fin de la session, je ne vous aurai pas largement payé ma dette.

Pour toute réponse, le ministre prit le travail du personnel et le tendit à des Lupeaulx.

— Je vais faire dire à Rabourdin, reprit des Lupeaulx, que vous remettez le travail à samedi.

Le ministre consentit par un signe de tête. Le garçon du secrétariat traversa bientôt les cours et vint chez Rabourdin pour le prévenir que le travail était remis à samedi, jour où la Chambre ne s'occupait que de pétitions et où le ministre avait toute sa journée. En ce moment même, Saillard glissait sa phrase à la femme du ministre, qui lui répondit avec dignité qu'elle ne se mêlait point d'affaires d'État et que d'ailleurs elle avait entendu dire que M. Rabourdin était nommé. Saillard, épouvanté, monta chez Baudoyer et trouva Dutocq, Godard et Bixiou dans un état d'exaspération difficile à décrire, car ils parcouraient la terrible minute du travail de Rabourdin sur les employés.

BIXIOU, en montrant du doigt un passage.

Vous voilà, père Saillard : — « SAILLARD. La caisse est à supprimer dans tous les ministères, qui doivent avoir leurs comptes courants au Trésor. Saillard est riche et n'a nul besoin de pension. » Voulez-vous voir votre gendre? (Il feuillette.) Voilà : — « BAUDOYER. Complétement incapable. Remercié sans pension, il est riche. » Et l'ami Godard? (Il feuillette.) — « GODARD. A renvoyer! Une pension du tiers de son traitement. » Enfin nous y sommes tous. Moi, je suis « un artiste à faire employer par la liste civile, à l'Opéra, aux Menus-Plaisirs, au Muséum. Beaucoup de capacité, peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant. » Ah! je t'en donnerai, de l'artiste!

SAILLARD.

Supprimer les caissiers?... C'est un monstre!

BIXIOU.

Que dit-il de notre mystérieux Desroys? (Il feuillette et lit.) — « DESROYS. Homme dangereux, en ce qu'il est inébranlable en des principes contraires à tout pouvoir monarchique. Fils de conventionnel, il admire la Convention; il peut devenir un pernicieux publiciste. »

BAUDOYER.

La police n'est pas si habile !

GODARD.

Mais je vais au secrétariat général porter une plainte en règle; il faut nous retirer tous en masse si un pareil homme est nommé.

DUTOCQ.

Écoutez-moi, messieurs! de la prudence. Si vous vous souleviez d'abord, nous serions accusés de vengeance et d'intérêt personnel! Non, laissez courir le bruit tout doucement. Quand l'administration entière sera soulevée, vos démarches auront l'assentiment général.

BIXIOU.

Dutocq est dans les principes du grand air inventé par le sublime Rossini pour *Basilio*, et qui prouve que ce grand compositeur est un homme politique! Ceci me semble juste et convenable. Je compte mettre ma carte chez M. Rabourdin demain matin, et je vais faire graver BIXIOU; puis, comme titres, au-dessous : *Peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant.*

GODARD.

Bonne idée, messieurs. Faisons faire nos cartes, et que le Rabourdin les ait toutes demain matin.

BAUDOYER.

Monsieur Bixiou, chargez-vous de ce petit détail, et faites détruire les planches après qu'on en aura tiré une seule épreuve.

DUTOCQ, prenant à part Bixiou.

Eh bien, voulez-vous dessiner la charge maintenant?

BIXIOU.

Je comprends, mon cher, que vous êtes dans le secret depuis dix jours. (Il le regarde dans le blanc des yeux.) Serai-je sous-chef?

DUTOCQ.

Ma parole d'honneur, et mille francs de gratification, comme je vous l'ai dit. Vous ne savez pas quel service vous rendrez à des gens puissants.

BIXIOU.

Vous les connaissez?

DUTOCQ.

Oui.

BIXIOU.

Eh bien, je veux leur parler.

DUTOCQ, sèchement.

Faites la charge ou ne la faites pas, vous serez sous-chef ou vous ne le serez pas.

BIXIOU.

Eh bien, voyons les mille francs?

DUTOCQ.

Je vous les donnerai contre le dessin.

BIXIOU.

En avant! La charge courra demain dans les bureaux. Allons donc *embêter* les Rabourdin. (Parlant à Saillard, à Godard et à Baudoyer, qui causent entre eux à voix basse.) Nous allons aller travailler les voisins. (Il sort avec Dutocq et arrive au bureau Rabourdin. A son aspect, Fleury, Thuillier, Vimeux, s'animent. Eh bien, qu'avez-vous, messieurs? Ce que je vous ai dit est si vrai, que vous pouvez aller voir les preuves de la plus infâme des délations chez le vertueux, l'honnête, l'estimable, probe et pieux Baudoyer, qui certes est incapable, lui! du moins, de faire un pareil métier. Votre chef a inventé quelque guillotine pour les employés, c'est sûr, allez voir! suivez le monde, on ne paye pas si l'on est mécontent, vous jouirez de votre malheur GRATIS! Aussi les nominations sont-elles remises. Les bureaux sont en rumeur, et Rabourdin vient d'être prévenu que le ministre ne travaillerait pas avec lui aujourd'hui... Et allez donc!

Phellion et Poiret demeurèrent seuls. Le premier aimait trop Rabourdin pour aller chercher une conviction qui pouvait nuire à un homme qu'il ne voulait pas juger; le second n'avait plus que cinq jours à rester au bureau. En ce moment, Sébastien descendit pour venir chercher ce qui devait être compris dans les pièces à signer. Il fut assez étonné, sans en rien témoigner, de trouver le bureau désert.

PHELLION.

Mon jeune ami (Il se lève, cas rare.), savez-vous ce qui se passe, quels bruits courent sur môsieur Rabourdin, que vous aimez et (Il baisse la voix et s'approche de l'oreille de Sébastien.) que j'aime autant que je l'estime? On dit qu'il a commis l'imprudence de laisser traîner un travail sur les employés... (A ces mots, Phellion s'arrête, il est obligé de soutenir dans ses bras nerveux le jeune Sébastien, qui devient pâle comme une rose blanche et défaille sur une chaise.) Une clef dans le dos, môsieur Poiret! avez-vous une clef?

POIRET.

J'ai toujours celle de mon domicile. (Le vieux Poiret jeune insinue sa clef dans le dos de Sébastien, à qui Phellion fait boire un verre d'eau froide. Le pauvre enfant ne rouvre les yeux que pour verser un torrent de larmes. Il va se mettre la tête sur le bureau de Phellion, en s'y renversant, le corps abandonné comme si la foudre l'avait atteint, et ses sanglots sont si pénétrants, si vrais, si abondants, que, pour la première fois de sa vie, Poiret s'émeut de la douleur d'autrui.)

PHELLION, grossissant sa voix.

Allons, allons, mon jeune ami, du courage! Dans les grandes circonstances, il en faut. Vous êtes un homme. Qu'y a-t-il? en quoi ceci peut-il vous émouvoir si démesurément?

SÉBASTIEN, à travers ses sanglots.

C'est moi qui ai perdu M. Rabourdin! J'ai laissé l'état que j'avais copié, j'ai tué mon bienfaiteur, j'en mourrai... Un si grand homme! un homme qui eût été ministre!

POIRET, en se mouchant.

C'est donc vrai, qu'il a fait les rapports?

SÉBASTIEN, à travers ses sanglots.

Mais c'était pour... Allons, je vais dire ses secrets, maintenant! Ah! le misérable Dutocq! c'est lui qui l'a volé...

Et les pleurs, les sanglots recommencèrent si bien, que, de son cabinet, Rabourdin entendit le bruit, distingua la voix, et monta. Le chef trouva Sébastien presque évanoui, comme un Christ, entre les bras de Phellion et de Poiret, qui singeaient grotesquement la pause des deux Marie et dont les figures étaient crispées par l'attendrissement.

RABOURDIN.

Qu'y a-t-il, messieurs? (Sébastien se dresse sur ses pieds et tombe sur ses genoux devant Rabourdin.)

SÉBASTIEN.

Je vous ai perdu, monsieur! L'état, Dutocq le montre! il l'a sans doute surpris.

RABOURDIN, calme.

Je le savais. (Il relève Sébastien et l'emmène.) Vous êtes un enfant, mon ami. (Il s'adresse à Phellion.) Où sont ces messieurs?

PHELLION.

Môsieur, ils sont allés voir, dans le cabinet de M. Baudoyer, un état que l'on dit...

RABOURDIN.

Assez. (Il sort en tenant Sébastien. Poiret et Phellion se regardent en proie à une vive surprise et ne savent quelles idées se communiquer.)

POIRET, à Phellion.

M. Rabourdin!...

PHELLION, à Poiret.

M. Rabourdin!

POIRET.

Par exemple, M. Rabourdin!...

PHELLION.

Avez-vous vu comme il était, néanmoins, calme et digne...

POIRET, d'un air finaud qui ressemble à une grimace.

Il y aurait quelque chose là-dessous que cela ne m'étonnerait point.

PHELLION.

Un homme d'honneur, pur, sans tache...

POIRET.

Et ce Dutocq?

PHELLION.

Môsieur Poiret, vous pensez ce que je pense sur Dutocq; ne me comprenez-vous pas?

POIRET, en donnant deux ou trois petits coups de tête, répond d'un air fin.

Oui. (Tous les employés rentrent.)

FLEURY.

En voilà une sévère! et, après avoir lu, je ne le crois pas encore.

M. Rabourdin, le roi des hommes!... Ma foi, s'il y a des espions parmi ces hommes-là, c'est à dégoûter de la vertu. Je mettais Rabourdin dans les héros de Plutarque.

VIMEUX.

Oh! c'est vrai!

POIRET, songeant qu'il n'a plus que cinq jours.

Mais, messieurs, que dites-vous de celui qui a dérobé le travail, qui a guetté M. Rabourdin? (Dutocq s'en va.)

FLEURY.

C'est un Judas Iscariote! Qui est-ce?

PHELLION, finement.

Il n'est certes pas parmi nous.

VIMEUX, illuminé.

C'est Dutocq.

PHELLION.

Je n'en ai point vu la preuve, môsieur. Pendant que vous étiez absent, ce jeune homme, môsieur de la Roche, a failli mourir. Tenez, voyez ses larmes sur mon bureau!...

POIRET.

Nous l'avons tenu dans nos bras, évanoui... Et la clef de mon domicile! tiens, tiens, il l'a toujours dans le dos. (Poiret sort.)

VIMEUX.

Le ministre n'a pas voulu travailler avec Rabourdin aujourd'hui; et M. Saillard, à qui le chef du personnel a dit deux mots, est venu prévenir M. Baudoyer de faire une demande pour la croix de la Légion d'honneur; il y en a une pour le jour de l'an accordée à la division, et elle est donnée à M. Baudoyer. Est-ce clair? M. Rabourdin est sacrifié par ceux-là mêmes qui l'emploient. Voilà ce que dit Bixiou. Nous étions tous supprimés, excepté Phellion et Sébastien.

DU BRUEL, arrivant.

Eh bien, messieurs, est-ce vrai?

THUILLIER.

De la dernière exactitude.

DU BRUEL, remettant son chapeau.

Adieu, messieurs. (Il sort.)

THUILLIER.

Il ne s'amuse pas dans les feux de file, le vaudevilliste! Il va chez le duc de Rhétoré, chez le duc de Maufrigneuse; mais il peut courir! C'est, dit-on, Colleville qui sera notre chef.

PHELLION.

Il avait pourtant l'air d'aimer môsieur Rabourdin.

POIRET, rentrant.

J'ai eu toutes les peines du monde à ravoir la clef de mon domicile! Ce petit fond en larmes, et M. Rabourdin a disparu complétement. (Dutocq et Bixiou rentrent.)

BIXIOU.

Eh bien, messieurs, il se passe d'étranges choses dans votre bureau! Du Bruel!... (Il regarde dans le cabinet.) Parti?

THUILLIER.

En course!

BIXIOU.

Et Rabourdin?

FLEURY.

Fondu! distillé! *fumé!* Dire qu'un homme, le roi des hommes!...

POIRET, à Dutocq.

Dans sa douleur, monsieur Dutocq, le petit Sébastien vous accuse d'avoir pris le travail, il y a dix jours...

BIXIOU, en regardant Dutocq.

Il faut vous laver de ce reproche, mon cher. (Tous les employés contemplent fixement Dutocq.)

DUTOCQ.

Où est-il, ce petit aspic qui le copiait?

BIXIOU.

Comment savez-vous qu'il le copiait? Mon cher, il n'y a que le diamant qui puisse polir le diamant! (Dutocq sort.)

POIRET.

Écoutez, monsieur Bixiou, je n'ai plus que cinq jours et demi à rester dans les bureaux, et je voudrais une fois, une seule fois, avoir le plaisir de vous comprendre! Faites-moi l'honneur de m'expliquer en quoi le diamant est utile dans cette circonstance...

BIXIOU.

Cela veut dire, papa, car je veux bien une fois descendre jus-

qu'à vous, que, de même que le diamant peut seul user le diamant, de même il n'y a qu'un *curieux* qui puisse vaincre son semblable.

FLEURY.

Curieux est mis ici pour espion.

POIRET.

Je ne comprends pas...

BIXIOU.

Eh bien, ce sera pour une autre fois!

M. Rabourdin avait couru chez le ministre. Le ministre était à la Chambre. Rabourdin se rendit à la Chambre des députés, où il écrivit un mot au ministre. Le ministre était à la tribune, occupé d'une chaude discussion. Rabourdin attendit, non pas dans la salle des conférences, mais dans la cour, et se décida, malgré le froid, à se poster devant la voiture de l'Excellence, afin de lui parler quand elle y monterait. L'huissier lui avait dit que le ministre était engagé dans une tempête soulevée par les dix-neuf de l'extrême gauche, et qu'il y avait une séance orageuse. Rabourdin se promenait dans la largeur de la cour du palais, en proie à une agitation fébrile, et il attendit cinq mortelles heures. A six heures et demie, le défilé commença; mais le chasseur du ministre vint trouver le cocher.

— Hé! Jean, lui dit-il, monseigneur est parti avec le ministre de la guerre; ils vont chez le roi, et, de là, dînent ensemble. Nous irons le chercher à dix heures, il y aura conseil.

Rabourdin revint à pas lents chez lui, dans un abattement facile à concevoir. Il était sept heures. Il eut à peine le temps de s'habiller.

— Eh bien, tu es nommé, lui dit joyeusement sa femme quand il se montra dans le salon.

Rabourdin leva la tête par un mouvement d'horrible mélancolie, et répondit :

— Je crains bien de ne plus remettre les pieds au ministère.

— Quoi! dit sa femme agitée d'une horrible anxiété.

— Mon mémoire sur les employés court les bureaux, et il m'a été impossible de joindre le ministre!

Célestine eut une vision rapide, où, par un de ses éclairs infernaux, le démon lui montra le sens de sa dernière conversation avec des Lupeaulx.

— Si je m'étais conduite en femme vulgaire, pensa-t-elle, nous aurions eu la place.

Elle contempla Rabourdin avec une sorte de douleur. Il se fit un triste silence, et le dîner se passa dans de mutuelles méditations.

— Et c'est notre mercredi! dit-elle.

— Tout n'est pas perdu, ma chère Célestine, dit Rabourdin en mettant un baiser sur le front de sa femme; peut-être pourrai-je parler demain matin au ministre, et tout s'expliquera. Sébastien a passé hier la nuit, toutes les copies sont achevées et collationnées, je prierai le ministre de me lire en mettant tout sur son bureau. La Brière m'aidera. On ne condamne jamais un homme sans l'entendre.

— Je suis curieuse de savoir si M. des Lupeaulx viendra nous voir aujourd'hui.

— Lui?... certes, il n'y manquera pas, dit Rabourdin. Il y a du tigre chez lui, il aime à lécher le sang de la blessure qu'il a faite!

— Mon pauvre ami, reprit sa femme en lui prenant la main, je ne sais pas comment l'homme qui pouvait concevoir une si belle réforme n'a pas vu qu'elle ne devait être communiquée à personne. C'est de ces idées qu'un homme garde dans sa conscience, car lui seul peut les appliquer. Il fallait faire dans ta sphère comme Napoléon dans la sienne : il s'est plié, tordu, il a rampé! Oui, Bonaparte a rampé! Pour devenir général en chef, il a épousé la maîtresse de Barras. Il fallait attendre, se faire nommer député, suivre les mouvements de la politique, tantôt au fond de la mer, tantôt sur le dos d'une lame, et, comme M. de Villèle, prendre la devise italienne : *Col tempo,* traduite en français par *Tout vient à point pour qui sait attendre.* Cet orateur a visé le pouvoir pendant sept ans, et a commencé en 1814 par une protestation contre la Charte à l'âge où tu te trouves aujourd'hui. Voilà la faute! tu t'es subordonné, quand tu es fait pour ordonner.

L'arrivée du peintre Schinner imposa silence à la femme et au mari, que ces paroles rendirent songeur.

— Cher ami, dit le peintre en serrant la main à l'administrateur, le dévouement d'un artiste est bien inutile : mais, dans ces circonstances, nous sommes fidèles, nous autres ! J'ai acheté le journal du soir. Baudoyer est nommé directeur et décoré de la croix de la Légion d'honneur...

— Je suis le plus ancien, et j'ai vingt-quatre ans de service, dit en souriant Rabourdin.

— Je connais assez M. le comte de Sérizy, le ministre d'État; si vous voulez l'employer, je puis l'aller voir, dit Schinner.

Le salon s'emplit des personnes à qui les mouvements administratifs étaient inconnus. Du Bruel ne vint pas. Madame Rabourdin redoubla de gaieté, de grâce, comme le cheval qui, blessé dans la bataille, trouve encore des forces pour porter son maître.

— Elle est bien courageuse, dirent quelques femmes, qui furent charmantes pour elle en la voyant dans le malheur.

— Elle a eu cependant bien des attentions pour des Lupeaulx, dit la baronne du Châtelet à la vicomtesse de Fontaine.

— Croyez-vous que...? demanda la vicomtesse.

— Mais M. Rabourdin aurait au moins eu la croix ! dit madame de Camps en défendant son amie.

Vers onze heures, des Lupeaulx apparut, et l'on ne peut le peindre qu'en disant que ses lunettes étaient tristes et ses yeux gais ; mais le verre enveloppait si bien les regards, qu'il fallait être physionomiste pour découvrir leur expression diabolique. Il alla serrer la main à Rabourdin, qui ne put se dispenser de la lui laisser prendre.

— Nous avons à causer ensemble, lui dit-il en allant s'asseoir auprès de la belle Rabourdin, qui le reçut à merveille. — Eh ! fit-il en lui jetant un regard de côté, vous êtes grande, et je vous trouve comme je vous imaginais, sublime dans la déroute. Savez-vous qu'il est bien rare à une personne supérieure de répondre à l'idée qu'on se fait d'elle? la défaite ne vous accable donc pas? Vous avez raison, nous triompherons, lui dit-il à l'oreille. Votre sort est toujours entre vos mains, tant que vous aurez pour allié un homme qui vous adore. Nous tiendrons conseil...

— Mais Baudoyer est-il nommé? lui demanda-t-elle.

— Oui, dit le secrétaire général.

— Est-il décoré?

— Pas encore, mais il le sera.

— Eh bien?

— Vous ne connaissez pas la politique.

Pendant que cette soirée semblait éternelle à madame Rabourdin, il se passait à la place Royale une de ces comédies qui se jouent dans sept salons, à Paris, lors de chaque changement de ministère. Le salon des Saillard était plein. M. et madame Transon arrivèrent à huit heures. Madame Transon embrassa madame Baudoyer, *née Saillard*. M. Bataille, capitaine de la garde nationale, vint avec son épouse et le curé de Saint-Paul.

— Monsieur Baudoyer, dit madame Transon, je veux être la première à vous faire mon compliment; on a rendu justice à vos talents. Allons, vous avez bien gagné votre avancement.

— Vous voilà directeur, dit M. Transon en se frottant les mains, c'est très-flatteur pour le quartier.

— Et l'on peut bien dire que c'est sans intrigue, s'écria le père Saillard. Nous ne sommes pas intrigants, nous autres! nous n'allons pas dans les soirées intimes du ministre.

L'oncle Mitral se frotta le nez en souriant, il regarda sa nièce Élisabeth, qui causait avec Gigonnet. Falleix ne savait que penser de l'aveuglement du père Saillard et de Baudoyer. MM. Dutocq, Bixiou, du Bruel, Godard et Colleville, nommé chef, entrèrent.

— Quelles boules! dit Bixiou à du Bruel, quelle belle caricature si on les dessinait sous formes de raies, de dorades et de claquarts (nom vulgaire d'un coquillage) dansant une sarabande!

— Monsieur le directeur, dit Colleville, je viens vous féliciter, ou plutôt nous nous félicitons nous-mêmes de vous avoir à la tête de la direction, et nous venons vous assurer du zèle avec lequel nous coopérerons à vos travaux.

M. et madame Baudoyer, père et mère du nouveau directeur, étaient là, jouissant de la gloire de leur fils et de leur belle-fille. L'oncle Bidault, qui avait dîné au logis, avait un petit regard frétillant qui épouvanta Bixiou.

— En voilà un, dit l'artiste à du Bruel en montrant Gigonnet, qui peut faire un personnage de vaudeville! Qu'est-ce que ça vend? Un Chinois pareil devrait servir d'enseigne aux *Deux Magots*. Et

quelle redingote! je croyais qu'il n'y avait que Poiret capable d'en montrer une semblable après dix ans d'exposition publique aux intempéries parisiennes.

— Baudoyer est magnifique, dit du Bruel.

— Étourdissant, répondit Bixiou.

— Messieurs, leur dit Baudoyer, voici mon oncle propre, M. Mitral, et mon grand-oncle par ma femme, M. Bidault.

Gigonnet et Mitral jetèrent sur les trois employés un regard profond où éclatait la couleur de l'or, et qui fit son impression sur les deux rieurs.

— Hein! dit Bixiou en s'en allant sous les arcades de la place Royale, avez-vous bien examiné les deux oncles? deux exemplaires de Shylock. Ils vont, je le parie, à la Halle placer leurs écus à cent pour cent par semaine. Ils prêtent sur gages, ils vendent des habits, des galons, des fromages, des femmes et des enfants; ils sont arabes-juifs-génois-grecs-genevois-lombards et parisiens, nourris par une louve et enfantés par une Turque.

— Je crois bien, l'oncle Mitral a été huissier, dit Godard.

— Voyez-vous! dit du Bruel.

— Je vais aller voir tirer la pierre, reprit Bixiou, mais je voudrais bien étudier le salon de M. Rabourdin : vous êtes bien heureux de pouvoir y aller, du Bruel.

— Moi! dit le vaudevilliste, que voulez-vous que j'y fasse? ma figure ne se prête pas aux compliments de condoléance. Et puis c'est bien vulgaire aujourd'hui, d'aller faire queue chez les gens destitués.

A minuit, le salon de madame Rabourdin était désert, il ne restait plus que deux ou trois personnes, des Lupeaulx et les maîtres de la maison. Quand Schinner, madame et M. Octave de Camps furent partis, des Lupeaulx se leva d'un air mystérieux, se plaça le dos à la pendule et regarda tour à tour la femme et le mari.

— Mes amis, leur dit-il, rien n'est perdu, car, le ministre et moi, nous vous restons. Dutocq, entre deux pouvoirs, a préféré celui qui lui paraissait le plus fort. Il a servi la grande aumônerie et la cour, il m'a trahi, c'est dans l'ordre : un homme politique ne se plaint jamais d'une trahison. Seulement, Baudoyer sera destitué

dans quelques mois, et replacé sans doute à la préfecture de police, car la grande aumônerie ne l'abandonnera pas.

Et il fit une longue tirade à propos de la grande aumônerie et des dangers que courait le gouvernement à s'appuyer sur l'Église, sur les jésuites, etc. Mais il n'est pas inutile de faire observer que la cour et la grande aumônerie, à laquelle des journaux libéraux accordaient une influence énorme sur l'administration, s'étaient très-peu mêlées du sieur Baudoyer. Ces petites intrigues se mouraient dans la haute sphère devant les grands intérêts qui s'y agitaient. Si quelques paroles furent arrachées par l'importunité du curé de Saint-Paul et de M. Gaudron, la sollicitation s'était tue à la première observation du ministre. Les passions seules faisaient la police de la congrégation en se dénonçant les unes les autres... Le pouvoir occulte de cette association, bien permise en présence de l'effrontée société de la doctrine intitulée *Aide-toi, le ciel t'aidera,* ne devenait formidable que par l'action dont la dotaient gratuitement les subordonnés en s'en menaçant à l'envi. Enfin, les calomnies libérales se plaisaient à configurer la grande aumônerie en un géant politique, administratif, civil et militaire. La peur se fera toujours des idoles. En ce moment, Baudoyer croyait à la grande aumônerie, tandis que la seule aumônerie qui l'avait protégé siégeait au café *Thémis.* Il est, à certaines époques, des noms, des institutions, des pouvoirs à qui l'on prête tous les malheurs, à qui l'on dénie leurs talents, et qui servent de raison coefficiente aux sots. De même que M. de Talleyrand fut censé saluer tout événement par un bon mot, de même, en ce moment de la Restauration, la grande aumônerie faisait et défaisait tout. Malheureusement, elle ne faisait ni ne défaisait rien. Son influence n'était entre les mains ni d'un cardinal de Richelieu ni d'un cardinal Mazarin ; mais entre les mains d'une espèce de cardinal de Fleury, qui, timide pendant cinq ans, n'osa que pendant un jour, et osa mal. Plus tard, la doctrine fit impunément à Saint-Merri plus que Charles X ne prétendit faire en juillet 1830. Sans l'article sur la censure si sottement mis dans la nouvelle Charte, le journalisme aurait eu son Saint-Merri aussi. La branche cadette aurait légalement exécuté le plan de Charles X.

— Restez chef de bureau sous Baudoyer, ayez ce courage, reprit

des Lupeaulx, soyez un véritable homme politique; laissez de côté les pensées et les mouvements généreux, renfermez-vous dans vos fonctions; ne dites pas un mot à votre directeur, ne lui donnez pas un conseil, ne faites rien sans son ordre. En trois mois, Baudoyer quittera le ministère, ou destitué ou déporté sur une autre plage administrative. Il ira à la maison du roi peut-être. Il m'est arrivé deux fois dans ma vie d'être ainsi couché sous une avalanche de niaiseries, j'ai laissé passer.

— Oui, dit Rabourdin, mais vous n'étiez pas calomnié, atteint dans votre honneur, compromis...

— Ah! ah! ah! dit des Lupeaulx en interrompant le chef de bureau par un rire homérique; mais c'est là le pain quotidien de tout homme remarquable dans le beau pays de France, et il y a deux manières de prendre la chose : ou d'être au-dessous, il faut plier bagage et s'en aller planter des choux; ou d'être au-dessus, et marcher sans crainte, sans même tourner la tête.

— Je n'ai pour moi qu'une seule manière de dénouer le nœud coulant que l'espionnage et la trahison m'ont mis autour du cou, reprit Rabourdin, c'est de m'expliquer immédiatement avec le ministre, et, si vous m'êtes aussi sincèrement attaché que vous le dites, vous pouvez me mettre face à face avec lui demain.

— Vous voulez lui exposer votre plan d'administration?

Rabourdin inclina la tête.

— Eh bien, confiez-moi vos plans, vos mémoires, et je vous jure qu'il y passera la nuit.

— Allons-y donc, dit vivement Rabourdin, car c'est bien le moins qu'après six mois de travaux j'aie la jouissance de deux ou trois heures pendant lesquelles un ministre du roi sera forcé d'applaudir à tant de persévérance.

Mis par la ténacité de Rabourdin sur un chemin sans buissons où la ruse pût s'abriter, des Lupeaulx hésita pendant un moment et regarda madame Rabourdin en se demandant :

— Qui triomphera, de ma haine pour lui ou de mon goût pour elle?

— Si vous n'avez pas de confiance en moi, dit-il au chef de bureau après une pause, je vois que vous serez toujours pour moi l'homme de votre *note secrète*. — Adieu, madame.

Madame Rabourdin salua froidement. Célestine et Xavier se retirèrent, chacun de son côté, sans se rien dire, tant ils étaient oppressés par le malheur. La femme songeait à l'horrible situation où elle se trouvait vis-à-vis de son mari. Le chef de bureau, qui se résolvait à ne plus remettre les pieds au ministère et à donner sa démission, était perdu dans l'immensité de ses réflexions : il s'agissait pour lui de changer de vie et de prendre une voie nouvelle. Il resta pendant toute la nuit devant son feu, sans apercevoir Célestine, qui vint à plusieurs reprises sur la pointe du pied, dans ses vêtements de nuit.

— Puisque je dois aller une dernière fois au ministère pour retirer mes papiers et mettre Baudoyer au fait des affaires, tentons-y l'effet de ma démission, se dit-il.

Il rédigea sa démission, médita les expressions de la lettre dans laquelle il la mit et que voici :

« Monseigneur,

» J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence ma démission sous ce pli; mais j'ose croire qu'elle se souviendra de m'avoir entendu lui dire que j'avais remis mon honneur entre ses mains, et qu'il dépendait d'une explication immédiate. Cette explication, je l'ai vainement implorée, et aujourd'hui peut-être serait-elle inutile, alors qu'un fragment de mes travaux sur l'administration, surpris et défiguré, court dans les bureaux, est mal interprété par la haine, et me force à me retirer devant la tacite réprobation du pouvoir. Votre Excellence, le matin où je voulais lui parler, a pu penser qu'il s'agissait d'avancement, quand je ne songeais qu'à la gloire de son ministère et au bien public; il m'importait de rectifier ses idées à cet égard. »

Suivaient les formules de respect.

Il était sept heures et demie quand cet homme eut consommé le sacrifice de ses idées, car il brûla tout son travail. Fatigué par ses méditations et vaincu par ses souffrances morales, il s'assoupit la tête appuyée sur son fauteuil. Il fut réveillé par une sensation bizarre, il trouva ses mains couvertes des larmes de sa femme,

agenouillée devant lui. Célestine était venue lire la démission. Elle avait mesuré l'étendue de la chute. Elle et Rabourdin, ils allaient être réduits à quatre mille livres de rente. Elle avait supputé ses dettes, elles montaient à trente-deux mille francs! C'était la plus ignoble de toutes les misères. Et cet homme si noble et si confiant ignorait l'abus qu'elle s'était permis de la fortune confiée à ses soins. Elle sanglotait à ses pieds, belle comme Madeleine.

— Le malheur est complet, dit Xavier dans son effroi, je suis déshonoré au ministère, et déshonoré...

L'éclair de l'honneur pur scintilla dans les yeux de Célestine, elle se dressa comme un cheval effarouché, jeta sur Rabourdin un regard foudroyant.

— Moi! *moi!* lui dit-elle sur deux tons sublimes. Suis-je donc une femme vulgaire? Ne serais-tu pas nommé, si j'avais failli? Mais, reprit-elle, il est plus facile de croire à cela qu'à la vérité.

— Qu'y a-t-il? dit Rabourdin.

— Tout en deux mots, répondit-elle. Nous devons trente mille francs.

Rabourdin saisit sa femme par un geste fou et l'assit sur ses genoux avec joie.

— Console-toi, ma chère, dit-il avec un son de voix où perçait une adorable bonté qui changea l'amertume de ses larmes en je ne sais quoi de doux. Moi aussi, j'ai fait des fautes! j'ai travaillé fort inutilement pour mon pays, ou du moins j'ai cru pouvoir lui être utile... Maintenant, je vais marcher dans un autre sentier. Si j'avais vendu des épices, nous serions millionnaires. Eh bien, faisons-nous épiciers. Tu n'as que vingt-huit ans, mon ange! Eh bien, dans dix ans, l'industrie t'aura rendu le luxe que tu aimes, et auquel nous renoncerons pendant quelques jours. Moi aussi, chère enfant, je ne suis pas un mari vulgaire. Nous vendrons notre ferme! elle a depuis sept ans gagné de valeur. Cette plus-value et notre mobilier payeront *mes* dettes.

Elle embrassa son mari mille fois dans un seul baiser pour ce mot généreux.

— Nous aurons, reprit-il, cent mille francs à employer dans un commerce quelconque. Avant un mois, j'aurai choisi quelque spé-

culation. Le hasard, qui a fait rencontrer un Martin Falleix à un Saillard, ne nous manquera pas. Attends-moi pour déjeuner. Je reviendrai du ministère libre de mon collier de misère.

Célestine serra son mari dans ses bras avec une force que n'ont point les hommes dans leurs moments les plus encolérés, car la femme est plus forte par le sentiment que l'homme n'est fort par sa puissance. Elle pleurait, riait, sanglotait et parlait tout ensemble.

Quand à huit heures Rabourdin sortit, la portière lui remit les cartes railleuses de Baudoyer, de Bixiou, de Godard et autres. Néanmoins, il se rendit au ministère, et y trouva Sébastien à la porte, qui le supplia de ne point venir dans les bureaux, où il courait une infâme caricature sur lui.

— Si vous voulez m'adoucir l'amertume de la chute, apportez-moi ce dessin, dit-il, car je vais porter ma démission moi-même à Ernest de la Brière afin qu'elle ne soit pas dénaturée en suivant la voie administrative. J'ai mes raisons en vous demandant la caricature.

Quand, après s'être assuré que sa lettre était entre les mains du ministre, Rabourdin revint dans la cour, il trouva Sébastien en larmes, qui lui présenta la lithographie, dont le principal trait se trouve rendu dans le léger croquis ci-contre.

— Il y a là beaucoup d'esprit, dit Rabourdin en montrant au surnuméraire un front serein comme le fut celui du Sauveur quand on lui mit sa couronne d'épines.

Il entra dans les bureaux d'un air calme, et alla d'abord chez Baudoyer pour le prier de venir dans le cabinet de la division recevoir de lui les instructions relatives aux affaires que ce routinier devait désormais diriger.

— Dites à M. Baudoyer que ceci ne souffre pas de retard, ajouta-t-il devant Godard et les employés, ma démission est entre les mains du ministre, et je ne veux pas rester cinq minutes de plus qu'il ne faut dans les bureaux!

En apercevant Bixiou, Rabourdin alla droit à lui, lui montra la lithographie; et, au grand étonnement de tous, il lui dit :

— N'avais-je pas raison de prétendre que vous êtes un artiste? Il est seulement dommage que vous ayez dirigé la pointe de votre crayon contre un homme qui ne pouvait être jugé ni de cette ma-



Il trouva Sébastien en larmes, qui lui présenta la lithographie, dont voici le principal trait rendu par ce léger croquis.

nière, ni dans les bureaux; mais on rit de tout en France, même de Dieu!

Puis il entraîna Baudoyer dans l'appartement de feu la Billardière. A la porte se trouvaient Phellion et Sébastien, les seuls qui,



dans ce grand désastre particulier, osassent rester ostensiblement fidèles à cet accusé. Rabourdin, apercevant les yeux de Phellion humides, ne put s'empêcher de lui serrer la main.

— Môsieur, dit le bonhomme, si nous pouvons vous être utiles à quelque chose, disposez de nous..

— Entrez donc, mes amis, leur dit Rabourdin avec une grâce noble. — Sébastien, mon enfant, écrivez votre démission et envoyez-la par Laurent; vous devez être enveloppé dans la calomnie qui m'a renversé, mais j'aurai soin de votre avenir : nous ne nous quitterons plus.

Sébastien fondit en larmes.

M. Rabourdin s'enferma dans le cabinet de feu la Billardière avec M. Baudoyer, et Phellion l'aida à mettre le nouveau chef de division en présence de toutes les difficultés administratives. A chaque dossier que Rabourdin expliquait, à chaque carton ouvert, les petits yeux de Baudoyer devenaient grands comme des soucoupes.

— Adieu, monsieur, lui dit enfin Rabourdin d'un air à la fois solennel et railleur.

Sébastien avait, pendant ce temps-là, fait un paquet des papiers appartenant au chef de bureau, et les avait emportés dans un fiacre. Rabourdin passa par la grande cour du ministère, où tous les employés étaient aux fenêtres, et y attendit un moment les ordres du ministre. Le ministre ne bougea pas. Phellion et Sébastien tenaient compagnie à Rabourdin. Phellion escorta courageusement l'homme tombé jusqu'à la rue Duphot, en lui exprimant une respectueuse admiration. Il revint satisfait de lui-même reprendre sa place, après avoir rendu les honneurs funèbres au talent administratif méconnu.

BIXIOU, voyant rentrer Phellion.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

PHELLION.

Oui, môsieur !

POIRET.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FLEURY.

Que le parti prêtre se réjouit, et que M. Rabourdin a l'estime des gens d'honneur.

DUTOCQ, piqué.

Vous ne disiez pas cela hier.

FLEURY.

Si vous m'adressez encore la parole, vous aurez ma main sur la

figure, vous! Il est certain que vous avez *chipé* le travail de M. Rabourdin. (Dutocq sort.) Allez vous plaindre à votre M. des Lupeaulx, espion!

BIXIOU, riant et grimaçant comme un singe.

Je suis curieux de savoir comment ira la division? M. Rabourdin était un homme si remarquable, qu'il devait avoir ses vues en faisant ce travail. Le ministère perd une fameuse tête. (Il se frotte les mains.)

LAURENT.

M. Fleury est mandé au secrétariat.

LES EMPLOYÉS DES DEUX BUREAUX.

Enfoncé!

FLEURY, en sortant.

Ça m'est bien égal, j'ai une place d'éditeur responsable. J'aurai toute la journée à moi pour flâner ou pour remplir quelque place amusante dans le bureau du journal.

BIXIOU.

Dutocq a déjà fait destituer ce pauvre Desroys, accusé de vouloir couper les têtes...

THUILLIER.

Des rois?...

BIXIOU.

Recevez mes compliments,... il est joli, celui-là!

COLLEVILLE, entrant joyeux.

Messieurs, je suis votre chef...

THUILLIER, il embrasse Colleville.

Ah! mon ami, je le serais comme tu l'es, je ne serais pas si content.

BIXIOU.

C'est un coup de sa femme, mais ce n'est pas un coup de tête! (Éclats de rire.)

POIRET.

Qu'on me dise la morale de ce qui nous arrive aujourd'hui?...

BIXIOU.

La voulez-vous? L'antichambre de l'administration sera désormais la Chambre, la cour en est le boudoir, le chemin ordinaire en est la cave, le lit est plus que jamais le petit sentier de traverse.

POIRET.

Monsieur Bixiou, je vous en prie, expliquez-vous?

BIXIOU.

Je vais paraphraser mon opinion. Pour être quelque chose, il faut commencer par être tout. Il y a évidemment une réforme administrative à faire; car, ma parole d'honneur, l'État vole autant ses employés que les employés volent le temps dû à l'État; mais nous travaillons peu parce que nous ne recevons presque rien, nous trouvant en beaucoup trop grand nombre pour la besogne à faire, et ma *Vertueuse-Rabourdin* a vu tout cela! Ce grand homme de bureau prévoyait, messieurs, ce qui doit arriver, et ce que les niais appellent le jeu de nos admirables institutions libérales. La Chambre va vouloir administrer, et les administrateurs voudront être législateurs. Le gouvernement voudra administrer, et l'administration voudra gouverner. Aussi les lois seront-elles des règlements, et les ordonnances deviendront-elles des lois. Dieu fit cette époque pour ceux qui aiment à rire. Je vis dans l'admiration du spectacle que le plus grand railleur des temps modernes, Louis XVIII, nous a préparé. (Stupéfaction générale.) Messieurs, si la France, le pays le mieux administré de l'Europe, est ainsi, jugez de ce que doivent être les autres. Pauvres pays, je me demande comment ils peuvent marcher sans les deux Chambres, sans la liberté de la presse, sans le rapport et le mémoire, sans les circulaires, sans une armée d'employés!... Ah çà! comment ont-ils des armées, des flottes? comment existent-ils sans discuter à chaque respiration et à chaque bouchée?... Ça peut-il s'appeler des gouvernements, des patries? On m'a soutenu... (des farceurs de voyageurs!...) que ces gens prétendent avoir une politique, et qu'ils jouissent d'une certaine influence; mais je les plains! ils n'ont pas le *progrès des lumières*, ils ne peuvent pas remuer des idées, ils n'ont pas de tribuns indépendants, ils sont dans la barbarie. Il n'y a que le peuple français de spirituel. Comprenez-vous, monsieur Poiret (Poiret reçoit comme une secousse.), qu'un pays puisse se passer de chefs de division, de directeurs généraux, de ce bel état-major, la gloire de la France et de l'empereur Napoléon, qui eut bien ses raisons pour créer des places. Tenez, comme ces pays ont l'audace d'exister, et qu'à Vienne on compte à peu près cent employés au

ministère de la guerre, tandis que chez nous les traitements et les pensions forment le tiers du budget, ce dont on ne se doutait pas avant la Révolution, je me résume en disant que l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui a peu de chose à faire, devrait bien proposer un prix pour qui résoudra cette question : *Quel est l'État le mieux constitué, de celui qui fait beaucoup de choses avec peu d'employés, ou de celui qui fait peu de choses avec beaucoup d'employés ?*

POIRET.

Est-ce là votre dernier mot?

BIXIOU.

Yes, sir!... Ya, mein herr!... Si, signor! Da!... je vous fais grâce des autres langues.

POIRET lève les mains au ciel.

Mon Dieu! et l'on dit que vous êtes spirituel!

BIXIOU.

Vous ne m'avez donc pas compris?

PHELLION.

Cependant, la dernière proposition est pleine de sens...

BIXIOU.

Comme le budget, aussi compliquée qu'elle paraît simple, et je vous mets ainsi comme un lampion sur ce casse-cou, sur ce trou, sur ce gouffre, sur ce volcan appelé, par *le Constitutionnel,* « l'horizon politique ».

POIRET.

J'aimerais mieux une explication que je pusse comprendre...

BIXIOU.

Vive Rabourdin!... voilà mon opinion. Êtes-vous content?

COLLEVILLE, gravement.

M. Rabourdin n'a eu qu'un tort.

POIRET.

Lequel?

COLLEVILLE.

Celui d'être un homme d'État au lieu d'être un chef de bureau.

PHELLION, en se plaçant devant Bixiou.

Pourquoi, môsieur, vous qui compreniez si bien M. Rabourdin, avez-vous fait cette ign..., cette inf.., cette affreuse caricature?

BIXIOU.

Et notre pari? Oubliez-vous que je jouais le jeu du diable, et que votre bureau me doit un dîner au *Rocher de Cancale !*

POIRET, très-chiffonné.

Il est donc dit que je quitterai le bureau sans avoir jamais pu comprendre une phrase, un mot, une idée de M. Bixiou.

BIXIOU.

C'est votre faute ! demandez à ces messieurs?... — Messieurs, avez-vous compris le sens de mes observations? sont-elles justes, lumineuses?

TOUS.

Hélas! oui.

MINARD.

Et la preuve, c'est que je viens d'écrire ma démission. Adieu, messieurs, je me jette dans l'industrie...

BIXIOU.

Avez-vous inventé des corsets mécaniques ou des biberons, des pompes à incendie ou des paracrottes, des cheminées qui ne consomment pas de bois, ou des fourneaux qui cuisent les côtelettes avec trois feuilles de papier?

MINARD, en s'en allant.

Je garde mon secret.

BIXIOU.

Eh bien, jeune Poiret jeune, vous le voyez!... ces messieurs me comprennent tous...

POIRET, humilié.

Monsieur Bixiou, voulez-vous me faire l'honneur de me parler une seule fois mon langage en descendant jusqu'à moi?...

BIXIOU, en guignant les employés.

Volontiers! (Il prend Poiret par le bouton de sa redingote.) Avant de vous en aller d'ici, peut-être serez-vous bien aise de savoir qui vous êtes...

POIRET, vivement.

Un honnête homme, monsieur.

BIXIOU, il hausse les épaules.

... De définir, d'expliquer, de pénétrer, d'analyser ce que c'est qu'un employé... Le savez-vous?

POIRET.

Je le crois.

BIXIOU, tortille le bouton.

J'en doute.

POIRET.

C'est un homme payé par le gouvernement pour faire un travail.

BIXIOU.

Évidemment; alors, un soldat est un employé.

POIRET, embarrassé.

Mais non.

BIXIOU.

Cependant, il est payé par l'État pour monter la garde et être passé en revue. Vous me direz qu'il souhaite trop quitter sa place, qu'il est trop peu en place, qu'il travaille trop et touche généralement trop peu de métal, excepté toutefois celui de son fusil.

POIRET ouvre de grands yeux.

Eh bien, monsieur, un employé serait plus logiquement un homme qui, pour vivre, a besoin de son traitement et qui n'est pas libre de quitter sa place, ne sachant faire autre chose qu'expédier.

BIXIOU.

Ah! nous arrivons à une solution... Ainsi, le bureau est la coque de l'employé. Pas d'employé sans bureau, pas de bureau sans employé. Que faisons-nous alors du douanier? (Poiret essaye de piétiner, il échappe à Bixiou, qui lui a coupé un bouton et qui le reprend par un autre.) Bah! ce serait dans la matière bureaucratique un être neutre. Le gabelou est à moitié employé, il est sur les confins des bureaux et des armes, comme sur les frontières : ni tout à fait soldat, ni tout à fait employé. Mais, papa, où allons-nous? (Il tortille le bouton.) Où cesse l'employé? Question grave! Un préfet est-il un employé?

POIRET, timidement.

C'est un fonctionnaire.

BIXIOU.

Ah! vous arrivez à ce contre-sens qu'un fonctionnaire ne serait pas un employé!...

POIRET, fatigué, regarde tous les employés.

M. Godard a l'air de vouloir dire quelque chose.

GODARD.

L'employé serait l'ordre et le fonctionnaire un genre.

BIXIOU, souriant.

Je ne vous croyais pas capable de cette ingénieuse distinction, brave sous-ordre.

POIRET.

Où allons-nous?...

BIXIOU.

La la, papa, ne marchons pas sur notre longe!... Écoutez, et nous finirons par nous entendre. Tenez, posons un axiome que je lègue aux bureaux. Où finit l'employé commence le fonctionnaire, où finit le fonctionnaire commence l'homme d'État. Il se rencontre cependant peu d'hommes d'État parmi les préfets. Le préfet serait alors un neutre des genres supérieurs. Il se trouverait entre l'homme d'État et l'employé, comme le douanier se trouve entre le civil et le militaire. Continuons à débrouiller ces hautes questions. (Poiret devient rouge.) Ceci ne peut-il pas se formuler par ce théorème digne de la Rochefoucauld : Au-dessus de vingt mille francs d'appointements, il n'y a plus d'employés. Nous pouvons mathématiquement en tirer ce premier *corollaire :* L'homme d'État se déclare dans la sphère des traitements supérieurs. Et ce non moins important et logique deuxième *corollaire :* Les directeurs généraux peuvent être des hommes d'État. Peut-être est-ce dans ce sens que plus d'un député se dit : « C'est un bel état que d'être directeur général! » Mais, dans l'intérêt de la langue française et de l'Académie...

POIRET, tout à fait fasciné par la fixité du regard de Bixiou.

La langue française!... l'Académie!...

BIXIOU, il coupe un second bouton et ressaisit le bouton supérieur.

Oui, dans l'intérêt de notre belle langue, on doit faire observer que, si le chef de bureau peut, à la rigueur, être encore un employé, le chef de division doit être un bureaucrate. Ces messieurs... (Il se tourne vers les employés en leur montrant un troisième bouton coupé à la redingote de Poiret.), ces messieurs apprécieront cette nuance pleine de délicatesse. — Ainsi, papa Poiret, l'employé finit exclusivement au

chef de division. Voici donc la question bien posée, il n'existe plus aucune incertitude, l'employé, qui pouvait paraître indéfinissable, est défini.

POIRET.

Cela me semble hors de doute.

BIXIOU.

Néanmoins, faites-moi l'amitié de résoudre cette question : Un juge étant inamovible, conséquemment ne pouvant être, selon votre subtile distinction, un fonctionnaire, et n'ayant pas un traitement en harmonie avec son ouvrage, doit-il être compris dans la classe des employés?...

POIRET, il regarde les corniches.

Monsieur, je n'y suis plus...

BIXIOU, il coupe un quatrième bouton.

Je voulais vous prouver, monsieur, que rien n'est simple, mais surtout, et ce que je vais dire est pour les philosophes (si vous voulez me permettre de retourner un mot de Louis XVIII), je veux faire voir que, à côté du besoin de définir, se trouve le danger de s'embrouiller.

POIRET, s'essuie le front.

Pardon, monsieur, j'ai mal au cœur... (Il veut croiser sa redingote.) Ah! vous m'avez coupé tous mes boutons!

BIXIOU.

Eh bien, comprenez-vous?...

POIRET, mécontent.

Oui, monsieur..., oui, je comprends que vous avez voulu faire une très-mauvaise farce en me coupant mes boutons, sans que je m'en aperçusse!...

BIXIOU, gravement.

Vieillard, vous vous trompez. J'ai voulu graver dans votre cerveau la plus vivante image possible du gouvernement constitutionnel (Tous les employés regardent Bixiou; Poiret, stupéfait, le contemple dans une sorte d'inquiétude.), et vous tenir ainsi ma parole. J'ai pris la manière parabolique des sauvages! (*Écoutez !*) Pendant que les ministres établissent à la Chambre des colloques à peu près aussi concluants, aussi utiles que le nôtre, l'administration coupe des boutons aux contribuables.

TOUS.

Bravo, Bixiou!

POIRET, qui comprend.

Je ne regrette plus mes boutons.

BIXIOU.

Et je fais comme Minard, je ne veux plus émarger pour si peu de chose, et je prive le ministère de ma coopération. (Il sort au milieu des rires de tous les employés.)

Il se passait dans le salon de réception du ministère une autre scène, plus instructive que celle-ci, car elle peut apprendre comment périssent les grandes idées dans les sphères supérieures et comment on s'y console d'un malheur.

En ce moment, des Lupeaulx présentait au ministre le nouveau directeur, M. Baudoyer. Il se trouvait dans le salon deux ou trois députés ministériels, influents, et M. Clergeot, à qui l'Excellence donnait l'assurance d'un traitement honorable. Après quelques phrases banales échangées, l'événement du jour fut sur le tapis.

UN DÉPUTÉ.

Vous n'aurez donc plus Rabourdin?

DES LUPEAULX.

Il a donné sa démission.

CLERGEOT.

Il voulait, dit-on, réformer l'administration.

LE MINISTRE, en regardant les députés.

Les traitements ne sont peut-être pas proportionnés aux exigences du service.

DE LA BRIÈRE.

Selon M. Rabourdin, cent employés à douze mille francs feraient mieux et plus promptement que mille employés à douze cents francs.

CLERGEOT.

Peut-être a-t-il raison.

LE MINISTRE.

Que voulez-vous! la machine est montée ainsi, il faudrait la briser et la refaire; mais qui donc en aura le courage, en présence

de la tribune, sous le feu des sottes déclamations de l'opposition, ou des terribles articles de la presse? Il s'ensuit qu'un jour il y aura quelque solution de continuité dommageable entre le gouvernement et l'administration.

LE DÉPUTÉ.

Qu'arrivera-t-il?

LE MINISTRE.

Un ministre voudra le bien sans pouvoir l'accomplir. Vous aurez créé des lenteurs interminables entre les choses et les résultats. Si vous avez rendu le vol d'un écu vraiment impossible, vous n'empêcherez pas les collusions dans la sphère des intérêts. On ne concédera certaines opérations qu'après des stipulations secrètes, qu'il sera difficile de surprendre. Enfin les employés, depuis le plus petit jusqu'au chef de bureau, vont avoir des opinions à eux, ils ne seront plus les mains d'une cervelle, ils ne représenteront plus la pensée du gouvernement; l'opposition tend à leur donner le droit de parler contre lui, voter contre lui, juger contre lui.

BAUDOYER, tout bas, mais de manière à être entendu.

Monseigneur est sublime.

DES LUPEAULX.

Certes, la bureaucratie a des torts : je la trouve et lente et insolente, elle enserre un peu trop l'action ministérielle, elle étouffe bien des projets, elle arrête le progrès; mais l'administration française est admirablement utile...

BAUDOYER.

Certes!

DES LUPEAULX.

Ne fût-ce qu'à soutenir la papeterie et le timbre. Si, comme les excellentes ménagères, elle est un peu taquine, elle peut, à toute heure, rendre compte de sa dépense. Quel est le négociant habile qui ne jetterait pas joyeusement, dans le gouffre d'une assurance quelconque, cinq pour cent de toute sa production, du capital qui sort ou rentre, pour ne pas avoir de *coulage?*

LE DÉPUTÉ, manufacturier.

Les industriels des deux mondes souscriraient avec joie à un pareil accord avec ce génie du mal appelé coulage.

DES LUPEAULX.

Eh bien, quoique la statistique soit l'enfantillage des hommes d'État modernes, qui croient que les chiffres sont le calcul, on doit se servir de chiffres pour calculer. Calculons donc! Le chiffre est, d'ailleurs, la raison probante des sociétés basées sur l'intérêt personnel et sur l'argent, et telle est la société que nous a faite la Charte! selon moi, du moins. Puis rien ne convaincra mieux les *masses intelligentes* qu'un peu de chiffres. Tout, disent nos hommes d'État de la gauche, en définitive, se résout par des chiffres. Chiffrons. (**Le ministre va causer à voix basse avec un député, dans un coin.**) On compte environ quarante mille employés en France, déduction faite des salariés, car un cantonnier, un balayeur des rues, une rouleuse de cigares ne sont pas des employés. La moyenne des traitements est de quinze cents francs. Multipliez quarante mille par quinze cents, vous obtenez soixante millions. Et d'abord, un publiciste pourrait faire observer à la Chine, à la Russie, où tous les employés volent, à l'Autriche, aux républiques américaines, au monde, que, pour ce prix, la France obtient la plus fureteuse, la plus méticuleuse, la plus écrivassière, paperassière, inventorière, contrôleuse, vérifiante, soigneuse, enfin la plus femme de ménage des administrations connues! Il ne se dépense pas, il ne s'encaisse pas un centime en France qui ne soit ordonné par une lettre, prouvé par une pièce, produit et reproduit sur des états de situation, payé sur quittance; puis la demande et la quittance sont enregistrées, contrôlées, vérifiées par des gens à lunettes. Au moindre défaut de forme, l'employé s'effarouche, car il vit de ces scrupules. Enfin bien des pays seraient contents, mais Napoléon ne s'en est pas tenu là. Ce grand organisateur a rétabli les magistrats suprêmes d'une cour unique dans le monde. Ces magistrats passent leurs jours à vérifier tous les bons, paperasses, rôles, contrôles, acquits-à-caution, payements, contributions reçues, contributions dépensées, etc., que les employés ont écrits. Ces juges sévères poussent le talent du scrupule, le génie de la recherche, la vue des lynx, la perspicacité des comptes jusqu'à refaire toutes les additions pour chercher des soustractions. Ces sublimes victimes des chiffres renvoient, deux ans après, à un intendant militaire, un état quelconque où il y a une erreur de deux centimes. Ainsi, l'administra-

tion française, la plus pure de toutes celles qui paperassent sur le globe, a rendu, comme vient de le dire Son Excellence, le vol impossible en France, la concussion est une chimère. Eh bien, que peut-on objecter? La France possède un revenu de douze cents millions, elle le dépense, voilà tout. Il entre douze cents millions dans ses caisses, et douze cents millions en sortent. Elle manie donc deux milliards quatre cents millions, et ne paye que soixante millions, deux et demi pour cent, pour avoir la certitude qu'il n'existe pas de coulage. Notre livre de cuisine politique coûte soixante millions, mais la gendarmerie, les tribunaux, les bagnes et la police coûtent autant et ne nous font rien rendre. Et nous trouvons l'emploi des gens qui ne peuvent pas faire autre chose que ce qu'ils font, croyez-le bien. Le gaspillage, s'il y en a, ne peut plus être que moral et législatif, les Chambres en sont alors les complices, le gaspillage devient légal. Le coulage consiste à faire faire des travaux qui ne sont pas urgents ou nécessaires, à dégalonner et regalonner les troupes, à commander des vaisseaux sans s'inquiéter s'il y a du bois et de payer alors le bois trop cher, à se préparer à la guerre sans la faire, à payer les dettes d'un État sans lui en demander le remboursement ou des garanties, etc., etc.

BAUDOYER.

Mais ce haut coulage ne regarde pas l'employé. Cette mauvaise gestion des affaires du pays concerne l'homme d'État qui conduit le vaisseau.

LE MINISTRE, qui a fini sa conversation.

Il y a du vrai dans ce que vient de dire des Lupeaulx; mais sachez (A Baudoyer.), monsieur le directeur, que personne n'est au point de vue d'un homme d'État. Ordonner toute espèce de dépenses, même inutiles, ne constitue pas une mauvaise gestion. N'est-ce pas toujours animer le mouvement de l'argent, dont l'immobilité devient, en France surtout, funeste par suite des habitudes avaricieuses et profondément illogiques de la province, qui enfouit des tas d'or...

LE DÉPUTÉ, qui a écouté des Lupeaulx.

Mais il me semble que, si Votre Excellence avait raison tout à l'heure, et si notre spirituel ami (Il prend des Lupeaulx par le bras.) n'a pas tort, que conclure?

DES LUPEAULX, après avoir regardé le ministre.

Il y a sans doute quelque chose à faire...

DE LA BRIÈRE, timidement.

M. Rabourdin a donc raison?

LE MINISTRE.

Je verrai Rabourdin.

DES LUPEAULX.

Ce pauvre homme a eu le tort de se constituer le juge suprême de l'administration et des hommes qui la composent; il ne veut que trois ministères...

LE MINISTRE, interrompant.

Il est donc fou?

LE DÉPUTÉ.

Comment représenterait-on, dans les ministères, les chefs des partis à la Chambre?

BAUDOYER, d'un air qu'il croit fin.

Peut-être M. Rabourdin changeait-il aussi la constitution due au roi législateur.

LE MINISTRE, devenu pensif, prend le bras de la Brière et l'emmène.

Je voudrais voir le travail de Rabourdin; et, puisque vous le connaissez...

DE LA BRIÈRE, dans le cabinet.

Il a tout brûlé, vous l'avez laissé déshonorer, il quitte l'administration. Ne croyez pas, monseigneur, qu'il ait eu la sotte pensée, comme des Lupeaulx veut le faire croire, de rien changer à l'admirable centralisation du pouvoir.

LE MINISTRE, en lui-même.

J'ai fait une faute. (Il reste un moment silencieux.) Bah! nous ne manquerons jamais de plans de réforme...

DE LA BRIÈRE.

Ce n'est pas les idées, mais les hommes d'exécution qui manquent.

Des Lupeaulx, ce délicieux avocat des abus, entra dans le cabinet.

— Monseigneur, je pars pour mon élection.

— Attendez! dit l'Excellence en laissant son secrétaire particu-

lier et prenant le bras de des Lupeaulx, avec qui il alla dans l'embrasure de la fenêtre. Mon cher, laissez-moi cet arrondissement, vous serez nommé comte, et je paye vos dettes... Enfin, si, après le renouvellement de la Chambre, je reste aux affaires, je trouverai l'occasion de vous faire nommer pair de France dans une fournée.

— Vous êtes homme d'honneur, j'accepte.

Ce fut ainsi que Clément Chardin des Lupeaulx, dont le père, anobli sous Louis XV, portait *écartelé au premier d'argent au loup ravissant de sable emportant un agneau de gueules; au deux, de pourpre à trois fermeaux d'argent; deux et un, aux trois pals de gueules et d'argent de douze pièces; au quatre, d'or au caducée de gueules mis en pal, volé et serpenté de sinople, soutenu de quatre pattes de griffon mouvantes des flancs de l'écu;* avec EN LUPUS IN HISTORIA pour devise, put surmonter cet écusson quasi railleur d'une couronne comtale.

En 1830, vers la fin de décembre, M. Rabourdin eut une affaire qui l'amena dans son ancien ministère, où les bureaux avaient été agités par des déménagements de fond en comble. Cette révolution pesa principalement sur les garçons de bureau, qui n'aiment guère les nouveaux visages. Venu de bonne heure au ministère dont les êtres lui étaient connus, Rabourdin put entendre le dialogue suivant entre les deux neveux de Laurent, car l'oncle avait eu sa retraite :

— Eh bien, comment va ton chef de division?

— Ne m'en parle pas, je n'en peux rien faire. Il me sonne pour me demander si j'ai vu son mouchoir ou sa tabatière. Il reçoit sans faire attendre; enfin pas la moindre dignité. Moi, je suis obligé de lui dire : « Mais, monsieur, M. le comte, votre prédécesseur, dans l'intérêt du pouvoir, il bûchait son fauteuil avec son canif pour faire croire qu'il travaillait. » Enfin, il brouille tout! je trouve tout sens dessus dessous, c'est un bien petit esprit... Et le tien?

— Le mien? oh! j'ai fini par le former, il sait maintenant où sont placés son papier à lettres, ses enveloppes, son bois, toutes ses affaires. Mon autre jurait, celui-là est doux...; mais ça n'a pas le grand genre; puis il n'est pas décoré, je n'aime pas qu'un chef soit sans décoration : on peut le prendre pour un de nous, c'est humi-

liant. Il emporte le papier du bureau, et il m'a demandé si je pouvais aller servir chez lui des jours de soirée.

— Eh! quel gouvernement, mon cher!

— Oui, tout le monde y carotte.

— Pourvu qu'on ne nous rogne pas nos pauvres appointements!

— J'en ai peur. Les Chambres sont bien regardantes. On chicane le bois des bûches.

— Eh bien, ça ne durera pas longtemps, s'ils prennent ce genre-là.

— Nous sommes pincés! on nous écoutait.

— Eh! c'est défunt M. Rabourdin... Ah! monsieur, je vous ai reconnu à votre manière de vous présenter... Si vous avez besoin ici, personne ne saura ce qu'on vous doit d'égards, car nous sommes les seuls qui soyons restés de votre temps... MM. Colleville et Baudoyer n'ont pas usé le maroquin de leurs fauteuils après votre départ... Oh! mon Dieu, six mois après, ils ont été nommés percepteurs à Paris.

Paris, juillet 1836.

LES

COMÉDIENS SANS LE SAVOIR

A MONSIEUR LE COMTE JULES DE CASTELLANE

Léon de Lora, notre célèbre peintre de paysage, appartient à l'une des plus nobles familles du Roussillon, espagnole d'origine, et qui, si elle se recommande par l'antiquité de la race, est depuis cent ans vouée à la pauvreté proverbiale des hidalgos. Venu de son pied léger à Paris du département des Pyrénées-Orientales, avec une somme de onze francs pour tout viatique, il y avait, en quelque sorte, oublié les misères de son enfance et sa famille au milieu des misères qui ne manquent jamais aux rapins, dont toute la fortune est une intrépide vocation. Puis les soucis de la gloire et ceux du succès furent d'autres causes d'oubli.

Si vous avez suivi le cours sinueux et capricieux de ces Études, peut-être vous souvenez-vous de Mistigris, élève de Schinner, un des héros de *un Début dans la vie* (Scènes de la Vie Privée), et de ses apparitions dans quelques autres Scènes. En 1845, le paysagiste, émule des Hobbema, des Ruysdael, des Lorrain, ne ressemble plus au rapin dénué, frétillant que vous avez vu. Homme illustre, il possède une charmante maison rue de Berlin, non loin de l'hôtel de *Brambourg*, où demeure son ami Bridau, et près de la maison de Schinner, son premier maître. Il est membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur, il a trente-neuf ans, il a vingt mille francs de rente, ses toiles sont payées au poids de l'or, et, ce qui lui semble plus extraordinaire que d'être invité parfois aux

bals de la cour, son nom jeté si souvent, depuis seize ans, par la presse à l'Europe, a fini par pénétrer dans la vallée des Pyrénées-Orientales, où végètent trois véritables Lora, son frère aîné, son père et une vieille tante paternelle, mademoiselle Urraca y Lora.

Dans la ligne maternelle, il ne reste plus au peintre célèbre qu'un cousin, neveu de sa mère, âgé de cinquante ans, habitant d'une petite ville manufacturière du département. Ce cousin fut le premier à se souvenir de Léon. En 1840 seulement, Léon de Lora reçut une lettre de M. Sylvestre Palafox-Castel-Gazonal (appelé tout simplement Gazonal), auquel il répondit qu'il était bien lui-même, c'est-à-dire le fils de feu Léonie Gazonal, femme du comte Fernand Didas y Lora.

Le cousin Sylvestre Gazonal alla, dans la belle saison de 1841, apprendre à l'illustre famille inconnue des Lora que le petit Léon n'était pas parti pour le Rio de la Plata, comme on le croyait, qu'il n'y était pas mort, comme on le croyait, et qu'il était un des plus beaux génies de l'école française, ce qu'on ne crut pas. Le frère aîné, don Juan de Lora, dit à son cousin Gazonal qu'il était la victime d'un plaisant de Paris.

Or, ledit Gazonal se proposant d'aller à Paris pour y suivre un procès que, par un conflit, le préfet des Pyrénées-Orientales avait arraché de la juridiction ordinaire pour le transporter au conseil d'État, le provincial se promit d'éclaircir le fait, et de *demander raison* de son impertinence au peintre parisien. Il arriva que M. Gazonal, logé dans *un maigre garni* de la rue Croix-des-Petits-Champs, fut ébahi de voir le palais de la rue de Berlin. En y apprenant que le maître voyageait en Italie, il renonça momentanément à *demander raison,* et douta de voir reconnaître sa parenté maternelle par l'homme célèbre.

De 1843 à 1844, Gazonal suivit son procès. Cette contestation, relative à une question de cours et de hauteur d'eau, un barrage à enlever, dont se mêlait l'administration, soutenue par des riverains, menaçait l'existence même de la fabrique. En 1845, Gazonal regardait ce procès comme entièrement perdu, le secrétaire du maître des requêtes chargé de faire le rapport lui ayant confié que ce rapport serait opposé à ses conclusions, et son avocat le lui ayant confirmé. Gazonal, quoique commandant de la garde nationale de



SYLVESTRE GAZONAL.

Trop bien mis pour la circonstance.

sa ville et l'un des plus habiles fabricants de son département, se trouvait si peu de chose à Paris, il y fut si effrayé de la cherté de la vie et des moindres babioles, qu'il s'était tenu coi dans son méchant hôtel. Ce Méridional, privé de son soleil, exécrait Paris, qu'il nommait une fabrique de rhumatismes. En additionnant les dépenses de son procès et de son séjour, il se promettait à son retour d'empoisonner le préfet ou de le minotauriser! Dans ses moments de tristesse, il tuait raide le préfet; dans ses moments de gaieté, il se contentait de le minotauriser.

Un matin, à la fin de son déjeuner, tout en maugréant, il prit rageusement le journal. Ces lignes, qui terminaient un article : « Notre grand paysagiste Léon de Lora, revenu d'Italie depuis un mois, exposera plusieurs toiles au Salon; ainsi l'exposition sera, comme on le voit, très-brillante..., » frappèrent Gazonal comme si la voix qui parle aux joueurs quand ils gagnent les lui eût jetées dans l'oreille. Avec cette soudaineté d'action qui distingue les gens du Midi, Gazonal sauta de l'hôtel dans la rue, de la rue dans un cabriolet, et alla rue de Berlin, chez son cousin.

Léon de Lora fit dire à son cousin Gazonal qu'il l'invitait à déjeuner au café de *Paris* pour le lendemain, car il se trouvait pour le moment occupé d'une manière qui ne lui permettait pas de recevoir. Gazonal, en homme du Midi, conta toutes ses peines au valet de chambre.

Le lendemain, à dix heures, Gazonal, trop bien mis pour la circonstance (il avait endossé son habit bleu-barbeau à boutons dorés, une chemise à jabot, un gilet blanc et mis des gants jaunes), attendit son amphitryon en piétinant pendant une heure sur le boulevard, après avoir appris du *cafétier* (nom des maîtres de café en province) que ces messieurs déjeunaient habituellement entre onze heures et midi.

— Vers onze heures et demi, deux Parisiens, en simple lévite, disait-il quand il raconta ses aventures à ceux de son endroit, et qui avaient l'air de rienne du tout, s'écrièrent en me voyant sur le boulevard : « Voilà ton Gazonal!... »

Cet interlocuteur était Bixiou, de qui Léon de Lora s'était muni pour *faire poser* son cousin.

— « Ne vous fâchez pas, mon cher cousin! je suis le vôtre, »

s'écria le petit Léon en me serrant dans ses bras, disait Gazonal à ses amis, à son retour. Le déjeuner fut splendide. Et je crus avoir la berlue en voyant le nombre de pièces d'or que nécessita la carte. Ces gens-là doivent gagner leur pesant d'or, car mon cousin donna trenteu sols au garçon, la journée d'un homme.

Pendant ce déjeuner monstre, vu qu'il y fut consommé six douzaines d'huîtres d'Ostende, six côtelettes à la Soubise, un poulet à la Marengo, une mayonaise de homard, des petits pois, une croûte aux champignons, arrosés de trois bouteilles de vin de Bordeaux, de trois bouteilles de vin de Champagne, plus les tasses de café, de liqueurs, sans compter les hors-d'œuvre, Gazonal fut magnifique de verve contre Paris. Le noble fabricant se plaignit de la longueur des pains de quatre livres, de la hauteur des maisons, de l'indifférence des passants les uns pour les autres, du froid et de la pluie, de la cherté des demi-fiacres, et tout cela si spirituellement, que les deux artistes se prirent de belle amitié pour Gazonal et lui firent raconter son procès.

— Mone proxès, dit-il en grasseyant les *r* et accentuant tout à la provençale, est queleque chozze de bienne simple : iles veullente ma fabrique. Jé trrouve ici uneu bette d'avocatte à qui jé donne vinte francs à chaque fois pour ouvrire l'œil, et jeu leu trouve toujours enédôrmi... C'ette une limâsse qui roulle vottur et jé vienze à pied, ile mé carrôtte indignémente, jé neu fais que le trazette de l'unne à l'otte, et jeu voiz que j'aurais dû prrendreu vottur... Onné régarde ici que les gens qui se cachent dedans leur vottur!... D'otte parre, le conneseille d'État ette une tas de fainnéants qui laissente feireu leur bésôgneu a dé pétits drolles soudoyéz par notte preffette... Voilà mone proxès!... Iles la veullente, ma fabriqueu, é bé, iles l'orronte!... é s'arrangeronte avecque mez ovvrières qui sonte une centaine et qui les feronte sanger d'avisse à coupes dé trique...

— Allons, cousin, dit le paysagiste, depuis quand es-tu ici?

— Déppuis deux anes!... Ah! le conflitte du preffette, ile le payera cher, je prendrai sa vie, et je dône la mienne à la cour d'assises...

— Quel est le conseiller d'État qui préside la section?

— Une ancienne journaliste, qui ne vote pas disse sols, et se nôme Massol!

Les deux Parisiens échangèrent un regard.

— Le rapporteur?...

— Encore plus drolle! c'ette uné mette des réquettes, prroffesseure de queleque chozze à la Sorbonne, qui a escript dans une révue, et pour qui je prroffesse une mézestime prrofonde...

— Claude Vignon? dit Bixiou.

— C'ette cela,... répondit le Méridional, Massol et Vignon, voilà la rraizon sociale, sans rraizon, des Trestaillons de mone prreffette.

— Il y a de la ressource, dit Léon de Lora. Vois-tu, cousin, tout est possible à Paris, en bien comme en mal, juste et injuste. Tout s'y fait, tout s'y défait, tout s'y refait.

— Du diable si jeu reste dixe sécondes dé plusse... c'ette lé paysse lé plus ennuyeuse de la Frrance.

En ce moment, les deux cousins et Bixiou se promenaient d'un bout à l'autre de cette nappe d'asphalte sur laquelle, de une heure à deux, il est difficile de ne pas voir passer quelques-uns des personnages pour lesquels la Renommée embouche l'une ou l'autre de ses trompettes. Autrefois, ce fut la place Royale, puis le pont Neuf, qui eurent ce privilége, acquis aujourd'hui au boulevard des Italiens.

— Paris, dit alors le paysagiste à son cousin, est un instrument dont il faut savoir jouer; et, si nous restons ici dix minutes, je vais te donner une leçon. Tiens, regarde, lui dit-il en levant sa canne et désignant un couple qui sortait du passage de l'Opéra.

— Qu'est-ce qué c'est qué ça? demanda Gazonal.

Ça était une vieille femme à chapeau demeuré six mois à l'étalage, à robe très-prétentieuse, à châle en tartan déteint, dont la figure était restée vingt ans dans une loge humide, dont le cabas très-enflé n'annonçait pas une meilleure position sociale que celle de l'ex-portière; plus, une petite fille svelte et mince, dont les yeux bordés de cils noirs n'avaient plus d'innocence, dont le teint annonçait une grande fatigue, mais dont le visage, d'une jolie coupe, était frais, et dont la chevelure devait être abondante, le front charmant et audacieux, le corsage maigre; en deux mots, un fruit vert.

— Ça, lui répondit Bixiou, c'est un rat orné de sa mère.

— Uné ratte?... quésaco?

— Ce rat, dit Léon, qui fit un signe de tête amical à mademoiselle Ninette, peut te faire gagner *tone proxès.*

Gazonal bondit, mais Bixiou le maintenait par le bras depuis la sortie du café, car il lui trouvait la figure un peu trop poussée au rouge.

— Ce rat, qui sort d'une répétition à l'Opéra, retourne faire un maigre dîner, et reviendra dans trois heures pour s'habiller, s'il paraît ce soir dans le ballet, car nous sommes aujourd'hui lundi. Ce rat a treize ans, c'est un rat déjà vieux. Dans deux ans d'ici, cette créature vaudra soixante mille francs sur la place, elle sera rien ou tout, une grande danseuse ou une marcheuse, un nom célèbre ou une vulgaire courtisane. Elle travaille depuis l'âge de huit ans. Telle que tu la vois, elle est épuisée de fatigue, elle s'est rompu le corps ce matin à la classe de danse, elle sort d'une répétition, où les évolutions sont difficiles comme les combinaisons d'un casse-tête chinois ; elle reviendra ce soir. Le rat est un des éléments de l'Opéra, car il est à la première danseuse ce que le petit clerc est au notaire. Le rat, c'est l'espérance.

— Qui produit lé ratte? demanda Gazonal.

— Les portiers, les pauvres, les acteurs, les danseurs, répondit Bixiou. Il n'y a que la plus profonde misère qui puisse conseiller à une enfant de huit ans de livrer ses pieds et ses articulations aux plus durs supplices, de rester sage jusqu'à seize ou dix-huit ans, uniquement par spéculation, et de se flanquer d'une horrible vieille comme l'on met du fumier autour d'une jolie fleur. Tu vas voir défiler les uns après les autres tous les gens de talent, petits et grands, artistes en herbe ou en gerbe, qui élèvent, à la gloire de la France, ce monument de tous les jours appelé l'Opéra, réunion de forces, de volontés, de génies qui ne se trouvent qu'à Paris...

— J'ai déjà vu l'Opérra, répondit Gazonal d'un air suffisant.

— De dessus ta banquette à trois francs soixante centimes, répliqua le paysagiste, comme tu as vu Paris, rue Croix-des-Petits-Champs,... sans en rien savoir... Que donnait-on à l'Opéra quand tu y es allé?

— *Guillomme Tèle.*

— Bon! reprit le paysagiste; le grand duo de Mathilde a dû te

faire plaisir. Eh bien, à quoi, dans ton idée, a dû s'occuper la cantatrice en quittant la scène?

— Elle s'est..., quoi?...

— Assise à manger deux côtelettes de mouton saignant que son domestique lui tenait prêtes...

— Ah! bouffre!

— La Malibran se soutenait avec de l'eau-de-vie, et c'est ce qui l'a tuée... Autre chose! Tu as vu le ballet; tu vas le revoir défilant ici, dans le simple appareil du matin, sans savoir que ton procès dépend de quelques-unes de ces jambes-là?

— Mone proxès?...

— Tiens, cousin, voici ce qu'on appelle une *marcheuse.*

Léon montra l'une de ces superbes créatures qui, à vingt-cinq ans, en ont déjà vécu soixante, d'une beauté si réelle et si sûre d'être cultivée, qu'elles ne la font point voir. Elle était grande, marchait bien, avait le regard assuré d'un dandy, et sa toilette se recommandait par une simplicité ruineuse.

— C'est Carabine, dit Bixiou, qui fit, ainsi que le peintre, un léger salut de tête auquel Carabine répondit par un sourire.

— Encore une qui peut faire destituer ton préfet.

— Uné marcheuzze! mais qu'est-ce donc?

— La *marcheuse* est ou un rat d'une grande beauté que sa mère, fausse ou vraie, a vendu le jour où elle n'a pu devenir ni premier, ni second, ni troisième sujet de la danse, et où elle a préféré l'état de coryphée à tout autre, par la grande raison qu'après l'emploi de sa jeunesse elle n'en pouvait pas prendre d'autre; elle aura été repoussée aux petits théâtres où il faut des danseuses, elle n'aura pas réussi dans les trois villes de France où il se donne des ballets, elle n'aura pas eu l'argent ou le désir d'aller à l'étranger, car, sache-le, la grande école de danse de Paris fournit le monde entier de danseurs et de danseuses. Aussi, pour qu'un rat devienne *marcheuse,* c'est-à-dire *figurante* de la danse, faut-il qu'elle ait eu quelque attachement solide qui l'ait retenue à Paris, un homme riche qu'elle n'aimait pas, un pauvre garçon qu'elle aimait trop. Celle que vous avez vue passer, qui se déshabillera, se rhabillera peut-être trois fois ce soir, en princesse, en paysanne, en Tyrolienne, etc., a quelque deux cents francs par mois.

— Elle est mieux misé qué notte prreffette...

— Si tu allais chez elle, dit Bixiou, tu y verrais femme de chambre, cuisinière et domestique; elle occupe un magnifique appartement rue Saint-Georges; enfin elle est, dans les proportions des fortunes françaises d'aujourd'hui avec les anciennes, le débris de la *fille d'Opéra* du XVIIIe siècle. Carabine est une puissance, elle gouverne en ce moment du Tillet, un banquier très-influent à la Chambre...

— Et au-dessus de ces deux échélons du balette, qu'y a-t-il donc? demanda Gazonal.

— Regarde! lui dit son cousin en lui montrant une élégante calèche qui passait au bout du boulevard, rue de la Grange-Batelière, voici un des *premiers sujets* de la danse, dont le nom sur l'affiche attire tout Paris, qui gagne soixante mille francs par an, et qui vit en princesse : le prix de ta fabrique ne te suffirait pas pour acheter le droit de lui dire trente fois bonjour.

— Eh bé, jé me le dirai bien à moi-même, ce ne sera pas si cher!

— Vois-tu, lui dit Bixiou, sur le devant de la calèche ce beau jeune homme? c'est un vicomte qui porte un beau nom, c'est son premier gentilhomme de la chambre, celui qui fait ses affaires aux journaux, qui va porter des paroles de paix ou de guerre, le matin, au directeur de l'Opéra, ou qui s'occupe des applaudissements par lesquels on la salue quand elle entre sur la scène ou quand elle en sort.

— Ceci, mes cherses messieurs, est le coupe de grâce, jé neu soubessonnais rienne de Parisse.

— Eh bien, sache au moins tout ce qu'on peut voir en dix minutes, au passage de l'Opéra. Tiens!... dit Bixiou.

Deux personnes débouchaient en ce moment du passage, un homme et une femme. La femme n'était ni laide ni jolie, sa toilette avait cette distinction de forme, de coupe, de couleur qui révèle une artiste, et l'homme avait assez l'air d'un chantre.

— Voilà, lui dit Bixiou, une basse-taille et un *second premier sujet* de la danse. La basse-taille est un homme d'un immense talent, mais la basse-taille étant un accessoire dans les partitions, il gagne à peine ce que gagne la danseuse. Célèbre avant que la

Taglioni et la Elssler parussent, le *second sujet* a conservé chez nous la danse de caractère, la mimique; si les deux autres n'eussent révélé dans la danse une poésie inaperçue jusqu'alors, celle-ci serait un premier talent; mais elle est en seconde ligne aujourd'hui; néanmoins, elle palpe ses trente mille francs, et a pour ami fidèle un pair de France très-influent à la Chambre. Tiens! voici la danseuse du troisième ordre, une danseuse qui n'existe que par la toute-puissance d'un journal. Si son engagement n'eût pas été renouvelé, le ministère eût eu sur le dos un ennemi de plus. Le corps de ballet est à l'Opéra la grande puissance : aussi est-il de bien meilleur ton, dans les hautes sphères du dandysme et de la politique, d'avoir des relations avec la danse qu'avec le chant. A l'orchestre, où se tiennent les habitués de l'Opéra, ces mots : « Monsieur est pour le chant, » sont une espèce de raillerie.

Un petit homme à figure commune, vêtu simplement, vint à passer.

— Enfin, voilà l'autre moitié de la recette de l'Opéra qui passe, c'est le ténor. Il n'y a plus de poëme, ni de musique, ni de représentation possible sans un ténor célèbre, dont la voix atteigne à une certaine note. Le ténor, c'est l'amour, c'est la voix qui touche le cœur, qui vibre dans l'âme, et cela se chiffre par un traitement plus considérable que celui d'un ministre. Cent mille francs à un gosier, cent mille francs à une paire de chevilles, voilà les deux fléaux financiers de l'Opéra.

— Jé suis abasourdi, dit Gazonal, de tous les cente mille francs qui se promènent ici.

— Tu vas l'être bien davantage, mon cher cousin, suis-nous... Nous allons prendre Paris comme un artiste prend un violoncelle, et te faire voir comment on en joue, enfin comment on s'amuse à Paris.

— C'ette uné kaliédoscope de septe lieues de tour! s'écria Gazonal.

— Avant de piloter monsieur, je dois voir Gaillard, dit Bixiou.

— Mais Gaillard peut nous être utile pour le cousin.

— Qu'est-ce qué cette otte machine? demanda Gazonal.

— Ce n'est pas une machine! c'est un machiniste. Gaillard est un de nos amis, qui a fini par devenir le gérant d'un journal, et

dont le caractère, ainsi que la caisse, se recommande par des mouvements comparables à ceux des marées. Gaillard peut contribuer à te faire gagner ton procès.

— Il est perdu...

— C'est bien le moment de le gagner, alors! répondit Bixiou.

Chez Théodore Gaillard, alors logé rue de Ménars, le valet de chambre fit attendre les trois amis dans un boudoir en leur disant que monsieur était en conférence secrète...

— Avec qui? demanda Bixiou.

— Avec un homme qui lui vend l'incarcération d'un insaisissable débiteur, répondit une magnifique femme qui se montra dans une délicieuse toilette du matin.

— En ce cas, chère Suzanne, dit Bixiou, nous pouvons entrer, nous autres...

— Oh! la bellé créature! s'écria Gazonal.

— C'est madame Gaillard, lui dit Léon de Lora, qui parlait à l'oreille de son cousin. Tu vois, mon cher, la femme la plus modeste de Paris : elle avait le public, elle s'est contentée d'un mari.

— *Que voulez-vous, messeigneurs?* dit le facétieux gérant en voyant ses deux amis et en imitant Frédérick Lemaître.

Théodore Gaillard, jadis homme d'esprit, avait fini par devenir stupide en restant dans le même milieu, phénomène moral qu'on observe à Paris. Son principal agrément consistait alors à parsemer son dialogue de mots repris aux pièces en vogue et prononcés avec l'accentuation que leur ont donnée les acteurs célèbres.

— Nous venons *blaguer,* répondit Léon.

— *Encôre, jeûne hôme!* (Odry dans *les Saltimbanques.*)

— Enfin, pour sûr, nous l'aurons, dit l'interlocuteur de Gaillard en forme de conclusion.

— En êtes-vous bien sûr, père Fromenteau? demanda Gaillard; voici onze fois que nous le tenons le soir et que vous le manquez le matin.

— Que voulez-vous! je n'ai jamais vu de débiteur comme celui-là, c'est une locomotive, il s'endort à Paris et se réveille dans Seine-et-Oise. C'est une *serrure à combinaison.*

En voyant un sourire sur les lèvres de Gaillard, il ajouta :

— Ça se dit ainsi dans notre *partie. Pincer* un homme, *serrer* un homme, c'est l'arrêter. Dans la police judiciaire, on dit autrement. Vidocq disait à sa pratique : *Tu es servi.* C'est plus drôle, car il s'agit de la guillotine.

Sur un coup de coude que lui donna Bixiou, Gazonal devint tout yeux et tout oreilles.

— Monsieur graisse-t-il la patte? demanda Fromenteau d'un ton menaçant, quoique froid.

— Il s'agit de *cinquente centimes* (Odry dans *les Saltimbanques*), répondit le gérant en prenant cent sous et les tendant à Fromenteau.

— Et pour la canaille?... reprit l'homme.

— Laquelle? demanda Gaillard.

— Ceux que j'emploie, répliqua Fromenteau tranquillement.

— Y a-t-il au-dessous? demanda Bixiou.

— Oui, monsieur, répondit l'espion. Il y a ceux qui nous donnent des renseignements sans le savoir et sans se les faire payer. Je mets les sots et les niais au-dessous de la canaille.

— Elle est souvent belle et spirituelle, la canaille! s'écria Léon.

— Vous êtes donc de la police? demanda Gazonal en regardant avec une inquiète curiosité ce petit homme sec, impassible et vêtu comme un troisième clerc d'huissier.

— De laquelle parlez-vous? dit Fromenteau.

— Il y en a donc plusieurs?

— Il y en a eu jusqu'à cinq, répondit Fromenteau. La police judiciaire, dont le chef a été Vidocq! La contre-police, dont le chef est toujours inconnu. La police politique, celle de Fouché. Puis celle des affaires étrangères; et celle du château (l'empereur, Louis XVIII, etc.), qui se chamaillait avec celle du quai Malaquais. Ça a fini à M. Decazes. J'appartenais à celle de Louis XVIII, j'en étais dès 1793, avec ce pauvre Contenson.

Léon de Lora, Bixiou, Gazonal et Gaillard se regardèrent tous en exprimant la même pensée : « A combien d'hommes a-t-il fait couper le cou? »

— Maintenant, on veut aller sans nous, une bêtise! reprit après une pause ce petit homme, devenu si terrible en un moment. A la préfecture, depuis 1830, ils veulent d'honnêtes gens; j'ai donné ma

démission, et je me suis fait un petit *tran-tran* avec les arrestations pour dettes.

— C'est le bras droit des gardes de commerce, dit Gaillard à l'oreille de Bixiou; mais on ne peut jamais savoir qui, du débiteur ou du créancier, le paye mieux.

— Plus un état est canaille, plus il y faut de probité, dit sentencieusement Fromenteau : je suis à celui qui me paye le plus. Vous voulez recouvrer cinquante mille francs et vous liardez avec le moyen d'action. Donnez-moi cinq cents francs, et, demain matin, votre homme est *serré*, car nous l'avons *couché* hier.

— Cinq cents francs, pour vous seul? s'écria Théodore Gaillard.

— Lisette est sans châle, répondit l'espion sans qu'aucun muscle de sa figure jouât; je la nomme Lisette à cause de Béranger.

— Vous avez une Lisette et vous restez dans votre partie! s'écria le vertueux Gazonal.

— C'est si amusant! On a beau vanter la pêche et la chasse, traquer l'homme dans Paris est une partie bien plus intéressante.

— Au fait, dit Gazonal en se parlant tout haut à lui-même, il leur faut de grands talents...

— Si je vous énumérais les qualités qui font un homme remarquable dans notre *partie*, lui dit Fromenteau, dont le rapide coup d'œil lui avait fait deviner Gazonal tout entier, vous croiriez que je parle d'un homme de génie. Ne nous faut-il pas la vue des lynx! — Audace (entrer comme des bombes dans les maisons, aborder les gens comme si on les connaissait, proposer des lâchetés toujours acceptées, etc.) — Mémoire. — Sagacité. — L'invention (trouver des ruses rapidement conçues, jamais les mêmes, car l'espionnage se moule sur les caractères et les habitudes de chacun); c'est un don céleste. — Enfin l'agilité, la force, etc. Toutes ces facultés, messieurs, sont peintes sur la porte du gymnase Amoros comme étant la vertu! Nous devons posséder tout cela, sous peine de perdre les appointements de cent francs par mois que nous donne l'État, la rue de Jérusalem, ou le garde de commerce.

— Et vous me paraissez un homme remarquable, lui dit Gazonal.

Fromenteau regarda le provincial sans lui répondre, sans don-

ner signe d'émotion, et s'en alla sans saluer personne. Un vrai trait de génie!

— Eh bien, cousin, tu viens de voir la police incarnée, dit Léon à Gazonal.

— Ça me fait l'effet d'un digestif, répondit l'honnête fabricant pendant que Gaillard et Bixiou causaient à voix basse ensemble.

— Je te rendrai réponse ce soir chez Carabine, dit tout haut Gaillard en se rasseyant à son bureau, sans voir ni saluer Gazonal.

— C'est un impertinent! s'écria sur le pas de la porte le Méridional.

— Sa feuille a vingt-deux mille abonnés, dit Léon de Lora. C'est une des cinq grandes puissances du jour, et il n'a pas, le matin, le temps d'être poli...

— Si nous devons aller à la Chambre pour y arranger son procès, prenons le chemin le plus long, dit Léon à Bixiou.

— Les mots dits par les grands hommes sont comme les cuillers de vermeil que l'usage dédore : à force d'être répétés, ils perdent tout leur brillant, répliqua Bixiou; mais où irons-nous?

— Ici près, chez notre chapelier, répondit Léon.

— Bravo! s'écria Bixiou. Si nous continuons ainsi, peut-être aurons-nous une journée amusante.

— Gazonal, reprit Léon, je le ferai *poser* pour toi; seulement, sois sérieux comme le roi sur une pièce de cent sous, car tu vas voir gratis un fier original, un homme à qui son importance fait perdre la tête. Aujourd'hui, mon cher, tout le monde veut se couvrir de gloire, et beaucoup se crouvrent de ridicule, de là des caricatures vivantes entièrement neuves...

— Quand tout le monde aura de la gloire, comment pourra-t-on se distinguer? demanda Gazonal.

— La gloire?... ce sera d'être un sot, lui répondit Bixiou. Votre cousin est décoré, je suis bien vêtu, c'est moi qu'on regarde...

Sur cette observation, qui peut expliquer pourquoi les orateurs et autres grands hommes politiques ne mettent plus rien à la boutonnière de leur habit à Paris, Léon fit lire à Gazonal, en lettres d'or, le nom illustre de VITAL, SUCCESSEUR DE FINOT, FABRICANT DE CHAPEAUX (et non pas *chapelier,* comme autrefois), dont les réclames rapportent aux journaux autant d'argent que celles de trois ven-

deurs de pilules ou de pralines, et, de plus, auteur d'un petit écrit sur le chapeau.

— Mon cher, dit à Gazonal Bixiou, qui lui montrait les splendeurs de la devanture, Vital a quarante mille francs de rente.

— Et il reste chapelier! s'écria le Méridional en cassant le bras à Bixiou par un soubresaut violent.

— Tu vas voir l'homme, répondit Léon. Tu as besoin d'un chapeau, tu vas en avoir un gratis.

— M. Vital n'y est pas? demanda Bixiou, qui n'aperçut personne au comptoir.

— Monsieur corrige ses épreuves dans son cabinet, répondit un premier commis.

— Hein! quel style! dit Léon à son cousin.

Puis, s'adressant au premier commis :

— Pouvons-nous lui parler sans nuire à ses inspirations?

— Laissez entrer ces messieurs, dit une voix.

C'était une voix bourgeoise, la voix d'un éligible, une voix puissante et bien rentée.

Et Vital daigna se montrer lui-même, vêtu tout de drap noir, décoré d'une magnifique chemise à jabot ornée d'un diamant. Les trois amis aperçurent une jeune et jolie femme assise au bureau, travaillant à une broderie.

Vital est un homme de trente à quarante ans, d'une jovialité primitive rentrée sous la pression de ses idées ambitieuses. Il jouit de cette moyenne taille, privilége des belles organisations. Assez gras, il est soigneux de sa personne; son front se dégarnit, mais il aide à cette calvitie pour se donner l'air d'un homme dévoré par la pensée. On voit, à la manière dont le regarde et l'écoute sa femme, qu'elle croit au génie et à l'illustration de son mari. Vital aime les artistes, non qu'il ait le goût des arts, mais par confraternité; car il se croit un artiste et le fait pressentir en se défendant de ce titre de noblesse, en se mettant avec une constante préméditation à une distance énorme des arts pour qu'on lui dise : « Mais vous avez élevé le chapeau jusqu'à la hauteur d'une science. »

— M'avez-vous enfin trouvé un chapeau? dit le paysagiste.

— Comment, monsieur, en quinze jours? répondit Vital, et pour vous!... Mais sera-ce assez de deux mois pour rencontrer la forme

qui convient à votre physionomie? Tenez, voici votre lithographie, elle est là, je vous ai déjà bien étudié! Je ne me donnerais pas tant de peine pour un prince; mais vous êtes plus, vous êtes un artiste! et vous me comprenez, mon cher monsieur.

— Voici l'un de nos plus grands inventeurs, un homme qui serait grand comme Jacquart s'il voulait se laisser mourir un petit peu, dit Bixiou en présentant Gazonal. Notre ami, fabricant de drap, a découvert le moyen de retrouver l'indigo des vieux habits bleus, et il voulait vous voir comme un grand phénomène, car vous avez dit : *Le chapeau, c'est l'homme.* Cette parole a ravi monsieur. Ah! Vital, vous avez la foi! vous croyez à quelque chose, vous vous passionnez pour votre œuvre.

Vital écoutait à peine, il était devenu pâle de plaisir.

— Debout, ma femme!... Monsieur est un prince de la science.

Madame Vital se leva sur un geste de son mari, Gazonal la salua.

— Aurais-je l'honneur de vous coiffer? reprit Vital avec une joyeuse obséquiosité.

— Le même prix que pour moi, dit Bixiou.

— Bien entendu; je ne demande pour tout honoraire que le plaisir d'être quelquefois cité par vous, messieurs! il faut à monsieur un chapeau pittoresque, dans le genre de celui de M. Lousteau, dit-il en regardant Bixiou d'un air magistral. J'y songerai.

— Vous vous donnez bien de la peine, dit Gazonal à l'industriel de Paris.

— Oh! pour quelques personnes seulement, pour celles qui savent apprécier le prix de mes soins. Tenez, dans l'aristocratie, il n'y a qu'un seul homme qui ait compris le chapeau, c'est le prince de Béthune. Comment les hommes ne songent-ils pas, comme le font les femmes, que le chapeau est la première chose qui frappe les regards dans la toilette, et ne pensent-ils pas à changer le système actuel, qui, disons-le, est ignoble? Mais le Français est, de tous les peuples, celui qui persiste le plus dans une sottise! Je connais bien les difficultés, messieurs! Je ne parle pas de mes écrits sur la matière que je crois avoir abordée en philosophe, mais, comme chapelier seulement, moi seul ai découvert les moyens d'accentuer l'infâme couvre-chef dont jouit la France, jusqu'à ce que je réussisse à le renverser.

Il montra l'affreux chapeau en usage aujourd'hui.

— Voilà l'ennemi, messieurs, reprit-il. Dire que le peuple le plus spirituel de la terre consent à porter sur la tête ce morceau de tuyau de poêle! a dit un de nos écrivains... Voilà toutes les inflexions que j'ai pu donner à ces affreuses lignes, ajouta-t-il en désignant une à une *ses créations*. Mais, quoique je sache les approprier au caractère de chacun, comme vous voyez, car voici le chapeau d'un médecin, d'un épicier, d'un dandy, celui d'un artiste, d'un homme gras, d'un homme maigre, c'est toujours horrible! Tenez, saisissez bien toute ma pensée!...

Il prit un chapeau, bas de forme et à bords larges.

— Voici l'ancien chapeau de Claude Vignon, grand critique, homme libre et viveur... Il se rallie au ministère, on le nomme professeur, bibliothécaire, il ne travaille plus qu'aux *Débats*, il est fait maître des requêtes, il a seize mille francs d'appointements, il gagne quatre mille francs à son journal, il est décoré... Eh bien, voilà son nouveau chapeau!

Et Vital montrait un chapeau d'une coupe et d'un dessin véritablement juste-milieu.

— Vous auriez dû lui faire un chapeau de polichinelle! s'écria Gazonal.

— Vous êtes un homme de génie au premier chef, monsieur Vital, dit Léon.

Vital s'inclina, sans soupçonner le calembour.

— Pourriez-vous me dire pourquoi vos boutiques restent ouvertes les dernières de toutes, le soir, à Paris, même après celles des cafés et des marchands de vin? Vraiment, ça m'intrigue, demanda Gazonal.

— D'abord, nos magasins sont plus beaux à voir éclairés que pendant le jour; puis, pour dix chapeaux que nous vendons pendant la journée, on en vend cinquante le soir.

— Tout est drôle à Paris, dit Léon.

— Eh bien, malgré mes efforts et mes succès, reprit Vital en poursuivant le cours de son éloge, il faut arriver au chapeau à calotte ronde. C'est là que je tends!...

— Quel est l'obstacle? lui demanda Gazonal.

— Le bon marché, monsieur! D'abord, on vous établit de beaux

chapeaux de soie à quinze francs, ce qui tue notre commerce, car, à Paris, on n'a jamais quinze francs à mettre à un chapeau neuf. Si le castor coûte trente francs, c'est toujours le même problème. Quand je dis castor, il ne s'achète plus dix livres de poil de castor en France. Cet article coûte trois cent cinquante francs la livre, il en faut une once pour un chapeau; d'ailleurs, le chapeau de castor ne vaut rien : ce poil prend mal la teinture, rougit en dix minutes au soleil, et le chapeau se bossue à la chaleur. Ce que nous appelons *castor* est tout bonnement du poil de lièvre. Les belles qualités se font avec le dos de la bête, les secondes avec les flancs, la troisième avec le ventre. Je vous dis le secret du métier, vous êtes des gens d'honneur. Mais, que nous ayons du lièvre ou de la soie sur la tête, quinze ou trente francs, le problème est toujours insoluble. Il faut toujours payer son chapeau, voilà pourquoi le chapeau reste ce qu'il est. L'honneur de la France vestimentale sera sauvé le jour où les chapeaux gris à calotte ronde coûteront cent francs! Nous pourrons alors, comme les tailleurs, faire crédit. Pour arriver à ce résultat, il faudrait se décider à porter la boucle et le ruban d'or, la plume, les revers de satin comme sous Louis XIII et Louis XIV. Notre commerce, entrant alors dans la fantaisie, décuplerait. Le marché du monde appartiendrait à la France, comme pour les modes de femmes, auxquelles Paris donnera toujours le ton; tandis que notre chapeau actuel peut se fabriquer partout. Il y a dix millions d'argent étranger à conquérir annuellement pour notre pays dans cette question...

— C'est une révolution! lui dit Bixiou en faisant l'enthousiaste.

— Oui, radicale, car il faut changer la forme.

— Vous êtes heureux à la façon de Luther, dit Léon, qui cultive toujours le calembour, vous rêvez une réforme.

— Oui, monsieur. Ah! si douze ou quinze artistes, capitalistes ou dandys qui donnent le ton, voulaient avoir du courage pendant vingt-quatre heures, la France gagnerait une belle bataille commerciale! Tenez, je le dis à ma femme : « Pour réussir, je donnerais ma fortune! » Oui, toute mon ambition est de régénérer la chose, et disparaître!...

— Cet homme est colossal, dit Gazonal en sortant, mais je

vous assure que tous vos originaux ont quelque chose de méridional...

— Allons par là, dit Bixiou, qui désigna la rue Saint-Marc.

— Nous allons voir otte chozze?...

— Vous allez voir l'usurière des rats, des marcheuses, une femme qui possède autant de secrets affreux que vous apercevez de robes pendues derrière son vitrage, dit Bixiou.

Et il montrait une de ces boutiques dont la négligence fait tache au milieu des éblouissants magasins modernes. C'était une boutique à devanture peinte en 1820 et qu'une faillite avait sans doute laissée au propriétaire de la maison dans un état douteux; la couleur avait disparu sous une double couche imprimée par l'usage et grassement épaissie par la poussière; les vitres étaient sales, le bec-de-cane tournait de lui-même, comme dans tous les endroits d'où l'on sort encore plus promptement qu'on n'y est entré.

— Que dites-vous de ceci, n'est-ce pas la cousine germaine de la Mort? dit le dessinateur à l'oreille de Gazonal en lui montrant au comptoir une terrible compagnonne. Eh bien, elle se nomme madame Nourrisson.

— Madame, combien cette guipure? demanda le fabricant, qui voulait lutter de verve avec les deux artistes.

— Pour vous, qui venez de loin, monsieur, ce ne sera que cent écus, répondit-elle.

En remarquant une cabriole particulière aux Méridionaux, elle ajouta d'un air pénétré :

— Cela vient de la pauvre princesse de Lamballe.

— Comment! si près du château? s'écria Bixiou.

— Monsieur, *ils* n'y croient pas, répondit-elle.

— Madame, nous ne venons pas pour acheter, dit bravement Bixiou.

— Je le vois bien, monsieur, répliqua madame Nourrisson.

— Nous avons plusieurs choses à vendre, dit l'illustre caricaturiste en continuant, je demeure rue de Richelieu, 112, au sixième. Si vous vouliez y passer dans un moment, vous pourriez faire un fameux marché?...

— Monsieur désire peut-être quelques aunes de mousseline bien portée? demanda-t-elle en souriant.



MADAME NOURRISSON.

Une femme qui possède autant de secrets affreux que vous apercevez
de robes pendues derrière son vitrage.

LES COMÉDIENS SANS LE SAVOIR.

— Non, il s'agit d'une robe de mariage, répondit gravement Léon de Lora.

Un quart d'heure après, madame Nourrisson vint en effet chez Bixiou, qui, pour finir cette plaisanterie, avait emmené chez lui Léon et Gazonal ; madame Nourrisson les trouva sérieux comme des auteurs dont la collaboration *n'obtient pas tout le succès qu'elle mérite.*

— Madame, lui dit l'intrépide mystificateur en lui montrant une paire de pantoufles de femme, voilà qui vient de l'impératrice Joséphine.

Il fallait bien rendre à madame Nourrisson la monnaie de sa princesse de Lamballe.

— Ça?... fit-elle. C'est fait de cette année, voyez cette marque en dessous!

— Ne devinez-vous pas que ces pantoufles sont une préface, répondit Léon, quoiqu'elles soient ordinairement une conclusion de roman?

— Mon ami que voici, reprit Bixiou en désignant le Méridional, dans un immense intérêt de famille, voudrait savoir si une jeune personne, d'une bonne, d'une riche maison et qu'il désire épouser, a fait une faute?

— Combien monsieur donnera-t-il? demanda-t-elle en regardant Gazonal, que rien n'étonnait plus.

— Cent francs, répondit le fabricant.

— Merci! dit-elle en grimaçant un refus à désespérer un macaque.

— Que voulez-vous donc, ma petite madame Nourrisson? demanda Bixiou, qui la prit par la taille.

— D'abord, mes chers messieurs, depuis que je travaille, je n'ai jamais vu personne, ni homme ni femme, marchandant le bonheur! Et puis, tenez, vous êtes trois farceurs, reprit-elle en laissant venir un sourire sur ses lèvres froides et le renforçant d'un regard glacé par une défiance de chatte. — S'il ne s'agit pas de votre bonheur, il est question de votre fortune ; et, à la hauteur où vous êtes logés, on marchande encore moins une dot. — Voyons, dit-elle en prenant un air doucereux, de quoi s'agit-il, mes agneaux?

— De la maison Beunier et compagnie, répondit Bixiou, bien

aise de savoir à quoi s'en tenir sur une personne qui l'intéressait.

— Oh! pour ça, reprit-elle, un louis, c'est assez...

— Et comment?

— J'ai tous les bijoux de la mère; et, de trois en trois mois, elle est dans ses petits souliers, allez! elle est bien embarrassée de me trouver les intérêts de ce que je lui ai prêté. Vous voulez vous marier par là, jobard?... dit-elle. Donnez-moi quarante francs, et je jaserai pour plus de cent écus.

Gazonal fit voir une pièce de quarante francs, et madame Nourrisson donna des détails effrayants sur la misère secrète de quelques femmes dites *comme il faut*. La revendeuse, mise en gaieté par la conversation, se dessina. Sans trahir aucun nom, aucun secret, elle fit frissonner les deux artistes en leur démontrant qu'il se rencontrait peu de bonheurs, à Paris, qui ne fussent assis sur la base vacillante de l'emprunt. Elle possédait dans ses tiroirs des feues grand'mères, des enfants vivants, des défunts maris, des petites-filles mortes, souvenirs entourés d'or et de brillants! Elle apprenait d'effrayantes histoires en faisant causer ses pratiques les unes sur les autres, en leur arrachant leurs secrets dans les moments de passion, de brouilles, de colères, et dans ces préparations anodines que veut un emprunt pour se conclure.

— Comment avez-vous été amenée à faire ce commerce? demanda Gazonal.

— Pour mon fils, dit-elle avec naïveté.

Presque toujours, les revendeuses à la toilette justifient leur commerce par des raisons pleines de beaux motifs. Madame Nourrisson se posa comme ayant perdu plusieurs prétendus, trois filles qui avaient très-mal tourné, toutes ses illusions, enfin! Elle montra, comme étant celles de ses plus belles valeurs, des reconnaissances du mont-de-piété pour prouver combien son commerce comportait de mauvaises chances. Elle se donna pour gênée au 30 prochain. On la *volait* beaucoup, disait-elle.

Les deux artistes se regardèrent en entendant ce mot, un peu trop vif.

— Tenez, mes enfants, je vas vous montrer comment on nous *refait!* Il ne s'agit pas de moi, mais de ma voisine d'en face, madame Mahuchet, la cordonnière pour femmes. J'avais prêté de l'ar-

gent à une comtesse, une femme qui a trop de passions, eu égard à ses revenus. Ça se carre sur de beaux meubles, dans un magnifique appartement! Ça reçoit, ça *fait,* comme nous disons, *un esbrouffe* du diable. Elle doit donc trois cents francs à sa cordonnière, et ça donnait un dîner, une soirée, pas plus tard qu'avant-hier. La cordonnière, qui apprend cela par la cuisinière, vient me voir; nous nous montons la tête, elle veut faire un esclandre; moi, je lui dis : « Ma petite mère Mahuchet, à quoi cela sert-il? à se faire haïr. Il vaut mieux obtenir de bons gages. *A râleuse, râleuse et demie !* Et l'on épargne sa bile... » Elle veut y aller, me demande de la soutenir, nous y allons. « Madame n'y est pas. — Connu! — Nous l'attendrons, dit la mère Mahuchet, dussé-je rester là jusqu'à minuit. » Et nous nous campons dans l'antichambre et nous causons. Ah! voilà les portes qui vont, qui viennent, des petits pas, des petites voix... Moi, cela me faisait de la peine. Le monde arrivait pour dîner. Vous jugez de la tournure que ça prenait. La comtesse envoie sa femme de chambre pour amadouer la Mahuchet. « Vous serez payée demain! » Enfin, toutes les colles!... Rien ne prend. La comtesse, mise comme un dimanche, arrive dans la salle à manger. Ma Mahuchet, qui l'entend, ouvre la porte et se présente. Dame, en voyant une table étincelante d'argenterie (les réchauds, les chandeliers, tout brillait comme un écrin), elle part comme du *sodavatre* et lance sa fusée : « Quand on dépense l'argent des autres, on devrait être sobre, ne pas donner à dîner! Être comtesse et devoir cent écus à une malheureuse cordonnière qui a sept enfants!... » Vous pouvez deviner tout ce qu'elle débagoule, c'tte femme qu'a peu d'éducation. Sur un mot d'excuse (« Pas de fonds! ») de la comtesse, ma Mahuchet s'écria : « Eh! madame, voilà de l'argenterie! engagez vos couverts et payez-moi! — Prenez-les vous-même, » dit la comtesse en ramassant six couverts et les lui fourrant dans la main. » Nous dégringolons les escaliers... ah bah! comme un succès!... Non, dans la rue, les larmes sont venues à la Mahuchet, car elle est bonne femme, elle a rapporté les couverts en faisant des excuses : elle avait compris la misère de cette comtesse, ils étaient en maillechort!...

— Elle est restée à *découvert,* dit Léon de Lora, chez qui l'ancien Mistigris reparaissait souvent.

— Ah! mon cher monsieur, dit madame Nourrisson, éclairée par ce calembour, vous êtes un artiste, vous faites des pièces de théâtre, vous demeurez rue du Helder, et vous êtes resté avec madame Antonia, vous avez des tics que je connais... Allons, vous voulez avoir quelque rareté dans le grand genre, Carabine ou Mousqueton, Malaga ou Jenny Cadine?

— Malaga, Carabine! c'est nous qui les avons faites ce qu'elles sont!... s'écria Léon de Lora.

— Je vous jure, ma chère madame Nourrisson, que nous voulions uniquement avoir le plaisir de faire votre connaissance et que nous souhaitons des renseignements sur vos antécédents, savoir par quelle pente vous avez glissé dans votre métier, dit Bixiou.

— J'étais femme de confiance chez un maréchal de France, le prince d'Ysembourg, dit-elle en prenant une pose de Dorine. Un matin, il vint une des comtesses les plus huppées de la cour impériale; elle veut parler au maréchal, et secrètement. Moi, je me mets aussitôt en mesure d'écouter. Ma femme fond en larmes, elle confie à ce benêt de maréchal (le prince d'Ysembourg, ce Condé de la République, un benêt!) que son mari, qui servait en Espagne, l'a laissée sans un billet de mille francs; que, si elle n'en a pas un ou deux à l'instant, ses enfants sont sans pain, elle n'a pas à manger demain... Mon maréchal, assez donnant dans ce temps-là, tire deux billets de mille francs de son secrétaire. Je regarde cette belle comtesse dans l'escalier sans qu'elle puisse me voir : elle riait d'un contentement si peu maternel, que je me glisse jusque sous le péristyle, et je lui entends dire tout bas à son chasseur : « Chez Leroy! » J'y cours. Ma mère de famille entre chez ce fameux marchand, rue de Richelieu, vous savez... Elle se commande et paye une robe de quinze cents francs, on soldait alors une robe en la commandant. Le surlendemain, elle pouvait paraître à un bal d'ambassadeur, harnachée comme une femme doit l'être pour plaire à la fois à tout le monde et à quelqu'un. De ce jour-là, je me suis dit : « J'ai un état! Quand je ne serai plus jeune, je prêterai sur leurs nippes aux grandes dames, car la passion ne calcule pas et paye aveuglément. » Si c'est des sujets de vaudevilles que vous cherchez, je vous en vendrai...

Elle partit sur cette tirade. où chacune des phases de sa vie

an érieurc avait déteint, en laissant Gazonal autant épouvanté de cette confidence que par cinq dents jaunes qu'elle avait montrées en essayant de sourire.

— Et qu'allons-nous faire? demanda Gazonal.

— Des billets!... dit Bixiou, qui siffla son portier, car j'ai besoin d'argent, et je vous ferai voir à quoi servent les portiers; vous croyez qu'ils servent à tirer le cordon,... ils servent à tirer d'embarras les gens sans aveu comme moi, les artistes qu'ils prennent sous leur protection; aussi, quelque jour, le mien aura-t-il le prix Montyon.

Gazonal ouvrit des yeux de manière à faire comprendre ce mot: un œil-de-bœuf.

Un homme entre deux âges, moitié grison, moitié garçon de bureau, mais plus huileux et plus huilé, la chevelure grasse, l'abdomen grassouillet, le teint blafard et humide comme celui d'une supérieure de couvent, chaussé de chaussons de lisière, vêtu d'une veste en drap bleu et d'un pantalon grisâtre, se montra soudain.

— Que voulez-vous, monsieur?... dit-il d'un air qui tenait du protecteur et du subordonné tout ensemble.

— Ravenouillet..., — il se nomme Ravenouillet, dit Bixiou qui se tourna vers Gazonal, — as-tu notre carnet d'échéance?

Ravenouillet tira de sa poche de côté le livret le plus gluant que jamais Gazonal eût vu.

— Inscris dessus, à trois mois, ces deux billets de chacun cinq cents francs que tu vas me signer.

Et Bixiou présenta deux effets de commerce tout préparés faits à son ordre par Ravenouillet, que Ravenouillet signa sur-le-champ et qu'il inscrivit sur le livret graisseux où sa femme notait les dettes des locataires.

— Merci, Ravenouillet, dit Bixiou. Tiens, voici une loge pour le Vaudeville.

— Oh! ma fille s'amusera bien ce soir, dit Ravenouillet en s'en allant.

— Nous sommes ici soixante et onze locataires, dit Bixiou, la moyenne de ce qu'on doit à Ravenouillet est de six mille francs par mois, dix-huit mille francs par trimestre, en avances et ports de lettres, sans compter les loyers dus. C'est la Providence... à trente

pour cent que nous lui donnons sans qu'il ait jamais rien demandé...

— Oh! Paris, Paris!... s'écria Gazonal.

— En nous en allant, dit Bixiou, qui venait d'endosser les effets, car je vous mène, cousin Gazonal, voir encore un comédien qui va jouer gratis une charmante scène...

— Où? interrompit Gazonal.

— Chez un usurier... En nous en allant, je vous raconterai le début de l'ami Ravenouillet à Paris.

En passant devant la loge, Gazonal aperçut mademoiselle Lucienne Ravenouillet qui étudiait un solfége, elle était élève du Conservatoire; le père lisait un journal, et madame Ravenouillet tenait à la main des lettres à monter pour les locataires.

— Merci, monsieur Bixiou! dit la petite.

— Ce n'est pas un rat, dit Léon à son cousin, c'est une larve de cigale.

— Il paraît qu'on obtient, dit Gazonal, l'amitié de la loge comme celle de tout le monde, par les loges...

— Se forme-t-il, dans notre société! s'écria Léon, charmé du calembour.

— Voici l'histoire de Ravenouillet, reprit Bixiou quand les trois amis se trouvèrent sur le boulevard. En 1831, Massol, votre conseiller d'État, était un avocat-journaliste qui ne voulait alors être que garde des sceaux, il daignait laisser Louis-Philippe sur le trône; mais il faut lui pardonner son ambition, il est de Carcassonne. Un matin, il voit entrer un jeune *pays* qui lui dit : « Vous me connaissez bien, *monsu* Massol, je suis le petit de votre voisin l'épicier, j'arrive de là-bas, car on nous a dit qu'en venant ici chacun trouvait à se placer... » En entendant ces paroles, Massol fut pris d'un frisson, et se dit en lui-même que, s'il avait le malheur d'obliger ce compatriote, à lui d'ailleurs parfaitement inconnu, tout le département allait tomber chez lui, qu'il y perdrait beaucoup de mouvements de sonnettes, onze cordons, ses tapis, que son unique valet le quitterait, qu'il aurait des difficultés avec son propriétaire relativement à l'escalier, et que les locataires se plaindraient de l'odeur d'ail et de diligence répandue dans la maison. Donc, il regarda le solliciteur comme un boucher regarde un mouton avant

de l'égorger; mais, quoique le *pays* eût reçu ce coup d'œil ou ce coup de poignard, il reprit ainsi, nous dit Massol : « J'ai de l'ambition tout comme un autre, et je ne veux retourner au pays que riche, si j'y retourne; car Paris est l'antichambre du paradis. On dit que, vous qui écrivez dans les journaux, vous faites ici la pluie et le beau temps, qu'il vous suffit de demander pour obtenir n'importe quoi dans le gouvernement; mais, si j'ai des facultés, comme nous tous, je me connais, je n'ai pas d'instruction; si j'ai des moyens, je ne sais pas écrire, et c'est un malheur, car j'ai des idées; je ne pense donc pas à vous faire concurrence, je me juge, je ne réussirais point; mais, comme vous pouvez tout, et que nous sommes presque frères, ayant joué pendant notre enfance ensemble, je compte que vous me lancerez et que vous me protégerez... Oh! il le faut, je veux une place, une place qui convienne à mes moyens, à ce que je suis, et où je puisse faire fortune... » Massol allait brutalement mettre son *pays* à la porte en lui jetant au nez quelque phrase brutale, lorsque le *pays* conclut ainsi : « Je ne demande donc pas à entrer dans l'administration, où l'on va comme des tortues, que votre cousin est resté contrôleur ambulant depuis vingt ans... Non, je voudrais seulement débuter... — Au théâtre?... lui dit Massol, heureux de ce dénoûment. — Non, j'ai bien du geste, de la figure, de la mémoire; mais il y a trop de tirage; je voudrais débuter dans la carrière... des portiers. » Massol resta grave et lui dit : « Il y aura bien plus de tirage, mais du moins vous verrez les loges pleines. » Et il lui fit obtenir, comme dit Ravenouillet, son premier cordon.

— Je suis le premier, dit Léon, qui se soit préoccupé du genre *portier*. Il y a des fripons de moralité, des bateleurs de vanité, des sycophantes modernes, des septembriseurs caparaçonnés de gravité, des inventeurs de questions palpitantes d'actualité qui prêchent l'émancipation des nègres, l'amélioration des petits voleurs, la bienfaisance envers les forçats libérés, et qui laissent leurs portiers dans un état pire que celui des Irlandais, dans des prisons plus affreuses que des cabanons, et qui leur donnent pour vivre moins d'argent par an que l'État n'en donne pour un forçat... Je n'ai fait qu'une bonne action dans ma vie, c'est la loge de mon portier.

— Si, reprit Bixiou, un homme ayant bâti de grandes cages,

divisées en mille compartiments comme les alvéoles d'une ruche ou les loges d'une ménagerie, et destinées à recevoir des créatures de tout genre et de toute industrie, si cet animal à figure de propriétaire venait consulter un savant et lui disait : « Je veux un individu du genre bimane qui puisse vivre dans une sentine pleine de vieux souliers, empestiférée par des haillons, et de dix pieds carrés; je veux qu'il y vive toute sa vie, qu'il y couche, qu'il y soit heureux, qu'il ait des enfants jolis comme des Amours; qu'il y travaille, qu'il y fasse la cuisine, qu'il s'y promène, qu'il y cultive des fleurs, qu'il y chante et qu'il n'en sorte pas, qu'il n'y voie pas clair et qu'il s'aperçoive de tout ce qui se passe au dehors!... assurément, le savant ne pourrait pas inventer le portier; il fallait Paris pour le créer, ou, si vous voulez, le diable...

— L'industrie parisienne est allée plus loin dans l'impossible, dit Gazonal, il y a les ouvriers... Vous ne connaissez pas tous les produits de l'industrie, vous qui les exposez. Notre industrie combat contre l'industrie du continent à coups de malheurs, comme sous l'Empire Napoléon combattait l'Europe à coups de régiments.

— Nous voici chez mon ami Vauvinet, l'usurier, dit Bixiou. Une des plus grandes fautes que commettent les gens qui peignent nos mœurs est de répéter de vieux portraits. Aujourd'hui, chaque état s'est renouvelé. Les épiciers deviennent pairs de France, les artistes capitalisent, les vaudevillistes ont des rentes. Si quelques rares figures restent ce qu'elles étaient jadis, en général les professions n'ont plus leur costume spécial, ni leurs anciennes mœurs. Si nous avons eu Gobseck, Gigonnet, Chaboisseau, Samanou, les derniers des Romains, nous jouissons aujourd'hui de Vauvinet, l'usurier bon enfant, petit-maître qui hante les coulisses, les lorettes, et qui se promène dans un petit coupé bas à un cheval... Observez bien mon homme, ami Gazonal, vous allez voir la comédie de l'argent, l'homme froid qui ne veut rien donner, l'homme chaud qui soupçonne un bénéfice; écoutez-le, surtout!

Et, tous trois, ils entrèrent au deuxième étage d'une maison de très-belle apparence située sur le boulevard des Italiens, et s'y trouvèrent environnés de toutes les élégances alors à la mode. Un jeune homme d'environ vingt-huit ans vint à leur rencontre d'un air presque riant, car il vit Léon de Lora le premier. Vauvinet

donna la poignée de main, en apparence, la plus amicale à Bixiou, salua d'un air froid Gazonal, et les fit entrer dans un cabinet où tous les goûts du bourgeois se devinaient sous l'apparence artistique de l'ameublement, et malgré les statuettes à la mode, les mille petites choses appropriées à nos petits appartements par l'art moderne, qui s'est fait aussi petit que le consommateur. Vauvinet était mis, comme les jeunes gens qui se livrent aux affaires, avec une recherche excessive, laquelle, pour beaucoup d'entre eux, est une espèce de prospectus.

— Je viens te chercher de la monnaie, dit en riant Bixiou, qui présenta ses effets.

Vauvinet prit un air sérieux dont sourit Gazonal, tant il y eut de différence entre le visage riant et le visage de l'escompteur mis en demeure.

— Mon cher, dit Vauvinet en regardant Bixiou, ce serait avec le plus grand plaisir que je t'obligerais, mais je n'ai pas d'argent en ce moment.

— Ah bah!

— Oui, j'ai tout donné, tu sais à qui... Ce pauvre Lousteau s'est associé pour la direction d'un théâtre avec un vieux vaudevilliste très-protégé par le ministère..., Ridal; et il leur a fallu trente mille francs, hier. Je suis à sec, et tellement à sec, que je vais envoyer chercher de l'argent chez Cérizet pour payer cent louis perdus au lansquenet, ce matin, chez Jenny Cadine...

— Il faut que vous soyez bien à sec pour ne pas obliger ce pauvre Bixiou, dit Léon de Lora, car il est bien mauvaise langue quand il se trouve *à la côte...*

— Mais, fit Bixiou, je ne puis dire que du bien de Vauvinet, il est plein de bien...

— Mon cher, reprit Vauvinet, il me serait impossible, eussé-je de l'argent, de t'escompter, fût-ce à cinquante pour cent, des billets souscrits par ton portier... Le Ravenouillet n'est pas demandé. Ce n'est pas là du Rothschild. Je te préviens que cette valeur est très-éventée, il te faut inventer une autre maison. Cherche un oncle! car un ami qui nous signe des billets, ça ne se voit plus, le positif du siècle fait d'horribles progrès.

— J'ai, dit Bixiou, qui désigna le cousin de Léon, j'ai monsieur,...

un de nos plus illustres fabricants de drap du Midi, nommé Gazonal... Il n'est pas très-bien coiffé, reprit-il en regardant la chevelure ébouriffée et luxuriante du provincial ; mais je vais le mener chez Marius, qui va lui ôter cette apparence de caniche, si nuisible à sa considération et à la nôtre.

— Je ne crois pas aux valeurs du Midi, soit dit sans offense, monsieur, répondit Vauvinet, qui rendit Gazonal si content, que Gazonal ne se fâcha point de cette insolence.

Gazonal, en homme excessivement pénétrant, crut que le peintre et Bixiou voulaient, pour lui apprendre à connaître Paris, lui faire payer mille francs le déjeuner du café de *Paris;* car le fils du Roussillon n'avait pas encore quitté cette prodigieuse défiance qui bastionne, à Paris, l'homme de province.

— Comment veux-tu que j'aie des affaires à deux cent cinquante lieues de Paris, dans les Pyrénées? ajouta Vauvinet.

— C'est donc dit? reprit Bixiou.

— J'ai vingt francs chez moi, dit le jeune escompteur.

— J'en suis fâché pour toi, répliqua le mystificateur. Je croyais valoir mille francs, ajouta-t-il sèchement.

— Tu vaux cent mille francs, reprit Vauvinet, quelquefois même tu es impayable,... mais je suis à sec.

— Eh bien, répondit Bixiou, n'en parlons plus... Je t'avais ménagé pour ce soir, chez Carabine, la meilleure affaire que tu pusses souhaiter..., tu sais?

Vauvinet cligna d'un œil en regardant Bixiou, grimace que font les maquignons pour se dire entre eux : « Ne joutons pas de finesse. »

— Tu ne te souviens plus de m'avoir pris par la taille, absolument comme une jolie femme, en me caressant du regard et de la parole, reprit Bixiou, quand tu me disais : « Je ferai tout pour toi, si tu peux me procurer au pair des actions du chemin de fer que soumissionnent du Tillet et Nucingen. » Eh bien, mon cher, Maxime et Nucingen viennent chez Carabine, qui reçoit ce soir beaucoup d'hommes politiques. Tu perds là, mon vieux, une belle occasion. Allons, adieu, carotteur!

Et Bixiou se leva, laissant Vauvinet assez froid en apparence, mais réellement mécontent comme un homme qui reconnaît avoir fait une sottise.

— Mon cher, un instant,... dit l'escompteur; si je n'ai pas d'argent, j'ai du crédit... Si tes billets ne valent rien, je puis les garder et te donner en échange des valeurs de portefeuille... Enfin, nous pouvons nous entendre pour les actions du chemin de fer, nous partagerions, dans une certaine proportion, les bénéfices de cette opération, et je te ferais alors une remise à valoir sur les bénéf...

— Non, non, répondit Bixiou, j'ai besoin d'argent, il faut que je fasse mon Ravenouillet...

— Ravenouillet est d'ailleurs très-bon, dit Vauvinet; il place à la caisse d'épargne, il est excellent...

— Il est meilleur que toi, lui dit Léon, car il ne stipendie pas de lorette, il n'a pas de loyer, il ne se lance pas dans les spéculations en craignant tout de la hausse ou de la baisse...

— Vous croyez rire, grand homme? répliqua Vauvinet, devenu jovial et caressant; vous avez mis en élixir la fable de la Fontaine *le Chêne et le Roseau.* — Allons, *Gubetta, mon vieux complice,* dit Vauvinet en prenant Bixiou par la taille, il te faut de l'argent, eh bien, je puis bien emprunter trois mille francs à mon ami Cérizet, au lieu de deux mille... Et *soyons amis, Cinna!...* Donne-moi tes deux feuilles de chou colossal. Si je t'ai refusé, c'est qu'il est bien dur à un homme qui ne peut faire son pauvre commerce qu'en passant ses valeurs à la Banque, de garder ton Ravenouillet dans le tiroir de son bureau... C'est dur, c'est très-dur...

— Et que prends-tu d'escompte? demanda Bixiou.

— Presque rien, répondit Vauvinet. Cela te coûtera, à trois mois, cinquante malheureux francs...

— Comme disait jadis Émile Blondet, tu seras mon bienfaiteur, répondit Bixiou.

— Vingt pour cent, intérêt en dedans!... dit Gazonal à l'oreille de Bixiou, qui lui répliqua par un grand coup de coude dans l'œsophage.

— Tiens, dit Vauvinet en ouvrant le tiroir de son bureau, j'aperçois là, mon bon, un vieux billet de cinq cents qui s'est collé contre la bande, et je ne me savais pas si riche, car je te cherchais un effet à recevoir, fin prochain, de quatre cent cinquante, Cérizet te le prendra sans grande diminution, et voilà ta somme faite.

Mais pas de farce, Bixiou?... Hein! ce soir, j'irai chez Carabine,... tu me jures...

— Est-ce que nous ne sommes pas *ré*amis? dit Bixiou, qui prit le billet de cinq cents francs et l'effet de quatre cent cinquante francs; je te donne ma parole d'honneur que tu verras ce soir du Tillet et bien des gens qui veulent faire leur chemin... de fer, chez Carabine.

Vauvinet reconduisit les trois amis jusque sur le palier en cajolant Bixiou. Bixiou resta sérieux jusque sur le pas de la porte; il écoutait Gazonal, qui tentait de l'éclairer sur cette opération et qui lui prouvait que, si le compère de Vauvinet, ce Cérizet, lui prenait vingt francs d'escompte sur le billet de quatre cent cinquante francs, c'était de l'argent à quarante pour cent... Sur l'asphalte, Bixiou glaça Gazonal par le rire du mystificateur parisien, ce rire muet et froid, une sorte de bise labiale.

— L'adjudication du chemin sera positivement ajournée à la Chambre, dit-il, nous le savons d'hier par cette marcheuse à qui nous avons souri... Et, si je gagne ce soir cinq à six mille francs au lansquenet, qu'est-ce que soixante et dix francs de perte pour avoir de quoi *miser!*...

— Le lansquenet est encore une des mille facettes de Paris comme il est, reprit Léon. Aussi, cousin, comptons-nous te présenter chez une duchesse de la rue Saint-Georges, où tu verras l'aristocratie des lorettes et où tu peux gagner ton procès. Or, il est impossible de t'y montrer avec tes cheveux pyrénéens, tu as l'air d'un hérisson, nous allons te mener ici près, place de la Bourse, chez Marius, un autre de nos acteurs...

— Quel est ce nouvel acteur?

— Voici l'anecdote, répondit Bixiou. En 1800, un Toulousain nommé Cabot, jeune perruquier dévoré d'ambition, vint à Paris, et y *leva* boutique (je me sers de votre argot). Cet homme de génie (il jouit de vingt-quatre mille francs de rente à Libourne, où il s'est retiré) comprit que ce nom vulgaire et ignoble n'atteindrait jamais à la célébrité. M. de Parny, qu'il coiffait, lui donna le nom de Marius, infiniment supérieur aux prénoms d'Armand et d'Hippolyte, sous lesquels se cachent des noms patronymiques au q[illegible] du mal-Cabot. Tous les successeurs de Cabot se sont appelés Ma-

rius. Le Marius actuel est Marius V, il se nomme Mougin. Il en est ainsi dans beaucoup de commerces, pour l'eau de Botot, pour l'encre de la Petite-Vertu. A Paris, un nom devient une propriété commerciale et finit par constituer une sorte de noblesse d'enseigne. Marius, qui d'ailleurs a des élèves, a créé, dit-il, la première école de coiffure du monde.

— J'ai déjà vu, en traversant la France, dit Gazonal, beaucoup d'enseignes où se lisent ces mots : UN TEL, *élève de Marius*.

— Ces élèves doivent se laver les mains après chaque frisure faite, répondit Bixiou; mais Marius ne les admet pas indifféremment, ils doivent avoir la main jolie et ne pas être laids. Les plus remarquables, comme élocution, comme tournure, vont coiffer en ville, ils reviennent très-fatigués. Marius ne se déplace que pour les femmes titrées, il a cabriolet et groom.

— Mais ce n'est après tout qu'un *merlan!* s'écria Gazonal indigné.

— Merlan! reprit Bixiou, songez qu'il est capitaine dans la garde nationale et qu'il est décoré pour avoir sauté le premier dans une barricade en 1832.

— Prends garde, ce n'est ni un coiffeur ni un perruquier, c'est un directeur de salons de coiffure, dit Léon en montant un escalier à balustres de cristal, à rampes d'acajou, et dont les marches étaient couvertes d'un tapis somptueux.

— Ah çà! n'allez pas nous compromettre, dit Bixiou à Gazonal. Dans l'antichambre, vous allez trouver des laquais qui vous ôteront votre habit, votre chapeau pour les brosser, et qui vous accompagneront jusqu'à la porte d'un des salons de coiffure, pour l'ouvrir et la refermer. Il est utile de vous dire cela, mon ami Gazonal, ajouta finement Bixiou, car vous pourriez crier : « Au voleur! »

— Ces salons, dit Léon, sont trois boudoirs où le directeur a réuni toutes les inventions du luxe moderne. Aux fenêtres, des lambrequins; partout, des jardinières, des divans moelleux où l'on peut attendre son tour en lisant les journaux, quand toutes les toilettes sont occupées. En entrant, tu pourrais tâter ton gousset et croire qu'on va te demander cinq francs; mais il n'est extrait de toute espèce de poche que dix sous pour une frisure, et vingt sous pour une coiffure avec taille de cheveux. D'élégantes toilettes se

mêlent aux jardinières, et il en jaillit de l'eau par des robinets. Partout des glaces énormes reproduisent les figures. Ainsi, ne fais pas l'étonné. Quand le *client* (tel est le mot élégant substitué par Marius à l'ignoble mot de *pratique*), quand le client apparaît sur le seuil, Marius lui jette un coup d'œil, et il est apprécié : pour lui, vous êtes *une tête* plus ou moins susceptible de l'occuper. Pour Marius, il n'y a plus d'homme, il n'y a que des *têtes.*

— Nous allons vous faire entendre Marius sur tous les tons de sa gamme, dit Bixiou, si vous savez imiter notre jeu.

Aussitôt que Gazonal se montra, le coup d'œil de Marius lui fut favorable, il s'écria :

— Régulus! à vous cette tête! rognez-la d'abord aux petits ciseaux.

— Pardon, dit Gazonal à l'élève, sur un geste de Bixiou, je désire être coiffé par M. Marius lui-même.

Marius, très-flatté de cette prétention, s'avança en laissant la tête qu'il tenait.

— Je suis à vous, je finis, soyez sans inquiétude, mon élève vous préparera; moi seul, je déciderai de la coupe.

Marius, petit homme grêlé, les cheveux frisés comme ceux de Rubini, d'un noir de jais, et mis tout en noir, en manchettes, le jabot de sa chemise orné d'un diamant, reconnut alors Bixiou, qu'il salua comme une puissance égale à la sienne.

— C'est une tête ordinaire, dit-il à Léon en désignant le monsieur qu'il était en train de coiffer, un épicier!... Que voulez-vous, si l'on ne faisait que de l'art, on mourrait à Bicêtre, fou!...

Et il retourna par un geste inimitable à son client, après avoir dit à Régulus :

— Soigne monsieur, c'est évidemment un artiste.

— Un journaliste, dit Bixiou.

Sur ce mot, Marius donna deux ou trois coups de peigne à la tête ordinaire, et se jeta sur Gazonal en prenant Régulus par le bras au moment où il allait faire jouer ses petits ciseaux.

— Je me charge de monsieur. — Voyez, monsieur, dit-il à l'épicier, reflétez-vous dans la grande glace, si la glace le veut... — Ossian!

Le laquais entra et s'empara du client pour le vêtir.

— Vous payerez à la caisse, monsieur, dit Marius à la pratique stupéfaite qui déjà tirait sa bourse.

— Est-ce bien utile, mon cher, de procéder à cette opération des petits ciseaux? dit Bixiou.

— Aucune tête ne m'arrive que nettoyée, répondit l'illustre coiffeur; mais, pour vous, je ferai celle de monsieur tout entière. Mes élèves ébauchent, car je n'y tiendrais pas. Le mot de tout le monde est le vôtre : « Être coiffé par Marius! » Je ne puis donner que le fini... — Dans quel journal travaille monsieur?

— A votre place, j'aurais trois ou quatre Marius, dit Gazonal.

— Ah! monsieur, je le vois, est feuilletoniste? dit Marius. Hélas! en coiffure, où l'on paye de sa personne, c'est impossible... Pardon!

Il quitta Gazonal pour aller surveiller Régulus, qui préparait une tête nouvellement arrivée. Il fit, en frappant la langue contre le palais, un bruit désapprobateur qui peut se traduire par « Titt titt titt! »

— Allons, bon Dieu! ça n'est pas assez carré, votre coup de ciseaux fait des hachures... Tenez... voilà! Régulus, il ne s'agit pas de tondre des caniches, c'est des hommes qui ont leur caractère, et, si vous continuez à regarder le plafond au lieu de vous partager entre la glace et la face, vous déshonorerez *ma maison*.

— Vous êtes sévère, monsieur Marius.

— Je leur dois les secrets de l'art...

— C'est donc un art? dit Gazonal.

Marius, indigné, regarda Gazonal dans la glace et s'arrêta, le peigne d'une main, les ciseaux de l'autre.

— Monsieur, vous en parlez comme un... enfant! et cependant, à l'accent, vous paraissez être du Midi, le pays des hommes de génie.

— Oui, je sais qu'il faut une sorte de goût, répliqua Gazonal.

— Mais taisez-vous donc, monsieur! j'attendais mieux de vous. C'est-à-dire qu'un coiffeur, je ne dis pas un bon coiffeur, car on est ou l'on n'est pas coiffeur,... un coiffeur,... c'est plus difficile à trouver... que..., qu'est-ce que je dirai bien?... qu'un..., je ne sais pas quoi..., un ministre... (Restez en place); non, car on ne peut pas juger de la valeur d'un ministre, les rues sont pleines de mi-

nistres... Un Paganini?... non, ce n'est pas assez!... Un coiffeur, monsieur, un homme qui devine votre âme et vos habitudes afin de vous coiffer à votre physionomie, il lui faut ce qui constitue un philosophe. Et les femmes donc!... Tenez, les femmes nous apprécient, elles savent ce que nous valons,... nous valons la conquête qu'elles veulent faire le jour où elles se font coiffer pour remporter un triomphe;... c'est-à-dire qu'un coiffeur, on ne sait pas ce que c'est. Tenez, moi qui vous parle, je suis à peu près ce qu'on peut trouver de..., sans me vanter, on me connaît... Eh bien, non, je trouve qu'il doit y avoir mieux... L'exécution, voilà la chose! Ah! si les femmes me donnaient carte blanche, si je pouvais exécuter tout ce qui me vient d'idées!... c'est que j'ai, voyez-vous, une imagination d'enfer!... mais les femmes ne s'y prêtent pas, elles ont leurs plans, elles vous fourrent des coups de doigts ou de peigne, quand vous êtes parti, dans nos délicieux édifices qui devraient être gravés et recueillis, car nos œuvres, monsieur, ne durent que quelques heures... Un grand coiffeur, eh! ce serait quelque chose comme Carême et Vestris, dans leurs parties... (Par ici la tête, là, s'il vous plaît, *je fais les faces;* bien.) Notre profession est gâtée par des massacres qui ne comprennent ni leur époque ni leur art... Il y a des marchands de perruques ou d'essences à faire pousser les cheveux,... ils ne voient que des flacons à vous vendre!... cela fait pitié!... c'est du commerce. Ces misérables coupent les cheveux ou ils coiffent comme ils peuvent... Moi, quand je suis arrivé de Toulouse ici, j'avais l'ambition de succéder au grand Marius, d'être un vrai Marius, et d'illustrer le nom, à moi seul, plus que les quatre autres. Je me suis dit : « Vaincre ou mourir... » (La, tenez-vous droit, je vais vous achever.) C'est moi qui, le premier, ai fait de l'élégance. J'ai rendu mes salons l'objet de la curiosité. Je dédaigne l'annonce, et ce que coûte l'annonce, je le mettrai, monsieur, en bien-être, en agrément. L'année prochaine, j'aurai dans un petit salon un quatuor, on fera de la musique, et de la meilleure. Oui, il faut charmer les ennuis de ceux que l'on coiffe. Je ne me dissimule pas les déplaisirs de la pratique. (Regardez-vous.) Se faire coiffer, c'est fatigant, peut-être autant que de *poser* pour son portrait; et monsieur sait peut-être que le fameux M. de Humboldt (j'ai su tirer parti du peu de cheveux que l'Amérique lui a

laissés; la science a ce rapport avec le sauvage, qu'elle scalpe très-bien son homme), cet illustre savant a dit qu'après la douleur d'aller se faire pendre, il y avait celle d'aller se faire peindre; mais, d'après quelques femmes, je place celle de se faire coiffer avant celle de se faire peindre. Eh bien, monsieur, je veux qu'on vienne se faire coiffer par plaisir. (Vous avez un épi qu'il faut dompter.) Un juif m'avait proposé des cantatrices italiennes, qui, dans les entr'actes, auraient épilé les jeunes gens de quarante ans; mais elles se sont trouvées être des jeunes filles du Conservatoire, des maîtresses de piano de la rue Montmartre. Vous voilà coiffé, monsieur, comme un homme de talent doit l'être. — Ossian, dit-il à son laquais en livrée, brossez et reconduisez monsieur. — A qui le tour? ajouta-t-il avec orgueil en regardant les personnes qui attendaient.

— Ne ris pas, Gazonal, dit Léon à son cousin en atteignant au bas de l'escalier, d'où son regard plongeait sur la place de la Bourse, j'aperçois là-bas un de nos grands hommes : tu vas pouvoir en comparer le langage à celui de cet industriel, et tu me diras, après l'avoir entendu, lequel des deux est le plus original.

— Ne ris pas, Gazonal, dit Bixiou, qui répéta facétieusement l'intonation de Léon. De quoi croyez-vous Marius occupé?

— De coiffer.

— Il a conquis, reprit Bixiou, le monopole de la vente des cheveux en gros, comme tel marchand de comestibles qui va nous vendre une terrine d'un écu s'est attribué celui de la vente des truffes; il escompte le papier de son commerce, il prête sur gages à ses clientes dans l'embarras, il fait la rente viagère, il joue à la Bourse, il est actionnaire dans tous les journaux de modes; enfin il vend, sous le nom d'un pharmacien, une infâme drogue qui, pour sa part, lui donne trente mille francs de rente et qui coûte cent mille francs d'annonces par an.

— Est-ce possible? s'écria Gazonal.

— Retenez ceci, dit gravement Bixiou. A Paris, il n'y a pas de petit commerce, tout s'y agrandit, depuis la vente des chiffons jusqu'à celle des allumettes. Le limonadier qui, la serviette sous le bras, vous regarde entrer chez lui peut avoir cinquante mille francs de rente; un garçon de restaurant est électeur éligible, et

tel homme que vous prendriez pour un indigent, à le voir passer dans la rue, porte dans son gilet pour cent mille francs de diamants à monter, et ne les vole pas...

Les trois inséparables, pour la journée du moins, allaient sous la direction du paysagiste de manière à heurter un homme d'environ quarante ans, décoré, qui venait du boulevard par la rue Neuve-Vivienne.

— Eh bien, dit Léon, à quoi rêves-tu, mon cher Dubourdieu? à quelque belle composition symbolique?... — Mon cher cousin, j'ai le plaisir de vous présenter notre illustre peintre Dubourdieu, non moins célèbre par son talent que par ses convictions humanitaires... — Dubourdieu, mon cousin Palafox!

Dubourdieu, petit homme à teint pâle, à l'œil bleu mélancolique, salua légèrement Gazonal, qui s'inclina devant l'homme de génie.

— Vous avez donc nommé Stidmann à la place de...?

— Que veux-tu! je n'y étais pas, répondit le grand paysagiste.

— Vous déconsidérerez l'Académie, reprit le peintre. Aller choisir un pareil homme, je ne veux pas en dire du mal, mais il fait du métier!... Où mènera-t-on le premier des arts, celui dont les œuvres sont les plus durables, qui révèle les nations après que le monde a perdu tout d'elles, jusqu'à leur souvenir,... qui consacre les grands hommes? C'est un sacerdoce que la sculpture, elle résume les idées d'une époque, et vous allez recruter un faiseur de bonshommes et de cheminées, un ornemaniste, un des vendeurs du Temple! Ah! comme disait Chamfort, il faut commencer par avaler une vipère tous les matins pour supporter la vie à Paris... Enfin, l'art nous reste, on ne peut pas nous empêcher de le cultiver...

— Et puis, mon cher, vous avez une consolation que peu d'artistes possèdent, l'avenir est à vous, dit Bixiou. Quand le monde sera converti à notre doctrine, vous serez à la tête de votre art, car vous y portez des idées que l'on comprendra... lorsqu'elles auront été généralisées! Dans cinquante ans d'ici, vous serez pour tout le monde ce que vous n'êtes que pour nous autres, un grand homme! Seulement, il s'agit d'aller jusque-là!

— Je viens, reprit l'artiste, dont la figure se dilata comme se dilate celle d'un homme de qui l'on flatte le dada, de terminer la

figure allégorique de l'Harmonie, et, si vous voulez venir la voir, vous comprendrez bien que j'aie pu rester deux ans à la faire. Il y a tout! Au premier coup d'œil qu'on y jette, on devine la destinée du globe. La reine tient le bâton pastoral d'une main, symbole de l'agrandissement des races utiles à l'homme; elle est coiffée du bonnet de la liberté, ses mamelles sont sextuples, à la façon égyptienne, car les Égyptiens avaient pressenti Fourier; ses pieds reposent sur deux mains jointes qui embrassent le globe en signe de la fraternité des races humaines; elle foule des canons détruits pour signifier l'abolition de la guerre, et j'ai tâché de lui faire exprimer la sérénité de l'agriculture triomphante... J'ai d'ailleurs mis près d'elle un énorme chou frisé qui, selon notre maître, est l'image de la concorde. Oh! ce n'est pas un des moindres titres de Fourier à la vénération que d'avoir restitué la pensée aux plantes, il a tout relié dans la création par la signification des choses entre elles et aussi par leur langage spécial. Dans cent ans, le monde sera bien plus grand qu'il n'est...

— Et comment, monsieur, cela se fera-t-il? dit Gazonal, stupéfait d'entendre parler ainsi un homme sans qu'il fût dans une maison de fous.

— Par l'étendue de la production. Si l'on veut appliquer LE SYSTÈME, il ne sera pas impossible de réagir sur les astres...

— Et que deviendra donc alors la peinture? demanda Gazonal.

— Elle sera plus grande.

— Et aurons-nous des yeux plus grands? dit Gazonal en regardant ses deux amis d'un air significatif.

— L'homme redeviendra ce qu'il était avant son abâtardissement, nos hommes de six pieds seront alors des nains...

— Ton tableau, dit Léon, est-il fini?

— Entièrement fini, répondit Dubourdieu. J'ai tâché de voir Hiclar pour qu'il compose une symphonie; je voudrais qu'en voyant cette composition on entendît une musique à la Beethoven qui en développerait les idées afin de les mettre à la portée des intelligences sous deux modes. Ah! si le gouvernement voulait me prêter une des salles du Louvre...

— Mais j'en parlerai, si tu veux, car il ne faut rien négliger pour frapper les esprits...

— Oh! mes amis préparent des articles, mais j'ai peur qu'ils n'aillent trop loin...

— Bah! dit Bixiou, ils n'iront pas si loin que l'avenir...

Dubourdieu regarda Bixiou de travers, et continua son chemin.

— Mais c'est un fou, dit Gazonal, le course de la lune le guide.

— Il a de la main, il a du savoir,... dit Léon; mais le fouriérisme l'a tué. Tu viens de voir là, cousin, l'un des effets de l'ambition chez les artistes. Trop souvent, à Paris, dans le désir d'arriver plus promptement que par la voie naturelle à cette célébrité qui pour eux est la fortune, les artistes empruntent les ailes de la circonstance, ils croient se grandir en se faisant les hommes d'une chose, en devenant les souteneurs d'un système, et ils espèrent changer une coterie en public. Tel est républicain, tel autre était saint-simonien, tel est aristocrate, tel catholique, tel juste milieu, tel moyen âge, ou allemand, par parti pris. Mais, si l'opinion ne donne pas le talent, elle le gâte toujours, témoin le pauvre garçon que vous venez de voir. L'opinion d'un artiste doit être la foi dans les œuvres,... et son seul moyen de succès, le travail quand la nature lui a donné le feu sacré.

— Sauvons-nous, dit Bixiou, Léon moralise.

— Et cet homme était de bonne foi? s'écria Gazonal encore stupéfait.

— De très-bonne foi, répliqua Bixiou, d'aussi bonne foi que tout à l'heure le roi des merlans.

— Il est fou! dit Gazonal.

— Et ce n'est pas le seul que les idées de Fourier aient rendu fou, dit Bixiou. Vous ne savez rien de Paris. Demandez-y cent mille francs pour réaliser l'idée la plus utile au genre humain, pour essayer quelque chose de pareil à la machine à vapeur, vous y mourrez, comme Salomon de Caus, à Bicêtre; mais, s'il s'agit d'un paradoxe, on se fait tuer pour cela, soi et sa fortune. Eh bien, ici, il en est des systèmes comme des choses. Les journaux impossibles y ont dévoré des millions depuis quinze ans. Ce qui rendait votre procès si difficile à gagner, c'est que vous avez raison, et qu'il y a, selon vous, des raisons secrètes pour le préfet.

— Conçois-tu qu'une fois qu'il a compris le Paris moral, un homme d'esprit puisse vivre ailleurs? dit Léon à son cousin.

— Si nous menions Gazonal chez la mère Fontaine, dit Bixiou, qui fit signe à un cocher de citadine d'avancer, ce serait passer du sévère au fantastique? — Cocher, rue Vieille-du-Temple.

Et tous trois ils roulèrent dans la direction du Marais.

— Qu'allez-vous me faire voir? demanda Gazonal.

— La preuve de ce que t'a dit Bixiou, répondit Léon, en te montrant une femme qui se fait vingt mille francs par an en exploitant une idée.

— Une tireuse de cartes! dit Bixiou, qui ne put s'empêcher d'interpréter comme une interrogation l'air du Méridional. Madame Fontaine passe, parmi ceux qui cherchent à connaître l'avenir, pour être plus savante que ne l'était feu mademoiselle Lenormand.

— Elle doit être bien riche! s'écria Gazonal.

— Elle a été la victime de son idée, tant que la loterie a existé, répondit Bixiou; car, à Paris, il n'y a pas de grande recette sans grande dépense. Toutes les fortes têtes s'y fêlent, comme pour donner une soupape à leur vapeur. Tous ceux qui gagnent beaucoup d'argent ont des vices ou des fantaisies, sans doute pour établir un équilibre.

— Et maintenant que la loterie est abolie?... demanda Gazonal.

— Eh bien, elle a un neveu pour qui elle amasse.

Une fois arrivés, les trois amis aperçurent, dans une des plus vieilles maisons de cette rue, un escalier à marches palpitantes, à contre-marches en boue raboteuse, qui les mena, dans le demi-jour et par une puanteur particulière aux maisons à allée, jusqu'au troisième étage, à une porte que le dessin seul peut rendre, la littérature y devant perdre trop de nuits pour la peindre convenablement.

Une vieille, en harmonie avec la porte, et qui peut-être était la porte animée, introduisit les trois amis dans une pièce servant d'antichambre, où, malgré la chaude atmosphère qui baignait les rues de Paris, ils sentirent le froid glacial des cryptes les plus profondes. Il y venait un air humide d'une cour intérieure qui ressemblait à un vaste soupirail, le jour y était gris, et sur l'appui de la fenêtre se trouvait un petit jardin plein de plantes malsaines. Dans cette pièce enduite d'une substance grasse et fuligineuse, les chaises, la table, tout avait l'air misérable. Le carreau suintait comme un alca-

razas. Enfin, le moindre accessoire y était en harmonie avec l'affreuse vieille au nez crochu, à la face pâle, et vêtue de haillons décents, qui dit aux consultants de s'asseoir, en leur apprenant qu'on n'entrait que un à un chez MADAME.

Gazonal, qui faisait l'intrépide, entra bravement et se trouva devant l'une de ces femmes oubliées par la Mort, qui, sans doute, les oublie à dessein pour laisser quelques exemplaires d'elle-même parmi les vivants. C'était une face desséchée où brillaient deux yeux gris d'une immobilité fatigante; un nez rentré, barbouillé de tabac; des osselets très-bien montés par des muscles assez ressemblants, et qui, sous prétexte d'être des mains, battaient nonchalamment des cartes, comme une machine dont le mouvement va s'arrêter. Le corps, une espèce de manche à balai, décemment couvert d'une robe, jouissait des avantages de la nature morte, il ne remuait point. Sur le front s'élevait une coiffe de velours noir. Madame Fontaine, c'était une vraie femme, avait une poule noire à sa droite, et à sa gauche un gros crapaud appelé Astaroth que Gazonal ne vit pas tout d'abord.

Le crapaud, d'une dimension surprenante, effrayait encore moins par lui-même que par deux topazes, grandes comme des pièces de cinquante centimes et qui jetaient deux lueurs de lampe. Il est impossible de soutenir ce regard. Comme disait feu Lassailly, qui, couché dans la campagne, voulut avoir le dernier avec un crapaud par lequel il fut fasciné, le crapaud est un être inexpliqué. Peut-être la création animale, y compris l'homme, s'y résume-t-elle ; car, disait Lassailly, le crapaud vit indéfiniment; et, comme on sait, c'est celui de tous les animaux créés dont le mariage dure le plus longtemps.

La poule noire avait sa cage à deux pieds de la table couverte d'un tapis vert, et y venait par une planche qui faisait comme un pont-levis entre la cage et la table.

Quand cette femme, la moins réelle des créatures qui meublaient ce taudis hoffmannique, dit à Gazonal : « Coupez !... » l'honnête fabricant sentit un frisson involontaire. Ce qui rend ces créatures si formidables, c'est l'importance de ce que nous voulons savoir. On vient leur acheter de l'espérance, et elles le savent bien.

L'antre de la sibylle était beaucoup plus sombre que l'anti-

chambre, on n'y distinguait pas la couleur du papier. Le plafond, noirci par la fumée, loin de refléter le peu de lumière que donnait la croisée obstruée de végétations maigres et pâles, en absorbait une grande partie; mais ce demi-jour éclairait en plein la table à laquelle la sorcière était assise. Cette table, le fauteuil de la vieille et celui sur lequel siégeait Gazonal composaient tout le mobilier de cette petite pièce, coupée en deux par une soupente, où couchait sans doute madame Fontaine. Gazonal entendit, par une petite porte entre-bâillée, le murmure particulier à un pot-au-feu qui bout. Ce bruit de cuisine, accompagné d'une odeur composite où dominait celle d'un évier, mêlait incongrûment l'idée des nécessités de la vie réelle aux idées d'un pouvoir surnaturel. C'était le dégoût dans la curiosité. Gazonal aperçut une marche de bois blanc, la dernière sans doute de l'escalier intérieur qui menait à la soupente. Il embrassa tous ces détails par un seul coup d'œil, et il eut des nausées. C'était bien autrement effrayant que les récits des romanciers et les scènes des drames allemands, c'était d'une vérité suffocante. L'air dégageait une pesanteur vertigineuse, l'obscurité finissait par agacer les nerfs. Quand le Méridional, stimulé par une espèce de fatuité, regarda le crapaud, il éprouva comme une chaleur d'émétique au creux de l'estomac, en ressentant une terreur assez semblable à celle du criminel devant le gendarme. Il essaya de se réconforter en examinant madame Fontaine, mais il rencontra deux yeux presque blancs, dont les prunelles immobiles et glacées lui furent insupportables. Le silence devint alors effrayant.

— Que voulez-vous, monsieur? dit madame Fontaine à Gazonal, le jeu de cinq francs, le jeu de dix francs, ou le grand jeu?

— Le jeu de cinque francs est déjà bienne assez cherre, répondit le Méridional, qui faisait en lui-même des efforts inouïs pour ne pas se laisser impressionner par le milieu dans lequel il se trouvait.

Au moment où Gazonal essayait de se recueillir, une voix infernale le fit sauter sur son fauteuil : la poule noire caquetait.

— Va-t'en, ma fille, va-t'en; monsieur ne veut dépenser que cinq francs.

Et la poule parut avoir compris sa maîtresse, car, après être venue à un pas des cartes, elle alla se remettre gravement à sa place.

— Quelle fleur aimez-vous? demanda la vieille d'une voix enrouée par les humeurs qui montaient et descendaient incessamment dans ses bronches.

— La rose.

— Quelle couleur affectionnez-vous?

— Le bleu.

— Quel animal préférez-vous?

— Le cheval. Pourquoi ces questions? demanda Gazonal à son tour.

— L'homme tient à toutes les formes par ses états antérieurs, dit-elle sentencieusement; de là viennent ses instincts, et ses instincts dominent sa destinée. — Que mangez-vous avec le plus de plaisir? le poisson, le gibier, les céréales, la viande de boucherie, les douceurs, les légumes ou les fruits?

— Le gibier.

— En quel mois êtes-vous né?

— Septembre.

— Avancez votre main.

Madame Fontaine regarda fort attentivement les lignes de la main qui lui était présentée. Tout cela se fit sérieusement, sans préméditation de sorcellerie, et avec la simplicité qu'un notaire aurait mis à s'enquérir des intentions d'un client avant de rédiger un acte. Les cartes suffisamment mêlées, elle pria Gazonal de couper, et de faire lui-même trois paquets. Elle reprit les paquets, les étala l'un au-dessus de l'autre, les examina comme un joueur examine les trente-six numéros de la roulette avant de risquer sa mise. Gazonal avait les os gelés, il ne savait plus où il se trouvait; mais son étonnement alla croissant, lorsque cette affreuse vieille à capote verte, grasse et plate, dont le faux tour laissait voir beaucoup plus de rubans noirs que de cheveux frisés en points d'interrogation, lui débita de sa voix chargée de pituite toutes les particularités, même les plus secrètes, de sa vie antérieure, lui raconta ses goûts, ses habitudes, son caractère, les idées même de son enfance; tout ce qui pouvait avoir influé sur lui, son mariage manqué, pourquoi, avec qui, la description exacte de la femme qu'il avait aimée, et enfin de quel pays il était venu, son procès, etc.

Gazonal crut à une mystification préparée par son cousin; mais l'absurdité de cette conspiration lui fut aussitôt démontrée que

l'idée lui en vint, et il resta béant devant ce pouvoir vraiment infernal dont l'incarnation empruntait à l'humanité ce que, de tout temps, l'imagination des peintres et des poëtes a regardé comme la chose la plus épouvantable : une atroce petite vieille, poussive, édentée, aux lèvres froides, au nez camard, aux yeux blancs. La prunelle de madame Fontaine s'était animée, il y passait un rayon jailli des profondeurs de l'avenir ou de l'enfer. Gazonal demanda machinalement, en interrompant la vieille, à quoi lui servaient le crapaud et la poule.

— A pouvoir prédire l'avenir. Le *consultant* jette lui-même des grains au hasard sur les cartes, Cléopâtre vient les becqueter; Astaroth se traîne dessus pour aller chercher sa nourriture que le client lui tend, et ces deux admirables intelligences ne se sont jamais trompées : voulez-vous les voir à l'ouvrage, vous saurez votre avenir? C'est cent francs.

Gazonal, effrayé du regard d'Astaroth, se précipita dans l'antichambre, après avoir salué la terrible madame Fontaine. Il était en moiteur, et comme sous l'incubation infernale du mauvais esprit.

— Allons-nous-en!... dit-il aux deux artistes. Avez-vous jamais consulté cette sorcière?

— Je ne fais rien d'important sans faire causer Astaroth, dit Léon, et je m'en suis toujours bien trouvé.

— J'attends la fortune honnête que Cléopâtre m'a promise, dit Bixiou.

— J'ai la fièvre! s'écria le Méridional; si je croyais à ce que vous me dites, je croirais donc à la sorcellerie, à un pouvoir surnaturel?

— Ça peut n'être que naturel, répliqua Bixiou. Le tiers des lorettes, le quart des hommes d'État, la moitié des artistes consultent madame Fontaine, et l'on connaît un ministre à qui elle sert d'Égérie.

— T'a-t-elle dit l'avenir? reprit Léon.

— Non, j'en ai eu assez de mon passé. Mais, si elle peut, à l'aide de ses affreux collaborateurs, prédire l'avenir, reprit Gazonal saisi par une idée, comment pouvait-elle perdre à la loterie?

— Ah! tu mets le doigt sur l'un des plus grands mystères des

sciences occultes, répondit Léon. Dès que cette espèce de glace intérieure où se reflètent pour eux l'avenir ou le passé se trouble sous l'haleine d'un sentiment personnel, d'une idée quelconque étrangère à l'acte du pouvoir qu'ils exercent, sorciers ou sorcières n'y voient plus rien, de même que l'artiste qui souille l'art par une combinaison politique ou systématique perd son talent. Il y a quelque temps, un homme doué du don de divination par les cartes, le rival de madame Fontaine, et qui s'adonnait à des pratiques criminelles, n'a pas su se tirer les cartes à lui-même et voir qu'il serait arrêté, jugé, condamné en cour d'assises. Madame Fontaine, qui prédit l'avenir huit fois sur dix, n'a jamais su qu'elle perdrait sa mise à la loterie.

— Il en est ainsi en magnétisme, fit observer Bixiou. On ne se magnétise pas soi-même.

— Bon! voilà le magnétisme! s'écria Gazonal. Ah çà! vous connaissez donc tout?...

— Ami Gazonal, répliqua gravement Bixiou, pour pouvoir rire de tout, il faut tout connaître. Quant à moi, je suis à Paris depuis mon enfance, et mon crayon m'y fait vivre des ridicules, à cinq caricatures par mois... Je me moque ainsi très-souvent d'une idée à laquelle j'ai foi!

— Passons à d'autres exercices, dit Léon; allons à la Chambre, où nous arrangerons l'affaire du cousin.

— Ceci, dit Bixiou en imitant Odry et Gaillard, est de la haute comédie, car nous ferons *poser* le premier orateur que nous rencontrerons dans la salle des pas perdus, et vous reconnaîtrez là comme ailleurs le langage parisien, qui n'a jamais que deux rhythmes : l'intérêt ou la vanité.

En remontant en voiture, Léon aperçut dans un cabriolet qui passait rapidement un homme, à qui d'un signe de main il fit comprendre qu'il voulait lui dire un mot.

— C'est Publicola Masson, dit Léon à Bixiou, je vais lui demander séance pour ce soir, à cinq heures, après la Chambre. Le cousin aura le plus curieux de tous les originaux...

— Qui est-ce? demanda Gazonal pendant que Léon parlait à Publicola Masson.

— Un pédicure, auteur d'un traité de corporistique, qui vous

fait vos cors par abonnement, et qui, si les républicains triomphent pendant six mois, deviendra certainement immortel.

— Enne votture? s'écria Gazonal.

— Mais, ami Gazonal, il n'y a que les millionnaires qui ont assez de temps à eux pour aller à pied, à Paris.

— A la Chambre! cria Léon au cocher.

— Laquelle, monsieur?

— Des députés, répondit Léon après avoir échangé un sourire avec Bixiou.

— Paris commence à me confondre, dit Gazonal.

— Pour vous en faire connaître l'immensité morale, politique et littéraire, nous agissons en ce moment comme le cicerone romain, qui vous montre à Saint-Pierre le pouce de la statue que vous avez cru de grandeur naturelle, vous le trouvez grand d'un pied. Vous n'avez pas encore mesuré l'un des orteils de Paris!...

— Et remarquez, cousin Gazonal, que nous prenons ce qui se rencontre, nous ne choisissons pas.

— Ce soir, tu souperas comme on festinait chez Balthazar, et tu verras notre Paris, à nous, jouant au lansquenet, et hasardant cent mille francs d'un coup, sans sourciller.

Un quart d'heure après, la citadine s'arrêtait au bas des degrés de la Chambre des députés, de ce côté du pont de la Concorde qui mène à la discorde.

— Je croyais la Chambre inabordable?... dit le Méridional, surpris de se trouver au milieu de la grande salle des pas perdus.

— C'est selon, répondit Bixiou; matériellement parlant, il en coûte trente sous de cabriolet; politiquement, on dépense quelque chose de plus. Les hirondelles ont pensé, a dit un poëte, que l'on avait bâti l'arc de triomphe de l'Étoile pour elles; nous pensons, nous autres artistes, qu'on a bâti ce monument-ci pour compenser les non-valeurs du Théâtre-Français et nous faire rire; mais ces comédiens-là coûtent beaucoup plus cher, et ne nous en donnent pas tous les jours pour notre argent.

— Voilà donc la Chambre!... répétait Gazonal.

Et il arpentait la salle où se trouvaient en ce moment une dizaine de personnes en y regardant tout d'un air que Bixiou gravait dans

sa mémoire pour en faire une de ces célèbres caricatures avec lesquelles il lutte contre Gavarni.

Léon alla parler à l'un des huissiers qui vont et viennent constamment de cette salle dans celle des séances, à laquelle elle communique par le couloir où se tiennent les sténographes du *Moniteur* et quelques personnes attachées à la Chambre.

— Quant au ministre, répondit l'huissier à Léon au moment où Gazonal se rapprocha d'eux, il y est; mais je ne sais pas si M. Giraud s'y trouve encore, je vais voir...

Quand l'huissier ouvrit l'un des battants de la porte par laquelle il n'entre que des députés, des ministres ou des commissaires du roi, Gazonal en vit sortir un homme qui lui parut jeune encore, quoiqu'il eût quarante-huit ans, et à qui l'huissier indiqua Léon de Lora.

— Ah! vous voilà! dit-il en allant donner une poignée de main à Léon et à Bixiou. Drôles! que venez-vous faire dans le sanctuaire des lois?

— Parbleu! nous venons apprendre à *blaguer,* dit Bixiou; on se rouillerait, sans cela.

— Passons alors dans le jardin, répliqua le jeune homme sans croire que le Méridional fût de la compagnie.

En voyant cet inconnu bien vêtu, tout en noir, et sans aucune décoration, Gazonal ne savait dans quelle categorie politique le classer, mais il le suivit dans le jardin contigu à la salle et qui longe le quai jadis appelé quai Napoléon. Une fois dans le jardin, le ci-devant jeune homme donna carrière à un rire qu'il comprimait depuis son entrée dans la salle des pas perdus.

— Qu'as-tu donc?... lui dit Léon de Lora.

— Mon cher ami, pour pouvoir établir la sincérité du gouvernement constitutionnel, nous sommes forcés à commettre d'effroyables mensonges avec un aplomb incroyable. Mais, moi, je suis journalier. S'il y a des jours où je mens comme un programme, il y en a d'autres où je ne peux pas être sérieux. Je suis dans mon jour d'hilarité. Or, en ce moment, le chef du cabinet, sommé par l'opposition de livrer les secrets de la diplomatie, qui se refuserait à les livrer si elle était le *ministère,* est en train de faire ses exercices à la tribune; et, comme il est honnête homme, qu'il ne ment

pas pour son compte, il m'a dit à l'oreille avant de monter à l'assaut : « Je ne sais quoi leur débiter!... » En le voyant là, le fou rire m'a pris, et je suis sorti, car on ne peut pas rire au banc des ministres, où ma jeunesse me revient parfois intempestivement.

— Enfin! s'écria Gazonal, je trouve un honnête homme dans Paris! Vous devez être un homme bien supérieur! dit-il en regardant l'inconnu.

— Ah çà! qui est monsieur? dit le ci-devant jeune homme en examinant Gazonal.

— Mon cousin, répliqua vivement Léon. Je réponds de son silence et de sa probité comme de moi-même. C'est lui qui nous amène ici, car il a un procès administratif qui dépend de ton ministère; son préfet veut tout bonnement le ruiner, et nous sommes venus te voir pour empêcher le conseil d'État de consommer une injustice...

— Quel est le rapporteur?...

— Massol.

— Bon!

— Et nos amis Giraud et Claude Vignon sont dans la section, dit Bixiou.

— Dis-leur un mot, et qu'ils viennent ce soir chez Carabine, où du Tillet donne une fête sous prétexte de railways, car on détrousse maintenant plus que jamais sur les chemins, ajouta Léon.

— Ah çà! mais c'est dans les Pyrénées?... demanda le jeune homme devenu sérieux.

— Oui, dit Gazonal.

— Et vous ne votez pas pour nous dans les élections?... dit l'homme d'État en regardant Gazonal.

— Non; mais, après ce que vous venez de dire devant moi, vous m'avez corrompu : foi de commandant de la garde nationale, je vous fais nommer votre candidat...

— Eh bien, peux-tu garantir encore ton cousin?... demanda le jeune homme à Léon.

— Nous le formons,... dit Bixiou d'un ton profondément comique.

— Eh bien, je verrai,... dit ce personnage en quittant ses amis et retournant avec précipitation à la salle des séances.

— Ah çà! qui est-ce? demanda Gazonal.

— Eh bien, le comte de Rastignac, le ministre dans le département de qui se trouve ton affaire...

— Un ministre!... c'est pas plus que cela?

— Mais c'est un vieil ami à nous. Il a trois cent mille livres de rente, il est pair de France, le roi l'a fait comte, c'est le gendre de Nucingen, et c'est un des deux ou trois hommes d'État enfantés par la révolution de Juillet; mais le pouvoir l'ennuie quelquefois, et il vient rire avec nous...

— Ah çà! cousin, tu ne nous avais pas dit que tu étais de l'opposition là-bas?... demanda Léon en prenant Gazonal par le bras. Es-tu bête? Qu'il y ait un député de plus ou de moins à gauche ou à droite, cela te met-il dans de meilleurs draps?...

— Nous sommes pour les autres...

— Laissez-les, dit Bixiou tout aussi comiquement que l'eût dit Monrose, ils ont pour eux la Providence, elle les ramènera bien sans vous et malgré eux... Un fabricant doit être fataliste.

— Bon! voilà Maxime avec Canalis et Giraud! s'écria Léon.

— Venez, ami Gazonal, les acteurs promis arrivent en scène, lui dit Bixiou.

Et tous trois ils s'avancèrent vers les personnages indiqués qui paraissaient quasi désœuvrés.

— Vous a-t-on envoyé promener, que vous allez comme ça?... dit Bixiou à Giraud.

— Non : pendant qu'on vote au scrutin secret, répondit Giraud, nous sommes venus prendre l'air...

— Et comment le chef du cabinet s'en est-il tiré?

— Il a été magnifique! dit Canalis.

— Magnifique! répéta Giraud.

— Magnifique! dit Maxime.

— Ah çà! la droite, la gauche, le centre sont unanimes?

— Nous avons tous une idée différente, fit observer Maxime de Trailles.

Maxime était un député ministériel.

— Oui, reprit Canalis en riant.

Quoique Canalis eût déjà été ministre, il siégeait en ce moment vers la droite.

— Ah! vous avez eu tout à l'heure un beau triomphe! dit Maxime à Canalis, car c'est vous qui avez forcé le ministre à monter à la tribune.

— Et à mentir comme un charlatan, répliqua Canalis.

— La belle victoire! répondit l'honnête Giraud. A sa place, qu'auriez-vous fait?

— J'aurais menti.

— Ça ne s'appelle pas mentir, dit Maxime de Trailles, cela s'appelle couvrir la couronne.

Et il emmena Canalis à quelques pas de là.

— C'est un bien grand orateur! dit Léon à Giraud en lui montrant Canalis.

— Oui et non, répondit le conseiller d'État; il est creux, il est sonore, c'est plutôt un artiste en paroles qu'un orateur. Enfin c'est un bel instrument, mais ce n'est pas la musique; aussi n'a-t-il pas et n'aura-t-il jamais *l'oreille de la Chambre*. Il se croit nécessaire à la France; mais, dans aucun cas, il ne peut être *l'homme de la situation*.

Canalis et Maxime étaient revenus vers le groupe au moment où Giraud, député du centre gauche, venait de prononcer cet arrêt. Maxime prit Giraud par le bras et l'entraîna loin du groupe pour lui faire peut-être les mêmes confidences qu'à Canalis.

— Quel honnête et digne garçon! dit Léon en désignant Giraud à Canalis.

— C'est de ces probités qui tuent les gouvernements, répondit Canalis.

— A votre avis, est-ce un bon orateur?...

— Oui et non, répondit Canalis; il est verbeux, il est filandreux. C'est un ouvrier en raisonnements, c'est un bon logicien; mais il ne comprend pas la grande logique, celle des événements et des affaires : aussi n'a-t-il pas et n'aura-t-il jamais *l'oreille de la Chambre*...

Au moment où Canalis portait cet arrêt sur Giraud, celui-ci revint avec Maxime vers le groupe; et, oubliant qu'il se trouvait un étranger dont la discrétion ne leur était pas connue comme celle de

Léon et de Bixiou, il prit la main à Canalis d'une façon significative.

— Eh bien, lui dit-il, je consens à ce que propose M. le comte de Trailles, je vous ferai l'interpellation, mais avec une grande sévérité.

— Nous aurons alors la Chambre à nous dans cette question; car un homme de votre portée et de votre éloquence *a toujours l'oreille de la Chambre,* répondit Canalis. Je répondrai,... mais vivement, à vous écraser.

— Vous pourrez décider un changement de cabinet, car vous ferez sur un semblable terrain tout ce que vous voudrez de la Chambre, *et vous deviendrez l'homme de la situation...*

— Maxime les a blousés tous les deux, dit Léon à son cousin. Ce gaillard-là se trouve dans les intrigues de la Chambre comme un poisson dans l'eau.

— Qui est-ce? demanda Gazonal.

— Un ex-coquin en train de devenir ambassadeur, répondit Bixiou.

— Giraud! dit Léon au conseiller d'État, ne vous en allez pas sans avoir demandé à Rastignac ce qu'il m'a promis de vous dire relativement à un procès que vous jugez après-demain, et qui regarde mon cousin que voici; je vous irai voir demain à ce sujet dans la matinée.

Et les trois amis suivirent les trois hommes politiques à distance, en se dirigeant vers la salle des pas perdus.

— Tiens, cousin, regarde ces deux hommes, dit Léon à Gazonal en lui montrant un ancien ministre fort célèbre et le chef du centre gauche, voilà deux orateurs qui ont l'oreille de la Chambre et qu'on a plaisamment surnommés des ministres au département de l'opposition; ils ont si bien l'oreille de la Chambre, qu'ils la lui tirent fort souvent.

— Il est quatre heures, revenons rue de Berlin, dit Bixiou.

— Oui, tu viens de voir le cœur du gouvernement, il faut t'en montrer les helminthes, les ascarides, le ténia, le républicain, puisqu'il faut l'appeler par son nom, dit Léon à son cousin.

Une fois les trois amis emballés dans leur fiacre, Gazonal regarda railleusement son cousin et Bixiou, comme un homme qui voulait lâcher un flot de bile oratoire et méridionale.

— Je me défiais bienne de cette grande bagasse de ville, mais, depuis ce matin, je la méprise! La pauvre province tant mesquine est une honnête fille; mais Paris, c'est une prostituée, avide, menteuse, comédienne, et je suis bienne content de n'y avoir rienne laissé de ma peau...

— La journée n'est pas finie, dit sentencieusement Bixiou, qui cligna de l'œil en regardant Léon.

— Et pourquoi te plains-tu bêtement, dit Léon, d'une prétendue prostitution à laquelle tu vas devoir le gain de ton procès?... Te crois-tu plus vertueux que nous et moins comédien, moins avide, moins facile à descendre une pente quelconque, moins vaniteux que tous ceux avec qui nous avons joué comme avec des pantins?

— Essayez de m'entamer...

— Pauvre garçon! dit Léon en haussant les épaules, n'as-tu pas déjà promis ton influence électorale à Rastignac?

— Oui, parce qu'il est le seul qui se soit mis à rire de lui-même...

— Pauvre garçon! répéta Bixiou, vous me défiez, moi qui n'ai fait que rire!... Vous ressemblez à un roquet impatientant un tigre... Ah! si vous nous aviez vus nous moquant de quelqu'un!... Savez-vous que nous pouvons rendre fou un homme sain d'esprit?...

Cette conversation mena Gazonal jusque chez son cousin, où la vue des richesses mobilières lui coupa la parole et mit fin à ce débat. Le Méridional s'aperçut, mais plus tard, que Bixiou l'avait déjà fait *poser*.

A cinq heures et demie, au moment où Léon de Lora faisait sa toilette pour le soir, au grand ébahissement de Gazonal, qui nombrait les mille et une superfluités de son cousin et qui admirait le sérieux du valet de chambre en fonction, on annonça le *pédicure de monsieur*. Publicola Masson, petit homme de cinquante ans, dont la figure rappelle celle de Marat, fit son entrée en déposant une petite boîte d'instruments et en se mettant sur une petite chaise en face de Léon, après avoir salué Gazonal et Bixiou.

— Comment vont les affaires? lui demanda Léon en lui livrant un de ses pieds déjà préalablement lavé par le valet de chambre.

— Mais je suis forcé d'avoir deux élèves, deux jeunes gens qui,

désespérant de la fortune, ont quitté la chirurgie pour la corporistique; ils mouraient de faim, et cependant ils ont du talent...

— Oh! je ne vous parle pas des affaires pédestres, je vous demande où vous en êtes de vos affaires politiques...

Masson lança sur Gazonal un regard plus éloquent que toute espèce d'interrogation.

— Oh! parlez, c'est mon cousin, et il est presque des vôtres, il se croit légitimiste.

— Eh bien, nous allons! nous marchons! Dans cinq ans d'ici, l'Europe sera toute à nous!... La Suisse et l'Italie sont chaudement travaillées, et, vienne la circonstance, nous sommes prêts. Ici, nous avons cinquante mille hommes armés, sans compter les deux cent mille citoyens qui sont sans le sou...

— Bah! dit Léon, et les fortifications?

— Des croûtes de pâté qu'on avalera, répondit Masson. D'abord, nous ne laisserons pas venir les canons; et puis nous avons une petite machine plus puissante que tous les forts du monde, une machine due au médecin qui a guéri plus de monde que les médecins n'en tuaient dans le temps où elle fonctionnait.

— Comme vous y allez!... dit Gazonal, à qui l'air de Publicola donnait la chair de poule.

— Ah! il faut cela! nous venons après Robespierre et Saint-Just, c'est pour faire mieux; ils ont été timides, car vous voyez ce qui nous est arrivé : un empereur, la branche aînée et la branche cadette! Les montagnards n'avaient pas assez émondé l'arbre social.

— Ah çà! vous qui serez, dit-on, consul ou quelque chose comme tribun, songez bien, dit Bixiou, que je vous ai depuis douze ans demandé votre protection.

— Il ne vous arrivera rien, car il nous faudra des loustics, et vous pourrez prendre l'emploi de Barère, répondit le pédicure.

— Et moi? dit Léon.

— Ah! vous, vous êtes mon client, c'est ce qui vous sauvera; car le génie est un odieux privilége à qui l'on accorde trop en France, et nous serons forcés de démolir quelques-uns de nos grands hommes pour apprendre aux autres à savoir être simples citoyens...

Le pédicure parlait d'un air moitié sérieux, moitié badin, qui faisait frissonner Gazonal.

— Ainsi, dit le Méridional, plus de religion?

— Plus de religion *de l'État,* répondit le pédicure en soulignant les deux derniers mots, chacun aura la sienne. C'est fort heureux qu'on protége en ce moment les couvents, ça nous prépare les fonds de notre gouvernement. Tout conspire pour nous. Ainsi, tous ceux qui plaignent les peuples, qui *braillent* sur la question des prolétaires et des salaires, qui font des ouvrages contre les jésuites, qui s'occupent de l'amélioration de n'importe quoi,... les communistes, les humanitaires, les philanthropes, vous comprenez, tous ces gens-là sont notre avant-garde. Pendant que nous amassons de la poudre, ils tressent la mèche à laquelle l'étincelle d'une circonstance mettra le feu.

— Ah çà! que voulez-vous donc pour le bonheur de la France? demanda Gazonal.

— L'égalité pour les citoyens, le bon marché de toutes les denrées... Nous voulons qu'il n'y ait plus de gens manquant de tout et des millionnaires, des suceurs de sang et des victimes!

— C'est çà! le *maximum* et le *minimum?* dit Gazonal.

— Vous avez dit la chose, répliqua nettement le pédicure.

— Plus de fabricants?... demanda Gazonal.

— On fabriquera pour le compte de l'État, nous serons tous usufruitiers de la France... On y aura sa ration comme sur un vaisseau, et tout le monde y travaillera selon ses capacités.

— Bon! dit Gazonal, et, en attendant que vous puissiez couper la tête aux aristocrates...

— Je leur rogne les ongles, dit le républicain radical qui serrait ses outils et qui finit la plaisanterie lui-même.

Il salua très-poliment et sortit.

— Est-ce possible? en 1845?... s'écria Gazonal.

— Si nous en avions le temps, nous te montrerions, répondit le paysagiste, tous les personnages de 1793, tu causerais avec eux. Tu viens de voir Marat; eh bien, nous connaissons Fouquier-Tinville, Collot-d'Herbois, Robespierre, Chabot, Fouché, Barras, et il y a même une magnifique madame Rolland.

— Allons, dans cette représentation, le tragique n'a pas manqué, dit le Méridional.

— Il est six heures : avant que nous te menions voir *les Saltimbanques,* que joue Odry ce soir, dit Léon à son cousin, il est nécessaire d'aller faire une visite à madame Cadine, une actrice que cultive beaucoup ton rapporteur Massol et à qui tu auras ce soir à faire une cour assidue.

— Comme il faut vous concilier cette puissance, je vais vous donner quelques instructions, ajouta Bixiou. Employez-vous des ouvrières à votre fabrique?

— Certainement, répondit Gazonal.

— Voilà tout ce que je voulais savoir, dit Bixiou; vous n'êtes pas marié, vous êtes un gros...

— Oui! s'écria Gazonal, vous avez deviné mon fort, j'aime les femmes...

— Eh bien, si vous voulez exécuter la petite manœuvre que je vais vous prescrire, vous connaîtrez, sans dépenser un liard, les charmes qu'on goûte dans l'intimité d'une actrice.

En arrivant rue de la Victoire, où demeure la célèbre actrice, Bixiou, qui méditait une espièglerie contre le défiant Gazonal, avait à peine achevé de lui tracer son rôle; mais le Méridional avait, comme on va le voir, compris à demi-mot.

Les trois amis montèrent au deuxième étage d'une assez belle maison, et trouvèrent Jenny Cadine achevant de dîner, car elle jouait dans la pièce donnée en second au Gymnase. Après la présentation de Gazonal à cette puissance, Léon et Bixiou, pour le laisser seul avec elle, trouvèrent le prétexte d'aller voir un nouveau meuble; mais, avant de quitter l'actrice, Bixiou lui avait dit à l'oreille :

— C'est le cousin de Léon, un fabricant riche à millions, et qui, pour gagner son procès au conseil d'État contre le préfet, juge à propos de vous séduire afin d'avoir Massol pour lui.

Tout Paris connaît la beauté de cette jeune première, on comprendra donc la stupéfaction du Méridional en la voyant. D'abord, reçu presque froidement, il devint l'objet des bonnes grâces de Jenny Cadine pendant les quelques minutes qu'ils restèrent seuls.

— Comment, dit Gazonal, en regardant avec dédain le mobilier du salon par la porte que ses complices avaient laissée entr'ouverte, et en supputant ce que valait celui de la salle à manger, comment laisse-t-on une femme comme vous dans un pareil chenil?...

— Ah! voilà!... Que voulez-vous! Massol n'est pas riche, j'attends qu'il devienne ministre...

— Quel homme heureux! s'écria Gazonal en poussant un soupir d'homme de province.

— Bon! se dit en elle-même l'actrice, mon mobilier sera renouvelé, je pourrai donc lutter avec Carabine!

— Eh bien, dit Léon en rentrant, ma chère enfant, vous viendrez chez Carabine, ce soir, n'est-ce pas? on y soupe, on y lansquenette.

— Monsieur y sera-t-il? dit gracieusement et naïvement Jenny Cadine.

— Oui, madame, fit Gazonal, ébloui de ce rapide succès.

— Mais Massol y sera, repartit Bixiou.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait? répliqua Jenny. Mais partons, mes bijoux, il faut que j'aille à mon théâtre.

Gazonal donna la main à l'actrice jusqu'à la citadine qui l'attendait, et il la lui pressait si tendrement, que Jenny Cadine répondit en se secouant les doigts :

— Eh! je n'en ai pas de rechange!

Quand il fut dans la voiture, Gazonal essaya de serrer Bixiou par la taille, en s'écriant :

— Elle a mordu!... Vous êtes un fier scélérat...

— Les femmes le disent, répliqua Bixiou.

A onze heures et demie, après le spectacle, une citadine emmena les trois amis chez mademoiselle Séraphine Sinet, plus connue sous le nom de Carabine, un de ces noms de guerre que prennent les illustres lorettes ou qu'on leur donne, et qui venait peut-être de ce qu'elle avait toujours tué son pigeon.

Carabine, devenue presque une nécessité pour le fameux banquier du Tillet, député du centre gauche, habitait alors une charmante maison de la rue Saint-Georges. Il est dans Paris des maisons dont les destinations ne varient pas, et celle-ci avait déjà vu

sept existences de courtisanes. Un agent de change y avait logé, vers 1827, Suzanne du Val-Noble, devenue depuis madame Gaillard. La fameuse Esther y fit faire au baron de Nucingen les seules folies qu'il ait faites. Florine, puis celle qu'on nommait plaisamment *feu madame* Schontz, y avaient tour à tour brillé. Ennuyé de sa femme, du Tillet avait acquis cette petite maison moderne et y avait installé l'illustre Carabine, dont l'esprit vif, les manières cavalières, le brillant dévergondage, formaient un contre-poids aux travaux de sa vie domestique, politique et financière. Que du Tillet ou Carabine fussent ou ne fussent pas au logis, la table était servie, et splendidement, pour dix couverts tous les jours. Les artistes, les gens de lettres, les journalistes, les habitués de la maison y mangeaient. On y jouait le soir. Plus d'un membre de l'une et de l'autre Chambre venait chercher là ce qui s'achète au poids de l'or à Paris, le plaisir. Les femmes excentriques, ces météores du firmament parisien qui se classent si difficilement, apportaient là les richesses de leurs toilettes. On y était très-spirituel, car on y pouvait tout dire, et l'on y disait tout. Carabine, rivale de la non moins célèbre Malaga, s'était enfin portée héritière du salon de Florine, devenue madame Nathan; de celui de Tullia, devenue madame du Bruel; de celui de madame Schontz, devenue madame la présidente du Ronceret. En y entrant, Gazonal ne dit qu'un seul mot, mais il était à la fois légitime et légitimiste : « C'est plus beau qu'aux Tuileries... » Le satin, le velours, les brocarts, l'or, les objets d'art qui foisonnaient occupèrent si bien les yeux du provincial, qu'il n'aperçut pas Jenny Cadine dans une toilette à inspirer du respect, et qui, cachée derrière Carabine, étudiait l'entrée du plaideur en causant avec elle.

— Ma chère enfant, dit Léon à Carabine, voilà mon cousin, un fabricant qui m'est tombé des Pyrénées ce matin ; il ne connaissait rien encore de Paris, il a besoin de Massol pour un procès au conseil d'État; nous avons donc pris la liberté de vous amener M. Gazonal à souper, en vous recommandant de lui laisser toute sa raison...

— Comme monsieur voudra, le vin est cher, dit Carabine, qui toisa Gazonal et ne vit en lui rien de remarquable.

Gazonal, étourdi par les toilettes, les lumières, l'o et le babil

des groupes qu'il croyait occupés de lui, ne put que balbutier ce mots :

— Madame..., madame... est... bien bonne.

— Que fabriquez-vous?... lui demanda la maîtresse du logis en souriant.

— Des dentelles! Et offrez-lui des guipures!... souffla Bixiou dans l'oreille de Gazonal.

— Des... dent..., des...

— Vous êtes dentiste!... — Dis donc, Cadine? un dentiste! tu es *volée,* ma petite.

— Des dentelles,... reprit Gazonal en comprenant qu'il fallait payer son souper. Je me ferai le plus grand plaisir de vous offrir une robe,... une écharpe,... une mantille de ma fabrique.

— Ah! trois choses? Eh bien, vous êtes plus gentil que vous n'en avez l'air, répliqua Carabine.

— Paris m'a pincé! se dit Gazonal en apercevant Jenny Cadine et en allant la saluer.

— Et moi, qu'aurais-je?... lui demanda l'actrice.

— Mais... toute ma fortune, répondit Gazonal, qui pensa que tout offrir, c'était ne rien donner.

Massol, Claude Vignon, du Tillet, Maxime de Trailles, Nucingen, du Bruel, Malaga, M. et madame Gaillard, Vauvinet, une foule de personnages entrèrent.

Après une conversation à fond avec le fabricant sur le procès, Massol, sans rien promettre, lui dit que le rapport était encore à faire, et que les citoyens pouvaient se confier aux lumières et à l'indépendance du conseil d'État. Sur cette froide et digne réponse, Gazonal, désespéré, crut nécessaire de séduire la charmante Jenny Cadine, de laquelle il était éperdument amoureux. Léon de Lora et Bixiou laissèrent leur victime entre les mains de la plus espiègle des femmes de cette société bizarre, car Jenny Cadine est la seule rivale de la fameuse Déjazet. A table, où Gazonal fut fasciné par une argenterie due au Benvenuto Cellini moderne, à Froment-Meurice, et dont le contenu valait les intérêts du contenant, les deux mystificateurs eurent soin de se placer loin de lui; mais ils suivirent d'un œil sournois les progrès de la spirituelle actrice, qui, séduite par l'insidieuse promesse du renouvellement de son mobi-

lier, se donna pour thème d'emmener Gazonal chez elle. Or, jamais mouton de Fête-Dieu ne mit plus de complaisance à se laisser conduire par son saint Jean-Baptiste que Gazonal à obéir à cette sirène.

Trois jours après, Léon et Bixiou, qui ne revoyaient plus Gazonal, le vinrent chercher à son hôtel, vers deux heures après midi.

— Eh bien, cousin, un arrêt du conseil te donne gain de cause...

— Hélas ! c'est inutile, cousin, dit Gazonal, qui leva sur ses deux amis un œil mélancolique, je suis devenu républicain...

— Quésaco? dit Léon.

— Je n'ai plus rien, pas même de quoi payer mon avocatte, répondit Gazonal. Madame Jenny Cadine a de moi des lettres de change pour plus d'argent que je n'ai de bien...

— Le fait est que Cadine est un peu chère, mais...

— Oh ! j'en ai eu pour mon argent, répliqua Gazonal. Ah ! quelle femme !... Allons, la province ne peut pas lutter avec Paris, je me retire à la Trappe.

— Bon ! dit Bixiou, vous voilà raisonnable. Tenez, reconnaissez la majesté de la capitale...

— Et du capital ! s'écria Léon en tendant à Gazonal ses lettres de change.

Gazonal regardait ces papiers d'un air hébété.

— Vous ne direz pas que nous n'entendons point l'hospitalité : nous vous avons instruit et sauvé de la misère, régalé, et... amusé, dit Bixiou.

— Et *à l'œil !* ajouta Léon en faisant le geste des gamins quand ils veulent exprimer l'action de *chiper*.

Paris, novembre 1845.

LES PETITS BOURGEOIS

A CONSTANCE-VICTOIRE

Voici, madame, une de ces œuvres qui tombent, on ne sait d'où, dans la pensée, et qui plaisent à un auteur avant qu'il puisse prévoir quel sera l'accueil du public, ce grand juge du moment. Presque sûr de votre complaisance à mon engouement, je vous dédie ce livre : ne doit-il pas vous appartenir comme autrefois la dîme appartenait à l'Église, en mémoire de Dieu qui fait tout éclore, tout mûrir, et dans les champs et dans l'intelligence?

Quelques restes de glaise, laissés par Molière au bas de sa colossale statue de Tartuffe, ont été maniés ici d'une main plus audacieuse qu'habile; mais, à quelque distance que je demeure du plus grand des comiques, je serai content d'avoir utilisé ces miettes prises dans l'avant-scène de sa pièce, en montrant l'hypocrite moderne à l'œuvre. La raison qui m'a le plus encouragé dans cette difficile entreprise fut de la trouver dépouillée de toute question religieuse qui devait être écartée pour vous, si pieuse, et à cause de ce qu'un grand écrivain a nommé L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

Puisse la double signification de vos noms être pour le livre une prophétie! Daignez voir ici l'expression de la respectueuse reconnaissance de celui qui ose se dire le plus dévoué de vos serviteurs,

DE BALZAC.

PREMIÈRE PARTIE

Le tourniquet Saint-Jean, dont la description parut fastidieuse en son temps au commencement de l'étude intitulée *une Double Famille* (voir SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE), ce naïf détail du vieux Paris n'a plus que cette existence typographique. La construction de l'hôtel de ville, tel qu'il est aujourd'hui, balaya tout un quartier.

En 1830, les passants pouvaient encore voir le tourniquet peint sur l'enseigne d'un marchand de vin, mais la maison, son dernier asile, fut abattue depuis. Hélas! le vieux Paris disparaît avec une effrayante rapidité. Çà et là, dans cette œuvre, il en restera tantôt un

type d'habitation du moyen âge, comme celle qui fut décrite au commencement du *Chat qui pelote,* et dont un ou deux modèles subsistent encore; tantôt la maison habitée par le juge Popinot, rue du Fouarre, spécimen de vieille bourgeoisie. Ici, les restes de la maison de Fulbert; là, tout le bassin de la Seine sous Charles IX. Nouvel *Old mortality,* pourquoi l'historien de la société française ne sauverait-il pas ces curieuses expressions du passé comme le vieillard de Walter Scott rafraîchissait les tombes? Certes, depuis dix ans environ, les cris de la littérature n'ont pas été superflus : l'art commence à déguiser sous ses fleurs les ignobles façades de ce qui s'appelle à Paris les *maisons de produit,* et que l'un de nos poëtes compare gaiement à des commodes.

Faisons observer ici que la création de la commission municipale *del ornamento* qui surveille, à Milan, l'architecture des façades sur la rue, et à laquelle tout propriétaire est obligé de soumettre son plan, date du XIIe siècle. Aussi, qui n'a pas constaté dans cette jolie capitale les effets du patriotisme des bourgeois et des nobles pour leur ville, en y admirant des constructions pleines de caractère et d'originalité?... La spéculation hideuse, effrénée, qui, d'année en année, abaisse la hauteur des étages, découpe un appartement dans l'espace qu'occupait un salon détruit et fait aux jardins une guerre à mort, influera inévitablement sur les mœurs parisiennes. On sera forcé de vivre bientôt plus au dehors qu'au dedans. La sainte vie privée, la liberté du chez-soi, où se trouve-t-elle? Elle commence à cinquante mille francs de rente. Encore, peu de millionnaires se permettent-ils le luxe d'un petit hôtel, défendu par une cour sur la rue, et protégé contre la curiosité publique par les ombrages d'un jardin.

En nivelant les fortunes, le titre du Code qui régit les successions a produit ces phalanstères en moellons qui logent trente familles et qui donnent cent mille francs de rente. Aussi, dans cinquante ans, pourra-t-on compter les maisons semblables à celle qu'habitait, au moment où commence cette histoire, la famille Thuillier; une maison vraiment curieuse et qui mérite les honneurs d'une exacte description, ne fût-ce que pour comparer la bourgeoisie d'autrefois à la bourgeoisie d'aujourd'hui.

La situation et l'aspect de la maison, cadre de ce tableau de

mœurs, ont d'ailleurs un parfum de petite bourgeoisie qui peut attirer ou repousser l'attention, au gré des habitudes de chacun.

D'abord, la maison Thuillier n'appartenait ni à M., ni à madame, mais à mademoiselle Thuillier, sœur aînée de M. Thuillier.

Cette maison, acquise dans les six premiers mois qui suivirent la révolution de 1830 par mademoiselle Marie-Jeanne-Brigitte Thuillier, fille majeure, est située vers le milieu de la rue Saint-Dominique-d'Enfer, à droite en entrant par la rue d'Enfer, en sorte que le corps de logis occupé par M. Thuillier se trouve à l'exposition du midi.

Le mouvement progressif par lequel la population parisienne se porte sur les hauteurs de la rive droite de la Seine, en abandonnant la rive gauche, nuisait depuis longtemps à la vente des propriétés du quartier dit Latin, lorsque des raisons, qui seront déduites à propos du caractère et des habitudes de M. Thuillier, déterminèrent sa sœur à l'acquisition d'un immeuble : elle eut celui-ci pour le prix minime de quarante-six mille francs de principal ; les accessoires allèrent à six mille francs ; total, cinquante-deux mille francs. Le détail de la propriété, fait en style d'affiche, et les résultats obtenus par les soins de M. Thuillier expliqueront par quels moyens tant de fortunes s'élevèrent en juillet 1830, tandis que tant d'autres fortunes sombraient.

Sur la rue, la maison présentait cette façade de moellons ravalée en plâtre, ondée par le temps et rayée par le crochet du maçon de manière à figurer des pierres de taille. Ce devant de maison est si commun à Paris et si laid, que la ville devrait donner des primes aux propriétaires qui bâtissent en pierres et sculptent les nouvelles façades Cette face grisâtre, percée de sept fenêtres, était élevée de trois étages et terminée par des mansardes couvertes en tuiles. La porte cochère, grosse, solide, annonçait par sa façon et son style que le corps de logis sur la rue avait été construit au temps de l'Empire, afin d'utiliser une partie de la cour d'une vaste et ancienne habitation, de l'époque où le quartier d'Enfer jouissait d'une certaine faveur.

D'un côté se trouvait le logement du portier, de l'autre se développait l'escalier du bâtiment en façade. Deux corps de logis, plaqués contre les maisons voisines, avaient jadis servi de remises,

d'écuries, de cuisines et de communs à la maison du fond; mais, depuis 1830, ils avaient été convertis en magasins.

Le côté droit était loué par un marchand de papier en gros, nommé M. Métivier neveu; le côté gauche, par un libraire nommé Barbet. Les bureaux de chaque négociant s'étendaient au-dessus de leurs magasins, et le libraire demeurait au premier, le papetier au second de la maison située sur la rue. Métivier neveu, beaucoup plus commissionnaire en papeterie que marchand; Barbet, beaucoup plus escompteur que libraire, avaient l'un et l'autre ces vastes magasins pour y serrer, l'un, des parties de papier achetées à des fabricants nécessiteux; l'autre, des éditions d'ouvrages données en gage de ses prêts.

Le requin de la librairie et le brochet de la papeterie vivaient en très-bonne intelligence, et leurs opérations, dénuées de cette vivacité qu'exige le commerce de détail, amenaient peu de voitures dans cette cour habituellement si tranquille, que le concierge était obligé d'arracher l'herbe d'entre quelques pavés. MM. Barbet et Métivier, étant à peine ici dans la catégorie des comparses, faisaient quelques rares visites à leurs propriétaires, et leur exactitude à payer leurs termes les classait parmi les bons locataires; ils passaient pour de très-honnêtes gens aux yeux de la société des Thuillier.

Quant au troisième étage sur la rue, il formait deux appartements : l'un était occupé par M. Dutocq, greffier de la justice de paix, ancien employé retraité, habitué du salon Thuillier; l'autre, par le héros de cette Scène : aussi doit-on se contenter, pour le moment, de déterminer le chiffre de son loyer, sept cents francs, et la position qu'il était venu prendre au cœur de la place, trois ans avant le moment où le rideau se lèvera sur ce drame domestique.

Le greffier, garçon de cinquante ans, habitait, des deux logements du troisième, le plus considérable; il avait une cuisinière, et le prix de son loyer était de mille francs. Deux ans après son acquisition, mademoiselle Thuillier eut sept mille deux cents francs de revenu d'une maison que le précédent propriétaire avait garnie de persiennes, restaurée à l'intérieur, ornée de glaces, sans pouvoir ni la vendre ni la louer, et les Thuillier, logés très-grandement, comme on va le voir, jouissaient d'un des plus beaux jardins du quartier, dont les

arbres ombrageaient la petite rue déserte Neuve-Sainte-Catherine.

Situé entre cour et jardin, le corps de logis qu'ils habitaient semble avoir été un caprice de bourgeois enrichi, sous Louis XIV, celui d'un président au parlement, ou la demeure d'un savant tranquille. Il avait dans sa belle pierre de taille, avariée par le temps, un certain air de grandeur louis-quatorzième (permettez ce barbarisme); les chaînes de la façade figurent des assises, les tableaux en briques rouges rappellent l'aspect des écuries à Versailles, les fenêtres cintrées ont des mascarons pour ornements à la clef du cintre et sous l'appui. Enfin, la porte, à petits carreaux dans la partie supérieure et pleine dans l'inférieure, à travers laquelle on aperçoit le jardin, est de ce style honnête et sans emphase qui fut souvent employé pour les pavillons de concierge dans les châteaux royaux.

Ce pavillon à cinq fenêtres est élevé de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, et il se recommande par une couverture à quatre pans terminée en girouette, percée de grandes belles cheminées et d'œils-de-bœuf. Peut-être cette construction est-elle le débris de quelque grand hôtel; mais, après avoir consulté les vieux plans de Paris, il ne s'est rien trouvé qui confirmât cette conjecture; et, d'ailleurs, les titres de mademoiselle Thuillier accusent pour propriétaire, sous Louis XIV, Petitot, le célèbre peintre en émaux, qui tenait cette propriété du président Lecamus. Il est à croire que le président demeura en ce pavillon pendant qu'il faisait construire son fameux hôtel de la rue de Thorigny.

La robe et l'art ont donc également passé par là. Mais aussi, quelle large entente des besoins et des plaisirs avait disposé l'intérieur de ce pavillon! A droite, en entrant dans une salle carrée formant un vestibule fermé, se développe un escalier en pierre, à deux fenêtres donnant sur le jardin; sous l'escalier s'ouvre la porte de la cave. Du vestibule, on communique dans une salle à manger, qui prend jour sur la cour. Cette salle à manger communique par le côté à une cuisine faisant suite aux magasins de Barbet. Derrière l'escalier s'étend, du côté du jardin, un magnifique cabinet long, à deux fenêtres. Le premier et le second étage forment deux appartements complets, et les logements de domestiques sont indiqués, sous le comble à quatre pans, par des œils-de-bœuf. Un

magnifique poêle orne ce vaste vestibule carré; ses deux portes vitrées, en face l'une de l'autre, y répandent la clarté. Cette pièce, dallée en marbre blanc et noir, se recommande par un plafond à solives en saillies jadis peintes et dorées, mais qui, sous l'Empire, sans doute, reçurent une couche de peinture blanche, uniforme. En face du poêle est une fontaine en marbre rouge à bassin de marbre. Les trois portes du cabinet, du salon et de la salle à manger offrent des dessus à cadres ovales, dont les peintures attendent une restauration plus que nécessaire. La menuiserie est lourde, mais les ornements ne sont pas sans mérite. Le salon, entièrement boisé, rappelle le grand siècle et par sa cheminée en marbre de Languedoc, et par son plafond orné dans les angles, et par la forme des fenêtres, qui ont conservé leurs petits carreaux. La salle à manger, à laquelle on communique du salon par une porte à deux battants, est dallée en pierre; la boiserie est toute en chêne, sans peinture, et l'atroce papier moderne a remplacé les tapisseries du vieux temps. Le plafond est en châtaignier à coiffons qu'on a respectés. Le cabinet, modernisé par Thuillier, ajoute à toutes les discordances.

L'or et le blanc des moulures du salon sont si bien passés, qu'on ne voit plus que des lignes rouges à la place de l'or, et le blanc jaune, rayé, s'écaille. Jamais les mots latins *Otium cum dignitate* n'ont eu, aux yeux d'un poëte, un plus beau commentaire que cette noble habitation. La serrurerie de la rampe de l'escalier est d'un caractère digne du magistrat et de l'artiste; mais, pour retrouver leurs traces aujourd'hui dans les restes de cette majestueuse antiquité, les yeux d'un observateur artiste sont nécessaires.

Les Thuillier et leurs prédécesseurs ont déshonoré bien souvent ce bijou de haute bourgeoisie par les habitudes et les inventions de la petite bourgeoisie. Voyez-vous des chaises en noyer garnies de crin; une table d'acajou à toile cirée; des buffets en acajou; un tapis d'occasion sous la table; des lampes en moiré métallique, un petit papier à bordure rouge, les exécrables gravures en manière noire, et des rideaux de calicot bordés de galons rouges dans cette salle à manger où banquetèrent les amis de Petitot? Comprenez-vous l'effet que font, dans le salon, les portraits de M., de madame et de mademoiselle Thuillier, par Pierre Grassou, le peintre des bourgeois;

des tables de jeu qui ont vingt ans de service, des consoles du temps de l'Empire, une table à thé que supporte une grosse lyre, un meuble d'acajou ronceux garni en velours peint dont le fond est chocolat; sur la cheminée, avec la pendule qui représente la Bellone de l'Empire, des candélabres à colonnes cannelées, des rideaux de damas de laine et des rideaux de mousseline brodée, rehaussés par des embrasses en cuivre estampé?... Sur le parquet s'étend un tapis d'occasion. Le beau vestibule oblong a des banquettes de velours, et des parois à tableaux sculptés sont cachées par des armoires de divers temps et venues de tous les appartements précédemment occupés par les Thuillier. Une planche cache la fontaine et on met dessus une lampe fumeuse qui date de 1815. Enfin, la peur, cette hideuse divinité, a fait adopter du côté du jardin, comme du côté de la cour, de doubles portes garnies de tôle qui se replient sur le mur le jour et qui se ferment à la nuit.

Il est facile d'expliquer la déplorable profanation exercée sur ce monument de la vie privée au XVII[e] siècle par la vie privée du XIX[e]. Au commencement du Consulat, peut-être, un maître maçon acquéreur de ce petit hôtel eut l'idée de tirer parti du terrain en façade sur la rue, et il abattit probablement la belle porte cochère flanquée de petits pavillons qui complétaient ce joli *séjour*, pour employer un mot de la vieille langue, et l'industrie d'un propriétaire parisien imprima sa flétrissure au front de cette élégance, comme le journal et ses presses, la fabrique et ses dépôts, le commerce et ses comptoirs remplacent l'aristocratie, la vieille bourgeoisie, la finance et la robe partout où elles avaient étalé leurs splendeurs. Quelle étude curieuse que celle des titres de propriété dans Paris! Une maison de santé fonctionne, rue des Batailles, sur la demeure du chevalier Pierre Bayard du Terrail; le tiers état a bâti une rue sur l'emplacement de l'hôtel Necker. Le vieux Paris s'en va, suivant les rois qui s'en sont allés. Pour un chef-d'œuvre d'architecture que sauve une princesse polonaise[1], combien de petits palais tombent, comme la demeure de Petitot, aux mains des Thuillier! Voici les raisons qui firent mademoiselle Thuillier propriétaire de cette maison.

1. L'hôtel Lambert, île Saint-Louis, habité par la princesse Czartoriska.
(*Note des éditeurs.*)

A la chute du ministère Villèle, M. Louis-Jérôme Thuillier, qui comptait alors vingt-six ans de service aux finances, devint sous-chef; mais à peine jouissait-il de l'autorité subalterne d'une position, jadis sa moindre espérance, que les événements de juillet 1830 le forcèrent à prendre sa retraite. Il calcula très-finement que sa pension serait honorablement et lestement réglée par des gens heureux de disposer d'une place de plus, et il eut raison, car sa pension fut liquidée à dix-sept cents francs.

Lorsque le prudent sous-chef parla de se retirer de l'administration, sa sœur, beaucoup plus la compagne de sa vie que sa femme, trembla pour l'avenir de l'employé.

— Que va devenir Thuillier?... fut une question que s'adressèrent avec un effroi mutuel madame et mademoiselle Thuillier, alors logées dans un petit troisième, rue d'Argenteuil.

— Sa pension à faire régler l'occupera pendant quelque temps, avait dit mademoiselle Thuillier; mais je pense à un placement de mes économies qui lui taillera des croupières... Oui, ce sera presque de l'administration que de régir une propriété.

— Oh! ma sœur, vous lui sauverez la vie! s'écria madame Thuillier.

— Mais j'ai toujours songé à cette crise-là dans la vie de Jérôme! répondit la vieille fille d'un air protecteur.

— Mademoiselle Thuillier avait trop souvent entendu dire à son frère : « Un tel est mort! il n'a pas survécu deux ans à sa retraite! » elle avait trop souvent entendu Colleville, l'ami intime de Thuillier, employé comme lui, plaisantant sur cette époque climatérique des bureaucrates, et disant : « Nous y viendrons aussi, nous autres!... » pour ne pas apprécier le danger que courait son frère. Le passage de l'activité à la retraite est, en effet, le temps critique de l'employé. Ceux d'entre les retraités qui ne savent pas ou ne peuvent pas substituer des occupations à celles par lesquelles ils sont quittés changent étrangement : quelques-uns meurent; beaucoup s'adonnent à la pêche, distraction dont le vide se rapproche de leur travail dans les bureaux; quelques autres, hommes malicieux, se font actionnaires, perdent leurs économies et sont heureux d'obtenir une place dans l'entreprise, destinée à réussir, après une première culbute et une première liquidation, en des mains plus habiles qui

la guettaient; l'employé se frotte alors les siennes, devenues vides, en se disant : « J'avais pourtant deviné l'avenir de cette affaire... » Mais presque tous se débattent contre leurs anciennes habitudes.

— Il y en a, disait Colleville, qui sont dévorés par le spleen (il prononçait *spleenne*) particulier aux employés; ils meurent de leurs circulaires rentrées; ils ont, non pas le ver, mais le carton solitaire. Le petit Poiret ne pouvait pas voir un carton blanc bordé de bleu sans que cet aspect bien-aimé le fît changer de couleur; il passait du vert au jaune.

Mademoiselle Thuillier était regardée comme le génie du ménage fraternel; elle ne manquait ni de force ni de décision, ainsi que son histoire particulière le démontrera. Cette supériorité, relative d'ailleurs à son entourage, lui permettait de bien juger son frère, quoiqu'elle l'adorât. Après avoir vu échouer les espérances qui reposaient sur son idole, elle avait dans son sentiment trop de maternité pour s'abuser sur la valeur sociale du sous-chef.

Thuillier et sa sœur étaient fils du premier concierge au ministère des finances. Jérôme avait échappé, grâce à sa myopie, à toutes les réquisitions et conscriptions possibles. Le père eut l'ambition de faire de son fils un employé. Dans le commencement de ce siècle, il y eut trop de places occupées à l'armée pour qu'il n'y en eût pas beaucoup de vides dans les bureaux, et le manque d'employés inférieurs permit au gros père Thuillier de faire franchir à son fils les premiers degrés de la hiérarchie bureaucratique.

Le concierge mourut en 1814, laissant Jérôme à la veille d'être sous-chef, mais ne lui léguant pour toute fortune que cette espérance. Le gros Thuillier et sa femme, morte en 1810, s'étaient retirés, vers 1806, avec une pension de retraite pour tout bien, ayant employé leurs gains à donner à Jérôme l'éducation de ce temps et à le soutenir, ainsi que sa sœur.

On connaît l'influence de la Restauration sur la bureaucratie. Il revint des quarante et un départements supprimés une masse d'employés honorables qui demandaient des places inférieures à celles qu'ils occupaient. A ces droits acquis se joignirent les prétentions des familles proscrites ruinées par la Révolution. Pressé entre

ces deux affluents, Jérôme se trouva bien heureux de ne pas être destitué sous quelque prétexte frivole. Il trembla jusqu'au jour où, devenu sous-chef par hasard, il se vit certain d'une retraite honorable. Ce résumé rapide explique le peu de portée et de connaissances de M. Thuillier. Il avait appris le latin, les mathématiques, l'histoire et la géographie qu'on apprend en pension; mais il en était resté à la classe dite de seconde, son père ayant voulu profiter d'une occasion pour le faire entrer au ministère en vantant *la main superbe* de son fils. Si donc le petit Thuillier écrivit les premières inscriptions au grand-livre, il ne fit ni sa rhétorique ni sa philosophie.

Engrené dans la machine ministérielle, il cultiva peu les lettres, encore moins les arts; il acquit une connaissance routinière de sa partie; et, quand il eut l'occasion de pénétrer, sous l'Empire, dans la sphère des employés supérieurs, il y prit des formes superficielles qui cachèrent le fils du concierge, mais il ne s'y frotta même pas d'esprit. Son ignorance lui apprit à se taire, et son silence le servit. Il s'habitua, sous le régime impérial, à cette obéissance passive qui plaît aux supérieurs; et ce fut à cette qualité qu'il dut plus tard sa promotion au grade de sous-chef Sa routine devint une grande expérience; ses manières et son silence couvrirent son défaut d'instruction. Cette nullité fut un titre quand on eut besoin d'un homme nul. On eut peur de mécontenter deux partis à la Chambre, qui, chacun, protégeaient un homme, et le ministère sortit d'embarras en exécutant la loi sur l'ancienneté. Voilà comme Thuillier devint sous-chef. Mademoiselle Thuillier, sachant que son frère abhorrait la lecture et ne pouvait remplacer les tracas du bureau par aucune affaire, avait donc sagement résolu de le jeter dans les soucis de la propriété, dans la culture d'un jardin, dans les infiniment petits de l'existence bourgeoise et dans les intrigues de voisinage.

La transplantation du ménage Thuillier de la rue d'Argenteuil à la rue Saint-Dominique-d'Enfer, les soins nécessités par une acquisition, un portier convenable à trouver, les locataires à faire venir, occupèrent Thuillier de 1831 à 1832. Quand le phénomène de cette transplantation fut accompli, quand la sœur vit que Jérôme résistait à cette opération, elle lui trouva d'autres soins dont il sera

question plus tard, mais dont la raison fut prise dans le caractère même de Thuillier, et qu'il n'est pas inutile de consigner ici.

Quoique fils d'un concierge de ministère, Thuillier fut ce qu'on appelle un bel homme; d'une taille au-dessus de la moyenne, svelte, d'une physionomie assez agréable avec ses lunettes, mais effroyable, comme celle de beaucoup de myopes, dès qu'il les ôtait; car l'habitude de voir à travers les besicles avait jeté sur ses prunelles une espèce de brouillard.

Entre dix-huit et trente ans, le jeune Thuillier eut des succès auprès des femmes, toujours dans une sphère qui commençait à la petite bourgeoisie et qui finissait aux chefs de division; mais on sait que, sous l'Empire, la guerre laissait la société parisienne un peu dépourvue en emmenant les hommes d'énergie sur les champs de bataille, et peut-être, comme l'a dit un grand médecin, est-ce à ce fait qu'est due la mollesse de la génération qui occupe le milieu du XIXe siècle.

Thuillier, forcé de se faire remarquer par des agréments autres que ceux de l'esprit, apprit à valser et à danser au point d'être cité; on l'appelait *le beau Thuillier;* il jouait au billard en perfection; il savait faire des découpures; son ami Colleville le serina si bien, qu'il pouvait chanter les romances à la mode. Il résulta de ces petits savoir-faire cette apparence de succès qui trompe la jeunesse et l'étourdit sur l'avenir. Mademoiselle Thuillier, de 1806 à 1814, croyait en son frère comme mademoiselle d'Orléans en Louis-Philippe; elle était fière de Jérôme, elle le voyait arrivant à une direction générale, grâce à des succès qui, dans ce temps, lui ouvraient quelques salons où certes il n'aurait jamais pénétré sans les circonstances qui, sous l'Empire, faisaient de la société une macédoine.

Mais les triomphes du beau Thuillier eurent généralement peu de durée, les femmes ne tenaient pas plus à le garder qu'il ne tenait à s'éterniser avec elles; il aurait pu fournir le sujet d'une comédie intitulée *le Don Juan malgré lui.* Ce métier de *beau* fatigua Thuillier au point de le vieillir; son visage, couvert de rides comme celui d'une vieille coquette, comptait douze ans de plus que son acte de naissance. Il lui resta de ses succès l'habitude de se regarder dans la glace, de se prendre la taille pour la dessiner et de

se mettre dans des poses de danseur, qui prolongèrent au delà de la jouissance de ses avantages le bail qu'il avait fait avec ce surnom : le beau Thuillier!

La vérité de 1806 devint moquerie en 1826. Il conserva quelques vestiges du costume des beaux de l'Empire, qui ne messeyait pas d'ailleurs à la dignité d'un ancien sous-chef. Il maintint la cravate blanche à plis nombreux où le menton s'ensevelit et dont les deux bouts menacent les passants à droite et à gauche, en leur montrant un nœud passablement coquet, jadis fait par la main des belles. Tout en suivant les modes de loin, il les approprie à sa tournure, il met son chapeau très en arrière, il porte des souliers et des bas fins en été; ses redingotes allongées rappellent les lévites de l'Empire; il n'a pas encore abandonné les jabots dormants et les gilets blancs; il joue toujours avec sa badine de 1810, il se tient cambré. Personne, à voir Thuillier passant sur les boulevards, ne le prendrait pour le fils d'un homme qui faisait les déjeuners des employés au ministère des finances et qui portait la livrée de Louis XVI : il ressemble à un diplomate impérial, à un sous-préfet. Or, non-seulement mademoiselle Thuillier exploita très-innocemment le faible de son frère en le jetant dans un soin excessif de sa personne, ce qui, chez elle, était une continuation de son culte, mais encore elle lui donna toutes les joies de la famille en transplantant auprès d'eux un ménage dont l'existence avait été quasi collatérale de la leur.

Il s'agit de M. Colleville, l'ami intime de Thuillier; mais, avant de peindre Pylade, il est d'autant plus indispensable d'en finir avec Oreste, que l'on doit expliquer pourquoi Thuillier, le beau Thuillier, se trouvait sans famille, car la famille n'existe que par les enfants; et ici doit apparaître un de ces profonds mystères qui restent ensevelis dans les arcanes de la vie privée et dont quelques traits arrivent à la surface au moment où les douleurs d'une situation cachée deviennent trop vives : il s'agit de la vie de madame et de mademoiselle Thuillier, car, jusqu'à présent, on n'a vu que la vie, en quelque sorte publique, de Jérôme Thuillier.

Marie-Jeanne-Brigitte Thuillier, de quatre ans plus âgée que son frère, lui fut entièrement sacrifiée; il était plus facile de donner un état à l'un qu'une dot à l'autre. Le malheur, pour certains

caractères, est un phare qui leur éclaire les parties obscures et basses de la vie sociale. Supérieure à son frère, et comme énergie et comme intelligence, Brigitte était un de ces caractères qui, sous le marteau de la persécution, se serrent, deviennent compactes et d'une grande résistance, pour ne pas dire inflexibles. Jalouse de son indépendance, elle voulut se soustraire à la vie de la loge et se rendre l'unique arbitre de son sort.

A l'âge de quatorze ans, elle se retira dans une mansarde, à quelques pas de la Trésorerie, établie alors rue Vivienne, et non loin de la rue de la Vrillière, où encore aujourd'hui est située la Banque. Elle se livra courageusement à une industrie peu connue, privilégiée, grâce aux protecteurs de son père, et qui consistait à fabriquer des sacs pour la Banque, pour le Trésor et aussi pour les grandes maisons de la finance. Elle eut, dès la troisième année, deux ouvrières. En plaçant ses économies sur le grand-livre, elle se vit, en 1814, à la tête de trois mille six cents francs de rente, gagnés en quinze ans. Elle dépensait peu, elle allait dîner presque tous les jours chez son père tant qu'il vécut, et l'on sait, d'ailleurs, que les rentes, dans les dernières convulsions de l'Empire, furent à quarante et quelques francs : aussi ce résultat, en apparence exagéré, s'explique de lui-même.

A la mort de l'ancien concierge, Brigitte et Jérôme, l'une âgée de vingt-sept ans, l'autre de vingt-trois, unirent leurs destinées. Le frère et la sœur avaient l'un pour l'autre une excessive affection. Si Jérôme, alors à l'époque de ses succès, était gêné, sa sœur, vêtue de bure et les doigts pelés par le fil qui lui servait à coudre, offrait toujours quelques louis à son frère. Aux yeux de Brigitte, Jérôme était le plus bel homme et le plus charmant de l'Empire français. Tenir le ménage de son frère chéri, être initiée à ses secrets de Lindor et de don Juan, être sa servante, son caniche, fut le rêve de Brigitte; elle s'immola presque amoureusement à une idole dont l'égoïsme allait être agrandi, sacrifié par elle. Elle vendit quinze mille francs sa clientèle à sa première ouvrière, et vint s'établir rue d'Argenteuil chez Thuillier, en se faisant la mère, la protectrice, la servante de cet *enfant chéri des dames.* Brigitte, par une prudence naturelle à une fille qui devait tout à sa discrétion et à son travail, cacha sa fortune à son frère; elle craignit

sans doute la dissipation d'une vie d'homme à bonnes fortunes, et mit seulement six cents francs dans le ménage, ce qui, avec les dix-huit cents francs de Jérôme, permettait de joindre les deux bouts de l'année.

Dès les premiers jours de son association, Thuillier écouta sa sœur comme un oracle, la consulta dans ses moindres affaires, ne lui cacha rien de ses secrets, et la fit ainsi goûter au fruit de la domination qui devait être le péché mignon de ce caractère. Aussi la sœur avait-elle tout sacrifié à son frère, elle avait tout mis sur son cœur, elle vivait par lui. L'ascendant de Brigitte sur Jérôme se corrobora singulièrement par le mariage qu'elle lui procura vers 1814.

En voyant le mouvement de compression violente que les nouveaux venus de la Restauration opérèrent dans les bureaux, et surtout au retour de l'ancienne société qui refoulait la bourgeoisie, Brigitte comprit, d'autant mieux que son frère la lui expliqua, la crise sociale où s'éteignaient leurs communes espérances. Plus de succès possible pour le beau Thuillier chez les nobles qui succédaient aux roturiers de l'Empire!

Thuillier n'était pas de force à se donner une opinion politique, et il sentit, aussi bien que sa sœur, la nécessité de profiter de ses restes de jeunesse pour faire une fin. Dans cette situation, une fille, jalouse comme Brigitte, voulait et devait marier son frère, autant pour elle que pour lui, car elle seule pouvait rendre son frère heureux, et madame Thuillier n'était qu'un accessoire indispensable pour avoir un ou deux enfants. Si Brigitte n'eut pas tout l'esprit nécessaire à sa volonté, du moins elle eut l'instinct de sa domination, car elle n'avait aucune instruction, elle allait seulement droit devant elle, avec l'entêtement d'une nature habituée à réussir. Elle avait le génie du ménage, le sens de l'économie, l'entente du vivre et l'amour du travail. Elle devina donc qu'elle ne réussirait jamais à marier Jérôme dans une sphère plus élevée que la leur, où les familles s'enquerraient de leur intérieur, et pourraient concevoir des inquiétudes en trouvant une maîtresse déjà installée au logis; elle chercha, dans la couche sociale inférieure, des gens à éblouir, et elle rencontra près d'elle un parti convenable.

Le plus ancien des garçons de la Banque, nommé Lemprun,

avait une fille unique appelée Céleste. Mademoiselle Céleste Lemprun devait hériter de la fortune de sa mère, fille unique d'un cultivateur. Cette fortune se composait de quelques arpents de terre aux environs de Paris, que le vieillard exploitait toujours; puis de la fortune du bonhomme Lemprun, un homme sorti de la maison Thélusson et de la maison Keller pour entrer à la Banque, lors de la fondation. Lemprun, alors chef de service, jouissait de l'estime et de la considération du gouvernement et des censeurs.

Aussi le conseil de la Banque, en entendant parler du mariage de Céleste avec un honorable employé des finances, promit-il une gratification de six mille francs. Cette gratification, ajoutée à douze mille francs donnés par le père Lemprun, et à douze mille francs donnés par le sieur Galard, maraîcher d'Auteuil, portait la dot à trente mille francs. Le vieux Galard, M. et madame Lemprun étaient enchantés de cette alliance; le chef de service connaissait mademoiselle Thuillier pour une des plus dignes, des plus probes filles de Paris. Brigitte fit, d'ailleurs, reluire ses inscriptions au grand-livre en confiant à Lemprun qu'elle ne se marierait jamais, et ni le chef de service ni sa femme, gens de l'âge d'or, ne se seraient permis de juger Brigitte. Ils furent surtout frappés par l'éclat de la position du beau Thuillier, et le mariage eut lieu, selon une expression consacrée, à la satisfaction générale.

Le gouverneur de la Banque et le secrétaire servirent de témoins à la mariée, de même que M. de la Billardière, chef de division, et M. Rabourdin, chef de bureau, furent ceux de Thuillier. Six jours après le mariage, le vieux Lemprun fut victime d'un vol audacieux dont parlèrent les journaux du temps, mais qui fut promptement oublié dans les événements de 1815. Les auteurs du vol ayant échappé à toutes les recherches, Lemprun voulut solder la différence, et, quoique la Banque eût porté ce déficit au compte des profits et pertes, le pauvre vieillard mourut du chagrin que lui causa cet affront. Il regardait ce coup de main comme un attentat à sa probité septuagénaire.

Madame Lemprun abandonna toute sa succession à sa fille, madame Thuillier, et alla vivre avec son père à Auteuil, où ce vieillard mourut d'accident en 1817. Effrayée d'avoir à gérer ou à louer les marais et les champs de son père, madame Lemprun pria Brigitte,

dont la capacité et la probité l'émerveillaient, de liquider la fortune du bonhomme Galard et d'arranger les choses de manière que sa fille, en prenant tout, lui assurât quinze cents francs de rente et lui laissât la maison d'Auteuil. Les champs du vieux cultivateur, vendus par parties, produisirent trente mille francs. La succession de Lemprun en avait donné autant, et ces deux fortunes réunies, à la dot, faisaient, en 1818, quatre-vingt-dix mille francs.

La dot avait été placée en actions de la Banque au moment où elles valaient neuf cents francs. Brigitte acheta cinq mille francs de rente pour les soixante mille, car le cinq pour cent était à soixante, et elle fit mettre une inscription de quinze cents francs au nom de la veuve Lemprun, comme usufruitière. Ainsi, au commencement de l'année 1818, la pension de six cents francs payée par Brigitte, les trois mille quatre cents francs de la place de Thuillier, les trois mille cinq cents francs de rente de Céleste et le produit de trente-quatre actions de la Banque composaient au ménage Thuillier un revenu de onze mille francs administré sans conseil par Brigitte. Il a fallu s'occuper de la question financière avant tout, non-seulement pour prévenir les objections, mais encore pour débarrasser le drame.

Tout d'abord, Brigitte donna cinq cents francs par mois à son frère et conduisit la barque de manière que cinq mille francs défrayassent la maison; elle accordait cinquante francs par mois à sa belle-sœur en lui prouvant que, pour son compte, elle se contentait de quarante. Afin d'assurer sa domination par la puissance de l'argent, Brigitte amassait le surplus de ses propres rentes; elle faisait, disait-on dans les bureaux, des prêts usuraires par l'entremise de son frère, qui passait pour un escompteur. Si de 1813 à 1830 Brigitte a capitalisé soixante mille francs, on pourrait expliquer l'existence de cette somme par des opérations dans la rente qui présente une variation de quarante pour cent, et ne pas recourir à des accusations plus ou moins fondées dont la réalité n'ajouterait rien à l'intérêt de cette histoire.

Dès les premiers jours, Brigitte abattit sous elle la malheureuse madame Thuillier par les premiers coups d'éperon qu'elle lui donna et par le mouvement du mors qu'elle lui fit sentir durement. Le luxe de tyrannie était inutile, la victime se résigna promptement.

Céleste, bien jugée par Brigitte, dépourvue d'esprit, d'instruction, habituée à la vie sédentaire, à une atmosphère tranquille, avait une excessive douceur de caractère; elle était pieuse dans le sens le plus étendu de ce mot; elle aurait expié par de dures pénitences le tort involontaire d'avoir fait de la peine à son prochain. Elle ignorait tout de la vie; accoutumée à être servie par sa mère, qui faisait elle-même le ménage, et obligée à se donner peu de mouvement à cause d'une constitution lymphatique qui se fatiguait des moindres travaux; c'était bien une fille du peuple de Paris, où les enfants, rarement beaux, se rencontrent, produits qu'ils sont de la misère, d'un travail excessif, de ménages sans air, sans liberté d'action, sans aucune des commodités de la vie.

Lors du mariage, on vit en Céleste une petite femme d'un blond fade jusqu'à la nausée, grasse, lente, et d'une contenance fort sotte. Son front, trop vaste, trop proéminent, ressemblait à celui d'un hydrocéphale, et, sous cette coupole d'un ton de cire, sa figure évidemment trop petite et finissant en pointe comme un museau de souris, fit craindre à quelques conviés qu'elle ne devînt folle tôt ou tard. Ses yeux d'un bleu clair, ses lèvres dorées d'un sourire presque fixe ne démentaient pas cette idée. Elle eut, dans le jour solennel des noces, l'attitude, l'air et les manières d'un condamné à mort qui souhaite que tout finisse au plus tôt.

— Elle est un peu boule!... dit Colleville à Thuillier.

Brigitte était bien le couteau qui devait entrer dans cette nature, avec laquelle elle présentait le contraste le plus violent. En elle on remarquait une beauté régulière, correcte, massacrée par les travaux qui, dès l'enfance, la courbèrent sur des tâches pénibles, ingrates, et par les secrètes privations qu'elle s'imposa pour amasser son pécule. Son teint, miroité de bonne heure, avait un ton d'acier. Ses yeux bruns étaient bordés de noir ou plutôt meurtris; sa lèvre supérieure était ornée d'un duvet brun qui dessinait une espèce de fumée; elle avait les lèvres menues, et son front impérieux était rehaussé par une chevelure jadis noire, mais qui tournait au chinchilla. Elle se tenait droit comme une belle blonde, et tout en elle accusait la rudesse de ses travaux, ses feux amortis et, comme disent les huissiers, *le coût de ses exploits*.

Pour Brigitte, Céleste ne fut qu'une fortune à prendre, une mère

à mater, un sujet de plus dans son empire. Elle lui reprocha bientôt d'être *veule,* un mot de son langage, et cette jalouse fille, qui eût été au désespoir de trouver une belle-sœur active, éprouva un sauvage plaisir à stimuler l'inactivité de cette faible créature. Céleste, honteuse de voir sa belle-sœur déployant son ardeur de chambrière et faisant le ménage, essaya de l'aider; elle tomba malade; aussitôt, Brigitte fut aux petits soins pour madame Thuillier, elle la soigna comme une sœur aimée et lui disait devant Thuillier : « Vous n'avez pas la force, eh bien, ne faites rien, ma petite!... » Elle étala l'incapacité de Céleste avec ce faste de consolation par lequel la force, en ayant pour la faiblesse un air de douce pitié, trouve le moyen de faire son propre éloge.

Puis, comme ces natures despotiques et qui aiment à exercer leurs forces sont pleines de tendresse pour les souffrances physiques, elle soigna sa belle-sœur de manière à satisfaire la mère de Céleste quand elle vint voir sa fille. Lorsque madame Thuillier fut rétablie, elle l'appela, de manière à être entendue d'elle : « Emplâtre, propre à rien, etc. » Céleste allait pleurer dans sa chambre, et, quand Thuillier l'y surprenait essuyant ses larmes, il excusait sa sœur, en disant :

— Elle est excellente, mais elle est vive; elle vous aime à sa manière; elle agit ainsi avec moi.

Céleste, en se souvenant d'avoir reçu des soins maternels, pardonnait à sa belle-sœur. Brigitte traitait d'ailleurs son frère comme le roi du logis : elle le vantait à Céleste, elle en faisait un autocrate, un Ladislas, un pape infaillible. Madame Thuillier, privée de son père et de son grand-père, à peu près abandonnée de sa mère, qui la venait voir les jeudis, et chez laquelle on allait les dimanches, dans la belle saison, n'avait que son mari à aimer, d'abord parce qu'il était son mari, et ensuite parce qu'il restait le beau Thuillier pour elle. Enfin il la traitait bien quelquefois comme sa femme, et toutes ces raisons réunies le lui rendaient adorable. Il lui paraissait d'autant plus parfait, qu'il prenait souvent la défense de Céleste et grondait sa sœur, non par intérêt pour sa femme, mais par égoïsme et pour avoir la paix au logis dans le peu de moments qu'il y restait.

En effet, le beau Thuillier venait dîner et revenait se coucher très-tard; il allait au bal, dans son monde, tout seul, et absolu-

ment comme s'il était toujours garçon. Aussi les deux femmes étaient-elles toujours en présence. Insensiblement, Céleste prit une attitude passive et fut ce que Brigitte la voulait, une ilote. La reine Élisabeth de ce ménage passa de la domination à une sorte de pitié pour une victime sans cesse sacrifiée. Elle finit par modérer ses airs de hauteur, ses paroles tranchantes, son ton de mépris, quand elle fut certaine d'avoir rompu sa sœur au joug.

Une fois qu'elle aperçut des meurtrissures faites par le collier au cou de sa victime, elle en eut soin comme d'une chose à elle, et Céleste connut des temps meilleurs. En comparant le début à la suite, elle prit une sorte d'affection pour son bourreau. Pour trouver quelque énergie à se défendre, pour devenir quelque chose au sein d'un ménage alimenté par sa fortune à son insu, sans qu'elle eût autre chose que des miettes de la table, la pauvre ilote n'avait qu'une chance, mais cette chance ne se réalisa pas pour elle.

En six ans, Céleste n'eut pas d'enfant. Cette infécondité, qui, de mois en mois, lui fit verser des torrents de larmes, entretint longtemps le mépris de Brigitte, qui lui reprochait de n'être bonne à rien, pas même à faire des enfants. Cette vieille fille, qui s'était tant promis d'aimer l'enfant de son frère comme le sien, fut longtemps à s'habituer à l'idée de cette stérilité irrémédiable.

Au moment où commence cette histoire, en 1840, à quarante-six ans, Céleste avait cessé de pleurer, car elle avait acquis la triste certitude de ne pouvoir jamais devenir mère. Chose étrange! après vingt-cinq ans de cette vie où la victoire avait fini par épointer, par casser le couteau, Brigitte aimait Céleste autant que Céleste aimait Brigitte. Le temps, l'aisance, le frottement perpétuel de la vie domestique, qui sans doute avait adouci les angles, usé les aspérités; la résignation et la douceur pascale de Céleste amenèrent un automne serein. Ces deux femmes étaient d'ailleurs réunies par le seul sentiment qui les eût animées : leur adoration pour l'heureux et égoïste Thuillier.

Enfin, ces deux femmes, toutes les deux sans enfants, avaient toutes les deux, comme toutes les femmes qui ont vainement désiré des enfants, pris en amour un enfant. Cette maternité factice, mais d'une puissance égale à celle d'une réelle maternité, veut une explication qui mène au cœur de ce drame et va rendre

raison du surcroît d'occupation que mademoiselle Thuillier avait trouvé pour son frère.

Thuillier était entré surnuméraire avec Colleville, dont il a été question comme de son ami intime. En regard du ménage sombre et si réglé de Thuillier, la nature sociale avait placé comme un contraste celui de Colleville, et, s'il est impossible de ne pas faire observer que ce contraste fortuit est peu moral, il faut ajouter qu'avant de conclure il est bon d'aller jusqu'à la fin de ce drame, malheureusement trop vrai, dont l'historien n'est pas d'ailleurs comptable.

Ce Colleville était fils unique d'un musicien de talent, jadis premier violon de l'Opéra sous Francœur et Rebel. Il racontait, en son vivant, au moins six fois par mois, les anecdotes sur les représentations du *Devin de village;* il imitait Jean-Jacques Rousseau, et le dépeignait à merveille. Colleville et Thuillier furent amis inséparables; sans secrets l'un pour l'autre, leur amitié, commencée à quinze ans, n'avait pas encore connu de nuages en 1839.

Colleville fut un des employés appelés des cumulards dans les bureaux. Ces employés se recommandent toujours par leur industrie. Colleville, bon musicien, devait au nom et à l'influence de son père la place de première clarinette à l'Opéra-Comique, et, tant qu'il fut garçon, Colleville, un peu plus riche que Thuillier, partagea souvent avec son ami. Mais, au rebours de Thuillier, Colleville fit un mariage d'inclination en épousant mademoiselle Flavie, la fille naturelle d'une célèbre danseuse de l'Opéra, prétendue née de du Bourguier, un des plus riches fournisseurs de cette époque, et qui, s'étant ruiné vers 1800, oublia d'autant plus sa fille, qu'il conservait des doutes sur la pureté de la fameuse mime.

Par sa tournure et par son origine, Flavie était destinée à un assez triste métier, alors que Colleville, mené souvent chez l'opulent premier sujet de l'Opéra, s'éprit de Flavie et l'épousa. Le prince Galathionne, qui protégeait, en septembre 1815, l'illustre danseuse, alors sur la fin de sa brillante carrière, donna vingt mille francs de dot à Flavie, et la mère y ajouta le plus magnifique trousseau. Les habitués de la maison et les camarades de l'Opéra firent des présents en bijoux, en vaisselle, en sorte que le ménage Colleville fut beaucoup plus riche en superfluités qu'en capitaux. Flavie,

élevée dans l'opulence, eut tout d'abord un charmant appartement que le tapissier de sa mère meubla, et où trôna cette jeune femme, pleine de goût pour les arts, pour les artistes et pour une certaine élégance.

Madame Colleville était à la fois jolie et piquante, spirituelle, gaie, gracieuse, et, pour tout exprimer d'un mot, bonne enfant. La danseuse, âgée de quarante-trois ans, se retira du théâtre, alla vivre à la campagne et priva sa fille des ressources que présentait son opulence dissipatrice. Madame Colleville tenait une maison très-agréable, mais excessivement lourde. De 1816 à 1826, elle eut cinq enfants. Musicien le soir, Colleville tenait de sept heures à neuf heures du matin les livres d'un négociant. A dix heures, il était à son bureau. En soufflant ainsi dans un morceau de bois le soir, en écrivant le matin des comptes en partie double, il se faisait de sept à huit mille francs par an.

Madame Colleville jouait à la femme comme il faut; elle recevait les mercredis, elle donnait un concert tous les mois et un dîner tous les quinze jours. Elle ne voyait Colleville qu'à dîner, et le soir quand il rentrait, vers minuit; encore, souvent n'était-elle pas revenue. Elle allait au spectacle, car on lui donnait quelquefois des loges, et elle avertissait par un mot Colleville de la venir chercher dans telle maison où elle dansait, où elle soupait. On faisait une excellente chère chez madame Colleville, et la société, quoique mêlée, y était excessivement amusante; elle recevait les actrices célèbres, les peintres, les gens de lettres, quelques hommes riches. L'élégance de madame Colleville allait de pair avec celle de Tullia, premier sujet de l'Opéra, qu'elle voyait beaucoup; mais, si les Colleville mangèrent leurs capitaux et si souvent ils eurent de la peine à finir le mois, jamais Flavie ne s'endetta.

Colleville était très-heureux, il aimait toujours sa femme et il en était toujours le meilleur ami. Constamment accueilli par un sourire affectueux et avec une joie communicative, il cédait à une grâce, à des façons irrésistibles. L'activité féroce qu'il déployait dans ses trois emplois allait d'ailleurs à son caractère, à son tempérament. C'était un bon gros homme, haut en couleur, jovial, dépensier, plein de fantaisies. En dix ans, il n'y eut pas une seule querelle dans son ménage. Il passait dans les bureaux pour être

un hurluberlu, comme tous les artistes, disait-on, mais les gens superficiels prenaient la hâte constante du travailleur pour le va-et-vient d'un brouillon.

Colleville eut l'esprit de faire la bête ; il vantait son bonheur intérieur, se donna le travers de chercher des anagrammes, afin de se poser en homme absorbé par cette passion. Les employés de sa division au ministère, les chefs de bureau, les chefs de division même venaient à ses concerts ; il glissait, de temps en temps et à propos, des billets de spectacle, car il avait besoin d'une excessive indulgence à cause de ses perpétuelles absences. Les répétitions lui prenaient la moitié de son temps au bureau ; mais la science musicale que lui avait léguée son père était assez réelle, assez profonde pour lui permettre de n'aller qu'aux répétitions générales. Grâce aux relations de madame Colleville, le théâtre et le ministère se prêtaient aux exigences de la position de ce digne cumulard, qui, d'ailleurs, élevait à la brochette un petit jeune homme vivement recommandé par sa femme, un grand musicien futur, et qui le remplaçait à l'orchestre avec promesse de sa succession.

En effet, vers 1827, le jeune homme devint première clarinette, quand Colleville donna sa démission. Toute la critique sur Flavie consistait en ce mot : « Elle est un *petit brin* coquette, madame Colleville ! » L'aînée des enfants Colleville, venue en 1816, était le portrait vivant du bon Colleville. En 1818, madame Colleville mettait la cavalerie au-dessus de tout, même des arts, et distinguait alors un sous-lieutenant des dragons de Saint-Chamans, le jeune et riche Charles Gondreville, qui mourut plus tard dans la campagne d'Espagne ; elle avait eu déjà son second fils, qu'elle destina dès lors à la carrière militaire. En 1820, elle regardait la banque comme la nourrice de l'industrie, le soutien des États, et le grand Keller, le fameux orateur, était son idole ; elle eut alors un fils, François, dont elle résolut de faire plus tard un commerçant, et auquel la protection de Keller ne manquerait jamais. Vers la fin de 1820, Thuillier, l'ami intime de M. et de madame Colleville, l'admirateur de Flavie, éprouva le besoin d'épancher ses douleurs au sein de cette excellente femme, et lui raconta ses misères conjugales ; il essayait depuis six ans d'avoir des enfants, et Dieu ne bénissait pas ses efforts, car la pauvre madame Thuillier faisait

inutilement des neuvaines; elle était allée à Notre-Dame de Liesse! Il dépeignit Céleste de toutes les manières, et ces mots : « Pauvre Thuillier! » sortirent des lèvres de madame Colleville, qui, de son côté, se trouvait assez triste; elle était alors sans aucune opinion dominante. Elle versa dans le cœur de Thuillier ses chagrins. Le grand Keller, ce héros de la gauche, était en réalité plein de petitesses; elle connaissait l'envers de la gloire, les sottises de la banque, la sécheresse d'un tribun. L'orateur ne parlait qu'à la Chambre, et il s'était fort mal conduit avec elle; Thuillier fut indigné. « Il n'y a que les bêtes qui savent aimer, dit-il, prenez-moi! » Le beau Thuillier passa pour faire un doigt de cour à madame Colleville, et il fut un de ses *attentifs,* un mot du temps de l'Empire.

— Ah! tu en veux à ma femme! lui dit en riant Colleville; prends garde, elle te plantera là comme tous les autres.

Mot assez fin par lequel Colleville sauva sa dignité de mari dans les bureaux. De 1820 à 1821, Thuillier s'autorisa de son titre d'ami de la maison pour aider Colleville, qui l'avait si souvent aidé jadis, et, pendant dix-huit mois, il prêta près de dix mille francs au ménage Colleville, avec l'intention de ne jamais en parler. En 1821, au printemps, madame Colleville accoucha d'une ravissante petite fille, qui eut pour parrain et pour marraine M. et madame Thuillier; aussi fut-elle nommée Céleste-Louise-Caroline-Brigitte. Mademoiselle Thuillier voulut donner un de ses prénoms à ce petit ange. Le nom de Caroline fut une gracieuseté faite à Colleville. La vieille maman Lemprun se chargea de mettre la petite créature en nourrice, sous ses yeux, à Auteuil, où Céleste et sa belle-sœur allèrent la voir deux fois par semaine. Aussitôt que madame Colleville fut relevée de cette couche, elle dit à Thuillier, franchement et d'un ton sérieux :

— Mon cher ami, si nous voulons rester bons amis, ne soyez plus que notre ami; Colleville vous aime : eh bien, c'est assez d'un dans le ménage.

— Expliquez-moi donc, dit le beau Thuillier à Tullia la danseuse, qui se trouvait alors chez madame Colleville, pourquoi les femmes ne s'attachent pas à moi? Je ne suis pas un Apollon du Belvédère, mais enfin je ne suis pas non plus un Vulcain; je suis passable, j'ai de l'esprit, je suis fidèle...

— Voulez-vous la vérité? lui répondit Tullia.

— Oui, dit le beau Thuillier.

— Eh bien, si nous pouvons aimer quelquefois une bête, nous n'aimons jamais un sot.

Ce mot tua Thuillier, il n'en revint pas; il eut depuis de la mélancolie, il accusa les femmes de bizarrerie.

— Ne t'avais-je pas prévenu?... lui dit Colleville. Je ne suis pas Napoléon, mon cher, et je serais même fâché de l'avoir été; mais j'ai ma Joséphine,... une perle!

Le secrétaire général du ministère, des Lupeaulx, à qui madame Colleville crut plus de crédit qu'il n'en avait, de qui, plus tard, elle disait : « C'est une de mes erreurs,... » fut alors, pendant quelque temps, le grand homme du salon Colleville; mais, comme il n'eut pas le pouvoir de faire nommer Colleville dans la division de Bois-Levant, Flavie eut le bon sens de se fâcher des soins qu'il rendait à madame Rabourdin, femme d'un chef de bureau, une mijaurée, disait-elle, chez laquelle elle n'avait jamais été invitée, et qui, deux fois, lui fit l'impertinence de ne pas venir à ses concerts.

Madame Colleville fut vivement atteinte par la mort du jeune Gondreville; elle en fut inconsolable; elle sentit, disait-elle, la main de Dieu. En 1824, elle se rangea, parla d'économie, supprima les réceptions, s'occupa de ses enfants, voulut être une bonne mère de famille, et ses amis ne lui connurent chez elle aucun favori; mais elle allait à l'église, elle réformait sa toilette, elle portait des couleurs grises, elle parlait catholicisme, convenances; et ce mysticisme produisit, en 1825, un charmant petit enfant qu'elle appela Théodore, c'est-à-dire *présent de Dieu.*

Aussi, en 1826, le beau temps de la congrégation, Colleville fut-il nommé sous-chef dans la division Clergeot, et devint-il, en 1828, percepteur d'un arrondissement de Paris. Colleville obtint la croix de la Légion d'honneur, afin qu'il pût un jour faire élever sa fille à Saint-Denis. La demi-bourse obtenue par Keller pour Charles, l'aîné des enfants Colleville, en 1823, fut donnée au second; Charles passa avec une bourse entière au collége Saint-Louis, et le troisième, objet de la protection de madame la dauphine, eut trois quarts de bourse au collége Henri IV.

En 1830, Colleville, qui avait eu le bonheur de conserver tous ses enfants, fut obligé, par son attachement à la branche déchue, de donner sa démission; mais il eut l'habileté d'en traiter, en quelque sorte, en obtenant une pension de deux mille quatre cents francs due à son temps de service, et une indemnité de dix mille francs offerte par son successeur, et il fut nommé officier de la Légion d'honneur. Néanmoins, il se trouva dans une position difficile, et, en 1832, mademoiselle Thuillier lui conseilla de venir s'établir près d'eux, en lui faisant entrevoir la possibilité d'obtenir une place à la mairie, qu'il eut au bout de quinze jours, et qui valait mille écus.

Charles Colleville venait d'entrer à l'École de marine. Les colléges où les deux autres petits Colleville étaient élevés étaient dans le quartier. Le séminaire de Saint-Sulpice, où devait entrer un jour le petit dernier, se trouvait à deux pas du Luxembourg. Enfin, Thuillier et Colleville devaient finir leurs jours ensemble. En 1833, madame Colleville, alors âgée de trente-cinq ans, vint s'établir rue d'Enfer, au coin de la rue des Deux-Églises, avec Céleste et le petit Théodore. Colleville se trouvait à une distance égale de sa mairie et de la rue Saint-Dominique. Ce ménage, après une existence tour à tour brillante, décousue, pleine de fêtes, reposée, calme, se trouva réduit à l'obscurité bourgeoise, et à cinq mille quatre cents francs pour toute fortune.

Céleste avait alors douze ans; elle promettait d'être belle; il lui fallait des maîtres; elle devait coûter au moins deux mille francs par an. La mère sentit la nécessité de la placer sous les yeux de son parrain et de sa marraine. Elle avait donc aussi adopté la proposition, si sage d'ailleurs, de mademoiselle Thuillier, qui, sans prendre aucun engagement, fit entendre assez clairement à madame Colleville que les fortunes de son frère, de sa belle-sœur et la sienne étaient destinées à Céleste. Cette petite fille était restée à Auteuil jusqu'à l'âge de sept ans, adorée par la bonne vieille madame Lemprun, qui mourut en 1829, laissant vingt mille francs d'économies et une maison, qui fut vendue pour la somme exorbitante de vingt-huit mille francs. La petite espiègle avait peu vu sa mère et beaucoup mademoiselle et madame Thuillier dès 1829, époque de son entrée dans la maison paternelle. En 1833, elle était

tombée sous la domination de Flavie, qui s'efforçait alors de bien remplir ses devoirs, et qui les outrait, comme toutes les femmes nourries de remords. Flavie, sans être mauvaise mère, tint fort sévèrement sa fille; elle se souvint de sa propre éducation et se jura secrètement à elle-même de faire de Céleste une honnête femme, et non une femme légère. Elle la mena donc à la messe et lui fit faire sa première communion sous la direction d'un curé de Paris, devenu depuis évêque. Céleste fut d'autant plus pieuse, que madame Thuillier, sa marraine, était une sainte; et l'enfant adorait sa marraine; elle se sentait plus aimée de la pauvre femme délaissée que de sa mère.

De 1833 à 1840, elle reçut la plus brillante éducation, dans les idées de la bourgeoisie. Ainsi, les meilleurs maîtres de musique firent d'elle une assez bonne musicienne; elle savait faire proprement une aquarelle; elle dansait à merveille; elle avait appris la langue française et l'histoire, la géographie, l'anglais, l'italien, enfin tout ce que comporte l'éducation d'une demoiselle comme il faut. D'une taille moyenne, un peu grasse, affligée de myopie, elle n'était ni laide ni jolie, elle ne manquait ni de blancheur ni d'éclat, mais elle ignorait entièrement la distinction des manières. Elle avait une grande sensibilité contenue, et son parrain et sa marraine, mademoiselle Thuillier, son père, étaient unanimes sur ce point, la grande ressource des mères, que Céleste était susceptible d'attachement. Une de ses beautés était une magnifique chevelure cendrée, fine; mais les mains, les pieds avaient une origine bourgeoise.

Céleste se recommandait par des vertus précieuses : elle était bonne, simple, sans fiel; elle aimait son père et sa mère, elle se serait sacrifiée pour eux. Élevée dans une admiration profonde de son parrain, et par Brigitte, qui s'était fait appeler par elle *tante Brigitte,* et par madame Thuillier, et par sa mère, qui se rapprocha de plus en plus du vieux beau de l'Empire, Céleste avait la plus haute idée de l'ex-sous-chef. Le pavillon de la rue Saint-Dominique produisait sur elle l'effet du château des Tuileries sur un courtisan de la jeune dynastie.

Thuillier n'avait pas résisté à l'action de laminoir que produit la filière administrative, où l'on s'amincit en raison de son étendue. Usé par un fastidieux travail, autant que par ses succès d'homme

à bonnes fortunes, l'ex-sous-chef avait perdu toutes ses facultés en venant rue Saint-Dominique; mais sa figure fatiguée, où régnait un air rogue, mélangé d'un certain contentement qui ressemblait à la fatuité de l'employé supérieur, impressionnait vivement Céleste. Elle seule passionnait ce blême visage. Elle se savait être la joie de la maison Thuillier.

Les Colleville et leurs enfants devinrent naturellement le noyau de la société que mademoiselle Thuillier eut l'ambition de grouper autour de son frère. Un ancien employé de la division la Billardière, qui, depuis plus de trente ans, demeurait dans le quartier Saint-Jacques, M. Phellion, chef de bataillon de la légion, fut promptement retrouvé par l'ancien percepteur et l'ancien sous-chef à la première revue. Phellion était un des hommes les plus considérés dans l'arrondissement. Il avait une fille, ancienne sous-maîtresse dans le pensionnat Lagrave, mariée à un instituteur de la rue Saint-Hyacinthe, M. Barniol.

Le fils aîné de Phellion était professeur de mathématiques à un collége royal; il donnait des leçons, faisait des répétitions, et s'adonnait, selon l'expression du père, aux mathématiques pures. Le second fils était à l'École des ponts et chaussées. Phellion avait neuf cents francs de retraite, et possédait neuf mille et quelques cents francs de rente, fruit de ses économies et de celles de sa femme pendant trente ans de travail et de privations. Il était, d'ailleurs, propriétaire de la petite maison à jardin qu'il habitait dans l'impasse des Feuillantines. (En trente ans, il ne dit pas une seule fois le vieux mot *cul-de-sac*.)

Dutocq, le greffier de la justice de paix, était un ancien employé du ministère des finances; sacrifié jadis à une de ces nécessités qui se rencontrent dans le gouvernement représentatif, il avait accepté d'être le bouc émissaire dans une vilenie administrative signalée par la commission du budget et récompensée secrètement par une somme assez ronde; il avait été ainsi mis à même d'acheter sa charge de greffier. Cet homme, peu honorable d'ailleurs, l'espion des bureaux, ne fut pas accueilli comme il croyait devoir l'être par les Thuillier; mais la froideur de ses propriétaires le fit persister à venir chez eux.

Resté garçon, cet homme avait des vices; il cachait assez soi-

gneusement sa vie, et il savait se maintenir par la flatterie auprès de ses supérieurs. Le juge de paix aimait beaucoup Dutocq. Ce honteux personnage sut se faire tolérer chez les Thuillier par ces basses et grossières adulations qui ne manquent jamais leur effet. Il connaissait à fond la vie de Thuillier, ses relations avec Colleville, et surtout avec madame ; on craignit sa redoutable langue, et les Thuillier, sans l'admettre dans leur intimité, le souffrirent. La famille qui devint la fleur du salon Thuillier fut celle d'un pauvre petit employé, jadis l'objet de la pitié des bureaux, et qui, poussé par la misère, avait quitté l'administration en 1827 pour se jeter dans l'industrie, avec une idée.

Minard entrevit une fortune dans une de ces conceptions perverses qui déconsidèrent le commerce français, mais qui, vers 1827, n'avaient pas encore été flétries par la publicité. Minard acheta du thé, y mêla moitié de thé ayant déja servi; puis il pratiqua sur les éléments du chocolat des altérations qui lui permirent de le vendre à bon marché. Ce commerce de denrées coloniales, commencé dans le quartier Saint-Marcel, fit de Minard un négociant; il eut une usine, et, par suite de ses relations, il put aller aux sources des matières premières ; il fit honorablement, et en grand, le commerce qu'il avait d'abord fait avec indélicatesse. Il devint distillateur, opéra sur d'énormes quantités de denrées, et il passait en 1835 pour le plus riche négociant du quartier de la place Maubert. Il avait acheté l'une des plus belles maisons de la rue des Maçons-Sorbonne ; il avait été adjoint ; il était nommé, en 1839, maire de son arrondissement et juge au tribunal de commerce. Il avait voiture, une terre auprès de Lagny ; sa femme portait des diamants aux bals de la cour, et il s'enorgueillissait d'une rosette d'officier de la Légion d'honneur à sa boutonnière.

Minard et sa femme étaient, d'ailleurs, d'une excessive bienfaisance. Peut-être voulaient-ils rendre en détail aux pauvres ce qu'ils avaient en gros pris au public. Phellion, Colleville et Thuillier retrouvèrent Minard aux élections, et il s'ensuivit une liaison d'autant plus intime avec les Thuillier et les Colleville, que madame Zélie Minard parut enchantée de faire faire à sa *demoiselle* la connaissance de Céleste Colleville. Ce fut à un grand bal donné par les Minard que Céleste fit son entrée dans le monde, ayant alors seize

ans et demi, parée comme le voulait son nom, qui semblait être prophétique pour sa vie. Heureuse de se lier avec mademoiselle Minard, son aînée de quatre ans, elle obligea son parrain et son père à cultiver la maison Minard, à salons dorés, à grande opulence, et où se réunissaient quelques célébrités politiques du juste milieu : M. Popinot, qui depuis fut ministre du commerce; Cochu, devenu le baron Cochu; un ancien employé de la division Clergeot au ministère des finances, et qui, fortement intéressé dans une maison de drogueries, était l'oracle du quartier des Lombards et des Bourdonnais, conjointement avec M. Anselme Popinot. Le fils aîné de Minard, avocat, qui visait à succéder aux avocats détournés, depuis 1830, du Palais par la politique, était le génie de la maison, et sa mère, aussi bien que son père, aspirait à le bien marier. Zélie Minard, ancienne ouvrière fleuriste, éprouvait une ardente passion pour les hautes sphères sociales, et voulait y pénétrer par les mariages de sa fille et de son fils, tandis que Minard, plus sage qu'elle, et comme imbu de la force de la classe moyenne que la révolution de Juillet infiltra dans les fibres du pouvoir, ne pensait qu'à la fortune.

Il hantait le salon des Thuillier afin d'y recueillir des données sur les héritages que Céleste pouvait recueillir. Il savait, comme Dutocq, comme Phellion, les bruits occasionnés jadis par la liaison des Thuillier avec Flavie, et il avait du premier coup d'œil reconnu l'idolâtrie des Thuillier pour leur filleule. Dutocq, pour être admis chez Minard, le flagorna prodigieusement. Quand Minard, le Rothschild de l'arrondissement, apparut chez les Thuillier, il le compara presque finement à Napoléon, en le retrouvant gros, gras, fleuri, après l'avoir connu, au bureau, maigre, pâle et chétif : « Vous étiez dans la division la Billardière, comme Napoléon avant le 18 brumaire, et je vois ici le Napoléon de l'Empire ! » Néanmoins, Minard reçut froidement Dutocq et ne l'invita point; aussi se fit-il un ennemi mortel du venimeux greffier.

M. et madame Phellion, quelque dignes qu'ils fussent, ne pouvaient s'empêcher de se livrer à des calculs et à des espérances; ils pensaient que Céleste serait bien l'affaire de leur fils le professeur : aussi, pour avoir comme un parti dans le salon Thuillier, y amenèrent-ils leur gendre, M. Barniol, homme considéré dans le

faubourg Saint-Jacques, et un vieil employé de la mairie, leur ami intime, à qui Colleville avait en quelque sorte soufflé sa place, car M. Leudigeois, commis depuis vingt ans à la mairie, attendait comme récompense de ses longs services la secrétairerie obtenue par Colleville. Aussi, les Phellion formaient une phalange composée de sept personnes, toutes assez fidèles; la famille Colleville n'était pas moins nombreuse, en sorte que, par certains dimanches, il y avait trente personnes dans le salon Thuillier. Thuillier renoua connaissance avec les Saillard, les Baudoyer, les Falleix, gens considérables du quartier de la Place-Royale, et qui furent souvent invités à dîner.

Madame Colleville était, en femme, la personne la plus distinguée de ce monde, comme Minard fils et le professeur Phellion en étaient les hommes supérieurs; car tous les autres, sans idées, sans instruction, sortis des rangs inférieurs, offraient les types et les ridicules de la petite bourgeoisie. Quoique toute fortune venue de loin suppose un mérite quelconque, Minard était un ballon bouffi. S'épanchant en phrases filandreuses, prenant l'obséquiosité pour de la politesse et la formule pour de l'esprit, il débitait des lieux communs avec un aplomb et une rondeur qui s'acceptaient comme de l'éloquence. Ces mots, qui ne disent rien et répondent à tout : progrès, vapeur, bitume, garde nationale, ordre, élément démocratique, esprit d'association, légalité, mouvement et résistance, intimidation, semblaient, à chaque phase politique, inventés pour Minard, qui paraphrasait alors les idées de son journal. Julien Minard, le jeune avocat, souffrait autant de son père que son père souffrait de sa femme. En effet, avec la fortune, Zélie avait pris des prétentions, sans avoir jamais pu apprendre le français; elle était devenue grasse et ressemblait, sous ses riches atours, à une cuisinière épousée par son maître.

Phellion, ce modèle du petit bourgeois, offrait autant de vertus que de ridicules. Subordonné pendant sa vie bureaucratique, il respectait les supériorités sociales. Aussi restait-il silencieux devant Minard. Il avait admirablement résisté, pour son compte, au temps critique de la retraite, et voici comment. Jamais ce digne et excellent homme n'avait pu se livrer à ses goûts. Il aimait la ville de Paris, il s'intéressait aux alignements, aux embellissements, il était

homme à s'arrêter, deux heures durant, devant les maisons en démolition. On pouvait le surprendre intrépidement planté sur ses jambes, le nez en l'air, assistant à la chute d'une pierre qu'un maçon ébranle avec un levier en haut d'une muraille, et sans quitter la place que la pierre ne tombât; et, quand la pierre était tombée, il s'en allait heureux comme un académicien le serait de la chute d'un drame romantique. Véritables comparses de la grande comédie sociale, Phellion, Laudigeois et leurs pareils remplissent les fonctions du chœur antique. Ils pleurent quand on pleure, rient quand il faut rire, et chantent en ritournelle les infortunes et les joies publiques, triomphant dans leur coin des triomphes d'Alger, de Constantine, de Lisbonne, de Saint-Jean-d'Ulloa; déplorant également la mort de Napoléon et les catastrophes si funestes de Saint-Merri et de la rue Transnonnain; regrettant les hommes célèbres qui leur sont le plus inconnus. Seulement, Phellion offre une double face : il se partage consciencieusement entre les raisons de l'opposition et celles du gouvernement. Qu'on se battît dans les rues, Phellion avait alors le courage de se prononcer devant ses voisins; il allait sur la place Saint-Michel, lieu du rassemblement de son bataillon, il plaignait le gouvernement et faisait son devoir. Avant et pendant l'émeute, il soutenait la dynastie, œuvre de Juillet; mais, dès que le procès politique arrivait, il tournait aux accusés. Ce *girouettisme* assez innocent se retrouvait dans ses opinions politiques; il répondait à tout par le colosse du Nord. L'Angleterre est, pour lui, comme pour le vieux *Constitutionnel,* une commère à deux fins; tour à tour, la machiavélique Albion et le pays modèle : machiavélique, quand il s'agit des intérêts de la France froissée et de Napoléon; pays modèle, quand il s'agit des fautes du gouvernement. Il admet, avec le journal, l'élément démocratique, et se refuse, dans la conversation, à tout pacte avec l'esprit républicain. L'esprit républicain, c'est 1793, c'est l'émeute, la Terreur, la loi agraire. L'élément démocratique est le développement de la petite bourgeoisie, c'est le règne de Phellion.

Cet honnête vieillard est toujours digne; la dignité sert à expliquer sa vie. Il a élevé dignement ses enfants, il est resté père à leurs yeux, il tient à être honoré chez lui, comme il honore le pouvoir et ses supérieurs. Il n'a jamais eu de dettes. Juré, sa con-

science le fait suer sang et eau à suivre les débats d'un procès, et il ne rit jamais, alors même que rient la cour, l'audience et le ministère public. Éminemment serviable, il donne ses soins, son temps, tout, excepté son argent. Félix Phellion, son fils le professeur, est son idole; il le croit susceptible d'arriver à l'Académie des sciences. Thuillier, entre l'audacieuse nullité de Minard et la niaiserie carrée de Phellion, était comme une substance neutre, mais il tenait de l'un et de l'autre par sa mélancolique expérience. Il cachait le vide de son cerveau par des banalités, comme il couvrait la peau jaune de son crâne sous les ondes filamenteuses de ses cheveux gris, ramenés de derrière avec un art infini par le peigne de son coiffeur.

— Dans toute autre carrière, disait-il en parlant de l'administration, j'aurais fait une bien autre fortune.

Il avait vu le bien, possible en théorie et impossible en pratique, les résultats contraires aux prémisses; il racontait les injustices, les intrigues, l'affaire Rabourdin. (Voir *les Employés.*)

— Après cela, l'on peut croire à tout et ne croire à rien, disait-il. Ah! c'est une drôle de chose, une administration, et je suis bien heureux de ne pas avoir de fils, pour ne pas le voir prenant la carrière des places.

Colleville, toujours gai, rond, bonhomme, diseur de quolibets, faisant ses anagrammes, toujours occupé, représentait le bourgeois capable et gausseur, la faculté sans le succès, le travail opiniâtre sans résultat, mais aussi la résignation joviale, l'esprit sans portée, l'art inutile, car il était excellent musicien et ne jouait plus que pour sa fille.

Ce salon était donc une espèce de salon de province, mais éclairé par les reflets du continuel incendie parisien : sa médiocrité, ses platitudes suivaient le torrent du siècle. Le mot à la mode et la chose, car, à Paris, le mot et la chose sont comme le cheval et le cavalier, y arrivaient toujours par ricochet. On attendait avec impatience M. Minard, qui devait savoir la vérité dans les grandes circonstances. Les femmes, dans le salon Thuillier, tenaient pour les jésuites; les hommes défendaient l'Université; mais, généralement, les femmes écoutaient. Un homme d'esprit, s'il avait pu supporter l'ennui de ces soirées, eût ri comme à une comédie de Molière, en

y apprenant, après de longues discussions, des choses semblables à celles-ci :

« La Révolution de 1789 pouvait-elle s'éviter? Les emprunts de Louis XIV l'avaient bien ébauchée. Louis XV, un égoïste, homme d'esprit cérémonieux (il a dit : « Si j'étais lieutenant de police, je dé» fendrais les cabriolets »), roi dissolu, vous connaissez son Parc aux cerfs! a beaucoup contribué à ouvrir l'abîme des révolutions. M. de Necker, Genevois malintentionné, a donné le branle. Les étrangers en ont voulu toujours à la France. Le maximum a fait beaucoup de tort à la Révolution. En droit, Louis XVI ne devait pas être condamné ; il eût été absous par un jury. Pourquoi Charles X est-il tombé? Napoléon est un grand homme, et les détails qui prouvent son génie appartiennent à des anecdotes : il prenait cinq prises de tabac à la minute et dans des poches doublées de cuir, adaptées à son gilet. Il réglait tous les mémoires des fournisseurs ; il allait rue Saint-Denis savoir le prix des choses. Il avait Talma pour ami ; Talma lui avait appris ses gestes, et néanmoins il s'était toujours refusé à décorer Talma. L'empereur a monté la garde d'un soldat endormi pour l'empêcher d'être fusillé. Ces choses-là le faisaient adorer du soldat. Louis XVIII, qui cependant avait de l'esprit, a manqué de justice à son égard en l'appelant M. de Buonaparte. Le défaut du gouvernement actuel est de se laisser mener, au lieu de mener. Il s'est placé trop bas. Il a peur des hommes d'énergie ; il aurait dû déchirer les traités de 1815 et demander le Rhin à l'Europe. On joue trop au ministère avec les mêmes hommes. »

— Vous avez assez fait assaut d'esprit comme cela, disait mademoiselle Thuillier à la suite de ces lumineux aperçus ; l'autel est dressé, faites votre petite partie.

La vieille fille terminait toujours les discussions, dont s'ennuyaient les femmes, par cette proposition.

Si tous ces faits antérieurs, si toutes ces généralités ne se trouvaient pas, en forme d'argument pour peindre le cadre de cette Scène, donner une idée de l'esprit de cette société, peut-être le drame en aurait-il souffert. Cette esquisse est d'ailleurs d'une fidélité véritablement historique, et montre une couche sociale de quelque importance comme mœurs, surtout si l'on songe que le système politique de la branche cadette y a pris son point d'appui.

L'hiver de l'année 1839 fut, en quelque sorte, le moment où le salon des Thuillier atteignit à sa plus grande splendeur. Les Minard y venaient presque tous les dimanches, et commençaient par y passer une heure lorsqu'ils avaient d'autres soirées obligées, et le plus souvent Minard y laissait sa femme, en emmenant avec lui sa fille et son fils aîné l'avocat. Cette assiduité des Minard fut déterminée par une rencontre, assez tardive d'ailleurs, qui se fit entre MM. Métivier, Barbet et Minard, par une soirée où ces deux importants locataires restèrent un peu plus tard qu'à l'ordinaire à causer avec mademoiselle Thuillier. Minard apprit de Barbet que la vieille demoiselle lui prenait pour environ trente mille francs de valeurs à six mois, à raison de sept et demi pour cent l'an, et qu'elle en prenait pour une somme égale à Métivier, en sorte qu'elle devait avoir au moins cent quatre-vingt mille francs à manier.

— Je fais l'escompte de la librairie à douze, et ne prends jamais que de bonnes valeurs. Rien ne m'est plus commode, dit Barbet en terminant. Je dis qu'elle a cent quatre-vingt mille francs, car elle ne peut donner que des effets à quatre-vingt-dix jours à la Banque.

— Elle a donc un compte à la Banque? dit Minard.

— Je le crois, dit Barbet.

Lié avec un régent de la Banque, Minard apprit que mademoiselle Thuillier y avait en effet un compte d'environ deux cent mille francs, garanti par un dépôt de quarante actions. Cette garantie était, dit-on, superflue; la Banque avait des égards pour une personne qui lui était connue et qui gérait les affaires de Céleste Lemprun, la fille d'un employé qui avait compté autant d'années de service que la Banque en comptait alors d'existence. Mademoiselle Thuillier n'avait jamais d'ailleurs, en vingt ans, dépassé l'étendue de son crédit. Elle envoyait toujours pour soixante mille francs d'effets par mois à trois mois, ce qui faisait cent soixante mille francs environ. Les actions déposées représentaient cent vingt mille francs, on ne courait donc aucun risque, car les effets valaient toujours bien soixante mille francs. « Aussi, dit le censeur, elle nous enverrait, le troisième mois, cent mille francs d'effets, nous ne lui en rejetterions pas un seul. Elle a une maison à elle qui n'est pas hypothéquée et qui vaut plus de cent mille francs. D'ailleurs, toutes

ces valeurs viennent de Barbet et de Métivier, et se trouvent avoir quatre signatures, y compris la sienne. »

— Pourquoi mademoiselle Thuillier travaille-t-elle ainsi? demanda Minard à Métivier. — Mais cela vous irait bien, à vous, ajouta-t-il.

— Oh! moi, répondit Métivier, j'ai mieux à faire en épousant une de mes cousines; mon oncle Métivier m'a donné la suite de ses affaires; il a cent mille francs de rente et n'a que deux filles.

Quelque cachottière que fût mademoiselle Thuillier, qui ne disait rien de ses placements à personne, pas même à son frère; quoiqu'elle englobât dans sa masse les économies faites sur la fortune de madame Thuillier comme sur la sienne, il était difficile qu'un jet de lumière ne finît point par passer sous le boisseau qui recouvrait son trésor.

Dutocq, qui hantait Barbet, avec lequel il avait plus d'une ressemblance dans le caractère et dans la physionomie, avait évalué plus justement que Minard les économies des Thuillier à cent cinquante mille francs en 1838, et il pouvait en suivre secrètement les progrès en calculant les profits à l'aide du savant escompteur Barbet.

— Céleste aura de nous deux cent mille francs comptant, avait dit la vieille fille en confidence à Barbet, et madame Thuillier veut lui assurer au contrat la nue propriété de ses biens. Quant à moi, mon testament est fait. Mon frère aura tout, sa vie durant, et Céleste sera mon héritière, sous cette réserve. M. Cardot, mon notaire, est mon exécuteur testamentaire.

Mademoiselle Thuillier avait dès lors poussé son frère à renouer ses anciennes relations avec les Saillard, les Baudoyer, les Falleix, qui tenaient une place analogue à celle des Thuillier et des Minard, dans le quartier Saint-Antoine, où M. Saillard était maire. Cardot le notaire avait présenté son prétendant en la personne de maître Godeschal, avoué, successeur de Derville, homme de trente-six ans, capable, ayant payé cent mille francs sur sa charge, que deux cent mille francs de dot acquitteraient. Minard fit congédier Godeschal en apprenant à mademoiselle Thuillier que Céleste aurait pour belle-sœur la fameuse Mariette, de l'Opéra.

— Elle en sort, dit Colleville en faisant allusion à sa femme, ce n'est pas pour y rentrer.

— M. Godeschal est d'ailleurs trop âgé pour Céleste, dit Brigitte.

— Et puis, ajouta timidement madame Thuillier, ne faut-il pas la laisser marier à son goût et qu'elle soit heureuse?

La pauvre femme avait aperçu dans Félix Phellion un amour vrai pour Céleste, un amour comme une femme écrasée par Brigitte et froissée par l'indifférence de Thuillier, qui s'était soucié de sa femme moins que d'une servante, avait pu rêver l'amour : hardi dans le cœur, timide au dehors, sûr de lui-même et craintif, concentré pour tous, s'épanouissant dans les cieux. A vingt-trois ans, Félix Phellion était un jeune homme doux, candide, comme le sont les savants qui cultivent la science pour la science. Il avait été saintement élevé par son père, qui, prenant tout au sérieux, ne lui avait donné que de bons exemples en les lui accompagnant de maximes triviales. C'était un jeune homme de moyenne taille, à cheveux châtain clair, les yeux gris, le teint plein de taches de rousseur, doué d'une voix charmante, d'un maintien tranquille, faisant peu de gestes, rêveur, ne disant que des paroles sensées, ne contredisant personne, et surtout incapable d'une pensée sordide ou d'un calcul égoïste.

— Voilà, s'était dit souvent madame Thuillier, comment j'aurais voulu mon mari!

Vers le commencement de 1840, au mois de février, le salon des Thuillier contenait les divers personnages dont les silhouettes viennent d'être tracées. On approchait de la fin du mois. Barbet et Métivier, ayant chacun à demander trente mille francs à mademoiselle Brigitte, faisaient un whist avec M. Minard et Phellion. Une autre table réunissait Julien l'avocat, sobriquet donné par Colleville au jeune Minard, madame Colleville, M. Barniol et madame Phellion. Une bouillotte à cinq sous la fiche occupait madame Minard, qui ne savait que ce jeu-là, Colleville, le vieux père Saillard et Bandoze, son gendre. Les rentrants étaient Laudigeois et Dutocq; mesdames Falleix, Baudoyer, Barniol et mademoiselle Minard faisaient un boston, et Céleste était assise auprès de Prudence Minard. Le jeune Phellion écoutait madame Thuillier en regardant Céleste.

A l'autre coin de la cheminée trônait sur une bergère la reine Élisabeth de la famille, aussi simplement vêtue alors qu'elle l'était

depuis trente ans, car aucune prospérité ne lui aurait fait quitter ses habitudes. Elle avait sur ses cheveux chinchilla un bonnet de gaze noire orné de géranium-Charles X; sa robe à guimpe en stoff raisin de Corinthe coûtait quinze francs ; sa collerette brodée valait six francs, et déguisait peu le profond sillon produit par les deux muscles qui rattachaient la tête à la colonne vertébrale. Monvel, jouant Auguste dans ses vieux jours, ne montrait pas un profil plus sec que celui de cette autocrate tricotant des chaussettes à son frère. Devant la cheminée posait Thuillier debout, toujours prêt à aller au-devant des arrivants, et près de lui se tenait un jeune homme dont l'entrée avait produit un grand effet, quand le concierge, qui les dimanches passait son plus bel habit pour servir, avait annoncé M. Olivier Vinet.

Une confidence de Cardot au célèbre procureur général, père du jeune magistrat, avait été la cause de cette visite. Olivier Vinet venait de passer du tribunal d'Arcis-sur-Aube à celui de la Seine en qualité de substitut du procureur du roi. Cardot le notaire avait fait dîner chez lui Thuillier avec le procureur général, qui paraissait devoir être ministre de la justice, et avec le fils. Cardot évaluait à sept cent mille francs au moins, pour le moment, les fortunes qui devaient échoir à Céleste. Vinet fils avait paru charmé d'avoir le droit d'aller les dimanches chez les Thuillier. Les grosses dots font faire aujourd'hui de grosses sottises sans aucune pudeur.

Dix minutes après, un autre jeune homme qui causait avec Thuillier avant l'arrivée du substitut éleva la voix en passionnant une discussion politique, et força le magistrat à suivre son exemple par la vivacité que prit le débat. Il était question du vote par lequel la Chambre des députés venait de renverser le ministère du 12 mai, en refusant la dotation demandée pour le duc de Nemours.

— Assurément, disait le jeune homme, je suis loin d'appartenir à l'opinion dynastique, et je suis loin d'approuver l'avénement de la bourgeoisie au pouvoir. La bourgeoisie ne doit pas, plus qu'autrefois l'aristocratie, prétendre à être tout l'État. Mais, enfin, la bourgeoisie française a pris sur elle de faire une dynastie nouvelle, une royauté pour elle, et voilà comment elle la traite ! Quand le peuple a laissé Napoléon s'élever, il a créé avec lui quelque chose de splendide, de monumental ; il était fier de sa grandeur, et il a

noblement donné son sang et ses sueurs pour construire l'édifice de l'Empire. Entre les magnificences du trône aristocratique et celles de la pourpre impériale, entre les grands et le peuple, la bourgeoisie est mesquine, elle ravale le pouvoir jusqu'à elle au lieu de s'élever jusqu'à lui. Les économies de bouts de chandelle de ses comptoirs, elle les exerce sur ses princes. Ce qui est vertu dans ses magasins est faute et crime là-haut. J'aurais voulu bien des choses pour le peuple, mais je n'aurais pas retranché dix millions à la nouvelle liste civile. En devenant presque tout en France, la bourgeoisie nous devait le bonheur du peuple, de la splendeur sans faste et de la grandeur sans privilége.

Le père d'Olivier Vinet boudait alors le pouvoir : la simarre du garde des sceaux, qui était son rêve, tardait à lui arriver. Le jeune substitut ne savait donc que répondre, et il crut bien faire en abondant dans un des côtés de la question.

— Vous avez raison, monsieur, dit Olivier Vinet. Mais, avant de parader, la bourgeoisie a des devoirs à remplir envers la France. Le luxe dont vous parlez passe après les devoirs. Ce qui vous semble si fort reprochable a été la nécessité du moment. La Chambre est loin d'avoir sa part dans les affaires ; les ministres sont moins à la France qu'à la couronne, et le parlement a voulu que le ministère eût, comme en Angleterre, une force qui lui fût propre, et non pas une force d'emprunt. Le jour où le ministère agira par lui-même et représentera dans le pouvoir exécutif la Chambre, comme la Chambre représente le pays, le parlement sera très-libéral envers la couronne. Là se trouve la question, je l'expose sans dire mon opinion, car les devoirs de mon ministère emportent, en politique, une espèce de féauté à la couronne.

— En dehors de la question politique, répliqua le jeune homme, dont l'organe et l'accent indiquaient un enfant de la Provence, il n'en est pas moins vrai que la bourgeoisie a mal compris sa mission ; nous voyons des procureurs généraux, des premiers présidents, des pairs de France en omnibus, des juges qui vivent de leurs appointements, des préfets sans fortune, des ministres endettés ; tandis que la bourgeoisie, en s'emparant de ces places, devait les honorer comme autrefois les honorait l'aristocratie, et, au lieu de les occuper dans l'intention de faire fortune, ainsi que des

procès scandaleux l'ont démontré, les occuper en y dépensant ses revenus...

— Qui est ce jeune homme ? se disait Olivier Vinet en l'écoutant ; est-ce un parent ? Cardot aurait bien dû m'accompagner pour la première fois.

— Qui est ce petit monsieur? demanda Minard à M. Barbet; voici plusieurs fois que je le vois ici.

— C'est un locataire, répondit Métivier en donnant les cartes.

— Un avocat, dit Barbet à voix basse ; il occupe un petit appartement au troisième, sur le devant... Oh ! ce n'est pas grand'chose, et il n'a rien.

— Comment se nomme ce jeune homme? dit Olivier Vinet à M. Thuillier.

— Théodose de la Peyrade; il est avocat, répondit Thuillier à l'oreille du substitut.

En ce moment, les femmes, aussi bien que les hommes, regardaient les deux jeunes gens, et madame Minard ne put s'empêcher de dire à Colleville :

— Il est très-bien, ce jeune homme.

— J'ai fait son anagramme, répondit le père de Céleste, et ses nom et prénoms de Charles-Marie-Théodose de la Peyrade prophétisent ceci : *Eh ! monsieur payera, de la dot, des oies et le char...* Aussi, ma chère maman Minard, gardez-vous bien de lui donner votre fille.

— On trouve ce jeune homme-là mieux que mon fils, dit madame Phellion à madame Colleville; qu'en pensez-vous?

— Oh ! sous le rapport du physique, répondit madame Colleville, une femme pourrait balancer avant de faire un choix.

En ce moment, le jeune Vinet crut agir finement, en contemplant ce salon plein de petits bourgeois, s'il exaltait la bourgeoisie, et il abonda dans le sens du jeune avocat provençal en disant que les gens honorés de la confiance du gouvernement devaient imiter le roi, dont la magnificence surpassait de beaucoup celle de l'ancienne cour; et qu'économiser les émoluments d'une place était une sottise. D'ailleurs, était-ce possible, à Paris surtout, où la vie avait triplé de prix, où l'appartement d'un magistrat, par exemple, coûtait trois mille francs?...

— Mon père, dit-il en terminant, me donne mille écus par an, et avec mon traitement à peine puis-je tenir mon rang.

Quand le substitut chevaucha dans cette voie marécageuse, le Provençal, qui l'y avait finement conduit, échangea, sans que personne la surprît, une œillade avec Dutocq, qui devait rentrer à la bouillotte.

— Et l'on a besoin de tant de places, dit le greffier, qu'on parle de créer deux justices de paix par arrondissement, afin d'avoir douze greffes de plus... Comme si l'on pouvait attenter à nos droits, à ces charges payées à un taux exorbitant !

— Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous entendre au Palais, dit le substitut à M. de la Peyrade.

— Je suis l'avocat des pauvres, et je ne plaide qu'à la justice de paix, répondit le Provençal.

En écoutant la théorie du jeune magistrat sur la nécessité de dépenser ses revenus, mademoiselle Thuillier avait pris un air de cérémonie dont la signification était assez connue et du jeune Provençal et de Dutocq. Le jeune Vinet sortit avec Minard et Julien l'avocat, en sorte que le champ de bataille resta, devant la cheminée, au jeune de la Peyrade et à Dutocq.

— La haute bourgeoisie, dit Dutocq à Thuillier, se conduira comme autrefois l'aristocratie. La noblesse voulait des filles d'argent pour fumer ses terres, nos parvenus d'aujourd'hui veulent des dots pour mettre du foin dans leurs bottes.

— C'est ce que M. Thuillier me disait ce matin, répondit hardiment le Provençal.

— Le père, répondit Dutocq, a épousé une demoiselle de Chargebœuf, et il a pris les opinions de la noblesse ; il lui faut de la fortune à tout prix, sa femme a un train royal.

— Oh ! dit Thuillier, chez qui l'envie des bourgeois les uns contre les autres se réveilla, ôtez à ces gens-là leurs places, et ils retomberont d'où ils sortent...

Mademoiselle Thuillier tricotait d'un mouvement si précipité, qu'on l'eût dite poussée par une machine à vapeur.

— À vous, monsieur Dutocq, dit madame Minard en se levant. J'ai froid aux pieds, ajouta-t-elle en venant auprès du feu, où les ors de son turban firent l'effet d'un feu d'artifice à la lumière des bougies

de l'*Aurore* qui faisaient de vains efforts pour éclairer cet immense salon.

— Ce n'est que de la Saint-Jean, ce substitut-là! dit madame Minard en regardant mademoiselle Thuillier.

— De la Saint-Jean, dites-vous? fit le Provençal, c'est très-spirituel, madame...

— Mais madame nous a depuis longtemps accoutumés à ces choses-là, dit le beau Thuillier.

Madame Colleville examinait le Provençal et le comparait au jeune Phellion qui causait avec Céleste, sans s'occuper de ce qui se passait autour d'eux. Voici certainement le moment de peindre l'étrange personnage qui devait jouer un si grand rôle chez les Thuillier, et qui mérite bien la qualification de grand artiste.

Il existe en Provence, et sur le port d'Avignon surtout, une race d'hommes, ou blonds ou châtains, d'un teint doux et aux yeux presque tendres, dont la prunelle est plutôt faible, calme ou languissante, que vive, ardente, profonde, comme il est assez ordinaire de la voir aux Méridionaux. Faisons observer, en passant, que chez les Corses, gens sujets aux emportements, aux irascibilités les plus dangereuses, se rencontrent souvent des natures blondes et d'une apparente tranquillité. Ces hommes pâles, assez gros, à l'œil quasi troublé, vert ou bleu, sont la pire espèce dans la Provence, et Charles-Marie-Théodose de la Peyrade offrait un beau type de cette race, dont la constitution mériterait un soigneux examen de la part de la science médicale et de la physiologie philosophique. Il se met en mouvement chez eux une espèce de bile, d'humeur amère, qui leur porte à la tête, les rend capables d'actions féroces, faites à froid en apparence. Résultat d'un enivrement intérieur, cette sorte de violence sourde est inconciliable avec leur enveloppe quasi lymphatique, avec la tranquillité de leur regard bénin.

Né aux environs d'Avignon, le jeune Provençal dont nous venons de dire le nom était d'une taille moyenne, bien proportionnée, presque gros, d'un ton de chair sans éclat, ni livide, ni mat, ni coloré, mais gélatineux, car cette image peut seule donner l'idée de cette molle et fade enveloppe sous laquelle se cachaient des nerfs moins vigoureux que susceptibles d'une prodigieuse résis-

tance dans certains moments donnés. Ses yeux, d'un bleu pâle et froid, exprimaient à l'état ordinaire une espèce de mélancolie trompeuse qui, pour les femmes, devait avoir un grand charme. Le front, bien taillé, ne manquait pas de noblesse et s'harmonisait avec une chevelure fine, rare, châtain clair, naturellement frisée aux extrémités, mais légèrement. Le nez, exactement celui d'un chien de chasse, épaté, fendu du bout, curieux, intelligent, chercheur, et toujours au vent, au lieu d'avoir une expression de bonhomie, était ironique et moqueur ; mais ces deux faces du caractère ne se montraient point, et il fallait que ce jeune homme, cessant de s'observer, entrât en fureur pour avoir la puissance de faire jaillir le sarcasme et l'esprit qui décuplaient ses plaisanteries infernales. La bouche, d'une sinuosité tout agréable, à lèvres d'une rougeur de grenade, semblait le merveilleux instrument d'un organe presque suave dans le médium, auquel Théodose se tenait toujours, et qui, dans le haut, vibrait aux oreilles comme le son d'un gong. Ce fausset était bien la voix de ses nerfs et de sa colère. Sa figure, sans expression par suite d'un commandement intime, avait une forme ovale. Enfin, ses manières, d'accord avec le calme sacerdotal de son visage, étaient pleines de réserve, de convenance; mais il avait du liant, de la continuité dans les façons; celles-ci, sans tomber jusqu'au patelinage, ne manquaient pas d'une séduction que, du reste, on ne s'expliquait plus dès qu'il disparaissait. Le charme, quand il prend sa source au cœur, laisse des traces profondes; celui qui n'est qu'un produit de l'art, de même que l'éloquence, n'a que des triomphes passagers; il obtient ses effets à tout prix. Mais combien y a-t-il, dans la vie, de philosophes en état de comparer? Presque toujours, pour employer une expression populaire, le tour est fait quand les gens ordinaires en pénètrent les moyens.

Tout, chez ce jeune homme de vingt-sept ans, était en harmonie avec son caractère actuel; il obéissait à sa vocation en cultivant la philanthropie, seule expression qui puisse expliquer le philanthrope. Théodose aimait le peuple, car il scindait son amour de l'humanité. De même que les horticulteurs s'adonnent aux roses, aux dahlias, aux œillets, aux géraniums, et ne font aucune attention à l'espèce qu'ils n'ont pas élue pour leur fantaisie, ce jeune la Rochefoucauld-Liancourt appartenait aux ouvriers, aux prolé-

taires, aux misères des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau. L'homme fort, le génie aux abois, les pauvres honteux de la classe bourgeoise, il les retranchait du sein de la charité. Chez tous les maniaques, le cœur ressemble à ces boîtes à compartiments où l'on met des dragées par sortes ; le *suum cuique tribuere* est leur devise, ils mesurent à chaque devoir sa dose. Il est des philanthropes qui ne s'apitoient que sur les erreurs des condamnés. La vanité fait certainement la base de la philanthropie; mais, chez le Provençal, c'était calcul, un rôle pris, une hypocrisie libérale et démocratique jouée avec une perfection à laquelle aucun acteur n'arriverait. Il n'attaquait pas les riches, il se contentait de ne pas les comprendre, il les admettait; chacun, selon lui, devait jouir de ses œuvres; il avait, disait-il, été fervent disciple de Saint-Simon, mais il fallait attribuer cette faute à son extrême jeunesse : la société moderne ne pouvait pas avoir d'autre base que l'hérédité. Catholique ardent, comme tous les gens du Comtat, il allait de très-grand matin à la messe et cachait sa piété. Semblable à presque tous les philanthropes, il était d'une économie sordide et ne donnait aux pauvres que son temps, ses conseils, son éloquence, et l'argent qu'il arrachait pour eux aux riches. Des bottes, le drap noir porté jusqu'à ce que les coutures devinssent blanches composaient son costume. La nature avait beaucoup fait pour Théodose en ne lui donnant pas cette mâle et fine beauté méridionale qui crée chez autrui des exigences d'imagination auxquelles il est plus que difficile à un homme de répondre. N'ayant besoin que de peu de frais pour plaire, il était, à son gré, trouvé bien, joli homme ou très-ordinaire. Jamais, depuis son admission dans la maison Thuillier, il n'avait osé, comme pendant cette soirée, élever la voix et se poser aussi magistralement qu'il venait de le risquer avec Olivier Vinet; mais peut-être Théodose de la Peyrade n'avait-il pas été fâché d'essayer de sortir de l'ombre où il s'était jusqu'alors tenu; puis il était nécessaire de se débarrasser du jeune magistrat, comme les Minard avaient précédemment ruiné l'avoué Godeschal. Semblable à tous les esprits supérieurs, car il ne manquait pas de supériorité, le substitut ne s'était pas baissé jusqu'au point où les fils de ces toiles d'araignée bourgeoises deviennent apparents, et il venait de donner, comme une mouche, la tête la première, dans le piége presque

invisible où Théodose l'avait amené par une de ces ruses dont ne se seraient pas défiés de plus habiles qu'Olivier.

Pour achever le portrait de l'avocat des pauvres, il n'est pas inutile de raconter ses débuts dans la maison Thuillier.

Théodose était venu vers la fin de l'année 1837; alors licencié en droit depuis cinq ans, il avait fait son stage à Paris pour être avocat; mais des circonstances inconnues, et sur lesquelles il se taisait, l'avaient empêché de se faire inscrire au tableau des avocats de Paris; il était encore avocat stagiaire. Mais, une fois installé dans le petit appartement du troisième étage, avec les meubles rigoureusement nécessaires à sa noble profession, car l'ordre des avocats n'admet pas un nouveau confrère s'il n'a pas un cabinet convenable, une bibliothèque, et fait vérifier les choses et les lieux, Théodose de la Peyrade devint avocat près la cour royale de Paris.

Toute l'année 1838 fut employée à opérer ce changement dans sa situation, et il mena la vie la plus régulière. Il étudiait le matin chez lui jusqu'à l'heure du dîner, allait parfois au Palais, aux causes importantes. S'étant lié fort difficilement, selon Dutocq, avec Dutocq, il rendit à quelques malheureux du faubourg Saint-Jacques, désignés par le greffier à sa charité, le service de plaider leurs causes au tribunal; il fit occuper pour eux par les avoués qui, d'après les statuts de leur compagnie, font à tour de rôle les affaires des indigents, et, comme il ne prit que des causes entièrement sûres, il les gagna toutes. Mis en relation avec quelques études, il se fit connaître du barreau par ces traits dignes d'éloge, et ces faits déterminèrent avec un certain éclat son admission d'abord à la conférence des avocats stagiaires, puis son inscription au tableau de l'ordre. Il devint dès lors l'avocat des pauvres à la justice de paix, et il continua de protéger les gens du peuple. Les obligés de Théodose exprimaient leur reconnaissance et leur admiration chez les portiers, malgré les recommandations du jeune avocat, et il en remontait bien des traits jusqu'aux propriétaires. Ravis de posséder chez eux un homme si recommandable et si charitable, les Thuillier voulurent l'attirer dans leur salon et questionnèrent Dutocq à son sujet. Le greffier parla comme parlent les envieux, et, tout en rendant justice à ce jeune homme, il dit qu'il était d'une avarice remarquable, ce qui pouvait être l'effet de sa pauvreté.

— J'ai eu d'ailleurs des renseignements sur lui. Il appartient à la famille de la Peyrade, une vieille famille du comtat d'Avignon ; il est venu ici, sur la fin de 1829, s'enquérir d'un oncle dont la fortune passait pour considérable; il a fini par découvrir la demeure de ce parent trois jours après la mort du susdit, et le mobilier du défunt a juste payé les frais de l'enterrement et les dettes. Un ami de cet oncle inutile a fait passer cent louis à notre chercheur de fortune, en l'engageant à faire son droit et à prendre la carrière judiciaire ; ces cent louis l'ont défrayé pendant trois ans, à Paris, où il a vécu comme un anachorète ; mais, n'ayant jamais pu voir ni retrouver son protecteur inconnu, le pauvre étudiant fut dans une grande détresse en 1833.

» Il fit alors, comme tous les licenciés, de la politique et de la littérature, et il s'est soutenu pendant quelque temps au-dessus de la misère, car il ne pouvait rien espérer de sa famille : son père, le plus jeune frère de l'oncle, décédé rue des Moineaux, est à la tête de onze enfants qui vivent sur un petit domaine appelé les Canquoëlles.

» Il est enfin entré dans un journal ministériel dont le gérant était le fameux Cérizet, si célèbre par les persécutions qu'il a éprouvées sous la Restauration pour son attachement aux libéraux, et auquel les gens de la nouvelle gauche ne pardonnent pas de s'être fait ministériel. Comme aujourd'hui le pouvoir défend très-peu ses serviteurs les plus dévoués, témoin l'affaire Gisquet, les républicains ont fini par ruiner Cérizet. Ceci est pour vous expliquer comment il se fait que Cérizet est expéditionnaire dans mon greffe.

» Eh bien, dans le temps où il florissait comme gérant d'un journal dirigé par le ministère Perier contre les journaux incendiaires, *la Tribune* et autres, Cérizet, qui est un brave garçon, après tout, mais qui aime un peu trop les femmes, la bonne chère et les plaisirs, a été très-utile à Théodose, qui faisait la rédaction politique ; et, sans la mort de Casimir Perier, ce jeune homme eût été nommé substitut à Paris. En 1834 et 1835, il est retombé, malgré son talent, car sa collaboration au journal ministériel lui a nui. « Sans mes principes religieux, m'a-t-il dit alors, je me serais jeté dans la Seine. » Enfin, il paraît que l'ami de son oncle l'aura su dans le malheur, il a reçu de quoi se faire recevoir avocat; mais

il ignore toujours le nom et la demeure de ce protecteur mystérieux. Après tout, dans ces circonstances, son économie est excusable, et il faut avoir bien du caractère pour refuser ce que lui offrent de pauvres diables à qui son dévouement fait gagner des affaires. Il est indigne de voir les gens spéculant sur l'impossibilité où sont les malheureux de pouvoir avancer les frais d'un procès qu'on leur intente injustement. Oh ! il arrivera; je ne serais pas étonné de voir ce garçon-là dans une position très-brillante ; il a de la ténacité, de la probité, du courage! Il étudie, il pioche.

Malgré la faveur avec laquelle il fut accueilli, maître de la Peyrade alla sobrement chez les Thuillier. Mais, grondé pour sa réserve, il se montra plus souvent, finit par venir tous les dimanches, fut prié de tous les dîners, et devint si familier dans la maison, que, s'il arrivait pour parler à Thuillier vers les quatre heures, on le forçait à manger sans cérémonie *la fortune du pot.* Mademoiselle Thuillier se disait :

— Nous sommes sûrs alors qu'il dînera bien, le pauvre jeune homme!

Un phénomène social, qui certainement a été observé, mais qui n'a pas encore été formulé, publié, si vous voulez, quoiqu'il mérite d'être constaté, c'est le retour des habitudes, de l'esprit, des manières de la primitive condition chez certaines gens qui, de leur jeunesse à leur vieillesse, se sont élevés au-dessus de leur premier état. Ainsi Thuillier était redevenu, moralement parlant, fils de concierge; il faisait usage de quelques-unes des plaisanteries de son père, et finissait par laisser apercevoir, à la surface de sa vie sur son déclin, un peu du limon des premiers jours.

Environ cinq ou six fois par mois, quand la soupe grasse était bonne, il disait, comme un propos entièrement neuf, en posant sa cuiller sur son assiette vide : « Ça vaut mieux qu'un coup de pied, le reçût-on dans les os des jambes!... » En entendant cette plaisanterie pour la première fois, Théodose, qui ne la connaissait pas, perdit sa gravité et se mit à rire de si bon cœur, que Thuillier, le beau Thuillier, fut caressé dans sa vanité comme jamais il ne l'avait été. Depuis, Théodose accueillait toujours cette phrase par un petit sourire fin. Ce léger détail expliquera comment, le matin même de la soirée où Théodose venait d'avoir son engagement avec le

jeune substitut, il avait pu dire à Thuillier, en se promenant dans le jardin pour voir l'effet de la gelée :

— Vous avez beaucoup plus d'esprit que vous ne le croyez!

Et avait reçu cette réponse :

— Dans toute autre carrière, mon cher Théodose, j'aurais fait un grand chemin, mais la chute de l'empereur m'a cassé le cou.

— Il est encore temps, avait dit le jeune avocat. D'abord, qu'a fait ce saltimbanque de Colleville pour avoir la croix?

Là, maître de la Peyrade avait touché la plaie que Thuillier cachait à tous les yeux, si bien que sa sœur même ne la connaissait pas; mais le jeune homme, intéressé à étudier tous ces bourgeois, avait deviné la secrète envie qui rongeait le cœur de l'ex-sous-chef.

— Si vous voulez me faire l'honneur, vous si expérimenté, de vous conduire par mes conseils, avait ajouté le philanthrope, et surtout de ne jamais parler de notre pacte à personne, pas même à votre excellente sœur, à moins que je n'y consente, je me charge de vous faire décorer aux acclamations de tout le quartier.

— Oh! si nous réussissions, s'était écrié Thuillier, vous ne savez pas ce que je serais pour vous...

Cela explique pourquoi Thuillier venait de se rengorger quand, un moment auparavant, Théodose avait eu l'audace de lui prêter des opinions.

Dans les arts, et peut-être Molière a-t-il mis l'hypocrisie au rang des arts en classant à jamais Tartuffe dans les comédiens, il existe un point de perfection au-dessous duquel vient le talent et auquel atteint seul le génie. Il est si peu de différence entre l'œuvre du génie et l'œuvre du talent, que les hommes de génie peuvent seuls apprécier cette distance qui sépare Raphaël du Corrége, Titien de Rubens. Il y a plus, le vulgaire y est trompé. Le cachet du génie est une certaine apparence de facilité. Son œuvre doit paraître, en un mot, ordinaire au premier aspect, tant elle est toujours naturelle, même dans les sujets les plus élevés.

Beaucoup de paysannes tiennent leurs enfants comme la fameuse madone de Dresde tient le sien. Eh bien, le comble de l'art, chez un homme de la force de Théodose, est de faire dire de lui plus tard : « Tout le monde y aurait été pris! » Or, dans le salon Thuillier, il voyait poindre la contradiction, il devinait chez Colleville la

nature assez clairvoyante et critique de l'artiste manqué. L'avocat se savait déplaisant à Colleville, qui, par suite de circonstances inutiles à rapporter, était payé pour croire à la science des anagrammes. Aucune de ses anagrammes n'avait failli. On s'était moqué de lui dans les bureaux, quand, en lui demandant l'anagramme du pauvre Auguste-Jean-François Minard, il avait trouvé : *J'amassai une si grande fortune,* et l'événement justifiait, à dix ans de distance, l'anagramme. Or, l'anagramme de Théodose était fatale. Celle de sa femme le faisait trembler, il ne l'avait jamais dite, car Flavie Minard Colleville donnait : *La vieille C***, nom flétri, vole.*

Déjà, plusieurs fois, Théodose avait fait quelques avances au jovial secrétaire de la mairie, et il s'était senti repoussé par une froideur peu naturelle chez un homme si communicatif. Quand la bouillotte fut finie, il y eut un moment où Colleville attira Thuillier dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui dit :

— Tu laisses prendre trop de pied chez toi à cet avocat, il a tenu ce soir le dé de la conversation.

— Merci, mon ami, un homme averti en vaut deux, répondit Thuillier en se moquant intérieurement de Colleville.

Théodose qui, dans ce moment, causait avec madame Colleville, avait les yeux sur les deux amis, et, par cette prescience dont font usage les femmes pour savoir quand et en quel sens on parle d'elles, d'un angle du salon à l'autre, il devina que Colleville essayait de lui nuire dans l'esprit du faible et niais Thuillier.

— Madame, dit-il à l'oreille de la dévote, croyez que, si quelqu'un est en état de vous apprécier ici, c'est moi. En vous voyant, on dirait une perle tombée au milieu de la fange; vous n'avez pas quarante-deux ans, car une femme n'a que l'âge qu'elle paraît avoir, et beaucoup de femmes de trente ans qui ne vous valent pas seraient heureuses d'avoir votre taille et cette sublime figure où l'amour a passé sans jamais combler le vide de votre cœur. Vous vous êtes donnée à Dieu, je le sais, j'ai trop de piété pour vouloir être autre chose que votre ami ; mais vous vous êtes donnée à lui, parce que vous n'avez jamais trouvé personne digne de vous. Enfin, vous avez été aimée, mais vous ne vous êtes jamais sentie adorée. et j'ai deviné cela... Mais voici votre mari, qui n'a pas su vous faire une position en harmonie avec votre valeur ; il me hait,

comme s'il se doutait que je vous aime, et m'empêche de vous dire ce que je crois avoir trouvé pour vous mettre dans la sphère à laquelle vous étiez destinée... Non, madame, dit-il en se levant et à haute voix, ce n'est pas l'abbé Gondrin qui prêchera cette année le carême à notre humble Saint-Jacques du Haut-Pas; c'est M. d'Estival, un de mes compatriotes, qui s'est voué à la prédication dans l'intérêt des classes pauvres, et vous entendrez un des plus onctueux prédicateurs que je connaisse, un prêtre d'un extérieur peu agréable, mais quelle âme!...

— Mes souhaits seront donc accomplis, dit la pauvre madame Thuillier; je n'ai jamais pu comprendre les prédicateurs en renom!

Un sourire erra sur les lèvres de mademoiselle Thuillier et sur celles de plusieurs personnes.

— Ils s'occupent trop de démonstrations théologiques, il y a longtemps que je suis de cette opinion, dit Théodose; mais je ne parle jamais religion, et, sans madame *de* Colleville...

— Il y a donc des démonstrations en théologie? demanda naïvement et à brûle-pourpoint le professeur de mathématiques.

— Je ne pense pas, monsieur, répondit Théodose en regardant Félix Phellion, que vous fassiez sérieusement cette question.

— Félix, dit le vieux Phellion, arrivant pesamment au secours de son fils en saisissant une expression douloureuse sur le pâle visage de madame Thuillier, Félix sépare la religion en deux catégories: il la considère au point de vue humain et au point de vue divin, la tradition et le raisonnement.

— Quelle hérésie, monsieur! répondit Théodose; la religion est une; elle veut la foi avant tout.

Le vieux Phellion, cloué par cette phrase, regarda sa femme :

— Il est temps, ma bonne amie...

Et il montra la pendule.

— Oh! monsieur Félix, dit Céleste à l'oreille du candide mathématicien, ne seriez-vous pas, comme Pascal et Bossuet, à la fois savant et pieux?...

Les Phellion, en se retirant, entraînèrent les Colleville; il ne resta bientôt plus que Dutocq, Théodose et les Thuillier.

Les flatteries adressées par Théodose à Flavie ont tout le caractère du lieu commun; mais il est à remarquer, dans l'intérêt de

cette histoire, que l'avocat se tenait au plus près de ces esprits vulgaires; il naviguait dans leurs eaux, il leur parlait leur langage. Son peintre était Pierre Grassou et non Joseph Bridau; son livre était *Paul et Virginie*. Le plus grand poëte actuel était pour lui Casimir Delavigne; à ses yeux, la mission de l'art était, avant tout, l'utilité. Parmentier, l'*auteur de la pomme de terre*, valait pour lui trente Raphaëls; l'homme au petit manteau bleu lui paraissait *une sœur de la Charité*. Ces expressions de Thuillier, il les rappelait parfois.

— Ce jeune Félix Phellion, dit-il, est tout à fait l'universitaire de notre temps, le produit d'une science qui a mis Dieu à la retraite. Mon Dieu! où allons-nous? Il n'y a que la religion qui puisse sauver la France, car il n'y a que la peur de l'enfer qui nous préserve du vol domestique accompli à toute heure au sein des ménages, et qui ronge les fortunes les mieux assises. Vous avez tous une guerre occulte au sein de la famille.

Sur cette habile tirade, qui impressionna vivement Brigitte, il se retira, suivi de Dutocq, après avoir souhaité une bonne nuit aux trois Thuillier.

— Ce jeune homme est plein de moyens! dit sentencieusement Thuillier.

— Oui, ma foi, répondit Brigitte en éteignant les lampes.

— Il a de la religion, dit madame Thuillier en s'en allant la première.

— Môsieur, disait Phellion à Colleville, en atteignant à la hauteur de l'École des mines et après s'être assuré qu'ils étaient seuls dans la rue, il est dans mes habitudes de soumettre mes lumières aux autres, mais il m'est impossible de ne pas trouver que ce jeune avocat fait bien le maître chez nos amis les Thuillier.

— Mon opinion, à moi, repartit Colleville, qui marchait avec Phellion en arrière de sa femme, de Céleste et de madame Phellion, serrées toutes trois les unes contre les autres, est que c'est un jésuite, et je n'aime pas ces gens-là... Le meilleur n'en vaut rien. Pour moi, le jésuite, c'est la fourberie, et la fourberie pour fourber; ils fourbent pour le plaisir de fourber, et, comme on dit, pour s'entretenir la main. Voilà mon opinion, je ne la mâche pas.

— Je vous comprends, môsieur, répondit Phellion, qui donnait le bras à Colleville.

— Non, monsieur Phellion, fit observer Flavie en prenant une petite voix de tête, vous ne comprenez pas Colleville, mais je sais bien ce qu'il veut dire, et il fera bien d'en rester là... Ces sortes de sujets ne s'agitent pas dans la rue, à onze heures, et devant une jeune personne.

— Tu as raison, ma femme, dit Colleville.

En atteignant la rue des Deux-Églises, que Phellion allait prendre, on se souhaita le bonsoir. Félix Phellion dit alors à Colleville :

— Monsieur, votre fils François pourrait entrer à l'École polytechnique, s'il était vivement poussé; je vous offre de le mettre en état de passer les examens cette année.

— Ceci n'est pas de refus! merci, mon ami, dit Colleville; nous verrons cela.

— Bien! dit Phellion à son fils.

— Ceci n'est pas maladroit! s'écria la mère.

— Que voyez-vous donc là? demanda Félix.

— Mais c'est adroitement faire la cour aux parents de Céleste.

— Que je ne trouve pas mon problème si j'y pensais! s'écria le jeune professeur; j'ai découvert, en causant avec les petits Colleville, que François a la vocation des mathématiques, et j'ai cru devoir éclairer son père...

— Bien, mon fils! répéta Phellion, je ne te voudrais pas autrement. Mes vœux sont exaucés, j'ai dans mon fils la probité, l'honneur, les vertus citoyennes et privées que je lui souhaitais.

Madame Colleville, une fois Céleste couchée, dit à son mari :

— Colleville, ne te prononce donc pas si crûment sur les gens sans les connaître à fond. Quand tu dis jésuites, je sais que tu penses aux prêtres, et fais-moi le plaisir de garder pour toi tes opinions sur la religion toutes les fois que tu seras en présence de ta fille. Nous sommes les maîtres de sacrifier nos âmes et non celles de nos enfants. Voudrais-tu pour ta fille une créature sans religion?... Maintenant, mon chat, nous sommes à la merci de tout le monde, nous avons quatre enfants à pourvoir, peux-tu dire que, dans un temps donné, tu n'auras pas besoin de celui-ci, de celui-là?

Ne te fais donc pas d'ennemis, tu n'en as pas, tu es bon enfant, et, grâce à cette qualité qui, chez toi, va jusqu'au charme, nous nous sommes assez bien tirés de la vie!...

— Assez! assez! dit Colleville, qui jetait son habit sur une chaise et qui se débarrassait de sa cravate; j'ai tort, tu as raison, ma belle Flavie.

— A la première occasion, mon gros mouton, dit la rusée commère en tapotant les joues de son mari, tu tâcheras de faire une politesse à ce petit avocat; c'est un finaud, il faut l'avoir pour nous. Il joue la comédie?... eh! joue la comédie avec lui; sois sa dupe en apparence, et, s'il a du talent, s'il a de l'avenir, fais-t'en un ami. Crois-tu que je veux te voir longtemps à ta mairie?

— Venez, femme Colleville, dit en riant l'ancienne clarinette de l'Opéra-Comique en se tapant sur le genou pour indiquer à sa femme la place qu'il lui voulait voir prendre, chauffons nos petons et causons... Quand je te regarde, je suis de plus en plus convaincu de cette vérité, que la jeunesse des femmes est dans leur taille...

— Et dans leur cœur...

— L'un et l'autre, reprit Colleville, la taille légère et le cœur lourd...

— Non, grosse bête,... profond.

— Ce que tu as de bien, c'est d'avoir conservé ta blancheur sans avoir recours à l'embonpoint!... Mais voilà,... tu as de petits os... Tiens, Flavie, je recommencerais la vie, je ne voudrais pas d'autre femme que toi.

— Tu sais bien que je t'ai toujours préféré *aux autres*... Quel malheur que monseigneur soit mort! Sais-tu ce que je te voudrais?

— Non.

— Une place à la ville de Paris, une place de douze mille francs, quelque chose comme caissier, ou à la caisse municipale ou à celle de Poissy, ou facteur.

— Tout cela me va.

— Eh bien, si ce monstre d'avocat pouvait quelque chose; il a bien de l'intrigue : ménageons-le... Je le sonderai,... laisse-moi faire,... et surtout ne contrarie pas son jeu chez les Thuillier...

Théodose avait touché le point douloureux dans le cœur de Flavie Colleville, et ceci mérite une explication qui, peut-être, aura la valeur d'un coup d'œil synthétique sur la vie des femmes.

A quarante ans, la femme, et surtout celle qui a goûté à la pomme empoisonnée de la passion, éprouve un effroi solennel ; elle s'aperçoit qu'il y a deux morts pour elle : la mort du corps et celle du cœur. En faisant des femmes deux grandes catégories qui répondent aux idées les plus vulgaires, les appelant vertueuses ou coupables, il est permis de dire qu'à compter de ce chiffre redoutable elles ressentent une douleur d'une vivacité terrible. Vertueuses et trompées dans les vœux de leur nature, soit qu'elles aient eu le courage de se soumettre, soit qu'elles aient enterré leurs révoltes dans leur cœur ou au pied des autels, elles ne se disent pas sans effroi que tout est fini pour elles. Cette pensée a de si étranges et de si diaboliques profondeurs, que là se trouve la raison de quelques-unes de ces apostasies qui parfois surprennent le monde et l'épouvantent. Coupables, elles sont dans une de ces situations vertigineuses qui se traduisent souvent, hélas! par la folie, ou finissent par la mort, ou se terminent en passions aussi grandes que la situation même.

Voici le sens *dilemmatique* de cette crise : Ou elles ont connu le bonheur, s'en sont fait une vertueuse vie et ne peuvent que respirer cet air chargé d'encens, s'agiter dans cette atmosphère fleurie où les flatteries sont des caresses, et alors comment y renoncer. Ou, phénomène plus bizarre encore que rare, elles n'ont trouvé que de lassants plaisirs en cherchant un bonheur qui les fuyait, soutenues dans cette chasse ardente par les irritantes satisfactions de la vanité, se piquant à ce jeu comme un joueur à sa martingale, car, pour elles, ces derniers jours de beauté sont le dernier enjeu du ponte au désespoir.

— Vous avez été aimée, et non pas adorée!

Ce mot de Théodose, accompagné d'un regard qui lisait, non dans le cœur, mais dans la vie, était le mot d'une énigme, et Flavie se sentit devinée.

L'avocat avait répété quelques idées que la littérature a rendues triviales; mais qu'importe de quelle fabrique et de quelle espèce est la cravache, quand elle atteint la plaie du cheval de race? La

poésie était dans Flavie et non pas dans l'ode, de même que le bruit n'est pas dans l'avalanche, quoiqu'il la détermine.

Un jeune officier, deux fats, un banquier, un maladroit petit jeune homme et le pauvre Colleville, c'était là de tristes essais. Une fois dans sa vie, madame Colleville avait rêvé le bonheur, mais elle ne l'avait pas ressenti : puis la mort s'était hâtée de rompre la seule passion où Flavie avait trouvé vraiment du charme. Elle écoutait depuis deux ans la voix de la religion, qui lui disait que ni l'Église ni la société ne parlent de bonheur, d'amour, mais de devoirs et de résignation ; que, pour ces deux grandes puissances, le bonheur gît dans la satisfaction causée par l'accomplissement de devoirs pénibles ou coûteux, et que la récompense n'est pas en ce monde. Mais elle entendait comme une voix autrement criarde, et, attendu que sa religion était un masque nécessaire à porter, et non une conversion, qu'elle ne le déposait pas, parce qu'elle y voyait une ressource, et que la dévotion, feinte ou vraie, était une manière d'être appropriée à son avenir, elle restait à l'église comme dans le carrefour d'une forêt, assise sur un banc, lisant les indications de route, et attendant un hasard en sentant venir la grande nuit.

Aussi sa curiosité fut-elle vivement excitée lorsqu'elle entendit Théodose lui formuler sa situation secrète sans avoir l'air de prétendre à en profiter, mais en s'attaquant au côté purement intérieur de sa vie et en lui promettant la réalisation d'un château en Espagne sept ou huit fois renversé.

Dès le commencement de l'hiver, elle s'était vue, quoiqu'à la dérobée, examinée à fond et étudiée par Théodose. Elle avait plus d'une fois mis sa robe de moire grise, ses dentelles noires et sa coiffure de fleurs entortillée de malines pour se montrer à son avantage, et les hommes savent toujours quand une toilette a été faite pour eux. L'affreux beau de l'Empire l'assassinait de basses flatteries, elle était la reine du salon, mais le Provençal en disait mille fois plus par un fin regard.

Flavie avait attendu de dimanche en dimanche une déclaration ; elle se disait :

— Il me sait ruinée et n'a pas le sou ! Peut-être est-il réellement pieux.

Théodose ne voulait rien brusquer, et, comme un habile musi-

cien, il avait marqué l'endroit de sa symphonie où il devait donner le coup sur le tam-tam. Quand il s'était vu mis en suspicion par Colleville auprès de Thuillier, il avait lâché sa bordée, habilement préparée depuis trois ou quatre mois qu'il avait employés à étudier Flavie, et il avait réussi, comme le matin, auprès de Thuillier.

En se couchant, il se disait :

— La femme est pour moi, le mari ne peut pas me souffrir : à cette heure, ils se querellent, et je serai le plus fort, car elle fait ce qu'elle veut de son mari.

Le Provençal s'était trompé, en ceci qu'il n'y avait point eu la moindre dispute et que Colleville dormait auprès de sa chère petite Flavie, pendant qu'elle se disait :

— Théodose est un homme supérieur.

Beaucoup d'hommes, de même que la Peyrade, tirent leur supériorité de l'audace ou de la difficulté d'une entreprise; les forces qu'ils y déploient leur grossissent les muscles, ils y dépensent énormément; puis, soit le succès obtenu, soit venue la chute, le monde est étonné de les trouver petits, mesquins ou épuisés. Après avoir jeté dans l'esprit des deux personnes de qui dépendait le sort de Céleste une curiosité qui devait devenir fébrile, Théodose fit l'homme occupé : pendant cinq ou six jours, il sortit depuis le matin jusqu'au soir, de manière à ne revoir Flavie qu'au moment où le désir aurait atteint chez elle à ce point où l'on passe par-dessus toutes les convenances, et afin de forcer le vieux beau à venir chez lui.

Le dimanche suivant, il fut à peu près certain de trouver madame Colleville à l'église; ils sortirent en effet tous les deux au même moment, se rencontrèrent dans la rue des Deux-Églises, et Théodose offrit le bras à Flavie, qui l'accepta, laissant sa fille aller en avant, en compagnie de son frère Anatole. Ce dernier enfant, alors âgé de douze ans, devant entrer au séminaire, était en demi-pension dans l'institution Barniol, où il recevait une instruction élémentaire, et, naturellement, le gendre de Phellion avait restreint le prix de la demi-pension en perspective de l'alliance espérée entre Phellion et Céleste.

— M'avez-vous fait l'honneur et la faveur de penser à ce que je vous ai si mal dit l'autre jour? demanda d'un ton câlin l'avocat à

la jolie dévote en lui pressant le bras sur son cœur par un mouvement à la fois doux et fort, car il paraissait se contenir afin de paraître respectueux à l'encontre de son entraînement. Ne vous méprenez pas sur mes intentions, reprit-il en recevant de madame Colleville un de ces regards que les femmes rompues au manége de la passion savent trouver, et qui, par leur expression, peuvent également convenir et à une fâcherie sévère et à une secrète communauté de sentiments. Je vous aime comme on aime une belle nature aux prises avec le malheur; la charité chrétienne embrasse aussi bien les forts que les faibles, et son trésor appartient à tous. Fine, gracieuse, élégante comme vous l'êtes; faite pour être l'ornement du monde le plus élevé, quel homme peut vous voir, sans une immense compassion au cœur, roulant parmi ces odieux bourgeois qui ne savent rien de vous, pas même la valeur aristocratique d'une de vos poses ou d'un de vos regards, ou celle d'une de vos coquettes inflexions de voix! Ah!... si j'étais riche!... ah! si j'avais le pouvoir, votre mari, qui certainement est un bon diable, deviendrait receveur général, et vous le feriez nommer député! Mais moi, pauvre ambitieux, dont le premier devoir est de taire mon ambition en me trouvant au fond du sac comme le dernier numéro d'un lot de famille, je ne puis vous offrir que mon bras, au lieu de vous offrir mon cœur. J'espère tout d'un bon mariage, et croyez bien que je rendrai ma femme non-seulement heureuse, mais une des premières dans l'État, en recevant d'elle les moyens de parvenir... — Il fait beau, venez faire un tour dans le Luxembourg, ajouta-t-il en arrivant à la rue d'Enfer, au coin de la maison de madame Colleville, en face de laquelle se trouve un passage qui conduit au jardin par l'escalier d'un petit édifice, le dernier débris du fameux couvent des Chartreux.

La mollesse du bras qu'il tenait indiqua le consentement tacite de Flavie, et, comme elle méritait l'honneur d'une espèce de violence, il l'entraîna vivement en ajoutant :

— Venez! nous n'aurons pas toujours un si bon moment. — Oh! fit-il, votre mari nous regarde, il est à la fenêtre; allons lentement...

— Ne craignez rien de M. Colleville, dit Flavie en souriant, il me laisse entièrement maîtresse de mes actions.

— Oh! voilà bien la femme que j'ai rêvée! s'écria le Provençal avec cette extase et cet accent qui n'embrasent que des âmes et ne sortent que des lèvres méridionales. Pardon, madame, dit-il en se reprenant et revenant d'un monde supérieur à l'ange exilé qu'il regarda pieusement; pardon! je reviens à ce que je disais... Eh! comment n'être pas sensible aux douleurs qu'on éprouve soi-même, en les voyant le lot d'un être à qui la vie devrait n'apporter que joie et bonheur!... Vos souffrances sont les miennes; je ne suis pas plus à ma place que vous n'êtes à la vôtre : le même malheur nous a faits sœur et frère. Ah! chère Flavie! le premier jour où il me fut donné de vous voir, c'était le dernier dimanche du mois de septembre 1838... Vous étiez bien belle; je vous reverrai souvent dans cette petite robe de mousseline de laine aux couleurs d'un tartan de je ne sais quel clan d'Écosse!... Ce jour-là, je me suis dit : « Pourquoi cette femme est-elle chez les Thuillier, et pourquoi surtout a-t-elle jamais eu des relations avec un Thuillier?... »

— Monsieur!... dit Flavie, effrayée de la pente rapide que le Provençal donnait à la conversation.

— Eh! je sais tout, s'écria-t-il en accompagnant ce mot d'un mouvement d'épaule, et je m'explique tout,... et je ne vous en estime pas moins. Allez! ce n'est jamais le péché d'une laide, ni d'une bossue... Vous avez à recueillir les fruits de votre faute, et je vous y aiderai! Céleste sera très-riche, et là se trouve pour vous tout votre avenir; vous ne pouvez avoir qu'un gendre, ayez le talent de bien choisir. Un ambitieux deviendra ministre, mais vous humiliera, vous tracassera, rendra votre fille malheureuse; et, s'il en perd la fortune, il ne la retrouvera certes pas. Eh bien, oui, je vous aime, dit-il, et je vous aime d'une affection sans bornes; vous êtes au-dessus d'une foule de petites considérations où s'entortillent les sots. Entendons-nous...

Flavie était abasourdie; elle fut néanmoins sensible à l'excessive franchise de ce langage, et se disait en elle-même : « Il n'est pas cachottier, celui-là!... » Mais elle s'avouait qu'elle n'avait jamais été aussi profondément émue et remuée que par ce jeune homme.

— Monsieur, je ne sais pas qui peut vous avoir induit en erreur sur ma vie, et de quel droit vous...

— Ah! pardon, madame, interrompit le Provençal avec une froideur qui frisait le mépris, j'ai rêvé... Je m'étais dit : « Elle est tout cela! » mais je me suis pris à des dehors. Je sais maintenant pourquoi vous resterez à jamais au quatrième étage, là-haut, rue d'Enfer.

Et il commenta sa phrase par un geste énergique en montrant les fenêtres de l'appartement de Colleville, qui se voyaient de l'allée du Luxembourg où ils se promenaient seuls, dans cet immense champ labouré par tant de jeunes ambitions.

— J'ai été franc, j'attendais la réciprocité. Moi, j'ai eu des jours sans pain, madame; j'ai su vivre, faire mon droit, obtenir le grade de licencié dans Paris, avec deux mille francs pour tout capital, et j'étais entré par la barrière d'Italie avec cinq cents francs dans ma poche, en me jurant, comme un de mes compatriotes, d'être un jour un des premiers hommes de mon pays... Et l'homme qui souvent a ramassé sa nourriture dans les paniers où les restaurateurs mettent leurs rebuts et qu'ils vident à six heures du matin à leurs portes, quand les regrattiers n'en veulent plus,... cet homme ne reculera devant aucun moyen... avouable. — Eh! me croyez-vous l'ami du peuple?... dit-il en souriant; il faut un porte-voix à la renommée; elle ne se fait guère entendre en parlant du bout des lèvres;... et, sans renom, à quoi sert le talent? L'avocat des pauvres sera celui des riches... Est-ce assez m'ouvrir les entrailles? Ouvrez-moi votre cœur... Dites-moi : « Soyons amis, » et nous serons tous heureux un jour...

— Mon Dieu! pourquoi suis-je venue ici? pourquoi vous ai-je donné le bras?... s'écria Flavie.

— Parce que c'est dans votre destinée! répondit-il. — Eh! ma chère et bien-aimée Flavie, ajouta-t-il en lui pressant le bras sur son cœur, vous attendiez-vous à entendre de moi des vulgarités?... Nous sommes sœur et frère,... voilà tout.

Et il la reconduisit vers le passage pour retourner rue d'Enfer.

Flavie éprouvait une terreur au fond du contentement que causent aux femmes les émotions violentes, et elle prit cette épouvante pour l'espèce d'effroi qu'une nouvelle passion occasionne; mais elle se sentait charmée, et elle marchait en gardant un profond silence.

— A quoi pensez-vous?... lui demanda Théodose au milieu du passage.

— A tout ce que vous venez de me dire, répondit-elle.

— Mais, répliqua-t-il, à notre âge, on supprime les préliminaires; nous ne sommes pas des enfants, et nous sommes l'un et l'autre dans une sphère où l'on doit s'entendre. Enfin, sachez-le, ajouta-t-il en débouchant rue d'Enfer, je suis tout à vous.

Et il salua profondément.

— Les fers sont au feu! se dit-il en suivant de l'œil cette proie étourdie.

En rentrant chez lui, Théodose trouva sur le palier un personnage en quelque sorte sous-marin de cette histoire, qui s'y est trouvé comme l'église enterrée sur laquelle repose la façade d'un palais. La vue de cet homme, qui, après avoir sonné inutilement chez Théodose, venait de sonner à la porte de Dutocq, fit tressaillir l'avocat provençal, mais en lui-même et sans que rien pût trahir à l'extérieur cette émotion profonde. Cet homme était le Cérizet de qui Dutocq avait déjà parlé aux Thuillier comme de son expéditionnaire.

Cérizet, qui n'avait que trente-huit ans, paraissait être un homme de cinquante, tant il avait vieilli par tout ce qui peut vieillir les hommes. Sa tête, sans cheveux, offrait un crâne jaunâtre, mal couvert par une perruque que la décoloration avait rougie; son masque pâle, flasque, démesurément rude, semblait d'autant plus horrible, qu'il avait le nez rongé, mais pas assez radicalement pour qu'il pût user de la ressource de le remplacer par un faux nez: depuis sa naissance, au front, jusqu'aux narines, ce nez existait comme la nature l'avait fait; mais la maladie, après avoir mangé les ailes vers l'extrémité, n'y laissait que deux trous de forme bizarre qui viciaient la prononciation et gênaient la parole. Les yeux, primitivement beaux, mais affaiblis par des misères de tous genres, par des nuits consacrées aux veilles, étaient devenus rouges sur les bords et présentaient des altérations profondes; le regard, quand l'âme y envoyait une expression de malice, eût effrayé des juges ou des criminels, enfin ceux-là mêmes qui ne s'effrayent de rien.

La bouche, démeublée et où apparaissaient quelques dents noires, était menaçante; il y venait une salive écumeuse et rare

qui ne dépassait point des lèvres pâlies et minces. Cérizet, petit homme, moins sec que desséché, tâchait de remédier aux malheurs de sa physionomie par le costume, et, si ce costume n'était pas opulent, il le maintenait dans un état de propreté qui peut-être en faisait mieux encore ressortir la misère. Tout semblait douteux chez lui, tout ressemblait à son âge, à son nez, à son regard. Il était impossible de savoir s'il avait aussi bien trente-huit ans que soixante ans, si son pantalon bleu, déteint, mais étroitement ajusté, serait bientôt à la mode, ou s'il appartenait à celle de l'année 1835. Des bottes avachies, soigneusement cirées, remontées pour la troisième fois, fines jadis, avaient peut-être foulé des tapis ministériels. La redingote à brandebourgs, lavée par des averses, et dont les olives avaient l'indiscrétion de laisser voir leurs moules, témoignait par sa coupe d'une élégance disparue. Le col-cravate en satin cachait assez heureusement le linge, mais par derrière l'ardillon de la boucle l'avait entamé, et le satin était ressatiné par une espèce d'huile distillée de la perruque. Aux jours de sa jeunesse, le gilet ne manquait pas de fraîcheur, mais c'était l'un de ces gilets achetés pour quatre francs et venus des profondeurs de l'étalage d'un marchand d'habits tout faits. Tout était soigneusement brossé, comme le chapeau de soie luisant et bossué. Tout s'harmonisait et faisait accepter les gants noirs qui cachaient les mains de ce Méphistophélès subalterne, dont voici la vie antérieure en une seule phrase.

C'était un artiste en mal, à qui, dès le début, le mal avait réussi, et qui, trompé par de premiers succès, continuait à ourdir des infamies en restant dans les termes légaux. Devenu chef d'une imprimerie en trahissant son maître, il avait subi des condamnations comme gérant d'un journal libéral; et, en province, sous la Restauration, il était l'une des bêtes noires du gouvernement royal, et *l'infortuné* Cérizet, comme l'infortuné Chauvet, comme l'héroïque Mercier. Il avait dû à cette réputation de patriotisme une place de sous-préfet en 1830; six mois après, il fut destitué; mais il prétendit être jugé sans avoir été entendu, et il cria tant, que, sous le ministère Casimir Perier, il devint gérant d'un journal contre-républicain soldé par le ministère. Il en sortit pour faire des affaires, au nombre desquelles se trouva l'une des plus malheureuses commandites revisées par la police correctionnelle, et il accepta fière-

ment la sévère condamnation qu'il encourut, en la donnant pour une vengeance ourdie par le parti républicain, qui, disait-il, ne lui pardonnait pas de lui avoir porté de rudes coups dans son journal, en lui rendant dix blessures pour une. Il avait fait son temps de prison dans une maison de santé. Le pouvoir finit par avoir honte d'un homme sorti de l'hospice des Enfants trouvés, et que ses habitudes presque crapuleuses et des affaires honteuses faites en société d'un ancien banquier nommé Claparon avaient enfin amené à la déconsidération la plus méritée. Aussi Cérizet, tombé de chute en chute au plus bas degré de l'échelle sociale, eut-il besoin d'un reste de pitié pour obtenir la place d'expéditionnaire dans le greffe de Dutocq. Du fond de sa misère, cet homme rêvait une revanche, et, comme il n'avait plus rien à perdre, il admettait tous les moyens. Dutocq et lui se trouvaient liés par leurs habitudes dépravées. Cérizet était à Dutocq, dans le quartier, ce que le lévrier est au chasseur. Cérizet, au fait des besoins de tous les malheurs, faisait cette usure de ruisseau nommée le prêt à la petite semaine; il avait commencé par partager avec Dutocq, et cet ancien gamin de Paris, devenu le banquier des éventaires, l'escompteur des charrettes à bras, était l'insecte rongeur des deux faubourgs.

— Eh bien, dit Cérizet en voyant Dutocq ouvrant sa porte, puisque Théodose est de retour, allons chez lui...

Et l'avocat des pauvres laissa passer ces deux hommes devant lui.

Tous trois ils traversèrent une petite chambre carrelée, frottée, où le jour reluisait sur une couche d'encaustique rouge, en passant entre des rideaux de percale, et laissait apercevoir une modeste table ronde en noyer, un buffet en noyer sur lequel trônait une lampe. De là, on passait dans un petit salon à rideaux rouges, à meuble d'acajou recouvert en velours d'Utrecht rouge; la paroi opposée aux fenêtres était occupée par une bibliothèque garnie de livres de jurisprudence. La cheminée était ornée d'une garniture vulgaire : une pendule à quatre colonnes de bois d'acajou, des flambeaux sous verre. Le cabinet, où, devant un feu de charbon de terre, allèrent s'asseoir les trois amis, était le cabinet de l'avocat qui débute : l'ameublement se composait d'un bureau, du fauteuil à bras, de petits rideaux de soie verte aux fenêtres, d'un tapis vert,

d'un cartonnier, et d'un lit de repos au-dessus duquel était appendu un christ en ivoire sur un fond de velours. La chambre à coucher, la cuisine et le reste de l'appartement avaient vue sur la cour.

— Eh bien, dit Cérizet, ça va-t-il? marchons-nous?

— Mais oui, répondit Théodose.

— Avouez que j'ai eu, s'écria Dutocq, une fameuse idée? en imaginant le moyen d'empaumer cet imbécile de Thuillier...

— Oui, mais je ne suis pas en reste, s'écria Cérizet : je viens ce matin vous donner les cordes pour mettre les poucettes à la vieille fille et la faire aller comme un toton... Ne nous abusons pas! mademoiselle Thuillier est tout dans cette affaire : l'avoir à soi, c'est avoir ville gagnée... Parlons peu, mais parlons bien, comme il convient entre gens forts. Mon ancien associé, Claparon, vous savez, est un imbécile, et il doit être toute sa vie ce qu'il fut, un plastron. Or, il sert en ce moment de prête-nom à un notaire de Paris, associé avec des entrepreneurs qui, notaire et maçons, font la culbute! C'est Claparon qui la gobe : il n'avait jamais fait faillite, il y a commencement à tout, et, dans ce moment, il est caché dans mon taudis de la rue des Poules, où jamais on ne le trouvera. Mon Claparon enrage, il n'a pas le sou; et il y a, parmi les cinq ou six maisons qui vont se vendre, un bijou de maison, construite tout en pierres de taille, sise aux environs de la Madeleine,— un devant brodé comme un melon, des sculptures ravissantes, — mais qui, n'étant pas terminée, sera donnée pour tout au plus cent mille francs; en y dépensant vingt-cinq mille francs, on aura là peut-être dix mille francs de rente d'ici à deux ans. En rendant propriétaire de cet immeuble mademoiselle Thuillier, on deviendra son amour, car on lui fera sous-entendre qu'il se rencontre tous les ans des occasions semblables. On s'empare des vaniteux en servant leur amour-propre ou en les menaçant; on tient les avares quand on s'attaque à leur bourse ou quand on la leur remplit. Et comme, après tout, travailler pour la Thuillier, c'est travailler pour nous, il faut la faire profiter de ce coup-là.

— Et le notaire, dit Dutocq, pourquoi laisse-t-il aller ça?

— Le notaire, mon pauvre garçon? c'est justement lui qui nous sauve! Forcé de vendre sa charge, ruiné d'ailleurs, il s'est réservé cette part dans les débris du gâteau. Croyant à la probité de l'in-

bécile Claparon, il l'a chargé de lui trouver un acquéreur nominal; car il lui faut autant de confiance que de prudence. Nous lui laisserons croire que mademoiselle Thuillier est une honnête fille qui prête son nom au pauvre Claparon, et ils seront dedans tous deux, Claparon et le notaire. Je dois bien ce petit tour à mon ami Claparon, qui m'a laissé porter tout le poids de l'affaire dans sa commandite, et où nous avons été roués par Couture, dans la peau duquel je ne vous souhaite pas d'être! dit-il en laissant briller un éclat de haine infernal dans ses yeux flétris. J'ai dit, messeigneurs! ajouta-t-il en grossissant sa voix, qui passa toute par ses fosses nasales, et prenant une attitude dramatique, car, dans un moment d'excessive misère, il s'était fait acteur.

Comme il finissait son exposé, on sonna à la porte, et la Peyrade se leva pour aller ouvrir.

— Êtes-vous toujours content de lui? dit Cérizet à Dutocq. Je lui trouve un air..., enfin je me connais en trahisons.

— Il est tellement dans nos mains, dit Dutocq, que je ne me donne pas la peine de l'observer; mais, entre nous, je ne le croyais pas aussi fort qu'il l'est... Sous ce rapport, nous avons cru mettre un alezan entre les jambes d'un homme qui ne savait pas monter à cheval, et le mâtin est un ancien jockey! Voilà...

— Qu'il y prenne garde! dit sourdement Cérizet, je puis souffler sur lui comme sur un château de cartes. Quant à vous, papa Dutocq, vous pouvez le voir à l'ouvrage et l'observer à tout moment; surveillez-le! D'ailleurs, j'ai le moyen de le tâter en lui faisant proposer par Claparon de se débarrasser de nous, et nous le jugerions...

— C'est assez bien, ça, dit Dutocq, et tu n'as pas froid aux yeux.

— *On est de la manique,* et voilà tout! dit Cérizet.

Ces paroles furent échangées à voix basse pendant le temps que Théodose mit à se rendre à sa porte et à en revenir. Cérizet examinait tout dans le cabinet quand l'avocat reparut.

— C'est Thuillier, dit Théodose, j'attendais sa visite; il est dans le salon... Et il ne faut pas qu'il voie la redingote de Cérizet, ajouta l'avocat en souriant, ces brandebourgs-là l'inquiéteraient.

— Bah! tu reçois des malheureux, c'est dans ton rôle... As-tu

besoin d'argent? ajouta Cérizet en sortant cent francs du gousset de son pantalon. Tiens, tiens, cela fera bien.

Et il posa la pile sur la cheminée.

— D'ailleurs, dit Dutocq, nous pouvons nous en aller par la chambre à coucher.

— Eh bien, adieu, dit le Provençal en leur ouvrant la porte perdue par laquelle on communiquait du cabinet dans la chambre à coucher. — Entrez, mon cher monsieur Thuillier, cria-t-il au beau de l'Empire,

Et, quand il l'eut vu à la porte de son cabinet, il alla reconduire ses deux associés par sa chambre, par son cabinet de toilette et sa cuisine, dont la porte donnait sur le carré.

— Dans six mois, tu dois être le mari de Céleste, et te trouver sur le trottoir... Tu es bien heureux, toi, tu ne t'es pas assis sur les bancs de la police correctionnelle deux fois,... comme moi! la première en 1825 pour un procès de tendance,... une suite d'articles que je n'avais pas faits, et la seconde fois pour les bénéfices d'une commandite qui nous a passé devant le nez! Allons! chauffons ça, sac-à-papier! car, Dutocq et moi, nous avons crânement besoin chacun de nos vingt-cinq mille francs; et bon courage, mon ami! ajouta-t-il en tendant sa main à Théodose et en faisant de ce serrement de main une épreuve.

Le Provençal donna sa main droite à Cérizet et serra la sienne avec une chaleureuse expression.

— Mon enfant, sois bien sûr que, dans aucune position, je n'oublierai celle d'où tu m'as tiré pour me mettre à cheval ici... Je suis votre hameçon, mais vous me donnez la plus belle part, et il faudrait être plus infâme qu'un forçat qui se fait mouchard pour ne pas jouer franc jeu.

Dès que la porte fut fermée, Cérizet regarda par le trou de la serrure afin de voir la figure de Théodose; mais le Provençal s'était retourné pour aller retrouver Thuillier, et son défiant associé ne put surprendre l'expression que prit sa physionomie.

Ce ne fut ni du dégoût ni de la douleur, mais de la joie qui se peignit sur cette figure devenue libre. Théodose voyait s'accroître les moyens de succès, et il se flattait de se débarrasser de ses ignobles compères, auxquels il devait tout d'ailleurs. La misère a des

profondeurs insondables, à Paris surtout, des fonds vaseux, et, quand un noyé revient de ce lit à la surface, il en ramène des immondices attachées à son corps ou à ses vêtements. Cérizet, l'ami jadis opulent, le protecteur de Théodose, était la fangeuse souillure encore imprimée au Provençal, et l'ancien gérant de la commandite devinait qu'il voulait se brosser en se trouvant dans une sphère où la mise décente était de rigueur.

— Eh bien, mon cher Théodose, dit Thuillier, nous avons espéré vous voir chaque jour de la semaine, et chaque soir nous avons vu nos espérances trompées. Comme ce dimanche est celui de notre dîner, ma sœur et ma femme m'ont chargé de vous prier de venir...

— J'ai eu tant d'affaires, dit Théodose, que je n'ai pas eu deux minutes à donner à qui que ce soit, pas même à vous que je compte au nombre de mes amis, et avec qui j'avais à causer...

— Comment! vous pensez donc bien sérieusement à ce que vous m'avez dit? s'écria Thuillier en interrompant Théodose.

— Si vous ne veniez pas pour nous entendre, je ne vous estimerais pas autant que je vous estime, répondit la Peyrade en souriant. Vous avez été sous-chef; donc, vous avez un petit reste d'ambition, et chez vous elle est diantrement légitime! Voyons! entre nous, quand on voit un Minard, une cruche dorée, aller complimenter le roi, se pavaner aux Tuileries; un Popinot en train de devenir ministre;... et vous, un homme rompu au travail administratif, un homme qui a trente ans d'expérience, qui a vu six gouvernements, repiquant ses balsamines... Allons donc!... Je suis franc, mon cher Thuillier, je veux vous pousser, parce que vous me tirerez après vous... Eh bien, voici mon plan. Nous allons avoir à nommer un membre du conseil général dans cet arrondissement, et il faut que ce soit vous!... Et, dit-il en appuyant sur ce mot, ce sera vous! Un jour, vous serez le député de l'arrondissement, quand on réélira la Chambre, et cela ne tardera pas... Les voix qui vous auront nommé au conseil municipal vous resteront quand il s'agira de la députation, fiez-vous à moi...

— Mais quels sont donc vos moyens?... s'écria Thuillier fasciné.

— Vous le saurez, mais laissez-moi conduire cette longue et difficile affaire; si vous commettez quelque indiscrétion sur ce qui se dira, se tramera, se conviendra entre nous, je vous laisse, et votre serviteur!

— Oh! vous pouvez compter sur le mutisme absolu d'un ancien sous-chef, j'ai eu des secrets...

— Bien! mais il s'agit d'avoir des secrets avec votre femme, avec votre sœur, avec M. et madame Colleville.

— Pas un muscle de ma figure ne jouera, dit Thuillier en se mettant au repos.

— Bien! reprit la Peyrade, et je vais vous éprouver. Pour être éligible, il faut payer le cens, et vous ne le payez pas.

— Pardon! pour la députation au conseil général, je suis en mesure : je paye deux francs quatre-vingt-six centimes.

— Oui, mais pour la députation à la Chambre, le cens est de cinq cents francs, et il n'y a pas de temps à perdre, car il faut justifier de la possession annale.

— Diable! fit Thuillier, d'ici à un an, arriver à être imposé de cinq cents francs...

— A la fin de juillet, au plus tard, vous les payerez; mon dévouement pour vous va jusqu'à vous livrer le secret d'une affaire à vous faire gagner trente ou quarante mille francs de rente avec un capital de cent cinquante mille francs au plus. Mais, chez vous, c'est votre sœur qui, depuis longtemps, a la direction des affaires d'intérêt; et je suis loin de le trouver mauvais; elle a, comme on dit, la meilleure judiciaire du monde : il faudra donc commencer par me laisser conquérir l'affection, l'amitié de mademoiselle Brigitte en lui soumettant ce placement, et voici ma raison. Si mademoiselle Thuillier n'avait pas foi en mes reliques, nous éprouverions des tiraillements; puis est-ce à vous de dire à votre sœur qu'elle mette l'immeuble en votre nom? Il vaut bien mieux que l'idée vienne de moi. Vous serez, d'ailleurs, juges l'un et l'autre de l'affaire. Quant à mes moyens de vous pousser au conseil municipal de la Seine, les voici : Phellion dispose d'un quart des voix du quartier, lui et Laudigeois l'habitent depuis trente ans, on les écoute comme des oracles. J'ai un ami qui dispose d'un autre quart, et le curé de Saint-Jacques, qui ne manque pas d'une certaine influence due à ses vertus, peut avoir quelques voix. Dutocq, en relation, ainsi que le juge de paix, avec les habitants, me servira, surtout si je n'agis pas pour mon compte; enfin Colleville, comme secrétaire de la mairie, représente un quart des voix.

— Mais vous avez raison, je suis nommé! s'écria Thuillier.

— Vous croyez? dit la Peyrade d'un son de voix effrayant d'ironie; eh bien, allez seulement prier votre ami Colleville de vous servir, vous verrez ce qu'il vous dira... Jamais triomphe, en matière d'élection, ne s'enlève par le candidat lui-même, mais par ses amis. Il ne faut jamais rien demander soi-même pour soi-même, il faut se faire prier d'accepter, paraître sans ambition.

— La Peyrade!... s'écria Thuillier en se levant et prenant la main du jeune avocat, vous êtes un homme très-fort.

— Pas autant que vous, mais j'ai mon petit mérite, répondit le Provençal en souriant.

— Et, si nous réussissons, comment vous récompenserai-je? demanda naïvement Thuillier.

— Ah! voilà... Vous allez me trouver impertinent; mais songez qu'il y a chez moi un sentiment qui fait tout excuser, car il m'a donné l'esprit de tout entreprendre! J'aime et je vous prends pour confident...

— Mais qui? dit Thuillier.

— Votre chère petite Céleste, répondit la Peyrade, et mon amour vous répond de mon dévouement; que ne ferais-je pas pour un *beau-père!* C'est de l'égoïsme, c'est travailler pour moi...

— Chut! s'écria Thuillier.

— Eh! mon ami, dit la Peyrade en prenant Thuillier par la taille, si je n'avais pas pour moi Flavie, et si je ne savais pas tout, vous en parlerais-je? Seulement, attendez-la sur ce sujet, ne lui en touchez pas un mot. Écoutez-moi; je suis du bois dont on fait les ministres, et je ne veux pas Céleste sans l'avoir méritée: aussi ne me la donnerez-vous que la veille du scrutin d'où votre nom sortira le nombre de fois nécessaire pour que ce soit celui d'un député de Paris. Pour être député de Paris, il faut l'emporter sur Minard: il faut donc annuler Minard, il faut garder vos moyens d'influence, et, pour obtenir ce résultat, laissez Céleste comme une espérance, nous les jouerons tous... Madame Colleville, vous et moi, nous serons un jour des personnages. Ne me croyez pas, d'ailleurs, intéressé: je veux Céleste sans fortune, avec des espérances seulement... Vivre en famille avec vous, vous laisser ma femme au milieu de vous, voilà mon programme... Vous le voyez, je suis sans aucune arrière-pensée.

Quant à vous, six mois après votre nomination au conseil général, vous aurez la croix, et, quand vous serez député, vous vous ferez faire officier... Quant à vos discours à la Chambre, eh bien, nous les écrirons ensemble! Peut-être faudra-t-il que vous soyez l'auteur d'un livre grave sur quelques matières moitié morales, moitié politiques, comme les établissements de charité considérés à un point de vue élevé, comme la réforme des monts-de-piété, dont les abus sont effroyables. Attachons une petite illustration à votre nom,... cela fera bien, surtout dans cet arrondissement. Je vous ai dit : « Vous pouvez avoir la croix et devenir membre du conseil général du département de la Seine. » Eh bien, croyez en moi; ne pensez à me mettre dans votre famille que quand vous aurez un ruban à votre boutonnière, et le lendemain du jour où vous siégerez à la Chambre. Je ferai plus, cependant : je vous donnerai quarante mille francs de rente...

— Pour chacune de ces trois choses-là seulement, vous auriez notre Céleste!

— Quelle perle! dit la Peyrade en levant les yeux au ciel, j'ai la faiblesse de prier Dieu pour elle tous les jours... Elle est charmante, elle tient de vous, d'ailleurs... Allons donc! est-ce à moi qu'il faut faire des recommandations! Eh! mon Dieu, c'est Dutocq qui m'a tout dit. A ce soir! Je vais chez les Phellion travailler pour vous. Ah! il va sans dire que vous êtes à cent lieues de penser à moi pour Céleste;... autrement, vous me couperiez bras et jambes. Silence là-dessus, même avec Flavie! Attendez qu'elle vous en parle. Phellion, ce soir, vous violera pour avoir votre adhésion à son projet et vous porter comme candidat.

— Ce soir, dit Thuillier.

— Ce soir, répondit la Peyrade, à moins que je ne le trouve pas.

Thuillier sortit en se disant :

— Voilà un homme supérieur! nous nous entendrons toujours bien, et, ma foi! nous pourrions trouver difficilement mieux que lui pour Céleste; ils vivront avec nous, en famille, et c'est beaucoup; il est brave garçon, bon homme...

Pour des esprits de la trempe de Thuillier, une considération secondaire a toute l'importance d'une raison capitale. Théodose avait été de la plus charmante bonhomie.

La maison vers laquelle Théodose se dirigea, quelques moments après, avait été l'*hoc erat in votis* de Phellion pendant vingt ans; mais c'était aussi la maison des Phellion, comme les brandebourgs de la redingote de Cérizet en étaient les ornements nécessaires.

Ce bâtiment, plaqué contre une grande maison, sans autre profondeur que celle des chambres, une vingtaine de pieds, était terminé à chaque bout par une espèce de pavillon à une seule fenêtre. Il avait pour principal agrément un jardin large d'environ trente toises et plus long que la façade de toute l'étendue d'une cour sur la rue, et un bosquet planté de tilleuls. Au delà du second pavillon, la cour avait, du côté de la rue, pour fermeture, deux grilles au milieu desquelles s'ouvrait une petite porte à deux battants.

Cette construction, en moellons enduits de plâtre, élevée de deux étages, était badigeonnée en jaune, et les persiennes en étaient peintes en vert, ainsi que les volets du rez-de-chaussée. La cuisine occupait le rez-de-chaussée du pavillon qui donnait sur la cour, et la cuisinière, forte et grosse fille, protégée par deux chiens énormes, faisait les fonctions de portière. La façade, composée de cinq fenêtres et des deux pavillons avancés d'une toise, était d'un style Phellion. Au-dessus de la porte, il avait incrusté une tablette en marbre blanc sur laquelle se lisait, en lettres d'or : *Aurea mediocritas.* Au-dessus du méridien tracé dans un tableau de cette façade, il avait fait inscrire cette sage maxime : *Umbra mea vita, sic!*

Les appuis des fenêtres avaient été récemment remplacés par des appuis en marbre rouge du Languedoc, trouvés chez un marbrier. Au fond du jardin, on apercevait une statue coloriée qui faisait croire aux passants qu'une nourrice allaitait un enfant. Phellion était son propre jardinier. Le rez-de-chaussée se composait uniquement d'un salon et d'une salle à manger, séparés par la cage de l'escalier et dont le palier formait antichambre. Au bout du salon se trouvait une petite pièce qui servait de cabinet à Phellion.

Au premier étage, les appartements des deux époux et celui du jeune professeur; au-dessus, les chambres des enfants et des domestiques, car Phellion, vu son âge et celui de sa femme, s'était chargé d'un domestique mâle âgé d'environ quinze ans, surtout depuis que son fils avait percé dans l'enseignement. A gauche, en

entrant dans la cour, on voyait de petits communs qui servaient à serrer le bois, et où le précédent propriétaire logeait un portier. Les Phellion attendaient sans doute le mariage de leur fils le professeur pour se donner cette dernière douceur.

Cette propriété, pendant longtemps guignée par les Phellion, avait coûté dix-huit mille francs en 1831. La maison était séparée de la cour par une balustrade à base en pierres de taille, garnie de tuiles creuses mises les unes sur les autres et couvertes en dalles. Ce petit mur à hauteur d'appui était doublé d'une haie de rosiers du Bengale, et au milieu s'ouvrait une porte en bois figurant une grille placée en face de la double porte pleine de la rue.

Ceux qui connaissent l'impasse des Feuillantines comprendront que la maison Phellion, tombant à angle droit sur la chaussée, était exposée en plein midi et garantie du nord par l'immense mur mitoyen auquel elle était adossée. La coupole du Panthéon et celle du Val-de-Grâce ressemblent de là à deux géants, et diminuent si bien l'air, qu'en se promenant dans le jardin on s'y croit à l'étroit. Rien, d'ailleurs, n'est plus silencieux que l'impasse des Feuillantines. Telle était la retraite du grand citoyen inconnu qui goûtait les douceurs du repos, après avoir payé sa dette à la patrie en travaillant au ministère des finances, d'où il s'était retiré commis d'ordre au bout de trente-six ans de service.

En 1832, il avait mené son bataillon de garde nationale à l'attaque de Saint-Merri, mais ses voisins lui virent les larmes aux yeux à la pensée d'être obligé de tirer sur des Français égarés. L'affaire était décidée quand la légion franchissait au pas de charge le pont Notre-Dame, après avoir débouché par le quai aux Fleurs. Cette vertueuse hésitation lui valut l'estime de son quartier, mais il y perdit la décoration de la Légion d'honneur; le colonel dit à haute voix que, sous les armes, on ne devait pas délibérer : un mot de Louis-Philippe à la garde nationale de Metz. Néanmoins, les vertus bourgeoises de Phellion et la profonde vénération dont il jouissait dans le quartier le maintenaient chef de bataillon depuis huit ans. Il atteignait soixante ans, et, voyant approcher le moment de déposer l'épée et le hausse-col, il espérait que le roi (roâ) daignerait récompenser ses services en lui accordant la Légion d'honneur.

La vérité nous force à le dire, malgré la tache que cette petitesse imprime à un si beau caractère, le commandant Phellion se haussait sur la pointe des pieds aux réceptions des Tuileries ; il se mettait en avant, il regardait en coulisse le roi-citoyen quand il dînait à sa table, enfin il intriguait sourdement, et n'avait pas encore pu obtenir un regard du roi de son choix. Cet honnête homme avait plus d'une fois pensé, mais ne s'était pas encore décidé, à prier Minard de seconder sa secrète ambition.

Phellion, l'homme de l'obéissance passive, était stoïque à l'endroit des devoirs, et de bronze en tout ce qui touchait la conscience. Pour achever ce portrait par celui du physique, à cinquante-neuf ans, Phellion avait *épaissi*, pour se servir du terme de la langue bourgeoise ; sa figure monotone et marquée de petite vérole était devenue comme une pleine lune, en sorte que ses lèvres, autrefois grosses, paraissaient ordinaires. Ses yeux, affaiblis, voilés par des conserves, ne montraient plus l'innocence de leur bleu clair et n'excitaient plus le sourire ; ses cheveux blanchis avaient fini par rendre grave ce qui, douze ans auparavant, frôlait la niaiserie et prêtait au ridicule. Le temps, qui change si malheureusement les figures à traits fins et délicats, embellit celles qui, dans la jeunesse, ont des formes grosses et massives : ce fut le cas de Phellion. Il occupait les loisirs de sa vieillesse en composant un abrégé de l'histoire de France, car Phellion était auteur de plusieurs ouvrages adoptés par l'Université.

Quand la Peyrade se présenta, la famille était au complet ; madame Barniol venait donner à sa mère des nouvelles d'un de ses enfants, légèrement indisposé. L'élève des ponts et chaussées passait la journée en famille. Endimanchés tous et assis devant la cheminée du salon boisé, peint en gris à deux tons, sur des fauteuils en bois d'occasion, ils eurent un tressaillement en entendant Geneviève, la cuisinière, annoncer le personnage dont justement ils s'entretenaient à propos de Céleste, que Félix Phellion aimait au point d'aller à la messe pour la voir. Le savant mathématicien avait fait cet effort le matin même, et on l'en plaisantait agréablement, tout en souhaitant que Céleste et ses parents reconnussent le trésor qui s'offrait à eux.

— Hélas ! les Thuillier me paraissent entichés d'un homme bien

dangereux, dit madame Phellion; il a pris ce matin madame Colleville sous le bras et ils s'en sont allés ensemble au Luxembourg.

— Il y a, s'écria Félix Phellion, chez cet avocat quelque chose de sinistre; il aurait commis un crime, cela ne m'étonnerait pas...

— Tu vas trop loin, dit Phellion père; il est cousin germain de Tartuffe, cette immortelle figure coulée en bronze par notre honnête Molière, car Molière, mes enfants, a eu l'honnêteté, le patriotisme pour base de son génie.

Ce fut sur cet aperçu que Geneviève entra pour dire :

— Il y a là M. de la Peyrade qui voudrait parler à monsieur.

— A moi? s'écria M. Phellion. Faites entrer! ajouta-t-il avec cette solennité dans les petites choses qui lui donnait une teinte de ridicule, mais qui jusqu'alors avait imposé à sa famille, où il était accepté comme un roi.

Phellion, ses deux fils, sa femme et sa fille se levèrent et reçurent le salut circulaire que fit l'avocat.

— A quoi devons-nous l'honneur de votre visite, môsieur? dit sévèrement Phellion.

— A votre importance dans le quartier, mon cher monsieur Phellion, et aux affaires publiques, répondit Théodose.

— Passons alors dans mon cabinet, dit Phellion.

— Non, non, mon ami, dit la sèche madame Phellion, petite femme plate comme une limande et qui gardait sur sa figure la sévérité grimée avec laquelle elle professait la musique dans les pensionnats de jeunes personnes, nous allons vous laisser.

Un piano droit d'Érard, placé entre les deux fenêtres et en face de la cheminée, annonçait les prétentions constantes de la virtuose.

— Serais-je assez malheureux pour vous mettre en fuite? dit Théodose en souriant avec bonhomie à la mère et à la fille. Vous avez une délicieuse retraite ici, reprit-il, et il ne vous manque plus qu'une jolie belle-fille pour que vous passiez le reste de vos jours dans cette *aurea mediocritas*, le vœu du poëte latin, et au milieu des joies de la famille. Vos antécédents vous méritent bien ces récompenses, car, d'après ce qu'on m'a dit de vous, cher monsieur Phellion, vous êtes à la fois un bon citoyen et un patriarche...

— Môsieur, dit Phellion embarrassé, môsieur, j'ai fait mon devoir (*devouar*) et voilà tout (*toute*).

Au mot de *belle-fille* prononcé par Théodose, madame Barniol, qui ressemblait à sa mère autant que deux gouttes d'eau se ressemblent entre elles, regarda madame Phellion et Félix d'une manière qui voulait dire : « Nous tromperions-nous? »

L'envie de causer sur cet incident fit retirer ces quatre personnages dans le jardin, car, en mars 1840, le temps fut presque sec, à Paris du moins.

— Commandant, dit Théodose quand il fut seul avec l'honnête bourgeois, que ce titre flattait toujours, je viens vous parler d'élection...

— Ah! oui, nous nommons un conseiller municipal, dit Phellion en interrompant.

— Et c'est à propos d'une candidature que je viens troubler vos joies du dimanche; mais peut-être ne sortirons-nous pas en ceci du cercle de la famille.

Il était impossible à Phellion d'être plus Phellion que Théodose en ce moment n'était Phellion.

— Je ne vous laisserai pas dire un mot de plus, répondit le commandant, en profitant de la pause que fit Théodose, qui attendait l'effet de sa phrase; mon choix est fait.

— Nous avons eu la même idée! s'écria Théodose, les gens de bien peuvent se rencontrer tout comme les gens d'esprit...

— Je ne crois pas, pour cette fois, à ce phénomène, répliqua Phellion. Cet arrondissement eut pour le représenter à la municipalité le plus vertueux des hommes, comme il fut le plus grand des magistrats, à savoir, feu M. Popinot, décédé conseiller à la cour royale. Lorsqu'il s'est agi de le remplacer, son neveu, l'héritier de sa bienfaisance, n'était pas un habitant du quartier; mais, depuis, il a acheté et occupe la maison où demeurait son oncle, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève; il est le médecin de l'École polytechnique et celui d'un de nos hôpitaux; c'est une illustration de notre quartier; à ces titres, et pour honorer dans la personne du neveu la mémoire de l'oncle, quelques habitants du quartier et moi, nous avons résolu de porter le docteur Horace Bianchon, membre de l'Académie des sciences, comme vous savez, et l'une

des jeunes gloires de l'illustre école de Paris... Un homme n'est pas grand à nos yeux uniquement parce qu'il est célèbre, et feu le conseiller Popinot a été, selon moi, presque saint Vincent de Paul.

— Un médecin n'est pas un administrateur, répondit Théodose, et, d'ailleurs, je viens vous demander votre voix pour un homme auquel vos intérêts les plus chers vous commandent de faire le sacrifice d'une prédilection, en somme, tout à fait indifférente à la chose publique.

— Ah! môsieur! s'écria Phellion en se levant et se posant comme Lafon se posait dans *le Glorieux*, me méprisez-vous donc assez pour croire que des intérêts personnels pourront jamais influencer ma conscience politique! Dès qu'il s'agit de la chose publique, je suis citoyen, rien de moins, rien de plus.

Théodose sourit en lui-même à l'idée du combat qui s'allait passer entre le père et le citoyen.

— Ne vous engagez pas ainsi vis-à-vis de vous-même, je vous en supplie, dit la Peyrade, car il s'agit du bonheur de votre cher Félix.

— Qu'entendez-vous par ces paroles?... demanda Phellion en s'arrêtant au milieu de son salon et s'y posant, la main passée dans son gilet de droite à gauche, un geste imité du célèbre Odilon Barrot.

— Mais je viens pour notre ami commun, le digne et excellent M. Thuillier, dont l'influence sur les destinées de la belle Céleste Colleville vous est assez connue; et si, comme je le pense, votre fils, un jeune homme qui rendrait fières toutes les familles, et dont le mérite est incontestable, courtise Céleste en vue d'un mariage où se rencontreraient toutes les convenances, vous ne sauriez rien faire de mieux pour vous concilier l'éternelle reconnaissance des Thuillier que de proposer votre digne ami aux suffrages de vos concitoyens... Quant à moi, quoique nouveau venu dans le quartier, grâce à l'influence que m'y donnent quelques bienfaits répandus dans la classe pauvre, je pouvais prendre à mon compte cette démarche; mais servir les pauvres gens vaut peu de crédit sur les plus fort imposés, et, d'ailleurs, la modestie de ma vie s'accommoderait peu de cet éclat. Je me suis consacré, monsieur,

au service des petits; comme feu le conseiller Popinot, homme sublime, ainsi que vous le disiez, et, si je n'avais pas une destinée en quelque sorte religieuse et qui s'accorde peu avec les obligations du mariage, mon goût, ma seconde vocation serait pour le service de Dieu, pour l'Église... Je ne fais pas de tapage, comme font les faux philanthropes; je n'écris pas, j'agis, car je suis un homme voué tout bonnement à la charité chrétienne. J'ai cru deviner l'ambition de notre ami Thuillier, et j'ai voulu contribuer au bonheur de deux êtres faits l'un pour l'autre, en vous offrant les moyens de vous donner accès dans le cœur un peu froid de Thuillier.

Phellion fut confondu par cette tirade admirablement bien débitée; il fut ébloui, saisi; mais il resta Phellion, il alla droit à l'avocat, lui tendit la main, et la Peyrade lui donna la sienne.

Tous deux ils se donnèrent une de ces poignées de main comme il s'en est donné, vers août 1830, entre la bourgeoisie et les hommes du lendemain.

— Môsieur, dit le commandant ému, je vous avais mal jugé. Ce que vous me faites l'honneur de me confier mourra là!... ajouta-t-il en montrant son cœur. Vous êtes un de ces hommes comme il y en a peu, mais qui consolent de bien des maux, inhérents d'ailleurs à notre état social. Le bien se voit si rarement, qu'il est dans notre faible nature de nous défier des apparences. Vous avez en moi un ami, si vous me permettez de m'honorer en prenant ce titre auprès de vous... Mais vous allez me connaître, môsieur : je perdrais ma propre estime si je proposais Thuillier. Non, mon fils ne devra pas son bonheur à une mauvaise action de son père... Je ne changerai pas de candidat parce que mon fils y trouve son intérêt... La vertu, môsieur, c'est cela!

La Peyrade tira son mouchoir, se le fourra dans l'œil, y fit venir une larme, et dit en tendant la main à Phellion et détournant la tête :

— Voilà, monsieur, le sublime de la vie privée et de la vie politique aux prises. Ne fussé-je venu que pour avoir ce spectacle, ma visite ne serait pas perdue... Que voulez-vous! à votre place, j'agirais de même... Vous êtes ce que Dieu a fait de plus grand : un homme de bien! un citoyen à la Jean-Jacques! Beaucoup de citoyens pareils, ô France! ô ma patrie! que ne deviendrais-tu

pas!... C'est moi, monsieur, qui sollicite l'honneur d'être votre ami.

— Qué se passe-t-il? s'écria madame Phellion, qui regardait la scène par la fenêtre, votre père et ce monstre d'homme s'embrassent!

Phellion et l'avocat sortirent et vinrent retrouver la famille dans le jardin.

— Mon cher Félix, dit le vieillard en montrant la Peyrade qui saluait madame Phellion, sois bien reconnaissant pour ce digne jeune homme, il te sera bien plus utile que nuisible.

L'avocat alla se promener cinq minutes avec madame Barniol et madame Phellion, sous les tilleuls sans feuilles, et il leur donna, dans les circonstances graves que créait l'entêtement politique de Phellion, un conseil dont les effets devaient éclater dans la soirée, et dont la première vertu fut de faire de ces deux dames deux admiratrices de ses talents, de sa franchise, de ses qualités inappréciables. L'avocat fut reconduit par toute la famille en corps, au seuil de la porte sur la rue, et tous les yeux le suivirent jusqu'à ce qu'il eût tourné la rue du Faubourg-Saint-Jacques. Madame Phellion prit le bras de son mari pour revenir au salon, et lui dit :

— Eh quoi! mon ami, toi, si bon père, veux-tu, par excès de délicatesse, faire manquer le plus beau mariage que puisse faire notre Félix?

— Ma bonne, répondit Phellion, les grands hommes de l'antiquité, tels que Brutus et autres, n'étaient jamais pères quand il s'agissait de se montrer citoyens... La bourgeoisie a, bien plus que la noblesse, qu'elle est appelée à remplacer, les obligations des hautes vertus. M. de Saint-Hilaire ne pensait pas à son bras emporté devant Turenne mort... Nous avons nos preuves à faire, nous autres : faisons-les à tous les degrés de la hiérarchie sociale. Si je donne ces leçons à ma famille pour les méconnaître au moment de les appliquer!... Non, ma bonne, pleure, si tu veux, aujourd'hui; tu m'estimeras demain!... dit-il en voyant sa sèche petite moitié les larmes aux yeux.

Ces grandes paroles furent dites sur le pas de la porte au-dessus de laquelle était écrit : *Aurea mediocritas*.

— J'aurais dû mettre : *et digna!* ajouta Phellion en montrant la tablette; mais ces deux mots impliqueraient un éloge.

— Mon père, dit Marie-Théodore Phellion, le futur ingénieur des ponts et chaussées, quand toute la famille fut réunie au salon, il me semble que ce n'est pas manquer à l'honneur que de changer de détermination à propos d'un choix indifférent en lui-même à la chose publique.

— Indifférent, mon fils! s'écria Phellion. Entre nous, je puis le dire, et Félix partage mes convictions : M. Thuillier est sans aucune espèce de moyens! il ne sait rien! M. Horace Bianchon est un homme capable, il obtiendra mille choses pour notre arrondissement, et Thuillier pas une! Mais apprends, mon fils, que changer une bonne détermination pour une mauvaise, par des motifs d'intérêt personnel, est une action infâme qui échappe au contrôle des hommes, mais que Dieu punit. Je suis ou je crois être pur de tout blâme devant ma conscience, et je vous dois de laisser ma mémoire intacte parmi vous. Aussi rien ne me fera-t-il varier.

— Oh! mon bon père, s'écria la petite Barniol en se jetant, sur un coussin, aux genoux de Phellion, ne monte pas sur tes grands chevaux! Il y a bien des imbéciles et des niais dans les conseils municipaux, et la France va tout de même. Il opinera du bonnet, ce brave Thuillier... Songe donc que Céleste aura cinq cent mille francs, peut-être.

— Elle aurait des millions! dit Phellion, je les verrais là,... je ne proposerais pas Thuillier, quand je dois à la mémoire du plus vertueux des hommes de faire nommer Horace Bianchon. Du haut des cieux, Popinot me contemple et m'applaudit!... s'écria Phellion exalté. C'est avec de semblables considérations qu'on amoindrit la France et que la bourgeoisie se fait mal juger.

— Mon père a raison, dit Félix sortant d'une rêverie profonde, et il mérite nos respects et notre amour, comme pendant tout le cours de sa vie modeste, pleine et honorée. Je ne voudrais pas devoir mon bonheur ni à un remords dans sa belle âme, ni à l'intrigue; j'aime Céleste autant que j'aime ma famille, mais je mets au-dessus de tout cela l'honneur de mon père, et, du moment que c'est une question de conscience chez lui, n'en parlons plus.

Phellion alla, les yeux pleins de larmes, à son fils aîné, le serra dans ses bras et dit :

— Mon fils! mon fils!... d'une voix étranglée.

— C'est des bêtises tout cela, dit madame Phellion à l'oreille de madame Barniol; viens m'habiller, il faut que cela finisse; je connais ton père, il s'est buté... Pour mettre à exécution le moyen que vient de nous donner ce brave et pieux jeune homme, Théodore, j'ai besoin de ton bras; tiens-toi prêt, mon fils.

En ce moment, Geneviève entra et remit une lettre à M. Phellion père.

— Une invitation à dîner pour ma femme, moi et Félix, chez les Thuillier, dit-il.

La magnifique et étonnante idée de l'avocat des pauvres avait tout aussi bien bouleversé les Thuillier qu'elle bouleversait les Phellion; et Jérôme, sans rien confier à sa sœur, car il se piquait déjà d'honneur envers son Méphistophélès, était allé tout effaré chez elle, lui dire :

— Bonne petite (il lui caressait toujours le cœur avec ces mots), nous aurons de gros bonnets à dîner aujourd'hui; je vais inviter les Minard : ainsi soigne ton dîner; j'écris à M. et madame Phellion pour les inviter; c'est tardif, mais avec eux, on ne se gêne pas... Quant aux Minard, il faut leur jeter un peu de poudre aux yeux, j'ai besoin d'eux.

— Quatre Minard, trois Phellion, quatre Colleville, et nous, cela fait treize...

— La Peyrade, quatorze, et il n'est pas inutile d'inviter Dutocq, il pourra nous servir; j'y monterai.

— Que trafiques-tu donc? s'écria sa sœur; quinze à dîner, voilà quarante francs au moins qui vont y danser!

— Ne le regrette pas, ma bonne petite, et surtout sois adorable pour notre jeune ami la Peyrade. En voilà un ami... tu en auras des preuves!... Si tu m'aimes, soigne-le comme tes yeux.

Et il laissa Brigitte stupéfaite.

— Oh! oui, j'attendrai des preuves! se dit-elle. On ne me prend pas par de belles paroles, moi!... C'est un aimable garçon, mais, avant de le mettre dans mon cœur, il me faut l'étudier un peu plus serré.

Après avoir invité Dutocq, Thuillier, qui s'était adonisé, se rendit rue des Maçons-Sorbonne, à l'hôtel Minard, pour y séduire la grosse Zélie et déguiser l'impromptu de l'invitation.

Minard avait acheté l'une de ces grandes et somptueuses habitations que les anciens ordres religieux s'étaient bâties autour de la Sorbonne, et, en montant un escalier à grandes marches de pierre, à rampe d'une serrurerie qui prouvait combien les arts du second ordre florissaient sous Louis XIII, Thuillier enviait et l'hôtel et la position de M. le maire.

Ce vaste logis, entre cour et jardin, se recommande par le caractère à la fois élégant et noble du règne de Louis XIII, placé singulièrement entre le mauvais goût de la renaissance expirante et la grandeur de Louis XIV à son aurore. Cette transition est accusée en beaucoup de monuments. Les enroulements massifs des façades, comme à la Sorbonne; des colonnes rectifiées d'après les lois grecques, commencent à paraître dans cette architecture.

Un ancien épicier, un heureux fraudeur, remplaçait là le directeur ecclésiastique d'une institution appelée autrefois l'Économat, et qui dépendait de l'agence générale de l'ancien clergé français, une fondation due au prévoyant génie de Richelieu. Le nom de Thuillier lui fit ouvrir les portes du salon où trônait, dans le velours rouge et l'or, au milieu des plus magnifiques chinoiseries, une pauvre femme qui pesait de tout son poids sur le cœur des princes et princesses aux bals populaires du château.

« Cela ne donne-t-il pas raison à *la Caricature?* » dit un jour en souriant une pseudo-dame d'atour à une duchesse qui ne put retenir un rire à l'aspect de Zélie harnachée de ses diamants, rouge comme un coquelicot, serrée dans une robe lamée et roulant comme un des tonneaux de son ancienne boutique.

— Me pardonnerez-vous, belle dame, dit Thuillier en se tortillant et s'arrêtant à la pose numéro deux de son répertoire de 1807, d'avoir laissé cette invitation sur mon bureau et d'avoir cru qu'elle était envoyée?... Elle est pour aujourd'hui; peut-être viens-je trop tard...

Zélie examina la figure de son mari, qui s'avançait pour saluer Thuillier, et elle répondit :

— Nous devions aller voir une campagne et dîner chez un res-

taurateur à *l'hasard,* mais nous renoncerons à nos projets, d'autant plus volontiers que c'est, selon moi, diablement commun d'aller hors Paris le dimanche.

— Nous ferons une petite sauterie au piano pour les jeunes personnes, si nous sommes en nombre, et c'est à présumer; j'ai mis un mot à Phellion, dont la femme est liée avec madame Prou, la successeur...

— La successerice, interrompit madame Minard.

— Eh non! répondit Thuillier, ce serait la successeresse, comme on dit la mairesse, de la demoiselle Lagrave, et qui est une Barniol.

— Faut-il faire une toilette? dit madame Minard.

— Ah bien, oui! s'écria Thuillier, vous me feriez joliment gronder par ma sœur... Non, nous sommes en famille! Sous l'Empire, madame, c'était en dansant qu'on se connaissait... Dans cette grande époque, on estimait autant un beau danseur qu'un bon militaire... Aujourd'hui, l'on donne trop dans le positif...

— Ne parlons pas politique, dit le maire en souriant. Le roi est grand, il est habile, je vis dans l'admiration de mon temps et des institutions que nous nous sommes données. Le roi, d'ailleurs, sait bien ce qu'il fait en développant l'industrie : il lutte corps à corps avec l'Angleterre, et nous lui causons plus de mal pendant cette paix féconde que par les guerres de l'Empire...

— Quel député fera Minard! s'écria naïvement Zélie; il s'essaye entre nous à parler, et vous nous aiderez à le faire nommer, pas vrai, Thuillier?

— Ne parlons pas politique, répondit Thuillier; venez à cinq heures...

— Ce petit Vinet y sera-t-il? demanda Minard; il venait sans doute pour Céleste.

— Il peut bien en faire son deuil, répondit Thuillier, Brigitte ne veut pas en entendre parler.

Zélie et Minard échangèrent un sourire de satisfaction.

— Dire qu'il faut s'encanailler avec ces gens-là pour notre fils! s'écria Zélie, quand Thuillier fut sur l'escalier, où le reconduisit le maire.

— Ah! tu veux être député! se disait Thuillier en descendant. Rien ne les satisfait, ces épiciers! Oh! mon Dieu, que dirait Napo-

léon en voyant le pouvoir aux mains de ces gens-là!... Moi, je suis un administrateur, au moins!... Quel concurrent! Que va dire la Peyrade?...

L'ambitieux sous-chef alla prier toute la famille Laudigeois pour la soirée, et passa chez Colleville, afin que Céleste eût une jolie toilette. Il trouva Flavie assez pensive; elle hésitait à venir, et Thuillier fit cesser son indécision.

— Ma vieille et toujours jeune amie, dit-il en la prenant par la taille, car elle était seule dans sa chambre, je ne veux pas avoir de secret pour vous. Il s'agit d'une grande affaire pour moi... Je ne veux pas en dire davantage, mais je puis vous demander d'être particulièrement charmante pour un jeune homme...

— Qui?

— Le jeune de la Peyrade.

— Et pourquoi, Charles?

— Il tient entre ses mains mon avenir : c'est d'ailleurs un homme de génie. Oh! je m'y connais... Il a de ça! dit Thuillier en faisant le geste d'un dentiste arrachant une dent du fond. Il faut nous l'attacher, Flavie!... et surtout ne lui faisons rien voir, ne lui donnons pas le secret de sa force... Avec lui, je serai donnant, donnant.

— Comment! dois-je être un peu coquette?...

— Pas trop, mon ange, répondit Thuillier d'un air fat.

Et il partit sans s'apercevoir de l'espèce de stupeur à laquelle Flavie était en proie.

— C'est une puissance, se dit-elle, que ce jeune homme-là... Nous verrons.

C'est pourquoi elle se fit coiffer avec des marabouts; elle mit sa jolie robe gris et rose, laissa voir ses fines épaules sous sa mantille noire, et eut soin de maintenir Céleste en petite robe de soie à guimpe avec une collerette à grands plis, et de la coiffer en cheveux, à la Berthe.

A quatre heures et demie, Théodose était à son poste; il avait pris son air niais et quasi servile, sa voix douce, et il alla d'abord avec Thuillier dans le jardin.

— Mon ami, je ne doute pas de votre triomphe, mais j'éprouve le besoin de vous recommander encore une fois un silence absolu.

Si vous êtes questionné sur quoi que ce soit, surtout sur Céleste, ayez de ces réponses évasives qui laissent le solliciteur en suspens, et que vous avez dû apprendre autrefois dans les bureaux.

— Entendu! répondit Thuillier. Mais avez-vous une certitude?

— Vous verrez le dessert que je vous ai préparé. Soyez modeste, surtout. Voici les Minard, laissez-moi les piper... Amenez-les ici, puis filez.

Après les salutations, la Peyrade eut soin de se tenir près de M. le maire; et, dans un moment opportun, il le prit à part et lui dit :

— Monsieur le maire, un homme de votre importance politique ne vient pas sans quelque dessein s'ennuyer ici; je ne veux pas juger vos motifs, je n'en ai pas le moindre droit, et mon rôle ici-bas n'est point de me mêler aux affaires des puissances de la terre; mais pardonnez à mon outrecuidance, et daignez écouter un conseil que j'ose vous donner. Si je vous rends un service aujourd'hui, vous êtes dans une position à m'en rendre deux demain; ainsi, au cas où je vous aurais été bon à quelque chose, j'écoute en ce moment la loi de l'intérêt personnel. Notre ami Thuillier est au désespoir de n'être rien, et il s'est ingéré de devenir quelque chose, un personnage dans son arrondissement..

— Ah! ah! fit Minard.

— Oh! peu de chose; il voudrait être nommé membre du conseil municipal. Je sais que Phellion, devinant toute l'influence d'un pareil service, se propose de désigner notre pauvre ami comme candidat. Eh bien, peut-être trouverez-vous nécessaire à vos projets de le devancer en ceci. La nomination de Thuillier ne peut que vous être favorable,... je veux dire agréable; et il tiendra bien sa place au conseil général, il y en a de moins forts que lui... D'ailleurs, vous devant un tel appui, certes il verra par vos yeux, il vous regarde comme un des flambeaux de la ville...

— Mon cher, je vous remercie, dit Minard; vous me rendez un service que je ne saurai trop reconnaître, et qui me prouve...

— Que je n'aime pas ces Phellion, répondit la Peyrade en profitant d'une hésitation du maire, qui eut peur d'exprimer une idée où l'avocat pouvait voir du mépris; je hais les gens qui font état de leur probité, qui battent monnaie avec les beaux sentiments.

— Vous les connaissez bien, dit Minard, voilà des sycophantes! Cet homme-là, toute sa vie, depuis dix ans, s'explique par ce morceau de ruban rouge, ajouta le maire en montrant sa boutonnière.

— Prenez garde! dit l'avocat, son fils aime Céleste, et il est au cœur de la place.

— Oui, mais mon fils a douze mille livres de rente à lui...

— Oh! dit l'avocat en faisant un haut-le-corps, mademoiselle Brigitte a dit l'autre jour qu'elle voulait au moins cela chez le prétendu de Céleste. Et, après tout, avant six mois, vous apprendrez que Thuillier a un immeuble de quarante mille francs de rente.

— Ah diantre! je m'en doutais, répondit le maire. Eh bien, il sera membre du conseil général.

— Dans tous les cas, ne lui parlez pas de moi, dit l'avocat des pauvres, qui se pressa d'aller saluer madame Phellion. — Eh bien, ma belle dame, avez-vous réussi?

— J'ai attendu jusqu'à quatre heures, mais ce digne et excellent homme ne m'a pas laissée achever; il est trop occupé pour accepter une pareille charge, et M. Phellion a lu la lettre par laquelle le docteur Bianchon le remercie de ses bonnes intentions et lui dit que, quant à lui, son candidat est M. Thuillier. Il emploie son influence en sa faveur et prie mon mari d'en faire autant.

— Qu'a dit votre admirable époux?

— « J'ai fait mon devoir, a-t-il répondu; je n'ai pas trahi ma conscience, et maintenant je suis tout à Thuillier. »

— Eh bien, tout est arrangé, dit la Peyrade. Oubliez ma visite ayez bien tout le mérite de cette idée.

Et il alla vers madame Colleville, en se composant une attitude pleine de respect.

— Madame, dit-il, ayez la bonté de m'amener ici ce bon papa Colleville; il s'agit d'une surprise à faire à Thuillier, et il doit être dans le secret.

Pendant que la Peyrade se faisait artiste avec Colleville et se laissait aller à de très-spirituelles plaisanteries en lui expliquant la candidature et lui disant qu'il devait la soutenir, ne fût-ce que par esprit de famille, Flavie écoutait au salon la conversation suivante, qui la rendait stupide; les oreilles lui tintaient :

— Je voudrais bien savoir ce que se disent MM. Colleville et la

Peyrade, pour rire autant? demanda sottement madame Thuillier en regardant par la fenêtre.

— Ils disent des bêtises, comme les hommes en disent tous entre eux, répondit mademoiselle Thuillier, qui souvent attaquait les hommes par un reste d'instinct naturel aux vieilles filles.

— Il en est incapable, dit gravement Phellion, car M. de la Peyrade est un des plus vertueux jeunes gens que j'aie rencontrés. On sait l'état que je fais de Félix : eh bien, je le mets sur la même ligne, et encore je voudrais à mon fils un peu de la piété ornée de M. Théodose!

— C'est, en effet, un homme de mérite et qui arrivera, observa Minard. Quant à moi, mon suffrage (il ne convient pas de dire ma protection) lui est acquis...

— Il paye plus d'huile à brûler que de pain, dit Dutocq, voilà ce que je sais.

— Sa mère, s'il a le bonheur de la conserver, doit être bien fière de lui, dit sentencieusement madame Phellion.

— C'est pour nous un vrai trésor, ajouta Thuillier, et si vous saviez combien il est modeste! il ne se fait pas valoir.

— Ce dont je puis répondre, ajouta Dutocq, c'est que nul jeune homme n'a eu plus noble attitude dans la misère, et il en a triomphé; mais il a souffert, cela se voit.

— Pauvre jeune homme! s'écria Zélie; oh! ces choses-là me font un mal!...

— On peut lui confier son secret et sa fortune, dit Thuillier; et, dans ce temps-ci, c'est tout ce que l'on peut dire de plus beau d'un homme.

— C'est Colleville qui le fait rire! s'écria Dutocq.

En ce moment, Colleville et la Peyrade revenaient du fond du jardin les meilleurs amis du monde.

— Messieurs, dit Brigitte, la soupe et le roi ne doivent pas attendre : la main aux dames!

Cinq minutes après cette plaisanterie issue de la loge de son père, Brigitte eut la satisfaction de voir la table bordée des principaux personnages de ce drame, que d'ailleurs son salon allait contenir tous, à l'exception de l'affreux Cérizet. Le portrait de cette vieille faiseuse de sacs serait peut-être incomplet si l'on omettait la

description d'un de ses meilleurs dîners. La physionomie de la cuisinière bourgeoise en 1840 est d'ailleurs un de ces détails nécessaires à l'histoire des mœurs, et les habiles ménagères y trouveront des leçons. On n'a pas fait pendant vingt ans des sacs vides sans chercher les moyens d'en remplir quelques-uns. Or, Brigitte avait ceci de particulier, qu'elle unissait à la fois l'économie à laquelle on doit la fortune et l'entente des dépenses nécessaires. Sa prodigalité relative, dès qu'il s'agissait de son frère ou de Céleste, était l'antipode de l'avarice. Aussi se plaignait-elle souvent de ne pas être avare. A son dernier dîner, elle avait raconté comment, après avoir combattu pendant dix minutes et avoir souffert le martyre, elle avait fini par donner dix francs à une pauvre ouvrière du quartier qu'elle savait pertinemment être à jeun depuis deux jours.

— La nature, dit-elle naïvement, a été plus forte que la raison.

La soupe offrait un bouillon quasi blanc; car, même dans une occasion de ce genre, il y avait recommandation à la cuisinière de faire beaucoup de bouillon ; puis, comme le bœuf devait nourrir la famille le lendemain et le surlendemain, moins il fournissait de sucs au bouillon, plus substantiel il était. Le bœuf, peu cuit, s'enlevait toujours à cette phrase dite par Brigitte pendant que Thuillier y plongeait le couteau :

— Je le crois un peu dur; d'ailleurs, va, Thuillier, personne n'en mangera, nous avons autre chose !

Ce bouillon était, en effet, flanqué de quatre plats montés sur de vieux réchauds désargentés. Dans ce dîner, dit de la candidature, le premier service se composait de deux canards aux olives, ayant en vis-à-vis une assez grande tourte aux quenelles et une anguille à la tartare répondant à un fricandeau sur de la chicorée. Le second service avait pour plat du milieu une sérénissime oie bourrée de marrons, une salade de mâche ornée de ronds de betterave rouge, faisant vis-à-vis à des pots de crème, et des navets au sucre regardaient une timbale de macaroni. Ce dîner de concierge qui fait noces et festins coûtait tout au plus vingt francs, les restes défrayaient la maison pendant deux jours, et Brigitte disait :

— Dame, quand on reçoit, l'argent file !... c'est effrayant.

La table était éclairée par deux affreux flambeaux de cuivre argenté, à quatre branches, et où brillait la bougie économique dite de l'*Aurore*. Le linge resplendissait de blancheur, et la vieille argenterie à filets était de l'héritage paternel, le fruit d'achats faits pendant la Révolution par le père Thuillier, et qui servirent à l'exploitation du restaurant anonyme qu'il tenait dans sa loge, lequel fut supprimé en 1816 dans tous les ministères. Ainsi, la chère était en harmonie avec la salle à manger, avec la maison, avec les Thuillier, qui ne devaient pas s'élever au-dessus de ce régime. Les Minard, Colleville et la Peyrade échangèrent quelques-uns de ces sourires qui trahissent une communauté de pensées satiriques, mais contenues. Eux seuls connaissaient le luxe supérieur, et les Minard disaient assez leur arrière-pensée en acceptant un pareil dîner. La Peyrade, mis à côté de Flavie, lui dit à l'oreille :

— Avouez qu'ils ont bien besoin qu'on leur apprenne à vivre, et que vous, et Colleville, vous mangez ce qu'on nomme de la *vache enragée,* une vieille connaissance à moi! Mais ces Minard, quelle hideuse cupidité! Votre fille serait à jamais perdue pour vous; ces parvenus ont les vices des grands seigneurs d'autrefois, sans en avoir l'élégance. Leur fils, qui a douze mille francs de rente, peut bien trouver des femmes dans la famille Potasse sans venir passer ici le râteau de leur spéculation. Quel plaisir de jouer de ces gens-là comme d'une basse ou d'une clarinette!

Flavie écoutait en souriant, et ne retira pas son pied quand Théodose mit légèrement sa botte dessus.

— C'est pour vous avertir de ce qui se passe, dit-il, entendons-nous par la pédale; vous devez me savoir par cœur depuis ce matin, je ne suis pas homme à faire de petites malices...

Flavie n'avait pas été gâtée en fait de supériorité; le ton tranchant et dégagé de Théodose éblouissait cette femme, à laquelle l'habile prestidigitateur avait présenté le combat de façon à la mettre entre le oui et le non. Il fallait l'adopter ou le rejeter absolument; et, comme sa conduite était le résultat du calcul, il suivait d'un œil doux, mais avec une intérieure sagacité, les effets de sa fascination. Pendant qu'on enlevait les plats du second service, Minard, craignant d'être devancé par Phellion, dit à Thuillier d'un air grave :

— Mon cher Thuillier, si j'ai accepté votre dîner, c'est qu'il s'agissait d'une communication importante à vous faire et qui vous honore trop pour ne pas en rendre témoins tous vos convives.

Thuillier devint pâle.

— Vous m'avez obtenu la croix?... s'écria-t-il en recevant un regard de Théodose et voulant lui prouver qu'il ne manquait pas de finesse.

— Vous l'aurez quelque jour, répondit le maire; mais il s'agit de mieux que cela. La croix est une faveur due à la bonne opinion d'un ministre, tandis qu'il est question, dans l'espèce, d'une élection due à l'assentiment de tous vos concitoyens. En un mot, un assez grand nombre d'électeurs de votre arrondissement ont jeté les yeux sur vous et veulent vous honorer de leur confiance en vous chargeant de représenter cet arrondissement au conseil municipal de Paris, qui, comme tout le monde le sait, est le conseil général de la Seine...

— Bravo! fit Dutocq.

Phellion se leva.

— M. le maire m'a prévenu, dit-il d'une voix émue, mais il est si flatteur pour notre ami d'être l'objet de l'empressement de tous les bons citoyens à la fois, et de réunir la voix publique sur tous les points de la capitale, que je ne puis me plaindre de ne venir qu'en seconde ligne, et d'ailleurs : au pouvoir l'initiative!... (Et il salua Minard respectueusement.) Oui, môsieur Thuillier, plusieurs électeurs pensaient à vous donner leur mandat dans la partie de l'arrondissement où j'ai mes modestes pénates, et il y a cela de particulier pour vous, que vous leur fûtes désigné par un homme illustre... (Sensation.), par un homme en qui nous voulions honorer l'un des plus vertueux habitants de l'arrondissement, qui en fut pendant vingt ans le père, je veux parler ici de feu M. Popinot, en son vivant conseiller à la cour royale et notre mandataire au conseil municipal. Mais son neveu, le docteur Bianchon, l'une de nos gloires,... a décliné, eu égard à ses fonctions absorbantes, la responsabilité dont il pouvait être alors chargé; tout en nous remerciant de nos hommages, il a, remarquez bien ceci, il a désigné à nos votes le candidat de M. le maire, comme, à son sens, le plus

capable, à raison de la place qu'il a naguère occupée, d'exercer la magistrature de l'édilité!...

Et Phellion se rassit, au milieu d'une rumeur acclamative.

— Thuillier, tu peux compter sur ton vieil ami, dit Colleville.

En ce moment, les convives furent tous attendris par le spectacle que leur donnèrent la vieille Brigitte et madame Thuillier. Brigitte, pâle comme si elle défaillait, laissait couler sur ses joues des larmes qui se succédaient lentement, larmes d'une joie profonde, et madame Thuillier restait comme foudroyée, les yeux fixes. Tout à coup, la vieille fille s'élança dans la cuisine en criant à Joséphine :

— Viens à la cave, ma fille!... il faut du vin de derrière les fagots!

— Mes amis, dit Thuillier d'une voix émue, voici le plus beau jour de ma vie, il est plus beau que ne sera celui de mon élection, si je puis consentir à me laisser désigner aux suffrages de mes concitoyens (Allons! allons!), car je me sens bien usé par trente ans de service public, et vous penserez qu'un homme d'honneur doit consulter ses forces et ses capacités avant d'assumer sur soi les fonctions de l'édilité...

— Je n'attendais pas moins de vous, môsieur Thuillier! s'écria Phellion. Pardon! voici la première fois de ma vie que j'interromps, et un ancien supérieur encore; mais il y a des circonstances...

— Acceptez! acceptez! s'écria Zélie; eh! nom d'un petit bonhomme! il nous faut des hommes comme vous pour gouverner.

— Résignez-vous, mon chef! dit Dutocq, et vive le futur conseiller municipal!... Mais nous n'avons rien à boire...

— Ainsi, voilà qui est dit, reprit Minard, vous êtes notre candidat?

— Vous présumez beaucoup de moi, répondit Thuillier.

— Allons donc! s'écria Colleville; un homme qui a trente ans de galères dans les bureaux des finances est un trésor pour la ville!

— Vous êtes par trop modeste! dit le jeune Minard, votre capacité nous est bien connue, elle est restée comme un préjugé aux finances...

— C'est vous qui l'aurez voulu!... s'écria Thuillier.

— Le roi sera très-content de ce choix, je puis vous l'affirmer, fit Minard en se rengorgeant.

— Messieurs, dit la Peyrade, voulez-vous permettre à un jeune habitant du faubourg Saint-Jacques une petite observation, qui n'est pas sans importance?

La conscience que chacun avait de la valeur de l'avocat des pauvres amena le plus profond silence.

— L'influence de M. le maire de l'arrondissement limitrophe, et qui est immense dans le nôtre, où il a laissé de si bons souvenirs; celle de M. Phellion, l'oracle, disons la vérité, fit-il en apercevant un geste chez Phellion, l'oracle de son bataillon; celle non moins puissante que M. Colleville doit à la franchise de ses manières, à son urbanité; celle de M. le greffier de la justice de paix, laquelle ne sera pas moins efficace, et le peu d'efforts que je puis offrir dans ma modeste sphère d'activité, sont des gages de succès; mais ce n'est pas le succès!... Pour obtenir un rapide triomphe, nous devons nous engager tous à garder la plus profonde discrétion sur la manifestation qui vient d'avoir lieu ici... Nous exciterions, sans le savoir et sans le vouloir, l'envie, les passions secondaires, qui nous créeraient plus tard des obstacles à vaincre. Le sens politique de la nouvelle organisation sociale, sa base même, son symptôme et la garantie de son existence sont dans un certain partage du pouvoir avec la classe moyenne, la véritable force des sociétés modernes, le siége de la moralité, des bons sentiments, du travail intelligent; mais nous ne pouvons pas nous dissimuler que l'élection, étendue à presque toutes les fonctions, a fait pénétrer les préoccupations de l'ambition et la fureur d'être quelque chose, passez-moi le mot, à des profondeurs sociales qu'elles n'auraient pas dû agiter. Quelques-uns y voient un bien, d'autres y voient un mal; il ne m'appartient pas de juger la question en présence d'esprits devant la supériorité desquels je m'incline; je me contente de la poser pour faire apercevoir le danger que peut courir l'étendard de notre ami. Voyez, le décès de notre honorable représentant au conseil municipal compte à peine huit jours de date, et déjà l'arrondissement est soulevé par des ambitions subalternes. On veut être en vue à tout prix. L'ordonnance de convocation n'aura peut-être son effet que dans un mois. D'ici là, combien d'intrigues!...

N'offrons pas, je vous en supplie, notre ami Thuillier aux coups de ses concurrents! ne le livrons pas à la discussion publique, cette harpie moderne qui n'est que le porte-voix de la calomnie, de l'envie, le prétexte saisi par les inimitiés, qui diminue tout ce qui est grand, qui salit tout ce qui est respectable, qui déshonore tout ce qui est sacré;... faisons comme a fait le tiers parti à la Chambre, restons muets et votons!

— Il parle bien, dit Phellion à son voisin Dutocq.

— Et comme c'est fort de choses!...

L'envie avait rendu le fils de Minard jaune et vert.

— C'est bien dit et vrai! s'écria Minard.

— Adopté à l'unanimité, dit Colleville; messieurs, nous sommes gens d'honneur, il nous suffit de nous être entendus sur ce point.

— Qui veut la fin veut les moyens, dit emphatiquement Phellion.

En ce moment, mademoiselle Thuillier parut suivie de ses deux domestiques; elle avait la clef de la cave passée dans sa ceinture, et trois bouteilles de vin de Champagne, trois bouteilles de vin vieux de l'Ermitage, une bouteille de vin de Malaga furent placées sur la table; mais elle portait avec une attention presque respectueuse une petite bouteille, semblable à une fée Carabosse, qu'elle mit devant elle. Au milieu de l'hilarité causée par cette abondance de choses exquises, fruit de la reconnaissance, et que la pauvre fille, dans son délire, versait avec une profusion qui faisait le procès à sa chiche hospitalité de chaque quinzaine, il arrivait de nombreux plats de dessert : des quatre-mendiants en monceaux, des pyramides d'oranges, des confitures, des fruits confits venus des profondeurs de ses armoires, et qui, sans la circonstance, n'auraient pas figuré sur la nappe.

— Céleste, on va t'apporter une bouteille d'eau-de-vie que mon père a eue en 1802; fais-en une salade d'oranges! cria-t-elle à sa belle-sœur. — Monsieur Phellion, débouchez le vin de Champagne; cette bouteille est pour vous trois. — Monsieur Dutocq, prenez celle-ci! — Monsieur Colleville, vous qui savez faire sauter les bouchons!...

Les deux filles distribuaient des verres à vin de Champagne, des verres à vin de Bordeaux et des petits verres, car Joséphine apporta encore trois bouteilles de vin de Bordeaux.

— De l'année de la comète! cria Thuillier. Messieurs, vous avez fait perdre la tête à ma sœur.

— Et, ce soir, du punch et des gâteaux, dit-elle. J'ai envoyé chercher du thé chez le pharmacien. Mon Dieu! si j'avais su qu'il s'agissait d'une élection, s'écria-t-elle en regardant sa belle-sœur, j'aurais mis la dinde...

Un rire général accueillit cette phrase.

— Oh! nous avions une oie, dit Minard fils en riant.

— Les charrettes y versent! s'écria madame Thuillier en voyant servir des marrons glacés et des meringues.

Mademoiselle Thuillier avait le visage en feu; elle était superbe à voir, et jamais l'amour d'une sœur n'eut une expression si furibonde.

— Pour qui la connaît, c'est attendrissant! s'écria madame Colleville.

Les verres étaient pleins, chacun se regardait, on semblait attendre un toast, et la Peyrade dit :

— Messieurs, buvons à quelque chose de sublime!...

Tout le monde fut dans l'étonnement.

— A mademoiselle Brigitte!...

On se leva, on trinqua, on cria : « Vive mademoiselle Thuillier! » tant l'expansion d'un sentiment vrai produit d'enthousiasme.

— Messieurs, dit Phellion en lisant un papier écrit au crayon, au travail, à ses splendeurs, dans la personne de notre ancien camarade, devenu l'un des maires de Paris, à M. Minard et à son épouse!

Après cinq minutes de conversation, Thuillier se leva et dit :

— Messieurs, au roi et à la famille royale!... Je n'ajoute rien, ce toast dit tout.

— A l'élection de mon frère! dit mademoiselle Thuillier.

— Je vais vous faire rire, dit la Peyrade à l'oreille de Flavie.

Et il se leva :

— Aux femmes! à ce sexe enchanteur à qui nous devons tant de bonheur, sans compter nos mères, nos sœurs et nos épouses!...

Ce toast excita l'hilarité générale, et Colleville, déjà gai, cria :

— Gredin! tu m'as volé ma phrase!

M. le maire se lève, le plus profond silence règne.

— Messieurs, à nos institutions! de là viennent la force et la grandeur de la France dynastique!

Les bouteilles disparaissaient au milieu d'un concert d'admiration sur la bonté surprenante, sur la finesse des liquides.

Céleste Colleville dit timidement :

— Maman, me permettez-vous de faire un toast?

La pauvre fille avait aperçu la figure hébétée de sa marraine, oubliée, elle, la maîtresse de la maison, offrant presque l'expression du chien ne sachant à quel maître obéir, allant de la physionomie de sa terrible belle-sœur à celle de Thuillier, consultant les visages, s'oubliant elle-même; mais la joie sur cette face d'ilote, habituée à n'être rien, à comprimer ses idées, ses sentiments, faisait l'effet d'un pâle soleil d'hiver sous une brume : elle éclairait à regret ces chairs molles et flétries. Le bonnet de gaze orné de fleurs sombres, la négligence de la coiffure, la robe couleur carmélite dont le corsage offrait pour tout ornement une grosse chaîne d'or; tout, jusqu'à la contenance, stimula l'affection de la jeune Céleste, qui, seule au monde, connaissait la valeur de cette femme condamnée au silence et qui savait tout autour d'elle, qui souffrait de tout et qui se consolait avec elle et Dieu.

— Laissez faire à cette chère enfant son petit toast, dit la Peyrade à madame Colleville.

— Va, ma fille, s'écria Colleville; il y a le vin de l'Ermitage à boire, et il est chenu!

— A ma bonne marraine! dit la jeune fille en inclinant son verre avec respect devant madame Thuillier, et le lui tendant.

La pauvre femme, effarouchée, regarda, mais à travers un voile de larmes, alternativement sa sœur et son mari; mais sa position au sein de la famille était si connue, et l'hommage de l'innocence à la faiblesse avait quelque chose de si beau, que l'émotion fut générale; tous les hommes se levèrent et s'inclinèrent devant madame Thuillier.

— Ah! Céleste, je voudrais avoir un royaume à mettre à vos pieds! lui dit Félix Phellion.

Le bon Phellion essuyait une larme, et Dutocq lui-même était attendri.

— Quelle charmante enfant! dit mademoiselle Thuillier en se levant et allant embrasser sa belle-sœur.

— A moi! dit Colleville en se posant en athlète. Écoutez bien! A l'amitié! — Videz vos verres! remplissez vos verres! — Bien! Aux beaux-arts! la fleur de la vie sociale. — Videz vos verres! remplissez vos verres! — A pareille fête le lendemain de l'élection!

— Qu'est-ce que cette petite bouteille?... demanda Dutocq à mademoiselle Thuillier.

— C'est, dit-elle, une de mes trois bouteilles de liqueur de madame Amphoux; la seconde est pour le mariage de Céleste, et la dernière pour le jour du baptême de son premier enfant.

— Ma sœur a presque perdu la tête, dit Thuillier à Colleville.

Le dîner fut terminé par un toast porté par Thuillier, et qui lui fut soufflé par Théodose, au moment où la bouteille de malaga brilla dans les petits verres comme autant de rubis.

— Colleville, messieurs, a bu *à l'amitié;* moi, je bois, avec ce vin généreux, *à mes amis!...*

Un hourra plein de chaleur accueillit cette sentimentalité; mais, comme dit Dutocq à Théodose :

— C'est un meurtre que de donner de pareil vin de Malaga à des gosiers du dernier ordre...

— Ah! si l'on pouvait imiter ça, bon ami, s'écria la mairesse en faisant retentir son verre par la manière dont elle suçait la liqueur espagnole, quelle fortune on ferait!...

Zélie était arrivée à son plus haut degré d'incandescence; elle était effrayante.

— Ah! répondit Minard, la nôtre est faite!

— Votre avis, ma sœur, dit Brigitte à madame Thuillier, est-il aussi de prendre le café dans la salle?...

Madame Thuillier, obéissant ou ayant l'air de faire acte de maîtresse de maison, se leva.

— Ah! vous êtes un grand sorcier, dit Flavie Colleville en acceptant le bras de la Peyrade pour passer de la salle à manger au salon.

— Et je ne tiens, lui répondit-il, à ensorceler que vous; et, croyez-moi, c'est une revanche que je prends : vous êtes devenue aujourd'hui plus ravissante que jamais!

— Thuillier, reprit-elle pour éviter le combat, Thuillier qui se croit un homme politique!

— Mais, chère, dans le monde, la moitié des ridicules est le fruit de pareilles conspirations; l'homme n'est pas si coupable en ce genre qu'on le pense. Dans combien de familles ne voyez-vous pas le mari, les enfants, les amis de la maison, persuader à une mère très-sotte qu'elle a de l'esprit, à une mère de cinquante ans qu'elle est belle et jeune?... De là des travers inconcevables pour les indifférents. Tel homme doit sa fatuité puante à l'idolâtrie d'une maîtresse, et sa fatuité de rimailleur à ceux qui furent payés pour lui faire accroire qu'il était un grand poëte. Chaque famille a son grand homme, et il en résulte, comme à la Chambre, une obscurité générale avec tous les flambeaux de France... Eh bien, les gens d'esprit rient entre eux, voilà tout. Vous êtes l'esprit et la beauté de ce petit monde bourgeois; voilà ce qui m'a fait vous vouer un culte; mais ma seconde pensée a été de vous tirer de là, car je vous aime sincèrement; et plus d'amitié que d'amour, quoiqu'il se soit glissé beaucoup d'amour, ajouta-t-il en la pressant sur son cœur à la faveur de l'embrasure de fenêtre où il l'avait conduite.

— Madame Phellion tiendra le piano, dit Colleville; il faut que tout danse aujourd'hui : les bouteilles, les pièces de vingt sous de Brigitte, et nos petites filles! Je vais aller chercher ma clarinette.

Et il remit sa tasse de café vide à sa femme, en souriant de la voir en si bonne harmonie avec Théodose.

— Qu'avez-vous donc fait à mon mari? demanda Flavie à son séducteur.

— Faut-il nous dire tous nos secrets?

— Vous ne m'aimez donc pas? répondit-elle en le regardant avec la sournoiserie coquette d'une femme à peu près décidée.

— Oh! puisque vous me dites tous les vôtres, reprit-il en se laissant aller à cette exaltation recouverte de gaieté provençale, si charmante et si naturelle en apparence, je ne voudrais pas vous cacher une peine dans mon cœur...

Et il la ramena dans la même embrasure, et lui dit en souriant :

— Colleville a vu, pauvre homme, en moi l'artiste opprimé par tous ces bourgeois, se taisant devant eux parce qu'il se voit incom-

pris, mal jugé, chassé; mais il a senti la chaleur du feu sacré qui me dévore. Oui, je suis d'ailleurs, dit-il, avec un ton de conviction profonde, artiste en parole à la manière de Berryer; je pourrais faire pleurer les jurés en pleurant moi-même, car je suis nerveux comme une femme. Et alors cet homme, à qui toute cette bourgeoisie fait horreur, en a plaisanté avec moi; nous avons commencé par rire, et, en arrivant au sérieux, il m'a trouvé aussi fort que lui. Je lui ai dit le plan formé de faire quelque chose de Thuillier, et je lui ai fait entrevoir tout le parti qu'il tirerait d'un mannequin politique : « Ne fût-ce, lui ai-je dit, que pour devenir M. *de* Colleville, et mettre votre charmante femme où je voudrais la voir, dans une bonne recette générale, où vous devriez vous faire nommer député; car, pour devenir tout ce que vous devez être, il vous suffira d'aller quelques années dans les Hautes ou dans les Basses-Alpes, dans un trou de ville où tout le monde vous aimera, où votre femme séduira tout le monde... Et ceci, ai-je ajouté, ne vous manquera pas, surtout si vous donnez votre chère Céleste à un homme capable d'être influent à la Chambre... » La raison, traduite en plaisanterie, a la vertu de pénétrer ainsi plus avant qu'elle ne le ferait toute seule chez certains caractères : aussi, Colleville et moi, sommes-nous les meilleurs amis du monde. Ne m'a-t-il pas dit à table : « Gredin, tu m'as volé ma phrase! » Ce soir, nous serons à tu et à toi... Puis une petite partie fine, où les artistes, mis au régime de ménage, se compromettent toujours, et où je l'entraînerai, nous rendra tout aussi sérieusement amis et peut-être plus qu'il ne l'est avec Thuillier, car je lui ai dit que Thuillier crèverait de jalousie en lui voyant sa rosette... Et voilà, ma chère adorée, ce qu'un sentiment profond donne le courage de produire! Ne faut-il pas que Colleville m'adopte, que je puisse être chez vous de son aveu?... Mais, voyez-vous, vous me feriez lécher des lépreux, avaler des crapauds vivants, séduire Brigitte; oui, j'empalerais mon cœur de ce grand piquet-là, s'il fallait m'en servir comme d'une béquille pour me traîner à vos genoux!

— Ce matin, dit-elle, vous m'avez effrayée...

— Et, ce soir, vous êtes rassurée?... Oui, dit-il, il ne vous arrivera jamais rien de mal avec moi.

— Ah! vous êtes, je l'avoue, un homme bien extraordinaire!...

— Mais non; les plus petits, comme les plus grands efforts, sont les reflets de la flamme que vous avez allumée, et je veux être votre gendre, pour que nous ne puissions jamais nous quitter... Ma femme, eh! mon Dieu, ce ne peut être qu'une machine à enfants; mais l'être sublime, la divinité, ce sera toi, lui glissa-t-il dans l'oreille.

— Vous êtes Satan! lui dit-elle avec une sorte de terreur.

— Non, je suis un peu poëte, comme tous les gens de mon pays. Allons! soyez ma Joséphine!... J'irai vous voir demain, à deux heures; j'ai le désir le plus ardent de savoir où vous dormez, les meubles qui vous servent, la couleur des étoffes, comment sont disposées les choses autour de vous, d'admirer la perle dans sa coquille!

Et il s'éloigna fort habilement sur cette parole, sans vouloir entendre la réponse.

Flavie, pour qui, dans toute sa vie, l'amour n'avait jamais pris le langage passionné du roman, resta saisie, mais heureuse, le cœur palpitant, et se disant qu'il était bien difficile d'échapper à une pareille influence. Pour la première fois, Théodose avait mis un pantalon neuf, des bas de soie grise et des escarpins, un gilet de soie noire et une cravate de satin noir, sur les nœuds de laquelle brillait une épingle choisie avec goût. Il portait un habit neuf, à la nouvelle mode, et des gants jaunes relevés par le blanc des manchettes; il était le seul homme qui eût des manières, un maintien, au milieu de ce salon que les invités remplissaient insensiblement.

Madame Pron, née Barniol, était arrivée avec deux pensionnaires âgées de dix-sept ans, confiées à ses soins maternels par des familles qui demeuraient à Bourbon et à la Martinique. M. Pron, professeur de rhétorique dans un collége dirigé par des prêtres, appartenait à la classe des Phellion; mais, au lieu d'être en surface, de s'établir en phrases, en démonstrations, de toujours poser en exemple, il était sec et sentencieux. M. et madame Pron, les fleurs du salon Phellion, recevaient les lundis; ils étaient liés très-étroitement par les Barniol avec les Phellion. Quoique professeur, le petit Pron dansait. La grande renommée de l'institution Lagrave, à laquelle M. et madame Phellion avaient été, pendant vingt ans, attachés,

s'était encore accrue sous la direction de mademoiselle Barniol, la plus habile et la plus ancienne des sous-maîtresses. M. Pron jouissait d'une grande influence dans la portion du quartier circonscrite par le boulevard du Mont-Parnasse, le Luxembourg et la rue de Sèvres. Aussi, dès qu'il vit son ami, Phellion, sans avoir besoin d'avis, le prit-il par le bras, pour aller l'initier, dans un coin, à la conspiration Thuillier, et, après dix minutes de conversation, ils vinrent tous les deux chercher Thuillier, et l'embrasure de la fenêtre opposée à celle où Flavie restait livrée à ses réflexions entendit sans doute un trio digne, dans son genre, de celui des trois Suisses dans *Guillaume Tell.*

— Voyez-vous, vint dire Théodose à Flavie, l'honnête et pur Phellion intrigant!... Donnez une raison à l'homme probe, et il patauge très-bien dans les stipulations les plus sales; car, enfin, il raccroche le petit Pron, et Pron emboîte le pas, uniquement dans l'intérêt de Félix Phellion, qui tient en ce moment votre petite Céleste... Allez donc les séparer,... il y a dix minutes qu'ils sont ensemble, et que le fils Minard tourne autour d'eux comme un bouledogue irrité.

Félix, encore sous le coup de la vive émotion que lui avaient fait éprouver l'action généreuse et le cri parti du cœur de Céleste, quand personne, excepté madame Thuillier, n'y pensait plus, eut une de ces finesses ingénues qui sont l'honnête charlatanisme de l'amour vrai; mais il n'en était pas coutumier; les mathématiques lui donnaient des distractions. Il alla près de madame Thuillier, imaginant bien que madame Thuillier attirerait Céleste auprès d'elle. Ce profond calcul, sans profonde passion, réussit d'autant mieux à Félix, que l'avocat Minard, qui ne voyait en Céleste qu'une dot, n'eut pas cette inspiration soudaine et buvait son café tout en causant politique avec Laudigeois, M. Barniol et Dutocq, par ordre de son père, qui pensait au renouvellement de la législature de 1842.

— Qui n'aimerait pas Céleste! dit Félix à madame Thuillier.

— Pauvre chère petite, il n'y a qu'elle au monde qui m'aime! répondit l'ilote en retenant ses larmes.

— Eh! madame, nous sommes deux à vous aimer, reprit le candide Mathieu Laensberg en riant.

— Que dites-vous donc là? vint demander Céleste à sa marraine

— Mon enfant, répondit la pieuse victime en attirant sa filleule et la baisant au front, il dit que vous êtes deux à m'aimer.

— Ne vous fâchez pas de cette prétention, mademoiselle, dit tout bas le futur candidat de l'Académie des sciences, et laissez-moi tout faire pour la réaliser!... Tenez, je suis fait ainsi : l'injustice me révolte profondément!... Oh! que le Sauveur des hommes a eu raison de promettre l'avenir aux cœurs doux, aux agneaux immolés!... Un homme qui ne vous aurait qu'aimée, Céleste, vous adorerait après votre sublime élan à table! Mais à l'innocence seule de consoler le martyr!... Vous êtes une bonne jeune fille, et vous serez une de ces femmes qui sont à la fois la gloire et le bonheur d'une famille. Heureux qui vous plaira!

— Chère marraine, de quels yeux M. Félix me voit-il donc?...

— Il t'apprécie, mon petit ange, et je prierai Dieu pour vous...

— Si vous saviez combien je suis heureux que mon père puisse rendre service à M. Thuillier,... et comme je voudrais être utile à votre frère!...

— Enfin, dit Céleste, vous aimez toute la famille?

— Eh bien, oui, répondit Félix.

L'amour véritable s'enveloppe toujours des mystères de la pudeur, même dans son expression, car il se prouve par lui-même; il ne sent pas la nécessité, comme l'amour faux, d'allumer un incendie, et pour un observateur, s'il avait pu s'en glisser un dans le salon Thuillier, un livre aurait été à faire en comparant les deux scènes, et voyant les énormes préparations de Théodose et la simplicité de Félix : l'un était la nature, l'autre était la société; le vrai et le faux en présence. En apercevant, en effet, sa fille ravie, exhalant son âme par tous les pores de son visage, et belle comme une jeune fille qui cueille les premières roses d'une déclaration indirecte, Flavie eut un mouvement de jalousie au cœur, elle vint à Céleste et lui dit à l'oreille :

— Vous ne vous conduisez pas bien, ma fille, tout le monde vous observe, et vous vous compromettez à causer aussi longtemps seule avec M. Félix, sans savoir si cela nous convient.

— Mais, maman, ma marraine est là.

— Ah! pardon! chère amie, dit madame Colleville, je ne vous voyais pas...

— Vous faites comme tout le monde, répliqua le saint Jean Bouche d'or.

Cette phrase piqua madame Colleville, qui la reçut comme une flèche barbelée; elle jeta sur Félix un regard de hauteur et dit à Céleste : « Viens t'asseoir là, ma fille, » en s'asseyant elle-même auprès de madame Thuillier, et désignant une chaise à côté d'elle à sa fille.

— Je me tuerai de travail, dit alors Félix à madame Thuillier, ou je deviendrai membre de l'Académie des sciences, et je ferai quelque grande découverte pour obtenir sa main à force de gloire.

— Ah! se dit à elle-même la pauvre femme, il m'aurait fallu un savant tranquille et doux comme lui!... Je me serais lentement développée à la faveur d'une vie à l'ombre... Mon Dieu, tu ne l'as pas voulu; mais réunis et protége ces deux enfants! ils sont faits l'un pour l'autre.

Et elle resta pensive en écoutant le bruit de sabbat que faisait sa belle-sœur, un vrai cheval à l'ouvrage, et qui, prêtant la main à ses deux servantes, desservait la table, enlevait tout dans la salle à manger, afin de la livrer aux danseurs et aux danseuses, vociférant comme un capitaine de frégate sur son banc de quart en se préparant à une attaque : « Avez-vous encore du sirop de groseilles? Allez acheter de l'orgeat! » ou : « Il n'y a pas beaucoup de verres, peu d'eau rougie, et prenez là six bouteilles de vin ordinaire que je viens de monter. Prenez garde à ce que Coffinet, le portier, n'en prenne!... Caroline, ma fille, reste au buffet... Vous aurez une langue de jambon, dans le cas où l'on danserait encore à une heure du matin. Pas de gaspillage! ayez l'œil à tout. Passez-moi le balai; mettez de l'huile dans les lampes, et surtout ne faites pas de malheurs. Vous arrangerez les restes du dessert, afin de parer le buffet... Voyez si ma sœur viendra nous aider! Je ne sais pas à quoi elle pense, cette lendore... Mon Dieu! qu'elle est lente!... Bah! ôtez les chaises, ils auront plus de place. »

Le salon était plein des Barniol, des Colleville, des Laudigeois, des Phellion et de tous ceux que le bruit d'une sauterie chez les Thuillier, répandu dans le Luxembourg entre deux et quatre heures, moment où la bourgeoisie du quartier se promène, avait attirés.

— Êtes-vous prête, Brigitte? dit Colleville en faisant irruption

dans la salle à manger; il est neuf heures, et ils sont serrés comme des harengs dans votre salon. Cardot, sa femme, son fils, sa fille et son futur gendre viennent d'arriver, accompagnés du jeune substitut Vinet, et le faubourg Saint-Antoine débouche en ce moment. Nous allons passer le piano du salon ici, hein?

Et il donna le signal en essayant sa clarinette, dont les joyeux canards furent accueillis par un hourra dans le salon.

Il est assez inutile de peindre un bal de cette espèce. Les toilettes, les figures, les conversations, tout y fut en harmonie avec un détail qui doit suffire aux imaginations les moins rigides, car, en toute chose, un seul fait sert de cachet par sa couleur et son caractère. On passait sur des plateaux dévernis et décolorés par places des verres communs pleins de vin pur, d'eau rougie et d'eau sucrée. Les plateaux où se voyaient des verres d'orgeat, des verres de sirop, n'apparaissaient qu'à de longs intervalles. Il y eut cinq tables de jeu, vingt-cinq joueurs! dix-huit danseurs et danseuses! A une heure du matin, on entraîna madame Thuillier, mademoiselle Brigitte et madame Phellion, ainsi que Phellion père, dans les extravagances d'une contredanse vulgairement appelée *la Boulangère*, et où Dutocq figura la tête voilée, à la façon des Kabyles! Les domestiques qui attendaient leurs maîtres et ceux de la maison firent galerie, et, comme cette interminable contredanse dura une heure, on voulut porter Brigitte en triomphe quand elle annonça son souper; mais elle entrevit la nécessité de cacher douze bouteilles de vieux vin de Bourgogne. On s'amusait tant, les matrones comme les jeunes filles, que Thuillier trouva le moyen de dire :

— Eh bien, ce matin, nous ne savions guère que nous aurions une pareille fête aujourd'hui!...

— On n'a jamais plus de plaisir, dit le notaire Cardot, que dans ces sortes de bals improvisés. Ne me parlez pas de ces réunions où chacun vient gourmé!...

Cette opinion constitue un axiome dans la bourgeoisie.

— Ah bah! dit madame Minard, moi, j'aime bien papa, j'aime bien maman...

— Nous ne disons pas ça pour vous, madame, chez qui le plaisir a fait élection de domicile, dit Dutocq.

La Boulangère finie, Théodose arracha Dutocq au buffet, où il prenait une tranche de langue, et lui dit :

— Allons-nous-en, car il faut que nous soyons demain au petit jour chez Cérizet, pour avoir tous les renseignements sur l'affaire à laquelle nous penserons l'un et l'autre; elle n'est pas si facile que Cérizet le croit.

— Et comment? dit Dutocq en venant manger son morceau de langue dans le salon.

— Mais vous ne connaissez donc pas les lois?...

— J'en sais assez pour être au fait des périls de l'affaire. Si le notaire veut la maison, et que nous la lui soufflions, il a la ressource pour nous la reprendre, et il pourra se mettre dans la peau d'un créancier inscrit. Dans la législation actuelle du régime hypothécaire, quand une maison se vend à la requête d'un des créanciers, si le prix qu'on en retire par l'adjudication ne suffit pas à payer toutes les créances, ils ont le droit de surenchérir; et le notaire, une fois pris, se ravisera.

— Eh bien, dit la Peyrade, ceci mérite bien quelque attention.

— Soit! dit le greffier, nous irons voir Cérizet.

Ces mots : « Nous irons voir Cérizet, » furent entendus par l'avocat Minard, qui suivait immédiatement les deux associés; mais ils n'avaient aucun sens pour lui. Ces deux hommes étaient si loin de lui, de sa voie et de ses projets, qu'il les écouta sans les entendre.

— Voilà l'une des plus belles journées de notre vie, dit Brigitte quand elle se trouva seule avec son frère, à deux heures et demie du matin, dans le salon désert; quelle gloire, que d'être ainsi choisi par ses concitoyens!

— Ne t'y trompe pas, Brigitte, nous devons tout cela, mon enfant, à un homme...

— A qui?

— A notre ami la Peyrade.

Ce ne fut pas le lendemain lundi, mais le surlendemain mardi, que Dutocq et Théodose se rendirent chez Cérizet, le greffier ayant fait observer que Cérizet s'absentait le dimanche et le lundi, en profitant de l'absence totale des pratiques pendant ces deux jours, consacrés par le peuple à la débauche. La maison vers laquelle ils se dirigeaient est un des traits saillants de la physionomie du fau-

bourg Saint-Jacques; et il est tout aussi important à étudier ici que la maison Thuillier ou celle de Phellion. On ne sait pas (il est vrai que l'on n'a pas encore nommé ae commission pour étudier ce phénomène), on ne sait ni comment ni pourquoi les quartiers de Paris se dégradent et s'encanaillent, au moral comme au physique; comment l'ancien séjour de la cour et de l'Église, le Luxembourg et le quartier Latin sont devenus ce qu'ils sont aujourd'hui, malgré l'un des plus beaux palais du monde, malgré l'audacieuse coupole de Sainte-Geneviève, celle de Mansard au Val-de-Grâce, et les charmes du Jardin des plantes. On se demande pourquoi l'élégance de la vie s'en va; comment les maisons Vauquer, les maisons Phellion, les maisons Thuillier pullulent, avec les pensionnats, sur l'emplacement de tant de nobles et pieux édifices, et pourquoi la boue, de sales industries et la misère s'emparent d'une montagne, au lieu de s'étaler loin de la vieille et noble ville?... Une fois mort l'ange dont la bienfaisance planait sur ce quartier, l'usure de bas étage était accourue. Au conseiller Popinot succédait un Cérizet; et, chose étrange, bonne à étudier d'ailleurs, l'effet produit, socialement parlant, ne différait guère. Popinot prêtait sans intérêt et savait perdre; Cérizet ne perdait rien et forçait les malheureux à bien travailler, à devenir sages. Les pauvres adoraient Popinot, mais ils ne haïssaient pas Cérizet. Ici fonctionne le dernier rouage de la finance parisienne. En haut, la maison Nucingen, les Keller, les du Tillet, les Mongenod; un peu plus bas, les Palma, les Gigonnet, les Gobseck; encore plus bas, les Samanou, les Chaboisseau, les Barbet; puis, enfin, après le mont-de-piété, ce roi de l'usure, qui tend ses lacets au coin des rues pour étrangler toutes les misères et n'en pas manquer une, l'industrie Cérizet!

La redingote à brandebourgs a déjà dû vous faire entrevoir le taudis de cet échappé de la commandite et de la sixième chambre.

C'était une maison dévorée par le salpêtre, et dont les murs, ressuant une humidité fétide, étaient de toutes parts émaillés par de larges plaques de moisissure. Sise au coin de la rue des Postes et de la rue des Poules, elle offrait un rez-de-chaussée occupé en partie par un commerce de vin de la dernière espèce, à boutique peinte en gros rouge vif, décorée de rideaux en calicot rouge, garnie d'un comptoir de plomb et armée de barreaux formidables.

Au-dessus de la porte d'une allée hideuse se balançait une affreuse lanterne sur laquelle on lisait : *Ici on loge à la nuit.* Les murs étaient sillonnés de croix en fer qui attestaient le peu de solidité de l'immeuble, qui avait le marchand de vin pour propriétaire. Outre le rez-de-chaussée, il habitait l'entre-sol. Madame veuve Poiret (née Michonneau) tenait l'hôtel garni, qui se composait du premier, du second et du troisième étage disposés en chambres à l'usage des ouvriers et des plus malheureux étudiants.

Cérizet y occupait une pièce au rez-de-chaussée et une pièce à l'entre-sol, où il montait par un escalier intérieur; l'entre-sol prenait jour sur une horrible cour dallée d'où s'élevaient des odeurs méphitiques. Cérizet donnait quarante francs par mois, pour déjeuner et dîner, à la veuve Poiret; il s'était ainsi concilié l'hôtesse en se faisant son pensionnaire, et le marchand de vin en lui procurant une vente énorme, en vin et liqueurs, bénéfices réalisés avant le lever du soleil. Le comptoir du sieur Cadenet s'ouvrait avant celui de Cérizet, qui commençait ses opérations le mardi, vers trois heures du matin en été, vers cinq heures en hiver.

L'heure de la grande Halle, où se rendaient beaucoup de ses clients et clientes, déterminait celle de son affreux commerce. Aussi le sieur Cadenet, en considération de cette clientèle entièrement due à Cérizet, ne lui louait-il les deux pièces que quatre-vingts francs par an, et il avait souscrit un bail de douze ans que Cérizet seul avait le droit de rompre, sans indemnité, de trois mois en trois mois. Cadenet apportait tous les jours lui-même une excellente bouteille de vin pour le dîner de son précieux locataire, et, quand Cérizet était à sec, il n'avait qu'à dire à son ami : « Cadenet, prête-moi donc cent écus. » Mais il les rendait toujours fidèlement.

Cadenet eut, dit-on, la preuve que la veuve Poiret avait confié deux mille francs à Cérizet, ce qui pourrait expliquer la progression de ses affaires depuis le jour où il s'était établi dans le quartier avec un dernier billet de mille francs, et la protection de Dutocq. Cadenet, animé d'une cupidité que le succès accroissait, avait proposé, depuis le commencement de l'année, une vingtaine de mille francs à son ami Cérizet, mais Cérizet les avait refusés, sous prétexte qu'il courait des chances de nature à devenir une cause de brouille avec des associés.

— Je ne pourrais, dit-il à Cadenet, les prendre qu'à six pour cent, et vous faites mieux que cela dans votre partie... Associons-nous plus tard pour une affaire sérieuse; mais une bonne occasion vaut au moins une cinquantaine de mille francs, et, quand vous aurez cette somme, eh bien, nous pourrons causer...

Cérizet avait apporté l'affaire de la maison à Théodose, après avoir reconnu qu'entre eux trois, madame Poiret, Cadenet et lui, jamais ils ne pourraient réunir cent mille francs.

Le prêteur à la petite semaine était parfaitement en sûreté dans ce bouge, où il eût, au besoin, trouvé main-forte. Par certaines matinées, il n'y avait pas moins de soixante à quatre-vingts personnes, tant hommes que femmes, soit chez le marchand de vin, soit dans l'allée, assis sur les marches de l'escalier, soit dans le bureau, où le défiant Cérizet n'admettait pas plus de six personnes à la fois. Les premiers arrivés retenaient leur tour, et, comme chacun ne passait qu'à son numéro, le marchand de vin ou son garçon numérotaient les hommes à leur chapeau et les femmes au dos.

On se vendait, comme les fiacres, sur la place, des numéros de tête pour des numéros de queue. Par certains jours où les affaires à la Halle voulaient de la prestesse, un numéro de tête s'achetait un verre d'eau-de-vie et un sou. Les numéros sortants appelaient les suivants dans le cabinet de Cérizet, et, s'il s'élevait des disputes, Cadenet mettait le holà en disant :

— Quand vous ferez venir la garde et la police, en serez-vous plus avancés? *Il* fermera boutique.

Il était le nom de Cérizet. Lorsque, dans la journée, une malheureuse femme au désespoir, sans pain chez elle et voyant ses enfants pâles de faim, venait emprunter dix ou vingt sous :

— Y est-*il?* était son mot au marchand de vin ou à son premier garçon.

Cadenet, gros homme court, habillé de bleu, à manches de dessus en étoffe noire, à tablier de marchand de vin, la casquette sur la tête, semblait un ange à ces pauvres mères quand il répondait :

— *Il* m'a dit que vous étiez une honnête femme, que je pouvais vous donner quarante sous. Vous savez ce que vous aurez à faire...

Et, chose incroyable, *il* était béni, comme on bénissait jadis Popinot.

On maudissait Cérizet le dimanche matin, en réglant les comptes; on le maudissait surtout le samedi, quand on travaillait afin de lui rendre la somme prêtée et l'intérêt! Mais il était la Providence, il était Dieu, du mardi au vendredi de chaque semaine.

La pièce où il se tenait, jadis la cuisine du premier étage, était nue; les solives du plancher, blanchies à la chaux, portaient les traces de la fumée. Les murailles, le long desquelles il avait mis des bancs, les pavés de grès qui formaient le parquet gardaient et rendaient tour à tour l'humidité. La cheminée, dont la hotte était restée, avait été remplacée par un poêle en fer où Cérizet brûlait de la houille quand il faisait froid. Sous cette hotte s'étendait un plancher exhaussé d'un demi-pied et de la dimension d'une toise carrée, dans lequel étaient fixés une table valant vingt sous et un fauteuil en bois garni d'un coussin rond percé en cuir vert. Derrière lui, Cérizet avait fait garnir la muraille en planches de bateau. Puis il était flanqué d'un petit paravent en bois blanc pour le garantir du vent du côté de la fenêtre et du côté de la porte; mais ce paravent, composé de deux feuilles, laissait arriver jusqu'à lui la chaleur du poêle. La fenêtre avait à l'intérieur d'énormes volets doublés de tôle et maintenus par une barre. La porte commandait d'ailleurs le respect par une armature du même genre.

Au fond de cette pièce, dans un angle, tournait sur lui-même un escalier venu de quelque magasin démoli et acheté rue Chapon par Cadenet, qui l'avait fait ajuster dans le plancher de l'entre-sol. Pour supprimer toute communication avec le premier étage, Cérizet avait exigé que la porte de l'entre-sol donnant sur le palier fût murée. Ce domicile était donc une forteresse. En haut, la chambre de cet homme avait pour tout mobilier un tapis acheté vingt francs, un lit de pensionnaire, une commode, deux chaises, un fauteuil et une caisse de fer en façon de secrétaire, ouvrage d'un excellent serrurier, et qu'il avait acquis d'occasion. Il se faisait la barbe devant la glace de la cheminée; il possédait deux paires de draps en calicot, six chemises en percale et le reste à l'avenant. Une fois ou deux, Cadenet vit Cérizet habillé comme peuvent l'être les élégants; il cachait donc, dans le dernier tiroir de sa commode, un

déguisement complet avec lequel il pouvait aller à l'Opéra, voire dans le monde, et ne pas être reconnu, car, n'était le son de sa voix, Cadenet lui eût demandé : « Qu'y a-t-il pour votre service? »

Ce qui plaisait le plus en cet homme *à ses pratiques,* c'était sa jovialité, ses reparties; il parlait leur langage. Cadenet, ses deux garçons et Cérizet, vivant au sein des plus affreuses misères, conservaient le calme du croque-mort avec les héritiers, de vieux sergents de la garde au milieu des morts; ils ne gémissaient pas plus en écoutant les cris de la faim, du désespoir, que les chirurgiens ne gémissent en entendant leurs patients dans les hôpitaux, et ils disaient, comme les soldats et les aides, ces paroles insignifiantes : « Ayez de la patience, un peu de courage! A quoi sert de se désoler? Quand vous vous tuerez, après?... On se fait à tout; un peu de raison, etc. »

Quoique Cérizet eût la précaution de cacher l'argent nécessaire à son opération de la matinée dans un double fond du fauteuil sur lequel il s'asseyait, de ne prendre que cent francs à la fois, qu'il mettait dans les goussets de son pantalon, et de ne puiser à la réserve qu'entre deux fournées en tenant sa porte fermée et ne la rouvrant qu'après avoir visité ses goussets, il n'avait rien à craindre des différents désespoirs venus de tous les côtés à ce rendez-vous d'argent. Certainement, il existe bien des manières d'être probe ou vertueux, et la *Monographie de la vertu*[1] n'a pas d'autre base que cet axiome social. L'homme manque à sa conscience, il manque ostensiblement à la délicatesse, il forfait à cette fleur de l'honneur qui, perdue, n'est pas encore la déconsidération générale ; il manque enfin décidément à l'honneur, et, s'il tombe à la police correctionnelle, il n'est pas encore justiciable de la cour d'assises; mais, après le verdict infamant du jury, il peut être honoré dans le bagne en y apportant l'espèce de probité que les scélérats ont entre eux, et qui consiste à ne pas se dénoncer, à partager loyalement, à courir les mêmes dangers. Eh bien, cette dernière probité, qui peut-être est un calcul, une nécessité, dont la pratique offre certaines

1. Un ouvrage dans le genre de la *Physiologie du mariage,* auquel l'auteur travaille depuis 1833, époque à laquelle il fut annoncé.

(*Note de l'auteur.*)

chances de grandeur à l'homme et de retour au bien, régnait absolument entre Cérizet et ses pratiques. Jamais Cérizet ne commettait d'erreurs, ni ses pauvres non plus : on ne se niait rien réciproquement, ni capital, ni intérêts. Plusieurs fois, Cérizet, qui d'ailleurs sortait du peuple, avait rectifié d'une semaine sur l'autre une erreur involontaire au profit d'une malheureuse famille qui ne s'en était pas aperçue. Aussi passait-il pour un chien, mais un chien honnête ; sa parole, au milieu de cette cité dolente, était sacrée. Une femme mourut, lui emportant trente francs :

— Voilà mes profits! dit-il à son assemblée, et vous hurlez après moi. Cependant, je ne tourmenterai pas les mioches!... Et Cadenet leur a porté du pain et de la piquette.

Depuis ce trait, habile calcul d'ailleurs, on disait de lui dans les deux faubourgs :

— Ce n'est pas un méchant homme!...

Le prêt à la petite semaine, entendu comme l'entendait Cérizet, n'est pas, toute proportion gardée, une plaie aussi cruelle que celle du mont-de-piété. Cérizet donnait dix francs le mardi, sous la condition d'en recevoir douze le dimanche matin. En cinq semaines, il doublait ses capitaux, mais il y avait bien des transactions. Sa bonté consistait à ne recouvrer de temps en temps que onze francs cinquante centimes; on lui redevait des intérêts. Quand il donnait cinquante francs pour soixante à un petit fruitier, ou cent francs pour cent vingt à un marchand de mottes, il courait des risques.

En arrivant par la rue des Postes à la rue des Poules, Théodose et Dutocq aperçurent un rassemblement d'hommes et de femmes, et, à la clarté que les quinquets du marchand de vin y jetaient, ils furent effrayés en voyant cette masse de figures rouges, lézardées, grimées, sérieuses de souffrances, flétries, ébouriffées, chauves, grasses de vin, maigries par les liqueurs, les unes menaçantes, les autres résignées, celles-ci goguenardes, celles-là spirituelles, d'autres hébétées, qui s'élevaient du milieu de ces terribles haillons que le dessinateur ne surpasse jamais, même dans ses plus extravagantes fantaisies.

— Je serai reconnu! dit Théodose en entraînant Dutocq, nous avons fait une sottise de venir le prendre au milieu de ses fonctions...

— D'autant plus, que nous ne songeons pas que Claparon est couché dans son taudis, dont l'intérieur ne nous est point connu. Tenez, il y a des inconvénients pour vous, il n'y en a pas pour moi, je puis avoir à causer avec mon expéditionnaire, et je vais aller lui dire de venir dîner, car il y a audience aujourd'hui, nous ne pouvons pas déjeuner; nous prendrons rendez-vous à la *Chaumière,* dans un des cabinets du jardin...

— Mauvais; on peut être écouté sans s'en apercevoir, répondit l'avocat; j'aime mieux le *Petit Rocher de Cancale* : on se met dans un cabinet et l'on parle bas.

— Et si vous êtes vu avec Cérizet?

— Eh bien, allons au *Cheval rouge,* quai de la Tournelle.

— Cela vaut mieux; à sept heures, nous ne trouverons plus personne.

Dutocq s'avança donc tout seul au milieu de ce congrès de gueux, et il entendit son nom répété par la foule, car il était difficile qu'il ne rencontrât pas quelque justiciable, comme Théodose y eût rencontré des clients.

Dans ces quartiers, le juge de paix est le tribunal suprême, et toutes les contestations y meurent, surtout depuis la loi qui a rendu leur compétence souveraine dans les affaires où la valeur du litige ne s'élève pas à plus de cent quarante francs. On fit passage au greffier, non moins redouté que le juge de paix. Il vit sur l'escalier des femmes assises sur des marches: horrible étalage, semblable à ces fleurs disposées en gradins, parmi lesquelles il y en avait de jeunes, de pâles, de souffrantes; la diversité des couleurs, des fichus, des bonnets, des robes et des tabliers rendait la comparaison peut-être plus exacte que ne doit l'être une comparaison. Dutocq fut presque asphyxié quand il ouvrit la porte de la pièce où déjà soixante personnes avaient passé laissant leurs odeurs.

— Votre numéro? le numéro? crièrent toutes les voix.

— Taisez vos becs! cria une voix enrouée de la rue, c'est la plume de la justice de paix.

Le plus profond silence régna. Dutocq trouva son expéditionnaire vêtu d'un gilet de peau jaune comme les gants de la gendarmerie, et Cérizet portait là-dessous un ignoble gilet de laine tricotée. On peut imaginer cette figure malade sortant d'une pareille gaîne, et

couverte d'un mauvais madras qui, laissant voir le front, le cou sans cheveux, restituait à cette tête son caractère à la fois hideux et menaçant, surtout à la lueur d'une chandelle des douze à la livre.

— Ça ne peut pas aller comme ça, papa Lantimèche, disait Cérizet à un grand vieillard qui paraissait avoir soixante et dix ans et qui restait devant lui, son bonnet de laine rouge à la main, montrant une tête sans cheveux, une poitrine à poils blancs à travers son méchant bourgeron; mettez-moi au fait de ce que vous voulez entreprendre! Cent francs, même à la condition d'en rendre cent vingt, ça ne se lâche pas comme un chien dans une église...

Les cinq autres assistants, parmi lesquels se trouvaient deux femmes, toutes deux nourrices, l'une tricotant, l'autre allaitant, éclatèrent de rire.

Quand il vit Dutocq, Cérizet se leva respectueusement et alla vivement à sa rencontre en ajoutant :

— Vous avez le temps de faire vos réflexions; car, voyez-vous, ça m'inquiète, une somme de cent francs demandée par un vieux compagnon serrurier.

— Mais il s'agit d'une invention!... s'écria le vieil ouvrier.

— Une invention et cent francs!... Vous ne connaissez pas les lois; il faut deux mille francs, dit Dutocq; il faut un brevet, il faut des protections...

— C'est vrai, dit Cérizet, qui comptait bien sur des hasards de ce genre; tenez, papa Lantimèche, venez demain matin, à six heures, nous causerons : on ne parle pas invention en compagnie...

Cérizet écouta Dutocq, dont le premier mot fut :

— Si c'est bon, part à deux!...

— Pourquoi donc vous êtes-vous levé de si bon matin pour venir me dire cela? demanda le défiant Cérizet, déjà fâché du *Part à deux!* Vous m'auriez bien vu au greffe.

Et il regarda Dutocq en coulisse; celui-ci, tout en lui disant la vérité, parlant de Claparon et de la nécessité d'aller vivement dans l'affaire de Théodose, parut s'entortiller.

— Vous m'auriez toujours vu ce matin au greffe,... répondit Cérizet en reconduisant Dutocq jusqu'à la porte.

— En voilà un, se dit-il en reprenant sa place, qui me semble avoir soufflé sa lanterne pour que je n'y voie plus clair. Eh bien, nous lâcherons notre place d'expéditionnaire... — Ah! vous, ma petite mère! s'écria-t-il; vous inventez des enfants... C'est amusant, quoique le tour soit bien connu!

Il est d'autant plus inutile de raconter l'entrevue des trois associés, que les dispositions convenues furent la base des confidences de Théodose à mademoiselle Thuillier; mais il est nécessaire de faire observer que l'habileté déployée par la Peyrade épouvanta presque Cérizet et Dutocq. Dès cette conférence, le banquier des pauvres eut en germe dans sa conscience l'idée de tirer son épingle du jeu, quand il se trouvait en compagnie de joueurs si forts. Gagner la partie à tout prix et l'emporter sur les plus habiles, fût-ce par une friponnerie, est une inspiration de la vanité particulière aux amis du tapis vert. De là vint le terrible coup que la Peyrade devait recevoir.

Il connaissait d'ailleurs ses deux associés; aussi, malgré la perpétuelle contention de ses forces intellectuelles, malgré les soins continuels que voulait son personnage à dix faces, rien ne le fatiguait-il plus que son rôle avec ses deux complices. Dutocq était un grand fourbe, et Cérizet avait joué jadis la comédie; ils se connaissaient en grimaces. Une figure immobile, à la Talleyrand, les eût fait rompre avec le Provençal, qui se trouvait dans leurs griffes, et il devait avoir une aisance, une confiance, un jeu franc, qui certes est le comble de l'art. Faire illusion au parterre est un triomphe de tous les jours, mais tromper mademoiselle Mars, Frédérick Lemaître, Potier, Talma, Monrose, est le comble de l'art.

Cette conférence eut donc pour résultat de donner à la Peyrade, aussi sagace que Cérizet, une peur secrète qui, pendant la dernière période de cette immense partie, lui embrasa le sang, lui chauffa le cœur par moments, au point de le mettre dans l'état morbide du joueur suivant de l'œil la roulette quand il a risqué son dernier enjeu. Les sens ont alors une lucidité dans leur action, l'intelligence prend une portée pour laquelle la science humaine n'a point de mesures.

Le lendemain de cette conférence, la Peyrade vint dîner avec les Thuillier; et, sous le vulgaire prétexte d'une visite à faire à madame

de Saint-Foudrille, la femme de l'illustre savant, avec laquelle il voulait se lier, Thuillier emmena sa femme et laissa Théodose avec Brigitte. Ni Thuillier, ni sa sœur, ni Théodose n'étaient les dupes de cette comédie, et le vieux beau de l'Empire appelait du nom de diplomatie cette manœuvre.

— Jeune homme, n'abuse pas de l'innocence de ma sœur, respecte-la, dit solennellement Thuillier avant de partir.

— Avez-vous, mademoiselle, dit Théodose en rapprochant son fauteuil de la bergère où tricotait Brigitte, avez-vous pensé à mettre le commerce de l'arrondissement dans les intérêts de Thuillier?

— Et comment? dit-elle.

— Mais vous êtes en relation d'affaires avec Barbet et Métivier.

— Ah! vous avez raison!... Nom d'un petit bonhomme! vous n'êtes pas gauche! dit-elle après une pause.

— Quand on aime les gens, on les sert! répondit-il sentencieusement et à distance.

Séduire Brigitte était, dans cette longue bataille entamée depuis deux ans, comme emporter la grande redoute à la Moskowa, le point culminant. Mais il fallait posséder cette fille comme le diable fut censé, dans le moyen âge, posséder les gens, et de manière à rendre chez elle tout réveil impossible. Depuis trois jours, la Peyrade se mesurait avec sa tâche, et il en avait fait le tour pour en reconnaître les difficultés. La flatterie, ce moyen infaillible entre des mains habiles, échouait sur une fille qui, depuis longtemps, se savait sans aucune beauté. Mais l'homme de volonté ne trouve rien d'inexpugnable, et les Lamarque sauront toujours emporter Caprée. Aussi, doit-on ne rien omettre de la mémorable scène qui se passa ce soir-là; tout a sa valeur, les temps de repos, les yeux baissés, les regards, les inflexions de voix.

— Mais, repartit Brigitte, vous nous avez déjà prouvé que vous nous aimiez beaucoup...

— Votre frère vous a parlé?...

— Non, il a dit seulement que vous aviez à me parler...

— Oui, mademoiselle, car vous êtes l'homme de la famille; mais, en y réfléchissant bien, j'ai trouvé beaucoup de périls pour moi dans cette affaire, on ne se compromet ainsi que pour ses proches...

Il s'agit de toute une fortune, trente à quarante mille francs de rente, et pas la moindre spéculation,... un immeuble!... La nécessité de donner une fortune à Thuillier m'avait abusé tout d'abord... Cela fascine, comme je lui ai dit;... car, à moins d'être un imbécile, on se demande : « Pourquoi nous veut-il tant de bien? » Et, comme je lui ai dit, donc : en travaillant pour lui, je me suis flatté de travailler pour moi-même. S'il veut être député, deux choses sont absolument nécessaires : payer le cens et faire recommander son nom par une sorte de célébrité. Si je pousse le dévouement jusqu'à vouloir l'aider à composer un livre sur le crédit public, sur n'importe quoi,... je devais tout aussi bien penser à sa fortune,... et il serait absurde à vous de lui donner cette maison-ci...

— Pour mon frère?... Mais je la lui mettrais demain en son nom!... s'écria Brigitte; vous ne me connaissez pas...

— Je ne vous connais pas tout entière, dit la Peyrade, mais je sais de vous des choses qui m'ont fait regretter de ne pas vous avoir tout dit dès l'origine, au moment où j'ai conçu le plan auquel Thuillier devra sa nomination. Il aura des jaloux le lendemain, et il aura certes une rude tâche; il faut les confondre, ôter tout prétexte à ses rivaux!

— Mais l'affaire,... dit Brigitte, en quoi consistent les difficultés?

— Mademoiselle, les difficultés viennent de ma conscience,... et je ne vous servirai certes pas en ceci sans avoir consulté mon confesseur... Quant au monde, oh! l'affaire est parfaitement légale, et je suis, — vous le comprenez, moi, l'un des avocats inscrits au tableau, membre d'une compagnie assez rigide, — je suis incapable de proposer une combinaison qui donnerait lieu à un blâme... Mon excuse sera d'abord de ne pas en retirer un liard...

Brigitte était sur le gril, elle avait le visage en feu, cassait sa laine, la renouait, et ne savait quelle contenance tenir.

— On n'a pas, dit-elle, aujourd'hui, quarante mille francs de rente en immeubles à moins de un million huit cent mille francs...

— Eh! je vous garantis que vous verrez l'iimmeuble, que vous en estimerez le revenu probable, et que je veux en rendre Thuillier propriétaire avec cinquante mille francs.

— Eh bien, si vous nous faisiez obtenir ça, s'écria Brigitte, arri-

vée au plus haut point d'irritation sous la tourmente de sa cupidité soulevée, allez, mon cher monsieur Théodose...

Elle s'arrêta.

— Eh bien, mademoiselle?

— Vous auriez travaillé pour vous, peut-être...

— Ah! si Thuillier vous a dit mon secret, je quitte la maison.

Brigitte leva la tête.

— Il vous a dit que j'aimais Céleste?

— Non, foi d'honnête fille! s'écria Brigitte; mais j'allais vous parler d'elle.

— Me l'offrir!... Oh! que Dieu nous pardonne, je ne veux la devoir qu'à elle-même, à ses parents, à un libre choix... Non, je ne veux de vous que votre bienveillance, votre protection... Promettez, comme Thuillier, pour prix de mes services, votre influence, votre amitié; dites-moi que vous me traiterez comme un fils... Et alors, je vous consulterai. J'en passerai par votre décision, je ne parlerai pas à mon confesseur. Tenez, depuis deux ans que j'observe la famille où je voudrais porter mon nom, et que je serais heureux de doter de mon énergie... car j'arriverai!... je l'ai bien remarqué, vous avez une probité de l'ancien temps, une judiciaire droite et inflexible... Vous avez la connaissance des affaires, et l'on aime ces qualités-là près de soi... Avec une belle-mère de votre force, je trouverais la vie intérieure débarrassée d'une foule de détails de fortune qui nous barrent le chemin en politique, dès qu'il faut s'en occuper... Je vous ai vraiment admirée dimanche soir... Ah! vous avez été belle! Avez-vous remué tout ça! Dans dix minutes, je crois, la salle à manger a été libre... Et, sans sortir de chez vous, vous avez trouvé tout ce qu'il fallait pour les rafraîchissements, pour le souper... « Voilà, disais-je en moi-même, une maîtresse femme!... »

Les narines de Brigitte se dilatèrent, elle respira les paroles du jeune avocat; et il la regarda par un coup d'œil en coulisse, afin de jouir de son triomphe. Il avait touché la corde sensible.

— Ah! dit-elle, je suis habituée au ménage, ça me connaît!

— Interroger une conscience nette et pure! reprit Théodose, oui, cela me suffit.

Il était debout, il reprit sa place et dit :

— Voilà notre affaire, ma chère tante, car vous serez un peu ma tante...

— Taisez-vous, mauvais sujet! dit Brigitte, et parlez.

— Je vais vous dire tout crûment les choses, et remarquez que je me compromets en vous les disant, car je dois ces secrets-là, voyez-vous, à ma position d'avocat... Ainsi, figurez-vous que nous commettons ensemble une espèce de crime de lèse-cabinet! Un notaire de Paris s'est associé avec un architecte, et ils ont acheté des terrains, ils ont bâti dessus; il y a dans ce moment-ci une dégringolade;... ils se sont trompés dans leurs calculs;... ne nous occupons pas de tout ça... Parmi les maisons que leur compagnie illicite, car les notaires ne doivent pas faire d'affaires, a bâties, il y en a une qui, n'étant pas achevée, éprouve une si grande dépréciation, qu'elle sera mise à prix à peine à cent mille francs. quoique le terrain et la construction aient coûté quatre cent mille francs. Comme il n'y a que des intérieurs à faire, et que rien n'est plus facile à évaluer; que, d'ailleurs, ces choses-là sont prêtes chez les entrepreneurs, qui les donneraient à meilleur marché, la somme à dépenser ne dépasserait pas cinquante mille francs. Or, par sa position, la maison rapportera plus de quarante mille francs, impôts payés. Elle est toute en pierres de taille, les murs de refend sont en moellons; la façade est couverte des plus riches sculptures, on y a dépensé plus de vingt mille francs; les fenêtres sont en glaces, avec des ferrures à nouveau système, dit *crêmone.*

— Eh bien, en quoi consiste la difficulté?

— Ah! voici : le notaire s'est réservé cette part dans le gâteau qu'il abandonne, et il est, sous le nom de ses amis, l'un des prêteurs qui regardent vendre l'immeuble par le syndic de la faillite : on n'a pas poursuivi, cela coûterait trop cher, on vend sur publication volontaire; or, ce notaire s'est adressé pour acquérir à l'un de mes clients en lui demandant son nom; mon client est un pauvre diable, et il m'a dit : « Il y a là une fortune, en la soufflant au notaire... »

— Dans le commerce, cela se fait!... dit vivement Brigitte.

— S'il n'y avait que cette difficulté, reprit Théodose, ce serait, comme disait un de mes amis à un de ses élèves, qui se plaignait de la peine que donnent à faire les chefs-d'œuvre en peinture :

« Mon cher petit, si ça n'était pas ainsi, les laquais en feraient! » Mais, mademoiselle, si l'on attrape cet affreux notaire, qui, croyez-le bien, mérite d'être attrapé, car il a compromis bien des fortunes particulières, comme c'est un homme très-fin, quoique notaire, il sera peut-être très-difficile de le pincer deux fois. Quand on achète un immeuble, si ceux qui ont prêté de l'argent dessus se voient menacés de le perdre par l'insuffisance du prix, ils ont la faculté, dans un certain délai, de surenchérir, c'est-à-dire d'en offrir davantage et de garder l'immeuble pour eux. Si l'on ne peut pas abuser cet abuseur jusqu'à l'expiration du délai donné pour surenchérir, il faut substituer une nouvelle ruse à la première. Mais cette affaire est-elle bien légale?... Peut-on la conduire au profit de la famille où l'on désire entrer?... Voilà ce que depuis trois jours je me demande...

Brigitte, il faut l'avouer, hésitait, et Théodose mit alors en avant sa dernière ressource.

— Prenez la nuit pour réfléchir; demain, nous en causerons...

— Écoutez, mon petit, dit Brigitte en regardant l'avocat d'un air presque amoureux, avant tout il faut voir la maison. Où est-elle?

— Aux environs de la Madeleine! ce sera le cœur de Paris dans dix ans! Et, si vous saviez, on pensait à ces terrains-là dès 1819! La fortune de du Tillet le banquier vient de là... La fameuse faillite du notaire Roguin, qui porta tant d'effroi dans Paris et un si grand coup à la considération du notariat, cette faillite où sombra le célèbre parfumeur Birotteau, n'a pas eu d'autre cause; ils spéculaient un peu trop tôt sur ces terrains-là.

— Je me souviens de cela, répondit Brigitte.

— La maison pourra, sans aucun doute, être terminée à la fin de cette année, et les locations commenceront vers le milieu de l'an prochain.

— Pouvons-nous y aller demain?

— Belle tante, je suis à vos ordres.

— Ah çà! ne me nommez jamais ainsi devant le monde... Quant à l'affaire, reprit-elle, on ne peut avoir d'avis qu'après avoir vu la maison...

— Elle a six étages, neuf fenêtres de façade, une belle cour, quatre boutiques, et elle occupe un coin. Oh! le notaire s'y con-

naît, allez! Mais vienne un événement politique, et les rentes, toutes les affaires tombent. A votre place, moi, je vendrais tout ce que possède madame Thuillier et tout ce que vous possédez dans les fonds publics, pour acheter à Thuillier ce bel immeuble, et je referais la fortune à cette pauvre dévote avec les futures économies... Les rentes peuvent-elles aller plus haut qu'elles ne sont aujourd'hui?... Cent vingt-deux! c'est fabuleux; il faut se hâter.

Brigitte se léchait les lèvres; elle apercevait le moyen de garder ses capitaux et d'enrichir son frère aux dépens de madame Thuillier.

— Mon frère a bien raison, dit-elle à Théodose, vous êtes un homme rare, et vous irez loin...

— Il marchera devant moi! répondit Théodose avec une naïveté qui toucha la vieille fille.

— Vous serez de la famille, dit-elle.

— Il y aura des obstacles, reprit Théodose, madame Thuillier est un peu folle, elle ne m'aime guère.

— Ah! je voudrais bien voir ça!... s'écria Brigitte. Faisons l'affaire, reprit-elle, si elle est faisable, et laissez-moi vos intérêts entre les mains.

— Thuillier, membre du conseil général, riche d'un immeuble loué quarante mille francs au moins, ayant la décoration, publiant un ouvrage politique, grave, sérieux,... sera député à l'une des prochaines élections. Mais, entre nous, ma petite tante, on ne peut se dévouer à ce point qu'à son vrai beau-père...

— Vous avez raison.

— Si je n'ai pas de fortune, j'aurai doublé la vôtre; et, si cette affaire se fait discrètement, j'en chercherai d'autres...

— Tant que je n'aurai pas vu la maison, dit mademoiselle Thuillier, je ne puis me prononcer sur rien...

— Eh bien, prenez demain une voiture, et allons; j'aurai, demain matin, un billet pour voir l'immeuble.

— A demain, vers le midi, répondit Brigitte en tendant la main à Théodose pour qu'il y tôpât; mais il y déposa le baiser le plus tendre et le plus respectueux à la fois que jamais Brigitte eût reçu.

— Adieu, mon enfant! dit-elle quand il fut à la porte.

Elle sonna vivement une de ses domestiques, et, quand elle se montra:

— Joséphine, allez sur-le-champ chez madame Colleville, et dites-lui de venir me parler.

Un quart d'heure après, Flavie entrait dans le salon où Brigitte se promenait en proie à une agitation effrayante.

— Ma petite, il s'agit de me rendre un grand service et qui concerne notre chère Céleste... Vous connaissez Tullia, la danseuse de l'Opéra ; j'en ai eu les oreilles rompues par mon frère, dans un temps...

— Oui, ma chère; mais elle n'est plus danseuse, elle est madame la comtesse du Bruel. Son mari n'est-il pas pair de France !...

— Vous aime-t-elle encore?

— Nous ne nous voyons plus...

— Eh bien, moi, je sais que Chaffaroux, le riche entrepreneur, est son oncle,... dit la vieille fille. Il est vieux, il est riche; allez voir votre ancienne amie, et obtenez d'elle un mot pour son oncle par lequel elle lui dira que ce serait lui rendre le plus éminent service, à elle, que de donner un conseil d'ami sur une affaire pour laquelle il sera consulté par vous, et nous l'irons prendre chez lui demain, à une heure. Mais que la nièce recommande le plus profond secret à l'oncle! Allez, mon enfant! Céleste, notre chère fille, sera millionnaire, et elle aura de ma main, entendez-vous, un mari qui la mettra sur le pinacle.

— Voulez-vous que je vous dise la première lettre de son nom?

— Dites...

— Théodose de la Peyrade! Vous avez raison. C'est un homme qui, soutenu par une femme comme vous, peut devenir ministre!

— C'est Dieu qui nous l'a mis dans notre maison, s'écria la vieille fille.

En ce moment, M. et madame Thuillier rentrèrent.

Cinq jours après, dans le mois d'avril, l'ordonnance qui convoquait les électeurs pour nommer le membre du conseil municipal, le 20 du même mois, fut insérée au *Moniteur* et placardée dans Paris. Depuis plusieurs semaines, le ministère dit du 1er mars fonctionnait. Brigitte était de la plus charmante humeur, elle avait reconnu la vérité des assertions de Théodose. La maison, visitée de fond en comble par le vieux Chaffaroux, fut reconnue par lui pour être un chef-d'œuvre de construction ; le pauvre Grindot, l'archi-

tecte intéressé dans les affaires du notaire et de Claparon, crut travailler pour l'entrepreneur; l'oncle de madame du Bruel imagina qu'il s'agissait des intérêts de sa nièce, et il dit qu'avec trente mille francs il terminerait la maison. Aussi, depuis une semaine, la Peyrade était-il le dieu de Brigitte; elle lui prouvait par les arguments les plus naïvement improbes qu'il fallait saisir la fortune quand elle se présentait.

— Eh bien, s'il y a là dedans quelque péché, lui disait-elle au milieu du jardin, vous vous en confesserez...

— Allons, mon ami, s'écria Thuillier, que diable! on se doit à ses parents...

— Je m'y déciderai, répondit la Peyrade d'une voix émue, mais aux conditions que je vais poser. Je ne veux pas, en épousant Céleste, être taxé d'avidité, de cupidité... Si vous me donnez des remords, faites au moins que je reste ce que je suis aux yeux du public. Ne donne à Céleste, toi, mon vieux Thuillier, que la nue propriété de la maison que je vais te faire avoir...

— C'est juste...

— Ne vous dépouillez pas, reprit Théodose, et que ma chère petite tante se comporte de même au contrat. Mettez le reste des capitaux disponibles au nom de madame Thuillier sur le grand-livre, et elle fera ce qu'elle voudra. Nous vivrons ainsi en famille, et, moi, je me charge de faire ma fortune, une fois que je serai sans inquiétude sur l'avenir.

— Ça me va, s'écria Thuillier. Voilà le discours d'un honnête homme.

— Laissez-moi vous embrasser sur le front, mon petit, s'écria la vieille fille; mais, comme il faut toujours une dot, nous ferons soixante mille francs à Céleste.

— Pour sa toilette, dit la Peyrade.

— Nous sommes tous trois gens d'honneur, s'écria Thuillier. C'est dit, vous nous faites faire l'affaire de la maison, nous écrirons ensemble mon ouvrage politique, et vous vous remuerez pour m'obtenir la décoration...

— Ce sera, comme vous serez conseiller municipal, le 1er mai. Seulement, mon bon ami, gardez-moi, et vous aussi, petite tante, le plus profond secret, et n'écoutez pas les calomnies qui

m'assassineront, lorsque tous ceux que je vais jouer se retourneront contre moi... Je deviendrai, voyez-vous, un va-nu-pieds, un fripon, un homme dangereux, un jésuite, un ambitieux, un capteur de fortunes... Entendrez-vous ces accusations avec calme?...

— Soyez tranquille, dit Brigitte.

A compter de ce jour, Thuillier devint *bon ami*. Bon ami fut le nom que lui donnait Théodose, avec des inflexions de voix d'une variété de tendresse à étonner Flavie. Mais *petite tante*, le nom qui flattait tant Brigitte, ne se disait qu'entre les Thuillier, à l'oreille devant le monde, et quelquefois pour Flavie. L'activité de Théodose et de Dutocq, de Cérizet, de Barbet, de Métivier, des Minard, des Phellion, des Laudigeois, de Colleville, de Pron, de Barniol, de leurs amis, fut excessive. Grands et petits mettaient la main à l'œuvre. Cadenet procura trente voix dans sa section, il écrivit pour sept électeurs qui ne savaient que faire leur croix. Le 30 avril, Thuillier fut proclamé membre du conseil général du département de la Seine, à la plus imposante majorité, car il ne s'en fallut que de soixante voix qu'il eût l'unanimité. Le 1er mai, Thuillier se joignit au corps municipal pour aller aux Tuileries féliciter le roi le jour de sa fête, et il en revint radieux! Il avait pénétré là sur les pas de Minard.

Dix jours après, une affiche jaune annonçait la vente sur publications volontaires de la maison, mise à prix à soixante et quinze mille francs; l'adjudication définitive devait avoir lieu vers la fin de juillet. A ce sujet, il y eut entre Claparon et Cérizet une convention par laquelle Cérizet assura la somme de quinze mille francs, en paroles, bien entendu, à Claparon, au cas où il abuserait le notaire au delà du délai fixé pour la surenchère. Mademoiselle Thuillier, prévenue par Théodose, adhéra pleinement à cette clause secrète, en comprenant qu'il fallait payer les fauteurs de cette aimable trahison. La somme devait passer par les mains du digne avocat. Claparon eut, au milieu de la nuit, sur la place de l'Observatoire, un rendez-vous avec son complice le notaire, dont la charge, quoique mise en vente par une décision de la chambre de discipline des notaires de Paris, n'était pas encore vendue.

Ce jeune homme, le successeur de Léopold Hannequin, avait voulu courir à la fortune au lieu d'y marcher; il se voyait encore

un autre avenir, et il essayait de tout ménager. Dans cette entrevue, il était allé jusqu'à dix mille francs pour acheter sa sécurité dans cette sale affaire; il ne devait la remettre à Claparon qu'après la signature d'une contre-lettre souscrite par l'acquéreur. Le notaire savait que cette somme était le seul capital qui servirait à Claparon pour refaire une fortune, et il se crut sûr de lui.

— Qui, dans tout Paris, pourrait me donner une pareille commission pour une semblable affaire? lui dit Claparon avec un faux-semblant de naïveté. Dormez sur vos deux oreilles; j'aurai pour acquéreur visible un de ces hommes d'honneur, trop bêtes pour avoir des idées dans votre genre... C'est un vieil employé retiré; vous lui donnerez les fonds pour payer, et il vous signera votre contre-lettre.

Quand le notaire eut bien laissé voir à Claparon qu'il ne pouvait avoir de lui que dix mille francs, Cérizet en offrit douze mille à son ancien associé, puis il en demanda quinze mille à Théodose, en se réservant de n'en remettre toujours que douze mille à Claparon. Toutes ces scènes entre ces quatre hommes furent assaisonnées des plus belles paroles sur les sentiments et sur la probité; sur ce que se devaient des hommes destinés à travailler ensemble, à se retrouver. Pendant que ces travaux sous-marins s'exécutaient au profit de Thuillier, à qui Théodose les racontait en manifestant le plus profond dégoût de tremper dans ces tripotages, les deux amis méditaient ensemble sur le grand ouvrage que *bon ami* devait publier, et le membre du conseil général de la Seine acquérait la conviction qu'il ne pouvait jamais rien être sans cet homme de génie, dont l'esprit l'émerveillait, dont la facilité le surprenait, de telle sorte que, chaque jour, il voyait une nécessité de plus d'en faire son gendre. Aussi, depuis le mois de mai, Théodose dînait-il quatre jours sur les sept de la semaine avec *bon ami*.

Ce fut le moment où Théodose régna sans conteste dans cette famille; il avait alors l'approbation de tous les amis de la maison. Voici comment. Les Phellion, en entendant chanter les louanges de Théodose par Brigitte et par Thuillier, craignirent de désobliger ces deux puissances et firent chorus, même quand ces perpétuels éloges pouvaient les importuner ou leur paraître exagérés. Il en fut de même dans la famille Minard. D'ailleurs, la conduite de la Pey-

rade, devenu l'*ami de la maison,* fut constamment sublime; il désarmait la défiance par la manière dont il s'effaçait; il était là comme un meuble de plus; il fit croire et aux Phellion et aux Minard qu'il avait été chiffré, pesé par Brigitte, par Thuillier, et trouvé trop léger pour jamais être autre chose qu'un bon jeune homme à qui l'on serait utile.

— Il croit peut-être, dit un jour Thuillier à Minard, que ma sœur le couchera sur son testament; il ne la connaît guère.

Ce mot, l'œuvre de Théodose, calma les inquiétudes du défiant Minard.

— Il nous est dévoué, dit un jour la vieille fille à Phellion, mais il nous doit bien quelque reconnaissance: nous lui donnons ses quittances de loyer, il est nourri presque chez nous...

Cette rebuffade de la vieille fille, inspirée par Théodose, redite d'oreille à oreille dans les familles qui hantaient le salon Thuillier, dissipa toutes les craintes, et Théodose appuya les propos échappés à Thuillier et à sa sœur par une servilité de pique-assiette. Au whist, il justifiait les fautes de *bon ami.* Son sourire, fixe et bénin comme celui de madame Thuillier, était prêt pour toutes les niaiseries bourgeoises de la sœur et du frère.

Il obtint ce qu'il voulait avec le plus d'ardeur, le mépris de ses vrais antagonistes, et s'en fit un manteau pour cacher sa puissance. Il eut, pendant quatre mois, la figure engourdie d'un serpent qui digère et englutine sa proie. Aussi courait-il au jardin avec Colleville ou Flavie, y rire, y déposer son masque, s'y reposer et se retremper en se livrant auprès de sa future belle-mère à des élans nerveux de passion dont elle était effrayée, ou qui l'attendrissaient.

— Est-ce que je ne vous fais pas pitié?... lui disait-il la veille de l'adjudication préparatoire, où Thuillier eut la maison pour soixante et quinze mille francs. Un homme comme moi, ramper à la façon des chats, retenir mes épigrammes, manger mon fiel!... et subir encore vos refus!

— Mon ami, mon enfant!... disait Flavie, qui n'avait pas pris son parti.

Ces mots sont un thermomètre qui doit indiquer à quelle température cet habile artiste maintenait son intrigue avec Flavie. La

pauvre femme flottait entre son cœur et la morale, entre la religion et la passion mystérieuse.

Cependant, le jeune Félix Phellion donnait, avec un dévouement et une constance dignes d'éloge, des leçons au jeune Colleville; il prodiguait ses heures, et il croyait travailler pour sa future famille. Pour reconnaître ses soins, et par le conseil de Théodose, on invitait le professeur à dîner les jeudis chez Colleville, et l'avocat n'y manquait jamais. Flavie faisait tantôt une bourse, tantôt des pantoufles, un porte-cigare, à l'heureux jeune homme, qui s'écriait :

— Je suis trop payé, madame, par le bonheur que j'éprouve à vous être utile...

— Nous ne sommes pas riches, monsieur, répondait Colleville; mais, sac-à-papier! nous ne serons pas ingrats.

Le vieux Phellion se frottait les mains en écoutant son fils au retour de ces soirées, et il voyait son cher, son noble Félix épousant Céleste !...

Néanmoins, plus elle aimait, plus Céleste devenait sérieuse et grave avec Félix, d'autant plus que sa mère l'avait vivement sermonnée un soir, en lui disant :

— Ne donnez aucune espérance au jeune Phellion, ma fille. Ni votre père ni moi, ne serons les maîtres de vous marier; vous avez des espérances à ménager; il s'agit bien moins de plaire à un professeur sans le sou que de vous assurer l'affection de mademoiselle Brigitte et de votre parrain. Si tu ne veux pas tuer ta mère, mon ange, oui, me tuer,... obéis-moi dans cette affaire aveuglément, et mets-toi bien dans la tête que nous voulons, avant tout, ton bonheur.

Comme l'adjudication définitive était indiquée pour la fin de juillet, Théodose conseilla, vers la fin de juin, à Brigitte, de se mettre en règle, et, la veille, elle vendit tous les effets publics de sa belle-sœur et les siens. La catastrophe du traité des quatre puissances, véritable insulte à la France, est un fait historique, mais il est nécessaire de rappeler que, de juillet à la fin d'août, les rentes françaises, effarouchées par la perspective d'une guerre à laquelle s'abandonna un peu trop M. Thiers, tombèrent de vingt francs, et l'on vit le trois pour cent à soixante. Ce ne fut pas tout : cette déroute financière influa sur les immeubles de Paris de la façon la

plus fâcheuse, et tous ceux qui se trouvèrent à ce moment en vente furent adjugés en baisse. Ces événements firent de Théodose un prophète, un homme de génie aux yeux de Brigitte et de Thuillier, à qui la maison fut définitivement adjugée au prix de soixante et quinze mille francs. Le notaire, indiqué dans ce désastre politique, et dont la charge était vendue, se vit dans la nécessité d'aller à la campagne pour quelques jours; mais il gardait sur lui les dix mille francs de Claparon. Conseillé par Théodose, Thuillier fit un forfait avec Grindot, qui crut travailler pour le notaire en achevant la maison ; et, comme durant cette période d'anxiété financière les travaux suspendus laissaient les ouvriers les bras croisés, l'architecte put achever à bon marché d'une manière splendide son œuvre de prédilection.

Pour vingt-cinq mille francs, il dora quatre salons!... Théodose exigea que le marché fût écrit et qu'on mît cinquante mille francs au lieu de vingt-cinq mille. Cette acquisition décupla l'importance de Thuillier. Quant au notaire, il avait perdu la tête en présence d'événements politiques qui furent comme une trombe par une belle journée. Sûr de sa domination, fort de tant de services et tenant Thuillier par l'ouvrage qu'ils faisaient en commun, mais admiré surtout de Brigitte à cause de sa discrétion, car il n'avait jamais fait la moindre allusion à sa gêne et ne parlait point d'argent, Théodose eut un air un peu moins servile que par le passé. Brigitte et Thuillier lui dirent :

— Rien ne peut vous ôter notre estime, vous êtes ici comme chez vous; l'opinion de Minard et de Phellion, que vous semblez craindre, a la valeur d'une strophe de Victor Hugo pour nous. Ainsi, laissez-les dire,... levez la tête!

— Nous avons encore besoin d'eux pour la nomination de Thuillier à la Chambre! dit Théodose. Suivez mes conseils; vous vous en trouvez bien, n'est-ce pas? Quand vous aurez la maison bien à vous, vous l'aurez eue pour rien, car vous pourrez acheter du trois pour cent à soixante francs, au nom de madame Thuillier, de manière à la remplir de toute sa fortune... Attendez seulement l'expiration du délai de la surenchère, et tenez-moi prêts les quinze mille francs pour nos coquins.

Brigitte n'attendit pas: elle employa tous ses capitaux, à l'excep-

tion d'une somme de cent vingt mille francs, et, faisant le décompte de la fortune de sa belle-sœur, elle acheta douze mille francs de rente dans le trois pour cent, au nom de madame Thuillier; pour deux cent quarante mille francs, dix mille francs de rente, dans le même fonds, à son nom, en se promettant de ne plus se donner les soucis de l'escompte. Elle voyait à son frère quarante mille francs de rente, outre sa retraite; douze mille francs de rente à madame Thuillier, et à elle dix-huit mille francs de rente, en tout soixante mille francs par an, et le logement, qu'elle évaluait à huit mille francs.

— Nous valons bien maintenant les Minard!... s'écria-t-elle.

— Ne chantons pas victoire, lui dit Théodose : le délai de la surenchère n'expire que dans huit jours. J'ai fait vos affaires, et les miennes sont bien délabrées...

— Mon cher enfant, vous avez des amis!... s'écria Brigitte, et, s'il vous fallait vingt-cinq louis, vous les trouveriez toujours ici!...

Théodose échangea sur cette phrase un sourire avec Thuillier, qui l'emmena dehors et lui dit :

— Excusez ma pauvre sœur, elle voit le monde par le trou d'une bouteille... Mais, si vous aviez besoin de vingt-cinq mille francs, je vous les prêterais,... sur mes premiers loyers, ajouta-t-il.

— Thuillier, j'ai une corde autour du cou, s'écria Théodose. Depuis que je suis avocat, je dois des lettres de change... Mais *motus!*... ajouta Théodose, effrayé lui-même d'avoir laissé échapper le secret de sa situation. Je suis entre les pattes de coquins,... je veux les rouer...

En disant son secret, Théodose avait eu un double motif : éprouver Thuillier et prévenir un coup funeste qui pouvait lui être porté dans la lutte sourde et sinistre depuis longtemps prévue. Deux mots vont expliquer son horrible situation.

Au milieu de la profonde misère par laquelle il avait passé, il n'y eut que Cérizet qui vint le voir dans une mansarde où, par un grand froid, il était couché, faute d'habits. Il n'avait plus qu'une chemise sur lui. Depuis trois jours, il vivait d'un pain, en en coupant des morceaux avec une certaine discrétion, et il se demandait : « Que faire? » A ce moment, son ancien protecteur se montra, sor-

tant de prison et gracié. Quant aux projets que ces deux hommes firent devant un feu de cotret, l'un enveloppé de la couverture de son hôtesse, l'autre de son infamie, il est inutile de les rapporter. Le lendemain, Cérizet, qui dans la matinée avait rencontré Dutocq, apportait un pantalon, un gilet, un habit, un chapeau, des bottes, achetés au Temple, et il emmena Théodose pour lui donner à dîner. Le Provençal mangea, chez Pinson, rue de l'Ancienne-Comédie, la moitié d'un dîner qui coûta quarante-sept francs. Au dessert, entre deux vins, Cérizet dit à son ami :

— Veux-tu me signer pour cinquante mille francs de lettres de change en te donnant la qualité d'avocat?

— Tu n'en ferais pas cinq mille francs,... répondit Théodose.

— Cela ne te regarde pas; tu les payeras intégralement; c'est notre part, à monsieur qui te régale et à moi, dans une affaire où tu n'as rien à risquer, mais où tu auras le titre d'avocat, une belle clientèle et la main d'une fille de l'âge d'un vieux chien et riche d'au moins vingt à trente mille francs de rente. Ni Dutocq ni moi, nous ne pouvons l'épouser; nous devons t'équiper, te donner l'air d'un honnête homme, te nourrir, te loger, te mettre dans tes meubles... Donc, il nous faut des garanties. Je ne dis pas cela pour moi, je te connais, mais pour monsieur, de qui je serai le prête-nom... Nous t'équipons en corsaire, quoi! pour faire la traite des blanches. Si nous ne capturons pas cette dot-là, nous passerons à d'autres exercices... Entre nous, nous n'avons pas besoin de prendre les choses avec les pincettes, c'est clair... Nous te donnerons les instructions, car l'affaire doit être prise de longueur; il y aura du tirage, quoi!... Voilà, j'ai des timbres...

— Garçon, une plume et de l'encre! dit Théodose.

— J'aime les gens comme ça! s'écria Dutocq.

— Signe « Théodose de la Peyrade, » et mets toi-même : « Avocat, rue Saint-Dominique-d'Enfer, » sous les mots : *Accepté pour dix mille;* car nous daterons, nous te poursuivrons, tout cela secrètement, afin d'avoir sur toi prise de corps. Les armateurs doivent avoir leur sûreté quand le capitaine et le brick sont en mer.

Le lendemain de sa réception, l'huissier de la justice de paix rendit le service à Cérizet de faire des poursuites en secret; il venait le soir voir l'avocat, et tout fut mis en règle sans aucune

publicité. Le tribunal de commerce rend cent de ces jugements-là par séance. On connaît la rigidité des règlements du conseil de l'ordre des avocats du barreau de Paris. Ce corps et celui des avoués exercent une discipline sévère sur leurs membres. Un avocat susceptible d'aller à Clichy serait rayé du tableau. Donc, Cérizet, conseillé par Dutocq, avait pris contre leur mannequin les seules mesures qui pussent leur assurer à chacun vingt-cinq mille francs dans la dot de Céleste. En signant ces titres, Théodose n'avait vu que sa vie assurée; mais, à mesure que l'horizon s'éclaircissait, à mesure qu'en jouant son rôle il montait d'échelon en échelon à une position de plus en plus élevée sur l'échelle sociale, il rêvait à se débarrasser de ses deux associés. Or, en demandant vingt-cinq mille francs à Thuillier, il espérait traiter a cinquante pour cent le rachat de ses titres avec Cérizet.

Malheureusement, cette infâme spéculation n'est pas un fait exceptionnel; elle a lieu dans Paris sous des formes trop peu déguisées, pour que l'historien la néglige dans une peinture exacte et complète de la société. Dutocq, libertin fieffé, devait encore quinze mille francs sur sa charge, et, dans l'espérance du succès, il espérait, en termes familiers, allonger la courroie jusqu'à la fin de l'année 1840. Jusqu'alors, aucun de ces trois personnages n'avait bronché ni rugi. Chacun sentait sa force et connaissait le danger. Égale était la défiance, égale l'observation, égale l'apparente confiance, également sombres le silence ou le regard, quand les mutuels soupçons fleurissaient à la surface des joues ou dans le discours. Depuis deux mois surtout, la position de Théodose acquérait une force de fort détaché. Dutocq et Cérizet tenaient sous leur esquif un amas de poudre, et la mèche était sans cesse allumée; mais le vent pouvait souffler dessus et le diable pouvait noyer la poudrière.

Le moment où les animaux féroces vont prendre leur pâture a toujours paru le plus critique, et ce moment arrivait pour ces trois tigres affamés. Cérizet disait parfois à Théodose, par ce regard révolutionnaire que deux fois en ce siècle les souverains ont connu :

— Je t'ai fait roi, et je ne suis rien. C'est n'être rien que de n'être pas tout.

Une réaction d'envie allait son train d'avalanche en Cérizet. Dutocq se trouvait à la merci de son expéditionnaire enrichi. Théodose eût voulu brûler ses deux commanditaires et leurs papiers dans deux incendies. Tous trois s'étudiaient trop à cacher leurs pensées, pour ne pas les deviner. Théodose avait une vie de trois enfers en pensant au dessous de cartes, à son jeu et à son avenir! Son mot à Thuillier fut un cri de désespoir; il jeta la sonde dans les eaux du vieux bourgeois, et n'y trouva que vingt-cinq mille francs.

— Et, se dit-il, revenu chez lui, peut-être rien, dans un mois!

Il prit les Thuillier en une haine profonde. Mais il tenait Thuillier par un harpon entré jusqu'au fond de l'amour-propre avec le projet d'un ouvrage intitulé *De l'impôt et de l'amortissement*, où il devait coordonner les idées publiées par *le Globe* saint-simonien, en les colorant de son style méridional et en leur prêtant une forme systématique. Les connaissances de Thuillier sur la matière devaient beaucoup servir Théodose. Il s'assit sur cette corde, et il résolut de combattre, avec une si pauvre base d'opération, la vanité d'un sot. Selon les caractères, c'est du granit ou du sable. Par réflexion, il fut heureux de sa confidence.

— En me voyant lui assurer sa fortune par la remise des quinze mille francs, au moment où j'ai tant besoin d'argent, il me regardera comme le dieu de la probité.

Voici comment Claparon et Cérizet avaient procédé avec le notaire l'avant-veille du jour où le délai de la surenchère expirait. Cérizet, à qui Claparon donna le mot de passe et indiqua la retraite du notaire, alla lui dire :

— Un de mes amis, Claparon, que vous connaissez, m'a prié de venir vous voir; il vous attend après-demain, le soir, où vous savez; il a le papier que vous attendez de lui, et il l'échangera avec vous contre les dix mille convenus, mais je dois être présent à la remise de la somme, car il m'est dû cinq mille francs,... et je vous préviens, mon cher monsieur, que le nom de la contre-lettre est en blanc.

— J'y serai, dit l'ex-notaire.

Ce pauvre diable attendit toute la nuit avec les angoisses que l'on s'imagine, car il y allait de son salut ou de sa ruine définitive.

Mais, au lever du soleil, au lieu de Claparon, il vit paraître un garde de commerce qui, portant un jugement en forme, lui signifia de l'accompagner à Clichy.

Cérizet s'était entendu avec un des créanciers de l'infortuné notaire, auquel il s'était chargé de le livrer moyennant le partage de la créance. Sur les dix mille francs destinés à Claparon, la victime de ce guet-apens, pour conserver sa liberté, fut obligée d'en payer six mille séance tenante. C'était le montant de sa dette.

En recevant sa part de cette extorsion :

— Voilà mille écus, se dit Cérizet, pour faire décamper Claparon.

Cérizet retourna voir le notaire et lui dit :

— Claparon est un misérable, monsieur! il a reçu quinze mille francs de l'acquéreur, qui va rester propriétaire... Menacez-le de découvrir à ses créanciers sa retraite, et d'une plainte en banqueroute frauduleuse, il vous donnera moitié.

Dans sa fureur, le notaire écrivit une lettre fulminante à Claparon. Claparon, au désespoir, craignit une arrestation, et Cérizet se chargea de lui procurer un passe-port.

— Tu m'as fait bien des farces, Claparon, dit Cérizet; mais écoute, tu vas me juger. Je possède pour tout bien mille écus,... je vais te les donner! Pars pour l'Amérique, et commence là ta fortune comme je fais la mienne ici.

Le soir, Claparon, déguisé par Cérizet en vieille femme, partit pour le Havre en diligence. Cérizet se trouvait maître des quinze mille francs exigés par Claparon, et il attendit Théodose tranquillement, sans se presser. Cet homme, d'une intelligence vraiment rare, avait, sous le nom d'un créancier d'une somme de deux mille francs, un marchandeur qui ne devait pas venir en ordre utile former une surenchère. C'était une idée de Dutocq qu'il s'était empressé de mettre à exécution. On devait encore demander quinze mille francs pour écarter cette nouvelle concurrence : par conséquent, pour lui un supplément de sept mille cinq cents francs à recevoir, et il en avait besoin pour ajuster une affaire absolument semblable à celle de Thuillier, indiquée par Claparon, que le malheur hébétait. Il s'agissait d'une maison, sise rue Geoffroy-Marie, et qui devait être vendue pour une somme de soixante mille francs.

Madame veuve Poiret lui offrait dix mille francs, le marchand de vin autant, et des billets pour dix mille francs. Ces trente mille francs, et ce qu'il allait avoir, joints à six mille francs qu'il possédait, lui permettaient de tenter la fortune, avec d'autant plus de raison que les vingt-cinq mille francs dus par Théodose lui paraissaient certains.

— Le délai de la surenchère est passé, se dit Théodose en allant prier Dutocq de faire venir Cérizet; si j'essayais de me débarrasser de ma sangsue?...

— Vous ne pouvez pas traiter de cette affaire ailleurs que chez Cérizet, puisque Claparon y est, répondit Dutocq.

Théodose alla donc, entre sept et huit heures, au taudis du banquier des pauvres, que le greffier avait prévenu le matin de la visite de leur capital-homme.

La Peyrade fut reçu par Cérizet dans l'horrible cuisine où se hachaient les misères, où cuisaient les douleurs que nous avons entrevues. Ils se promenaient absolument comme deux bêtes en cage, en jouant la scène que voici :

— Apportes-tu les quinze mille francs?

— Non, mais je les ai chez moi.

— Pourquoi pas dans ta poche? demanda aigrement Cérizet.

— Tu vas le savoir, répondit l'avocat, qui, de la rue Saint-Dominique à l'Estrapade, avait pris son parti.

Ce Provençal, en se retournant sur le gril où l'avaient mis ses deux commanditaires, eut une bonne idée qui scintilla du sein des charbons ardents. Le péril a ses lueurs. Il compta sur la puissance de la franchise qui remue tout le monde, même un fourbe. On sait gré presque toujours à un adversaire de se mettre nu jusqu'à la ceinture dans un duel.

— Bon! dit Cérizet, les farces commencent...

Ce fut un mot sinistre qui passa tout entier par le nez en y prenant une horrible accentuation.

— Tu m'as mis dans une position magnifique, et e ne l'oublierai jamais, mon ami, reprit Théodose avec émotion.

— Oh! comme c'est ça!... dit Cérizet.

— Écoute-moi : tu ne te doutes pas de mes intentions.

— Si vraiment!... répliqua le prêteur à la petite semaine

— Non.

— Tu ne veux pas lâcher les quinze mille...

Théodose haussa les épaules et regarda fixement Cérizet, qui, saisi de ces deux mouvements, garda le silence.

— Vivrais-tu dans ma position, en te sachant sous un canon chargé à mitraille, sans éprouver le désir d'en finir?... Écoute-moi bien. Tu fais des commerces dangereux, et tu serais heureux d'avoir une solide protection au cœur de la justice de Paris... Je puis, en continuant mon chemin, me trouver substitut du procureur du roi, peut-être avocat général dans trois ans... Aujourd'hui, je t'offre une part d'amitié dévouée qui te servira bien certainement, ne fût-ce qu'à reconquérir plus tard une place honorable. Voici mes conditions...

— Des conditions!... s'écria Cérizet.

— Dans dix minutes, je t'apporte vingt-cinq mille francs contre la remise de tous les titres que tu as contre moi...

— Et Dutocq? et Claparon?... s'écria Cérizet.

— Tu les planteras là,... dit Théodose à l'oreille de son ami.

— C'est gentil! répondit Cérizet, et tu viens d'inventer ce tour de passe-passe en te trouvant à la tête de quinze mille francs qui ne sont pas à toi!...

— J'en fais ajouter dix mille... Mais, d'ailleurs, nous nous connaissons...

— Si tu as le pouvoir de tirer dix mille francs à tes bourgeois, dit vivement Cérizet, tu leur en demanderas quinze... A trente, je suis ton homme... Franchise pour franchise.

— Tu demandes l'impossible! s'écria Théodose. En ce moment, si tu avais affaire à un Claparon, tes quinze mille francs seraient perdus, car la maison est à notre Thuillier...

— Je vais aller le lui dire, répliqua Cérizet en feignant d'aller consulter Claparon et montant dans la chambre d'où ledit Claparon venait de partir, dix minutes avant l'arrivée de Théodose, emballé dans une citadine.

Les deux adversaires avaient parlé, on s'en doute, de manière à ne pas être entendus, et, dès que Théodose éleva la voix, par un geste Cérizet donna à comprendre à l'avocat que Claparon pouvait les écouter. Les cinq minutes pendant lesquelles Théodose entendit

comme le bourdonnement de deux voix furent un supplice pour lui, car il jouait toute sa vie. Cérizet descendit et vint à son associé, le sourire sur les lèvres, les yeux brillant d'une malice infernale, tressaillant de joie, véritable Lucifer en gaieté.

— Je ne sais rien, moi!... fit-il en remuant les épaules; mais Claparon a des connaissances, il a travaillé pour des banquiers de haut bord, et il s'est mis à rire en disant : « Je m'en doutais!... » Tu seras forcé demain de m'apporter les vingt-cinq mille francs que tu m'offres, et tu n'en auras pas moins à racheter tes titres, mon petit.

— Et pourquoi?... demanda Théodose, en se sentant la colonne vertébrale liquide comme si quelque décharge de fluide électrique intérieure l'eût fondue.

— La maison est à nous!

— Et comment?

— Claparon a formé une surenchère au nom d'un marchandeur, le premier qui l'avait poursuivi, un petit crapaud nommé Sauvaignou; c'est Desroches l'avoué qui va poursuivre, et demain matin vous allez recevoir une signification... L'affaire vaut la peine que Claparon, Dutocq et moi, nous cherchions des fonds... Que serais-je devenu sans Claparon? Aussi lui ai-je pardonné... Je lui pardonne, et, tu ne me croiras peut-être pas, mon cher ami, je l'ai embrassé! Change tes conditions.

Ce dernier mot fut épouvantable à entendre, surtout commenté par la physionomie de Cérizet, qui se donnait le plaisir de jouer une scène du *Légataire,* au milieu de l'étude à laquelle il se livrait du caractère du Provençal.

— Oh! Cérizet!... s'écria Théodose, moi qui te voudrais tant de bien!

— Vois-tu, mon cher, répondit Cérizet, entre nous, il faut de ça!... Et il se frappa le cœur.

— Tu n'en as pas. Dès que tu crois avoir barres sur nous, tu veux nous aplatir... Je t'ai tiré de la vermine et des horreurs de la faim! Tu mourais comme un imbécile... Nous t'avons mis en présence de la fortune, nous t'avons passé la plus belle pelure sociale, nous t'avons mis là où il y avait à prendre,... et voilà! Maintenant, je te connais; nous marcherons armés.

— C'est la guerre! fit Théodose.

— Tu tires le premier sur moi, dit Cérizet.

— Mais, si vous me démolissez, adieu les espérances! et, si vous ne me démolissez pas, vous avez en moi un ennemi!...

— Voilà ce que je disais hier à Dutocq, répliqua froidement Cérizet; mais, que veux-tu! nous choisirons entre les deux,... nous irons selon les circonstances... Je suis bon enfant, reprit-il après une pause : apporte-moi tes vingt-cinq mille francs demain, à neuf heures, et Thuillier conservera la maison... Nous continuerons à te servir par les deux bouts, et tu nous payeras... Après ce qui vient de se passer, mon petit, n'est-ce pas gentil?...

Et Cérizet frappa sur l'épaule de Théodose avec un cynisme plus flétrissant que ne l'était jadis le fer du bourreau.

— Eh bien, donne-moi jusqu'à midi, reprit le Provençal, car il y a, comme tu dis, du tirage!...

— Je tâcherai de décider Claparon; il est pressé, cet homme!

— Eh bien, à demain, dit Théodose en homme qui paraissait avoir pris un parti.

— Bonsoir, ami, fit Cérizet d'un ton nasal qui déshonorerait le plus beau mot de la langue. — En voilà un qui en a, une sucée!... se dit-il en regardant Théodose allant par la rue d'un pas d'homme étourdi.

Quand Théodose eut trouvé la rue des Postes, il alla, par une marche rapide, vers la maison de madame Colleville, s'exaltant en lui-même et se parlant à haute voix. Il arriva, par le feu de ses passions soulevées et par cette espèce d'incendie intérieur que beaucoup de Parisiens connaissent, car ces situations horribles abondent a Paris, à une espèce de frénésie et d'éloquence qu'un mot fera comprendre. Au détour de Saint-Jacques du Haut-Pas, il s'écria, dans la petite rue des Deux-Églises :

— Je le tuerai!...

— En voilà un qui n'est pas content! dit un ouvrier, qui calma par cette plaisanterie l'incandescente folie à laquelle Théodose était en proie.

En sortant de chez Cérizet, il avait eu l'idée de se confier à Flavie et de lui tout avouer. Les natures méridionales sont ainsi, fortes jusqu'à de certaines passions où tout s'écrase. Il entra. Flavie

était seule dans sa chambre ; elle vit Théodose et se crut violée ou morte.

— Qu'avez-vous? s'écria-t-elle.

— J'ai..., dit-il. M'aimez-vous, Flavie ?

— Oh ! pouvez-vous en douter?

— M'aimez-vous absolument, la!... même criminel?

— A-t-il tué quelqu'un? se dit-elle.

Elle répondit par un signe de tête.

Théodose, heureux de saisir cette branche de saule, alla de sa chaise sur le canapé de Flavie, et, là, deux torrents de larmes coulèrent de ses yeux, au milieu de sanglots à faire pleurer un vieux juge.

— Je n'y suis pour personne ! alla dire Flavie à sa bonne.

Elle ferma les portes et revint auprès de Théodose, en se sentant remuée au plus haut degré maternel. Elle trouva l'enfant de la Provence étendu, la tête renversée et pleurant. Il avait pris son mouchoir : le mouchoir, quand Flavie voulut le lui retirer, était pesant de larmes.

— Mais qu'y a-t-il? qu'avez-vous? demanda-t-elle.

La nature, plus pénétrante que l'art, servit admirablement Théodose, qui ne jouait plus de rôle, il était lui-même, et ces larmes, cette crise nerveuse, furent la signature de ses précédentes scènes de comédie.

— Vous êtes un enfant!... dit-elle d'une voix douce en maniant les cheveux de Théodose, dans les yeux duquel les larmes se séchaient.

— Je ne vois que vous au monde ! s'écria-t-il en baisant avec une sorte de rage les mains de Flavie, et, si vous me restez, si vous êtes à moi comme le corps est à l'âme, comme l'âme est au corps, dit-il en se reprenant avec une grâce infinie, eh bien, j'aurai du courage !

Il se leva, se promena.

— Oui, je lutterai, je reprendrai des forces, comme Antée, en embrassant ma mère ! et j'étoufferai dans mes mains ces serpents qui m'enlacent, qui me donnent des baisers de serpents, qui me bavent sur les joues, qui veulent me sucer mon sang, mon honneur ! Oh ! la misère!... Oh ! qu'ils sont grands, ceux qui savent s'y tenir debout, le front haut!... J'aurais dû me laisser mourir de faim

sur mon grabat, il y a trois ans et demi!... Le cercueil est un lit bien doux en comparaison de la vie que je mène!... Voici dix-huit mois que *je mange du bourgeois!...* et, au moment d'atteindre à une vie honnête, heureuse, d'avoir un magnifique avenir; au moment où j'avance pour m'attabler au festin social, le bourreau me frappe sur l'épaule... Oui, le monstre! il m'a frappé sur l'épaule, et m'a dit : « Paye la dîme du diable, ou meurs!... » Et je ne les roulerais pas!... et je ne leur enfoncerais pas mon bras dans la gueule jusqu'à leurs entrailles!... Oh! si, je le ferai! Tenez, Flavie, ai-je les yeux secs?... Ah! maintenant je ris, je sens ma force et je retrouve ma puissance... Oh! dites-moi que vous m'aimez,... redites-le! C'est en ce moment, comme au condamné, le mot « Grâce! »

— Vous êtes terrible, mon ami!... dit Flavie; oh! vous m'avez brisée.

Elle ne comprenait rien, mais elle tomba sur le canapé comme morte, agitée par ce spectacle, et alors Théodose se mit à ses genoux.

— Pardon!... pardon!... dit-il.

— Mais, enfin, qu'avez-vous? demanda-t-elle.

— On veut me perdre. Oh! promettez-moi Céleste, et vous verrez la belle vie à laquelle je vous ferai participer!... Si vous hésitez,... eh bien, c'est me dire que vous serez à moi, je vous prends!...

Et il fit un mouvement si vif, que Flavie, effrayée, se leva et se mit à marcher...

— Oh! mon ange! à vos pieds, là... Quel miracle! Bien certainement, Dieu est pour moi! J'ai comme une clarté. J'ai eu soudain une idée!... Oh! merci, mon bon ange, grand Théodose!... tu m'as sauvé!

Flavie admira cet être caméléonesque : un genou en terre, les mains en croix sur la poitrine et les yeux élevés vers le ciel, dans une extase religieuse, il récitait une prière, il était le catholique le plus fervent, il se signa. Ce fut beau comme la communion de saint Jérôme.

— Adieu! dit-il avec une mélancolie et une voix qui séduisaient.

— Oh! s'écria Flavie, laissez-moi ce mouchoir.

Théodose descendit comme un fou, sauta dans la rue, courut chez les Thuillier; mais il se retourna, vit Flavie à sa fenêtre et lui fit un signe de triomphe.

— Quel homme!... se dit-elle.

— Bon ami, dit-il d'un ton doux et calme, presque patelin, à Thuillier, nous sommes entre les mains de fripons atroces; mais je vais leur donner une petite leçon.

— Qu'y a-t-il? dit Brigitte.

— Eh bien, ils veulent vingt-cinq mille francs, et, pour nous faire la loi, le notaire ou ses complices ont formé une surenchère : prenez cinq mille francs sur vous, Thuillier, et venez avec moi, je vais vous assurer votre maison. Je me fais des ennemis implacables!... s'écria-t-il, ils vont vouloir me tuer moralement. Pourvu que vous résistiez à leurs infâmes calomnies et que vous ne changiez jamais pour moi, voilà tout ce que je demande. Qu'est-ce que c'est, après tout, que cela? Si je réussis, vous payerez la maison cent vingt-cinq mille francs au lieu de la payer cent vingt.

— Ça ne recommencera pas?... demanda Brigitte, inquiète et dont les yeux se dilatèrent par l'effet d'un violent soupçon.

— Les créanciers inscrits ont seuls le droit de surenchérir, et, comme il n'y a que celui-là qui en ait usé, nous sommes tranquilles. La créance n'est que de deux mille francs, mais il faut bien payer les avoués dans ces sortes d'affaires, et savoir lâcher un billet de mille francs au créancier.

— Va, Thuillier, dit Brigitte, va prendre ton chapeau, tes gants, et tu trouveras la somme où tu sais...

— Comme j'ai lâché les quinze mille francs sans succès, je ne veux plus que l'argent passe par mes mains... Thuillier payera lui-même, dit Théodose en se voyant seul avec Brigitte. Vous avez bien gagné vingt mille francs dans le marché que je vous ai fait faire avec Grindot; il croyait servir le notaire, et vous possédez un immeuble qui, dans cinq ans, vaudra près d'un million. C'est un coin de boulevard!

Brigitte était inquiète en écoutant, absolument comme un chat qui sent des souris sous un plancher. Elle regardait Théodose dans les yeux, et, malgré la justesse de ses observations, elle concevait des doutes.

— Qu'avez-vous, petite tante?...

— Oh ! je serai dans des transes mortelles jusqu'à ce que nous soyons propriétaires...

— Vous donneriez bien vingt mille francs, n'est-ce pas, dit Théodose, pour que Thuillier fût ce que nous appelons possesseur incommutable? eh bien, souvenez-vous que je vous ai gagné deux fois cette fortune.

— Où allons-nous?... demanda Thuillier.

— Chez maître Godeschal ! qu'il faut prendre pour avoué...

— Mais nous l'avons refusé pour Céleste!... s'écria la vieille fille.

— Eh ! c'est bien à cause de cela que j'y vais, répondit Théodose; je l'ai jugé, c'est un homme d'honneur, et il trouvera beau de vous rendre service.

Godeschal, successeur de Derville, avait été pendant plus de dix ans le maître clerc de Desroches. Théodose, à qui cette circonstance était connue, eut ce nom-là jeté dans l'oreille comme par une voix intérieure au milieu de son désespoir, et il entrevit la possibilité de réussir à faire tomber des mains de Claparon l'arme avec laquelle Cérizet le menaçait. Mais, avant tout, l'avocat devait pénétrer dans le cabinet de Desroches et s'y éclairer sur la situation de ses adversaires. Godeschal seul, en raison de l'intimité qui subsiste entre le clerc et le patron, pouvait être son guide.

Entre eux, les avoués de Paris, quand ils sont liés comme le sont Godeschal et Desroches, vivent dans une confraternité véritable, et il en résulte une certaine facilité d'arranger les affaires arrangeables. Ils obtiennent les uns des autres, à charge de revanche, les concessions possibles, par l'application du proverbe : *Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné,* qui se met en pratique, dans toutes les professions, entre ministres, à l'armée, entre juges, entre commerçants, partout où l'inimitié n'a pas élevé de trop fortes barrières entre les parties.

« Je gagne d'assez bons honoraires à cette transaction » est une raison qui n'a pas besoin d'être exprimée, elle est dans le geste, dans l'accent, dans le regard. Et, comme les avoués sont gens à se retrouver sur ce terrain, l'affaire s'arrange. Le contrepoids à cette camaraderie existe dans ce qu'il faudrait nommer la

conscience du métier. Ainsi, la société doit croire au médecin qui, faisant acte de médecine légale, dit : « Ce corps contient de l'arsenic; » aucune considération ne vient à bout de l'amour-propre de l'acteur, de la probité du légiste, de l'indépendance du ministère public. Aussi, l'avoué de Paris dit-il avec la même bonhomie : « Tu ne peux pas obtenir ça, mon client est enragé; » l'autre répond : « Eh bien, nous verrons... »

Or, la Peyrade, homme fin, avait assez traîné sa robe au Palais pour savoir combien les mœurs judiciaires serviraient son projet.

— Restez dans la voiture, dit-il à Thuillier, en arrivant rue Vivienne, où Godeschal était devenu patron là où il avait fait ses premières armes; vous ne monterez que s'il se charge de l'affaire.

Il était onze heures du soir, la Peyrade ne s'était pas trompé dans ses calculs en espérant trouver un avoué de fraîche date occupé dans son cabinet à cette heure.

— A quoi dois-je la visite de M. l'avocat? dit Godeschal en allant au-devant de la Peyrade.

Les étrangers, les gens de province, les gens du monde ne savent peut-être pas que les avocats sont aux avoués ce que sont les généraux aux maréchaux; il existe une ligne de démarcation sévèrement maintenue entre l'ordre des avocats et la compagnie des avoués de Paris. Quelque vénérable que soit un avoué, quelque forte que soit sa tête, il doit aller chez l'avocat. L'avoué, c'est l'administrateur qui trace le plan de campagne, qui ramasse les munitions, qui met tout en œuvre; l'avocat livre la bataille. On ne sait pas plus pourquoi la loi donne au client deux hommes pour un, qu'on ne sait pourquoi l'auteur a besoin d'un imprimeur et d'un libraire. L'ordre des avocats défend à ses membres de faire aucun acte du ressort des avoués. Il est très-rare qu'un grand avocat mette jamais le pied dans une étude; on se voit au Palais; mais, dans le monde, il n'y a plus de barrière, et quelques avocats, dans la position de la Peyrade surtout, dérogent en allant quelquefois trouver les avoués; mais ces cas sont rares et sont presque toujours justifiés par une urgence quelconque.

— Eh! mon Dieu, dit la Peyrade, il s'agit d'une affaire grave, et surtout d'une question de délicatesse que nous avons à résoudre à nous deux. Thuillier se trouve en bas, dans une voiture, et je viens,

non pas à titre d'avocat, mais comme l'ami de Thuillier. Vous seul êtes en position de lui rendre un immense service, et j'ai dit que vous aviez une âme trop noble (car vous êtes le digne successeur du grand Derville) pour ne pas mettre à ses ordres toute votre capacité. Voici l'affaire.

Après avoir expliqué, tout à son avantage, la rouerie à laquelle il fallait répondre par de l'habileté, car les avoués rencontrent plus de clients menteurs que de clients véraces, l'avocat résuma son plan de campagne.

— Vous devriez, mon cher maître, aller ce soir même trouver Desroches, le mettre au fait de cette trame, obtenir de lui qu'il fasse venir demain matin son client, ce Sauvaignou; nous le confesserions entre nous trois, et, s'il veut un billet de mille francs outre sa créance, nous le lâcherons, sans compter cinq cents francs d'honoraires pour vous et autant pour Desroches, si Thuillier tient le désistement de Sauvaignou demain, à dix heures... Ce Sauvaignou, que veut-il? Son argent! Eh bien, un marchandeur ne résistera guère à l'appât d'un billet de mille francs, quand même il serait l'instrument d'une cupidité cachée derrière. Le débat entre ceux qui le font mouvoir et lui nous importe peu... Voyons, tirez de là la famille Thuillier...

— Je vais aller chez Desroches à l'instant, dit Godeschal.

— Non, pas avant que Thuillier vous ait signé un pouvoir et remis cinq mille francs. Il faut mettre argent sur table dans ces cas-là...

Après une entrevue où Thuillier fut présent, la Peyrade emmena Godeschal en voiture et le mit rue de Béthisy, chez Desroches, en alléguant qu'ils passaient par là pour retourner rue Saint-Dominique-d'Enfer, et, sur le pas de la porte de Desroches, la Peyrade prit rendez-vous pour le lendemain, à sept heures.

L'avenir et la fortune de la Peyrade étaient attachés au succès de cette conférence. Aussi ne doit-on pas s'étonner de le voir passer par-dessus les usages de la compagnie, en venant chez Desroches y étudier Sauvaignou, se mêler au combat, malgré le danger qu'il courait en se mettant sous les yeux du plus redoutable des avoués de Paris.

En entrant, et tout en saluant, il observa Sauvaignou. C'était,

comme le nom le lui faisait pressentir, un Marseillais, un premier ouvrier placé, comme son nom de marchandeur l'indiquait, entre les ouvriers et le maître menuisier en bâtiments, pour soumissionner l'exécution des travaux entrepris. Le bénéfice de l'entrepreneur se compose de la somme qu'il gagne entre le prix du marchandeur et celui donné par le constructeur, déduction faite des fournitures, il ne s'agit que de la main-d'œuvre.

Le menuisier tombé en faillite, Sauvaignou s'était fait reconnaître, par jugement du tribunal de commerce, créancier de l'immeuble, et avait pris inscription. Cette petite affaire avait terminé la dégringolade. Sauvaignou, petit homme trapu, vêtu d'une blouse en toile grise, ayant une casquette sur la tête, était assis sur un fauteuil. Trois billets de mille francs placés devant lui, sur le bureau de Desroches, disaient assez à la Peyrade que l'engagement avait eu lieu, que les avoués venaient d'échouer. Les yeux de Godeschal parlaient de reste, et le regard que Desroches lança sur l'avocat des pauvres fut comme un coup de pic donné dans une fosse. Stimulé par le danger, le Provençal fut magnifique; il mit la main sur les billets de mille francs et les plia pour les serrer.

— Thuillier ne veut plus, dit-il à Desroches.

— Eh bien, nous voilà d'accord, répondit le terrible avoué.

— Oui; votre client va nous apporter cinquante mille francs de dépenses faites dans l'immeuble, suivant le marché souscrit entre Thuillier et Grindot. Je ne vous avais pas dit cela hier, dit-il en se tournant vers Godeschal.

— Entendez-vous ça?... dit Desroches à Sauvaignou. Voilà l'objet d'un procès que je ne ferai pas sans des garanties...

— Mais, messieurs, dit le marchandeur, je ne puis pas traiter sans avoir vu ce brave homme qui m'a remis cinq cents francs en à-compte pour lui avoir signé un chiffon de procuration.

— Tu es de Marseille? dit la Peyrade en patois à Sauvaignou.

— Oh! s'il l'entame en patois, il est perdu! dit tout bas Desroches à Godeschal.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, pauvre diable, reprit Théodose, on veut te ruiner... Sais-tu ce qu'il faut faire? Empoche ces trois mille francs, et, quand l'autre viendra, prends ta règle et donne-lui une raclée en lui disant

qu'il est un gueux, qu'il voulait se servir de toi, que tu révoques ta procuration, et que tu lui rendras son argent la semaine des trois jeudis. Puis, avec ces trois mille cinq cents francs-là, et tes économies, va-t'en à Marseille. Et, s'il t'arrive quoi que ce soit, viens trouver ce monsieur-là... Il saura bien où me prendre, et je te tirerai de presse; car, vois-tu, je suis non-seulement un bon Provençal, mais encore l'un des premiers avocats de Paris, et l'ami des pauvres...

Quand l'ouvrier trouva dans un compatriote une autorité pour sanctionner les raisons qu'il avait de trahir le prêteur à la petite semaine, il capitula, demandant trois mille cinq cents francs.

Les quinze cents francs accordés :

— Une bonne raclée, dit Sauvaignou, ça vaut bien ça, car il pourrait me mettre en correctionnelle...

— Non, ne tape que quand il te dira des sottises, lui répondit la Peyrade, ce sera de la défense personnelle...

Quand Desroches lui eut affirmé que la Peyrade était un avocat plaidant, Sauvaignou signa le désistement contenant quittance des frais, intérêts et principal de sa créance, faite par acte double entre Thuillier et lui, tous deux assistés de leurs avoués respectifs, afin que cette pièce eût la vertu de tout éteindre.

— Nous vous laissons les quinze cents francs, dit la Peyrade à l'oreille de Desroches et de Godeschal, mais à la condition de me donner le désistement, je vais l'aller faire signer à Thuillier chez Cardot, son notaire; le pauvre homme n'a pas fermé l'œil de la nuit...

— Bien! dit Desroches.—Vous pouvez vous flatter, ajouta-t-il en faisant signer Sauvaignou, d'avoir lestement gagné quinze cents francs.

— Ils sont bien à moi, monsieur l'écrivain?... demanda le Provençal, inquiet déjà.

— Oh! bien légitimement, répondit Desroches. Seulement, vous allez signifier ce matin une révocation de vos pouvoirs à votre mandataire, à la date d'hier; passez à l'étude, tenez, par là...

Desroches dit à son premier clerc ce qu'il y avait à faire, en enjoignant à un élève de veiller à ce que l'huissier allât chez Cérizet avant dix heures.

— Je vous remercie, Desroches, dit la Peyrade en serrant la main de l'avoué; vous pensez à tout, je n'oublierai pas ce service-là...

— Ne déposez votre acte chez Cardot qu'après midi.

— Eh! pays, cria l'avocat en provençal à Sauvaignou, promène ta Margot toute la journée à Belleville, et surtout ne rentre pas chez toi...

— Je vous entends, dit Sauvaignou, la poignée, demain!...

— Eh donc! fit la Peyrade en jetant un cri de Provençal.

— Il y a là-dessous quelque chose, disait Desroches à Godeschal au moment où l'avocat revint de l'étude dans son cabinet.

— Les Thuillier ont un magnifique immeuble pour rien, dit Godeschal, voilà tout.

— La Peyrade et Cérizet me font l'effet de deux plongeurs qui se battent sous mer. — Que dirai-je à Cérizet, de qui je tiens l'affaire? demanda Desroches à l'avocat, à la suite de cette fine remarque faite à voix basse.

— Que vous avez eu la main forcée par Sauvaignou, répliqua la Peyrade.

— Et vous ne craignez rien? dit à brûle-pourpoint Desroches à la Peyrade!

— Oh! moi, j'ai des leçons à lui donner!

— Demain, je saurai tout, dit Desroches à Godeschal; rien n'est plus bavard qu'un vaincu!

La Peyrade sortit en emportant son acte. A onze heures, il était à l'audience du juge de paix, calme, ferme, et, en voyant venir Cérizet pâle de rage, les yeux pleins de venin, il lui dit à l'oreille :

— Mon cher, je suis bon enfant aussi, moi! je tiens toujours à ta disposition vingt-cinq mille francs en billets de banque contre la remise de tous les titres que tu as contre moi...

Cérizet regarda l'avocat des pauvres sans pouvoir trouver un mot de réponse; il était vert; il absorbait sa bile.

— Je suis propriétaire incommutable!... s'écria Thuillier en revenant de chez Jacquinot, le gendre et le successeur de Cardot. Aucune puissance humaine ne peut m'arracher ma maison. Ils me l'ont dit!

Les bourgeois croient beaucoup plus à ce que leur disent les notaires qu'à ce que leur disent les avoués. Le notaire est plus près d'eux que tout autre officier ministériel. Le bourgeois de Paris ne

se rend pas sans effroi chez son avoué, dont l'audace belligérante le trouble, tandis qu'il monte toujours avec un nouveau plaisir chez son notaire; il en admire la sagesse et le bon sens.

— Cardot, qui cherche un beau logement, m'a demandé l'un des appartements du second étage,... reprit-il; si je veux, il me présentera dimanche un principal locataire qui propose un bail de dix-huit ans, à quarante mille francs, impôts à sa charge... Qu'en dis-tu, Brigitte?

— Il faut attendre, répondit-elle. Ah! notre cher Théodose m'a donné une fière *venette!...*

— Holà! bonne amie; mais tu ne sais donc pas que Cardot, m'ayant demandé qui m'avait fait faire cette affaire-là, m'a dit que je lui devais un présent d'au moins dix mille francs. Au fait, je lui dois tout!

— Mais il est l'enfant de la maison, répondit Brigitte.

— Ce pauvre garçon, je lui rends justice, il ne demande rien.

— Eh bien, bon ami, dit la Peyrade en revenant à trois heures de la justice de paix, vous voilà richissime!

— Et par toi, mon cher Théodose...

— Et vous, petite tante, êtes-vous revenue à la vie?... Ah! vous n'avez pas eu si grand' peur que moi... Je fais passer vos intérêts avant les miens. Tenez, je n'ai respiré librement que ce matin, à onze heures; maintenant, je suis sûr d'avoir à mes trousses des ennemis mortels dans les deux personnes que j'ai trompées pour vous. En revenant, je me demandais quelle a été votre influence pour me faire commettre cette espèce de crime! ou si le bonheur d'être de votre famille, de devenir votre enfant, effacera la tache que je me vois sur la conscience...

— Bah! tu t'en confesseras, dit Thuillier, l'esprit fort.

— Maintenant, dit Théodose à Brigitte, vous pouvez payer en toute sécurité le prix de la maison, quatre-vingt mille francs, les trente mille francs à Grindot, en tout, avec ce que vous avez payé de frais, cent vingt mille francs, et ces derniers vingt mille francs font cent quarante. Si vous louez à un principal locataire, demandez-lui la dernière année d'avance, et réservez-moi, pour ma femme et moi, tout le premier étage au-dessus de l'entre-sol. Vous trouverez encore quarante mille francs pour douze ans à ces conditions.

là. Si vous voulez quitter ce quartier-ci pour celui de la Chambre, vous aurez bien de quoi vous loger avec nous dans ce vaste premier, qui a remise, écurie, et tout ce qui constitue une grande existence. Et maintenant, Thuillier, je vais t'avoir la croix de la Légion d'honneur!

A ce dernier trait, Brigitte s'écria :

— Ma foi! mon petit, vous avez si bien fait nos affaires, que je vous laisse à conclure celle de la maison...

— N'abdiquez pas, belle tante, dit Théodose, et Dieu me garde de faire un pas sans vous! vous êtes le bon génie de la famille. Je pense seulement au jour où Thuillier sera de la Chambre. Vous rentrerez dans quarante mille francs d'ici à deux mois. Et cela n'empêchera pas Thuillier de toucher ses dix mille francs de loyer au premier terme.

Après avoir jeté cet espoir à la vieille fille, qui jubilait, il entraîna Thuillier dans le jardin, et, sans barguigner, il lui dit :

— Bon ami, trouve moyen de demander dix mille francs à ta sœur, et qu'elle ne puisse jamais se douter qu'ils me seront remis; dis-lui que cette somme est nécessaire dans les bureaux pour faciliter ta nomination comme chevalier de la Légion d'honneur, et que tu sais à qui distribuer cette somme.

— C'est cela, dit Thuillier; d'ailleurs, je la lui rendrai sur les loyers.

— Aie l'argent ce soir, bon ami; je vais sortir pour ta croix, et, demain, nous saurons à quoi nous en tenir...

— Quel homme tu es! s'écria Thuillier.

— Le ministère du 1er mars va tomber, il faut obtenir cela de lui, répondit finement Théodose.

L'avocat courut chez madame Colleville, et lui dit en entrant :

— J'ai vaincu; nous aurons pour Céleste un immeuble d'un million dont la nue propriété lui sera donnée au contrat par Thuillier; mais gardons ce secret, votre fille serait demandée par des pairs de France. Cet avantage ne se fera, d'ailleurs, qu'en ma faveur. Maintenant, habillez-vous, allons chez madame la comtesse du Bruel, elle peut faire avoir la croix à Thuillier. Pendant que vous vous mettrez sous les armes, je vais faire un doigt de cour à Céleste, et nous causerons en voiture.

La Peyrade avait vu, dans le salon, Céleste et Félix Phellion. Flavie avait tant de confiance en sa fille, qu'elle l'avait laissée avec le jeune professeur. Depuis le grand succès obtenu dans la matinée, Théodose sentait la nécessité de commencer à s'adresser à Céleste. L'heure de brouiller les deux amants était venue, il n'hésita point à clouer son oreille à la porte du salon avant d'y entrer, afin de savoir quelle lettre ils épelaient de l'alphabet de l'amour, et il fut convié, pour ainsi dire, à commettre ce crime domestique en comprenant par quelques éclats de voix qu'ils se querellaient. L'amour, selon l'un de nos poëtes, est un privilége que deux êtres se donnent, de se faire réciproquement beaucoup de chagrin à propos de rien.

Une fois Félix élu dans son cœur pour le compagnon de sa vie, Céleste eut le désir moins de l'étudier que de s'unir à lui par cette communion du cœur qui est le commencement de toutes les affections, et qui, chez les esprits jeunes, amène un examen involontaire. La querelle à laquelle Théodose allait prêter l'oreille prenait sa source dans un dissentiment profond survenu depuis quelques jours entre le mathématicien et Céleste.

Cette enfant, le fruit moral de l'époque pendant laquelle madame Colleville essaya de se repentir de ses fautes, était d'une piété solide; elle appartenait au vrai troupeau des fidèles, et, chez elle, le catholicisme absolu, tempéré par la mysticité qui plaît tant aux jeunes âmes, était une poésie intime, une vie dans la vie. Les jeunes filles partent de là pour devenir des femmes excessivement légères ou des saintes. Mais, pendant cette belle période de leur jeunesse, elles ont dans le cœur un peu d'absolutisme; dans leurs idées, elles ont toujours devant les yeux l'image de la perfection, et tout doit être céleste, angélique ou divin pour elles. En dehors de leur idéal, rien n'existe, tout est boue et souillure. Cette idée fait alors rejeter beaucoup de diamants à paille par des filles qui, femmes, adorent des stras.

Or, Céleste avait reconnu non pas l'irréligion, mais l'indifférence de Félix en matière de religion. Comme la plupart des géomètres, des chimistes, des mathématiciens et des grands naturalistes, il avait soumis la religion au raisonnement : il y reconnaissait un problème insoluble comme la quadrature du cercle Déiste in

petto, il restait dans la religion de la majorité des Français, sans y attacher plus d'importance que la loi nouvelle éclose en juillet. Il fallait Dieu dans le ciel, comme un buste de roi sur un socle à la mairie. Félix Phellion, digne fils de son père, n'avait pas mis le plus léger voile sur sa conscience; il y laissait lire par Céleste avec la candeur, avec la distraction d'un chercheur de problèmes : et la jeune fille mêlait la question religieuse à la question civile; elle professait une profonde horreur pour l'athéisme, son confesseur lui disait que le déiste est le cousin germain de l'athée.

— Avez-vous pensé, Félix, à faire ce que vous m'avez promis? demanda Céleste aussitôt que madame Colleville les eut laissés seuls.

— Non, ma chère Céleste, répondit Félix.

— Oh! manquer à ses promesses! s'écria-t-elle doucement.

— Il s'agissait d'une profanation, dit Félix. Je vous aime tant, et d'une tendresse si peu ferme contre vos désirs, que j'ai promis une chose contraire à ma conscience. La conscience, Céleste, est notre trésor, notre force, notre appui. Comment vouliez-vous que j'allasse dans une église me mettre aux genoux d'un prêtre en qui je ne vois qu'un homme?... Vous m'eussiez méprisé, si je vous avais obéi.

— Ainsi, mon cher Félix, vous ne voulez pas aller à l'église?... dit Céleste en jetant à celui qu'elle aimait un regard trempé de larmes. Si j'étais votre femme, vous me laisseriez aller seule là?... Vous ne m'aimez pas comme je vous aime!... car, jusqu'à présent, j'ai dans le cœur, pour un athée, un sentiment contraire à ce que Dieu veut de moi!

— Un athée! s'écria Félix Phellion. Oh! non. Écoutez, Céleste... Il y a certainement un Dieu, j'y crois, mais j'ai de lui de plus belles idées que n'en ont vos prêtres; je ne le rabaisse pas jusqu'à moi, je tente de m'élever jusqu'à lui... J'écoute la voix qu'il a mise en moi, que les honnêtes gens appellent la conscience, et je tâche de ne pas obscurcir les divins rayons qui m'arrivent. Aussi ne nuirai-je jamais à personne, et ne ferai-je jamais rien contre les commandements de la morale universelle, qui fut la morale de Confucius, de Moïse, de Pythagore, de Socrate, comme celle de Jésus-Christ... Je resterai par-devant Dieu; mes actions seront mes prières; je ne mentirai jamais, ma parole sera sacrée, et jamais je

ne ferai rien de bas ni de vil... Voilà les enseignements que je tiens de mon vertueux père, et que je veux léguer à mes enfants. Tout le bien que je pourrai faire, je l'accomplirai, même dussé-je en souffrir. Que demandez-vous de plus à un homme?...

Cette profession de foi de Phellion fit douloureusement hocher la tête à Céleste.

— Lisez attentivement, dit-elle, l'*Imitation de Jésus-Christ!*... Essayez de vous convertir à la sainte Église catholique, apostolique et romaine, et vous reconnaîtrez combien vos paroles sont absurdes... Écoutez, Félix : le mariage n'est pas, selon l'Église, une affaire d'un jour, la satisfaction de nos désirs; il est fait pour l'éternité... Comment! nous serions unis la nuit et le jour, nous devrions faire une seule chair, un seul verbe, et nous aurions dans notre cœur deux langages, deux religions, une cause de dissentiment perpétuel! Vous me condamneriez à des pleurs que je vous cacherais sur l'état de votre âme; je pourrais m'adresser à Dieu, quand je verrais incessamment sa droite armée contre vous!... Votre sang de déiste et vos convictions pourraient animer mes enfants!... Oh! mon Dieu, combien de malheurs pour une épouse!... Non, ces idées sont intolérables... O Félix! soyez de ma foi, car je ne puis être de la vôtre! Ne mettez pas des abîmes entre nous. Si vous m'aimiez, vous auriez déjà lu l'*Imitation de Jésus-Christ*...

Les Phellion, enfants du *Constitutionnel,* n'aimaient pas l'esprit prêtre. Félix eut l'imprudence de répondre à cette espèce de prière échappée du fond d'une âme ardente :

— Vous répétez, Céleste, une leçon de votre confesseur, et rien n'est plus fatal au bonheur, croyez-moi, que l'intervention des prêtres dans les ménages...

— Oh! s'écria Céleste indignée, et que l'amour seul avait inspirée, vous n'aimez pas!... La voix de mon cœur ne va pas au vôtre! Vous ne m'avez pas comprise, car vous ne m'avez pas entendue, et je vous pardonne, car vous ne savez ce que vous dites.

Elle s'enveloppa dans un silence superbe, et Félix alla battre du tambour avec les doigts sur une vitre de la fenêtre : musique familière de ceux qui se livrent à des réflexions poignantes. Félix, en effet, se posait ces singulières et délicates questions de conscience Phellion :

— Céleste est une riche héritière, et, en cédant, contre la voix de la religion naturelle, à ses idées, j'aurais en vue de faire un mariage avantageux : acte infâme. Je ne dois pas, comme père de famille, laisser les prêtres avoir la moindre influence chez moi; si je cède aujourd'hui, je fais un acte de faiblesse qui sera suivi de beaucoup d'autres également pernicieux à l'autorité du père et du mari. Tout cela n'est pas digne d'un philosophe.

Et il revint vers sa bien-aimée.

— Céleste, je vous en supplie à genoux, ne mêlons pas ce que la loi, dans sa sagesse, a séparé. Nous vivons pour deux mondes, la société et le ciel. A chacun sa voie pour faire son salut; mais, quant à la société, n'est-ce pas obéir à Dieu que d'en observer les lois? Le Christ a dit : « Rendez à César ce qui appartient à César. » César est le monde politique... Oublions cette petite querelle!

— Une petite querelle!... s'écria la jeune enthousiaste. Je veux que vous ayez mon cœur comme je veux avoir tout le vôtre, et vous en faites deux parts!... N'est-ce pas le malheur? Vous oubliez que le mariage est un sacrement...

— Votre prêtraille vous tourne la tête! s'écria le mathématicien impatienté.

— Monsieur Phellion, dit Céleste en l'interrompant vivement, assez sur ce sujet!

Ce fut sur ce mot que Théodose jugea nécessaire d'entrer, et trouva Céleste pâle et le jeune professeur inquiet comme un amant qui vient d'irriter sa maîtresse.

— J'ai entendu le mot *assez!*... Il y avait donc trop?... demanda-t-il en regardant tour à tour Céleste et Félix.

— Nous parlions religion,... répondit Félix, et je disais à mademoiselle combien l'influence religieuse était funeste au sein des ménages...

— Il ne s'agissait pas de cela, monsieur, dit aigrement Céleste, mais de savoir si le mari et la femme peuvent ne faire qu'un seul cœur quand l'un est athée et l'autre catholique.

— Est-ce qu'il y a des athées?... s'écria Théodose en donnant des marques d'une profonde stupéfaction. Est-ce qu'une catholique peut épouser un protestant? Mais il n'y a de salut possible pour deux époux qu'en ayant une conformité parfaite en fait d'opi-

nions religieuses!... Moi qui suis, à la vérité, du Comtat, et d'une famille qui compte un pape dans ses ancêtres, car nos armes sont de *gueules à clef d'argent*, et nous avons pour supports un moine tenant une église et un pèlerin tenant un bourdon d'or, avec ces mots : *J'ouvre et je ferme*, pour devise, je suis là-dessus d'un absolutisme féroce. Mais, aujourd'hui, grâce au système d'éducation moderne, il ne semble pas extraordinaire d'agiter de semblables questions!... Moi, disais-je, je n'épouserais pas une protestante, eût-elle des millions,... et quand même je l'aimerais à en perdre la raison! On ne discute pas la foi. *Una fides, unus Dominus*, voilà ma devise en politique.

— Vous entendez!... s'écria triomphalement Céleste en regardant Félix Phellion.

— Je ne suis pas un dévot, reprit la Peyrade; je vais à la messe à six heures du matin, quand on ne me voit pas; je fais maigre le vendredi; je suis, enfin, un fils de l'Église, et je n'entreprendrais rien de sérieux sans m'être mis en prière, à la vieille mode de nos ancêtres. Personne ne s'aperçoit de ma religion... A la révolution de 1789, il s'est passé dans ma famille un fait qui nous a tous attachés plus étroitement encore que par le passé à notre sainte mère l'Église. Une pauvre demoiselle de la Peyrade de la branche aînée, qui possède le petit domaine de la Peyrade, car nous sommes, nous, Peyrade des Canquoëlle, mais les deux branches héritent l'une de l'autre; cette demoiselle épousa, six ans avant la Révolution, un avocat qui, selon la mode du temps, était voltairien, c'est-à-dire incrédule, ou déiste, si vous voulez. Il donna dans les idées révolutionnaires et il abonda dans les gentillesses que vous savez, le culte de la déesse Raison. Il vint dans notre pays imbu, fanatique de la Convention. Sa femme était très-belle, il la força de jouer le rôle de la Liberté; la pauvre infortunée est devenue folle... Elle est morte folle! Eh bien, par le temps qui court, nous pouvons revoir 1793.

Cette histoire, forgée à plaisir, fit une telle impression sur l'imagination neuve et fraîche de Céleste, qu'elle se leva, salua les deux jeunes gens et se retira dans sa chambre.

— Ah! monsieur, qu'avez-vous dit là!... s'écria Félix, atteint au cœur par le regard froid que Céleste venait de lui jeter en affectant

une profonde indifférence. Elle se croit déjà transformée en déesse de la Raison...

— De quoi s'agissait-il donc? demanda Théodose.

— De mon indifférence en matière de religion.

— La grande plaie du siècle, répondit Théodose d'un air grave.

— Me voici, dit madame Colleville en se montrant habillée avec goût. Mais qu'a donc ma pauvre fille? elle pleure...

— Elle pleure, madame!... s'écria Félix; dites-lui, madame, que je vais me mettre à étudier l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Et Félix descendit avec Theodose et Flavie, à qui l'avocat serrait le bras de manière à lui faire comprendre que, dans la voiture, il lui expliquerait la démence du jeune savant.

Une heure après, madame Colleville et Céleste, Colleville et Théodose entraient chez les Thuillier et venaient dîner avec eux. Théodose et Flavie avaient entraîné Thuillier dans le jardin, et Théodose lui dit :

— Bon ami, tu auras la croix dans huit jours. Tiens, cette chère amie va te raconter notre visite à madame la comtesse du Bruel...

Et Théodose quitta Thuillier en voyant Desroches amené par mademoiselle Thuillier; il alla, poussé par un affreux et glacial pressentiment, au-devant de l'avoué.

— Mon cher maître, dit Desroches à l'oreille de Théodose, je viens voir si vous pouvez vous procurer vingt-cinq mille francs, plus deux mille six cent quatre-vingts francs soixante centimes pour les frais.

— Vous êtes l'avoué de Cérizet?... s'écria l'avocat.

— Il a remis les pièces à Louchard, et vous savez ce qui vous attend, après une arrestation. Cérizet a-t-il tort de vous croire vingt-cinq mille francs dans votre secrétaire? Vous les lui avez offerts, il trouve assez naturel de ne pas les laisser chez vous...

— Je vous remercie de votre démarche, mon cher maître, dit Théodose, et j'ai prévu cette attaque...

— Entre nous, répondit Desroches, vous l'avez joliment berné... Le drôle ne recule devant rien pour se venger, car il perd tout, si vous voulez jeter la robe aux orties et aller en prison...

— Moi! s'écria Théodose, je paye!... Mais il y a encore cinq

acceptations de chacune cinq mille francs : qu'en compte-t-il faire?

— Oh! après l'affaire de ce matin, je ne puis rien vous dire; mais mon client est un chien fini, galeux, et il a bien ses petits projets...

— Voyons, Desroches, dit Théodose en prenant le raide et sec Desroches par la taille, les pièces sont-elles encore chez vous?

— Voulez-vous payer?

— Oui; dans trois heures.

— Eh bien, soyez chez moi à neuf heures, je recevrai vos fonds et vous remettrai les titres; mais, à neuf heures et demie, ils seraient chez Louchard...

— Eh bien, à ce soir, neuf heures, dit Théodose.

— A neuf heures, répondit Desroches, dont le regard avait embrassé toute la famille alors réunie dans le jardin.

Céleste, les yeux rouges, causait avec sa marraine, Colleville et Brigitte, Flavie et Thuillier, sur les marches du large perron par lequel on montait du jardin dans la salle d'entrée. Desroches dit à Théodose, qui l'avait reconduit jusque-là :

— Vous pouvez bien payer vos lettres de change.

D'un seul coup d'œil, Desroches avait reconnu les immenses travaux de l'avocat.

Le lendemain matin, au petit jour, Théodose allait chez le banquier des petits métiers voir l'effet qu'avait produit sur son ennemi le payement accompli ponctuellement la veille, et faire encore une tentative pour se débarrasser de ce taon.

Il trouva Cérizet debout, en conférence avec une femme, et il en reçut une espèce d'invitation impérative de rester à distance, afin de ne pas troubler leur entretien. L'avocat fut donc réduit à des conjectures sur l'importance de cette femme, importance dont déposait l'air soucieux du prêteur à la petite semaine. Théodose eut un pressentiment, excessivement vague d'ailleurs, que l'objet de cette conférence allait influer sur les dispositions de Cérizet, car il lui voyait dans la physionomie ce changement complet que produit l'espérance.

— Mais, ma chère maman Cardinal...

— Oui, mon brave monsieur...

— Que voulez-vous?

— Il faut se décider...

Ces commencements ou ces fins de phrases étaient les seules lueurs que la conversation animée et tenue à voix basse, d'oreille à bouche, de bouche à oreille, faisait jaillir sur le témoin immobile, dont l'attention se fixa sur madame Cardinal.

Madame Cardinal était une des premières pratiques de Cérizet, elle revendait de la marée. Si les Parisiens connaissent ces sortes de créations particulières à leur terroir, les étrangers n'en soupçonnent pas l'existence, et la mère Cardinal, en style technologique, méritait tout l'intérêt qu'elle excitait chez l'avocat. On rencontre tant de femmes de ce genre dans les rues, que le promeneur n'y fait guère plus d'attention qu'aux trois mille tableaux d'une exposition. Mais, là, dans cette excursion, la Cardinal avait toute la valeur d'un chef-d'œuvre isolé, car elle était le type complet de son genre.

Elle était montée sur des sabots crottés; mais ses pieds, soigneusement enveloppés de chaussons, étaient encore protégés par de bons gros bas drapés. Sa robe d'indienne, enrichie d'un falbala de boue, portait l'empreinte de la bretelle qui retient l'éventaire, en coupant par derrière la taille un peu bas. Son principal vêtement était un châle dit *cachemire en poil de lapin,* dont les deux bouts se nouaient au-dessus de sa *tournure,* car il faut bien employer le mot du beau monde pour exprimer l'effet que produisait la pression de la bretelle transversale sur ses jupes, qui se relevaient en forme de chou. Une rouennerie grossière, qui servait de fichu, laissait voir un cou rouge et rayé comme le bassin de la Villette quand on y a patiné. Sa coiffure était un foulard de soie jaune, tortillé d'une façon assez pittoresque.

Courte et grosse, d'un teint riche en couleur, la mère Cardinal devait boire son petit coup d'eau-de-vie le matin. Elle avait été belle. La Halle lui reprochait, dans son langage à figures hardies, d'avoir fait plus d'une journée la nuit. Son organe, pour se mettre au diapason d'une conversation honnête, était obligé d'étouffer le son, comme cela se fait dans une chambre de malade; mais alors il sortait épais et gras de ce gosier habitué à lancer jusqu'aux profondeurs des mansardes le nom du poisson de chaque saison.

Son nez à la Roxelane, sa bouche assez bien dessinée, ses yeux bleus, tout ce qui fit jadis sa beauté se trouvait enseveli dans les plis d'une graisse vigoureuse, où se trahissaient les habitudes de la vie en plein air. Le ventre et les seins se recommandaient par une ampleur à la Rubens.

— Et voulez-vous que je couche sur la paille?... dit-elle à Cérizet. Que me font, à moi, les Toupillier!... Suis-je pas une Toupillier?... Où voulez-vous qu'on les fiche, les Toupillier?...

Cette sauvage sortie fut réprimée par Cérizet, qui dit à la revendeuse un de ces *chut!* prolongés auxquels obéissent tous les conspirateurs.

— Eh bien, allez voir ce qu'il en est, et revenez, dit Cérizet en poussant la femme vers la porte et lui disant là quelques mots à l'oreille.

— Eh bien, mon cher ami, dit Théodose à Cérizet, tu as ton argent?

— Oui, répondit Cérizet; nous avons mesuré nos griffes, elles sont de la même dureté, de la même longueur, de la même force... Après?

— Dois-je dire à Dutocq que tu as reçu hier vingt-cinq mille francs?

— Oh! mon cher ami, pas un mot,... si tu m'aimes! s'écria Cérizet.

— Écoute, reprit Théodose, il faut que je sache une bonne fois ce que tu veux. J'ai l'intention formelle de ne pas rester vingt-quatre heures sur le gril où vous m'avez mis. Que tu roues Dutocq, cela m'est parfaitement indifférent; mais je veux que nous nous entendions... C'est une fortune, vingt-cinq mille francs, car tu dois avoir à toi dix mille francs gagnés dans ton commerce, et c'est de quoi devenir honnête homme. Cérizet, si tu me laisses tranquille, si tu ne m'empêches pas de devenir le mari de mademoiselle Colleville, je serai quelque chose comme avocat du roi à Paris; tu ne saurais mieux faire que de t'assurer une protection dans cette sphère.

— Voici mes conditions, elles ne souffrent pas de discussion; c'est à prendre ou à laisser. Tu me feras avoir la maison Thuillier à titre de principal locataire par un bail de dix-huit ans, et je

te remettrai une des cinq autres lettres de change acquittée. Tu ne me trouveras plus sur ton chemin, tu auras affaire à Dutocq pour les quatre autres... Tu m'as mis dedans, Dutocq n'est pas de force à lutter contre toi...

— Je consens à cela, si tu veux donner quarante-huit mille francs de loyer de la maison, la dernière année d'avance, et faire partir le bail du mois d'octobre prochain.

— Oui, mais je ne donnerai que quarante-trois mille francs d'argent, ta lettre de change fera les quarante-huit. J'ai bien vu la maison, je l'ai étudiée, ça me va.

— Une dernière condition, dit Théodose : tu m'aideras contre Dutocq?

— Non, répondit Cérizet, il est assez cuit par toi, sans que j'aille encore lui donner des coups de lardoire : il rendrait tout son jus. Faut de la raison. Ce pauvre homme ne sait comment payer les derniers quinze mille francs de sa charge, et c'est bien assez pour toi de savoir qu'avec quinze mille francs tu peux racheter tes titres.

— Eh bien, donne-moi quinze jours pour te faire ton bail...

— Pas plus tard que jusqu'à lundi prochain! Mardi, ta lettre de change de cinq mille francs sera chez Louchard, à moins que tu ne payes lundi, ou que Thuillier ne m'ait accordé le bail.

— Eh bien, lundi, soit!... dit Théodose. Sommes-nous amis?...

— Nous le serons lundi, répondit Cérizet.

— Eh bien, à lundi; tu me payeras à dîner? dit en riant Théodose.

— Au *Rocher de Cancale,* si j'ai le bail. Dutocq en sera,... nous rirons... Il y a bien longtemps que je n'ai ri...

Théodose et Cérizet se donnèrent une poignée de main, en se disant réciproquement :

— A bientôt!

Cérizet ne s'était pas si promptement calmé sans raison. D'abord, selon le mot de Desroches, « la bile ne facilite pas les affaires, » et l'usurier en avait trop bien senti la justesse, pour ne pas froidement se résoudre à tirer parti de sa position, et à *juguler* (le mot technique) le rusé Provençal.

— C'est une revanche à prendre, lui dit Desroches, et vous tenez ce garçon-là... Voyez à en extraire la quintessence.

Or, depuis dix ans, Cérizet avait vu plusieurs personnes enrichies par le métier de principal locataire. Le principal locataire est, à Paris, aux propriétaires de maisons ce que sont les fermiers aux possesseurs de terres. Tout Paris a vu l'un de ses plus célèbres tailleurs, bâtissant à ses frais, sur le fameux emplacement de Frascati, l'immeuble le plus somptueux, et donnant, comme principal locataire, cinquante mille francs de loyer de cette maison, qui, après dix-neuf ans de bail, doit rester au propriétaire du terrain. Malgré les frais de construction, qui ont été d'environ sept cent mille francs, les dix-neuf années de bail présenteront, en fin de compte, de très-beaux bénéfices.

Cérizet, à l'affût des affaires, avait examiné les chances de gain que pouvait offrir la location de la maison *volée* par Thuillier, disait-il à Desroches, et il avait reconnu la possibilité de la louer plus de soixante mille francs au bout de six ans. Elle présentait quatre boutiques, deux sur chaque face, car elle occupe un coin du boulevard.

Cérizet espéra gagner une dizaine de mille francs au moins par an, pendant douze ans, sans compter les éventualités, les pots-de-vin donnés à chaque renouvellement de bail par les fonds de commerce qui s'y établiraient, et auxquels il n'accorderait d'abord que six ans de bail. Or, il se proposait de vendre son fonds d'usurier à madame veuve Poiret et à Cadenet pour une dizaine de mille francs; il en possédait maintenant plus de trente; ainsi, il se trouvait en possession des moyens de donner l'année d'avance que les propriétaires ont coutume d'exiger, comme garantie, des principaux locataires. Cérizet avait donc passé la nuit la plus heureuse; il s'était endormi dans un beau rêve, il se voyait en passe de faire un honnête métier, de devenir bourgeois comme Thuillier, comme Minard, comme tant d'autres.

Il renonçait alors à l'acquisition de la maison en construction rue Geoffroy-Marie. Mais il eut un réveil auquel il ne s'attendait point; il trouva la Fortune debout, lui versant à flots ses cornes dorées, dans la personne de madame Cardinal.

Il avait toujours eu des égards pour cette femme, et il lui pro-

mettait, depuis un an surtout, la somme nécessaire pour acheter un âne et une petite charrette, afin qu'elle pût faire son commerce en grand et aller de Paris à la banlieue. Madame Cardinal, veuve d'un fort de la Halle, avait une fille unique dont la beauté fut vantée à Cérizet par d'autres commères. Olympe Cardinal était âgée d'environ treize ans, quand, en 1837, Cérizet commença *le prêt* dans le quartier, et, dans un but de libertinage infâme, il eut les plus grandes attentions pour la Cardinal; il l'avait tirée de la plus profonde misère, en espérant faire d'Olympe sa maîtresse; mais, en 1838, la fille avait quitté sa mère, et *faisait* sans doute *la vie,* pour employer l'expression par laquelle le peuple parisien peint l'abus des précieux dons de la nature et de la jeunesse.

Chercher une fille dans Paris, c'est chercher une ablette en Seine, il faut le hasard d'un coup de filet. Ce hasard était venu. La mère Cardinal, qui, pour régaler une commère l'avait menée au théâtre de Bobino, avait reconnu dans la jeune première sa fille, que le premier comique tenait sous sa domination depuis trois ans. La mère, d'abord assez flattée de voir son héritière en belle robe lamée, coiffée comme une duchesse, ayant des bas à jour, des souliers de satin, et applaudie à son entrée, avait fini par lui crier de sa place :

— T'auras de mes nouvelles, assassin de ta mère!... Je saurai si de méchants cabotins ont le droit de venir débaucher des filles de seize ans!...

Elle voulut guetter sa fille à la sortie, mais la jeune première et le premier comique avaient sans doute sauté par-dessus la rampe, et s'en étaient allés dans le gros du public, au lieu de sortir par la porte du théâtre, où la veuve Cardinal et la mère Mahoudeau, sa bonne amie, firent un tapage infernal, que deux gardes municipaux apaisèrent. Cette auguste institution, devant laquelle les deux femmes abaissèrent le diapason de leur voix, fit observer à la mère qu'à seize ans sa fille avait l'âge du théâtre, et qu'au lieu de crier à la porte après le directeur, elle pouvait le citer à la justice de paix ou à la police correctionnelle, à son choix.

Le lendemain, madame Cardinal se proposait de consulter Cérizet, vu qu'il travaillait à la justice de paix; mais, avant de se rendre à son antre de la rue des Poules, elle avait été foudroyée

par le portier de la maison où demeurait le vieux Toupillier, son oncle, lequel, lui avait dit cet homme, n'avait pas deux jours à vivre, étant à toute extrémité.

— Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse? avait répondu la veuve Cardinal.

— Nous comptons sur vous, ma chère madame Cardinal; vous ne nous oublierez pas pour le bon avis que nous vous donnons. Voici la chose. Dans les derniers temps, votre pauvre oncle, ne pouvant plus se remuer, a eu confiance en moi pour aller toucher les loyers de sa maison, rue Notre-Dame de Nazareth, et les arrérages d'une inscription de rente qu'il a sur le Trésor, de dix-huit cents francs...

A cet instant, les yeux de la veuve Cardinal étaient devenus fixes, d'errants qu'ils étaient.

— Oui, ma petite, avait repris le sieur Perrache, petit portier bossu; et, vu que vous êtes la seule qui pensiez à lui, qui lui portiez de temps en temps du poisson et qui l'alliez voir, peut-être qu'il ferait des dispositions en votre faveur... Ma femme, dans ces derniers jours-ci, l'a gardé, l'a veillé; elle lui a parlé de vous, mais il ne voulait pas qu'on vous dît qu'il était si malade... Voyez-vous, il est temps de vous montrer. Dame, voilà tout à l'heure deux mois qu'il ne va plus à son affaire.

— Avouez, mon vieux gratte-cuir, avait répondu la mère Cardinal au portier, cordonnier de son état, en allant avec une excessive rapidité vers la rue Honoré-Chevalier, où logeait son oncle dans une affreuse mansarde, qu'il m'aurait bien poussé du poil dans la main avant que je pusse imaginer cela!... Quoi! mon oncle Toupillier riche! le bon pauvre de l'église Saint-Sulpice!

— Ah! avait repris le portier, il se nourrissait bien,... il couchait tous les soirs avec sa bonne amie, une grosse bouteille de vin de Roussillon. Ma femme en a goûté; mais à nous, il nous disait que c'était du vin à six. C'est le marchand de vin de la rue des Canettes qui le lui fournissait.

— Ne parlez pas de tout cela, mon brave, avait dit la veuve Cardinal en se séparant du portier qui venait de lui donner cet avis, j'aurai soin de vous,... s'il y a quelque chose.

Ce Toupillier, ancien tambour-major aux gardes-françaises, avait

passé, deux ans avant 1789, au service de l'Église en devenant suisse de Saint-Sulpice. La Révolution l'avait privé de son état, et il était tombé dans une misère effroyable. Il fut alors obligé de prendre la profession de modèle, car il *jouissait* d'un beau physique.

A la renaissance du culte, il reprit la hallebarde; mais, en 1816, il fut destitué, tant à cause de son immoralité que de ses opinions politiques : il passait pour bonapartiste. Néanmoins, comme retraite, on le souffrit à la porte, où il donna de l'eau bénite. Plus tard, une affaire fâcheuse, dont nous aurons à parler tout à l'heure, lui fit perdre son goupillon; mais, trouvant encore le moyen de se rattacher au sanctuaire, il obtint d'être souffert en qualité de pauvre à la porte de l'église. A cette époque, riche de soixante et douze ans sonnés, il s'en octroya quatre-vingt-seize et commença le métier de centenaire.

Dans tout Paris, il était impossible de trouver une barbe et des cheveux comme ceux de Toupillier. Il marchait courbé presque en deux, il tenait un bâton d'une main tremblotante, une main couverte du lichen qui se voit sur les granits, et il tendait le chapeau classique, crasseux, à larges bords, rapetassé, dans lequel tombaient d'abondantes aumônes. Ses jambes, entortillées dans des linges et des haillons, traînaient d'effroyables sparteries en dedans desquelles il adaptait d'excellentes semelles en crin. Il se saupoudrait le visage d'ingrédients qui simulaient des taches de maladies graves, des rugosités, et il jouait admirablement la sénilité du centenaire. Il eut cent ans à compter de 1830, et il en avait réellement quatre-vingts. Il était le chef des pauvres, le maître de la place, et tous ceux qui venaient mendier sous les arcades de l'église, à l'abri des persécutions des agents de police et sous la protection du suisse, du bedeau, du donneur d'eau bénite et aussi de la paroisse, lui payaient une espèce de dîme.

Quand, en sortant, un héritier, un marié, quelque parrain, disait : « Voilà pour vous tous, et qu'on ne tourmente personne, » Toupillier, désigné par le suisse son successeur, empochait les trois quarts des dons et ne donnait qu'un quart à ses acolytes, dont le tribut s'élevait à un sou par jour. L'argent et le vin furent ses deux dernières passions : mais il régla la seconde et s'adonna tout entier à la première, sans négliger son bien-être. Il buvait le soir, après

dîner, l'église fermée; il s'endormit pendant vingt ans dans les bras de l'ivresse, sa dernière maîtresse.

Le matin, au jour, il était à son poste avec tous ses moyens. Du matin à son dîner, qu'il allait faire chez le père Lathuile, illustré par Charlet, il rongeait des croûtes de pain pour toute nourriture, et il les rongeait en artiste, avec une résignation qui lui valait d'abondantes aumônes. Le suisse, le donneur d'eau bénite, avec lesquels il s'entendait peut-être, disaient de lui :

— C'est le pauvre de l'église; il a connu le curé Languet, qui a bâti Saint-Sulpice; il a été vingt ans suisse, avant et après la Révolution; il a cent ans.

Cette petite biographie, connue des dévotes, était la meilleure de toutes les enseignes, et aucun chapeau ne fut mieux achalandé dans tout Paris. Il avait acheté sa maison en 1826 et sa rente en 1830.

D'après la valeur des deux biens, il devait faire six mille francs de recettes par an, et les avoir placés avec une usure semblable à celle de Cérizet, car le prix de la maison fut de quarante mille francs, et la rente coûta quarante-huit mille francs. La nièce, abusée par son oncle, tout aussi bien que les portiers, les petits fonctionnaires de l'église et les âmes dévotes, le croyait plus malheureux qu'elle, et, quand elle avait des poissons avancés, elle les apportait au pauvre homme.

Elle se jugea donc en droit de tirer parti de ses libéralités et de sa pitié pour un oncle qui devait avoir une foule de collatéraux inconnus, car elle était la troisième et dernière fille Toupillier; elle avait quatre frères, et son père, commissionnaire à charrette, lui parlait dans son enfance de trois tantes et de quatre oncles ayant tous les destinées les plus saugrenues.

Après avoir vu le malade, elle avait pris son train de galop pour venir consulter Cérizet en lui apprenant comment elle avait retrouvé sa fille, et les raisons, les objections, les indices qui lui faisaient croire que son oncle Toupillier cachait un tas d'or dans son grabat. La mère Cardinal ne se reconnaissait pas assez forte pour s'emparer de cette succession légalement ou illégalement, et elle était venue se confier à Cérizet.

L'usurier des pauvres, semblable aux égoutiers, trouvait enfin des diamants dans la fange où il barbotait depuis quatre ans en y

épiant un de ces hasards qui, dit-on, se rencontrent au milieu de ces faubourgs d'où sortent quelques héritiers en sabots. Tel était le secret de sa mansuétude avec l'homme de qui la ruine était jurée. On peut imaginer son anxiété en attendant le retour de la veuve Cardinal, à qui ce profond ourdisseur de trames ténébreuses avait donné les moyens de vérifier ses soupçons sur l'existence du trésor, en lui promettant un succès complet, si elle voulait s'en remettre à lui du soin de recueillir cette moisson. Il n'était pas homme à reculer devant un crime, surtout quand il voyait chance à le faire commettre par autrui, tout en s'appliquant les bénéfices. Il achetait alors la maison de la rue Geoffroy-Marie, et il se voyait enfin bourgeois de Paris, capitaliste en état d'entreprendre de belles affaires.

— Mon Benjamin, dit la revendeuse de marée, abordant Cérizet d'un visage enflammé aussi bien par la cupidité que par la rapidité de la course, mon oncle couche sur plus de cent mille francs d'or!... et je suis certaine que les Perrache, sous couleur de le soigner, ont reluqué le magot.

— Partagée entre quarante héritiers, dit Cérizet, cette fortune ne donnerait pas grand'chose à chacun. Écoutez, mère Cardinal, j'épouse votre fille : donnez-lui l'or de votre oncle, et je vous laisserai la rente et la maison en usufruit.

— Nous ne courons aucun risque?

— Aucun.

— C'est fait, dit madame veuve Cardinal en tôpant dans la main de son futur gendre. Six mille livres de rente : la belle vie!

— Et un gendre comme moi donc! ajouta Cérizet.

— Je serai bourgeoise de Paris! s'écria la Cardinal.

— Maintenant, reprit Cérizet après une pause pendant laquelle le gendre et la belle-mère s'embrassèrent, je dois aller étudier le terrain. Ne quittez plus la place : vous annoncerez au portier que vous attendez un médecin. Le médecin, ce sera moi, et n'ayez pas l'air de me connaître.

— Es-tu fûté, gros drôle! dit la mère Cardinal en donnant une tape sur le ventre de Cérizet en façon d'adieu.

Une heure après, Cérizet, vêtu tout en noir, déguisé par une perruque rousse et par une physionomie artistement dessinée, arriva

rue Honoré-Chevalier, en cabriolet de régie. Il demanda au portier-cordonnier de lui indiquer le logement d'un pauvre nommé Toupillier.

— Monsieur, dit le portier, est le médecin qu'attend madame Cardinal ?

Cérizet avait sans doute réfléchi à la gravité de ce rôle, car il évita de répondre.

— C'est par ici? dit-il en se dirigeant au hasard vers un des côtés de la cour.

— Non, monsieur, répondit le sieur Perrache, qui le conduisit à un escalier de service menant à la mansarde occupée par le pauvre.

Restait au curieux concierge la ressource de questionner le cocher de cabriolet, et nous le laisserons occupé à poursuivre son enquête de ce côté.

La maison où demeurait Toupillier est une de celles qui sont sujettes à perdre la moitié de leur profondeur en vertu du plan d'alignement, car la rue Honoré-Chevalier est une des plus étroites du quartier Saint-Sulpice. Le propriétaire, auquel la loi défendait d'élever de nouveaux étages ou de réparer, étant obligé de louer cette bicoque dans l'état où il l'avait achetée, ce bâtiment, excessivement laid sur la rue, se composait d'un premier étage surmonté de mansardes au-dessus d'un rez-de-chaussée et d'un petit corps de logis en équerre sur chaque côté. La cour se terminait par un jardin planté d'arbres qui dépendait de l'appartement du premier étage. Ce jardin, séparé de la cour par une grille, aurait permis à un propriétaire riche de vendre à la ville la maison et de la rebâtir sur l'emplacement de la cour ; mais tout le premier étage était loué par un bail de dix-huit ans à un personnage mystérieux sur lequel ni la police officielle du portier ni la curiosité des autres locataires n'avaient pu trouver à mordre.

Ce locataire, alors âgé de soixante-six ans, avait, en 1829, fait adapter un escalier à la fenêtre du corps de logis en retour qui donnait sur le jardin, pour y descendre et s'y promener sans passer par la cour. La moitié du rez-de-chaussée à gauche était occupée par un brocheur qui, depuis dix ans, avait transformé les remises et les écuries en ateliers, et l'autre moitié par un relieur. Le relieur et le brocheur occupaient chacun la moitié des mansardes sur la

rue. Les mansardes au-dessous d'un des corps de logis en retour dépendaient de l'appartement du mystérieux personnage. Enfin, Toupillier payait cent francs pour le grenier qui couronnait l'autre petit corps de logis à gauche, et où l'on montait par un escalier qu'éclairaient des jours de souffrance. La porte cochère offrait ce renfoncement circulaire indispensable dans une rue étroite où deux voitures ne peuvent se rencontrer.

Cérizet prit une corde qui servait de rampe pour gravir l'espèce d'échelle menant à la chambre où se mourait le centenaire; dans cette chambre l'attendait l'affreux spectacle d'une misère jouée.

A Paris, tout ce qui se fait exprès est admirablement réussi. Les pauvres, en ceci, sont aussi forts que les boutiquiers pour leurs étalages, que les faux riches qui veulent obtenir du crédit.

Le plancher n'avait jamais été balayé; les carreaux disparaissaient sous une espèce de litière composée d'ordures, de poussière, de boue séchée et de tout ce que jetait Toupillier. Un mauvais poêle de fonte dont le tuyau se rendait dans le trumeau d'une cheminée condamnée était le meuble le plus apparent de ce taudis; au fond d'une alcôve était placé un lit dit en tombeau, à pentes et à bonnes grâces en serge verte dont les vers avaient fait de la dentelle. La fenêtre, presque aveugle, avait sur ses vitres comme une taie de crasse qui dispensait d'y mettre des rideaux. Les murs, blanchis à la chaux, offraient au regard une teinte fuligineuse due au charbon et aux mottes que le pauvre brûlait dans son poêle. Sur la cheminée, il y avait un pot à eau ébréché, deux bouteilles et une assiette fêlée. Une mauvaise commode vermoulue contenait le linge et les habits propres; le mobilier consistait en une table de nuit de l'espèce la plus vulgaire, une table valant quarante sous, et deux chaises de cuisine presque dépaillées. Le costume, si pittoresque, du centenaire pendait accroché à un clou, et, au bas, les informes sparteries qui lui servaient de souliers, son bâton prestigieux et son chapeau formaient une espèce de panoplie de la misère.

En entrant, Cérizet embrassa d'un coup d'œil rapide le vieillard. Sa tête reposait sur un oreiller brun de crasse, sans taie, et son profil anguleux, pareil à celui que, dans le dernier siècle, des graveurs se sont amusés à faire avec des paysages à roches menaçantes, se dessinait en noir sur le fond vert des rideaux. Toupillier,

homme de près de six pieds, regardait fixement un objet idéal au pied de son lit; il ne remua point en entendant grogner la lourde porte, armée de fer et à forte serrure, qui fermait solidement son domicile.

— A-t-il sa connaissance? dit Cérizet, devant lequel la Cardinal recula, car elle ne le reconnut qu'à la voix.

— A peu près, dit madame Cardinal.

— Venez, dit Cérizet, sur l'escalier, pour qu'il ne puisse pas nous entendre. Voici comment nous nous y prendrons, ajouta-t-il en parlant à l'oreille de sa future belle-mère. Il est faible, mais il n'a pas mauvais visage et nous avons bien huit jours devant nous. D'ailleurs, je vais aller chercher un médecin qui nous convienne. Je reviendrai un de ces soirs avec six têtes de pavots. Dans l'état où il est, voyez-vous, une décoction de pavots le plongera dans un profond sommeil. Je vous enverrai un lit de sangle, sous prétexte de vous faire un coucher pour passer les nuits auprès de lui. Nous le transporterons endormi du lit vert sur le lit de sangle, et, quand nous aurons reconnu la somme que contient ce précieux meuble, eh bien, nous ne manquerons pas de moyens de transport. Le médecin nous dira s'il est en état de vivre quelques jours, et surtout de tester.

— Mon fils!...

— Mais il faut savoir quels sont les habitants de cette baraque; les Perrache peuvent donner l'alarme, et autant de locataires, autant d'espions.

— Bah! je sais déjà, répondit madame Cardinal, que M. du Portail, le locataire du premier, un petit vieux, a soin d'une folle que j'entends appeler Lydie depuis ce matin par une vieille Flamande nommée Katt. (Voir *Misères et Splendeurs des courtisanes.*) Ce vieillard a pour tout domestique un valet de chambre, un autre vieux appelé Bruno, qui fait tout, excepté la cuisine.

— Mais ce relieur et ce brocheur, repartit Cérizet, ça travaille dès le matin. Enfin il faudra voir, ajouta-t-il comme un homme qui n'avait pas encore de plan bien arrêté. Je vais toujours passer à la mairie de votre arrondissement pour avoir l'acte de naissance d'Olympe et préparer la publication des bans. De samedi prochain en huit la noce!

— Va-t-il ! va-t-il, ce gueux-là ! dit la mère Cardinal en poussant de l'épaule ce redoutable gendre.

En descendant, Cérizet fut surpris de voir le petit vieux, ce du Portail, se promenant dans le jardin avec un des personnages les plus importants du gouvernement, le comte Martial de la Roche-Hugon. Il resta dans la cour, examinant cette vieille maison bâtie sous Louis XIV et dont les murs jaunes, quoiqu'en pierres de taille, pliaient comme le vieux Toupillier ; il regardait les deux ateliers et y comptait les ouvriers. Cette maison était silencieuse comme un cloître. Observé lui-même, Cérizet s'en alla, pensant à toutes les difficultés que présentait l'extraction de la somme cachée par le moribond, quoiqu'elle fût sous un petit volume.

— Enlever cela pendant la nuit? se disait-il, les portiers sont aux aguets, et, le jour, on sera vu par vingt personnes... On porte assez difficilement vingt-cinq mille francs d'or sur soi.

Les sociétés ont deux termes de perfection : le premier est l'état d'une civilisation où la morale, également infusée, ne permet pas même l'idée du crime : les jésuites arrivaient à ce terme sublime qu'a présenté l'Église primitive; le second est l'état d'une autre civilisation où la surveillance des citoyens les uns sur les autres rend le crime impossible. Le terme que cherche la société moderne est celui où un méfait offre de telles difficultés, qu'il faut véritablement ne pas raisonner pour essayer de le commettre. En effet, aucune des iniquités que la loi n'atteint pas ne reste réellement impunie, et le jugement social est plus sévère encore que celui des tribunaux. Qu'on supprime sans témoins un testament, comme Minoret, le maître de poste de Nemours, ce crime est traqué par l'espionnage de la vertu comme un vol est observé par la police. Aucune indélicatesse ne passe inaperçue, et partout où il y a lésion, la marque reste saisissable. On ne peut pas plus faire disparaître les choses que les hommes, tant, à Paris surtout, les objets sont numérotés, les maisons gardées, les rues observées, les places espionnées. Pour vivre à l'aise, le délit veut une sanction comme celle de la Bourse, comme celle donnée par les clients de Cérizet, qui ne se plaignaient pas et qui eussent tremblé de ne pas trouver leur écorcheur à sa cuisine, le mardi.

— Eh bien, mon cher monsieur, dit la portière en allant au-

devant de Cérizet, comment va-t-il, cet ami de Dieu, ce pauvre homme?...

— Je ne suis pas médecin, répondit Cérizet, qui décidément déclinait le rôle; je suis l'homme d'affaires de madame Cardinal; je viens de lui conseiller de se faire faire un lit pour être à portée, jour et nuit, de donner des soins à son oncle, mais peut-être faudrait-il une garde.

— Je puis bien en servir, dit madame Perrache, j'ai gardé des femmes en couche.

— Eh bien, nous verrons, dit Cérizet, j'arrangerai cela... Qui donc avez-vous pour locataire du premier?

— M. du Portail... Oh! voilà trente ans qu'il loge ici; c'est un rentier, monsieur, un vieillard bien respectable... Vous savez, les rentiers, ils vivent de leurs rentes... Il a été dans les affaires. Voilà bientôt onze ans qu'il essaye de rendre la raison à la fille d'un de ses amis, mademoiselle Lydie de la Peyrade. Elle est bien soignée, allez, et par les deux plus fameux médecins, et, ce matin encore, il y a *évu* une consultation... Mais, jusqu'ici, rien n'a pu la guérir, et même qu'il faut la garder de près, car, des fois, elle se relève la nuit...

— Mademoiselle Lydie de la Peyrade! s'écria Cérizet; et vous êtes bien sûre du nom?

— Madame Katt, sa gouvernante, qui fait aussi le peu de cuisine de la maison, me l'a dit mille fois, quoique, en général, ni M. Bruno, le domestique, ni madame Katt, ne causent. C'est parler à des murailles que de vouloir en obtenir des renseignements... Voilà vingt ans que nous sommes portiers, nous n'avons jamais rien su de M. du Portail. Bien mieux, mon cher monsieur, il est propriétaire de la petite maison à côté; vous voyez la porte bâtarde? eh bien, il peut sortir à sa fantaisie et recevoir du monde par là sans que nous en sachions rien. Notre propriétaire n'est pas plus avancé que nous là-dessus; quand on sonne à la porte bâtarde, c'est M. Bruno qui va ouvrir...

— Ainsi, dit Cérizet, vous n'avez pas vu passer le monsieur avec qui ce vieux cachottier est en train de causer?

— Tiens! mais non...

— C'est la fille de l'oncle à Théodose, se dit Cérizet en remontant

en cabriolet. Du Portail serait-il le protecteur qui, dans le temps, a envoyé deux mille cinq cents francs à mon drôle?... Si je faisais parvenir une lettre anonyme à ce petit vieux pour l'avertir du danger que vingt-cinq mille francs de lettres de change font courir à M. l'avocat?

Une heure après, un lit de sangle complet arriva pour madame Cardinal, à qui la curieuse portière offrit ses services pour lui donner à manger.

— Voulez-vous voir M. le curé? dit la mère Cardinal à son oncle.

Elle avait remarqué que l'arrivée du lit le tirait de sa somnolence.

— Je veux du vin! répondit le pauvre.

— Comment vous trouvez-vous, père Tourpillier? demanda madame Perrache, intervenant de sa voix la plus câline.

— Je vous dis que je veux du vin! répéta le bonhomme avec une énergique insistance qu'on n'aurait pas attendue de sa faiblesse.

— C'est à savoir si ça vous est bon, *nononcle,* dit la Cardinal d'un ton caressant. Faudrait attendre l'idée du médecin.

— Des médecins! j'en veux pas, s'écria Toupillier; et vous, qu'est-ce que vous faites ici? Je n'ai besoin de personne.

— Bon oncle, je venais savoir si quelque chose pourrait vous ragoûter; j'ai de la limande bien fraîche : hein! une *tite* limande sur le plat avec un filet de citron?

— Il est propre, votre poisson, répondit Toupillier, une vraie pourriture! Le dernier que vous m'avez apporté, il y a plus de six semaines, est encore dans la commode, vous pouvez le reprendre.

— Dieu! c'est ingrat, ces malades! dit la Cardinal en parlant bas à la dame Perrache.

En même temps, pour faire acte de sollicitude, elle arrangea l'oreiller sous la tête du malade en disant :

— La, *nononcle;* n'est-ce pas que nous sommes mieux comme ça?

— Laissez-moi tranquille, hurla Toupillier avec colère, je veux être seul; du vin! et fichez-moi la paix!

— Ne vous fâchez pas, petit oncle, on va vous en chercher, de ce vin!

— Du vin à six, rue des Canettes! cria le pauvre.

— Oui, reprit la mère Cardinal; mais laissez-moi un peu comp-

ter mes espèces. Je veux meubler un peu gentiment votre cave. Tiens! un oncle, c'est un second père, et on ne doit rien regarder pour lui!

En même temps, s'asseyant, les jambes écartées, sur une des deux chaises dépaillées, elle déménagea sur son tablier tout le contenu de ses poches : un couteau, sa tabatière, deux reconnaissances du mont-de-piété, des croûtes de pain et force monnaie de billon, dont elle finit par extraire quelques pièces blanches.

Cette exhibition, destinée à constater le dévouement le plus généreux et le plus empressé, resta sans résultat. Toupillier ne parut pas même l'avoir remarquée. Épuisé par la fiévreuse énergie avec laquelle il avait demandé son remède favori, il fit un effort pour changer de position, et, le dos tourné à ses deux gardes-malades, après avoir encore murmuré : « Du vin! du vin! » il ne laissa plus entendre qu'une respiration stertoreuse accusant l'état de la poitrine qui commençait à s'engouer.

— Faut pourtant aller *y* chercher son vin! dit la Cardinal en réintégrant d'assez mauvaise humeur dans ses poches toute la cargaison qu'elle en avait tirée.

— Si vous ne voulez pas vous déranger, mère Cardinal?... dit la portière, toujours empressée d'offrir ses services.

La revendeuse eut un moment d'hésitation; mais, pensant qu'il y aurait peut-être quelque lumière à tirer d'une conversation avec le marchand de vin, et, d'ailleurs, tant que Toupillier couverait le trésor, la portière pouvant être laissée seule avec lui sans inconvénient :

— Merci, madame Perrache! dit-elle, vaut autant que je m'habitue à connaître ses fournisseurs.

Après avoir avisé derrière la table de nuit une bouteille crasseuse qui pouvait largement contenir deux litres :

— Nous disons donc rue des Canettes? demanda-t-elle à la concierge.

— Au coin de la rue Guisarde, répondit la femme Perrache, le sieur Legrelu, un grand bel homme qui a des gros favoris et pas de cheveux.

Puis, baissant la voix :

— Son vin à six, vous savez, c'est du roussillon *première*. D'ail-

leurs, le marchand de vin est au fait; il suffira de lui insinuer que vous venez pour sa pratique, le pauvre de Saint-Sulpice.

— Faut pas me dire deux fois les choses, répondit la Cardinal en ouvrant la porte et en faisant une fausse sortie. — Ah çà! dit-elle en revenant, quoi donc qu'il brûle dans son poêle, si on avait à chauffer quelque remède?

— Dame, répondit la portière, il ne fait déjà pas de grandes provisions pour l'hiver; aujourd'hui, que nous sommes en pur été...

— Et pas un poêlon seulement! pas un pot! continua la Cardinal; *qué* ménage, bon Dieu! C'est comme quelque chose pour aller aux provisions : car, enfin, c'est-*t*-honteux que le monde voie tout ce que vous rapportez du marché.

— Je puis vous prêter un cabas, dit la portière, toujours empressée et officieuse.

— Merci! je vais faire l'emplette d'un panier, répondit la marchande de marée, plus occupée de ce qu'il y aurait à déménager de chez le pauvre que de ce qu'il y aurait à y apporter. Doit y avoir dans le voisinage, ajouta-t-elle, un Auvergnat qui vend du bois et du charbon?

— Au coin de la rue Férou, vous trouverez votre affaire : un bel établissement où il y a des bûches peintes en arcade autour de la boutique, qu'on jugerait qu'elles vont vous parler.

— Je vois ça d'ici, dit madame Cardinal.

Avant de sortir définitivement, elle eut une hypocrisie d'une grande profondeur. On l'avait vue hésiter à laisser seule la portière auprès du malade :

— Madame Perrache, lui dit-elle, vous ne le quittez pas, ce chéri, que je ne *soye* revenue!...

On a pu remarquer que Cérizet, dans l'affaire qu'il allait aborder, n'avait pas un parti très-résolûment pris. Le rôle du médecin, qu'au premier moment il avait eu l'idée de se donner, avait fini par lui faire peur, et il ne s'était plus présenté aux Perrache que comme l'homme d'affaires de sa complice. Une fois seul, il compta mieux avec lui-même et reconnut que son plan, d'abord compliqué d'un médecin, d'une garde-malade et d'un notaire, se présentait entouré des plus sérieuses difficultés. Un testament régulier en faveur de madame Cardinal n'était pas une œuvre qui pût s'im-

proviser. Il fallait de longue main acclimater à cette idée l'esprit revêche et soupçonneux du pauvre, et la mort était là qui, en un tour de main, pouvait déjouer les plus savantes préparations.

Quant à renouveler la scène du *Légataire* de Regnard, le moyen d'y penser, au milieu des raffinements d'une police et d'une civilisation qui ne semblent occupées qu'à disputer au drame et au roman ce qui peut leur rester encore d'air respirable!

Sans doute, en renonçant à faire tester le moribond, on laissait la rente de mille huit cent francs inscrite au grand-livre, et la maison de la rue Notre-Dame de Nazareth, aller aux héritiers de la loi; et madame Cardinal, à laquelle il avait été question d'assurer la propriété de ces deux objets, n'y viendrait plus que pour sa part de successible; mais abandonner cette portion apparente de l'hoirie, c'était le moyen le plus sûr de s'en approprier la portion occulte. Celle-ci, d'ailleurs, préalablement mise en sûreté, qui empêcherait de revenir à la tentative du testament?

Ramenant donc l'*opération* à des termes beaucoup plus simples, Cérizet la résuma à la manœuvre des têtes de pavots dont il avait déjà parlé, et, muni de cette seule arme de guerre, il se disposait à retourner chez Toupillier, pour donner à madame Cardinal de nouvelles instructions, quand il la rencontra, ayant sous le bras le panier dont elle venait de faire l'acquisition ; elle portait dans ce panier la panacée du malade.

— Eh bien, dit l'usurier, c'est comme çà que vous êtes à votre poste!

— Il a bien fallu sortir pour lui acheter du vin, répondit la Cardinal. Il crie comme un brûlé qu'on lui *fiche* la paix, qu'il veut être seul et qu'on lui donne de sa tisane! C'est son idée, à c't homme, que le roussillon première est ce qu'il y a de mieux pour son indisposition ; je vais lui en flanquer son soûl ; au moins, quand il sera *bu*, peut-être qu'il se tiendra plus tranquille.

— Vous avez raison, dit sentencieusement Cérizet. On ne doit jamais contrarier les malades; mais ce vin, voyez-vous, il faut le corriger : en y faisant infuser ceci (et en même temps il levait l'un des couvercles du panier et y insinuait des têtes de pavot), vous procurerez à ce pauvre bonhomme un bon petit sommeil d'au moins cinq ou six heures; dans la soirée, je viendrai vous retrou-

ver, et rien, je pense, ne nous empêchera plus d'examiner un peu les forces de la succession.

— Compris! dit madame Cardinal en clignant de l'œil.

— A ce soir donc! dit l'usurier sans prolonger plus longtemps la conversation.

Il avait le sentiment d'une affaire difficile et véreuse, et ne tenait pas à être aperçu dans la rue, causant avec sa complice.

En rentrant dans la mansarde du pauvre, la Cardinal le trouva toujours livré à la même somnolence ; elle congédia madame Perrache, et vint à la porte recevoir une falourde toute sciée qu'elle avait commandée à l'Auvergnat de la rue Férou.

Dans un poêlon de terre dont elle s'était munie, et qui s'adaptait à cette ouverture pratiquée dans la partie supérieure du poêle des pauvres pour y recevoir leur marmite, elle jeta les têtes de pavot baignant dans les deux tiers du vin qu'elle avait apporté, et alluma un grand feu sous le vase, de manière à obtenir rapidement la décoction convenue.

La crépitation du bois et la chaleur, qui ne tarda pas à se répandre dans la chambre, réveillèrent Toupillier de son engourdissement. Voyant son poêle allumé :

— Du feu ici! s'écria-t-il, vous voulez donc incendier la maison!

— Mais, *nononcle,* répondit la Cardinal, c'est du bois que j'ai acheté, de mes fonds à moi, pour dégourdir votre vin. Le médecin ne veut pas que vous en preniez du froid.

— Où est-il, ce vin? demanda alors Toupillier, qui se calma un peu à l'idée que cette cuisine ne se faisait pas à ses frais.

— Faut qu'il jette un bouillon, répondit la garde-malade; le médecin l'a bien recommandé. Pourtant, si vous voulez être sage, je vais vous en donner un demi-verre de froid pour *tancher* votre pépie. Je prends ça sur moi, vous n'en direz rien!

— Je ne veux pas de médecins, c'est des scélérats pour faire mourir le monde! cria Toupillier, que l'idée de boire avait ranimé. Eh bien, et ce vin? ajouta-t-il du ton d'un homme dont la patience était à bout.

Convaincue que, si cette complaisance ne faisait pas de mal, elle ne pouvait pas faire de bien, la Cardinal emplit à moitié un verre, et, pendant que d'une main elle le présentait au malade, de

l'autre elle le soulevait sur son séant afin qu'il fût en position de boire.

De ses doigts décharnés et avides, Toupillier s'empara du verre, et, après en avoir absorbé le contenu d'un seul trait :

— Une belle *lichette!* dit-il, et encore qu'il y a de l'eau dedans!

— Ah! faut pas dire ça, *nononcle!* j'ai été le chercher moi-même chez le père Legrelu, et je vous le sers là au naturel; mais laissez mijoter l'autre; le médecin a dit qu'on pouvait vous en donner à votre soif.

Toupillier se résigna en haussant les épaules, et, au bout d'un quart d'heure la mixture étant en état de lui être servie, la Cardinal, sans nouvelle provocation, lui en apporta une tasse pleine à ras.

L'avidité que le pauvre mit à boire ne lui permit pas de s'apercevoir d'abord que le vin était frelaté; mais, à la dernière gorgée, il perçut une saveur fade et nauséabonde, et jeta la tasse sur son lit en criant qu'on voulait l'empoisonner.

— Tenez! voilà comme c'en est, du poison, répondit la revendeuse en faisant égoutter dans sa bouche ce qui restait au fond du vase; puis elle soutint au pauvre que, s'il ne trouvait pas au vin sa saveur ordinaire, c'est qu'il avait la bouche *mauvaise.*

A la suite de ce débat, qui se continua pendant quelque temps, le narcotique commença à opérer, et, au bout d'une heure, le malade était profondément endormi.

Dans son désœuvrement, en attendant Cérizet, la Cardinal eut une idée : elle pensa que, pour la commodité des allées et venues qui seraient nécessaires, le moment arrivé d'exporter le trésor, il était bon d'amortir la vigilance des Perrache. En conséquence, après avoir pris le soin d'aller jeter les têtes de pavots dans les lieux d'aisances, elle appela la concierge, et lui dit :

— Mère Perrache, venez donc goûter *son* vin! N'aurait-on pas cru qu'*il* était pour en avaler une feuillette? V'là qu'après la première tasse, il n'en veut plus!

— A la vôtre, dit la concierge en trinquant avec la Cardinal, qui eut soin de lui faire raison avec du vin naturel.

Gourmet moins distingué que le pauvre, madame Perrache ne trouva à l'insidieux liquide, que d'ailleurs elle buvait froid, aucun

goût qui pût lui faire soupçonner sa vertu narcotique; au contraire, elle déclara que c'était un *velours*, et regretta que son mari ne fût pas là pour prendre sa part de l'écot.

Après une assez longue causerie, les deux commères se séparèrent. Alors, avec de la charcuterie dont elle s'était approvisionnée et le restant du roussillon, madame Cardinal fit un repas qu'elle couronna par une sieste. Sans parler des émotions de la journée, l'influence d'un des vins les plus capiteux du monde aurait suffi à expliquer la profondeur et la durée de son sommeil; quand elle se réveilla, le jour commençait à tomber.

Son premier soin fut de donner un coup d'œil au lit du malade. Il avait le sommeil agité et rêvait à haute voix.

— Des diamants, disait-il, des diamants? A ma mort! pas auparavant!

— Tiens! dit madame Cardinal, il ne manquerait plus que ça, qu'il eût des diamants...

Et, comme elle vit que Toupillier paraissait en proie à un violent cauchemar, au lieu de le soulager en l'aidant à changer de position, elle se penchait sur la tête pour ne rien perdre de ses paroles, espérant qu'elle pourrait recueillir quelque importante révélation.

A ce moment, un coup sec frappé à la porte, dont l'excellente garde-malade avait eu le soin de retirer la clef, lui annonça la venue de Cérizet.

— Eh bien? dit-il en rentrant.

— Eh bien, il a pris la drogue. Il y a bien quatre bonnes heures qu'il dort comme un Jésus. Tout à l'heure, en rêvassant, il a parlé de diamants.

— Mon Dieu! dit Cérizet, il n'y aurait rien d'étonnant qu'on en trouvât. Ces pauvres, quand ils se mettent à être riches, ça fait des amas de tout...

— Ah çà! petit père, demanda la Cardinal, quelle fut donc votre idée d'aller dire à la mère Perrache que vous êtes mon homme d'affaires, et que vous ne faites pas dans la médecine? C'était convenu ce matin, que vous veniez sous la couleur d'un médecin...

Cérizet ne voulait pas avouer que l'usurpation de ce titre lui avait paru grave; il aurait craint de décourager sa complice.

— Je voyais cette femme, répondit-il, se disposant à me deman-

der une consultation. je m'en suis débarrassé de cette façon.

— Tiens! dit la Cardinal, les beaux esprits se rencontrent; et ç'a été aussi mon truc de lui tourner la chose dans ce sens; de voir venir un homme d'affaires, ça semblait lui donner des idées à madame gratte-cuir... Vous ont-ils vu entrer, les Perrache?

— Il m'a semblé, répondit Cérizet, que la femme dormait dans son fauteuil.

— Elle devait dormir, dit la Cardinal d'un air significatif.

— Quoi, vraiment? demanda Cérizet.

— Parbleu! dit la revendeuse, quand il y a en pour un, il y en a pour deux; on *y* a fait prendre le restant de la drogue.

— Quant au mari, reprit Cérizet, il est là, car, tout en tirant sa manique, il m'a fait un gracieux signe de connaissance dont je me serais très-bien passé.

— Laissez donc que la nuit soit tout à fait venue, nous allons lui monter une *msloch* qu'il n'y verra que du feu.

En effet, un quart d'heure plus tard, avec une verve dont l'usurier resta émerveillé, la revendeuse organisa au naïf portier la comédie d'un *monsieur* qui ne veut pas se laisser reconduire et avec lequel on fait assaut de politesse. Ayant l'air de convoyer le prétendu médecin jusqu'à la porte de la rue, au milieu de la cour, elle feignit que le vent avait soufflé sa lumière et, sous prétexte de la rallumer, elle éteignit celle de Perrache. Tout ce tracas, accompagné d'exclamations et d'une étourdissante loquacité, fut si vertement mené, que, appelé devant la justice, le concierge n'aurait pas hésité à déposer sous serment qu'entre neuf et dix heures de la soirée, le docteur, dont il avait constaté la venue, était descendu de chez le pauvre et avait quitté la maison.

Quand les deux complices furent ainsi tranquillement en possession du théâtre de leurs opérations, la Cardinal fit du Béranger sans le savoir, et, comme s'il se fût agi d'abriter les amours de Lisette, pour éviter qu'un voisin indiscret n'entrevît quelque chose de la scène qui se préparait, elle disposa son châle en poil de lapin en guise de rideau devant la fenêtre.

Dans le quartier du Luxembourg, la vie cesse de bonne heure; et, un peu avant dix heures, tous les bruits de maison, aussi bien que tous les bruits extérieurs, étaient à peu près éteints. Un voi-

sin, acharné à la lecture d'un roman-feuilleton, tint seul en échec les associés pendant quelque temps; mais aussitôt qu'il eut posé l'éteignoir sur sa lumière, Cérizet fut d'avis de se mettre à l'œuvre. En commençant sans délai, on serait plus assuré que le dormeur restait encore sous l'empire du narcotique ; et puis, si la recherche du trésor n'était pas trop longue, rien n'empêcherait que la Cardinal, sous prétexte d'aller chez le pharmacien chercher quelque remède nécessité par une crise survenue dans l'état du malade, ne se fît ouvrir la porte de la rue. Selon l'habitude des concierges pris dans leur premier sommeil, il était à espérer que les Perrache tireraient le cordon de leur lit sans se lever. Cérizet aurait donc le moyen de sortir en même temps que sa complice, et à eux deux, dans le premier voyage, ils pourraient mettre en sûreté une partie de la somme. Pour l'extraction du reste, il serait facile de s'ingénier dans la journée du lendemain.

Puissant pour le conseil, Cérizet n'était qu'un homme de main très-insuffisant, et, sans la robuste assistance de la Cardinal, jamais il ne serait parvenu à soulever de son lit ce que l'on pourrait appeler le cadavre de l'ex-tambour-major. Sous son pesant sommeil, en proie à la plus complète insensibilité, Toupillier était devenu une masse inerte qui heureusement pouvait être manœuvrée sans beaucoup de précautions. Puisant dans sa cupidité un redoublement de vigueur, l'athlétique madame Cardinal, malgré l'insignifiance du concours que lui prêtait l'homme d'affaires, parvint à opérer sans encombre le transbordement de son oncle, et le lit fut enfin livré à son ardente recherche.

D'abord on ne trouva rien, et la revendeuse, pressée d'expliquer comment, dans la matinée, elle s'était assurée que son oncle couchait sur *cent mille francs d'or,* fut obligée de convenir qu'une conversation avec les Perrache et sa brûlante imagination avaient fait presque tous les frais de sa prétendue certitude. Cérizet était outré : avoir pendant toute la journée caressé l'idée et l'espérance d'une fortune, s'être décidé à une démarche hasardeuse et compromettante, et, en fin de cause, se trouver en face du néant! La déception était si cruelle, que, s'il n'eût pas craint de se commettre avec la force musculaire de sa future belle-mère, il se fût porté contre elle à quelque rageuse extrémité.

A tout le moins, il passa sa colère en paroles. Rudement semoncée, la Cardinal se contentait de répondre que tout espoir n'était pas perdu, et, avec une foi qui eût remué des montagnes, continuant de bouleverser le lit de fond en comble, elle se disposait à vider la paillasse qu'elle avait vainement explorée dans tous les sens; mais Cérizet ne permit pas cette mesure extrême, il fit remarquer qu'après l'autopsie de la paillasse il resterait sur le plancher un détritus de paille qui pourrait donner des soupçons.

Pour n'avoir rien à se reprocher, la Cardinal, nonobstant l'opposition de Cérizet, qui trouvait ce soin ridicule, voulut au moins déplacer le fond sanglé, et il fallait que, par la passion de sa recherche, ses sens fussent terriblement éveillés, car, pendant qu'elle soulevait le châssis de bois, elle perçut le bruit d'un petit objet qui venait de se détacher et de tomber sur le carreau.

Mettant à ce détail, qui pour un autre eût passé inaperçu, une importance que rien ne semblait justifier, l'ardente exploratrice prît aussitôt la lumière, et, après avoir quelque temps fureté dans les immondices de toute sorte qui recouvraient le sol, elle finit par mettre la main sur un morceau de fer poli, long d'un demi-pouce, et dont l'usage resta pour elle inexpliqué.

— C'est une clef! s'écria Cérizet, qui s'était approché avec assez d'indifférence, mais dont l'imagination prit aussitôt le galop.

— Ah! ah! voyez-vous! dit la Cardinal avec un accent de triomphe; mais qu'est-ce que ça peut ouvrir, ajouta-t-elle par réflexion, une armoire de poupée?

— Du tout, repartit Cérizet; c'est une invention moderne, et de très-grosses serrures fonctionnent avec ce petit instrument.

En même temps, d'un coup d'œil rapide il embrassa tous les meubles qui garnissaient la chambre, alla à la commode, dont il tira tous les tiroirs, regarda dans le poêle, dans la table; mais nulle part l'apparence d'une serrure à laquelle cette clef pût s'adapter.

La Cardinal eut tout à coup une illumination.

— Attendez! dit-elle, j'ai remarqué que, du lit où il était couché, ce vieux filou ne cessait pas d'avoir l'œil devant lui sur la muraille au vis-à-vis.

— Une armoire cachée dans le mur? ça n'est pas impossible, dit Cérizet s'emparant avec émotion de la lumière.

Et, après avoir examiné avec attention la porte de l'alcôve qui faisait face à la tête du lit, il ne constata qu'une immense tapisserie de poussière et de toiles d'araignée.

Il s'adressa alors au sens du toucher, qui va plus au fond des choses, se mit à sonder et à percuter le mur dans toutes les directions. A la place où Toupillier n'avait cessé de diriger son regard, il finit par percevoir, dans un espace assez circonscrit, la sonorité du vide, et, en même temps, il reconnut qu'il frappait sur du bois. Il frotta alors vigoureusement la place avec son mouchoir disposé en tampon, la fit nette, et, sous la couche poudreuse qu'il avait enlevée, il ne tarda pas à découvrir une planche de chêne hermétiquement ajustée dans la muraille; sur l'un des côtés de cette planche s'apercevait un petit trou rond, c'était celui de la serrure à laquelle s'adaptait la clef.

Pendant que Cérizet faisait jouer le pêne, qui fonctionna sans difficulté, la Cardinal, tenant la lumière, était devenue pâle et haletante; mais, cruelle déception! l'armoire ouverte, il n'apparut qu'un espace vide où pénétra inutilement la clarté que la revendeuse s'était empressée d'y porter.

Laissant cette bacchante pousser des exclamations de désespoir et saluer son oncle bien-aimé de toutes les plus furieuses épithètes que l'on peut croire, Cérizet avait gardé son sang-froid.

Après avoir introduit son bras dans l'ouverture et en avoir palpé le fond :

— Une armoire de fer! s'écria-t-il.

En même temps, d'un ton impatient :

— Éclairez-moi donc, madame Cardinal! ajouta-t-il.

Puis, comme la lumière ne pénétrait pas assez franchement dans l'espace qu'il voulait explorer, il arracha la chandelle du goulot de la bouteille, où, faute d'un bougeoir, la Cardinal l'avait fichée, et, la prenant à la main, il la promena soigneusement sur toutes les parties du panneau de fer dont l'existence venait d'être constatée.

— Pas de serrure! dit-il après le plus minutieux examen; il doit y avoir un secret.

— Est-il traître, ce vieux grigou! disait madame Cardinal, tandis que de ses doigts osseux Cérizet sollicitait les moindres places.

— Ah! fit-il, j'y suis! après des tâtonnements qui durèrent plus d'une demi-heure.

Pendant ce temps, la vie de madame Cardinal était comme suspendue.

Sous la pression à laquelle elle était soumise, la plaque de fer remonta vivement dans l'épaisseur de la muraille, et, au milieu d'un amas d'or jeté à même dans une assez large excavation qui venait d'être mise à nu, apparut un écrin de maroquin rouge qui, par sa dimension, faisait supposer une proie des plus magnifiques.

— Je prends les diamants pour la dot, dit Cérizet en se voyant en présence de la splendide parure que contenait l'écrin. Vous, la mère, vous ne sauriez comment vous en défaire : je vous laisse l'or pour votre part. Quant à la rente et à la maison, elles ne valent pas la peine qu'on s'évertue à faire faire au brave homme un autre testament.

— Minute, mon petit! répondit la Cardinal, qui trouva quelque chose de trop sommaire dans ce partage, nous allons d'abord compter les espèces.

— Chut! fit Cérizet en ayant l'air de prêter l'oreille.

— Quoi donc? demanda la Cardinal.

— N'avez-vous pas entendu remuer ici dessous?

— Je n'ai rien entendu, répondit la revendeuse.

Cérizet lui fit signe de se taire et écouta avec plus d'attention.

— J'entends un bruit de pas dans l'escalier, dit-il un peu après.

Et il remit vivement l'écrin dans l'armoire de fer, dont il essaya d'abaisser le panneau.

Pendant qu'il se dépensait en efforts inutiles, les pas se rapprochaient.

— Mais oui, l'on monte! dit avec épouvante la Cardinal.

Puis, se cramponnant à une idée de salut :

— Ah bah! c'est peut-être la folle, on dit qu'elle se promène la nuit.

Dans tous les cas, la folle avait une clef de la chambre, car, un moment plus tard, cette clef s'introduisait dans la serrure. D'un coup d'œil rapide, la Cardinal mesura l'espace qui la séparait de la

porte; aurait-elle le temps d'aller pousser le verrou? Mais, calculant qu'elle serait devancée, elle souffla vivement la lumière pour se faire au moins quelques chances au moyen de l'obscurité.

Ressource inutile! Le trouble-fête qui venait d'entrer portait à la main un bougeoir.

Quand elle vit qu'elle avait affaire à un petit vieillard de chétive apparence, madame Cardinal, l'œil enflammé, se jeta au-devant du survenant comme une lionne à laquelle il serait question d'enlever ses petits.

— Calmez-vous, ma bonne, lui dit le vieillard d'un air narquois; on est allé chercher la garde, elle sera ici dans un moment.

Ce mot de *la garde* cassa, comme on dit vulgairement, les jambes à madame Cardinal.

— Mais, monsieur, la garde! dit-elle avec émoi; nous ne sommes pas des voleurs.

— C'est égal, à votre place, je ne l'attendrais pas, dit le vieillard; elle fait quelquefois des méprises fâcheuses.

— On peut donc *s'esbigner?* dit la revendeuse d'un air d'incrédulité.

— Oui, quand vous m'aurez remis ce qui, *par hasard,* se sera égaré dans vos poches.

— Oh! mon bon monsieur, rien dans les mains, rien dans les poches; on n'est pas pour faire tort au monde; que j'étais venue seulement pour garder ce pauvre chérubin d'oncle; fouillez-moi plutôt.

— Allons, filez, c'est bien! dit le petit vieillard.

La revendeuse ne se le fit pas répéter, et elle descendit rapidement l'escalier.

Cérizet avait bien la mine de prendre le même chemin.

— Vous, monsieur, c'est autre chose, lui dit le vieillard; nous avons à causer; mais, si vous êtes docile, tout peut s'arranger à l'amiable.

Soit que le narcotique eût achevé d'opérer, soit que le bruit qui venait de se faire autour de Toupillier eût mis fin à son sommeil, il ouvrit les yeux, jeta autour de lui le regard d'un homme qui cherche à se reconnaître; puis, un peu après, apercevant sa chère armoire ouverte, il trouva dans son émotion la force de pousser

deux ou trois fois le cri : « Au voleur ! » de manière à réveiller la maison.

— Non, Toupillier, lui dit le petit vieillard, vous n'êtes pas volé; je suis arrivé à temps, et rien n'a été dérangé.

— Et vous ne le faites pas arrêter, ce gueux-là ! s'écria le pauvre en désignant Cérizet.

— Monsieur n'est pas un voleur, répondit le vieillard; *au contraire,* c'est un ami monté avec moi pour me prêter main-forte.

En même temps, se retournant vers Cérizet :

— Je pense, mon cher, lui dit-il à voix basse, que nous ferons bien de remettre l'entretien que je désire avoir avec vous. Demain, à dix heures, chez M. du Portail, la maison mitoyenne à celle-ci. Après ce qui s'est passé ce soir, il y aurait pour vous, je dois vous en prévenir, quelque inconvénient à ne pas accepter cette conférence; je vous retrouverais immanquablement, car j'ai l'honneur de savoir qui vous êtes; c'est vous que, pendant longtemps, les journaux de l'opposition avaient accoutumé d'appeler « le courageux Cérizet ».

Malgré la profonde ironie de ce souvenir, entrevoyant qu'il ne serait pas traité plus rigoureusement que madame Cardinal, Cérizet se trouva trop heureux de ce dénoûment, et, après avoir promis d'être exact au rendez-vous, il s'empressa de s'esquiver.

Le lendemain, Cérizet ne faillit pas à se trouver au rendez-vous qui lui avait été intimé.

Préalablement reconnu à travers un guichet, en déclinant son nom, il eut accès dans la maison et se vit immédiatement introduit dans le cabinet de du Portail, qu'il trouva occupé à écrire.

Sans se lever, et faisant signe à son hôte de prendre un siége, le petit vieillard continua une lettre commencée. Après l'avoir fermée à la cire avec un soin et une perfection du cachet qui pouvaient faire supposer ou une nature extrêmement proprette et méticuleuse, ou un homme ayant exercé des fonctions diplomatiques, du Portail sonna Bruno, son valet de chambre, et dit en lui remettant la lettre :

— Chez M. le juge de paix de l'arrondissement.

Ensuite il essuya avec soin la plume de fer dont il venait de se servir, remit symétriquement en place tous les objets dérangés sur son

bureau; ce fut seulement quand tout ce tracas petit ménager fut terminé qu'il se tourna vers Cérizet et lui dit :

— Vous savez que nous avons perdu cette nuit ce pauvre M. Toupillier?

— Non vraiment, dit Cérizet en prenant l'air le plus sympathique qu'il put se procurer; vous m'en donnez, monsieur, la première nouvelle.

— Vous auriez pu au moins vous en douter; quand on fait prendre à un moribond un immense bol de vin chaud qui encore a dû être narcotisé, car, pour en avoir bu un simple verre, la femme Perrache est restée pendant toute la nuit livrée à un sommeil presque léthargique, évidemment on s'est arrangé pour précipiter la catastrophe.

— J'ignore, monsieur, dit Cérizet avec dignité, ce que madame Cardinal a pu donner à son oncle. J'ai sans doute commis la légèreté d'assister cette femme dans les soins *conservatoires* qu'elle avait cru devoir donner à une succession sur laquelle elle m'avait fait entendre qu'elle avait des droits acquis; mais avoir attenté à la vie de ce vieillard, j'en suis incapable, et jamais rien de pareil n'a pu entrer dans ma pensée.

— C'est vous qui m'avez écrit cette lettre? dit brusquement du Portail en prenant sous une boule de verre de Bohême un papier qu'il présenta à son interlocuteur.

— Cette lettre? répondit Cérizet avec l'hésitation d'un homme qui ne sait s'il doit mentir ou avouer.

— Je suis sûr de ce que je dis, reprit du Portail, j'ai la manie des autographes; j'en possède un de vous, recueilli à l'époque où l'opposition vous avait constitué à l'état glorieux de martyr; j'ai comparé les écritures, et c'est bien vous qui hier, par le mot que voici, m'avez avisé des embarras d'argent auxquels le jeune la Peyrade est en ce moment livré.

— Sachant, dit alors l'homme de la rue des Poules, que vous aviez recueilli chez vous une demoiselle de la Peyrade, laquelle doit être la cousine de Théodose, j'ai cru deviner en vous ce protecteur inconnu dont, en plus d'une occasion, mon ami a reçu l'assistance la plus généreuse; comme j'ai pour ce pauvre garçon une vive affection, dans son intérêt je m'étais permis...

— Vous avez bien fait, interrompit du Portail. Je suis enchanté d'être tombé sur un ami de la Peyrade. Je ne dois pas même vous cacher qu'hier soir c'est surtout cette qualité qui vous a protégé. Mais que signifient ces vingt-cinq mille francs de lettres de change? Il est donc mal dans ses affaires, notre ami? Il mène donc une vie dissipée?

— Au contraire, repartit Cérizet, c'est un puritain. Lancé dans la haute dévotion, il n'a pas voulu, comme avocat, d'autre clientèle que celle des pauvres. Il est, d'ailleurs, sur le point de se marier richement.

— Ah! il se marie : et qui épouse-t-il?

— Il serait question pour lui d'une demoiselle Colleville, fille du secrétaire de la mairie du douzième. Par elle-même, cette fille n'a aucune fortune, mais un M. Thuillier, son parrain, membre du conseil général de la Seine, promet de la doter convenablement.

— Et qui a emmanché cette affaire?

— La Peyrade a eu de grands dévouements pour la famille Thuillier, dans laquelle il a été introduit par M. Dutocq, greffier de la justice de paix de l'arrondissement.

— Mais c'est au profit de ce M. Dutocq, m'écrivez-vous, qu'ont été souscrites les lettres de change. Ce serait donc alors une affaire de courtage matrimonial?

— Il pourrait bien y avoir quelque chose comme ça, repartit Cérizet. Vous savez, monsieur, qu'à Paris ces sortes de transactions sont assez communes; des ecclésiastiques même ne dédaignent pas de s'en mêler.

— Le mariage est très-avancé? demanda du Portail.

— Mais oui, et, depuis quelques jours surtout, l'affaire a beaucoup marché.

— Eh bien, mon cher monsieur, je compte sur vous pour la faire manquer; j'ai d'autres vues sur Théodose, un autre parti à lui proposer.

— Permettez! répondit Cérizet; faire manquer son mariage, c'est le mettre dans l'impossibilité d'acquitter sa dette; et j'ai l'honneur de vous faire remarquer que ces lettres de change sont des titres sérieux. M. Dutocq est greffier d'une justice de paix, c'est-à-dire qu'en matière d'intérêts on n'en aura pas facilement raison.

— La créance de M. Dutocq, répondit du Portail, vous l'achèterez; vous verrez à vous entendre avec lui à ce sujet. Au besoin, si Théodose se montrait trop récalcitrant à mes projets, ces lettres de change deviendraient entre nos mains une arme précieuse : vous vous chargeriez de poursuivre en votre nom, et vous n'aurez, d'ailleurs, à vous embarrasser de rien; je me charge de solder la somme principale et les frais.

— Vous êtes rond en affaires, monsieur! dit Cérizet, et il y a vraiment plaisir à être votre agent. Maintenant, quand vous trouverez le moment venu de me mettre mieux au courant de la mission que vous me faites l'honneur de vouloir me confier...

— Vous parliez tout à l'heure, reprit du Portail, de la cousine de Théodose, mademoiselle Lydie de la Peyrade. Cette jeune personne, qui n'est plus de la première jeunesse, car elle approche la trentaine, est fille naturelle de la célèbre mademoiselle Beaumesnil, du Théâtre-Français et de la Peyrade, commissaire général de police sous l'Empire, et oncle de notre ami. (Voir *Grandeurs et Misères des courtisanes*). Jusqu'au moment où sa mort, arrivée subitement, laissa sans ressource sa fille, qu'il aimait à l'adoration et qu'il avait reconnue, j'avais été lié avec cet excellent homme de la plus vive amitié.

Bien aise de montrer qu'il avait aussi quelque aperçu de l'intérieur de du Portail :

— Et cette amitié, répondit Cérizet, vous en avez, monsieur, saintement rempli les devoirs, car, en prenant chez vous l'intéressante orpheline, vous vous chargiez d'une tutelle difficile : l'état de santé de mademoiselle de la Peyrade réclame, autant que je puis savoir, des soins aussi persévérants qu'affectueux.

— Oui, repartit du Portail, la pauvre enfant, lors de la mort de son père, fut si cruellement éprouvée, que sa raison en resta quelque peu atteinte; mais, un changement heureux s'étant depuis quelque temps marqué dans son état, pas plus tard qu'hier, j'ai provoqué une consultation du docteur Bianchon et des deux médecins en chef de Bicêtre et de la Salpêtrière. Ces messieurs, à l'unanimité, ont été d'avis que le mariage et une première couche amèneraient infailliblement la guérison de la malade; vous comprenez que c'est là un remède trop facile et trop agréable pour ne pas être essayé.

— Alors, dit Cérizet, ce serait mademoiselle Lydie de la Peyrade, sa cousine, qu'il serait question de faire épouser à Théodose?

— Vous l'avez dit, repartit du Portail; et il ne faut pas croire qu'à notre jeune ami, s'il acceptait ce parti, je demande un dévouement entièrement gratuit. Lydie est agréable de sa personne, elle a des talents, un charmant caractère, et disposera, en faveur de son mari, d'une position considérable dans les affaires publiques; elle a d'ailleurs une jolie fortune, laquelle se compose de quelque chose que lui a laissé sa mère, de tout ce que je possède, et qu'à défaut d'héritiers habiles à me succéder je compte lui assurer par contrat de mariage; enfin, d'un héritage assez important que, cette nuit même, elle a recueilli.

— Comment! dit Cérizet, est-ce que le vieux Toupillier...?

— Par un testament olographe que voici, le pauvre la constitue sa légataire universelle. Ainsi, vous le voyez, j'ai eu quelque mérite à ne donner aucune suite à votre escapade et à celle de madame Cardinal, car c'était tout simplement notre propriété que vous vouliez mettre au pillage.

— Mon Dieu, dit Cérizet, je ne prétends pas excuser l'égarement de madame Cardinal; pourtant, en sa qualité d'héritière du sang, dépossédée pour une étrangère, elle avait, ce me semble, quelque droit à l'indulgence que vous avez bien voulu lui montrer.

— En ceci, vous vous trompez, répondit du Portail, et l'apparente libéralité dont mademoiselle de la Peyrade est devenue l'objet, c'est tout simplement une restitution.

— Une restitution? fit Cérizet avec curiosité.

— Une restitution, répéta du Portail, et rien de plus facile à établir. Vous souvient-il d'un vol de diamants commis, il y a une dizaine d'années, au préjudice d'une de nos célébrités dramatiques?

— Oui vraiment, répondit Cérizet; j'étais alors gérant d'un de *mes* journaux, et c'est moi qui rédigeai le *fait-Paris*. Mais permettez donc! cette célébrité, c'était mademoiselle Beaumesnil.

— Précisément, la mère de mademoiselle Lydie de la Peyrade.

— Ainsi, dit Cérizet, ce misérable Toupillier... Mais non, je me souviens, le voleur fut condamné. Il s'appelait Charles Crochard. On disait même, sous le manteau, qu'il était fils naturel d'un grand

personnage, le comte de Granville, procureur général à Paris sous la Restauration. (Voir *une Double Famille*.)

— Eh bien, reprit du Portail, voici ce qui se passa. Le vol, vous vous le rappelez également, fut commis dans un hôtel de la rue de Tournon, habité par mademoiselle Beaumesnil. Charles Crochard, qui était un joli garçon, avait là, à ce qu'il paraît, de grandes privautés.

— Oui, oui, dit Cérizet, j'ai encore très-présent l'embarras de mademoiselle Beaumesnil quand elle vint déposer, et aussi l'espèce d'extinction de voix qui lui prit lorsque le président de la cour d'assises lui demanda son âge.

— Le vol, continua du Portail, avait été accompli audacieusement en plein jour, et, une fois nanti de l'écrin, Charles Crochard se rendit à l'église Saint-Sulpice, où il avait donné rendez-vous à un complice. Recevant de ses mains les diamants et d'avance muni d'un passe-port, le complice devait immédiatement se mettre en route pour l'étranger. Le hasard voulut qu'au lieu de l'homme qu'il attendait et qui fut en retard de quelques minutes, en entrant dans l'église, Charles Crochard se trouvât face à face avec un célèbre agent de la police de sûreté qui était parfaitement connu de lui, attendu que le jeune drôle n'en était pas à son premier démêlé avec la justice. L'absence de son collaborateur; la rencontre de cet agent, par lequel il lui sembla avoir été regardé d'une façon singulière; le trouble de sa conscience, et enfin un mouvement rapide que, par le plus grand des hasards, l'agent fit au moment même pour gagner l'une des portes, donnèrent à penser au voleur qu'il était soumis à une surveillance. Dans son émoi, la tête perdue, il voulut à tout prix se débarrasser de l'écrin qui allait le constituer à l'état de flagrant délit, si, comme il n'en doutait pas, il était arrêté à la sortie de l'église, qu'il se figura cernée par la police : avisant alors dans sa stalle Toupillier, qui à cette époque était donneur d'eau bénite : « Mon brave, lui dit-il en s'approchant de lui et en s'assurant que leur colloque n'était remarqué de personne, voulez-vous bien me garder ce petit paquet? C'est un carton de dentelles. Je vais à côté d'ici, chez une comtesse qui est une mauvaise paye; au lieu de me solder ma note, elle voudrait voir cet *article*, qui est des plus nouveaux, et me demanderait de le lui

livrer à crédit. J'aime autant ne pas l'avoir avec moi. Surtout, ajouta-t-il, ne touchez pas au papier qui enveloppe le carton, car il n'y a rien de si difficile que de refaire un paquet dans ses plis. »

— Le maladroit! s'écria naïvement Cérizet, avec ses recommandations, il donnait à l'autre l'envie de regarder.

— Vous êtes un habile moraliste, dit du Portail. Une heure après, n'ayant rien découvert d'inquiétant, quand Charles Crochard se présenta pour reprendre son dépôt, Toupillier n'était plus à sa place. Vous vous figurez, le lendemain, dès la première messe, l'empressement de Charles Crochard à aborder le donneur d'eau bénite, qu'il retrouva dans l'exercice de ses fonctions; mais la nuit, comme on dit, porte conseil : le cher homme déclara effrontément n'avoir rien reçu et ne pas savoir de quoi on voulait lui parler.

— Et pas moyen de l'attaquer et de faire un esclandre! remarqua Cérizet, qui n'était pas éloigné d'accorder sa sympathie à un coup si audacieusement joué.

— Sans doute, reprit du Portail, le vol était déjà ébruité, et Toupillier, qui était un homme de première force, avait très-bien calculé qu'en l'accusant, le voleur se dévoilait lui-même et se mettait dans la nécessité de restituer. Aux débats, Charles Crochard ne dit pas un mot de sa déconvenue, et, condamné à dix ans de travaux forcés, pendant six ans qu'il passa au bagne, une partie de sa peine lui ayant été remise, il n'ouvrit la bouche à qui que ce fût de l'abus de confiance dont il avait été la victime.

— C'est assez crâne, cela! dit Cérizet; cette histoire le passionnait, et il se laissait aller à voir la chose en connaisseur et en artiste.

— Dans l'intervalle, poursuivit du Portail, madame Beaumesnil était morte, laissant à sa fille quelques débris d'une grande fortune, et notamment les diamants qu'elle lui attribuait par une mention expresse, s'ils *venaient à être retrouvés.*

— Ah! ah! dit Cérizet, ça se gâte pour Toupillier; car, ayant affaire à un homme de votre trempe...

— Tout à l'idée de se venger, la première démarche de Charles Crochard, rendu à la liberté, fut de dénoncer Toupillier comme recéleur de l'écrin. Mis sous la main de la justice, Toupillier se défendit avec une bonhomie si singulière, que, toute preuve man-

quant d'ailleurs à l'accusation, le juge d'instruction finit par le relaxer. Du coup, cependant, il perdit sa place de donneur d'eau bénite et n'obtint qu'à grand'peine la permission de mendier à la porte de Saint-Sulpice. Moi, je restais convaincu de sa culpabilité; nonobstant le non-lieu, j'avais obtenu qu'une étroite surveillance fût organisée autour de lui, mais je comptais avant tout sur moi-même. Rentier, et ayant beaucoup de loisir, je m'attachai à la peau de notre voleur, et fis, de le démasquer, l'importante affaire de ma vie. Il demeurait à cette époque rue du Cœur-Volant; je parvins à me faire locataire d'une chambre contiguë à la sienne, et, un soir, par un trou de vrille patiemment pratiqué à la muraille qui nous séparait, je vis notre homme tirant l'écrin d'une cachette très-ingénieusement disposée, et passant près d'une heure à contempler avec ravissement nos diamants, qu'il faisait chatoyer à la lumière et pressait sur ses lèvres avec passion; cet homme les aimait pour eux-mêmes et n'avait jamais pensé à en faire argent.

— Je comprends, dit Cérizet, une manie dans le genre de celle de Cardillac, ce bijoutier dont on a fait un mélodrame.

— C'est cela même, dit du Portail, ce misérable était devenu amoureux de son écrin : aussi, lorsque, un peu après, je pénétrai chez lui et lui fis connaître que je savais tout, pour ne pas être dépossédé de ce qu'il appelait la consolation de sa vie, il me proposa de lui en laisser l'usufruit, s'engageant en reconnaissance à faire mademoiselle de la Peyrade sa légataire universelle, et en même temps il me révélait dans ses mains l'existence d'une forte somme en or qu'il arrondissait tous les jours; plus, la propriété d'un immeuble et celle d'une rente sur l'État.

— S'il était de bonne foi, dit Cérizet, la proposition était acceptable; l'intérêt du capital immobilisé dans la parure de diamants y était largement représenté par les autres objets de la succession.

— Vous voyez, mon cher, dit du Portail, que je n'eus pas tort de me fier à lui. Du reste, mes précautions furent bien prises : j'avais exigé qu'il vînt occuper un logement dans ma maison, d'où je le veillais de près; par mes soins avait été disposée la cachette dont vous avez si subtilement découvert le secret, mais, ce que vous ignorez, c'est que ce secret, en même temps qu'il ouvrait l'armoire de fer, mettait chez moi en branle un timbre d'une sono-

rité puissante, destinée à m'avertir de toutes les tentatives d'enlèvement qui auraient pu être dirigées contre notre trésor.

— Pauvre madame Cardinal ! s'écria plaisamment Cérizet, comme elle était loin de compte !

— Voilà donc la situation, dit du Portail : pour l'intérêt que je porte au neveu de mon vieil ami, et aussi parce que, à raison de la parenté, il m'apparaît une grande convenance dans ce mariage, je veux faire épouser à Théodose sa cousine et cette dot. Comme il est possible qu'à raison de l'état mental de la future, la Peyrade résiste à entrer dans mes vues, je n'ai pas jugé convenable de lui faire directement la proposition. Vous vous êtes trouvé sur mon chemin, je vous sais adroit, retors, et aussitôt j'ai pensé à vous charger de cette petite négociation matrimoniale. Maintenant, vous entendez bien : vous parlerez d'une fille riche, ayant un petit inconvénient, mais, par contre, une dot assez rondelette ; vous ne nommerez personne et viendrez immédiatement me faire savoir comment l'ouverture aura été prise.

— Votre confiance, dit Cérizet, me réjouit autant qu'elle m'honore, et je la justifierai de mon mieux.

— Il ne faut pas se faire illusion, reprit du Portail, un refus doit être le premier mouvement d'un homme qui a partie ailleurs, mais nous ne nous tiendrons pas pour battus. Je ne renonce pas facilement à mes idées quand je les crois justes, et, dussions-nous pousser notre zèle pour le bonheur de la Peyrade jusqu'à le faire enfermer à Clichy, je suis décidé à ne pas avoir le démenti d'une combinaison dont je suis assuré qu'en résultat il reconnaîtra la bonne inspiration. Ainsi, en tout état de cause, achetez la créance de ce M. Dutocq.

— Au pair? demanda Cérizet.

— Oui, au pair, si vous ne pouvez mieux faire ; nous ne sommes pas à ça près de quelques mille francs ; seulement, la transaction conclue, que M. Dutocq nous assure son concours ou au moins sa neutralité. D'après ce que vous m'avez dit de l'autre mariage, il est, je pense, inutile de vous faire remarquer qu'il n'y a pas un moment à perdre pour mettre les fers au feu.

— Dans deux jours, j'ai rendez-vous pris avec la Peyrade, fit remarquer Cérizet ; nous avons une petite affaire à traiter. Ne pensez-

vous pas qu'il serait convenable d'attendre cette rencontre, où je jetterai incidemment la proposition? En cas de résistance, cela, il me semble, ménage mieux *notre* dignité.

— Soit, dit du Portail, ce n'est pas là un délai; songez, d'ailleurs, monsieur, que, si vous réussissez, au lieu d'un homme ayant à vous demander un compte sévère de vos imprudentes complaisances pour madame Cardinal, vous aurez en moi un obligé, prêt à vous servir en toute chose et dont le crédit a plus de portée qu'on ne le croit généralement.

Après d'aussi bonnes paroles, les deux interlocuteurs ne pouvaient que se séparer de très-bonne intelligence et très-satisfaits l'un de l'autre.

Tout aussi bien que le *tourniquet Saint-Jean*, le *Rocher de Cancale,* où va maintenant se transporter la scène, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Un marchand de vin à comptoir d'étain remplace ce *temple du goût,* ce sanctuaire européen qui avait vu passer toute la gastronomie de l'Empire et de la Restauration.

La veille du jour déjà convenu entre eux, la Peyrade avait reçu de Cérizet ce simple mot :

« A demain, bail ou non, au *Rocher,* six heures et demie. »

Quant à Dutocq, Cérizet avait l'occasion de le voir tous les jours, puisqu'il était son expéditionnaire : il avait donc été prévenu de vive voix; mais le lecteur attentif remarquera une différence dans l'heure donnée à ce second convive. « A six heures *un quart,* au *Rocher,* » lui avait dit Cérizet; il restait évident qu'il voulait avoir au moins un quart d'heure devant lui avant l'arrivée de la Peyrade.

Ce quart d'heure, l'usurier comptait l'employer à maquignonner l'achat des titres de Dutocq, et il avait pensé que, faite à brûle-pourpoint et sans aucune préparation, la proposition aurait la chance d'être plus rondement accueillie. En ne laissant pas au vendeur le temps de se reconnaître, peut-être on l'amènerait à lâcher la main, et, la créance une fois achetée au-dessous du pair, l'homme de la rue des Poules aurait à examiner s'il y avait sûreté pour lui à s'appliquer la différence, ou s'il vaudrait mieux se faire honneur auprès de du Portail du rabais qu'il lui aurait obtenu. Disons, d'ailleurs, qu'à part tout intérêt, Cérizet eût encore essayé de grappiller

sur *son ami;* c'était chez lui instinct et besoin de nature; dans les affaires, il avait pour la ligne droite la même horreur que les amateurs de jardins anglais dans le tracé de leurs allées.

Ayant toujours une portion du prix de sa charge à payer et forcé à une grande épargne, Dutocq ne se faisait pas assez bien vivre pour qu'un dîner au *Rocher de Cancale* ne fût pas dans l'économie de son existence une sorte d'événement. Il montra donc cette exactitude qui témoigne de l'intérêt qu'on met à une rencontre, et, à six heures un quart précises, il faisait son entrée dans le cabinet du restaurant où déjà Cérizet l'attendait.

— C'est drôle, dit-il, nous voilà juste revenus à la situation qui inaugura nos relations d'affaires avec la Peyrade; seulement, le lieu de l'entrevue des trois empereurs est cette fois un peu plus confortablement choisi, et j'aime assez le Tilsitt de la rue Montorgueil, substitué au Tilsitt de la rue de l'Ancienne-Comédie, le triste restaurant Pinson.

— Ma foi! répondit Cérizet, je ne sais pas trop si les résultats obtenus justifient cette substitution, car, enfin, où sont pour nous les bénéfices de la constitution de notre triumvirat?

— Mais, en définitive, dit Dutocq, c'était un marché à terme. On ne peut pas dire que la Peyrade ait perdu beaucoup de temps pour ménager, si j'osais me permettre le calembour, son installation aux *Tuileries*. Le gaillard, il faut le reconnaître, a joliment marché.

— Pas si vite, dit Cérizet, que son mariage ne soit, à l'heure qu'il est, horriblement compromis.

— Comment! compromis?

— Oui, je suis chargé de lui proposer une femme en sous-œuvre, et je doute fort que le choix lui soit laissé.

— De quoi, diable! mon cher, allez-vous vous aviser de prêter les mains à un contre-mariage, quand nous avons hypothèque sur le premier?

— Mon ami, on n'est pas toujours maître des circonstances; j'ai vu que, par la combinaison qui se présentait, celle que nous avions arrangée s'en allait à vau-l'eau; alors j'ai tâché de tirer pied ou aile de la négociation.

— Ah çà! on se l'arrache donc, ce Théodose? Qu'est-ce que ce parti? y a-t-il de la fortune?

— La dot est très-passable et vaudra bien celle de mademoiselle Colleville.

— Alors, je m'en moque; la Peyrade a souscrit des lettres de change, il payera.

— Il payera, il payera;... c'est là la question. Vous n'êtes pas commerçant, Théodose ne l'est pas non plus; il peut lui venir dans l'idée de discuter les lettres de change. Qui vous dit qu'édifié sur leur origine, et le mariage Thuillier ne se faisant point, le tribunal ne les annulera pas comme étant des obligations sans cause? Moi, cette discussion, je m'en moque : je ne tiens à rien, et, d'ailleurs, mes précautions sont prises; mais vous, greffier d'une justice de paix, n'entrevoyez-vous pas à la suite de ce procès quelque maille à partir avec la chancellerie?

— Mais aussi, mon cher, dit Dutocq de l'humeur d'un homme qui se voit face à face avec un argument auquel il ne trouve rien à répondre, vous avez une rage de remuer des affaires et de vous mêler...

— Je vous répète, dit Cérizet, que celle-ci est venue me trouver, et j'ai si bien vu tout d'abord qu'il n'y avait pas à lutter contre la mauvaise influence qui se levait sur nous, que j'ai pris le parti de me sauver par un sacrifice.

— Et de quel genre, ce sacrifice?

— Parbleu! j'ai vendu ma créance, laissant à ceux qui me l'achetaient le soin de se débarbouiller avec M. l'avocat.

— Mais quel est l'acquéreur?

— Qui voulez-vous qui se soit mis en mon lieu et place, si ce n'est des gens ayant assez intérêt à la conclusion de l'autre mariage, pour vouloir y contraindre mons Théodose, fût-ce même par corps?

— Alors, mes titres leur sont également nécessaires?

— Sans doute, mais je n'ai pas voulu en disposer avant de vous avoir consulté.

— Eh bien, qu'est-ce qu'ils en offrent?

— Dame, mon cher, ce que j'ai accepté moi-même : sachant mieux que vous le danger de leur concurrence, je me suis décidé à liquider dans de mauvaises conditions.

— Mais encore, ces conditions?

— J'ai lâché les titres à quinze mille.

— Allons donc! dit Dutocq en haussant les épaules; c'est qu'apparemment vous trouverez à vous rattraper sur le courtage de l'affaire, qui peut-être, après tout, est une machination complotée entre vous et la Peyrade.

— Au moins, mon cher, vous ne mâchez pas vos paroles; il vous passe une infamie par la cervelle et vous la déclinez avec le plus charmant abandon. Heureusement, vous m'entendrez tout à l'heure faire à Théodose mon ouverture, et vous pourrez, à son attitude, juger de la connivence qui existe entre nous.

— Soit! dit Dutocq, je retire mon insinuation, mais véritablement vos commettants sont des corsaires; on n'égorge pas ainsi les gens; encore un coup, je n'ai pas comme vous une prime sur laquelle je puisse me retirer.

— Voici, mon pauvre ami, comment je raisonnais; je me disais: Ce bon Dutocq est très-empêtré pour l'acquittement des deniers de sa charge; il trouve une manière de la solder d'un coup; l'événement prouve ce qu'il y a d'aléatoire dans le compromis la Peyrade, on lui offre de l'argent sûr et vivant, le marché n'est donc peut-être pas très-mauvais.

— D'accord; mais perdre les deux cinquièmes!

— Voyons! dit Cérizet, vous parliez tout à l'heure de prime; j'entrevois un moyen de vous en obtenir une; et, si vous vouliez vous engager à battre en brèche l'affaire Colleville, et à y prendre le contre-pied du rôle que vous y avez joué jusqu'ici, je ne désespérerais pas d'arriver à vous ménager le chiffre rond de vingt mille francs.

— Alors, vous croyez donc que cette combinaison nouvelle ne sera pas agréable à la Peyrade? qu'il y résistera? Est-ce qu'il s'agirait d'une héritière sur laquelle le drôle aurait déjà pris des arrhes?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que, pour la conclusion, on s'attend à du tirage.

— Je ne demande pas mieux que de tirer dans votre sens et d'être désagréable à la Peyrade; mais cinq mille francs, pensez-y donc, c'est trop perdre!

A ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit et un garçon introduisit le convive attendu.

— Vous pouvez servir, dit Cérizet au garçon, nous n'attendons plus personne.

On voyait que Théodose commençait à prendre son élan vers les hautes sphères sociales; l'élégance devenait pour lui une constante préoccupation. Il avait fait une toilette du soir et était venu en habit et en souliers vernis, tandis que ses deux commensaux le recevaient en redingote et en bottes crottées.

— Messeigneurs, dit-il, je crois que je suis un peu en retard; mais ce diable de Thuillier, avec cette brochure que je confectionne pour lui, est bien le plus insupportable des personnages. J'ai eu le malheur d'arranger avec lui que nous reverrions ensemble les épreuves; à chaque alinéa, c'est une lutte. « Ce que je ne comprends pas, dit-il toujours, le public ne le comprendra pas non plus. Je ne suis pas un homme de lettres, mais je suis un homme pratique... » Et il faut batailler sur toutes les phrases. J'ai cru que la séance de tout à l'heure ne finirait pas.

— Que voulez-vous, mon cher! dit Dutocq, quand on veut arriver, il faut avoir le courage de quelques sacrifices; le mariage fait, vous relèverez la tête.

— Ah oui! dit la Peyrade avec un soupir, je la relèverai; car, depuis le temps que vous me faites manger de ce pain d'angoisse, je commence à en être terriblement las.

— Cérizet, dit Dutocq, va aujourd'hui vous nourrir d'une façon plus succulente.

Et d'abord, on ne s'occupa plus que de faire honneur au menu que M. le principal locataire avait commandé, avec ses souvenirs de temps plus heureux. Comme il arrive dans les dîners d'affaires où chacun, occupé des questions à l'ordre du jour, affecte pourtant de ne les point aborder de peur de compromettre ses avantages en se donnant un air trop empressé, la conversation, pendant longtemps, se tint dans des termes généraux, et ce ne fut qu'aux abords du dessert que Cérizet se décida à demander à la Peyrade ce qui avait été résolu relativement au chiffre du bail.

— Rien, mon cher, répondit la Peyrade.

— Comment, rien? Je vous avais pourtant laissé tout le temps d'arrêter quelque chose...

— Et, en effet, il y a quelque chose d'arrêté : c'est qu'il n'y aura

pas de principal locataire, mademoiselle Brigitte se charge de gérer la maison.

— C'est différent, dit Cérizet d'un air pincé. Après les engagements pris avec moi, j'avoue que j'étais loin de m'attendre à un pareil dénoûment.

— Que veux-tu, mon cher! je m'étais engagé, sauf rectification, et je n'ai pas été maître de donner un autre tour à l'affaire. En sa qualité de maîtresse femme et de spécimen du mouvement perpétuel, mademoiselle Thuillier a réfléchi qu'elle pouvait se charger d'administrer l'immeuble, et qu'elle mettrait ainsi dans sa poche le bénéfice que tu te réservais. J'ai eu beau lui représenter les tracas et les soucis de toute sorte qu'elle allait assumer : « Bah! bah! m'a-t-elle répondu, cela me fouettera le sang et sera excellent pour ma santé. »

— Mais c'est pitoyable! dit Cérizet, la pauvre fille ne saura par quel bout en prendre; elle ne s'imagine pas ce que c'est qu'une maison inhabitée, et qu'il faut, du haut en bas, meubler de locataires.

— Je lui ai lâché tous ces arguments, répondit la Peyrade, mais je n'ai pas seulement entamé sa résolution. Voilà, mes chers démocrates, vous avez brassé la révolution de 89; vous vous êtes imaginé faire une spéculation excellente en détrônant le noble par le bourgeois, et vous vous êtes tout simplement mis à la paille. Ceci a l'air d'un paradoxe, mais ce n'était pas le manant qui était taillable et corvéable à merci, c'était le noble. L'aristocratie, pour le soin de sa dignité, s'interdisant une foule de détails roturiers, même celui de savoir écrire, se trouvait de fait dans la dépendance de toute cette plèbe de serviteurs auxquels elle était obligée d'avoir recours et de se confier pour les trois quarts des actes de sa vie. C'était alors le règne des intendants, de ces clercs avisés et retors par les mains desquels passaient tous les intérêts des grandes familles, et qui, même sans mériter la détestable réputation qu'on leur a faite, par la force des choses, s'engraissaient rien que par les rognures des splendides fortunes qu'ils administraient. Maintenant, nous avons une foule d'aphorismes utilitaires : « On n'est jamais si bien servi que par soi-même. Il n'y a pas de honte à s'occuper de ses affaires, » et mille autres aperçus bourgeois qui,

faisant de l'action le domaine de chacun, ont supprimé le rôle des intermédiaires. Que voulez-vous que mademoiselle Brigitte Thuillier n'ait pas la prétention de gérer sa maison, quand des ducs et des pairs de France vont de leur personne à la Bourse, quand ils passent eux-mêmes leurs baux, qu'ils se font lire les actes avant de les signer, et vont eux-mêmes les discuter chez le notaire, qu'autrefois ils appelaient dédaigneusement un tabellion?

Pendant la tirade de la Peyrade, Cérizet avait eu le temps de se remettre du coup qu'il venait de recevoir en pleine poitrine, et, ménageant la transition à l'autre intérêt dont il s'était fait le mandataire :

— Tout ce que tu viens de nous débiter, dit-il négligemment, est, mon cher, très-spirituel; mais ce qui me semble surtout démontrer notre échec, c'est que tu n'es pas auprès de mademoiselle Thuillier sur le pied d'influence que tu voudrais nous faire croire. Elle échappe bel et bien à l'occasion, et je ne vois pas dès lors que ton mariage soit aussi fait que, Dutocq et moi, nous nous plaisions à nous le persuader.

— Sans doute, répondit la Peyrade, il y a encore des soins à se donner pour achever notre ébauche, mais je la crois très-avancée.

— Moi, je tiens au contraire que tu as perdu du terrain, et c'est tout simple : tu viens de rendre à tes gens un immense service ; cela ne se pardonne pas.

— Enfin nous verrons, dit la Peyrade, et je les tiens encore par plus d'un bout.

— Non, positivement; tu as cru faire merveilles en les comblant, et, maintenant qu'ils sont émancipés, ils te traitent sous jambe; le cœur humain est ainsi fait et surtout celui des bourgeois; ce n'est pas, vois-tu, parce que, dans le cas donné, j'ai le contre-coup de cette déchéance où je te sens tomber, mais, à ta place, je ne me croirais pas sur un terrain solide, et, s'il se présentait quelque ouverture à me retourner...

— Comment! parce que je n'ai pas pu te ménager ce bail, je devrais jeter le manche après la cognée?

— Je te répète, dit Cérizet, que je ne vois pas la chose à travers mon intérêt; mais, comme je ne mets pas en doute qu'en ami véritable tu n'aies fait pour arriver au succès tous les efforts ima-

ginables, je trouve dans la manière dont tu as été éconduit un symptôme très-inquiétant; cela même me décide à te dire quelque chose dont autrement je ne t'aurais pas parlé, parce que je trouve que, lorsqu'on a un but, on doit y marcher sans regarder devant ni derrière, et sans se laisser divertir par aucune autre aspiration.

— Ah çà! voyons, dit la Peyrade, que signifie tout ce verbiage? Qu'est-ce que tu as à me proposer? qu'est-ce que ça coûtera?

— Mon cher, répondit Cérizet sans relever l'impertinence, toi-même apprécieras ce que peut valoir la trouvaille d'une jeune fille bien élevée, ornée, avec de la beauté et des talents, d'une dot équivalant au moins à celle de Céleste, qu'elle a, elle, de première main; plus, cent cinquante mille francs de diamants, comme mademoiselle Georges sur les affiches de province, et, ce qui doit frapper surtout un homme d'un tempérament ambitieux, la disposition d'une position politique en faveur de son mari.

— Et ce trésor, tu l'as dans ta main? demanda la Peyrade d'un air d'incrédulité.

— Mieux que cela, je suis autorisé à te l'offrir, j'ai presque dit que j'en étais chargé.

— Mon ami, tu te moques de moi, et, à moins de supposer dans ce phénix quelque affreux vice rédhibitoire...

— J'en conviens, dit Cérizet, il y a quelque petite chose à redire, non pas du côté de la famille, car, à vrai dire, la jeune personne n'en a pas.

— Ah! dit la Peyrade, une enfant naturelle,... et après?

— Après? il y a déjà quelque temps qu'elle a coiffé sainte Catherine, elle pourrait bien être dans les vingt-neuf ans; mais, d'une fille vieillotte, il n'y a rien de si facile que de faire, par l'imagination, une jeune veuve.

— Et c'est là tout le venin?

— Oui, tout ce qu'il y a d'irréparable.

— Comment l'entends-tu? Est-ce que la rhinoplastie devrait passer par là?

Adressé à Cérizet, le mot avait une allure agressive que, du reste, depuis le commencement du dîner, il avait été facile de démêler dans toute la conversation de l'avocat. Mais il n'entrait pas dans le rôle du négociateur d'avoir l'air de la remarquer.

— Non, répondit-il, nous avons le nez aussi bien fait que le pied et la taille ; mais nous pourrions bien être un peu atteinte d'hystérie.

— Très-bien! fit la Peyrade, et, comme de l'hystérie à l'aliénation mentale il n'y a qu'un pas...

— Eh bien, oui, dit vivement Cérizet, des chagrins ont laissé dans notre cervelle un léger dérangement, mais les médecins sont unanimes dans leur diagnostic, et, au premier enfant, il ne restera plus la moindre trace de ce petit travers d'esprit.

— Je tiens MM. les docteurs pour infaillibles, répondit l'avocat ; mais, malgré tes découragements, tu me permettras, mon ami, de persister du côté de mademoiselle Colleville. C'est peut-être assez ridicule à avouer, mais le fait est qu'avec cette petite, je tourne tout doucement à être très-amoureux. Ce n'est pas que sa beauté soit bien resplendissante, et que l'éclat de la dot me donne des éblouissements, mais je trouve dans cette enfant de la naïveté jointe à un grand fonds de *raison,* et, ce qui est pour moi quelque chose de déterminant, sa piété sincère et solide a quelque chose qui m'attire; je crois qu'un mari sera heureux avec elle.

— Oui, dit Cérizet, qui, ayant joué la comédie, put bien avoir ce souvenir de Molière : *votre hymen sera confit en douceurs, en plaisirs.*

L'allusion à Tartuffe fut vivement sentie par la Peyrade, qui, la relevant, ajouta :

— A ce contact de l'innocence, je me désinfecterai de l'ignoble milieu dans lequel j'ai trop longtemps vécu.

— Et tu payeras tes lettres de change, ajouta Cérizet, ce que je te conseille de faire avec le moins de délai possible, car Dutocq ici présent m'avouait tout à l'heure qu'il ne serait pas fâché de voir enfin la couleur de ton argent.

— Moi? mais pas du tout, dit Dutocq; je trouve, au contraire, que notre ami est parfaitement dans les délais.

— Eh bien, moi, dit la Peyrade, je suis de l'avis de Cérizet, et je tiens que moins une dette est due, et plus par conséquent elle est contestable et véreuse, plus on doit avoir de hâte de s'en libérer.

— Mais, mon cher la Peyrade, dit Dutocq, vous le prenez sur un ton d'amertume!...

Tirant de sa poche un portefeuille :

— Avez-vous là vos titres, Dutocq? dit la Peyrade.

— Ma foi, non, mon cher, dit le greffier, et je les porte d'autant moins sur moi, qu'ils sont entre les mains de Cérizet.

— Eh bien, ajouta l'avocat en se levant, quand vous voudrez passer chez moi, je paye à bureau ouvert; Cérizet peut vous en dire quelque chose.

— Comment! tu nous quittes sans prendre le café? dit Cérizet dans le dernier étonnement.

— Oui; à huit heures, j'ai rendez-vous pour un arbitrage; d'ailleurs, nous nous sommes dit ce que nous avions à nous dire; tu n'as pas le bail, tu as tes vingt-cinq mille francs, ceux de Dutocq sont tout prêts quand il lui plaira de se présenter à ma caisse : je ne vois donc rien qui m'empêche d'aller où mes affaires m'appellent et de vous saluer très-cordialement.

— Ah çà! dit Cérizet en voyant sortir la Peyrade, c'est une rupture.

— Et accentuée avec tout le soin possible, remarqua Dutocq. De quel air il a tiré son portefeuille!

— Mais où diable, demanda l'usurier, a-t-il pu prendre cet argent?

— Sans doute, repartit ironiquement le greffier, où il avait pris celui qu'il lui a fallu pour retirer les titres dont vous aviez été obligé de vous défaire à vil prix.

— Mon bon Dutocq, dit Cérizet, je vous expliquerai les circonstances dans lesquelles cet insolent s'est libéré avec moi, et vous verrez si, par le fait, il ne m'a pas volé quinze mille francs.

— C'est possible; mais vous, mon aimable commis, vous vouliez m'en soutirer dix mille.

— Mais non; j'étais très-positivement chargé de vous acheter votre créance, et, en définitive, mes offres étaient montées à vingt mille quand le beau Théodose est entré...

— Enfin, dit le greffier, en sortant d'ici, nous irons chez vous, et vous me remettrez les lettres de change, parce que vous comprenez, demain, dès qu'il sera une heure humaine, je passerai à ce que monsieur appelle sa caisse. Je ne veux pas laisser refroidir son humeur payante.

— Et bien vous ferez, car je vous promets que, d'ici à quelque temps, il y aura du grabuge dans sa vie.

— C'est donc sérieux, cette histoire de folle que vous vouliez lui faire épouser? J'avoue qu'à sa place et ses affaires prenant ce tour vainqueur, je n'aurais pas non plus beaucoup donné dans la proposition; les Ninas, les Ophélias, c'est très-intéressant au théâtre, mais dans un ménage...

— Dans un ménage, quand elles apportent une belle dot, on est leur tuteur, répondit sentencieusement Cérizet, et, à bien dire, on a la fortune et pas la femme.

— Au fait, dit Dutocq, c'est un point de vue.

— Si vous voulez, dit Cérizet, nous irons prendre le café hors d'ici. Ce dîner a tourné si sottement, que j'ai hâte de sortir de ce cabinet, où d'ailleurs on manque d'air.

Et il sonna le garçon.

— La carte! lui dit-il.

— Mais, *m'sieu,* elle est soldée.

— Comment! soldée, et par qui?

— Par le monsieur qui vient de sortir tout à l'heure.

— Mais c'est inimaginable, s'écria Cérizet, c'est moi qui commande le dîner et vous le laissez payer par un inconnu!

— Ce n'est pas moi, monsieur, dit le garçon; ce monsieur a été payer à la dame du comptoir; elle aura cru que c'était entendu; ce n'est déjà pas si commun, les personnes qui font assaut pour payer les cartes.

— Allons, c'est bien! dit Cérizet en congédiant le garçon.

— Ces messieurs ne prennent pas de café? demanda celui-ci avant de sortir, il est payé.

— C'est justement pour ça que nous ne le prendrons pas, dit Cérizet avec humeur. Il est vraiment inconcevable que, dans une maison comme celle-ci, on commette de pareilles bévues. — Concevez-vous cette insolence? ajouta-t-il quand le garçon fut sorti.

— Peuh! fit Dutocq en prenant son chapeau, c'est un procédé de lycéen, il veut montrer qu'il a de l'argent, on voit que c'est pour lui une nouveauté.

— Non, non, du tout, dit Cérizet, c'est une manière de marquer

la rupture. « Je ne veux pas, a-t-il l'air de me dire, vous devoir même un dîner. »

— Au fait, mon cher, objecta Dutocq pendant qu'on descendait l'escalier, ce banquet se donnait en vue de célébrer votre intronisation comme principal locataire. Il n'a pas pu vous faire avoir le bail. Je comprends que sa conscience se soit inquiétée à l'idée de vous laisser payer un dîner qui, comme mes lettres de change, devenait une obligation sans cause.

Cérizet laissa tomber cette malicieuse explication. On était arrivé devant le comptoir où trônait la dame qui s'était laissé indûment payer, et, dans l'intérêt de sa dignité, l'usurier se crut obligé de lui faire une scène.

Les deux commensaux sortirent ensuite ensemble, et l'homme de la rue aux Poules mena son patron prendre du café dans un ignoble estaminet du passage du Saumon.

Là, l'amphitryon à bon marché recouvra sa bonne humeur, il était comme un poisson mis à sec et qu'on vient de rejeter à l'eau; arrivé à cet état de dégradation où l'on se sent mal à l'aise dans les lieux hantés par la bonne compagnie, ce fut avec une sorte de volupté que, dans cet estaminet où se jouait bruyamment une poule au profit d'un *ancien vainqueur de la Bastille,* Cérizet retrouva son élément.

Il avait dans l'établissement une renommée d'habile joueur de billard, et fut sollicité de prendre part à la poule commencée. En langage technique, il *acheta une bille,* c'est-à-dire qu'un des figurants du tournoi lui vendit son tour et ses chances. Dutocq profita de cet arrangement pour s'esquiver et aller prendre soi-disant des nouvelles d'un ami malade.

Bientôt après, habit bas et la pipe aux dents, Cérizet venait de faire un de ces coups de maître qui soulèvent dans la galerie des admirations frénétiques, lorsque, au regard qu'il promenait autour de lui en triomphateur, vint s'offrir un terrible rabat-joie.

Mêlé parmi l'assistance, du haut de sa canne sur laquelle reposait son menton, du Portail le contemplait.

Un pied de rouge s'étendit sur les joues de Cérizet, qui hésita à saluer et à reconnaître le rentier, si peu probable en pareil lieu. Sans prendre de parti sur cette désagréable rencontre, il resta tout

préoccupé; son jeu se ressentit de sa distraction, et, un peu après, un coup malheureux le rejeta de la partie.

Pendant qu'il se rajustait d'assez mauvaise humeur, du Portail se leva et, en le frôlant pour sortir :

— Rue Montmartre, à l'extrémité du passage! lui dit-il à voix basse.

Quand ils se furent rejoints, Cérizet eut le mauvais goût de vouloir expliquer l'attitude débraillée dans laquelle il venait d'être surpris.

— Mais, pour vous avoir vu là, dit du Portail, il fallait que j'y fusse aussi.

— C'est vrai, répondit l'usurier, j'ai été assez étonné de trouver dans cet endroit un tranquille habitant du quartier Saint-Sulpice.

— Ce qui vous prouve, repartit le rentier d'un ton qui coupait court à toute explication et à toute curiosité, que j'ai l'habitude d'aller un peu partout, et que j'ai de l'étoile pour me trouver sur le chemin des gens que j'ai le désir de rencontrer; je pensais à vous au moment où vous êtes entré. Eh bien, qu'avez-vous fait?

— Rien de bon, dit Cérizet. Après m'avoir joué un tour pendable et m'avoir dépossédé d'une affaire magnifique, notre homme a repoussé l'ouverture avec le dernier dédain. Il n'y a aucune espérance d'avoir la créance de Dutocq; la Peyrade paraît en argent, car il voulait retirer ses titres séance tenante, et, demain matin, certainement il sera libéré.

— Ainsi, il tient pour fait son mariage avec cette demoiselle Colleville?

— Non-seulement il le tient pour fait, mais sa prétention est maintenant de donner à supposer un mariage de cœur. Il m'a débité une tirade pour me persuader qu'il était sérieusement amoureux.

— C'est bien! dit du Portail en voulant montrer qu'au besoin il parlait aussi la langue des estaminets : *arrêtez les frais*. (Ce qui voulait dire : « Ne vous mêlez plus de rien. ») Je me charge de mater le monsieur. Venez seulement me voir demain pour me mettre au fait de la famille dans laquelle il prétend entrer. Vous avez manqué une affaire; soyez tranquille : avec moi, d'autres se retrouveront.

Cela dit, il fit signe au cocher d'une citadine qui passait à vide, monta dedans, et, adressant à Cérizet un salut amical mais protecteur, il donna l'adresse de la rue Honoré-Chevalier.

En descendant la rue Montmartre pour regagner le quartier de l'Estrapade, Cérizet se donnait la torture pour deviner quel pouvait être ce petit vieillard à la parole brève, à l'intimation impérieuse, qui avait l'air de jeter sur les gens quand il leur parlait un grappin d'abordage, et qui venait si loin de chez lui passer sa soirée en un lieu où, vu la distinction répandue dans toute sa personne, il était assurément des plus déplacés.

Arrivé à la hauteur de la Halle, Cérizet n'avait pas encore trouvé la solution de son problème; mais, à ce moment, il en fut assez rudement distrait par une forte bourrade qu'il reçut dans le dos.

Se retournant vivement, il se trouva en présence de madame Cardinal, dont, au reste, la rencontre en ces parages, où elle venait tous les matins s'approvisionner pour son commerce, n'avait rien d'absolument imprévu.

Depuis la soirée de la rue Honoré-Chevalier, nonobstant la clémence dont elle avait été l'objet, la digne femme n'avait pas trouvé prudent de faire à son domicile autre chose que de très-courtes apparitions, et, depuis deux jours, elle noyait chez les liquoristes, dits *débits de consolation,* la douleur de sa déconvenue.

La parole épaisse et le visage allumé :

— Eh bien, papa, dit-elle à Cérizet, comment ça *s'a* passé avec le petit vieux?

— En quelques paroles, répondit l'usurier, je lui ai fait comprendre qu'il ne s'agissait, entre lui et moi, que d'un malentendu. Dans tout ceci, ma pauvre madame Cardinal, vous aviez agi avec une légèreté vraiment impardonnable; comment! lorsque vous me demandiez mon concours pour recueillir la succession de votre oncle, en étiez-vous à savoir qu'il avait une fille naturelle à laquelle il avait dès longtemps manifesté l'intention de tout laisser par testament? Ce petit vieux, qui est venu vous interrompre dans votre ridicule tentative d'héritage anticipé, n'était autre chose que le tuteur de la légataire.

— Ah! c'est ça un tuteur! dit la Cardinal; eh bien, ils sont gentils, les tuteurs. A une femme d'âge comme moi, pour l'histoire

qu'elle a voulu s'assurer si son oncle laisse quelque chose, lui parler qu'il va envoyer chercher la garde! Si c'est pas une horreur, une *dégoûtation!*

— Allons! dit Cérizet, il ne faut pas vous plaindre, mère Cardinal, vous vous en êtes tirée à bon marché.

— Eh bien, vous donc, qui aviez crocheté les serrures et qui vouliez accaparer les diamants, sous couleur d'épouser ma fille! Avec ça qu'elle voulait de vous, ma fille! et une fille légitime, celle-là! « Jamais, ma mère, qu'elle m'a dit, je ne donnerai mon cœur à un homme qui a le nez fait comme ça! »

— Vous l'avez donc retrouvée, votre fille?

— Pas plus tard qu'hier soir; elle a quitté sa crapule de cabotin, et elle est, je puis m'en flatter, dans une position superbe, mangeant dans l'argent, ayant sa citadine au mois, et très-estimée d'un avocat qui l'épouserait tout de suite, mais que faut attendre la mort des parents, parce que le père se trouve être maire, et que ce mariage pourrait contrarier le gouvernement.

— Ah çà! ma brave femme, dit Cérizet, quel diable de galimatias me faites-vous là? le père se trouve être mère...

— Eh bien, quoi! maire de son arrondissement, qui est l'onzième, M. Minard, un négociant retiré des cacaos, qu'est puissamment riche.

— Ah! très-bien! très-bien! je le connais. Et vous dites qu'Olympe est avec son fils?

— C'est-à-dire qu'ils ne demeurent pas ensemble, pour éviter les langues, quoiqu'il ne la voie que pour le bon motif; lui est chez monsieur son père, et, en attendant, ils ont acheté leur ménage et ils l'ont mis avec ma fille dans un logement du côté de la Chaussée-d'Antin : un crâne quartier, n'est-ce pas?

— Mais ça me paraît très-bien arrangé, dit Cérizet; et puisque, en définitive, le ciel ne nous avait pas destinés l'un à l'autre...

— Oui, c'est comme ça; et je crois que cette enfant-là finira par me donner bien de la satisfaction, même qu'il y a quelque chose sur quoi je voulais vous consulter.

— De quoi s'agit-il? demanda Cérizet.

— Il s'agit que, ma fille étant dans le bonheur, je ne peux pas, moi, continuer à crier la marée dans les rues; et puis, de ce que je

me trouve déshéritée par mon oncle, je peux, il me semble, avoir droit à une pension *élèmentaire.*

— Vous rêvez, ma pauvre femme! votre fille est mineure, c'est vous qui devez la nourrir, et non pas elle qui vous doit des aliments.

— Alors, dit madame Cardinal en s'animant, ceux qui n'ont pas donneraient à ceux qui ont! C'est du propre que la loi, elle est aussi aimable que les tuteurs qui, *poure* rien, parlent d'aller chercher la garde. Eh ben, oui! qu'il y aille donc chercher la garde! qu'il me fasse guillotiner! Ça ne m'empêchera pas de dire que les riches, c'est tous filous, et qu'il faudra que le peuple fasse une révolution pour avoir ses droits *duquel,* mon garçon, toi, ma fille, Minard l'avocat, et le petit tuteur, voyez-vous! vous y passerez.

Voyant que son ex-belle-mère était arrivée à un degré d'exaltation tout à fait inquiétant, Cérizet s'empressa de la quitter, et il était déjà à plus d'une cinquantaine de pas, qu'il se sentait encore poursuivi par des épithètes qu'il se promit bien de lui revaloir la première fois qu'elle viendrait à la banque de la rue des Poules lui demander une *facilité.*

En arrivant près de sa maison, Cérizet, qui n'était rien moins que brave, eut une émotion : il aperçut une figure embusquée auprès de la porte et qui, à son approche, se mit en mouvement et fit mine de se diriger vers lui.

Heureusement, ce n'était que Dutocq. Il venait pour chercher ses lettres de change. Cérizet les restitua d'assez mauvaise humeur, en se plaignant de l'espèce de défiance qu'impliquait une visite à une heure aussi indue.

Dutocq ne tint pas grand compte de cette susceptibilité, et le lendemain, de bon matin, il se présentait chez la Peyrade.

La Peyrade paya rubis sur l'ongle, et, à quelques phrases sentimentales auxquelles se laissa entraîner Dutocq quand une fois il fut nanti de la somme, il ne répondit qu'avec une froideur marquée.

Tout dans son habitude extérieure accusait l'attitude de l'esclave qui vient de briser sa chaîne et qui ne se promet pas de faire un usage très-évangélique de sa liberté.

Au moment où il reconduisait son créancier, celui-ci se trouva

face à face avec une femme en costume de servante qui se disposait à tirer la sonnette de la Peyrade.

Cette femme était, à ce qu'il paraît, de la connaissance de Dutocq, car il lui dit :

— Ah! ah! petite mère, nous éprouvons le besoin de consulter un avocat; vous avez raison, au conseil de famille il a été articulé, à votre sujet, des faits très-graves.

— Je n'ai, Dieu merci! peur de personne, et je puis aller la tête levée, répondit celle qui venait d'être ainsi interpellée.

— Tant mieux! dit le greffier de la justice de paix, tant mieux! mais vous serez probablement bientôt mandée chez le juge chargé de rapporter l'affaire. Au reste, vous êtes en bonnes mains, et l'ami la Peyrade vous conseillera comme il faut.

— Monsieur se trompe, répondit la servante, et ce n'est pas pour ce qu'il imagine que je suis venue consulter M. l'avocat.

— Enfin, tenez-vous bien toujours, ma chère dame, car je vous préviens que vous serez épluchée de la bonne manière. Les parents sont furieux contre vous, et on ne leur ôtera pas de l'idée que vous êtes très-riche.

En parlant ainsi, Dutocq avait l'œil sur Théodose, qui soutint mal ce regard et engagea sa cliente à entrer.

Voici ce qui, la veille, s'était passé entre cette femme et la Peyrade.

La Peyrade, on s'en souvient, était dans l'habitude d'aller entendre tous les matins la première messe à sa paroisse. Depuis quelque temps, de la part de la femme que nous venons de voir entrer chez lui, et qui, pour parler comme Dorine du *Tartuffe*, avait le soin de se trouver là à *ses heures précises*, il se voyait l'objet d'une attention singulière à laquelle il avait été embarrassé de donner une interprétation.

Un entraînement de cœur? Cette explication n'était pas compatible avec la grande maturité et l'air béat de cette dévote qui, sous le bonnet étriqué, dit à la *janséniste*, auquel, dans le quartier Saint-Jacques, se reconnaissent encore quelques ferventes de cette secte, affectait, comme une religieuse, de ne pas montrer de cheveux; d'autre part, des vêtements d'une propreté presque cossue et une croix d'or portée au cou, suspendue par un ruban de

velours noir, excluaient l'idée d'une mendicité timide et hésitante qui aurait mis tout ce délai à s'enhardir et à se déclarer.

Le matin du jour où devait avoir lieu le dîner du *Rocher de Cancale,* lassé d'un manége qui avait fini par devenir pour lui une préoccupation, et voyant d'ailleurs que son énigme en bonnet rond se disposait à l'aborder, la Peyrade avait été à elle, et lui avait demandé si elle avait quelque requête à lui présenter.

— Monsieur, lui fut-il répondu d'un accent tout mystique, est le célèbre M. de la Peyrade, l'avocat des pauvres?

— Je suis la Peyrade, et j'ai eu, en effet, l'occasion de rendre quelques services aux indigents du quartier.

Telle fut la variante modeste du Provençal, qui, en ce moment, n'était pas trop de son pays.

— Si c'était alors un effet de la bonté de monsieur de m'entendre en consultation?

— Le lieu, repartit la Peyrade, n'est pas trop bien choisi pour cette conférence. Ce que vous avez à me dire paraît important, car déjà depuis longtemps vous marchandez à m'aborder; je demeure ici près, rue Saint-Dominique-d'Enfer, et, si vous voulez prendre la peine de passer à mon cabinet...

— Ça ne contrariera pas monsieur?

— Pas le moins du monde; mon métier est d'entendre les clients.

— A quelle heure, pour ne pas déranger monsieur?

— Quand vous voudrez; je serai chez moi toute la matinée.

— Alors, je vais encore entendre une messe où je communierai; à celle-ci, je n'aurais pas osé, l'idée de monsieur m'aurait donné trop de distractions. Quand j'aurai fait ma méditation, je pourrai être chez monsieur sur les huit heures, si cela ne le gêne pas.

— Mais non, et il n'y a pas besoin de tant de cérémonies, dit la Peyrade avec une nuance d'impatience.

Peut-être dans ce petit mouvement d'humeur entrait-il un peu de jalousie de métier, car, évidemment, il avait affaire à une jouteuse capable de lui rendre des points.

A l'heure dite, pas une minute de plus, pas une minute de moins, la dévote sonnait à la porte de l'avocat, qui, après avoir eu quelque peine à la faire asseoir, l'engagea à parler.

La béate eut alors un accès de cette petite toux dilatoire avec

laquelle on se ménage un répit quand on est en présence d'un sujet difficile. Ensuite, se décidant à aborder l'objet de sa visite :

— C'était, dit-elle, pour que monsieur veuille bien me faire connaître s'il serait vrai qu'un homme très-charitable, et aujourd'hui décédé, aurait laissé des fonds pour récompenser les domestiques qui se conduisent bien avec leurs maîtres?

— C'est-à-dire, répondit la Peyrade, que M. de Montyon a fondé des prix de vertu qui, en effet, sont souvent décernés à des serviteurs zélés et exemplaires; mais une bonne conduite ne suffit pas; pour avoir droit à ces récompenses, il faut des actes de haut dévouement et d'une abnégation véritablement chrétienne.

— La religion, reprit la dévote, nous recommande l'humilité, et je n'oserais certainement pas faire *ma* propre éloge, mais de ce que, depuis plus de vingt ans, je me trouve au service d'un vieillard, tout ce qu'il y a de plus insipide, un savant, qui a tout mangé dans des inventions et que je suis obligé de le nourrir, des personnes ont pensé que peut-être je n'ai pas tout à fait démérité d'obtenir le prix.

— C'est en effet dans ces conditions, répondit la Peyrade, que l'Académie choisit ses candidats. Comment s'appelle votre maître?

— Le père Picot; on ne le nomme pas autrement dans le quartier, où il sort souvent fait comme un carnaval, ce qui amasse autour de lui les enfants, et ils sont tous à lui crier : « Bonjour, père Picot! bonjour, père Picot! » Mais c'est comme ça, il ne se soucie pas de sa considération; il s'en va occupé de ses idées, et j'ai beau me tuer le tempérament pour lui faire une petite cuisine réveillante, vous lui demanderiez ce qu'il a mangé à son dîner, il ne serait pas en état de vous répondre; un homme pourtant plein de moyens et qui a fait de très-bons élèves : ainsi, monsieur connaît peut-être le fils Thuillier, un professeur du collége Saint-Louis, et qui vient encore assez souvent chez nous.

— Alors, dit la Peyrade, votre maître est un mathématicien?

— Oui, monsieur, c'est les mathématiques qui ont fait son malheur; il s'est jeté dans un tas d'idées qui, à ce qu'il paraît, n'ont pas le sens commun, après s'être abîmé la vue à l'Observatoire, ici près, où il a été employé pendant des années.

— Eh bien, dit la Peyrade, il s'agirait d'avoir quelques attesta-

tions constatant votre long dévouement pour ce vieillard, ensuite je rédigerais un mémoire pour l'Académie et je ferais quelques démarches.

— Que monsieur est bon ! dit la dévote en joignant les mains, et, s'il me permettait de lui parler d'une petite difficulté...

— De quoi s'agit-il?

— On m'a dit, monsieur, que les prix, pour les obtenir, il fallait être tout à fait gêné.

— Pas précisément, cependant, l'Académie a, en effet, l'attention de choisir des personnes peu aisées, et ayant eu l'occasion de faire des sacrifices au-dessus de leurs forces.

— Des sacrifices, il me semble que je peux m'en flatter, quand une petite succession que j'ai héritée de mes parents a passé tout entière dans le ménage, et quand depuis plus de quinze ans je n'ai pas touché un sou de gages, ce qui, à trois cents francs par an, avec les intérêts composés, fait une assez jolie somme, monsieur en conviendra.

A ces mots d'intérêts composés, qui laissaient supposer une certaine culture financière, la Peyrade regarda avec plus d'attention cette Antigone.

— Enfin, dit-il, cette difficulté qui vous préoccupe?...

— Monsieur, répondit la béate personne, il me semble, ne peut trouver mauvais qu'un oncle très-riche qui vient de mourir en Angleterre et qui n'avait jamais rien fait pour sa famille, de son vivant, m'ait laissé par son testament une somme de vingt-cinq mille francs.

— Assurément, dit l'avocat, il n'y a rien là que de très-naturel et de très-légal.

— Eh bien, monsieur, je me suis pourtant laissé dire que ça me pourrait faire du tort auprès de MM. les juges.

— C'est possible, parce que, vous trouvant dès lors en possession d'une petite aisance, les sacrifices que vous vous proposez sans doute de continuer en faveur de votre maître auraient quelque chose de moins méritoire.

— Certainement que je ne l'abandonnerai jamais, le pauvre bon homme, malgré ses défauts, et qu'avec lui ce pauvre petit avoir qui vient de m'arriver court les plus grands dangers.

— Comment cela? demanda curieusement la Peyrade.

— Eh! monsieur, qu'il me sente seulement un peu d'argent, ça ne sera qu'une bouchée, tout passera dans ses inventions de mouvement perpétuel et de machines où il s'est déjà ruiné, et moi avec.

— Alors, dit la Peyrade, votre désir serait que, aussi bien pour l'Académie que pour votre maître, ce legs qui vient de vous arriver restât complétement inconnu?

— Comme monsieur est homme d'esprit et comprend bien les choses! dit la dévote en souriant.

— Et d'un autre côté, cependant, continua l'avocat, vous ne voudrez pas garder par devers vous cet argent?

— Pour que mon maître le trouve et qu'il s'en empare! D'ailleurs, monsieur comprend, pour lui faire quelques douceurs, à ce brave homme, je ne serais pas fâchée que la somme portât intérêt.

— Et l'intérêt le plus gros possible? dit l'avocat.

— Dame, monsieur, cinq à six pour cent.

— Alors, c'est à la fois sur un mémoire pour vous faire obtenir un prix de vertu et sur un placement à faire que vous désiriez depuis si longtemps me consulter?

— Monsieur est si bon, si charitable, si encourageant!

— Le mémoire, après une petite enquête, en sera plus facile; mais un placement, offrant toute sûreté, et dont le secret vous soit religieusement gardé, c'est beaucoup moins aisé à vous indiquer.

— Ah! si j'osais! dit la dévote.

— Quoi? fit la Peyrade.

— Monsieur me comprend...

— Moi? pas le moins du monde.

— J'ai pourtant bien prié tout à l'heure à cette intention que monsieur voulût me prendre la somme; j'aurais avec lui une entière confiance pour me la rendre, et pour n'en pas parler.

La Peyrade recueillait en ce moment le fruit de sa comédie de dévouement pour les classes nécessiteuses. Le chœur des portières du quartier le portant aux nues avait seul pu créer à cette domestique la confiance sans bornes dont il se voyait l'objet. Il pensa aussitôt à Dutocq, et ne fut pas éloigné de croire que cette femme

lui était envoyée par la Providence. Mais plus il avait envie de profiter de l'occasion pour fonder son indépendance, plus il sentit le besoin de paraître céder à une violence qui lui était faite, et ses objections furent infinies.

En somme, il n'avait pas grande créance dans le caractère de sa cliente, et ne se souciait pas, comme on dit vulgairement, en découvrant saint Pierre pour couvrir saint Paul, de substituer à un créancier qui, après tout, était son complice, une commère qui, d'un moment à l'autre, pouvait devenir exigeante et se laisser emporter à une impatience de remboursement et à des éclats de nature à faire le plus grand tort à sa considération. Il se décida donc à jouer le tout pour le tout.

— Ma chère dame, dit-il à la dévote, je n'ai pas besoin d'argent et je ne suis pas assez riche pour vous payer, sans en faire usage, les intérêts de cette somme de vingt-cinq mille francs. Tout ce que je puis faire, c'est de la placer en mon nom chez le notaire Dupuis; c'est un homme pieux, et vous pouvez le voir le dimanche assis au banc d'œuvre à l'église, notre paroisse. Les notaires, vous le savez, ne donnent pas de reçu ; moi, je ne vous en donnerai pas non plus, vous promettant seulement de laisser dans mes papiers, en cas de mort, un renseignement qui vous assure la restitution du dépôt. Voyez, c'est une affaire de confiance aveugle, et encore je ne la fais qu'à contre-cœur et uniquement pour obliger une personne que des sentiments de piété et l'usage charitable qu'elle entend faire de sa petite fortune recommandent particulièrement à ma bienveillance.

— Si monsieur ne trouve pas que la chose puisse s'arranger autrement...

— C'est tout ce qui me paraît possible, dit la Peyrade. D'ailleurs, je ne désespère pas de vous avoir six pour cent d'intérêt, et vous devez compter qu'ils vous seront payés avec la plus parfaite exactitude. Seulement, il pourrait peut-être s'écouler six mois à un an avant que le notaire fût en mesure de vous restituer le capital, parce que les fonds que les notaires placent habituellement sur hypothèque s'immobilisent ainsi pour un temps plus ou moins long. Maintenant, quand vous aurez conquis le prix de vertu que, selon toute apparence, je vous ferai obtenir, comme vous n'aurez

plus à cacher votre petit pécule, l'intérêt que je comprends très-bien aujourd'hui, je dois vous dire qu'en cas d'indiscrétion, votre somme vous serait immédiatement remise, et je ne me gênerais pas pour dire très-haut la manière dont vous auriez caché votre héritage à ce maître pour lequel vous seriez censée vous être dévouée de la manière la plus absolue. Ceci, vous le sentez, vous poserait comme une fausse bonne femme et nuirait grandement à votre renommée de sainteté.

— Oh! monsieur, dit la dévote, peut-il croire que je sois une femme à dire ce qu'il ne faut pas?

— Mon Dieu! ma bonne dame, il faut tout prévoir dans les affaires; l'argent brouille les meilleurs amis et entraîne aux démarches que l'on a su le moins prévoir. Ainsi, réfléchissez, revenez me voir dans quelques jours, il est possible que, d'ici là, vous trouviez une combinaison meilleure, et moi-même, qui en ce moment fais à la légère quelque chose qui, au fond, me répugne, j'aurai peut-être découvert à notre arrangement des difficultés que je n'entrevois pas en ce moment.

Cette menace adroitement jetée en finale devait immédiatement amener la conclusion.

— C'est tout réfléchi, dit la dévote; avec un homme aussi religieux que monsieur, on ne peut courir aucun risque.

Et, prenant sous sa guimpe un petit portefeuille, elle en tira vingt-cinq billets de banque. La manière leste dont elle les compta fut pour la Peyrade une révélation. Cette femme devait être habituée à manier de l'argent, et il lui passa dans la tête une idée singulière...

— Si j'allais, pensa-t-il, être un recéleur! — Non, dit-il; pour dresser le mémoire que je dois faire tenir à l'Académie, j'ai besoin, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, d'une petite enquête, et tantôt j'aurai une occasion naturelle de passer chez vous. A quelle heure y serez-vous seule?

— Sur les quatre heures, monsieur sort pour aller se promener au Luxembourg.

— Et où demeurez-vous?

— Rue du Val-de-Grâce, 9.

— Eh bien, tantôt, à quatre heures; et si, comme je n'en doute

pas, les informations sont favorables, je prendrai votre argent. Autrement, si nous ne devions pas donner suite à votre idée de prix de vertu, vous n'auriez pas d'intérêt à faire mystère de votre héritage; vous pourriez alors le placer dans des conditions plus normales que celles que je suis obligé de vous proposer.

— Oh! monsieur est prudent, dit la dévote, qui avait cru l'affaire faite... Cet argent, Dieu merci! je ne l'ai pas volé, et monsieur peut s'informer de moi dans le quartier.

— C'est justement ce qu'il est indispensable que je fasse, dit avec sécheresse la Peyrade, qui n'aimait pas, sous cet extérieur de simplesse, cette intelligence éveillée qui pénétrait toutes ses pensées; les prix de vertu ne se donnent pas sur parole, et, sans être une voleuse, on peut bien n'être pas une sœur de la Charité; il y a de la marge entre ces deux extrêmes.

— Comme monsieur voudra, dit la dévote, et il me rend un trop grand service pour que je ne lui laisse pas prendre toutes ses précautions.

Et, après un salut plein d'onction, elle sortit, emportant son argent.

— Diable! pensa la Peyrade, cette femme est plus forte que moi; elle avale les couleuvres d'un air reconnaissant et sans faire l'ombre d'une grimace. Je ne suis pas encore arrivé à me maîtriser de cette manière.

Il eut peur d'avoir été trop timoré, et pensa que sa créancière, dans l'intervalle de la visite qu'il lui avait annoncée, pourrait avoir changé d'avis.

Mais le mal était fait, et, quoique livré au souci d'une occasion peut-être manquée, il se fût laissé plutôt couper une jambe que de céder à l'entraînement de devancer d'une minute l'heure fixée pour sa visite.

Les informations qu'il prit dans le quartier furent assez contradictoires : les uns donnaient sa cliente pour une sainte, d'autres la présentèrent comme une fine matoise; mais, en somme, rien n'inculpait sa moralité de façon à faire reculer la Peyrade devant la bonne fortune qu'elle était venue lui offrir.

Quand il la revit à quatre heures, il la trouva dans les mêmes dispositions.

L'argent en poche, il se rendit au *Rocher de Cancale,* et ce fut

peut-être aux différentes émotions par lesquelles il avait passé durant cette journée que doit être attribuée la manière vive et peu préparée dont il conduisit sa rupture avec ses deux associés. Cette façon, mal mesurée, n'était ni de son tempérament naturel, ni de son tempérament acquis; mais cet argent tout chaud qu'il portait dans sa poche l'avait quelque peu grisé, et, à son contact, il avait contracté une animation et une impatience d'émancipation dont il ne fut pas bien maître. Il avait jeté Cérizet par la fenêtre sans même avoir consulté Brigitte; et cependant, il n'avait pas eu tout à fait le courage de sa duplicité, car il avait mis au compte de la vieille fille une détermination qui n'émanait que de sa volonté et de l'âpre ressouvenir de ses démêlés avec l'homme qui l'avait longtemps dominé.

En résumé, dans toute cette journée, la Peyrade ne s'était pas montré l'homme complet et infaillible que nous avons vu jusqu'ici; déjà, une première fois, porteur des quinze mille francs que lui avait remis Thuillier, il avait été entraîné avec Cérizet à une démarche insurrectionnelle qui, ensuite, avait nécessité le tour de force de l'affaire Sauvaignou. C'est qu'en définitive il est peut-être plus difficile d'être fort dans la bonne que dans la mauvaise fortune.

L'Hercule Farnèse, calme, au repos, exprime plus énergiquement la plénitude de la puissance musculaire que tous les autres Hercules violents, agités, et représentés dans l'éréthisme de leurs travaux.

DEUXIÈME PARTIE

Entre les deux parties de ce récit, un événement immense s'était accompli dans la vie de Phellion.

Il n'est personne qui n'ait ouï parler des malheurs de l'Odéon, ce fatal théâtre qui, pendant des années, dévora tous ses directeurs. A tort ou à raison, le quartier dans lequel est située cette impossibilité dramatique reste convaincu qu'elle intéresse à un haut degré sa prospérité, et plus d'une fois le maire et les sommités de l'arrondissement ont été vus, avec un courage qui les honore, se livrant aux combinaisons les plus désespérées pour galvaniser le cadavre.

Toucher aux choses de théâtre est une des ambitions éternellement vivantes de la petite bourgeoisie. Toujours, donc, les sauveurs successifs de l'Odéon se sont trouvés magnifiquement récompensés quand on leur donnait un semblant de part dans l'administration de l'entreprise. C'est dans une combinaison de cette espèce que Minard, en sa qualité de maire du onzième arrondissement, avait été appelé à la présidence du comité de lecture, avec la faculté de s'adjoindre pour assesseurs un certain nombre de notables du quartier Latin laissés à son choix.

On ne tardera pas à savoir au juste où en était la réalisation des projets de la Peyrade sur la dot de Céleste. Disons, quant à présent, que ces projets, en approchant de leur maturité, avaient reçu un ébruitement inévitable, et, comme, en cet état, ils semblaient donner aussi bien l'exclusion à la candidature de Minard l'avocat qu'à celle de Félix le professeur, les préventions manifestées à une autre époque par Minard père contre le vieux Phellion s'étaient transformées en une disposition non équivoque à une entente cordiale; il n'y a rien qui relie et qui apprivoise comme le sentiment d'un échec éprouvé en commun.

Jugé sans le mauvais œil de la rivalité paternelle, Phellion devenait pour Minard un Romain de l'intégrité la plus incorruptible, et un homme dont les petits traités avaient été adoptés par l'Université, c'est-à-dire une intelligence saine et éprouvée.

Lors donc que pour le maire il avait été question de composer le personnel de la douane dramatique dont il devenait le chef, immédiatement il avait pensé à Phellion; et, quant à ce grand citoyen, le jour où une place lui était offerte dans ce tribunal auguste, il lui avait semblé qu'une couronne d'or venait de se poser sur son front.

On comprend que ce n'était pas à la légère et sans être profondément recueilli, qu'un homme de la solennité de Phellion avait accepté la sainte et haute mission qui venait s'offrir à lui. Il s'était dit qu'il allait exercer une magistrature, un sacerdoce.

— Juger des hommes, avait-il répondu à Minard, qui s'étonnait de sa longue hésitation, c'est déjà une tâche effrayante; mais juger des intelligences, qui peut se croire à la hauteur d'un pareil mandat?

Cette fois encore, la famille, cet écueil de toutes les résolutions fortes, avait essayé d'entreprendre sur le domaine de sa conscience, et la considération des loges et entrées dont le futur membre du comité disposerait en faveur des siens avait excité dans son entourage une fermentation si ardente, que la liberté de sa détermination s'en était vue un moment inquiétée. Mais, heureusement, Brutus avait pu se décider dans le sens où le poussait une véritable émeute de toute la tribu phellionienne; sur l'observation de Barniol, son gendre, et aussi d'après son inspiration personnelle, il s'était persuadé que, par ses votes toujours acquis aux œuvres d'une moralité irréprochable, et par son dessein bien arrêté de barrer le chemin à toute pièce où la mère de famille ne pourrait pas conduire sa fille, il était appelé à rendre aux mœurs et à l'ordre public les services les plus signalés. Phellion, pour nous servir de son expression, était donc devenu membre de l'*aréopage* présidé par Minard, et, toujours pour parler comme lui, il *sortait* d'exercer ces fonctions, aussi *intéressantes que délicates,* quand eut lieu la conversation que nous allons redire; nécessaire à l'intelligence des événements ultérieurs de cette histoire, et de plus mettant dans tout son relief l'instinct envieux, qui est l'un des traits les plus saillants du caractère bourgeois, cette conversation avait indispensablement sa place indiquée ici.

La séance du comité avait été extrêmement orageuse. A l'occasion d'une tragédie ayant pour tire *la Mort d'Hercule,* la nuance classique et la nuance romantique, que M. le maire avait eu soin de balancer dans la composition du comité, s'étaient vues sur le point de se prendre aux cheveux. Par deux fois, Phellion avait demandé la parole, et l'on s'était étonné de la quantité de métaphores que peut contenir le discours d'un chef de bataillon de la garde nationale quand ses convictions littéraires sont mises en péril.

A la suite du vote, la victoire restée aux opinions dont Phellion avait été l'éloquent organe, en descendant avec Minard l'escalier du théâtre :

— Nous avons fait, dit-il, aujourd'hui de bonne besogne! Cette *Mort d'Hercule* m'a tout à fait rappelé *la Mort d'Hector,* de feu Luce de Lancival; l'ouvrage que nous venons de recevoir est émaillé de vers sublimes.

— Oui, dit Minard, c'est versifié avec goût; il y a de fort belles sentences, et je mets, je vous l'avoue, cette littérature quelque peu au-dessus des anagrammes de messire Colleville.

— Oh! dit Phellion, les anagrammes de Colleville sont de simples jeux d'esprit qui n'ont rien de commun avec les sévères accents de Melpomène.

— Eh bien, moi, reprit Minard, je puis vous affirmer qu'il attache une extrême importance à ces bêtises, et, à propos de ses anagrammes, comme à propos de beaucoup d'autres choses, M. le musicien s'en fait beaucoup accroire. Du reste, depuis leur émigration dans le quartier de la Madeleine, m'est avis que non-seulement le sieur Colleville, mais sa femme, sa fille, les Thuillier et toute la coterie ont pris des airs d'importance assez difficiles à justifier.

— Que voulez-vous! dit Phellion, il faut avoir une tête bien forte pour supporter les étourdissantes fumées de l'opulence; nos amis sont devenus très-riches par l'acquisition de cet immeuble qu'ils se sont décidés à aller habiter; on doit leur passer un premier moment d'ivresse; du reste, le dîner qu'ils nous donnèrent hier pour la plantation de la crémaillère était vraiment aussi bien ordonné que succulent.

— Moi aussi, dit Minard, je puis me flatter d'avoir eu chez moi quelques dîners assez remarquables auxquels des hommes très-haut placés dans le gouvernement ne dédaignaient pas d'assister; mais je ne me suis pas pour cela enflé outre mesure, et tel on m'avait connu, tel je suis demeuré.

— Vous, monsieur le maire, vous êtes dès longtemps coutumier de la belle existence que vous vous êtes faite par votre haute capacité commerciale; au contraire, nos amis, passagers d'hier sur le riant vaisseau de la fortune, n'y ont pas encore, comme on dit, le pied marin.

Et, afin de couper court à une conversation où Phellion trouvait que M. le maire devenait bien *caustique,* il eut l'air de vouloir prendre congé de lui. Pour regagner leur domicile respectif, ils ne suivaient pas le même chemin.

— Vous traversez le Luxembourg? demanda Minard ne se laissant pas fausser compagnie.

— Je le traverse, mais je m'y arrête. J'ai donné rendez-vous à madame Phellion à l'extrémité de la grande allée, où elle doit m'attendre avec les petits Barniol.

— Eh bien, dit Minard, j'aurai le plaisir de saluer madame Phellion, et en même temps je prendrai un peu l'air, car on a beau entendre de belles choses, la tête se fatigue au métier que nous venons de faire.

Minard avait bien senti que Phellion ne donnait pas volontiers la réplique à ses aperçus un peu aigres touchant le nouvel établissement des Thuillier. Il n'essaya donc pas de reprendre avec lui ce sujet; mais, quand il eut madame Phellion pour interlocutrice, bien sûr que ses mauvaisetés trouveraient plus d'écho :

— Eh bien, belle dame, dit-il, le dîner d'hier, que vous en semble?

— Il était fort beau, répondit madame Phellion, et, dès le potage à la bisque, je m'aperçus que quelque grand faiseur, comme Chevet, avait remplacé la cuisinière du cru. Mais cela manquait de gaieté; ce n'était pas la cordialité de nos petites réunions du quartier Latin. Et puis n'avez-vous pas trouvé, comme moi, que ni madame ni mademoiselle Thuillier ne paraissaient être les maîtresses de la maison? Moi, j'avais fini par me croire chez madame..., comment dites-vous son nom? Je n'ai pas pu encore me le mettre dans la mémoire.

— Torna, comtesse de Godollo, dit Phellion en intervenant. Le nom est pourtant des plus euphoniques.

— Euphonique tant que tu voudras, mon ami, mais, moi, ça ne me fait pas l'effet d'un nom.

— C'est un nom madgyar, ou, pour parler plus vulgairement, un nom hongrois. Notre nom à nous, si on voulait le chicaner, on pourrait dire qu'il a l'air d'un emprunt fait à la langue grecque.

— C'est possible, mais nous, nous avons l'avantage d'être connus, non-seulement dans notre quartier, mais dans tout le monde enseignant, où nous sommes parvenus à conquérir une position honorable, tandis que cette comtesse hongroise, qui fait la pluie et le beau temps dans la maison Thuillier, d'où cela sort-il? Comment, surtout avec ses manières de grande dame, car on ne peut lui refuser cela, elle a l'air très-distingué, cette femme, a-t-elle été

s'amouracher de Brigitte, qui, entre nous, a gardé le goût du terroir et sent sa fille de concierge à donner des nausées? Moi, vois-tu, je crois que cette amie si dévouée est une intrigante, elle flaire là de la fortune, et ménage pour plus tard une petite exploitation.

— Ah çà! dit Minard, vous êtes donc encore à connaître le point de départ de la relation de madame la comtesse de Godollo avec les Thuillier?

— C'est une de leurs locataires, qui occupe au-dessous d'eux l'entre-sol.

— Très-bien, mais il y a quelque chose de plus nuancé. Zélie, ma femme, tient ça de Joséphine, qui, dans le temps, aurait bien voulu entrer à notre service; la chose ne s'est pas arrangée parce que notre Françoise, qui, pour se marier, avait eu l'idée de nous quitter, a fini par changer d'avis. Sachez donc, belle dame, que c'est exclusivement à madame de Godollo que doit être attribuée l'émigration des Thuillier, dont elle se trouve avoir été la tapissière.

— Comment, la tapissière! s'écria Phellion, cette femme si comme il faut, dont on dirait volontiers : *Incessu patuit dea,* ce qu'en français nous traduisons assez imparfaitement par l'expression : avoir un port de reine!

— Permettez, dit Minard, je ne prétends pas que directement madame la comtesse de Godollo entreprenne le commerce des meubles; mais, à l'époque où mademoiselle Thuillier, par les conseils de la Peyrade, se décida à gérer elle-même la maison de la Madeleine, ce petit monsieur, qui n'a pas sur son esprit absolument toute l'influence qu'il voudrait faire croire, ne parvint pas de même à la décider, sans coup férir, à aller occuper dans son immeuble le somptueux appartement où nous avons été reçus hier. Mademoiselle Brigitte objecta ses habitudes qu'il lui faudrait changer, ses relations qui ne la suivraient pas dans un quartier lointain...

— Il est certain, interrompit madame Phellion, que, pour se décider à dépenser une voiture tous les dimanches, il faudrait avoir en perspective d'autres plaisirs que ceux qu'on rencontre dans ce salon... Quand on pense qu'excepté le jour de la sauterie pour l'élection au conseil général, jamais on n'a eu l'idée d'y ouvrir le piano!

— Au fait, repartit Minard, il nous eût été bien agréable de voir

un talent comme le vôtre mis quelquefois en réquisition, mais ce ne sont pas là des idées qui puissent venir à l'esprit de cette bonne Brigitte. Elle eût vu là deux bougies de plus à allumer. Les pièces de cent sous, voilà sa musique, à elle. Aussi, quand la Peyrade et Thuillier insistaient pour qu'elle quittât l'appartement de la rue Saint-Dominique-d'Enfer, se montrait-elle surtout préoccupée des frais auxquels devait l'entraîner ce déménagement. Elle jugeait, avec raison, que sous des lambris dorés les vieux *panats* de son ancienne demeure auraient fait le plus singulier effet.

— Voilà comme tout s'enchaîne, s'écria Phellion, et comment, du sommet de la société, s'infiltrant dans les classes inférieures, le luxe, tôt ou tard, amène la ruine des empires.

— Vous tranchez là, mon cher commandant, reprit Minard, une des questions les plus ardues de l'économie politique; beaucoup de bons esprits pensent, au contraire, que le luxe est une chose très-demandée pour faire aller le commerce, qui est certainement la vie des États. Dans tous les cas, ce point de vue, qui n'est pas le vôtre, paraîtrait être celui de madame de Godollo, car on la dit chez elle très-coquettement meublée, et, pour entraîner mademoiselle Thuillier dans *sa* même voie d'élégance, voici ce qu'elle lui proposa : « Une de mes amies, lui dit-elle, une princesse russe pour laquelle un des premiers tapissiers de Paris vient de confectionner un ameublement superbe, a été subitement rappelée par le czar, un monsieur qui ne plaisante pas. La pauvre femme se voit donc dans la nécessité de faire argent de tout ce qu'elle possède, et, pour le quart à peine du prix que lui a coûté ce mobilier, je suis sûre qu'elle en ferait profiter la personne qui voudrait s'en arranger au comptant; tout est à peu près neuf, et il y a même nombre d'objets qui n'ont jamais servi. »

— Alors, s'écria madame Phellion, toute cette magnificence étalée hier au soir sous nos yeux est une magnificence économique et de rencontre?

— Comme vous dites, madame, repartit Minard, et ce qui a décidé mademoiselle Brigitte à s'arranger de ce splendide hasard, ce n'est pas tant le désir de renouveler son ameublement que la pensée de faire une excellente affaire; dans cette fille-là, voyez-vous, il y a toujours un peu de madame la Ressource, de *l'Avare*.

— Je crois, monsieur le maire, que vous faites erreur, dit Phellion; madame la Ressource est un personnage de *Turcaret,* pièce très-immorale de feu Le Sage.

— Pensez-vous? dit Minard. C'est possible; mais enfin, ce qu'il y a de sûr, c'est que, si l'avocat s'est poussé auprès de Brigitte en lui faisant acheter la maison, c'est par le maquignonnage de l'ameublement que l'étrangère a pris le pied que nous lui voyons : aussi, avez-vous remarqué la lutte qui semble se dessiner entre ces deux influences : la mobilière et l'immobilière?

— Mais oui, dit madame Phellion avec un épanouissement qui témoignait de tout l'intérêt que prenait pour elle la conversation, il m'a semblé que la grande dame se permettait de contredire M. l'avocat, et qu'elle mettait même à cette contradiction une certaine aigreur.

— Oh ! c'est très-marqué, reprit Minard, et l'intrigant s'en aperçoit bien. Aussi m'a-t-il paru fort soucieux de cette hostilité! Les Thuillier, il en avait eu bon marché, car, de vous à moi, ils ne sont pas forts; mais il sent qu'il a trouvé un rude adversaire et cherche avec inquiétude un côté par où l'entamer.

— Ma foi, dit madame Phellion, c'est justice! Depuis quelque temps, ce monsieur, qui autrefois se faisait petit et humble, a pris dans la maison des airs de domination qui n'étaient pas tolérables : il tranchait tout haut du gendre, et, en somme, dans l'affaire de l'élection de Thuillier, il nous avait tous joués en nous faisant servir de marchepied à son ambition matrimoniale.

— Oui, mais, dit Minard, à l'heure qu'il est, je puis vous affirmer que notre homme est en baisse. D'abord, il ne trouvera pas tous les jours à faire acheter à *bon ami,* comme il l'appelle, des immeubles d'un million pour un morceau de pain.

— Ils ont donc eu cette maison à bien bon marché? demanda madame Phellion.

— Ils l'ont eue pour rien par suite d'une intrigue ignoble que me contait l'autre jour l'avoué Desroches, et qui pourrait même, si l'affaire était connue du conseil de l'ordre, beaucoup compromettre M. l'avocat. Ensuite, nous avons en perspective l'élection de la Chambre. L'appétit est venu en mangeant à notre bon Thuillier, mais il s'aperçoit déjà que mons la Peyrade, quand il sera ques-

tion de lui couper ce morceau, n'aura plus la même commodité pour faire de nous des dupes. C'est pour cela qu'on se retourne du côté de madame de Godollo, laquelle paraît avoir dans le monde politique des relations élevées. D'ailleurs, sans parler de cet intérêt, qui est encore lointain, de jour en jour la comtesse de Godollo se rend plus nécessaire à Brigitte : car, il faut bien le dire, sans le concours que lui prête la grande dame, au milieu de son salon doré, la pauvre fille aurait l'air d'un haillon dans la corbeille d'une jeune mariée.

— Oh! monsieur le maire, vous êtes cruel! dit madame Phellion en minaudant.

— Non, mais voyons, reprit Minard, la main sur la conscience : est-ce Brigitte, est-ce madame Thuillier qui seraient en état de tenir un salon? C'est la Hongroise qui a présidé à tout l'arrangement de l'appartement; c'est elle qui a procuré le domestique mâle dont vous avez remarqué la bonne tenue et l'intelligence; c'est elle qui hier avait dressé le menu du dîner, enfin elle est la providence de la colonie, qui, sans son intervention, aurait apprêté à rire à tout le quartier. Et, chose d'ailleurs bien particulière, au lieu d'être, comme vous le pensiez d'abord, une parasite dans le genre du Provençal, cette étrangère, qui paraît elle-même avoir une jolie fortune, se montre non-seulement désintéressée, mais généreuse. Ainsi, les deux robes de Brigitte et de madame Thuillier, que vous avez toutes remarquées, mesdames, sont un cadeau qu'elle a voulu faire, et c'est parce qu'elle-même était venue présider à la toilette de nos deux amphitryonnes, que vous avez été étonnées hier de ne pas les trouver fagotées à leur façon accoutumée.

— Mais dans quel intérêt, dit madame Phellion, cette tutelle si maternelle et si dévouée?

— Ma chère amie, dit solennellement Phellion, les actions humaines n'ont pas toujours, Dieu merci! pour mobile l'égoïsme et la considération d'un vil intérêt. Il est encore des cœurs qui se plaisent à faire le bien pour lui-même. Cette femme a pu voir dans nos amis des gens près de se fourvoyer vers une sphère dont ils n'avaient pas bien mesuré la hauteur, et, ayant encouragé leurs premiers pas pour l'achat de ce mobilier, comme une nourrice s'at-

tache à son nourrisson, elle aura pris plaisir plus tard à leur prodiguer le lait de ses renseignements et de ses conseils.

— Il a l'air de ne pas y toucher, le cher mari, dit Minard à madame Phellion, mais voyez comme il emporte la pièce !

— Moi, j'emporte la pièce! dit Phellion; ceci n'est ni dans mes intentions, ni dans mes habitudes.

— Il me semble pourtant qu'il est difficile de dire plus nettement que les Thuillier sont des grues, et que madame de Godollo s'est chargée de les élever à la brochette.

— Je n'accepte pas pour nos amis, dit Phellion, cette qualification attentatoire à leur considération. J'ai voulu dire qu'ils manquaient peut-être d'expérience et que la noble dame mettait à leur service sa science du monde et des usages; mais je proteste contre toute interprétation allant au delà de ma pensée ainsi circonscrite.

— Convenez pourtant, mon cher commandant, que, dans l'idée de donner Céleste à ce la Peyrade, il y a autre chose que du manque d'usage? Il y a à la fois de l'ineptie et de l'immoralité; car, enfin, le galant manége de l'avocat avec madame Colleville...

— Monsieur le maire, interrompit Phellion avec un redoublement de solennité, le législateur Solon n'avait pas voulu punir le parricide, qu'il tenait pour un crime impossible. Je crois qu'il en est de même du désordre auquel vous semblez faire allusion. Madame Colleville ayant des bontés pour M. de la Peyrade et pensant à lui donner sa fille : non, monsieur, non! cela passe mon imagination. Interpellée à ce sujet devant un tribunal, comme Marie-Antoinette, madame Colleville répondrait : « J'en appelle à toutes les mères! »

— Cependant, mon ami, permets-moi de te dire que madame Colleville est furieusement légère et qu'elle a fait assez gentiment ses preuves.

— Brisons là, ma chère, dit Phellion. Aussi bien l'heure du dîner nous appelle, et je trouve que peu à peu nous laissons la conversation dériver vers les marais fangeux de la médisance.

— Vous êtes plein d'illusions, mon cher commandant, dit Minard en donnant la main à Phellion, mais ce sont des illusions respectables et je vous les envie. — Madame, j'ai bien l'honneur...,

ajouta le maire en saluant respectueusement madame Phellion.

Et chacun prit de son côté.

Les informations de M. le maire du onzième arrondissement ne manquaient pas d'exactitude. Dans le salon des Thuillier, depuis qu'ils avaient émigré au quartier de la Madeleine, entre l'âpre Brigitte et la plaintive madame Thuillier se dessinait, en effet, la figure d'une femme pleine de séduction et de grâce qui communiquait à ce salon une physionomie de l'élégance la plus imprévue.

Il était bien vrai que, par l'entremise de cette femme, devenue sa locataire, Brigitte avait fait une spéculation mobilière non moins heureuse, mais beaucoup plus avouable que l'acquisition du fameux immeuble. Pour six mille francs, elle avait été mise en possession d'un ameublement à peine sorti des ateliers du tapissier et qui représentait une valeur d'au moins trente mille francs.

Il était vrai encore qu'à la suite d'un service qui devait lui aller si profondément au cœur, la vieille fille avait pris pour la belle étrangère beaucoup de cette déférence respectueuse que la bourgeoisie, malgré son ombrageuse rivalité, marchande beaucoup moins qu'on ne se le figure aux titres nobiliaires et aux positions élevées de la hiérarchie sociale. Comme cette comtesse hongroise était une femme de grand tact et de l'éducation la plus distinguée, en prenant chez ses protégés la haute direction dont elle avait jugé convenable de s'emparer, elle s'était bien gardée de donner à son influence l'allure d'une pédagogie tracassière et impérieuse. Au contraire, caressant les prétentions de Brigitte à être une ménagère modèle, pour toutes les dépenses matérielles de sa propre maison, elle avait affecté de prendre les conseils de *miss* Thuillier, le petit nom d'amitié qu'elle se plaisait à lui donner; de telle sorte qu'en se réservant chez elle et chez ses voisins le département des dépenses somptuaires, elle avait bien plutôt l'air de pratiquer une sorte d'enseignement mutuel que d'exercer un protectorat.

Aussi, même pour la Peyrade, l'illusion était impossible : devant le crédit de l'étrangère, le sien, évidemment, avait pâli, mais ce n'était pas à une simple lutte d'influence que se bornait l'antagonisme de la comtesse. Franchement déclarée contre sa candidature à la main de Céleste, elle accordait à l'amour de Félix le professeur une protection non équivoque; et Minard, à qui n'avait pas

échappé cette tendance, s'était bien donné de garde, au milieu des autres renseignements dont il s'était montré si prodigue, de communiquer cette dernière remarque à ceux qu'elle intéressait

La Peyrade était d'autant plus malheureux de se sentir ainsi miné par une hostilité dont la cause restait pour lui inexplicable, qu'il avait à se reprocher d'être pour quelque chose dans l'introduction de cette inquiétante adversaire au cœur de la place.

Sa première faute avait été de céder au stérile plaisir de déposséder Cérizet de sa principale location : si, sur ses avis et sur ses instances, Brigitte ne s'était pas mise à l'administration de l'immeuble, il y avait tout à parier qu'elle n'eût pas fait la connaissance de madame de Godollo.

Une autre imprudence avait été de pousser les Thuillier à quitter leur thébaïde du quartier Latin.

A cette époque, qui était la pleine fleur de son crédit, Théodose tenait son mariage pour fait, et il avait une hâte presque enfantine de s'élancer vers la sphère élégante qui désormais paraissait ouverte à son avenir. Il était donc venu en aide aux incitations de la Hongroise, et il lui avait semblé qu'il envoyait ainsi les Thuillier en avant pour faire son lit dans le riche appartement qu'il devait un jour occuper avec eux. A cet arrangement il avait vu un autre avantage, celui de soustraire Céleste au contact presque journalier d'un rival qui ne laissait pas de lui paraître dangereux. Privé de la commodité du porte-à-porte, Félix serait forcé d'espacer ses visites, et on aurait plus de facilité pour le ruiner dans le cœur où il n'était installé que sous la condition de donner les satisfactions religieuses auxquelles il se montrait si réfractaire.

Mais à toutes ces combinaisons du Provençal, s'était rencontré plus d'un inconvénient.

Élargir l'horizon des Thuillier, c'était pour la Peyrade courir la chance de créer une concurrence à cette admiration exclusive dont jusque-là il s'était vu l'objet. Dans l'espèce de milieu provincial où ils vivaient, faute de terme de comparaison, Brigitte et *bon ami* devaient le placer à une hauteur dont la juxtaposition d'autres supériorités et d'autres élégances ne pouvait manquer de le faire descendre. Ainsi, à part même les coups qui lui avaient été sourdement portés par madame de Godollo, l'idée de la colonisation ultra-

pontaine, au point de vue des Thuillier, était mauvaise, et, au point de vue des Colleville, elle ne valait pas mieux.

Ceux-ci avaient suivi leurs amis dans la maison de la Madeleine, où un entre-sol sur le derrière leur avait été concédé à un prix abordable pour leur budget. Mais Colleville trouvait que l'appartement manquait d'air et de jour, et, obligé quotidiennement de se rendre du boulevard de la Madeleine au faubourg Saint-Jacques, où il avait son bureau, il maugréait contre l'arrangement dont il était victime et trouvait par moments que la Peyrade tournait au tyran. D'autre part, sous le prétexte de se mettre à la hauteur du quartier qu'elle était venue habiter, madame Colleville s'était jetée dans une épouvantable orgie de chapeaux, de mantelets et de robes neuves, lesquels, nécessitant la présentation d'une foule de crédits extraordinaires, amenaient chaque jour dans le ménage des scènes plus ou moins orageuses. Quant à Céleste, elle avait sans doute moins d'occasions de voir le jeune Phellion, mais elle avait aussi moins de chances d'être entraînée avec lui à des controverses religieuses, et l'absence, qui n'est un danger que pour les attachements médiocres, la faisait penser plus tendrement et moins théologiquement à l'homme de ses rêves.

Tous ces faux calculs de Théodose n'étaient rien, au reste, au prix d'une autre cause d'amoindrissement qui pesait sur sa situation.

Dans un délai de huitaine et moyennant une avance de dix mille francs à laquelle Thuillier s'était résigné de très-bonne grâce, il avait dû voir la croix de la Légion d'honneur venant réaliser la pensée secrète de toute sa vie.

Or, près de deux mois s'étaient passés, et du glorieux hochet pas la moindre nouvelle ; et l'ancien sous-chef, qui, sur l'asphalte du boulevard de la Madeleine, dont il était devenu l'un des habitués les plus assidus, aurait eu tant de bonheur à promener son ruban rouge, n'avait toujours que la fleur des champs pour émailler sa boutonnière, privilége de tout le monde, dont il était beaucoup moins fier que *notre* Béranger.

La Peyrade avait bien parlé d'une résistance imprévue et inexplicable par laquelle avaient été paralysés toute la bienveillance et tous les efforts de la comtesse du Bruel ; mais Thuillier se payait mal de cette explication, et, dans ses jours de désappointement

aigu, il ne tenait à rien que, comme Chicaneau, des *Plaideurs,* il ne s'écriât : « Eh ! rendez donc l'argent ! »

Toutefois, il n'en venait pas à un éclat, parce que la Peyrade le tenait en respect par la fameuse brochure de *l'Impôt et l'Amortissement.* L'achèvement en avait été suspendu par les tracas du déménagement. Durant cette période agitée, Thuillier n'avait pu donner ses soins à la révision des épreuves, sur lesquelles on se rappelle qu'il s'était réservé le droit d'un pointilleux examen.

Arrivé à comprendre que, pour restaurer son influence qui allait chaque jour s'évaporant, il fallait frapper un grand coup, ce fut justement cette disposition chipotière que l'avocat crut pouvoir donner comme point de départ à un plan également profond et aventureux dont il conçut la pensée.

Un jour, comme on en était aux dernières feuilles de la brochure, une discussion s'éleva sur le mot *népotisme,* que Thuillier voulait faire disparaître d'une des phrases écrites par la Peyrade, sous prétexte que jamais il n'avait vu employer ce mot nulle part, et que c'était du *néologisme,* c'est-à-dire, dans les idées littéraires de la bourgeoisie, quelque chose d'équivalent à l'idée de 93 et de la Terreur.

D'ordinaire, la Peyrade prenait assez patiemment les ridicules remarques de *bon ami;* mais, ce jour-là, il s'émut excessivement, signifia à Thuillier qu'il eût à terminer lui-même le travail auquel il appliquait une critique si lumineuse et si intelligente, et pendant plusieurs jours on ne le revit plus.

Thuillier crut d'abord à un mouvement passager de mauvaise humeur; mais, l'absence de la Peyrade se prolongeant, il sentit la nécessité d'une démarche conciliatrice et alla chez le Provençal pour faire amende honorable et mettre fin à cette bouderie. Voulant toutefois donner à cette démarche une allure qui laissât une honnête sortie à son amour-propre :

— Eh bien, mon cher, dit-il en entrant d'un air dégagé, nous avions raison tous les deux : *népotisme* veut dire l'autorité que les neveux des papes prenaient dans les affaires. J'ai cherché dans le dictionnaire, il ne donne pas une autre explication ; mais, d'après ce que m'a dit Phellion, il paraîtrait que, dans le langage politique, on a étendu le sens de ce mot pour dire l'influence que des mi-

nistres corrupteurs laissent exercer illégalement à des personnes : je crois donc que nous pouvons conserver l'expression, quoiqu'elle ne soit pas prise de la même manière par Napoléon Landais.

La Peyrade, qui, tout en recevant le visiteur, affectait de paraître très-occupé au classement de ses dossiers, se contenta de hausser les épaules et ne répondit rien.

— Eh bien, reprit Thuillier, as-tu vu les épreuves des deux dernières feuilles? Car il faut marcher.

— Si tu n'as rien envoyé à l'imprimerie, répondit la Peyrade, nous ne pouvons avoir des épreuves; pour mon compte, je n'ai pas touché au manuscrit.

— Mais, mon cher Théodose, dit Thuillier, il n'est pas possible que, pour si peu de chose, tu aies pris la mouche. Je ne me pique pas d'écrire; seulement, comme je signe, je puis bien, je crois, avoir mon opinion sur un mot.

— Mais *môsieu* Phellion, répondit l'avocat, c'est un écrivain, lui; et, puisque tu le consultes, je ne vois pas pourquoi tu ne l'engagerais pas à terminer avec toi l'ouvrage auquel, pour mon compte, je me suis bien promis de ne plus coopérer.

— Dieu! quel caractère! s'écria le frère de Brigitte; te voilà furieux, maintenant, parce que j'ai eu l'air d'avoir un doute sur une expression et que j'ai consulté quelqu'un. Mais tu sais bien qu'à Phellion, à Colleville, à Minard et à Barniol, j'ai lu des passages comme si l'ouvrage était de moi, pour voir l'effet qu'il produira dans le public; mais ce n'est pas une raison pour que je veuille mettre sous mon nom ce qu'ils seraient capables d'écrire. Veux-tu avoir une idée de la confiance que j'ai en toi? madame la comtesse de Godollo, à laquelle hier soir j'ai fait lecture de quelques pages, me disait que c'était une brochure à m'attirer des désagréments avec le procureur du roi : crois-tu que ça m'ait arrêté?

— Eh bien, dit la Peyrade ironiquement, je crois que l'oracle de la maison voit très-bien les choses, et je n'ai pas envie de te faire porter la tête sur l'échafaud.

— Tout ça, dit Thuillier, c'est des bêtises. As-tu ou non l'intention de me laisser en plan?

— Les questions littéraires, répondit l'avocat, brouillent les

meilleurs amis bien mieux encore que les questions politiques; je veux supprimer entre nous cette occasion de débats.

— Mais, mon cher Théodose, jamais je ne me suis posé comme un homme de lettres, je crois avoir du gros bon sens et je dis mes idées, tu ne peux pas m'en vouloir pour cela, et certainement, si tu me fais le mauvais tour de refuser ma collaboration, c'est que tu as contre moi quelque autre grief que je ne connais pas.

— Où est le mauvais tour? Il n'y a rien de si facile pour toi que de ne pas faire une brochure, tu seras Jérôme Thuillier comme devant.

— Il me semble pourtant que toi-même as jugé que cette publication pourrait favoriser mon élection future; et puis enfin, je te le répète, j'ai lu des fragments à tous nos amis; dans le conseil municipal, j'ai annoncé la chose, et, si maintenant l'ouvrage ne paraît pas, je suis déshonoré, on dira que le gouvernement m'a acheté.

— Tu n'as qu'à dire que tu es l'ami de Phellion l'incorruptible, cela répondra à tout; tu pourrais même donner Céleste à son dadais de fils, cette alliance te protégerait encore mieux contre tout soupçon.

— Théodose, dit alors Thuillier, tu as quelque chose que tu ne me dis pas; il n'est pas naturel que, pour une simple querelle de mots, tu veuilles perdre ton ami de considération.

— Eh bien, oui! dit la Peyrade, ayant l'air de se décider à parler, je n'aime pas l'ingratitude.

— Moi non plus, je ne l'aime pas, dit Thuillier avec animation, et, si tu as l'idée de m'accuser d'un procédé aussi bas, aussi vil, je te somme de t'expliquer; il faut à la fin sortir des équivoques : de quoi te plains-tu? que reproches-tu à celui qu'il y a quelques jours encore tu appelais ton ami?

— Rien et tout, dit la Peyrade; ta sœur et toi êtes bien trop habiles pour rompre ouvertement avec un homme qui, au risque de sa réputation, vous a mis un million dans la main; mais je ne suis pas tellement simple, que je ne sache démêler les nuances : il y a autour de vous des gens occupés sourdement à me démolir, et Brigitte n'a qu'un souci, celui de trouver une façon honnête de ne pas tenir ses promesses. Des hommes comme moi ne font pas pro-

tester de pareils titres, et je n'entends certes pas m'imposer, mais j'avoue que j'étais loin de m'attendre à de pareils procédés.

— Voyons, dit Thuillier avec intérêt, en apercevant dans l'œil de l'avocat le brillant d'une larme dont il fut entièrement la dupe, je ne sais pas, moi, ce que Brigitte a pu te faire, mais une chose certaine, c'est que jamais je n'ai cessé d'être ton ami le plus dévoué.

— Non, dit la Peyrade, depuis l'échec de la croix, je ne suis plus bon, comme on dit, à jeter aux chiens. Est-ce que je puis, moi, lutter contre de certaines forces occultes? Mon Dieu! c'est peut-être cette brochure dont tu as beaucoup trop parlé et dont s'inquiète le gouvernement, qui fait l'obstacle à ta nomination. Ces ministres sont si bêtes, qu'ils aimeront mieux attendre d'avoir la main forcée par l'éclat de la publication que de s'exécuter de bonne grâce en récompensant seulement tes services. Mais ce sont là des mystères de la politique qui ne tombent pas dans l'esprit de ta sœur.

— Que diable! dit Thuillier, je me crois pourtant le coup d'œil assez observateur, et je ne m'aperçois pas que Brigitte soit changée pour toi.

— C'est vrai, dit la Peyrade, tu as la vue si bonne, que tu n'aperçois même pas à ses côtés cette madame de Godollo sans laquelle elle ne peut plus vivre.

— Allons donc! dit finement Thuillier, ce serait un petit brin de jalousie que nous éprouverions!

— De la jalousie, repartit la Peyrade, je ne sais pas si c'est là le mot propre, mais enfin ta sœur, qui n'est pas un esprit au-dessus de l'ordinaire et à laquelle je m'étonne qu'un homme de ta supériorité intellectuelle ait laissé prendre l'autorité dont elle use et abuse...

— Que veux-tu, mon cher! interrompit Thuillier en humant le compliment, elle est pour moi d'un dévouement si entier!

— J'admets ces faiblesses, reprit la Peyrade, mais, je le répète, ta sœur ne te va pas à la cheville. Eh bien, je dis que, quand un homme de la valeur que tu veux bien me reconnaître lui fait l'honneur de la conseiller et de se dévouer à elle comme je l'ai fait, il ne saurait lui être agréable de se voir supplanté dans sa confiance par une femme venue on ne sait d'où, et cela à cause de quelques

loques de rideaux et de quelques vieux fauteuils qu'elle lui a fait acheter.

— Pour les femmes, tu le sais bien, répondit Thuillier, les affaires de ménage, cela passe avant tout.

— Crois aussi que Brigitte, qui touche à tout, a également la prétention d'avoir la haute main sur les affaires de cœur, et, puisque tu es si perspicace, tu aurais dû voir que maintenant, dans l'esprit de Brigitte, rien n'est moins fait que mon mariage avec mademoiselle Colleville; or, pourtant, mon amour a été solennellement autorisé par vous.

— Par exemple! dit Thuillier, je voudrais bien voir que quelqu'un essayât de toucher à nos arrangements!

— Sans parler de Brigitte, répondit l'avocat, je puis te dire quelqu'un qui s'occupe parfaitement de les déranger, et ce quelqu'un, c'est mademoiselle Céleste; malgré l'obstacle que semble mettre entre eux la divergence des sentiments religieux, elle n'en reste pas moins très-naïvement occupée de ce petit Phellion.

— Mais pourquoi ne pas dire à Flavie de mettre ordre à cela?

— Flavie, mon cher, personne mieux que toi ne la sait à fond. Elle est femme avant d'être mère; j'ai été dans la nécessité de lui faire un doigt de cour, et, tu comprends, tout en voulant ce mariage, elle ne le désire pas très-vivement.

— Eh bien, dit Thuillier, je me charge, moi, de parler à Céleste; il ne sera pas dit qu'une petite fille nous fera la loi.

— Justement, je ne veux pas, s'écria la Peyrade, que tu t'entremêles dans tout cela; hors de tes relations avec ta sœur, tu es une volonté de fer, et je n'entends pas qu'il soit dit que tu as mis d'autorité Céleste dans mes bras; je prétends, au contraire, que cette enfant garde la plus entière disposition de son cœur; seulement, je crois pouvoir demander qu'elle se prononce nettement entre moi et M. Félix, parce que je ne puis pas rester dans cette situation, qui me mine. Ce mariage reporté à l'époque où tu seras nommé député, c'est un rêve : il m'est impossible d'accepter que la plus grande affaire de ma vie soit ainsi laissée à toutes les éventualités de l'avenir; et puis, dans cette combinaison à laquelle on s'était d'abord arrêté, se sent un parfum de marché qui ne saurait me convenir. Je dois, mon cher, te faire une confidence à laquelle je

suis entraîné par tous les désagréments qu'il me faut subir. Dutocq peut te le dire, avant que vous quittiez l'appartement de la rue Saint-Dominique, en sa présence, une héritière m'a été très-sérieusement offerte, qui aura plus de fortune que vous n'en laisserez à mademoiselle Colleville. J'ai refusé, parce que j'ai la sottise d'avoir le cœur pris et parce qu'une alliance avec une famille aussi honorable que la vôtre me paraît des plus désirables; mais, après tout, il faut que Brigitte se le mette en tête, si Céleste me refuse, je ne suis pas sur le pavé.

— Je le crois facilement, dit Thuillier; mais remettre toute la décision de l'affaire à cette petite tête, si, comme tu le dis, elle a de la propension pour Félix!...

— Ça m'est égal, dit l'avocat, il faut à tout prix que je sorte de cette position, elle n'est plus tenable pour moi; tu parles de ta brochure, je ne suis pas capable de la finir; toi qui as été un homme à femmes, tu dois savoir la domination que ces êtres malfaisants prennent sur tout notre être.

— Peuh! dit Thuillier avec fatuité, on m'a eu, mais je ne me suis pas souvent donné, j'en prenais et j'en laissais.

— Oui, mais, moi, avec ma nature méridionale, je me passionne, et puis, enfin, Céleste a un autre attrait que toutes les bonnes fortunes. Élevée par vous, sous vos yeux, vous en avez fait une enfant adorable; c'est seulement une grande faiblesse d'avoir laissé ce garçon, qui ne lui convient d'aucune manière, s'installer dans sa fantaisie.

— Tu as dix fois raison, mais c'est une amitié d'enfance, Félix et elle ont joué ensemble, et tu n'es venu que beaucoup plus tard; c'est même une preuve de la grande estime que nous faisons de toi, qu'aussitôt que tu t'es présenté, nous ayons renoncé à d'anciens projets.

— Toi, oui, dit la Peyrade. Avec une tête et des manies littéraires qui, du reste, sont souvent pleines d'esprit et de bon sens, tu as un cœur d'or; avec toi, les relations sont sûres et tu sais ce que tu veux; mais Brigitte, tu verras, quand tu lui parleras d'avancer le moment du mariage, quelle résistance elle fera à cet arrangement!

— Moi, je crois que Brigitte t'a toujours voulu et te veut encore

pour *gendre*, si je puis m'exprimer ainsi; mais, quand elle ne le voudrait pas, je te prie de croire que, dans les choses importantes, je sais faire triompher ma volonté. Seulement, précisons bien ce que tu désires; ensuite, nous partirons du pied gauche, et tu verras que tout ira bien.

— Je veux, dit la Peyrade, mettre la dernière main à ta brochure, car, avant toute chose, je m'occupe de toi.

— Certainement, dit Thuillier, il ne s'agit pas d'échouer au port.

— Eh bien, pars de cette idée que je suis annihilé, abruti par la perspective de ce mariage qui reste en l'air, et, vois-tu, tu ne tireras pas de moi une page que, d'une façon ou de l'autre, la question ne soit résolue.

— Enfin, dit Thuillier, comment la poses-tu, la question?

— Naturellement, si l'arrêt de Céleste doit tourner contre moi, je dois désirer une solution très-prochaine. Si je suis condamné à faire un mariage de raison, au moins ne faut-il pas manquer l'occasion dont je t'ai parlé.

— Soit; mais quel délai entends-tu nous donner?

— Il me semble qu'en quinze jours une fille peut savoir ce qu'elle veut.

— Sans aucun doute, dit Thuillier, mais je répugne à laisser Céleste prononcer sans appel.

— Moi, j'accepte la chance; je sortirai de l'incertitude, ce qui est pour moi le premier point, et puis, entre nous, je ne suis pas si aventureux que j'en ai l'air; ce n'est pas en quinze jours qu'un fils de Phellion, c'est-à-dire l'entêtement incarné dans la sottise, en aura fini avec ses hésitations philosophiques, et certainement Céleste ne l'acceptera pas pour mari qu'il n'ait donné des gages de sa conversion.

— Ça, c'est probable. Mais, si Céleste allait traînasser, si elle ne voulait pas accepter l'alternative?

— Ceci vous regarde, dit le Provençal. Je ne sais pas comment, à Paris, vous entendez la famille; mais je sais que, dans notre comtat d'Avignon, il est sans exemple qu'on ait jamais fait à une petite fille une liberté pareille. Si toi, ta sœur, en supposant qu'elle joue franc jeu, et un père et une mère, vous ne parvenez pas à faire vouloir

à une enfant que vous dotez quelque chose d'aussi simple et d'aussi raisonnable que de choisir en toute liberté entre deux prétendants, alors serviteur! Il faut tout bonnement écrire sur la porte de la maison que Céleste est reine et souveraine.

— Nous n'en sommes pas tout à fait là, dit Thuillier d'un air capable.

— Quant à toi, mon vieux, repartit la Peyrade, je t'ajourne, après la décision de Céleste; heureux ou malheureux, je me mettrai à l'œuvre, et en trois jours tout sera prêt.

— Enfin, reprit Thuillier, on sait ce que tu as dans l'âme; je vais en causer avec Brigitte.

— C'est assez triste, ta conclusion, dit la Peyrade, mais malheureusement c'est comme ça.

— Comment! que veux-tu dire?

— J'aimerais mieux, tu l'imagines, t'entendre me répondre que la chose est faite; mais les vieux plis ne s'effacent pas.

— Ah çà! tu crois donc que je suis un homme sans volonté, sans initiative?

— Non! mais je voudrais bien être dans un petit coin pour voir comment tu aborderas la question avec ta sœur.

— Parbleu! je l'aborderai franchement, et un *Je veux* bien sec sera au bout de toutes les objections.

— Ah! mon pauvre garçon, dit la Peyrade en lui frappant sur l'épaule, depuis Chrysale des *Femmes savantes*, qu'on en a vu de ces foudres de guerre qui baissent pavillon devant des volontés féminines habituées à les dominer!

— C'est ce que nous verrons! dit Thuillier en faisant une sortie théâtrale.

L'ardeur de voir paraître sa brochure et l'habile doute jeté sur l'inflexibilité de sa volonté en avaient fait un furieux, un tigre; il sortait dans une disposition, si on lui résistait, à tout mettre dans sa maison à feu et à sang.

De retour chez lui, Thuillier posa aussitôt la question à Brigitte. Celle-ci, avec sa crudité de bon sens et d'égoïsme, fit remarquer qu'en devançant ainsi l'époque précédemment fixée pour le mariage de la Peyrade, on faisait la faute de se désarmer; on ne serait plus sûr, le moment de l'élection arrivé, que l'avocat mît tout son zèle

à en préparer le succès ; ce serait, dit la vieille fille, comme pour la croix.

— Il y a une différence, répondit Thuillier, la croix ne dépend pas directement de la Peyrade, tandis que l'influence qu'il a su se donner dans le douzième arrondissement, il en disposera à sa volonté.

— Et si sa volonté, repartit Brigitte, était, quand nous l'aurons remplumé, de travailler pour son compte, un ambitieux comme lui!

Ce danger ne laissa pas de frapper le futur candidat, qui cependant crut trouver quelques garanties dans la moralité de la Peyrade.

— On n'est pas un homme délicat, repartit Brigitte, quand on met aux gens le marché à la main, et cette manière de nous faire danser comme des griffons devant un morceau de sucre pour avoir la fin de *ta* brochure ne me plaît pas du tout. Est-ce qu'en te faisant aider par Phellion, tu ne pourrais pas te passer de lui? Ou bien, j'y pense, madame de Godollo, qui connaît tant de monde dans la politique, te trouverait peut-être un journaliste; on dit que c'est tous des bas percés : pour une vingtaine d'écus, on en verrait la farce.

— Et le secret, répondit Thuillier, serait entre les mains de deux ou trois personnes? Non! j'ai absolument besoin de la Peyrade; il le sent, et nous fait ses conditions. Mais, en résumé, nous lui avons promis Célestine, et ce n'est qu'une avance d'un an tout au plus; que dis-je? une avance de quelques mois, de quelques semaines peut-être; le roi vous casse une Chambre au moment où personne ne s'y attend.

— Mais si Céleste ne voulait pas de lui? objecta Brigitte.

— Céleste! Céleste! répondit Thuillier, il faudra bien qu'elle fasse ce que l'on voudra. On devait penser à cela quand on a pris l'engagement avec la Peyrade, car enfin il y a une parole donnée; d'ailleurs, puisqu'on permet à cette petite fille de choisir entre lui et Phellion!

— De manière, répondit la sceptique mademoiselle Thuillier, que, si Céleste se prononçait en faveur de Félix, tu croirais, toi, encore au dévouement de la Peyrade?

— Que veux-tu que j'y fasse? Ce sont là ses conditions. D'ailleurs, le compère a tout calculé, il sait bien que jamais Félix ne se

décidera à apporter à Céleste un billet de confession, et que sans cela la petite masque ne l'acceptera jamais pour mari. Le jeu de la Peyrade est donc très-habile.

— Trop habile, dit Brigitte; du reste, arrange ça comme tu voudras; moi, je ne m'en mêle pas; toutes ces finasseries-là ne sont pas de mon goût.

Thuillier vit madame Colleville et lui intima d'avoir à prévenir Céleste des projets que l'on avait sur elle.

Céleste n'avait jamais été autorisée officiellement dans ses sentiments pour Félix Phellion. Flavie, au contraire, à une autre époque, lui avait expressément défendu de donner au jeune professeur aucune espérance; mais, comme, du côté de madame Thuillier, sa marraine, qui seule recevait ses confidences, elle se sentait assez soutenue dans son inclination, elle se laissait aller doucement à sa pente, sans beaucoup se préoccuper des obstacles que pouvait un jour rencontrer son choix. Lors donc qu'il lui fut ordonné d'avoir à se décider entre Félix et la Peyrade, la naïve enfant fut uniquement frappée d'un des deux termes de l'alternative, et elle se figura qu'elle faisait un bénéfice notable par cet arrangement qui la rendait maîtresse de disposer de sa personne, ainsi que son cœur le lui disait.

Mais la Peyrade ne s'était pas trompé dans son calcul, quand il avait compté que, d'une part, l'intolérance religieuse de la jeune fille, d'autre part, l'inflexibilité philosophique de Phellion fils, créeraient à leur rapprochement un obstacle invincible.

Le soir même du jour où Flavie avait été chargée de communiquer à Céleste les volontés souveraines de Thuillier, les Phellion vinrent passer la soirée chez Brigitte, et un engagement très-vif eut lieu entre les deux jeunes gens. Mademoiselle Colleville n'aurait pas eu besoin que sa mère lui insinuât qu'il serait souverainement inconvenant de faire intervenir comme argument dans sa controverse avec Félix l'approbation conditionnelle donnée à leurs sentiments. Céleste avait à la fois trop de délicatesse et trop d'ardeur religieuse pour vouloir obtenir la conversion de celui qu'elle aimait d'autre chose que de sa conviction. Leur soirée se passa donc tout entière en débats théologiques, et l'amour est un si étrange protée, et il peut prendre tant de formes imprévues, que,

habillé ce jour-là en robe noire et en bonnet carré, il n'avait pas du tout la mauvaise grâce que l'on pourrait imaginer. Mais Phellion fils fut, dans cette rencontre, dont il ignorait la solennité, du dernier des malencontreux. Outre qu'il ne concéda rien, il prit des airs de discussion légers et ironiques, et finit par si bien mettre la pauvre Céleste hors d'elle-même, qu'elle lui signifia une rupture définitive et lui défendit de reparaître devant elle.

C'était bien le cas pour un amoureux plus expérimenté que le jeune savant de revoir Céleste le lendemain même, car on n'est jamais plus près de s'entendre dans les choses de cœur qu'au moment où l'on vient de se déclarer la nécessité d'une séparation éternelle.

Mais cette loi n'est pas une règle de logarithme, et Félix Phellion, incapable de la deviner, se crut très-sérieusement et très-positivement proscrit; de telle sorte que, pendant les quinze jours donnés à la jeune fille pour délibérer, comme dit le Code en matière de succession bénéficiaire, attendu jour à jour et minute à minute par Céleste, qui, du reste, ne pensait pas plus à la Peyrade que s'il eût été tout à fait étranger dans la question, le déplorable garçon n'eut pas même l'idée la plus lointaine de rompre son ban.

Heureusement pour ce stupide amoureux, veillait une fée bienfaisante, et, la veille du jour où Céleste allait avoir à déclarer son choix, voici ce qui se passa :

C'était un dimanche, le jour que les Thuillier continuaient d'affecter à leurs réceptions périodiques.

Convaincue que le coulage, dit vulgairement *danse du panier,* est la ruine des fortunes les mieux établies, madame Phellion était dans l'usage d'aller de sa personne faire les achats chez ses fournisseurs. De temps immémorial, dans la maison Phellion, le dimanche était jour de pot-au-feu; et la femme du grand citoyen, dans ce costume à dessein négligé dont s'affublent les ménagères quand elles vont aux provisions, revenait tout prosaïquement de la boucherie, suivie de sa cuisinière, qui portait dans son panier un magnifique morceau de gîte à la noix. Déjà deux fois, elle avait sonné à sa porte, et un terrible orage s'amassait sur la tête du petit domestique, qui, par sa lenteur à venir ouvrir, faisait à sa maîtresse une situation beaucoup moins tolérable que celle de

Louis XIV, lequel avait seulement failli attendre. Dans sa fiévreuse impatience, madame Phellion venait de donner à la sonnette une troisième et terrible impulsion. Qu'on juge de sa confusion et de son émoi quand à ce moment, d'un petit coupé venu avec fracas s'abattre à la porte de sa maison, elle voit descendre une femme, et quand, dans cette visiteuse si intempestive et si matinale, elle reconnaît l'élégante comtesse Torna de Godollo!

Devenue rouge-pourpre, l'infortunée bourgeoise perdit la tête. et, noyée dans ses excuses, elle allait par quelque gaucherie suprême compliquer sa position, déjà si fausse; heureusement, attiré par le bruit incessant de la sonnette, Phellion, vêtu d'une robe de chambre et coiffé d'une calotte grecque, était sorti de son cabinet pour voir ce qui se passait. Après une phrase qui, par sa pompeuse allure, compensait largement le négligé du costume qu'elle était destinée à excuser, le grand citoyen, avec cette sérénité qui ne l'abandonnait jamais, offrit galamment la main à l'étrangère, et, après l'avoir installée au salon :

— Peut-on, sans indiscrétion, dit-il, demander à madame la comtesse ce qui nous procure l'avantage inespéré de sa visite?

— J'ai désiré, répondit la Hongroise, causer avec madame Phellion d'un intérêt qui doit vivement la préoccuper. Je n'ai pas l'occasion de la voir sans témoins; alors, quoiqu'à peine connue d'elle, je me suis permis de venir la relancer jusqu'ici.

— Comment donc! madame, c'est un honneur insigne pour notre pauvre demeure... Mais que devient donc madame Phellion? ajouta avec impatience le digne homme en se dirigeant vers la porte.

— Non, je vous en conjure, dit la comtesse, veuillez ne pas la déranger. Je suis venue maladroitement me jeter au milieu de ses soins de maison. Brigitte commence à très-bien faire mon éducation, et je sais le respect qu'on doit avoir pour les soucis d'une ménagère. D'ailleurs, je ne suis pas fort à plaindre, j'ai le dédommagement de votre présence, sur laquelle je n'avais pas compté.

Avant que Phellion eût pu répondre à cette parole obligeante, madame Phellion parut : un bonnet à rubans avait remplacé le chapeau de marché, et un vaste châle dérobait les autres insuffisances de la toilette matinale. En voyant entrer sa femme, le grand citoyen voulut discrètement se retirer.

— Monsieur Phellion, dit la comtesse, vous n'êtes pas de trop pour la conférence que j'ai désirée avec madame; au contraire, votre judiciaire excellente ne peut que très-utilement servir à éclairer une question où vous n'êtes pas moins intéressé que votre digne compagne; il s'agit du mariage de monsieur votre fils.

— Le mariage de mon fils! dit madame Phellion d'un air d'étonnement; mais je ne sache pas que rien de pareil soit en ce moment sur le tapis.

— Le mariage de M. Félix avec Céleste, reprit la comtesse, est, je pense, un de vos désirs, sinon un de vos projets?

— Nous n'avons fait, madame, dit Phellion, aucune espèce de démarche extérieure pour cet objet.

— Je ne le sais que trop, repartit la Hongroise, puisque au contraire chacun, dans votre famille, semble s'étudier à contrecarrer mes efforts; mais enfin, ce qui est clair, malgré toute la réserve et, je trancherai le mot, malgré toute la maladresse apportée au maniement de cette affaire, c'est que les deux jeunes gens s'aiment, c'est qu'ils se trouveront tous deux fort à plaindre s'ils ne sont l'un à l'autre; et parer à ce désastre, tel est le but de la démarche à laquelle je me suis décidée ce matin.

— Nous ne pouvons, madame, dit Phellion, qu'être profondément touchés de l'intérêt que vous voulez bien montrer pour le bonheur de notre enfant; mais, en vérité, cet intérêt...

— A quelque chose de si inexplicable, interrompit vivement la comtesse, qu'il vous met un peu en défiance?

— Oh! madame! dit Phellion en s'inclinant d'un air de respectueuse dénégation.

— Mon Dieu! continua la Hongroise, l'explication de mon procédé est très-simple. J'ai étudié Céleste, et, dans cette chère et naïve enfant, j'ai démêlé une valeur morale qui me ferait vivement regretter de la voir sacrifiée.

— Il est certain, dit madame Phellion, que Céleste est un ange de douceur.

— Quant à M. Félix, j'ose m'y intéresser, d'abord parce qu'il est, pour moi, le digne fils du plus vertueux des pères...

— Madame, de grâce! dit Phellion en saluant derechef.

— Mais il se recommande aussi, pour moi, par cette gaucherie

de l'amour vrai, qui éclate dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles. Nous autres femmes, nous trouvons un charme inexprimable à voir la passion sous une forme qui ne nous menace ni de déceptions ni de mécomptes.

— Mon fils, en effet, n'est pas brillant, dit madame Phellion avec une pointe d'aigreur à peine saisissable. Ce n'est pas un jeune homme à la mode.

— Mais il a les qualités les plus essentielles, reprit la comtesse, et un mérite qui s'ignore lui-même, ce qui est la dernière consécration de la supériorité intellectuelle.

— En vérité, madame, dit Phellion, vous nous forcez d'entendre des chôoses!...

— Qui ne sont pas au delà de la vérité, interrompit la comtesse. Une autre raison qui me porte encore à me passionner pour le bonheur de ces jeunes gens, c'est que je ne me passionne d'aucune façon pour celui de M. de la Peyrade, qui est faux et avide. Sur la ruine de leurs espérances, cet homme cherche à bâtir tout le succès de sa captation.

— Il est certain, dit Phellion, que M. de la Peyrade a des profondeurs ténébreuses où pénètre difficilement la lumière.

— Et, comme j'ai eu le malheur d'avoir pour mari, continua madame de Godollo, un homme de ce caractère, la pensée seule des tourments auxquels Céleste serait réservée par une association aussi fatale m'a donné, pour le salut de son avenir, l'élan de charité qui peut-être, maintenant, cesse de vous surprendre.

— Nous n'avions pas besoin, madame, dit Phellion, des explications si concluantes dont vous venez d'illuminer votre conduite, mais les fautes par lesquelles nous aurions contrarié vos généreux efforts, j'avoue que, pour éviter de les commettre encore, il ne me paraîtrait peut-être pas inutile de nous les faire toucher au doigt.

— Combien y a-t-il de temps, demanda la comtesse, qu'aucune personne de votre famille n'a paru dans la maison Thuillier?

— Mais, si j'ai bonne mémoire, dit Phellion, nous y *fûmes* le dimanche qui suivit le dîner pour la plantation de la crémaillère.

— Ainsi, quinze jours d'absence bien comptés, dit la Hongroise; et vous croyez qu'en quinze jours rien n'arrive?

— Si vraiment, puisque trois glorieuses journées nous ont suffi,

en 1830, pour renverser une dynastie parjure et fonder l'ordre de choses qui nous régit.

— Vous voyez bien! dit la comtesse. Et, dans cette soirée, il ne se passa rien entre Céleste et monsieur votre fils?

— Si vraiment, répondit Phellion, une explication fort désagréable au sujet des opinions religieuses de Félix; car, il faut bien le dire, cette bonne Céleste, qui en toute autre chose est un charmant caractère, sur le chapitre de la dévotion se montre quelque peu fanatique.

— J'accorde cela, dit la comtesse, mais elle a été élevée par la mère que vous savez, et on ne lui a pas montré la figure de la piété sincère, on lui en a montré la grimace; les Madeleines repenties de l'espèce de madame Colleville veulent toujours avoir l'air de se retirer au désert, en société d'une tête de mort. Elles ne croient pas qu'on puisse faire son salut à meilleur marché. Après tout, cependant, qu'avait demandé Céleste à M. Félix? de lire l'*Imitation de Jésus-Christ*.

— Il l'a lue, madame, repartit Phellion; il a trouvé que c'était un livre fort bien écrit, mais ses convictions, c'est un malheur, n'ont pas même été entamées par cette lecture.

— Et vous trouvez habile de n'avoir pas su faire à sa maîtresse une pauvre petite remise sur l'inflexibilité de ces convictions?

— Mon fils, madame, n'a jamais reçu de moi la moindre leçon d'habileté; la loyauté et la droiture, voilà les principes que j'ai essayé de lui inculquer.

— Il me semble, monsieur, qu'on ne manque pas à la loyauté quand, avec un esprit malade, on prend quelque biais et qu'on évite de le heurter; mais, enfin, mettons que M. Félix se devait à lui-même d'être cette barre de fer contre laquelle sont venues se briser toutes les supplications de Céleste. Était-ce une raison, quand après cette scène, qui n'était pas la première du même genre, et qui avait eu un caractère de rupture, il avait l'occasion de se rencontrer avec elle dans le salon de Brigitte, terrain tout à fait neutre, pour se tenir quinze jours durant sous sa tente? Devait-il surtout couronner cette bouderie par un procédé qui me passe, et qui, connu de nous il y a un moment, a porté dans le cœur de Céleste à la fois le désespoir et le sentiment le plus vif d'irritation?

— Mon fils capable d'un procédé pareil! c'est impossible, madame! s'écria Phellion. Ce procédé, je ne le connais pas; mais je n'hésite point à déclarer que vous êtes généralement mal informée.

— Rien cependant n'est plus réel. Le jeune Colleville, dont c'est aujourd'hui le jour de sortie, vient de nous dire que, depuis plus d'une semaine, M. Félix, qui précédemment venait avec la dernière exactitude lui donner des répétitions de deux jours l'un, a cessé complétement de s'occuper de lui. A moins que monsieur votre fils ne soit souffrant, je n'hésite pas à dire que cette absence est le comble de la maladresse. Dans la situation où il était avec la sœur, c'étaient deux répétitions par jour qu'il fallait donner au frère, au lieu de choisir ce moment pour lui supprimer ses soins.

Les Phellion, mari et femme, se regardèrent comme s'ils se fussent consultés pour répondre.

— Mon fils, madame, dit madame Phellion, n'est pas précisément malade; mais, puisque vous nous mettez sur la voie en nous révélant un fait, j'en conviens, fort étrange et qui est à mille lieues de ses habitudes et de son caractère, je dois vous avouer que, depuis le jour où Céleste a eu l'air de lui signifier que tout était fini entre eux, il se passe dans Félix quelque chose d'extraordinaire; M. Phellion et moi en sommes vivement inquiétés.

— Oui, madame, dit Phellion, ce jeune homme n'est certainement pas dans son assiette.

— Mais qu'y a-t-il? demanda la comtesse avec intérêt.

— Il y a, dit Phellion, que, le soir de la scène, mon fils, de retour ici, versa dans le sein de sa mère des larmes brûlantes en nous donnant à connaître que, dans son opinion, c'en était fait du bonheur de sa vie.

— Jusque-là, dit madame de Godollo, il n'y a rien que d'assez naturel; les amants voient toujours les choses au pis.

— Sans doute, dit madame Phellion; mais que depuis ce moment Félix n'ait plus fait la plus petite allusion à son malheur, que dès le lendemain il se soit remis à ses travaux avec une sorte de frénésie, cela vous semble-t-il naturel aussi?

— Cela pourrait encore s'expliquer : l'étude passe pour une grande consolatrice.

— Rien n'est plus vrai, dit Phellion; mais, dans toute l'habitude

extérieure de Félix, il y a quelque chose d'exalté et en même temps une concentration que vous auriez peine à vous représenter. On parle à ce jeune homme, et il n'a pas l'air de vous entendre; il se met à table et oublie de manger, ou ne prend ses aliments qu'avec une distraction que la médecine considère comme très-fâcheuse pour le travail de la digestion; ses devoirs, ses occupations courantes, lui, ordinairement si régulier, il faut les lui rappeler; enfin, l'autre jour, pendant qu'il était à l'Observatoire, où il va passer maintenant toutes ses soirées pour n'en revenir qu'à des heures indues, je pris sur moi de pénétrer dans sa chambre et d'examiner ses papiers : je fus épouvanté, madame, en voyant un cahier couvert de calculs algébriques qui, par leur étendue, me parurent dépasser les forces d'une intelligence humaine.

— Peut-être, dit la comtesse, est-il sur la voie de quelque grand problème.

— Ou sur le chemin de la folie, dit madame Phellion en poussant un soupir et en baissant la voix.

— Cela n'est guère probable, dit madame de Godollo : avec une organisation aussi calme et un sens aussi droit, on n'est pas exposé à un pareil malheur. J'en sais, moi, un plus menaçant d'ici à demain, si nous ne portons un grand coup ce soir : Céleste peut être définitivement perdue pour lui !

— Comment cela ? dirent en même temps les époux Phellion.

— Peut-être ignorez-vous, reprit la comtesse, que des engagements exprès avaient été pris par Thuillier et par sa sœur au sujet d'un mariage à faire entre Céleste et M. de la Peyrade.

— Nous nous en doutions au moins, répondit madame Phellion.

— Seulement, l'exécution de ces engagements était reportée à une époque assez lointaine et subordonnée à de certaines conditions. M. de la Peyrade, après avoir procuré l'acquisition de la maison de la Madeleine, devait faire obtenir la croix à M. Thuillier, composer pour lui une brochure politique, et enfin le conduire à occuper un siége à la Chambre des députés. C'était comme dans les romans de chevalerie, où le héros, avant d'obtenir la main de la princesse, était condamné à exterminer quelque dragon.

— Madame a bien de l'esprit! dit madame Phellion à son mari, qui lui fit signe de ne pas interrompre.

— Je n'ai pas le loisir, reprit la comtesse, et il serait d'ailleurs assez inutile de vous dire au long les habiletés par lesquelles M. de la Peyrade est arrivé à précipiter le dénoûment; mais ce qu'il importe de vous faire savoir, c'est que, grâce à ses duplicités, Céleste a été mise en demeure de choisir entre lui et M. Félix; c'est que quinze jours avaient été donnés à la pauvre enfant pour réfléchir et se décider; c'est que demain expire le délai fatal, et qu'enfin, grâce à la malheureuse disposition où l'a jetée l'attitude de monsieur votre fils, il existe un danger très-sérieux de la voir sacrifier aux mauvais conseils de son dépit amoureux la vérité de ses sentiments et de ses instincts.

— Mais à cela que faire, madame? demanda Phellion.

— Lutter, monsieur! venir ce soir en force chez les Thuillier, décider M. Félix à vous accompagner; le sermonner pour qu'il assouplisse un peu la raideur de ses opinions philosophiques. Paris, disait Henri IV, vaut bien une messe; mais, d'ailleurs, qu'il esquive ces questions; que dans son cœur il trouve des accents capables d'émouvoir une femme dont il est aimé; pour avoir raison auprès d'elle, c'est une si grande avance! Je serai là, je l'aiderai de toutes mes forces, et peut-être, sous l'inspiration du moment, m'aviserai-je de quelque moyen pour rendre mon assistance efficace. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous livrons ce soir une grande bataille, et que, si chacun ne fait pas valeureusement son devoir, la victoire peut rester à ce la Peyrade.

— Mon fils n'est pas ici, madame, répondit Phellion, et je le regrette, car peut-être votre dévouement et vos chaleureuses paroles seraient-ils parvenus à secouer sa torpeur; mais, enfin, je vais mettre sous ses yeux toute la gravité de la situation, et très-certainement ce soir il nous accompagnera chez nos amis les Thuillier.

— Inutile de vous dire, ajouta la comtesse en se levant, que nous devons soigneusement éviter tout ce qui pourrait donner l'idée d'une connivence; nous n'aurons pas de colloque, et, à moins que le rapprochement ne se fasse d'une façon tout à fait naturelle, il vaudra mieux ne pas nous parler.

— Comptez, madame, sur ma prudence, répondit Phellion, et veuillez en même temps agréer l'assurance...

— De vos sentiments les plus distingués, interrompit en riant la comtesse.

— Non, madame, répondit gravement Phellion, je réserve cette formule pour la fin de mes lettres, mais veuillez croire à la gratitude la plus chaleureuse et la plus inaltérable.

— Nous parlerons de cela quand nous serons hors de danger, dit madame de Godollo se dirigeant vers la porte, et, si madame Phellion, la plus tendre et la plus vertueuse des mères et des épouses, veut bien me donner une petite place dans son amitié, je me trouverai trop payée de ma peine.

Madame Phellion se lança dans un compliment à perte de vue. Reconduite jusqu'à sa voiture, la comtesse était déjà loin, que Phellion la poursuivait encore de ses salutations les plus respectueuses.

A mesure que, dans le salon de Brigitte, l'élément quartier Latin se faisait moins assidu et devenait plus rare, le Paris plus vivant s'y infiltrait. Parmi ses collègues du conseil général et parmi les hauts employés de la préfecture de la Seine, le conseiller municipal avait opéré d'importantes recrues ; le maire et les adjoints de l'arrondissement, auxquels, en arrivant dans le quartier, Thuillier avait été faire visite, s'étaient empressés de répondre à cette politesse, et il en avait été de même de quelques-uns des officiers supérieurs de la première légion. La maison même avait apporté son contingent, et plusieurs locataires fraîchement emménagés contribuaient par leur présence à renouveler l'aspect des réunions dominicales. Dans ce nombre, il faut citer Rabourdin (voir *les Employés*), l'ancien chef de bureau de Thuillier au ministère des finances. Ayant eu le malheur de perdre sa femme, dont le salon, à une autre époque, avait fait échec à celui de madame Colleville, Rabourdin occupait, en garçon, le troisième au-dessus de l'appartement loué à Cardot, le notaire honoraire. A la suite d'un odieux passe-droit, il avait volontairement quitté les fonctions publiques. Au moment où il fut retrouvé par Thuillier, il était directeur d'un de ces nombreux chemins de fer en projet, dont l'exécution était toujours ajournée par les hésitations et par les rivalités parlementaires. Disons, en passant, que la rencontre de cet habile admi-

nistrateur, devenu un homme important dans le monde financier, fut pour le digne et honnête Phellion une occasion de développer une fois de plus son grand caractère. Lors de la démission à laquelle Rabourdin s'était vu acculé, seul des employés de son bureau, Phellion avait été le courtisan de son malheur. En mesure de disposer d'un grand nombre de places, Rabourdin, quand il retrouva son *fidèle,* s'empressa de lui offrir une position à la fois douce et lucrative.

— Môsieur, lui répondit Phellion, votre bienveillance me touche et m'honore, mais ma franchise vous doit un aveu que je vous prie de ne pas prendre en mauvaise part : je ne crois pas aux chemins de fer ou *railways,* comme les appellent les Anglais.

— C'est une opinion comme une autre, dit Rabourdin en souriant, mais provisoirement nous rétribuons très-convenablement nos employés et je serais heureux de vous avoir auprès de moi en cette qualité. Je sais d'expérience que vous êtes un homme sur lequel on peut compter.

— Môsieur, repartit le grand citoyen, je fis alors mon devoir et rien de plus; quant à l'offre que vous voulez bien m'adresser, je ne saurais l'accueillir; satisfait de mon humble fortune, je n'éprouve ni le besoin ni le désir de rentrer dans la carrière administrative, et c'est le cas de dire avec le poëte latin :

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Ainsi relevé du côté du personnel, le salon des Thuillier avait besoin d'un autre élément de vie, et, pour parler comme Madelon des *Précieuses ridicules,* ce *jeûne affreux de divertissements,* signalé par madame Phellion dans sa conversation avec Minard, avait besoin d'être conjuré. Grâce aux soins de madame de Godollo, la grande ordonnatrice, qui mit heureusement à profit les anciennes relations de Colleville dans le monde musical, quelques artistes vinrent faire diversion à la bouillotte et au boston. Démodés et vieillis, ces deux jeux ne tardèrent pas à faire retraite devant le whist, la seule manière, avait dit la Hongroise, dont entre honnêtes gens on puisse tuer le temps.

Comme Louis XVI commençant par mettre lui-même la main

aux réformes sous lesquelles devait plus tard s'abîmer son trône, Brigitte avait d'abord encouragé toute cette révolution d'intérieur, et le besoin de tenir convenablement son rang dans le quartier qu'elle s'était décidée à venir habiter l'avait rendue docile à toutes les suggestions de confort et d'élégance. Mais, le jour où se passe la scène à laquelle nous allons assister, un détail en apparence assez indifférent était venu lui révéler tout le danger de la pente sur laquelle elle était placée. Parmi les nouveaux hôtes amenés par Thuillier, la plupart ignoraient la haute suprématie de sa sœur dans la maison; en arrivant donc, ils demandaient à Thuillier de les présenter à *madame*, et naturellement Thuillier ne pouvait leur dire que sa femme était une reine fainéante qui gémissait sous la main de fer d'une Richelieu de laquelle relevait toute l'autorité. Ce n'était donc qu'après le premier hommage rendu à la souveraine de droit que les nouveaux venus étaient conduits à Brigitte, et, par la raideur que l'impatience de ce déplacement de pouvoir donnait à son accueil, ils n'étaient que médiocrement encouragés à se mettre ultérieurement en grands frais pour elle.

S'apercevant de cette espèce de déchéance :

— Si je n'y prends garde, se dit la reine Élisabeth avec ce profond instinct de domination qui était la plus ardente de ses passions, je ne serai plus rien ici.

Et, en creusant cette idée, elle en vint à penser que, dans le projet d'un ménage commun avec la Peyrade, devenu le mari de Céleste, la situation dont elle commençait à s'inquiéter ne pourrait que se compliquer. Dès lors, et par une subite intuition, Félix Phellion, bon jeune homme, trop occupé de ses mathématiques pour devenir jamais à sa souveraineté un rival redoutable, lui parut un parti beaucoup plus convenable que l'entreprenant avocat, et elle fut la première, quand elle vit arriver les époux Phellion, à s'inquiéter de l'absence de leur fils. Malgré la démarche de madame de Godollo, cet amoureux terrible mettait en action le dernier vers de la fameuse élégie de Millevoye :

Et son amante ne vint pas.

Comme on peut bien se l'imaginer, Brigitte ne fut pas seule à s'apercevoir de la rigueur que le malencontreux jeune homme

paraissait garder à ses jours de réception : madame Thuillier, en toute naïveté, Céleste, avec une réserve jouée, témoignèrent, aussi de leur mécompte. Quant à madame de Godollo, qui, malgré une voix très-remarquable, s'était jusque-là fait prier pour chanter, quand elle vit le peu de souci que Félix avait paru prendre de ses recommandations, elle alla inviter madame Phellion à vouloir bien l'accompagner, et, entre deux couplets d'une romance à la mode :

— Eh bien, lui dit-elle, monsieur votre fils?

— Il va venir, lui répondit madame Phellion ; son père l'a vertement chapitré, mais il y a ce soir une conjonction de je ne sais quelles planètes; c'est fête chez ces messieurs de l'Observatoire, et il n'a pu se dispenser...

— C'est inconcevable que l'on soit maladroit à ce point! dit la comtesse; nous n'avions pas assez de la théologie dans cette affaire, il fallait y mêler l'astronomie!

Et l'impatience communiquant à sa voix un élan singulier, elle acheva sa romance au milieu de ce que les Anglais appellent un tonnerre d'applaudissements.

La Peyrade, qui la redoutait excessivement, ne fut pas un des derniers, quand elle eut regagné sa place, à venir lui exprimer son admiration ; mais elle reçut son compliment avec une froideur qui allait jusqu'à la désobligeance, en sorte que leur hostilité s'en accrut d'autant.

Il alla se consoler auprès de madame Colleville. Flavie avait encore trop de prétentions à la beauté pour ne pas être l'ennemie d'une femme faite de manière à intercepter tous les hommages.

— Vous aussi, vous trouvez que cette femme chante bien? demanda dédaigneusement madame Colleville à l'avocat.

— J'ai été, du moins, le lui dire, répondit la Peyrade, puisque hors d'elle, auprès de Brigitte, point de salut. Mais voyez donc un peu votre Céleste : elle ne quitte pas des yeux la porte, et, à chaque plateau qui entre, quoiqu'il ne soit plus heure à ce qu'on annonce personne, un désappointement se peint sur son visage.

Il faut constater, chemin faisant, que depuis le règne de madame de Godollo, des plateaux circulaient dans le salon les jours de réception, et cela sans chicherie, chargés de glaces, de petits fours et de sirops pris chez Tanrade, au meilleur endroit.

— Laissez-moi donc tranquille! répondit Flavie, je sais bien ce que cette petite sotte a dans l'âme, et votre mariage ne se fera que trop.

— Mais est-ce pour moi que je le fais? dit la Peyrade; n'est-ce pas une nécessité que je subis en vue d'assurer notre avenir à tous? Allons! voyons, maintenant vous voilà avec des larmes dans les yeux. Je vous laisse, vous n'êtes pas raisonnable; que diable! comme dit ce Prudhomme de Phellion père, qui veut la fin veut les moyens!

Et il se rapprocha d'un groupe formé par Céleste, madame Thuillier, madame de Godollo, Colleville et Phellion.

Madame Colleville le suivit; et, sous l'influence du sentiment de jalousie qu'elle venait d'exprimer, devenue une mère féroce :

— Céleste, dit-elle, pourquoi ne chantez-vous pas? Plusieurs de ces messieurs désirent vous entendre.

— Oh! maman, dit Céleste, chanter après madame avec mon pauvre filet de voix! D'ailleurs, vous savez, j'ai un peu de rhume.

— C'est-à-dire que, comme toujours, vous êtes prétentieuse et désagréable; on chante comme on chante, et toutes les voix ont leur mérite.

— Ma chère amie, dit Colleville, qui, venant de perdre vingt francs à une table de jeu, trouvait dans sa mauvaise humeur le courage d'une opinion à l'encontre de celle de sa femme, on chante comme on chante, c'est là un axiome de bourgeois; on chante avec une voix, quand on en a une, et surtout on ne chante pas après une voix d'opéra comme celle de madame la comtesse; moi, je dispense parfaitement Céleste de nous roucouler un de ses petits airs langoureux.

— C'est bien la peine, dit Flavie en quittant le groupe, de payer des maîtres si cher pour n'être bonne à rien!

— Ainsi, dit Colleville à Phellion en reprenant le propos que l'invasion de madame Colleville avait interrompu, Félix n'habite plus sur la terre : il passe sa vie dans les astres?

— Mon cher et ancien collègue, dit Phellion, je suis, comme vous, fort piqué contre mon fils en le voyant ainsi négliger les plus anciens amis de sa famille; et, quoique la contemplation de ces grands corps lumineux suspendus dans l'espace par la main du Créateur présente, à mon avis, plus d'intérêt que ne paraît le

croire votre cerveau brûlé, je trouve que Félix, s'il ne venait pas, comme il me l'a promis, manquerait, ce soir, à toutes les convenances; et je ne le lui mâcherais pas, je vous le promets.

— La science, dit la Peyrade, est une belle chose, mais elle a le malheur de faire des ours et des maniaques.

— Sans compter, dit Céleste, qu'elle ôte toute idée de religion.

— En ceci, mon enfant, vous vous trompez, dit la comtesse. Pascal, qui était lui-même un grand exemple de la fausseté de votre point de vue, a dit, si je ne me trompe, qu'un peu de science nous éloigne de la religion et que beaucoup nous y ramène.

— Pourtant, madame, dit Céleste, tout le monde s'accorde à trouver M. Félix très-savant; quand il donnait des repétitions à mon frère, il n'y avait rien, à ce que disait François, de si clair et de si compréhensible que ses explications; vous voyez s'il en est pour cela plus religieux.

— Je vous dis, ma bonne petite, que M. Félix n'est pas irréligieux, et qu'avec un peu de douceur, de patience, rien ne serait plus facile que de le ramener.

— Ramener à la pratique un savant! madame, dit la Peyrade, cela me paraît difficile; ces messieurs mettent au-dessus de tout l'objet de leurs études. Allez donc dire à un géomètre, à un géologue, que l'Église, par exemple, exige impérieusement la sanctification du dimanche par la suspension de toute espèce de travail, cela leur fera hausser les épaules, quoique Dieu n'ait pas dédaigné de se reposer.

— C'est pourtant vrai, dit naïvement Céleste, en ne venant pas ce soir, ce n'est pas seulement une faute contre les bienséances que commet M. Félix, c'est un péché.

— Mais dites, ma toute belle, répondit madame de Godollo, trouvez-vous que de nous voir ici réunis pour chanter des romances, pour manger des glaces et pour dire du mal les uns des autres, comme cela se pratique trop souvent dans les salons, cela soit beaucoup plus agréable à Dieu que de voir un savant dans son observatoire occupé à se rendre compte des magnifiques secrets de la création?

— Il y a temps pour tout, dit Céleste, et, comme le disait M. de la Peyrade, Dieu lui-même n'a pas dédaigné le repos.

— Mais, ma chère amie, dit madame de Godollo, c'est que Dieu avait le temps, lui ; il est éternel.

— Voilà, dit la Peyrade, une des plus jolies, des plus spirituelles impiétés qui se puissent entendre, et c'est de pareilles raisons que se payent les gens du monde. Les commandements de Dieu, on les interprète, même quand ils sont les plus impérieux et les plus explicites ; on en prend, on en laisse, on y distingue ; le libre penseur les soumet à sa révision souveraine, et de la libre pensée on sait s'il y a loin à la libre action !

Pendant cette tirade de l'avocat, madame de Godollo avait regardé la pendule : elle marquait onze heures et demie. Le salon se vidait peu à peu. Une seule table de jeu fonctionnait encore, occupée par Thuillier, Minard père et deux des nouvelles connaissances de la maison. Phellion venait de quitter le groupe dont il faisait précédemment partie, pour se rapprocher de sa femme causant dans un coin avec Brigitte, et, par la vive accentuation de sa pantomime, il révélait un homme en proie à un profond sentiment d'indignation. Tout annonçait donc que l'espoir de voir arriver le retardataire était décidément perdu.

— Monsieur, dit la comtesse à la Peyrade, faites-vous à ces messieurs de la rue des Postes l'honneur de les tenir pour bons catholiques ?

— Sans aucun doute, dit l'avocat, et la religion n'a pas de plus fermes soutiens.

— Eh bien, ce matin, continua la comtesse, j'ai eu le bonheur d'être reçue par le père Anselme. En même temps qu'il est un modèle de toutes les vertus chrétiennes, ce bon père passe pour un très-savant mathématicien.

— Je n'ai pas dit, madame, que ces deux mérites fussent inconciliables.

— Mais vous avez dit qu'un bon chrétien, un jour de dimanche, ne pouvait vaquer à aucune espèce de travail ; il faut donc que le père Anselme soit un grand mécréant ; au moment où j'eus accès dans sa chambre, je le trouvai devant un tableau, un bâton de craie à la main, et occupé d'un problème sans doute assez difficile, car le tableau était aux trois quarts couvert de signes algébriques, et je dois ajouter qu'il ne paraissait pas beaucoup se soucier du scan-

dale, puisqu'une personne qu'il ne m'est pas permis de nommer, mais qui est un jeune savant de grande espérance, partageait avec lui cette profane occupation.

Céleste et madame Thuillier se regardèrent, et toutes deux se trouvèrent dans les yeux comme une lueur d'espérance.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas nommer ce jeune savant? finit par dire madame Thuillier, qui ne mettait jamais plus de finesse à dire sa pensée.

— Parce qu'il n'a pas, comme le père Anselme, sa sainteté pour le faire absoudre de cette flagrante violation du dimanche; et puis, ajouta madame de Godollo d'une manière significative, il me supplia de ne pas dire que je l'eusse rencontré au lieu où je le voyais.

— Vous connaissez donc bien des jeunes savants? demanda Céleste, car celui-là et M. Phellion, cela fait déjà deux.

— Ma chère belle, dit la comtesse, vous êtes une petite curieuse, mais vous ne me ferez pas dire ce que je ne veux pas dire, surtout après la confidence du père Anselme, car votre esprit prendrait aussitôt le galop.

Le galop était tout pris et chaque mot de la comtesse paraissait accroître l'anxiété de la jeune fille.

— Moi, dit la Peyrade avec ironie, je ne serais pas du tout étonné quand le collaborateur du père Anselme serait précisément M. Félix Phellion; Voltaire avait conservé de très-bons rapports avec les jésuites, qui l'avaient élevé; seulement, il ne parlait pas avec eux religion.

— Eh bien, mon jeune savant, à moi, en parle à son véritable confrère ès sciences, il lui soumet ses doutes, et tel a été le point de départ de leur liaison scientifique.

— Et le père Anselme, demanda Céleste, espère-t-il le convertir, ce jeune homme?

— Il en est sûr, répondit la comtesse : son jeune collaborateur, à part l'éducation religieuse qui lui a manqué, a été élevé dans les meilleurs sentiments; il sait d'ailleurs que son retour à la religion serait le bonheur d'une charmante jeune fille qu'il aime et dont il est aimé. Maintenant, ma chère enfant, vous ne m'en ferez pas dire davantage, et croyez tout ce qui vous plaira.

— Oh! ma marraine! dit Céleste en cédant à toute la naïveté de son impression, si c'était lui!

Et elle se précipita en pleurant dans les bras de madame Thuillier.

A ce moment, le domestique ouvrit la porte du salon et, complication singulière, il annonça M. Félix Phellion.

Le jeune professeur entra tout couvert de sueur, sa cravate en désordre et l'air tout essoufflé.

— Une belle heure, dit Phellion avec sévérité, pour se présenter!

— Mon père, dit Félix tout en se dirigeant du côté où étaient assises madame Thuillier et Céleste, je ne pouvais pas quitter avant la fin du phénomène. Je n'ai pas trouvé de voiture et j'arrive toujours courant.

— Les oreilles ont dû vous tinter en route, dit la Peyrade d'un air goguenard, car depuis un moment vous occupiez la pensée de ces dames, qui, à votre sujet, s'étaient proposé un grand problème.

Félix ne répondit pas; il vit entrer Brigitte, qui venait de la salle à manger, où elle était allée ordonner au domestique de ne plus passer de plateaux; il courut la saluer.

Après avoir écouté quelques reproches sur la rareté de sa présence, et s'être entendu amnistier par un très-obligeant *Il vaut mieux tard que jamais,* il retourna vers son pôle et fut assez étonné de s'entendre dire par madame de Godollo :

— Monsieur, vous me pardonnerez une indiscrétion que l'entraînement de la conversation vient de me faire commettre à votre sujet : j'ai dit à ces dames, malgré votre recommandation expresse, le lieu où je vous ai rencontré ce matin.

— Où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, dit Félix; mais, alors, madame, je ne vous ai pas vue.

Un sourire imperceptible effleura les lèvres de la Peyrade.

— Vous m'avez si bien vue, que vous m'avez parlé en me demandant la discrétion la plus absolue. Mais, du reste, je ne vous ai pas engagé au delà de la vérité : j'ai dit que vous voyiez quelquefois le père Anselme, et que, jusqu'ici, vous aviez avec lui des relations scientifiques, mais que vous défendiez contre lui vos doutes tout aussi bien que contre Céleste.

— Le père Anselme,... dit stupidement Phellion.

— Eh! sans doute, fit la Peyrade, un grand mathématicien qui

ne désespère pas de vous convertir; mademoiselle Céleste en a pleuré de joie.

Félix promena autour de lui un regard hébété. Madame de Godollo le regardait avec des yeux dont un caniche eût compris le langage.

— Je voudrais, finit-il par dire, avoir fait une chose si agréable à mademoiselle Céleste, mais je crois, madame, que vous vous êtes trompée.

— Écoutez-moi, monsieur, je vais préciser, et, si votre mauvaise honte vous pousse à cacher désespérément une démarche qui n'a pourtant rien que d'avouable, puisqu'elle a fait la joie de ceux qui vous aiment, démentez-moi; je porterai la peine de ma légèreté à divulguer un secret que vous avez, je l'avoue, hautement recommandé à ma discrétion.

Madame Thuillier et Céleste étaient à elles seules un spectacle, jamais on n'avait vu le doute et l'attente peints plus énergiquement sur un visage humain.

Scandant chacune de ses paroles :

— J'ai dit à ces dames, reprit madame de Godollo, parce que je savais à quel point elles sont occupées de votre salut, et parce qu'on vous accusait de méconnaître audacieusement les commandements de Dieu en travaillant le dimanche, que je vous avais rencontré ce matin à la maison de la rue des Postes, chez le père Anselme, un savant comme vous, avec lequel vous étiez occupé de la solution d'un problème; j'ai dit que vos communications scientifiques avec cet homme si saint et si éclairé avaient amené entre vous d'autres explications; que vous lui aviez soumis vos doutes religieux et qu'il ne désespérait pas d'en avoir raison. Il n'y a dans la confirmation que vous donnerez à mon récit rien qui puisse humilier votre amour-propre; c'est tout simplement une surprise que vous vouliez faire à Céleste, et j'ai eu la maladresse de l'éventer; mais, en vous entendant répondre que j'ai dit la vérité, vous lui ferez bien encore assez de bonheur pour ne pas nous marchander la parole qu'elle attend de vous.

— Allons ! monsieur, dit la Peyrade, il n'y a jamais de ridicule à chercher la lumière; vous, si droit et si ennemi du mensonge, vous ne pouvez nier ce que madame affirme avec cette résolution.

— Eh bien, dit Félix après un peu d'hésitation, voulez-vous, mademoiselle Céleste, me permettre de vous dire deux mots seulement, sans témoins?

Céleste se leva, sur un signe approbatif de madame Thuillier. Félix la prit par la main et l'entraîna vers une fenêtre à deux pas de laquelle ils se trouvaient dans le moment.

— Céleste, lui dit-il, je vous en supplie, attendez encore. Tenez, ajouta-t-il en lui montrant la constellation du Chariot, par delà ces astres visibles, il y a pour nous tout un avenir. Quant au père Anselme, je ne puis pas avouer, puisque ce n'est pas vrai. C'est un conte officieux; mais patientez, vous apprendrez des choses!...

Céleste le quitta et il resta occupé à regarder le ciel.

— Il est fou! dit la jeune fille avec un accent désespéré en revenant prendre sa place auprès de madame Thuillier.

Et Félix confirma ce pronostic en s'élançant hors du salon, sans s'apercevoir de l'émoi avec lequel Phellion et sa mère s'étaient mis sur ses traces.

Pendant que cette sortie stupéfiait tout le monde, la Peyrade s'approcha respectueusement de madame de Godollo et lui dit :

— Convenez, madame, qu'il est bien difficile de tirer de l'eau un homme qui veut absolument se noyer...

— Je n'avais pas encore l'idée, répondit la comtesse, d'une pareille simplicité, c'est être par trop niais. Je passe à l'ennemi, et avec l'ennemi, quand bon lui semblera, j'aurai chez moi une explication franche et loyale.

Le lendemain, Théodose se sentit possédé de deux curiosités : Comment Céleste se démêlerait-elle de l'option qu'elle avait acceptée? Cette comtesse Torna de Godollo, qu'avait-elle à lui dire et que lui voulait-elle?

Le premier de ces intérêts semblait devoir, sans conteste, prendre le pas; et cependant, par un instinct secret, la Peyrade se sentait plus vivement attiré vers la solution du second problème. Mais, en se décidant à aller d'abord de ce côté, il comprit que, pour la rencontre à laquelle il avait été convié, il ne pouvait se présenter armé avec trop de soin.

Il avait tombé de l'eau dans la matinée, et ce grand calculateur n'en était pas à savoir ce qu'une éclaboussure ternissant le vernis

d'une botte peut apporter de déconsidération à un homme. Il envoya donc son portier lui chercher un cabriolet, et, vers les trois heures, il quittait la rue Saint-Dominique-d'Enfer, se dirigeant vers les élégantes latitudes du quartier de la Madeleine.

On se doute bien que quelques soins avaient été donnés à son costume, qui devait tenir le milieu entre le sans-façon d'une toilette du matin et le cérémonieux d'une tenue de l'après-dînée. Inféodé par sa profession à la cravate blanche, dont il ne lui arrivait de se départir qu'en de rares occasions, et n'osant se présenter autrement qu'en habit, il se sentait pencher vers l'une des deux extrémités dans lesquelles il lui paraissait convenable de ne pas tomber. Mais avec l'habit boutonné et le gant paille remplacé par un gant demi clair, il se *désolennisait* et évitait cet aspect solliciteur et provincial que donne une toilette de salon promenée par les rues à l'heure où le soleil n'est pas encore descendu à l'horizon.

L'habile diplomate n'eut garde de se faire conduire jusqu'à la porte de la maison où il avait affaire. A l'entre-sol, il n'aurait pas voulu être vu descendant d'une voiture de place, et, au premier, il aurait craint d'être aperçu faisant une station à l'étage inférieur; cette démarche n'aurait pas manqué de donner lieu à des commentaires infinis.

Il eut donc soin de se faire arrêter à l'angle de la rue Royale; de là, par le trottoir à peu près sec, en marchant avec précaution sur la pointe du pied, il arriva sans encombre. Parvenu à la porte de la maison, il eut la chance de n'être pas vu des concierges; le mari, bedeau à l'église de la Madeleine, était alors absent pour son service, et la femme occupée à montrer un appartement encore vacant à un aspirant locataire; échappant donc à tous les regards, Théodose put se glisser jusqu'à la porte du sanctuaire où il allait pénétrer.

Un mouvement délicat que sa main imprima à un cordon de soie garni de cartisanes fit retentir une sonnette à l'intérieur de l'appartement. Quelques secondes écoulées, un coup plus impérieux d'une autre sonnette d'un moindre calibre lui parut un avertissement à l'adresse de la camériste tardant trop à ouvrir, au gré de sa maîtresse. En effet, un moment plus tard, une femme de chambre,

d'un âge mûr et de trop bonne façon pour affecter le costume des soubrettes de comédie, se trouvait face à face avec lui.

L'avocat déclina son nom, et la femme de chambre le pria d'attendre dans une salle à manger d'un luxe sévère. Presque aussitôt, la caméristе vint le reprendre, et en l'annonçant, elle l'introduisit dans le salon le plus coquet et le plus splendide qu'il soit possible de disposer sous le plafond écrasé d'un entre-sol.

La divinité du lieu était assise devant une table que recouvrait un tapis à dessin vénitien où l'or chatoyait mêlé aux éclatantes couleurs d'un petit point de tapisserie. A l'entrée de l'avocat, elle le salua sans se lever, et, pendant que la femme de chambre lui avançait un fauteuil :

— Vous permettez, monsieur, lui dit la comtesse, que je ferme une lettre pressée?

L'avocat s'inclina en signe d'assentiment; la belle étrangère prit alors sur un pupitre en écaille incrustée, façon Boulle, une feuille de papier anglais azuré qu'elle plaça sous une enveloppe; après avoir écrit l'adresse, elle se leva pour sonner.

Paraissant aussitôt, la femme de chambre alluma une lampe à l'esprit-de-vin enchâssée dans un petit meuble de bureau rehaussé de charmantes sculptures; au-dessus de la lampe était attaché une sorte de creuset en vermeil où attendait un culot de cire à cacheter odorante; aussitôt que la chaleur du feu eut mis la cire en liquéfaction, la caméristе la versa sur l'enveloppe et présenta à sa maîtresse le cachet armorié. Celle-ci l'imprima de ses belles mains et dit :

— Faites porter sans retard à son adresse.

La femme de chambre fit un mouvement pour prendre la lettre, mais, soit inadvertance, soit précipitation, le papier alla tomber aux pieds de la Peyrade, qui, se baissant d'un mouvement vif pour le ramasser, lut involontairement la suscription. Elle portait : *Son Excellence Monsieur le Ministre des affaires étrangères*. Et, plus haut, dans un des angles, les mots significatifs : *A lui seul,* assignaient à cette missive un caractère d'intimité.

— Pardon! monsieur, dit la comtesse en recevant de l'avocat la lettre qu'il avait eu le bon goût de faire repasser par les mains de la maîtresse de manière à lui adresser son empressement. Veuillez,

mademoiselle, faire en sorte de ne pas la perdre, dit en même temps d'un ton sec la belle étrangère à la malencontreuse camériste. Celle-ci ainsi congédiée, la Hongroise quitta le siége qu'elle occupait devant la table à écrire et alla prendre place sur un canapé couvert en satin gris-perle.

Pendant tout ce manége, la Peyrade avait eu le plaisir d'inventorier les magnificences dont il était entouré. Des tableaux de maîtres se détachant sur une tenture à fond mat et sombre, qu'égayaient des torsades et des galons de soie ; sur une console en bois doré, un immense vase du Japon; devant les fenêtres, deux jardinières où un *lilium rubrum,* aux pétales recroquevillés, surmontait des camellias blancs et rouges et des magnoliers nains de la Chine à fleurs d'un blanc soufré, bordées d'un liséré ponceau; dans une encoignure, une panoplie composée d'armes aux aspects les plus bizarres et les plus riches, et qui s'expliquait par la nationalité, toujours un peu *hussarde,* de la maîtresse du lieu ; enfin, quelques bronzes et statuettes d'un choix exquis, et, dans les siéges, roulant moelleusement sur un tapis à dessins turcs, une grande anarchie de formes et d'étoffes, tel était l'ameublement de ce salon, que l'avocat avait eu l'occasion de visiter avec Brigitte et Thuillier avant qu'il fût habité. Il lui sembla transfiguré au point d'être pour lui méconnaissable.

Avec un peu plus d'habitude du monde, l'avocat eût été moins surpris des soins merveilleux que la comtesse s'était donnés pour la décoration de ce réduit. Le salon d'une femme est son royaume, et son royaume absolu; car, là, dans toute la force du mot, elle règne et gouverne; là, elle livre plus d'une bataille, et presque toujours elle en sort victorieuse. En effet, de son salon, n'a-t-elle pas choisi tous les ornements, harmonisé toutes les couleurs, et n'y dispense-t-elle pas le jour à sa guise? Pour peu qu'elle soit un machiniste intelligent, il est impossible que, là où chaque objet de son entourage a été disposé de sa main, elle ne vaille pas tout son prix; impossible que chacun de ses avantages ne soit pas mis en un rare relief. Dites-vous que vous ne connaissez pas toutes les perfections d'une femme, quand vous ne l'avez pas vue dans l'atmosphère prismatique de son salon, mais gardez-vous aussi de prétendre à la juger et à la savoir quand vous ne l'avez vue que là.

Coquettement blottie dans l'un des angles du canapé, la tête nonchalamment soutenue par un bras dont la forme et la blancheur pouvaient être suivies par l'œil presque jusqu'à la hauteur du coude, sous la manche largement évasée d'une robe de chambre de velours noir ; son pied de Cendrillon à l'aise dans une mignonne pantoufle de cuir de Russie et posant sur un cousin de velours satin orange, rehaussé de fleurs en relief, la belle Hongroise avait l'air d'un portrait de Lawrence ou de Winterhalter, plus la naïveté de la pose.

— Monsieur, dit-elle en souriant avec un léger accent étranger qui prêtait un charme de plus à sa parole, je ne puis m'empêcher de trouver très-plaisant qu'un homme de votre esprit et de votre rare pénétration ait pu voir en moi une ennemie.

— Mais, madame la comtesse, répondit la Peyrade laissant lire dans ses yeux un étonnement mêlé de défiance, toutes les apparences, vous en conviendrez, étaient du côté de ma simplicité. Un prétendant vient se jeter en travers d'un mariage qui s'offre à moi entouré de toutes les convenances. Ce concurrent me fait la grâce de se montrer gauche à miracle, de n'être pas difficile à écarter, et voilà tout à coup le plus gracieux et le plus inespéré des auxiliaires qui se dévoue pour le protéger sur le terrain précisément où il est le plus vulnérable...

— Avouez, dit en riant la comtesse, que ce protégé est un habile homme, et qu'il m'a vaillamment secondée !

— Sa maladresse, répondit la Peyrade, n'était pas, je pense, pour vous, très-imprévue, et la protection dont vous daignez l'honorer n'en reste pour moi que plus cruelle.

— Le grand malheur, reprit l'étrangère avec une minauderie charmante, quand on vous dispenserait d'épouser mademoiselle Céleste ! Vous tenez donc beaucoup, monsieur, à cette pensionnaire?

Dans ce mot, mais surtout dans l'intonation avec laquelle il fut prononcé, il y avait plus que du dédain, il y avait de la haine. Cette nuance ne devait pas échapper à un observateur de la force de la Peyrade. Toutefois, n'étant pas homme à beaucoup s'avancer sur cette simple remarque :

— Madame, dit-il, l'expression vulgaire *faire une fin* résume

cette situation où, après avoir longtemps combattu, un homme, à bout de ses efforts et de ses illusions, fait un compromis tel quel avec son avenir. Or, quand cette fin se présente sous la forme d'une jeune fille ayant plus de vertu, j'en conviens, que de beauté, mais apportant à son mari la fortune indispensable au bien-être de toute association conjugale, quoi d'étonnant que le cœur se laisse prendre par la reconnaissance et qu'il accueille la vraisemblance du paisible bonheur qui semble s'offrir à lui?

— J'avais toujours pensé, répondit la comtesse, que la portée de l'intelligence devait être la mesure de l'ambition, et je me figurais qu'un homme assez profondément habile pour ne vouloir être d'abord que l'avocat des pauvres, avait de moins humbles et de moins pastorales aspirations.

— Eh! madame, repartit la Peyrade, la main de fer de la nécessité fait des résignations bien autrement étranges; la question du pain quotidien est de celles devant qui tout plie et tout s'abaisse. Apollon, *pour vivre,* ne fut-il pas obligé de se faire le berger d'Admète?

— La bergerie d'Admète, objecta madame de Godollo, était au moins une bergerie royale; mais certainement Apollon ne se fût pas résigné à garder les bêtes chez un... bourgeois.

La suspension introduite dans sa phrase par la belle étrangère semblait sous-entendre un nom propre, et la Peyrade comprit que, par pure clémence, Thuillier avait été dispensé de comparaître dans l'argument qui s'était arrêté au genre, au lieu de pousser jusqu'à l'individu.

— Je crois, madame, qu'il y a autant de vérité que de finesse dans votre distinction, répondit la Peyrade, mais n'est pas Apollon qui veut.

— Je n'aime pas les gens qui surfont, dit sèchement la comtesse, mais j'aime encore moins les gens qui donnent leur marchandise au-dessous du cours; j'ai toujours peur qu'ils ne me fassent dupe de quelque rouerie savante et compliquée. Vous savez bien, monsieur, votre valeur, et votre hypocrisie d'humilité me déplaît souverainement; elle me prouve que mes bienveillantes ouvertures n'ont pas installé même un commencement de confiance entre nous.

— Je vous jure, madame, que, jusqu'ici, la vie ne m'a pas payé pour croire en moi à aucune supériorité éclatante.

— Au fait, dit la Hongroise, il faut peut-être admettre la modestie d'un homme qui accepte le pitoyable dénoûment en travers duquel j'avais essayé de me placer.

— Comme il faut peut-être, dit finement la Peyrade, admettre la réalité d'une bienveillance qui, pour me sauver, m'avait jusqu'ici si rudement châtié.

La Hongroise jeta sur son interlocuteur un regard de reproche; sa main chiffonnant un des rubans de sa robe, elle baissa les yeux et laissa échapper un soupir si imperceptible et si léger, qu'il pouvait passer pour un incident de la respiration la plus régulière.

— Vous êtes rancunier, dit-elle, et jugez les gens tout d'une pièce. Après tout, ajouta-t-elle comme par réflexion, vous avez peut-être raison de me rappeler que j'ai pris le plus long pour venir me mêler assez ridiculement à des intérêts qui me sont étrangers. Poussez, cher monsieur, dans le sens de votre glorieux mariage où vous trouvez tant de convenances réunies, et laissez-moi seulement souhaiter que vous n'ayez pas à vous repentir d'une victoire que je n'essayerai plus d'ajourner.

Le Provençal n'avait pas été gâté à l'endroit des bonnes fortunes. La misère contre laquelle il s'était longtemps débattu ne jette guère sur le chemin des galantes rencontres, et, depuis qu'il avait secoué sa rude étreinte, tout entier à la pénible tâche de se constituer un avenir, n'était la comédie jouée avec madame Colleville, il n'avait laissé prendre aux choses de cœur qu'une bien minime place dans sa vie. Comme les hommes vivement occupés qu'obsède néanmoins le démon de la chair, il se résignait à cet ignoble amour tout fait, qui, ramassé le soir au coin des carrefours, se concilie d'ailleurs si commodément avec l'extérieur de la dévotion. On peut donc se représenter la perplexité de ce novice en matière d'aventures, quand il se vit placé entre la crainte de laisser échapper une délicieuse occasion et celle de trouver un serpent au milieu des fleurs qui semblaient s'ouvrir sous sa main. Une réserve trop marquée, un empressement trop tiède, pouvaient blesser l'amour-propre de la belle étrangère, et tarir tout à coup la source où l'on paraissait l'inviter à puiser; mais, d'autre part, si cette apparence

d'intérêt n'était qu'un piége; si la bienveillance, pour lui mal expliquée, dont il était devenu brusquement l'objet, n'avait qu'un but, celui de l'entraîner à quelque fausse démarche dont ensuite on dût faire arme contre lui pour le compromettre vis-à-vis des Thuillier, quel échec à sa réputation d'habileté et quel rôle à jouer que celui du chien lâchant la proie pour l'ombre!

On sait déjà que la Peyrade était un peu de l'école de Tartuffe, et la franchise avec laquelle le maître déclare à Elmire que, sans un peu de ses faveurs *après quoi* il soupire, il ne saurait prendre foi dans ses tendres avances, parut à l'avocat, sauf un peu plus de velouté dans la forme, pouvoir être convenablement appliqué au cas présent.

— Madame la comtesse, dit-il donc, vous faites de moi un homme fort à plaindre; j'allais gaiement à ce mariage, vous m'en ôtez la foi; et ensuite, quand je l'aurai rompu, quel usage, avec ma capacité si haute, voyez-vous donc pour moi à faire de cette liberté que j'aurai recouvrée?

— La Bruyère a dit, si je ne me trompe, que rien ne rafraîchit le sang comme d'avoir évité une sottise.

— D'accord; mais c'est là un bénéfice négatif, et je suis d'un âge et dans une situation de fortune à me préoccuper de résultats plus sérieux. L'intérêt que vous daignez me porter ne doit pas s'arrêter à l'idée de faire de moi table rase. J'aime mademoiselle Colleville d'un amour, il est vrai, qui n'a rien d'impérieux et de dominateur, mais enfin je l'aime, sa main m'est promise, et, avant d'y renoncer...

— Ainsi, dit vivement la comtesse, dans un cas donné, vous ne seriez pas éloigné d'une rupture, et, ajouta-t-elle d'une façon plus posée, on aurait quelque chance de vous faire comprendre qu'en vous livrant ainsi à la première occasion, vous compromettez tout votre avenir, que d'autres partis peuvent se présenter?

— Au moins, madame, faudrait-il les pressentir, les entrevoir.

Cette persévérance à prendre des gages parut désobliger la comtesse.

— La foi, monsieur, dit-elle, n'est une vertu que parce qu'elle croit sur parole. Vous doutez de vous-même, ce qui est un autre genre de gaucherie. Je ne suis pas heureuse dans mes patronages.

— Mais enfin, madame, est-il donc bien indiscret d'insister pour savoir au moins d'une façon lointaine ce que votre bienveillance a pu rêver pour moi?

— Très-indiscret, répondit froidement la Hongroise, car il m'est facile de voir que vous ne promettez qu'une docilité conditionnelle. N'en parlons plus. Vous êtes très-avancé avec mademoiselle Colleville, elle vous convient sous beaucoup de rapports, épousez-la ; encore un coup, vous ne me trouverez plus sur votre chemin.

— Mais mademoiselle Colleville, en effet, me convient-elle? reprit la Peyrade; c'est justement à cet endroit que tout à l'heure vous avez fait naître mes doutes! Et ne trouvez-vous pas quelque cruauté à me jeter successivement deux affirmations contradictoires sans aucune preuve à l'appui?

— Ah ! dit la comtesse d'un ton d'impatience, il faut à mon opinion des pièces justificatives! Eh bien, monsieur, il y a quelque chose de très-concluant et que je puis vous affirmer : Céleste ne vous aime pas.

— Je crois en effet, dit la Peyrade avec humilité, que je suis plutôt sur le chemin d'un mariage de raison.

— Et elle ne peut pas vous aimer, continua madame de Godollo en s'animant, parce qu'elle ne peut pas vous comprendre. Ce qui est son vrai mari, c'est ce petit jeune homme blond, timide et fade comme elle; du contact de ces deux natures sans vie et sans chaleur résultera cette tiédeur à deux qui, dans les opinions du monde où elle est née et où elle a vécu, constitue le *nec-plus-ultra* de la félicité conjugale. Essayez donc de faire entendre à cette petite sotte que la fortune, quand elle a la chance de rencontrer le talent sur son chemin, doit se tenir pour très-honorée de la rencontre! Faites donc surtout comprendre cela à son odieux et misérable entourage! Des bourgeois enrichis, voilà le toit sous lequel vous pensez à aller vous reposer de votre dur labeur et de vos longues épreuves; et vous croyez que, vingt fois par jour, votre apport, pesé à côté de leur apport en argent, ne sera pas trouvé outrageusement léger! D'un côté, l'*Iliade, le Cid,* le *Freyschütz* et les *fresques du Vatican;* de l'autre, cent mille écus en bonnes espèces sonnantes : et dites-moi de quel côté se tournera leur admiration? L'artiste, l'homme d'imagination tombé dans l'atmosphère bour-

geoise, savez-vous à quoi je le compare? A Daniel jeté dans la fosse aux lions, moins le miracle de l'Écriture.

Cette invective contre la bourgeoisie avait été débitée avec un ton de chaleureuse conviction qui pouvait difficilement manquer d'être communicative :

— Ah! madame, s'écria la Peyrade, que vous dites éloquemment les choses qui souvent se sont présentées à mon esprit inquiet et troublé! mais toujours je me sentais acculé à cette fatalité cruelle, la nécessité d'une position...

— Nécessité, position! interrompit la comtesse en élevant encore la température de sa parole, mots vides de sens, qui ne sont pas même un son pour les habiles, mais qui font reculer les niais comme de redoutables empêchements. La nécessité! est-ce que cela existe pour les natures d'élite, pour celles qui savent vouloir? Un ministre gascon a dit un mot qui devrait être gravé sur la porte de toutes les carrières : « Tout vient à point à qui sait attendre. » Vous ignorez donc que le mariage, pour les hommes de trempe supérieure, c'est ou une chaîne qui les rive aux dernières vulgarités de l'existence, ou une aile qui les transporte aux plus hauts sommets du monde social? La femme qu'il vous faudrait, à vous, monsieur, et qui ne se ferait peut-être pas longtemps attendre dans votre avenir, si vous n'aviez une incroyable hâte de le livrer à la première dot venue, c'est celle qui serait capable de vous comprendre, parce qu'elle vous aurait deviné; celle qui serait pour vous un collaborateur, une confidente intellectuelle, et non un pot-au-feu animé; celle qui, aujourd'hui votre secrétaire, pourrait être demain la femme vraisemblable d'un député, d'un ambassadeur; celle enfin qui serait en mesure de vous offrir son cœur pour ressort, son salon pour théâtre, ses relations pour échelle, et qui, en récompense de tout ce qu'elle vous apporterait d'élan et de force, ne demanderait qu'à rayonner auprès de votre trône de la gloire et des prospérités qu'elle aurait pressenties en vous!

Grisée en quelque façon de sa parole, la Hongroise était magnifique, l'œil étincelant, la narine gonflée; les perspectives que déroulait sa vive éloquence, elle semblait les voir, les toucher de ses mains frémissantes. Un moment, la Peyrade fut comme ébloui de cette sorte de lever de soleil qui éclatait dans sa vie.

Toutefois, comme c'était un homme prodigieusement prudent, qui s'était fait une loi de ne prêter que sur caution bonne et solvable, il fut entraîné à peser encore sur la situation.

— Madame la comtesse, dit-il, vous me reprochiez tout à l'heure de parler en bourgeois, et, moi, j'ai bien peur que vous ne parliez en déesse. Je vous admire, je vous écoute, mais je ne suis pas convaincu. Ces dévouements, ces abnégations sublimes se rencontrent peut-être au ciel; mais, sur la terre, qui peut se vanter d'en avoir été l'objet?

— Vous vous trompez, monsieur, dit la comtesse avec solennité, de pareils dévouements sont rares, mais ils ne sont ni incroyables ni impossibles; il faut seulement avoir la main à les trouver, et surtout la main à les retenir quand ils se sont offerts à vous.

Là-dessus, elle se leva majestueusement.

La Peyrade comprit qu'il avait fini par déplaire, et qu'on le congédiait; il se leva à son tour, s'inclina avec respect, et demanda la faveur d'être reçu quelquefois.

— Monsieur, lui répondit madame de Godollo, chez nous autres Hongrois, gens primitifs et presque sauvages, quand une porte est ouverte, c'est à deux battants; mais, quand nous la fermons, c'est à double verrou.

Cette réponse digne et ambiguë fut accompagnée d'une légère inclination de tête. Étourdi, confondu de ces façons d'être, pour lui si nouvelles, et qui ressemblaient si peu à celles de Flavie, de Brigitte et de madame Minard, la Peyrade sortit en se demandant s'il avait bien joué le jeu.

En quittant madame de Godollo, la Peyrade sentit le besoin de se recueillir. Au fond de la conversation qu'il venait d'avoir avec cette étrange femme, que démêlait-il : un piége ou un riche parti qui s'offrait à lui? Dans le doute, presser Céleste de se prononcer n'était ni habile ni prudent; car solliciter une solution, c'était soi-même prendre un engagement et fermer la porte aux chances encore mal définies qui venaient de se révéler.

Le résultat de la consultation que Théodose eut avec lui-même en se promenant sur le boulevard fut qu'il ne devait, dans le moment, songer qu'à gagner du temps; en conséquence, au lieu de

paraître chez les Thuillier, il rentra chez lui, et, de là, écrivit le petit billet que voici :

« Mon cher Thuillier,

» Tu ne trouveras sans doute pas extraordinaire que je ne me sois pas présenté chez toi aujourd'hui; outre que j'ai peur de l'arrêt qui sera rendu, je n'ai pas voulu me donner l'air d'un créancier impatient et mal-appris. Quelques jours de plus ou de moins sont peu de chose en pareille occurrence, et pourtant mademoiselle Colleville peut les trouver utiles à l'entière liberté de sa détermination. Je ne te verrai donc pas que tu ne m'aies écrit. J'ai retrouvé un peu de calme et ajouté quelques pages à notre manuscrit, et il faudra maintenant bien peu de temps pour que nous soyons en mesure de tout livrer à l'imprimeur.

» Bien à toi,

» THÉODOSE DE LA PEYRADE. »

Deux heures après, vêtu d'un habit qui évidemment était une transition à la livrée qu'on ne se décidait pas encore à risquer, le domestique *mâle* dont avait parlé Minard apportait une réponse ainsi conçue :

« Viens ce soir, sans faute; nous causerons de tout cela avec Brigitte.

» Ton bien affectueusement dévoué,

» JÉRÔME THUILLIER. »

— Bon! se dit la Peyrade, la chose ne marche pas toute seule et j'aurai le loisir de me retourner.

Le soir, au moment où il se fit annoncer chez Thuillier, la comtesse de Godollo, qui, dans le moment, était avec Brigitte, s'empressa de se lever et de sortir. En se rencontrant avec l'avocat, elle lui adressa un salut cérémonieux. Rien de concluant à déduire de ce brusque départ, qui pouvait tout signifier.

Après avoir un peu parlé de la pluie et du beau temps, ainsi que font les gens réunis pour traiter d'un intérêt délicat sur lequel ils ne sont pas sûrs de s'entendre :

— Mon petit, dit Brigitte, qui avait envoyé son frère faire un tour de boulevard en lui disant de la laisser faire, c'est bien gentil à vous de n'être pas venu comme un *happe-chair* nous mettre le pistolet sur la gorge, car nous n'étions pas tout à fait prêts pour vous répondre. Je crois bien, ajouta-t-elle en prenant sa métaphore dans son ancien métier d'escompteuse, que Céleste aura besoin d'un petit renouvellement.

— Ainsi, dit vivement la Peyrade, elle ne s'est pas décidée en faveur de M. Félix Phellion?

— Malin! reprit la vieille fille, hier au soir, vous y aviez mis bon ordre; mais vous n'en êtes pas à savoir qu'elle en tient un peu de ce côté.

— A moins d'être aveugle, dit l'avocat, qui ne le verrait?

— Ce n'est pas là, du reste, un obstacle à mes projets, reprit mademoiselle Thuillier, mais ça explique que je vous demande un peu de crédit pour Céleste, et voilà pourquoi aussi j'avais désiré reporter le mariage à une époque plus éloignée. Je voulais vous donner le temps de vous insinuer dans l'esprit de la petite; mais, à vous deux Thuillier, vous avez dérangé tous mes plans.

— Rien, je pense, dit la Peyrade, ne s'est fait sans votre aveu, et, si durant ces quinze jours je ne vous ai parlé de rien, c'est pure discrétion; Thuillier m'avait dit que tout était convenu avec vous.

— Thuillier sait bien, au contraire, que je n'ai pas voulu me mêler de toutes vos combinaisons, et peut-être, si vous n'aviez pas été si rare dans ces derniers temps, eussé-je été la première à vous avouer que je ne les approuvais pas. Cependant, je puis dire que je n'ai rien fait pour en empêcher la réussite.

— C'était trop peu, dit la Peyrade, votre concours nous était nécessaire.

— C'est possible; mais, moi qui connais mieux les femmes que vous, étant de la partie, je m'étais bien doutée que, dans deux amoureux à choisir, Céleste ne verrait que l'autorisation de penser tout à son aise à celui qui lui plaisait le plus, et justement je l'avais toujours laissée dans le vague relativement à Félix, sachant bien le moment où il faudrait mettre ordre à sa petite tête.

— Enfin, dit la Peyrade, elle me refuse?

— C'est bien pis que ça, elle vous accepte, disant qu'elle a donné sa parole; mais il est si aisé de voir qu'elle se regarde comme une victime, qu'à votre place je ne serais ni flatté ni rassuré d'un pareil succès.

Dans une autre disposition d'esprit, la Peyrade aurait répondu qu'il acceptait le sacrifice et que c'était son affaire, à lui, de gagner le cœur qui, pour le moment, ne se donnait qu'à regret; mais, un peu de délai lui convenant :

— Quel est donc votre avis? demanda-t-il à Brigitte. A quel parti m'arrêter?

— Au parti, dit Brigitte, de finir d'abord la brochure de Thuillier, parce qu'il en perd la tête, et ensuite il faut me laisser manœuvrer vos intérêts.

— Mais sont-ils dans des mains amies? car, petite tante, je ne puis pas me le dissimuler, depuis quelque temps, vous êtes bien changée pour moi!

— Je suis changée pour vous! et où voyez-vous ça, songe-creux que vous êtes?

— Oh! ce sont des nuances, dit la Peyrade; mais il est bien évident que, depuis l'introduction de cette comtesse Torna dans votre maison!...

— Mon pauvre garçon, la Hongroise m'a rendu des services, et je lui ai de la reconnaissance : est-ce donc une raison pour que j'en manque avec vous, qui nous en avez rendu de plus grands?

— Convenez, dit finement la Peyrade, qu'elle vous a dit beaucoup de mal de moi?

— C'est tout simple, qu'elle m'en a dit : des belles dames comme ça, il faut que tout le monde les adore, et elle sait que vous n'êtes occupé que de Céleste; mais tout ce qu'elle a pu me dire, ça a coulé comme de l'eau sur de la toile cirée.

— Ainsi, petite tante, demanda la Peyrade, je puis continuer de compter sur vous?

— Oui, si vous n'êtes pas tourmentant et que vous me laissiez faire.

— Voyons! qu'est-ce que vous ferez? dit la Peyrade d'un air de bonhomie.

— Je ferai que, d'abord, je signifierai à Félix de ne plus mettre les pieds à la maison,

— Est-ce possible? dit l'avocat, ou du moins est-ce convenable?

— Très-possible, et je le lui ferai dire par Phellion lui-même. Comme c'est un homme à cheval sur les principes, il sera le premier à reconnaître que, son fils ne voulant pas faire ce qu'il faut pour obtenir la main de Céleste, il doit nous priver de sa présence.

— Et après? dit la Peyrade.

— Après, je signifierai à Céleste qu'on lui a laissé la liberté de choisir un mari ou l'autre, et que, puisqu'elle ne veut pas de Félix, il faut qu'elle s'arrange de vous, qui êtes un garçon pieux, comme elle les aime. Soyez tranquille, je vous ferai joliment valoir, de votre générosité à ne pas profiter de l'engagement qu'elle avait pris; mais tout ça demandera du temps; et, s'il faut attendre huit jours seulement la fin de la brochure, Thuillier, d'ici là, est capable que nous soyons obligés de le mettre à Charenton.

— Dans deux jours, la brochure peut paraître; mais c'est bien sûr, petite tante, nous jouons franc jeu? Les montagnes, comme on dit, ne se rencontrent pas, mais les hommes peuvent se rencontrer; et, certainement, quand viendra le moment de l'élection, je suis en mesure de rendre à Thuillier de bons ou de mauvais services. L'autre jour, figurez-vous, j'ai eu une peur affreuse. J'avais sur moi une lettre où il me parlait de sa brochure comme étant écrite par moi. J'ai craint un moment d'avoir perdu cette lettre au Luxembourg. C'est ça qui eût été un joli cancan dans le quartier!

— Est-ce qu'on fait des malices avec des finauds comme vous? dit la vieille fille, ayant bien compris ce qu'il y avait de comminatoire dans cette dernière phrase, arrivée sans transition dans la conversation. Mais, au fait, ajouta-t-elle, avez-vous quelque chose à nous reprocher? N'est-ce pas vous plutôt qui êtes en reste de vos promesses? Cette croix qui devait arriver dans huit jours, cette brochure qui devait avoir paru depuis longtemps?

— La brochure, la croix, tout ira l'un portant l'autre, répondit la Peyrade en se levant. Dites à Thuillier de venir me voir demain au soir, je pense que nous pourrons corriger la dernière feuille. Mais, surtout, ne prêtez pas trop l'oreille aux méchancetés de madame de Godollo : j'ai une idée que, pour se faire tout à fait mai-

tresse dans la maison, elle veut éloigner tous vos amis, et en même temps qu'elle a jeté son dévolu sur Thuillier.

— Au fait, dit la vieille fille, qu'en partant l'infernal avocat venait de toucher à l'endroit toujours sensible de son autorité, il faut que je fasse attention à ce que vous me dites là : elle est un peu coquette, la petite mère!

A sa phrase adroitement jetée, la Peyrade eut un autre bénéfice : par la réponse de Brigitte, il vit que la comtesse ne lui avait pas parlé de la visite qu'il lui avait faite dans la journée. Cette réticence pouvait avoir un grand sens.

Quatre jours plus tard, l'imprimeur, le brocheur, le satineur, ayant fait leur office, Thuillier, dans la soirée, put se donner l'inexprimable bonheur de commencer par les boulevards une tournée qu'il poursuivit dans les passages et jusqu'au Palais-Royal. A tous les étalages de libraires, il jetait un coup d'œil quand il apercevait, brillant sur une affiche jaune, le fameux titre :

DE L'IMPOT ET DE L'AMORTISSEMENT

PAR J. THUILLIER

Membre du conseil général de la Seine.

Parvenu à se persuader que, par les soins donnés à la correction des épreuves, il s'était approprié le mérite de l'œuvre, son cœur paternel, comme celui de maître Corbeau, ne se sentait pas de joie. Il faut ajouter qu'il avait dans une bien mince estime les éditeurs qui n'annonçaient pas la vente de cette *nouveauté,* destinée, dans sa pensée, à devenir un événement européen. Sans se bien rendre compte de la manière dont il pourrait avoir justice de leur indifférence, toujours est-il qu'il prenait note de ces maisons rebelles, leur voulant autant de mal que s'il en eût reçu un affront.

Le lendemain, sa journée se passa délicieusement à faire un certain nombre de lettres d'envoi et à mettre sous bande une cinquantaine d'exemplaires auxquels il lui semblait qu'inscrire, de sa main, la phrase sacramentelle *De la part de l'auteur* communiquait un prix inestimable.

Mais le troisième jour de la mise en vente apporta à son bonheur

un peu de déchet. Il avait pris pour éditeur un jeune homme qui, faisant la librairie en casse-cou, s'était établi depuis peu dans le passage des Panoramas, où il payait un loyer ruineux. Neveu de Barbet, le libraire que Brigitte avait pour locataire dans la maison de la rue Saint-Dominique-d'Enfer, et auquel elle escomptait ses billets, ce Barbet *junior* était un garçon qui ne doutait de rien, et, quand il fut présenté à Thuillier par son oncle, il s'était engagé, pourvu qu'on ne lésinât pas sur les annonces, à rendre nécessaire, au bout d'une semaine, une seconde édition.

Or, Thuillier avait dépensé près de quinze cents francs en publicité payée; des exemplaires avaient été envoyés à profusion aux journaux, et, après trois jours passés, la vente s'élevait à SEPT exemplaires, et encore, dans ce nombre, trois avaient été pris à crédit.

On pourrait croire qu'en faisant connaître à Thuillier consterné ce résultat si mesquin, le jeune éditeur avait perdu quelque chose de son assurance.

— Je suis enchanté de ce qui arrive, dit au contraire ce Guzman de la librairie. Si nous avions vendu une centaine d'exemplaires, cela m'inquiéterait pour les quinze cents que nous avons tirés; j'appellerais cela faire long feu, au lieu que cette vente tout à fait insignifiante me prouve que l'édition sera raflée d'un coup.

— Mais quand? demanda Thuillier, auquel ce point de vue parut un peu paradoxal.

— Parbleu! répondit Barbet, quand nous aurons des articles dans tous les journaux. Les annonces sont seulement utiles à éveiller l'attention du public, elles le mettent en arrêt : « Voilà, se dit-il, une publication qui doit avoir de l'intérêt. » *De l'impôt et de l'amortissement*, un joli titre! mais plus le titre est piquant, plus on se défie; on y a été pris si souvent! Alors, on attend les articles; au lieu que, pour un livre destiné à une vente médiocre, il y a toujours une centaine d'acheteurs tout faits, mais, après eux, serviteur! nous ne plaçons plus rien.

— Comme ça, dit Thuillier, vous ne voyez pas la vente désespérée?

— Je la vois, au contraire, sous le meilleur aspect. Lorsque *les Débats*, *le Constitutionnel*, *le Siècle* et *la Presse* seulement auront

parlé, surtout si vous étiez *éreinté* par *les Débats*, qui sont ministériels, il ne faudra pas quatre jours pour que tout soit enlevé.

— Vous en parlez bien à votre aise, répondit Thuillier, mais comment aborder tous ces coryphées de la presse?

— Ah! je m'en charge, dit Barbet, je suis au mieux avec tous les rédacteurs en chef; ils disent que j'ai le diable au corps et que je leur rappelle Ladvocat dans son bon temps.

— Alors, mon cher, vous auriez déjà dû les voir.

— Ah! permettez, papa Thuillier, il y a une manière d'aborder les journalistes, et, comme vous vous êtes déjà récrié sur le chiffre de quinze cents francs que vous ont coûté les annonces, je n'ai pas osé vous parler de m'ouvrir un autre crédit extraordinaire.

— Mais pourquoi ce crédit? demanda Thuillier avec inquiétude.

— Quand vous avez été nommé membre du conseil général de la Seine, reprit le libraire, où s'est complotée votre élection?

— Parbleu! chez moi, répondit Thuillier.

— Chez vous, sans doute, mais dans un dîner suivi d'un bal, lequel bal lui-même a été couronné par un souper. Eh bien, mon cher maître, il n'y a pas deux moyens de prendre les affaires; Boileau l'a dit :

> Tout se fait en dînant dans le temps où nous sommes,
> Et c'est par les dîners *que l'on* gouverne les hommes!

— Ainsi, vous seriez d'avis que je donnasse un dîner de journalistes?

— Oui, mais pas chez vous, parce que les journalistes, voyez-vous, quand il y a des femmes, ça les embête : il faut se tenir! Et puis ce n'est pas un dîner, c'est un déjeuner qui convient. Le soir, ces messieurs ont des premières représentations, le journal qu'il faut aller faire, sans compter leurs petites allures; au lieu que, le matin, on n'a rien à penser; moi, c'est toujours des déjeuners que j'ai donnés.

— Mais ça coûte cher, ces repas-là! MM. les journalistes, c'est gourmand!

— Peuh! vingt francs par tête, sans le vin. Mettez que vous ayez une dizaine de convives, avec une centaine d'écus, vous ferez très-convenablement les choses. C'est même au point de vue de l'éco-

nomie que le déjeuner est préférable; un dîner, vous ne vous en tireriez pas à moins d'un billet de cinq cents.

— Comme vous y allez, jeune homme! dit Thuillier.

— Ah! dame, tout le monde sait que la députation coûte cher, et c'est votre candidature que vous préparez là.

— Mais comment s'y prendre pour avoir ces messieurs? Est-ce qu'il faut que j'aille les inviter moi-même?

— Du tout; vous avez envoyé votre brochure, vous leur donnez rendez-vous chez Philippe ou chez Véfour; ils comprendront à merveille.

— Dix convives, dit alors Thuillier, commençant à entrer dans l'idée, il n'y a pas, ce me semble, autant de journaux importants?

— C'est vrai, repartit l'éditeur, mais il faut aussi avoir les roquets, parce que c'est ceux-là qui aboient le plus fort. Ce déjeuner aura du retentissement; ils trouveraient que vous avez l'air de faire un triage, et autant d'exclus, autant d'ennemis.

— Ainsi, selon vous, il suffirait d'adresser des invitations?

— Oui; je ferai une liste, vous écrirez les lettres et vous me les enverrez, je me chargerai de les faire porter et j'en remettrai plusieurs en main propre.

— Si j'étais sûr, dit Thuillier avec indécision, que cette dépense fît l'effet que nous désirons!

— *Si j'étais sûr* est joli, dit Barbet avec importance; mais, mon cher maître, c'est de l'argent placé sur hypothèque : avec ça, je vous garantis la vente des quinze cents exemplaires. Eh bien, à quarante sous, en comptant les remises, ça fait trois mille francs. Vous voyez que vos frais ordinaires et extraordinaires sont couverts, et au delà.

— Enfin, dit Thuillier en s'en allant, j'en causerai avec la Peyrade.

— Comme vous voudrez, cher maître, mais décidez-vous bientôt, parce qu'il n'y a rien qui moisisse comme un livre : écrire chaud, servir chaud, enlever chaud, voilà les trois temps de l'exercice pour l'auteur, l'éditeur et le public; et, hors de là, on ne fait que de la *camelotte,* et autant ne pas s'en mêler.

Quand la Peyrade fut consulté, il ne trouva pas, à part lui, le remède très-héroïque, mais, foncièrement, il nourrissait contre

Thuillier le sentiment de l'animosité la plus âcre, en sorte qu'il fut ravi de laisser lever, sur sa niaiserie capable et sur son inexpérience importante, le nouvel impôt dont on lui parlait.

Quant à Thuillier, la rage de se poser en publiciste et de retentir le possédait à ce point, que, tout en gémissant de la nouvelle saignée faite à sa bourse, il était déjà décidé au sacrifice avant même d'avoir pris l'avis de l'avocat. L'approbation très-mesurée et très-conditionnelle de la Peyrade fut donc et au delà suffisante pour emporter sa détermination, et, le soir même, il retournait chez Barbet *junior* et lui demandait la fameuse liste des invitations.

Barbet dressa lestement son petit catalogue, et, au lieu de dix convives qu'il avait annoncés, il arriva au chiffre de quinze, sans compter lui-même et la Peyrade, que Thuillier désira avoir pour second dans cette rencontre où il sentait bien qu'il serait un peu emprunté.

Quand Thuillier eut jeté les yeux sur la liste qui venait de lui être remise :

— Ah çà! mon cher, dit-il à l'éditeur, vous me mettez là des noms de journaux dont personne n'a jamais entendu parler. Qu'est-ce que c'est que *le Moralisateur, la Lanterne de Diogène, le Pélican* et *l'Écho de la Bièvre?*

— Vous tombez bien, répondit Barbet, à faire fi de *l'Écho de la Bièvre,* un journal qui s'imprime dans le douzième arrondissement où vous comptez vous porter et qui a pour patrons tous les gros tanneurs du quartier Mouffetard!

— Passe pour celui-là, répondit Thuillier, mais *le Pélican?*

— *Le Pélican?* journal qui se trouve dans le salon d'attente de tous les dentistes, les premiers *puffistes* du monde ; combien croyez-vous, en moyenne, que par jour il s'arrache de dents à Paris?

— Ah! laissez donc! dit Thuillier, qui d'autorité effaça plusieurs noms de manière à réduire à quatorze le nombre des invités.

— Et s'il manque quelqu'un, dit Barbet, nous serons treize.

— Allons donc! dit Thuillier l'esprit fort, est-ce que je donne dans cette superstition!

Et, la liste close et arrêtée à quatorze, séance tenante, sur le coin du bureau de l'éditeur, il écrivit les invitations à deux jours

de date, vu l'urgence, et Barbet lui ayant affirmé que personne ne se formaliserait de la brièveté du délai.

La réunion fut indiquée chez Véfour, le restaurant par excellence pour les bourgeois et les provinciaux. Barbet arriva même avant Thuillier, porteur d'un nœud de cravate qui, à lui seul, suffisait pour faire événement dans ce monde moqueur au milieu duquel il allait se produire.

De son autorité, l'éditeur fit changer plusieurs articles du menu, et notamment, au lieu de vin de Champagne bourgeoisement reporté au dessert, il ordonna que sur la table, dès le commencement du repas, on plaçât deux bouteilles frappées de glace avec quelques livres de crevettes, auxquelles l'amphitryon n'avait pas pensé.

Thuillier, qui du bout des dents approuva tous ces amendements, fut suivi de la Peyrade; ensuite il y eut une grande lacune dans la succession des convives : le déjeuner était indiqué pour onze heures, et, à onze heures trois quarts, personne n'avait encore paru.

Barbet, qui ne se démontait jamais, eut le consolant aperçu qu'il en était des invitations chez le restaurateur comme des enterrements, où tout le monde sait que onze heures veut dire midi.

En effet, un peu avant cette heure parurent deux messieurs à barbe de bouc, exhalant une forte odeur d'estaminet. Thuillier les remercia avec effusion de *l'honneur* qu'ils voulaient bien lui faire ; ensuite, nouvelle attente dont nous n'avons pas besoin de dire les tortures.

A une heure, le contingent réuni était de cinq convives, Barbet et la Peyrade non compris. Il est inutile de dire qu'aucun journaliste un peu posé et se respectant n'avait répondu à cette invitation saugrenue. Il fallut bien se mettre à table; quelques phrases polies que Thuillier avait recueillies sur *l'immense* intérêt de sa publication ne suffisaient pas pour lui masquer l'amertume de sa déconvenue, et, sans la gaieté de l'éditeur ayant pris en main les rênes que Thuillier laissait flotter, sombre comme Hippolyte sur le chemin de Mycènes, rien n'eût été comparable à la froideur morne et glaciale de cette réunion.

Les huîtres enlevées, les vins de Champagne et de Chablis dont

on les avait arrosées commençaient pourtant à faire monter le thermomètre, quand, se précipitant dans le salon où l'on banquetait, un jeune homme en casquette vint porter à Thuillier le coup le plus terrible et le plus inattendu.

— Patron, dit le survenant à Barbet (c'était l'un des commis de la librairie), nous sommes cuits! la police a fait chez vous une descente; il y a un commissaire et deux agents qui viennent saisir la brochure de monsieur, et voilà le papier qu'ils m'ont remis pour vous.

— Voyez donc ça, monsieur l'avocat, dit Barbet à la Peyrade en lui passant le papier timbré.

A ce coup, son assurance habituelle lui faisait un peu défaut.

— Une assignation à bref délai pour comparaître en cour d'assises, dit la Peyrade après avoir lu quelques lignes du grimoire de l'huissier.

Devenu d'une pâleur mortelle :

— Vous n'avez donc pas rempli toutes les formalités? demanda Thuillier à l'éditeur d'une voix étranglée.

— Oh! ce n'est pas une affaire de forme, répondit la Peyrade, c'est bien une saisie pour délit qualifié de presse, excitation à la haine et au mépris du gouvernement. Tu dois avoir chez toi, mon pauvre Thuillier, un compliment tout pareil.

— Mais alors c'est une trahison! s'écria Thuillier perdant tout à fait la tête.

— Dame, mon cher, tu sais bien ce que tu as mis dans ta brochure; moi, je n'y ai pas vu de quoi fouetter un chat.

— C'est un malentendu, dit Barbet en reprenant courage; ça s'expliquera, et, en résultat, nous allons avoir la plus belle réclame, n'est-il pas vrai, messieurs?

— Garçon, une plume et de l'encre! s'écria l'un des journalistes ainsi interpellés.

— Eh! tu as bien le temps de faire tantôt ton article, lui dit un de ses confrères : qu'a de commun la bombe avec ce filet sauté?

Ce qui était une parodie du mot célèbre de Charles XII, roi de Suède, interrompu par un projectile pendant une dictée qu'il faisait à l'un de ses secrétaires.

— Messieurs, dit Thuillier en se levant, vous m'excuserez; si,

comme le croit M. Barbet, il y a une erreur dans tout ceci, il faut qu'elle soit expliquée sur-le-champ : je vais donc, avec votre permission, me rendre tout de suite au parquet. — La Peyrade, ajouta-t-il d'un ton significatif, tu ne me refuseras pas, je pense, de m'accompagner. — Et vous, mon cher éditeur, vous ne feriez pas mal de venir avec nous.

— Ma foi, non ! dit Barbet *junior;* quand je déjeune, je déjeune; si le parquet a fait une bêtise, tant pis pour lui !

— Mais si la poursuite est sérieuse ! s'écria Thuillier dans le dernier des émois.

— Eh bien, je dirai, ce qui est vrai, que je n'ai pas lu un mot de votre brochure. Il y a seulement quelque chose d'ennuyeux : ces sacrés *jurys* n'aiment pas les barbes; il faudra que je coupe la mienne, si je dois comparaître devant eux.

— Eh ! cher amphitryon, asseyez-vous donc, dit le rédacteur en chef de *l'Écho de la Bièvre,* nous vous soutiendrons : j'ai déjà un article qui fera une émeute parmi les marchands de mottes; c'est une puissance que cette honorable corporation.

— Non, messieurs ! dit Thuillier, non ! un homme comme moi ne reste pas une demi-heure sous l'inculpation qui est venue me frapper. Continuez sans nous; j'espère bientôt vous retrouver. — Viens-tu, la Peyrade ?

— Il est charmant ! dit Barbet en voyant partir Thuillier et son conseil; quitter un déjeuner après les huîtres pour aller causer avec une figure de substitut ! Allons, messieurs, serrons les rangs, ajouta-t-il avec entrain.

— Tiens ! dit l'un des journalistes affamés, qui avait jeté un coup d'œil dans le jardin du Palais-Royal, sur lequel donnait le salon du restaurant, voilà Barbanchu qui passe ! si je lui disais de monter ?

— Eh ! certainement ! dit Barbet *junior,* parodiant une annonce que tout le monde a pu lire au coin des rues : *Un père de famille demande un remplaçant.*

— Barbanchu ! Barbanchu ! cria alors le soi-disant homme de la presse.

Barbanchu, son chapeau pointu sur la tête, fut assez longtemps à reconnaître le *nuage* du haut duquel une voix lui parlait.

— Par ici ! lui cria la voix, qui lui parut céleste quand il se vit

hélé par un homme tenant un verre de vin de Champagne à la main.

Puis, comme il paraissait hésiter :

— Monte donc, mon cher, monte donc! lui cria-t-on en chœur; *il y a gras!*

En sortant du parquet, Thuillier ne pouvait plus conserver la moindre illusion. Il était sous le coup d'une poursuite des plus sérieuses, et, à la manière sévère dont il avait été reçu, tout devait lui faire croire qu'en même temps il serait traité sans aucune indulgence.

Alors, comme il arrive toujours entre complices, après le mauvais succès de l'affaire faite en commun, commencèrent pour la Peyrade les aigres interpellations : « Il n'avait fait attention à rien de ce qu'il écrivait; il s'était donné pleine carrière avec ses stupides idées saint-simoniennes; il se moquait bien des conséquences! ce n'était pas lui qui devait payer l'amende et aller en prison! » Puis, comme la Peyrade répondait que l'affaire ne lui paraissait pas grave et qu'il se chargeait d'emporter un verdict de non-culpabilité :

— Parbleu! c'est tout simple, lui répondit Thuillier, monsieur ne voit là dedans qu'une cause à effet; mais je ne mettrai pas mon honneur et ma fortune entre les mains d'un étourneau de votre espèce. Je prendrai un grand avocat, si l'affaire vient à l'audience. J'ai assez de votre collaboration comme ça!

Sous l'injustice de ces reproches, la Peyrade sentait sa tête se monter. Toutefois, il se voyait désarmé, et, ne voulant pas de rupture, il finit par se séparer de Thuillier en disant qu'il pardonnait à un homme exalté par la peur, et que, dans l'après-midi, il irait voir s'il avait repris un peu de calme; en même temps, on verrait à s'entendre sur les démarches qui pourraient être tentées.

En effet, vers quatre heures, le Provençal passa à la maison du boulevard de la Madeleine. L'irritation de Thuillier s'était apaisée et avait fait place à une consternation effrayante. On aurait dû, une demi-heure plus tard, venir le chercher pour le conduire à l'échafaud qu'il n'eût pas été plus défait et plus abattu. Madame Thuillier, quand l'avocat entra, était occupée à lui faire prendre une infusion de tilleul. La pauvre femme était sortie de son apathie

ordinaire et se montrait, auprès d'un autre Sabinus, une véritable Éponine.

Quant à Brigitte, qui bientôt apparut portant elle-même un bain de pieds, elle fut, pour l'avocat, sans merci ni mesure; ses reproches âpres, amers et hors de toute proportion avec la faute, en supposant qu'il y en eût une de commise, eussent fait sortir de son caractère l'homme le plus placide. La Peyrade se sentit perdu dans le ménage Thuillier, où l'on paraissait exploiter avec amour l'occasion de lui manquer de parole et de se donner toute liberté pour la plus révoltante ingratitude. Sur une ironique allusion à la manière dont il savait faire décorer ses amis, il se leva et prit congé, sans qu'aucune instance fût faite pour le retenir.

Après avoir un peu marché dans la rue, le Provençal, au milieu de son indignation, eut un souvenir de madame de Godollo, et, à vrai dire, depuis leur première entrevue, sa pensée s'était bien souvent arrêtée sur la belle étrangère.

Ce n'était pas seulement une fois que, se trouvant chez Thuillier quand il y arrivait, elle avait levé la séance : ce manége s'était reproduit lors de toutes leurs rencontres; et, sans en savoir au juste le sens, la Peyrade s'était dit que, dans tous les cas, cette affectation à le fuir signifiait autre chose que de l'indifférence. Après la première visite, retourner immédiatement chez la belle étrangère n'eût pas été habile; mais, à l'heure où il était arrivé, tout le délai nécessaire pour faire supposer un homme resté entièrement maître de lui-même se trouvait écoulé. Il revint donc sur ses pas et, sans demander au concierge si la comtesse était chez elle, ayant l'air de remonter chez les Thuillier, il sonna à la porte de l'entre-sol.

Comme la première fois, il fut prié par la camériste d'attendre que sa maîtresse fût avertie, mais la pièce où on l'entreposa n'était pas la salle à manger, c'était un autre petit salon disposé en bibliothèque.

Son antichambre fut longue; il ne savait que penser. Cependant, il se rassurait en se disant que, s'il avait été question de l'éconduire, le délibéré n'eût pas tant duré.

A la fin, la femme de chambre revint, mais ce n'était point pour l'introduire encore.

— Madame la comtesse, lui fut-il dit, est en affaires, et elle prie

monsieur de vouloir bien attendre en parcourant quelques livres de sa bibliothèque, parce qu'elle pourrait être retenue plus longtemps qu'elle ne le voudrait.

L'excuse, au fond comme en la forme, n'ayant rien de décourageant, l'avocat se mit en devoir d'exécuter la prescription qui lui était donnée contre l'ennui. Sans avoir à ouvrir aucune des armoires en palissandre sculpté qui renfermaient la collection des plus riches reliures que jamais il eût eues sous les yeux, sur une longue table à pieds tournés, recouverte d'un tapis vert, il trouva un pêle-mêle de livres très-suffisant pour la *consommation* d'un homme dont l'attention devait être ailleurs.

Mais, à mesure qu'il ouvrait un des livres laissés à sa disposition, il lui semblait qu'on avait pris plaisir à lui ménager le supplice de Tantale : tantôt c'était un ouvrage anglais, un ouvrage allemand, un ouvrage russe, il s'en trouva même un imprimé en caractères turcs. Était-ce donc une mystification polyglotte qu'on s'était amusé à lui arranger?

Un volume finit par attirer son attention. La reliure, à l'encontre de tous ceux qui, pour lui, restaient lettres closes, était beaucoup moins riche que galante. Dépaysé sur un coin de la table, où il faisait bande à part, il était ouvert, le dos en l'air et la tranche appuyée au tapis vert sur lequel il était posé comme une tente. La Peyrade le prit, en ayant soin de conserver la page que l'on semblait avoir eu l'intention de marquer.

C'était un tome de l'édition illustrée des œuvres de M. Scribe ; la gravure en présence de laquelle se trouva le Provençal représentait la scène principale d'un vaudeville du Gymnase, intitulé *la Haine d'une femme*.

Il est sans doute bien peu de nos lectrices qui ne connaissent la donnée de cette pièce, inspirée, dit-on, à l'illustre auteur de tant de petits chefs-d'œuvre par une phrase recueillie, un jour, de la bouche de sa portière : « Il y en a d'aucuns, disait cette femme, qui font semblant de cracher dans le plat, afin d'en dégoûter les autres et d'avoir tout pour *eusse*. »

En effet, le principal personnage de *la Haine d'une femme* est une jeune veuve poursuivant avec un acharnement furieux un pauvre jeune homme qui n'en peut mais. Pour tous, c'est une

haine à mort. Par ses méchancetés, elle le perd presque de réputation et lui fait manquer un riche mariage; mais, en somme, c'est pour lui donner beaucoup plus qu'elle ne lui a ôté, car elle se donne elle-même au dénoûment et fait son mari de celui qu'on avait cru sa victime.

Si le hasard avait isolé ce volume, s'il l'avait ouvert à l'endroit précis où la Peyrade l'avait trouvé marqué, il faut convenir, après ce qui s'était passé entre lui et la comtesse, que le hasard a souvent l'air bien adroit et bien spirituel.

Tout en pensant à la signification profonde que pouvait avoir cette combinaison plus ou moins fortuite, la Peyrade se mit à lire quelques scènes pour voir si, dans le détail aussi bien que dans l'ensemble, l'allusion s'appliquait bien étroitement à sa situation. Pendant qu'il poursuivait cette lecture avec un intérêt qui ne laissait pas d'être mêlé de distraction, un bruit de portes se fit entendre, et l'avocat, en reconnaissant la voix argentine et un peu nonchalante de la belle Hongroise, constata qu'elle reconduisait quelqu'un.

— Ainsi donc, disait l'interlocuteur de la grande dame (car c'était un interlocuteur), je puis promettre à madame l'ambassadrice que vous honorerez ce soir son bal de votre présence?

— Oui, commandeur, si toutefois ma migraine, qui en ce moment me semble en baisse, me fait l'amitié de me quitter tout à fait.

— Au revoir donc, ma toute adorable, dit la voix de l'interlocuteur.

Puis les portes se refermèrent, et tout rentra dans le silence comme devant.

Ce nom de commandeur rassura un peu la Peyrade, car ce n'est pas une qualification trop à l'usage des jeunes muguets. Il était cependant curieux de savoir quel était ce personnage avec lequel on restait enfermée si longtemps. N'entendant venir personne, l'avocat s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la rue et entr'ouvrit le rideau avec précaution, en se tenant prêt à le laisser retomber au moindre bruit et à faire une volte-face qui lui évitât d'être surpris en flagrant délit de curiosité. Un élégant coupé, arrêté à quelques pas de la maison, et qu'il n'avait pas remarqué

avant d'y entrer, se mit en mouvement, un valet de pied, vêtu d'une livrée voyante, mais de bon goût, se hâta d'ouvrir la portière, et un petit vieux, à l'air leste et pimpant, bien qu'en lui on dût constater un de ces rares débris du passé qui n'ont pas encore fait divorce avec la poudre, s'installa vivement dans la voiture qui, aussitôt, s'éloigna avec rapidité. La Peyrade avait eu le temps de remarquer une immense brochette de décorations. Cet arc-en-ciel combiné de la titus poudrée ne pouvait guère laisser méconnaître une individualité diplomatique.

La Peyrade avait eu le temps de reprendre son livre, car, à tout hasard, il ne lui paraissait pas inutile d'être aperçu occupé de sa lecture, quand un coup de sonnette intérieure, bientôt suivi de l'apparition de la femme de chambre, lui annonça que sa longue attente allait prendre fin.

Invité par la camériste à la suivre, l'avocat eut soin de ne pas replacer le volume dans les conditions où il l'avait pris, et, un instant après, il était en présence de la comtesse.

Quelque chose de douloureux se peignait sur le beau visage de l'étrangère, qui à cette langueur ne perdait rien de ses séductions. Sur le canapé où elle se tenait assise était ouvert, à côté d'elle, un manuscrit écrit, sur papier à tranche dorée, de cette large et opulente écriture qui indique la provenance officielle de quelque cabinet ministériel ou de quelque chancellerie. A la main elle tenait un flacon de cristal à bouchon d'or ciselé, et en aspirait fréquemment le contenu, car une forte odeur de vinaigre anglais dominait les autres parfums de l'appartement.

— Vous êtes souffrante, madame? demanda la Peyrade avec intérêt.

— Oh ! ce n'est rien, dit l'étrangère, une migraine, à laquelle je suis fort sujette. Mais vous, monsieur, qu'êtes-vous donc devenu? Je commençais à perdre tout espoir de vous revoir. Est-ce quelque grande nouvelle que vous venez m'annoncer? L'époque de votre mariage avec mademoiselle Colleville doit maintenant être suffisamment prochaine pour pouvoir devenir l'objet d'une communication.

Ce début déconcerta un peu la Peyrade.

— Mais, madame, répondit-il d'un ton presque rêche, vous êtes,

il me semble, assez au courant de ce qui se passe dans la maison Thuillier pour savoir que rien de ce que vous supposez n'est prochain, et je puis même dire, aujourd'hui, n'est probable.

— Non, je vous jure, je ne sais rien, je me suis interdit formellement de paraître prendre quelque intérêt à une affaire où, de toute manière, je m'étais fort sottement mêlée; nous parlons de tout avec mademoiselle Brigitte, excepté du mariage de Céleste.

— Et c'est sans doute le désir de me laisser la liberté entière de ce sujet qui vous a mise en fuite toutes les fois que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer dans la maison de nos amis?

— Mais oui, dit la comtesse, ce doit être cette raison qui m'a fait vous quitter la place; autrement, pourquoi ma sauvagerie?

— Oh! madame, il y a tant d'autres raisons qui peuvent faire éviter la présence d'un homme! Par exemple, s'il a déplu; si des conseils qui lui ont été donnés avec une rare bienveillance n'ont pas paru être accueillis avec un empressement assez respectueux.

— Oh! cher monsieur, dit la comtesse, je n'ai pas une telle ardeur de prosélytisme, que j'en puisse vouloir aux gens de n'être point dociles à mes avis; je suis, comme un autre, très-exposée à voir de travers.

— Au contraire, madame, dans l'affaire de mon mariage, vous aviez vu très-juste.

— Comment? dit vivement la comtesse; est-ce que la saisie de la brochure venant après cette croix vainement attendue aurait amené une rupture?

— Non, dit la Peyrade, mon influence dans la maison Thuillier repose sur des bases plus solides, et au prix des services que j'ai rendus à mademoiselle Brigitte et à son frère, ces deux échecs, heureusement très-réparables...

— Vous croyez? interrompit la comtesse d'un air d'incrédulité.

— Évidemment, répondit la Peyrade, quand madame la comtesse du Bruel se mettra bien en tête d'enlever ce ruban rouge, malgré les obstacles qui se sont trouvés sur le chemin de sa bienveillance, elle est en passe d'obtenir ce résultat, qui, après tout, n'est pas au-dessus des forces humaines.

La comtesse accueillit cette assurance avec un sourire, et fit de la tête un signe négatif.

— Mais, madame, il y a quelques jours encore, madame la comtesse du Bruel disait à madame Colleville que cette résistance imprévue avait piqué son amour-propre, et que de sa personne elle irait chez le ministre.

— Seulement, vous oubliez que depuis il y a eu une descente de justice, et on n'attend pas d'ordinaire qu'un homme soit sur les bancs de la cour d'assises pour le décorer. Cette saisie, vous ne l'avez pas remarqué, accuse contre M. Thuillier, et peut-être contre vous-même, monsieur, car vous êtes le vrai coupable, une malveillance dont vous ne vous rendez pas compte. Le parquet, dans cette occasion, ne paraît pas avoir agi d'office.

La Peyrade regarda la comtesse.

— J'avoue, en effet, reprit-il après ce rapide coup d'œil, que dans l'ouvrage incriminé je cherche encore un prétexte à la mesure dont il a été l'objet.

— Mon avis est aussi, dit l'étrangère, qu'il a fallu à MM. les gens du roi une grande imagination pour se persuader qu'ils étaient en présence d'un ouvrage séditieux; mais cela prouve d'autant la puissance de la force souterraine qui fait tourner à mal toutes vos bonnes intentions en faveur de cet excellent M. Thuillier.

— Nos ennemis secrets, madame, dit la Peyrade, vous les connaissez?

— Peut-être, dit la comtesse avec un nouveau sourire.

— Madame, dit la Peyrade ému, si j'osais exprimer un soupçon?

— Dites, répondit madame de Godollo : je ne vous en voudrai pas de deviner.

— Eh bien, madame, nos ennemis, à Thuillier et à moi, *sont* une femme.

— Mettez que cela soit, dit la comtesse. Savez-vous combien Richelieu demandait de lignes de la main d'un homme, afin de le faire pendre?

— Quatre, répondit la Peyrade.

— Vous vous expliquerez alors qu'une brochure de plus de deux cents pages ait pu fournir à une femme quelque peu... intrigante la matière d'une persécution.

— Je m'explique tout, madame! s'écria la Peyrade avec animation; je crois que cette femme est une femme d'élite, qu'elle a

autant de malice et d'esprit que Richelieu; qu'adorable magicienne, non-seulement elle fait marcher la police et les gendarmes, mais que, de plus, elle fige dans la main des ministres les croix près d'en tomber.

— Eh bien, alors, dit la comtesse, que sert de lutter avec elle?

— Ah! je ne lutte plus, dit la Peyrade, mesurant à tant de soins qu'on s'était donnés l'étendue de la bienveillance dont il était l'objet.

Puis, d'un air de contrition jouée :

— Mon Dieu! madame, ajouta-t-il, vous avez donc pour moi bien de la *haine?*

— Pas tout à fait autant que vous pourriez croire, répondit la comtesse; mais, après tout, quand je vous haïrais?

— Ah! madame, dit la Peyrade avec exaltation, je serais le plus heureux des infortunés, car cette haine me paraîtrait mille fois plus précieuse et plus douce que votre indifférence. Mais vous ne me haïssez pas : pourquoi auriez-vous pour moi ce bienheureux sentiment féminin que Scribe, dans une de ses perles du Gymnase, a peint avec tant de délicatesse et d'esprit?

Madame de Godollo ne répondit pas; elle baissa les yeux, et un mouvement plus prononcé de sa respiration communiquant à sa voix une légère altération :

— La haine d'une femme, reprit-elle, un homme de votre stoïcisme est-il assez désœuvré pour s'en préoccuper?

— Oh! oui, madame, répondit la Peyrade, je m'en préoccuperais, mais non pour me révolter contre elle, et, au contraire, pour bénir la rigueur qui aurait daigné s'appesantir sur moi. Ma belle ennemie une fois connue et avouée, je ne désespérerais pas de la fléchir, car jamais plus je ne serais dans un chemin qui ne fût pas le sien, jamais sous une bannière qu'elle n'eût pas déclarée la sienne; car j'attendrais, pour penser, son inspiration; pour vouloir, sa volonté; pour agir, le moindre de ses ordres; car je serais en tout son auxiliaire, mieux que cela, son esclave; et, dût-elle me repousser de son pied mignon, me châtier de sa main si blanche, j'endurerais tout avec bonheur. Pour tant de résignation et d'obéissance, je ne voudrais qu'une grâce, celle de baiser la trace de ce

pied qui me repousserait, et la faveur de couvrir de mes larmes cette main se levant sur moi menaçante.

Pendant ce long cri de cœur transporté et éperdu, que la joie du triomphe entrevu avait arraché à la nature si impressionnable du Provençal, il s'était laissé glisser de son siége, et il finit par se trouver à quelques pas de la comtesse, un genou en terre, dans l'attitude convenue du théâtre, mais qui dans la vie réelle a encore plus cours qu'on ne le croit.

— Relevez-vous, monsieur, dit la comtesse, et veuillez me répondre.

Puis, jetant sur lui un regard interrogateur et ses beaux sourcils froncés :

— Avez-vous bien pesé, dit-elle, la portée des paroles qui viennent de tomber de votre bouche? en avez-vous mesuré tout l'engagement, toute la profondeur? La main sur le cœur et sur la conscience, êtes-vous homme à tenir tout ce qu'elles promettent, et n'êtes-vous pas un de ces humbles et de ces perfides qui n'ont l'air d'embrasser nos genoux que pour mieux faire perdre l'équilibre à notre raison et à nos volontés?

— Moi, s'écria la Peyrade, jamais réagir contre la fascination qui pour moi avait commencé dès notre première entrevue! Eh! madame, plus j'y ai résisté et plus je me suis débattu contre elle, plus vous devez croire à sa sincérité et à sa domination tardive. Ce que j'ai dit, je le pense; ce que je pense aujourd'hui tout haut, je l'ai pensé tout bas dès le moment où j'eus l'honneur d'être reçu par vous, et les longs jours qui se sont passés à lutter contre mon entraînement en ont fait une volonté réfléchie qui a compté avec elle-même et que vos rigueurs mêmes ne décourageraient pas.

— Les rigueurs, c'est possible, dit la comtesse, mais les bontés, il faut bien y regarder; veuillez vous-même vous examiner avec soin : nous autres étrangères, nous ne comprenons rien à cette légèreté que les Françaises apportent souvent jusque dans les engagements les plus sérieux. Pour nous, un oui est un lien sacré; notre parole est un acte. Nous ne voulons et ne faisons rien à demi. Dans les armes de ma famille, il y a une devise qui n'est pas ici sans un grand sens : *Tout ou rien :* c'est beaucoup dire et ce n'est presque pas assez.

— Oh! c'est bien ainsi que je l'entends, répondit l'avocat, et ma première démarche en sortant d'ici sera d'aller rompre avec cet ignoble passé qu'un instant j'ai paru mettre en balance avec l'enivrant avenir que vous ne me défendez pas d'espérer.

— Non, dit la comtesse, mettez-y plus de calme et de mesure; je n'aime pas les coups de tête, et vous me feriez mal votre cour en brisant les vitres. Ces Thuillier ne sont pas de mauvaises gens, au fond; ils vous ont humilié sans le savoir; ils sont d'un monde qui n'est pas le vôtre! Est-ce leur faute? Dénouez, ne rompez pas, et surtout réfléchissez encore. Votre conversion à ma religion est de si fraîche date! Quel homme est assuré de ce que son cœur lui dira demain?

— Moi, madame, dit la Peyrade, je suis cet homme. Nous autres gens du Midi, nous n'aimons pas non plus à la française.

— Mais, dit la Hongroise avec un charmant sourire, il me semblait que c'était de haine qu'il avait été question entre nous.

— Ah! madame, s'écria l'avocat, même expliqué et compris, ce mot a quelque chose qui fait mal; dites-moi plutôt, non pas que vous m'aimez, mais que les paroles que vous daignâtes m'adresser lors de notre première rencontre sont bien l'expression de votre pensée.

— Mon ami, répondit la comtesse en accentuant ce mot, un de vos moralistes a dit : « Il y a des personnes qui disent : *Cela est*, ou : *Cela n'est pas*; elles n'ont pas besoin de prêter serment, leur caractère jure pour elles. » Faites-moi la grâce de me croire de ces gens-là.

Et elle tendit à l'avocat sa main d'un geste plein de pudeur et de grâce.

L'avocat, hors de lui, se précipita sur cette main, qu'il mangea de baisers.

— Assez, enfant! dit l'étrangère en dégageant doucement la prisonnière; adieu, à bientôt! Je crois que ma migraine est passée.

La Peyrade ramassa son chapeau et parut s'élancer hors de l'appartement; mais, s'arrêtant à la porte, il se retourna et couvrit la belle étrangère d'un regard plein de tendresse.

La comtesse lui fit de la tête un charmant adieu, et comme a

Peyrade se disposait à revenir sur ses pas, avec son doigt elle lui intima d'être plus sage et de rester où il était.

La Peyrade acheva alors de sortir. Dans l'escalier, il s'arrêta pour expirer, si l'on peut ainsi parler, le bonheur dont son cœur débordait; les paroles de la comtesse, l'ingénieuse préparation qu'elle avait mise à le mettre sur la voie de ses sentiments lui parurent autant de garanties de leur sincérité, et il partait avec la foi.

En proie à cette ivresse des gens heureux, qui se traduit non-seulement dans leurs gestes, dans leurs regards, dans leur démarche, mais quelquefois aussi dans des actes que n'autoriserait pas, à la rigueur, la raison; après s'être arrêté un instant sur l'escalier, il monta quelques marches, et d'une place où il avait en vue l'appartement des Thuillier :

— Enfin, s'écria-t-il, voici venir la gloire, la fortune, le bonheur, et, de plus, je pourrai me donner le plaisir de la vengeance! Après Dutocq et Cérizet, je vous écraserai, vile engeance bourgeoise! ajouta-t-il.

Et il montrait le poing à l'innocente porte à deux battants.

Ensuite il sortit en courant, et l'expression populaire était en ce moment vraie pour lui : il semblait que la terre ne pouvait pas le porter.

Dès le lendemain, il n'aurait pas pu porter plus loin la tempête dont il était gros, la Peyrade arriva chez Thuillier. Il y venait dans les dispositions les plus hostiles et les plus amères : qu'on juge de sa stupéfaction! Avant qu'il eût eu le temps de se mettre en garde contre cette démonstration d'union et d'oubli, Thuillier se précipita dans ses bras.

— Mon ami, s'écria l'ex-sous-chef au sortir de cette étreinte, ma fortune politique est faite, tous les journaux sans exception parlent ce matin de la saisie de ma brochure, et il faut voir comme les feuilles de l'opposition arrangent le gouvernement!

— C'est tout simple, dit l'avocat sans partager cet enthousiasme, tu es devenu un thème pour elles; mais cela n'améliore pas du tout ton affaire, et le parquet n'en sera que plus animé à obtenir, comme il dit, une condamnation.

— Eh bien, dit Thuillier en relevant fièrement la tête, j'irai en

prison, comme Béranger, comme Lamennais, comme Armand Carrel.

— Mon cher, c'est charmant de loin, la persécution, mais, quand tu entendras les gros verrous se refermer sur toi, sois sûr que le métier te paraîtra beaucoup moins gracieux.

— D'abord, objecta Thuillier, on ne refuse jamais aux condamnés politiques d'aller faire leur temps dans une maison de santé, et puis, enfin, je ne suis pas encore condamné; toi-même étais d'avis hier que l'on pouvait espérer un acquittement.

— Oui, mais depuis j'ai appris des choses qui rendent ce résultat très-douteux; la même main qui t'a empêché d'avoir la croix a dû faire saisir ta brochure; tu seras assassiné avec préméditation.

— Ce dangereux ennemi, puisque tu le connais, dit Thuillier, tu ne refuseras pas, je pense, de me le signaler?

— Je ne le connais pas, répondit la Peyrade, mais je le soupçonne : voilà ce que c'est que de jouer au fin.

— Comment! jouer au fin? dit Thuillier avec la curiosité d'un homme ayant bien la conscience de n'avoir rien en ce genre à se reprocher.

— Certainement, reprit l'avocat. Vous avez fait de Céleste une sorte d'appeau pour attirer les étourneaux dans votre salon; tout le monde n'a pas la longanimité de M. Godeschal, qui, après avoir été éconduit, s'est si généreusement montré dans la question de la surenchère.

— Explique-toi mieux, dit Thuillier, je ne saisis pas du tout.

— Rien n'est cependant plus facile à comprendre. Combien, sans me compter, y a-t-il de prétendants à la main de mademoiselle Colleville? Godeschal, Minard fils, Phellion fils, Olivier Vinet le substitut, tous gens que l'on a promenés comme on me promène.

— Olivier Vinet le substitut! s'écria Thuillier frappé comme par un trait de lumière; c'est de là, en effet, que doit partir le coup. Son père, dit-on, a le bras très-long. Mais peut-on dire que nous l'avons promené, pour me servir de ton expression assez inconvenante? Il a passé une soirée chez nous et n'a fait aucune demande, pas plus d'ailleurs que le fils Minard, que le fils Phellion. Godeschal est le seul qui ait risqué une démarche directe, et il a été refusé sans hésitation et sans qu'on lui ait tenu le bec dans l'eau.

— C'est vrai, dit la Peyrade cherchant toujours sa querelle ; il n'y a que ceux qui ont des paroles précises et expresses que l'on se pique de lanterner !

— Ah çà ! voyons, dit Thuillier, à qui en as-tu, avec tes insinuations? N'as-tu pas tout réglé l'autre jour avec Brigitte ? Tu prends bien ton temps pour venir me parler de tes amours, quand le glaive de la justice est levé sur ma tête !

— Très-bien, dit la Peyrade avec ironie ; tu vas maintenant exploiter ta position intéressante de prévenu. Je savais bien que cela se passerait ainsi, et que, la brochure une fois faite, les fins de non-recevoir allaient recommencer.

— Parbleu ! ta brochure, répondit Thuillier, je te trouve assez plaisant de vouloir qu'elle ait levé toutes les difficultés, quand elle est, au contraire, devenue l'occasion de complications déplorables.

— Déplorables, comment? ta fortune politique est faite !

— En vérité, mon cher, dit Thuillier avec sentiment, je n'aurais jamais pensé que tu irais choisir le quart d'heure de l'adversité pour venir nous mettre le pistolet sur la gorge et me faire l'objet de tes taquineries et de tes malices !

— Allons ! maintenant, dit la Peyrade, voilà le quart d'heure de l'adversité, et il n'y a qu'un instant, tu te jetais dans mes bras comme un homme auquel un insigne bonheur est arrivé. Il faudrait pourtant prendre ton parti d'être un homme fort à plaindre ou un triomphateur glorieux.

— Tu as beau faire de l'esprit, répondit Thuillier, tu ne me mettras pas en contradiction ; je suis logique, moi, si je n'ai pas de brillant. Il est très-naturel que je me console en voyant l'opinion publique se prononcer en ma faveur, et en recueillant dans ses organes les témoignages les plus honorables de sa haute sympathie ; mais, en somme, crois-tu que je n'aimerais pas mieux que les choses eussent suivi leur cours, et, en me voyant l'objet d'une basse vengeance de la part de gens aussi influents que les Vinet, puis-je mesurer l'étendue des dangers auxquels je suis exposé?

— Alors, dit la Peyrade avec une insistance impitoyable, décidément tu es Jean qui pleure !

— Oui, répondit Thuillier d'un ton solennel, Jean qui pleure sur

une amitié que j'avais crue vraie et dévouée, et qui n'a que des sarcasmes à m'offrir quand j'attendais ses services.

— Quels services? demanda la Peyrade. Ne m'as-tu pas déclaré hier que, dans tous les genres, tu avais assez de ma collaboration? Je t'ai offert de plaider pour toi; tu m'as répondu que tu prendrais un grand avocat.

— Sans doute; dans le premier moment de surprise où m'avait jeté un coup si inattendu, j'ai pu dire cette sottise; mais, réflexion faite, qui mieux que toi est en mesure d'expliquer les intentions de l'écrit sorti de ta plume? J'étais hier un homme hors de lui, et toi, aujourd'hui, avec ton amour-propre blessé, qui ne sait rien pardonner à un premier mouvement, tu es un homme bien caustique et bien cruel.

— Ainsi, dit la Peyrade, tu me proposes formellement de te défendre devant le jury?

— Eh! oui, mon cher, je ne vois pas d'autres mains entre lesquelles je puisse remettre ma cause. Je payerais un prix fou quelque grand monsieur du Palais, et il ne me défendrait pas aussi habilement que tu le feras.

— Eh bien, moi, je refuse; les rôles, comme tu le vois, sont diamétralement changés; je pensais comme toi, hier, que j'étais l'homme de ce procès; aujourd'hui, je crois qu'il te faut prendre, en effet, une sommité du barreau, parce que, avec l'antagonisme de Vinet, l'affaire a acquis des proportions qui créent à celui qui s'en chargera une responsabilité vraiment effrayante.

— Je comprends, dit Thuillier avec ironie, monsieur a toujours eu des idées de magistrature, et il ne veut pas se brouiller avec un homme dont on a déjà parlé pour être garde des sceaux. C'est prudent, mais je ne sais pas jusqu'à quel point cela fait les affaires de ton mariage.

— C'est-à-dire, répondit la Peyrade en saisissant la balle au bond, que te tirer des griffes du jury est un treizième travail d'Hercule qui m'est imposé pour mériter la main de mademoiselle Colleville. Je me doutais bien que les exigences se multiplieraient à proportion des preuves de mon dévouement, mais c'est justement ce qui me lasse, et, pour couper court à cette exploitation de l'homme par l'homme, je venais te dire ce matin que je te rendais

ta parole : ainsi, tu peux disposer de la main de Céleste; pour mon compte, je n'y prétends plus.

L'inattendu et la forme carrée de cette déclaration laissèrent Thuillier sans parole et sans voix, d'autant mieux qu'à cet instant entra Brigitte. L'humeur de la ménagère s'était également beaucoup modifiée depuis la veille, car son début fut charmant de familiarité amicale.

— Ah! vous voilà, dit-elle à la Peyrade, bonne graine d'avocat!

— Mademoiselle, je vous salue, répondit gravement le Provençal.

— Eh bien, continua la vieille fille sans faire attention à l'air cérémonieux de la Peyrade, le gouvernement s'est mis dans un joli pétrin en saisissant votre brochure! Faut voir comme les journaux le houspillent ce matin! — Tiens, ajouta-t-elle en donnant à Thuillier une feuille de petite dimension imprimée sur du papier à sucre en caractères gros, mais peu lisibles, en voilà encore un que tu n'avais pas lu; le portier vient de le monter; c'est un journal de notre ancien quartier, *l'Écho de la Bièvre*. Je ne sais pas, messieurs, si vous serez de mon avis, mais je trouve l'article on ne peut pas mieux écrit. C'est drôle ensuite, comme ces journalistes font peu d'attention : ils écrivent ton nom sans *h*. Il me semble que tu pourrais réclamer.

Thuillier prit le journal et lut l'article qu'avait inspiré au rédacteur en chef du journal des tanneurs la reconnaissance de l'estomac. De sa vie, Brigitte n'avait fait attention à un journal, excepté pour savoir s'il était de la dimension voulue pour les emballages auxquels elle le faisait servir, mais, tout à coup convertie à la religion de la presse par l'ardeur de son amour fraternel, elle s'était placée derrière Thuillier, et, par-dessus son épaule, relisant avec lui les endroits saillants de la page qui lui avait paru si éloquente, elle les soulignait du doigt.

— Oui, dit Thuillier en repliant le journal, c'est chaud et très-flatteur pour moi... Mais voilà une bien autre affaire! monsieur ici présent me déclare qu'il ne veut pas plaider pour moi et qu'il renonce à la main de Céleste.

— C'est-à-dire, reprit Brigitte, qu'il y renonce, si, après avoir plaidé, nous ne faisons pas *subito* le mariage. Eh bien, moi, ce pauvre garçon, je trouve sa prétention raisonnable. Quand il aura

fait encore ça pour nous, il n'y aura plus de rémission, et, que mademoiselle Céleste s'arrange ou non de la combinaison, il faudra qu'elle l'accepte, parce que, enfin, il faut un terme à tout.

— Tu l'entends, mon cher, dit la Peyrade en s'emparant du commentaire de Brigitte, quand j'aurai plaidé, le mariage se fera. Ta sœur est la franchise même et n'y met pas la moindre diplomatie.

— De la diplomatie! répéta Brigitte. Ah bien! c'est bien moi qui vais en fourrer dans les affaires. Je dis les choses comme je les pense : l'ouvrier a travaillé, il faut qu'il soit payé de sa peine.

— Tais-toi donc, s'écria Thuillier en frappant du pied, tu ne prononces pas une parole qui ne retourne le poignard dans la plaie.

— Comment! le poignard dans la plaie? demanda Brigitte; ah çà! vous ne vous entendez donc pas?

— Je t'ai dit, reprit Thuillier, que la Peyrade venait de me rendre notre parole, et sa raison, c'est que, pour lui accorder la main de Céleste, on lui demande un nouveau service; il trouve qu'il nous en a rendu assez comme ça.

— Il nous en a rendu, sans doute, répondit Brigitte, mais il me semble qu'on n'a pas été ingrat envers lui. D'ailleurs, c'est lui qui a fait la boulette, et je trouverais assez drôle qu'il nous laissât maintenant dans l'embarras.

— Votre raisonnement, chère demoiselle, dit la Peyrade, pourrait avoir une apparence de justesse, s'il n'y avait pas à Paris d'autre avocat que moi; mais, comme les rues en sont pavées, et qu'hier Thuillier lui-même parlait de prendre un homme posé au barreau, je n'ai pas le moindre scrupule à refuser de me charger de sa défense. Maintenant, quant au mariage en question, afin qu'il ne soit pas de nouveau l'objet de quelque marché brutal et à bout portant, j'y renonce de la manière la plus formelle, et rien n'empêchera plus mademoiselle Colleville de prendre toutes les commodités de M. Phellion.

— A votre aise, mon cher monsieur, répondit Brigitte; si c'est là votre dernier mot, nous ne serons pas embarrassés de trouver un mari pour Céleste, Phellion fils ou un autre; mais vous me permettrez de vous dire que la raison que vous nous donnez n'est pas la véritable; car enfin nous ne pouvons pas aller plus vite que les violons : le mariage serait décidé aujourd'hui, il faut encore que les

bans soient publiés; vous avez assez d'esprit pour comprendre que M. le maire ne peut pas vous marier avant que les formalités soient remplies, et, d'ici là, Thuillier aura passé en jugement.

— Oui, dit la Peyrade, et, si je perds la cause, ce sera moi qui aurai fait condamner Thuillier à la prison, comme c'était moi hier qui avais fait faire la saisie.

— Dame, il me semble que, si vous n'aviez rien écrit, la police n'eût pas trouvé à mordre.

— Ma chère amie, dit Thuillier en voyant la Peyrade hausser les épaules, ton raisonnement est vicieux, en ce sens que l'écrit n'était incriminable par aucun côté. Ce n'est pas la faute de la Peyrade si des personnages très-haut placés ont organisé contre moi une persécution. Tu te rappelles ce petit substitut, M. Olivier Vinet, que Cardot amena à une de nos soirées; il paraît que lui et son père sont furieux de ce que nous n'avons pas voulu de lui pour Céleste, et qu'ils ont juré ma perte.

— Eh bien, pourquoi l'avons-nous refusé, dit Brigitte, si ce n'est pour les beaux yeux de monsieur? Car, enfin, un substitut de Paris, c'était un parti très-sortable.

— Sans doute, dit nonchalamment la Peyrade; seulement, il n'apportait pas en dot tout à fait un million.

— Ah! s'écria Brigitte en s'animant, si vous allez encore parler de la maison que vous nous avez fait acheter, je vous dirai, moi, que, si vous aviez eu l'argent qu'il fallait mettre dehors pour la souffler au notaire, vous ne seriez pas venu nous trouver. Il ne faut pas croire aussi que j'aie été tout à fait votre dupe; vous parliez tout à l'heure de marché, mais vous l'avez très-bien proposé vous-même : « Donnez-moi Céleste, je vous donnerai la maison » ; voilà ce que vous nous avez fait entendre en propres termes; et encore il a fallu faire des sacrifices sur lesquels on n'avait pas d'abord compté.

— Allons, Brigitte, dit Thuillier, tu t'arrêtes à des niaiseries!

— Des niaiseries! des niaiseries! répéta Brigitte. La somme convenue d'abord a-t-elle ou non été dépassée?

— Mon cher Thuillier, dit la Peyrade, je crois, comme vous, que la question est vidée et qu'elle ne peut plus que s'aigrir par des rabâchages inutiles. Mon parti était pris avant de venir; tout ce

que j'entends ne peut que m'y confirmer; je ne serai pas votre *gendre,* mais nous n'en resterons pas moins bons amis.

Et il se leva pour sortir.

— Un instant, monsieur l'avocat! dit alors Brigitte en lui barrant le passage; il y a quelque chose, moi, que je ne trouve pas vidé; et, maintenant que nous ne devons plus faire bourse commune, je ne serais pas fâchée que vous *vouliez* bien me dire où est passée une somme de dix mille francs que Thuillier vous a remise pour ces canailles de bureaux qui devaient nous faire avoir cette croix dont on est encore à avoir des nouvelles?

— Brigitte, dit Thuillier avec angoisse, tu as une langue d'enfer : tu devais ignorer ce détail, que je t'ai dit dans un accès de mauvaise humeur, et tu m'avais promis de ne jamais en ouvrir la bouche à qui que ce *saye.*

— Non; mais, répondit l'implacable Brigitte, on se quitte. Eh bien, en se quittant, on se liquide. Dix mille francs! moi, j'avais trouvé ça cher pour une croix véritable; mais, pour une croix en détrempe, monsieur conviendra que c'est hors de prix.

— Voyons, la Peyrade, mon ami, dit Thuillier en allant à l'avocat, devenu pâle de colère, n'écoute pas Brigitte, l'affection qu'elle a pour moi l'égare; je sais fort bien ce que c'est que les bureaux, et je ne serais pas étonné quand tu y aurais même mis du tien.

— Monsieur, répondit la Peyrade, je ne suis malheureusement pas en mesure de vous faire parvenir, en rentrant chez moi, la somme dont il m'est demandé compte avec une si insultante brutalité. Mais veuillez m'accorder quelque délai, et, si, pour vous aider à prendre patience, vous vouliez accepter un billet, je suis prêt à vous le souscrire.

— Va-t'en au diable avec ton billet! dit Thuillier; tu ne me dois rien, et c'est nous qui te redevons, car Cardot m'avait dit que, pour la magnifique acquisition que tu nous faisais faire, ta part devait être d'au moins dix mille francs.

— Cardot! Cardot! dit Brigitte, il est bien généreux avec l'argent des autres! On lui donnait Céleste, c'était bien mieux que dix mille francs.

La Peyrade était un trop grand comédien pour ne pas trouver dans l'humiliation qu'il venait de subir l'occasion d'un dénoûment

à effet. Avec des larmes dans la voix, que bientôt il eut dans les yeux :

— Mademoiselle, dit-il, quand j'eus l'honneur d'être reçu chez vous, j'étais pauvre, et longtemps vous m'y avez vu souffreteux et mal à l'aise, parce que je savais que la pauvreté expose à toutes les indignités. Du jour où j'ai pu vous apporter la fortune que je ne cherchais pas pour moi-même, j'ai pris un peu plus d'assurance, et vos bontés elles-mêmes m'ont encouragé à me relever de ma timidité et de mon abaissement. Aujourd'hui, quand je fais une démarche loyale qui vous ôte un grand souci, car, si vous voulez être franche, vous avouerez que vous aviez rêvé un autre mari pour Céleste, nous pouvions renoncer à une idée que ma délicatesse me défendait de poursuivre, et néanmoins rester amis. Il suffisait pour cela de se tenir dans les bornes de cette politesse dont vous avez chaque jour auprès de vous un modèle, car, bien que madame de Godollo ne soit pas pour moi bienveillante, je suis assuré que sa bonne éducation ne lui permettrait pas d'approuver votre odieux procéde. Mais, grâce au ciel, j'ai dans le cœur quelque sentiment religieux; l'Évangile n'est pas pour moi lettre morte, et, entendez-le bien, mademoiselle, JE VOUS PARDONNE : ce n'est pas à Thuillier, qui ne les accepterait pas, c'est à vous, pour toute vengeance, que prochainement je ferai remettre les dix mille francs que j'aurais, selon vous, appliqués à mes besoins. Au moment où ils seront rentrés dans vos mains, si, revenue d'un soupçon injuste, vous aviez quelque scrupule, vous les verseriez au bureau de bienfaisance...

— Au bureau de bienfaisance! s'écria Brigitte en interrompant, merci! pour être distribués à un tas de fainéants et de dévotes qui en font des bombances après avoir été manger le bon Dieu. J'ai été pauvre aussi, mon petit, et j'ai fait longtemps des sacs pour mettre l'argent des autres avant d'y mettre le mien; j'en ai maintenant, je le garde : ainsi, quand vous voudrez, je suis prête à recevoir; tant pis pour vous, si vous ne savez pas faire les affaires dont vous vous chargez et si vous tirez votre poudre aux moineaux.

Voyant qu'il avait manqué son effet et qu'il n'avait pas entamé le granit de Brigitte, la Peyrade lui jeta un regard dédaigneux et sortit majestueusement.

Il avait remarqué un mouvement de Thuillier pour le retenir,

mais un geste impérieux de Brigitte, toujours reine et maîtresse, avait cloué son frère à sa place.

Rentré chez lui, l'avocat compléta son émancipation en écrivant à madame Colleville que, le mariage avec Céleste étant rompu, il se croyait obligé, par les convenances aussi bien que par la délicatesse, à ne plus se montrer chez elle.

Le lendemain, Colleville, en se rendant à son bureau, monta chez la Peyrade et lui demanda quelles étaient les *bêtises* qu'il avait écrites à Flavie et qui l'avaient plongée dans le désespoir.

L'avocat mit une grande gravité à reproduire au mari les termes de l'épître peu amoureuse qu'il avait écrite à la femme.

— Et tu appelles ça être un ami? dit Colleville, qui, dès longtemps, on s'en souvient, était arrivé à tutoyer le Provençal. Tu n'épouses pas : est-ce là une raison pour se brouiller avec les parents de la fille? C'est comme de nous rendre responsables des mots que tu as pu avoir avec les Thuillier. Est-ce que ça nous regarde, nous? Ma femme n'a-t-elle pas toujours été excellente pour toi?

— Je n'ai, répondit la Peyrade, qu'à me louer des bontés de madame Colleville.

— Et c'est pour cela que tu veux la faire mourir de chagrin? Depuis hier, elle n'a pas cessé d'avoir le mouchoir à la main : je te dis qu'elle en fera une maladie.

— Écoutez, mon cher Colleville, répondit la Peyrade, je vous dois la vérité et vous êtes digne de l'entendre : outre que je ne puis maintenant me rencontrer avec mademoiselle Céleste...

— Eh bien, tu ne te rencontreras pas, interrompit le bon Colleville; quand tu arriveras, la petite s'en ira dans sa chambre; d'ailleurs, elle ne tardera pas à être mariée.

— D'accord; mais je dois ajouter que mes assiduités chez vous ont été calomniées, des bruits malveillants se sont répandus. J'ai en même temps le désir et le devoir de les faire cesser.

— Comment! s'écria le mari, un homme de ton esprit s'arrêter à de pareilles billevesées! Tu veux, toi, empêcher les langues? Mais il y a vingt-cinq ans qu'on cause sur ma femme, parce qu'elle est un peu mieux tournée que Brigitte et madame Thuillier. Je suis donc un plus grand Grec que toi, car tous ces bavardages ne

nous ont pas fait faire un quart d'heure de mauvais ménage.

— Eh bien, dit la Peyrade, tout en vous honorant, parce qu'il suppose une âme très-forte, je crois que ce mépris de l'opinion est imprudent.

— Allons donc! dit Colleville; je la foule aux pieds, l'opinion, une belle catin! C'est Minard qui fait courir ces bruits-là, parce que sa grosse cuisinière de femme n'a jamais pu arrêter l'attention d'un honnête homme. Il ferait bien mieux, M. le maire, de veiller sur la conduite de son fils, qui se ruine avec une ancienne actrice de chez Bobino.

— Enfin, mon bien cher, dit la Peyrade, tâchez de faire entendre raison à Flavie.

— A la bonne heure! dit Colleville en serrant vigoureusement la main de l'avocat, tu l'appelles Flavie comme autrefois, et j'ai retrouvé mon ami.

—Certainement, répondit la Peyrade sur un ton plus tempére, les amis sont toujours les amis.

— Oui, les amis sont les amis, répéta Colleville; l'amitié! présent des dieux, et qui nous console de toutes les traverses de l'existence! Ainsi, c'est entendu, tu viendras voir ma femme et ramener dans mon malheureux ménage le calme et la sérénité.

La Peyrade promit d'une manière vague; et, quand il se fut débarrassé de l'importun, il se demanda si ce tempérament de mari, bien plus fréquent qu'on ne l'imagine, était une réalité ou une comédie.

Au moment où la Peyrade se disposait à aller mettre aux pieds de la comtesse l'hommage de la liberté qu'il avait reconquise d'une main si rude, il reçut un billet parfumé qui lui fit battre le cœur; il avait reconnu sur le cachet ce fameux *Tout ou rien* qui lui avait été donné comme la règle de la relation qui s'inaugurait pour lui.

« Cher monsieur, lui disait madame de Godollo, j'ai su votre conclusion, merci! Mais il faut maintenant que je prépare la mienne, car vous ne me supposez pas la pensée de m'éterniser dans un monde qui est si peu le nôtre, et où je ne suis plus retenue par aucun intérêt. Pour ménager ma transition et n'avoir pas à rendre compte de l'asile que l'entre-sol donnera à l'exilé volon-

taire du premier, j'ai besoin de cette journée et de celle qui suivra. Ne venez donc me voir qu'après-demain. A ce moment, j'aurai exécuté Brigitte, comme on dit à la Bourse, et j'aurai bien des choses à vous conter.

» *Tua tota.*

» Comtesse DE GODOLLO. »

Le *Tout à vous* en latin parut charmant à la Peyrade, qui, du reste ne s'en étonna pas, le latin, en Hongrie, étant une seconde langue nationale. Les deux jours d'attente auxquels il était condamné attisèrent encore l'ardent foyer de la passion par laquelle il avait été envahi, et, le surlendemain, en arrivant à la maison de la Madeleine, son amour était porté à un degré d'incandescence dont lui-même ne se serait pas cru susceptible quelques jours auparavant.

Cette fois, la Peyrade fut aperçu par la femme du concierge; mais, outre qu'il pouvait être supposé allant chez les Thuillier, il lui eût été fort indifférent qu'on connût le vrai but de sa visite. La glace désormais était rompue, son bonheur était officiel, et il était plus disposé à le crier à tout venant qu'à en faire un mystère.

Les degrés lestement franchis, l'avocat se disposait à faire retentir la sonnette, quand, en avançant la main pour prendre le cordon de soie placé auprès de la porte, il s'aperçut que le cordon avait disparu.

La première pensée de la Peyrade fut qu'une de ces graves indispositions qui rendent à un malade toute espèce de bruit insupportable pouvait expliquer la suppression de l'objet qui faisait défaut; mais plusieurs autres remarques vinrent au même moment infirmer cette explication, qui, du reste, n'aurait rien eu de bien consolant.

Depuis le vestibule jusqu'à la porte de la comtesse, un tapis d'escalier, retenu à chaque marche par une tringle de cuivre, ménageait aux visiteurs une moelleuse ascension; ce tapis avait été supprimé.

Au-devant de la porte un tambour, recouvert en velours vert rehaussé de baguettes dorées, en fermait l'embrasure; de cette disposition plus de nouvelles, si ce n'est quelques dégradations

que les ouvriers avaient faites au mur dans le travail de l'enlèvement.

Un moment, l'avocat crut, dans son émoi, s'être trompé d'étage; mais, en jetant un coup d'œil par-dessus la rampe, il s'assura qu'il n'avait pas dépassé l'entre-sol. Madame de Godollo était donc en train de déménager?

Le Provençal se résigna alors à s'annoncer chez la grande dame, comme on fait chez une grisette; mais sous sa main retentit cette sonorité creuse qui accuse le vide, *intonuere cavernæ,* et en même temps, sous la porte qu'il sollicitait vainement de son poing fermé, il remarqua cette clarté plus vive qui signale un appartement inhabité, alors qu'il n'y a plus de rideaux, plus de tapis, plus de meubles pour assourdir le bruit et amortir la lumière.

Obligé de croire alors à un déménagement accompli, la Peyrade supposa que, lors de la rupture avec Brigitte, quelque brutalité de la vieille fille avait nécessité cette mesure radicale et violente : mais comment n'en avait-il pas été avisé, et quelle idée de le laisser en proie à ce ridicule mécompte que le peuple résume d'une façon si pittoresque par l'expression « Trouver visage de bois » ?

Avant de quitter la place, comme si le doute était encore possible, la Peyrade se décida à donner à la porte un bruyant et dernier assaut.

— Qu'est-ce qui frappe donc ainsi à renverser la maison? cria alors la concierge, attirée par le bruit au pied de l'escalier.

— Madame de Godollo n'habite donc plus ici? demanda la Peyrade.

— Certainement qu'elle n'y habite plus, puisqu'elle a déménagé. Si monsieur m'avait dit qu'il allait chez elle, je lui aurais évité la peine d'enfoncer la porte.

— Je savais qu'elle devait quitter son appartement, dit la Peyrade ne voulant pas avoir l'air d'ignorer le projet de départ, mais je ne pensais pas son déplacement si prochain.

— Faut croire qu'elle était pressée, dit la concierge, puisque ce matin elle est partie en poste.

— Partie en poste! répéta la Peyrade avec stupéfaction; elle aurait donc quitté Paris?

— C'est à penser, répondit la terrible portière; l'usage n'est pas

de prendre des chevaux et un postillon pour se changer d'un quartier à l'autre.

— Et elle ne vous a pas dit où elle allait?

— Ah! monsieur a là une drôle d'idée, s'il croit qu'on nous rend des comptes!

— Non, mais enfin ses lettres, s'il lui en arrive après son départ?...

— Ses lettres, j'ai ordre de les remettre à M. le commandeur, ce petit vieux qui venait si souvent chez elle, où monsieur a dû le rencontrer.

— Oui, oui, certainement, dit la Peyrade gardant sa présence d'esprit au milieu des atteintes successives qui lui arrivaient : ce petit vieux poudré qui venait presque tous les jours?

— Tous les jours, n'est pas le mot, mais il venait souvent : eh bien, c'est à lui que j'ai ordre de remettre les lettres de madame la comtesse.

— Et pour les autres personnes de sa connaissance, ajouta le Provençal avec négligence, elle ne vous a chargé de rien?

— De rien, monsieur.

— C'est bien, ma chère dame, dit la Peyrade, je vous remercie.

Et il se mit en devoir de sortir.

— Mais, je pense, dit la concierge, mademoiselle doit en savoir plus long que moi; est-ce que monsieur ne monte pas? elle est chez elle, ainsi que M. Thuillier.

— Non, c'est inutile, dit la Peyrade; j'étais venu pour rendre compte à madame de Godollo d'une commission dont elle m'avait chargé. Je n'ai pas le temps de m'arrêter.

— Eh bien, je vous dis, elle est partie ce matin en poste. Oh! mon Dieu, il y a seulement deux heures, monsieur la trouvait encore; mais, ayant pris la poste, elle doit être loin à l'heure qu'il est.

Avec sa façon de dire toujours deux fois les choses, cette femme, qui venait de donner au Provençal de si cruelles informations, avait l'air d'insister sur les détails qui devaient le torturer le plus vivement. Il sortit le désespoir au cœur. Sans compter le souci de ce départ précipité, la jalousie venait de l'envahir, et, dans cette pé-

riode aiguë de son affreux mécompte, les explications les plus désolantes se présentèrent à son esprit.

Après avoir un peu rêvé :

— Ces femmes diplomatiques, pensa-t-il, sont souvent chargées de missions secrètes, où la discrétion la plus absolue et une extrême rapidité d'évolution sont nécessaires.

Puis, par un revirement soudain :

— Mais si c'était, se dit-il à lui-même, de ces intrigantes que les gouvernements étrangers emploient comme leurs agents? Si l'histoire, plus ou moins vraisemblable, de cette princesse russe forcée de vendre son mobilier à Brigitte était aussi celle de madame hongroise? Cependant, ajoutait-il par une troisième évolution de son cerveau, livré à une effroyable anarchie d'idées et de sentiments, son éducation, ses manières, son langage, tout annonce une femme admirablement bien posée dans le monde; et puis, si elle n'eût été qu'un oiseau de passage, quelle nécessité de se donner tant de souci pour m'accaparer?

La Peyrade eût encore continué longtemps de se plaider ainsi le pour et le contre, s'il ne se fût senti tout à coup saisir à bras-le-corps et si une voix à lui connue ne lui eût crié :

— Mais, mon cher avocat, prenez donc garde! un affreux trépas vous menace et vous courez à votre perte!

La Peyrade, en se réveillant, se trouva dans les bras de Phellion.

La scène se passait au pied d'une maison en démolition, à l'angle des rues Duphot et Saint-Honoré.

Posté en face, sur le trottoir, Phellion, dont on se rappelle le goût prononcé pour les travaux *du bâtiment,* assistait depuis un quart d'heure au drame d'un pan de mur près de tomber sous les efforts réunis d'une escouade d'ouvriers, et, sa montre en main, le grand citoyen supputait la durée de la résistance que cette masse de moellons et de plâtre pourrait encore opposer au travail de destruction dont il était l'objet.

C'était précisément au moment le plus chaud de la péripétie imminente que la Peyrade, perdu dans le tumulte de ses pensées, allait, sans tenir compte des avertissements qui lui étaient adressés de toutes parts, s'engager dans le rayon où il était probable que s'accomplirait la chute de l'*aérolithe.* Aperçu par Phellion, qui,

du reste, se fût également précipité pour un inconnu, la Peyrade, évidemment, lui dut d'échapper à une mort affreuse, car, au moment où il était vivement rejeté en arrière par la vigoureuse étreinte de l'habitant du quartier Latin, le mur, avec le bruit d'un coup de canon et au milieu d'un flot de poussière qu'il entraînait, vint s'abattre à quelques pas de lui.

— Vous êtes donc sourd et aveugle? courut lui dire, avec le ton d'aménité que l'on peut croire, l'ouvrier préposé pour avertir les passants du danger.

— Merci, cher monsieur! dit la Peyrade, revenu sur la terre; sans vous, je me faisais sottement écraser.

Et il serrait la main de Phellion.

— Ma récompense, répondit celui-ci, est dans la satisfaction même de vous savoir arraché à un si imminent péril, et je puis dire que cette satisfaction est entremêlée pour moi de quelque orgueil, car je ne m'étais pas trompé de deux secondes dans le calcul qui m'avait permis de préjuger le moment où ce redoutable bloc serait déplacé de son centre de gravité. Mais à quoi pensiez-vous donc, cher monsieur? Sans doute au plaidoyer que vous devez prononcer dans l'affaire Thuillier, car les feuilles publiques m'ont appris la menace que la vindicte publique fait peser sur la tête de notre estimable ami. C'est une belle cause, monsieur, que vous aurez à défendre; la main sur la conscience et habitué d'ailleurs que je suis, par mes travaux comme membre du comité de lecture de l'Odéon, à juger des ouvrages d'esprit, après avoir eu communication de quelques passages de l'écrit incriminé, je ne trouve pas que le ton de cette brochure soit de nature à justifier les mesures de rigueur dont elle a été l'objet... Entre nous, ajouta le grand citoyen en baissant la voix, j'avoue que le gouvernement a fait là une petitesse.

— C'est aussi mon avis, dit la Peyrade, mais je ne serai pas chargé de la défense; j'ai engagé Thuillier à solliciter l'assistance de quelque avocat en renom.

— Ce peut être un bon conseil, dit Phellion, et, dans tous les cas, il fait honneur à votre modestie. Vous venez sans doute de le voir, ce cher ami? Je passai chez lui le jour où la bombe éclata, et je m'y rendais derechef en ce moment. Je ne le trouvai pas, lors

de ma première visite ; je ne trouvai que Brigitte, qui était en grande discussion avec madame de Godollo : c'est une femme qui a des vues politiques ; elle avait, ma foi ! prédit la saisie.

— Vous savez qu'elle a quitté Paris, la comtesse? dit la Peyrade, se précipitant sur l'occasion d'aborder le sujet de sa monomanie du moment.

— Ah! elle est partie, dit Phellion. Eh bien, monsieur, je dois vous dire, quoiqu'il y eût entre elle et vous peu de sympathie, que je regarde son départ comme un malheur ; elle laissera un grand vide dans le salon de nos amis ; je vous dis cela, parce que c'est ma pensée et que je ne suis pas dans l'usage de la voiler.

— Mais, oui, dit la Peyrade, c'était une femme fort distinguée, et avec laquelle, je crois, malgré ses préventions, j'aurais fini par m'entendre ; mais, ce matin, sans rien faire savoir du lieu où elle se rendait, elle a pris brusquement la poste.

— La poste ! répliqua Phellion. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je trouve, monsieur, que c'est une manière vraiment fort agréable de voyager, et certainement Louis XI, auquel nous devons cette institution, a eu dans la circonstance une idée très-heureuse, quoique, d'autre part, son gouvernement sanguinaire et despotique n'ait pas été, selon mes faibles lumières, précisément à l'abri de tout reproche. Une seule fois dans ma vie, j'usai de ce mode de locomotion, et je déclare le trouver fort supérieur, malgré son infériorité de vitesse relative, à cette course échevelée des *railways* ou chemins de fer, où la rapidité n'est acquise qu'au prix de la sécurité du voyageur et du contribuable.

La Peyrade ne prêtait que peu d'attention à la phraséologie de Phellion. « Où peut-elle être allée? » Il creusait cette idée dans tous les sens, préoccupation qui l'eût rendu indifférent même à une narration d'un bien autre intérêt; mais, lancé comme une locomotive, le grand citoyen continuait :

— Ce fut à l'époque des dernières couches de madame Phellion. Elle était alors dans le Perche, auprès de sa mère, lorsque j'appris que des accidents très-graves accompagnaient sa fièvre de lait. Plaie d'argent, comme on dit, n'est jamais mortelle ; et frappé de terreur par le danger que courait mon épouse, je me rends aussitôt à l'hôtel des postes pour obtenir d'être admis à occuper une des

places de la malle. Aucune ne se trouvait libre : toutes étaient retenues pour plus d'une semaine. Dès lors, prenant mon parti, je me rends à la rue Pigalle, et, à prix d'or, j'avais obtenu qu'une chaise et deux chevaux fussent mis à ma disposition, lorsque la formalité du passe-port, dont j'avais négligé de me munir, et sans lequel, en vertu d'un arrêté des consuls du 17 nivôse an XII, on ne délivre de chevaux à aucun voyageur...

Ces derniers mots furent pour la Peyrade un trait de lumière, et, sans attendre la fin de l'odyssée postale du grand citoyen, il s'était élancé dans le sens de la rue Pigalle avant même que Phellion, resté sa phrase en l'air, eût le temps de constater sa disparition.

Arrivé à l'établissement de la poste royale, la Peyrade fut assez empêché de savoir où s'adresser pour obtenir le renseignement qu'il était venu demander. Il était donc occupé à expliquer au concierge qu'il avait à remettre, à une femme de sa connaissance, une lettre d'un intérêt très-pressant qui lui parvenait pour elle; que cette dame avait fait l'étourderie de ne pas lui laisser son adresse, et qu'il avait pensé pouvoir connaître, par le passeport qu'elle avait dû présenter pour avoir des chevaux, le lieu de sa destination, quand, prenant la parole :

— C'est-y une dame voyageant avec sa femme de chambre et que j'ai été *charger* près de la Madeleine? demanda un postillon assis dans un coin de la pièce où la Peyrade commençait son enquête.

— Justement, dit la Peyrade en s'avançant vivement vers cet homme providentiel, et en lui glissant un écu de cent sous dans la main.

— Ah ben! c'est une drôle de voyageuse, dit le postillon : elle m'a dit de la conduire au bois de Boulogne, où elle m'a fait circuler pendant une heure; ensuite nous avons rabattu à la barrière de l'Étoile, où elle m'a donné un bon pourboire et a pris un fiacre en me disant de reconduire la berline chez un loueur de la cour des Coches, faubourg Saint-Honoré.

— Le nom de cet homme? demanda vivement la Peyrade.

— Le sieur Simonin, répondit le postillon.

Muni de ce renseignement, la Peyrade avait repris sa course, et,

un quart d'heure plus tard, il était en présence du loueur de carrosses; celui-ci savait seulement qu'une dame demeurant place de la Madeleine avait fait louer, sans chevaux, une berline de poste pour la demi-journée; que la berline lui avait été envoyée le matin à neuf heures, et qu'avant midi elle était rentrée sous la remise, ramenée par un postillon de la poste royale.

— Il n'importe, se dit la Peyrade, je suis sûr maintenant qu'elle n'a pas quitté Paris et qu'elle ne me fuit pas. Très-probablement pour en finir avec les Thuillier, elle aura simulé un voyage; et, sot que je suis, il doit y avoir chez moi une lettre qui m'informe de tout.

Brisé d'émotion et de fatigue, et pour vérifier plus promptement la valeur de son pressentiment, la Peyrade se jeta dans une voiture de place; en moins d'un quart d'heure, car il avait promis un large pourboire, il était rendu rue Saint-Dominique-d'Enfer.

Là, il eut encore à subir la torture de l'attente. Depuis que Brigitte n'habitait plus la maison, le service du sieur Coffinet, le portier, se faisait fort négligemment, et, quand la Peyrade se précipita vers la loge pour y prendre *sa* lettre, qu'en effet il crut apercevoir dans la case affectée à son service, les époux Coffinet étaient absents et leur porte soigneusement fermée. La portière était occupée à faire un ménage dans la maison, et le sieur Coffinet, profitant de la circonstance, s'était laissé entraîner dans un cabaret du voisinage où, entre deux canons, il soutenait contre un républicain, qui en parlait fort peu respectueusement, la cause des propriétaires.

Ce ne fut qu'au bout de vingt minutes que le digne concierge, se rappelant la *propriété* confiée à sa garde, se décida à venir reprendre son poste. On se figure le déluge de reproches dont il fut salué par la Peyrade. Il s'excusa en disant qu'il était allé faire une commission pressée dont l'avait chargé *mademoiselle*, et qu'il ne pouvait pas à la fois être à la porte et où ses maîtres l'envoyaient.

A la fin, il remit à l'avocat une lettre timbrée de Paris. Avec son cœur plutôt qu'avec ses yeux, le Provençal en reconnut l'écriture, et, l'ayant retournée, les armes et la devise lui confirmèrent qu'enfin il était arrivé au terme de la plus cruelle émotion qu'il eût subie de sa vie.

Lire cette lettre devant cet affreux portier lui parut une profa-

nation; par un sentiment raffiné où se reconnaîtront tous les amoureux, il se donna le plaisir de faire une station devant son bonheur et ne voulut décacheter la bienheureuse épître qu'au moment où chez lui, les portes fermées, et aucune distraction ne pouvant survenir, il serait en mesure de savourer à son aise la délicieuse sensation dont son cœur avait l'avant-goût.

L'escalier monté d'un trait, l'amoureux Provençal fit l'enfantillage de donner un tour de clef à sa porte, et, enfin installé à son aise devant son bureau, après avoir rompu le cachet avec une dextérité religieuse, il fut obligé de porter la main à son cœur, qui avait l'air de vouloir sauter hors de sa poitrine.

« Cher monsieur, lui écrivait-on, je disparais pour toujours, parce que mon rôle est fini. Je vous remercie de me l'avoir rendu aussi attrayant que facile. En vous brouillant avec les Thuillier et les Colleville, qui sont maintenant bien au fait des sentiments vrais que vous éprouvez pour eux, et en prenant le soin de commenter auprès d'eux de la manière la plus désagréable à leur amour-propre bourgeois les circonstances déjà passablement *aggravantes* de votre brusque et impitoyable rupture, je suis fière et heureuse de vous avoir rendu un signalé service. La petite ne vous aime pas et vous n'aimez d'elle que les beaux yeux de sa dot. C'est donc un enfer que je vous ai sauvé à tous deux. En échange de la prétendue que vous avez si vertement rejetée, on vous destine une charmante fille; elle est plus riche, plus belle que mademoiselle Colleville, et, pour parler de moi, en finissant, plus libre

» Que votre servante très-indigne,

» *Femme* TORNA, comtesse DE GODOLLO.

» *P.-S.* — Pour plus amples renseignements, voir sans retard M. du Portail, rentier, rue Honoré-Chevalier, près de la rue Cassette, quartier Saint-Sulpice, chez qui vous êtes attendu. »

A la suite de cette lecture, l'avocat des pauvres se prit la tête à deux mains, il ne voyait plus, n'entendait plus, ne pensait plus : il était anéanti.

Quelques jours furent nécessaires à la Peyrade pour se remettre du coup de massue qui venait de l'abattre. L'atteinte, en effet, était

terrible : au sortir de ce songe d'or lui présentant sous un si riant aspect les perspectives de l'avenir, il se retrouvait mystifié dans les conditions les plus dures pour son amour-propre et pour ses prétentions à la profondeur et à l'habileté, brouillé avec les Thuillier d'une manière irréparable, chargé d'une dette de vingt-cinq mille francs à échéance lointaine, il est vrai, mais aussi engagé à payer à Brigitte une autre somme de dix mille francs que le soin de sa dignité le mettait en demeure d'acquitter dans un délai très-rapproché; enfin, ce qui mettait le comble à son humiliation et à son mécompte, en s'examinant bien, il ne se sentait pas radicalement guéri de l'entraînement passionné qu'il avait éprouvé pour la femme auteur de ce grand désastre et l'instrument de sa ruine.

Ou cette Dalila était une très-grande dame, assez haut placée pour se permettre les fantaisies les plus compromettantes, et alors elle se serait passé celle de jouer le rôle de grande coquette dans un proverbe où lui-même avait eu le rôle du niais; ou c'était une coureuse de haut lignage, s'étant mise à la solde de ce du Portail et devenue l'agente de son intrigue matrimoniale. Ainsi, mauvaise vie ou mauvais cœur, voilà les deux termes du jugement qui pouvait être porté sur cette dangereuse sirène, et, dans l'un ou l'autre cas, ce semble, elle n'était pas très-vivement recommandée aux regrets de sa victime.

Mais il faut se mettre à la place de cet enfant de la Provence, au sang brûlé et à la tête ardente, qui, pour la première fois de sa vie, se trouvant face à face avec l'amour ambré et en dentelles, avait cru boire la passion dans une coupe d'or ciselé. Comme, après le réveil, on garde encore l'impression du songe qui vous a ému, resté épris de ce qui n'avait jamais été qu'une ombre, la Peyrade eut besoin de toute son énergie morale pour écarter le souvenir de la perfide comtesse. Disons mieux, il ne cessa pas d'aspirer à elle; seulement, il eut soin d'habiller d'un honnête prétexte l'immense désir qu'il éprouvait de parvenir à la retrouver; ce désir, il l'appela curiosité, ardeur de vengeance, et, en conséquence, voici l'ingénieuse déduction qu'il se fit :

— Cérizet m'avait parlé d'une riche héritière; la comtesse, dans sa lettre, m'indique que toute l'intrigue dans laquelle elle m'a enlacé m'amène à un riche mariage : les riches mariages qu'on

jette à la tête des gens ne fleurissent point si dru, qu'en quelques semaines, pour moi, cette même chance ait pu se reproduire deux fois : donc, le parti que m'avait offert Cérizet et celui qui vient de se présenter à moi, c'est toujours cette folle qu'on s'acharne si singulièrement à me faire épouser; donc, Cérizet, étant du complot, doit connaître la comtesse; donc, par lui, je puis me remettre sur la trace de la Hongroise. Dans tous les cas, j'aurai des renseignements sur l'étrange dévolu dont je suis devenu l'objet; évidemment une famille qui, pour arriver à ses fins, met en jeu des marionnettes aussi huppées, doit occuper dans le monde une position considérable : donc, il faut aller voir Cérizet.

Et il alla voir Cérizet.

Depuis le dîner du *Rocher de Cancale,* les deux anciens amis ne s'étaient pas rencontrés. Une fois ou deux, chez les Thuillier, où Dutocq venait peu, à cause de l'éloignement de leur nouvelle demeure, la Peyrade avait demandé au greffier de la justice de paix ce qu'il faisait de son commis.

— Jamais il ne parle de vous, avait répondu Dutocq.

D'où la conclusion que le ressentiment, le *manet alta mente repostum,* était encore vivant chez le vindicatif usurier.

La Peyrade ne s'arrêta point à cette considération. Il n'allait pas, après tout, demander un service : il allait sous le prétexte de renouer une affaire dont Cérizet s'était mêlé; et Cérizet ne se mêlait jamais de quelque chose qu'il n'y eût un intérêt. La chance était donc plutôt pour une réception empressée et affectueuse que pour un accueil désobligeant. L'avocat prit, d'ailleurs, le parti d'aller trouver le commis à son greffe : c'était moins une visite que s'il avait été lui parler dans son taudis de la rue des Poules, dont l'abord n'avait rien de très-engageant.

Il était deux heures environ quand la Peyrade fit son entrée dans le local de la justice de paix du douzième arrondissement. Il traversa une première pièce où attendait la foule des justiciables que les appositions et levées des scellés après décès, les actes de notoriété, les procès en conciliation, les contestations entre maîtres et domestiques, entre propriétaires et locataires, entre clients et fournisseurs, et enfin les contraventions de police, mettent continuellement en rapport avec le magistrat du premier degré.

Sans s'arrêter dans cette salle d'attente, la Peyrade poussa jusqu'à une seconde pièce précédant le cabinet du greffier. Là, Cérizet écrivait sur un méchant bureau de bois noirci, où s'asseyait en vis-à-vis un petit clerc, qui dans ce moment n'occupait pas sa place.

En voyant entrer l'avocat, Cérizet lui jeta un regard fauve, et, sans se déranger de son siége et de l'expédition d'un jugement qu'il grossoyait :

— Tiens! lui dit-il, c'est vous, sieur la Peyrade. Eh bien, vous faites de jolies affaires à votre ami Thuillier!

— Comment vas-tu? demanda la Peyrade d'un ton à la fois résolu et amical.

— Moi, répondit Cérizet, tu vois, toujours ramant sur ma galère; et, pour suivre la métaphore nautique, je te demanderai quel est le vent qui t'amène : serait-ce, par hasard, le vent de l'adversité?

La Peyrade, sans répondre, prit une chaise auprès de son interlocuteur, ensuite il lui dit avec gravité :

— Mon cher, nous avons à causer.

— Il paraît, dit le venimeux Cérizet en insistant, qu'avec les Thuillier, ça s'est furieusement refroidi depuis la saisie de la brochure?

— Les Thuillier sont des ingrats, répondit la Peyrade, j'ai rompu avec eux.

— Rupture ou congé, dit Cérizet, leur porte ne t'est pas moins fermée, et, d'après ce que m'a dit Dutocq, Brigitte parlerait de toi d'une façon plus que légère. Voilà, mon ami, ce que c'est que de vouloir faire ses affaires tout seul : les complications arrivent, et l'on n'a personne pour amortir les angles. Si tu m'avais fait avoir le bail, j'étais introduit chez les Thuillier, Dutocq ne se retirait pas de toi, et nous t'amenions tout doucement au port.

— Et si je ne veux pas arriver au port! repartit la Peyrade avec quelque vivacité. Je te dis que j'ai des Thuillier par-dessus la tête; que j'ai rompu le premier; que je leur ai dit de s'ôter de mon soleil, et, si Dutocq t'a dit autre chose, tu diras à Dutocq qu'il a menti : est-ce clair? il me paraît que je m'explique.

— Eh bien, justement, mon cher, si tu en veux tant à toute cette

Thuillerie, il fallait m'insinuer chez elle, tu aurais vu comme je t'aurais vengé en l'exploitant.

— De ce côté-là, tu as raison, dit la Peyrade, et il serait à désirer que je t'eusse lâché dans leurs jambes; mais, encore un coup, je n'ai pas été maître de l'affaire du bail.

— Sans doute, dit Cérizet, ta conscience te faisait un devoir de dire à Brigitte qu'une somme de douze mille francs que je comptais gagner sur elle serait aussi bien dans sa poche.

— Il paraît, répondit l'avocat, que Dutocq continue l'honorable métier d'espion que jadis il pratiquait dans les bureaux des finances, et, comme les gens de ce sale métier, il fait des rapports aussi spirituels que véridiques...

— Prends garde ! dit Cérizet, tu parles de mon patron et dans son antre.

— Voyons, dit la Peyrade, je suis venu pour t'entretenir de choses sérieuses : veux-tu me faire le plaisir de laisser là les Thuillier et leurs dépendances, et me prêter ton attention?

— Parle, mon cher, dit Cérizet en posant sa plume, qui n'avait pas cessé de courir sur le papier timbré, je t'écoute.

— Dans le temps, reprit la Peyrade, tu m'as parlé d'une fille à marier, riche, majeure, et légèrement atteinte d'hystérie, comme tu disais par euphémisme.

— Allons donc ! s'écria l'usurier; je t'y attendais; tu as eu bien de la peine à rejoindre !

— En m'offrant cette héritière, demanda la Peyrade, quelle était ta pensée?

— Parbleu! celle de te faire faire une magnifique affaire; tu n'avais qu'à te baisser et à prendre. J'étais formellement chargé de te la proposer, et, là, il n'y avait pas de courtage, je m'en serais entièrement rapporté à ta générosité.

— Mais tu n'avais pas seul reçu mandat pour me pressentir, il y avait une femme ayant mission de son côté?

— Une femme? répondit Cérizet du ton le plus naturel, pas que je sache.

— Si, une étrangère, assez jeune et assez jolie, que tu as dû rencontrer dans la famille de la future, à laquelle elle paraît très-ardemment dévouée.

— Jamais, dit Cérizet, il n'a été question d'une femme dans cette négociation ; j'ai toute raison de croire que j'en étais exclusivement chargé.

— Comment! demanda la Peyrade en fixant sur le commis greffier un œil scrutateur, tu n'as jamais ouï parler de la comtesse Torna de Godollo?

— De ma vie ni de mes jours; c'est la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Alors, dit la Peyrade, il doit être question d'un autre parti : car cette femme, après beaucoup de préliminaires assez singuliers qu'il serait trop long de te raconter, m'a formellement offert une jeune personne beaucoup plus riche que mademoiselle Colleville.

— Et majeure? et hystérique? demanda Cérizet.

— Non, on ne m'a pas embelli la proposition de ces accessoires; mais, voyons, il y a un autre détail qui, peut-être, te mettra sur la voie. Madame de Godollo m'a engagé, si je voulais pousser la chose, à voir un M. du Portail, rentier.

— Rue Honoré-Chevalier? fit vivement Cérizet.

— Précisément.

— Alors, c'est bien le même mariage qui t'est offert de deux côtés différents : il est seulement étrange que je n'aie pas été prévenu de la collaboration.

— De telle sorte, dit la Peyrade, que non-seulement tu n'avais pas eu vent de l'intervention de la comtesse, mais que tu ne la connais pas, et que tu ne pourrais me donner sur elle aucun renseignement?

— Quant à présent, non, repartit l'usurier; mais je pourrai m'informer, car le procédé vis-à-vis de moi me paraît un peu cavalier; ce double emploi doit, au reste, te prouver combien tu conviens à la famille.

A ce moment, la porte du cabinet fut entr'ouverte avec précaution; la tête d'une femme se montra et une voix, qui fut aussitôt reconnue par la Peyrade, dit en s'adressant au commis greffier :

— Ah! pardon! monsieur est en affaires. Pourrai-je dire un mot à monsieur quand il sera seul?

Cérizet, qui avait le coup d'œil aussi preste que la main, fit cette remarque. Placé de manière à être envisagé par la survenante, la

Peyrade, aussitôt qu'il avait entendu sa voix mielleuse et traînante, s'était empressé de tourner la tête de manière à lui dérober ses traits. Au lieu donc d'être brutalement éconduite, ainsi qu'il arrivait à la plupart des solliciteurs qui s'adressaient au plus revêche et au moins accueillant des commis greffiers :

— Entrez, entrez, madame Lambert, s'entendit crier la discrète visiteuse; vous en auriez pour trop longtemps à attendre.

En se trouvant face à face avec la Peyrade :

— Ah! monsieur l'avocat des pauvres! s'écria sa créancière, que le lecteur a sans doute reconnue; comme je suis heureuse de rencontrer monsieur! j'étais passée plusieurs fois chez lui pour savoir s'il avait eu le temps de s'occuper de ma petite affaire.

— C'est vrai, dit la Peyrade, j'ai eu depuis quelque temps des dérangements nombreux qui m'ont souvent fait absent de mon cabinet, mais tout est en règle et a été remis au secrétariat.

— Oh! que monsieur est bon! dit la dévote en joignant les mains.

— Tiens! tu as des affaires avec madame Lambert! dit Cérizet; tu ne m'avais pas dit ça. Est-ce que tu es le conseil du père Picot?

— Malheureusement non, dit la dévote, mon maître n'a voulu prendre les conseils de personne; c'est un homme si entier, si volontaire! Mais, mon digne monsieur, est-ce que c'est donc vrai que le conseil de famille va encore s'assembler?

— Sans doute, répondit Cérizet, et pas plus tard que demain.

— Mais enfin, monsieur, puisque ces messieurs de la cour royale avaient dit que la famille n'était pas dans son droit!

— Eh bien, oui, repartit le commis greffier, le tribunal de première instance et ensuite la cour royale, sur l'appel des parents, ont rejeté la demande en interdiction.

— Je le crois bien! dit la dévote; vouloir faire passer pour fou un homme si plein de moyens!

— Mais les parents ne veulent point en démordre; ils reprennent l'affaire sous une autre forme et demandent la nomination d'un conseil judiciaire : c'est pour cela que le conseil de famille se réunit demain, et je crois que, cette fois, ma chère madame Lambert, le père Picot pourrait bien être mis en lisières. Il y a des articulations très-graves; c'est très-bien de faire chanter la poule, mais la plumer jusqu'au sang!

— Comment! monsieur croirait...? dit la dévote en ramenant ses mains jointes vers son menton par un mouvement des épaules.

— Moi, je ne crois rien, dit Cérizet, je ne suis pas juge dans l'affaire; mais les parents affirment que vous avez détourné des sommes considérables, que vous avez fait des placements sur lesquels ils demandent une enquête.

— Mon Dieu! dit la dévote, on peut voir; je n'ai pas un titre de rente, pas une action, pas un billet, pas la moindre valeur en ma possession.

— Ah! dit Cérizet en regardant la Peyrade du coin de l'œil, il y a les amis complaisants qui donnent asile... Au reste, ça ne me regarde pas, chacun s'arrange à sa manière : qu'est-ce que vous vouliez me dire, en définitive?

— Je voulais, répondit la béate, vous implorer, vous, monsieur, implorer M. le greffier, pour que vous vouliez bien parler en notre faveur à M. le juge de paix; M. le vicaire de Saint-Jacques doit aussi nous recommander... Ce pauvre homme, ajouta-t-elle en pleurant, si on continue de le tourmenter, on le fera mourir.

— M. le juge de paix, je ne vous le cache pas, dit Cérizet, est mal disposé; vous avez vu que, l'autre jour, il n'a pas voulu vous recevoir. Pour ce qui est de M. le greffier et de moi, nous ne pouvons pas grand'chose; d'ailleurs, voyez-vous, ma bonne dame, vous êtes trop boutonnée.

— Monsieur m'a demandé si j'avais quelques petites économies placées; je ne peux pas lui dire que j'en ai, quand, au contraire, tout a passé dans le ménage de ce pauvre M. Pi-i-cot, qu'on m'accuse d'avoir dé-é-é-épouillé.

Madame Lambert était arrivée à sangloter.

— Mon opinion, à moi, dit Cérizet, est que vous vous faites plus pauvre que vous n'êtes, et, si l'ami la Peyrade, qui paraît avoir toute votre confiance, n'avait pas la langue liée par les devoirs étroits de sa profession...

— Moi! fit vivement la Peyrade, je ne sais rien des affaires de madame; elle m'a prié de lui rédiger un mémoire pour un intérêt qui n'a rien de judiciaire ni de financier.

— Ah! c'est donc ça, dit Cérizet, madame était allée chez toi pour ce mémoire, le jour où elle y fut rencontrée par Dutocq; tu

sais, le lendemain de notre fameux dîner au *Rocher de Cancale,* où tu fus si Romain.

Puis, sans avoir l'air d'attacher une autre importance à ce souvenir :

— Eh bien, ma bonne madame Lambert, ajouta-t-il, je dirai au patron de parler à M. le juge de paix, et, si j'en trouve l'occasion, je lui parlerai moi-même; mais, je vous le répète, il est bien mal prévenu pour vous.

Madame Lambert se retira avec force révérences et force protestations de reconnaissance.

Quand la dévote fut partie :

— Tu n'as pas l'air de croire, dit la Peyrade, que cette femme soit venue me trouver pour la rédaction d'un mémoire; rien n'est plus vrai pourtant; elle passe pour une sainte dans la rue qu'elle habite, et ce vieillard qu'on l'accuse d'avoir dépouillé, selon les renseignements qui m'ont été donnés, ne vit que de son dévouement : en conséquence, on a mis dans la tête de la chère dame l'ambition d'un prix Montyon, et ce sont ses titres à cette récompense qu'elle m'a prié de faire valoir et d'exposer.

— Tiens! les prix Montyon! s'écria Cérizet, c'est une idée, mon cher, et nous avons eu tort de ne pas les cultiver. Moi surtout, qui suis le banquier des pauvres comme tu en es l'avocat. Quant à ta cliente, elle est heureuse que les parents du père Picot ne soient pas membres de l'Académie française, car c'est en police correctionnelle, à la sixième chambre, qu'ils voudraient lui faire décerner un prix de vertu... Mais, pour en revenir à notre affaire, je te disais donc qu'après toutes tes tergiversations, tu ferais bien d'en finir, et, comme ta comtesse, je t'engage vivement à aller voir du Portail.

— Mais quel homme est-ce ? demanda la Peyrade.

— Un petit vieux, fin comme l'ambre, répondit Cérizet, et qui me fait l'effet d'avoir un crédit du diable. Vas-y ! la vue, comme on dit, n'en coûte rien.

— Oui, dit la Peyrade, il est possible que j'y aille, mais auparavant je veux que tu t'informes de ce que c'est que cette comtesse de Godollo.

— Qu'est-ce que ça te fait, cette comtesse? Dans l'affaire, ce n'est qu'une comparse.

— Enfin, j'ai mes raisons, dit l'avocat. D'ici à deux ou trois jours, tu dois savoir à quoi t'en tenir sur son compte, je te reverrai à ce moment-là.

— Mon brave, dit Cérizet, tu me fais l'effet de t'amuser aux bagatelles de la porte. Est-ce que, par hasard, nous serions amoureux de l'entremetteuse?

— La peste de l'homme! pensa l'avocat; il devine tout, et il n'y a pas moyen de rien lui cacher. — Non, reprit tout haut la Peyrade, je ne suis pas amoureux, et, tout au contraire, je suis prudent. Je t'avoue que ce mariage de folle, je n'y vais que du bout des dents, et, avant de m'embarquer dans cette affaire, je veux savoir un peu où je mets le pied. La manière tortueuse dont on procède ne me rassure que tout juste, et, puisqu'on fait agir tant d'influences, il me convient de les contrôler l'une par l'autre. Ainsi, ne va pas jouer au fin et me donner sur madame la comtesse Torna de Godollo des informations prises sous ton bonnet et qui soient comme les signalements de passe-port: menton rond, visage ovale; ce que l'on appelle des selles à tous chevaux. Je te préviens que je suis en mesure de vérifier la véracité de ton rapport, et, si je vois que tu veux me rouer, je romps net avec ton du Portail.

— Vouloir vous rouer, monseigneur! répondit Cérizet en prenant la voix et l'accent de Frédérick Lemaître, qui donc oserait s'y frotter?...

Comme il prononçait cette phrase un peu moqueuse, parut Dutocq, qui rentrait accompagné de son petit clerc. Il venait d'instrumenter en ville.

— Tiens! dit le greffier en voyant la Peyrade et Cérizet réunis, voilà la *trinité* reconstituée; mais l'objet de l'alliance, le *casus fœderis*, est bien à vau-l'eau. Qu'avez-vous donc fait, mon cher la Peyrade, à cette bonne Brigitte? elle vous en veut à la mort.

— Et Thuillier? demanda l'avocat.

C'était la scène de Molière retournée, et Tartuffe demandant des nouvelles d'Orgon.

— Thuillier avait commencé par ne pas vous être si hostile; mais il paraît que l'affaire de la saisie prend assez bonne tournure. Ayant moins besoin de vous, il commence à se laisser entraîner dans les eaux de sa sœur, et, la progression continuant, je ne

doute pas que, dans quelques jours, si la chambre du conseil déclare n'y avoir lieu à suivre, vous ne deveniez pour lui un homme à pendre.

— Enfin, j'en suis hors, dit la Peyrade, et quand on me reprendra à pareille fête!... Adieu, mes chers, ajouta-t-il. Et toi, Cérizet, pour ce dont je t'ai parlé, activité, sûreté et discrétion!

Quand la Peyrade fut dans la cour de la mairie, il fut accosté par madame Lambert qui l'avait attendu.

— Monsieur, lui dit la dévote avec componction, ne croit pas sans doute toutes les vilaines choses qu'a dites devant lui M. Cérizet, et monsieur sait bien que c'est par suite de la succession de mon oncle d'Angleterre que je me suis trouvée avoir de l'argent?

— Très-bien! dit la Peyrade; mais vous comprenez qu'avec tous les bruits que font courir les parents de votre maître, le prix de vertu est furieusement aventuré.

— Si la volonté de Dieu n'est pas que je l'obtienne...

— Vous devez voir aussi combien il est important pour vous de garder le secret du service que je vous ai rendu. A la première apparence d'une indiscrétion, je vous l'ai dit, la somme vous serait impitoyablement remise.

— Oh! monsieur peut être tranquille!

— Eh bien, adieu, ma chère, dit la Peyrade d'un ton protecteur.

Comme il se séparait d'elle :

— Madame Lambert? cria une voix nasillarde par la fenêtre d'un escalier.

C'était Cérizet, qui s'était douté du colloque et qui était venu le vérifier.

— Madame Lambert, répéta-t-il, M. le greffier est rentré, et si vous voulez venir lui parler...?

Pas moyen pour la Peyrade d'empêcher cette conférence, où il comprit que le secret de son emprunt pouvait courir les plus grands dangers.

— Décidément, se dit-il en s'en allant, la veine n'est pas bonne. Je ne sais pas quand cela finira.

Il y avait chez Brigitte un instinct tellement violent de domination, que ce fut sans regret et, disons-le, avec une certaine joie secrète qu'elle vit la disparition de madame de Godollo.

Cette femme, elle le sentait, avait sur elle une supériorité écrasante, qui, tout en ayant tourné au bel ordre de sa maison, néanmoins la mettait mal à l'aise ; et, quand eut lieu leur séparation, laquelle se fit, du reste, dans de bons termes et sous un prétexte plausible et honnête, *miss* Thuillier respira. Elle fit comme ces rois longtemps dominés par un ministre impérieux et nécessaire, qui illuminent dans leur cœur le jour où la mort vient les délivrer de ce maître dont ils ne supportaient qu'impatiemment les services et l'influence rivale.

Thuillier, vis-à-vis de la Peyrade, n'aurait pas été éloigné d'éprouver un sentiment pareil. Mais madame de Godollo n'était que l'élégance, tandis que l'avocat était l'utilité de la maison qu'ils venaient de déserter presque simultanément ; et, au bout de quelques jours, pour parler comme les prospectus, un terrible besoin du Provençal se faisait sentir dans l'existence politique et littéraire de *bon ami*.

Le conseiller municipal se vit tout à coup chargé d'un rapport important. Il n'avait pu décliner cette tâche, que lui avait mise sur les bras la renommée d'homme lettré et d'habile écrivain sortie pour lui de la publication de sa brochure, et, devant le dangereux honneur qui venait de lui être fait par ses collègues du conseil général, il resta épouvanté de sa solitude et de son insuffisance.

Il eut beau s'enfermer dans son cabinet, se gorger de café noir, tailler des plumes, écrire vingt fois sur du papier qu'il coupait exactement de la dimension de celui qu'il avait vu employer par la Peyrade • *Rapport à messieurs les membres composant le conseil municipal de la ville de Paris,* placer ensuite en vedette un splendide MESSIEURS, puis sortir furieux de son cabinet en se plaignant d'un tintamarre épouvantable qui lui *coupait le fil de ses idées,* quand seulement dans la maison on avait fermé une porte, ouvert une armoire ou remué une chaise, tout cela ne faisait pas que le travail avançât et que seulement il fût commencé.

Il arriva heureusement que Rabourdin voulut changer quelque chose à la distribution de son appartement, et il vint, comme de raison, soumettre cette prétention au propriétaire. Thuillier accorda avec empressement ce qu'on lui demandait, et ensuite il parla à son locataire du rapport dont il était chargé, heureux, dit-il, qu'il serait d'avoir ses idées sur la matière.

Rabourdin, à qui nulle question administrative n'était étrangère, s'empressa de jeter sur le sujet qui lui était proposé un grand nombre d'aperçus nets et lucides. Il était de ceux auxquels la qualité des intelligences devant lesquelles ils parlent est assez indifférente : un sot, ou un homme d'esprit, qui les écoute leur sert à penser tout haut et leur devient un excitant d'un effet à peu près pareil. Quand il eut fini, Rabourdin s'était bien aperçu que Thuillier ne l'avait pas compris, mais il s'était écouté avec plaisir; il était d'ailleurs reconnaissant de l'attention, même obtuse, de son auditeur et de l'empressement que le propriétaire avait mis à lui appointer sa requête.

— Du reste, dit-il donc en sortant, je dois avoir dans mes papiers quelque chose sur le sujet qui vous occupe, je chercherai cela et je vous l'enverrai.

En effet, le soir même, il fit remettre chez Thuillier un volumineux manuscrit. Thuillier passa la nuit à puiser dans ce précieux répertoire d'idées, et il finit par en extraire au delà de ce qu'il fallait pour constituer un travail remarquable, même en faisant de cette pillerie un usage assez maladroit.

Lu le surlendemain au conseil, le rapport obtint le plus grand succès, et Thuillier revint chez lui tout radieux des félicitations qu'il avait recueillies. A partir de ce moment, qui marqua dans sa vie, car dans une vieillesse avancée il parlait encore « du rapport qu'il avait eu l'honneur de présenter au conseil général de la Seine », la Peyrade baissa considérablement dans son esprit; il lui parut dès lors qu'il pouvait très-bien se passer du Provençal, et, à cette pensée d'émancipation, il s'encouragea par un autre bonheur dont il fut visité presque au même moment.

Une crise parlementaire se préparait : elle fit penser au ministère que, pour enlever à ses adversaires un thème d'opposition toujours influent sur l'opinion publique, il devait se relâcher des mesures de rigueur que, depuis quelque temps, il avait fort multipliées contre la presse. Compris dans cette sorte d'amnistie hypocrite, Thuillier reçut un matin une lettre de l'avocat qu'il avait constitué au lieu et place de la Peyrade. Ce billet lui annonçait que la chambre du conseil l'avait renvoyé de la plainte, et qu'elle ordonnait la levée de la saisie.

Alors, la prévision de Dutocq se réalisa. Ce poids de moins sur la poitrine, Thuillier eut le non-lieu insolent, et, faisant chorus à Brigitte, il en vint à parler de la Peyrade comme d'une façon d'intrigant qu'il avait nourri, qui lui avait *soutiré* des sommes considérables, qui ensuite s'était conduit avec la dernière ingratitude, et qu'il était trop heureux de ne plus compter au nombre de ses relations. Orgon était en pleine révolte, et, comme Dorine, il se serait presque écrié :

Un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
Et dont l'habit entier valait bien six deniers!

Cérizet, à qui toutes ces indignités furent contées par Dutocq, n'aurait pas manqué de les reporter toutes chaudes à la Peyrade; mais l'entrevue dans laquelle le commis greffier devait fournir des renseignements sur madame de Godollo n'eut pas lieu à l'époque où elle avait été fixée. La Peyrade se fit lui-même sa lumière. Voici ce qui lui arriva :

Toujours poursuivi par la pensée de la belle Hongroise, en attendant ou plutôt sans attendre le résultat de l'enquête de Cérizet, il battait Paris dans tous les sens et était vu, comme le plus inoccupé des flâneurs, dans tous les lieux les plus fréquentés; son cœur lui disait que, d'un moment à l'autre, il viendrait à rencontrer l'objet de cette ardente recherche.

Un soir, c'était vers la mi-octobre, l'automne, comme il arrive souvent à Paris, était magnifique, et sur les boulevards où le Provençal promenait son amour et sa mélancolie, l'animation et la vie en plein air se continuaient comme au cœur de l'été.

Sur le boulevard des Italiens, dit autrefois boulevard de Gand, en longeant devant le café de *Paris* cette rangée de chaises où mêlées à quelques femmes de la Chaussée-d'Antin, qu'accompagnent leurs enfants et leurs maris, viennent, le soir, s'épanouir un espalier de beautés nocturnes n'attendant qu'une main gantée pour les cueillir, la Peyrade reçut un terrible coup au cœur : de loin, il avait cru apercevoir sa comtesse adorée.

Elle était seule, dans un éclat de toilette que ne semblaient guère autoriser le lieu et son isolement; devant elle, monté sur

une chaise, frétillait un bichon blanc qu'elle caressait de ses belles mains.

Après s'être assuré qu'il ne se trompait pas, l'avocat allait s'élancer vers la céleste vision, quand il fut devancé par un *lion* de l'espèce la plus triomphante; sans jeter son cigare et sans même porter la main à son chapeau, le beau jeune homme entra en conversation avec son idéal. Quand elle vit le Provençal pâle, et se disposant à l'aborder, sans doute la sirène eut peur, car elle se leva et, prenant vivement le bras de l'homme qui causait avec elle :

— Avez-vous votre voiture, Émile? lui dit-elle; c'est ce soir la clôture de Mabille, j'ai envie d'y aller.

Ainsi jeté au malheureux avocat, le nom de ce lieu débraillé fut pourtant une charité, car il le dispensait d'une sotte démarche, celle d'aborder au bras d'un homme subitement constitué son chevalier l'indigne créature à laquelle, quelques moments auparavant, il pensait avec des trésors de tendresse.

— Elle ne vaut pas la peine d'être insultée! se dit-il à lui-même.

Mais, comme les amoureux sont gens qui ne laissent pas facilement déranger leur siége, quand il est fait, le Provençal ne se tint pas encore pour renseigné à fond.

Non loin de la place que venait de quitter la Hongroise était assise une autre femme, également seule, mais celle-ci, d'un âge mûr, empanachée et abritant sous un cachemire, vieux drapeau dont le temps avait terni les couleurs, les restes plaintifs d'une élégance délustrée et d'un luxe avarié et passé de mode.

En somme, l'aspect n'avait rien d'imposant et qui commandât le respect, au contraire. La Peyrade alla donc s'établir auprès de cette matrone, et, lui adressant sans façon la parole :

— Vous connaissez, madame, lui demanda-t-il, cette femme qui vient de s'en aller au bras d'un monsieur?

— Sans aucun doute, monsieur. Je connais à peu près toutes *ces* dames qui viennent ici.

— Et vous l'appelez?

— Madame Komorn.

— Est-elle aussi imprenable que la forteresse dont elle porte le nom? continua l'avocat.

On se rappelle que, lors de l'insurrection de Hongrie, nous ne cessâmes d'avoir les oreilles rebattues par les nouvellistes et par la presse de la fameuse citadelle de Komorn, et la Peyrade savait que, conduite avec une apparence d'insouciance et de légèreté, une enquête réussit toujours mieux.

— Est-ce que monsieur aurait quelque idée de faire sa connaissance?

— Je ne sais pas, repartit le Provençal, mais c'est une femme qui fait penser à elle.

— Et qui est bien dangereuse, monsieur! reprit la matrone, un bourreau d'argent, n'ayant pas du tout de propension à reconnaître un peu généreusement ce que l'on fait pour elle. Moi, je vous en parle savamment; quand elle arriva ici de Berlin, il y a six mois, elle m'avait été très-vivement recommandée.

— Ah! fit la Peyrade.

— Oui, j'avais alors, aux environs de Ville-d'Avray, une très-belle propriété, avec parc, chasse, eaux vives pour la pêche, et, comme je m'ennuyais là, toute seule, et que je n'étais pas assez *fortunée* pour mener la vie de château, plusieurs de ces messieurs et de ces dames m'avaient dit : « Madame Louchard, vous devriez organiser chez vous des réunions en pique-nique... »

— Madame Louchard! répéta la Peyrade; est-ce que vous êtes parente de M. Louchard, le garde de commerce?

— Sa femme, monsieur, mais séparée par justice... Une horreur d'homme, qui voudrait bien que je me remisse avec lui; mais moi, je puis tout pardonner, hors les manques d'égards : dire qu'un jour il osa lever la main sur moi!

— Enfin, dit la Peyrade, ramenant son interlocutrice à la question, les pique-niques s'organisèrent, et madame de Godollo..., je voulais dire madame Komorn...?

— Fut une des premières hébergées chez moi; là, elle fit la connaissance d'un Italien, un homme très-bien, un réfugié politique, mais dans le grand genre. Vous comprenez qu'il ne me convenait pas que des intrigues se nouassent dans ma maison; pourtant cet homme était si aimant, et il était *si* malheureux de ne pouvoir se faire accueillir par madame Komorn, que je finis par m'intéresser à cette affaire de cœur, qui en fut une d'argent excellente pour

cette madame, car elle a tiré de l'Italien des sommes considérables : eh bien, croiriez-vous qu'ayant eu dans le moment un besoin et lui ayant demandé de m'obliger d'une petite somme, elle me refusa et quitta ma maison, entraînant avec elle son amant, qui, du reste, n'a pas eu à se louer de sa connaissance !...

— Que lui arriva-t-il donc? demanda la Peyrade.

— Il lui arriva que ce serpent sait toutes les langues de l'Europe; que c'est une femme ayant de l'esprit jusqu'au bout des ongles, mais encore plus de manége : si bien qu'il paraît qu'étant en relation avec la police, elle a livré au gouvernement des correspondances que l'Italien laissait traîner et qui lui ont valu d'être expulsé.

— Et, depuis le départ de cet Italien, madame Komorn...?

— Depuis, elle a eu plusieurs aventures, a dérangé quelques fortunes; mais je la croyais partie. Pendant plus de deux mois, elle avait totalement disparu, lorsque l'autre jour elle s'est remontrée plus brillante que jamais. Pour moi, je n'engage pas monsieur à se lancer après elle; cependant, monsieur a l'air méridional, il doit être à passions, et peut-être que tout ce que je viens de lui dire n'a servi qu'à lui monter la tête : dans le fait, étant prévenu, il n'y aurait pas grand danger à courir, comme on connaît son saint on l'honore; on ne peut pas le nier, du reste, c'est une femme séduisante, oh! très-séduisante... Elle m'aimait beaucoup, moi, quoique nous nous soyons mal quittées, et tout à l'heure encore, elle m'a demandé mon adresse en me disant qu'elle viendrait me faire visite.

— Enfin, madame, j'y penserai, dit la Peyrade en se levant et en saluant son interlocutrice.

Ce salut lui fut rendu avec une grande froideur; son brusque départ n'indiquait pas un *homme sérieux*.

En voyant l'avocat faisant avec une sorte de gaieté son enquête, on pourrait croire à sa guérison subite; mais cette surface de désintéressement et de sang-froid n'était que ce calme inusité de l'atmosphère par lequel s'annonce une tempête.

En quittant madame Louchard, la Peyrade se jeta dans une voiture de place, et, là, un déluge de larmes, pareil à celui dont avait été témoin madame Colleville le jour de l'affaire de la surenchère

où il s'était cru roué par Cérizet, fut la première explosion de sa douleur.

L'investissement des Thuillier, préparé avec tant de patience, au prix de si rudes sacrifices, rendu inutile; Flavie si bien vengée de la comédie odieuse qu'il avait jouée avec elle; ses affaires dans un pire état qu'au moment où Cérizet et Dutocq l'avaient enfermé, loup dévorant, dans la bergerie d'où il s'était laissé chasser comme un mouton stupide; ses projets haineux contre la femme qui avait eu si facilement raison de toute son habileté, et le souvenir encore vivant des séductions sous lesquelles il avait succombé : telles furent les pensées et les émotions de sa nuit sans sommeil, ou agitée par des songes pénibles.

Le lendemain, la Peyrade ne pensait plus; il était en proie à une fièvre violente, et les accidents devinrent assez graves pour que le médecin, dont la présence fut jugée nécessaire, dût prendre ses précautions contre les symptômes à peu près déclarés d'une congestion cérébrable : saignée, sangsues, glace sur la tête, tel fut pour le Provençal l'agréable dénoûment de son rêve d'amour; mais aussi, il faut se hâter d'ajouter que la crise survenue chez l'homme physique amena la parfaite guérison de l'homme moral : bientôt l'avocat ne garda plus pour la traîtresse Hongroise que le sentiment d'un froid mépris, ne s'élevant pas même jusqu'à l'idée d'une vengeance.

Remis sur pied et comptant avec son avenir, sur lequel il avait tant perdu de terrain, la Peyrade se demanda s'il ne devait pas essayer de renouer avec les Thuillier, ou s'il lui fallait prendre son chemin du côté de cette fille folle et riche qui avait un lingot où les autres ont la cervelle; mais tout ce qui pouvait lui rappeler sa désastreuse campagne excitait en lui une répulsion invincible, et, d'ailleurs, quelle sûreté de traiter avec ce du Portail, qui faisait entrer dans le cercle de ses moyens d'action des instruments d'espèce pareille?

Les grandes commotions de l'âme sont comme les orages qui purifient l'atmosphère : elles moralisent et conseillent les résolutions fortes et généreuses. La Peyrade, à la suite du cruel mécompte qu'il venait de subir, finit par faire un retour sur lui-même. Il se demanda quelle était cette existence de basse et ignoble

intrigue qu'il menait depuis plus d'une année. N'y avait-il pas pour lui un meilleur, un plus noble usage à faire des facultés éminentes qu'il sentait en lui? Le barreau, comme à tous autres, lui était ouvert; et c'était une voie droite et large qui pouvait le mener à toutes les satisfactions d'une ambition légitime. Comme Figaro, qui, pour subsister, avait déployé plus de science et de calculs qu'on n'en avait mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes, pour s'installer et se soutenir dans la maison Thuillier, et pour épouser la fille d'une clarinette et d'une coquette, il avait dépensé plus d'esprit, plus d'art, et, il fallait bien le dire aussi, puisque, dans une société corrompue, c'est un élément à faire entrer en ligne de compte, plus d'improbité qu'il ne lui en eût fallu pour se pousser dans une carrière.

— Assez, se dit-il, des accointances Dutocq et Cérizet; assez de cette nauséabonde atmosphère qu'on respirait dans le monde des Minard, des Phellion, des Colleville, des Barniol et des Laudigeois! Partons pour Paris, ajouta-t-il, et secouons cette province *intra muros,* mille fois plus ridicule et plus mesquine que la province départementale; celle-ci, à côté de ses petitesses, a du moins son individualité de mœurs, une dignité *sui generis;* elle est franchement ce qu'elle est, l'antipode de la vie parisienne; l'autre n'en est que la parodie.

La Peyrade, en conséquence, alla voir deux ou trois avoués qui lui avaient offert de l'introduire au Palais par quelques causes secondaires; il accepta celles qui se présentèrent directement, et, trois semaines après sa rupture avec les Thuillier, il n'était plus l'avocat des pauvres, il était avocat plaidant.

La Peyrade avait déjà plaidé quelques causes avec succès, quand un matin une lettre lui parvint qui l'inquiéta beaucoup.

Le bâtonnier de l'ordre des avocats l'engageait à passer dans la journée à son cabinet, au Palais; on avait *quelque chose de grave* à lui communiquer.

Aussitôt le Provençal pensa à la maison de la Madeleine; venue à l'oreille du conseil de discipline, cette affaire l'aurait rendu directement justiciable de ce tribunal, dont la sévérité lui était connue.

Or, ce du Portail, chez lequel il ne s'était pas encore présenté

malgré la promesse conditionnelle faite à Cérizet, avait pu savoir toute l'histoire de la surenchère de Cérizet lui-même. Évidemment pour cet homme, à en juger par la mise en œuvre de la Hongroise, tous les moyens étaient bons. Dans son acharnement à ménager le mariage de sa folle, ce maniaque n'avait-il pas pris le parti de le dénoncer? En le voyant courageusement et avec quelque apparence de succès aborder une carrière où il pouvait trouver l'indépendance et la fortune, son persécuteur ne s'était-il pas donné la mission de lui rendre cette carrière impossible? Certes, il y avait dans cet aperçu assez de vraisemblance pour que l'avocat attendît avec anxiété l'heure où il lui serait possible de vérifier la nature exacte de la menaçante convocation.

Pendant qu'en déjeunant assez maigrement le Provençal se livrait à ses conjectures, madame Coffinet, qui avait l'honneur de faire son ménage, vint lui demander s'il pouvait recevoir M. Étienne Lousteau. (Voir *un Grand Homme de province à Paris.*)

Étienne Lousteau! la Peyrade avait l'idée d'avoir vu ce nom quelque part.

— Faites entrer dans mon cabinet, dit-il à la portière.

Et, un instant plus tard, il abordait le visiteur, dont le visage n'était pas pour lui tout à fait inconnu.

— Monsieur, dit l'hôte de la Peyrade, j'ai eu l'honneur de déjeuner, il y a quelque temps, avec vous chez Véfour; j'avais été convié à cette réunion, qui fut un peu troublée, par M. Thuillier, votre ami.

— Ah! très-bien, dit l'avocat en avançant un siége, vous êtes attaché à la rédaction d'un journal?

— Rédacteur en chef de *l'Écho de la Bièvre,* et c'est justement au sujet de cette feuille que j'ai désiré causer avec vous. Vous savez ce qui se passe?

— Non, dit la Peyrade.

— Comment! vous ignorez qu'hier le ministère a eu un échec effroyable, mais qu'au lieu de donner sa démission, ainsi qu'on devait s'y attendre, il dissout la Chambre et fait un appel au pays?

— Je ne savais rien de tout cela, dit la Peyrade, je n'ai pas lu de journaux ce matin.

— Voilà donc, continua Lousteau, toutes les ambitions parle-

mentaires en campagne, et, si je suis bien informé, M. Thuillier, déjà membre du conseil général, serait dans l'intention de se porter comme candidat dans le douzième arrondissement.

— En effet, dit la Peyrade, ce doit être là sa pensée.

— Eh bien, je voudrais, monsieur, mettre à sa disposition un instrument dont je pense que vous ne méconnaîtrez pas la valeur. *L'Écho de la Bièvre,* feuille spéciale, peut avoir sur l'élection du quartier une influence décisive.

— Et vous seriez disposé, demanda l'avocat, à faire appuyer par ce journal la candidature de Thuillier?

— Mieux que cela, répondit Étienne Lousteau; je viens proposer à M. Thuillier de faire l'acquisition de l'instrument; devenu propriétaire, il en disposera souverainement.

— Mais d'abord, demanda la Peyrade, quelle est la situation de l'entreprise? En sa qualité de journal spécial, comme vous le disiez tout à l'heure, c'est une feuille que j'ai rarement rencontrée, elle me serait même tout à fait inconnue sans le remarquable article que vous avez bien voulu consacrer à la défense de Thuillier lors de la saisie de la brochure.

Étienne Lousteau s'inclina en signe de remercîment, puis il reprit :

— La position du journal est excellente, et nous pouvons vous le laisser à des conditions abordables, car nous étions sur le point d'en interrompre la publication.

— C'est étrange, un journal qui prospère!

— Rien de plus naturel, au contraire, répondit Lousteau : les fondateurs, qui, soit dit sans calembour, sont tous représentants de la grande industrie des cuirs, avaient constitué ce journal dans un but déterminé. Ce but est atteint : *l'Écho de la Bièvre* devenait un effet sans cause. En pareil cas, pour des actionnaires qui n'aiment pas les embarras, les queues d'affaires, et qui ne courent pas après les petits bénéfices, le mieux est de liquider.

— Mais enfin, demanda la Peyrade, le journal fait ses frais?

— C'est, répondit Lousteau, ce dont nous ne nous sommes jamais occupés: nous ne tenions pas à avoir des abonnés; le mécanisme de l'affaire était une action directe et immédiate exercée sur le ministère du commerce pour obtenir l'élévation des droits sur l'intro-

duction des cuirs étrangers : vous comprenez que, hors du cercle de la tannerie, cet intérêt n'était pas fait pour passionner beaucoup de lecteurs.

— J'avais cru pourtant, dit la Peyrade en insistant, qu'un journal, tout en circonscrivant son action, était un levier dont la force se calculait sur le nombre des souscripteurs?

— Pas pour les journaux qui vont à quelque chose de défini, répondit Lousteau d'un ton doctoral; dans ce cas, au contraire, les abonnés sont un embarras, parce qu'il faut s'occuper de leur plaire, de les amuser; et, pendant ce temps, le point qu'on avait miré, on le néglige. Un journal qui a un but circonscrit doit être une lentille qui, agissant constamment sur un point fixe, fait partir, à une heure donnée, le canon du Palais-Royal.

— Enfin, dit la Peyrade, quelle valeur assignez-vous à une publication qui n'a point ou peu d'abonnés, qui ne fait pas ses frais et qui, jusqu'ici, a poursuivi un but tout différent de celui auquel elle serait appliquée dorénavant?

— Avant de vous répondre, repartit Lousteau, je vous poserai une autre question : Êtes-vous dans le dessein d'acheter?

— C'est selon, dit l'avocat; il faut naturellement que je voie Thuillier; mais je puis dès à présent vous faire remarquer qu'il n'a des choses de la presse aucune espèce d'habitude; que, dans ses idées un peu bourgeoises, la propriété d'un journal est quelque chose de ruineux; si donc à côté d'une idée entièrement nouvelle pour lui, et qui tout d'abord va l'effaroucher, vous devez présenter un chiffre ayant quelque chose de formidable, inutile d'entamer l'affaire; il est clair pour moi qu'elle ne se ferait pas.

— Non, repartit Lousteau, je vous l'ai dit, nous serons raisonnables, ces messieurs me laissent carte blanche; seulement, vous voudrez bien remarquer que nous avons déjà de plusieurs côtés des propositions, et qu'en donnant à M. Thuillier la préférence, nous entendons lui faire payer une convenance toute particulière. Quand puis-je espérer votre réponse?

— Mais demain, je pense; voulez-vous que j'aie l'honneur de vous voir chez vous, ou au bureau du journal?

— Non; demain, dit Lousteau en se levant, je serai ici à la même heure, si elle vous convient.

— Parfaitement, dit la Peyrade en reconduisant son hôte, chez qui il crut reconnaître plus de suffisance que d'habileté.

A la manière dont le Provençal avait accueilli la proposition de se faire l'intermédiaire auprès de Thuillier, le lecteur a dû comprendre qu'une prompte révolution venait de s'opérer dans ses idées. Quand même il n'eût pas reçu cette inquiétante épître du bâtonnier de l'ordre des avocats, la nouvelle situation faite à Thuillier par la maturité de son ambition parlementaire lui aurait donné à penser. Évidemment, *bon ami* allait lui revenir, et sa rage de la députation le lui livrerait pieds et poings liés. N'était-ce point le cas, en s'entourant de toutes les précautions autorisées par le souvenir du passé, de renouer l'affaire de son mariage avec Céleste? Loin d'être un obstacle à aucune des bonnes résolutions que lui avaient inspirées son amoureux mécompte et sa fièvre cérébrale, ce dénoûment au contraire en assurait la persévérance et le succès; mais si, ce qui était à craindre, il recevait du conseil de son ordre une de ces mercuriales qui tuent l'avenir de toute une carrière, alors il devenait, ce semble, naturel que là où le mal avait été fait, il allât chercher le remède; aux Thuillier, ses complices et les auteurs de sa déchéance, il avait l'instinct et le droit d'aller demander un asile.

C'est en remuant dans sa tête toutes ces pensées que la Peyrade se rendit au Palais, chez le bâtonnier.

Il avait deviné juste : par une relation très-bien faite et très-circonstanciée, tout son procédé dans l'affaire de la maison était signalé à l'attention de ses pairs, et, en voulant bien convenir qu'une dénonciation anonyme ne devait jamais être accueillie qu'avec une extrême défiance, le haut dignitaire de l'ordre dit à l'inculpé qu'il était prêt à recevoir ses explications.

La Peyrade n'osa point se retrancher dans un système de dénégation absolue; la main dont il crut que partait le coup lui paraissait trop résolue et trop habile pour ne s'être pas ménagé des preuves. Mais, tout en acceptant au fond la réalité matérielle des faits, il essaya de leur donner une tournure acceptable. Il vit bien qu'il n'avait pas victorieusement répondu, car voici quelle fut la conclusion du bâtonnier :

Aussitôt après la rentrée des vacances, je rendrai compte au

conseil de l'ordre de la dénonciation et des dires par lesquels vous l'avez combattue. Au conseil seul il appartient de se prononcer dans une affaire de cette importance.

Ainsi congédié, la Peyrade se sentit menacé dans son avenir de barreau; mais il avait un répit, et, en cas de condamnation, une combinaison où reposer sa tête. Il alla donc mettre sa robe, qu'il avait encore le droit de porter, et se rendit à la cinquième chambre, où il avait une cause à plaider.

En sortant de l'audience, chargé d'une de ces bottes de dossiers auxquels une courroie en tissu de coton sert de lien, et qui, trop volumineuses pour être placées sous le bras, se portent de la main et de l'avant-bras, appuyées sur un des côtés de la poitrine, le Provençal se mit à arpenter la salle des pas perdus, de cette allure affairée qui annonce l'avocat forcé de se multiplier. Soit qu'il se fût réellement échauffé dans sa plaidoirie, soit qu'il fît le semblant d'*être en nage,* de manière à constater à tout venant que sa robe n'était pas, comme pour beaucoup de ses confrères, un costume de parade, mais une armure de combat, son mouchoir à la main, tout en marchant il s'essuyait le front, quand de loin il aperçut *son* Thuillier qui venait de le découvrir dans l'espace de la grande salle et manœuvrait de son côté.

Il ne s'étonna pas de la rencontre. En sortant de chez lui, il avait dit à madame Coffinet qu'il allait au Palais, qu'il y serait jusqu'à trois heures, et qu'elle y renvoyât les gens qui pourraien venir le demander.

Ne voulant pas rendre à Thuillier l'abordage trop facile, comme si quelque souvenir lui faisait changer de direction, la Peyrade rebroussa brusquement chemin et alla s'asseoir sur un des bancs qui garnissent le pourtour de la grande antichambre de la justice. Là, il défit sa liasse, prit un dossier, s'y enterra jusqu'aux oreilles et se donna l'air d'un homme qui n'a pas eu le loisir d'examiner, dans le silence du cabinet, l'affaire que sa facilité de parole et de conception va lui permettre de plaider au vol. Dans ce récolement de dossiers fait en plein vent pouvait également être reconnue l'attitude de l'avocat exact et consciencieux qui se rafraîchit la mémoire, et donne un dernier coup d'œil à ses batteries avant d'aller livrer la bataille.

Il va sans dire que, du coin de l'œil, le Provençal examinait la manœuvre de Thuillier. Celui-ci, croyant la Peyrade occupé de la manière la plus sérieuse, marchandait maintenant à l'aborder.

Après quelques allées et venues, le conseiller municipal finit cependant par prendre son parti, et, cinglant en droiture vers le but où déjà depuis plus d'un demi-quart d'heure il était par la pensée :

— Tiens! Théodose, s'écria-t-il aussitôt qu'il fut à portée, tu viens donc au Palais maintenant?

— Mais il me semble, répondit la Peyrade, que les avocats au Palais, c'est comme les *Tures* (Turcs) à Constantinople, où l'un de mes compatriotes affirmait gravement que l'on en voit beaucoup. C'est toi plutôt que l'on doit s'étonner de trouver ici!

— Du tout, fit négligemment Thuillier; j'y viens pour l'affaire de cette maudite brochure. Est-ce qu'on en finit jamais avec *votre* justice? J'ai encore été ce matin mandé au parquet. Du reste, je ne le regrette pas, puisque, à ce dérangement, je dois l'heureux hasard de te rencontrer.

— Moi aussi, dit la Peyrade en finissant de rattacher ses dossiers, je suis enchanté de t'avoir vu, mais il faut que je te quitte, j'ai un rendez-vous; d'ailleurs, toi-même tu dois passer au parquet.

— J'en sors, dit Thuillier.

— Est-ce à Olivier Vinet, ton ennemi intime, que tu as parlé? demanda la Peyrade.

— Non, dit Thuillier.

Et il nomma un autre magistrat.

— Tiens! c'est drôle, dit l'avocat, il paraît que ce jeune substitut a le don de l'ubiquité; depuis ce matin, il est à l'audience, et il vient de donner des conclusions dans l'affaire que je plaidais il y a un moment.

Thuillier rougit et, se retournant comme il put :

— Dame, dit-il, je ne connais pas ces messieurs, j'aurai pris l'un pour l'autre.

La Peyrade haussa les épaules, en se disant tout haut à lui-même :

— Toujours le même homme, finassant, tortillonnant et ne pouvant aller droit au but!

— De qui parles-tu? demanda Thuillier d'un air assez interloqué.

— Eh! de toi, mon cher, qui nous prends pour des imbéciles, comme si tout le monde ne savait pas, depuis plus de quinze jours, que l'affaire de ta brochure est tombée dans l'eau. Pourquoi t'aurait-on mandé au parquet?

— On m'y a mandé, répondit Thuillier avec embarras, pour je ne sais quels frais à payer à l'enregistrement. Est-ce qu'on comprend rien à tout leur grimoire?

— Et on a précisément, continua la Peyrade, choisi, pour te *mander,* le jour où *le Moniteur,* annonçant la dissolution de la Chambre, te faisait candidat dans le douzième arrondissement.

— Pourquoi pas? dit Thuillier; quel rapport y a-t-il entre ma candidature et les frais dont je puis être redevable?

— Le rapport, repartit la Peyrade avec sécheresse, je vais te le dire. Le parquet est quelque chose d'essentiellement aimable et complaisant. « Tiens! se sera-t-il dit, voilà ce bon M. Thuillier candidat pour la députation, il doit maintenant être un peu empêtré de son attitude vis-à-vis de son ex-ami M. de la Peyrade, avec qui il voudrait bien maintenant n'être pas brouillé : il faut que je le tire d'embarras; je vais le *mander* pour des frais qu'il ne doit pas, il se rendra au Palais, où la Peyrade vient tous les jours; de cette façon, il pourra le rencontrer sans avoir l'air de rien, et une démarche qui coûtait à son amour-propre sera habilement sauvée. »

— Eh bien, c'est ce qui te trompe, répondit Thuillier en rompant la glace, je mets dans tout ceci tellement peu de finesse, que je sors de chez toi, la! c'est ta portière qui m'a envoyé ici.

— A la bonne heure! dit la Peyrade, j'aime mieux cette franchise : on peut s'entendre avec les gens qui jouent cartes sur table. Eh bien, qu'est-ce que tu me voulais? tu venais me parler de ton élection? Je m'en suis déjà occupé.

— Vrai? dit Thuillier, et comment?

— Tiens, répondit la Peyrade en fouillant sous sa robe et en tirant un papier de sa poche, voilà ce que j'ai griffonné tout à l'heure à l'audience pendant que l'avocat de ma partie adverse divaguait à dire d'expert.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Thuillier.

— Lis, tu verras.

Le papier portait :

DEVIS POUR UN JOURNAL PETIT FORMAT
A TRENTE FRANCS PAR AN.

En calculant le tirage à cinq mille, les frais par mois sont :

Papier, cinq rames à douze francs.	1,860 fr.
Composition.	2,400
Tirage.	450
Un administrateur.	250
Un commis	100
Un gérant, en même temps caissier.	200
Un chef de départ	100
Plieuses.	120
Un garçon de bureau.	80
Bandes et frais de bureau.	150
Loyer.	100
Timbre et poste.	7,500
Rédaction, nouvelles sténographiées.	1,800
Total par mois.	15,110 fr.
» par an.	181,320

— Tu veux donc faire un journal? demanda Thuillier avec angoisse.

— Moi, dit la Peyrade, je ne veux rien du tout; c'est à toi qu'il faut demander si tu veux être député.

— Sans aucun doute, puisque, en me poussant au conseil général, tu m'as mis cette ambition en tête. Mais pense donc, mon cher, cent quatre-vingt-un mille trois cent vingt francs à mettre dehors! Est-ce que j'ai une fortune à prendre une pareille charge?

— Oui, d'abord, répondit la Peyrade, tu pourrais à toute force, sans te gêner, supporter cette dépense, laquelle, mise en regard du but que tu prétends atteindre, n'aurait rien du tout d'exorbitant. En Angleterre, on fait bien d'autres sacrifices pour emporter un siége au Parlement. Mais, dans tous les cas, je te prie de remarquer que tous les prix dans ce devis sont cotés très-forts. Il y a même des dépenses à retrancher : ainsi, un administrateur, tu n'en auras pas besoin; toi, ancien comptable, et moi, ancien journaliste, nous nous chargerions de l'administration et la ferions par-dessous la jambe; de même, un loyer, inutile de le compter; tu as ton ancien appartement de la rue Saint-Dominique, qui n'est

pas encore loué, et qui fera un magnifique bureau de journal.

— Tout ça, dit Thuillier, c'est une économie de deux mille quatre cents francs par an.

— C'est déjà quelque chose, mais ton erreur consiste à calculer sur la dépense d'une année. A quelle époque sont fixées les prochaines élections?

— A deux mois, répondit Thuillier.

— Eh bien, pour deux mois, c'est trente mille francs qu'il t'en coûterait, et encore faudrait-il supposer que le journal ne fît pas un seul abonné.

— C'est vrai, dit Thuillier, la dépense est effectivement moins forte que je ne l'avais pensé d'abord; mais, enfin, ça te paraît donc bien indispensable, un journal?

— A ce point indispensable, que, sans cette force dans les mains, je ne me mêle pas de l'élection. Tu ne te représentes pas, mon pauvre ami, qu'en allant te loger de l'autre côté de l'eau, tu as perdu, électoralement parlant, un terrain immense. Tu n'es plus l'homme du quartier, on peut te tuer avec un mot, ce que les Anglais appellent l'*absentéisme*. Ta partie maintenant est bien autrement difficile à jouer.

— J'admets cela, répondit Thuillier; mais pour ce journal, outre l'argent, il faut un titre, un gérant, des rédacteurs.

— Le titre, nous l'avons; les rédacteurs, c'est toi et moi, et quelques jeunes gens qu'à Paris on trouve à remuer à la pelle; le gérant, j'ai un homme en vue!

— Alors, demanda Thuillier, le titre serait?

— *L'Écho de la Bièvre.*

— Mais il existe déjà une feuille de ce nom.

— C'est justement pour cela que je te conseille l'affaire. Crois-tu que je serais assez fou pour te vouloir faire fonder à neuf un journal? *L'Écho de la Bièvre!* c'est un trésor que ce titre quand il s'agit de soutenir une candidature dans le douzième. Dis un mot seulement, et ce trésor, je le mets dans tes mains.

— Comment cela? demanda Thuillier avec curiosité.

— Parbleu! en l'achetant; on l'aura pour un morceau de pain.

— Tu vois, dit Thuillier avec découragement, encore le prix d'acquisition que tu ne comptais pas!

— Tu t'arrêtes à des riens, dit la Peyrade en haussant les épaules; nous avons de bien autres difficultés à résoudre.

— D'autres difficultés? répéta Thuillier.

— Parbleu! est-ce que tu imagines, répliqua la Peyrade, qu'après ce qui s'est passé entre nous, je vais bravement m'atteler à ton élection sans savoir au juste ce qu'il m'en reviendra?

— Mais, dit Thuillier un peu étonné, je croyais que l'amitié était un échange de services.

— D'accord; mais, quand l'échange consiste à toujours mettre d'un côté et jamais rien de l'autre, l'amitié se lasse de ce partage et demande quelque chose d'un peu mieux pondéré.

— Mais, mon cher, que puis-je t'offrir autre chose que ce que toi-même tu as refusé?

— Je l'ai refusé parce qu'on me le présentait sans franchise et assaisonné à la vinaigrette de mademoiselle Brigitte; tout homme qui se respecte eût fait ce que j'ai fait. Donner et retenir ne vaut, dit un vieux dicton du Palais, et c'est précisément ce que vous faisiez.

— Moi, je crois que tu as très-mal à propos pris la mouche; mais enfin l'affaire peut se renouer.

— Soit, dit la Peyrade, mais je ne veux être subordonné ni au succès de l'élection ni aux caprices de mademoiselle Céleste. Je prétends à quelque chose de sérieux et de positif; donnant donnant; les bons comptes font les bons amis.

— Je suis parfaitement de ton avis, répondit Thuillier, et j'ai toujours été avec toi de trop bonne foi pour craindre aucune des précautions que tu voudras prendre; mais comment entends-tu tes garanties?

— J'entends que ce soit le mari de Céleste qui te patronne, et non pas Théodose de la Peyrade.

— En précipitant le plus les choses, comme l'*observait* Brigitte, il faut presque un délai de quinzaine, et, pense donc! sur huit semaines qui nous séparent de l'élection, en rester deux l'arme au bras.

— Après-demain, répondit le Provençal, nous pouvons être affichés à la mairie; dans l'intervalle des publications, il y a quelque chose de possible : ce n'est pas sans doute un de ces actes dont on

ne puisse revenir, mais c'est au moins un engagement moral et un grand pas de fait; nous pouvons passer le contrat chez ton notaire; enfin, si tu te décides à l'acquisition de ce journal, comme tu ne voudrais pas avoir à l'écurie un cheval inutile, je ne craindrai pas que tu me fausses compagnie, car, sans moi, l'arme pour toi serait trop difficile à manier!

— Mais enfin, mon cher, objecta Thuillier, si cependant cette affaire était trop onéreuse?

— Il va sans dire que tu seras juge des conditions de la vente; je n'ai, pas plus que toi, envie d'acheter chat en poche. Demain, si tu m'autorises, je ne dis pas à traiter, mais à dire que l'affaire peut te convenir, je t'aboucherai avec le vendeur, et tu ne doutes pas qu'alors je ne discute tes intérêts comme si c'étaient les miens.

— Eh bien, mon cher, dit Thuillier, va de l'avant!

— Et, aussitôt le journal acheté, nous fixerons le jour du contrat?

— Quand tu voudras, dit Thuillier, mais tu t'engages à user de toute ton influence pour le succès?

— Comme je ferais pour mon compte personnel, et ceci n'est pas tout à fait une hypothèse; car j'ai déjà reçu quelques atteintes de ma candidature possible, et, si j'étais vindicatif...

— Certainement, dit Thuillier avec humilité, tu serais un meilleur député que moi. Mais tu n'as pas l'âge légal, à ce qu'il me semble.

— Il y a une meilleure raison que cela, dit la Peyrade, tu es mon ami; je te retrouve tel que tu étais, et je tiendrai la parole que je t'avais donnée. J'aimerai à ce qu'on puisse dire de moi :

Il fait des députés, et n'a pas voulu l'être.

Maintenant, je te quitte et vais à mon rendez-vous. Demain, à midi, chez moi : j'aurai du nouveau à t'annoncer.

Qui a fait du journalisme en fera : cet horoscope est aussi sûr que celui des ivrognes.

Quiconque a goûté de cette vie fiévreusement occupée et relativement oisive et indépendante; quiconque a exercé cette suzeraineté de laquelle relèvent l'intelligence, l'art, le talent, la gloire, la vertu, le ridicule et jusqu'à la vérité même; quiconque a occupé

cette tribune qu'on élève de ses propres mains, rempli les fonctions de cette magistrature à laquelle on se nomme de son autorité; quiconque, enfin, a été un instant ce mandataire de l'opinion publique qui s'acclame à lui seul, de son vote *universel,* quand il vient à être rejeté dans la vie privée se regarde comme un exilé, comme une royauté partie pour Cherbourg; et, aussitôt que lui est faite l'occasion, de quelle ardeur il étend la main pour ressaisir sa couronne!

Par cela seul que la Peyrade, quelques années plus tôt, avait été journaliste, Étienne Lousteau venant mettre à sa disposition cette arme qui s'appelait *l'Écho de la Bievre,* quelle que fût d'ailleurs l'infériorité de la trempe, avait réveillé tous ses instincts d'homme de presse.

Le journal était tombé; la Peyrade pensa qu'il le relèverait. Les abonnés, de l'aveu même du vendeur, y avaient toujours été très-clair-semés; on exercerait sur eux un *compelle intrare* puissant et irrésistible. Dans les circonstances où se présentait l'affaire, ne pouvait-elle pas d'ailleurs être tenue pour un coup de la Providence? Menacé d'être dépossédé de sa position au barreau, le Provençal acquérait, comme nous le disions ailleurs, une nouvelle position de *fort détaché;* et, condamné peut-être à se défendre, il pourrait prendre l'offensive et exiger que l'on comptât avec lui.

Du côté des Thuillier, le journal le faisait un personnage décidément considérable; il avait plus de chance de conduire à bien l'affaire de l'élection, et en même temps, engageant leurs capitaux dans une entreprise qui, sans lui, ne pouvait être qu'un gouffre et qu'un guet-apens, il les cousait en quelque sorte à lui, et n'avait plus rien à craindre de leurs caprices et de leurs ingratitudes.

Rapidement aperçu dès la visite d'Étienne Lousteau, cet horizon avait aussitôt ébloui le Provençal, et l'on a vu la façon tranchante dont Thuillier avait été mis en demeure de se passionner pour la découverte de cette pierre philosophale.

Le prix d'acquisition fut fabuleusement insignifiant : un billet de cinq cents francs dont Étienne Lousteau ne rendit jamais trop compte aux actionnaires mit au nom de Thuillier la propriété, le titre, le mobilier et l'achalandage du journal, qu'on s'occupa aussitôt de réorganiser.

Pendant que s'opérait cette régénération, un matin, Cérizet se rendit chez du Portail, avec lequel, plus que jamais, la Peyrade était décidé à n'entamer aucun rapport.

— Eh bien, dit le petit vieux au banquier des pauvres, sait-on l'effet que l'avis transmis au bâtonnier a produit sur notre homme; l'affaire a-t-elle un peu transpiré au Palais?

— Peuh! dit Cérizet, que des relations sans doute assez fréquentes avec l'homme de la rue Honoré-Chevalier avaient placé vis-à-vis de lui sur un certain pied de familiarité, il est bien question de cela! L'anguille nous échappe encore; ni douceur ni violence ne font avec ce diable d'homme : s'il est brouillé avec le bâtonnier, il est plus que jamais en bonne odeur auprès de *ses* Thuillier. L'utilité, comme dit Figaro, rapproche les distances. Thuillier a besoin de lui pour sa candidature dans le quartier Saint-Jacques, on s'est embrassé et tout est fini.

— Et sans doute, dit du Portail sans beaucoup s'émouvoir, le mariage est fixé à une époque assez rapprochée?

— D'abord, dit Cérizet; et puis il y a une bien autre machine : cet enragé a persuadé à Thuillier d'acheter un journal; il va leur faire manger dans cette affaire une quarantaine de mille francs. L'autre, une fois enfilé, voudra rattraper son argent : je les vois donc reliés l'un à l'autre pour un temps indéfini.

— Qu'est-ce que c'est que ce journal? dit négligemment du Portail.

— Une feuille de chou qui s'appelle *l'Écho de la Bièvre,* dit Cérizet avec dédain, un journal qu'un vieux journaliste marchant sur ses tiges est parvenu à faire faire dans le quartier Mouffetard par des corroyeurs qui sont, comme vous le savez, l'industrie du quartier. Au point de vue politique et littéraire, l'affaire n'en est pas une, mais, au point de vue des Thuillier, c'est un coup de maître.

— Eh! pour une élection de localité, l'instrument n'est déjà pas si mal choisi! remarqua le rentier. La Peyrade a du talent, de l'activité, de grandes ressources d'esprit, il peut faire quelque chose de cet *Écho*. — Sous quelle bannière se présente messire Thuillier?

— Thuillier, repartit le banquier des marchés, c'est une huître,

ça n'a pas d'opinion. Jusqu'à la publication de sa brochure, il était, comme tous les bourgeois, conservateur frénétique ; mais, depuis la saisie, il a dû passer à l'opposition : sa première étape aura été le centre gauche; mais, si le vent de l'élection tourne d'un autre côté, il ira parfaitement jusqu'à la gauche extrême : l'intérêt, pour ces gens-là, voilà la mesure de leurs convictions.

— Peste! dit du Portail, cette combinaison de notre avocat pourrait s'élever jusqu'à l'importance d'un danger politique, au point de vue de mes opinions, qui sont très-conservatrices et très-gouvernementales.

Puis, par réflexion :

— Vous avez fait des journaux autrefois, ajouta-t-il, vous, *courageux* Cérizet?

— Oui, répondit l'usurier; j'en ai même dirigé un avec la Peyrade, c'était un journal du soir. Un joli métier que nous faisions-là, et dont nous avons été bien récompensés!

— Eh bien, dit du Portail, pourquoi n'en feriez-vous pas encore, du journalisme, avec la Peyrade?

Cérizet regarda du Portail d'un air étonné.

— Ah çà! dit-il presque en même temps, vous êtes donc le diable, monsieur le rentier, pour que rien ne soit caché pour vous?

— Oui, dit du Portail, je sais pas mal de choses... Mais qu'y a-t-il de précis entre vous et la Peyrade?

— Il y a que, se rappelant mon expérience du métier et ne sachant qui prendre, il est venu hier au soir m'offrir la gérance.

— Je ne le savais pas, dit le rentier, mais c'était probable. Et vous avez accepté?

— Très-conditionnellement. J'ai demandé jusqu'à tantôt pour réfléchir. Je voulais savoir ce que vous penseriez de l'offre.

— Parbleu! je pense que, du mal qu'on ne peut empêcher, il faut tirer pied ou aile; j'aime mieux vous savoir en dedans qu'en dehors de la combinaison.

— Très-bien! mais, pour m'y introduire, il y a une difficulté ; la Peyrade sait que j'ai des dettes, et il ne veut pas faire les trente-trois mille francs de cautionnement qui doivent être versés sous mon nom. Moi, je ne les ai pas; et je les aurais, que je ne voudrais

pas les mettre en prise et les exposer aux avanies de mes créanciers.

— Vous avez bien toujours, dit du Portail, une bonne partie des vingt-cinq mille francs que la Peyrade vous a remboursés il y a un peu plus de deux mois?

— Il me reste deux mille cent deux francs cinquante centimes, répondit Cérizet ; j'ai fait le compte hier; le surplus a passé à éteindre des dettes criardes.

— Alors, si vous avez payé, vous ne devez plus.

— Oui, ce que j'ai payé; mais ce que je n'ai pas payé, je le dois.

— Comment! votre passif était de plus de vingt-cinq mille francs? dit du Portail d'un ton d'incrédulité.

— Est-ce qu'on se met en faillite à moins? répondit Cérizet comme un homme qui pose un axiome.

— Je vois bien qu'il faut vous faire la somme, dit du Portail avec humeur; mais la question est de savoir si l'utilité de votre présence dans l'affaire représente un intérêt de trois cent trente mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes.

— Dame, dit Cérizet, si une fois j'étais installé auprès de Thuillier, je ne désespérerais pas de mettre bientôt la Peyrade en d'assez mauvais termes avec lui. Dans la direction d'un journal, il y a mille tiraillements inévitables, et, en étant toujours de l'avis du sot contre l'habile, j'exalterais l'amour-propre de l'un et ferais à l'amour-propre de l'autre des blessures qui bientôt leur rendraient la vie commune impossible. Ensuite, vous parliez d'un danger politique : un gérant, vous devez le savoir, quand il a l'intelligence nécessaire pour n'être pas un homme de paille, peut imprimer sourdement à l'affaire un peu de l'impulsion que l'on peut désirer.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là, répondit du Portail; mais l'échec à la Peyrade, voilà ce qui me préoccupe le plus.

— Eh bien, dit Cérizet, je crois avoir pour le démolir auprès de Thuillier un autre petit moyen assez insidieux.

— Dites-le donc! fit du Portail avec impatience; vous tournez là autour du pot comme si j'étais un homme avec lequel il y eût grand bénéfice à finasser.

— Vous vous rappelez, repartit Cérizet en s'accouchant, que dans le temps, Dutocq et moi fûmes très-intrigués de cet impertinent payement de vingt-cinq mille francs devenu tout à coup possible à la Peyrade?

— Eh bien, fit vivement le rentier, auriez-vous découvert l'origine de la somme improbable entre les mains de M. l'avocat? Est-ce que cette origine aurait quelque chose de véreux?

— Voilà! dit Cérizet.

Et il raconta dans tous ses détails l'affaire de madame Lambert, ajoutant que toutefois, après avoir chambré cette femme au greffe de la justice de paix le jour de la rencontre avec la Peyrade, il n'avait pu obtenir d'elle aucun aveu, quoique par son attitude la chère dame eût grandement confirmé toutes les présomptions de Dutocq et les siennes.

— Madame Lambert, rue du Val-de-Grâce, nº 9, chez le sieur Picot, professeur de mathématiques, dit du Portail en prenant ce renseignement en note. C'est bien, ajouta-t-il, mon cher monsieur Cérizet, revenez me voir demain.

— Mais faites attention, dit l'usurier, que je dois rendre réponse à la Peyrade dans la journée. Il est très-pressé de conclure.

— Très-bien! vous accepterez, en demandant un répit de vingt-quatre heures pour verser le cautionnement, et si, après mes informations prises, nous voyons un intérêt à ne pas faire l'affaire, vous en serez quitte pour manquer de parole; on ne va pas en cour d'assises pour cela.

Indépendamment d'une sorte de fascination inexpliquée qu'il exerçait sur son agent, du Portail ne manquait jamais une occasion de lui rappeler le point de départ quelque peu ténébreux de leurs relations.

Le lendemain, quand Cérizet se trouva en présence du rentier :

— Vous aviez deviné juste, lui dit du Portail : obligé de dissimuler l'existence de son magot, la femme Lambert, qui d'ailleurs voulait en opérer le recel à un bon intérêt, aura eu l'idée d'aller trouver la Peyrade; son extérieur de dévotion le recommandait à sa confiance, la somme a dû lui être livrée sans reçu. En quelle monnaie a été payé Dutocq?

— En dix-neuf billets de mille et en douze de cinq cents francs.

— C'est précisément cela, poursuivit du Portail, et il ne doit plus nous rester un doute. Maintenant, auprès de Thuillier, quel usage comptez-vous faire de ce renseignement?

— Je compte lui insinuer que la Peyrade, à qui il veut donner sa filleule, est criblé de dettes ; qu'il fait des emprunts usuraires et souterrains; que, pour s'acquitter, il va ronger le journal jusqu'aux os ; que cette position d'homme endetté peut éclater d'un moment à l'autre, et poser on ne peut pas plus mal le candidat qui se place sous son patronage.

— Tout cela n'est pas mal, dit du Portail, mais il y a un autre usage plus concluant et plus radical à faire de la découverte.

— Voyons, maître, dit Cérizet, je vous écoute.

— Thuillier, dit du Portail, en est encore, n'est-il pas vrai, à s'expliquer la saisie de sa fameuse brochure?

— Si fait, répondit l'usurier ; justement la Peyrade me disait hier en voulant me montrer jusqu'où allait la simplicité de Thuillier, qu'il l'avait fait donner dans la bourde la plus ridicule. L'honnête bourgeois reste persuadé que la saisie a été provoquée par M. Olivier Vinet, substitut du procureur général. Un moment, ce jeune magistrat avait aspiré à la main de mademoiselle Colleville, et, pour le brave Thuillier, les rigueurs du parquet sont une vengeance du refus que l'un de ses membres avait subi.

— A merveille ! dit du Portail ; demain, comme préparation à une autre version dont vous serez l'organe, Thuillier recevra de M. Vinet une protestation très-vive et très-accentuée contre l'abus de pouvoir auquel il a sottement ajouté foi.

— Oui? fit Cérizet avec curiosité.

— Une autre explication devra alors être cherchée, continua du Portail, et vous affirmerez à Thuillier qu'il est victime d'une affreuse machination de la police. Vous savez, la police ne sert qu'à cela, à faire des machinations?

— Parfaitement, dit l'usurier; j'ai signé vingt fois cette affirmation quand je travaillais dans les journaux républicains et que...

— Vous étiez le courageux Cérizet, interrompit du Portail. Maintenant, la machination de la police, la voici : Le gouvernement avait été très-mécontent de voir Thuillier porté, en dehors de son influence, au conseil général de la Seine; il en voulait à un citoyen

indépendant et patriote qui, dans sa candidature, s'était carrément passé de lui; il savait de plus que le grand citoyen préparait une brochure sur la matière, toujours si délicate, des finances, où ce dangereux adversaire était d'une expérience consommée. Alors, qu'a fait ce gouvernement essentiellement corrupteur? Il a circonvenu un homme dont il avait ouï dire que Thuillier prenait les conseils, et, moyennant une somme de vingt-cinq mille francs, ce qui est une bagatelle pour la police, ce perfide conseiller, sans avoir l'air d'y toucher, s'est chargé d'introduire dans la brochure deux ou trois phrases pouvant mener droit son auteur en cour d'assises. Or, le moyen que cette explication fasse un doute pour Thuillier quand il apprendra que, du jour au lendemain, la Peyrade, qui, à sa connaissance, n'avait pas un sou vaillant, a payé rubis sur l'ongle à Dutocq précisément ce chiffre même de vingt-cinq mille francs?

— Diable! fit Cérizet, le coup n'est pas mal monté. Des gens de l'espèce de Thuillier croient tout ce qu'on leur raconte de la police.

— Vous comprenez alors, poursuivit du Portail, si Thuillier aura envie de garder à ses côtés un pareil collaborateur, et s'il sera encore empressé de lui donner en mariage sa filleule.

— Vous êtes un homme fort, monsieur, dit Cérizet en donnant de nouveau son approbation; mais, je dois vous l'avouer, je ne suis pas sans quelque scrupule en présence du rôle dont il est question pour moi. La Peyrade est venu m'offrir la gérance de ce journal, et, moi, je travaillerais à l'évincer...

— Et ce bail dont il vous a dépossédé malgré les plus solennelles promesses, vous l'avez donc oublié? répondit le rentier. D'ailleurs, n'est-ce pas son bonheur que nous voulons. à cet entêté, qui se dérobe obstinément aux intentions les plus bienveillantes?

— Au fait, dit Cérizet, l'événement finira par m'absoudre, et je vais résolûment marcher dans l'ingénieuse voie que vous m'avez tracée. Mais je pense à une chose : je ne puis pas, dès les premiers jours, jeter ma révélation à Thuillier; il faut qu'elle soit préparée de longueur, et le versement du cautionnement doit être presque immédiat.

— Écoutez, monsieur Cérizet, dit du Portail avec autorité, si le mariage de la Peyrade et de ma pupille se fait, mon intention est

de reconnaître vos services, et une somme de trente mille francs sera vos épingles. Ainsi, trente mille francs d'une part, de l'autre vingt-cinq mille, ce sera juste cinquante-cinq mille francs que les combinaisons matrimoniales de votre ami la Peyrade vous auront rapportés Mais, comme dans les baraques de foire, je n'entends payer qu'en sortant. Si vous faites le cautionnement de vos deniers, je ne suis pas inquiet : vous trouverez bien une manière de l'empêcher de tomber sous la griffe de vos créanciers. Si, au contraire, mon argent est en jeu, vous n'aurez ni la même ardeur ni la même imagination pour le soustraire au péril. Arrangez-vous donc pour verser à votre compte trente-trois mille francs; en cas de succès, c'est de l'argent placé à près de cent pour cent. Voilà mon dernier mot, et je n'écoute pas d'objections.

Cérizet n'eut pas le temps d'en faire : à ce moment, la porte du cabinet de du Portail, où se passait la scène, fut brusquement ouverte, et une femme svelte et blonde, dont la physionomie respirait une douceur angélique, entra vivement dans l'appartement.

Sur ses bras, enveloppés de beaux langes blancs, reposait la forme d'un enfant au maillot.

— La! dit-elle; cette méchante Kate, elle me soutenait que ce n'était pas le docteur; je savais bien, moi, que je l'avais vu entrer! Eh bien, docteur, continua-t-elle en s'adressant à Cérizet, je ne suis pas contente de la petite, pas contente du tout; elle est pâlotte, elle a beaucoup maigri. Je crois que ce sont les dents.

Du Portail fit signe à Cérizet d'entrer dans le rôle qui lui était brusquement dévolu, et qui lui rappela celui que lui-même avait pensé un instant à se donner dans la fameuse affaire Cardinal.

— Évidemment, répondit-il donc, ce sont les dents, les enfants pâtissent toujours un peu au moment de cette crise; mais il n'y a, chère madame, aucun symptôme qui doive vous inquiéter.

— Vous croyez, docteur, reprit la folle (car le lecteur a sans doute deviné Lydie, la pupille de du Portail); mais voyez donc ses pauvres petits bras, comme ils deviennent à rien.

Et, ôtant les épingles des langes, elle mit Cérizet en présence d'un paquet de chiffons qui, pour la pauvre insensée, représentait une belle enfant blanche et rose.

— Mais non, mais non, dit Cérizet, elle a un peu maigri, c'est vrai, mais la chair est ferme, et le *facies* excellent.

— Pauvre chérie! dit Lydie en embrassant son rêve avec effusion, je la trouve mieux, en effet, depuis ce matin. Qu'est-ce qu'il faut donc lui donner, docteur? la bouillie la dégoûte et elle ne veut pas non plus de bouillon gras.

— Eh bien, dit Cérizet, une petite panade. A-t-elle du goût pour les sucreries?

— Oh! dit la folle, dont la figure s'épanouit, elle les adore; est-ce que le chocolat lui serait bon?

— Certainement, dit Cérizet; mais pas de vanille, c'est échauffant.

— Alors, ce qu'on appelle du chocolat de santé, dit Lydie avec toutes les intonations de la mère de famille écoutant comme un dieu le médecin qui la rassure. — Mon oncle, ajouta-t-elle en s'adressant à du Portail, sonnez donc Bruneau pour qu'il aille tout de suite en chercher quelques livres chez Marquis.

— Bruneau vient de sortir, répondit le rentier; mais ça n'est pas pressé : dans la journée, il ira.

— Tenez, elle s'endort, dit Cérizet, qui n'était pas fâché de mettre fin à cette scène où, malgré sa nature racornie, il ne laissait pas de trouver quelque chose de pénible.

— C'est vrai, dit la folle en rajustant les langes et en se levant, je m'en vais la coucher. Adieu, docteur, vous êtes bien gentil de venir quelquefois sans qu'on vous envoie chercher; si vous saviez comme les pauvres mères sont malheureuses, et combien, avec deux ou trois paroles, vous leur faites de bien!... Ah! la voilà qui crie maintenant...

— C'est tout simple, dit Cérizet, elle tombe de sommeil; elle serait bien mieux dans son berceau.

— Ah! je m'en vais lui jouer cette sonate de Beethoven que petit père aimait tant; c'est étonnant comme cela calme. Adieu, docteur, dit-elle encore une fois en s'arrêtant au seuil de la porte; adieu, bon docteur!

Et elle lui envoya un baiser.

Cérizet restait tout ému.

— Vous voyez, dit du Portail, si ce n'est pas un ange; jamais

de méchanceté, jamais une parole aigre. De la tristesse quelquefois, mais toujours du souci prenant sa source dans la sollicitude maternelle; c'est ce qui donne aux médecins l'assurance que la réalité, venant se substituer à sa perpétuelle hallucination, pourrait lui rendre la raison. Eh bien, voilà cependant ce que ce sot de la Peyrade refuse, avec l'accompagnement d'une dot magnifique! Mais il faudra qu'il y passe, ou j'y perdrai mon nom. Tenez, ajouta-t-il en entendant quelques accords de piano, écoutez, quel talent! Des folles de cette espèce, mais il y a cent mille femmes lucides qui ne les valent pas et qui ne sont plus raisonnables qu'en surface.

Quand la sonate de Beethoven, exécutée avec une âme et une perfection de nuances qui remplirent le commis greffier d'admiration, fut arrivée à sa dernière mesure :

— Je suis de votre avis, monsieur, dit-il, la Peyrade refuse un ange, un trésor, une perle, et, si j'étais à sa place... Mais nous l'amènerons à vos fins. Maintenant, ce n'est plus avec du zèle que je veux vous servir, c'est avec de la passion, du fanatisme.

Comme Cérizet achevait ce serment de fidélité hors de la pièce où l'avait reçu du Portail, il entendit une voix de femme qui n'était pas celle de Lydie.

— Il est dans son cabinet, ce cher commandeur? disait cette voix avec un léger accent étranger.

— Oui, madame; mais entrez au salon, monsieur n'est pas seul, je vais aller le prévenir.

Ici, c'était la voix de Kate, la vieille gouvernante hollandaise.

— Tenez, passez par ici, dit vivement du Portail à Cérizet.

Et il lui ouvrit une porte dérobée qui, par un corridor noir, le mena directement sur l'escalier.

L'article par lequel la nouvelle rédaction d'un journal se met pour la première fois en rapport avec le public, la *profession de foi,* comme on dit en style technique, est toujours d'un enfantement laborieux et difficile. Dans le cas particulier, il fallait du même coup, sinon poser encore, au moins laisser pressentir la candidature de Thuillier. Le projet de ce manifeste, après qu'il eut été rédigé par la Peyrade, fut donc très-longuement discuté. Le débat se passait en présence de Cérizet, qui, d'après les conseils

de du Portail, avait pris possession de la gérance; toutefois, il n'avait pas encore versé le cautionnement, profitant en ceci de la latitude que l'administration, en cas de changement de propriété, est dans l'usage d'accorder pour l'accomplissement de cette formalité

Habilement attisée par le maître fourbe, qui tout d'abord se constitua le flatteur de Thuillier, cette discussion, en plus d'un moment, devint orageuse et tourna à l'aigre; mais, comme, par l'acte de société, le dernier mot était laissé à la Peyrade pour tout ce qui concernait la rédaction, il finit par envoyer d'autorité à l'imprimerie l'article tel qu'il l'avait écrit.

Thuillier fut outré de ce qu'il appelait un abus de pouvoir, et, le lendemain, se trouvant seul avec Cérizet, en s'empressant de verser dans le sein du fidèle gérant ses douleurs et ses amertumes, il lui offrit une occasion toute faite et toute naturelle d'opérer le placement de la révélation calomnieuse complotée avec l'homme de la rue Honoré-Chevalier.

L'insinuation fut présentée avec un art et avec une mesure dont un plus fin que Thuillier eût été la dupe. Cérizet se donna l'air d'avoir peur du secret que lui avaient arraché l'entraînement de son zèle et une certaine sympathie commandée par *l'élévation d'esprit et de caractère qui tout d'abord frappait dans Thuillier.* Celui-ci rassura le traître en lui promettant que, d'aucune façon, il ne serait mêlé dans l'explication que pourrait amener sa confidence. Thuillier serait censé avoir été informé par un autre côté, et, au besoin, il ferait planer le soupçon sur Dutocq. Laissant le dard dans la plaie, Cérizet sortit pour quelques dispositions nécessaires au règlement définitif de l'affaire du cautionnement.

La scène se passait au journal. Depuis l'acquisition qu'il en avait faite, Thuillier, arrivant au bureau deux heures plus tôt qu'il n'était nécessaire, passait là sa journée, fatiguant tout le monde de son activité *ardélione;* le soir, il y revenait, il y aurait presque couché; et, dans le peu d'instants où il pouvait être entrevu par les siens, c'était, sur la fatigue que lui laissait la multiplicité de ses occupations, des doléances à faire craindre qu'il ne succombât sous le fardeau et ne finît par compromettre sa santé.

Bourrelé de la terrible révélation, Thuillier ne put rester en

place; il avait besoin de se confier, de prendre langue sur l'attitude qui lui était commandée par une si infernale découverte. Il envoya donc chercher une voiture, et, un quart d'heure plus tard, il avait tout confié à son Égérie, c'est-à-dire à Brigitte, sa bien-aimée sœur.

Brigitte s'était très-vivement prononcée contre toutes les déterminations prises par Thuillier durant les quelques jours qui venaient de s'écouler. D'aucune façon d'abord, fût-ce dans l'intérêt de la députation, elle n'aurait voulu que l'on renouât avec la Peyrade. Elle avait avec lui des torts, grande raison pour lui en vouloir. Puis, dans le cas où cet intrigant, comme elle l'appelait, viendrait à épouser Céleste, la crainte de voir amoindrir son autorité lui créant une sorte de seconde vue, elle avait fini par avoir l'instinct de toutes les noires profondeurs du caractère du Provençal, et avait déclaré qu'à aucun prix, dans tous les cas, elle ne ferait avec lui ménage commun.

Forcené d'ambition électorale, Thuillier avait passé outre; plus tard, il espérait faire revenir sa sœur de ses préventions. Mais, quand ensuite était arrivée la question du journal, il avait trouvé chez Brigitte une opposition dont la vivacité avait été jusqu'à l'amertume :

— Ruine-toi, mon cher, avait-elle dit à Thuillier, tu en es le maître; ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour!

Toutefois, l'acquisition consommée, quand Brigitte s'était vue consultée sur plusieurs détails d'administration où apparaissait pour elle un nouvel emploi de ses ardeurs ménagères; quand elle avait eu à sa nomination deux places de plieuses; qu'elle avait pu transformer en garçon de bureau Coffinet, son concierge de la rue Saint-Dominique, dont, au moyen de ce cumul, elle reduisit *la porte* de deux cents francs; quand elle avait été chargée d'acheter du calicot pour les rideaux de la salle de rédaction, des lampes, des pelles et pincettes, et qu'elle avait reçu la mission d'aller de temps en temps donner son coup d'œil à la manière dont s'opéraient le lavage des écritoires, le balayage des bureaux et autres menus détails d'ordre et de propreté, elle avait considérablement rabattu de sa mauvaise humeur : de telle sorte qu'en écoutant la confidence de son frère, ce ne fut pas par des reproches, mais par

une sorte de chant de triomphe, célébrant l'accroissement probable de son pouvoir, qu'elle l'accueillit.

— Tant mieux! s'écria-t-elle, qu'on sache enfin que c'est un mouchard! Je m'en étais toujours doutée, ce cagot-là! Flanque-le à la porte sans explication. *Nous n'avons* pas besoin de lui pour faire le journal. Ce M. Cérizet, qui, d'après ce que tu dis, est un homme si bien, nous trouvera un autre rédacteur. D'ailleurs, en partant, madame de Godollo m'avait promis de m'écrire; aussitôt que nous serons en correspondance, c'est elle qui ne sera pas embarrassée de nous indiquer quelqu'un! Notre pauvre Céleste, un joli poulet que nous allions lui donner là!

— Tu vas! tu vas! répondit Thuillier; la Peyrade, ma chère, n'est qu'accusé, il faut d'abord l'entendre; et puis il y a un acte qui nous lie.

— Ah! très-bien, dit Brigitte. Je vois ton affaire; tu te laisseras encore entortiller; un acte avec un mouchard,... comme s'il y avait des actes avec ces gens-là!

— Voyons! du calme, ma bonne Brigitte, repartit Thuillier, il ne faut pas ici faire de coup de tête. Certainement, si la Peyrade ne fournit pas une justification, mais, là, claire, catégorique et probante, je suis décidé à rompre, et je te montrerai que je ne suis pas une poule mouillée; mais Cérizet lui-même n'a pas de certitude, ce sont de simples inductions, et je venais seulement te consulter pour savoir si je devais ou non provoquer une explication?

— Il n'y a pas de doute, dit Brigitte, il en faut une et à fond, ou je te renie pour mon frère.

— Cela suffit, dit Thuillier en sortant avec solennité, et tu verras si nous sommes faits pour nous entendre.

L'installation de *l'Écho de la Bièvre* dans l'appartement de la rue Saint-Dominique-d'Enfer était encore fort incomplète, car elle avait dû être fort précipitée; l'ancien local, situé rue des Noyers, dans une maison de la plus piètre apparence, n'avait pas paru un moment habitable, et, dans la reconnaissance du mobilier qui avait figuré à l'acte d'acquisition, il s'était rencontré pour Thuillier bien de la déception.

Ce mobilier pouvait s'inventorier de la manière qui suit :

1° Trois tables en bois noirci;

2° Six chaises garnies de leur paille ou peu s'en faut, comme le fameux luth de Bologne immortalisé par Molière;

3° Un casier également en bois noir, servant au classement, par numéros, de la collection du journal;

4° Une fontaine de grès recouverte d'une chemise d'osier, meuble à peu près passé de mode, mais pouvant largement contenir six voies d'eau;

5° Trois chandeliers et une paire de mouchettes, l'éclairage dans l'ancienne administration de *l'Écho de la Bièvre* ne s'élevant pas même à la hauteur de la bougie de l'*Aurore;*

6° Une carafe et deux verres;

7° Neuf bouteilles vides, dont plusieurs, à en croire l'étiquette imprimée, auraient contenu du *vrai* rhum de la Jamaïque et de la *véritable* absinthe suisse.

Mais ce qui achevait de donner son cachet à l'établissement et faisait un peu mentir le fameux proverbe arrangé par Léon de Lora : *Les cordonniers sont toujours les plus mal* CHAUFFÉS, dans une armoire de la salle de rédaction apparut un magnifique approvisionnement de mottes, mottes du plus gros calibre, sèches, compactes, résistantes; de la marchandise, en un mot, de premier choix, et laissant bien voir que les actionnaires-fondateurs avaient passé par là.

Cet inventaire fait, après le premier quart d'heure de désappointement, Thuillier avait bien vu qu'il fallait aviser, et, s'élançant dans un cabriolet, il s'était fait conduire rue Chapon. Le lendemain, une des pièces du nouvel appartement sur la porte de laquelle un peintre avait reçu l'ordre d'écrire les mots sacramentels : *Bureau et caisse,* était coupée par un compartiment garni à hauteur d'appui d'un grillage en laiton; des deux côtés du guichet par où devait passer l'argent des abonnements, et, par les soins de Brigitte, avait été disposée sur des tringles une garniture de percaline verte.

Dans la salle de rédaction, également annoncée par une inscription sous laquelle on lisait en plus petits caractères : *Le public n'entre pas ici,* une douzaine de chaises en merisier, un pupitre en chêne à écrire debout et une grande table oblongue non encore recouverte du tapis de serge verte que mademoiselle Thuillier

s'était chargée de trouver d'occasion, un cartonnier, une pendule dite *cartel* pendue au mur et imitant la sonnerie des horloges de village; plus, deux vieilles cartes dressées par Samson, *géographe de Sa Majesté*, formaient un ameublement provisoirement très-suffisant.

Du reste, au moment où Thuillier, de retour de sa conférence avec Brigitte, entra dans la salle de rédaction, la dernière consécration venait d'être donnée à l'établissement du journal : un apprenti de l'imprimerie entrait apportant une rame de papier à lettres ayant en tête le nom et l'adresse de *l'Écho*. Jusqu'à la tête de lettre imprimée, on ne peut pas dire qu'un journal existe. La tête de lettre, c'est en quelque sorte son baptême : c'est pour cela que tous les fondateurs de feuilles publiques débutent par cette préoccupation symbolique; ils ont toujours peur que leur création ne meure sans avoir été ondoyée.

Thuillier trouva la Peyrade à son poste de rédacteur en chef; mais, dans le quart d'heure, l'avocat se voyait assez embarrassé de la haute main qu'il s'était réservée sur le choix des articles et sur celui des rédacteurs. Toujours poussé par sa famille, et comme conséquence de sa nomination au comité de lecture de l'Odéon, Phellion était venu s'offrir pour la rédaction des articles *théâtre*.

— Mon cher monsieur, dit-il en s'adressant à la Peyrade, après avoir demandé à Thuillier des nouvelles de sa santé, j'ai beaucoup suivi les spectacles dans ma jeunesse; les jeux de la scène, pendant la durée de mon assez longue carrière, ont continué à avoir pour moi un attrait particulier, et les cheveux blancs qui couronnent aujourd'hui mon front ne me paraissent pas être un obstacle à ce que je fasse profiter votre intéressante publication du fruit de mes études et de mon expérience. Comme membre du comité de lecture du théâtre de l'Odéon, je me suis d'ailleurs retrempé aux sources nouvelles, et, si j'étais bien sûr de votre discrétion, j'irais jusqu'à vous confier que, dans mes papiers, il ne serait pas impossible de retrouver une certaine tragédie de *Sapor* qui, dans mes belles années, me valut quelques succès de lecture dans les salons.

— Eh bien, mais, répondit la Peyrade tâchant à dorer le refus qu'il allait être obligé de formuler, pourquoi ne pas essayer main-

tenant de la représentation? Nous pourrions vous aider dans cette tentative.

— Certainement, dit Thuillier, un directeur de théâtre auquel nous recommanderons l'ouvrage...

— Non, répondit Phellion. D'abord, comme membre du comité de lecture de l'Odéon, ayant à apprécier les autres, il ne saurait me convenir de descendre moi-même dans l'arène. Je suis un vieil athlète dont le rôle est de juger les coups qu'il ne peut plus porter lui-même. En ce sens, la critique est tout à fait de ma compétence, d'autant mieux que j'ai, sur la manière de rédiger un feuilleton théâtral, des aperçus que je crois nouveaux. Le *Castigat ridendo mores* doit être, selon mes faibles lumières, la grande loi, disons mieux, la seule loi du théâtre. Je me montrerais donc impitoyable pour ces œuvres, purs enfants de l'imagination, auxquelles la moralité n'a aucune part, et que la prudence de la mère de famille...

— Pardon, dit la Peyrade, si je vous interromps; mais, avant de vous laisser prendre la peine de développer votre poétique, je dois vous avouer que, pour le feuilleton des théâtres, nous avons déjà des engagements pris.

— Ah! c'est différent, répondit Phellion; un honnête homme n'a que sa parole.

— Oui, dit Thuillier, nous avons quelqu'un; nous étions loin d'espérer que vous viendriez nous offrir votre honorable collaboration.

— Eh bien, dit Phellion devenu intrigant, — car dans l'atmosphère du journal il y a je ne sais quoi qui porte à la tête, à celle des bourgeois surtout, — puisque vous voulez bien croire que ma plume serait susceptible de vous rendre quelques services, peut-être, données en *variétés,* des pensées détachées sur différents sujets, et que pour cette raison je n'ai pas hésité à qualifier de *diverses* seraient de nature à présenter un certain intérêt.

— Oui, dit la Peyrade avec une malice dont Phellion ne s'aperçut pas, des pensées, surtout si c'était dans le genre de la Rochefoucauld ou de la Bruyère. — Qu'en penses-tu toi-même, Thuillier? ajouta-t-il.

Il s'était réservé de laisser, le plus souvent qu'il lui serait possible, à M. le propriétaire la responsabilité des refus.

— Mais j'imagine, dit Thuillier, que des pensées, surtout si elles sont détachées, cela ne doit pas se suivre beaucoup.

— Évidemment, répondit Phellion, qui dit pensées détachées implique l'idée d'un grand nombre de sujets sur lesquels l'auteur promène sa plume sans avoir la prétention de former un tout.

— Alors, dit la Peyrade, vous signeriez en toutes lettres?

— Oh! non, repartit Phellion épouvanté; je n'aimerais pas à me donner ainsi en spectacle.

— Cette pruderie, que du reste je comprends et que j'approuve, répondit la Peyrade, tranche tout à fait la question : la pensée est un genre tout à fait individuel qui demande impérieusement à être personnifié dans un nom. Vous le sentez vous-même : *Pensées diverses, par M. Trois-Étoiles,* cela ne dit rien au public.

Voyant que Phellion se disposait à faire quelques objections, Thuillier, qui avait hâte d'en venir aux mains avec le Provençal, prit le parti de trancher dans le vif.

— Mon cher Phellion, dit-il donc, je vous demande bien pardon si nous ne jouissons pas plus longtemps du plaisir de votre conversation, mais nous avons à causer avec la Peyrade d'un article très-important, et, dans les journaux, ce diable de temps passe si vite! Si vous voulez bien, nous remettrons la question à un autre jour... Madame Phellion va bien?

— Parfaitement, répondit le grand citoyen, qui se leva sans paraître blessé du congé. A quand le premier numéro? ajouta-t-il. Il est très-attendu dans l'arrondissement.

— Demain, je pense, dit Thuillier en le reconduisant, notre profession de foi paraîtra; et il est temps, car, avec ce vieux fonds de cartons qu'en style de journaliste nous appelons des *ours,* nous ne tarderions pas à mettre en fuite les abonnés. Du reste, mon cher, vous recevrez le journal; et à bientôt, n'est-ce pas? Apportez-nous toujours le manuscrit; le point de vue de la Peyrade est peut-être un peu absolu.

Ce baume jeté sur la plaie, et Phellion sorti, Thuillier sonna le garçon de bureau.

— Vous reconnaîtrez bien ce monsieur qui sort? dit le frère de Brigitte.

— Oui, m'sieu, il a une assez drôle de boule pour ça; et puis,

c'est M. Phellion; est-ce que je ne lui ai pas tiré le cordon plus de deux cents fois!

— Eh bien, quand il viendra, ni moi ni M. de la Peyrade n'y serons jamais. Souvenez-vous de cette prescription, elle est de rigueur; maintenant, laissez-nous.

— Diable! dit la Peyrade lorsque les deux associés furent seuls, comme tu mènes les ennuyeux! Prends garde, cependant! dans le nombre, il peut se trouver des électeurs, et tu as bien fait de dire à Phellion qu'on lui enverrait le journal, il a dans le quartier son importance.

— Allons donc! dit Thuillier, est-ce que nous pouvons ainsi laisser dévorer notre temps par tous les songe-creux qui viendront nous offrir leur collaboration? Ce n'est pas, du reste, une défaite que j'ai donnée à Phellion, nous avons effectivement à causer, et à causer très-sérieusement : ainsi prends un siége et écoute!

— Sais-tu, mon cher, répliqua la Peyrade en riant, que le journalisme fait de toi quelque chose de très-solennel? *Prends un siége, Cinna!* Auguste n'a pas dû le dire autrement.

— Les Cinnas, malheureusement, dit Thuillier, sont beaucoup plus communs qu'on ne pense.

Il était encore sous le coup de l'engagement pris avec Brigitte et se proposait d'être poignant d'ironie; le sabot conservait la violente rotation que lui avait imprimée le coup de fouet de la vieille fille.

La Peyrade prit place auprès de la table ronde. Comme il ne laissait pas d'être intrigué, pour se donner une contenance, s'emparant des grands ciseaux qui servent pour les emprunts de rédaction toute faite de journal à journal, il se mit à déchiqueter une feuille de papier sur laquelle, du fait de Thuillier, s'entrevoyait une tentative d'article non suivie d'exécution.

Le Provençal assis, Thuillier ne commença pas encore, il se leva et se dirigea vers la porte restée entre-bâillée et qu'il voulait fermer. Mais, au contraire, l'ouvrant toute grande, parut Coffinet.

— Monsieur, dit-il à la Peyrade, veut-il recevoir deux dames qui désirent lui parler?

— Qu'est-ce que c'est que ces dames? demanda l'avocat.

— Deux dames très-bien mises, ça a l'air de la mère et la fille : la fille n'est pas à dédaigner.

— Veux-tu qu'on les introduise, dit la Peyrade à Thuillier, ou que j'aille les recevoir dans l'antichambre?

— Puisqu'on a dit que tu étais là, qu'on les fasse entrer, répondit Thuillier; mais tâche de les expédier promptement.

Et le propriétaire de *l'Écho de la Bièvre* se mit à se promener à grands pas, les mains derrière le dos : il y avait alors du Napoléon dans son attitude.

Le jugement de Coffinet sur la toilette des deux visiteuses, qui eurent alors accès dans le bureau, était fortement sujet à révision. Une femme est bien mise, non pas quand elle porte des choses riches et cossues, mais, quand dans sa toilette, qui d'ailleurs peut être d'une extrême simplicité, se remarque une secrète harmonie de formes et de couleurs qui lui approprie étroitement sa gracieuse enveloppe. Or, un chapeau à passe très-courte, dit *bibi* (style de l'époque), ombragé de follettes et tellement rejeté en arrière, qu'il paraissait plutôt destiné à protéger les épaules qu'à servir d'encadrement au visage; un immense cachemire français, porté avec la gaucherie et l'inexpérience d'une jeune mariée; une robe de soie écossaise à grands quadrilles et à triple étage de volants; beaucoup trop de chaînes et de breloques, quoique d'ailleurs le gant et la chaussure fussent irréprochables, voilà ce qui constituait le costume de la plus jeune des deux dames. Quant à l'autre, que remorquait en quelque façon sa fringante compagne, courte, épaisse de taille, le teint haut en couleur, elle était vêtue d'une robe, d'un châle et d'un chapeau où tout d'abord un œil exercé eût reconnu, sinon la provenance du *Temple,* à tout le moins un certain aspect de seconde main. C'est toujours par ce procédé économique que sont parées les mères d'actrices dont la Peyrade avait sous les yeux un type inénarrable; condamnés à faire le service de deux générations, les objets dont elles s'habillent, contre leur cours naturel, remontent des descendants aux ascendants.

Avançant gracieusement deux chaises :

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda la Peyrade.

— Monsieur, répondit la plus jeune des visiteuses, qui sans façon était entrée la première, je me présente sous les auspices d'un de vos confrères du Palais, M. Minard, avocat.

— Ah! très-bien, fit le Provençal; et quel est l'intérêt qu'il recommande à mon attention?

— Monsieur, je suis artiste dramatique, et j'ai fait dans ce quartier-ci mes premières armes, ce qui me laisse espérer que le journal de la localité voudra bien m'être favorable; je sors du théâtre du Luxembourg, où, pendant quelque temps, j'ai tenu les rôles de jeune première.

— Et vous êtes maintenant?

— Aux Folies, monsieur, où je suis engagée pour les Déjazet.

— Aux Folies? répéta la Peyrade d'un ton qui demandait une explication.

— Aux Folies-Dramatiques, dit en souriant d'un air agréable madame Cardinal, que le lecteur n'a pas manqué de reconnaître; ces demoiselles ont comme ça l'habitude de raccourcir les noms; aux Délassements-Comiques, elles vous disent les *Délass-Com;* moi, je leur z'ai toujours dit : « C'est très-mauvais genre; dans le commerce, au contraire, on allonge plutôt qu'on ne raccourcit. Ainsi dans le *poisson,* par exemple, on ne vous dira pas la raie tout court, on vous dit : *La raie, la raie tout en vie.* Moi, je trouve que ça fait beaucoup mieux. »

— Ma mère! dit la jeune première avec une sécheresse d'autant plus impérieuse, qu'entraînée par un reste d'habitude madame Cardinal, en faisant sa citation, avait pris quelque chose de son ancienne intonation de marchande de marée.

— Et vous débutez prochainement? demanda la Peyrade.

— Oui, monsieur, dans une pièce féerie où j'ai cinq costumes : un rôle de page, un petit tambour des pupilles de la garde impériale, une grande coquette, une Dugazon corset, et celui de la fée Lilas, où je parais au dénoûment au milieu des flammes du Bengale.

— Eh bien, mademoiselle, dit la Peyrade, je recommanderai au rédacteur chargé des théâtres de s'occuper spécialement de vos débuts.

— Pas vrai, monsieur, dit câlinement madame Cardinal, on l'encouragera? C'est si jeune! d'abord, c'est pas pour dire, mais je puis le certifier, elle travaille jour et nuit.

— Ma mère! dit Olympe avec autorité, on me jugera; il suffit que monsieur veuille bien me promettre qu'on donnera quelque

attention à mes débuts... Aux Folies, il y a beaucoup de pièces dont ces messieurs ne rendent pas compte; mais, je le répète, étant enfant du quartier...

— Très-bien, mademoiselle! dit la Peyrade d'un ton définitif. Mon confrère Minard se porte bien?

— Mais oui, il a passé hier la soirée chez nous à me faire répéter mes rôles.

— Vous lui transmettrez, je vous prie, mes compliments, dit la Peyrade en reconduisant les deux visiteuses.

Olympe Cardinal sortit la première, comme elle était entrée, laissant entre elle et sa mère, qui avait peine à la suivre, une distance d'une vingtaine de pas.

— Hein! dit la Peyrade à Thuillier en revenant, que dis-tu de M. Minard, un des prétendants à la main de Céleste? en voilà un qui prend les délais en patience!

— Nous n'y sommes pour personne! cria Thuillier au garçon de bureau en fermant la porte et en poussant le verrou. Maintenant, mon cher, ajouta-t-il en s'adressant à la Peyrade, nous allons causer. — Mon cher, dit Thuillier en entamant par l'ironie, — il avait entendu dire que rien n'était plus renversant pour un adversaire, — j'ai appris quelque chose qui te fera plaisir : je sais maintenant pourquoi *ma* brochure a été saisie.

Et il regarda fixement la Peyrade.

— Parbleu! dit celui-ci du ton le plus naturel, elle a été saisie parce qu'on voulait la saisir. On y a cherché et on y a trouvé, attendu que cela se trouve toujours quand on le veut, ce que MM. les gens du roi appellent *des doctrines subversives*.

— Non, tu n'y es pas, répondit Thuillier; la saisie était préparée, concertée, complotée d'avance.

— Entre qui? demanda la Peyrade.

— Entre ceux qui voulaient tuer la brochure et les misérables qui avaient promis de la livrer.

— Dans tous les cas, ceux qui achetaient, reprit l'avocat, ne faisaient pas un fameux marché; car, même persécutée, je ne vois pas que ton œuvre ait fait beaucoup de bruit.

— Mais ceux qui vendaient? repartit Thuillier avec un redoublement d'ironie.

— Ceux qui vendaient, répondit la Peyrade, c'étaient les plus habiles.

— Oh! je sais, dit Thuillier, que tu fais un grand cas de l'habileté; mais permets-moi de te dire que la police, dont la main est pour moi évidente dans tout ceci, ne passe pas pour jeter son argent par la fenêtre.

Et il regarda de nouveau la Peyrade.

— Ainsi, reprit l'avocat sans sourciller, tu aurais découvert que la police avait maquignonné par avance l'étouffement de ta brochure?

— Oui, mon cher, et je sais même positivement la somme payée à la personne qui s'était chargée de cette honnête combinaison.

— La personne, dit la Peyrade, en y pensant un peu, il ne serait pas impossible que je la connusse aussi; quant à la somme, je n'en sais pas un mot.

— Eh bien, le chiffre, moi, je puis te le dire : vingt-cinq mille francs, fit Thuillier en accentuant vivement, voilà ce qui a été payé au Judas.

— Permets, mon cher, vingt-cinq mille francs, c'est beaucoup d'argent. Je ne le nie pas, tu es un homme important; cependant, tu n'es pas pour le gouvernement un épouvantail à lui faire faire de pareils sacrifices. Vingt-cinq mille francs, c'est ce qu'on donnerait pour la suppression d'un de ces fameux pamphlets dirigés contre l'administration de la liste civile; mais notre élucubration financière n'avait pas cette portée, et une pareille somme, empruntée au chapitre des fonds secrets uniquement pour le plaisir de te faire une niche, cela me paraît un peu fabuleux!

— C'est qu'apparemment, reprit Thuillier avec aigreur, l'honnête entremetteur avait intérêt à exagerer ma valeur; ce qu'il y a de sûr, c'est que ce monsieur avait une dette de vingt-cinq mille francs qui le gênait beaucoup, et, quelque temps avant la saisie, le même monsieur s'est trouvé tout à coup en mesure de se libérer; à moins que tu ne saches me dire où il avait pris cet argent, la conséquence, il me semble, n'est pas difficile à tirer pour toi.

A son tour, la Peyrade regarda fixement Thuillier.

— Monsieur Thuillier, lui dit-il en élevant la voix, pour sortir des généralités et des énigmes, cette personne, me ferez-vous le plaisir de me la nommer ?

— Eh bien, non, dit Thuillier en frappant sur la table, je ne la nommerai pas, à cause des sentiments d'estime et d'affection qui nous ont unis autrefois; mais vous m'avez compris, monsieur de la Peyrade !

— Au fait, dit le Provençal d'une voix que l'émotion altérait, j'aurais bien dû me douter qu'en introduisant ici un serpent je ne serais pas longtemps sans être souillé par son venin... Pauvre sot, tu ne vois pas que c'est une calomnie de Cérizet dont tu te fais l'écho !

— Il ne s'agit pas de Cérizet, qui m'a dit au contraire de toi un bien immense; mais réponds : comment, n'ayant pas un sou la veille, et je suis payé pour le savoir, le lendemain t'es-tu trouvé en position de solder à Dutocq la somme ronde de vingt-cinq mille francs ?

La Peyrade réfléchit un moment.

— Non, dit-il, ce n'est pas Dutocq qui a parlé; il n'est pas homme à se mettre sur les bras un ennemi de ma taille sans y avoir un bon intérêt. L'infâme dénonciateur, c'est Cérizet, aux mains duquel j'ai arraché ta maison de la Madeleine; c'est Cérizet que ma longanimité est allée chercher sur son fumier pour le mettre en possession d'une situation honorable; c'est ce misérable pour lequel un bienfait n'est qu'un encouragement à une trahison de plus. Tiens ! si je te disais ce que c'est que cet homme, je soulèverais ton cœur de dégoût; dans la sphère de l'infamie, il a découvert des mondes...

Thuillier eut cette fois la réplique habile.

— Je ne sais pas ce que c'est que Cérizet, répondit-il, je ne le connais que par toi, qui me l'as présenté comme un gérant offrant toute espèce de garanties; mais, quand il serait plus noir que le diable, à supposer que la découverte me vînt de lui, cela, mon garçon, ne te rendrait pas plus blanc.

— Sans doute, dit la Peyrade, j'ai eu tort de le mettre en rapport avec toi, mais nous avions besoin d'un homme qui sût les affaires de journaux, et il avait cette valeur pour nous. Peut-on

sonder jamais les profondeurs de pareilles âmes? Je le croyais corrigé. Un gérant, après tout, m'étais-je dit, c'est de la chair à prison, une machine à signatures. J'avais cru trouver en lui au moins l'étoffe d'un homme de paille; je m'étais trompé, ce ne sera jamais qu'un homme de boue.

— Tout cela est bel et bon, dit Thuillier, mais les vingt-cinq mille francs qui se sont trouvés si fort à propos en ta possession, d'où te venaient-ils? Voilà ce que tu oublies toujours de m'expliquer.

— Mais raisonne donc un peu, répondit la Peyrade : un homme de ma valeur puisant dans les caisses de la police et pauvre à ne pouvoir jeter à la face de ta harpie de sœur les dix mille francs dont elle me demandait compte avec l'insolence dont tu as été témoin!...

— Mais enfin, dit Thuillier, si l'origine de cet argent est honnête, comme je ne demande pas mieux que de le croire, qui t'empêche de m'en donner connaissance?

— Je ne le puis pas, répondit l'avocat; l'origine de cet argent est un secret que j'ai reçu comme avocat.

— Allons donc! tu m'as dit toi-même que les statuts de votre ordre vous défendaient de vous mêler d'affaires.

— Mettons, dit la Peyrade, que j'aie fait quelque chose qui ne soit pas absolument régulier, il serait étrange, après ce que j'ai risqué pour toi, que tu eusses le front de me reprocher...

— Mon pauvre ami, tu cherches à détourner les chiens, mais tu ne me feras pas perdre la piste. Tu veux garder ton secret, garde-le; moi, je suis maître de ma confiance et de mon estime, et, en te payant le dédit stipulé dans notre acte, je reprendrai la disposition du journal.

— Ainsi, tu me chasses! s'écria la Peyrade. L'argent que tu as mis dans cette affaire, tes chances à la députation, tout cela sacrifié sur une imputation d'un Cérizet!

— D'abord, répondit Thuillier, en fait de rédacteur en chef, pour te remplacer il s'en trouve, mon cher! On l'a dit il y a longtemps : il n'y a pas d'homme indispensable. Quant à la députation, plutôt n'y arriver jamais que la devoir au concours de quelqu'un qui...

— Achève! dit Théodose en voyant que Thuillier hésitait, ou plutôt tais-toi, car tout à l'heure tu vas rougir de tes soupçons et me demander pardon à genoux.

Le Provençal avait compris que, sans une confession à laquelle il fallait se résoudre, l'influence et l'avenir qu'il avait ressaisis allaient lui manquer sous les pieds.

Reprenant la parole avec solennité :

— Tu te souviendras, mon cher, dit-il, que tu as été sans pitié, et qu'en me soumettant à une sorte de torture morale tu m'as mis dans la nécessité de révéler un secret qui n'était pas le mien.

— Va toujours! répondit Thuillier; je prends sur moi toute la responsabilité : fais-moi voir clair dans ces ténèbres, et je serai le premier à reconnaître mes torts.

— Eh bien, dit la Peyrade, ces vingt-cinq mille francs sont les économies d'une servante qui est venue me prier de les prendre en lui en payant l'intérêt.

— Une servante qui a vingt-cinq mille francs d'économies! fichtre! il paraît qu'elle servait dans une bonne maison...

— Au contraire, elle est la gouvernante d'un vieux savant infirme, et c'est justement à cause de l'invraisemblance de cette somme entre ses mains qu'elle a tenu à faire dans les miennes une sorte de fidéicommis.

— Ma foi, mon ami, dit Thuillier d'un ton léger, nous étions embarrassés pour avoir des romans-feuilletons, mais, avec toi, je ne serais plus inquiet. On peut dire qu'en voilà, de l'imagination!

— Comment! dit vivement la Peyrade, tu ne me crois pas?

— Non, je ne te crois pas : vingt-cinq mille francs d'économies au service d'un vieux savant! mais c'est aussi croyable que l'officier de *la Dame blanche* achetant un château de ses épargnes.

— Mais si je te prouve la vérité de mon explication, si je te la fais toucher au doigt?

— Dans ce cas, comme saint Thomas, je baisserai pavillon devant l'évidence; mais tu me permettras d'attendre, mon noble ami, que tu aies fait cette preuve.

Thuillier se trouvait superbe :

— Je donnerais bien deux louis, se disait-il, pour que Brigitte fût là pour être témoin *comme* je le mène.

— Voyons, dit la Peyrade, supposons que, sans sortir de ce bureau et au moyen d'un billet écrit sous tes yeux, je fasse paraître ici la personne dont je tiens cet argent, si elle te confirme mon dire, me croiras-tu?

Cette proposition et l'assurance avec laquelle elle était faite ne laissèrent pas d'étonner Thuillier.

— Alors comme alors, répondit-il en changeant de ton. Mais tu fais la chose aujourd'hui même, séance tenante?

— Sans sortir d'ici, t'ai-je dit, il me semble que cela est clair.

— Et qui portera ce billet que tu vas écrire? demanda Thuillier.

Il croyait, en appuyant ainsi sur chaque détail, démontrer une écrasante perspicacité.

— Qui portera ce billet? répondit la Peyrade, parbleu! ton garçon de bureau que tu en chargeras toi-même.

— Eh bien, écris, dit Thuillier se décidant à pousser son homme à bout.

La Peyrade prit une feuille de papier à tête de lettre, et écrivit en lisant à haute voix :

« Madame Lambert est priée de se rendre sur-le-champ pour affaire urgente au bureau du journal *l'Echo de la Bièvre,* rue Saint-Dominique-d'Enfer, où le porteur du présent la conduira. Elle est attendue avec impatience par son dévoué serviteur,

» THÉODOSE DE LA PEYRADE. »

— Tiens, est-ce bien ainsi? dit l'avocat en passant le papier à Thuillier.

— Parfaitement, dit Thuillier en prenant lui-même la précaution de plier le papier, qu'il cacheta; maintenant, mets l'adresse, ajouta-t-il.

Et la lettre retourna dans les mains de la Peyrade.

Thuillier sonna Coffinet.

— Vous allez, lui dit-il, porter ce billet à son adresse et vous ramènerez la personne. — Mais y sera-t-elle? demanda-t-il par réflexion.

— C'est plus que probable, répondit la Peyrade; dans tous les

cas, ni toi ni moi ne sortirons d'ici qu'elle ne soit venue; il faut que la lumière se fasse.

— Allez! dit Thuillier au garçon de bureau en se donnant un air théâtral.

Quand ils furent seuls, la Peyrade prit un journal et parut s'absorber dans cette lecture.

Thuillier, commençant à être assez inquiet du dénoûment, eut regret de n'avoir pas eu un mouvement dont l'idée lui vint trop tard.

— Oui, je devais, se dit-il, déchirer cette lettre, et ne pas pousser plus loin l'épreuve.

Voulant au moins avoir l'air de réintégrer un peu la Peyrade dans la position dont il l'avait menacé de le déposséder :

— Dis donc, fit-il, je viens de passer à l'imprimerie; les caractères neufs sont arrivés, nous pourrons, je pense, paraître demain.

La Peyrade ne répondit pas, il se leva et alla continuer sa lecture auprès de la fenêtre.

— Il me boude, se dit Thuillier; dans le fait, s'il est innocent, il y a de quoi; mais, après tout, pourquoi a-t-il amené ici ce Cérizet?

Et, pour se cacher son embarras et sa préoccupation, il se mit à la table de rédaction, prit du papier *à tête* et se donna une lettre à écrire.

De son côté, la Peyrade ne tarda pas à venir se rasseoir, et, prenant aussi du papier, avec cette rapidité fiévreuse qui annonce un homme ému, sur ce papier il fit courir sa plume.

Du coin de l'œil, Thuillier essaya de voir ce que le Provençal écrivait, et, comme il remarqua qu'il séparait ses phrases par des chiffres placés en vedette :

— Tiens! dit-il, est-ce que tu rédiges un projet de loi?

— Oui, répondit sèchement la Peyrade : la loi du vaincu.

Un peu après, le garçon de bureau ouvrit la porte et introduisit madame Lambert, qu'il avait trouvée chez elle, et qui arrivait un peu effarée.

— Vous êtes madame Lambert? lui dit Thuillier d'un ton magistral.

— Oui, monsieur, répondit la dévote d'une voix mal assurée.

Après l'avoir engagée à s'asseoir, voyant que le garçon de bureau restait là, ayant l'air d'attendre des ordres :

— C'est bien, lui dit Thuillier, allez! et ne nous laissez entrer personne.

La gravité et le ton souverain de Thuillier n'avaient fait qu'augmenter l'émoi de madame Lambert. Elle avait cru n'avoir affaire qu'à la Peyrade et elle se voyait reçue par un inconnu à l'air rogue, tandis que l'avocat, qui s'était contenté de la saluer, ne prononçait pas une parole; de plus, la scène se passait dans un bureau de journal, et l'on sait que, pour les dévots en particulier, tout ce qui tient à la presse a quelque chose d'infernal et de diabolique.

— Eh bien, mon cher, dit Thuillier à l'avocat, il me semble que rien ne t'empêche plus d'expliquer à madame pourquoi tu l'as mandée ici.

Afin de ne laisser aucun soupçon à Thuillier, la Peyrade devait aborder la question crûment et sans préparation aucune.

— Nous voulions vous demander, madame, dit-il donc *ex abrupto*, s'il n'est pas vrai qu'il y a deux mois et demi à peu près vous avez remis entre mes mains, à charge de vous en payer l'intérêt, une somme ronde de vingt-cinq mille francs?

Quoiqu'elle sentît sur elle les yeux de Thuillier et ceux du Provençal, madame Lambert, sous le coup de cette question tirée à bout portant, ne put s'empêcher de faire un haut-le-corps.

— Jésus, mon Dieu! s'écria-t-elle, vingt-cinq mille francs! et où aurais-je pris une somme pareille?

La Peyrade ne marqua pas sur son visage le désappointement qu'on aurait pu croire. Quant à Thuillier, le regardant d'un air de douloureuse commisération :

— Tu vois, mon cher,... lui dit-il.

— Ainsi, reprit le Provençal, vous êtes bien sûre, madame, de ne pas avoir versé dans mes mains une somme de vingt-cinq mille francs : vous le soutenez? vous l'affirmez?

— Eh! monsieur, est-ce que jamais vingt-cinq mille francs et une pauvre femme comme moi ont pu passer par la même porte? Le peu que j'avais, on le sait bien, a été absorbé dans le ménage du pauvre cher monsieur dont depuis plus de vingt ans je suis la domestique.

— Ceci, dit Thuillier avec importance, me paraît catégorique.

La Peyrade ne laissa pas voir l'ombre d'une émotion; au contraire, ayant l'air de jouer dans le jeu de Thuillier :

— Tu l'entends, mon cher, lui dit-il, et au besoin j'invoquerais ton témoignage, madame n'avait pas vingt-cinq mille francs, elle ne me les a par conséquent pas remis; et, comme le notaire Dupuis, chez qui je me figurais les avoir placés en son nom, est parti ce matin pour Bruxelles emportant les fonds de tous ses clients, je n'ai aucun compte à faire avec madame, et la fuite du notaire Dupuis...

— Le notaire Dupuis est en fuite! s'écria madame Lambert poussée par cette terrible nouvelle hors de ses semblants habituels de douceur et de résignation chrétiennes; ah bien! en voilà une canaille, que ce matin encore il mangeait le bon Dieu à Saint-Jacques du Haut-Pas!

— C'était sans doute, répondit la Peyrade, pour obtenir un heureux voyage.

— Monsieur en parle bien lestement, continua madame Lambert, mais pas moins ce brigand m'emporte mes économies; et, au fait, je les ai remises à monsieur, c'est monsieur qui m'en répond, je ne connais que lui.

— Hein! dit la Peyrade à Thuillier en lui montrant madame Lambert, qui, dans toute son allure, avait quelque chose de la louve à laquelle on vient de ravir ses petits, est-ce nature, cela? Crois-tu qu'entre madame et moi il se joue une comédie?

— Je suis atterré, répondit Thuillier, de l'audace de ce Cérizet, atterré de ma bêtise; je n'ai plus qu'à me mettre complétement à ta discrétion.

— Madame, dit alors gaiement la Peyrade sans voir qu'avec cette citation il se mettait le doigt dans l'œil, *remettez-vous d'une alarme si chaude;* le notaire Dupuis continue à être un saint homme et il est incapable de rien faire perdre à ses clients, votre argent est toujours en sûreté chez lui. Quant à monsieur, à qui j'avais besoin de faire la preuve que vous m'aviez bien en effet remis cet argent, c'est un autre moi-même, et, connu de lui, votre secret ne l'est toujours que de moi.

— C'est très-bien, monsieur! dit madame Lambert : ces messieurs, alors, n'ont plus besoin de moi?

— Non, chère madame, et veuillez me pardonner la petite terreur que j'ai été obligé de vous causer.

Madame Lambert sortit avec tout le semblant de l'humilité la plus respectueuse ; mais, quand elle fut à la porte, elle revint sur ses pas et vint dire à la Peyrade, d'un ton d'ailleurs tout confit en douceur :

— Quand monsieur croit-il être en mesure de me remettre mon argent?

— Mais, je vous l'ai dit, répondit la Peyrade avec sécheresse, les notaires ne rendent pas au pied levé les sommes dont ils ont opéré le placement.

— Monsieur pense-t-il que, si je passais moi-même chez M. Dupuis pour lui demander sa commodité?...

— Je pense, répondit vivement l'avocat, que vous feriez, en allant chez lui, une démarche parfaitement ridicule; il a reçu l'argent de moi, en mon nom, ainsi que vous l'aviez désiré, et ne connaît que moi.

— Alors, monsieur voudra bien s'occuper, n'est-ce pas, de faire rentrer cette petite somme, qui n'est rien pour lui ? Je ne presserai pas monsieur, comme *de juste;* mais, dans deux ou trois mois, je pourrais avoir emploi de la chose, on m'a parlé d'une petite propriété qui pourrait me convenir.

— C'est bien, madame Lambert, répondit la Peyrade avec une irritation très-contenue; il sera fait suivant votre désir, et, dans moins de temps que vous ne le pensez peut-être, j'espère que votre argent vous sera remis.

— Ça ne contrarie pas monsieur? dit la béate; il m'avait toujours dit qu'à la première indiscrétion que je commettrais...

— Oui, oui, c'est entendu, dit le Provençal en interrompant.

— J'ai bien l'honneur d'être la très-humble servante de ces messieurs, dit alors la dévote, qui cette fois sortit définitivement.

— Tu vois, mon cher, dit Théodose à Thuillier aussitôt qu'ils furent seuls, à quoi me mènent les complaisances qu'il faut avoir pour ton esprit malade : cette dette était dormante, à l'état chronique, tu la fais passer à l'état aigu!

— Je suis désolé, mon cher ami, de ma sotte crédulité; mais ne t'inquiète pas de l'exigence de cette femme, nous verrons à

arranger cela, et, quand on devrait te faire la somme en avance sur ta dot...

— Du reste, mon excellent ami, dit la Peyrade, nous avons de toute manière besoin de recauser de nos arrangements intérieurs; je n'ai pas envie d'être chaque matin remis en question, et tout à l'heure, en attendant cette femme, j'ai rédigé un petit projet d'acte que nous discuterons et que nous signerons, si tu le veux bien, avant l'apparition du premier numéro.

— Mais, dans notre acte de société, répondit Thuillier, nous avons, il me semble, une charte...

— Qu'avec un maigre dédit de cinq mille francs, qui en est l'article 14, interrompit Théodose, tu peux mettre, quand tu voudras, dans ta poche : merci! Nous aviserons à quelque chose de plus positif.

A ce moment entra Cérizet. Il avait l'air guilleret et vainqueur.

— Mes maîtres, dit-il, j'apporte les capitaux, et dans une heure le cautionnement sera fait et parfait.

Mais, venant à remarquer que sa nouvelle était accueillie avec une grande froideur :

— Eh bien, qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

— Il y a, dit Thuillier, que je ne m'associe pas aux hommes à double face et aux calomniateurs; que nous n'avons besoin ni de vous ni de votre argent, et que je vous engage à ne pas honorer plus longtemps ces lieux de votre présence.

— Tiens! tiens! tiens! dit Cérizet, le papa Thuillier s'est encore laissé mettre dedans!

— Sortez, monsieur! dit Thuillier, vous n'êtes plus rien ici.

— Mon petit, dit Cérizet à la Peyrade, il paraît que tu l'as retourné, l'honnête bourgeois. Au fait, il n'a pas inventé l'imprimerie, et toi, nous t'avons vu à l'œuvre. Ça ne fait rien, je trouve que tu as tort de ne pas aller voir du Portail, et je vais lui conter...

— Sortez-vous, monsieur! s'écria Thuillier d'un ton de menace.

— Après tout, mon cher monsieur, repartit l'usurier, ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher; on vivait bien avant vous et l'on vivra encore après. Tâchez seulement de ne pas payer les vingt-cinq mille de votre poche, car ça vous pend au nez.

Cela dit, Cérizet remit dans la sienne son portefeuille, contenant

les trente-trois mille francs en billets de banque, et, après avoir repris sur la table son chapeau, qu'il y avait déposé en entrant, de l'avant-bras il en rétablit soigneusement le lustre et sortit.

Thuillier avait été amené par la confidence de Cérizet à faire la plus désastreuse des campagnes. Devenu l'humble serviteur de la Peyrade, il fut obligé de passer par toutes ses conditions. Cinq cents francs par mois pour les soins que l'avocat donnerait au journal; sa rédaction payée à part sur le pied de cinquante francs la colonne, ce qui était énorme, eu égard à l'exiguïté du format; l'engagement de continuer le journal pendant six mois, sous peine de payer un dédit de quinze mille francs; l'omnipotence la plus absolue stipulée au profit du rédacteur en chef, qui restait souverainement maître d'insérer, contrôler, rejeter tout article, sans être tenu même d'exprimer les motifs de sa détermination : telles furent les stipulations ostensibles du traité fait double et de *bonne foi* entre les parties.

Mais, en vertu d'une autre convention secrète, Thuillier se portait caution de la somme de vingt-cinq mille francs dont la Payrade était comptable envers la dévote, s'engageant toutefois *ledit sieur* la Peyrade, au cas où un mariage interviendrait entre lui et mademoiselle Céleste Colleville et où la caution consentie par Thuillier aurait eu précédemment son effet, à tenir pour reçue en avancement de la dot la somme qui aurait été payée en son lieu et place. De cette manière, le rusé Provençal arrivait à tourner la loi, qui n'admet plus de dédit en matière de mariage. Car n'était-ce pas un véritable dédit que cette somme de vingt-cinq mille francs dans laquelle Thuillier n'était sûr de rentrer que par la conclusion du mariage resté jusque-là à l'état de projet?

Les choses ainsi réglées et tout accepté par le candidat, qui, hors de la Peyrade, ne se voyait aucune chance de succès, Thuillier eut une heureuse idée : il alla chercher au Cirque-Olympique, où il l'avait reconnu recevant les billets au contrôle, un employé retraité de son bureau, nommé Fleury, et lui proposa la gérance. Ancien militaire, tirant bien le pistolet et habile à l'escrime, ce Fleury devait être un excellent porte-respect pour le journal. Non moins habile dans l'art de *promener ses créanciers,* c'était lui qui, le premier, au ministère des finances, avait eu l'ingénieuse idée de

mettre, de son fait, des oppositions supposées sur son traitement, de manière à rendre inutiles les oppositions sérieuses qui pouvaient se présenter. Le même procédé fut employé pour préserver de toute atteinte les trente-trois mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes qu'aux termes de la loi il devait verser à son nom. Le journal ainsi définitivement constitué, sauf l'adjonction de quelques corédacteurs que l'on devait trouver plus tard, et dont, pour le moment, grâce à sa facilité de plume, la Peyrade pouvait se passer, le premier numéro fut lancé.

Thuillier recommença à travers Paris la course d'exploration que nous lui avons vu faire lors de la publication de sa brochure. Entrant dans les cabinets de lecture et dans les cafés, il demandait *l'Écho de la Bièvre,* et, quand, réponse malheureusement assez fréquente, on lui disait qu'on ne connaissait pas ce journal :

— C'est incroyable ! s'écriait-il, qu'une maison qui se respecte ne reçoive pas une feuille aussi répandue!

Et il sortait dédaigneusement, sans s'apercevoir qu'en beaucoup d'endroits, où l'on était au courant de ce manége de commis voyageur, on n'y faisait attention que pour lui rire au nez.

Le soir du jour où parut l'article d'inauguration, Brigitte, quoique ce ne fût pas un dimanche, eut dans son salon grande affluence. Réconciliée avec la Peyrade, que son frère avait amené à dîner, la vieille fille lui déclara que, sans flatterie, son premier article lui paraissait furieusement bien *tapé.* Du reste, au dire de tous les survenants, le public se montrait enchanté du numéro paru dans la matinée.

Le public, on sait ce que cela veut dire : pour tout homme qui lance un écrit de par le monde, le public se compose de cinq ou six familiers qui, sans se brouiller avec l'auteur, ne sauraient se dispenser d'avoir pris connaissance de ses élucubrations.

— Moi, s'écria Colleville, je puis dire que c'est le premier article politique que j'aie lu et qui ne m'ait pas endormi!

— Il est certain, dit Phellion, que cet article me paraît empreint d'une vigueur jointe à un atticisme qu'on chercherait en vain dans la rédaction ordinaire des papiers publics.

— Oui, dit Dutocq, c'est très-bien présenté; et puis il y a comme ça une manière de tourner la phrase qui n'est pas le style

du premier venu. Mais il faut voir ça *à l'user.* Je crois que demain *l'Écho de la Bièvre* sera fortement attaqué par les autres journaux.

— Parbleu! dit Thuillier, c'est ce que nous demandons, et, si le gouvernement voulait nous faire l'amitié de nous saisir...

— Merci, patron! dit Fleury, que Thuillier avait aussi amené à dîner, j'aime autant ne pas entrer si vite dans l'exercice de mes fonctions.

— Oh! saisis,... dit Dutocq, vous ne serez pas saisis; mais je crois que les journaux ministériels vont vous lâcher une fière bordée.

Le lendemain, Thuillier était au journal dès les huit heures du matin, afin d'assister le premier à cette formidable salve. Tous les journaux parcourus, il se trouva qu'il n'était pas plus question de *l'Écho de la Bièvre* que s'il n'eût pas existé.

Quand la Peyrade arriva, il trouva son malheureux ami dans la consternation.

— Ça t'étonne! dit tranquillement le Provençal; je vous ai laissés aller hier dans vos prévisions d'un chaud engagement avec la presse; mais je savais bien, moi, que ce matin il n'y aurait pas un mot sur notre compte. Est-ce que, contre tout journal qui débute avec un peu d'éclat, il n'y a pas toujours pendant une quinzaine, et quelquefois même pendant des mois entiers, *la conspiration du silence?*

— La conspiration du silence! répéta Thuillier avec admiration.

Il ne savait pas ce que cela signifiait, mais dans le mot seul il trouvait de la grandeur et quelque chose qui parlait à l'imagination. Quand la Peyrade lui eut expliqué que, par la conspiration du silence, il fallait entendre un parti pris de mutisme absolu que les journaux déjà existants affectent à l'égard des journaux qui arrivent, pour éviter de leur faire prospectus en s'occupant d'eux, son esprit ne fut presque pas plus satisfait qu'il ne l'avait été préventivement par la rondeur ronflante du mot. Le bourgeois est ainsi fait; le mot est une monnaie qui a cours pour lui sans conteste. Pour un mot, il s'exalte ou s'apaise, s'indigne ou applaudit. Avec un mot, on le conduit à faire une révolution et à changer le gouvernement de son choix.

Mais le journal n'était que le moyen; le but, c'était la candidature de Thuillier; elle avait été insinuée plutôt que posée dans les

premiers numéros; mais un matin, dans les colonnes de *l'Écho,* parut une lettre de quelques électeurs, remerciant leur mandataire du conseil général de l'attitude ferme et franchement libérale qu'il avait su garder dans la gestion des intérêts communaux. « Cette fermeté lui avait valu la persécution d'un gouvernement qui, traîné à la remorque de l'étranger, avait abandonné la Pologne et s'était vendu à l'Angleterre; l'arrondissement avait besoin, pour le représenter à la Chambre, d'un homme aux convictions éprouvées, qui, tenant haut et ferme le drapeau de l'opposition dynastique, devînt, par la seule signification de son nom, une sévère leçon donnée au pouvoir. »

Illustrée d'un habile commentaire de la Peyrade, cette lettre avait pour signataires Barbet et Métivier, tous deux locataires de la maison de la rue Saint-Dominique, et le second, marchand de papier du journal; presque tous les fournisseurs de Brigitte, chez lesquels, en vue de l'élection, elle avait continué de se servir depuis son émigration; le médecin, le pharmacien et l'architecte de Thuillier, et enfin Barniol, gendre de Phellion, qui professait des opinions assez avancées, avaient également mis leurs noms au bas de cette lettre. Quant à Phellion, il en avait trouvé les termes trop peu mesurés, et, toujours sans peur comme sans reproche, quoiqu'il dût penser que son refus de concours pourrait nuire aux intérêts de cœur de son fils, il s'était courageusement abstenu.

Ce ballon d'essai fut de l'effet le plus heureux; les dix ou douze noms qui se mettaient en avant passèrent pour exprimer la volonté générale des électeurs et s'appelèrent « la voix du quartier » ; tout d'abord, la candidature de Thuillier fit assez de chemin pour que Minard hésitât à placer la sienne en regard.

Ravie de la tournure que prenaient les choses, Brigitte fut la première à dire qu'il fallait enfin *couler* la question du mariage, et Thuillier fut d'autant plus de cet avis, que, d'un moment à l'autre, il craignait de se voir mis en demeure de payer la somme pour laquelle il s'était porté caution. Une explication à fond eut lieu entre le Provençal et la vieille fille. Elle ne lui cacha rien des appréhensions qu'elle avait conçues relativement au maintien de son autorité souveraine, quand un *gendre* de son esprit et de son caractère se serait établi dans la maison. Si nous devions nous con-

trarier, finit-elle par dire, il vaut mieux dès le commencement faire ménage à part, nous n'en serons pas plus mauvais amis pour cela.

La Peyrade répondit que, « pour rien au monde, il ne souffrirait l'arrangement dont on lui parlait : il faisait au contraire entrer en ligne de compte, parmi les heureuses chances de son avenir, la sécurité où il serait mis touchant la bonne conduite des affaires matérielles de sa maison par la haute direction que se réserverait Brigitte. Il aurait bien assez de l'administration des intérêts extérieurs, et ne comprenait pas qu'on eût pu lui supposer la pensée d'intervenir dans des détails auxquels il était souverainement impropre. » Bref, il rassura et persuada si bien Brigitte, qu'elle l'engagea à faire sans retard les démarches pour la publication des bans, se réservant pour son compte de préparer Céleste à un dénoûment prochain et s'engageant à le faire accepter sans sourciller.

— Ma chère petite, dit-elle un matin à Céleste, je pense que tu n'as plus dans l'idée de devenir la femme de Félix Phellion. D'abord, il est toujours plus athée que jamais, et, en outre, tu as bien remarqué toi-même que la tête lui tournait. Tu as pu voir, chez madame Minard, madame Marmus, qui a épousé un savant, officier de la Légion d'honneur, et même membre de l'Institut. Il n'y a pas de femme plus malheureuse : son mari a été la loger derrière le Luxembourg, près de la rue Notre-Dame des Champs, dans la rue Duguay-Trouin, une rue qui n'est ni pavée ni éclairée. Quand il sort, il ne sait pas où il va, et se trouve au Champ de Mars quand il se rend au faubourg Poissonnière; il n'est pas même capable de donner son adresse à un cocher de citadine, et c'est un homme si distrait, qu'il ne peut pas vous dire s'il est avant ou après dîner. Tu imagines comme, avec des gens qui ont toujours le nez dans les lunettes pour regarder les astres, une femme doit passer son temps!

— Mais Félix, dit Céleste, n'est pas aussi distrait que cela.

— Sans doute, parce qu'il est plus jeune, mais par l'âge sa distraction ne fera qu'augmenter avec son athéisme : nous sommes donc tous d'accord que ce n'est pas le mari qu'il te faut, et ta mère, ton père, Thuillier, moi enfin, tous ceux qui ont le sens commun dans la maison, nous sommes décidés pour que tu te prononces en faveur de la Peyrade, un homme du monde qui fera son

chemin, qui nous a rendu de très-grands services et qui va faire encore ton parrain député. Nous sommes disposés à te faire, à sa considération, une dot comme nous ne la ferions certainement pas pour un autre. Ainsi, c'est dit, les bans vont être publiés, et d'aujourd'hui en huit nous signons le contrat. Il y aura un grand dîner pour les parents et pour les intimes, et ensuite une soirée où l'on signera l'acte et où l'on fera l'exposition de ton trousseau et de ta corbeille, et, comme c'est moi qui m'en mêle, je te réponds que ce sera dans le bon genre, surtout si tu ne fais pas l'enfant et que tu te rendes gentiment à nos idées.

— Mais, tante Brigitte..., dit timidement Céleste.

— Il n'y a pas de *mais* ni de *si,* repartit impérieusement la vieille fille, c'est arrangé comme ça, et, à moins que vous n'ayez, mademoiselle, la prétention d'avoir plus d'esprit que tous vos parents...

— Je ferai ce que vous voudrez, ma tante, répondit Céleste, qui sentait un nuage près de crever sur sa tête et ne se savait pas de force à lutter contre la volonté de fer dont elle venait d'entendre l'arrêt.

Allant aussitôt verser ses chagrins dans l'âme de madame Thuillier, sa marraine, quand elle s'entendit conseiller la patience et la résignation, la pauvre enfant pensa que, de ce côté, elle ne pouvait attendre aucun appui, même pour le moindre essai de résistance, et elle dut tenir son sacrifice pour accompli.

Se précipitant avec frénésie sur le nouvel élément d'activité qu'elle venait d'introduire dans sa vie, Brigitte se mit aussitôt en campagne pour la confection du trousseau et pour l'achat de la corbeille. Comme les avares, qui, pour une grande occasion, sortent de leurs habitudes et de leur caractère, la vieille fille ne trouva rien d'assez beau et jeta l'argent par la fenêtre, de sorte que, jusqu'au jour de la signature du contrat, le bijoutier, la couturière, la lingère, la marchande de modes, le tapissier, tous choisis parmi les maisons les mieux famées, furent en permanence chez Brigitte.

— C'est comme une procession, disait avec admiration Joséphine la cuisinière à Françoise de chez Minard, et, du soir au matin, la sonnette ne décesse pas.

Le dîner fut commandé chez Chabot et Potel, et non chez Chevet. Par là, Brigitte voulut constater son initiative et ne pas rester dans

les errements de madame de Godollo. Le personnel des convives se trouva ainsi composé : trois Thuillier, trois Colleville, en comptant la future; la Peyrade le prétendu; Dutocq et Fleury, le gérant de *l'Écho de la Bièvre,* qu'il avait priés d'être ses témoins, le nombre infiniment restreint de ses relations ne lui laissant pas le choix; Minard et Rabourdin, choisis pour témoins du côté de Céleste; madame, mademoiselle Minard et Minard fils; deux collègues de Thuillier au conseil général; le notaire Dupuis, chargé de la rédaction du contrat, et enfin l'abbé Gondrin, directeur de la conscience de madame Thuillier et de Céleste, et qui devait bénir le mariage.

Ce dernier des élus était un ancien vicaire de Saint-Jacques du Haut-Pas, qu'une grande élégance de manières et son talent de prédication avaient fait appeler, par monseigneur l'archevêque, de la pauvre paroisse où il avait débuté, à l'aristocratique église de la Madeleine. Depuis que ses deux pénitentes étaient redevenues ses paroissiennes, le jeune abbé les visitait quelquefois, et Thuillier, qui était allé lui exposer à sa façon la convenance du choix qu'il avait fait en la personne de la Peyrade, en ayant soin de calomnier les opinions religieuses de Félix Phellion, avait facilement obtenu que de sa parole onctueuse et persuasive il contribuât à la résignation de la victime.

Au moment de se mettre à table, trois convives firent défaut : Minard fils, Minard père et le notaire Dupuis. Ce dernier, dans la matinée, avait écrit un mot à Thuillier pour lui dire qu'on ne l'attendît pas à dîner, mais qu'à neuf heures précises il serait avec le contrat dans le salon et aux ordres de mademoiselle Thuillier. Quant à Julien Minard, sa mère l'excusa en disant qu'il était retenu à la chambre par un violent mal de gorge; pour Minard père, qui n'arriva pas avec sa femme et sa fille, son absence resta inexpliquée, et, comme l'heure se passait, madame Minard, tout en assurant que son mari viendrait, insista pour qu'on se mît à table sans lui. Brigitte ordonna qu'on lui tînt le potage chaud, parce que, dans les mœurs bourgeoises, un dîner sans potage n'est pas un dîner!

Le repas fut médiocrement gai, et, si la chère se trouva meilleure, pour l'entrain et pour la chaude allure de la conversation, quelle différence avec le fameux banquet improvisé lors de l'élection pour le conseil général!

L'absence de trois invités devenait une première cause de refroidissement; ensuite Flavie était dolente, elle avait revu chez elle la Peyrade et avait eu avec lui une explication trempée de larmes. Céleste, même heureuse du choix qui avait été fait pour elle, n'aurait pas dû, dans les convenances, se montrer d'une joie bien extérieure : aussi ne se contraignait-elle guère pour animer son visage, et elle n'osait pas même regarder sa marraine, dont la physionomie, si l'on peut ainsi parler, avait l'air d'un long bêlement; la pauvre enfant aurait craint qu'échangé entre elles, un regard ne fît monter des pleurs dans ses yeux. Thuillier, par mille côtés, avait pris de l'importance : il était donc gourmé; et Brigitte, ne se sentant plus dans son monde où elle trônait sans concurrence, montrait aussi de la gêne et de l'embarras.

Colleville essaya bien, par quelques joyeusetés, d'élever la température de la réunion, mais le gros sel de ses plaisanteries d'artiste faisait, dans le milieu où il essayait de se produire, l'effet d'un éclat de rire dans la chambre d'un malade, et, partie à la fois de Thuillier, de la Peyrade et de sa femme, une intimation muette d'avoir à *se tenir* mit une sourdine à sa verve et à sa turbulente expansion. Chose assez remarquable, ce fut le personnage le plus grave de la réunion qui, aidé de Rabourdin, parvint à réchauffer l'atmosphère. Homme de l'esprit le plus fin et le plus cultivé, l'abbé Gondrin, comme toutes les âmes pures et bien en ordre, avait un fonds de gaieté douce qu'il sut rendre communicative, et l'animation commençait à poindre au moment où Minard arriva.

Après avoir fait ses excuses en alléguant une affaire de mairie qu'il avait dû terminer sans désemparer, il échangea avec sa femme un coup d'œil qui, bien plutôt, aurait pu faire croire à la préoccupation d'une affaire privée. La Peyrade et Thuillier avaient reçu une loge pour la première représentation du *Télégraphe d'amour,* cette fameuse féerie dans laquelle devait débuter Olympe Cardinal, et ils n'étaient pas trop la dupe de l'indisposition de Julien Minard. Ils se regardèrent, de leur côté, après avoir remarqué le signe d'intelligence échangé entre les époux, et ils eurent l'air de se demander si le pot aux roses n'aurait pas été découvert, et si le besoin de s'assurer du désordre de son fils l'avocat n'avait

pas retenu jusqu'à cette heure M. le maire du onzième arrondissement?

Ayant assez l'habitude de prendre partout où il était le dé de la conversation, et pensant sans doute qu'il devait cacher sous une apparence de parfaite liberté d'esprit son souci paternel :

— Messieurs, dit Minard quand il eut à la hâte avalé quelques morceaux, vous savez la grande nouvelle?

— Quoi donc? demanda-t-on de plusieurs côtés avec intérêt.

— L'Académie des sciences, répondit Minard, a eu, dans sa séance d'aujourd'hui, communication d'une immense découverte : nous comptons au ciel une étoile de plus.

— Tiens! dit Colleville, ça servira à remplacer celle que Béranger y trouvait de moins, quand, sur l'air d'*Octavie*, il se plaignait du départ de Chateaubriand :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie?

Cette citation, qui fut faite chantée, exaspéra Flavie, et, si l'usage eût été que les femmes, à table, fussent assises à côte de leur mari, l'ancienne première clarinette de l'Opéra-Comique n'en eût pas été quitte pour un *Colleville!* impérieux et menaçant qui lui fut adressé de loin en manière de rappel à l'ordre.

— Ce qui, pour la réunion dont j'ai l'honneur de faire partie, continua Minard, donne un intérêt particulier à ce grand événement astronomique, c'est que l'auteur de la découverte est un habitant du douzième arrondissement, que plusieurs d'entre vous habitent encore ou ont longtemps habité. D'ailleurs, tout est merveilleux dans ce grand fait scientifique. L'Académie, par la lecture du mémoire qui le lui annonce, est restée tellement convaincue de son existence, qu'au sortir de la séance une députation s'est rendue au domicile du moderne Galilée pour le complimenter au nom du corps tout entier, et cependant l'astre nouveau n'est visible ni à l'œil ni au télescope; c'est par la force du calcul et du raisonnement que son existence et la place qu'il occupe dans le ciel demeurent prouvées de la manière la plus irréfragable. « Il doit y avoir là une étoile inconnue, je ne la vois pas, mais j'en suis sûr. » Voilà ce qu'a dit le savant parlant à l'Académie, qu'il a tout d'abord convaincue par ses déductions; et savez-vous, messieurs, quel est le

Christophe Colomb du nouveau monde céleste? un vieillard aux trois quarts aveugle et qui y voit juste assez clair pour se conduire dans la rue.

— C'est admirable! c'est merveilleux! s'écria-t-on de toutes parts.

— Comment s'appelle ce savant? demandèrent plusieurs voix.

— M. Picot, ou, si vous aimez mieux, le père Picot, car c'est ainsi qu'on le nomme dans toute la rue du Val-de-Grâce, qu'il habite; c'est tout simplement un vieux professeur de mathématiques, qui a fait, du reste, de très-bons élèves : tenez, Félix Phellion, que vous connaissez tous, a fait sous lui ses études, et c'est lui précisément qui, au nom de son vieux maître, a lu tantôt le mémoire à l'Académie.

Au nom de Félix, et se rappelant cette promesse qu'il lui mettait dans le ciel, et qu'elle avait prise pour un accès de folie, Céleste regarda madame Thuillier, dont la figure avait pris de l'animation et qui semblait lui dire : « Courage, mon enfant! tout n'est pas perdu. »

— Mon cher, dit Thuillier à la Peyrade, Félix doit venir ce soir ici, il faut le chambrer avec soin pour obtenir la communication du mémoire ; ce serait un coup de fortune pour notre *Écho,* si nous pouvions être des premiers à le donner.

— Ah! dit Minard, se chargeant de la réponse, ce serait bien servir la curiosité publique, car l'affaire va faire un bruit immense. La députation, n'ayant pas trouvé chez lui M. Picot, s'est rendue immédiatement chez le ministre de l'instruction publique ; aussitôt le ministre a volé aux Tuileries, et le *Messager,* paru ce soir, par extraordinaire, d'assez bonne heure, et que j'ai lu dans ma voiture en venant, annonce que M. Picot est nommé chevalier de la Légion d'honneur, et qu'une pension de dix-huit cents francs lui est faite sur les fonds destinés à l'encouragement des sciences et des lettres.

— Enfin, dit Thuillier, voilà au moins une croix bien placée!

— Mais dix-huit cents francs de pension, dit Dutocq, cela me paraît assez mesquin.

— Certainement, dit Thuillier, d'autant mieux que cet argent, après tout, est l'argent des contribuables, et, quand nous le voyons gaspillé à tous les recommandés de la camarilla...

— Dix-huit cents francs, répondit Minard, c'est pourtant quelque chose, surtout pour un savant. Ces gens-là n'ont presque pas de besoins et sont accoutumés à vivre de peu.

— Je crois d'ailleurs, dit la Peyrade, que le brave M. Picot n'a pas une vie très-bien ordonnée, car, à l'heure qu'il est, justement, sa famille, qui avait d'abord voulu le faire interdire, est en instance pour lui faire nommer un conseil judiciaire; on prétend qu'il se laisse gruger par une servante qu'il a chez lui. Parbleu! Thuillier, tu la connais, c'est cette femme qui est venue l'autre jour au journal, et à laquelle on avait fait croire que Dupuis le notaire, chez lequel elle a quelques fonds, était parti en les emportant.

— Oui, oui, très-bien, dit Thuillier d'un ton significatif, tu as raison, je la connais.

— C'est drôle, dit Brigitte, trouvant l'occasion de renforcer l'argument que lui avaient fourni, quelques jours auparavant, les distractions de l'académicien Marmus, que tous ces savants, hors de leur science, soient des propres à rien, et que, dans leur ménage, on *soye* obligé de les mener comme des enfants.

— Cela prouve, dit l'abbé Gondrin, la grande absorption où les jettent leurs études, mais, en même temps, une naïveté de caractère qui a un côté bien touchant.

— Quand ils ne sont pas méchants comme des ânes, reprit vivement Brigitte. Moi, je vous dirai, monsieur l'abbé, qu'un savant, si j'avais eu l'idée du mariage, ne m'aurait pas convenu du tout. A quoi s'occupent-ils d'abord, les savants? A des niaiseries la plupart du temps; car, enfin, vous admirez tous qu'on ait découvert une étoile, mais, tous tant que nous sommes ici, qu'est-ce qu'il nous en reviendra? Pour ce qu'on en fait, des étoiles, il me semble qu'il y en avait bien assez comme ça!

— Bravo! Brigitte, dit Colleville s'échappant encore, tu es dans le vrai, ma fille, et, comme toi, je suis d'avis que l'homme qui aurait découvert seulement un nouveau plat aurait bien mieux mérité de l'humanité.

— Colleville, dit Flavie, je dois vous avertir que vous êtes du plus mauvais genre avec vos excentricités.

— Ma chère demoiselle, dit l'abbé Gondrin s'adressant à Brigitte, vous pourriez avoir raison, si nous étions uniquement formés de

matière, et que, reliée à notre corps, il n'y eût pas une âme dont les instincts et les appétits demandent aussi à être satisfaits. Eh bien, je crois que ce sentiment de l'infini qui est en nous, et que nous cherchons tous à contenter à notre manière, se trouve merveilleusement bien servi par les travaux de l'astronomie, nous révélant chaque jour des mondes nouveaux que la main du Créateur a jetés dans l'espace. L'infini, chez vous, a pris un autre cours; il voit plus près de lui, et cette passion du bonheur de tout ce qui vous entoure, cette affection si chaleureuse, si ardente, si dévouée que vous portez à votre excellent frère, c'est également une manifestation de ces vives aspirations qui n'ont rien de terrestre et qui, en cherchant leur but et leur fin, ne pensent jamais à se demander : « A quoi cela est-il bon? à quoi cela sert-il? » Du reste, je puis vous dire que les étoiles ne sont pas tout à fait aussi inutiles que vous vous le persuadez; sans elles, les navigateurs seraient assez embarrassés de se conduire, et ils ne pourraient pas aller dans des pays lointains chercher cette vanille qui vous a servi à parfumer la délicieuse crème que vous avez faite et que je mange en ce moment. Ainsi, M. Colleville le voit, entre les plats et les étoiles, il y a plus d'affinité qu'il ne semblait le croire; il ne faut mépriser personne, ni les astronomes ni les bonnes ménagères...

L'abbé fut interrompu par le bruit d'une vive altercation qui avait lieu dans l'antichambre.

— Je vous dis que j'entrerai! criait une voix.

— Non, monsieur, vous n'entrerez pas, répondait la voix du domestique *mâle*. On est à table, vous dit-on, et on ne viole pas ainsi le domicile des personnes.

Thuillier devint pâle; depuis la saisie de la brochure, dans toute visite imprévue il voyait une descente de la police.

Entre autres prescriptions faites à Brigitte par madame de Godollo, une de celles qu'il avait fallu le plus lui répéter, c'était celle de ne jamais se lever de la table que l'on préside comme maîtresse de maison, si ce n'est pour donner le signal de la quitter, mais la circonstance portant avec elle son amnistie :

— Je vais voir ce que c'est, dit-elle vivement à Thuillier, dont elle avait remarqué l'inquiétude. — Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle

au domestique aussitôt qu'elle fut arrivée sur le théâtre de la lutte.

— Il y a que monsieur veut entrer, disant qu'on n'est pas à table à huit heures.

— Mais qui êtes-vous, monsieur? dit Brigitte à un vieillard assez étrangement vêtu et dont les yeux étaient couverts d'un garde-vue.

— Madame, je ne suis ni un mendiant ni un va-nu-pieds, répondit le vieillard d'une voix retentissante. Je m'appelle Picot, professeur de mathématiques.

— Rue du Val-de-Grâce? demanda Brigitte.

— Oui, madame, nº 9, à côté de la fruitière.

— Entrez, monsieur, entrez, nous serons trop heureux de vous recevoir, dit Thuillier, qui, à la suite de l'identité reconnue, s'était précipité au-devant du savant.

— Il arrive comme *Mars en calèche,* dit Colleville en dérangeant un proverbe à la manière de Léon de Lora.

— Hein! drôle, fit le savant en se tournant du côté où précédemment il entrevoyait le domestique, qui s'était retiré en voyant tout s'arranger à l'amiable, je t'avais bien dit que j'entrerais!

Le père Picot était un homme de haute taille, à la figure anguleuse et sévère, et qui, malgré le correctif d'une perruque blonde à grosses boucles et celui de ce pacifique garde-vue dont nous avons déjà parlé, montrait dans ses grands traits, sur lesquels l'acharnement de l'étude avait étendu une couche de pâleur blafarde, quelque chose de hargneux et de batailleur; du reste, en ce sens, avant même de paraître dans la salle à manger où chacun se leva pour le recevoir, il avait déjà fait ses preuves.

Son costume était une vaste redingote, tenant le milieu entre le paletot et la robe de chambre, sous laquelle un immense gilet en drap gris de fer, fermé par deux rangs de boutons, à la hussarde, du nombril jusqu'à la gorge, formait une sorte de plastron; le pantalon, quoique octobre tirât à sa fin, était en lasting noir et témoignait de son long service par le mat d'une reprise très-peu perdue, se détachant sur deux plaques luisantes auxquelles le frottement avait donné naissance dans la région des genoux; mais, au grand jour, dans la toilette du vieux savant, le détail qui frappait le plus

vivement les yeux, c'étaient des pieds de Patagon emprisonnés dans des souliers de castorine qui, forcés de se mouler sur les ondulations montagneuses de gigantesques oignons, faisaient involontairement penser au dos d'un dromadaire ou à un cas d'éléphantiasis déjà avancé.

Une fois installé sur le siége qu'on s'était empressé de lui avancer, quand tout le monde eut repris sa place, au milieu du silence qu'avait créé la curiosité :

— Où est-il, s'écria le vieillard d'une voix tonnante, ce vaurien, ce polisson? Qu'il se montre, qu'il ose faire entendre sa voix!

— A qui en avez-vous, cher monsieur? demanda Thuillier d'un ton de conciliation où pouvait être saisi quelque chose de protecteur.

— A un drôle que je n'ai pas trouvé à son domicile, monsieur, et qu'on m'a dit être dans cette maison. Je suis bien ici chez M. Thuillier, membre du conseil général, place de la Madeleine, au premier, au-dessus de l'entre-sol?

— Parfaitement, monsieur, répondit Thuillier, et j'ajouterai que vous y êtes entouré de tous les respects et de toutes les sympathies.

— Et vous permettrez sans doute, continua Minard, que le maire de l'arrondissement limitrophe à celui que vous habitez se félicite pour son compte d'être ici en présence de M. Picot, celui sans doute qui vient d'immortaliser son nom par la découverte d'une étoile?

— Oui, monsieur, répondit le professeur en élevant encore le diapason *stentorique* de sa voix, je suis Picot (Népomucène), celui que vous voulez dire; mais je n'ai pas découvert d'étoile, je ne me mêle pas de ces fadaises, j'ai les yeux très-fatigués, et c'est un ridicule qu'a essayé de me donner l'insolent que je suis venu chercher jusqu'ici; il se cache, le lâche, et n'ose pas souffler mot devant moi!

— Quelle est donc cette personne à laquelle vous en voulez tant? fut-il demandé au terrible vieillard par plusieurs voix à la fois.

— Un élève dénaturé, répondit le vieux mathématicien, un mauvais sujet, plein de moyens d'ailleurs, le nommé Félix Phellion.

Ce nom fut accueilli avec l'étonnement que l'on peut croire.

Trouvant la situation plaisante, Colleville et la Peyrade rirent aux éclats.

— Tu ris, misérable! s'écria le fougueux vieillard en se levant; mais viens donc rire au bout de mon bras!

Et, en brandissant un énorme jonc à pomme de porcelaine qui servait à le conduire, il faillit renverser par-dessus la tête de madame Minard un candélabre placé sur la table.

— On vous a trompé, monsieur, dit Brigitte en s'élançant et en lui prenant le bras, M. Félix Phellion n'est pas ici. Il est probable qu'il y viendra tout à l'heure pour une soirée que nous donnons, mais pour le moment il n'est pas arrivé.

— Elles ne commencent pas de bonne heure, vos soirées! dit le vieillard; il est huit heures passées. Enfin, dès lors que M. Félix doit venir, vous me permettrez de l'attendre; vous étiez en train de dîner, je crois; ne vous dérangez pas.

Et il reprit plus tranquillement possession de son siége.

— Puisque vous le permettez, monsieur, dit Brigitte, nous allons continuer, ou, pour mieux dire, finir, car nous étions au dessert. Peut-on vous offrir quelque chose, un verre de champagne et un biscuit?

— Je veux bien, madame, répondit le vieillard. On n'a jamais refusé du champagne, et je prends volontiers quelque chose entre mes repas; seulement, vous dînez bien tard.

Une place fut faite à la table entre Colleville et mademoiselle Minard, et le musicien se chargea de tenir plein le verre de son nouveau voisin, devant lequel on plaça une assiette de petit-four.

— Monsieur, lui dit alors la Peyrade d'un ton patelin, vous nous voyez tous surpris que vous ayez à vous plaindre de M. Félix Phellion, un jeune homme si doux, si inoffensif! Que vous a-t-il donc fait, au juste, pour que vous lui en vouliez à ce point?

La bouche pleine de la pâtisserie qu'il y engloutissait dans des proportions à inquiéter Brigitte, le professeur fit signe qu'il allait répondre, et, après s'être trompé de verre et avoir absorbé le contenu de celui de Colleville :

— Ce que m'a fait cet insolent! répondit-il. Des tours pendables, car ce n'est pas le premier que j'ai à lui reprocher. Il sait que je ne peux pas souffrir les étoiles, étant payé pour n'en faire

aucun cas. En 1807, comme attaché au Bureau des longitudes, je fis partie de l'expédition scientifique envoyée en Espagne, sous la direction de mon ami et confrère Jean-Baptiste Biot, pour terminer l'arc du méridien terrestre depuis Barcelone jusqu'aux îles Baléares. J'étais en train d'observer une étoile, peut-être celle que mon gredin d'élève vient par hasard de découvrir, lorsque tout à coup, la guerre ayant éclaté entre la France et l'Espagne, les paysans, en me voyant perché avec une lunette sur le mont Galazzo, se figurèrent que je faisais des signaux à l'ennemi. Un rassemblement d'enragés brisa mes instruments et parlait de m'écharper moi-même. j'étais f..., j'étais flambé, sans un capitaine de vaisseau qui me fit prisonnier et me fourra à la citadelle de Belver, où je passai trois ans dans la plus dure captivité. Depuis ce temps, on le comprendra, j'ai pris en grippe tout le système céleste; c'est pourtant moi, sans le savoir, qui fus le premier à apercevoir la fameuse comète de 1811, mais je n'en aurais pas dit mot sans M. Flauguergues, qui eut l'indiscrétion de l'annoncer. Comme tous mes élèves, Phellion connaît mon aversion déclarée pour les étoiles, et il savait bien que le plus mauvais tour à me jouer, c'était de m'en flanquer une sur le dos. Aussi, la députation qui est venue me faire la farce de me complimenter est bien heureuse de ne m'avoir pas trouvé chez moi, car je vous assure que MM. les académiciens, tout de l'Académie qu'ils sont, auraient passé un fort mauvais quart d'heure.

Tout le monde trouvait infiniment plaisante cette singulière monomanie du vieux mathématicien. La Peyrade seul, commençant à se rendre bien compte du rôle que Félix avait joué dans la circonstance, en était aux regrets d'avoir provoqué cette explication.

— Pourtant, monsieur Picot, dit Minard, si Félix Phellion n'est coupable que de vous avoir attribué sa découverte, il me semble qu'au bout de son mauvais procédé il y avait un certain dédommagement : la croix de la Légion d'honneur, une pension et la gloire qui va s'attacher à votre nom.

— La croix et la pension, je les prends, dit le vieillard en vidant son verre, qu'à la grande terreur de Brigitte il reposa ensuite sur la table d'une force à en briser le pied. Il y a vingt ans que le gouvernement me les devait, non pas pour des découvertes d'étoiles, j'ai toujours méprisé cet article, mais pour mon fameux Traité des

Logarithmes différentiels que Kepler a jugé convenable d'appeler des monologarithmes, et qui font suite aux tables de Neper; pour mon *Postulatum* d'Euclide, dont le premier j'ai trouvé la solution; mais surtout pour ma *Théorie du Mouvement perpétuel*, quatre volumes in-4°, avec planches; Paris, 1825. Vous voyez donc bien, monsieur, que, vouloir me donner de la gloire, c'est porter de l'eau à la rivière. J'avais si peu besoin de M. Phellion pour me faire une position dans la science, qu'il y a déjà longtemps je l'avais honteusement expulsé de chez moi.

— Est-ce que ce ne serait pas la première étoile, demanda gaiement Colleville, dont il aurait osé vous faire la farce?

— Il a fait pis que cela! s'écria le vieillard; il a détruit ma réputation, il a terni ma gloire. Ma *Théorie du Mouvement perpétuel*, dont l'impression m'a coûté les yeux de la tête, quand elle aurait dû être imprimée à l'Imprimerie royale, était pour faire ma fortune et me rendre immortel. Eh bien, le misérable Félix a tout empêché. De temps en temps, faisant semblant d'être en relation avec mon éditeur : « Papa Picot, me disait ce jeune sycophante, ça se vend très-bien, votre livre : voilà cinq cents francs, voilà cinquante écus, quelquefois même voilà mille francs, que je suis chargé de vous remettre de la part de votre libraire. » Le manége dura des années, et le libraire, qui avait eu la lâcheté d'entrer dans le complot, me disait, quand je passais à sa boutique : « Mais, oui, ça ne va pas mal, ça *boulotte*, et nous verrons la fin de la première édition. » Moi, sans défiance, j'empochais l'argent et me disais : « Mon livre est goûté, l'idée petit à petit fait son chemin, et, d'un jour à l'autre, je dois m'attendre à voir quelque grand capitaliste venant me proposer d'appliquer mon système... »

— De l'*absorption des liquides?* demanda Colleville, qui était sans cesse occupé à remplir le verre du vieux maniaque.

— Non, monsieur, du *Mouvement perpétuel*, 4 volumes in-4°, avec planches; Paris, 1825. Mais, bah! les jours se passaient sans que personne se présentât; si bien que, me figurant que mon éditeur n'y mettait pas toute l'activité désirable, je voulus vendre à un autre libraire la seconde édition. C'est alors, monsieur, que se couvrit toute la trame, et je dus jeter ce serpent à la porte. En six ans, il s'était vendu en tout neuf exemplaires; endormi dans

une fausse sécurité, je n'avais rien fait pour la propagation de mon livre, qui était censé s'enlever tout seul, et c'est ainsi que, victime d'une jalousie et d'une méchanceté noires, j'étais indignement dépouillé du prix de mes travaux.

— Mais, dit Minard, se faisant l'organe de la pensée de toute l'assistance, ne pourrait-on pas voir là plutôt une manière aussi ingénieuse que délicate?...

— De me faire l'aumône, n'est-ce pas? interrompit le vieillard avec un éclat de voix qui fit sauter sur sa chaise mademoiselle Minard; m'humilier, me déshonorer, moi, son vieux professeur! est-ce que j'ai besoin des secours de la charité? Est-ce que Picot (Népomucène), auquel sa femme avait apporté cent mille francs en dot, a jamais tendu la main à personne? Mais, aujourd'hui, on ne respecte rien : un bonhomme, comme on nous appelle, on surprend sa religion, sa bonne foi, pour pouvoir dire ensuite au public : « Ces vieux radoteurs, vous le voyez bien, ça n'est bon à rien; il faut que nous, la jeune génération, nous, les modernes, nous, la jeune France, nous les prenions en sevrage. » Blanc-bec, va! toi, me nourrir! Mais les vieux radoteurs dans leur petit doigt en savent plus que vous dans toute votre cervelle, et vous ne les vaudrez jamais, petits intrigants que vous êtes! Du reste, je suis bien tranquille pour ma vengeance; ce jeune Phellion ne peut manquer de mal finir; ce qu'il a fait aujourd'hui en pleine Académie en lisant sous mon nom un mémoire, c'est tout simplement un faux, et la loi punit cela des galères.

— C'est vrai pourtant, dit Colleville, un faux en étoile publique!

Brigitte, qui tremblait pour ses verres et dont les nerfs étaient agacés par la furieuse consommation du vieillard, donna en se levant le signal de passer au salon; plusieurs fois, d'ailleurs, elle avait entendu résonner la sonnette lui annonçant que quelques-uns des invités de la soirée devaient être déjà arrivés. On voulut alors transborder le vieux professeur, et Colleville lui offrit complaisamment son bras.

— Non, monsieur, dit-il, permettez que je reste où je suis. Je ne suis pas vêtu pour une soirée, et, d'ailleurs, la grande lumière me fatigue la vue. Aussi bien, je n'aime pas à me donner en spec-

tacle, et il vaut autant que la scène qui doit se passer entre moi et mon élève ait lieu ici entre *quatre-z-yeux*.

— Eh bien, laissez-le, dit Brigitte à Colleville.

Et personne n'insista, le vieux bonhomme s'étant, à son insu, à peu près découronné de toute sa considération. Seulement, avant de le quitter, la bonne ménagère eut soin de ne rien laisser de fragile à sa portée; et puis, par un reste d'attention :

— Vous enverrai-je du café? demanda-t-elle.

— J'en prends, madame, répondit le père Picot, et du cognac aussi.

— Oh! parbleu! il prend de tout, dit en s'en allant Brigitte au domestique *mâle*.

Et elle lui recommanda d'avoir l'œil sur ce vieux fou.

Quand Brigitte rentra au salon, elle vit que l'abbé Gondrin était devenu le centre d'un grand cercle formé par presque toute l'assistance, et, s'étant à son tour approchée, elle l'entendit qui disait :

— Je remercie le ciel de m'avoir ménagé cette bonne fortune. Jamais je n'éprouvai une émotion pareille à celle dont m'a rempli la scène à laquelle nous venons d'assister, et il n'est pas jusqu'à la forme un peu burlesque de cette confidence, qui était certainement bien naïve, car elle était bien involontaire, qui n'ait servi à la glorification de l'étonnante générosité qu'elle nous révélait. Placé par mon ministère sur le chemin de bien des charités, témoin ou intermédiaire de bien des bonnes actions, je déclare n'avoir rencontré de ma vie un dévouement plus touchant et plus ingénieux : laisser ignorer à la main gauche ce que donne la main droite, c'est déjà bien entrer dans le christianisme, mais aller jusqu'à se dépouiller de sa gloire, et en faire litière à un autre dans des conditions si extraordinaires, avec la chance d'être renié, méconnu, repoussé, c'est l'Évangile appliqué dans toute la hauteur de ses préceptes; c'est être plus qu'une sœur de la Charité, c'est être l'apôtre de la bienfaisance!... Que je voudrais donc connaître ce noble jeune homme et lui serrer la main!

Ayant son bras passé dans celui de sa marraine, Céleste était à quelques pas du prêtre. L'oreille tendue à sa parole, à mesure qu'il parlait et analysait le généreux procédé de Félix, elle serrait plus vivement le bras de madame Thuillier, et lui disait à voix basse :

— Tu entends, marraine! tu entends!

Pour détruire l'inévitable effet que cet éloge si chaleureux devait produire sur Céleste :

— Malheureusement, monsieur l'abbé, dit Thuillier, ce jeune homme dont vous faites ici un si *grand récit,* il ne vous est pas tout à fait inconnu. J'ai eu l'occasion de m'entretenir de lui avec vous, et de regretter qu'il ne nous fût pas loisible de donner suite à de certains projets que nous avions pu avoir sur lui, attendu l'indépendance tout à fait compromettante qu'il affecte dans ses opinions religieuses.

— Ah! c'est le même jeune homme, dit l'abbé; vous m'étonnez beaucoup; et il faut dire que le rapprochement ne pouvait me tomber dans la pensée.

— Mon Dieu! monsieur l'abbé, dit la Peyrade en prenant la parole, vous le verrez dans un moment, et, en le plaçant sur le terrain de certaines questions, vous n'aurez pas de peine à mesurer la profondeur des ravages que l'orgueil de la science peut exercer dans les âmes les plus heureusement douées.

— Je ne le verrai pas, dit l'abbé, car ma robe noire ne tarderait pas à etre déplacée au milieu de la gloire mondaine qui peu à peu remplit ce salon. Mais, comme je sais, monsieur de la Peyrade, que vous êtes un homme sincèrement pieux et convaincu, et comme, sans aucun doute, vous portez au salut de ce jeune homme tout l'intérêt que j'y puis porter moi-même, en partant je vous dirai : Rassurez-vous; un peu plus tôt, un peu plus tard, ces âmes d'élite nous reviennent, et, dût le retour de ces enfants prodigues se faire beaucoup attendre, en les voyant aller à Dieu, je ne désespérerais pas encore pour eux de sa clémence infinie.

Cela dit, l'abbé se mit en devoir de trouver son chapeau afin de quitter le salon.

Au moment où il croyait s'esquiver sans être aperçu, il fut arrêté par Minard.

— Monsieur, lui dit le maire du onzième, permettez-moi de vous serrer la main et de vous féliciter des paroles de tolérance qui viennent de tomber de votre bouche. Ah! si tous les prêtres vous ressemblaient, que de conquêtes la religion ferait! J'ai en ce moment un chagrin de famille et un plan de conduite à décider,

sur lequel je serais heureux d'avoir votre avis et d'invoquer l'assistance de vos lumières.

— Quand il vous plaira, monsieur le maire, répondit l'abbé, rue de la Madeleine, 8, derrière la cité Berryer; après ma messe, que je dis à six heures, je suis chez moi d'ordinaire toute la matinée.

Aussitôt que l'abbé fut sorti, prenant à part madame Minard :

— Eh bien, tout est vrai, dit Minard, et la lettre anonyme ne nous avait pas induits en erreur : M. Julien entretient, en effet, une ancienne actrice de Bobino, et c'est bien pour assister à ses débuts au théâtre des Folies-Dramatiques qu'il a feint aujourd'hui d'être malade. La concierge de la maison où demeure cette donzelle vit très-mal avec la mère, qui passe pour une ancienne harengère, et, moyennant un écu de cent sous, elle m'en a conté de long et de large. Ce soir, en rentrant, j'aurai avec monsieur mon fils une sérieuse explication.

— Mon ami, dit théâtralement madame Minard, je t'en supplie, pas de résolutions violentes!

— Prends garde, dit Minard, nous sommes ici en vue de tous! Pour des résolutions, je n'en ai adopté aucune; je viens de demander à l'abbé Gondrin de vouloir bien m'aider de ses conseils, parce que, vois-tu, les prêtres, on en fait fi quand on est dans le bonheur, mais, quand l'adversité vient s'abattre sur vous...

— Mais, mon ami, tu prends la chose bien au sérieux; il faut que jeunesse se passe.

— Oui, dit Minard, mais il y a des choses, moi, que je ne saurais passer. Un fils de famille entre les mains de pareilles femmes, c'est le déshonneur, c'est la ruine entrant dans une maison. Tu ne sais pas, toi, Zélie, ce que c'est que les femmes de théâtre! Ce sont des Laïs et des Phrynés de l'espèce la plus dangereuse, et il suffit qu'un jeune homme appartienne à la bourgeoisie pour qu'elles prennent à le ruiner un plaisir particulier. Elles prétendent que notre argent, à nous autres commerçants, est de l'argent volé, que nous sommes des épiciers, des falsificateurs, et fouiller dans nos poches, elles appellent cela nous faire rendre gorge. Quel malheur que je ne sache pas où trouver maintenant madame la comtesse de Godollo, une femme du monde si expérimentée! Voilà qui il eût fait bon consulter.

Tout à coup, un tintamarre effroyable vint mettre fin à cet aparté conjugal. S'élançant dans la salle à manger, d'où était venu un bruit de meubles renversés et de verrerie mise en morceaux, Brigitte trouva Colleville occupé à rajuster sa cravate et à s'assurer que son habit, cruellement déformé à la hauteur du collet, ne portait pas de traces de violence allant jusqu'à la déchirure.

— Qu'est-ce donc? dit Brigitte.

— Eh! c'est ce vieux fou, dit Colleville, qui est enragé. J'étais venu déguster mon café avec lui pour lui tenir compagnie, il a pris de travers une plaisanterie, s'est emporté jusqu'à me colleter et a renversé dans la lutte deux ou trois chaises et un plateau de verres porté par Joséphine, qui ne s'est pas détournée assez à temps.

— Parce que vous l'avez asticoté, dit Brigitte avec humeur; vous ne pouviez pas rester dans le salon, au lieu de venir faire ici ce que vous appelez vos charges; vous vous croyez toujours à l'orchestre de l'Opéra-Comique!

Cette aigre parole jetée, en femme résolue, voyant bien qu'il fallait se débarrasser de cette espèce de vieillard féroce qui menaçait de mettre son ménage à feu et à sang, Brigitte s'approcha du père Picot, tranquillement occupé à faire brûler de l'eau-de-vie dans sa soucoupe.

— Monsieur! lui cria-t-elle de toute la force de ses poumons, comme si elle eût parlé à un sourd (un aveugle lui parut devoir être pris de la même façon), je viens vous dire une chose qui vous contrariera : M. et madame Phellion entrent en ce moment, et ils m'annoncent que M. Félix ne viendra pas.

Et, se servant de la version qui avait servi à Julien Minard :

— Il a été pris, ce soir, ajouta-t-elle, d'un mal de gorge et d'un enrouement.

— Qu'il a gagné à la lecture de tantôt! s'écria d'un air joyeux le vieux professeur. Eh bien, c'est justice!... Madame, où prenez-vous votre eau-de-vie?

— Mais chez mon épicier, répondit Brigitte, stupéfaite de la question.

— Eh bien, madame, je vous dois cet aveu : dans une maison où l'on boit du champagne excellent, et qui me rappelle celui qui

se sablait jadis à la table du grand maître de l'Université, feu M. de Fontanes, il est honteux d'avoir de l'eau-de-vie pareille. Je vous le dis avec la franchise dont je me pique en toute chose, elle est bonne à laver les pieds des chevaux; et, si je n'avais pas eu la ressource de la faire brûler...

— Mais c'est le diable en personne! se dit Brigitte; pas une excuse du dégât qu'il vient de causer, et *mécaniser* encore mon eau-de-vie!... — Monsieur, reprit-elle toujours sur le même diapason élevé, M. Félix ne venant pas, ne pensez-vous pas que votre famille pourrait s'inquiéter de votre longue absence?

— De famille, madame, je n'en ai pas, vu qu'elle veut me faire interdire; mais j'ai ma gouvernante, madame Lambert, qui doit en effet être étonnée de ne pas me voir rentré à cette heure, et je ne demande pas mieux que d'aller la rejoindre, car, plus tard je rentrerai, plus la scène sera violente. Mais je vous avoue que, dans ce quartier perdu, j'aurai quelque peine à me démêler.

— Eh bien, il faut prendre une voiture.

— Voiture pour aller, voiture pour revenir, c'est pour le coup que mes excellents parents auraient le droit de dire que je suis prodigue!

— J'ai justement une course pressée à faire faire dans votre quartier, dit Brigitte, qui vit bien qu'il fallait se décider à un sacrifice, j'allais envoyer mon concierge avec un cabriolet, si vous voulez profiter de cette commodité?

— J'accepte, madame, dit le vieux professeur en se levant; et, au besoin, vous constateriez devant mes juges que vous m'avez vu lésiner sur une course de fiacre.

— Henri, dit Brigitte à son domestique, menez monsieur jusque chez M. Pascal, le concierge; et dites-lui qu'en faisant la commission dont je l'avais chargé tantôt, il le reconduise jusqu'à sa porte, en en ayant bien soin.

— Bien soin! bien soin! répéta le vieillard en refusant le bras du domestique; vous me prenez donc, madame, pour un colis, pour une pièce de porcelaine fêlée?

Voyant son homme arrivé à la porte, Brigitte se laissa aller à le brusquer un peu.

— Ce que j'en dis, monsieur, c'est pour votre bien, et vous me

permettrez de vous *observer* que vous n'avez pas le caractère très-bien fait.

— Bien soin! répéta le vieillard; mais vous ne savez donc pas, madame, qu'avec de pareils mots on fait interdire un homme? Du reste, je ne répondrai pas par des grossièretés à l'hospitalité si bienveillante que j'ai reçue, d'autant mieux que ce monsieur qui avait semblé vouloir me manquer, je crois l'avoir convenablement remis à sa place.

— Va donc! va donc, vieille bête! dit Brigitte en lui fermant la porte sur le dos.

Avant de rentrer au salon, elle fut obligée de boire un grand verre d'eau; la contrainte à laquelle elle s'était vue forcée pour en finir avec ce dangereux hôte l'avait, suivant son expression, toute *retournée.*

Le lendemain matin, Minard père se fit annoncer dans le cabinet de Phellion. Le grand citoyen et son fils Félix étaient alors occupés d'un intérêt qui semblait passionner leur conversation.

— Mon cher Félix, s'écria le maire du onzième en donnant vivement la main au jeune professeur, c'est vous qui m'amenez ici ce matin ; je viens pour vous offrir mes félicitations!

— Qu'y a-t-il donc? demanda Phellion; les Thuillier se décideraient-ils enfin?...

— Il s'agit bien des Thuillier! interrompit le maire. — Mais, ajouta-t-il en regardant Félix, est-ce que, même à vous, le sournois vous aurait caché...?

— Je ne crois pas que jamais mon fils, dit le grand citoyen, ait eu quelque chose de caché pour moi.

— Ainsi la sublime découverte astronomique qu'il a communiquée hier à l'Académie des sciences, vous la connaissiez?

— Votre bienveillance pour moi, monsieur le maire, dit vivement Félix, vous a fait prendre le change; je n'étais que le lecteur et non l'auteur du mémoire.

— Laissez-nous donc tranquilles! dit Minard; le lecteur! tout est connu.

— Mais voyez, dit Félix en présentant à Minard *le Constitutionnel,* voilà le journal : non-seulement il annonce que M. Picot est l'au-

teur de la découverte, mais il mentionne les récompenses que, sans perdre un moment, le gouvernement lui a décernées.

— Félix a raison, dit Phellion; le journal fait foi, et je trouve qu'en cette occasion le gouvernement s'est très-convenablement montré.

— Mais, mon cher commandant, je vous répète que toute l'affaire est éventée, et votre fils n'en est qu'un garçon plus admirable. Mettre sur le compte de son vieux professeur sa découverte, afin d'attirer sur lui les faveurs du pouvoir, dans toute l'antiquité je ne connais pas un aussi beau trait.

— Félix! dit Phellion père avec un commencement d'émoi, ces immenses travaux auxquels vous vous livriez depuis quelque temps, ces visites continuelles à l'Observatoire...

— Mais non, mon père, M. Minard a été mal informé.

— Mal informé! répéta Minard, quand je sais toute l'affaire de M. Picot lui-même!

A cet argument, jeté de manière à ne pas laisser un doute après lui, la vérité acheva d'apparaître à l'esprit de Phellion.

— Félix, mon enfant! s'écria-t-il en se levant pour embrasser son fils.

Mais il fut obligé de se rasseoir : ses jambes refusaient de le porter, il devint pâle, et cette nature, ordinairement si impassible, paraissait près de succomber à l'atteinte de ce bonheur qui venait s'abattre sur elle.

— Mon Dieu! dit Félix avec épouvante, il se trouve mal; sonnez, je vous en prie, monsieur Minard.

Et, en même temps, il courait auprès du vieillard, dont il desserra rapidement la cravate et le col de chemise, en lui frappant dans les mains. Mais cette défaillance ne fut qu'un éclair; presque aussitôt rendu à lui-même, Phellion attira son fils sur son cœur et, le tenant longtemps embrassé, d'une voix entrecoupée par les larmes qui vinrent mettre fin à cette crise de joie :

— Félix, mon noble fils, répétait-il, toi, si grand par le cœur et si grand par l'esprit!

Le coup de sonnette qu'avait donné Minard était accentué de telle façon et si magistral, que toute la maison fut aussitôt sur pied.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit Phellion aux domestiques en les congédiant.

Mais, presque au même moment, voyant entrer sa femme, il reprit sa solennité habituelle :

— Madame Phellion, lui dit-il en lui montrant Félix, combien y a-t-il d'années que vous avez mis ce jeune homme au monde?

Madame Phellion, stupéfaite de cette question, hésita un moment et finit par répondre :

— Vingt-cinq ans au mois de janvier prochain.

— Ne trouvez-vous pas, continua Phellion, que jusqu'ici Dieu avait assez exaucé vos vœux maternels en permettant que l'enfant de vos entrailles fût un honnête homme, un fils pieux; doué d'ailleurs pour les mathématiques, la science des sciences, d'une aptitude assez distinguée?

— Sans doute, dit madame Phellion, comprenant de moins en moins où son mari voulait en venir.

— Eh bien, continua Phellion, vous devez au Ciel un supplément d'actions de grâces, car il a permis que vous fussiez la mère d'un homme de génie; ces travaux, que nous avons calomniés et qui nous faisaient craindre pour la raison de notre cher enfant, c'était le chemin, rude et escarpé, par lequel on arrive à la gloire.

— Ah çà! dit madame Phellion, auras-tu bientôt fini toi-même d'arriver à te faire comprendre?

— Monsieur votre fils, dit Minard, mesurant mieux cette fois la joie qu'il allait verser, de peur d'être la cause d'une nouvelle ivresse de bonheur, vient de faire en astronomie une découverte importante.

— Vrai? dit madame Phellion en allant à Félix, en lui prenant les deux mains et le regardant avec amour.

— Quand je dis importante, continua Minard, je ménage votre susceptibilité maternelle : c'est une découverte sublime, étourdissante, qu'il faut dire. Il n'a que vingt-cinq ans, et son nom, dès à présent, est immortel.

— Et voilà l'homme, dit madame Phellion transportée, en embrassant Félix avec effusion, auquel on préfère un la Peyrade!

— On ne le préfère pas, madame, dit Minard, car les Thuillier ne sont pas la dupe de cet intrigant : mais il s'impose. Thuillier s'est imaginé que sans lui il ne pouvait arriver à la députation, laquelle, au reste, il ne tient pas encore, et l'on sacrifie tout à cet intérêt.

— Mais n'est-ce pas une horreur, dit madame Phellion, de faire passer son ambition avant le bonheur de ses enfants!

— Ah! dit Minard, Céleste n'est pas leur enfant; elle n'est que leur fille adoptive.

— Du côté de Brigitte, dit madame Phellion; mais du côté du *beau* Thuillier?

— Ma bonne amie, dit Phellion, pas d'aigreur; le bon Dieu vient de nous envoyer une grande consolation; et enfin, quoique bien avancé, ce mariage, devant lequel j'ai le regret de dire que Félix ne se conduit pas avec toute la philosophie désirable, peut encore ne pas avoir lieu.

En voyant que Félix hochait la tête d'un air d'incrédulité :

— Mais oui, dit Minard, le commandant a raison; hier au soir, à la signature du contrat, il y a eu un accroc. Vous n'êtes pas venus, c'est vrai; votre absence a été très-remarquée.

— Nous étions invités, dit Phellion, et jusqu'au dernier moment nous avons hésité pour savoir si nous marcherions; mais, vous comprenez, notre situation était fausse; et puis Félix, ce que je m'explique maintenant, puisqu'il avait lu à l'Académie pour son compte, était brisé d'émotion et de fatigue. Nous présenter sans lui eût été gauche; c'est pourquoi nous fîmes comme le sage et prîmes le parti de nous abstenir.

Le voisinage de l'homme qu'il venait de déclarer immortel n'empêcha pas Minard, aussitôt que l'occasion lui en fut faite, de se précipiter avidement sur l'une des joies les plus prisées de la vie bourgeoise, à savoir : le commérage et le colportage des nouvelles.

— Figurez-vous, dit-il donc, qu'hier, dans la maison Thuillier, il s'est passé un monde de choses plus extraordinaires les unes que les autres.

Et d'abord il raconta tout le curieux épisode du père Picot.

Ensuite il parla de la chaleureuse approbation donnée par l'abbé Gondrin à la conduite de Félix et du désir que le jeune prédicateur avait témoigné de le connaître.

— J'irai le voir, dit Félix : savez-vous où il demeure?

— Rue de la Madeleine, 8, répondit Minard; j'en sors il n'y a qu'un moment; j'avais à l'entretenir d'un cas très-délicat, ses con-

seils ont été aussi charitables que lumineux; mais le grand événement de la soirée, c'est toute une belle société assemblée pour écouter la lecture du contrat, et le notaire, après s'être fait attendre pendant plus d'une grosse heure, finissant par ne pas venir.

— Ainsi, dit vivement Félix, le contrat n'a pas été signé?

— Pas même lu, mon ami : tout d'un coup, on est venu dire que le notaire était parti pour Bruxelles.

— Sans doute, dit naïvement Phellion, une affaire majeure?

— Des plus majeures, répondit Minard : une légère banqueroute de cinq cent mille francs que laisse après lui ce monsieur.

— Mais quel est donc, demanda Phellion, cet officier public manquant d'une manière aussi scandaleuse aux saints devoirs de sa profession?

— Parbleu! votre voisin de la rue Saint-Jacques, le notaire Dupuis.

— Comment! dit madame Phellion, un homme si pieux, qui était marguillier de la paroisse!

— Eh! madame, dit Minard, ce sont ceux-là qui courent le mieux la poste...; il y a déjà des précédents.

— Mais, dit Phellion, cette nouvelle jetée au milieu d'une soirée privée a dû y faire l'effet d'un coup de foudre.

— D'autant mieux, dit Minard, qu'elle y a été apportée de la façon la plus inattendue et la plus singulière.

— Contez-nous donc ça? dit madame Phellion en s'animant.

— Il paraît, poursuivit Minard, que ce vertueux filou avait les économies d'un grand nombre de domestiques, et que mons la Peyrade — parce que, voyez-vous, tous ces dévots, c'est une clique! — se chargeait de lui recruter dans ce monde-là des capitaux.

— Je l'avais toujours dit, interrompit madame Phellion, ce n'est rien du tout que ce Provençal.

— Notamment, reprit le maire, il avait fait placer chez mons Dupuis, au compte d'une vieille gouvernante, une cagote aussi, certaine petite somme qui, ma foi! en valait la peine : vingt-cinq mille francs, s'il vous plaît; cette gouvernante, nommée madame Lambert...

— Madame Lambert! interrompit à son tour Félix, mais c'est la gouvernante de M. Picot : bonnet étriqué, visage pâle et maigre,

parlant toujours les yeux baissés, et ne montrant pas de cheveux?

— C'est ça même, dit Minard, une vraie figure de cafarde.

— Vingt-cinq mille francs d'économies! dit Félix, je ne m'étonne pas que le pauvre père Picot soit toujours gêné.

— Et qu'il faille, dit finement Minard, se mêler de la vente de ses livres... Quoi qu'il en soit, vous imaginez bien qu'en apprenant la fuite du notaire cette femme fut aux cent coups. Aussitôt, de courir au domicile de la Peyrade; chez la Peyrade, on lui dit qu'il dîne et passe la soirée chez les Thuillier, dont on ne lui donne pas bien l'adresse, de façon qu'après avoir couru toute la soirée, sur les dix heures, quand depuis un temps infini on était là dans ce salon à se regarder le blanc des yeux, sans savoir ni que dire ni que faire, car ce n'est ni Brigitte ni Thuillier qui étaient gens à se tirer d'un si mauvais pas, et nous n'avions là pour nous charmer l'attente ni la voix de madame de Godollo, ni le talent de madame Phellion...

— Oh! vous êtes trop poli, monsieur le maire, dit madame Phellion en minaudant.

— Enfin, reprit Minard, sur les dix heures, la femme Lambert arrive jusqu'à l'antichambre de M. le conseiller général et demande en grand émoi à parler à M. l'avocat.

— C'était naturel, dit Phellion : intermédiaire du placement, cette femme avait le droit de lui en demander compte.

— Vous allez voir le tartuffe! continua Minard. Aussitôt sorti, il rentre rapportant la nouvelle. Comme tout le monde ne demandait qu'à s'en aller, c'est un sauve-qui-peut général : alors que fait notre homme? Il retourne auprès de madame Lambert qu'il a laissée dans l'antichambre, et, comme la brave femme ne cesse de crier qu'elle est ruinée, qu'elle est perdue, ce qui pouvait bien être de son cru, mais ce qui pouvait être aussi une scène arrangée avec l'autre, en présence de la société que cette servante arrête par ses clameurs : « Rassurez-vous, ma bonne, dit solennellement M. le rédacteur en chef de *l'Écho de la Bièvre,* le placement s'est fait d'accord avec vous, par conséquent, je ne vous dois rien; mais il suffit que l'argent ait passé par mes mains pour que ma conscience me dise que j'en suis responsable : si ce n'est la liquidation du notaire, ce sera moi qui vous payerai. »

— Eh bien, dit Phellion, c'était mon avis il n'y a qu'un moment; l'intermédiaire doit répondre. Je n'eusse pas hésité à faire ce qu'a fait M. de la Peyrade, et je ne crois pas que pour cette conduite on puisse le taxer de jésuitisme.

— Vous, vous l'eussiez fait, dit Minard, et moi aussi; mais nous ne l'eussions pas dit à grand orchestre, et nous eussions payé, nous, avec notre argent, en vrais gentilshommes. Mais ce courtier électoral, avec quoi payera-t-il? avec la dot!

A ce moment, le petit domestique entra et remit une lettre à Félix Phellion. Elle était du père Picot, écrite sous sa dictée par la main de madame Lambert; c'est pourquoi nous n'en reproduisons pas l'orthographe.

L'écriture de madame Lambert était de celles qui ne s'oublient pas, une fois qu'elles vous ont passé sous les yeux. La reconnaissant aussitôt :

— C'est une lettre de M. le professeur, dit Félix.

Et, avant de la décacheter :

— Vous permettez, ajouta-t-il, monsieur le maire?

— Il doit bien vous arranger, dit Minard; je n'ai jamais rien vu d'aussi comique que sa colère d'hier au soir.

Tout en lisant, Félix souriait. Quand il eut fini, il passa l'épître à son père :

— Vous pouvez lire haut, dit-il.

Alors, de sa voix solennelle :

« Mon cher Félix, commença le grand citoyen, je viens de recevoir ton billet; il est arrivé fort à propos, car je t'en voulais ce qui s'appelle beaucoup. Tu me dis qu'en te rendant coupable de l'abus de confiance dont je me proposais de m'expliquer un peu vertement avec toi, tu as eu surtout une intention, qui est de donner un camouflet à ma famille en prouvant qu'un homme capable des calculs assez compliqués qu'a nécessités ta découverte n'était un homme ni à interdire ni à affubler d'un conseil judiciaire. Cet argument me plaît et il répond assez bien à l'infâme procès pour que je te loue d'en avoir eu l'idée. Mais tu me le vends un peu cher, l'argument, en me faisant compère et compagnon avec une étoile dont tu sais fort bien que l'accointance ne pouvait

pas me convenir du tout. Ce n'est pas à mon âge et quand on a résolu le grand problème du *mouvement perpétuel* que l'on s'occupe de pareilles fariboles; c'est bon pour des blancs-becs et des débutants comme toi : et c'est ce que je me suis permis d'aller dire ce matin à M. le ministre de l'instruction publique, par lequel, du reste, j'ai été reçu avec la plus parfaite aménité. Je l'ai engagé à bien voir si, s'étant trompé d'adresse, il ne devait pas reprendre sa croix et sa pension, quoique je les eusse certainement méritées d'un autre côté.

» — Le gouvernement, m'a répondu le ministre, n'est pas dans l'habitude de se tromper; ce qu'il fait est toujours bien fait, et on n'annule pas une ordonnance signée de la main de Sa Majesté; de beaux travaux vous ont mérité les deux faveurs que le roi vous accorde, et c'est une dette déjà ancienne que je suis heureux d'acquitter en son nom.

» — Mais Félix? repris-je alors; car enfin, pour un jeune homme, ça n'est pas trop mal, cette découverte!

» — M. Félix Phellion, m'a répondu le ministre, recevra dans la journée sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur; je ferai ce matin même signer l'ordonnance par le roi; de plus, il y a en ce moment une place vacante à l'Académie des sciences, et, si vous n'y prétendez pas...

» — Moi à l'Académie ! interrompis-je avec la franchise de parole que tu me connais, je les exècre, les académies : c'est des étouffoirs, des rassemblements de paresseux, des boutiques où il y a une grosse enseigne et rien à vendre...

» — Eh bien, donc, a dit le ministre en souriant, je crois qu'à la première élection M. Félix Phellion a pour lui toutes les chances, et dans ce nombre je compte l'influence du gouvernement, qui lui est d'avance acquise dans la proportion où elle reste loyale et légitime.

» Voilà, mon pauvre garçon, tout ce que j'ai pu faire pour te récompenser de ta bonne intention et te prouver que je ne t'en voulais pas. Je crois qu'en effet les parents vont avoir le nez un peu long. Viens causer de tout ceci aujourd'hui, sur les quatre heures, car je ne dîne pas, moi, le lendemain, ainsi que je le vis faire hier dans une maison où j'eus l'occasion de parler de tes

talents d'une manière assez avantageuse. Madame Lambert, qui est plus forte la casserole que la plume en main, se signalera, et, quoique ce soit le vendredi, dont jamais elle ne me fait grâce, elle nous promet en maigre un dîner d'archevêque, avec la fine demi-bouteille de champagne, qu'au besoin l'on redoublera, pour arroser les rubans.

» Ton vieux professeur et ami,

» PICOT,

» Chevalier de la Légion d'honneur.

» *P.-S.* — Si tu pouvais obtenir de ta respectable mère qu'elle te confie un petit flacon de ce vieux et excellent cognac dont tu me fis part dans le temps? je n'en possède plus une goutte, et j'en bus hier de bon à laver les pieds des chevaux; mais je ne le mâchai pas à la charmante Hébé qui me le versait. »

— Certes oui, il en aura encore, dit madame Phellion, et non pas un flacon, mais un litre.

— Et moi, dit Minard, qui me pique aussi d'en avoir et de la pas trop piquée des vers, je lui en enverrai quelques bouteilles; mais vous ne lui direz pas de quelle part, monsieur le chevalier, qui, je l'espère, voudrez bien me choisir pour parrain; on ne sait jamais la manière dont ce singulier homme prendra les choses.

— Femme, dit tout à coup Phellion père, une cravate blanche et mon habit noir!

— Où veux-tu donc aller? dit madame Phellion; chez le ministre pour le remercier?

— Apporte, te dis-je, ces objets de toilette; j'ai une visite importante à faire, et M. le maire voudra bien m'excuser.

— Moi-même, je m'en vais, répondit Minard, car j'ai à m'occuper d'une affaire relative à monsieur mon fils, qui, lui, n'a pas découvert une étoile.

Vainement questionné par Félix et par sa femme, Phellion acheva de s'habiller, mit une paire de gants blancs, envoya chercher une voiture, et, au bout d'un quart d'heure, il se faisait annoncer chez Brigitte, qu'il trouva présidant au rangement de la porcelaine et de l'argenterie de gala qui avaient fonctionné le jour précédent.

Quittant, pour recevoir son visiteur, ce détail de ménage :

— Eh bien, papa Phellion, dit la vieille fille quand ils eurent pris place, vous nous avez fait faux bond hier : du reste, vous avez eu le nez plus fin que les autres. Savez-vous le tour que nous a joué le notaire?

— Je sais *tout*, dit Phellion, et c'est même du répit donné par cet imprévu à l'exécution de vos projets que je prendrai texte pour l'importante conversation que j'ai désiré avoir avec vous. Parfois, la Providence semble se plaire à contrecarrer nos plans les mieux combinés; parfois aussi, au moyen des obstacles qu'elle dresse sur notre route, elle semble vouloir nous indiquer que nous donnons à gauche, et nous engager à mieux réfléchir.

— La Providence! la Providence! dit Brigitte l'esprit fort, elle a autre chose à faire que de s'occuper de nous.

— C'est une opinion, répondit Phellion; mais, moi, je suis habitué à voir ses décrets dans les petites comme dans les grandes choses, et certainement, si elle eût permis hier que vos engagements vis-à-vis de M. de la Peyrade reçussent un commencement d'exécution, vous ne me verriez pas en ce moment chez vous.

— Alors, dit Brigitte, vous croyez que, faute d'un notaire, un mariage ne peut avoir lieu? On dit pourtant que, faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas.

— Chère demoiselle, reprit le grand citoyen, vous me rendez cette justice que jamais, ni ma femme ni moi, nous n'avons essayé d'influencer vos résolutions; nous avons laissé nos jeunes gens s'aimer sans trop savoir où pourrait mener cet attachement...

— A leur mettre martel en tête, interrompit Brigitte : voilà à quoi sert l'amour, et pourquoi je m'en suis toujours privée.

— Ce que vous dites là, reprit Phellion, est surtout vrai pour mon malheureux fils; car, malgré les nobles distractions qu'il a essayé de donner à sa douleur, aujourd'hui il est si misérablement vaincu par elle, que ce matin, en dépit du beau succès qu'il vient d'obtenir, il me parlait d'entreprendre un voyage de circumnavigation autour du globe, équipée qui l'aurait retenu au moins trois ans absent, si même il avait échappé aux dangers d'un voyage si prolongé.

— Eh bien, dit Brigitte, ce n'était peut-être pas mal vu; il serait revenu consolé et ayant découvert trois ou quatre autres étoiles.

— Celle-ci nous suffit, dit Phellion avec un redoublement de sa gravité ordinaire, et c'est sous le bénéfice de ce résultat, qui vient de placer son nom à une si grande hauteur dans le monde savant, que j'ai la fatuité d'oser vous dire à brûle-pourpoint : Je viens, mademoiselle, vous demander pour mon fils, Félix Phellion, qui l'aime et en est aimé, la main de mademoiselle Céleste Colleville.

— Mais, petit père, répondit Brigitte, il est trop tard; pensez donc que nous sommes *diamètralement* engagés avec la Peyrade.

— Il n'est jamais, comme on dit, trop tard pour bien faire, et hier il eût été trop tôt pour que j'osasse me présenter. Mon fils, ayant à compenser la différence des fortunes, n'aurait pas eu à vous répondre : « Si Céleste, par votre générosité, a une dot à laquelle la mienne est loin d'équivaloir, j'ai l'honneur d'être membre de l'ordre royal de la Légion d'honneur, et, dans peu, selon toute apparence, je serai membre de l'Académie royale des sciences, l'une des cinq classes de l'Institut. »

— Certainement, dit Brigitte, Félix devient un très-joli parti, mais nous avons promis à la Peyrade; lui et Céleste sont affichés à la mairie; sans une circonstance extraordinaire, le contrat serait passé; il s'occupe de l'élection de Thuillier, qu'il a déjà mise en très-bon train; nous avons des capitaux engagés avec lui dans une affaire de journal : il est donc impossible, quand nous le voudrions, de nous dépêtrer de notre promesse.

— Ainsi, dit Phellion, dans une de ces rares circonstances où la raison et l'inclination se trouvent réunies, vous croyez devoir donner entièrement le pas à la question des intérêts? Céleste, nous le savons, n'a aucun entraînement pour M. de la Peyrade. Élevée avec Félix...

— Élevée avec Félix! interrompit Brigitte; elle a pu choisir à une époque entre M. de la Peyrade et monsieur votre fils, car voilà comme nous la violentons, elle n'a pas voulu de M. Félix, dont l'athéisme est bien connu.

— Vous vous trompez, mademoiselle, mon fils n'est pas athée, car Voltaire lui-même doutait qu'il y eût eu des athées, et, pas plus tard qu'hier, dans cette maison, un ecclésiastique aussi recommandable par ses talents que par ses vertus, faisant de Félix un magnifique éloge, manifestait le désir d'entrer avec lui en relation.

— Parbleu! pour le convertir, dit Brigitte; mais, pour l'affaire du mariage, je suis fâchée de vous le dire, ce sera de la moutarde après dîner : jamais Thuillier ne renoncera à son la Peyrade.

— Mademoiselle, dit Phellion en se levant, je n'éprouve aucune espèce d'humiliation de la démarche inutile que je viens de faire, je ne vous en demande pas même le secret, car je serai le premier à en parler à toutes nos connaissances et amis.

— Parlez-en, mon brave homme, à qui vous voudrez! répondit Brigitte avec amertume. Voilà-t-il pas, parce que monsieur votre fils a découvert une étoile, si encore c'est bien lui qui l'a découverte, et non pas ce vieux que le gouvernement en a récompensé, il faudra qu'on lui fasse épouser une des filles du roi des Français?

— Brisons là, dit Phellion; je pourrais vous répondre que, sans déprécier les Thuillier, les d'Orléans me paraissent d'une illustration un peu supérieure. Mais je n'aime pas à introduire l'aigreur dans la conversation, et, en vous priant de recevoir l'assurance de mes humbles respects, je me retire.

Cela dit, il sortit majestueusement, et, sous le coup de sa comparaison décochée *in extremis,* à la manière des Parthes, laissa Brigitte d'une humeur d'autant plus massacrante, que déjà, la veille au soir, madame Thuillier, après que tous les invités se furent retirés, avait eu l'incroyable audace de dire quelque chose en faveur de Félix. Il va sans dire que l'ilote avait été rudement rabrouée, et qu'on l'avait engagée à se mêler de ce qui la regardait. Mais cette tentative de volonté dans sa belle-sœur avait déjà très-mal disposé la vieille fille, et Phellion, venant reprendre le même sujet, ne pouvait que vivement l'exaspérer. Joséphine la cuisinière et le domestique *mâle* eurent le contre-coup de la scène qui venait de finir : Brigitte trouva qu'en son absence tout avait été rangé de travers, et, mettant elle-même *la main à la pâte,* au risque de se rompre le cou, elle se guinda sur une chaise, afin de pouvoir atteindre aux rayons les plus élevés de l'armoire où sa porcelaine des grands jours était soigneusement conservée sous clef.

Cette journée, qui pour Brigitte commençait si mal, fut sans contredit l'une des plus pleines et l'une des plus orageuses de ce récit.

Pour en être l'historien exact, nous devons la reprendre à six

heures du matin, où nous verrons madame Thuillier allant à la Madeleine entendre la messe que l'abbé Gondrin était dans l'habitude de dire à cette heure, et ensuite s'approchant de la sainte table, viatique que ne manquent jamais de se donner les âmes pieuses quand elles ont à accomplir quelque grande résolution.

A huit heures, nous verrons Minard père arrivant chez le jeune vicaire, ainsi qu'il en avait reçu la permission la veille, et venant déposer dans le sein de l'habile et conciliant casuiste ses chagrins paternels.

L'abbé Gondrin lui reprocha doucement d'avoir donné à son fils un de ces états où, habillée d'un titre qui fait l'illusion d'une vie laborieuse, l'oisiveté peut entraîner à toutes les folies : les avocats sans causes et les médecins sans malades, quand ils n'ont pas le sou, sont la pépinière où se recrute l'esprit de révolution et de désordre; quand ils sont riches, au contraire, ils font comme la jeune aristocratie, qui, de tous ses priviléges perdus n'ayant gardé que le droit au *far niente,* donne à l'élève des chevaux de course et des femmes de théâtre presque tous les loisirs de son existence inutile et inoccupée.

Dans le cas particulier, les partis violents vers lesquels paraissait pencher M. le maire du onzième arrondissement étaient de vraies chimères. Il n'y a plus de Saint-Lazare à l'usage de la jeunesse dérangée, et l'on ne faisait plus la presse des Manons Lescauts pour l'Amérique. L'abbé Gondrin fut donc d'avis que Minard père tâchât de tout arranger par un sacrifice : il fallait doter et marier la sirène; la morale trouverait là deux fois son compte. Quant à se charger de ménager cette solution, le jeune vicaire n'y montra aucun empressement : il était trop jeune pour cette espèce de diplomatie, où le scandale peut si facilement se glisser à côté de la pensée du bien. Puisque la jeune fille avait une mère, Minard pouvait voir cette femme et entamer avec elle la négociation.

Sur le midi, l'abbé Gondrin eut la visite de madame Thuillier et de Céleste. La pauvre enfant voulait un peu de développement aux paroles par lesquelles la veille, dans le salon de Brigitte, la bouche éloquente du prêtre avait cautionné le salut de Félix Phellion. Il paraissait bien étrange à la jeune théologienne que, sans avoir jamais pratiqué, on pût être reçu en grâce par la justice divine,

car enfin l'anathème est formel : « Hors de l'Église, point de salut. »

— Ma chère enfant, dit l'abbé Gondrin, comprenez mieux cette parole, qui semble inexorable : c'est plutôt une parole de glorification pour ceux qui ont le bonheur de vivre dans le giron de notre sainte mère l'Église, qu'une malédiction contre ceux qui ont le malheur d'en être séparés. Dieu voit le fond des cœurs et il distingue ses élus ; et, si grand est le trésor de sa bonté, qu'à personne il n'a été donné d'en mesurer les richesses et la munificence. Qui donc oserait dire à Dieu, à cet Infini : « Tu seras jusque-là généreux et magnifique ! » Jésus-Christ a pardonné à la femme adultère, et, sur l'instrument du supplice, il a promis le ciel au bon larron, pour nous prouver qu'il sera fait, non selon les jugements humains, mais selon sa sagesse et sa miséricorde. Tel qui se croit chrétien, aux yeux de Dieu n'en est pas moins idolâtre ; et tel autre est tenu pour païen qui, par ses sentiments et ses actions, est chrétien à son insu. Notre sainte religion a cela de divin, que toute générosité, toute grandeur, tout héroïsme, ne sont que la pratique de ses préceptes. Je le disais hier à M. de la Peyrade, les âmes pures, dans un temps donné, sont sa conquête inévitable ; il ne s'agit que de leur faire crédit, c'est une confiance qui place à gros intérêts, et, d'ailleurs, la charité nous la commande.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Céleste, avoir su cela si tard, moi qui, pouvant choisir entre M. Félix Phellion et M. de la Peyrade, n'ai pas osé suivre l'idée de mon cœur !... — Monsieur l'abbé, ne pourriez-vous pas parler à ma mère ? votre parole est si écoutée !

— C'est impossible, mon enfant, répondit le vicaire ; si j'avais la direction de la conscience de madame Colleville, j'essayerais peut-être, mais nous sommes si souvent accusés de nous immiscer imprudemment dans les intérêts des familles ! Soyez sûre que mon intervention, ici sans autorité et sans caractère, nuirait plus qu'elle ne servirait. C'est à vous et à ceux qui vous aiment, ajouta-t-il en jetant un regard sur madame Thuillier, de voir si des dispositions, du reste bien avancées, ne peuvent pas être modifiées dans le sens de vos désirs.

Il était écrit que la pauvre enfant boirait jusqu'à la lie le calice qu'elle-même s'était préparé par son intolérance : comme l'abbé finissait sa phrase, sa vieille gouvernante vint lui demander s'il

pouvait recevoir M. Félix Phellion. Ainsi, comme la Charte de 1830, le mensonge officieux de madame de Godollo devenait une vérité.

— Passez par là, dit vivement le vicaire en conduisant ses deux pénitentes par un corridor de dégagement.

La vie a de si étranges rencontres, que, par moments, le même procédé peut être à l'usage de la courtisane et de l'homme de Dieu.

— Monsieur l'abbé, dit Félix au jeune vicaire aussitôt qu'ils se trouvèrent en présence, j'ai su la façon bienveillante dont hier au soir vous avez bien voulu parler de moi dans le salon de M. Thuillier, et j'aurais eu hâte de venir vous exprimer ma gratitude, quand un autre intérêt ne m'amènerait pas à vous.

L'abbé Gondrin passa rapidement sur les compliments, afin de savoir à quoi il pourrait être utile.

— Dans une pensée que je veux croire charitable, répondit le jeune savant, on vous a parlé hier de l'état de mon âme. Ceux qui y lisent si couramment sont mieux que moi au fait de mon for intérieur ; car, depuis quelques jours, je me sens animé de mouvements inexpliqués et inconnus. Jamais je n'avais douté de Dieu, mais, au contact de cet infini où il a permis que ma pensée allât suivre la trace d'un de ses ouvrages, il semble que j'aie recueilli de lui une notion moins confuse et plus immédiate, et je me demande si une vie droite et honnête est le seul hommage que sa toute-puissance doive attendre de moi. Néanmoins, des objections sans nombre s'élèvent dans mon esprit contre le culte dont vous êtes le ministre, et, tout en étant sensible à la beauté de sa forme extérieure, à l'endroit de beaucoup de ses prescriptions et de ses pratiques, je me trouve inquiété par ma raison. J'aurai payé chèrement, peut-être du bonheur de toute ma vie, la tiédeur et le retard que j'ai mis à chercher la solution de ces doutes. J'ai décidé d'en voir le fond. Personne mieux que vous, monsieur l'abbé, n'est en mesure de me les résoudre. Je viens donc avec confiance vous les soumettre, vous prier de m'écouter, de me répondre, de me dire par quelles lectures, au delà des heures que vous voudrez bien consacrer à quelques entretiens, je pourrai continuer la recherche de la lumière. C'est une âme cruellement affligée qui s'adresse à

vous. N'est-ce pas là une bonne préparation pour recevoir la semence de votre parole?

L'abbé Gondrin protesta de la joie avec laquelle, nonobstant son insuffisance, il entreprendrait de répondre aux scrupules de conscience du jeune savant, et, après lui avoir demandé une place dans son amitié, il l'engagea à lire, avant toute chose, les *Pensées* de Pascal. Une affinité naturelle devait, par le côté de la géométrie, se rencontrer entre l'esprit de Pascal et celui du jeune mathématicien.

Pendant que se passait cette scène, à laquelle la hauteur des intérêts en question et l'élévation morale et intellectuelle des personnages communiquaient un caractère de grandeur qui, comme tous les aspects reposés et calmes, est plus facile à comprendre qu'à reproduire, l'aigre discorde, la maladie chronique des ménages bourgeois, où la petitesse des esprits et des passions lui laisse toujours un si grand accès, était venue s'abattre sur la maison Thuillier.

Montée sur sa chaise, les cheveux en désordre, et les mains et le visage poudreux, Brigitte, le plumeau à la main, époussetait une des planches de l'armoire où elle était occupée à replacer sa bibliothèque d'assiettes, de plats et de saucières, lorsqu'elle fut abordée par Flavie.

— Brigitte, dit celle-ci, quand vous aurez fini, vous ferez bien de passer chez nous, ou bien je vous enverrai Céleste : elle m'a l'air d'être disposée à nous faire des farces.

— Comment cela? dit Brigitte sans se déranger de son nettoyage.

— Oui, je crois qu'elle et madame Thuillier ont été ce matin chez l'abbé Gondrin, et la voilà qui vient de me donner une atteinte sur Félix Phellion, dont elle parle comme d'un dieu; de là à refuser la Peyrade, vous comprenez qu'il n'y a qu'un pas.

— Ces sacrés calotins! dit Brigitte, il faut que ça se mêle de tout! Je ne voulais pas l'inviter, aussi; c'est vous qui avez insisté.

— Mais, dit Flavie, c'était convenable.

— Je me moque bien des convenances, repartit la vieille fille. Un faiseur de phrases, qui n'a dit que des choses déplacées. Envoyez-moi Céleste, je vais l'arranger, moi...

A ce moment, on vint annoncer à Brigitte la visite du premier clerc de la nouvelle étude où, à défaut du notaire Dupuis, devait se passer le contrat.

Sans se soucier du désordre de sa toilette, Brigitte ordonna qu'on fît entrer l'apprenti tabellion, mais pourtant elle lui fit la concession de ne pas lui parler du haut du perchoir sur lequel elle était juchée.

— M. Thuillier, lui dit le premier clerc, est passé ce matin à l'étude pour expliquer au patron les clauses du contrat dont il a bien voulu le charger ; mais, avant d'écrire les stipulations en faveur de mariage, nous sommes dans l'usage de recueillir de la bouche même des donataires l'expression directe de leurs intentions bienveillantes. Ainsi, M. Thuillier nous a dit qu'il donnait en nue propriété, à la future, l'immeuble dans lequel il habite, et qui est sans doute celui-ci ?

— Oui, dit Brigitte, ce sont là les conditions. Moi, je donne trois mille francs de rente trois pour cent en toute propriété; mais la future est mariée sous le régime dotal.

— C'est bien cela, dit le clerc en consultant ses notes : mademoiselle Brigitte Thuillier, trois mille francs de rente. Maintenant, il y a madame Céleste Thuillier, femme de Louis-Jérôme Thuillier, qui donne également, en trois pour cent, six mille francs de rente en toute propriété et six mille francs en usufruit.

— Ça, dit Brigitte, c'est comme si le notaire y avait passé; mais, puisque c'est vos usages, si vous voulez entrer chez ma sœur, on va vous conduire.

Et la vieille fille ordonna au domestique de mener M. le clerc chez madame Thuillier.

Un instant après, le premier clerc, reparaissant, annonçait qu'il devait y avoir un malentendu, et que madame Thuillier déclarait ne faire en faveur du mariage aucune espèce de stipulation.

— C'est un peu fort! dit Brigitte; venez avec moi, monsieur.

Et, comme un ouragan, elle pénétra dans la chambre de madame Thuillier. Celle-ci était pâle et tremblante.

— Qu'est-ce que vous venez de dire à monsieur, que vous ne donniez rien pour la dot de Céleste?

— Oui, dit l'ilote se déclarant en insurrection, mais d'une voix mal assurée, mon intention est de ne rien faire.

— Mais vos intentions, dit Brigitte rouge de colère, sont tout à fait nouvelles.

— Ce sont mes intentions, se contenta de répondre la révoltée.

— Au moins, vous nous direz la raison pourquoi?

— Le mariage ne me convient pas.

— Ah! et depuis quand?

— Il est inutile, fit remarquer madame Thuillier, que monsieur assiste à nos explications; elles ne seront pas écrites au contrat.

— Vous faites bien d'avoir honte, dit Brigitte, car le jour sous lequel vous vous montrez est assez peu flatteur... — Monsieur, continua-t-elle en s'adressant au clerc, il est plus facile de couper dans le contrat que d'y ajouter?

Le clerc fit un signe affirmatif.

— Mettez toujours ce qui avait été dit; si madame persiste, on en sera quitte pour biffer et parafer les mots nuls.

Le clerc salua et sortit.

Quand les deux belles-sœurs furent seules en présence :

— Ah çà! perdez-vous la tête? demanda Brigitte : qu'est-ce que c'est que cette lubie qui vient de vous passer?

— Ce n'est pas une lubie, c'est une idée très-arrêtée.

— Dont vous avez été faire emplette auprès de votre abbé Gondrin : osez dire que vous n'en sortez pas avec Céleste?

— Céleste, en effet, et moi, avons vu ce matin notre directeur, mais je ne lui ai pas ouvert la bouche de ce que j'entendais faire.

— Comme ça, c'est dans votre petite tête creuse qu'a germé l'idée de cette pétarade?

— Oui, ainsi que je vous l'ai dit hier, je pense que Céleste peut être mariée plus convenablement, et mon intention n'est pas de me dépouiller en faveur d'un mariage que je n'approuve pas.

— Que vous n'approuvez pas?... Voyez-vous, il faudra prendre les conseils de madame!

— Je sais bien, dit madame Thuillier, que je n'ai jamais rien été dans la maison. Pour mon compte, il y a déjà longtemps que j'en ai pris mon parti; mais, quand il s'agit du bonheur d'une enfant que je regarde comme la mienne...

— Parbleu ! s'écria Brigitte, vous n'avez jamais su en avoir : car, certainement, Thuillier...

— Ma sœur, dit madame Thuillier avec dignité, j'ai communié ce matin, et il est des choses qu'aujourd'hui je ne saurais entendre.

— Voilà bien nos mangeuses de bon Dieu ! s'écria Brigitte, faisant les saintes-nitouches et mettant le trouble dans les ménages ! Et vous croyez que ça se passera comme ça ? Thuillier va rentrer tout à l'heure : c'est lui qui vous houspillera...

En appelant l'autorité conjugale au secours de la sienne, Brigitte se montrait faible et surprise devant l'atteinte si profonde et si imprévue qui venait d'être portée à sa domination immémoriale. Cette parole calme, mais qui de moment en moment devenait plus résolue, la démontait tout à fait; elle n'eut plus que la ressource des injures.

— Une lendore ! s'écria-t-elle, une propre à rien qui n'est pas seulement capable de ramasser son mouchoir, ça veut être la maîtresse de la maison !

— Je veux si peu être la maîtresse ici, qu'hier au soir je me suis laissé imposer silence après deux mots seulement que j'avais essayés; mais je suis maîtresse de mon bien, et, comme je crois que Céleste sera un jour très-malheureuse, je le garde pour en disposer en temps et lieu.

— Bonne chienne, va ! dit Brigitte avec ironie, son bien !

— Mais oui, celui que j'ai eu de mon père et de ma mère, et que j'ai apporté en dot à M. Thuillier.

— Et qui est-ce qui l'a fait valoir, cet argent, jusqu'à lui faire rapporter douze mille livres de rente?

— Jamais je ne vous ai demandé compte de rien, repartit madame Thuillier avec douceur; s'il eût été perdu dans les usages auxquels vous le faisiez servir, vous n'auriez pas eu de moi une plainte; il a profité, il est juste que je recueille les bénéfices. D'ailleurs, ce n'est pas pour moi que je le réserve.

— Peut-être; car, au régime que vous prenez, il n'est pas sûr que nous passions longtemps par la même porte.

— Vous croyez que M. Thuillier me chasserait ? Il faut des raisons, et, Dieu merci ! j'ai été une femme à laquelle il n'a jamais rien eu à reprocher.

— Vipère! hypocrite! sans cœur! s'écria Brigitte, à bout de ses arguments.

— Ma sœur, dit madame Thuillier, vous êtes chez moi...

— Va donc, emplâtre! s'écria la vieille fille arrivée au dernier paroxysme de la colère... Tiens, si je ne me retenais!...

Et elle fit un geste qui était une insulte et une menace.

Madame Thuillier se leva pour sortir.

— Non, tu ne sortiras pas, s'écria Brigitte en la forçant de se rasseoir, et, jusqu'à ce que Thuillier ait décidé, tu resteras enfermée ici!

Au moment où Brigitte, la figure en feu, reparut dans la pièce où elle avait laissé madame Colleville, elle y trouva son frère, dont elle avait annoncé la venue prochaine. Thuillier était radieux.

— Ma chère, dit-il à la mégère sans remarquer son émoi, tout va au mieux : la conspiration du silence a cessé; deux journaux, *le National* et un journal carliste, reproduisent ce matin un de nos articles, et il y a une petite attaque dans une feuille ministérielle.

— Eh bien, tout ne va pas au mieux ici, répondit Brigitte, et, si ça continue, je quitterai la baraque!

— A qui en as-tu donc? demanda Thuillier.

— A ton insolente de femme, qui vient de me faire une scène; j'en suis encore toute tremblante.

— Céleste, dit Thuillier, faire une scène! mais ce serait pour la première fois de sa vie.

— Il y a commencement à tout, et, si tu n'y mets ordre...

— Mais à propos de quoi, cette scène?

— A propos de ce que madame ne veut pas de la Peyrade pour sa filleule, et, par dépit de ne pouvoir empêcher ce mariage, elle déclare ne vouloir rien donner au contrat.

— Allons! calme-toi, dit Thuillier sans s'émouvoir, — l'admission de *l'Écho* dans la polémique en faisant un autre Pangloss, — je vais arranger tout cela.

— Vous, Flavie, dit Brigitte pendant que Thuillier se rendait auprès de sa femme, vous allez me faire le plaisir de descendre chez vous et de dire à mademoiselle Céleste, que je ne veux pas voir en ce moment, parce que, si elle me répondait de travers, je serais capable de la souffleter; vous allez lui dire que je n'aime

pas les conspirations, qu'on l'a laissée libre de choisir M. Phellion fils, qu'elle n'en a pas voulu, que tout a été arrangé là-dessus, et que, si elle ne veut pas se voir réduite à la dot que vous êtes en état de lui donner, et qu'un garçon de la Banque n'aurait pas de peine à porter dans le gousset de son gilet...

— Mais, ma chère Brigitte, interrompit Flavie en se redressant sous cette impertinence, vous pourriez vous dispenser de nous rappeler aussi durement notre pauvreté; car, après tout, nous ne vous avons jamais rien demandé, nous payons exactement notre loyer; et, sans aller si loin, M. Félix Phellion prendrait bien Céleste avec la dot qu'un garçon de la Banque porterait dans son *sac*.

Et elle souligna ce dernier mot par l'accent dont elle le prononça.

— Ah! vous vous en mêlez aussi! s'écria Brigitte ; eh bien, allez le chercher, votre Félix! Je sais bien, petite mère, que ce mariage ne vous a jamais trop convenu, c'est désagréable de n'être plus que la belle-mère de son gendre.

Flavie avait repris le sang-froid qui l'avait un instant quittée, et, sans répondre à l'insinuation, elle se contenta de hausser les épaules.

A ce moment, Thuillier reparut; son air de béatitude l'avait abandonné.

— Ma chère Brigitte, dit-il à sa sœur, tu es bien le cœur le plus excellent; mais, par intervalles aussi, tu es d'une violence!...

— Tiens! s'écria la vieille fille, je m'en vais aussi avoir à répondre de ce côté.

— Certainement, je ne te reproche rien dans le fond, et je viens de tancer Céleste d'importance; mais il y a des formes qu'il faut savoir garder.

— Qu'est-ce que tu me chantes, avec tes formes? où sont-elles donc, ces formes auxquelles j'aurais manqué?

— Ah! ma chère amie, lever la main sur sa sœur!

— Moi, j'ai levé la main sur cette pécore? Ah bien, en voilà une bonne!

— Et puis, continua Thuillier, on ne met pas en prison une femme de l'âge de Céleste.

— Votre femme, je l'ai mise en prison?

— Tu ne diras pas non, j'ai trouvé la porte de sa chambre fermée à double tour.

— Parbleu ! parce que, dans ma colère des infamies qu'elle vomissait contre moi, j'aurai tourné la clef sans le vouloir.

— Allons ! allons ! dit Thuillier, ce ne sont pas des procédés pour des gens de notre classe.

— Ainsi, c'est moi maintenant qui ai eu tort ? Eh bien, mon petit, tu te souviendras du jour d'aujourd'hui, et nous verrons comment ira ton ménage quand je ne m'en mêlerai plus.

— Tu t'en mêleras toujours, dit Thuillier, c'est ta vie que le ménage, tu serais la première attrapée.

— C'est ce que nous verrons, dit Brigitte. Après vingt ans de dévouement, être traitée comme la dernière des dernières !

Et, s'élançant vers la porte qu'elle ferma sur elle avec violence, la vieille fille quitta l'appartement.

Thuillier ne s'émut pas autrement de cette sortie.

— Est-ce que vous étiez là, Flavie, dit-il, quand a eu lieu la scène ?

— Non, cela se passait dans la chambre de Céleste. Elle l'a donc un peu rudoyée ?

— Ce que j'ai dit : lever la main sur elle et la mettre en pénitence comme une petite fille... Céleste a beau être une femme un peu endormie, il y a des bornes qu'on ne doit pas passer.

— Elle n'est pas toujours commode, dit Flavie, cette bonne Brigitte ; nous venons aussi, tout à l'heure, d'avoir une petite castille.

— Enfin, dit Thuillier, tout ça s'apaisera. Je vous disais donc, ma chère Flavie, que nous avions eu ce matin le plus beau succès : *le National* répète en entier deux paragraphes d'un article où il y a justement plusieurs phrases de moi.

Thuillier fut encore interrompu dans le récit de sa bonne fortune politique et littéraire.

— Monsieur, dit en entrant Joséphine la cuisinière, peut-il me dire où est la clef de la grande malle ?

— Pour quoi faire ? demanda Thuillier.

— Pour mademoiselle, qui m'a dit de la porter dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'elle en a besoin ?

— Mademoiselle va sans doute faire un voyage : tout son linge est déjà sorti de la commode, et elle est en train de plier ses robes comme quand on veut les emballer.

— Une autre folie maintenant! dit Thuillier. Allez donc voir, Flavie, quel est le coup de tête qu'elle médite.

— Ma foi, non! dit madame Colleville, allez-y vous-même : dans son état d'exaspération, elle est capable de me battre.

— Aussi ma stupide femme, s'écria Thuillier, avait bien besoin de lever ce lièvre du contrat! Il faut véritablement qu'elle ait dit des choses bien piquantes, pour que Brigitte soit ainsi sortie de ses gonds.

— Monsieur ne me dit pas toujours où est la clef? fit Joséphine en insistant.

— Je n'en sais rien! répondit Thuillier avec humeur; cherchez-la, ou bien dites-lui qu'elle est perdue.

— Ah! oui, dit Joséphine, c'est moi qui me charge de lui dire ça.

A ce moment retentit la sonnette de la porte extérieure.

— C'est sans doute la Peyrade, dit Thuillier avec satisfaction.

Le Provençal, en effet, parut un moment après.

— Ma foi, mon ami, dit Thuillier, il était temps que tu arrivasses, car la maison, à cause de toi, est en révolution, et il faut qu'avec ta parole dorée tu tâches de nous ramener le calme et la paix.

Et il raconta à l'avocat la cause et les circonstances de la guerre civile qui venait d'éclater.

S'adressant alors à madame Colleville :

— Aux termes où nous en sommes, dit Théodose, je puis, je pense, sans inconvenance, demander à avoir avec mademoiselle Céleste un entretien de quelques instants?

Là encore, le Provençal faisait montre de son habileté accoutumée : il comprenait que, dans la mission de pacification qu'on lui donnait, Céleste Colleville était le nœud de la situation.

— Je vais l'envoyer chercher, dit Flavie, et nous vous laisserons seul avec elle.

— Mon cher Thuillier, dit la Peyrade, vous allez, sans violence et en quelques mots, mettre mademoiselle Céleste en demeure de

donner son consentement, de manière à lui faire croire que c'est dans ce but que vous l'avez appelée. Après cela, je vous congédierai et je me charge du reste.

Le domestique fut envoyé à l'entre-sol, chez madame Colleville, avec ordre de dire à Céleste que son parrain voulait lui parler.

Une espèce d'office où, au milieu du tracas ménager de Brigitte, avait commencé la situation qui suit son cours, n'était pas un lieu convenable pour l'entretien demandé par la Peyrade; on passa donc au salon en attendant Céleste. Aussitôt qu'elle parut, pour se conformer au programme qui venait d'être arrêté :

— Mon enfant, lui dit Thuillier, ta mère nous apprend des choses qui m'étonnent : serait-il vrai, quand ton contrat aurait dû être signé hier, que tu ne sois pas encore décidée au mariage que nous avons arrangé pour toi?

— Mon parrain, répondit Céleste, un peu surprise de la brusquerie de l'interpellation, il ne me semble pas que j'aie dit cela à maman.

— Est-ce que tantôt, dit Flavie, vous ne me faisiez pas l'éloge le plus exalté de M. Félix Phellion?

— J'ai parlé de M. Phellion comme tout le monde en parle.

— Voyons! dit Thuillier avec autorité, il ne s'agit pas d'équivoquer : refuses-tu, oui ou non, d'épouser M. de la Peyrade?

— Bon ami, dit le Provençal en intervenant, tu as une manière brusque et carrée de poser les questions, qui, moi présent surtout, ne me paraît pas fort à sa place : en ma qualité de principal intéressé, veux-tu me permettre d'avoir avec mademoiselle une explication, qui, en effet, peut être devenue nécessaire? Cette grâce ne me sera pas refusée par madame Colleville; dans la position qui est la mienne, ma prétention, je pense, n'a rien qui puisse inquiéter sa prudence maternelle.

— Je me prêterais volontiers à votre désir, répondit Flavie, si je n'avais peur que toutes ces façons n'aient l'air de remettre en question ce qui est irrévocablement décidé.

— Moi, chère madame, au contraire, j'ai le plus grand désir que jusqu'au dernier moment mademoiselle Céleste reste en possession de sa liberté tout entière. Veuillez donc, comme nous disons au Palais, appointer ma requête.

— Soit! dit madame Colleville; vous vous croyez bien habile; mais, si vous vous laissez entortiller par cette petite fille, tant pis pour vous! — Venez-vous, Thuillier, ajouta-t-elle, puisque nous sommes de trop ici?

Aussitôt que les deux prétendus furent seuls :

— Mademoiselle, dit la Peyrade en approchant un fauteuil pour Céleste et en prenant pour lui-même un siége, vous me rendrez, j'ose le croire, cette justice que, jusqu'à ce jour, je ne vous ai pas fatiguée de l'expression de mes sentiments. Je connaissais votre entraînement de cœur et en même temps les répulsions de votre conscience; j'espérais, à la longue, en me faisant bien petit, finir par passer entre ces deux courants contraires; mais, au point où nous en sommes, je ne crois être ni indiscret ni impatient en vous suppliant de me faire connaître le parti auquel vous vous êtes arrêtée.

— Mon Dieu! monsieur, répondit Céleste, puisque vous y mettez tant de bonté et de franchise, je vous dirai, ce que vous savez déjà, qu'élevée avec M. Félix Phellion, le connaissant depuis bien plus longtemps que vous, l'idée du mariage, toujours si inquiétante pour une jeune fille, m'effrayait moins de son côté que de tout autre.

— A une époque pourtant, fit remarquer Théodose, vous fûtes autorisée à arrêter sur lui votre choix...

— Sans doute, mais dans ce temps-là il y avait entre nous la difficulté des idées religieuses.

— Et aujourd'hui cette difficulté a disparu?

— A peu près, dit Céleste. Je suis dans l'usage de subordonner mon opinion à celle des personnes plus instruites et plus éclairées que moi, et vous-même, monsieur, avez entendu hier la manière dont s'est exprimé M. l'abbé Gondrin.

— A Dieu ne plaise, repartit le Provençal, que je me permette d'infirmer l'arrêt d'un juge si éminent! Cependant, j'oserai vous faire remarquer que, parmi MM. les membres du clergé, il y a des nuances : quelques-uns passent pour trop sévères, quelques autres pour trop indulgents. M. l'abbé Gondrin est plutôt un prédicateur qu'un casuiste...

— Mais M. Félix, dit vivement Céleste, paraît bien vouloir donner

raison aux espérances de M. le vicaire, car je sais que ce matin il s'est présenté chez lui.

— Alors, dit la Peyrade avec une pointe d'ironie, il serait décidément allé voir le père Anselme? Mais, en admettant que, du côté des principes religieux, M. Phellion soit prochainement en mesure de vous donner toute espèce de satisfaction, avez-vous pensé, mademoiselle, au grand événement qui venait de s'accomplir dans sa vie?

— Sans doute, et ce n'est pas là, il me semble, une raison de lui vouloir plus de mal.

— Non, mais c'est une raison pour que lui-même il se veuille plus de bien. A cette modestie, à cette humilité qui était l'un des plus grands charmes de son caractère, j'ai peur pour vous qu'il ne substitue une confiance, une satisfaction intime qui, en développant chez lui beaucoup de personnalité, pourrait arriver à altérer et à tarir la source des sentiments affectueux; et puis vous ne pouvez guère vous le dissimuler, mademoiselle, qui a découvert un monde veut en découvrir deux : vous voyez-vous en rivalité avec tout le firmament?

— Vous plaidez votre cause avec beaucoup d'esprit, dit Céleste en souriant, et, comme avocat, je vous crois un mari aussi inquiétant que M. Phellion comme astronome.

— Mademoiselle, reprit le Provençal, pour parler plus sérieusement, je vous crois le cœur admirablement bien placé et capable des plus grandes délicatesses : eh bien, savez-vous ce qui arrive à M. Phellion? Il n'a rien perdu à son dévouement pour son vieux professeur; sa pieuse fraude est aujourd'hui connue; sa découverte lui est restituée, et, si j'en crois M. Minard, que j'ai rencontré il n'y a qu'un moment, il va être nommé immédiatement chevalier de la Légion d'honneur et très-prochainement membre de l'Académie des sciences. Moi, si j'étais femme, je serais fâchée, je vous l'avoue, qu'au moment précis où je voudrais recevoir un homme en grâce, une pareille avalanche de bonheur vînt fondre tout à coup sur lui; j'aurais peur que le public ne m'accusât de pratiquer le culte du soleil levant.

— Oh! monsieur! dit vivement Céleste, vous ne me croyez pas capable d'une pareille bassesse de sentiments.

— Moi, non, dit le Provençal, j'affirmais tout à l'heure précisément le contraire; mais le monde est si téméraire, si injuste, et en même temps si entier dans ses jugements!

Voyant qu'il avait jeté de l'inquiétude dans l'esprit de la jeune fille, qui ne répondit rien :

— Maintenant, continua la Peyrade, pour vous parler d'un côté beaucoup plus grave de votre situation, de quelque chose qui n'est plus un fait purement personnel, se passant, si l'on peut ainsi parler, entre vous et vous, savez-vous qu'en ce moment, dans cette maison, sans le vouloir, vous êtes la cause des scènes les plus désolantes et les plus regrettables?

— Moi, monsieur? dit Céleste avec une surprise mêlée d'effroi.

— Oui : de votre marraine, par l'extrême affection qu'elle vous porte, vous avez fait une femme toute nouvelle. Pour la première fois de sa vie, elle a une pensée à elle. Voulant avec cette énergie de volonté qui s'explique quand on n'en a jamais beaucoup dépensé, elle déclare qu'elle n'interviendra à votre contrat pour aucune espèce de libéralité, et je n'ai pas besoin de vous dire à quelle adresse va cette rigueur inattendue.

— Mais, monsieur, je vous supplie de croire que je suis tout à fait étrangère à cette idée de ma marraine.

— Je le sais de reste, dit la Peyrade, et ce ne serait là d'ailleurs qu'un petit malheur, si mademoiselle Brigitte n'avait pris pour une insulte cette attitude de sa belle-sœur, qu'elle avait toujours trouvée souple et facile à ses impulsions. Des explications fâcheuses jusqu'à la violence ont eu lieu. Placé entre le marteau et l'enclume, Thuillier n'a rien pu empêcher; sans le vouloir, au contraire, il a plutôt envenimé les choses, et elles sont arrivées à ce point, que si, en ce moment, vous pouviez, sans encourir quelque terrible mouvement de colère, vous rendre dans la chambre de mademoiselle Thuillier, vous la trouveriez occupée à faire ses malles pour quitter la maison!

— Monsieur, que me dites-vous là! s'écria Céleste avec épouvante.

— La vérité, et vous pouvez vous faire confirmer le fait par les domestiques, car je sens que mes révélations sont à peine croyables.

— Mais c'est impossible! reprit la pauvre enfant, dont l'agitation s'accroissait à chaque parole de l'adroit Provençal, je ne puis être la cause de si grands malheurs.

— C'est-à-dire que vous ne le voulez pas, car, pour produit, le mal l'est déjà, et fasse le Ciel que ce ne soit pas d'une façon irrémédiable!

— Mais que faut-il faire, mon Dieu? dit Céleste en se tordant les mains.

— Vous sacrifier, mademoiselle, vous répondrais-je sans hésiter, si, dans la circonstance, le rôle à la fois enviable et douloureux de victimaire ne m'était pas réservé.

— Monsieur, dit Céleste, vous interprétez très-mal la résistance que j'ai pu faire et qui à peine a été exprimée; j'ai pu avoir une préférence, mais je ne me suis jamais considérée comme une victime; ce qu'il faut faire pour ramener le calme dans cette maison que j'ai troublée, je le ferai sans répugnance. volontiers même.

— Ce serait pour moi, répondit la Peyrade avec une humilité hypocrite, bien au delà de ce que je puis prétendre; mais, pour le résultat que nous cherchons ensemble, dans l'apparence au moins, il faudrait, je dois vous le dire, quelque chose au delà. Madame Thuillier n'est pas sortie de son caractère pour y rentrer aussitôt, rien que sur la caution de votre résignation; ceci dans ma bouche est merveilleux de ridicule, mais la situation l'exige, et il faudrait que, de votre part, votre marraine pût croire à un mauvais goût insigne, vous donnant pour le succès de ma recherche un empressement assurément bien peu vraisemblable, et qui, cependant, serait assez bien joué pour lui faire illusion.

— Soit, dit Céleste, je saurai me montrer riante et heureuse. Ma marraine, monsieur, pour moi, c'est une autre mère, et, pour une mère, que n'accepterait-on pas?

La position était telle, et Céleste étalait si naïvement la profondeur en même temps que l'absolue détermination de son sacrifice, qu'avec un peu de cœur la Peyrade eût été dégoûté de son rôle; mais Céleste, pour lui, c'était un marchepied; et, pourvu que l'échelle vous porte et vous hausse, qui s'est jamais avisé de regarder si elle y mettait ou non de l'enthousiasme? Il fut donc

décidé que Céleste irait trouver sa marraine, qu'elle la convaincrait de la méprise où elle était tombée relativement à un sentiment de répulsion dont jamais la Peyrade n'avait été l'objet. L'opposition de madame Thuillier neutralisée, tout devenait facile; l'avocat se chargeait de faire la paix entre les deux belles-sœurs, et l'on pense bien que les phrases ne lui manquèrent pas pour faire entrevoir à la naïve enfant un avenir où, à force de dévouement et d'amour, il lui ôterait tout regret de la nécessité morale qu'elle aurait subie.

Quand Céleste aborda sa marraine, elle ne trouva pas à la convaincre toute la difficulté qu'elle aurait cru. Pour aller jusqu'où elle avait été dans sa rébellion, il avait fallu à la pauvre femme, qui procédait à l'encontre de tous ses instincts et de tout son tempérament, une tension de volonté presque surhumaine. Au moment où elle reçut les *fausses confidences* de sa filleule bien-aimée, la réaction se faisait, et, pour continuer dans la voie où elle était engagée, il est à croire que la force lui eût manqué. Elle se laissa donc assez facilement être dupe de la comédie qui se jouait au bénéfice du Provençal. Une fois la tempête calmée de ce côté, la Peyrade n'eut pas de peine à faire comprendre à Brigitte que, dans la répression de l'émeute faite contre son autorité, elle avait été un peu plus loin qu'il ne convenait; cette autorité cessant d'être en question, Brigitte n'en voulut plus à sa belle-sœur de ce qu'elle avait été sur le point de la battre, et, au moyen de quelques bonnes paroles et d'une embrassade, la pauvre Céleste payant tous les frais de la guerre, le différend fut arrangé.

Après le dîner, qui eut lieu en famille, le notaire chez lequel on devait se rendre le lendemain sans cérémonie, car il n'était pas possible de donner une nouvelle édition de la soirée avortée, se fit annoncer chez mademoiselle Thuillier. L'officier ministériel venait soumettre aux parties intéressées le projet du contrat avant d'en faire faire l'expédition. Cette attention n'avait rien que d'explicable chez un homme qui entrait en relation avec un personnage de l'importance de Thuillier, et qui devait ne rien négliger pour l'enrégimenter solidement dans sa clientèle.

La Peyrade était trop habile pour faire sur le projet dont il fut donné lecture aucune espèce d'observations. A quelques change-

ments demandés par Brigitte, et qui donnèrent au notaire une haute idée de la capacité de la vieille fille pour les affaires, il fut bien facile au Provençal de remarquer qu'on prenait contre lui un peu plus de précautions que la bienséance ne le comportait, mais il ne voulut pas soulever de difficultés; il savait qu'un contrat n'est jamais d'une maille assez serrée pour qu'un homme décidé et intelligent ne puisse passer au travers; le rendez-vous fut pris pour le lendemain, deux heures, en l'étude, où la famille seule serait présente.

Pendant une partie de la soirée, s'autorisant de l'attitude bienveillante qu'il avait conseillée à Céleste et dont elle faisait de son mieux le semblant, la Peyrade joua en quelque sorte de la pauvre fille, la forçant, par la fausse chaleur de sa reconnaissance et de son amour heureux, à lui répondre sur un diapason qui était à mille lieues de l'état vrai de ce cœur que Félix Phellion remplissait tout entier.

En voyant le Provençal déployer ainsi toutes ses séductions, Flavie avait souvenir de la manière dont il avait pris autrefois souci de l'enlacer. « Le monstre! » se disait-elle tout bas; mais force lui était de faire bonne mine à cette torture, et, un moment plus tard, l'apparence d'un grand service rendu par la Peyrade à la maison Thuillier allait donner la dernière consécration à son influence et à son crédit.

On annonça Minard.

— Mes chers amis, dit-il en entrant, je viens vous faire une petite révélation qui ne laissera pas de vous surprendre et qui nous sera une leçon à tous, quand il s'agira d'introduire des étrangers dans nos maisons.

— Comment ça? dit Brigitte avec curiosité.

— Cette Hongroise, dont vous raffoliez, cette madame Torna, comtesse de Godollo...

— Eh bien? fit la vieille fille.

— Eh bien, continua Minard, ce n'était rien du tout; et vous avez choyé chez vous pendant deux mois la plus impudente des femmes entretenues.

— Qui vous a fait ce conte? dit Brigitte, ne se décidant pas facilement à admettre qu'elle fût tombée dans cette duperie.

— On ne m'a pas fait de conte, répondit le maire, je sais la chose par moi-même, *de visu*.

— Tiens! vous fréquentez donc les femmes entretenues? dit Brigitte reprenant l'offensive. Eh bien, c'est du joli, et si Zélie savait cela!

— Ce n'est pas lui qui les fréquente, dit Thuillier d'un air fin, c'est monsieur son fils, nous avons de ses nouvelles!

— Eh bien, oui, dit Minard emporté par la mauvaise humeur que lui donnait l'accueil fait à sa communication, et, puisque cet impudent a eu l'audace de vous recommander sa cabotine pour que vous en parliez dans votre journal, je n'ai plus rien à vous cacher. M. Julien, en effet, se donne les airs d'entretenir une actrice des petits théâtres, et c'est dans la compagnie de cette créature que j'ai vu *votre amie* madame de Godollo. Il me semble que je parle clair, et qu'après cela le doute n'est plus permis.

— Ça peut être clair pour vous, répondit Brigitte, mais, à moins que vous ne soyez un de ces braves hommes de pères auxquels leurs enfants font faire la connaissance de leurs maîtresses, je vous demanderai comment vous avez pu, vous, vous trouver en compagnie avec la *blonde* de M. Julien?

— Ah! vous vous figurez, dit Minard en se montant, que je suis homme à prêter les mains aux désordres de mon fils?

— Je ne me figure rien, repartit Brigitte; c'est vous qui nous dites : « Je me suis trouvé dans la compagnie... »

— Je n'ai pas dit cela, interrompit Minard : j'ai dit que j'avais vu madame de Godollo, qui s'appelle madame Komorn, et qui n'est pas plus comtesse que vous et madame Colleville, dans la société de l'indigne créature avec laquelle mon fils dépense son argent et son temps. Maintenant, faut-il vous expliquer le comment et le pourquoi de la rencontre?

— Mais oui, dit Brigitte d'un ton d'incrédulité, l'explication ne sera pas de trop.

— Eh bien, pour vous montrer la manière dont je ferme les yeux sur la débauche de mon fils, averti par une lettre anonyme, aussitôt que je la connus, cette débauche, je me mis en mesure de m'en assurer par mes yeux, parce qu'en général, les lettres anonymes, je sais le cas qu'il en faut faire.

— Tiens! dit Brigitte sous forme de parenthèse en s'adressant à la Peyrade, c'est drôle que nous n'en ayons pas encore reçu sur votre compte, monsieur l'avocat!

— Si vous ne voulez pas m'écouter, dit Minard blessé de se voir interrompu, il est inutile de me demander des détails.

— Si fait, repartit Brigitte, on vous écoute. Vous avez voulu voir de vos yeux...?

— Oui, reprit Minard, et, le jour de votre dîner, où je me suis fait attendre, j'étais allé aux Folies-Dramatiques, théâtre des égarements de Julien, et où devait débuter sa créature. Je voulais m'assurer si ce drôle, qui, feignant d'être malade, avait quitté la maison aussitôt après notre départ, était à son poste de claqueur; il est cruel, en effet, de le constater, c'est là que descendent les insensés qui s'éprennent d'amour pour les femmes de théâtre.

— Il y était? dit Brigitte d'un air très-peu sympathique à la douleur de M. le maire.

— Non, mademoiselle, il n'y était pas. Je ne l'aperçus pas dans la salle; mais, à un mouvement qui se fit sur la scène, aussitôt le rideau levé, ayant porté mes yeux de ce côté, j'aperçus cet enfant, la honte de ma vieillesse, causant de l'air le plus familier du monde avec un pompier et s'avançant tellement hors de la coulisse, qu'un des grossiers habitués du parterre lui cria : « Rentre donc ta boule, intrigant! » Jugez comme mon cœur paternel dut être réjoui de cette agréable interpellation!

— Voilà! dit Brigitte, vous l'avez gâté, ce cher M. Julien.

— Je l'ai si peu gâté, reprit Minard, que, sans les instances de sa mère, j'étais disposé à prendre contre lui les mesures les plus vives; mais, ayant entendu hier les paroles si sensées et si pleines de tolérance de l'abbé Gondrin, l'idée me vint d'aller prendre ses conseils, d'après lesquels je me déterminai à ceci...

— Est-ce que les prêtres s'entendent à ces choses-là? dit Brigitte avec dédain.

— La preuve qu'ils s'y entendent, c'est que le plan que m'avait insinué M. le vicaire a parfaitement réussi. Allant trouver la mère de cette dangereuse fille, je lui dis que, pour mettre un terme au désordre dont elle était sans doute aussi affligée que moi, j'étais décidé à un sacrifice; que j'irais jusqu'à une rente de quinze cents

livres ou à une somme de trente mille francs une fois payée pour constituer une dot à sa fille, et j'ajoutai que, du côté de mon fils, il n'y avait plus rien à attendre, vu que j'allais lui couper les vivres. « Tiens! ça se trouve bien, me répondit cette femme, il y a justement un commis greffier de la justice de paix du douzième arrondissement qui avait eu des vues sur Olympe et qui cherche à renouer pour l'instant. »

— Ce commis greffier, demanda la Peyrade, on ne vous a pas dit son nom?

— Je ne crois pas, répondit Minard; dans tous les cas, je l'ai oublié; tout s'est arrangé dans un moment avec la mère, qui me parut une très-brave femme.

— Mais, dans tout ça, fit remarquer Brigitte, je ne vois pas paraître madame de Godollo.

— Donnez-vous patience, dit Minard. « La seule chose que je craigne, me dit la mère de l'actrice, c'est les mauvais conseils d'une Polonaise, une nommée madame *Cramone,* dont ma fille s'est coiffée et qui la dirige; peut-être que, si vous la voyiez et que vous lui fassiez entrevoir un cadeau, elle pourrait jouer dans notre jeu; elle est là justement, voulez-vous que je l'appelle? Je lui dirai, sans vous nommer, que c'est un monsieur qui désire lui parler. » J'adhère à cet arrangement, on va chercher l'étrangère : jugez un peu de ma surprise en me trouvant en présence de votre madame de Godollo, laquelle, aussitôt qu'elle m'aperçoit, se sauve en riant comme une folle!

— Et vous êtes sûr que c'est bien elle? demanda Brigitte. Si vous n'avez fait que l'entrevoir...

Le rusé Provençal n'était pas homme à manquer l'occasion qui lui était faite de réagir contre la mystification de la Hongroise.

— M. le maire ne s'est pas trompé, dit-il avec autorité.

— Tiens! vous la connaissiez aussi, dit mademoiselle Thuillier, et vous nous avez laissé frayer avec cette vermine?

— Au contraire, dit la Peyrade : sans esclandre, sans rien dire à personne, j'en ai délivré votre maison. Vous vous rappelez avec quelle brusquerie cette malheureuse a déménagé : c'était moi qui, ayant découvert ce qu'elle était, lui avais donné deux jours pour

vider les lieux, la menaçant, au cas où elle hésiterait, de tout vous révéler.

— Mon cher, dit Thuillier en serrant la main de l'avocat, vous avez agi avec autant de prudence que de résolution. C'est encore une obligation que nous vous avons.

— Vous voyez, mademoiselle, dit la Peyrade en s'adressant à Céleste, l'étrange protectrice qu'avait une personne de votre connaissance !

— Dieu merci ! répondit madame Thuillier, M. Félix est au-dessus de toutes ces vilaines choses.

— Ah çà ! papa Minard, dit Brigitte, *motus* sur tout cela ! De notre côté, nous serons bouche cousue relativement aux fredaines de M. Julien... Vous prendrez bien une tasse de thé?

— Volontiers, répondit Minard.

— Céleste, dit la vieille fille, sonne Henri pour qu'il fasse mettre la grosse bouillotte au feu.

Quoiqu'il ne fût question de se rendre chez le notaire que dans l'après-midi, le lendemain, avant huit heures, Brigitte commençait ce que son frère appelait son *ravaud;* c'est une expression populaire qui exprime cette activité turbulente, tracassière et matinale que la Fontaine a si bien peinte dans sa fable *la Vieille et les Deux Servantes.*

Brigitte déclara que, si l'on ne s'y prenait pas de bonne heure, jamais on ne serait prêt. Elle empêcha Thuillier d'aller au journal, disant qu'une fois parti, on ne le reverrait plus ; elle bouscula Joséphine la cuisinière pour qu'elle avançât l'heure du déjeuner, et, malgré ce qui s'était passé la veille, elle eut bien de la peine à ne pas brusquer madame Thuillier, qui n'entrait pas comme elle l'aurait voulu dans la pratique de son fameux axiome : qu'il vaut mieux être en avance qu'en retard.

Allant ensuite chez les Colleville faire le même tapage, elle mit son *veto* sur une toilette beaucoup trop recherchée que méditait Flavie, et indiqua expressément à Céleste la robe et le chapeau qui formeraient la sienne. Quant à Colleville, qui ne pouvait, disait-il, se dispenser de paraître à son bureau de la mairie, elle le força de se mettre dès le matin en habit, lui fit régler sa montre sur la sienne, et l'avertit que *d'abord,* s'il était en retard, on ne l'attendrait pas.

Chose assez plaisante, ce fut Brigitte, poussant tout le monde l'épée dans les reins, qui faillit ne pas être en mesure pour l'heure indiquée. Sous prétexte d'aider à chacun, indépendamment de son courant ordinaire d'occupations, dont pour rien au monde elle ne se serait fait crédit, elle avait l'œil et la main à tant de choses, qu'elle finit par se voir débordée. Du reste, le retard où elle manqua d'être prise fut mis sur le compte d'un coiffeur que, par extraordinaire, elle avait envoyé chercher pour lui *faire sa raie*. L'artiste s'étant avisé de l'arranger à la mode, il fut obligé de recommencer tout son travail afin de rentrer dans les habitudes de coiffure de sa cliente, lesquelles consistaient précisément à n'être jamais coiffée, et à avoir toujours l'air de ce qu'on appelle vulgairement un *chat fâché*.

Vers une heure et demie, la Peyrade, Thuillier, Colleville, madame Thuillier et Céleste étaient rendus au salon. Flavie ne tarda pas à les rejoindre; elle était venue, attachant encore ses bracelets pour éviter quelque bourrasque, et eut le plaisir de voir qu'elle avait devancé Brigitte. Quant à celle-ci, déjà furieuse de se sentir en retard, elle avait un autre motif d'exaspération. La circonstance lui avait paru comporter un corset, raffinement dont elle ne faisait point habitude. Or, la malheureuse qui dans le moment était occupée à la lacer et à chercher le point juste où elle voulait être serrée, savait seule tout ce que les jours de corset avaient de terrible et d'orageux.

— J'aimerais autant, disait cette fille, avoir à lacer l'obélisque; je crois qu'*elle* se prêterait mieux à la chose, et, dans tous les cas, *elle* ne serait pas si mal *embouchée*.

Pendant qu'entre soi, mais sans bruit, on s'amusait du flagrant délit de musarderie dans lequel était prise la reine Élisabeth, le concierge entra et remit à Thuillier un paquet cacheté qu'on venait de déposer chez lui avec cette suscription : *Monsieur Thuillier, directeur de* L'ÉCHO DE LA BIÈVRE. — *Très-pressé.*

Le destinataire s'empressa d'ouvrir l'enveloppe, et il trouva à l'intérieur un numéro d'un journal ministériel qui déjà s'était montré peu courtois et peu bienveillant pour la nouvelle administration, en refusant l'*échange* que d'habitude les feuilles périodiques font assez volontiers entre elles, de journal à journal.

Intrigué de cet envoi fait chez lui et non au bureau de *l'Écho,* et avec tout le caractère d'une si apparente préméditation, Thuillier déplia vivement le numéro qui lui parvenait, et il lut avec l'émotion que l'on peut croire l'article suivant, recommandé à son attention par un entourage à l'encre rouge :

« Un organe obscur allait mourir dans l'ombre et de sa belle mort, lorsqu'un ambitieux de fraîche date s'est avisé de le galvaniser. Sa prétention est d'en faire un marchepied pour grimper des fonctions municipales au poste si envié de la députation. Par bonheur, cette intrigue percée à jour ne saurait aboutir. Les électeurs ne se laisseront pas prendre aux avances filandreuses de ce carré de papier, et, quand il en sera temps, si le ridicule n'a pas déjà fait justice de cette candidature saugrenue, nous démontrerons à M. le prétendant que, pour aspirer à l'insigne honneur de représenter le pays, il ne suffit pas d'avoir l'argent nécessaire à l'achat d'un journal de rebut et à l'entretien d'un blanchisseur pour mettre en français l'affreux patois de ses articles et de ses brochures. Nous nous bornons aujourd'hui à ce petit avis, mais nos lecteurs peuvent se promettre qu'ils seront tenus au courant de cette comédie électorale, si on a le triste courage de la continuer. »

Thuillier relut deux fois cette déclaration de guerre, qui fut loin de lui laisser un visage impassible, et ensuite, prenant la Peyrade à part :

— Tiens, dit-il, voici quelque chose de grave.

Le Provençal lut l'article.

— Eh bien? dit-il ensuite.

— Comment, eh bien? fit Thuillier.

— Oui, qu'est-ce que tu vois là de grave?

— Ce que je vois là de grave? Mais je trouve l'article on ne peut plus injurieux pour moi.

— Tu ne doutes pas, reprit la Peyrade, que ce ne soit quelque vertueux Cérizet, te jetant, par esprit de vengeance, cette fusée dans les jambes?

— Cérizet ou un autre, celui qui a écrit cette diatribe est un insolent, dit Thuillier en s'exaltant, et la chose n'en restera pas là.

— Moi, dit la Peyrade, je ne suis pas d'avis de répondre. Tu n'es ni nommé ni désigné, quoiqu'il soit difficile de ne pas prendre l'attaque pour toi. Il faut laisser notre adversaire s'engager davantage; le moment venu, nous lui donnerons sur les doigts.

— Du tout! dit Thuillier; il est impossible de rester sous le coup d'une pareille insulte.

— Diable! dit l'avocat, quelle sensibilité d'épiderme! Mais pense donc, mon cher, que tu es candidat et journaliste, et qu'il faut te racornir un peu mieux que cela.

— Moi, mon ami, j'ai pour principe de ne pas me laisser marcher sur le pied. On annonce, d'ailleurs, l'intention de récidiver. Ainsi, il faut couper court à ces impertinences.

— Dame, vois!... dit la Peyrade. Il est certain que, dans le journalisme comme dans les candidatures, le tempérament rageur a son bon côté : on se fait respecter et on arrête bien des attaques.

— Certainement, dit Thuillier, *principiis obsta;* et pas aujourd'hui, parce que nous n'avons pas le temps, mais dès demain, je défère l'article aux tribunaux.

— Aux tribunaux! s'écria le Provençal, tu veux faire intervenir là dedans les tribunaux? Mais il n'y a pas matière à procès; ni toi ni le journal n'êtes nommés, et puis c'est pitoyable, un procès; on a l'air de ces enfants que l'on a battus et qui vont se plaindre à maman ou au maître d'étude. Si encore tu me disais que tu vas faire intervenir Fleury dans la question, je comprendrais cela, quoique l'affaire te soit bien personnelle et qu'il soit difficile de voir là une de ces offenses faites à la raison sociale du journal et que le gérant doive relever.

— Ah çà! dit Thuillier, imagines-tu, par exemple, que je vais me commettre avec un Cérizet ou quelque autre spadassin du pouvoir? Moi, mon cher, je me pique surtout du courage civil qui ne sacrifie pas à un préjugé et qui, au lieu de se faire justice par soi-même, a recours aux moyens de défense que vous offre la loi. D'ailleurs, avec la jurisprudence de la cour de cassation sur le duel, je n'ai pas du tout envie de me mettre en passe de m'expatrier ou d'aller faire un ou deux ans de prison.

— Enfin, dit la Peyrade, nous reparlerons de tout cela; voilà ta

sœur, et elle croirait tout perdu s'il était question devant elle de ce petit embarras.

En voyant entrer Brigitte, Colleville avait crié :

— Complet!

Et avait entonné le refrain de *la Parisienne.*

— Dieu! Colleville, que vous êtes mauvais ton! dit la retardataire se hâtant de jeter une pierre dans le jardin d'autrui afin d'éviter qu'on n'en jetât une dans le sien. — Eh bien, sommes-nous prêts? ajouta-t-elle en arrangeant son mantelet devant une glace. Voyons l'heure, car il ne faut pas arriver en avance, comme des provinciaux.

— Deux heures moins dix minutes, dit Colleville, je vais comme les Tuileries.

— Eh bien, c'est l'affaire, dit Brigitte; pour nous rendre rue Caumartin, il ne nous faut pas plus que cela.— Joséphine, cria-t-elle en allant à la porte du salon, nous dînerons à six heures, ainsi réglez-vous là-dessus pour mettre la dinde à la broche, et tâchez qu'elle ne soit pas brûlée comme l'autre jour.—Tiens, qu'est-ce que c'est que ça? fit-elle, et, d'un mouvement brusque, elle referma la porte qu'elle tenait entr'ouverte; un ennuyeux! j'espère que Henri aura l'esprit de lui dire que nous sommes tous sortis.

Point du tout, Henri vint dire qu'un monsieur âgé, décoré et ayant l'air très comme il faut, demandait à être reçu pour une affaire urgente.

— Vous ne pouviez pas lui dire qu'il n'y avait personne?

— C'est ce que j'aurais fait, si mademoiselle, dans le moment, n'avait pas ouvert la porte du salon, où ce monsieur a vu toute la famille assemblée.

— Enfin, dit Brigitte, vous n'avez jamais tort.

— Que faut-il que je réponde? demanda le domestique.

— Dites, répondit Thuillier, que je suis désolé de ne pouvoir recevoir ce monsieur, mais que l'on m'attend chez un notaire pour un contrat de mariage, et que, si dans deux heures il peut revenir...

— J'ai dit tout ça, repartit Henri; il m'a répondu que ce contrat était précisément la raison pour laquelle il était venu, et que sa visite vous intéressait plus que lui.

— Allons, reçois-le, et expédie-le en deux temps, dit Brigitte; ça sera plus court que toutes ces explications de M. Henri, qui est un orateur.

La Peyrade, s'il eût été consulté, n'aurait peut-être pas conclu de la même manière, car il avait déjà eu plus d'un échantillon des bâtons qu'une influence occulte s'étudiait à jeter dans les roues de son mariage, et cette visite lui parut d'un mauvais aspect.

— Faites-le entrer dans mon cabinet, dit Thuillier, en prenant le parti conseillé par sa sœur; et, ouvrant une porte qui conduisait du salon dans la pièce où il allait recevoir l'importun visiteur, il l'y devança.

Presque aussitôt, l'œil braqué au trou de la serrure :

— Allons, bien! dit Brigitte, voilà mon imbécile de Thuillier qui le fait asseoir, et dans le fond du cabinet encore, de manière qu'on ne puisse rien entendre de ce qu'ils vont se dire.

La Peyrade cependant se promenait avec une agitation recouverte d'un extérieur très-indifférent; il s'approcha même des trois femmes qui s'étaient groupées et adressa à Céleste quelques gracieusetés, qu'elle accueillit avec l'air riant et heureux qui était dans l'esprit de son rôle. Quant à Colleville, il tuait le temps en composant une anagramme avec ces six mots : *le journal l'Écho de la Bièvre,* et dans la combinaison des lettres, il eut bientôt trouvé cette version, peu rassurante pour l'avenir de l'affaire : —*O d'Écho, jarni! la bévue réell* —; mais un E final lui manquait pour compléter le dernier mot, l'*œuvre* n'était donc pas tout à fait à son point.

— Prend-il du tabac! disait cependant Brigitte continuant d'avoir l'œil dans la pièce voisine; sa boîte d'or *enfonce* celle de Minard, je n'en ai jamais vu de cette taille-là! Oh! ce n'est peut-être que du vermeil, ajouta-t-elle par réflexion. Mais c'est toujours lui qui parle et Thuillier est là à l'écouter comme une buse. Tant pis, je m'en vais entrer et dire qu'on ne fait pas ainsi attendre les dames.

Comme elle avait déjà la main sur la clef, elle entendit l'interlocuteur de Thuillier parler très-haut, cela lui fit remettre l'œil à la serrure.

— Il est levé enfin! dit-elle avec satisfaction.

Mais, voyant peu après qu'elle s'était trompée et que c'était pour continuer la conversation d'une façon plus animée que le petit

vieillard, arpentant l'appartement de long en large, avait quitté son fauteuil :

— Ah bien ! ma foi, j'entre, dit-elle, et je signifie à Thuillier que nous partons devant : il viendra nous rejoindre quand il aura fini.

Cela dit, la vieille fille frappa deux petits coups très-impérieux et très-secs, et elle pénétra résolûment dans le cabinet de son frère.

A son tour, la Peyrade eut le mauvais goût, excusé d'ailleurs par un grand intérêt de curiosité, de regarder par le trou de la serrure ce qui se passait. D'abord, il crut reconnaître le petit vieux qui, sous le titre du commandeur, lui était une fois apparu chez madame de Godollo; ensuite il remarqua que Thuillier parlait à sa sœur avec une impatience et des gestes d'autorité qui ne rappelaient d'aucune manière ses habitudes de déférence et de soumission.

— Il paraît, dit Brigitte en rentrant au salon, que Thuillier trouve beaucoup d'intérêt à l'entretien de cet être-là, car il m'a ordonné brutalement de les laisser, quoique le petit bonhomme me dît, lui, avec beaucoup de politesse, qu'ils allaient avoir fini! « Mais, surtout, qu'on m'attende! » a ajouté Jérôme. Depuis qu'il fait un journal, je ne le reconnais plus, il prend des airs de mener le monde à la baguette...

— J'ai bien peur qu'il ne se laisse entortiller par quelque intrigant, dit la Peyrade. Ce petit vieillard, je suis presque sûr de l'avoir vu chez madame Komorn le jour où j'étais allé lui signifier de vider les lieux; ce doit être quelqu'un du même monde.

— Il fallait donc me prévenir! répondit Brigitte; je lui aurais demandé des nouvelles de la comtesse, de manière à lui faire connaître que nous en savions long sur sa Hongroise.

A ce moment, on entendit un remuement de fauteuils; Brigitte courut à la serrure.

— Oui, dit-elle, il s'en va; Jérôme le reconduit avec force salutations.

Comme Thuillier fut encore quelque temps à reparaître, Colleville eut le temps de s'approcher de la fenêtre et de s'écrier en voyant le petit vieux monter dans l'élégant coupé dont il a déjà été parlé au lecteur :

— Fichtre! quelle livrée ficelée! Dans tous les cas, c'est un intrigant de grand numéro.

Enfin Thuillier entra. Sa figure était soucieuse, sa parole très-grave.

— Mon cher la Peyrade, fit-il, tu ne nous avais pas dit qu'il y avait eu une autre affaire de mariage qui t'avait sérieusement occupé?

— Si fait, je t'ai dit qu'on m'avait offert une très-riche héritière, mais que mon entraînement était ici, que je n'avais pas voulu donner suite à l'affaire, qui, par conséquent, n'a jamais été sérieusement engagée.

— Eh bien, je crois que tu as tort de traiter légèrement cette proposition.

— Comment! c'est toi qui, en présence de ces dames, me reproches d'être resté fidèle à mes premiers désirs et à nos anciens engagements?

— Mon ami, la conversation que je viens d'avoir a été pour moi très-instructive; et, quand tu sauras tout ce que je sais et beaucoup d'autres détails qui te regardent seul et qui doivent t'être confiés, je pense que tu entreras dans mes idées. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'irons pas aujourd'hui chez le notaire; et, quant à toi, ce que tu as de mieux à faire, c'est de te rendre sans délai chez M. du Portail.

— Encore ce nom! qui me poursuit comme un remords, s'écria la Peyrade.

— Oui! vas-y sur-le-champ, il t'attend; c'est un préliminaire indispensable pour que nous poussions plus loin. Quand tu auras vu cet honnête rentier, eh bien, si tu persistes à réclamer la main de Céleste, nous pourrons donner suite à nos projets; jusque-là, nous ne bougerons pas.

— Mais, mon pauvre garçon, dit Brigitte, tu t'es laissé embabouiner par un *enfileur;* c'est un homme de la clique à la Godollo.

— Madame de Godollo, répondit Thuillier, n'est pas du tout ce que vous pensez, et le mieux que l'on pourra faire dans cette maison, c'est de ne jamais dire sur son compte un seul mot, ni en bien ni en mal. Quant à la Peyrade, puisque ce n'est pas la première fois

que lui est faite cette invitation, je ne comprends vraiment pas pourquoi il hésite à aller voir ce M. du Portail...

— Ah çà! dit Brigitte, il t'a donc tout à fait ensorcelé, ce petit vieux?

— Je te dis que ce petit vieux est tout ce que démontre son extérieur. Il a sept croix, un équipage magnifique, et m'a dit des choses qui m'ont jeté dans le plus grand étonnement.

— Alors, c'est peut-être un tireur de cartes à domicile, dans le genre de madame Fontaine, qui m'a tant retournée une fois que, avec madame Minard, croyant bien rire de la vieille sorcière, nous avions été la consulter.

— Enfin, si ce n'est pas un sorcier, dit Thuillier, c'est au moins un homme qui a le bras très-long, et je crois qu'on se trouverait mal de ne pas tenir compte de ses avis. Toi, du reste, Brigitte, il n'a fait que t'entrevoir, et m'a dit tout ton caractère : que tu étais une maîtresse femme, née pour le commandement.

— Le fait est, repartit Brigitte, se pourléchant à ce compliment comme si elle eût mangé de la crème, qu'il a l'air très comme il faut, ce petit vieillard. — Écoutez donc, mon cher, ajouta-t-elle en s'adressant à la Peyrade, puisqu'un si gros bonnet insiste tant là-dessus, allez toujours voir du Portail; cela, il me semble, n'engage à rien.

— Mais certainement, dit Colleville; moi, j'irais trente fois chez tous les du Portail ou tous les *du Portaux* de la terre, si on m'en faisait la recommandation.

La scène tournant à ressembler à celle du *Barbier de Séville,* où tout le monde dit à Basile d'aller se coucher et qu'il sent la fièvre, la Peyrade prit son chapeau avec humeur, et il se rendit où l'appelait sa destinée : *Quo sua fata vocabant.*

En arrivant à la rue Honoré-Chevalier, la Peyrade eut un doute; l'aspect délabré de la maison où il avait affaire lui fit craindre d'en avoir mal retenu le numéro. Il ne lui semblait pas qu'un personnage de l'importance qu'on pouvait supposer à ce M. du Portail, qui pesait si cruellement sur sa vie, pût habiter en pareil lieu. Ce fut donc avec hésitation qu'il s'adressa au sieur Perrache, le portier. Mais, une fois arrivé à l'antichambre de l'appartement qui lui fut indiqué, la bonne tenue du vieux valet de chambre Bruneau et

la tournure extrêmement confortable de tout l'ameublement lui parurent rentrer tout à fait dans ses prévisions. Introduit dans le cabinet du rentier aussitôt qu'il se fut nommé, sa surprise ne fut pas médiocre quand il se trouva en présence du prétendu commandeur, ami de madame de Godollo, ou, si on l'aime mieux, en présence du petit vieillard qu'il avait entrevu chez les Thuillier un moment auparavant.

— Enfin! dit du Portail en se levant pour approcher un siége, on vous voit, monsieur le réfractaire; vous vous êtes bien fait tirer l'oreille!

— Puis-je savoir, monsieur, dit la Peyrade avec hauteur et sans occuper le fauteuil qui lui était offert, quel intérêt vous avez à vous entremettre dans mes affaires? Je ne vous connais pas, et j'ajouterai que le lieu où je vous ai aperçu une seule fois ne m'avait pas créé un désir démesuré de faire votre connaissance.

— Et où donc m'avez-vous vu? demanda du Portail.

— Chez une espèce de coureuse qui se faisait appeler madame la comtesse de Godollo.

— Où monsieur, par conséquent, allait aussi, dit le petit vieillard, et sur un pied beaucoup moins désintéressé que moi.

— Je ne suis pas venu, dit Théodose, dans l'intention de faire assaut d'esprit. J'ai droit, monsieur, à des explications relativement à tout votre procédé avec moi; j'ose donc vous prier de n'en pas éloigner le moment par des facéties auxquelles je ne suis pas le moins du monde en humeur de prêter le collet.

— Eh bien, mon cher, dit du Portail, asseyez-vous; je ne suis pas en humeur, moi, de me tordre le cou à faire la conversation de bas en haut.

L'intimation n'avait rien que de raisonnable, et elle était faite sur un ton à laisser croire que le rentier ne s'effaroucherait pas beaucoup des grands airs. La Peyrade prit donc le parti de déférer au désir de son hôte; mais il eut soin de garder à son obéissance le plus de mauvaise grâce qu'il lui fut possible.

— M. Cérizet, dit du Portail, un homme extrêmement bien posé dans le monde et qui a l'honneur d'être un de vos amis...

— Je ne vois plus cet homme, dit vivement la Peyrade, comprenant bien l'intention malicieuse du vieillard.

— Enfin, reprit du Portail, dans le temps où vous aviez quelquefois occasion de le voir, en lui payant, par exemple, à dîner au *Rocher de Cancale,* j'avais chargé le vertueux M. Cérizet de vous pressentir sur un mariage...

— Que j'ai refusé, interrompit Théodose, et que je refuse plus énergiquement que jamais.

— C'est là la question, reprit le rentier; moi, je crois, au contraire, que vous l'accepterez, et c'est pour causer de cette affaire que depuis si longtemps je désire une rencontre avec vous.

— Mais cette folle que vous me jetez à la tête, dit la Peyrade, que vous est-elle donc? Ce n'est ni votre fille ni votre parente, je suppose, car, dans la chasse aux maris que vous faites pour elle, vous mettriez plus de discrétion.

— Cette fille, dit du Portail, est la fille d'un de mes amis; elle a perdu son père il y a déjà plus de dix ans; depuis ce temps, je l'ai recueillie chez moi et lui ai donné tous les soins que comportait sa situation douloureuse; sa fortune, que j'ai fort augmentée, jointe à la mienne dont je compte la constituer héritière, fait d'elle un parti très-riche. Je sais que vous n'êtes pas ennemi des grosses dots, car vous allez les chercher dans les lieux les plus infimes : dans des maisons Thuillier, par exemple; ou, pour me servir de votre expression, chez des *coureuses* que vous connaissez à peine; je me suis donc figuré que vous voudriez bien en prendre une de ma main, attendu que l'infirmité de ma jeune fille est déclarée très-guérissable par les médecins, tandis que vous ne guérirez jamais M. et mademoiselle Thuillier d'être l'un un sot, l'autre une mégère, pas plus que vous ne guérirez madame Komorn d'être une femme de vertu très-moyenne et très-évaporée.

— Il peut me convenir, répondit la Peyrade, d'épouser la filleule d'un sot et d'une mégère, si je la choisis; de même, si la passion m'y emporte, je peux devenir le mari d'une coquette; mais la reine de Saba, si on me l'impose, ni vous, monsieur, sachez-le bien, ni de plus puissants, ni de plus habiles, ne me la feraient accepter.

— Aussi est-ce à votre bon sens et à votre intelligence que j'entends m'adresser, mais encore faut-il avoir les gens à portée pour leur parler. Voyons, raisonnons un peu votre situation, et ne vous

effarouchez pas si, comme un chirurgien qui veut guérir son malade, je porte la main sans miséricorde dans les plaies d'une existence jusqu'ici très-laborieuse et très-tourmentée. Un premier point d'abord à constater, c'est que l'affaire Céleste Colleville est tout à fait manquée pour vous.

— Et pourquoi cela? dit la Peyrade.

— Parce que je sors de chez Thuillier et que je l'ai terrifié en lui faisant la peinture de tous les malheurs qu'il avait déjà encourus et qu'il devait encourir encore s'il persistait dans la pensée de vous donner en mariage sa filleule. Il sait maintenant que c'est moi qui ai paralysé la bienveillance de madame la comtesse du Bruel dans l'affaire de la croix; que j'ai fait saisir sa brochure; que j'ai lancé dans sa maison cette Hongroise qui vous a tous si bien joués; que c'est par mes soins qu'aujourd'hui, dans les journaux ministériels, a commencé un feu dont chaque jour accroîtra la vivacité, sans parler des autres machines qui seront au besoin dirigées contre sa candidature. Ainsi, vous le voyez, cher monsieur, non-seulement vous n'avez plus pour Thuillier le mérite d'être son grand électeur, mais vous êtes la pierre d'achoppement de son ambition : c'est assez vous dire que le côté par lequel vous vous imposiez à cette famille, qui, au fond, n'a jamais sincèrement voulu de vous, est tout à fait battu en brèche et démantelé.

— Mais pour avoir fait tout ce dont vous vous flattez, demanda la Peyrade, qui donc êtes-vous?

— Je ne vous répondrai pas que vous êtes bien curieux, car je vous le dirai tout à l'heure; mais poursuivons, s'il vous plaît, l'autopsie de votre existence, aujourd'hui perdue et à laquelle je prépare une résurrection glorieuse. Vous avez vingt-huit ans, une carrière à peine ébauchée et dans laquelle je vous défends de faire un pas de plus. Quelques jours encore, et le conseil de l'ordre des avocats s'assemblera et il censurera d'une façon plus ou moins absolue votre conduite dans l'affaire de cet immeuble que vous avez eu la candeur de mettre aux mains des Thuillier. Or, il ne faut vous faire aucune illusion : n'eussiez-vous à encourir qu'un avertissement sévère, et je cave au moindre malheur, un avocat n'est pas comme ce cocher que le blâme du Parlement ne devait

pas empêcher de conduire son fiacre : blâmé, vous êtes autant dire rayé du tableau...

— Et c'est à votre bienveillance, sans doute, dit la Peyrade, que je devrai ce précieux résultat?

— Et je m'en vante, dit du Portail, car, pour vous remorquer au port, il était d'abord nécessaire de vous désemparer de tout votre gréement; sans cela, vous auriez toujours voulu voguer de vos propres voiles dans ces bas-fonds de la bourgeoisie.

Voyant que décidément il avait affaire à forte partie, l'adroit Provençal jugea convenable de modifier son attitude, et, d'un air beaucoup plus réservé :

— Vous permettrez, monsieur, dit-il, que, jusqu'à plus amples développements, j'ajourne au moins ma reconnaissance.

— Vous voilà donc, reprit du Portail, à vingt-huit ans, sans le sou, sans état, avec des antécédents très... médiocres, d'anciennes connaissances, comme M. Dutocq et le *courageux* Cérizet; devant à mademoiselle Thuillier dix mille francs, qu'en bonne conscience vous seriez tenu de lui rendre, quand vous n'en auriez pas pris l'engagement d'amour-propre; à madame Lambert vingt-cinq mille francs, que vous avez sans doute une extrême hâte de réintégrer dans ses mains; enfin, tout à l'heure, ce mariage, votre dernière espérance, votre planche de salut, vient de vous être rendu impossible. Entre nous, si j'ai quelque chose de raisonnable à vous proposer, croyez-vous n'être pas un peu à ma disposition?

— Il sera toujours temps, répondit la Peyrade, de vous prouver le contraire, et je n'ai pas de résolution à prendre tant que les desseins que vous voulez bien avoir sur moi ne me seront pas connus.

— Je vous ai fait parler d'un mariage, reprit du Portail; ce mariage, dans ma pensée, s'unit étroitement à une autre combinaison d'existence qui, pour vous, se présente entourée d'une sorte de dévolution héréditaire. Savez-vous ce que faisait à Paris cet oncle que vous étiez venu retrouver vers 1829? Dans votre famille, il passait pour millionnaire; et, mort subitement avant que vous pussiez le joindre, il ne laissa pas même la somme nécessaire pour se faire enterrer; le corbillard des pauvres et la fosse commune, voilà quelle fut sa fin.

— Vous l'avez donc connu? demanda Théodose.

— C'était, répondit du Portail, mon ami le plus cher et le plus [illegible].

— Mais, à ce compte, dit vivement la Peyrade, une somme de cent louis, qui, dans les premiers temps de mon séjour à Paris, me parvint par une main inconnue...?

— Venait effectivement de moi, répondit le rentier; malheureusement, entraîné par un tourbillon d'affaires dont vous vous rendrez mieux compte dans un moment, je ne pus donner suite au bienveillant intérêt dont le souvenir de votre oncle me remplissait pour vous : ainsi s'explique que je vous aie laissé sur la paille d'une mansarde arriver, comme les nèfles, à cette maturité de la misère qui devait appeler sur vous la main d'un Dutocq et d'un Cérizet.

— Je n'en reste pas moins, monsieur, votre obligé, dit la Peyrade, et, si j'avais su que vous étiez ce généreux protecteur resté pour moi introuvable, croyez que, sans attendre votre désir, j'eusse été le premier à chercher l'occasion de vous voir et de vous remercier.

— Laissons les compliments, dit du Portail; et, pour en venir au côté sérieux de notre conférence, que diriez-vous si je vous apprenais que cet oncle, dont vous veniez à Paris chercher la protection et l'appui, était l'un des agents de cette puissance occulte qui est un thème à tant de fables ridicules et l'objet de si sots préjugés?

— Je ne saisis pas bien, dit la Peyrade avec une curiosité inquiète; oserai-je vous prier de mieux préciser?

— Par exemple, je suppose, reprit du Portail, que votre oncle, encore vivant, vous dise : « Tu cherches, mon beau neveu, la fortune, l'influence; tu as la prétention de te tirer de la foule, d'être mêlé à toutes les grandes affaires de ton temps; tu voudrais trouver emploi de ton esprit vif, alerte, plein de ressources et légèrement tourné à l'intrigue, et enfin dépenser dans une sphère élevée et élégante cette puissance de volonté et d'invention que tu as jusqu'ici fourvoyée à la sotte et inutile exploitation de ce qu'il y a de plus sec et de plus coriace au monde, à savoir, un bourgeois. Eh bien, baisse la tête, mon beau neveu, entre avec moi par cette

petite porte que je vais t'ouvrir et qui donne dans une grande maison assez mal famée, mais qui vaut mieux pourtant que sa réputation. Le seuil passé, tu te relèveras puissant de toute la hauteur de ton génie, s'il en est en toi quelque étincelle : les hommes d'État, les rois même t'associeront à leurs pensées les plus secrètes; tu seras leur collaborateur occulte, et, à ce compte, aucune des joies que l'argent et la hauteur des fonctions peuvent promettre à un homme ne sera pour toi défendue et inabordable. »

— Mais, monsieur, objecta la Peyrade, sans oser encore vous comprendre, je vous ferai remarquer que mon oncle est mort assez misérable pour que la charité publique ait dû se charger de son inhumation...

— Votre oncle, répondit du Portail, était un homme de talents rares, mais il avait dans le caractère des côtés légers par lesquels toute sa destinée fut compromise. Il était dépensier, ardent au plaisir, sans souci de l'avenir; il voulut aussi goûter à cette joie faite pour le commun des hommes, et qui pour les grandes vocations exceptionnelles est le pire des embarras et des piéges, je veux parler de la famille : il eut une fille dont il était fou, ce fut par là que des ennemis terribles ouvrirent une brèche dans sa vie et purent préparer la catastrophe épouvantable qui la couronna. Votre oncle, j'entre, vous le voyez, dans votre argument, votre oncle est mort foudroyé par le poison.

— Et ce serait là, dit la Peyrade, un encouragement à marcher dans cette voie ténébreuse où il m'eût engagé à le suivre!

— Mais si c'est moi, cher monsieur, répondit du Portail, qui vous y montre le chemin?

— Vous, monsieur! dit la Peyrade avec stupéfaction.

— Oui, moi, qui fus élève de votre oncle et plus tard son protecteur et sa providence; moi, dont près d'un demi-siècle n'a fait que grandir presque chaque jour l'influence; moi, qui suis riche, qui vois les gouvernements, à mesure qu'ils se renversent les uns sur les autres, comme des capucins de cartes, venir me demander la sécurité et la force de leur avenir; moi, qui suis le directeur d'un grand théâtre de pantins où j'ai des *Colombines* de la tournure de madame de Godollo; moi, qui demain, si cela était nécessaire au succès d'un de mes vaudevilles ou de mes drames, pourrais me

montrer à vous, porteur du grand cordon de la Légion d'honneur, de l'ordre de la Jarretière ou de celui de la Toison d'or! Et voulez-vous savoir pourquoi ni vous ni moi ne mourrons empoisonnés; pourquoi, plus heureux que les royautés contemporaines, je pourrai transmettre mon sceptre au successeur que je me suis choisi? C'est que, comme vous, mon jeune ami, malgré votre apparence méridionale, j'étais froid, profondément calculateur, que jamais je ne perdais mon temps aux bagatelles de la porte; que la chaleur, quand j'étais amené, par le besoin de la circonstance, à en montrer, je ne l'avais jamais qu'en surface. Il est plus que probable que vous avez entendu parler de moi; eh bien, pour vous, j'ouvre une fenêtre dans mon nuage : regardez-moi et remarquez-le bien, je n'ai ni le pied fourchu, ni une queue au bas des reins; au contraire apparaît en moi la figure du plus inoffensif des rentiers du quartier Saint-Sulpice; dans ce quartier où je jouis, je puis le dire, de l'estime universelle depuis vingt-cinq ans, je m'appelle du Portail, tandis que, pour vous, si vous me le permettez, je vais m'appeler CORENTIN!

— Corentin! s'écria la Peyrade avec une surprise épouvantée.

— Oui, monsieur, et vous voyez qu'en vous révélant ce secret, je mets la main sur vous et vous enrégimente. Corentin! *le plus grand homme de police des temps modernes,* comme dit de moi l'auteur d'un article de la *Biographie des hommes vivants,* auquel je dois d'ailleurs la justice de dire qu'il ne sait pas un mot de ma vie.

— Monsieur, dit la Peyrade, certainement je vous garderai le secret; mais la place que vous voulez bien m'offrir auprès de vous...

— Vous épouvante ou du moins vous inquiète, interrompit vivement l'ex-rentier. Avant même de vous être bien rendu compte de la chose, le mot vous fait peur. La pôoolice!... ce terrible préjugé qui la marque au front, vous vous reprocheriez de ne pas le partager?

— Très-certainement, dit la Peyrade, c'est une institution utile, mais je ne crois pas qu'on l'ait toujours calomniée. Si le métier de ceux qui la font était honorable, pourquoi se cacheraient-ils?

— Parce que tout ce qui menace la société, répondit Corentin, et qu'ils ont la mission de réprimer, se prépare et se trame dans l'ombre. Les larrons, les conspirateurs mettent-ils sur leur cha-

peau : *Je suis Guillot, berger de ce troupeau !* et faudra-t-il, quand nous cherchons à les atteindre, que nous nous fassions précéder de la sonnette que le commissaire fait promener, le matin, par son appariteur pour ordonner aux concierges de balayer le devant de leurs portes?

— Monsieur, dit la Peyrade, là où le sentiment est universel, il n'y a plus un préjugé, il y a une opinion, et cette opinion doit faire la règle de tout homme qui prétend à l'estime de soi-même et des autres.

— Et quand vous dépouilliez ce notaire en faillite, s'écria Corentin; que vous voliez un cadavre pour enrichir les Thuillier, vous prétendiez à votre propre estime et à celle du conseil de votre ordre; et qui sait encore si, dans votre vie, vous n'avez pas d'autres actions plus noires! Je suis plus honnête homme que vous, car, hors de mes fonctions, je n'ai pas un acte douteux à me reprocher, et, quand le bien s'est présenté à moi, je l'ai fait partout et toujours. Croyez-vous que, depuis onze ans, la garde de cette folle ait été tout roses? Mais c'était la fille de votre oncle, de mon vieil ami; et lorsque, sentant mes jours qui s'avancent, je viens vous dire, à beaux écus comptants, de me relever de cette faction...

— Quoi! dit la Peyrade, cette folle serait la fille de mon oncle la Peyrade?

— Oui, monsieur, la fille que je veux vous faire épouser est la fille de Peyrade, car il avait démocratisé son nom, ou, si vous l'aimez mieux, elle est la fille du père Canquoëlle, nom de guerre qu'il avait pris du petit domaine des Canquoëlles, où votre père mourait de faim avec onze enfants. Est-ce que, malgré la discrétion que votre oncle gardait sur sa famille, je ne la sais pas à fond comme si j'en étais? Est-ce qu'avant de vous destiner à votre cousine, je n'avais pas pris tous mes renseignements? Vous faites la petite bouche avec la police; mais, comme disent les gens du peuple, le plus beau de votre nez en est fait; votre oncle en était, et, grâce à la police, il fut le confident, j'ai presque dit l'ami de Louis XVIII, qui trouvait à sa conversation un plaisir infini; votre cousine est une enfant de la balle; par votre caractère et par votre esprit, par la sotte position que vous vous êtes faite, tout votre être gravite vers le dénoûment que je vous propose, et c'est de me

remplacer, s'il vous plaît, de succéder à Corentin, monsieur, qu'il est question! Et vous croyez que je n'ai pas mainmise sur vous et que, par de sottes considérations d'amour-propre bourgeois, vous parviendrez à m'échapper!

Il fallait que la Peyrade ne fût pas si profondément aheurté à un refus qu'on aurait pu le croire, car la chaleur du grand homme de la police et cette espèce d'appropriation que l'on faisait de sa personne amenèrent sur sa figure un sourire.

Corentin cependant s'était levé et, arpentant à grands pas la pièce où se passait la scène, ayant l'air de se parler à lui-même :

— La police! s'écriait-il, c'est d'elle que l'on pourrait dire ce que Basile disait à Bartholo de la calomnie, *la police, monsieur! la police, vous ne savez pas ce que vous dédaignez!* Et dans le fait, reprit-il un peu après, qui est-ce qui la méprise? Les imbéciles, qui ne savent qu'insulter ce qui fait leur sécurité. Car supprimez la police, vous supprimerez la civilisation. Est-ce qu'elle leur demande leur estime, à ces gens-là? Elle ne veut leur inspirer qu'un sentiment : la peur, ce grand levier avec lequel on gouverne les hommes, race impure dont, avec Dieu, l'enfer, le bourreau et les gendarmes, on parvient à peine à comprimer les détestables instincts.

S'arrêtant ensuite devant la Peyrade et le regardant avec un sourire dédaigneux :

— Vous êtes donc de ces niais, continua le panégyriste, qui dans la police ne voient qu'un ramassis de mouchards et de délateurs, et qui n'y ont jamais soupçonné des politiques raffinés, des diplomates du premier ordre, des Richelieux de robe courte? Mais Mercure, monsieur, Mercure, le plus spirituel des dieux du paganisme, n'était-il pas la police incarnée? Il est vrai qu'il était aussi le dieu des voleurs. Nous valons donc mieux que lui, car nous n'admettons pas ce cumul.

— Pourtant, dit la Peyrade, Vautrin, le fameux chef de la police de sûreté...?

— Eh oui! dans les bas-fonds, répliqua Corentin reprenant sa promenade, il y a toujours de la vase, et encore, ne vous y trompez pas, Vautrin est un homme de génie, mais que ses passions, comme

celles de votre oncle, ont engagé de travers. Mais montez plus haut (car là gît toute la question, savoir, le bâton de l'échelle où l'on aura l'esprit de se percher) : M. le préfet de police, ministre honoré, choyé, respecté, est-ce que c'est un mouchard? Eh bien, moi, monsieur, je suis le préfet de police occulte de la diplomatie et de la haute politique, et vous hésitez à monter sur ce trône dont Charles-Quint vieilli pense à descendre? Paraître petit et faire des choses immenses, vivre dans une cave confortablement arrangée comme celle-ci et commander à la lumière; avoir à ses ordres une armée invisible, toujours prête, toujours dévouée, toujours soumise; connaître l'envers de toute chose, n'être jamais dupe d'aucune ficelle, parce qu'ici même on les tient toutes en main; voir à travers toutes les cloisons, pénétrer tous les secrets, fouiller dans tous les cœurs et dans toutes les consciences : voilà, monsieur, ce qui vous fait peur! et vous ne redoutiez pas d'aller vous vautrer dans l'obscur et bourbeux marécage de la maison Thuillier; vous, cheval de race, vous vous laissiez atteler à un fiacre, à l'ignoble besogne de la députation et du journal de ce bourgeois enrichi!

— On fait ce qu'on peut, répondit la Peyrade.

— Chose bien remarquable, d'ailleurs, poursuivit Corentin ne répondant qu'à sa propre pensée : plus juste et plus reconnaissante que l'opinion, la langue nous a mis à notre place, car, du mot de *police,* elle a fait le synonyme de civilisation, et l'antipode de la vie sauvage quand elle a voulu que l'on écrivît : *Un État policé.* Aussi nous soucions-nous bien peu, je vous le jure, du préjugé qui essaye de nous flétrir; personne mieux que nous ne connaît les hommes, et les connaître, c'est être arrivé à mépriser leur mépris tout aussi bien que leur estime.

— Il y a certainement beaucoup de vrai dans la thèse que vous développez si chaleureusement, finit par dire la Peyrade.

— Beaucoup de vrai! répondit Corentin en allant se rasseoir; dites donc que c'est la vérité, rien que la vérité, mais que ce n'est pas toute la vérité. Au reste, mon cher monsieur, assez pour aujourd'hui. Me succéder dans mes fonctions et épouser votre cousine avec une dot qui ne doit pas être au-dessous de cinq cent mille francs, voilà mon offre. Je ne vous demande pas en ce moment de réponse : je n'aurais pas de confiance dans une résolution qui n'au-

rait pas été sérieusement réfléchie. Demain, je serai ici toute la matinée; puisse ma conviction avoir fait la vôtre!

Puis, congédiant son interlocuteur par un petit salut sec et cassant :

— Je ne vous dis pas adieu, je vous dis au revoir, monsieur de la Peyrade.

Là-dessus, Corentin s'approcha d'une console, où il trouva tout ce qu'il fallait pour préparer un verre d'eau sucrée, que véritablement il avait bien gagné, et, sans regarder le Provençal qui sortait un peu abasourdi, il ne parut plus occupé que de cette prosaïque préparation.

Était-il bien nécessaire que, le lendemain de la rencontre avec Corentin, une visite de madame Lambert, devenue créancière exigeante et importune, vînt peser sur les résolutions de la Peyrade? Comme le lui avait dit la veille le tentateur, dans son caractère, dans son esprit, dans ses aspirations, dans les imprudences de son passé, n'était-on pas frappé d'une sorte de pente irrésistible qui l'entraînait vers l'étrange solution d'existence venue tout à coup s'offrir à lui?

La fatalité, si l'on peut ainsi parler, mit du luxe aux enlacements sous lesquels il devait succomber. On était au 31 octobre, les vacances du Palais touchaient à leur fin; le 2 novembre devait avoir lieu la rentrée des tribunaux, et pour ce jour-là, au moment où madame Lambert sortait de chez lui, l'avocat reçut de surcroît une invitation à comparaître devant le conseil de son ordre.

A madame Lambert, qui le pressait vivement de s'acquitter avec elle, sous prétexte qu'elle quittait la maison de M. Picot et retournait prochainement dans son pays, il avait dit :

— Venez me voir après-demain, à la même heure; votre argent sera prêt.

A l'intimation de venir rendre compte devant ses pairs, il répondit qu'il ne reconnaissait pas au conseil le droit de l'interpeller sur un fait de sa vie privée. C'était une réponse telle quelle. Inévitablement, elle devait amener sa radiation du tableau des avocats à la cour royale; mais elle avait un air de dignité et de protestation par où l'amour-propre pouvait se sauver.

Enfin il écrivit un mot à Thuillier, pour lui annoncer que de sa

visite chez du Portail était résultée pour lui la nécessité d'accueillir la proposition d'un autre mariage. Il rendait donc à Thuillier sa parole et reprenait la sienne, Tout cela dit sèchement, sans l'expression d'aucun regret pour l'alliance à laquelle il renonçait. Par un post-scriptum, il ajoutait : « Nous aurons à causer de ma position au journal, » indiquant ainsi qu'il pouvait entrer dans ses projets de ne pas la conserver.

Il eut soin de faire de cette lettre une copie, et, une heure plus tard, quand, dans le cabinet de Corentin, il fut interrogé sur le résultat de ses réflexions, pour réponse il donna à lire au grand homme de police la démission matrimoniale qu'il venait de formuler.

— C'est bien, dit Corentin ; mais votre position au journal, il faudra peut-être la garder pendant quelque temps, la candidature de ce sot dérange les plans du gouvernement, et nous causerons d'un croc-en-jambe à la destination de M. le conseiller municipal ; dans votre position de rédacteur en chef omnipotent, vous aurez peut-être quelque bon tour à lui jouer, et je ne pense pas que votre conscience soit disposée à une grande révolte contre cette mission?

— Non certes! dit la Peyrade ; le souvenir des humiliations auxquelles, pendant si longtemps, j'ai été soumis me fera bien plutôt trouver une volupté singulière à fouailler cette engeance bourgeoise.

— Prenez garde! dit Corentin, vous êtes jeune et il faut vous garer de ces mouvements bilieux. Dans notre austère métier, nous n'aimons rien, nous ne haïssons rien. Les hommes sont pour nous des pions de bois ou d'ivoire, selon leur qualité, avec lesquels nous jouons nos parties. Nous devons être comme le glaive qui coupe ce qu'on lui donne à trancher, mais qui, soucieux seulement d'être finement affilé, ne veut ni bien ni mal à personne. Maintenant, parlons de votre cousine, à laquelle je suppose que vous avez quelque curiosité d'être présenté.

La Peyrade n'avait pas à jouer l'empressement, celui qu'il éprouvait était véritable.

— Lydie de la Peyrade, dit Corentin, approche de la trentaine ; mais la virginité, jointe à une folie douce, qui a tenu éloignées d'elle

toutes les passions, toutes les idées, toutes les impressions auxquelles s'use la vie, l'a embaumée en quelque sorte dans une jeunesse éternelle. Vous ne lui donneriez pas plus de vingt ans; elle est blonde, svelte; sa figure, pleine de finesse, est surtout remarquable par une expression de douceur angélique. Privée de son bon sens par suite de la terrible catastrophe à laquelle succomba son père, sa monomanie a quelque chose de touchant : elle a toujours dans les bras, ou reposant auprès d'elle, un paquet de linge qu'elle berce et entoure de ses soins comme un enfant malade; et, excepté Bruneau, mon valet de chambre, et moi, qu'elle reconnaît, tous les autres hommes sont pour elle des médecins, qu'elle consulte et écoute comme des oracles. Une crise survenue il y a quelque temps dans son tempérament a convaincu Horace Bianchon, ce prince de la science, que, si la réalité pouvait être substituée à cette longue comédie de maternité, sa raison reprendrait son empire. N'est-ce pas une aimable tâche que celle de refaire la lumière dans cette âme où le jour n'est que voilé? et le lien de parenté que la nature a mis entre vous ne semblait-il pas vous désigner plus spécialement à entreprendre cette cure, dont, encore un coup, pour Bianchon et deux autres docteurs éminents qui ont conféré avec lui de l'état de la malade, le succès ne fait pas un doute? Maintenant, je vais vous mettre en présence de Lydie; et songez à bien jouer votre rôle de médecin; car la seule chance qu'on ait de la faire départir de sa douceur habituelle, c'est de ne pas entrer, comme elle l'entend, dans son éternelle visée de consultation.

Après avoir traversé plusieurs pièces, la Peyrade et son conducteur étaient près de pénétrer dans celle où d'ordinaire se tenait Lydie, quand elle n'avait pas besoin de plus d'espace pour bercer, en marchant, son enfant imaginaire; mais, tout à coup, ils furent arrêtés par deux ou trois accords plaqués magistralement sur un piano de la plus belle sonorité.

— Qu'est-ce que cela? demanda la Peyrade.

— C'est Lydie, répondit Corentin avec ce qu'on aurait pu appeler un mouvement d'orgueil paternel; elle est admirablement bonne musicienne, et, si elle n'écrit plus, comme au temps où elle était lucide, de délicieuses mélodies, sous ses doigts elle en fait

naître qui souvent me vont à l'âme... L'âme de Corentin, ajouta en souriant le petit vieillard, c'est, je pense, faire de la virtuose un assez bel éloge! Mais, asseyons-nous pour l'écouter; si nous entrions, le concert aussitôt prendrait fin, et la consultation commencerait.

La Peyrade était stupéfait en écoutant une improvisation où l'union si rarement parfaite de l'inspiration et de la science ouvrait à sa nature impressionnable une source d'émotions aussi profondes qu'imprévues. Corentin jouissait de la surprise que de moment en moment le Provençal exprimait par des exclamations admiratives, et, faisant valoir sa marchandise :

— Hein! comme c'est joué! disait-il; Listz ne lui va pas à la cheville!

A un *scherzo* très-vif, l'exécutante fit succéder les premières notes d'un *adagio*.

— Ah! elle va chanter, dit Corentin reconnaissant le motif.

— Elle chante aussi? demanda la Peyrade.

— Comme la Pasta et la Malibran; écoutez-moi ça!

En effet, après quelques mesures d'une ritournelle en arpéges éclata une voix vibrante dont le timbre parut remuer le Provençal jusque dans les profondeurs de son être.

— Comme la musique vous impressionne! dit Corentin. Vous étiez décidément faits l'un pour l'autre.

De son geste, la Peyrade imposait silence au causeur, et, à mesure que tombaient les notes, accrue de moment en moment, son émotion finit par lui arracher ce cri, dont à son tour Corentin parut vivement frappé :

— Oh! mon Dieu! c'est bien le même air, la même voix!

— Est-ce que déjà, demanda le grand homme de police, vous auriez rencontré Lydie quelque part?

— Je ne sais pas..., je ne pense pas, répondit la Peyrade d'une voix entrecoupée, et, dans tous les cas, il y aurait bien longtemps.. Mais cet air..., cette voix...; il me semble...

— Entrons, dit Corentin.

Et, ouvrant brusquement la porte, il entraîna après lui le Provençal.

Tournant le dos à la porte et empêchée par le bruit du piano

d'entendre ce qui se passait derrière elle, Lydie ne s'aperçut de rien.

— Voyez! dit Corentin, avez-vous d'elle un souvenir?

La Peyrade avança de quelques pas, et, aussitôt que seulement il eut pu apercevoir le profil de la folle :

— C'est elle! s'écria-t-il éperdu en joignant avec bruit les mains au-dessus de sa tête.

— Silence! avait répondu Corentin.

Mais, au cri poussé par Théodose, Lydie s'était retournée, et, son attention s'arrêtant sur Corentin :

— Que vous êtes méchant et ennuyeux, dit-elle, de venir me troubler ainsi! Vous le savez bien, je n'aime pas qu'on m'écoute. Ah! mais non! ajouta-t-elle en voyant l'habit noir de la Peyrade, vous m'amenez le docteur : c'est bien gentil à vous, j'allais vous prier de l'envoyer chercher : la petite ne fait que crier depuis ce matin; j'ai beau chanter pour l'endormir, rien n'y fait.

Et dans un coin où, avec deux chaises renversées et les coussins d'un divan, elle avait fait quelque chose qui ressemblait à une barcelonnette, elle courut chercher ce qu'elle appelait son enfant.

Tout en allant vers la Peyrade, pendant que d'une main elle portait son précieux fardeau, de l'autre, n'ayant des yeux que pour la folle création de son cerveau malade, Lydie était censée arranger le bonnet de sa *petite chérie*. A mesure qu'elle approchait, tremblant, pâle, l'œil fixe, Théodose, qui maintenant voyait à plein mademoiselle de la Peyrade, reculait d'un mouvement où se marquait la terreur, et il ne s'arrêta qu'au moment où un siége placé derrière lui lui fit perdre l'équilibre et le reçut dans sa chute.

Un homme de la force de Corentin, et qui, d'ailleurs, savait jusqu'aux moindres détails de l'horrible drame dans lequel Lydie avait perdu la raison, avait déjà tout deviné et tout compris, mais il entrait dans ses idées de laisser éclater au milieu de ces affreuses ténèbres la vive lumière de l'évidence.

— Tenez, docteur, disait cependant Lydie en écartant les langes dont, à mesure qu'elle les détachait, elle plaçait les épingles entre ses lèvres, voyez si elle ne maigrit pas à vue d'œil!

La Peyrade n'avait garde de répondre; le visage caché par son

mouchoir, il laissait échapper de sa poitrine une respiration haletante qui ne lui eût pas permis de prononcer une parole.

Alors, avec un de ces mouvements d'impatience fébrile auxquels la prédisposait son état mental :

— Mais regardez-la donc, docteur! s'écria-t-elle en prenant violemment le bras de Théodose et en le forçant à lui laisser voir ses traits... Mon Dieu! fit-elle aussitôt qu'elle eut envisagé le Provençal.

Et, laissant tomber le paquet de linge qu'elle tenait dans ses bras, elle se rejeta vivement en arrière. Ses yeux devinrent hagards; passant vivement ses mains blanches sur son front et dans ses cheveux qu'elle mit en désordre, elle semblait faire effort pour obtenir de sa mémoire un souvenir endormi et rebelle. Ensuite, comme une cavale épouvantée qui vient flairer l'objet dont elle a reçu une impression de terreur, elle se rapprocha lentement, et, se courbant à moitié pour voir de plus près le visage que le Provençal tenait baissé et cherchait à lui dérober, au milieu d'un inexprimable silence, elle donna quelques secondes à cet examen. Tout à coup un cri terrible s'échappe de sa poitrine, elle court se réfugier dans les bras de Corentin et, se serrant contre lui d'une étreinte forcenée :

— Sauvez-moi! sauvez-moi! s'écria-t-elle, c'est lui! le méchant! l'indigne! C'est lui qui a tout fait...

Et, de son doigt étendu, elle semblait clouer à sa place le misérable objet de son horreur.

Après cette explosion, elle balbutia quelques paroles sans suite, ses yeux se voilèrent; Corentin sentit le relâchement de tous les muscles par lesquels un moment il avait été serré comme dans un étau, et il reçut dans ses bras Lydie privée de sentiment, sans que la Peyrade, anéanti, eût même la pensée de s'approcher pour l'aider à la soutenir et à la déposer sur un divan.

— Ne restez pas ici, monsieur, dit Corentin. Allez dans mon cabinet; tout à l'heure j'irai vous y rejoindre.

Et, en effet, quelques minutes plus tard, la malade laissée aux soins de Kate et de Bruneau, et Perrache dépêché en toute hâte auprès du docteur Bianchon, Corentin se retrouvait avec la Peyrade.

— Vous voyez, monsieur, lui dit-il avec solennité, si, en poursuivant avec une sorte de passion la pensée de ce mariage, j'entrais bien dans les voies de Dieu.

— Monsieur, dit la Peyrade avec componction, je dois, en effet, vous avouer...

— C'est inutile, interrompit Corentin, vous n'avez rien à m'apprendre et c'est moi qui ai beaucoup à vous dire. Le vieux Peyrade, votre oncle, dans l'espérance de gagner une dot pour sa fille qu'il idolâtrait, s'était entremis, ce que vous ne ferez jamais, si vous m'en croyez, dans le dangereux maniement d'une affaire privée. Sur son chemin, dans cette affaire, il rencontra ce Vautrin dont vous me parliez hier et que la police n'avait pas encore absorbé, comme elle fit depuis. Votre oncle, tout habile qu'il était, n'était pas de force à jouter contre cet homme, qui, d'ailleurs, lui, dans le cercle de ses moyens, admettait tout : le meurtre, le poison, le viol. (Voir *Splendeurs et Misères des courtisanes.*) Pour paralyser l'action de votre oncle, Lydie fut non pas enlevée, mais attirée hors de chez lui et conduite dans une maison d'apparence honnête, où, pendant dix jours, elle resta séquestrée, mais sans concevoir trop d'inquiétude sur sa captivité et l'absence de son père : on était parvenu à lui persuader que tout se faisait par son ordre; aussi, monsieur, vous vous le rappelez, elle chantait!

— Oh ! fit la Peyrade en se couvrant le visage de ses mains.

— Mise à rançon, reprit Corentin, l'infortunée jeune fille, si son père dans ce délai de dix jours n'exécutait pas ce qui lui avait été intimé, était réservée à un traitement horrible. Un narcotique, un homme devant jouer le rôle que l'on fit jouer au bourreau avec la fille de Séjan...

— Monsieur, monsieur, par grâce! s'écria la Peyrade.

— Je vous le disais bien hier, reprit Corentin, que peut-être vous aviez sur la conscience autre chose que la maison Thuillier; mais vous étiez si jeune alors! Sans expérience, vous apportiez de votre pays cette brutalité, cette frénésie du sang méridional qui se rue dans une occasion telle quelle; et, d'ailleurs, on avait découvert votre parenté avec la victime, et, pour les artistes en forfaits qui préparaient la ruine d'une autre Clarisse Harlowe, le raffinement de votre intervention avait quelque chose de trop attrayant pour

que même un plus habile et un plus roué que vous eût pu se flatter d'échapper aux enlacements dont vous fûtes l'objet. Heureusement, la Providence a permis que, dans cette épouvantable histoire, il n'y eût rien que de réparable; le même poison, selon qu'il est employé, peut donner la mort ou rendre la santé.

— Mais, monsieur, dit la Peyrade, ne serai-je pas pour *elle* un objet d'horreur, et cette réparation dont vous parliez me sera-t-elle possible?

— Le médecin, monsieur, dit Kate en ouvrant la porte.

— Comment est mademoiselle Lydie? demanda vivement la Peyrade.

— Très-calme, répondit Kate; et tout à l'heure, comme, pour la décider à se mettre au lit, ce qu'elle ne voulait pas faire, disant qu'elle n'était pas malade, je lui apportais son paquet de chiffons : « Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça, ma pauvre Kate? m'a-t-elle dit d'un air tout étonné; si tu veux que je joue à la poupée, aies-en donc une au moins qui soit un peu mieux tournée que celle-là. »

— Vous voyez, dit Corentin en serrant la main du Provençal, vous aurez été la lance d'Achille.

Et il sortit avec Kate pour aller recevoir Bianchon.

Resté seul, Théodose était depuis quelque temps livré aux réflexions que l'on peut se figurer, quand la porte du cabinet venant à s'ouvrir, Bruneau, le valet de chambre, introduisit Cérizet.

En voyant la Peyrade :

— Ah! ah! je le savais bien, s'écria le commis greffier, que tu finirais par voir du Portail... Eh bien, et le mariage, cela marche-t-il?

— Mais c'est du vôtre, plutôt, répondit le Provençal, qu'il faut demander des nouvelles.

— Tiens! on t'a dit ça? Ma foi! oui, mon cher. Il faut faire une fin, après avoir longtemps vogué sur la mer orageuse... Tu sais qui j'épouse?

— Oui, une jeune artiste, mademoiselle Olympe Cardinal, une protégée de la famille Minard, qui donne trente mille francs pour son établissement.

— Lesquels, reprit Cérizet, joints à trente mille dont j'ai pro-

messe de du Portail, si ton mariage se fait, et aux anciens vingt-cinq mille que m'a valus ton mariage qui ne se fera pas, forment un capital assez rondelet de quatre-vingt-cinq mille ; avec ça, ma foi ! et une jolie femme, il faudrait être bien abandonné du Ciel pour ne pas pouvoir aborder quelques affaires. Mais j'en ai une, avant toute chose, à traiter avec toi. Du Portail, trop occupé pour me recevoir, me renvoie ici afin que nous nous entendions sur la manière d'inquiéter la nomination de Thuillier. As-tu quelque idée là-dessus?

— Non, et j'avoue même que, dans la situation d'esprit où m'a jeté la conversation que je viens d'avoir avec M. du Portail, je ne me sens pas une grande disposition à l'imaginative.

— Voici la situation, reprit Cérizet. Le gouvernement a sous main un autre candidat, qui ne s'est pas encore produit, parce que les arrangements ministériels avec lui ont été difficiles. Pendant ce temps, la candidature de Thuillier a fait du chemin ; Minard, sur qui on avait compté pour une diversion, s'est bêtement tenu dans son coin ; la saisie de votre brochure a donné à ton stupide protégé un certain parfum de popularité. Bref, le ministère a peur de le voir passer, et rien ne lui serait plus désagréable que sa nomination. Les pompeux imbéciles comme Thuillier, c'est horriblement embarrassant dans l'opposition : ce sont des cruches sans anse, on ne sait par où les prendre.

— Monsieur Cérizet, dit la Peyrade, commençant à prendre le ton protecteur et voulant d'ailleurs savoir jusqu'à quel point son interlocuteur était dans la confidence de Corentin, je vous trouve bien au fait de la pensée intime du gouvernement : est-ce que vous auriez trouvé le chemin de certaine caisse de la rue de Grenelle?

— Non. Tout ce que je vous dis là, repartit Cérizet, car il paraît que décidément le *tu* est supprimé entre nous, je le tiens de du Portail.

— Ah çà! dit la Peyrade en baissant la voix, qu'est-ce que c'est au juste que du Portail, puisque tu es avec lui en relation depuis quelque temps? Un homme de ta force a dû pénétrer le personnage, qui, entre nous, me paraît avoir quelque chose d'assez mystérieux.

— Mon ami, répondit Cérizet, du Portail est un homme assez fort. C'est un vieux finaud qui me fait l'effet d'avoir été employé dans l'administration des domaines, où il a dû occuper quelque direction dans les départements supprimés lors de la chute de l'Empire, comme qui dirait le département de la Dyle, de la Doire, de Sambre-et-Meuse ou des Deux-Nèthes.

— Oui,... dit la Peyrade.

— Là, continua Cérizet, il me paraît avoir fait sa pelote, et, ce qui est assez ingénieux, ayant une fille naturelle, il s'est arrangé un petit marchepied de philanthropie en la donnant pour la fille d'un de ses amis nommé Peyrade, qu'il aurait recueillie. Maintenant, pour corroborer la vraisemblance de cette version, ton nom de la Peyrade lui aurait donné l'idée de te la faire épouser, parce qu'enfin il fallait bien la marier à quelqu'un.

— Très-bien! mais ses relations intimes avec le gouvernement, et ce souci qu'il prend des élections, comment les expliques-tu?

— On ne peut plus naturellement, répondit Cérizet. Du Portail est un homme qui aime l'argent et qui aime à se mêler; il rend à Rastignac, le grand faiseur électoral, et qui est, je crois, son compatriote, quelques services en amateur; l'autre, en échange, lui donne des nouvelles avec lesquelles il joue à la Bourse.

— C'est lui qui t'a fait toutes ces confidences? demanda la Peyrade.

— Pour qui me prends-tu? repartit Cérizet ; avec le vieux brave homme, dont tu vois que j'ai déjà tiré la promesse de trente mille francs, je fais le niais et je m'aplatis, mais j'ai fait causer Bruneau, le vieux valet de chambre. Tu peux entrer dans la maison, mon cher, du Portail est puissamment riche, il te fera nommer sous-préfet; et puis, de là à une préfecture, avec la fortune que tu auras, tu comprends qu'il n'y a qu'un pas.

— Je te remercie de ces renseignements, dit la Peyrade; au moins je saurai sur quel pied danser; mais, toi-même, comment l'as-tu connu?

— Oh! c'est toute une histoire; par mon intermédiaire, il est rentré dans la possession d'une forte partie de diamants qui lui avaient été dérobés.

A ce moment parut Corentin :

— Tout va au mieux, dit-il à la Peyrade. La raison paraît en très-bonne voie de revenir. Bianchon, à qui je n'ai rien dû laisser ignorer, désire avoir avec vous une conférence. — Ainsi, mon cher monsieur Cérizet, nous remettrons à ce soir, si vous le voulez bien, notre petite étude de l'affaire Thuillier.

— Eh bien, le voilà enfin! dit Cérizet en frappant sur l'épaule de la Peyrade.

— Oui, dit Corentin, et vous savez ce que je vous ai promis, vous pouvez y compter.

Cérizet sortit tout joyeux.

Le lendemain du jour où entre Corentin, la Peyrade et Cérizet avait dû se tenir cette conférence qui avait pour objet la mise en état de siége de la candidature de Thuillier, celui-ci devisait avec sa sœur de la lettre par laquelle Théodose avait déclaré renoncer à la main de Céleste, et il se montrait surtout préoccupé de ce post-scriptum laissant entrevoir que le Provençal pourrait ne pas garder la rédaction en chef de *l'Écho de la Bièvre*. A ce moment, Henri, son domestique, vint lui demander s'il voulait recevoir M. Cérizet.

Le premier mouvement de Thuillier fut d'éconduire ce visiteur si imprévu. Toutefois, en y pensant mieux, il se représenta que, dans l'embarras où d'un moment à l'autre il se sentait menacé d'être laissé par la Peyrade, Cérizet pouvait lui être une précieuse ressource. En conséquence, il ordonna qu'on l'introduisît.

Son accueil fut néanmoins très-froid et en quelque sorte expectant. Quant à Cérizet, il se présenta sans embarras et comme un homme qui avait calculé les conséquences de sa démarche.

— Eh bien, mon cher monsieur, dit-il à Thuillier, commencez-vous à être un peu édifié sur le sieur la Peyrade?

— Qu'entendez-vous par là? demanda le vieux *beau*.

— Mais l'homme, répondit Cérizet, qui, après avoir tant intrigué pour épouser votre filleule, rompt brusquement ce mariage, comme un de ces jours il rompra le contrat léonin qu'il vous a fait souscrire pour sa rédaction en chef, ne doit pas, ce me semble, être de votre part l'objet d'une confiance aussi aveugle que par le passé.

— Ainsi, dit vivement Thuillier, vous avez quelques données

ivement à l'intention où serait la Peyrade de ne pas rester avec moi au journal?

— Non, dit le banquier des pauvres; dans les termes où je suis avec lui, vous comprenez que je ne l'ai pas vu et que j'ai encore moins reçu ses confidences. Mais, pour tirer une induction, je pars du caractère bien connu du personnage, et vous pouvez tenir pour certain que, du jour où il trouvera sa belle à vous quitter, il vous plantera là, comme on quitte un vieux paletot; j'ai passé par là et vous parle d'expérience.

— Vous aviez donc eu avec lui quelques démêlés avant l'affaire de la gérance? demanda Thuillier.

— Parbleu! repartit Cérizet; l'affaire de cette maison qu'il vous a fait faire, c'était moi qui avais levé le lièvre. Il devait me mettre en relation avec vous, me ménager la principale location de l'immeuble; mais la malheureuse histoire de cette enchère étant arrivée, il en a profité pour m'évincer et se réserver tous les bénéfices de la combinaison.

— Les bénéfices! fit remarquer Thuillier, je ne vois pas qu'ils aient été pour lui très-notables, et, excepté le mariage que lui-même refuse aujourd'hui...

— Comment! interrompit l'usurier, dix mille francs d'abord qu'il a tirés de vous, sous prétexte de cette croix que vous attendez encore, puis les vingt-cinq mille francs dus à madame Lambert, et que vous avez cautionnés, et que vous pourriez fort bien payer comme un joli garçon.

— Qu'est-ce que j'apprends! s'écria Brigitte en bondissant, vingt-cinq mille francs que tu as cautionnés?

— Oui, mademoiselle, repartit Cérizet; derrière la somme que cette femme avait autant prêtée que moi, il y avait un mystère, et, si je n'avais pas mis la main sur l'explication véritable, il y avait certainement quelque chose de fort sale au fond. Mais la Peyrade a eu l'habileté de se blanchir auprès de monsieur votre frère et de s'imposer alors comme un homme méconnu et nécessaire...

— Mais, interrompit Thuillier, comment avez-vous su que j'avais cautionné M. de la Peyrade, si vous ne l'avez pas vu depuis ce moment?

— Par cette servante, monsieur, qui dit à tout venant que maintenant elle est bien sûre d'être payée.

— Eh bien, dit Brigitte à son frère, tu fais de jolies affaires!

— Mademoiselle, repartit Cérizet, j'ai voulu inquiéter un peu M. Thuillier, mais, en réalité, je ne crois pas que vous perdiez rien. Sans savoir au juste le mariage que fait la Peyrade, il me paraît difficile que la famille veuille le laisser sous le coup de ces deux dettes honteuses, et, s'il le faut, je m'y entremettrai.

— Monsieur, dit Thuillier, en vous remerciant de votre officieuse intervention, permettez-moi de vous dire qu'elle me surprend un peu, car la façon dont nous nous sommes quittés ne devait pas me la faire espérer.

— Ah çà! dit Cérizet, est-ce que par hasard vous pensez que je vous en aie voulu? Je vous ai plaint, voilà tout; je vous ai vu sous le charme et me suis dit qu'il fallait vous laisser expérimenter le la Peyrade, mais je savais bien que le jour de la justice ne tarderait pas à luire pour moi. Avec ce monsieur, les mauvais procédés ne se font jamais longtemps attendre.

— Permettez, dit Thuillier, je ne prends pas pour un mauvais procédé la rupture du mariage dont il avait été question; la chose s'est faite, en quelque sorte, d'un commun accord.

— Et l'embarras où il se propose de vous laisser, répondit Cérizet, en désertant brusquement sa position de rédacteur en chef, et la dette sous le coup de laquelle il vous a placé, vous prenez aussi cela pour une galanterie?

— Monsieur Cérizet, dit Thuillier se tenant toujours sur la réserve, je le disais une fois à la Peyrade, il n'y a pas d'homme indispensable, et, la rédaction en chef de mon journal venant à vaquer, je suis certain que je verrais aussitôt bien des empressés venant m'offrir leurs services.

— Est-ce pour moi que vous dites cela? demanda Cérizet; vous tomberiez bien mal, car vous me feriez l'honneur de désirer mon concours, que je serais dans l'impossibilité de vous l'accorder. Il y a longtemps que je suis dégoûté des journaux; je m'étais, je ne sais comment, laissé entortiller par la Peyrade pour faire encore avec vous une campagne, mais, cette dernière expérience n'ayant psa été heureuse, je me suis bien promis qu'on ne m'y prendrait

plus : c'était de toute autre chose qu'une affaire de presse que j'étais venu vous parler.

— Ah! fit Thuillier.

— Oui, reprit Cérizet; me rappelant la manière ronde dont vous aviez traité l'affaire de cette maison où j'ai l'honneur d'être reçu par vous, j'avais pensé que je ne pouvais pas mieux m'adresser pour quelque chose du même genre que je me trouve avoir en ce moment sous la main. Mais, moi, je ne ferai pas comme la Peyrade. Je ne vous dirai pas que je veux épouser votre filleule et que je fais ce que je fais par amitié et par dévouement pour vous. C'est une affaire, j'y veux d'abord une part; ensuite, je crois que mademoiselle doit trouver assez lourde l'administration de cet immeuble, car je remarquais tout à l'heure que toutes vos boutiques sont encore à louer. Eh bien, si elle voulait reprendre cette idée de principale location que la Peyrade a étouffée, ceci pourrait entrer en compte dans notre partage des bénéfices. Voilà, monsieur, l'objet de ma visite, et vous voyez que la question journal y est étrangère de tout point.

— Mais cette affaire, dit Brigitte, il faudrait d'abord la connaître.

— C'est précisément, répondit Cérizet, le contraire de celle que vous avez faite avec la Peyrade. Vous avez eu cette maison pour rien, mais vous étiez inquiétés par une surenchère. Eh bien, aujourd'hui il s'agit d'une ferme en Beauce, qui vient d'être vendue pour un morceau de pain, et, au moyen d'une légère addition de prix, vous pourriez l'avoir dans les conditions d'un bon marché fabuleux.

Et Cérizet expliqua tout le mécanisme de l'opération, détail dans lequel le lecteur nous dispensera d'entrer, attendu, selon toute apparence, qu'il y trouverait moins d'intérêt que Brigitte. L'exposé était très-clair, très-net; il s'empara vivement de l'esprit de la vieille fille; et Thuillier lui-même, malgré toute sa défiance préventive, fut obligé de convenir que l'affaire dont on lui parlait avait au moins l'apparence d'une très-belle spéculation.

— Seulement, il faudrait voir la chose, dit Brigitte.

On se rappelle que, pour l'affaire de la maison, elle n'avait pas voulu donner la moindre parole à la Peyrade avant une descente sur lieux.

— Rien n'est plus facile, dit Cérizet : moi-même, pour le cas où nous ne traiterions pas ensemble, j'ai besoin de me rendre compte; mon intention était de faire ces jours-ci cette petite excursion; tantôt, si vous voulez, je serai à votre porte avec une chaise de poste; demain, de grand matin, nous serons rendus, nous donnerons notre coup d'œil, nous déjeunerons, et, demain soir, nous pouvons être ici pour l'heure du dîner.

— Mais la poste, dit Brigitte, c'est bien grand seigneur; il me semble que la diligence...

— Avec les diligences, répondit Cérizet, on ne sait pas quand on arrive; du reste, vous n'avez pas à vous préoccuper de la dépense; le voyage, je le ferai toujours seul, si ce n'est pas avec vous : je vous offre donc deux places dans ma voiture. Eh bien, si l'affaire se conclut, quand nous serons à régler les parts, nous mettrons les frais en commun.

Pour les avares, les petits bénéfices sont souvent, dans les grandes affaires, d'une considération déterminante; après un peu de résistance *pro forma*, Brigitte finit par accepter l'arrangement proposé, et, le même jour, les trois associés prenaient la route de Chartres. Cérizet avait engagé Thuillier à ne pas aviser la Peyrade de ce voyage, de peur qu'il ne prît envie au Provençal de profiter de cette courte absence pour lui ménager quelque coup de jarnac.

Le lendemain, sur les cinq heures du soir, le trio était de retour; et le frère et la sœur, qui en présence de Cérizet n'avaient pas eu la liberté de se communiquer leurs impressions, furent tous deux d'avis que l'acquisition serait excellente. Ils avaient trouvé des terres de première qualité, des bâtiments d'exploitation dans un parfait état, du bétail et un matériel ayant très-bonne mine; et devenir propriétaire d'un bien rural, c'était pour Brigitte la dernière consécration de l'opulence.

— Minard, dit-elle, n'a que sa maison de ville et des capitaux; nous, nous aurons de la terre, un bien-fonds; on n'est pas riche sans cela.

Thuillier n'était pas tellement sous le charme de ce rêve, dont la réalisation était d'ailleurs à un terme assez éloigné, qu'il en perdît de vue la députation et le journal. Un de ses premiers soins fut de demander le numéro qui avait paru le matin

— Il n'est pas arrivé, répondit le domestique.

— Comme la distribution se fait bien ! dit Thuillier avec humeur, le propriétaire n'est pas même servi !

Et, quoique l'heure du dîner approchât, et qu'après la traite qu'il venait de faire il eût été plus en humeur d'aller se mettre au bain que de courir rue d'Enfer, Thuillier prit un cabriolet et se rendit au bureau de *l'Écho*.

Là, mécompte nouveau : le journal *était fait,* tous les employés partis, aussi bien que la Peyrade; et quant à Coffinet, qui, ne se trouvant plus à son poste de garçon de bureau, aurait dû au moins se trouver à son poste de concierge, il était *allé en course,* dit sa femme, et avait emporté la clef de l'armoire où se conservait la collection du journal. Impossible donc de se procurer le numéro que le malheureux propriétaire était venu chercher de si loin.

Peindre l'indignation de Thuillier serait impossible; se promenant à grands pas dans le bureau de rédaction, et se parlant haut à lui-même, comme on fait dans les situations passionnées :

— Je les flanquerai tous dehors ! s'écria-t-il.

Et nous sommes obligé d'adoucir l'énergie de sa furieuse exclamation.

Comme il achevait cet anathème, on frappa à la porte de la pièce qui venait d'en être témoin.

— Entrez ! cria Thuillier d'un ton où se peignaient son impatience et sa colère.

Parut alors Minard, qui se précipita dans ses bras.

— Mon bon, mon excellent ami ! se prit à dire le maire du onzième en faisant succéder à son embrassade une chaude poignée de main.

— Quoi donc? qu'est-ce? répondit Thuillier sans pouvoir rien comprendre à cette chaleur de démonstrations.

— Ah ! mon cher, continua Minard, c'est un procédé admirable, on n'est pas plus chevaleresque, plus désintéressé ! aussi l'effet est énorme dans tout l'arrondissement.

— Mais quoi, encore un coup? s'écria Thuillier impatienté.

— L'article, la démarche, poursuivit Minard, tout est d'une noblesse, d'une élévation !

— Mais quel article? quelle démarche? dit le propriétaire de *l'Écho,* tout à fait hors de lui.

— L'article de ce matin, répondit Minard.

— L'article de ce matin?

— Ah çà! voyons, est-ce que vous l'avez écrit en dormant, ou, comme M. Jourdain faisait de la prose, faites-vous de l'héroïsme sans le savoir?

— Moi! je n'ai pas fait d'article, s'écria Thuillier, j'étais absent de Paris depuis hier et je ne sais pas même ce qu'il y a dans le journal de ce matin; il n'y a pas ici seulement un garçon de bureau pour me donner un numéro.

— Je l'ai là, dit Minard en tirant de sa poche le numéro tant désiré; si la rédaction n'est pas de vous, au moins vous l'avez inspirée, et, dans tous les cas, l'acte reste.

Thuillier s'était précipité sur la feuille que venait de lui remettre Minard, et il dévorait plutôt qu'il ne lisait l'article qui suit :

« Assez longtemps, le propriétaire de ce journal régénéré a subi sans se plaindre et sans y répondre les lâches insinuations dont une presse vénale abreuve tout citoyen qui, fort de ses convictions, refuse de passer sous les fourches Caudines du pouvoir. Assez longtemps, un homme qui a déjà fait ses preuves de dévouement et d'abnégation dans les importantes fonctions de l'édilité parisienne a laissé dire qu'il n'était qu'un ambitieux et qu'un intrigant. M. Jérôme Thuillier, du haut de sa dignité, a vu passer avec mépris ces insultes grossières; et, encouragés par son dédaigneux silence, des écrivains stipendiés ont pu écrire qu'un journal, œuvre de conviction et du patriotisme le plus désintéressé, n'était que le marchepied d'un homme et la spéculation d'un coureur de députation. M. Jérôme Thuillier, devant ces imputations, est resté impassible, parce que la justice et la vérité sont patientes, et qu'il voulait d'un seul coup écraser le reptile. Le jour de cette exécution est arrivée. »

— Diantre de la Peyrade! dit Thuillier en s'arrêtant à cette phrase; comme c'est touché!

— Ah! c'est magnifique! s'écria Minard.

Reprenant à haute voix :

« Tout le monde, amis et ennemis, continua Thuillier, rendra à M. Jérôme Thuillier ce témoignage qu'il n'avait rien fait pour accaparer une candidature venue spontanément s'offrir à lui. »

— C'est évident, dit encore Thuillier en s'interrompant.

Puis, continuant de lire :

« Mais, puisque ses sentiments ont été si odieusement dénaturés, ses intentions si indignement travesties, M. Jérôme Thuillier se doit à lui-même, et surtout il doit au grand parti national dont il est l'un des humbles soldats, de donner un exemple qui confonde les vils sycophantes du pouvoir. »

— La Peyrade me pose vraiment très-bien, dit Thuillier en suspendant encore sa lecture, et je comprends maintenant pourquoi il a empêché qu'on ne m'envoyât le journal, il voulait jouir de ma surprise... *Qui confonde les vils sycophantes du pouvoir,* reprit-il après cette réflexion.

« M. Thuillier a si peu fondé un journal d'opposition dynastique pour poser et soutenir son élection, qu'au moment même où cette élection semble entourée des chances les mieux dessinées et les plus désespérantes pour ses rivaux, il déclare ici publiquement, de la manière la plus formelle, la plus absolue et la plus irrévocable, RENONCER A SA CANDIDATURE... »

— Comment! comment! s'écria Thuillier, croyant avoir mal lu ou avoir mal compris.

— Allez donc! dit le maire du onzième.

Et, comme Thuillier, l'air égaré, ne paraissait pas disposé à poursuivre, Minard lui prit le journal des mains et, lisant en son lieu et place :

« ... Renoncer, continua-t-il, à sa candidature, et engager les électeurs à reporter sur M. Minard, maire du onzième arrondissement

et son ami et collègue dans les fonctions municipales, toutes les voix dont ils paraissaient disposés à l'honorer. »

— Mais c'est une infamie ! s'écria Thuillier recouvrant la parole, vous avez acheté ce jésuite de la Peyrade...

— Ainsi, dit Minard stupéfait de l'attitude de Thuillier, l'article n'était pas convenu avec vous ?

— Le misérable a profité de mon absence pour le glisser dans le journal ; je m'explique maintenant pourquoi il a empêché qu'on ne m'envoyât le numéro.

— Mon cher, dit Minard, ce que vous dites là paraîtra à tout le monde bien incroyable.

— Mais je vous dis que c'était une trahison, un guet-apens abominable... Renoncer à ma candidature ! et pourquoi y renoncerais-je ?

— Vous comprenez, mon cher, dit Minard, s'il y a abus de confiance, j'en suis désolé, mais j'ai lancé ma circulaire électorale, et, ma foi, maintenant à l'heureux l'heureux !

— Laissez-nous donc, dit Thuillier, c'est une comédie payée par vous !

— Monsieur Thuillier, s'écria Minard d'un ton menaçant, je ne vous engage pas à répéter cette parole, à moins que vous ne soyez décidé à m'en rendre raison.

Heureusement pour Thuillier, qui nous a fait précédemment sa profession de foi sur le courage civil, il fut dispensé de répondre par Coffinet : ouvrant la porte du bureau de rédaction, le garçon de bureau annonça :

— MM. les électeurs du douzième arrondissement.

L'arrondissement était représenté par cinq personnes. Un pharmacien, président de la députation, interpella Thuillier dans les termes suivants :

— Nous sommes venus, monsieur, après avoir pris connaissance d'un article inséré ce matin dans *l'Écho de la Bièvre*, vous demander quelles sont au juste l'origine et la portée de cet article, trouvant incroyable qu'après avoir brigué nos suffrages, vous veniez, au moment de l'élection, par un puritanisme mal entendu, jeter le désordre et la désunion dans nos rangs et probablement assurer

le triomphe du candidat ministériel. Un candidat ne s'appartient plus, il appartient aux électeurs qui ont promis de l'honorer de leurs votes. Du reste, continua l'orateur en jetant un coup d'œil sur Minard, *la présence en ces lieux* du candidat que vous prenez la peine de nous recommander indique qu'entre vous et lui il y a connivence, et je n'ai pas besoin de demander qui l'on trompe ici.

— Mais non, messieurs, dit Thuillier, je ne renonce pas à ma candidature. Cet article a été écrit et imprimé sans mon aveu. Demain, vous en verrez le démenti dans le journal même, et en même temps vous apprendrez que l'infâme qui a trahi ma confiance a cessé d'appartenir à la rédaction.

— Ainsi, dit l'orateur, malgré votre déclaration contraire, vous continuez d'être le candidat de l'opposition?

— Oui, messieurs, jusqu'à la mort, et je vous prie d'user dans le quartier de toute votre influence pour que l'effet de ce guet-apens soit neutralisé officieusement jusqu'au moment où je pourrai officiellement lui opposer le désaveu le plus formel.

— Très-bien! très-bien! dirent les électeurs.

— Et, quant à la présence de M. Minard, mon concurrent, *en ces lieux,* je ne l'ai pas provoquée, et, au moment où vous êtes entré, j'étais engagé avec lui dans l'explication la plus vive.

— Très-bien! très-bien! firent encore les électeurs.

Et, après avoir cordialement serré la main du pharmacien, Thuillier reconduisit la députation jusqu'aux confins de l'appartement.

De retour dans la salle de rédaction :

— Mon cher Minard, dit Thuillier, je retire la parole qui vous a blessé, mais vous pouvez voir maintenant ce qu'il devait y avoir de bonne foi dans mon indignation.

Coffinet ouvrit de nouveau la porte et annonça :

— MM. les électeurs du onzième arrondissement.

L'arrondissement était cette fois représenté par sept personnes. Un marchand bonnetier, président de la députation, adressa à Thuillier le petit *speech* qui suit :

— Monsieur, c'est avec une sincère admiration que nous avons appris ce matin, par votre journal, le grand acte civique duquel nous sommes tous généralement touchés. Vous faites preuve, en

vous retirant, d'un désintéressement peu ordinaire, et l'estime de vos concitoyens...

— Permettez, dit Thuillier en interrompant, je ne dois pas vous laisser poursuivre; l'article dont vous voulez bien me féliciter a été inséré par erreur.

— Comment! dit le bonnetier, vous ne vous retirez pas? et vous pouvez penser qu'à côté de la candidature de M. Minard, dont la présence *en ces lieux* me paraît alors assez singulière, votre insistance a quelque chance de succès?

— Monsieur, dit Thuillier, veuillez engager MM. les électeurs à attendre le numéro de demain, j'y fournirai les explications les plus catégoriques. L'article d'aujourd'hui est le résultat d'un malentendu.

— Tant pis, monsieur, dit le bonnetier, si vous manquez l'occasion de vous placer dans l'opinion de vos concitoyens à côté des Washington et autres grands hommes de l'antiquité!

— A demain, messieurs, dit Thuillier; je n'en suis pas moins sensible à votre démarche, et, quand vous saurez toute la vérité, j'espère que vous ne trouverez pas que j'aie démérité de votre estime.

— C'est un assez drôle de gâchis que tout cela! dit à haute voix un électeur.

— Oui, dit un autre, on a un peu l'air de nous faire poser!

— Messieurs! messieurs! dit le président de la députation en mettant le holà, à demain! nous lirons les explications du candidat.

Et la députation se retira.

Il est peu probable que Thuillier l'eût reconduite au delà de la première porte, mais, dans tous les cas, il en fut empêché par la Peyrade qui entrait au même moment.

— Je viens de chez toi, mon cher, dit le Provençal; on m'a dit que je te trouverais ici.

— Et, sans doute, vous y venez dans le dessein de me donner des explications sur l'étrange article que vous vous êtes permis d'insérer en mon nom?

— Précisément, dit la Peyrade. L'homme que vous savez, et dont vous avez déjà éprouvé la puissante influence, me confia hier,

dans votre intérêt, la pensée du gouvernement, et je restai convaincu qu'un échec était pour vous inévitable. Je voulus alors vous ménager une retraite digne et honorable.

— Fort bien, monsienr, dit Thuillier; mais vous savez que, dès à présent, vous n'appartenez plus à la rédaction de cette feuille?

— Je venais moi-même vous l'annoncer.

— Et sans doute régler le petit compte que nous avons ensemble.

— Messieurs, dit Minard, je vois que vous êtes en affaires, et je vous tire ma révérence.

Minard une fois sorti :

— Voilà dix mille francs, dit la Peyrade, que je vous prie de remettre à mademoiselle Brigitte; plus, l'acte par lequel vous vous portiez caution à mon profit des vingt-cinq mille francs dus à madame Lambert, dont voici le reçu.

— C'est bien, monsieur... dit Thuillier.

La Peyrade salua et sortit.

— Serpent! dit Thuillier en le regardant aller.

— Cérizet a trouvé le mot, dit la Peyrade : un pompeux imbécile!

Le coup porté à la candidature de Thuillier fut mortel, mais Minard n'en profita pas. Pendant qu'ils se disputaient les suffrages des électeurs, un homme du château, un aide de camp du roi, arriva les mains pleines de bureaux de tabac et autre menue monnaie électorale, et, troisième larron, passa entre les deux candidats occupés à se gourmer.

Il va sans dire que Brigitte n'eut pas sa ferme en Beauce : c'était un mirage à l'aide duquel Thuillier avait été attiré hors de Paris pour que la Peyrade pût faire son coup. Service rendu au gouvernement, cette mystification était en même temps la vengeance de toutes les humiliations que le Provençal avait subies.

Thuillier eut bien quelque soupçon de la complicité de Cérizet, mais celui-ci sut se justifier, et, en maquignonnant la vente de *l'Écho de la Bièvre,* qui était devenu un cauchemar pour son malheureux propriétaire, il se fit blanc comme neige.

Achetée par les soins de Corentin, la pauvre feuille de l'opposition devint un *canard* vendu le dimanche dans les cabarets, après avoir été confectionné dans les *antres* de la police.

Un mois environ après la scène où la Peyrade s'était assuré que, par une faute de son passé, il avait irrévocablement engagé son avenir, marié avec sa victime, qui avait alors d'assez longs intervalles lucides, mais qui ne devait recouvrer la plénitude de sà raison qu'à l'époque et à la condition précédemment indiquées par les médecins, le survivancier de Corentin était un matin avec lui dans son cabinet.

Prenant part à ses travaux, il faisait sous ce grand maître l'apprentissage des difficiles et délicates fonctions auxquelles désormais il était rivé. Mais Corentin ne trouvait pas que son élève mît à cette initiation tout l'entrain et toute la belle humeur qu'il aurait désirés. Il s'apercevait bien que, dans la conscience du Provençal, il y avait le sentiment d'une déchéance morale; le temps devait avoir raison de cette impression, mais le calus n'était pas formé.

Après avoir décacheté un certain nombre d'enveloppes renfermant des rapports de ses agents, Corentin parcourait un instant de l'œil ces renseignements, beaucoup plus rarement utiles qu'on ne pourrait le supposer, puis il les jetait dédaigneusement dans un panier d'où ensuite ils sortaient en bloc pour être brûlés. Mais à l'un de ces rapports le grand homme de police parut donner une attention particulière; pendant qu'il le parcourait, de temps à autre, un sourire venait effleurer ses lèvres; quand il eut achevé :

— Tenez, dit-il à la Peyrade en lui passant le manuscrit, voilà qui vous intéresse, et vous verrez si, dans notre métier, qui vous paraît si grave, nous ne trouvons pas parfois la comédie sur notre chemin. Lisez tout haut, cela nous égayera.

Avant que la Peyrade eût commencé à lire :

— Il faut que vous sachiez, ajouta Corentin, que le rapport est du nommé Henri, que madame Komorn avait placé chez les Thuillier.

— Ainsi, dit la Peyrade, des domestiques donnés de votre main, c'est là un de vos moyens?

— Quelquefois, répondit Corentin : pour tout savoir, il faut user de toutes les ressources; mais, à ce sujet, il s'est débité nombre de bourdes. Il n'est pas vrai que la police, érigeant ce procédé en système, ait, à de certaines époques, au moyen d'un enrôlement général des laquais et femmes de chambre, étendu un vaste réseau sur

l'intérieur des familles. Rien n'est absolu dans notre manière de faire; nous nous conduisons selon le temps et les circonstances. J'avais besoin d'une oreille et d'une influence chez les Thuillier, j'y avais lâché la Godollo; elle, de son côté, pour la seconder, installa là un de nos hommes, garçon intelligent, comme vous allez voir; mais, dans une autre occasion, je ferais arrêter un serviteur venant m'offrir de me vendre les secrets de son maître, et, par mes soins, un avis parviendrait à l'intéressé pour qu'il eût à se défier de la discrétion de son entourage.

« Monsieur le directeur de la police secrète, écrivait à Corentin le nommé Henri, je ne suis pas resté chez le petit baron, c'est un homme entièrement occupé de ses plaisirs et jamais, chez lui, je n'eusse rien recueilli qui fût digne de vous être rapporté. J'ai trouvé une autre place, où j'ai déjà été témoin de plusieurs choses qui, à raison de la mission qui m'avait été confiée par madame la comtesse de Godollo, me paraissent devoir vous intéresser; je m'empresse donc de les porter à votre connaissance. La maison où je suis *employé* est celle d'un vieux savant nommé M. Picot, qui loge au premier, place de la Madeleine, dans la maison et l'appartement précédemment habités par mes anciens maîtres les Thuillier. »

— Comment! s'écria la Peyrade en interrompant sa lecture, le père Picot, ce vieux fou ruiné, occupant ce magnifique appartement?

— Allez, allez! dit Corentin; la vie est pleine de bien autres étrangetés; cela vous sera expliqué plus bas; notre correspondant — c'est leur défaut à tous de se noyer dans les détails — ne met que trop les points sur les *i*.

Le nommé Henri ajoutait :

« Les Thuillier, depuis quelque temps, ont quitté cet appartement pour retourner dans leur quartier latin. Mademoiselle Brigitte ne s'était jamais beaucoup plu dans *nos* parages; son défaut absolu d'éducation l'y mettait mal à l'aise. *De ce que* je parle correctement, elle m'appelait l'orateur, ne pouvait pas souffrir M. Pascal, son

concierge, *vu* qu'étant bedeau de la paroisse de la Madeleine, il a des formes; et même aux marchands du grand marché situé derrière l'église, et où elle s'approvisionnait comme de raison, elle trouvait quelque chose à redire, se plaignant qu'ils avaient des airs *capables,* parce qu'ils ne sont pas mal embouchés comme à la Halle et qu'ils lui riaient au nez quand elle les chipotait sur les prix. Elle a donné sa maison en principale location à un appelé M. Cérizet, un homme très-laid et qui a le nez tout rongé, moyennant un revenu annuel de cinquante-cinq mille francs. Ce principal paraît s'y entendre; il vient d'épouser une actrice des petits théâtres et comptait occuper l'appartement du premier, où il parlait même d'établir, avec son ménage, les bureaux d'une *Compagnie d'assurance pour la dot des enfants,* quand M. Picot, arrivant d'Angleterre avec sa femme, une Anglaise très-riche, a vu l'appartement et en a offert un bon prix, ce qui a décidé M. Cérizet à le lui céder; c'est *pour lors* que, par l'intermédiaire de M. Pascal, le concierge, avec lequel j'avais conservé de très-bons rapports, je suis entré chez ce M. Picot. »

— M. Picot, marié avec une Anglaise très-riche, dit la Peyrade en s'interrompant encore, c'est incompréhensible!

— Poursuivez donc, dit Corentin, je vous dis que vous comprendrez plus tard.

« La fortune de mon nouveau maître, poursuivit la Peyrade, est toute une histoire, et j'en parle à M. le directeur parce qu'une autre personne *dont* madame de Godollo s'était intéressée *à son* mariage s'y trouve étroitement mêlée. Cette autre personne est le nommé Félix Phellion, inventeur d'une étoile, et qui, de désespoir de ne pouvoir se marier avec cette demoiselle que l'on voulait donner au sieur la Peyrade, que madame de Godollo a si bien turlupiné... »

— Le maraud! dit le Provençal en parenthèse, comme il parle de moi! il ne sait pas encore à qui il a affaire...

Corentin rit beaucoup, puis il engagea son élève à poursuivre.

« ... Qui, de désespoir de ne pouvoir se marier avec cette demoiselle, était parti pour l'Angleterre, où il devait s'embarquer pour un voyage autour du monde, ce qui est bien une idée d'amoureux. Apprenant son départ, M. Picot, son ancien professeur et qui s'intéresse beaucoup à lui, était aussitôt parti après lui pour s'opposer à ce coup de tête, et cela ne lui fut pas difficile. Les Anglais sont naturellement très-jaloux des découvertes, et, quand ils virent M. Phellion venant pour s'embarquer à la suite de leurs savants, ils lui demandèrent s'il avait un ordre de l'Amirauté: ce que n'ayant pas pu fournir, ils lui rirent au nez et partirent sans vouloir rien entendre, craignant qu'il n'en sût plus qu'eux. »

— Il arrange bien l'*entente cordiale,* votre M. Henri, dit gaiement la Peyrade.

— Oui, répondit Corentin; vous serez frappé, dans tous les rapports de nos agents, de cette tendance générale et continue au dénigrement. Mais, que voulez-vous! pour faire le métier d'espions, on ne peut pas avoir des anges.

« Restés sur la plage, Télémaque et son mentor..., » reprit la Peyrade.

— Vous voyez que nos hommes sont lettrés, fit remarquer Corentin.

« Télémaque et son mentor se disposaient à retourner en France, quand M. Picot reçut une lettre comme il n'y a que les Anglaises capables d'en écrire. On lui disait que l'on avait lu sa *Théorie du Mouvement perpétuel;* que l'on avait appris la magnifique découverte qu'il venait de faire d'une étoile; qu'on le regardait comme un génie au moins égal à Newton, et que, si la main de celle qui lui écrivait, jointe à quatre-vingt mille livres sterling ou deux millions de dot, pouvait lui convenir, elle était à sa disposition. M. Picot parut sensible à l'offre, et il alla au rendez-vous que lui donnait l'Anglaise, une femme d'au moins quarante ans, ayant le nez rouge, de grandes dents, et portant des lunettes. La première pensée du bonhomme avait été de la faire épouser à son élève; mais

voyant bien que cela serait impossible, avant d'accepter pour son compte, il *observa* qu'il était vieux, aux trois quarts aveugle, qu'il n'avait pas découvert d'étoile et ne possédait pas un sou vaillant. L'Anglaise répondit que Milton n'était pas jeune non plus, et qu'il était tout à fait aveugle; que M. Picot ne paraissait avoir qu'une cataracte, qu'elle s'y connaissait, car elle était fille d'un chirurgien, et qu'elle le ferait opérer; qu'elle ne tenait pas absolument à ce qu'il eût découvert une étoile; que c'était le créateur de la *Théorie du Mouvement perpétuel* qui, depuis dix ans, était l'homme de ses rêves et auquel elle offrait de nouveau sa main, avec quatre-vingt mille livres sterling de dot ou deux millions. M. Picot repartit que, si la vue lui était rendue et que l'on consentît à aller habiter Paris, attendu qu'il détestait l'Angleterre, il se laisserait épouser. L'opération fut faite, et bien faite, et, au bout de trois semaines, les nouveaux époux arrivaient dans la capitale. Tous ces détails, je les tiens de la femme de chambre de madame, avec laquelle je suis au mieux. »

— Voyez-vous, le fat! dit en riant Corentin.

« Mais ce qui me reste à raconter à M. le directeur, c'est des faits dont je puis parler *de visu*, et que je suis, par conséquent, en mesure de lui certifier. — Aussitôt que M. et madame Picot eurent achevé leur installation, qui se fit de la manière la plus somptueuse et la plus confortable, mon maître me chargea d'un certain nombre d'invitations à dîner pour la famille Thuillier, pour la famille Colleville, pour la famille Minard, pour M. l'abbé Gondrin, vicaire de la Madeleine, et enfin pour presque tous les convives d'un dîner où, un mois auparavant, il s'était trouvé de raccroc chez les Thuillier, et où il s'était conduit d'une façon assez singulière. Toutes les personnes qui reçurent ces lettres furent si étonnées d'apprendre que le vieux bonhomme Picot était marié richement et occupait l'ancien appartement des Thuillier, qu'en général elles vinrent chez M. Pascal, le concierge, pour voir si elles n'étaient pas dupes d'une mystification. Les renseignements ayant été reconnus *sincères et véritables,* toute la société se trouva exacte au rendez-vous; mais, pour M. Picot, il ne s'y trouva pas. On était

reçu par madame Picot, qui, parlant très-peu français, disait à tous les arrivants : *Mon mèri vient tout à l'heure,* et ensuite ne pouvait faire aucune autre conversation, en sorte que la réunion était très-froide et très-mal à l'aise. Enfin M. Picot arrive; on est d'abord stupéfait de voir, au lieu d'un vieil aveugle mal mis, un beau jeune vieillard portant bien son bois, comme M. Ferville, du Gymnase, et qui dit d'un air dégagé :

» — Je vous demande pardon, mesdames, de ne pas m'être trouvé là au moment de votre arrivée, mais j'étais à l'Académie des sciences où j'attendais le résultat d'une élection, celle de M. Félix Phellion, que vous connaissez tous, et qui vient d'être nommé à l'unanimité moins trois voix.

» Cette nouvelle parut faire de l'effet sur la réunion. Alors, M. Picot reprit :

» — J'ai aussi, mesdames, des excuses à vous faire pour la manière un peu insolite dont je me suis conduit, il y a quelques semaines, dans le lieu même qui nous réunit aujourd'hui. Mais j'avais pour excuse mon infirmité, les embarras d'un procès, une vieille gouvernante qui me volait et me tourmentait en mille manières, et dont j'ai le bonheur d'être débarrassé. Aujourd'hui, vous me voyez rajeuni, riche des bienfaits de l'aimable femme qui m'a donné sa main, et je me trouverais dans la plus heureuse disposition pour vous recevoir comme il convient, si le souvenir de mon jeune ami, dont le choix de l'Académie vient de consacrer l'illustration, ne jetait pas sur ma pensée un voile de tristesse. Tous ici, continua M. Picot en élevant la voix, nous fûmes coupables envers lui : moi, d'ingratitude quand il m'attribuait la gloire de sa découverte et le prix dû à ses travaux immortels, et qu'il devait plus tard, en m'attirant en Angleterre, être la cause du bonheur venu me chercher sur mes vieux jours; cette demoiselle que je vois là-bas, des larmes dans les yeux, de l'avoir follement accusé d'athéisme; cette autre demoiselle à la figure sévère, d'avoir répondu avec dureté à une noble démarche de son vieux père, dont elle aurait dû mieux accueillir les cheveux blancs; M. Thuillier, de l'avoir sacrifié à son ambition; M. Colleville, de n'avoir pas fait son rôle de père, qui était de vouloir pour le mari de sa fille le plus digne et le plus honnête; M. Minard, de l'avoir jalousé en

voulant pousser son fils à sa place. Il n'y a ici que deux personnes, madame Thuillier et M. l'abbé Gondrin, qui lui aient rendu pleine justice! Eh bien, je le demande à cet homme de Dieu, n'y a-t-il pas quelquefois à douter de la justice divine, quand ce généreux jeune homme, notre victime à tous, est, à l'heure qu'il est, livré aux flots et aux tempêtes, et quand, durant trois longues années, il va laisser après lui le souci de son retour?

» — Elle est bien grande, la Providence, monsieur! répondit l'abbé Gondrin; Dieu protégera M. Félix Phellion au milieu des périls, et, dans trois ans, j'en ai la ferme espérance, il sera rendu à ses amis.

» — Mais, dans trois ans, reprit M. Picot, sera-t-il temps encore? Mademoiselle Colleville l'aura-t-elle attendu?

» — Oui, je le jure! s'écria la jeune fille, entraînée par un mouvement dont elle ne fut plus maîtresse.

» Et aussitôt, toute honteuse, elle se rassit en fondant en larmes.

» — Et vous, mademoiselle Thuillier, continua M. Picot, et vous, madame Colleville, permettrez-vous à cette enfant de se réserver pour celui qui est si digne d'elle?

» — Mais oui! mais oui! cria-t-on de toutes parts; car la voix de M. Picot, qui est pleine et sonore, et où on sentait comme des larmes, avait rempli d'émotion généralement toute l'assistance.

» — Il est donc temps, dit M. Picot, d'amnistier la Providence.

» Et, courant à la porte où j'avais l'oreille collée, et où il faillit me surprendre :

» — Annoncez, me dit-il à très-haute voix, M. Félix Phellion et sa famille.

» Et, en effet, d'une porte qui s'ouvrit sortirent cinq ou six personnes qui, sur les pas de M. Picot, pénétrèrent dans le salon.

» A l'aspect de son *amant*, mademoiselle Colleville s'était trouvée mal, mais cette syncope ne dura qu'un moment, et, en voyant M. Félix à ses genoux, elle se jeta en pleurant dans les bras de madame Thuillier en s'écriant :

» — Marraine, vous m'aviez toujours dit d'espérer!

» Mademoiselle Thuillier, dont, malgré sa raideur de caractère et son peu d'éducation, j'ai toujours pensé que c'était une maî-

tresse femme, eut alors un beau mouvement; comme on parlait de passer dans la salle à manger :

» — Un instant! dit-elle.

» Et, allant au-devant de M. Phellion père :

» — Monsieur et ancien ami, lui dit-elle, je vous demande pour mademoiselle Colleville, notre fille adoptive, la main de M. Félix Phellion!

» — Bravo! bravo! cria-t-on de toutes parts.

» — Mon Dieu! dit M. Phellion les larmes aux yeux, qu'ai-je donc fait pour tant de bonheur?

» — Vous avez été honnête homme et chrétien sans le savoir, répondit l'abbé Gondrin. »

Ici, la Peyrade jeta le manuscrit.

— Eh bien, vous n'achevez pas, dit Corentin en reprenant le papier. Au fait, il n'y a plus rien, M. Henri *m'avoue* que toute cette scène l'a ému; il me dit que, sachant que j'avais pris autrefois intérêt à ce mariage, il a cru devoir m'informer des circonstances de sa conclusion, et, comme tous les rapports de police un peu étendus, il conclut lui-même par la demande légèrement voilée d'une gratification... Ah! pourtant, reprit Corentin, il y a un détail assez important : l'Anglaise, en dînant, aurait fait annoncer par M. Picot qu'elle n'a pas d'héritiers, et qu'après elle et son mari toute sa fortune passerait à Félix, qui, par conséquent, sera puissamment riche.

La Peyrade s'était levé et se promenait à grands pas.

— Eh bien, dit Corentin, qu'avez-vous donc?

— Rien, répondit le Provençal.

— Si fait, reprit l'homme de police, je crois que vous êtes un peu jaloux du bonheur de ce jeune homme. Mon cher, permettez-moi de vous le dire, si un pareil dénoûment était de votre goût, il fallait procéder comme lui : quand je vous ai envoyé cent louis pour que vous fissiez votre droit, je ne vous destinais pas à me succéder, vous deviez ramer péniblement sur votre galère, avoir le courage de travaux obscurs et pénibles, votre jour serait arrivé. Mais vous avez voulu violer la fortune.

— Monsieur! dit la Peyrade.

— Je veux dire la hâter, la couper en herbe... Vous vous êtes jeté dans le journalisme; de là dans les affaires; vous avez fait la connaissance de MM. Dutocq et Cérizet; et, franchement, je vous trouve heureux d'avoir abordé au port qui vous a reçu aujourd'hui. Du reste, vous n'êtes pas assez simple de cœur pour que les joies réservées à Félix Phellion eussent jamais eu pour vous grande saveur. Ces bourgeois...

— Les bourgeois, dit vivement la Peyrade, je les sais maintenant, et je les ai appris à mes dépens. Ils ont de grands ridicules, de grands vices même, mais ils ont des vertus et à tout le moins des qualités estimables; là est la force vitale de notre société corrompue.

— Votre société! dit en souriant Corentin; vous parlez comme si vous étiez encore dans les rangs. Vous êtes hors cadre, mon cher, et il faudrait vous montrer plus content de votre lot; les gouvernements passent, les sociétés périssent ou s'étiolent; mais nous, nous dominons tout cela, et la police est éternelle.

FIN DU TOME ONZIÈME

ET DES SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

TABLE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 2718-8-2[illegible].



Fugit hora legendo.



